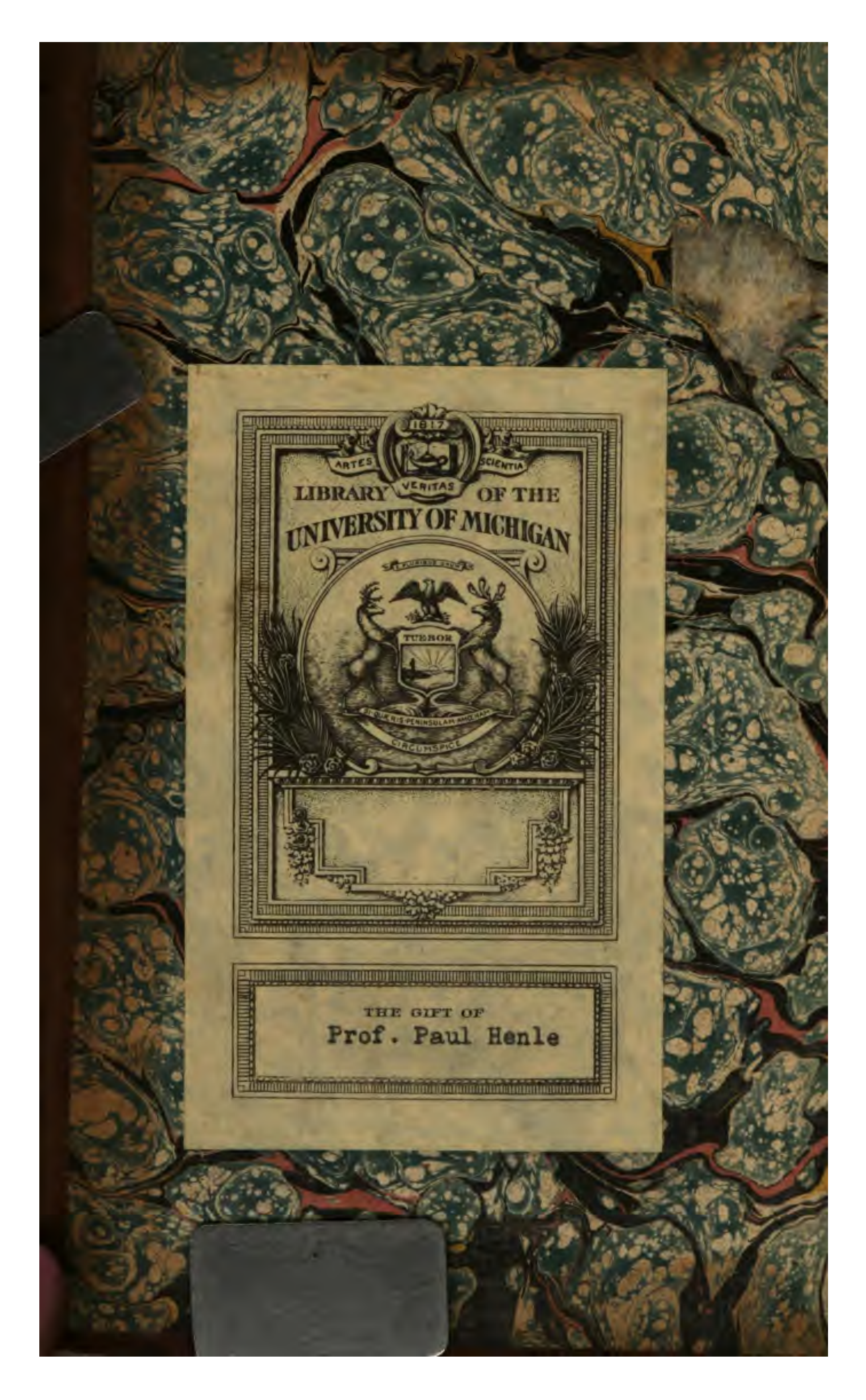
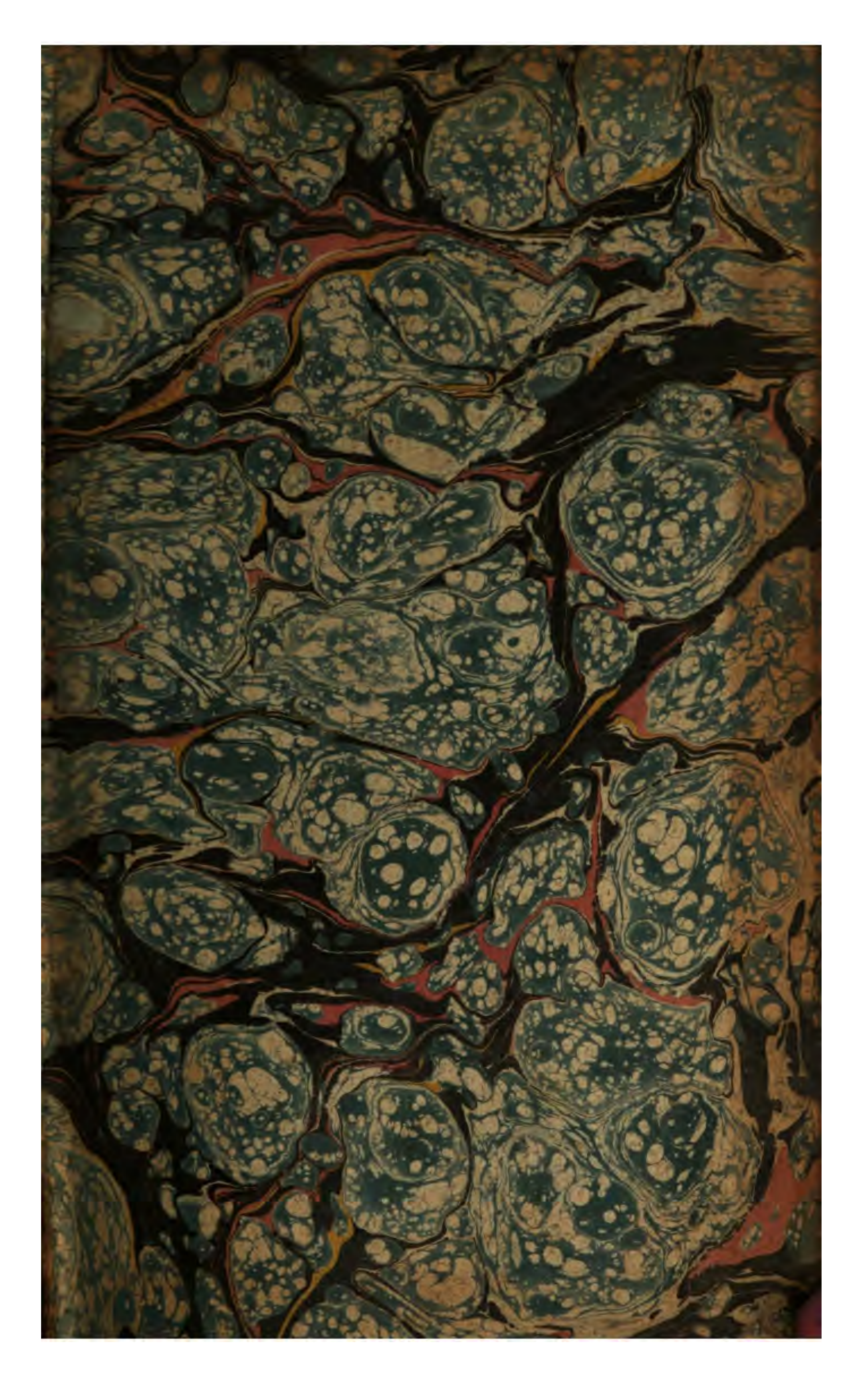
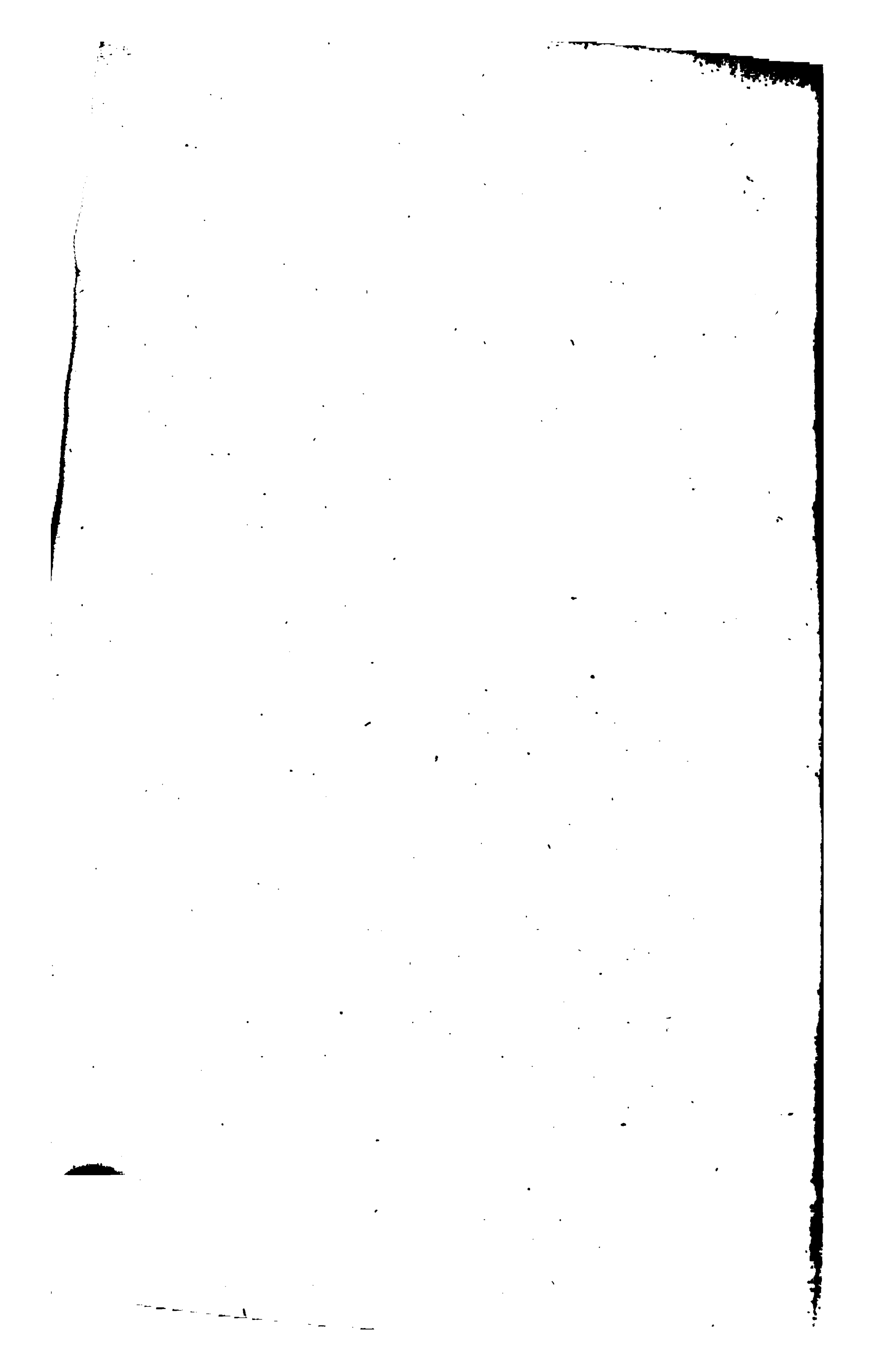


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE
THE GIFT OF
Prof. Paul Henle





NOUVEAU DICTIONNAIRE *HISTORIQUE.*

CO = EZ

NOUVEAU
DICTIONNAIRE
HISTORIQUE,

OU

HISTOIRE ABRÉGÉE de tous les Hommes qui se sont fait un nom par des talens, des vertus, des forfaits, des erreurs, etc., depuis le commencement du monde, jusqu'à nos jours ; dans laquelle on expose avec impartialité ce que les Écrivains les plus judicieux ont pensé sur le caractère, les mœurs et les ouvrages des Hommes célèbres dans tous les genres ;

AVEC des Tables chronologiques, pour réduire en corps d'histoire les articles répandus dans ce Dictionnaire.

Par L. M. CHAUDON et F. A. DELANDINE.

Huitième Édition, revue, corrigée et considérablement augmentée.

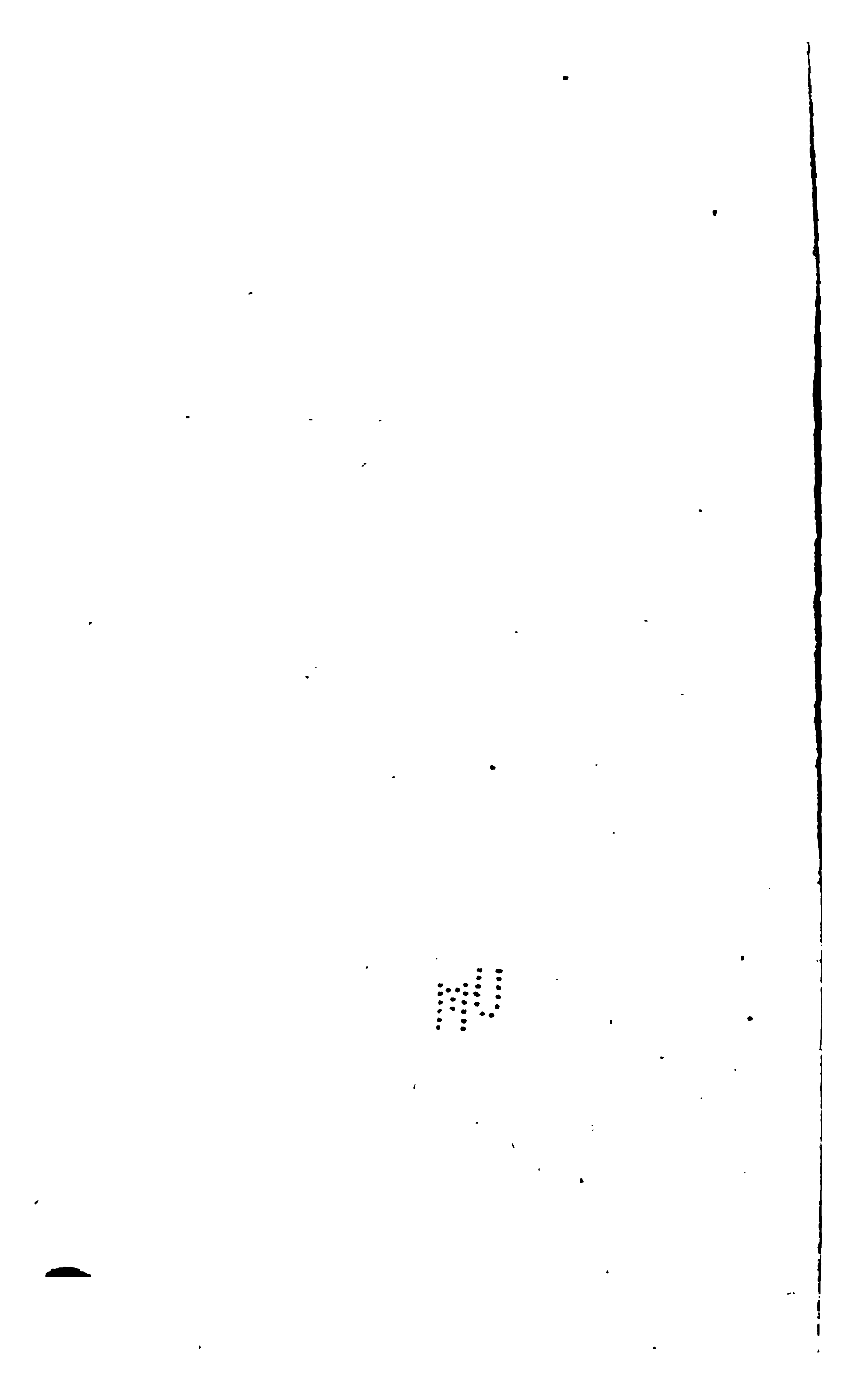
Mihi Galba, Otho, Vitellius, nec beneficio, nec injuriâ cogniti.
TACIT. Hist. lib. I. § 1.

TOME QUATRIÈME.

A LYON,

Chez BRUYSET AINÉ et Comp.^e

An XII — 1804.



NOUVEAU
DICTIONNAIRE
HISTORIQUE.

C

COSIMO, (*André et* Pierre) peintres Italiens, excellèrent, le premier dans le clair-obscur, et l'autre dans les compositions singulières. L'esprit de celui-ci, fécond en idées extravagantes, le faisoit suivre de tous les jeunes gens de son temps, pour avoir des sujets de ballet et de mascarade. Au reste, il apportoit une si grande application au travail, qu'il oublioit très-souvent de prendre ses repas. On compte parmi ses élèves *André del Sarto* et *François de Sangallo*. Il mourut en 1521, à 80 ans, des suites d'une paralysie. C'étoit un homme un peu singulier et facile à s'enflammer. Les cris des petits enfans, le bruit des cloches, la toux des enrhumés, tout servoit à l'inquiéter. La pluie au contraire lui faisoit plaisir; mais le tonnerre l'épouvantoit si fort, que, long-temps après l'orage, on le trouvoit dans un coin enveloppé de son manteau.

COSIN, (Jean) né à Norwich, principal du collége de Saint-Pierre à Cambridge, ensuite évêque de Durham, mort en 1672, à 77 ans, avoit autant de piété que d'érudition. Il jouit d'une grande faveur auprès de *Charles I* et de *Charles II*, et il la mérita. On a de lui plusieurs écrits, dont les principaux sont : I. Un *Traité sur la Transsubstantiation*. II. Une *Histoire du Canon des livres de l'Écriture-sainte*, en anglois, Londres 1683, in-4.° III. Un petit *Traité latin des sentimens et de la discipline de l'Eglise Anglicane*, publié en 1707, avec la Vie de l'auteur, par *Smith*. IV. *Charles I* ayant remarqué que les filles de la reine son épouse, qui étoit Catholique, récitoient dans un livre d'Heures l'Office de la Vierge, fit faire des *Heures* à peu près semblables, à l'usage de l'Eglise Anglicane; et ce fut *Cosin* qui publia, en 1627, ce recueil de Prières.

COSINGAS, prince des Cerhéniens, peuple de Thrace, et en même temps prêtre de *Junon*, voulut réprimer la rebellion de ses sujets. Il ordonna d'attacher de longues échelles les unes aux autres, et annonça qu'il alloit monter au ciel pour prier la déesse de punir les révoltés. Aussitôt les Thraces, pleins d'effroi,

demandèrent pardon à leur roi et lui firent serment de lui rester toujours fidelles.

COSME l'ANCIEN, *Voyez* MÉDICIS, n° I.

I. COSME Ier, grand-duc de Toscane, de la maison de *Médicis*, se rangea du côté de l'empereur *Charles-Quint* contre les François, après avoir tâché en vain de rester neutre. Ce prince l'en récompensa, en joignant au duché de Toscane, Piombino, l'isle d'Elbe, et d'autres domaines. Il obtint, peu de temps après, du pape *Pie IV*, le titre de *Grand-Duc*, et il ne tint pas à ce pontife, tout dévoué à *Cosme*, parce qu'il avoit bien voulu l'avouer pour être de sa maison, qu'il ne portât le titre de *Roi*; mais tous les princes d'Italie s'y opposèrent. Les lettres n'eurent point de protecteur plus ardent. Jaloux d'imiter le second des *Césars*, comme lui il aima les savans, les attira auprès de sa personne, et fonda l'université de Pise. Il mourut en 1574, âgé de 55 ans, après avoir gouverné avec autant de sagesse que de gloire. Ce prince avoit institué, en 1561, l'ordre militaire de Saint-Étienne. Il eut pour fils, *François-Marie*, mort en 1587, qui fut père de *Marie de Médicis*, femme d'*Henri le Grand*; et de *Ferdinand I*, qui mourut en 1608.

II. COSME II, grand-duc de Toscane, fils de *Ferdinand I*, et son successeur en 1609, fut un prince doux, libéral et pacifique. Il mourut en 1620. Le commerce avoit rendu la Toscane florissante, et ses souverains opulens. Ce prince fut en état d'envoyer vingt mille hommes au secours du duc de *Mantoue*, contre le duc de *Savoie*, en 1613, sans mettre aucun impôt sur ses sujets : exemple rare chez les nations puissantes. Il secourut aussi l'empereur *Ferdinand II* de son argent et de ses troupes. Florence, alors rivale de Rome, attiroit chez elle la même foule d'étrangers, qui venoient admirer les chefs-d'œuvre antiques et modernes dont elle étoit remplie.

III. COSME III, fils et successeur de *Ferdinand II* dans le duché de Toscane, suivit de près la conduite sage et mesurée de son père. Il sut se faire respecter de ses voisins et aimer de son peuple. Il mourut en 1723, après un règne heureux et tranquille de 54 ans. *Jean-Gaston*, son fils et son successeur, mourut en 1737, sans postérité. La reine d'Espagne, *Elisabeth Farnèse*, avoit des droits sur ce grand-duché, comme descendante de *Cosme II;* elle le céda cette même année à la France, pour le royaume des Deux-Siciles, qui fut donné à son fils *Don Carlos*. La France échangea la Toscane pour la Lorraine. Depuis peu cette belle contrée a été érigée en royaume, et cédée à un prince de la maison d'Espagne, portant le titre de roi d'Étrurie.

IV. COSME, l'*Egyptien* ou *Indicopleutes*, moine du sixième siècle, voyagea en Éthiopie, et composa une *Topographie Chrétienne*. Le Père de *Montfaucon* l'a donnée en grec et en latin dans sa nouvelle *Collection des Ecrivains Grecs*, 1706, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage peut être de quelque utilité aux géographes.

V. COSME, (Jean) frère Feuillant, dont le nom de famille étoit *Baseillac*, né en 1703, dans le diocèse de Tarbes, d'un

chirurgien, qui lui apprit les premiers élémens de son art, alla se perfectionner chez un chirurgien à Lyon, et y suivit avec constance les opérations faites à l'hôpital général de cette ville. Arrivé à Paris, il se lia avec *Duvernay*, *Morand*, *Guérin*, *Levret*, *La Peyronie*, qui lui restèrent sincèrement attachés. Malgré les persécutions que le collége de médecine lui suscita, il devint un des plus habiles lithotomistes du siècle. Il trouva un moyen d'extraire la pierre de la vessie par-dessus le pubis, et il publia quelques écrits sur cette nouvelle méthode qui lui réussit. Après avoir dirigé quelque temps l'hôpital de Bayeux, il forma un hospice chez les feuillans, où il entretint gratuitement un nombre considérable de malades. On dit qu'il a fait plus de mille fois l'opération de la taille. A sa mort, les pauvres forcèrent trois fois la porte du cloître, pour venir pleurer sur son cercueil. Ils le perdirent à l'âge de 79 ans, le 18 juillet 1781. Avec un extérieur dur et brusque, le frère *Cosme* avoit de l'enjouement, des reparties fines et agréables, une belle ame, et un cœur compatissant. Si quelque père de famille lui offroit de l'argent, *Gardez-le*, lui disoit-il, *je ferois tort à vos enfans*. Pour prix de ses services auprès des grands, il n'exigeoit quelquefois que le soulagement des malheureux qu'il leur indiquoit. Ses ouvrages sont : I. *Nouvelle Méthode d'extraire la pierre*, Paris 1779, in-12. II. *Recueil de Pièces importantes concernant la Taille, par le lithotome caché*, 2 vol. in-12, figures. Le frère *Cosme* refusa toujours de se laisser peindre; mais à sa mort, *Natte* fit son portrait, qui a dû être gravé par *Godefroi*.

COSNAC, (Daniel de) d'une ancienne famille de Limousin, fit paroître dès son enfance beaucoup de vivacité, de pénétration et de talens pour les affaires. Sa figure, qui étoit assez désagréable, auroit pu être un obstacle à sa fortune; mais son esprit la faisoit oublier. Il s'attacha à *Armand* prince de *Conti*, et eut part à la négociation de son mariage avec la nièce du cardinal *Mazarin*. Peu de temps après, il fut nommé évêque de Valence et de Die, diocèses qui étoient alors unis. Ses talens lui méritèrent la confiance la plus intime de *Henriette d'Angleterre*, (*Voy.* son art.) et celle de son époux *Philippe* duc d'*Orléans*, frère unique du roi. *Louis XIV* le nomma à l'archevêché d'Aix en 1687; lui donna l'abbaye de Saint-Riquier, diocèse d'Amiens, en 1695; et le fit commandeur de l'ordre du Saint-Esprit en 1701. Il eut des démêlés avec les moines et les religieuses de son diocèse, pour la visite qu'il prétendoit faire dans leurs églises; et Rome ne lui fut pas favorable, non plus que le conseil du roi. Il mourut à Aix en 1708, dans sa 81e année, étant alors le plus ancien prélat du royaume. On lui fit cette épitaphe ironique :

REQUIESCAT UT REQUIEVIT.

Il laissa des sommes considérables, qu'il auroit pu répandre sur les pauvres de son diocèse. Le maréchal *de Tessé* a composé l'*Histoire* de cet archevêque.

COSNARD, (Mlle) née à Paris, donna au théâtre, en 1650, la *tragédie des Chastes Martyrs*.

COSPÉAN ou COSPEAU, (Philippe) natif du Hainaut, docteur de Sorbonne, successivement évêque d'Aire, de Nantes et de Lisieux, avoit été disciple du célèbre *Juste-Lipse*. Ce fut un des meilleurs prédicateurs de son temps, et un des premiers qui substitua dans les sermons, aux citations d'*Homère*, de *Cicéron* et d'*Ovide*, celles de la *Bible*, de *St. Augustin* et de *St. Paul*. Il mourut en 1646, à 78 ans. On a quelques ouvrages de ce prélat. Il publia, en 1622, une *Lettre apologétique pour le Cardinal* de Berulle *contre les Carmes*, jaloux de ce que l'instituteur de l'Oratoire s'étoit chargé de la direction des Carmélites.

COSROÈS, *Voyez* CHOSROÈS.

COSSART, (Gabriel) naquit à Pontoise en 1615. Il entra chez les Jésuites, et professa la rhétorique à Paris avec beaucoup de succès. Après l'avoir enseignée sept ans, il se joignit au Père *Labbe*, qui avoit commencé une *Collection des Conciles*, beaucoup plus ample que les précédentes. Son collègue étant mort lorsqu'on imprimoit le onzième volume, il continua seul ce grand ouvrage, qui parut en 1672, en 18 vol. in-fol. Outre cette savante compilation, on a de lui des *Harangues* et des *Poésies*, publiées chez *Cramoisy* en 1675, et réimprimées à Paris en 1723, in-12. Le Père *Cossart* peut passer pour un des meilleurs poëtes et orateurs que les collèges des Jésuites aient produits. Il mourut à Paris, le 18 septembre 1674, à 59 ans. — Il ne faut pas le confondre avec un rimailleur, dont nous avons *le Brasier spirituel*, en vers, 1606, in-12: ouvrage que les curieux recherchent à cause de sa singularité.

I. COSSÉ, (Charles de) plus connu sous le nom de *Maréchal de* BRISSAC, d'une maison illustre, originaire du royaume de Naples, selon les uns, et de la province du Maine, selon les autres, étoit fils de *René de Cossé*, seigneur de Brissac en Anjou et grand fauconnier de France, et de *Charlotte de Gouffier*. Il s'attacha uniquement aux armes, pour lesquelles la nature l'avoit fait naître. Il servit d'abord avec beaucoup de succès dans les guerres de Naples et de Piémont. Il se signala ensuite au siége de Perpignan, en 1541, en qualité de colonel de l'infanterie Françoise. Il y fut blessé d'un coup de pique, après avoir repris sur les ennemis, lui septième, l'artillerie dont ils s'étoient emparés. Le dauphin, *Henri* de France, témoin de son courage, dit hautement *que s'il n'étoit le Dauphin de France, il voudroit être le Colonel Brissac*. Devenu colonel-général de la cavalerie-légère de France, il remplit ce poste avec tant de distinction, que les premiers gentilshommes du royaume, et les princes mêmes, vouloient apprendre le métier de la guerre à son école. En 1543, l'empereur *Charles-Quint*, ayant attaqué Landrecies, *Brissac* y jeta du secours par trois fois, et vint joindre, malgré les efforts des ennemis, *François I* qui étoit alors avec son armée près de Vitri. Ce monarque, après l'avoir embrassé avec beaucoup de tendresse, le fit boire dans sa propre coupe, et le créa chevalier de son ordre. Après plusieurs autres belles actions, récompensées en 1547, par la charge de grand-maître de l'artillerie de France, *Henri II* l'envoya en qualité d'ambassadeur, à l'empereur, pour né-

gocier la paix. Il s'y montra bon politique, comme il avoit paru excellent capitaine dans la guerre. Ses services lui méritèrent le gouvernement du Piémont, et le bâton de maréchal de France, en 1550. Arrivé à Turin, il rétablit la discipline militaire, réforma les abus, et apprit aux soldats à obéir. Le maréchal *de Brissac* secourut ensuite les princes de *Parme* et de la *Mirandole*, contre *Ferdinand de Gonzague* et le duc d'*Albe*, généraux des ennemis. Il les défit en plusieurs occasions, sans avoir jamais eu de désavantage. De retour en France, il fut fait gouverneur de Picardie, rendit les services les plus importans dans cette province, contribua, en 1562, à la prise du Havre-de-Grace sur les Anglois, et au gain du combat de Châlons contre les Calvinistes. Il étoit alors tres-incommodé de la goutte, dont il mourut à Paris le 31 décembre 1563, à 57 ans. *Brissac* étoit petit, mais d'une figure extrêmement délicate. Les dames de la cour ne l'appeloient que *le beau Brissac*. On prétend que la duchesse de *Valentinois* étoit amoureuse de lui, et que ce fut la jalousie de *Henri II* qui lui fit donner l'emploi de lieutenant-général en Italie. Les traits suivans feront mieux connoître son caractère que tous les éloges. *François* duc de *Guise*, qui étoit le maître de la France, laissa manquer de tout *Brissac* dans le Piémont. Le maréchal s'en plaignit sans détour et avec fermeté, dans une lettre qu'il écrivit au roi. Ce prince eut l'imprudence de la montrer à son favori, qui envoya un homme de confiance au camp, pour engager le général à dire qu'il avoit signé, sans lire, une lettre écrite par son secrétaire. L'envoyé n'oublia rien de ce qui pouvoit séduire le maréchal. *Mon ami*, lui dit ce grand capitaine, *je ne connois de protecteur à la cour, que le Roi. Il ne falloit pas venir de si loin, pour me faire une proposition semblable. J'ai lu ma lettre avant que de l'envoyer; je me souviens encore de ce qu'elle contient, et je l'approuve.* —Le maréchal de *Brissac* refusa au lieutenant d'une compagnie de 50 hommes d'armes, la permission d'aller passer l'hiver dans la province. L'officier étant parti sans congé, *Brissac* le fit déclarer incapable de servir et dégradé de noblesse. Ce jugement, rendu en Piémont, parut trop sévère à quelques dames de la cour, qui pressèrent *Henri II* de le casser. Le prince se contenta de solliciter le général, qui lui répondit: *C'est à vous*, Sire, *que l'offense a été faite, et par conséquent, à vous de la pardonner. Si Votre Majesté veut bien faire ce tort à son service, je ne puis m'y opposer.* La sagesse du discours de *Brissac* n'empêcha pas, dans un gouvernement foible et corrompu, que l'officier ne fût réhabilité dans son emploi et dans tous ses honneurs. —Ce grand homme accorda, dans une occasion éclatante, la punition que mérite la désobéissance, et la récompense qui est due à la valeur. Ayant mis l'armée en bataille au siège de Vignal dans le Montferrat, pour donner l'assaut; un bâtard de la maison de *Roissy* part du gros de la troupe, sans attendre le signal, met l'épée à la main, monte à la brèche, tue tout ce qui se trouve devant lui, étonne les Espagnols par son audace, et décide la prise de la place. Cet héroïsme n'empêche pas qu'il ne

soit mené au conseil de guerre, et condamné à mort tout d'une voix. *Mon ami*, lui dit alors Brissac, *la loi a jugé l'action ; je veux être clément en faveur du motif. Je te pardonne ; et pour honorer l'intrépidité que tu as montrée, je te donne cette chaîne d'or, que je te prie de porter pour l'amour de moi. Mon écuyer te donnera un cheval et des armes ; et tu combattras désormais auprès de moi*... Les troupes victorieuses dans le Piémont sous *Brissac*, furent réformées. Dans le premier mouvement de leur colère, elles demandèrent, du ton de la sédition, où elles trouveroient du pain : — *Chez moi, tant qu'il y en aura*, répondit le général... Les marchands du pays, qui, sur la parole de *Brissac*, avoient fait des avances à l'armée, conjurèrent cet homme illustre d'avoir pitié d'eux. Il se dépouille à l'instant de tout ce qu'il a, pour les soulager, et se rend avec eux à la cour de France. Les *Guises*, qui étoient les maîtres absolus du royaume, ne montrant pour ces malheureux qu'une compassion stérile, le maréchal de *Brissac* dit à sa femme : *Voilà des gens, Madame, qui ont hasardé leur fortune sur mes promesses ; le ministre ne les fait pas payer, et ce sont des gens perdus. Remettons à un autre temps le mariage de Mademoiselle* de Brissac, *que nous nous disposions à faire, et donnons à ces infortunés l'argent destiné pour sa dot.* L'ame de la maréchale se trouva aussi sensible, aussi élevée que celle de son époux. Avec la dot et quelques autres sommes qu'on emprunta, *Brissac* parvint à faire la moitié de ce qui étoit dû aux marchands, auxquels il donna des sûretés pour le reste. C'est couronner dix ans de victoire bien héroïquement.

II. COSSÉ, (Artus de) frère du précédent, maréchal de France, comme lui, défendit, contre l'empereur, en 1552, la ville de Metz, dont il avoit le gouvernement. Il fut élevé ensuite à la charge de grand-panetier de France et de surintendant des finances. « Sa femme, dit *Brantôme*, qui étoit de la maison de *Pui-Grissier* en Poitou, mal-habile pourtant, et n'étant jamais venue à la cour, sinon lorsqu'il eut cette charge des finances, fit la révérence à la reine : *Ma foi*, lui dit-elle, *nous étions ruinés sans cela, Madame ; car nous devions cent mille écus. Dieu merci, depuis un an nous nous sommes acquittés, et nous avons gagné plus de cent mille écus pour acheter quelque belle terre.* » Cette sotte naïveté fit rire la reine et les courtisans ; mais elle déplut beaucoup à *Cossé*, qui la renvoya le lendemain. *Artus de Cossé* eut le bâton de maréchal de France en 1567. « Il avoit la tête aussi bonne que le bras, dit le même historien, encore qu'aucuns lui donnèrent le nom de *Maréchal des Bouteilles*, parce qu'il aimoit quelquefois à faire bonne chère, rire et gaudir avec ses compagnons ; mais pour cela sa cervelle demeuroit fort bonne et saine. » Il se trouva à la bataille de Saint-Denys, et à celle de Montcontour, en 1569. Défait par les Calvinistes l'année d'après au combat d'Arnai-le-Duc, il vengea cet affront au siége de la Rochelle, en 1573, et empêcha le secours d'y entrer. Il mourut dans son château de Gonnor en Anjou, le 15 janvier 1582, honoré

par *Henri III*, du collier de ses ordres.

III. COSSÉ, (Philippe de) frère des deux précédens, évêque de Coutance, grand-aumônier de France, mort en 1548, étoit très-habile dans les belles-lettres et la théologie. Il aimoit et protégeoit les savans. Ce fut à sa persuasion que *Louis Leroy* écrivit la *Vie* de *Budé*.

IV. COSSÉ, (Timoléon de) appelé le *Comte* de BRISSAC, grand-fauconnier de France, colonel des Bandes de Piémont, étoit fils du maréchal de *Brissac*. Il se montra digne de son père par sa valeur, sa sagesse et par son amour pour les lettres et les sciences. Son mérite lui auroit procuré les plus hautes dignités, s'il n'eût été malheureusement tué d'un coup d'arquebuse au siége de Mucidan, dans le Périgord, en 1569, à 26 ans.

V. COSSÉ, (Charles de) fils puîné de *Charles de Cossé*, hérita de son courage. Il fut duc de Brissac, pair et maréchal de France. Il remit Paris, dont il étoit gouverneur, au roi *Henri IV*, le 22 mars 1594, et mourut à Brissac en Anjou, l'an 1621. *Louis XIII* avoit érigé cette terre en duché-pairie l'année précédente, en considération de ses services. *Voyez* I. LANGLOIS.

I. COSTA, (Christophe à) né en Afrique d'un Portugais, passa en Asie pour satisfaire son penchant à la botanique. Il fut pris par les Barbares, et vécut long-temps en esclavage. Il profita des premiers momens de sa liberté, pour recueillir des herbes médicinales, et vint ensuite à Burgos en Espagne, où il exerça la médecine. C'est dans cette ville qu'il publia, en 1578, in-4°, un *Traité des drogues et des simples des Indes*, traduit en latin par *Clusius*, 1593, in-8.° On a encore de lui une *Relation de ses voyages des Indes*, et un *Livre à la louange des Femmes*; Venise, 1592, in-4.° On dit que sur la fin de sa vie, il se retira dans une solitude, où il mourut.

II. COSTA, (Emmanuel à) jurisconsulte Portugais, disciple de *Navarre*, enseigna le droit à Salamanque en 1550. Ses *Œuvres* ont été imprimées en 2 vol. in-fol. *Covarruvias* et les autres savans jurisconsultes Espagnols, le citent avec éloge. On ne peut lui reprocher que le défaut de précision et de méthode.

III. COSTA, (Jean à) ou *Jean* LA COSTE, professeur de droit à Cahors, sa patrie, et à Toulouse, laissa des *Notes sur les Institutes de Justinien*, réimprimées à Leyde en 1719, in-4.° Il mourut à Cahors, le 13 août 1637, dans un âge assez avancé.

IV. COSTA. (Marguerite) Romaine, auteur de diverses *Poésies* italiennes, vint à Paris, et présenta le projet d'une fête à *Louis XIV*, intitulée *Défi d'Apollon et de Mars*. Cette fête devoit avoir lieu en 1647; mais on lui préféra un ballet héroïque d'*Orphée*, dont l'exécution parut moins difficile. *Marguerite Costa* fit imprimer ses *Œuvres poétiques*, qu'elle dédia au cardinal *Mazarin*.

COSTA, *Voyez* les ACOSTA.

COSTANZO, (Angelo di) seigneur de Cantalupo, né, en 1507, à Naples, mit au jour l'*Histoire de cette ville*, en italien, in-fol. 1682, à Aquila.

après cinquante-trois ans de recherches. Cette première édition, rare même en Italie, s'étend depuis l'an 1250 jusqu'en 1489, c'est-à-dire depuis la mort de *Fréderic II*, jusqu'à la guerre de Milan, sous *Ferdinand premier*. *Costanzo* égayoit, par la culture de la poésie latine, la sécheresse de l'histoire. Il réussit dans l'une et dans l'autre. Il imagina pour le Sonnet, une tournure particulière, qui lui donna plus de grace. On a recueilli ses *Vers* italiens à Venise, en 1752, in-12. Il mourut vers l'an 1590, dans un âge fort avancé.

COSTAR, (Pierre) fils d'un chapelier de Paris, naquit en 1603. Son vrai nom étoit *Costaud*; mais le trouvant peu propre à l'harmonie de la poésie, il le changea en celui de *Costar*. Avec une mémoire très-heureuse, une vaste lecture, et un grand amour pour les lettres, il trouva le secret de se faire beaucoup d'ennemis. La présomption, l'opiniâtreté, le rendirent emporté dans toutes ses querelles. On connoît celle qui s'éleva entre lui et *Girac*, au sujet des ouvrages de *Voiture*, que *Costar* défendit avec la chaleur que les chevaliers-errans avoient montrée pour leurs maîtresses. Aux éloges les plus outrés du poëte son ami, il joignit les injures les plus piquantes contre son adversaire, et ces injures lui parurent des raisons. Malgré la vivacité satirique de ses écrits, il voulut paroître doux dans la société; mais il se plia avec tant de maladresse aux usages du grand monde, que Mad. *des Loges* disoit de lui : *Que c'étoit le pédant le plus galant, et le galant le plus pédant qu'on eût encore rencontré*. Il avoit fait, à tête reposée, un répertoire de lieux communs, où il trouvoit, en sortant de chez lui, toutes les saillies qu'il devoit étaler chez les autres. Ce pédant petit-maître, quoique bachelier de Sorbonne et prêtre, étoit un des oracles de l'hôtel de Rambouillet. Il mourut à Paris, le 13 mars 1660, à 57 ans. On a de lui un *Recueil de Lettres*, en 2 gros vol. in-4°, la plupart chargées de grec et de latin, presque toutes inutiles, et toutes, sans exception, pleines de phébus et de galimathias. Sa *Défense de Voiture* lui avoit procuré, dit-on, un présent de cinq cents écus du cardinal *Mazarin*; mais ses *Lettres* ne furent pas si bien payées.

I. COSTE, (Nicolas de la) et *Jean* son frère, furent deux savans imprimeurs du 17e siècle. Ils imprimèrent ensemble plusieurs ouvrages, entr'autres l'*Histoire des Papes* par *Duchesne*; aussi avoient-ils pris pour devise, tantôt deux cœurs avec ces mots : *Nos connectit amor*; tantôt *Janus* avec ses deux têtes, et pour légende : *Ditat concordia fratrum*. *Nicolas* a traduit de l'espagnol en françois, les *Voyages de Herrera*, 3 vol. in-4.° Il mourut à Paris; *Jean* alla finir ses jours à Lisbonne, en 1671.

II. COSTE, (Hilaire de) Minime de Paris, disciple du Père *Mersenne*, et allié, par sa mère, de *St. François-de-Paule*, naquit en 1595, et mourut en 1661. C'étoit un homme d'une grande piété et d'une lecture immense; mais compilateur crédule, et écrivain diffus et ennuyeux. On a de lui : I. Les *Eloges et les Vies des Reines, des Princesses et des Dames illus-*

tres en piété, en courage et en doctrine, qui ont fleuri de notre temps et du temps de nos pères, en deux vol. in-4°; la meilleure édition est de 1647. II. *Histoire Catholique*, où sont décrites les vies des hommes et des dames illustres du 16e et du 17e siècle, in-fol. Paris 1625. III. Les *Eloges des Rois et des Enfans de France qui ont été Dauphins*, in-4.° IV. La *Vie du Père Mersenne*, in-8.° Ce n'est proprement qu'un éloge de ce savant religieux, fait pour servir de mémoires à ceux qui voudroient écrire plus amplement sa vie. V. Le *Portrait en petit de St. François-de-Paule*, in-4°, Paris 1655; ouvrage assez mal écrit, mais dont on peut faire usage à cause des preuves et des titres que l'auteur a mis à la fin. VI. La *Vie de François le Picard*, ou *le parfait Ecclésiastique*, avec les éloges de quarante autres docteurs, in-8°: ouvrage curieux et recherché. On trouve à la fin les preuves de cette Histoire, tirées de différens auteurs. Il suivoit cette méthode dans presque tous ses ouvrages; et c'est ce qui les fait rechercher par quelques savans. VII. La *Vie de Jeanne de France*, fondatrice des *Annonciades*.

III. COSTE, (Pierre) natif d'Uzèz, réfugié en Angleterre, mort à Paris en 1747, dans un âge avancé, a laissé plusieurs ouvrages. Les principaux sont: I. Les *Traductions* de l'*Essai sur l'entendement humain* de *Locke*, (*Voy.* LOCKE) Amsterdam 1736, in-4°, et Trévoux, 4 vol. in-12; de l'*Optique* de *Newton*, in-4°; du *Christianisme raisonnable* de *Locke*, 2 vol. in-8.° II. Une *Edition des Essais de Montaigne*, en 3 vol. in-4°, et 10 vol. in-12, avec des remarques. III. Une *Edition des Fables de la Fontaine*, in-12, avec de courtes notes au bas des pages. Il osa y joindre une Fable de sa façon, qui prouva qu'il étoit plus facile de commenter *la Fontaine* que de l'imiter. IV. *La Défense de la Bruyère* contre le Chartreux d'*Argone*, caché sous le nom de *Vigneul-Marville*: ouvrage verbeux, dont on a chargé très-mal à propos la plupart des éditions des *Caractères de Théophraste*. V. La *Vie du Grand Condé*, in-4° et in-12, assez exacte, mais froide. *Coste* étoit un éditeur souvent minutieux, et un écrivain médiocre; mais il mettoit de l'attention dans tout ce qu'il faisoit. C'étoit un excellent correcteur d'imprimerie; et par ce mot, j'entends un homme qui connoît sa langue, qui possède les langues étrangères, et qui n'ignore point les hautes sciences.

IV. COSTE, (N.) écrivain de Toulouse, mort en novembre 1759, est auteur de deux ouvrages: I. *Dissertation sur l'Antiquité de Chaillot*, 1736, in-12. II. *Projet d'une Histoire de la ville de Paris, sur un plan nouveau*, 1739, in-12. Son but, dans ces deux ouvrages, est de ridiculiser le goût outré de l'érudition. Dans le second, il répand ses plaisanteries sur tout le genre historique en général; mais il est à croire qu'il ne se proposoit que de se moquer de ces laborieux et intrépides compilateurs, qui portent leur vaine curiosité sur les faits les plus minces et les plus inutiles.

V. COSTE, (Jean de la) né à Versailles, et mort au mois de novembre 1761, embrassa l'état ecclésiastique, et a laissé

quelques écrits foibles et peu importans, I. *Lettre* au sujet de la noblesse commerçante, 1756, in-8.° II. *Lettre* d'un baron Saxon à un gentilhomme Silésien, in-8.°

VI. COSTE, *Voy*. III. COSTA.

I. COSTER, (Laurent) habitant de Harlem, mort vers 1440, descendoit des anciens comtes de Hollande, par un enfant naturel. Son nom est célèbre dans les fastes de l'imprimerie, parce que les Hollandois le prétendent inventeur de cet art, vers 1430. Il s'en faut bien que cette prétention soit appuyée sur des fondemens solides. Ce n'est que cent trente ans après le premier exercice de cet art à Mayence, que la ville de Harlem s'est avisée d'en revendiquer l'invention. Mais aux faits connus et certains, aux monumens parlans et non équivoques, qui assurent cette gloire à Mayence, elle n'oppose que des traditions obscures, des contes de vieillards, des historiettes, des conjectures, et pas une production typographique qu'on puisse prouver appartenir à *Coster*. Tout ce qu'on peut accorder à Harlem, c'est d'avoir été une des premières villes où l'on ait exercé l'art de la gravure en bois, qui a conduit, par degrés, à l'idée d'imprimer un livre d'abord en planches de bois, gravées, ensuite en caractères mobiles de bois, et enfin en caractères de fonte. Mais il reste encore à prouver que cette idée ait été conçue et exécutée à Harlem; au lieu qu'il est démontré que *Guttemberg* a imprimé d'abord à Strasbourg, et ensuite à Mayence, en caractères de bois mobiles, et que les caractères de fonte ont été inventés à Mayence par *Schoiffer*. Le savant *Meerman*, conseiller et pensionnaire de Rotterdam, zélé pour l'honneur de son pays, a soutenu la cause de Harlem avec toute la sagacité et l'érudition qu'on pouvoit y mettre, dans un ouvrage intitulé: *Origines typographicæ*, imprimé à la Haye en 1765, en 2 vol. in-4°; et l'on peut dire que jamais mauvaise cause ne fut mieux défendue. On a placé la statue de *Coster* à l'hôtel-de-ville de Harlem, où l'on conserve sous une enveloppe de soie et dans un coffret d'argent, le *Speculum Salutis*, dont les Hollandois attribuent l'impression à *Coster*. Ils ont gravé sur la porte de la maison où ce dernier demeuroit, quatre vers latins de *Schrévérius*, dont les deux derniers disent que l'invention de l'imprimerie par *Coster*, est aussi sûre que l'existence de Dieu même:

Extulit hic, monstrante Deo, Laurentius artem;
Dissimulare virum hunc, dissimulare Deum est.

II. COSTER, (François) Jésuite de Malines, appelé *le marteau des Hérétiques*, publia divers ouvrages contre eux, entr'autres l'*Enchiridium controversiarum*, Cologne 1590, in-8°, traduit en plusieurs langues, et très-peu lu aujourd'hui. On a encore de lui: *Apologia tertiæ partis Enchiridii de Ecclesiâ*, 1604, in-8°, *Augmentum Enchiridii*, 1605, in-8.° *Remarques sur le Nouveau-Testament*, en flamand, 1614, in-fol., et autres ouvrages. Il mourut à Bruxelles, le 6 décembre 1619, à 88 ans, avec la réputation d'un savant pieux.

COSTES, *Voy*. CALPRENÈDE.

COTA, (Rodriguez) de Tolède, poëte tragique, auteur de

la tragi-comédie de *Calisto y Melibœa.* Cette pièce est une espèce d'ambigu comique, rempli de sentences, d'avis moraux, et d'exemples propres à instruire le lecteur. *Gaspard Barthius*, Allemand, grand amateur des livres Espagnols, a traduit cet ouvrage en latin, et ne fait pas difficulté de l'appeler divin. *Jacques de Lavardin* l'a mis en françois; mais sa version ne contribue pas beaucoup à conserver la haute idée que le traducteur Allemand en avoit donnée. La production de *Cotá* est pourtant une des mieux écrites qu'il y ait dans sa langue. Il florissoit au seizième siècle.

COTELIER, (Jean-Baptiste) bachelier de Sorbonne, professeur en grec au collége-royal, né à Nîmes en 1629, répondit par son génie aux soins que son père, ministre Protestant converti, se donna pour son éducation. A l'âge de douze ans, il expliquoit la Bible en hébreu à l'ouverture du livre, et faisoit avec la même facilité l'explication des définitions d'*Euclide.* On le regarda dès-lors comme un petit prodige, et il soutint cette réputation en Sorbonne, où il prit le degré de bachelier. Il ne voulut point faire sa licence, pour ne pas s'engager dans les ordres sacrés. En 1667, le Grand *Colbert* le choisit avec le célèbre *du Cange*, pour travailler avec lui à la révision, au catalogue et aux sommaires des manuscrits grecs de la bibliothèque du roi. Ce travail lui procura, en 1676, une chaire de professeur en langue grecque au collége-royal, qu'il remplit avec autant d'assiduité que de succès. Il étoit d'une probité, d'une simplicité, d'une candeur, d'une modestie dignes des premiers temps; entièrement consacré à la retraite; se communiquant peu, et à très-peu de gens; paroissant mélancolique et réservé à ceux qui ne le connoissoient pas, mais du caractère le plus doux et le plus aisé aveo ses amis. L'Eglise doit à ses veilles : I. Un recueil *des Monumens des Pères qui ont vécu dans les temps apostoliques*, deux vol. in-fol., imprimés à Paris, 1672 : ouvrage recommandable par des notes recherchées, aussi courtes que savantes, tant sur les termes grecs, que sur diverses matières d'histoire, de dogmes et de discipline. L'auteur ne s'attache qu'à ce qu'il y a de plus curieux et de plus singulier sur chaque sujet, ne mettant rien que ce qu'il croyoit n'avoir pas été observé par les autres. Ce recueil a été réimprimé en Hollande, en 2 vol. in-fol. 1698 et 1724, par les soins de *le Clerc*, qui l'a enrichi de notes et des dissertations de plusieurs savans. II. Un recueil de plusieurs *Monumens de l'Eglise Grecque*, avec une version latine et des notes, in-4°, 3 vol. 1677, 1681 et 1686; aussi estimable que le précédent. III. Une *Traduction* latine *des quatre Homélies de St. Jean-Chrysostôme sur les Pseaumes*, et des *Commentaires de ce Père sur Daniel*; à Paris 1661, in-4.° Ce savant ne citoit rien dans ses ouvrages, qu'il ne le vérifiât sur les originaux. Il mourut à Paris, le 12 août 1686, à 58 ans, consumé par les infirmités et par le travail. Il a laissé plusieurs manuscrits, en 9 vol. in-fol., qu'on conservoit dans la bibliothèque du roi : ce sont des extraits des Pères et des auteurs ecclésiastiques, avec des observations.

COTES, (Roger) professeur d'astronomie et de physique expérimentale dans l'université de Cambridge, mourut en 1716, à la fleur de son âge. On lui doit : I. Une excellente *Edition* des *Principes de Newton*, à Cambridge, en 1713, in-4.° II. *Harmonia mensurarum*, sive *Analysis et synthesis per rationum et angulorum mensuras promotæ*. Le grand *Newton* avoit enseigné la manière de rapporter les intégrales aux sections coniques; *Cotes*, son disciple, rappela les aires des sections coniques aux mesures des rapports et des angles. Il réduisit aux mêmes sections plusieurs différentielles jugées irréductibles; et vint à bout d'exécuter, par l'union de ces deux méthodes, ce qu'il n'avoit pu faire par la mesure des rapports ou des angles pris séparément. *Cotes* étant mort sans avoir mis la dernière main à ses découvertes et à quelques autres, *Robert Smith*, son ami et son successeur, suppléa à ce qui manquoit, et le publia en 1722. III. *Description du grand météore qui parut au mois de mars* 1716. — *Voyez* COTTE.

COTHBEDDIN, premier sultan de Khovarezm, unit l'esprit à la valeur, et profita de sa faveur auprès de *Sangiar*, pour se rendre indépendant dans son gouvernement, et en devenir souverain. La Dynastie, qui lui dut son origine, fut appelée celle des *Khoarezmiens*. *Cothbeddin* mourut l'an de l'hégire 521, avec la réputation d'un prince équitable; son fils *Atziz* lui succéda.

COTIN, (Charles) aumônier du roi et chanoine de Bayeux, si maltraité dans les Satires de *Boileau*, et dans la comédie des *Femmes savantes*, sous le nom de *Trissotin*, étoit Parisien, poëte et prédicateur. Il fut reçu de l'académie Françoise en 1655, et mourut à Paris en 1682. Le sonnet de la princesse *Uranie*, que *Molière* rapporte dans sa comédie, étoit véritablement de l'abbé *Cotin* : il l'avoit composé pour Mad. *de Nemours*. Comme il achevoit la lecture de ses vers chez Mademoiselle, *Ménage* entra, et déprima beaucoup son sonnet; là-dessus les deux poëtes se dirent à peu près les douceurs que *Molière* mit dans la bouche de *Trissotin* et de *Vadius* qui désignoit *Ménage*. On prétend que l'auteur s'étoit attiré la colère de *Boileau* et de *Molière*, parce qu'il avoit conseillé durement et avec aigreur au premier, de consacrer ses talens à une autre espèce de poésie qu'à la satire; et qu'il avoit cherché à desservir le second auprès du duc de *Montausier*, en insinuant à ce seigneur que c'étoit lui que *Molière* avoit voulu jouer dans son *Misanthrope*. Quelques auteurs disent que c'étoit la fatale nécessité de la rime, qui attira à l'abbé *Cotin* tant de plaisanteries et de brocards. *Boileau* récitoit à *Furetière* la satire du Repas, et se trouvoit arrêté par un hémistiche qui lui manquoit :

> *Si l'on n'est plus à l'aise assis dans un festin*,
> *Qu'aux Sermons de* Cassaigne....

« Vous voilà bien embarrassé, lui dit *Furetière*, placez-y l'abbé *Cotin*, » et le satirique n'y manqua pas. *Perrault*, dans son *Parallèle des Anciens et Modernes*, ne convient pas que l'auditoire de l'abbé *Cotin* fût si peu nombreux. « Je l'ai ouï prêcher,

dit-il, aux Nouvelles-Catholiques, où il satisfit extrêmement, et je puis assurer que je fus fort pressé à son sermon. » Cependant *Boileau* conseilloit à un jeune ecclésiastique, qui lui demandoit des conseils pour la chaire, d'aller entendre *Bourdaloue* et *Cotin*, *l'un pour apprendre ce qu'il falloit faire, et l'autre ce qu'il falloit éviter.* Tout le monde ne pensoit pas comme le satirique. L'abbé *Cotin* ayant eu un procès avec ses fermiers, et étant dégoûté des chicanes du barreau et des sollicitudes de l'administration de son bien, résolut de le donner à un de ses parens, à condition d'être nourri chez lui. Ses autres parens voulurent alors lui faire nommer un curateur, comme à un homme dont la tête n'étoit pas saine. *Cotin* invita ses juges à entendre quelques-uns de ses sermons; et ils revinrent si satisfaits de l'orateur, et si indignés contre des parens avides et injustes, qu'ils les condamnèrent aux dépens et à l'amende. On voit par-là que *Cotin* avoit un certain mérite. Il savoit le grec, un peu d'hébreu et de syriaque; prêchoit assez noblement; écrivoit passablement en prose; et faisoit des vers, dont quelques-uns sont spirituels et bien tournés. Voici l'un de ses quatrains :

Iris s'est rendue à ma foi;
Qu'eût-elle fait pour sa défense?
Nous n'étions que nous trois, elle,
l'Amour et moi;
Et l'Amour fut d'intelligence.

Le président de *Lamoignon* refusa de lire un libelle que l'abbé *Cotin* avoit publié contre *Boileau*, parce qu'il accusoit, en riant, ce dernier de l'avoir composé lui-même, pour rendre son adversaire ridicule. On a de l'abbé *Cotin*, des *Enigmes*, des *Odes*, des *Paraphrases*, des *Rondeaux*, des *Œuvres galantes*, 1665, deux vol. in-12; des *Poésies Chrétiennes*, 1668, in-12; et plusieurs ouvrages en prose. Dans sa *Pastorale Sacrée*, imitée du *Cantique des Cantiques*, il n'a pas toujours évité les écueils que lui présentoit son sujet.

COTOLENDI, (Charles) avocat au parlement de Paris, natif d'Aix ou d'Avignon, mort au commencement de ce siècle, s'est fait connoître dans le monde littéraire par plusieurs ouvrages. Les principaux sont : I. Les *Voyages de Pierre Texeira*, ou l'*Histoire des Rois de Perse, jusqu'en* 1609, traduits de l'espagnol en françois, 2 vol. in-12, 1681. II. La *Vie de St. François de Sales*, in-4°, écrite par le conseil d'*Abelli*. III. La *Vie de Christophe Colomb*, traduite en françois, deux vol. in-12, 1681. IV. La *Vie de la duchesse de Montmorenci, supérieure de la Visitation de Moulins*, 2 vol. in-8.° V. ARLEQUINIANA, ou *les bons-mots, les histoires plaisantes et agréables, recueillies des conversations d'Arlequin* : lecture de laquais. VI. *Le Livre sans nom*; digne d'avoir les mêmes lecteurs. VII. *Dissertation sur les Œuvres de St. Evremont*, in-12, sous le nom de *Dumont*. — « *Je trouve beaucoup de choses, dans cet écrit, bien censurées*, écrivoit l'auteur critiqué : » *Je ne puis nier que l'Auteur n'écrive bien; mais son zèle pour la Religion et pour les bonnes mœurs, passe tout. Je gagnerois moins à changer mon style contre le sien, que ma conscience contre la sienne... La faveur passe la sévérité du jugement, et j'ai plus de reconnois-*

sance de la grace, que de ressentiment de la rigueur. » Ces jeux de mots cachent une modestie, qui, si elle étoit sincère, devoit faire passer bien des fautes à *Saint-Evremont.*

COTON, *Voyez* COTTON.

COTOUZ, troisième sultan, Mameluc de la première dynastie, fut élevé au trône d'Egypte, l'an de l'hégire 637, après la déposition de *Malek-Mansour*. Le Tartare *Holagu* venoit de soumettre Damas et Alep en Syrie; pour subjuguer le reste de l'Egypte, il laissa un de ses généraux nommé *Kerboga*, à la tête d'une puissante armée; mais à peine fut-il retourné dans l'Orient, que *Cotouz* instruit de sa retraite, arriva d'Egypte en Syrie, attaqua les Tartares, qui n'avoient point encore été vaincus, défit complètement *Kerboga*, et fit ses enfans prisonniers. Après cette victoire, *Cotouz* revenoit en goûter le fruit au sein de ses états, lorsqu'il fut assassiné en route par *Bibars*, qui lui succéda. Il n'avoit pas régné une année entière.

I. COTTA, (*C. Aurélius*) fameux orateur et d'une illustre famille de Rome, étoit frère de *Marcus-Aurélius Cotta*, qui obtint le consulat, avec *Lucullus*, l'an 74 avant J. C. Ce *Marcus* COTTA fit la guerre contre *Mithridate* avec peu de succès, fut défait auprès de Calcédoine, et perdit un combat sur mer. Trois ans après, il prit Héraclée par trahison; ce qui lui fit donner le nom de PONTIQUE. *Caius Cotta* fut banni de Rome, pendant les guerres de *Marius* et de *Sylla*. Le parti du dernier ayant triomphé, *Cotta* fut rappelé et devint consul, 75 ans avant J. C. L'orateur *Cotta* étant devenu consul, fit une loi qui permettoit aux Tribuns du peuple d'aspirer aux grandes charges de la république; privilége qui leur avoit été ôté par *Sylla*. Il fleurissoit dans le barreau avec *Cicéron*, qui dit de lui, qu'il avoit de la pénétration et une grande justesse d'esprit. Il loue aussi son élocution pure et coulante.—*Lucius-Aurunculeius* COTTA, capitaine Romain de la même famille, servit dans les Gaules sous *César*, et fut tué par les Éburons, l'an 54, dans la vallée où fut bâtie ensuite la ville de Liége.

II. COTTA, (Jean) poëte latin, né dans un village auprès de Vérone, s'acquit de la réputation par ses talens. Il suivit à l'armée *Barthelemi d'Alviane*, général Vénitien, qui l'aimoit; mais il fut pris par les François, à la bataille de la Ghiara d'Adda, l'an 1509, et ne fut délivré qu'au bout de quelque temps. Son protecteur l'envoya auprès du pape *Jules II*, à Viterbe, où il mourut en 1511, à l'âge de 28 ans, d'une fièvre pestilentielle. On a de Cotta des *Epigrammes* et des *Oraisons*, imprimées dans le recueil intitulé: *Carmina quinque Poetarum*, Venise 1548, in-8°.

COTTE, (Robert de) architecte, né à Paris en 1657, fut choisi, en 1699, pour directeur de l'académie royale d'architecture; ensuite vice-protecteur de celle de peinture et de sculpture; enfin, premier architecte du roi, et intendant des bâtimens, jardins, arts et manufactures royales. *Louis XIV* ajouta un nouveau lustre à ces titres, en l'honorant du cordon de Saint-Michel. Ce célèbre ar-

tiste a décoré Paris et Versailles d'une infinité d'excellens morceaux d'architecture. Il conduisit le dôme des Invalides, finit la chapelle de Versailles, éleva les nouveaux bâtimens de Saint-Denys. Il fit le péristile de Trianon, ouvrage magnifique, dans lequel la beauté du marbre le cède à la légéreté et à la délicatesse du travail. *Cotte* avoit de l'imagination et du génie ; mais l'un et l'autre étoient réglés par le jugement et dirigés par le goût. C'est lui qui a imaginé, le premier, de mettre des glaces au-dessus des chambranles de cheminées. Cet habile maître mourut à Paris en 1735, aussi regretté pour ses talens, que pour ses mœurs et son caractère.

COTTEREL, (Alexis-François) curé de Saint-Laurent, mort le 5 février 1775, a publié quelques *Opuscules* peu importans sur la naissance du duc de Bourgogne, l'assassinat de *Louis XV*, la mort de la reine.

I. COTTON *ou* COTON, (Pierre) Jésuite, né en 1564, à Néronde en Forez, petite ville près de la Loire dont son père étoit gouverneur, se distingua de bonne heure par son zèle pour la conversion des Hérétiques, et par ses succès dans la chaire. Il fut appelé à la cour de *Henri IV*, à la prière du fameux *Lesdiguières* qu'il avoit converti. Le roi, satisfait de son esprit, ainsi que de ses mœurs et de sa conversation, lui confia sa conscience. M. *Mercier* lui reproche « d'avoir eu une déférence trop singulière pour ce Jésuite, homme médiocre, uniquement attaché aux petites vues de son ordre ; et l'on disoit publiquement : *Notre prince est bon, mais il a du cotton dans ses oreilles.* » *Henri* voulut le nommer à l'archevêché d'Arles, et lui procurer un chapeau de cardinal ; mais le Jésuite s'y opposa toujours. Ses confrères, depuis leur rappel, ne pouvoient pas s'établir facilement dans certaines villes : « celle de Poitiers, sur-tout, avoit fait de grandes difficultés. Le Père *Cotton* voulut faire entendre au roi que toutes ces oppositions étoient l'ouvrage de *Sulli*, gouverneur de Poitou. *Henri* ayant rejeté cette calomnie, qu'il reprochoit à ce Jésuite de croire trop facilement : *Dieu me garde*, dit Cotton, *de parler mal de ceux à qui Votre Majesté donne sa confiance ! Mais enfin, je suis en état de justifier ce que j'avance. Je le prouverai par les lettres de* Sulli. *Je les ai vues, et je les ferai voir à Votre Majesté.* Il fut pris au mot, et *Cotton* vint le lendemain dire au roi que les lettres avoient été brûlées par mégarde. » (*Cours d'Histoire* de *Condillac*, tom. 13, pag. 505). Après la mort à jamais déplorable de ce grand prince, *Cotton* fut confesseur de *Louis XIII* son fils. La cour étant pour lui une solitude, il demanda d'en sortir, et l'obtint en 1617, d'autant plus facilement, que le duc de *Luynes* ne lui étoit pas favorable. Il avoit eu plus de crédit, lorsque le maréchal d'*Ancre* étoit maître de tout sous *Marie de Médicis*. Aussi les plaisans disoient que pour que les François fussent mieux administrés, *il falloit supprimer* ENCRE *et* COTTON. *Mézerai* et d'autres historiens racontent qu'après que *Ravaillac* eut commis son parricide, le Père *Cotton* l'aborda et lui dit : *Donnez-vous bien de garde d'accuser les gens de bien !* Il y a apparence que le zèle pour l'honneur de sa société, plutôt que tout autre motif

lui inspira ces paroles indiscrètes. On rapporte dans le *Moréri* de Hollande, (édit. de 1740) que *Henri IV* lui ayant demandé un jour : *Révéleriez-vous la confession d'un homme résolu de m'assassiner ? — Non, Sire*, répondit-il ; *mais je mettrois mon corps entre vous et lui.* Le Jésuite *Santarelli* ayant publié un ouvrage où il établissoit la puissance des papes sur les rois, le P. *Cotton*, alors provincial de Paris, fut appelé au parlement, le 13 mars 1626, pour rendre compte des opinions de ses confrères. On lui demanda s'il croyoit que le pape pût excommunier et déposséder un roi de France ! *Ah !* répondit-il, *le Roi est fils aîné de l'Eglise ; et il ne fera jamais rien qui oblige le Pape à en venir à cette extrémité. — Mais*, lui dit le premier président, *ne pensez-vous pas comme votre père général, qui attribue au Pape cette puissance ? — Notre père général suit les opinions de Rome où il est ; et nous, celles de France où nous sommes.* Les désagrémens que le Père *Cotton* essuya dans cette occasion, lui firent tant de peine, qu'il en tomba malade, et mourut quelques jours après, le 19 mars 1626, à 63 ans. Il prêchoit alors le Carême à Paris dans l'église de Saint-Paul. On a de ce Jésuite quelques écrits : I. Un *Traité du Sacrifice de la Messe.* II. D'autres *Ouvrages de Controverse.* III. Des *Sermons*, in-8°, 1617, etc. En 1610, il fit paroître, in-8°, une *Lettre déclaratoire de la doctrine des Pères Jésuites, conforme à la doctrine du Concile de Trente* : ce qui produisit l'*Anti-Cotton*, 1610, in-8°, et qu'on trouve à la fin de l'Histoire de D. *Inigo*, 2 vol. in-12. On attribue cette satire, plus maligne que spirituelle, à *Pierre du Coignet*. Le P. *Cotton* n'est plus connu aujourd'hui comme auteur. Le P. d'*Orléans* et le P. *Rouvier* ont écrit sa *Vie*, in-12 ; et ils ont peint le Père *Cotton* comme un religieux fervent, comme un théologien éclairé, comme un bon François. Ce jugement s'accorde avec celui du président *Gramont*, dans son Histoire de France. « *Cotton*, dit-il, étoit l'orateur le plus éloquent et le religieux le plus modeste de son siècle. Il conserva toute sa vertu au milieu de la contagion de la cour. C'étoit un lys entre des épines. » Ainsi, il ne faut pas juger de lui par l'*Anti-Cotton* ; mais on peut réduire un peu les éloges que les Jésuites en ont faits. Ils les lui devoient ; car il étoit attaché à son ordre, comme un fils tendre l'est à sa mère.

II. COTTON, (Robert) chevalier Anglois, né à Dentan dans le comté de Hutington, en 1570, mort en 1631, à 61 ans, se fit un nom célèbre, par son érudition et par son amour pour les livres. Il composa une belle *Bibliothèque*, enrichie d'excellens manuscrits, restes précieux échappés à la fureur brutale de ceux qui pillèrent les monastères sous *Henri VIII*. Un héritier de la famille de ce savant illustre, fit présent à la couronne d'Angleterre de cette riche collection, et de la maison où elle étoit placée. *Smith* publia, en 1696, le Catalogue de ce recueil, en un vol. in-fol., sous le titre de *Catalogus librorum MSS. Bibliothecæ Cottonianæ.* On la joignit ensuite à celle du roi ; mais le feu ayant pris, en 1731, à la cheminée d'une chambre placée sous la salle qui renfermoit ce

trésor d'érudition, fit tant de ravages en peu de temps, que la plupart des manuscrits de la *Bibliothèque Cottonienne*, très-riche en ce genre, furent la proie des flammes. L'eau des pompes dont on se servit pour éteindre l'incendie, gâta de telle sorte ceux que le feu avoit épargnés, qu'il n'est plus possible de les lire. Le plus célèbre manuscrit de la *Bibliothèque Cottonienne* et qu'on avoit cru jusqu'à ce jour unique, est une copie des Évangiles, sur lequel le roi *Athelstan* ordonna que ses successeurs prêteroient serment à leur sacre: les deux premiers feuillets de *St. Matthieu* sont teints en pourpre, et les deux ou trois premières pages de chaque Évangile, sont en lettres d'or capitales. Le titre de cet ouvrage, est *Harmonia Evangelica*. *Hikes* en a donné quelques extraits dans sa *Grammaire des Langues du Nord*. On présumoit, suivant *Peignot*, savant bibliothécaire de la Haute-Saône, qu'un autre manuscrit de cet ouvrage devoit se trouver en Allemagne; mais personne ne pouvoit l'indiquer. On vient enfin de le découvrir dans une bibliothèque à *Bamberg*. Le manuscrit paroît être du 8e ou 9e siècle, et contient, en 75 pages in-4°, une *Histoire de Jésus-Christ*, en style poétique, tirée des quatre Évangélistes. Le texte continue sans aucune division de chapitres ou de vers, sans ponctuation; on trouve seulement de distance en distance, une interruption indiquée par un point. On publia, en 1652, le *Recueil* des *Traités* que *Cotton* avoit composés dans les occasions importantes. Ce savant Anglois connoissoit à fond les droits de la couronne, et les constitutions du gouvernement Britannique; et l'on avoit recours à lui pour les faire valoir. Ce fut lui qui procura le rétablissement du titre de *Chevaliers Baronnets*, qu'il déterra dans d'anciennes écritures: ce titre, comme on sait, donne le premier rang, après les barons, qui sont pairs du royaume.

III. COTTON DES HOUSSAIES, (N.) savant bibliothécaire de la maison de Sorbonne à Paris, possédoit non-seulement la théologie, mais de grandes connoissances en physique et en botanique. Il a été l'éditeur de plusieurs ouvrages. Il est mort au mois d'août 1783, laissant en manuscrit deux ouvrages: l'un sous le titre d'*Elémens d'Histoire littéraire universelle*; l'autre, *Traité des Universités de France*.

COTTUS, (Mythol.) géant, fils de la *Terre*, frère de *Briarée*, avoit, comme celui-ci, cent bras et cinquante têtes; il partagea son sort et fut précipité dans le Tartare.

COTYS, nom de quatre rois de Thrace. Le premier, contemporain de *Philippe*, père d'*Alexandre*, fut tué vers l'an 356 avant J. C., par un certain *Python*, en vengeance de ses cruautés. Le second envoya son fils, à la tête de cinq cents chevaux, pour secourir *Pompée*. *Plutarque* dit que ce prince étoit violent et emporté, et que, dans ses accès de colère, il châtioit si cruellement ses esclaves, lorsqu'ils avoient le malheur de briser quelque chose, que, pour éviter ces sortes de punitions, il avoit cassé un grand nombre de vases précieux, mais fragiles, dont il faisoit usage sur sa table. Le troisième vivoit du temps d'Au-

guste ; il fut tué par *Rescuporis*, son oncle, prince cruel. : c'est à celui-ci que le poëte *Ovide* adresse quelques-unes de ses *Elégies*. Enfin, le quatrième, fils du précédent, céda la Thrace à son cousin *Rhœmetalcès*, par ordre de *Caligula*, et eut en échange la petite Arménie et une partie de l'Arabie, l'an 38 de J. C.

COTYS, ou COTYTTO, (Mythol.) déesse de l'impudicité et de la débauche, dont le culte, né en Thrace, passa en Phrygie et de là en Grèce. Elle avoit un temple à Athènes, et des prêtres. Les Athéniens célébroient, en son honneur, des fêtes dans lesquelles se commettoient toutes sortes d'abominations. On y portoit des rameaux auxquels étoient suspendus des gâteaux et des fruits, que tout le monde pouvoit prendre. *Alcibiade* se fit initier aux mystères de *Cotytto*.

COVARRUVIAS, (Diego) né à Tolède, en 1512, fut surnommé *le Barthole Espagnol*. Il professa le droit canon à Salamanque, avec beaucoup de réputation. Il éclaira la science du droit par celles des langues, des belles-lettres, et de la théologie ; et montra autant d'adresse que d'intégrité dans le maniement des affaires. Nommé à l'archevêché de Saint-Domingue, qu'il refusa, et ensuite à l'évêché de Ciudad-Rodrigo, il se rendit au concile de Trente en cette qualité. Sa vertu et ses talens le firent choisir, avec *Buoncompagno*, depuis *Grégoire XIII*, pour dresser les décrets de la réformation ; et, à son retour en Espagne, il fut nommé évêque de Ségovie. Ce digne évêque mourut le 27 septembre 1577, à 66 ans, président du conseil de Castille. Ses *Ouvrages* ont été publiés en deux vol. in-fol. On les regarde en Espagne comme très-bons dans leur genre : car ils sont inconnus ailleurs, du moins à présent. *Covarruvias* jouit, de son temps, d'une grande réputation. Le président FABERT l'appelle *vir præstantissimi judicii*; et MENOCHIUS le qualifie de *primarius inter jurisconsultos nostræ ætatis*.

COUBEREN, (Mythol.) dieu Indien, chargé de conserver la partie septentrionale de l'univers. On l'a représenté, monté sur un cheval blanc, orné de panaches, symbole de la neige et des frimats. Il préside aussi aux richesses.

COUCHA, (Sébastien) peintre Napolitain, mort depuis quelques années, avoit le génie froid ; mais ses tableaux sont bien arrangés, et son coloris est frais et beau. Il y a de lui une belle *Peinture à fresque*, dans le fond de la salle principale du grand-hôpital de Sienne.

COUCHOT, (N.) avocat au parlement de Paris, a donné au public : I. Un *Dictionnaire civil et canonique de Droit et de Pratique*, un vol. in-4°. II. *Le Praticien universel*, 2 vol. in-4°. Ce dernier ouvrage, dont il y a eu diverses éditions, est en 6 vol. in-12 : la dernière a été revue et augmentée par *Lacombe*, avocat. III. Un *Traité des Minorités, Tutelles et Curatelles*, imprimé en 1713, un vol. in-12.

I. COUCY, (Raoul de) célèbre guerrier, d'une famille illustre par elle-même et par ses alliances, qui tire son nom de la terre de Coucy dans l'Isle-de-France, porta les armes sous *Philippe-Auguste*, en 1181,

dans la guerre contre *Philippe d'Alsace*, comte de Flandre. Il suivit ce prince en Palestine, où il signala sa valeur, et fut tué au siége d'Acre en 1191. C'est de lui qu'on cite un trait historique, rapporté par *Fauchet* dans ses *Anciens Poëtes François*, et par *la Croix-du-Maine*, dans sa *Bibliothèque*, et qu'on trouvera au mot FAYEL. *Duchesne* ne fait aucune mention de cette aventure dans son *Histoire de la maison de* Coucy; mais son silence n'est point une preuve de la fausseté de cette aventure. Ces scènes étoient plus communes autrefois qu'aujourd'hui. *Voyez* à l'art. CABESTAN, le récit d'une pareille horreur. — Son bisaïeul, *Thomas de* COUCY, se fit connoître par son caractère guerrier et féroce. Ayant voulu s'emparer des terres de l'église d'Amiens, il tua, dans un combat contre le vidame de cette ville, trente hommes de sa main. Ses violences ayant excité la colère du roi *Louis* le *Gros*, ce dernier alla l'assiéger dans son château de Coucy. *Thomas* fut mortellement blessé dans une sortie par *Raoul*, comte de Vermandois, en 1130.

II. COUCY, (ENGUERRAND de) 3e du nom, fils du précédent, étoit un homme superbe, qui disoit dans son orgueil : *Je monterai sur le trône !* Il se ligua avec *Henri III*, roi d'Angleterre, sous la régence de la reine *Blanche*, qui lui pardonna après l'avoir fait rentrer dans son devoir. *Enguerrand*, 4e du nom, petit-fils de *Raoul*, étoit si passionné pour la chasse, qu'il fit pendre, en 1256, trois jeunes gentilshommes Flamands qui chassoient sur ses terres. *St. Louis*, indigné, vouloit lui faire subir la peine du talion; mais il accorda sa grace à la sollicitation de ses parens, après l'avoir soumis à des peines pécuniaires. Il mourut en 1350, sans enfans. Ses biens passèrent à *Enguerrand* et à *Jean de Gaines*, ses neveux, fils d'*Alix de Coucy*, comtesse de Guines. — De cette seconde maison des seigneurs de *Coucy*, étoit *Enguerrand VII*, fils d'*Enguerrand VI* et de *Catherine* d'*Autriche*, qui servit avec distinction *Charles V* et *Charles VI*. *Charles V*, lui offrit l'épée de connétable après la mort de *du Guesclin*; mais il la refusa, en disant que *Clisson étoit plus digne que lui de la porter*. A la prière de *Philippe* le *Hardi*, duc de Bourgogne, il accompagna le comte de *Nevers*, fils de ce prince, dans une expédition contre les infidelles. Cette croisade fut malheureuse comme toutes les autres qu'on avoit faites dans ces pays lointains. L'armée Chrétienne fut battue à Nicopoli en 1396, et le malheureux et illustre *Enguerrand* mourut à Burse de ses blessures, le 16 février de l'année suivante. Ce héros n'ayant laissé que des filles de ses deux mariages, avec la fille d'*Edouard III*, roi d'Angleterre, et avec *Isabelle* de *Lorraine*, la seconde maison de *Coucy* fut éteinte. *Voyez* l'Histoire de cette famille, 1728, in-4.o

COUCY, (Jacques de) *Voyez* BIEZ.

COUDRAY, (du) *Voyez* TRONSON.

COUDRETTE, (Christophe) prêtre de Paris, mort dans cette ville, le 4 août 1774, dans un âge avancé, fut lié de très-bonne heure, avec les partisans des solitaires de Port-royal, et sur-tout avec le savant abbé *Boursier*. Sa

sentimens au sujet de la bulle *Unigenitus*, lui attirèrent une prison de cinq semaines à Vincennes, en 1735, et un séjour de plus d'un an à la Bastille, en 1738. Il écrivit pour prouver la vérité de ses opinions. On a de lui des *Mémoires sur le Formulaire*, en 2 vol. in-12; l'*Histoire* et l'*Analyse* du livre de l'*Action de Dieu*, et diverses autres brochures polémiques. Mais son principal ouvrage est l'*Histoire générale des Jésuites*, qu'il publia l'an 1761, en 4 vol. in-12, auxquels il ajouta un *Supplément* de 2 vol. en 1764. Les grands travaux que lui occasionnèrent les recherches nécessaires pour composer ce livre, qu'on a presque oublié, affoiblirent sa vue, et il étoit presque aveugle lorsqu'il mourut. Les *Nouvelles Ecclésiastiques* l'ont peint comme un homme édifiant, laborieux, actif, désintéressé, etc. Quoique élevé par les Jésuites, et ami de plusieurs membres de cette compagnie, il n'en fut pas moins, par une singularité difficile à comprendre, un ennemi acharné de leur société; et son érudition ne fut pas inutile aux magistrats qui analysèrent leur institut en 1762.

COUEL, (Jean) chapelain de l'ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, depuis 1670 jusqu'en 1679, est mort à Cambridge, en 1722, après avoir publié, des *Remarques sur l'état de l'Eglise Grecque*, Cambridge, in-folio.

COUGHEN, (Jean) ministre Anglois, avoit une grande érudition, dont il ne se servit que pour s'aveugler davantage sur la religion. Comme il étoit du nombre de ces *chercheurs*, qui, sans avoir pris de parti en matière de religion, sont toujours en haleine pour trouver la véritable, il s'attacha successivement à plusieurs sectes. Celle des Quakers attira puissamment *Coughen*. Sa conversion au Quakérisme a quelque chose de singulier. Il apprit qu'une fille prophétisoit dans les assemblées des Trembleurs avec une éloquence capable d'imposer; *Coughen*, charmé de cette découverte, se mêla dans la foule, pour entendre la prétendue prophétesse. Il en fut saisi jusqu'à l'admiration. Il quitta sur-le-champ un riche bénéfice, et se fit le disciple et l'amant de la jeune Trembleuse. Son attachement au Quakérisme ne survécut pas à sa passion, qui s'éteignit bientôt. Il quitta cette secte pour reprendre son incertitude. Elle aboutit enfin à le faire auteur de la religion nouvelle des *Pacificateurs*, qui subsiste encore en Angleterre. Leur but est de concilier entre elles toutes les religions, et de montrer que les sectes ne diffèrent que par les mots, ou sur des articles peu importans. La peste qui ravagea Londres en 1655, enleva *Coughen* au monde et à ses perplexités.

COULANGES, (Philippe-Emmanuel de) Parisien, conseiller au parlement, puis maître des requêtes, mourut dans sa patrie en 1716, à 85 ans. Quoiqu'il eût beaucoup d'esprit, et un esprit aisé et plein de graces, il n'avoit nullement celui que demandent les études sérieuses et les fonctions graves de la magistrature. Etant aux enquêtes du palais, on le chargea de rapporter une affaire où il s'agissoit d'une mare d'eau entre deux paysans dont l'un s'appeloit *Grapin*. *Coulanges*,

embarrassé dans le récit des faits, rompit le fil de son discours avec vivacité, en disant : *Pardon, Messieurs, je me noie dans la mare à Grapin, et je suis votre serviteur ;* et depuis, il ne voulut plus se charger d'aucune affaire. S'il étoit mauvais rapporteur, il étoit très-bon chansonnier. On a de lui, en ce genre, plusieurs morceaux agréables, et d'un tour naturel et aisé. Il les enfantoit sur-le-champ ; et à l'âge de plus de quatre-vingts ans, il adressa cet impromptu à un prédicateur qui le pressoit de mener une vie plus retirée :

Je voudrois, à mon âge,
Il en seroit temps,
Etre moins volage
Que les jeunes gens ;
Et mettre en usage
D'un vieillard bien sage
Tous les sentimens.
Je voudrois du vieil homme
Etre séparé ;
Le morceau de pomme
N'est pas digéré.

Cet enjouement l'accompagna jusqu'au tombeau. « *Coulanges*, dit *du Tillet*, avoit une facilité merveilleuse à composer des chansons, presque dans l'instant, sur tout ce qui se présentoit d'agréable ou d'intéressant, et personne n'a mieux réussi que lui dans ce genre d'écrire. Le naturel et le tour aisé qu'il donnoit aux paroles de ses chansons, qu'il mettoit sur les airs les plus communs et les plus faciles, a fait que plusieurs personnes les ont retenues, et qu'on a été en état d'en donner un recueil au public. L'auteur ne parut pas satisfait de cette édition ; son dessein n'ayant pas été qu'on imprimât des vers qu'il avoit faits seulement pour s'amuser, ou les personnes avec lesquelles il étoit en société. » On a deux éditions de ces *Chansons :* La première, en un seul volume in-12, Paris 1696 ; la seconde, en 2 vol. in-12, 1698. On trouve quelques-unes de ses *Lettres*, avec celles de son illustre cousine, Mad. *de Sévigné :* elles sont gaies et faciles.

COULOMBIERES, *Voyez* les articles BRIQUEVILLE *et* MONGOMERI.

I. COULON, (Louis) prêtre, sortit de la société des Jésuites en 1640. Sa principale occupation fut d'écrire, tantôt bien, tantôt mal, sur l'histoire de la géographie. On a de lui : I. Un *Traité historique des Rivières de France*, ou *Description géographique et historique des cours et débordemens des Fleuves et Rivières de France*, avec le dénombrement des villes, ponts et passages, in-8°, 1644, 2 vol., livre assez bon pour son temps, et même assez curieux pour le nôtre, mais qui manque d'exactitude. II. Les *Voyages du fameux Vincent le Blanc* aux Indes orientales et occidentales, en Perse, en Asie, en Afrique, en Egypte, depuis l'an 1567 : rédigés par *Bergeron*, et augmentés par *Coulon*, 1648, deux vol. in-4°, curieux et utiles. III. *Lexicon Homericum*, à Paris 1643, in-8.° IV. Plusieurs *Ouvrages historiques*, moins estimés que ses productions géographiques. *Coulon* mourut l'an 1664.

II. COULON, *Voy.* CONNAN.

I. COUPERIN, (Louis) natif de Chaume, petite ville de Brie, organiste de la chapelle du roi, mérita, par son talent supérieur, qu'on créât pour lui la charge de dessus-de-viole. Il fut en-

porté d'une mort précoce vers 1665, à 35 ans; et laissa *Trois Suites de Pièces de clavecin* manuscrites, très-estimables pour le travail et le goût. Les connoisseurs les conservent dans leurs cabinets.

II. COUPERIN, (François) frère du précédent, mort dans la 70e année de son âge, renversé dans une rue par une charrette, montroit les *Pièces de Clavecin* de son aîné, avec beaucoup de méthode. — *Louise* COUPERIN, qui touchoit le clavecin avec grace, et qui eut une place dans la musique du roi, étoit sa fille. Elle mourut en 1728, à 42 ans.

III. COUPERIN, (Charles) frère des précédens, et le plus jeune de tous, mort en 1669, touchoit l'orgue d'une manière savante.

IV. COUPERIN, (François), fils de *Charles*, mort à Paris en 1733, à 65 ans, perdit son père de bonne heure, et ajouta un nouvel éclat à son nom, par l'excellence de ses talens. *Louis XIV* le fit organiste de sa chapelle, et claveciniste de sa chambre. Il réussissoit également dans ces deux instrumens, touchant l'orgue avec autant d'art que de goût, et jouant du clavecin avec une légéreté admirable. Sa composition, en ce dernier genre, est d'un goût nouveau. Ses diverses *Pièces de Clavecin*, recueillies en 4 vol. in-folio, offrent une excellente harmonie, jointe à un chant aussi noble que gracieux, et aussi naturel qu'original. Ses divertissemens intitulés : *Les Goûts réunis*, ou l'*Apothéose de Lulli et de Corelli*, ont été applaudis comme ses autres ouvrages, non-seulement par les François, mais auss par tous les étrangers qui aiment la bonne musique. Ses talens se perpétuèrent dans ses deux filles, dont l'une devint claveciniste de la chambre du roi, charge qui n'avoit été, jusqu'à elle, occupée que par des hommes.

COUPLET, (Philippe) Jésuite, né à Malines, alla à la Chine en qualité de missionnaire l'an 1659, et revint en 1680. S'étant rembarqué pour y faire un second voyage, il mourut dans la route, en 1693. Il a composé quelques ouvrages en langue chinoise, et plusieurs en latin : I. *Confucius Sinarum Philosophus*, sivè *Scientia Sinica latinè exposita*, Paris, 1687, in-folio. Cet ouvrage, curieux et rare, est le même qui est indiqué à la fin de l'article de CONFUCIUS. C'est un précis de la théologie et de l'ancienne histoire Chinoise. Il exagère la bonté de la morale de ce peuple, et fait remonter trop haut ses Annales. On y trouve une table des *koua*, anciens caractères chinois, avec lesquels est écrit le livre sacré, appelé l'*Y-King*. Ils sont formés de deux traits horizontaux, présentant ou une ligne entière, ———— ou une ligne brisée en deux. —— ——. Ces traits, doublés ou triplés, produisent huit caractères différens, qui, liés entre eux, en donnent soixante-quatre. II. *Historia Candidæ* HIU, *Christianæ Sinensis*, traduite en françois, à Paris 1688. III. *Le Catalogue* en latin, Paris 1688, des *Jésuites* qui ont été missionnaires à la Chine. — Il y a de ce même nom deux académiciens de l'académie des Sciences, *Claude-Antoine*, bon mathématicien, mort à Paris, sa patrie, en 1722; et *Pierre* son fils, mécanicien, mort en

1744. Le premier, par des procédés hydrostatiques, trouva, au milieu de la petite ville de Coulanges en Bourgogne, une source abondante d'eau. Auparavant, les habitans étoient obligés d'aller la chercher à plus d'une lieue. On plaça alors, près de cette fontaine, une représentation de *Moyse*, tirant l'eau d'un rocher entouré de ceps de vigne, avec ces mots: *Utile dulci*. Le même fournit à la ville d'Auxerre, les moyens d'avoir de l'eau plus salubre.

COUR, (Didier de la) né à Monzeville, à trois lieues de Verdun, en 1550, se consacra à Dieu dans l'ordre de Saint-Benoît. Devenu prieur de l'abbaye de Saint-Vanne à Verdun, il entreprit d'y introduire la réforme, et y réussit par sa conduite autant que par son zèle. Dieu bénit son travail, et bientôt les religieux de l'abbaye de Moyen-Moustier dans les Vosges, dédiée à *Saint Hidulphe*, suivirent son exemple. Ce fut l'origine de la nouvelle congrégation, connue sous le nom de *Saint-Vanne* et de *Saint-Hidulphe*, approuvée par *Clément VIII*, en 1604. La réforme de ces monastères fut suivie de celle de plusieurs autres dans les Pays-Bas, dans la Lorraine, dans la Champagne, dans la Normandie, dans le Poitou, etc. Le grand nombre de maisons qui s'offroient tous les jours, obligea D. *Didier de la Cour*, de proposer l'érection d'une nouvelle congrégation en France, sous le nom de *Saint-Maur*. On jugea qu'il y auroit trop de difficultés et d'inconvéniens, sur-tout en temps de guerre, à entretenir le commerce et la correspondance nécessaires entre les monastères de Lorraine et de France, réunis dans une seule et même congrégation. Ces deux congrégations de Saint-Vanne et de Saint-Maur, ont cependant toujours conservé le même esprit et les mêmes loix, et ont travaillé de concert à édifier l'église par leurs vertus, et à l'éclairer par leurs ouvrages. Leur instituteur leur donna l'exemple de ces deux devoirs. Il mourut en odeur de sainteté, en 1623, dans sa 72e année, simple religieux de l'abbaye de St-Vanne. On a publié, en 1772, in-12, la *Vie* de ce pieux réformateur.

COURAYER, (Pierre-François le) naquit à Rouen, le 7 novembre 1681. Etant entré dans l'ordre des chanoines réguliers de Saint-Augustin, il y brilla par son esprit et par son savoir, et fut nommé bibliothécaire de Ste-Geneviève à Paris. Son opposition à la bulle *Unigenitus* l'obligea d'examiner le pouvoir du pontife Romain, et les droits qu'ont les premiers pasteurs de juger de la doctrine. Il s'engagea dans des opinions contraires à celles de l'Église, et les laissa percer dans ses conversations. Enfin, il leur donna un grand éclat dans sa *Dissertation sur la validité des ordinations Anglicanes*, Bruxelles 1723, 2 vol. in-12. Dès que cet ouvrage parut, plusieurs savans alarmés prirent la plume pour le combattre. Les journalistes de Trévoux, Dom *Gervaise*, le Jésuite *Hardouin*, le Jacobin *le Quien*, entrèrent en lice, et attaquèrent avec force le nouveau système. Le bibliothécaire de Ste-Geneviève, bien éloigné de reconnoître ses torts, les augmenta considérablement par une *Défense* de sa Dissertation, qu'il publia l'an 1725, en 4 vol. in-12, auxquels

Il ajouta un 5e vol. en 1732. Cette Réponse, écrite avec autant de hauteur que de vivacité, fut flétrie, ainsi que la Dissertation, par l'archevêque de Paris, par un grand nombre d'évêques, et supprimée par un arrêt du conseil, du 7 septembre 1727. Le Père *le Courayer*, dont l'esprit s'étoit roidi contre les censures, fut plus sensible à l'excommunication lancée contre lui par le général de son ordre. Il avoit des amis secrets en Angleterre; il quitta Ste-Geneviève au commencement de 1728, et passa dans cette isle, où il fut reçu à bras ouverts. L'université d'Oxford lui avoit envoyé, l'année précédente, des lettres de docteur. La reine d'Angleterre lui donna une pension; deux seigneurs lui accordèrent leur table et leur maison, l'un pendant l'été, et l'autre pendant l'hiver. Rien ne lui manquant pour mener une vie douce et agréable, le Père *le Courayer* parvint à une longue vieillesse. Il mourut à Londres, le 16 octobre 1776, à 95 ans. Quoiqu'il eût un ton très-vif dans ses ouvrages, il avoit dans la société de la douceur et de la politesse; ses mœurs étoient pures, sa conversation instructive, et mêlée d'un grand nombre d'anecdotes littéraires et historiques. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de lui: I. Une *Relation historique et apologétique des sentimens du P. le Courayer, avec les preuves justificatives des faits avancés dans l'ouvrage;* Amsterdam 1729, deux tom. in-12. Ce livre ne fit qu'irriter encore ses ennemis; il y prétend que la décision des conciles généraux ne dispense pas d'examiner. II. L'*Histoire du Concile de Trente, de Fra-Paolo, traduite de nouveau de l'italien en françois, avec des Notes critiques, historiques et théologiques;* Londres 1736, 2 vol. in-folio; Amsterdam 1736, 2 vol. in-4o; Trevoux, sous le titre d'Amsterdam, 3 vol. in-4o: avec la Défense de cette version par l'auteur. Cette traduction vaut beaucoup mieux que celle du même ouvrage par *Amelot de la Houssaie*. Le style est clair et net, à quelques expressions près, qui paroissent mal choisies. Les remarques sont raisonnées et savantes, mais souvent trop hardies. L'auteur semble vouloir établir un système qui tend à justifier toutes les religions. Il paroît que son principal but est de prouver que le concile de Trente a ajouté aux anciens dogmes, et de découvrir quelle est l'époque de ceux qu'il croit témérairement être nouveaux. Il y a apparence que lorsqu'il se retira en Angleterre, il étoit déjà Calviniste dans le cœur, ou du moins qu'il avoit adopté une partie des erreurs des Calvinistes. La peine qu'il a prise de charger son ouvrage de notes sur quelques discussions historiques, est perdue pour bien des lecteurs, qui n'aiment pas des citations sèches et ennuyeuses sur une date. III. L'*Histoire de la réformation par* Sleidan, *traduite du latin en françois*, 1767, en trois vol. in-4o. Cet ouvrage est accompagné de notes abondantes, où l'auteur discute des faits intéressans. Il peut beaucoup servir à ceux qui veulent connoître l'histoire des hérésies du XVIe siècle; mais l'auteur ne tient pas toujours la balance égale, et il penche plus pour les Protestans que pour les Catholiques. Il y est cependant plus modéré que dans ses autres écrits. La lecture du traité

De Republicâ Ecclesiasticâ, du célèbre *Antoine* de *Dominis*, avoit égaré le chanoine de Sainte-Geneviève. Il y eut entre eux ce trait de conformité, qu'après avoir fui tous deux en Angleterre, l'un fut l'éditeur de l'Histoire de *Fra-Paolo* à Londres, et l'autre son traducteur. Dans sa jeunesse, *le Courayer* avoit donné une édition du *Traité du Poëme épique* du Père *le Bossu*, son confrère, dont il mit la Vie à la tête de l'ouvrage. Il avoit aussi fourni plusieurs articles pour le Journal de *l'Europe savante*.

COURBEVILLE, (Le Père) Jésuite, dont on a un grand nombre de Traductions; *Voyez* GRACIAN, —COLLIER. —*et* PIMAMONTI.

COURBON, (Le Marquis de) naquit au bourg de Châteauneuf-du-Rhône en Dauphiné, d'une famille peu riche. Né avec beaucoup de penchant pour les armes, il s'échappa du collége, et alla servir, comme volontaire, dans l'armée des Pays-Bas. La France et l'Espagne ayant signé la paix bientôt après, il résolut d'aller chercher de l'emploi chez l'étranger. Des voleurs l'ayant entièrement dépouillé en traversant les Pyrenées, un hermite François, nommé *du Verdier*, lui prêta cinquante piastres pour retourner dans sa patrie, où l'on recommençoit à faire des levées. Après diverses aventures, il fit un voyage à Rome, et passa ensuite dans les troupes de l'évêque de Munster : il y fut fait capitaine de cavalerie. La paix ayant été conclue entre la France et l'empire, il obtint son congé pour aller voir ses parens. Comme il étoit à la fenêtre d'une hôtellerie à Pierre-Late en Dauphiné, il apperçut l'hermite qui l'avoit si obligeamment traité en Espagne : il lui rendit ses cinquante piastres, et le quitta, sans qu'ils se soient jamais revus. De retour en Allemagne, il servit dans les troupes de l'empereur contre les Turcs; et après la mort du comte de *Rimbourg*, ministre d'état, et grand-maître de toutes les monnoies de l'Empire, il épousa sa veuve, qui lui apporta des biens considérables. Les Vénitiens ayant obtenu la permission de lever des troupes sur les terres de l'Empire, le marquis de *Courbon* fut mis à la tête d'un régiment de dragons. Son mérite l'éleva au grade de maréchal des camps et armées de la république, et à celui de commandant en chef sous le généralissime. Il contribua beaucoup, par sa valeur et par sa prudence, à la prise de Coron, et à celle de Navarin. Il fut emporté d'un coup de canon au siége de Négrepont, en 1688, à 38 ans. Une passion démesurée pour la gloire, le portoit toujours aux entreprises les plus éclatantes. Il fut regardé comme un aventurier, mais heureux et habile. Il brilloit dans la conversation, mais sans offenser personne. Il étoit magnifique dans sa maison. *Aimar*, juge de Pierre-Late, son intime ami, publia sa *Vie* à Lyon, en 1692, in-12.

I. COURCELLES, (Thomas de) né à Ayencourt près de Montdidier en Picardie, au commencement du XVe siècle, brilla beaucoup par son savoir et son éloquence dans l'université de Paris, dont il fut recteur en 1430. Il assista, en 1438, au concile de Basle, en qualité de docteur en théologie; et à celui de Mayence, en 1441, comme orateur de l'uni-

versité. *Charles VII* l'employa aussi en plusieurs négociations importantes, concernant les affaires ecclésiastiques. Élu doyen de l'église de Paris, il prononça l'*Oraison funèbre* de ce prince, à Saint-Denys en 1461. Il étoit en même temps chanoine d'Amiens, et curé de la paroisse de Saint-André-des-Arcs. Il mourut en 1469, avec la réputation de théologien profond, d'orateur éloquent, d'habile négociateur, et de zélé défenseur des libertés de l'église Gallicane; talens auxquels une grande modestie ajoutoit encore un nouveau lustre.

II. COURCELLES, (Pierre de) né à Candé en Touraine, publia, en 1557, une *Rhétorique françoise*, la meilleure du temps, et qu'il est curieux de parcourir, pour connoître les idées des rhéteurs du 16e siècle, sur l'éloquence.

III. COURCELLES, (Étienne de) né à Genève en 1586, exerça le ministère évangélique en France, pendant plusieurs années. Ayant été déposé, il passa en Hollande, et se fit un grand nom parmi les Protestans Arminiens. Il professa la théologie dans leurs écoles, après le célèbre *Simon Episcopius*, qu'il n'a fait souvent qu'abréger dans ses ouvrages, mais d'une manière fort nette, et dont il fit imprimer les *Œuvres*, avec une *Vie* à la tête. Il mourut en 1658. Outre ses productions théologiques, qui furent imprimées in-folio, chez *Daniel Elzevir*, en 1675, on a de lui une nouvelle édition du *Nouveau-Testament Grec*, avec diverses leçons tirées de plusieurs manuscrits: cette édition est précédée d'une *Préface*, estimable, ainsi que le reste de l'ouvrage.

IV. COURCELLES, *Voyez* LAMBERT (Mad.)

COURCHETET, (Luc) intendant de la maison de la reine, né à Besançon, en 1695, mort en 1776, a donné quelques ouvrages historiques, écrits d'un style négligé, mais où l'on trouve des recherches. I. *Histoire des Négociations du Traité des Pyrénées*, 1750, deux vol. in-12. II. Celle du *Traité de Nimègue*, 1754, 2 vol. in-12. III. *Histoire du Cardinal de Granvelle*, ministre de *Charles-Quint*, 1761, 2 vol. in-12. Ils ont été réimprimés à Bruxelles, en 1784.

COURCILLON, *Voyez* DANGEAU.

COURMONT, *Voyez* MARCHE-COURMONT.

I. COURT, (Benoît le) né à Saint-Symphorien-le-Châtel dans le Lyonnois, chanoine de Lyon, fut homme d'esprit et habile jurisconsulte, au 16e siècle. On a de lui: I. Un *Commentaire* sur les *Arrêts d'amour* de *Martial d'Auvergne*, imprimé pour la première fois à Lyon 1535, in-4o, et la dernière en 1731, in-12. II. *Enchiridion Jurisutriusque terminorum*, ibid. 1543. III. *Hortorum Libri xxx*, ibid. 1560, in-folio.

II. COURT DE GÉBELIN, (Antoine) né à Nîmes en 1725, d'une famille Protestante, originaire des Cévennes, et établie en Suisse, exerça d'abord le ministère évangélique à Lausanne; mais il le quitta bientôt, et vint à Paris, pour tirer parti des vastes connoissances qu'il avoit acquises. Les deux premiers volumes de son *Monde primitif*, remplis de tant de recherches utiles, et de quel-

ques idées chimériques, étonnèrent les savans par l'érudition qu'ils renferment. Ce monument n'enrichit point son architecte. L'académie Françoise, instruite de sa probité et de son mérite, lui décerna la gratification connue sous le nom de prix annuel. Nommé président de l'un des Musées de Paris, *Gébelin* fut exposé, par cette place, à une suite d'embarras et de chagrins, qui n'ont fini qu'avec sa vie. Apôtre enthousiaste du *Magnétisme animal*, il voulut en prouver l'efficacité par sa guérison imaginaire; mais il fut bientôt la victime du système qu'il avoit préconisé. Il mourut à Paris, le 13 mai 1784, à 59 ans. Le neuvième volume, in-4°, de son *Monde primitif, analysé et comparé avec le Monde moderne*, avoit paru quelque temps avant sa mort. L'auteur laissa des regrets à ses amis. La candeur et la bonhomie formoient le fonds de son caractère. *Gébelin* avoit les vertus domestiques et les vertus sociales. En quittant la Suisse, il céda à sa sœur la partie la plus avantageuse de son patrimoine, et ne se réserva que ses talens. Il avoit exercé les siens dès l'enfance. Il écrivoit avec une rapidité incroyable, et presque aussi vîte que la parole. Il lisoit avec la même célérité : d'un coup-d'œil il parcouroit une page entière; et il ne lui falloit, pour connoître un livre, que le temps qu'il faudroit à un autre pour le feuilleter. Sa seule passion étoit l'étude; mais elle ne rendoit son commerce ni dur, ni difficile. Il n'affectoit aucune supériorité, louant tout ce qui étoit louable, et n'ayant de lui-même que des idées modestes. Son caractère officieux l'arracha souvent aux plaisirs de la lecture et de la composition, pour lui faire faire de longues et fatigantes courses dans Paris et à Versailles. Les portes des grands s'ouvroient facilement devant lui, et ce n'étoit jamais de ses intérêts qu'il venoit leur parler. Sa mère ayant été obligée de quitter précipitamment Uzès, sa patrie, à cause de la religion, y laissa des possessions, dont des étrangers s'emparèrent. On indiqua à son fils les moyens de se les faire réstituer. *Je ne saurois*, répondit-il, *me résoudre à déposséder ceux qui sont accoutumés à en jouir.* On a encore de ce savant : I. L'*Histoire Naturelle* de la *Parole*, ou *Précis* de la *Grammaire Universelle*, 1776, in-8.° Ce livre est extrait du *Monde primitif*, et n'en est pas la plus mauvaise partie. II. Une *Lettre sur le Magnétisme Animal*, in-4°, charlatanisme nouveau, ou renouvelé, auquel il avoit la bonté de croire. III. *Histoire de la guerre des Cévennes*, 1760, trois vol. in-12. IV. *Le Patriote François*, 1753, deux vol. in-12. On peut observer qu'il fut nommé censeur royal, quoique Protestant.

COURTANVAUX, (François-César le Tellier, Marquis de) né à Paris en 1718, et mort en 1781, servit avec distinction sous le maréchal *de Noailles*, son oncle, dans les guerres de Bohême et de Bavière, et fut nommé colonel des cent Suisses de la garde du roi, et membre de l'académie des Sciences. Il avoit mérité cette dernière place par deux savans *Mémoires* sur l'éther marin, et la concentration et inflammation du vinaigre radical. L'académie proposa, en 1767, la construction d'une montre marine,

pour sujet de son prix. Il falloit éprouver l'invariabilité de celles présentées au concours; le marquis *de Courtanvaux* se chargea de cette épreuve ; il s'embarqua, et courut pendant quatre mois les côtes de France, de Flandres et de Hollande. Le journal de son voyage fut publié l'année suivante. Plein de zèle pour le progrès des sciences, il fit construire, dans sa maison de Colombe, un observatoire garni des meilleurs télescopes, et il en laissa la libre disposition aux savans qui vouloient y venir observer. *Courtanvaux* aimoit la mécanique et étoit très-adroit de ses mains. Il présenta un jour à l'académie un instrument inventé par *Jeaurat*, et qu'il avoit exécuté sur les dessins de ce dernier. Il y grava cette inscription modeste : *Jeaurat invenit, Courtanvaux fecit.* Il eut le malheur de perdre un fils qui se distinguoit aussi dans les sciences ; et, une singularité de la vie du père, fut qu'il succéda à l'académie, à son fils.

COURTE-CUISSE, (Jean de) *Joannes Brevis-Coxæ*, docteur de Sorbonne, député en 1395, par l'université de Paris, à *Benoît XIII* et à *Boniface IX*, qui se disputoient la tiare, pour les engager l'un et l'autre à y renoncer, signala son savoir et son éloquence. Il en fut récompensé par une charge d'aumônier du roi, et ensuite par l'évêché de Paris, en 1420. Le roi d'Angleterre étoit pour lors maître de cette ville. Ce prélat citoyen aima mieux se retirer à Genève, dont il fut évêque en 1422, que de lui obéir. Il mourut quelques années après, dans un âge assez avancé. Son ouvrage le plus considérable est un *Traité de la Foi, de l'Eglise, du Souverain Pontife, et du Concile;* publié par *Dupin*, à la suite des *Œuvres de Gerson.*

COURTENAY, (Josselin de) comte d'Edesse, issu d'une maison ancienne et illustre, dont l'héritière épousa *Pierre*, fils de *Louis le Gros*, roi de France, lequel prit le nom de sa femme, se distingua, pendant les croisades, par sa vertu et par son courage. Ce prince, tiré demi-mort de dessous les ruines d'une forteresse qu'il avoit attaquée auprès d'Alep en Syrie, l'an 1131, languissoit dans son lit en attendant le dernier moment. Dans cet état il apprend que le soudan d'Iconium, profitant de sa maladie, assiégeoit une de ses places : il fait promptement assembler ses troupes ; et après avoir vainement exhorté son fils à se mettre à leur tête, il marche dans une litière contre son ennemi. Le soudan alarmé leva le siége et se retira : ce brave vieillard expira bientôt après. Son armée reporta son corps dans la ville d'Edesse. *Voyez* I. NOYERS. La famille de *Courtenay*, descendue du fils de *Louis le Gros*, et qui a produit des empereurs de Constantinople, et plusieurs autres personnes illustres, n'a pu fournir un prince du sang, reconnu. Quoique la voix publique fût favorable à ses prétentions, elle ne put jamais faire reconnoître authentiquement sa descendance par mâles du roi *Louis le Gros*. *Hélène*, dernier rejeton de cette maison, ayant pris le titre de princesse du sang royal de France, dans son contrat de mariage avec *Louis de Beaufremont*, il fut supprimé par arrêt du parlement, du 7 fé-

vrier 1737. Son frère, *Charles Roger*, est mort le dernier de cette maison qui pût avoir postérité, le 7 mai 1730, à 59 ans. On le trouva mort, dans son lit, de deux coups de pistolet, quoiqu'il n'eût aucun sujet de chagrin. On étouffa ce malheur, qui éteignit la branche de *Courtenay*. Il ne resta plus que le frère de son père. C'étoit un ecclésiastique, abbé de Saint-Pierre d'Auxerre; il mourut dans une grande vieillesse, le seul mâle de sa famille. Il laissa une nièce, *Hélène*, fille de son frère, de laquelle nous venons de faire mention. La *Généalogie de Courtenay* a été donnée par *du Bouchet*, Paris 1661, in-fol. L'épître dédicatoire de cette *Histoire*, adressée au roi, est si hardie, dit l'abbé *Lenglet*, qu'elle en devient téméraire. Les seigneurs de *Courtenay* présentèrent en vain leurs titres à *Henri IV* et à *Louis XIV*. Ce dernier prince leur répondit : *Si mon grand-père vous a fait tort en vous refusant le titre de prince du sang, je suis prêt à le réparer. Mais nous ne sommes que les cadets; prouvez-moi que nos aînés vous ont reconnus, et je vous reconnois à l'instant.* Le cardinal *Mazarin* avoit voulu, pour mortifier la maison de *Condé*, faire donner à un *Courtenay*, né en 1640, le rang et les honneurs que ses ancêtres demandoient depuis long-temps : il lui destinoit même une de ses nièces. Mais il ne trouva en lui ni assez d'esprit, ni assez de sens pour seconder ses vues. Quoique sa figure annonçât son origine, ses sentimens la démentoient. L'ayant mené avec lui de Paris à Saint-Jean-de-Luz, il passa presque tout le temps avec les pages du cardinal, qui l'abandonna comme un sujet dont on ne pouvoit rien faire. Il fut le père de *Charles Roger*, dont nous venons de parler plus haut, et mourut en 1723, dans une espèce d'obscurité. *Voy.* ROBERT, n° I.

COURTÉPÉE, (Claude) préfet du collége de Dijon, né à Saulieu en Bourgogne, en 1721, mort en mai 1781, fournit au moins mille articles géographiques à l'Encyclopédie; donna une *Description générale et particulière de la Bourgogne*, six vol. in-8°, faite avec soin; et une *Histoire abrégée du Duché de Bourgogne*, 1777, in-12. L'abbé *Courtépée* ne se borna pas à compiler tout ce qu'on avoit écrit sur la géographie et l'histoire de sa province. Il étoit capable de faire des recherches particulières, et il les fit.

COURTILZ, (Gatien de) sieur de *Sandras*, naquit à Paris en 1644. Après avoir été capitaine au régiment de Champagne, il passa en Hollande, l'an 1683, pour y dresser un bureau de mensonges. Sa plume, féconde autant que frivole, enfanta une foule de *Romans*, publiés sous le titre d'*Histoires*, et par-là même plus dangereux; parce que les fables qu'il débita, passèrent à la faveur du peu de vérités qu'il y mêla. De retour en France en 1702, il fut enfermé à la Bastille, où on le retint très-étroitement pendant neuf ans entiers, et il n'en sortit qu'en 1711. Ayant obtenu sa liberté, il épousa la veuve d'un libraire; et mourut, le 6 mai 1712, âgé de 68 ans. On a de ce mauvais gazetier : I. La *Conduite de la France, depuis la paix de Nimègue*, in-12, 1683 : ouvrage dans lequel *Courtilz* ve-

mit des impostures contre sa patrie. II. *Réponse au Livre précédent*, in-12, 1684, dans lequel il se bat contre lui-même. III. *Les nouveaux intérêts des Princes*, exposés dans un style assez léger, mais très-souvent avec peu de vérité. IV. La *Vie de Coligni*, en 1686, in-12. Il s'y travestit en religionnaire, quoiqu'il ait toujours professé la religion Catholique. Ce livre est aussi inexact que mal écrit. V. Les *Mémoires de Rochefort*, in-12, écrits avec légéreté et enjouement, et même, contre sa coutume, avec assez de vérité. VI. *Histoire de la Guerre de Hollande, depuis l'an 1672, jusqu'en 1677*; ouvrage qui l'obligea de sortir, pour quelque temps des états de la république. VII. *Testament politique de Colbert*, in-12, qu'on doit placer avec tant d'autres ouvrages de ce genre, dans lesquels, au lieu de voir l'esprit des testateurs, on ne voit que les rêves des imposteurs qui ont pris leurs noms. Il a l'effronterie de faire dire à *Colbert*, « que les évêques de France sont tellement dévoués aux volontés du roi, que, s'il eût voulu substituer l'Alcoran à l'Évangile, ils y auroient donné les mains », : calomnie atroce, qui fait assez voir la supposition de cet écrit. VIII. *Le grand Alcandre frustré*, ou *les derniers efforts de l'amour et de la vertu*. IX. Les *Mémoires de Jean-Baptiste de la Fontaine*; ceux d'*Artagnan*, 3 vol. in-12; ceux de *Montbrun*, in-12; ceux de la *Marquise Dufresne*, in-12, que les gens oisifs ont lus, mais que les gens de goût ont rejetés; ceux de *Bordeaux*, 4 vol. in-12; ceux de *Saint-Hilaire*, achevés par l'éditeur, 4 vol. in-12, écrits avec plus d'exactitude que les précédens. X. Les *Annales de Paris et de la Cour*, pour les années 1697 et 1698. « On trouve tout au long, dit un homme d'esprit, dans ces *Mémoires*, tout ce qu'ont pensé les rois et les ministres quand ils étoient seuls; et cent mille actions publiques, dont on n'avoit jamais entendu parler. Les jeunes barons Allemands, les Palatins, les Polonois, les dames de Stockolm et de Copenhague, lisent ces livres, et croient y apprendre ce qui s'est passé de plus secret à la cour de France. » XI. On lui attribue la *Vie du vicomte de Turenne*, in-12, publiée sous le nom de *Dubuisson*, qu'il qualifia de *capitaine au régiment de Verdelin*. On lui prouva que dans ce régiment il n'y avoit jamais eu de capitaine de ce nom; il ne laissa pas de publier la seconde édition avec le même titre. Cette histoire est inexacte et mêlée de contes romanesques. Tel est peut-être le duel que l'électeur Palatin envoya au vicomte de *Turenne*. On trouve rarement dans les livres de *Courtilz* la date des évènemens qu'il raconte. Il débite ses fictions sans aucun égard à la chronologie. Il passe d'une année à l'autre, sans en avertir son lecteur, faisant quelquefois précéder les faits qui devroient suivre. XII. Les *Mémoires de Tyrconnel*, composés sur les récits de ce duc, renfermé, comme lui, à la Bastille. XIII. *Mercure historique et politique*, etc. *Sandras*, familiarisé avec la calomnie, et ayant malheureusement de la facilité, publioit volume sur volume, sans épuiser ses fictions. Il a laissé des *manuscrits* pour faire quarante volumes, in-12; collection de romans historiques; qu'il auroit fallu enterrer avec leur auteur; ce n'auroit pas été

peut-être un grand mal d'y joindre ses ouvrages imprimés. « Son esprit, dit un écrivain, ne pouvoit s'assujettir à aucune règle dans ses compositions. Il est aisé de s'appercevoir qu'il transcrivoit de mémoire ; et sa mémoire a été souvent infidelle, plus souvent encore séduite par la manie de l'extraordinaire. Ses écrits ne sont jamais de nature à être consultés par des écrivains peu versés dans la connoissance de l'Histoire. Trop de confiance dans ces sortes d'ouvrages, est le vrai moyen de perpétuer les erreurs, et nous n'en avons déjà que trop en matières historiques. » On lui attribue les *Mémoires de Vordac*, deux vol. in-12, qui ne sont pas de lui, quoiqu'ils soient dignes d'en être, par les aventures peu vraisemblables qu'on y raconte. *Voltaire* l'appelle *le Gascon Sandras*. Cet auteur étoit Parisien, et non Gascon ; mais tous les Gascons ne sont pas en Gascogne. Au reste, *Sandras* étoit le nom d'une terre en Normandie.

I. COURTIN, (Antoine de) né à Riom en 1622, fut envoyé extraordinaire de France auprès de la reine *Christine*. Il remplit les devoirs de ce ministère avec autant de fidélité que de prudence. *Louis XIV*, satisfait de ses services, le nomma, à la prière de *Colbert*, résident-général pour la France, vers les princes et états du Nord. Cet habile négociateur mourut à Paris en 1685, à 63 ans. Il n'avoit pas moins d'attrait pour la piété et pour les lettres, que de talent pour les affaires. On a de lui : I. *Traité de la Civilité*, in-12. II. *Du Point-d'honneur*, in-12. III. *De la Paresse*, ou *l'art de bien employer le temps en toutes sortes de conditions*, in-12. IV. *De la Jalousie*, in-12. Il y de bonnes moralités dans ces différens livres, mais encore plus de trivialités et de choses communes. V. Une *Traduction* du *Traité de la Paix et de la Guerre*, de *Grotius*, en 3 livres, 2 vol. in-4°., entièrement effacée par celle de *Barbeyrac*. VI. Une bonne édition de *Cornélius Népos*, *ad usum Delphini*, Paris 1674, in-4.°

II. COURTIN, (N.) professeur en l'université de Paris, mort à la fin du 17e siècle, a publié, en 1687, un recueil de ses *Poésies*. Elles sont foibles et sans couleurs. On y trouve des poëmes sur la chûte d'*Adam*, sur le rétablissement de l'empire Romain dans la personne de *Charlemagne*, etc. Il dédia celui-ci à *David Pénitent* ; et ses lecteurs partagent sa pénitence.

COURTIVRON, (Gaspard le Compasseur de Créqui, marquis de) mestre de camp, chevalier de Saint-Louis, pensionnaire vétéran de l'académie des Sciences, né à Dijon en 1715, mort le 4 octobre 1785, à 70 ans, se distingua comme militaire et comme homme de lettres. Il servit en Bohême, où il contint, avec six cents hommes, quatre mille Croates postés à Ellenbogen, que le comte *de Saxe* fit capituler le lendemain qu'il eut écrit ce célèbre billet : *A hommes de cœur, courtes paroles. Qu'on se batte, j'arrive.* MAURICE DE SAXE. Le marquis *de Courtivron* répondit à l'idée que ce billet donnoit de lui. Blessé dans la campagne de Bavière, en tirant le comte *de Saxe* du péril le plus imminent, il se livra dès-lors à la culture des sciences. Nous avons de lui : I. Un *Traité d'Optique*, 1752, in-4.° L'auteur

y donne la théorie de la lumière dans le système Newtonien, avec de nouvelles solutions des principaux problêmes de dioptrique et de catoptrique. Ce livre peut servir de commentaire à l'optique de *Newton*. II. Des *Mémoires sur une épizootie qui ravageoit la Bourgogne*. III. L'*Art des Forges et Fourneaux à feu*, en société avec M. *Bouchu*. Le marquis *de Courtivron* étoit un véritable philosophe. « Comme il avoit apprécié la vie, dit M. *de Condorcet*, il l'a quittée sans trouble, et peut-être sans regret. Le seul sentiment qu'il ait été possible d'appercevoir à travers le calme et le silence de ses derniers momens, a été la reconnoissance des soins qu'on lui rendoit, et l'attention soutenue de ménager la sensibilité de ses amis et de sa famille. »

I. COURTOIS, (Hilaire) avocat au Châtelet de Paris, naquit à Évreux sur la fin du 15e siècle. Il a laissé un recueil de poésies latines, intitulé : *Hilarii Cortesii, Neustrii, civis Ebroïci, Volantillæ.*

II. COURTOIS, (Jacques) surnommé *le Bourguignon*, naquit en 1621, dans un village auprès de Besançon. Son père étoit peintre; le fils le fut aussi, mais d'une manière bien supérieure. Il suivit pendant trois ans une armée. Il dessina les campemens, les siéges, les marches, les combats dont il fut témoin : genre de peinture pour lequel il avoit beaucoup de talens. Ses ouvrages offrent une action et une intelligence peu communes, de la force et de la hardiesse, un coloris frais et éclatant. Ses ennemis et ses envieux l'ayant accusé d'avoir empoisonné sa femme, il chercha un asile chez les Jésuites, et en prit l'habit. La maison dans laquelle il fut reçu, fut bientôt ornée de plusieurs beaux morceaux de peinture. Il mourut à Rome, en 1676, à 55 ans. Ses principaux ouvrages sont dans cette ville superbe. *Parrocel* le père fut son élève. *Voy.* GELÉE.

III. COURTOIS, (Guillaume) frère du précédent, mort en 1679. Disciple de *Pierre de Cortone*, il se fit aussi admirer par ses talens pour la peinture. Il fut employé par le pape *Alexandre VII*, qui, charmé de son travail, lui donna une chaîne d'or avec son portrait. Peu de peintres ont aussi bien traité l'histoire que lui.

COURTONNE, (Jean) architecte Parisien, mort dans sa patrie en 1735, bâtit l'hôtel de Matignon et d'autres édifices, et publia en 1725 une *Perspective pratique*, in-fol.

I. COUSIN, (Gilbert) chanoine de Nozerai, mourut dans les prisons de Besançon, en 1567, à 61 ans, accusé de donner dans les nouvelles opinions des Calvinistes. Les fruits de sa plume, qui roulent sur les belles-lettres et la piété, ont été réunis en 3 vol. in-fol., Basle, 1562, sous le titre de *Cognati Opera.*

II. COUSIN, (Jean) peintre et sculpteur, né à Soucy, près de Sens, mort en 1589, est le plus ancien artiste François qui se soit fait quelque réputation. Il peignoit sur le verre, suivant l'usage de son siècle. Ses tableaux sont en très-petit nombre. Le plus considérable est le *Jugement universel*, chez les Minimes de Vincennes. Un voleur avoit coupé la toile de ce tableau, et étoit prêt de l'emporter, si un religieux ne fût survenu ; ce qui obligea

de

de le tirer de l'église, pour le placer dans la sacristie. Ses morceaux de sculpture n'étoient pas moins recherchés. On a de lui le *Tombeau* de l'amiral *Chabot*, aux Célestins de Paris. Ce peintre avoit encore le talent de plaire à la cour. Il passa des jours heureux et tranquilles, sous les règnes orageux de *François II*, *Charles IX* et *Henri III*. Quelques écrivains ont voulu persuader qu'il étoit Protestant, parce qu'ayant représenté dans une vitre de Saint-Roman de Sens, le jugement universel, il y mit un pape en enfer au milieu des démons; mais c'étoit une leçon de morale, pour montrer que les puissances de ce monde n'étoient pas plus exemptes que les derniers des hommes, des peines de l'autre vie. *Cousin* laissa quelques *Ecrits sur la Géométrie* et *la Perspective*, et un petit *Livre des proportions du corps humain*. Il excelloit dans le dessin. Ses idées sont nobles, et ses figures ont une belle expression.

III. COUSIN, (Jean) habile historien du dernier siècle, étoit né à Tournai. Il est connu principalement par une *Histoire*, aussi savante que rare, de sa patrie. Elle fut imprimée à Douai, 1620, 4 vol. in-4.°

IV. COUSIN, (Louis) d'abord bachelier de Sorbonne, ensuite avocat et président à la cour des monnoies, l'un des *Quarante* de l'académie Françoise, naquit à Paris le 12 août 1627, et y mourut le 26 février 1707, à 80 ans. La république des lettres lui dut la continuation du *Journal des Savans*, depuis 1687 jusqu'en 1702. Loin de s'imaginer qu'en faisant l'extrait des livres, il eût acquis le privilége de faire une satire, il ne crut pas que cet extrait lui donnât seulement le droit de s'ériger en juge; il ne se regarda jamais que comme historien. Exempt de partialité et de malice, il crut qu'il falloit se borner à mettre du choix, de l'ordre, de la clarté, de la fidélité dans des *Journaux littéraires*, au lieu de les remplir, comme on a fait depuis, de plaisanteries indécentes, d'éloges mercenaires et d'extraits infidelles. Le *Journal des Savans* ne servit qu'à le délasser de ses autres travaux. Il s'étoit déjà fait connoître par des *Traductions*, écrites en homme qui possède son original, et non en esclave qui suit servilement son auteur. Les principales sont : I. Celle de l'*Histoire Ecclésiastique* d'*Eusèbe*, de *Socrate*, de *Sozomènes*, de *Théodoret*, en 4 vol. in-4°, ou 6 vol. in-12. Cette traduction demandoit la connoissance des matières ecclésiastiques, et l'on assure qu'il étoit bon théologien. Il ne s'est pas contenté de la qualité de traducteur; il a examiné, avec sagacité, les sentimens et les caractères des historiens et quelquefois relevé leurs fautes; mais on se plaint qu'il a fait des retranchemens, et qu'il n'a pas assez respecté les originaux. II. La *Version des Auteurs de l'Histoire Byzantine*, en huit vol. in-4°, réimprimée en Hollande, en 10 vol. in-12. Les principaux auteurs de cette histoire sont *Procope*, *Agathias*, *Théophylacte*, *Anne Comnène*, *Nicétas*, *Pachymère*, *Cantacuzène*, *Ducas*, *Chalcondyle*. Ils s'étendent depuis la mort de *Théodose* jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs. La plupart sont dénués non-seulement de philosophie et de critique, mais de génie et de style.

Il étoit cependant utile de faire connoître les insipides compilations de ces annalistes. L'Histoire Byzantine n'est pas sans intérêt, quand on l'envisage sous un point de vue philosophique. C'est une ample matière de réflexions pour un lecteur éclairé, que le spectacle de plusieurs de ses empereurs, égorgeant leurs femmes, crevant les yeux à leurs frères, tyrannisant leurs sujets, et négligeant la défense de leur trône, pour s'occuper des disputes dont les têtes ardentes des hérétiques Grecs inondèrent l'Orient. III. La *Traduction* de *l'Histoire Romaine* de *Xyphilin*, de *Zonare* et de *Zosime*, un vol. in-4°, ou 2 vol. in-12. IV. *Histoire de l'Empire d'Occident*, Paris 1684, 2 vol. in-12, devenue rare. L'auteur vouloit traduire les historiens Latins de l'empire d'Occident, comme il avoit traduit les historiens Byzantins. Il s'est borné à *Eginart*, à la vie de *Louis le Débonnaire*, et aux *Annales de St. Bertin*. Ce ne sont point là les seuls services qu'il ait rendus aux gens de lettres. Il laissa, en mourant, sa bibliothèque à Saint-Victor, avec un fonds de vingt mille livres, dont le revenu doit être employé, tous les ans, à l'augmentation de la bibliothèque. Il fonda aussi six boursiers au collége de Beauvais; mais cette fondation n'ayant pas été acceptée par ce collége, elle a été transportée à celui de Laon. Le président *Cousin* étoit un homme d'un commerce doux et aisé, fidelle aux devoirs de sa charge, sans négliger les travaux de la littérature. Il étoit marié; mais n'ayant pas eu d'enfans, le satirique *Ménage* fit sur la stérilité de son épouse d'assez mauvaises plaisanteries, qui le brouillèrent irréconciliablement avec le président *Cousin*.

COUSTANT, (Pierre) né à Compiegne en 1654, bénédictin de Saint-Maur en 1672, mort à Paris en 1721, à 67 ans, s'appliqua, comme ses autres confrères, à travailler sur les Pères de l'Église. *St. Hilaire* lui tomba en partage, et il en donna une nouvelle édition, in-folio, à Paris en 1693, avec des notes également courtes, savantes et judicieuses. Il a eu beaucoup de part à l'édition de *St. Augustin*. On a encore de lui le premier volume des *Lettres des Papes*, avec une préface et des notes, in-fol. 1721; et la *Défense des règles de diplomatique* du savant *Mabillon*, contre le Jésuite *Germond*. Cette Défense forme deux volumes, sous le titre de *Vindiciæ manuscriptorum Codicum*; le premier publié en 1705, et le deuxième en 1715. Dom *Coustant*, en saisissant l'esprit des Pères pour l'intelligence de leurs écrits, en prit aussi les maximes pour la règle de sa conduite. Sa charité pour ses confrères, et sur-tout pour les pauvres, étoit infinie. Il aimoit non-seulement les pauvres, mais la pauvreté: les choses les plus viles étoient celles qu'il ambitionnoit le plus. Comme éditeur, il se distingua par l'étendue de son érudition, par la justesse de son discernement, et par son extrême exactitude.

COUSTELIER, (Antoine-Urbain) libraire de Paris, mort dans cette ville, le 24 août 1763, est auteur de plusieurs brochures frivoles: *L'Heureuse foiblesse*; *Lettres d'une Demoiselle*, etc.; *La Rapsodie galante*; *Les petites Nouvelles Parisiennes*; *Lettres de la Fillon*; *Lettres d'un François à*

un *Anglois ; Histoire d'un homme monstrueux ; le petit Parisien.* On a encore de lui quelques autres petits livres, qui lui ont fait beaucoup moins de réputation que ses élégantes *Editions* de quelques Poëtes et Historiens Latins. Les principales sont : I. Celles de *Virgile*, 3 vol. in-12. — d'*Horace*, in-12. — de *Catulle*, *Tibulle* et *Properce*, in-12 et in-4.° — de *Lucrèce*, de *Phèdre*, chacun un vol. in-12, avec de belles figures. — de *Perse* et *Juvenal*, in-12, sans figures. — de *Martial*, 2 vol. in-12. II. Celles de *Jules-César*, 2 vol. in-12, avec cartes et figures. — de *Cornelius Nepos*, de *Salluste*, de *Velleïus Paterculus*, d'*Eutrope*, tous in-12, avec fig. Les *Barbou* ont continué cette collection avec succès.

I. COUSTOU, (Nicolas) sculpteur ordinaire du roi, naquit à Lyon le 9 janvier 1658, et mourut à Paris le 1er mai 1733, à 75 ans, membre de l'académie royale de peinture et de sculpture. Il avoit fait un voyage en Italie, en qualité de pensionnaire du roi. C'est là qu'il produisit sa belle statue de l'empereur *Commode*, représenté en *Hercule*, un des ornemens des jardins de Versailles. De retour en France, il décora Paris, Versailles et Marly de plusieurs morceaux excellens. Le magnifique *Groupe* qui est derrière le maître-autel de Notre-Dame de Paris, est de lui, ainsi que les deux *Groupes* qui sont à Marly, représentant *deux chevaux domptés par des Ecuyers.* Un bavard qui affichoit la prétention, s'avisa de dire à l'artiste, que ce dernier chef-d'œuvre occupoit : *Mais cette bride devroit, ce me semble, être tendue.* — *Que n'êtes-vous, Monsieur*, répondit Coustou, *venu un moment plutôt ! vous auriez vu la bride telle que vous la desirez ; mais ces chevaux ont la bouche si tendre, que cela ne dure qu'un clin-d'œil.* On voit dans toutes ses productions un génie élevé, joint à un goût sage et délicat, un beau choix, un dessin pur, des attitudes vraies, pathétiques et nobles, des draperies riches, élégantes et moëlleuses.

II. COUSTOU, (Guillaume) frère du précédent, directeur de l'académie royale de peinture et de sculpture, mort à Paris, le 22 février 1746, à 69 ans, se rendit aussi très-célèbre par le nombre et la perfection des ouvrages sortis de son ciseau. Il ne fut pas toujours estimé comme il méritoit de l'être. Un financier, qui se disoit connoisseur, le fit un jour appeler chez lui. *Je voudrois, Monsieur*, lui dit le Plutus, *que vous me fissiez, en marbre, des magots de la Chine, propres à être mis sur une cheminée.* Le statuaire, étonné d'une telle demande, répondit froidement au stupide financier, *Je le veux bien, pourvu que vous vouliez me servir de modèle.* — Il ne faut pas le confondre avec *Guillaume* COUSTOU son frère, mort à Paris en 1746, à 68 ans, connu par son *Mausolée* du cardinal *Dubois*, dans l'église collégiale de Saint-Honoré : et par les deux groupes de chevaux domptés, à Marly, etc. etc.

III. COUSTOU, (Guillaume) né à Paris en 1716, étoit fils du précédent, et il hérita de ses talens, qu'il perfectionna à Rome. De retour en France où il avoit remporté, avant son voyage d'Ita-

lle, le prix de sculpture à 19 ans; il vit son ciseau employé par les seigneurs et les princes. Il fut chargé de faire le mausolée du *Dauphin*, père de *Louis XVI*, et de sa vertueuse épouse : monument qui embellit la cathédrale de Sens. *Coustou* reçut la visite de l'empereur *Joseph II*. Ce souverain ayant, quelques jours après, demandé à *Louis XVI* un cordon de Saint-Michel, récompense attribuée aux inventeurs et aux grands artistes, celui-ci le lui accorda. Aussitôt, l'empereur retourne chez *Coustou*, lui passe le cordon et l'embrasse. L'artiste, malade et languissant, faillit à en mourir de joie. Il fut enlevé aux beaux-arts, en juillet 1777, à 61 ans, et son cercueil fut décoré du cordon de Saint-Michel, qu'il venoit d'obtenir. Ses autres ouvrages sont : l'*Apothéose de St. François-Xavier*, qu'il fit en marbre, pour les Jésuites de Bordeaux; un *Apollon* qu'on voit à Bellevue; *Vénus* et *Mars*, que le roi de Prusse fit acheter pour orner sa galerie de Berlin, etc. Sa *Vénus* est recommandable par la grace, la précision et la noblesse des formes.

COUSTUREAU, (Nicolas) intendant de la maison de Montpensier et président de la chambre des comptes de Rennes, mourut en 1596, après avoir écrit une *Vie* de *Louis de Bourbon*, premier duc de *Montpensier*, souverain de Dombes. On y trouve des détails curieux sur les querelles de religion en 1562. *Jean du Bouchet* publia cet ouvrage à Rouen, en 1642, in-4.°

COUSTURIER, (Pierre) Manseau, nommé ordinairement *Petrus Sutor*, docteur de la maison et société de Sorbonne, enseigna long-temps avec distinction. Les dangers du monde et les attraits de la solitude le portèrent, dans un âge mûr, à se faire Chartreux. Il mourut le 18 juin 1537, après avoir rempli les premiers emplois de son ordre. On a de lui : I. Un traité *De votis Monasticis*, in-8°, contre *Luther* ; c'est un de ses meilleurs ouvrages. II. Un autre *De potestate Ecclesiæ in occultis* : Paris 1546, in-8.° III. Un *Traité* contre *le Fèvre d'Etaples*, Paris 1523, pour prouver que *Ste Anne* avoit été mariée trois fois ; dispute pour le moins inutile, mais dans laquelle *Cousturier* mit beaucoup de chaleur. IV. *De vitâ Carthusianâ libri duo* : Paris 1526, in-8°; et Cologne, 1609. Le Chartreux n'oublie pas le conte du *Chanoine ressuscité*, pour annoncer qu'il étoit en enfer. V. *De translatione Bibliorum*, 1525, in-folio.

COUTEL, (Antoine) né à Paris en 1622, mort à Blois, dans un âge assez avancé, a publié un volume de ses poésies, sous le titre de *Promenades*. On peut y remarquer une idylle des *Moutons*, dont Mad. *des Houlières* s'est approprié, sans le dire, les pensées, les rimes et presque toutes les expressions. La seule différence qui se trouve entre les deux pièces, c'est que l'idylle de *Coutel* est en grands vers, tandis que l'autre est en vers libres.

COUTHON, (Georges) né à Orsay en Auvergne, en 1756, suivit la profession du barreau, et y montra de la douceur et l'envie d'obliger. La révolution vint changer ses idées et son caractère. Appelé à l'assemblée législative et à la convention, il y développa les principes les plus

séditieux et les plus cruels. Il préjugea l'abolition de la monarchie, en proposant, le premier, le serment de haine contre la royauté. Il s'opposa vivement au sursis réclamé pour l'exécution de *Louis XVI*, et ne se réunit un instant aux *Girondins*, que pour les dénoncer et les précipiter sur l'échafaud. Ami de *Robespierre*, il devint son rapporteur favori pour toutes les mesures violentes et barbares. Ses opinions, à force d'exagération, furent le plus souvent ridicules et extravagantes. Ce fut lui qui mit à la mode la maxime : *Mort aux tyrans, Paix aux chaumières.* Il se chargea de rédiger un manifeste contre tous les rois, pour les dénoncer au tribunal des peuples, afin, dit-il, *qu'ils ne puissent trouver ni une terre pour les porter, ni un ciel pour les éclairer.* Envoyé à Lyon après le siége de cette ville, *Couthon* s'occupa à en faire démolir les édifices les plus remarquables; on le porta, dans un fauteuil, sur la place *Bellecour;* là, un marteau à la main, il en frappa les belles façades, en disant : « *Tombez, monumens d'orgueil, je vous condamne à être démolis, au nom de la loi.* » Sous la monarchie, dit *Prudhomme*, les rois posèrent, pendant quatorze cents ans, les premières pierres pour la construction des édifices publics; la première année du règne des républicains, des législateurs donnèrent le premier coup de marteau pour les démolir. » Des ruines immenses, des monceaux de pierres, déshonorèrent alors, sur l'ordre de *Couthon*, l'une des plus belles places de l'Europe. La cruauté de ce député étoit si connue, qu'un de ses collégues l'entendant, au milieu d'une discussion, se plaindre d'avoir soif, s'écria : *Donnez un verre de sang à Couthon.* Le supplice de *Robespierre* amena le sien. Réfugié avec ce dernier à l'hôtel-de-ville de Paris, il s'y laissa prendre, sans oser finir ses jours avec un poignard dont on l'avoit armé, et fut guillotiné le 28 juillet 1794. Sa férocité n'étoit point annoncée par sa physionomie, qui étoit douce et agréable; mais la nature, qui lui avoit donné une ame si difforme, l'avoit rendu boiteux, contrefait et perclus de ses membres; aussi l'assemblée lui accorda-t-elle le privilége de parler toujours assis. Sa construction accrut les douleurs de son exécution; les préparatifs en durèrent long-temps; et le bourreau, après l'avoir tourné en tout sens, fut forcé de le coucher sur le côté, pour lui porter le dernier coup.

COUTO, (Diégo de) né à Lisbonne en 1542, fit divers voyages dans les Indes; et se maria à Goa, où il mourut en 1616, à 74 ans. Il continua l'*Histoire des Indes* de *Barros*; mais il n'y a eu que la 12e décade de cette Histoire, imprimée à Rouen en 1645. Il est encore auteur d'un *Traité* contre la *Relation d'Éthiopie*, par *Louis de Urreta*.

COUTURE, (Jean-Baptiste) né au village de Langrune, diocèse de Bayeux, en 1651, professeur d'éloquence au collége royal, membre de l'académie des Inscriptions et Belles-lettres, mourut à Paris en 1728, à 77 ans. On voyoit quelquefois, à ses leçons d'éloquence, des professeurs mêmes. Ce savant joignit le goût à l'érudition. Les *Mémoires* de l'académie offrent plusieurs *Dissertations* de lui, sur le *faste*,

sur la *vie privée des Romains*, sur *leurs Vétérans*, sur quelques *cérémonies de leur Religion*, etc.

COUTURES, (Jacques Parrain, baron DES) natif d'Avranches, écrivain aussi fécond qu'ennuyeux, mort en 1702, quitta, malheureusement pour le public, les armes pour le cabinet. Il est connu par une mauvaise *Traduction* de *Lucrèce*, avec des remarques : Amsterdam, sous le titre de Paris, 1692, 2 vol. in-12. On dit que le baron *des Coutures* pensoit, à peu près comme le Poëte Latin, sur les premiers principes des choses. Avant *Lucrèce*, il avoit traduit la *Genèse* : Paris 1687 et 88, 4 vol. in-12 : mêlant, sans choix dans ses occupations, le sacré et le profane. On a encore de sa plume plusieurs autres ouvrages de morale et de galanterie, dignes de l'oubli où ils sont. Malgré son titre de baron, il n'étoit pas riche. Ses créanciers ayant obtenu une sentence pour faire exécuter ses meubles, il les fit enlever dans la nuit, et ne laissa pour les huissiers et pour eux, que ces quatre vers, écrits sur la muraille de sa chambre :

Créanciers, maudite canaille,
Commissaire, huissiers et recors,
Vous aurez bien le diable au corps,
Si vous emportez la muraille.

COUVREUR, (Adrienne le) comédienne Françoise, née à Fismes en Champagne, l'an 1690, débuta à Paris, le vendredi 14 mai 1717, par le rôle d'*Électre* dans la tragédie de ce nom. Elle fut reçue, dès le même mois, pour les premiers rôles tragiques et comiques, qu'elle a remplis supérieurement. Cette comédienne, l'une des plus célèbres que la France ait produites, abolit les cris, les lamentations mélodieuses et apprêtées, ressource des actrices médiocres. Son jeu fut plein d'expression et de vérité. Mal partagée, à quelques égards, de la nature, l'ame lui tint lieu de tout, de voix, de taille, de beauté. C'étoit, disoit-on, une véritable reine qui jouoit avec des comédiens. « C'est l'actrice qui a le mieux joué le rôle de *Phèdre*, dit M. *de la Bretonne* : ce rôle difficile, où les plus grands talens échouent ; où *Clairon* mettoit tant d'art ; que *Dumesnil* ne remplissoit pas toujours : Mlle *le Couvreur* y excella, parce qu'elle sembloit faite pour lui, et le rôle pour elle. » Elle mourut le 20 mars 1730, à 40 ans. Son esprit et son caractère inspirèrent une forte passion au comte, depuis maréchal *de Saxe*. Ce héros, nommé duc de *Courlande*, ayant eu besoin d'argent, Mlle *le Couvreur* mit ses pierreries en gage pour une somme de quarante mille livres, qu'elle lui envoya. Malgré ces traits de générosité, Mlle *le Couvreur* eut des ennemis, parce qu'elle avoit un grand talent. Les mauvais plaisans l'appeloient *la Couleuvre* ; surnom odieux qu'elle ne méritoit point. Ses amis la vengèrent ; et elle en eut parmi les premiers Poëtes de la nation. On mit au bas du portrait de cette célèbre actrice, peint par *Coypel*, ces quatre vers :

Ton art, par un effort heureux,
Transmet mon air, mes traits, ma gloire à nos neveux.
Ne t'enorgueillis pas du talent qui t'honore,
Coypel ! *quand je jouois, je peignois mieux encore.*

Voyez MARSAIS. — ALLAINVAL et SAXE, n° I.

COWEL, (Jean) jurisconsulte Anglois, enseigna avec éclat le droit à Cambridge, et y mourut en 1612. On a de lui un *Dictionnaire* de droit, in-fol., et un autre ouvrage, intitulé : *Institutiones Juris Anglicani*, 1605, in-8.°

COWLEY, (Abraham) né à Londres en 1618, mort dans cette ville, le 18 juillet 1667, à 49 ans, montra beaucoup de goût pour tous les genres de poésie, excepté pour le dramatique. Ses maîtresses étoient le sujet ordinaire de ses vers. Il donna néanmoins un *Poëme* sacré, en 4 chants, *sur les infortunes de David*. Ses talens lui acquirent l'estime des courtisans de *Charles I*, auquel il fut toujours fidelle. Il suivit la veuve de ce prince infortuné, la reine *Henriette-Marie* obligée de se retirer en France. *Charles II*, qui lui avoit des obligations, l'honora de son estime et de ses bienfaits. En apprenant sa mort, ce prince dit : *Je viens de perdre l'homme du royaume, qui m'étoit le plus attaché*. Il avoit quitté la cour pour vivre dans une retraite agréable, sans autre société que celle de ses amis et des Muses. Les libéralités du duc de *Buckingham* et du comte de *Saint-Alban*, qui lui étoient sincèrement attachés, l'avoient mis dans une honnête abondance. *Buckingham*, l'aimant même après sa mort, le fit enterrer, à ses frais, à Westminster ; et son buste fut placé entre *Chaucer* et *Spencer*. Il orna son tombeau d'une épitaphe, où il ne craignoit pas de l'appeler, « le *Pindare*, l'*Horace* et le *Virgile* de l'Angleterre. » Ses *Œuvres*, consistant en poésies latines et angloises, ont été recueillies à Londres, 1707, 2 vol. in-8° ; ou 1710, 3 vol. in-4.° « *Cowley*, dit M. *Hume*, n'étoit qu'un poëte médiocre. Il n'avoit pas d'oreille pour l'harmonie, et ses vers ne se font connoître qu'à la rime. Ses nombres rudes et discordans ne présentent que des sentimens forcés, de languissantes allégories, des allusions éloignées et des pointes affectées. Cependant la force et l'ingénuité percent quelquefois parmi des imaginations si peu naturelles. Quelques traits Anacréontiques surprennent, par leur facilité et leur enjouement. Ses ouvrages de prose plaisent, par l'honnêteté et la bonté qu'ils respirent, et même par leur ton sombre et mélancolique. » (*Histoire de la Maison de Stuart*, tom. 4). L'éditeur Liégeois de notre Dictionnaire, a trouvé le jugement que porte *Hume* des Poésies de *Cowley* trop sévère. *Niceron* en pensoit cependant de même. Il rapporte quelques-unes des pointes ridicules du poëte Anglois. Ainsi, par exemple, les yeux de sa froide maîtresse sont des miroirs ardens faits de glace. Il dit, sur la mort d'un arbre, où il avoit gravé les sentimens de sa passion, que ses caractères enflammés l'avoient brûlé jusqu'à la racine. Son cœur est un Etna, qui, au lieu de la forge de *Vulcain*, renferme celle de *Cupidon*. Il conclut qu'on peut vivre sous la Zone torride, puisqu'on vit au milieu des ardeurs dont il est dévoré. Malgré ces défauts, on trouve dans ses Poésies latines quelques petites pièces d'un style agréable et naturel ; mais elles ne forment pas le plus grand nombre. *Voltaire*, dans une Lettre à M. *de Chabanon*, lui dit : « Vous appelez *Cowley* le *Pindare Anglois* ; vous lui faites bien de l'honneur. C'étoit un

poëte sans harmonie, qui cherchoit à mettre de l'esprit par-tout. Le vrai *Pindare* est *Dryden*. »

COWPER, (Guillaume) chirurgien Anglois, s'est acquis beaucoup de réputation. Nous avons de lui un excellent *Traité des Muscles*, qu'il publia l'an 1694. Il a donné aussi un Supplément à l'*Anatomie* de *Bidloo* : on le trouve dans l'édition de 1739 et 1750. Tous les écrits de *Cowper* sont parsemés d'observations chirurgicales très-curieuses.—*Voyez* GEORGES Ier, roi d'Angleterre.

COXIS *ou* COXIE, (Michel) peintre Flamand, né à Malines en 1497, disciple de *Raphaël*, mourut par accident à Anvers en 1592, à 95 ans, étant tombé d'un échafaud sur lequel il travailloit. Ses tableaux sont recherchés et difficiles à trouver.

COYER, (Gabriel François) né à Beaume-les-Nones en Franche-Comté, le 18 novembre 1707, mort à Paris le 18 juillet 1782, à 75 ans, fut quelque temps Jésuite. Ayant quitté cette société, en 1736, il se rendit à la capitale en 1738, et fut chargé de l'éducation du prince de *Turenne*, depuis duc de *Bouillon*. Rendu à lui-même, il exerça sa plume sur divers sujets. Il débuta par quelques feuilles volantes, dont quelques-unes, telles que *la Découverte de la Pierre Philosophale*, imitée de *Swift*, et l'*Année merveilleuse*, eurent le plus grand succès. Ces petites brochures furent réunies sous le titre très-convenable de *Bagatelles morales*. Il y a de la légéreté, de la finesse et de l'agrément dans quelques pièces de ce recueil ; mais l'ironie étant la figure favorite de l'auteur, le ton en est monotone, et les plaisanteries sont amenées quelquefois de trop loin. On voyoit dans les écrits de l'abbé *Coyer*, comme dans sa conversation, un effort continuel pour être agréable ; et c'est le plus sûr moyen de ne pas l'être, ou de ne l'être pas long-temps. Sa *Noblesse commerçante*, et le petit roman de *Chinki*, attribué d'abord à *Voltaire*, firent encore plus de sensation que les *Bagatelles morales*. Ces deux brochures précédèrent deux lois, dont l'une donnoit la noblesse aux commerçans distingués, et l'autre abolit, pour quelque temps, les jurandes. Nous avons encore de l'abbé *Coyer* : I. *L'Histoire de Jean Sobieski*, 3 vol. in-12, 1761 : ouvrage intéressant, malgré une multitude de faits qui se ressemblent, et dont le style est animé, concis, mais peu digne quelquefois de la majesté de l'histoire, parce qu'on y sent trop la diction maniérée de l'auteur des *Bagatelles*. II. *Voyage d'Italie et de Hollande*, 1775, 2 vol. in-12. L'abbé *Coyer* avoit parcouru ces deux pays, moins en observateur profond, qu'en François léger, qui donne à tout un coup-d'œil superficiel, et fait rapidement quelques remarques analogues à la mobilité de son esprit, de ses goûts et de son caractère. Ce livre dût cependant être lu avec plaisir par les femmes et par les jeunes gens, qui ne connoissoient ni les *Observations* de *Grosley*, ni le *Voyage* de M. *de la Lande*. III. *Nouvelles Observations sur l'Angleterre*, 1779, in-12 : c'est le *Londres* de *Grosley*, abrégé et retourné, à quelques remarques près qu'on doit à l'auteur. Le néologisme et l'affectation d'esprit s'y font encore plus sentir que dans le *Voyage* d'Italie,

IV. *Traité* de l'éducation publique, 1770, in-12. Il est peu connu, et offre cependant, plus qu'aucun autre ouvrage de l'auteur, des réflexions utiles et profondes. On a réuni, en 2 vol. in-12, les *Bagatelles morales*, la *Noblesse commerçante*, *Chinki*, et un autre ouvrage intitulé : *De la Prédication*, qui ne porte pas son nom, et où il veut prouver qu'il est inutile de prêcher; comme si, pour corriger les hommes, des *Bagatelles* futiles, dont quelques-unes sont très-improprement appelées *morales*, valoient mieux que les *Sermons* de *Massillon !* *Coyer* a traduit encore le commentaire de *Blackstone*, sur le code criminel d'Angleterre. Cette traduction, plus correcte qu'une autre faite deux ans auparavant, a eu du succès. *Voyez* BLACKSTONE. L'abbé *Coyer*, malgré son habit, avoit adopté beaucoup de sentimens de la philosophie moderne, et il les faisoit valoir à sa manière. Il postula toute sa vie une place à l'académie Françoise, et n'en fut pas. Il avoit dit à *Voltaire* qu'il vouloit, chaque année, s'établir pendant trois mois chez lui. Le poëte, effrayé de l'exécution de ce projet, lui fit cette réponse si connue : « M. l'abbé, savez-vous la différence que je trouve entre dom *Quichotte* et vous ? c'est qu'il prenoit les auberges pour des châteaux, au lieu que vous prenez les châteaux pour des auberges. »

I. COYPEL, (Noël) peintre, né à Paris en 1629, d'un bourgeois de Cherbourg, fit, sous le célèbre *Vouet*, des progrès rapides dans la peinture, pour laquelle il avoit un talent décidé. Nommé directeur de l'école Françoise à Rome, il prit possession de cette place, avec une pompe qui fit honneur à sa nation. Son fils, *Antoine Coypel*, âgé seulement de douze ans, suivit son père dans ce voyage. Les Italiens admirèrent le mérite consommé de l'un, et les grandes espérances que donnoit l'autre. Ce célèbre artiste, qui peignoit encore, quoique presque octogénaire, les grands morceaux à fresque qui sont au-dessus du maitre-autel des Invalides, mourut en 1707, à 78 ans. Ses principaux ouvrages sont dans l'église de Notre-Dame de Paris, au Palais-royal, aux Tuileries, au vieux Louvre, à Versailles, à Trianon. Les artistes qui aiment les compositions heureuses, une belle expression, un bon goût de dessin, soutenu d'un coloris admirable, vont les étudier. *Voyez* II. HÉRAULT.

II. COYPEL, (Antoine) fils du précédent, né à Paris en 1661, avec des dispositions très-heureuses pour la peinture, se forma à Rome sur les chefs-d'œuvre qui y brillent. Son mérite le fit choisir par *Monsieur*, frère unique de *Louis XIV*, pour être son premier peintre. Le roi lui donna, en 1714, la place de directeur des tableaux et dessins de sa couronne, avec celle de directeur de l'académie. Le duc d'*Orléans*, régent du royaume, ami de tous les arts, et réussissant dans plusieurs, fit nommer *Coypel* premier peintre de *Louis XV*, en 1717, et l'anoblit l'année suivante. En 1719, il lui fit présent d'un carrosse et d'une pension de 1500 livres, pour l'entretien de l'équipage. *Coypel* ayant eu ensuite quelques mécontentemens, étoit tenté

de passer en Angleterre, lorsque le duc d'*Orléans* se rendit *incognito* chez lui, pour l'engager à ne point quitter la France. Ce même prince n'étant encore que duc de Chartres, voulut être son disciple, et fit beaucoup de progrès dans le dessin, graces à ses leçons. Le maître dédia à son élève vingt Discours, remplis de préceptes confirmés par des exemples, et sur-tout par ceux des meilleurs peintres. Ces *Discours* parurent à Paris, in-4°, en 1721. On trouve dans les *Passe-temps poétiques de la Martinière*, une pièce de vers d'*Antoine*, intitulée : *Epître d'un père à son fils sur la Peinture*, où il y a des beautés. *Coypel* entendoit supérieurement le poétique de son art. Il inventoit facilement, et exprimoit avec beaucoup de succès les passions de l'ame. Ses compositions sont nobles, ses airs de tête agréables. Il mourut à Paris, le 7 janvier 1722, à 61 ans. *Coypel* a peint le plafond de la chapelle de Versailles. *Louis XIV* voyant de sa tribune cet ouvrage, dit que les figures étoient trop grandes, et tous les courtisans le répétèrent. Le lendemain, il dit à *Coypel* : *J'ai examiné vos figures du bas de ma chapelle ; ma critique étoit injuste ; vous auriez mal fait de les peindre plus petites ;* et les courtisans ne manquèrent pas de chanter la palinodie.

III. COYPEL, (Noël-Nicolas) frère du précédent, se distingua par la correction, l'élégance, l'agrément du dessin, et par une imitation heureuse de ce que la nature a de plus gracieux. Il auroit peut-être surpassé ses frères, par la légéreté de sa touche, la fraîcheur de son pinceau, la richesse de ses compositions, si un coup qu'il s'étoit donné à la tête, n'eût hâté sa mort, le 24 décembre 1734, à 45 ans.

IV. COYPEL, (Charles-Antoine) mort à Paris en 1752, âgé de 58 ans, fils d'*Antoine*, se montra digne de la famille dont il sortoit. Les places de premier peintre du roi et du duc d'*Orléans*, et de directeur de l'académie royale de peinture et de sculpture, qu'il a remplis avec honneur jusqu'à sa mort, en sont des preuves authentiques. Il avoit beaucoup d'esprit, et il écrivoit d'ailleurs très-bien. Outre divers *Discours Académiques* fort applaudis, qu'on trouve dans le *Mercure* de France, 1752, il avoit composé plusieurs *Pièces de Théâtre*, dont quelques-unes ont été jouées à la cour. Celles qui sont parvenues à notre connoissance, sont les *Amours à la Chasse*, les *Folies de Cardénio*, le *Triomphe de la Raison*, *Arlequin dans l'isle de Ceylan*, le *Défiant*, les *Effets de l'Absence*, l'*Education perdue*, l'*Impatient*. Ses ouvrages pittoresques ont été applaudis, pour la justesse, la variété et la noblesse de l'expression, pour le brillant du coloris et la facilité de la touche.

COYSEVOX, (Antoine) sculpteur Lyonnois, né en 1640, passa en Alsace, à l'âge de 27 ans, pour décorer le superbe palais de Saverne du cardinal de *Furstemberg*. De retour en France, il fut chancelier de l'académie de peinture et de sculpture, et travailla à différens bustes de *Louis XIV*, et à d'autres ouvrages pour les maisons royales. Egalement gracieux et élevé, naïf et noble, son ciseau prenoit le caractère des différentes figures qu'il avoit à représenter. On le surnomma, à cause

de la beauté de ses portraits, le *Vandick* de la sculpture. Ses principales compositions sont la statue équestre de *Louis XIV* pour les états de Bretagne, les tombeaux de *Mazarin*, de *Colbert*, du comte d'*Harcourt ;* les statues de la *Dordogne*, de la *Garonne* et de la *Marne ;* les groupes de l'*Abondance* et de *Castor et Pollux*, *Vénus accroupie*, la *Nymphe à coquille*, l'*Amadryade*, le *Faune jouant de la flûte*, etc. Des dehors simples, une probité scrupuleuse, une modestie rare avec des talens supérieurs, le faisoient autant aimer que ses ouvrages le faisoient admirer. Quelqu'un le félicitant à la fin de ses jours, de son habileté : *Si j'en ai eu*, répondit-il, *c'est par quelques lumières, qu'il a plu à l'Auteur de la nature de m'accorder, pour m'en servir comme de moyen pour ma subsistance. Ce vain fantôme est prêt à disparoître avec ma vie, et va se dissiper comme une fumée.* Il mourut à Paris en 1720, à 80 ans.

COYTIER ou COCTIER, (Jacques) médecin de *Louis XI*, obtint graces sur graces en le menaçant de la mort, que ce monarque craignoit beaucoup. Le roi revint pourtant du foible qu'il avoit pour ce médecin, et donna ordre à son prévôt de l'en défaire sourdement. *Coytier*, averti par ce prévôt, son ami intime, lui dit : « Que ce qui l'affligeoit le plus en mourant, c'étoit que le roi ne vivroit que quatre jours après lui; que c'étoit un secret qu'il savoit par une science particulière, et qu'il vouloit bien le lui confier comme à un ami fidelle. » Le prévôt rapporta cette confidence au roi qui, plus épouvanté que jamais, ordonna qu'il ne se présentât plus devant lui. Le médecin se retira avec des biens considérables, oublia, dans l'aisance et dans les plaisirs, les orages de la cour, et mourut vers la fin du 15e siècle. Après la mort de *Louis XI*, il fut recherché pour les sommes immenses qu'il avoit reçues de ce prince; mais il se tira d'affaire, en payant une taxe de cinquante mille écus. La crainte du trépas étoit si puissante sur *Louis XI*, qu'il ne lui refusoit jamais rien, pourvu qu'*il chassât le fantôme épouvantable de la* MORT. Les ordonnances de *Coytier*, si l'on en croit une ancienne chronique, étoient de *terribles et merveilleuses médecines. Gaguin* dit en termes exprès : *Humano sanguine, quem ex aliquot infantibus sumptum hausit, salutem comparare vehementer optabat ;* mais ce remède exécrable ne put renouveler le sang brûlé de *Louis XI*. Outre les places dont il honora son médecin, il l'accabloit chaque jour de présens, malgré les brutalités accompagnées de juremens avec lesquelles il lui parloit : il le gourmandoit, dit *Mézerai*, comme un valet. Les comptes des trésoriers de l'épargne portent que, dans moins de huit mois, *Coytier* reçut quatre-vingt-dix-huit mille écus.

COZZANDUS, (Léonard) moine du 17e siècle, natif de Bresse, est auteur de plusieurs ouvrages qui font honneur à son savoir. I. *De Magisterio antiquorum Philosophorum*. II. D'un traité *De Plagio*. III. D'un autre, intitulé : *Epicurus expensus*.

CRABBE, (Pierre) religieux Franciscain, natif de Malines, mourut dans cette ville en 1553, à 83 ans, après avoir été élevé

aux premières charges de son ordre. On a de lui une édition des *Conciles*, continuée par *Surius* : elle est incomplète et mal dirigée.

CRAESBECK, (Laurent) imprimeur Portugais, a publié quelques ouvrages de littérature dans sa langue, et s'est distingué dans l'exercice de son art, à Lisbonne en 1640. Son père fut de même le plus célèbre imprimeur de sa patrie.

CRAFFTHEIM, *Voyez* CRATON.

CRAGALEUS, (Mythol.) vieillard d'Ambracie, fut choisi pour arbitre dans un différend qui s'éleva entre *Apollon* et *Hercule*, et fut changé en rocher par le premier, pour avoir osé prononcer contre lui.

I. CRAIG, (Nicolas) *Cragius*, né vers l'an 1541, à Ripen, fut recteur de l'école de Copenhague en 1576. Il se maria deux ans après, et se mit ensuite à voyager dans toute l'Europe. A son retour, il trouva chez lui deux enfans qui ne lui appartenoient point. Il s'en débarrassa, aussi bien que de leur mère, en faisant casser son mariage ; et malgré cette aventure, il eut la foiblesse de se remarier. Son génie pour les affaires lui procura plusieurs négociations importantes, dans lesquelles il satisfit beaucoup le roi de Danemarck, qui l'employoit. Il mourut en 1602, à 61 ans, laissant un ouvrage latin très-estimé *sur la République des Lacédémoniens*, imprimé pour la première fois en 1592, réimprimé à Leyde en 1670, in-8° ; et les *Annales de Danemarck* en six livres, depuis la mort de *Fréderic I*, jusqu'à l'année 1550. Elles sont meilleures à consulter qu'à lire. On les a réimprimées à Copenhague en 1737, in-fol.

II. CRAIG, (Thomas) jurisconsulte Écossois, fait chevalier par le roi d'Angleterre, mourut en 1608. Il est auteur d'un savant *Traité des Fiefs d'Angleterre et d'Ecosse*, imprimé à Londres, 1655, in-folio, sous ce titre : *Jus feudale, seu Consuetudines feudales Scotiæ, Angliæ plerorumque Galliæ locorum*, etc., et réimprimé à Leipsig en 1716, in-4° ; et d'un autre, *Du Droit de succéder au royaume d'Angleterre*, in-folio.

III. CRAIG, (Jean) mathématicien Écossois, s'est fait un nom célèbre par un petit écrit de trente-six pages, fort rare, imprimé à Londres en 1699, sous le titre de : *Theologiæ Christianæ Principia mathematica. Jean Daniel Titius* en a donné une nouvelle édition à Leipsig en 1755, in-4.° Elle est ornée d'une préface savante, sur la vie et les ouvrages de *Craig*. Cet auteur y calcule la force et la diminution des choses probables. Il établit d'abord que tout ce que nous croyons sur le témoignage des hommes, inspirés ou non, n'est que probable. Il suppose ensuite que cette probabilité va toujours en diminuant, à mesure qu'on s'éloigne du temps auquel les témoins ont vécu ; et par le moyen des calculs algébriques, il trouve que la probabilité de la religion Chrétienne, peut durer encore 1454 ans. Elle seroit nulle après ce terme, si *Jésus-Christ* ne prévenoit cette éclipse par son second avénement, comme il prévint celle de la religion Judaïque par son premier. L'abbé d'*Houteville* a réfuté ces savantes rêve-

ples, dans sa *Religion Chrétienne prouvée par les faits.*

CRAMAIL ou CARMAIN, (Adrien de MONTLUC, comte de) petit-fils du maréchal de *Montluc*, naquit en 1568, et devint maréchal-de-camp, gouverneur du pays de Foix. Il étoit nommé pour être chevalier des ordres du roi, lorsqu'étant entré dans les intrigues de Mad. *du Fargis*, contre le cardinal *de Richelieu*, il fut mis à la Bastille, après la journée des Dupes en 1630. Il mourut en 1646, à 78 ans, ne laissant qu'une fille, qui porta ses biens dans la maison d'*Escoubleau*. Il est auteur de la comédie *des Proverbes*, 1644, in-8°, réimprimée plusieurs fois depuis. On lui attribue aussi les *Jeux de l'inconnu*, recueil de quolibets assez plats ; et les *Pensées du Solitaire*.

I. CRAMER, (Jean-Fréderic) professeur à Duisbourg, conseiller du roi de Prusse, et résident de ce prince à Amsterdam, possédoit le droit, les langues et la science des médailles. Il mourut à la Haye, en 1715. On a de lui : I. *Vindiciæ nominis Germanici contra quosdam obtrectatores Gallos*, Berlin 1694, in-fol. Cet écrit est principalement contre cette question impertinente du Jésuite *Bouhours : Si un Allemand pouvoit être bel esprit ?* II. Une *Traduction* latine de l'*Introduction à l'Histoire* par *Puffendorf*.

II. CRAMER, (Gabriel) né à Genève en 1704, professeur de mathématiques dès l'âge de dix-neuf ans, se fit un nom dans l'Europe par ses progrès dans les sciences exactes. Les académies de Londres, de Berlin, de Montpellier, de Lyon, de Bologne, s'empressèrent à le mettre au nombre de leurs membres. Il mourut en 1752, à 48 ans, à Bagnols en Languedoc, où il étoit allé, dans l'espérance de rétablir sa santé ruinée par le travail. Les mathématiciens lui doivent : I. Une excellente *Introduction à la Théorie des lignes courbes*, imprimée en 1750, in-4.° Il fait usage de l'analyse de *Descartes*, mais en la perfectionnant et en l'appliquant à toutes les courbes géométriques. II. L'*Edition des Œuvres de* Jacques *et* Jean *Bernoulli*, en 6 vol. in-4°, 1743. Ce recueil précieux est fait avec un soin et une intelligence qui méritent la reconnoissance de tous les géomètres. *Cramer* étoit disciple de *Jean Bernoulli*. Il étoit digne d'un tel maître, par ses vastes connoissances dans la géométrie, dans la physique et dans les belles-lettres. C'étoit une encyclopédie vivante. Ses mœurs, sa conduite et son caractère faisoient honneur à la philosophie. Sa famille subsiste encore à Genève, et soutient son nom avec honneur.

III. CRAMER, (Jean-Jacques) né à Elgg dans le canton de Zurich, en 1673, se rendit très-habile dans les langues orientales, et les professa à Zurich et à Herborn. Il mourut dans la première ville, en 1702. Ses principaux ouvrages sont : I. *Exercitationes de ara exteriori Templi secundi*, Leyde 1697, in-4.° II. *Theologia Israëlis*, Basle 1699, in-4.°

IV. CRAMER, (Jean-Rodolphe) frère du précédent, naquit à Elcan en 1678. Il fut professeur d'hébreu à Zurich, après la mort de son frère, et ensuite professeur de théologie. Il eut plusieurs autres places honorables,

et mourut en 1737. On a de lui : I. Un grand nombre de *Thèses théologiques* en latin. II. Plusieurs *Dissertations*, aussi latines. III. Neuf *Harangues*, et d'autres ouvrages, où l'on trouve de l'érudition.

CRAMMER ou CRANMER, (Thomas) né à Astason en Angleterre, l'an 1489, d'une famille noble, professa pendant quelque temps, avec succès, dans l'université de Cambridge. Un mariage, qui le fit chasser de cette école, commença à le faire connoître, et le divorce de *Henri VIII* fixa tous les yeux sur lui. Il fut le premier qui écrivit, en 1530, pour l'appuyer. Son livre, assez mauvais, mais nécessaire à un prince dégoûté de sa femme, lui assura la faveur du roi. *Henri* l'envoya à Rome, pour y disposer les esprits à approuver la dissolution de son mariage. Il se masqua si habilement dans cette cour, que le pape *Clément VII*, quoique prévenu contre lui par sa conduite et par ses ouvrages, le fit son pénitencier. Il passa ensuite en Allemagne, où il se maria secrétement avec la sœur d'*Osiander*, ministre aussi fameux par ses variations que par ses fureurs. Devenu archevêque de Cantorbéry, et depuis long-temps le ministre des passions de *Henri*, il fit déclarer nul, par le clergé d'Angleterre, le mariage de ce prince avec *Catherine d'Aragon*, travailla à l'unir avec *Anne de Boulen*, et ne rougit point d'accompagner cette nouvelle reine à son entrée dans Londres. On sait que cette princesse ne jouit pas long-temps de son triomphe, et que le roi s'oublia jusqu'à l'accuser d'adultère dans la chambre des pairs. La manière dont *Crammer* s'y prit pour défendre *Anne*, sa bienfaitrice, fut d'un courtisan adroit. « Je n'ai jamais eu, SIRE, meilleure opinion d'aucune femme que de la vôtre ; je ne puis la croire coupable. Mais quand je vois la rigueur dont Votre Majesté use envers elle, après l'avoir si tendrement aimée, je ne saurois m'imaginer qu'elle soit entièrement innocente. J'ai été comblé de ses bienfaits ; souffrez donc, SIRE, que je me borne à demander à Dieu qu'elle se justifie pleinement. „ L'exemple de cet évêque schismatique enleva plus de fidelles à l'église Catholique, que tous ses raisonnemens. Plusieurs citoyens furent condamnés à mort, pour n'avoir pas voulu reconnoître la suprématie de *Henri*. (*Voyez* ÉDOUARD VI.) *Crammer*, l'instigateur de ces meurtres, ne prévoyoit pas qu'il périroit aussi un jour sur un échafaud. Au commencement du règne de la reine *Marie*, il fut arrêté comme un traître et un hérétique. Il abjura, dans l'espérance de sauver sa vie. *Marie* ne songea pas moins à le faire brûler. Alors il rétracta son abjuration, et déclara, sur le bûcher, qu'il mouroit Luthérien. L'abbé *Millot* dit qu'il étendit dans les flammes la main qui avoit signé l'abjuration, et la tint immobile jusqu'à ce qu'elle fût entièrement brûlée. Son supplice est du 21 mars 1556 : il avoit 65 ans. Les Protestans ont dit autant de bien de ce prélat courtisan, que les Catholiques en ont dit de mal. « Mais quel homme, suivant *Bossuet*, qu'un évêque qui étoit en même temps Luthérien, marié en secret, sacré archevêque suivant le Pontifical Romain, soumis au pape dont il détestoit la puissance, disant

la Messe qu'il ne croyoit pas, et donnant pouvoir de la dire. ! » C'est pourtant cet homme, que *Burnet* donne pour un *Athanase* et pour un *Cyrille;* tant l'esprit de parti fascine les yeux, et tant il est dangereux qu'un controversiste se mêle d'être historien ? On a de *Crammer :* I. La *Tradition nécessaire du Chrétien.* II. *Defensio Catholicæ Doctrinæ*, à Embden, 1557, in-8°; et plusieurs ouvrages en anglois et en latin.

CRAMOISY, (Sébastien) imprimeur de Paris, se distingua par une grande capacité dans son art. On lui donna la direction de l'imprimerie du Louvre, nouvellement établie par les soins du cardinal *de Richelieu.* C'est sous son administration que parurent les grands livres imprimés au Louvre. Ses éditions n'étoient ni aussi belles, ni aussi exactes que celles des *Étienne*, des *Manuce*, des *Plantin* et des *Frobens ;* mais, après les chefs-d'œuvre de ces célèbres imprimeurs, elles peuvent tenir une place honorable. *Cramoisy* unit la probité aux lumières, ce qui le fit appeler à diverses places. Il fut échevin, président de la jurisdiction consulaire, administrateur des hôpitaux. Les ouvrages les plus remarquables qu'il ait imprimés, sont l'*Histoire ecclésiatique* de *Nicéphore*, deux vol. in-folio; *St. Chrysostôme*, 9 vol. in-folio; la collection d'*André Duchesne*, 5 vol. in-folio; les œuvres de *Sirmond* et de *Pétau ; Geographia sacra*, 1641, in-folio, rare. Il mourut à Paris en 1661, à 84 ans. Le *Catalogue de ses Editions* a été imprimé plus d'une fois par lui et par son petit-fils, qui lui succéda dans la direction de l'imprimerie royale, mais qui n'eut ni ses talens, ni son exactitude. *Louis XIV* fit venir de Lyon, en 1691, *Jean Anisson*, qui le remplaça, et qui soutint la réputation de l'imprimerie royale.

CRANAÜS, successeur de *Cécrops* au trône d'Athènes, fut détrôné par *Amphyction*, son gendre. Sous son règne, arriva le fameux déluge de *Deucalion* en Thessalie.

CRANTOR, philosophe et poëte Grec, natif de Solos en Cilicie, fut un zélé défenseur de la doctrine de *Platon*, et le premier qui la commenta. Il mourut d'hydropisie, dans un âge peu avancé, laissant plusieurs ouvrages, que nous n'avons plus. *Cicéron* parle très-avantageusement d'un ouvrage qu'il avoit fait sur le deuil, *de luctu.* Il l'appelle un petit livre, mais un livre d'or que l'on doit apprendre mot à mot. *L. 2. Quest. Academ.* Ce livre du deuil est le même qu'il appelle *de la Consolation*, dans le premier livre de ses Tusculanes. Crantor florissoit vers l'an 315 avant J. C.

CRANTZ, (Martin) imprimeur du 15e siècle, fut appelé à Paris, avec *Ulric Gering* et *Michel Friburger*, par la maison de Sorbonne, en 1470. Ce sont eux qui apportèrent les premiers l'art typographique de Mayence en France; et le premier livre imprimé par eux, fut les Épîtres de *Gaspard Rinus Pergamensis.* Le caractère dont ils se servirent pour l'impression de cet ouvrage et de quelques autres, est rond, de *gros romain.* Il s'y rencontre souvent des lettres à demi-formées, des mots achevés à la main, des inscriptions manuscrites, les

lettres initiales en blanc, pour donner le moyen de les peindre en azur ou en or. Le papier est fort et collé, sans être bien blanc. Le *Florus* commence par le *folio-verso*. Les lettres alphabétiques au bas des feuillets, commencèrent à être mises par eux au *Platea de usuris*, vers l'an 1476.

CRANTZ, *Voyez* KRANTZ.

CRANUS, régna cinquante-quatre ans sur les Aborigènes, peuple d'Italie. Il fit honorer sa mère *Crané* comme une divinité, et lui consacra un temple sur les bords du Tibre.

I. CRAON, (Pierre de) qui vivoit dans le 12e siècle, fit des vers et des chansons qui sont conservées dans un manuscrit de la Bibliothèque du roi. « Il aimoit, disoit-il, par droit d'héritage, parce que de tout temps dans sa maison on avoit été amoureux et galant de père en fils. »

II. CRAON, (Pierre de) d'une famille ancienne, qui tire son nom du petit village de Craon en Anjou, s'attacha à *Louis* d'*Anjou*, qui étoit alors en Italie. Ce prince l'envoya en France, pour chercher de l'argent et du secours; mais au lieu de remplir sa commission, il se livra à la débauche avec les courtisanes de Venise. Le duc d'*Anjou*, ayant attendu long-temps sans en avoir de nouvelles, mourut de chagrin. Le duc de *Berri* menaça le commissionnaire infidèle de le livrer au dernier supplice; mais sa naissance et ses richesses le sauvèrent. *Craon* se fit connoître par un nouveau crime, qui réveilla la mémoire du premier. Le duc d'*Orléans* l'avoit disgracié : il s'imagina que le connétable *de Clisson* lui avoit rendu de mauvais offices, et il l'assassina à la tête d'une vingtaine de scélérats, le jour de la Fête-Dieu, 14 juin 1391. Le connétable n'étant pas mort de ses blessures, poursuivit son assassin, réfugié chez le duc de *Bretagne*, qui lui dit en le recevant : *Vous avez fait deux fautes dans la même journée; la première d'avoir attaqué le Connétable, et la seconde de l'avoir manqué.* Les biens de l'assassin furent confisqués, et donnés au duc d'*Orléans*; son hôtel changé en un cimetière, et ses châteaux démolis. Avant ce meurtre, lui et *Maisières* avoient obtenu du roi *Charles VI*, qu'on donneroit des confesseurs aux criminels qui alloient au supplice. *Richard II*, roi d'Angleterre, demanda sa grace quelque temps après, et l'obtint. *Craon* revint à la cour, s'y montra hardiment; tandis que *Clisson*, qui avoit si bien mérité de l'état, en étoit banni. Sa postérité masculine s'éteignit vers 1440; celle de la branche aînée avoit fini vers 1371. Cette famille étoit une branche des anciens comtes de Nevers, et s'en étoit séparée vers le 11e siècle.

CRAPONE, (Adam de) gentilhomme Provençal, natif de Salon, fit en 1558, le canal qui porte son nom, tiré de la Durance jusqu'à Arles. Il avoit aussi entrepris de joindre les deux mers en France : projet qui ne fut exécuté que sous *Louis XIV*, quoique *Henri II* lui eût donné des commissaires pour commencer ce travail important. *De Crapone* entendoit parfaitement les fortifications. Le roi *Henri II* le préféroit aux étrangers que la reine *Catherine de Médicis* protégeoit au préjudice des François. Ce

prince l'ayant envoyé à Nantes en Bretagne, pour démolir une citadelle commencée sur un mauvais terrain, il fut empoisonné par les premiers entrepreneurs, âgé seulement de 40 ans.

CRASOCKI, (Jean) gentilhomme Polonois, contribua beaucoup à procurer au duc d'*Anjou* la couronne de Pologne, au milieu du 16e siècle. Dans le cours de ses voyages, il s'étoit arrêté quelques années en France, où il avoit fait les plaisirs de la cour de *Charles IX*, par la vivacité de son esprit, comme il en avoit causé la surprise par la petitesse de sa taille et par la délicatesse de ses traits. Ce gentilhomme s'attira les bonnes graces et les bienfaits du roi, et de *Catherine de Médicis*. Enfin, comblé de richesses, et pénétré de gratitude et d'admiration, il retourna dans sa patrie. Le roi *Sigismond-Auguste* vivoit encore : le nain Polonois ne cessoit de l'entretenir et de l'intéresser, ainsi que les grands du royaume, par le récit de ce qui l'avoit frappé durant son séjour en France. Il aimoit sur-tout à s'étendre sur les vertus et les exploits de *Henri*, duc d'*Anjou*, frère du roi. Son langage, animé par la reconnoissance, fit une vive impression sur les Polonois, qui desirèrent ce prince pour souverain. *Crasocki* repassa en France, pour y faire connoître les dispositions de la noblesse en faveur de *Henri ;* et lorsque celui-ci fût monté sur le trône, il fut, pendant sa courte administration, un de ses sujets les plus fidelles et les plus zélés.

CRASSET, (Jean) natif de Dieppe, Jésuite, mort en 1692, dans un âge assez avancé, publia, en 1670, des *Méditations pour tous les jours de l'année ;* l'*Histoire du Japon*, etc. en 2 vol. in-4°, dont le premier renferme des détails curieux, et dont le second n'est presque qu'un martyrologe ; une *Dissertation* sur les oracles des Sibylles, 1684, in-8°, elle fut attaquée par *Jean de March*. Ses *Livres de piété* ont été beaucoup lus. Il dirigea avec succès sa société, et y jouit de beaucoup de considération.

I. CRASSO, (Jules-Paul) médecin de Padoue, ne cultiva pas moins les langues et les belles-lettres, que son art. Il mourut en 1574. On a de lui : Une *Traduction Latine* des *Ouvrages* d'*Aretæus* et de *plusieurs autres anciens Médecins Grecs*, qu'il a rendus avec fidélité, et même avec élégance.

II. CRASSO, (Laurent) Italien, est auteur des *Eloges des Hommes-de-lettres de Venise*, en 2 vol. in-4° : ouvrage publié en 1666, devenu rare et recherché, quoique peu estimé ; il fourmille de fautes.

CRASSOT, (Jean) né à Langres, professeur de philosophie au collége de Sainte-Barbe, mort en 1616, se fit connoître des savans par une *Logique* et une *Physique* bonnes pour son temps, et des badauds Parisiens, par le talent de redresser ses longues oreilles, et de les abaisser à son gré. C'est l'abbé *de Marolles* qui nous apprend cette anecdote dans ses *Mémoires*.

I. CRASSUS, (*Publius-Licinius*) jurisconsulte Romain, de l'illustre famille des *Crassus*, qui a donné plusieurs consuls, fut élevé à la souveraine prêtrise l'an 131 avant J. C. Il passa en Asie, à la tête de l'armée Romaine, destinée contre *Aristonicus ;* mais

il fut vaincu dans une grande bataille, et pris par les Thraces, qui étoient à la solde d'*Aristonicus*. *Crassus*, ayant frappé le soldat qui le conduisoit, fut tué d'un coup de poignard, et enterré à Smyrne. Il avoit quitté sa dignité de grand pontife pour commander les armées; ce qui étoit alors sans exemple.—*Voyez* GRASSIS, n° I.

II. CRASSUS, (*Marcus-Licinius*) de la même famille que le précédent, commerça d'abord en esclaves. Il ne possédoit alors que trois cents talens environ; mais depuis il acquit de si grandes richesses, qu'il donna un festin public au peuple Romain, dans lequel il distribua à chaque citoyen autant de blé qu'il pouvoit en consommer pendant trois mois. L'inventaire de ses biens, lorsqu'il marcha contre les Parthes, montoit à sept mille et cent talens. *Un homme*, selon lui, *ne devoit pas passer pour riche, s'il n'avoit de quoi entretenir une armée*. La crainte des fureurs de *Cinna* et de *Marius*, l'obligea de se retirer en Espagne, où il resta caché pendant huit mois dans une caverne. Dès qu'il put reparoître, il signala son courage dans la guerre contre les esclaves, mérita l'honneur du petit triomphe, fut fait préteur l'an 71 avant J. C., et défit *Spartacus*, chef des esclaves rebelles. Il fut consul l'année suivante avec *Pompée*, puis censeur; enfin il exerça une espèce de triumvirat avec *Pompée* et *César*. Cette union ne fut durable qu'avec le premier. *Crassus* devenu consul une seconde fois, eut en partage la Syrie. En passant par la Judée, il pilla le trésor du temple de Jérusalem. Son avidité lui inspira la pensée d'entreprendre la guerre contre les Parthes. Il dévoroit déjà en espérance toutes leurs richesses, lorsque son armée fut défaite par *Suréna*, leur général. Vingt mille Romains restèrent sur le champ de bataille, et dix mille furent faits prisonniers. Les restes de l'armée s'échappèrent à la faveur des ténèbres, et furent poursuivis par les Parthes. *Crassus*, invité à une conférence par le général ennemi, fut forcé de s'y rendre par la mutinerie des soldats, et ne tarda pas de s'appercevoir que le dessein de *Suréna* étoit de le prendre vivant. Il se mit en défense, et fut tué les armes à la main, l'an 53 avant J. C. Les Parthes lui ayant coupé la tête, la portèrent à *Orodes* leur roi, qui fit couler de l'or fondu dans sa bouche, en disant ces mots : *Rassasie-toi de ce métal, dont ton cœur a été insatiable*. Malgré les justes reproches que méritoit ce Romain, on est forcé de lui donner quelques éloges. La fermeté qu'il montra en apprenant la mort de son fils, qui avoit péri dans cette malheureuse expédition, étoit d'un héros. Les paroles qu'il adressa à ceux qui l'environnoient, lorsqu'il fut obligé d'aller se mettre entre les mains de *Suréna*, n'honorent pas moins sa mémoire. *Dans quelque lieu*, leur dit-il, *que vous conduise la fortune, dites par-tout que* Crassus *a péri trompé par ses ennemis, et non pas livré par ses soldats*. *Crassus* étoit, selon *Plutarque*, savant en histoire, et n'étoit point ignorant en philosophie. Il s'étoit attaché aux livres d'*Aristote*, qu'il étudia sous un maître nommé *Alexandre*, le seul de ses amis qu'il mena toujours à la campagne. Dans le chemin, il lui donnoit un chapeau, pour le garantir de l'ardeur du soleil, et ne manquoit pas de le lui redemander au

retour. Le disciple, tout riche qu'il *étoit*, ne fit jamais rien pour son maître; et il est difficile de dire si celui-ci étoit plus pauvre, dit *Plutarque*, quand il entra chez *Crassus*, que lorsqu'il en sortit.

III. CRASSUS, (*L. Licinius*) orateur Romain, dont *Cicéron* fait souvent l'éloge, se distingua autant par son éloquence que par son caractère ferme. Il repoussa un licteur du consul *Philippe*, qui venoit pour l'arrêter, en disant : *Je ne reconnois point* Philippe *pour consul, puisqu'il ne me reconnoît pas pour sénateur*. Il plaidoit contre *Brutus*, citoyen débauché et peu digne du nom qu'il portoit. Le convoi de *Junie* passe par hasard devant l'endroit où se tenoit le jugement; alors *Crassus* apostrophant vivement Brutus : *Que veux-tu*, lui dit-il, *que* Junie *annonce de ta part à ton père ?*... *Domitius* reprochoit à *Crassus* qu'il avoit pleuré la mort d'un poisson rare qu'il nourrissoit dans son vivier. — *Pour vous*, répondit Crassus, *vous n'êtes pas si tendre, et vous n'avez pas même pleuré la mort de vos trois femmes.*

CRATÉIS, (Mythol) divinité mére de *Scylla*, fut regardée comme la protectrice des sorciers, et présidant à leurs enchantemens.

I. CRATÈRE, favori d'*Alexandre* le *Grand*, et rival d'*Antipater*, plut au conquérant Macédonien, par un air noble et majestueux, un esprit élevé, et un grand courage. C'étoit un courtisan vertueux, qui conserva les mœurs dures des Macédoniens, et qui parloit à son maître avec beaucoup de franchise. Aussi ce prince disoit : « Éphestion *aime en moi* Alexandre, *et* Cratère *aime le Roi* ». Il l'employoit pour traiter avec les Macédoniens, tandis qu'*Éphestion* traitoit avec les Perses. Après la mort d'*Alexandre*, il fut tué dans un combat contre *Eumenès*, qui le voyant expirer, descendit de cheval pour lui rendre les derniers devoirs.

II. CRATÈRE, Athénien, qui avoit recueilli les *Décrets* de ses concitoyens, ne doit pas être confondu avec le favori d'*Alexandre*. *Bayle* dit avec raison qu'il n'est pas vraisemblable que l'ami de ce héros se fût assujetti à écrire tous les arrêts du sénat de sa patrie; que ce travail demande un greffier, et non un homme de guerre. Les savans regrettent cet ouvrage, qui n'est pas venu jusqu'à nous.

I. CRATÈS, fils d'*Asconde*, disciple de *Diogène* le *Cynique*, naquit à Thèbes en Béotie. Il se livra de bonne heure à la philosophie, et pour n'être pas distrait pas les soins temporels, il vendit ses biens, et en donna le produit à ses concitoyens. C'est du moins ce que rapporte *Anthistènes*, et d'après lui *Diogène-Laërce*. *Philostrate*, qui raconte le même fait, dit qu'il jeta son argent dans la mer, en disant : *Périssez, funestes richesses; je vous engloutis de peur que vous ne m'engloutissiez.* D'autres disent qu'il déposa cet argent chez un banquier, à condition qu'il le donneroit à ses enfans, s'ils étoient insensés, c'est-à-dire, s'ils négligeoient la philosophie; et au public, s'ils la cultivoient, car ils n'auroient besoin de rien. On lui attribue ce tarif de dépense, assez plaisant : *Il faut donner à un Cuisinier dix mines, à un Médecin une dragme, à un flatteur cinq talens, de la*

fumée à un homme à conseils, un talent à une Courtisane, et trois oboles à un Philosophe. Lorsqu'on lui demandoit à quoi lui servoit la philosophie : — *A apprendre*, répondoit-il, *à se contenter de légumes, et à vivre sans soins et sans inquiétudes.* Habillé fort chaudement en été, et fort légèrement en hiver, il se distinguoit en tout des autres hommes. Il étoit d'une mal-propreté insupportable, et cousoit à son manteau des peaux de brebis sans préparation ; singularité qui, jointe à sa laideur naturelle, en faisoit une espèce de monstre. *Alexandre*, curieux de voir ce Cynique, lui offrit de rebâtir Thèbes sa patrie. — *Pourquoi cela*, lui répondit Cratès ? *Un autre* Alexandre *la détruiroit de nouveau. Le mépris de la gloire, l'amour de la pauvreté tiennent lieu de patrie : ce sont des biens que la fortune ne me ravira jamais.* Sa vertu lui mérita la plus haute considération dans Athènes. Il connut toute la force de cette espèce d'autorité publique, et il s'en servit pour rendre ses compatriotes meilleurs. Patient jusqu'à supporter les coups, il ne se vengea d'un soufflet qu'il avoit reçu d'un certain *Nicodrome*, qu'en faisant écrire au bas de sa joue enflée : *Nicodromus fecit ; C'est de la main de Nicodrome.* Quoiqu'il fût laid et bossu, il inspira la passion la plus violente à *Hipparchie*, sœur du philosophe *Métrocle*. Il fit tout ce qu'il put pour la détacher d'un goût qui pouvoit paroître peu délicat. Il se présenta un jour tout nu devant son amante : *Voilà*, dit-il en lui montrant un corps hideux, *l'époux que vous demandez ;* et jetant à terre son bâton et sa besace : *Voici*, ajouta-t-il, *tout son bien...* *Hipparchie* persistant dans son amour, le Cynique l'épousa ; mais il est absurde de croire ce que rapportent *Diogène-Laërce*, *Sextus-Empiricus* et *Apulée*, qu'il proposa à sa femme de consommer le mariage sous le Portique, et qu'elle y consentit. *Cratès* eut d'*Hipparchie* deux filles. Il les maria à deux de ses disciples, et les leur confia trente jours à l'avance, pour essayer s'ils pourroient vivre avec elles. Il vivoit vers l'an 328 avant J. C. On trouve des *Lettres* de lui dans les *Epistolæ Cynicæ*, imprimées en Sorbonne, sans date : livre rare.

II. CRATÈS, philosophe académicien d'Athènes, et disciple de *Polémon*, auquel il succéda dans son école, vers l'an 272 avant J. C. Ces deux philosophes s'aimèrent toujours avec une extrême tendresse. *Cratès* eut pour disciples *Arcésilaüs*, *Bion* de Boristhène, et *Théodore*, chef d'une secte. Il fut employé par ses compatriotes dans plusieurs ambassades.

CRATÉSIPOLIS, reine de Sicyone, se signala par sa valeur : c'est à cette qualité si rare dans une femme, qu'elle dut la conservation de ses états. Après la mort d'*Alexandre* son époux, s'étant mise à la tête des soldats qui lui étoient demeurés fidelles, cette héroïne marcha fièrement contre ceux de ses sujets qui avoient pris occasion de la mort du roi pour se révolter. Elle en fit pendre trente ou quarante des plus mutins, et rétablit par-tout le calme. Après avoir conquis son royaume, elle sut le gouverner, et fut enlevée à son peuple l'an 314 avant J. C., laissant une mémoire immortelle.

CRATINUS, un des meilleurs poëtes et des plus grands buveurs de son temps, se fit connoître à Athènes par ses *Comédies*, et mourut à 97 ans, vers l'an 432 avant l'ère chrétienne. Sa plume n'épargnoit personne, pas même les premiers magistrats de la république. Quoiqu'une basse bouffonnerie et une grossière obscénité fissent ordinairement le fond des Comédies de *Cratinus*, le petit peuple d'Athènes le chassa une fois avec sa troupe, parce que la scène n'étoit pas assez bassement comique à son gré. *Quintilien* porte un jugement avantageux de ses pièces de théâtre ; mais les fragmens qui nous restent sont trop peu de chose pour décider s'il méritoit cet éloge.

CRATIPPUS, philosophe Péripatéticien de Mitylène, où il enseigna la philosophie, alla ensuite à Athènes, et eut pour disciples le fils de *Cicéron* et *Brutus*. *Pompée* alla le voir après la bataille de Pharsale, et lui proposa des difficultés contre la providence. Le philosophe consola le guerrier, et justifia la Divinité.

CRATON *ou* DE CRAFFTHEIM, (Jean) né à Breslaw, en 1519, fut médecin des empereurs *Ferdinand I*, *Maximilien II* et *Rodolphe II*. C'est à cette occasion qu'il parodia un vers d'*Horace* :

Principibus placuisse viris non ultima laus est.

Il change ainsi :

Cæsaribus placuisse tribus non ultima laus est.

Ce docteur mourut en 1585, à 66 ans, dans sa patrie. On a de lui : *Isagoge Medicinæ*, à Venise, en 1560, in-8°, et plusieurs ouvrages estimés des gens de l'art. L'auteur avoit pratiqué la médecine avec beaucoup de succès. C'étoit un homme de bonne mine, et il ressembloit parfaitement à l'empereur *Maximilien II*. On l'accusoit d'avoir l'humeur chagrine, et d'être trop attaché à l'argent.

CRAYER, (Gaspard) peintre d'Anvers, mort à Gand en 1669, réussit également dans l'histoire et dans le portrait. Le célèbre *Rubens* le regardoit comme son émule; et ce n'est pas un petit éloge pour ce peintre. La nature est rendue, dans ses ouvrages, avec une expression frappante et un coloris enchanteur.

I. **CRÉBILLON**, (Prosper Jolyot de) né à Dijon le 15 février 1674, d'un greffier en chef de la chambre des comptes, étudia au collége *Mazarin*, fit son droit et fut reçu Avocat. il se mit à Paris chez un procureur, pour s'y former à l'étude du barreau ; mais l'impétuosité de sa jeunesse fut un obstacle à ses succès. *Prieur*, c'étoit le nom de son procureur, lui voyant une répugnance naturelle pour la chicane, lui proposa de travailler pour le théâtre. Après avoir refusé plusieurs fois, le jeune *Crébillon* donna *Idoménée*, et ensuite *Atrée*. *Prieur*, attaqué d'une maladie mortelle, s'étoit fait porter à la première représentation de cette dernière Pièce; il dit à l'auteur en l'embrassant : *Je meurs content, je vous ai fait poëte, et je laisse un homme à la Nation.* — Le jeune auteur marchoit avec gloire dans cette nouvelle carrière, lorsqu'il devint passionnément amoureux, et son amour finit par le mariage. Son

père, indigné contre lui de le voir livré au démon de la poésie, le déshérita ; mais étant tombé malade quelque temps après en 1707, il le rétablit dans tous ses droits. Ce rétablissement étoit assez inutile : tout le bien qu'il laissoit, avoit été ou vendu ou saisi. *Crébillon* se trouva, à la fleur de son âge, avec des lauriers et point de fortune. La mort de sa femme, arrivée en 1711, vint augmenter ses inquiétudes. Le sort ne répara ses injustices que long-temps après, en lui procurant l'emploi de censeur de la police, et en 1731 une place à l'académie Françoise. Son Discours de réception fut en vers; lorsqu'il récita celui-ci,

Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma plume.

Tous les spectateurs applaudirent avec transport, en reconnoissant sa vérité. Il obtint de plus grandes récompenses sur la fin de sa carrière, qui a été longue. Son tempérament étoit extrêmement robuste; et s'il l'eût ménagé, ses jours se seroient étendu plus loin. Sa manière de vivre étoit assez singulière. Il dormoit peu, et couchoit presque sur la duré, non par mortification, mais par goût. Toujours entouré d'une trentaine de chiens et de chats, il avoit fait de son appartement une espèce de ménagerie. Pour dissiper les mauvaises exhalaisons de ces animaux, il fumoit beaucoup de tabac; mais cette odeur ne remédioit pas entièrement à la corruption de l'air. Quand on lui demandoit le motif qui l'avoit déterminé à la solitude et à la société des animaux, il répondoit : *C'est que je connois les hommes.* S'il étoit malade, il se gouvernoit à sa fantaisie, ne voulant observer aucun régime, et se moquant des médecins et des remèdes. Il eut pendant long-temps une érysipelle aux jambes, et il mourut de ses suites le 17 juin 1762, à l'âge de 88 ans. Il aimoit la solitude, et là, à l'abri de toute distraction, il imaginoit des plans de romans, et les composoit ensuite de tête sans rien écrire. Un jour qu'il étoit fortement occupé, quelqu'un entra brusquement chez lui : « Ne me troublez point, lui cria-t-il ; je suis dans un moment heureux : je vais faire pendre un ministre fripon, et chasser un ministre imbécille. » *Crébillon* étoit modeste, vrai, sensible, d'un abord facile, officieux, enchanté des succès des jeunes auteurs, et les échauffant de sa flamme. La candeur et la facilité de ses mœurs alloient jusqu'à la bonhomie. Il ne se permettoit les bons mots qu'avec son fils, homme plein de sel et d'esprit. Se trouvant un jour dans une grande compagnie, on lui demanda *quel étoit celui de ses ouvrages qu'il estimoit le plus ?* question qui avoit été faite autrefois au grand *Corneille.* — *Je ne sais pas*, répondit-il, *quelle est ma meilleure production ; mais*, ajouta-t-il en montrant son fils, *voilà sans doute la plus mauvaise.* — *C'est*, répliqua vivement celui-ci, *qu'elle n'est pas du Chartreux.* Il faut se rappeler que les ennemis de ce grand homme avoient fait courir le bruit ridicule, qu'il devoit ses belles pièces à un solitaire de ses amis. *Crébillon* est le créateur d'une partie qui lui appartient en propre, de cette terreur qui est l'un des objets de la véritable tragédie. Après une représentation d'*Atrée*, on lui demandoit pourquoi il avoit adopté le genre

terrible ? « Je n'avois point à choisir, répondit-il, *Corneille* avoit pris le Ciel, *Racine* la Terre; il ne me restoit plus que l'Enfer : je m'y suis jeté à corps perdu » : Hardi dans ses peintures, mâle dans ses caractères, et terrible dans ses plans, il marche avec gloire à la suite des tragiques de l'ancienne Grèce; mais il eût été à souhaiter qu'à leur exemple, il eût moins employé ces déguisemens, ces reconnoissances, qui appartiennent plutôt au roman qu'à la tragédie. C'est par *Idoménée* qu'il débuta en 1705. Quoiqu'on s'apperçoive que c'est l'ouvrage d'un jeune homme, que l'intrigue est foible et la diction lâche, on y admire cependant de beaux endroits et d'heureuses situations. Les scènes entre le père et le fils produisent le plus vif intérêt. Le sujet ne touche pas moins : son seul défaut est d'approcher de celui d'*Iphigénie en Aulide*. Bientôt après *Crébillon* développa tout ce qu'il étoit, dans sa tragédie d'*Atrée*, qui a un caractère plus fier et plus original. Le terrible, le pathétique qui y règnent, frappent tous les connoisseurs. Le rôle d'*Atrée* est l'un des plus beaux de notre théâtre; il se soutient dans toutes ses parties. La scène de la reconnoissance est admirable; celle de la coupe est du plus grand tragique. Le rôle de *Plisthène* forme un beau contraste avec celui d'*Atrée*. En un mot, cette tragédie, au défaut près de la seconde réconciliation, est de la plus grande manière. Le poëte, à la vérité, a fait entrer de l'amour et un amour peu intéressant dans ce sujet terrible; mais le public, accoutumé alors aux fadeurs ridicules de la tendresse, n'auroit pu supporter un spectacle si effrayant, sans un peu de galanterie. Cette pièce, jouée en 1707, eut dix-huit représentations. Un Anglois qui avoit assisté à la première, dit à l'auteur que sa tragédie étoit plus faite pour le théâtre de Londres que pour celui de Paris; que cependant, tout Anglois qu'il étoit, la coupe pleine de sang l'avoit fait frémir. *Ah, Monsieur*, dit-il à *Crébillon*, *Transeat à me calix iste*. *Electre*, jouée à la fin de la même année, eut un brillant succès. Le fond du sujet intéresse et il est peint avec beaucoup de force; le rôle d'*Électre* est supérieur, ainsi que ceux d'*Oreste* et de *Palamède*. Ce dernier rôle, dit *Voltaire*, étoit celui qui en imposoit le plus. « On s'est apperçu depuis, ajoute-t-il, que ce rôle de *Palamède* est étranger à la pièce, et qu'un inconnu obscur qui fait le personnage principal dans la famille d'*Agamemnon*, gâte absolument ce grand sujet, en avilissant *Oreste* et *Électre*. Ce roman, qui fait d'*Oreste* un homme fabuleux sous le nom de *Tydée*, et qui le donne pour fils de *Palamède*, a paru trop peu vraisemblable. On ne peut concevoir comment *Oreste*, sous le nom de *Tydée*, ayant fait tant de belles actions à la cour de *Thyeste*, ayant vaincu les deux rois de Corinthe et d'Athènes; comment un héros, connu par ses victoires, est ignoré de *Palamède*. On a sur-tout condamné *la partie carrée* d'*Électre* avec *Itis*, fils de *Thyeste*, et d'*Iphianasse* avec *Tydée*, qui est enfin reconnu pour *Oreste*. Ces amours sont d'autant plus condamnables, qu'ils ne servent en rien à la catastrophe. On ne parle d'amour dans cette pièce que pour en parler. C'est une grande faute, il faut l'avouer,

d'avoir rendu amoureuse cette *Electre*, âgée de 40 ans, dont le nom même signifie *sans foiblesse*, et qui est représentée dans toute l'antiquité, comme n'ayant jamais eu d'autre sentiment que celui de la vengeance de son père Il y a de belles tirades dans l'*Electre*. On souhaiteroit en général, que la diction fût moins vicieuse, le dialogue mieux fait, les pensées plus vraies. » Ces observations de *Voltaire*, quoique sévères, ont paru justes aux connoisseurs. En effet, il faut convenir qu'*Electre* amoureuse n'est pas de la dignité du cothurne Grec; mais cet amour produit une scène touchante, celle dans laquelle *Electre* veut empêcher *Itys* d'aller aux autels. Les autres défauts de cette pièce sont trop de complication, de longueurs, de descriptions : une partie du second acte est écrite du style de l'épopée. *Voltaire* a donné le même sujet sous le nom d'*Oreste*. Lorsqu'il présenta sa pièce à *Crébillon*, censeur des ouvrages dramatiques, il commença par s'excuser de ce qu'il avoit osé être son rival; on dit que *Crébillon* lui répondit : *J'ai été content du succès de mon* Électre. *Je souhaite que le Frère vous fasse autant d'honneur que la Sœur m'en a fait.* —La tragédie de *Rhadamiste*, qu'on représenta trente fois en 1711, est une des plus belles pièces qui soient restées sur notre théâtre, quoique méprisée par *Despréaux*. Un de ses amis ayant voulu lui en faire la lecture lorsqu'il étoit dans son lit, n'attendant plus que l'heure de la mort; le satirique l'interrompit, après en avoir écouté deux ou trois scènes : *Eh ! mon ami*, lui dit-il, *ne mourrai-je pas assez promptement ? Les* Pradons, *dont nous nous sommes moqués dans notre jeunesse, étoient des Soleils auprès de ceux-ci*. Boileau disoit encore de *Crébillon* : « Que c'étoit *Racine* ivre. » Ce qui indisposoit sur-tout ce poëte, c'étoit le style. Celui de *Crébillon* ressemble assez à sa manière : il est vigoureux et énergique; ce qui entraîne souvent des incorrections, des tours durs et barbares; mais ces fautes de grammaire disparoissent devant les beautés mâles, les caractères soutenus et les vers de génie dont ses tragédies étincellent. Il y a d'ailleurs dans *Rhadamiste* du tragique, de l'intérêt, des situations, des vers frappans. La reconnoissance de *Rhadamiste* et de *Zénobie* plaît beaucoup. Le rôle de *Zénobie* est noble; elle est vertueuse et attendrissante. On fit deux éditions de cette pièce en huit jours. *Rhadamiste* reçut les plus grand applaudissemens à Versailles, qui, pour cette fois, fut d'accord avec Paris. *Crébillon* conçut alors assez d'orgueil de son succès pour croire et avouer avec naïveté que les pièces de *Voltaire*, qui commençoient à éclipser sa gloire, n'étoient toutes que *Rhadamiste refait*. Il profita de ce succès pour aller solliciter quelque grace à la cour; il n'y trouva que de la froideur. Quittant, sans regret, un séjour si peu fait pour lui, il prit pour devise : *Ne t'attends qu'à toi seul;* et il continua de travailler pour le théâtre. *Sémiramis*, donnée au théâtre en 1717, fut beaucoup critiquée, et avec raison. Le défaut le plus grand de cette pièce, est que *Sémiramis*, après avoir reconnu *Ninias* pour son fils, en est encore amoureuse; et ce qu'il y a d'étrange, c'est que cet amour est sans terreur et sans intérêt. Les vers sont

mal faits, la conduite très-mauvaise, et nulle beauté n'en rachète les défauts. La tragédie du même nom par *Voltaire*, pleine de beautés supérieures, a fait oublier celle de *Crébillon*. Le public vit avec plaisir *Pyrrhus*. Il y a du génie dans le plan, quoique trop compliqué; mais peu d'intérêt dans la pièce, trop de langueur dans le dialogue et d'apprêt dans le style. Le cinquième acte offre une très-belle situation, il est fâcheux qu'elle soit prévue dès le troisième. Cette pièce fut reprise en 1778, mais sans succès, malgré tous les soins de l'acteur *Molé* pour la faire réussir. *Xercès* avoit précédé *Sémiramis*, et n'avoit eu que deux représentations : on le joua en 1714, mais il n'a été imprimé qu'en 1749. Cette pièce n'est guères mieux conduite que celle de *Cirano de Bergerac*. Le public fut sur-tout révolté de ces vers d'un scélérat nommé *Artaban*, qui va assassiner son maître :

> *Amour d'un vain renom, foiblesse scrupuleuse,*
> *Cessez de tourmenter une ame généreuse;*
> *Digne de s'affranchir de vos soins odieux;*
> *Chacun a ses vertus, ainsi qu'il a ses Dieux.*
> *Dès que le sort nous garde un succès favorable,*
> *Le sceptre absout toujours la main la plus coupable;*
> *Il fait du parricide un homme généreux;*
> *Le crime n'est forfait que pour les malheureux.*

C'étoit tout à la fois de l'atrocité et du galimathias; et il faut avouer que *Crébillon* met trop souvent dans la bouche de ses héros, des maximes détestables, dignes de *Cartouche*. Ce poëte travailla pour le théâtre jusqu'à la fin de ses jours. Il fit représenter *Catilina* en 1749, à 72 ans. Il y avoit si long-temps qu'il avoit promis cette tragédie, que le public s'écrioit quelquefois avec *Cicéron : Jusqu'à quand abuserez-vous*, Catilina, *de notre patience ?* Cet ouvrage annoncé, comme le fruit d'un travail de vingt années, comme un chef-d'œuvre supérieur à toutes les tragédies de *Voltaire*, par les ennemis de ce dernier, fut applaudi avec transport dans les premières représentations; on le jugea plus sévèrement à la lecture. Le héros de la pièce parut un colosse. *Catilina* est trop grand, et les autres personnages trop petits; tout est impitoyablement sacrifié à ce caractère dominant. *Cicéron* est entièrement éclipsé; il perd tout, jusqu'au don de la parole. On fut sur-tout étonné de la manière dont ce grand homme est avili. *Cicéron* conseillant à sa fille de faire l'amour à *Catilina*, étoit couvert de ridicule d'un bout à l'autre de la pièce. Lorsque l'auteur récita cet endroit à l'académie dans une séance ordinaire, il s'apperçut que ses auditeurs, qui connoissoient *Cicéron* et l'histoire Romaine, secouoient la tête. L'auteur s'adressa à l'abbé d'*Olivet*, l'enthousiaste de *Cicéron : Je vois bien*, lui dit-il, *que cela vous déplaît.* — *Point du tout*, répondit cet académicien, *cet endroit est digne du reste. J'ai beaucoup de plaisir à voir* Cicéron *le complaisant de sa fille*. Une courtisane, nommée *Fulvie*, déguisée en homme, étoit encore une étrange indécence. Il y a des défauts de conduite essentiels dans le quatrième acte; le dénouement est étranglé. L'auteur avoit craint

de ne pouvoir renfermer son sujet en moins de sept actes ; il n'en a pas même rempli quatre. La versification est pleine de termes populaires, de phrases barbares, de constructions louches, de tours prosaïques. On trouve au milieu de ces imperfections quelques vers sublimes, jamais six beaux vers de suite ; quatre ou cinq portraits d'hommes illustres, déssinés avec force, mais sans coloris.—*Crébillon* fit le *Triumvirat*, à l'âge de 80 ans. Un de ses amis le pressant de finir cette tragédie, il lui dit : *J'ai encore l'enthousiasme et le feu de mes premières années.* Le public ne jugea pas de même, lorsque la pièce parut, précédée d'une Épître chagrine, dans laquelle il se plaignoit de la plus horrible cabale. Il y a quelquefois des cabales ; mais quelle intrigue du parterre ou des loges, peut empêcher le public de revenir entendre un ouvrage, s'il en est content ? *Crébillon* ne vouloit ni qu'on s'opposât à ses succès, ni qu'on les lui assurât par des moyens avilissans. Un de ses amis lui demandant des billets pour la première représentation de *Catilina* : *Vous savez bien*, lui dit-il, *que je ne veux pas qu'il y ait personne dans le Parterre, qui se croie obligé de m'applaudir.* —*Aussi*, lui répondit son ami, *ce n'est pas pour vous faire applaudir que je vous demande ces billets. Soyez sûr que ceux à qui je les donnerai, seront les premiers à siffler la pièce, si elle le mérite.* —*En ce cas*, dit Crébillon, *vous en aurez.* —Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de lui quelques *Pièces de vers.* Le ton boursouflé y domine ; mais on y rencontre quelques vers heureux. Le génie de *Crébillon*, sembloit avoir été confiné par la nature dans le genre terrible. Vouloit-il faire d'autres vers, même de ceux qu'on se permet dans la société ? Il étoit empoulé ou plat. *Louis XV*, bienfaiteur de *Crébillon*, et pendant sa vie et après sa mort, lui fit élever un tombeau. Ce monument a été exécuté en marbre par le savant ciseau de *le Moine*, dans l'église paroissiale de Saint-Gervais, où le moderne *Eschyle* a été inhumé. Ses *Œuvres* ont été imprimées au Louvre, en 2 vol. in-4.° On en a plusieurs autres éditions inférieures : la première, en 2 vol., grand in-12, 1759 ; l'autre, de 1772, en 3 vol., petit in-12, très-élégante ; une troisième, de 1785, en trois vol. in-8.°, avec figures. *Desray*, libraire à Paris, en a publié une autre dans ces derniers temps, très-recherchée, sur papier vélin, ornée de belles figures, 2 vol. in-8.°

II. CRÉBILLON, (Claude-Prosper Jolyot de) fils du précédent, naquit à Paris le 12 février 1707, et y est mort le 12 avril 1777, à 70 ans. Son père s'étoit fait remarquer par un pinceau mâle et vigoureux ; le fils brilla par les graces, la légéreté, la causticité maligne de sa conversation et de ses écrits, et pourroit être surnommé le *Pétrone* de notre nation, comme son père en est l'*Eschyle*. Aussi l'abbé *Boudot*, qui vivoit familièrement avec lui, lui dit un jour, pour repousser quelques-unes de ses plaisanteries : *Tais-toi... Ton père étoit un grand homme ; tu n'es, toi, qu'un grand garçon.* « *Crébillon* le père, dit *d'Alembert*, peint du coloris le plus noir les crimes et la méchanceté des hommes. Le fils a tracé,

du pinceau le plus délicat et le plus vrai, les raffinemens, les nuances et jusqu'aux graces de nos vices; cette légéreté séduisante qui rend les François ce qu'on appelle *aimables*, et ce qui ne signifie pas *dignes d'être aimés;* cette activité inquiète, qui leur fait éprouver l'ennui jusqu'au sein du plaisir même; cette perversité de principes, déguisée, et comme adoucie par le masque des bienséances: enfin, nos mœurs, tout à la fois corrompues et frivoles, où l'excès de la dépravation se joint à l'excès du ridicule.» Ce parallèle, qui est bien fait, prouve combien est absurde le jugement de l'éditeur de *Ladvocat*, qui dit que les Romans de *Crébillon sont très-intéressans, parce que tous les sentimens y sont puisés dans un cœur sensible.* Ce n'est pas assurément par-là qu'ils intéressent; et l'auteur peint plus qu'il ne sent. Nous ajouterons que ses derniers romans ne sont souvent que de foibles copies des premiers; que dans tous, le style prête beaucoup à la censure, et que le dessin est préférable au coloris. *Crébillon* n'eut d'autre place que celle de censeur royal. Il vécut avec son père, comme avec un ami et un frère. Son mariage avec une Angloise, que *Crébillon* le père n'approuvoit point, ne causa entre eux qu'une mésintelligence passagère. Les principaux ouvrages du fils sont: I. *Lettres de la Marquise au Comte de* ***, 1732, 2 volumes in-12. II. *Tanzaï et Néadarné*, 1734, 2 vol. in-12. Ce roman, plein d'allusions satiriques et souvent inintelligibles, fit mettre l'auteur à la Bastille, et fut plus couru qu'il ne méritoit de l'être. On ne sait à quoi tend cet ouvrage, ni quel en est le but. Il y a d'ailleurs des tableaux trop libres, et le style offre beaucoup de phrases longues et confuses. III. *Les Egaremens du cœur et de l'esprit*, 1736, trois parties in-12. C'est le roman le plus piquant de *Crébillon*. Les mœurs d'un certain monde y sont peintes avec des couleurs vives et vraies. La modestie ne tient pas toujours le pinceau, et les femmes se plaignirent dans le temps, de ce que l'auteur, profondément instruit des déréglemens du cœur humain et s'en exagérant peut-être la perversité, ne croyoit pas assez à la vertu. IV. *Le Sopha, conte moral*, 1745, 1749, 2 vol. in-12. Ce prétendu conte moral, qu'on auroit mieux intitulé: *Anti-moral*, est une galerie de portraits, souvent licencieux, des femmes de tous les états. On ne sait comment M. *de la Bretonne* a pu dire: « qu'il ne connoissoit pas de traité de morale, qui vaille la scène entre *Zulica, Mazulim* et *Nassès*.» Les gens de bien auroient desiré que le romancier eût plus respecté la pudeur; et les gens de goût, qu'il eût mis dans ce roman plus d'action et de variété. V. *Lettres Athéniennes*, 4 vol. in-12, 1771, dont on peut faire les mêmes éloges et les mêmes critiques que de ses autres ouvrages. VI. On a encore de lui: *Ah! quel conte!* 1764, 8 parties, in-12. VII. Les *Heureux Orphelins*, 1754, 2 vol. in-12. VIII. La *Nuit et le moment*, 1755, in-12. IX. Le *Hasard du coin du feu*, 1763, in-12. X. *Lettres de la Duchesse de* ***, etc., 1768, 2 vol. in-12. On lui attribué les *Lettres de la Marquise de Pompadour*, trois petites brochures in-12; mais on doute qu'elles soient de lui. C'est

une espèce de roman épistolaire, écrit avec légéreté et quelquefois avec hardiesse ; mais qui n'apprend que peu de particularités sur celle dont il porte le nom. On a recueilli les *Œuvres de Crébillon fils*, en 11 vol. in-12, 1779.

CREDI, (Laurenzo di) célèbre peintre de Florence, mort en 1530, à 78 ans, fut grand imitateur de *Léonard de Vinci*, et fit de si belles copies de ses tableaux, qu'on les distinguoit difficilement des originaux.

CRÉECH, (Thomas) né à Blanford en Angleterre l'an 1659, cultiva la poésie et les lettres, et n'en vécut pas moins dans l'indigence. Une humeur sombre qui le jetoit dans des passions violentes, fit le malheur de sa vie, et occasionna sa mort. Amoureux d'une demoiselle qui ne répondoit point à ses feux, quoique bien d'autres eussent un facile accès auprès d'elle, il se pendit de désespoir, sur la fin de juin 1700, à 41 ans. On a de lui plusieurs *Traductions* : I. Celle de *Lucrèce*, en vers anglois, imprimée à Oxfort en 1683, in-8.° II. Une autre en prose, du même poëte, avec des notes, préférable à la première : la meilleure édition est de Londres, 1717, in-8.° III. La *Version* de plusieurs morceaux de *Théocrite*, d'*Horace*, d'*Ovide*, de *Juvenal*.

CRELLIUS, (Jean) le second apôtre des Unitaires après *Socin*, d'un village près de Nuremberg, exerça le ministère à Cracovie, professa la théologie dans l'école de cette ville, et y mourut à 42 ans, en 1632. Ses ouvrages tiennent le second rang dans la *Bibliothèque des Frères Polonois*, par la modération du style, et par la profondeur captieuse du raisonnement. Les principaux sont : I. *Traité contre la Trinité* ; Gonde, 1678, in-16 : il a été réfuté par le P. *Pétau*. II. Des *Commentaires sur une partie du Nouveau Testament*. III. Des *Ecrits de Morale*, dans lesquels il permet aux maris de battre leurs femmes. Cette décision révolteroit, à coup sûr nos Françoises. IV. Une *Réponse* à *Grotius*, qui avoit écrit contre *Fauste Socin*. —Il y a eu un autre CRELLIUS, (*Paul*) Luthérien d'Isleb, mort en 1679, qui a écrit contre les Catholiques et les Calvinistes. —Un CRELLIUS, chancelier de Saxe, fut condamné en 1592, à être décapité, pour avoir tenté d'introduire le Calvinisme dans cette contrée.

CRÉMONINI, (César) professeur de philosophie à Ferrare et à Padoue, s'acquit tant de réputation, que les princes et les rois voulurent avoir son portrait. Ses talens étoient obscurcis par de grands défauts, la méchanceté, l'envie, la fourberie, la médisance et l'irréligion. Il étoit né à Cento dans le Modénois, en 1550 ; il mourut à Padoue, de la peste, en 1630, à 80 ans. Ses principaux ouvrages sont : I. *Aminta e Clori favola silvestre*, Ferrare, 1591, in-4.° II. *Il Nascimento di Venetia*, Bergame, 1617, in-12. III. *De Physico auditu*, 1596, in-fol. IV. *De Calido innato*, 1626, in-4.° V. *De Sensibus et facultate appetitâ*, 1644, in-4°, et d'autres ouvrages qui prouvent que son symbole se réduisoit à peu d'articles. Il croyoit l'ame matérielle, capable de corruption, et mortelle, ainsi que l'ame des brutes, au cas, disoit-il, pour se sauver par cette res-

triction captieuse, qu'il fallût suivre les principes d'*Aristote*.

CRÉNIUS, (Thomas) de la Marche de Brandebourg, recteur en Hongrie, correcteur d'imprimerie à Roterdam et à Leyde, mourut dans cette dernière ville, en 1728, à 89 ans, après avoir inondé l'Europe de ses compilations. Les plus utiles sont : I. *Consilia et methodi aureæ studiorum optimè instituendorum*, Roterdam, 1692, in-4.° Ce volume fut suivi de deux autres, imprimés en 1696, à Leyde. Le premier est intitulé : *De Philologiâ, et studiis liberalis doctrinæ*. Le second : *De eruditione comparandâ*. C'est une collection de préceptes sur la manière d'étudier les différentes sciences renfermées dans ces trois livres. Ses autres ouvrages sont : II. *Musæum Philologicum*, 2 volumes in-12. III. *Thesaurus Librorum Philologicorum*, 2 vol. in-8.° IV. *De furibus Librariis*, à Leyde, 1705, in-12. V. *Fasciculi Dissertationum Philologo-Historicarum*, 5 vol. in-12. VI. *Dissertationes Philologicæ*, 2 volumes in-12. VII. *Commentationes in varios Auctores*, 3 vol. in-12.

CRENNE, (Élisène de) savante de Picardie, dans le 16e siècle, dédia à *François I*, les quatre premiers livres de l'*Enéïde* qu'elle avoit traduits. On a encore d'elle un petit ouvrage intitulé : *Des Angoisses douloureuses qui procèdent d'Amour*. L'auteur parut les avoir vivement éprouvées.

CRÉON, roi de Thèbes en Béotie, frère de *Jocaste*, s'empara du gouvernement, après la mort de *Laïus*, mari de sa sœur. *Œdipe*, auquel il céda le sceptre, s'étant retiré à Athènes, il le reprit encore, et se signala par des cruautés. Il fit mourir *Argie* et *Antigone*, celle-ci pour avoir enséveli ses frères, et l'autre son époux. Les dames Thébaines portèrent *Thésée* à lui déclarer la guerre ; et ce héros lui ravit la couronne et la vie, l'an 1250 avant J. C. — Il ne faut pas le confondre avec CRÉON, roi de Corinthe, qui reçut à sa cour *Jason*, et l'accepta pour gendre, quand il se fut dégoûté de *Médée*. Celle-ci, pour se venger, mit le feu au palais de *Créon*, qui y périt avec toute sa famille.

CRÉOPHILE, ancien poëte de l'isle de Samos, fut, dit-on, le maître d'*Homère*, qui célébra ses vertus et sur-tout son hospitalité dans un poëme qui s'est perdu.

CRÈPIN *et* CRÉPINIEN, (Saints) étoient deux frères très-attachés au Christianisme, qui quittèrent Rome pour venir l'annoncer dans les Gaules. Ils s'arrêtèrent à Soissons, où, quoique d'une famille distinguée, ils exercèrent le métier de *Cordonniers*, pour pouvoir répandre plus facilement, à la faveur de leur profession, la lumière de l'Évangile. On les dénonça à l'empereur *Maximien-Hercule*, qui les remit entre les mains du préfet des Gaules, nommé *Rictiovare* ou *Rictius-Varus*. Ce préfet n'ayant pu ébranler la foi des deux frères, il leur fit trancher la tête vers l'an 287. L'intérêt de la vérité nous force à dire, d'après le Père *Longueval*, que quoique leur martyre soit constant, les actes qui en rapportent les circonstances, et qui leur donnent

la profession de *Cordonnier*, sont assez incertains.

CRÉPITUS, (Mythol.) Divinité ridicule des anciens Égyptiens. On la représentoit sous la figure d'un petit enfant accroupi, qui sembloit se presser pour donner plus de liberté aux vents intérieurs qui l'incommodoient.

I. CRÉQUI, (Charles de) prince de Foix, gouverneur du Dauphiné, pair et maréchal de France, étoit devenu duc de *Lesdiguières*, par son mariage avec *Magdeleine* et *Françoise de Bonne*, filles du fameux duc de *Lesdiguières*, qu'il épousa successivement. Il se distingua dans toutes les occasions, depuis le siége de Laon, en 1594, jusqu'à sa mort. Son duel contre Don *Philippin*, bâtard de Savoie, servit beaucoup à répandre son nom. La querelle vint d'une écharpe. *Créqui* ayant emporté un fort sur les troupes du duc de *Savoie*, Don *Philippin*, pressé de se retirer, changea son habit pour celui d'un simple soldat, sans faire attention qu'il laissoit une belle écharpe, devenue le partage d'un homme du régiment de *Créqui*. Le lendemain, un trompette des troupes de Savoie, vint demander les morts : *Créqui* le chargea de dire à Don *Philippin*, qu'il fût plus soigneux à l'avenir de conserver les faveurs des dames. Ce reproche irrita Don *Philippin*, qui lui envoya un cartel. Le François porta par terre le Savoyard d'un coup d'épée, lui donna la vie, et un chirurgien pour le panser. On fit courir le bruit, que *Créqui* s'étoit vanté d'avoir eu du sang de Savoie. Don *Philippin*, indigné contre le duc, l'envoya appeler une seconde fois. Le bâtard de Savoie ne fut pas plus heureux que la première : il laissa la vie près du Rhône en 1599. Depuis ce combat, *Créqui* ne cessa de se signaler. Il reçut le bâton de maréchal de France en 1622, secourut Ast et Verrue contre les Espagnols, prit Pignerol et la Maurienne en 1630, défit les troupes d'Espagne au combat du Tésin en 1636, et fut tué d'un coup de canon au siége de Brême en 1638, agé d'environ 60 ans, comme il se rangeoit près d'un gros arbre pour pointer ses lunettes. On fit ce disque sur sa mort :

Qui fuit eloquii flumen, qui flumen in armis,
Ad flumen, Martis flumine, clarus obit.

On y fait allusion à son éloquence, qui étoit très-persuasive, et qu'il rendoit plus efficace encore par sa politesse et sa magnificence. Il fit éclater ces qualités à Rome, où le roi l'envoya ambassadeur extraordinaire auprès du pape *Urbain VIII* en 1633. Son vrai nom étoit *Blanchefort*. La branche aînée de *Créqui* fut éteinte dans *Antoine de Créqui*, cardinal, évêque d'Amiens, mort en 1574, à 43 ans. Ce prélat héritier de ses frères, laissa tous ses biens à *Antoine de Blanchefort*, fils de sa sœur *Marie de Créqui*. *Charles de Créqui* eut deux fils, *François-Emmanuel*, qui épousa la fameuse duchesse de *Lesdiguières*; et *Charles* duc de *Créqui*, mort en 1687, et dont le fils mourut en 1711, sans laisser des enfans. Mais il existe des branches collatérales des véritables *Créqui* en Artois.

II. CRÉQUI, (François de) arrière-petit-fils du précédent, maréchal de France en 1668, fut défait malgré des prodiges de va-

leur en 1675, près de Consarbrick sur la Sare. C'étoit un homme, dit *Voltaire*, d'un courage entreprenant, capable des actions les plus belles et les plus téméraires, dangereux à sa patrie autant qu'aux ennemis. Échappé à peine, lui quatrième, au combat de Consarbrick, il courut à travers de nouveaux périls se jeter dans Trèves. Il aima mieux être pris à discrétion, que de capituler. Il fut fait prisonnier de *Charles IV*, duc de Lorraine, par la trahison insigne d'un nommé *Bois-Jourdan*, qui fit la capitulation à l'insçu du maréchal. Les deux campagnes de 1677 et 1678, montrèrent en lui des talens supérieurs. Il ferma l'entrée de la Lorraine au duc *Charles V*, le battit à Kochersberg en Alsace; prit Fribourg à sa vue, passa la rivière de Kins en sa présence, le poursuivit vers Offembourg, le chargea dans sa retraite; et ayant, immédiatement après, emporté le fort de Kell l'épée à la main, il alla brûler le pont de Strasbourg. En 1684 il prit Luxembourg, et mourut trois ans après, le quatre février 1687, à 63 ans, avec la réputation d'un homme qui eût pu remplacer le maréchal *de Turenne*, lorsque l'âge auroit modéré le feu de son courage. Le maréchal *de Créqui* étoit général des galères depuis 1661. Le grand *Condé* n'aimoit pas ce capitaine; cependant, après l'affaire de Consarbrick, il ne put s'empêcher de dire à *Louis XIV* : Sire, *Votre Majeté vient d'acquérir le plus grand homme de guerre qu'elle ait eu. Créqui* ne laissa d'*Armande de Saint-Gelais*, son épouse, qu'une fille mariée à *Charles Holland de la Tremoille*, duc de *Thouars*. Voyez Alexandre VII et Bona.

CRÈS, (Mythol.) fils de *Jupiter*, régna après son père sur la Crète, et donna son nom à cette isle, où la plupart des dieux et des déesses avoient pris naissance, et qui étoit célèbre par sa fertilité et ses cent villes, les lois de *Minos*, son labyrinte, et les cérémonies des Curètes et des Corybantes.

CRESCENS, philosophe Cynique vers l'an 154 de J. C., se rendit infame par ses débauches, et par ses calomnies contre les Chrétiens. Il excita *Marc-Aurèle* à les persécuter. C'est contre lui que *St. Justin* écrivit sa seconde *Apologie*, et *Crescens* pour toute réponse le dénonça et le fit mourir.

CRESCENTIIS, (Pierre de) natif de Boulogne, voyagea pendant 30 ans, exerçant la profession d'avocat pour se dérober aux troubles de sa patrie. A l'âge de 70 ans il revint pour s'occuper d'un ouvrage sur l'agriculture, qu'il dédia à *Charles II*, roi de Sicile, qui mourut en 1308. Il est intitulé : *Opus ruralium commodorum*. Il y en a deux éditions rares : à Louvain 1474 : et Florence 1481, in-fol. Il se trouve aussi dans *Rei rusticæ Scriptores* de *Gesner*, Leipzig, 1735, 2 vol. in-4.° On en a une *Traduction* françoise; Paris, 1486, in-fol. Il y en a une italienne, Florence, 1605, in-4.°

CRESCENTIUS NUMANTIANUS, patrice Romain, s'empara du château St-Ange vers 985, et exerça dans Rome des cruautés inouies. Ses crimes ne demeurèrent pas impunis; l'empereur *Othon III* lui fit trancher la tête.

CRESCIMBENI, (Jean-Marie) naquit à Macerata, ca-

pitale de la Marche d'Ancone, en 1663. Ses talens pour la poésie et l'éloquence se développèrent de bonne heure. Ses vers eurent d'abord un goût d'enflure et de pointe; mais le séjour de Rome, et la lecture des meilleurs poëtes Italiens, le ramenèrent à la nature. Non-seulement il changea lui-même de style, mais il entreprit de combattre le mauvais goût, et de donner des règles du bon. Ce fut en partie par ce motif, qu'il travailla à l'établissement d'une nouvelle académie, sous le nom d'*Arcadie*. Les membres de cette compagnie ne furent d'abord qu'au nombre de quatorze; mais il augmenta depuis. Ils s'appellèrent les *Bergers d'Arcadie*, et prirent chacun le nom d'un berger, et celui de quelque lieu de l'ancien royaume d'Arcadie. Le fondateur de cette société en fut nommé directeur en 1690. Pendant 38 ans qu'il conserva ce poste, il déclara la guerre sans ménagement à ces pompeuses extravagances, à ces faux brillans, à ces clinquans que les Italiens avoient pris si long-temps pour de l'or. *Crescimbeni* mourut en 1728 à 64 ans, chanoine de Ste-Marie *in Cosmedin*, membre de la plupart des académies d'Italie, et de celle des *Curieux de la Nature* en Allemagne. Durant sa dernière maladie, il fit les vœux simples des Jésuites. *Crescimbeni* étoit un petit homme maigre, d'une voix cassée et rauque, et dont la figure n'annonçoit pas le génie. Mais des manières engageantes, et une douceur extrême, malgré son tempérament bilieux, lui gagnoient tous les cœurs. Parmi le grand nombre d'ouvrages en vers et en prose dont il a enrichi sa patrie, on ne citera que les principaux: I. *Histoire de la Poésie Italienne*, fort estimée, et réimprimée en 1731 à Venise, en 7 vol. in-4.° Cette Histoire est accompagnée d'un commentaire semé d'anecdotes, non-seulement sur la vie des anciens poëtes Italiens, mais encore sur celle des anciens poëtes Provençaux, pères des Italiens. Il y a quelques inexactitudes, comme dans tous les ouvrages de ce genre. II. La *Vie du cardinal de Tournon*, in-4.° III. L'*Histoire de l'Académie des Arcades*, et la *Vie des plus illustres Arcadiens*, 1708, 7 vol. in-4.° IV. Un *Recueil de leurs Poésies Latines*, en 9 vol. in-8.° V. *Recueil de Poésies à l'honneur de Clément XI*, in-4.° VI. Une version en vers italiens des *Fables* de *Bernard Baldi*, Rome, 1702, in-12. VII. *Abrégé de la Vie de la Ste Vierge*, en italien. VIII. Plusieurs *Vies particulières*, etc. etc.

CRESCONIUS, évêque d'Afrique, sur la fin du 7e siècle, est auteur d'une *Collection de Canons*. On la trouve dans la *Bibliothèque du Droit-Canon*, donnée au public par *Voël* et *Justel* en 1661, 2 vol. in-folio. Ce recueil est une preuve de l'érudition de l'auteur.

CRESPET, (Pierre) religieux Célestin, né à Sens en 1543, mourut à 51 ans en 1594, après avoir refusé un évêché que *Grégoire XIV* vouloit lui donner. On a de lui: *Summa Catholicæ Fidei*, Lyon, 1598, in-fol.; *Le Jardin de plaisir et récréation spirituelle*, 1602, in-8°; et d'autres ouvrages dans lesquels il y plus d'érudition que de critique. On lui attribue encore un ouvrage singulier, publié en 1590, sous ce titre: *De la Haine réciproque de l'homme et du diable*.

CRESPHONTE,

CRESPHONTE, rentra avec ses deux frères, *Aristodème* et *Témène*, dans le Péloponnèse, huit ans après la prise de Troie, se fit roi de la Messénie, et y devint la tige des *Héraclides*.

CRESPI, (Joseph-Marie) élève de *Cignani*, né à Bologne en 1665, mort dans la même ville en 1747, se forma sur les ouvrages du *Baroche*, du *Titien*, de *Paul Véronèse*. Une imagination vive et riante répandoit des charmes sur ses tableaux et sur ses discours. Les grands recherchoient sa conversation, les artistes ses ouvrages. Ses figures sont lumineuses et saillantes, ses caractères frappans et variés, son dessin correct.

CRESPIN, *Voy.* CRÉPIN (St) *et* CRISPIN.

CRESSI, *Voyez* GARLANDE *et* MONTLHÉRI.

CRESSY, (Sérénus) Bénédictin Anglois, a publié une *Vie de St. Julien*, premier évêque du Mans, et une *Histoire ecclésiastique* d'Angleterre, qui n'est pas sans mérite. *Cressy* est mort à la fin du 17e siècle.

CREST, (la Bergère de) C'est sous ce nom qu'est connue, dans l'histoire des délires des hommes, une visionnaire nommée *Isabeau Vincent*, fille d'un cardeur de laine du diocèse de Die. Elle apprit le rôle de prophétesse, en gardant les moutons d'un laboureur son parrain. Un homme inconnu la dressa à ce manége. Elle fit ses premiers essais dans des maisons obscures, où elle prêchoit et prophétisoit à son aise. Rome étoit, selon elle, une Babylone, et la messe une idolâtrie. Les Calvinistes crioient par-tout *au miracle*. Le ministre *Jurieu*, qui avoit adopté tant d'autres extravagances, ne manqua pas de se déclarer pour celle-ci. La bergère, animée par sa réputation, prophétisa plus que jamais, mêlant à son galimathias des passages de l'Écriture, des lambeaux de sermons, de mauvaises plaisanteries contre le pape. Son enthousiasme fit quelques prosélytes, et en auroit fait davantage, si l'intendant du Dauphiné ne l'eût fait arrêter. Conduite à l'hôpital-général de Grenoble, elle revint de ses égaremens, et finit par une mort édifiante, vers la fin du dernier siècle.

CRESTE, (Jeanne) célèbre Lyonnoise, mérita avec sa compatriote *Paula*, les hommages des grands et des poëtes du 16e siècle. Ceux-ci disoient qu'on accouroit de toutes parts pour voir les plus belles des belles, et qu'on ne savoit qu'admirer le plus, de leur esprit ou de leur beauté.

CRÉSUS, *Voyez* CRŒSUS.

CRÉTÉ, (Mythol.) fils de *Minos* et de *Pasiphaé*. Ayant consulté l'oracle sur sa destinée, il apprit qu'il seroit tué par son fils *Althemène*. Ce jeune prince, instruit du malheur qui menaçoit son père, tue une de ses sœurs que *Mercure* avoit outragée, marie les autres à des princes étrangers, et se bannit de sa patrie. *Crété* sembloit être en sureté : mais ne pouvant vivre sans son fils, il équipa une flotte, et l'alla chercher. Il aborda à Rhodes, où *Althemène* étoit. Les habitans prirent les armes pour s'opposer à *Crété*, croyant que c'étoit un ennemi qui venoit les surprendre. *Althemène*, dans

le combat, décocha une flèche à son père : ce malheureux prince en mourut, avec le chagrin de voir l'accomplissement de l'oracle; car, son fils s'approchant pour le dépouiller, ils se reconnurent. *Althemène* obtint des Dieux que la terre s'entr'ouvrît pour l'engloutir sur-le-champ.

CRÉTENET, (Jacques) chirurgien, natif de Champlite en Bourgogne, entra dans l'état ecclésiastique, après avoir perdu sa femme. Secondé par le prince de *Conti* et le marquis de *Coligni*, il avoit déjà institué les Prêtres-missionnaires de Saint-Joseph de Lyon. L'archevêque de cette ville, fâché qu'un chirurgien se mêlât de gouverner des prêtres, l'avoit excommunié. Mais étant ensuite informé du mérite de l'instituteur, il le favorisa, ainsi que ses Disciples. L'abbé *Cretenet* mourut le 3 septembre 1666, à 63 ans, avec une grande réputation de vertu. On a sa *Vie* écrite par M. *Orame*. Sa congrégation, consacrée aux missions et à l'éducation des ecclésiastiques dans les séminaires, fut peu répandue.

CRÉTHÉIS, (Mythol.) femme d'*Acaste* roi de Thessalie, conçut une violente passion pour *Pélée*. Ce jeune prince étant insensible à ses feux, elle persuada au roi son époux, qu'il avoit tenté de la corrompre. *Acaste* irrité exposa *Pélée* aux Centaures; mais il retourna vainqueur, après avoir tué de sa main, et son accusatrice et son juge.

CRÉTHÉUS, (Mythol.) père d'*Eson* et aïeul de *Jason*, fonda la ville d'Iolchos en Thessalie, et en fit la capitale de ses états. *Démodice* son épouse, accusa faussement le jeune *Phryxus* d'avoir voulu la séduire : *Créthéus* voulut aussitôt le faire périr, mais ce prince se sauva avec sa sœur *Hellé*.

CRÉTIN, (Guillaume DU BOIS, dit) chantre de la Sainte-Chapelle de Paris, trésorier de celle de Vincennes, *Chroniqueur*, c'est-à-dire, historien du roi sous *Charles VIII*, *Louis XII* et *François I*, mourut l'an 1525. Il étoit originaire de Lyon, ou des environs de cette ville, et non de Paris, comme le dit l'abbé *Goujet*. *Clément Marot* l'appelle *le Souverain Poëte François*; mais le poëte souverain ne seroit à présent sur notre Parnasse, que parmi les esclaves des Muses. Ses productions, réimprimées à Paris en 1724, in-12, offrent trop de jeux de mots, de pointes et d'équivoques, comme l'a remarqué *Rabelais* dans son *Pantagruel*, où *Crétin* paroît sous le nom de vieux *Rominagrobis*. Ce goût insipide de plats jeux de mots, a reparu depuis peu sous le nom de calembours. Le siècle dernier ne vit-il pas renaître en France, sous le nom de *Turlupins*, les bizarreries du *vieux Crétin*? Dans les plus beaux jours des lettres et de la politesse, sous le règne de *Louis XIV*, la cour en fut infectée, et *d'Armagnac*, grand écuyer de France, ayant demandé à *Henri-Jules*, prince de Condé, pourquoi l'on disoit *Guet-à-Pan*, et non pas *Guet-à-d'Inde?* — « *Par la même raison*, lui répondit le prince, *qu'on dit que* M. d'ARMAGNAC *est un* Turlupin, *et non pas un* Turluchêne. » L'abbé *Goujet*, dans le dixième tome de sa *Bibliothèque*, a donné un long article sur *Crétin* et sur ses ouvrages.

CREVANT, *Voy.* HUMIÈRES.

CRÈVECŒUR, (Philippe de) sieur d'Esquerdes, maréchal de France, d'une famille ancienne, étoit fils de *Jacques de Crèvecœur*, ambassadeur du duc de Bourgogne auprès du roi d'Angleterre, mort en 1441. *Philippe* s'attacha d'abord au duc de Bourgogne, *Charles le Téméraire*, et se signala à la bataille de Montlhéri en 1465. Après la mort de ce prince, son bienfaiteur, au lieu de demeurer fidelle à sa fille, il se vendit à *Louis XI*, et lui fut fort utile. Il surprit Saint-Omer avec six cents hommes seulement, se rendit maître de Téronane, et fit prisonniers les comtes d'*Egmont* et de *Nassau*. *Charles VIII* le menoit à la conquête du royaume de Naples, lorsque la mort l'enleva à l'Arbresle près de Lyon, en 1494, sans postérité. Grand capitaine et habile négociateur, il mérita que *Louis XI* le recommandât en mourant au *Dauphin* son fils, comme un homme également sage et vaillant. Ce dernier prince ordonna que, lorsqu'on transporteroit son corps à Boulogne, où il est enterré, on lui rendroit les mêmes honneurs qu'à celui d'un roi de France. Le maréchal *de Crèvecœur* avoit une si grande antipathie pour les Anglois, qu'il disoit quelquefois : *Je consentirois de passer un an ou deux en enfer, pourvu que je pusse les chasser de Calais.*

CREVEL, (Jacques) avocat, membre de l'académie royale des belles-lettres de Caen, naquit l'an 1692 à Ifs près de cette ville. Une élocution aisée, un esprit vif et pénétrant, et d'excellentes études, le firent bientôt distinguer dans le barreau. Aux exercices de son état, il joignit la place de professeur royal de droit François dans l'université de Caen, qui le nomma recteur en 1721. Son rectorat est remarquable par la réparation éclatante des Jésuites envers cette université, qu'ils avoient outragée dans une de leurs Pièces de théâtre. C'est à lui qu'elle doit aussi le rétablissement des processions solemnelles qu'on a coutume de faire dans les occasions d'éclat. L'ardeur de son zèle pour le bien public lui attira quelques affaires ; mais ses talens et sa probité lui gagnèrent une confiance générale. Il mérita aussi la bienveillance de l'illustre *d'Aguesseau*, et mourut le 23 décembre 1764, à 72 ans, avec la réputation de citoyen très-jaloux de l'ordre, et d'ami fidelle. On a de lui quelques *Odes et Poésies* latines et françoises, et plusieurs *Mémoires* intéressans.

CRÉVIER, (Jean-Baptiste-Louis) né à Paris en 1693, d'un Ouvrier imprimeur, fit ses études avec distinction sous le célèbre *Rollin*, et devint professeur de rhétorique au collége de Beauvais. Après la mort de son illustre maître, il se chargea de la continuation de l'*Histoire Romaine*, dont il donna huit volumes. Il publia ensuite divers autres ouvrages, jusqu'à sa mort. Il termina sa carrière à Paris le 1er décembre 1765, à 73 ans. Cet écrivain étoit recommandable par ses vertus : il formoit ses disciples à la religion, comme à la littérature. Mais il n'avoit pas ce liant, ce caractère attachant de *Rollin* : sa vertu paroissoit sèche et roide. Son goût pour l'étude et pour le travail ont produit les livres suivans : I. *Titi-Livii Patavini Historiarum Libri XXXV, cum notis*, 1748, 6 vol. in-4.° L'édition que nous indiquons, n'est pas la seule

de cet ouvrage. L'auteur l'a enrichie de notes savantes et laconiques, et d'une préface écrite avec esprit et élégance, mais d'un style trop oratoire. II. La *Continuation de l'Histoire Romaine* de M. *Rollin*, depuis le neuvième volume jusqu'au seizième. On y trouve moins de digressions sur des points de morale et de religion, que dans les premiers volumes; mais si le disciple est supérieur en ce genre à son maître, il est au-dessous de lui dans le coloris et la noblesse de la diction, et dans l'élévation des pensées. III. L'*Histoire des Empereurs Romains, jusqu'à Constantin*, 6 vol. in-4°, et 12 vol. in-12, 1749 et années suivantes. On y trouve de l'exactitude dans les faits; mais il n'est pas toujours heureux dans le choix des détails, ni intéressant dans la façon de les présenter. On desireroit plus de pureté dans son style, et sur-tout moins de latinismes. IV. *Histoire de l'Université de Paris*, en 7 vol. in-12, estimable pour les recherches; mais l'auteur néglige son style : il manque quelquefois de justesse dans l'expression, et emploie des termes trop familiers. Il étoit cependant plus propre à écrire l'Histoire de l'Université que l'Histoire Romaine. V. *Observations sur l'Esprit des Lois*, in-12, où il y a peu de profondeur. VI. *Rhétorique Françoise*, 1765, en 2 vol. in-12. Les leçons que donne l'auteur sont exactes et judicieuses, et le choix des exemples est assez bien fait. Mais le second volume du Traité des études de *Rollin*, son maître, offre une éloquence plus douce, qui n'est pas incompatible avec le genre didactique, et la lecture en est bien plus agréable. La *Rhétorique* de *Crévier* a été réimprimée en 1787 à Liége, 2 vol. in-12.

I. CRÉUSE, fille de *Priam*, roi de Troie, femme d'*Enée* et mère d'*Ascagne*, périt en se sauvant avec son mari, pendant l'incendie de Troie.

II. CRÉUSE *ou* GLAUCÉ, fille de *Créon*, roi de Corinthe, épousa *Jason*, après qu'il eut répudié *Médée;* celle-ci, irritée contre sa rivale, la fit mourir par une robe empoisonnée qu'elle lui envoya, et étendit sa vengeance sur presque toute la famille royale de *Créon*. La nouvelle épouse se sentit brûler en elle-même : elle se précipita aussitôt dans une fontaine pour éteindre le feu qui la dévoroit; mais elle en empoisonna l'eau, et périt ainsi misérablement.—On connoît une autre CRÉUSE, fille d'*Erecthée*, roi d'Athènes, mère d'*Ion*, qui donna son nom à l'Ionie, partie de l'ancienne Grèce.

CREUZÉ-LA-TOUCHE, (N**) d'abord lieutenant-général de la sénéchaussée de Chatelleraut, fut député aux états de 1789, puis au Conseil des anciens, et devint enfin membre du Sénat conservateur. Ses opinions furent modérées et pour l'ordinaire judicieuses : il est auteur de quelques Opuscules relatifs à la législation et à l'économie politique.

CRICHTON, (Jean) fut de tous les enfans précoces, le plus célèbre et le plus remarquable. Né en 1551 dans le comté de Perth en Écosse, il avoit à peine vingt ans, qu'il écrivoit et parloit dix langues différentes, et étoit supérieur dans tous les exercices du corps. A cet âge, il vint à Paris. « Il arriva, dit un auteur contemporain, au

collége de Navarre, un jeune homme de vingt ans, qui avoit atteint la perfection dans toutes les sciences, de l'aveu même des plus habiles professeurs de l'université. Personne ne le surpassoit dans la musique vocale et instrumentale, ni dans la danse, ni dans le dessin, ni dans la peinture. Il faisoit si adroitement des armes des deux mains, que personne ne pouvoit le toucher, et lui s'élançoit de vingt pieds de distance sur son antagoniste et le frappoit. Il disputa avec nous dans les écoles du collége sur la médecine, les lois civiles et canoniques et sur la théologie; et quoique nous fussions cinquante, et qu'il y eût trois mille auditeurs, il répondit avec tant de justesse et d'érudition à toutes les questions qu'on lui fit, que ceux-là seuls qui avoient été présens voulurent le croire. Il parloit très-bien le latin, le grec, l'hébreu, le syriaque, l'arabe, l'espagnol, l'italien, le françois, l'anglois, le flamand et l'esclavon. Il étoit excellent écuyer, et véritablement un homme qui vivroit cent ans sans manger ni dormir, ne pourroit réunir autant de connoissances. Il nous frappa d'une terreur panique, car il savoit plus qu'un homme ne peut savoir, et on crut que c'étoit l'*Antechrist*. » Quelques jours après, il soutint au même collége une thèse générale, qui dura depuis neuf heures du matin jusqu'à six du soir. Le président lui donna un diamant et une bourse pleine d'or. Le lendemain, il parut dans un tournoi qui se donnoit au Louvre, et il y emporta la bague quinze fois de suite. En quittant Paris, *Crichton* vint à Rome, ensuite à Venise, à Padoue, et se fixa à Mantoue, où il devint gouverneur de *Vincent de Gonzague*, fils du duc, prince cruel, qui le tua par jalousie en 1583. *Impérialis*, médecin de Vicence, auteur d'une *Vie* de *Crichton*, dit que ce dernier n'avoit que 22 ans lorsqu'il mourut. *Dempster* attribue à cet homme extraordinaire plusieurs opuscules latins, tels que des *Odes* adressées à *Laurent Massa*, l'éloge *de Padoue*, celui *de l'ignorance;* des écrits intitulés : *Jugement des Philosophes; Erreurs d'Aristote; Discours* sur cette question : *Que doit-on préférer des armes ou des lettres?* On trouve encore dans le premier volume des *Deliciæ Poetarum Scotorum*, des vers de *Crichton* sur son entrée à Venise, et des Odes adressées au célèbre imprimeur *Alde-Manuce*. Les *Mélanges de Littérature étrangère* offrent une notice plus étendue sur cet écrivain.

CRIGNON, (Pierre) né à Dieppe, mort vers 1540, a laissé quelques *Pièces de Poésies* Françoises, qui sont très-rares.

I. CRILLON, (Louis de Berthon de) d'une famille illustre d'Italie, établie dans le comtat Venaissin, chevalier de Malte, l'un des plus grands capitaines de son siècle, naquit en 1541. Il servit dès l'année 1557. Il se trouva à 15 ans au siége de Calais, et contribua beaucoup à la prise de cette ville, par une action d'éclat qui le fit remarquer de *Henri II*. Il se signala ensuite contre les Huguenots aux journées de Dreux, de Jarnac et de Moncontour, en 1562, 1568 et 1569. Le jeune héros se distingua tellement dans ses caravanes, sur-tout à la bataille de Lépante en 1571, qu'on le choisit, quoique blessé, pour porter la nouvelle de la victoire

au pape et au roi de France. On le trouve deux ans après, en 1573, au siége de la Rochelle, et dans presque toutes les autres rencontres considérables. Il se montra par-tout *le brave Crillon :* c'étoit le nom que lui donnoit ordinairement *Henri IV. Henri III*, qui connoissoit sa valeur, l'en récompensa par la dignité de chevalier de ses ordres, en 1585. Les belles apparences de la Ligue, le masque de la religion dont elle couvroit ses attentats, ne purent ébranler la fidélité du *brave Crillon*, quelque haine qu'il eût pour les Huguenots. Il servit utilement son prince contre les faux zélés, à la journée des Barricades, à Tours et ailleurs. *Henri III* osa proposer à *Crillon* d'assassiner le duc *de Guise*, sujet rebelle, qu'il craignoit de faire mourir par le glaive des lois. *Crillon* offrit de se battre en gentilhomme, et ne voulut point faire l'office de bourreau. *Voyez* GUISE, n° III. Lorsque *Henri IV* eut conquis son royaume, *Crillon* lui fut aussi fidelle qu'à son prédécesseur. Il repoussa les Ligueurs devant Boulogne. L'armée de *Villars* ayant investi Quilleboeuf en 1592, il défendit vigoureusement cette place, répondant aux assiégeans, lorsqu'ils sommèrent les assiégés de se rendre : *Crillon est dedans, et l'ennemi dehors.* Le bon *Henri* fit cependant peu de chose pour lui, *parce que*, disoit-il, *j'étois assuré du brave* Crillon, *et j'avois à gagner tous ceux qui me persécutoient.* La paix de Vervins ayant terminé les guerres qui agitoient l'Europe, *Crillon* se retira à Avignon, et y mourut dans les exercices de la piété et de la pénitence, le 2 décembre 1615, à 74 ans. *François Bening*, Jésuite, prononça son éloge funèbre : pièce d'une éloquence burlesque, imprimée en 1616, sous le titre *de Bouclier d'honneur*, et réimprimée, ces dernières années, comme un modèle du galimathias le plus ridicule et le plus ampoulé. Mlle *de Lussan* a publié, en 2 vol. in-12, la *Vie* de ce héros, appelé de son temps l'*Homme sans peur*, le *Brave des braves*. C'étoit un second chevalier *Bayard*, non par le caractère qu'il avoit bizarre et bourru, mais par le cœur et par la religion. On sait qu'assistant un jour au sermon de la Passion, lorsque le prédicateur fut parvenu à la description du supplice de la flagellation, *Crillon*, saisi d'un enthousiasme subit, porta la main à son épée, en criant : *Où étois-tu, Crillon ?* Ces saillies de courage, effet d'un tempérament vif à l'excès, l'engagèrent trop souvent dans des combats particuliers, dont il sortit toujours avec gloire. On ne peut s'empêcher d'orner cet article de deux traits d'intrépidité, qui peignent bien ce grand homme. A la bataille de Moncontour, en 1569, un soldat Huguenot crut rendre service à son parti, s'il pouvoit le défaire du plus intrépide et du plus redouté des généraux Catholiques. Il se porta dans un endroit où *Crillon*, en revenant de la poursuite des fuyards, devoit nécessairement passer. Dès que ce fanatique l'apperçut, il lui tira un coup d'arquebuse. *Crillon*, quoique grièvement blessé au bras, courut à l'assassin, l'atteignit et alloit le percer, lorsque le soldat tomba à ses pieds et lui demanda la vie. *Je te la donne*, lui dit Crillon ; *et si l'on pouvoit ajouter quelque foi à un homme qui est rebelle à son roi et infidelle à sa religion, je te demanderois parole de ne jamais porter les armes que pour ton souverain.* Le soldat,

confondu de tant de magnanimité, jura qu'il se sépareroit pour toujours des rebelles, et qu'il retourneroit à la religion Catholique.... Le jeune duc *de Guise*, auprès duquel *Henri IV* l'avoit envoyé à Marseille, voulut éprouver jusqu'à quel point la fermeté de *Crillon* pouvoit aller. Pour cela, il fit sonner l'alarme devant le logis de ce *brave*, fit mener deux chevaux à sa porte, monta chez lui pour lui annoncer que les ennemis étoient maîtres du port et de la ville, et lui proposa de se retirer pour ne pas augmenter la gloire du vainqueur. Quoique *Crillon* ne fût presque pas éveillé, lorsqu'on lui tint ce discours, il prit ses armes sans s'émouvoir, et soutint qu'il valoit mieux mourir l'épée à la main, que de survivre à la perte de la place. *Guise*, ne pouvant le détourner de cette résolution, sortit avec lui de la chambre; mais, au milieu des degrés, il laissa échapper un grand éclat de rire, qui fit appercevoir *Crillon* de la raillerie. Il prit alors un visage plus sévère, que lorsqu'il pensoit aller combattre; et serrant fortement le duc *de Guise*, il lui dit en jurant, suivant son usage : *Jeune homme, ne te joues jamais à sonder le cœur d'un homme de bien. Par la mort ! si tu m'avois trouvé foible, je t'aurois poignardé.* Après ces mots, il se retira, sans rien dire de plus. — On connoît le billet laconique que lui écrivit du champ de bataille *Henri IV*, vainqueur à Arques, où *Crillon* n'avoit pu se trouver : *Pends-toi*, Crillon *! nous avons combattu à Arques, et tu n'y étois pas.... Adieu, brave* Crillon *! je vous aime à tort et à travers.*

II. CRILLON-MAHON, (N** duc de) se distingua dans la guerre de sept ans, et quitta ensuite le service de France pour celui d'Espagne. Il y devint Grand de la première classe, et commandant-général des armées pendant les hostilités de 1780, entre l'Angleterre et l'Espagne. En 1782, il s'empara de l'isle de Minorque, ce qui le fit surnommer *Mahon*, du nom de la capitale de cette isle. Le duc *de Crillon* ne voulut prendre aucune part dans la guerre déclarée par la France au pays qui l'avoit adopté; mais il contribua à la paix qui réunit les deux puissances. Après une vie glorieuse, dont il avoit passé la plus grande partie dans les camps et les batailles, il mourut à Madrid en 1796, à l'âge de 80 ans.

III. CRILLON, (Louis-Athanase, Berthon de) frère du précédent, agent-général du clergé de France, réunit les vertus aux lumières. On lui doit : I. *De l'Homme moral*, 1771, in-8° : des traits historiques fortifient les leçons de cet ouvrage. II. *Mémoires philosophiques du Baron de***, 1778, 2 vol. in-8° : l'auteur y met en scènes divers personnages occupés à combattre les philosophes anti-religieux. L'abbé *de Crillon* est mort à Avignon, sa patrie, le 26 janvier 1789, à l'âge de 63 ans. M. *Sabathier* de Cavaillon lui a fait cette épitaphe :

Lorsque les siens cueilloient les lauriers de la guerre,
Il consacroit sa plume à soutenir l'autel.
Pour en bannir le vice il instruisoit la terre,
Et contre l'athéisme, il défendoit le ciel.

CRINÉSIUS, (Christophe) né en Bohême l'an 1584, professa la théologie avec distinction à

Altorf, et y mourut l'an 1626, à 42 ans. On a de ce professeur Protestant plusieurs ouvrages qui prouvent son érudition. I. Une *Dispute* sur la confusion des langues. II. *Exercitationes Hebraïcæ*. III. *Gymnasium et Lexicon Syriacum*, deux vol in-4.° IV. *Lingua Samaritica*, in-4.° V. *Grammatica Chaldaïca*, in-4.° VI. *De auctoritate Verbi divini in Hebraïco Codice*, Amsterdam, 1664, in-4.°

CRINIS, (Mythol.) prêtre d'*Apollon*. Ce dieu remplit ses champs de rats et de souris, parce qu'il avoit négligé son devoir dans les sacrifices. *Crinis* fit mieux dans la suite; et *Apollon*, pour lui marquer sa satisfaction, tua tous ces animaux lui-même à coups de flèches. Cette bienfaisante expédition valut à *Apollon* le ridicule surnom de *Smintheus*, c'est-à-dire *destructeur des rats*.

CRINISE, (Mythol.) prince Troyen, employa *Neptune* et *Apollon* à relever les murs de Troie, et leur refusa le salaire qu'il leur avoit promis. *Neptune*, pour se venger, suscita un monstre qui désoloit la Phrygie. Il falloit lui exposer une fille, lorsqu'il se présentoit. On assembloit chaque fois toutes les jeunes personnes du canton, et on les faisoit tirer au sort. La fille de *Crinise* étant en âge de tirer pour être la proie du monstre, son père aima mieux la mettre furtivement dans une barque sur la mer, et l'abandonner à la fortune, que de l'exposer à être dévorée. Lorsque le temps du passage de ce monstre fut expiré, *Crinise* alla chercher sa fille, et aborda en Sicile. N'ayant pu la trouver, il pleura tant, qu'il fut métamorphosé en fleuve. Les Dieux, pour récompenser sa tendresse, lui donnèrent le pouvoir de se transformer de toutes sortes de façons. Il usa souvent de cet avantage pour surprendre des Nymphes, et combattit contre *Achéloüs* pour la nymphe *Egesté*, qu'il épousa, et dont il eut *Aceste*.

CRINITUS, (Pierre) ou PIETRO RICCIO, enseigna les belles-lettres à Florence sa patrie, après la mort d'*Ange Politien* son maître. Il s'acquit beaucoup de réputation par son esprit et son savoir; mais, livré à la plus criminelle de toutes les brutalités, il corrompit les jeunes gens confiés à ses soins. Un d'eux, à qui le vin avoit échauffé la tête, dans un repas où *Crinitus* leur parloit avec beaucoup de licence, lui jeta un verre d'eau fraîche, en badinant. Le saisissement subit que ses sens éprouvèrent, et la honte que lui causa cet affront, affectèrent le professeur au point, qu'il en mourut vers 1505, à 40 ans. On a de lui plusieurs ouvrages en vers et en prose, pleins de vent et de phrases, mais en général très-médiocres, et même au-dessous du médiocre, malgré leur ton emphatique. Nous ne citerons que ses *Vies des Poëtes Latins*, imprimées à Lyon, chez *Gryphe*, 1554, in-4.°

CRISHNA, (Mythol.) dieu du premier rang chez les Indiens, s'est incarné, suivant eux, comme *Brama*, fils de *Dévaci*. Sa beauté excita l'amour des princesses de l'Indostan, et sa force l'admiration des hommes; il leva une montagne du bout de son doigt, tua l'énorme serpent *Calya*, fit des miracles, et descendit aux enfers pour y ressusciter les morts. Il prêchoit en faveur des Brâmes, et leur lavoit humblement les pieds; il retourna au ciel, après avoir laissé ses instructions dans

le livre sacré, appelé le *Giéta*. On le représente paré d'une guirlande de fleurs et de perles, avec un visage bleu et une abeille voltigeant autour de sa tête. L'Anglois *Hastings* a cru reconnoître dans *Crishna*, l'*Apollon* des Grecs.

I. CRISPE, chef de la synagogue des Juifs de Corinthe en Achaïe. Lorsque *St. Paul* vint prêcher l'Évangile en cette ville, *Crispe* embrassa, avec toute sa famille, la foi de J. C., et fut baptisé par cet apôtre, qui, dit-on, l'établit évêque de l'isle d'Égine auprès d'Athènes.

II. CRISPE, (*Crispus-Flavius-Julius*) fils de l'empereur *Constantin* et de *Minervine*, fut honoré du titre de César par son père, et se montra digne de cette dignité par sa valeur. Il eût peut-être acquis une réputation égale à celle des plus grands capitaines de son siècle, si la malheureuse passion de *Fausta*, sa belle-mère, n'avoit causé sa mort. Cette impératrice n'ayant pu le séduire, l'accusa d'avoir voulu souiller le lit de son père. *Constantin*, ayant cru trop légèrement cette accusation, fit empoisonner son fils, l'an 324. Son innocence fut bientôt reconnue, et la calomniatrice punie, mais trop tard.

CRISPIN *ou* CRESPIN, (Jean) d'Arras, avocat au parlement de Paris, fut entraîné dans l'erreur par *Théodore de Bèze*, son ami. Il alla le joindre à Genève, s'appliqua à la typographie, et s'acquit beaucoup de réputation, par plusieurs ouvrages qu'il donna au public, entr'autres, l'*Iliade* et l'*Odyssée*, en 1570; *Théocrite* en grec et en latin; les Œuvres de *Casaubon*. La devise de cet imprimeur offroit deux mains tenant une ancre, autour de laquelle est un serpent replié. *Vignon*, son gendre, dirigea son imprimerie après sa mort, arrivée en 1572, de la peste. On a de *Crispin* un *Lexicon*, Genève 1574, 1 vol. in-4.° et in-fol.

CRISPINE, (*Bruttia-Crispina-Augusta*) fille de *Bruttius Præsens*, qui fut deux fois consul sous *Antonin*, avoit une figure pleine de graces, et un cœur porté à l'amour. *Marc-Aurèle* la maria avec son fils *Commode*, l'an 178. La jalousie qu'elle conçut contre *Lucille*, sa belle-sœur, accusée par le public de s'être abandonnée à la passion infame de son frère, troubla la cour impériale. Pour se venger de *Commode*, elle se livra à son penchant à la volupté. Ses intrigues galantes éclatèrent, et *Commode* l'ayant surprise avec un de ses amans, l'exila dans l'isle de Caprée, où elle trouva la mort, par ordre de l'empereur, l'an 183. Elle avoit occupé pendant cinq ans le trône des *Césars*. Ses médailles en or sont très-rares, et peu communes en bronze.

CRISPUS *ou* CRISPO, (Jean-Baptiste) théologien et poëte de Gallipoli dans le royaume de Naples, mourut en 1595, dans le temps que *Clément VIII* pensoit sérieusement à l'élever à l'épiscopat. Ses principaux ouvrages sont: I. *De Ethnicis Philosophis cautè legendis:* ouvrage estimable, sur le discernement et les précautions qu'il faut apporter dans la lecture des Sages du Paganisme. Il a été utile autrefois pour découvrir, d'un côté, les erreurs des philosophes; de l'autre, la vérité qu'on cherche dans la philosophie. L'auteur y montre beaucoup de discernement et une

critique saine. Cet ouvrage, mis au jour en 1594, in-folio, à Rome, est devenu rare. II. La *Vie* de *Sannazar*, à Rome en 1583, et à Naples 1633, in-8°: ouvrage curieux et bien fait. III. Le *Plan de la ville de Gallipoli.*

CRITIAS, le premier des trente tyrans d'Athènes, homme de naissance et d'esprit, adroit, éloquent, mais citoyen dangereux, sembla être né pour le malheur de sa patrie. Il fut le plus cruel de ses collègues. Il fit mettre à mort *Alcibiade* et *Théramène*, deux chefs dont la valeur menaçoit son autorité tyrannique. Il poussa ses vexations, jusqu'à poursuivre les bannis d'Athènes dans leurs asiles mêmes. Tant d'inhumanité réunit ces malheureux en un corps d'armée. Ils entrèrent dans l'Attique, sous la conduite de *Thrasybule*, et attaquèrent *Critias*. Il fut tué les armes à la main, l'an 400 avant J. C. Cet illustre oppresseur qui tourmenta ses concitoyens, avoit pourtant été disciple du sage *Socrate* ! Il avoit fait des *Elégies* et d'autres ouvrages, dont on n'a que quelques fragmens.

CRITOGNATE, seigneur Auvergnat, se déclara pour la liberté de sa nation, et suivit la fortune de *Vercingentorix*. L'armée Gauloise que *César* tenoit assiégée dans Alesia, venant à manquer de vivres, la plupart des chefs furent d'avis qu'il falloit ou se rendre, ou faire une sortie généreuse pour vendre cher leurs vies. *Critognate* préféra de porter la défense à toute extrémité, et d'imiter en cette rencontre le courage des anciens Gaulois, qui, se voyant renfermés dans leurs remparts, et réduits à une extrême nécessité par les Teutons et les Cimbres, se nourrirent de ceux qui n'étoient pas en âge de combattre. On prit cette résolution, et les Gaulois furent bientôt secourus, mais inutilement : ceux qui vinrent pour les dégager, ne purent jamais forcer les retranchemens des Romains.

CRITOLAÜS, fils de *Reximachus*, citoyen de la ville de Thégée en Arcadie, étoit l'aîné de deux autres frères, avec lesquels il combattit contre les trois fils de *Damostrate*, citoyen de Phénée, autre ville d'Arcadie, pour terminer, par ce combat, la guerre qui duroit depuis longtemps entre ces deux villes. Les deux frères de *Critolaüs* étant demeurés sur la place, après avoir blessé leurs adversaires, *Critolaüs* les tua tous les trois. Lorsque le vainqueur fut retourné chez lui, sa sœur *Démodice*, qui avoit été promise à l'un d'eux, fut la seule qui ne se réjouit point de sa victoire. Sa douleur, au milieu de la joie publique, irrita si fort *Critolaüs*, qu'il la tua, sacrifiant la nature à la patrie. Il fut traduit par sa mère devant le sénat de la ville; mais les Thégéates ne purent se résoudre à condamner un homme qui venoit de leur rendre la liberté, et d'assurer leur puissance contre leurs ennemis. *Critolaüs* fut ensuite général des Achéens contre les Romains. On dit qu'il s'empoisonna de chagrin d'avoir été vaincu au passage des Thermopyles, par *Cæc. Métellus*, l'an 146 avant J. C. L'histoire de *Critolaüs*, rapportée par *Plutarque*, paroît avoir été copiée sur celle des *Horaces* ; et peut-être l'une et l'autre sont-elles des fables ?

CRITON, Athénien, un des plus zélés disciples de *Socrate*,

fournissoit à ce philosophe ce dont il avoit besoin, environ l'an 404 avant J. C. Il conversa avec lui jusqu'à sa mort, et composa des *Dialogues* qui sont perdus. Il eut plusieurs disciples distingués.

CRITON, *Voy.* CRICHTON.

CRITOPULE, *Voy.* MÉTROPHANES, n° III.

CROCUS, *Voyez* SMILAX.

CRODUS, *Voyez* KRODO.

CROÈSE, (Gérard) ministre Protestant, né à Amsterdam en 1642, est auteur de l'histoire des *Quakers*, 1695, in-8°, en latin, traduite en anglois; et d'un autre ouvrage bizarre, intitulé: *Homerus Hebræus*, sivè *Historia Hebræorum ab Homero*, 1704, in-8.° Il mourut en 1710, à 68 ans, dans un bourg voisin de Dordrecht. La justesse d'esprit n'étoit pas sa qualité distinctive; mais ses ouvrages peuvent plaire à ceux qui aiment la critique littéraire et les recherches d'érudition.

CRŒSUS, cinquième et dernier roi de Lydie, et successeur d'*Alyates*, l'an 557 avant J. C., partagea son règne entre les plaisirs, la guerre et les arts. Il fit plusieurs conquêtes, et ajouta à ses états la Pamphylie, la Mysie, et plusieurs autres provinces. Sa cour étoit le séjour des philosophes et des gens de lettres. *Solon*, l'un des sept Sages de la Grèce, s'étant rendu auprès de lui, *Crœsus* étala ses trésors, ses meubles, ses appartemens, croyant d'éblouir les yeux du philosophe par ce faste aussi pompeux que puéril. *Solon* mortifia son amour propre, en disant à ce roi, qui croyoit avoir le premier rang parmi les heureux de son temps: *N'appelons personne heureux avant sa mort....* *Crœsus* ne jouit pas long-temps de ses richesses et de son bonheur. Il marcha quelque temps après contre *Cyrus*, avec une armée de quatre cent vingt mille hommes, dont soixante mille de cavalerie. Il fut vaincu, et obligé de se retirer dans sa capitale, qui ne tarda pas à être prise. *Hérodote* raconte que ce roi étant sur le point d'être tué par un soldat, d'un coup de hache, son fils, muet de naissance, saisi d'un mouvement subit qui lui donna la parole, s'écria tout d'un coup: *Soldat, c'est Crœsus! arrête....* *Voyez* aussi II. ADRASTE. Le vaincu, conduit devant le vainqueur, fut condamné à être brûlé vif. On l'avoit déjà étendu sur le bûcher, lorsqu'il se ressouvint d'un entretien qu'il avoit eu autrefois avec *Solon*. Il prononça par trois fois, en gémissant, le nom de ce philosophe. *Cyrus* demanda pourquoi il se rappeloit *Solon* avec tant de vivacité? *Crœsus* lui rapporta la réflexion du philosophe Grec. *Cyrus*, touché de l'instabilité des choses humaines, le fit retirer du bûcher, et l'honora de sa confiance. C'est en lui que finit le royaume de Lydie, l'an 544 avant J. C. On ne sait pas quand il mourut: on sait seulement qu'il survécut à *Cyrus*.

CROI, *Voyez* CROY.

CROISADES, *Voyez* les articles II. BERNARD (St.) —CONRAD III.—GODEFROY *de Bouillon*.—LOUIS le *jeune*. —LOUIS IX (St.) etc.

CROISET, (Jean) Jésuite, mort en 174..., fut long-temps recteur de la maison du noviciat

d'Avignon, et la gouverna avec beaucoup de régularité et de douceur. On a de lui plusieurs ouvrages de piété, très-répandus. I. Une *Année Chrétienne*, 18 vol. in-12. II. Une *Retraite*, en 2 vol. in-12. III. *Parallèle des Mœurs de ce siècle, et de la Morale de* Jésus-Christ, en 2 vol. in-12. IV. *Vies des Saints*, en 2 vol. in-folio, qui manquent quelquefois de critique. V. Une *Vie* particulière de *Marie-Magdeleine de la Trinité*, fondatrice de la Miséricorde, 1696, in-8.° VI. Des *Réflexions Chrétiennes*, 2 vol. in-12, bien écrites, et souvent réimprimées. VII. Des *Heures* ou *Prières Chrétiennes*, in-18. Le P. *Croiset* étoit un des plus grands maîtres de la vie spirituelle. Ses livres le prouvent, et ses directions le prouvoient encore mieux.

CROISSY, *Voyez* III. Colbert.

CROIX, (la) *Voyez* Nicolle. — Petis. — Busembaüm. *et* XVIII Jean.

I. CROIX-DU-MAINE, (François Grudé de la) né dans la province du Maine, en 1552, assassiné à Toulouse, en 1592, à l'âge de 40 ans, s'étoit fait connoître, dès 1584, par sa *Bibliothèque Françoise*. Ce catalogue de tous les écrivains François dut lui coûter beaucoup de recherches, quoiqu'il soit imparfait, inexact, et fort inférieur à l'ouvrage publié, sous le même titre, par *Goujet*. — *Voyez* à l'article Verdier, n.° I, ce que nous disons sur la dernière édition de la Bibliothèque de *la Croix-du-Maine*.

II. CROIX, (Séraphin la) né à Lyon en 1589, entra chez les Récollets, prêcha avec succès, et publia un ouvrage intitulé : *Le Flambeau de la Vérité*, in-fol.

III. CROIX, (Nicolas Chrétien des) né à Argentan en Normandie, a donné, au commencement du dernier siècle, diverses tragédies au théâtre : *Amnon et Thamar*, *Alboin*, *les Portugais infortunés*. Les Œuvres dramatiques de cet auteur ont été recueillies à Rouen, en un vol.

IV. CROIX, (Phérotée de la) né à Lyon, maître de géographie, a publié un *Abrégé de Morale*, Lyon 1675 ; un *Art de la Poésie françoise et latine*, 1694, in-12. Son meilleur ouvrage est une *Méthode de Géographie Universelle*, qui a eu plusieurs éditions. La plus complète est celle de 1717, en 5 vol. in-12. *La Croix* est mort trois ans auparavant.

V. CROIX, (Jean-Baptiste de la) fils d'un armurier du roi, devint secrétaire du maréchal *de Biron*, et donna au théâtre Italien l'*Amant Prothée*, qui eut du succès. *La Croix* est mort en 1742, à l'âge de 77 ans. — Un autre auteur dramatique du même nom, fit représenter, en 1629, deux comédies, *Climène* et l'*Inconstance punie*. La première fut imprimée la même année, à Paris, chez *Corrozet*.

CROMER, (Martin) évêque de Warmie, mort en 1589, laissa une *Histoire de Pologne*, et quelques *Traités de Controverse* contre les Protestans.

CROMERUACH, (Mythol.) étoit la principale divinité des Irlandois, avant qu'ils embrassassent le Christianisme, par l'arrivée de *St. Patrice*. Sa statue étoit d'or, et entourée de celles en airain de douze divinités inférieures.

I. CROMWEL, (Thomas) fils d'un forgeron de Pulney, d'abord soldat, ensuite domestique du cardinal *Wolsey*, apprit, sous ce politique, l'art de se conduire à la cour. *Henri VIII* étoit alors passionnément amoureux d'*Anne de Boulen*. Il s'attacha à elle, et devint, par son crédit, premier ministre. *Cromwel* étoit secrétement Luthérien : il ne fut pas favorable, comme on pense, à la religion Catholique. Le roi, qui s'étoit déclaré chef de l'église Anglicane, le choisit pour son vicaire-général dans les affaires ecclésiastiques. Il voulut même qu'il présidât au synode et à l'assemblée des évêques qui devoit se tenir pour reconnoître sa primauté, quoiqu'il fût laïque, et qu'il ne fût pas assez savant pour présider à ces conférences. Il ne cessa d'aigrir son prince contre les Catholiques. Il se servit de sa faveur et de son autorité pour les persécuter, et en fit mourir plusieurs. Quelques-uns s'étant sauvés, il conseilla au roi de faire une ordonnance, par laquelle les sentences rendues contre les criminels de lèse-majesté, quoique absens et non entendus, auroient la même force que celles des *Douze Juges*, qui composent le tribunal le plus intègre de l'Angleterre. Il fut la première victime de son conseil. *Henri VIII*, dégoûté d'*Anne de Clèves* que *Cromwel* lui avoit fait épouser, résolut de perdre l'auteur de cette union. *Catherine Howard*, nièce du duc *de Norfolk*, avoit gagné le cœur de ce prince : le duc se servit d'elle, pour précipiter un ministre qu'il détestoit. Il obtint une commission de l'arrêter. Plus le parlement avoit flatté *Cromwel* dans la faveur, plus il s'empressa de l'opprimer dans la disgrace. On l'accusa d'hérésie et de haute trahison. On le condamna, dit l'abbé *Millot*, sans examen et sans preuves. Il implora en vain la clémence du bizarre et cruel *Henri VIII*, par une lettre aussi humble que touchante : il eut la tête tranchée, le 28 juillet 1540, trois mois après que *Henri* l'eut élevé au comble de la fortune et de la gloire. Tous ses biens furent confisqués. Ce ministre méritoit, à quelques égards, un sort moins funeste. Élevé du rang le plus bas, il ne fut ni arrogant avec ses inférieurs, ni ingrat envers ses amis ; mais il ne sut pas réprimer sa haine contre ceux qui n'avoient pas la même religion que lui, et cette intolérance fut une des sources de ses malheurs.

II. CROMWEL, (Olivier) naquit dans la ville de Huntington, le 25 avril 1599. Ainsi il est faux qu'il soit né le même jour que mourut la reine *Élisabeth*, comme l'ont assuré quelques historiens. Il ne savoit d'abord s'il seroit ecclésiastique, ou militaire : il fut l'un et l'autre. Il fit en 1622, une campagne dans l'armée du prince d'*Orange*. Il servit ensuite contre la France, au siége de la Rochelle. Lorsque la paix fut conclue, il vint à Paris, où il fut présenté au cardinal *de Richelieu*, qui dit en le voyant : *Son air me plaît beaucoup, et, si sa physionomie ne me trompe, ce sera un jour un grand homme.* Étant allé visiter le château de Vincennes, il répondit à un de ses compatriotes qui lui disoit : *Voilà le château qui a servi quelquefois de prison aux Princes. — Je le sais ; mais il ne faut toucher les Princes qu'à la tête.* *Cromwel* eut une jeunesse assez orageuse,

Il se livroit tous les jours à la crapule, dans les cabarets de Londres, avec un charretier nommé *Pride*, et un boucher appelé *Harisson*, qu'il éleva ensuite au grade de colonel. Cependant il aspiroit à être évêque; il s'introduisit auprès de *Williams* son parent, évêque de Lincoln, depuis archevêque d'Yorck. Chassé de la maison de ce prélat, parce qu'il étoit Puritain, il s'attacha au parlement qu'il servit contre *Charles I*. Il commença par se jeter dans la ville de Hull, assiégée par le roi, et la défendit avec tant de valeur, qu'il eut une gratification de six mille francs. On le fit bientôt colonel, et ensuite lieutenant-général, sans le faire passer par les autres grades. Jamais on ne montra plus d'activité et de prudence. Dans un combat près d'Yorck, il fut blessé au bras d'un coup de pistolet; et, sans attendre qu'on eût mis le premier appareil à sa plaie, il retourne au champ de bataille, que le général *Manchester* alloit abandonner aux ennemis, rallie, pendant la nuit, plus de douze mille hommes, leur parle au nom de Dieu, recommence la bataille au point du jour contre l'armée royale victorieuse, et la défait entièrement. Aussi intrigant qu'intrépide, il avoit publié un livre intitulé: *La Samarie Angloise;* ouvrage dans lequel il appliquoit au roi et à toute sa cour, ce que l'Ancien-Testament dit du règne d'*Achab*. Afin de mieux allumer le feu de la rebellion, il fit un second livre, comme pour servir de réponse au premier, qu'il intitula: *Le Prothée Puritain*. Il y traitoit d'une manière très-impérieuse les deux chambres du parlement, et les sectes opposées à la royauté et à l'épiscopat. Il répandit dans le public, que cet ouvrage avoit été composé par les partisans du roi: animant les partis les uns contre les autres, pour venir à bout de gouverner seul. Ces libelles, aujourd'hui ignorés, excitèrent alors une violente fermentation. On ne parloit, à l'armée, comme dans le parlement, que de *perdre Babylone*, de *briser le Colosse*, d'*anéantir le Papisme et le Pape*, et de *rétablir le vrai culte dans Jérusalem*. Lorsque *Cromwel* fut envoyé pour punir les universités de Cambridge et Oxford, royalistes zélées, ses soldats se signalèrent par des exécutions aussi odieuses que barbares. Ils firent des cravates avec des surplis, et des housses à leurs chevaux avec des ornemens d'église. Les salles et les chapelles servirent d'écuries. Les statues du roi et des Saints eurent le nez et les oreilles coupés. Les professeurs furent brutalement châtiés, et quelques-uns assommés à coups de bâton. La bibliothèque d'Oxford, (*Voyez* II. COTTON) composée de plus de quarante mille volumes, rassemblés, pendant plusieurs siècles, de divers endroits du monde, fut brûlée en un seul matin. Dans une nouvelle expédition contre cette ville, *Cromwel* tua, de sa propre main, le fameux colonel *Legda*. Dès qu'Oxford fut pris, il fit prononcer au parlement la déposition de son roi, en 1646. Il restoit encore une statue de ce malheureux prince dans la Bourse, endroit où s'assembloient les négocians de Londres; on la fit abattre, et on mit à la place cette inscription: *CHARLES, le dernier des Rois et le premier tyran, sortit de l'Angleterre l'an du salut* 1646, *et le premier de la liberté de toute la Nation....* *Cromwel*, proclamé

généralissime, après la démission de *Fairfax*, défit le duc de *Buckingham*, tua plus de douze officiers de sa main, comme un grenadier furieux et acharné, battit et fit prisonnier le comte de *Holland*; et entra dans Londres en triomphateur. Les ministres des différentes églises de cette ville l'annoncèrent en chaire comme l'*Ange tutélaire des Anglois, et l'Ange exterminateur de leurs ennemis.... Le temps étoit venu*, ajoutoient-ils, *auquel l'œuvre du Seigneur alloit s'accomplir.* Il ne tarda pas à l'être. *Charles I* eut la tête tranchée, le 9 février 1649. Lorsqu'il fallut signer la sentence qui le condamnoit, *Cromwel* prit la plume, et noircit d'encre le visage de son voisin, qui lui rendit sa plaisanterie. Quel temps pour plaisanter ! Un mois après l'exécution, *Cromwel* abolit la monarchie, et la changea en république. Cet usurpateur, à la tête du nouveau gouvernement, établit un conseil d'état, et donna à ses amis, qui le composoient, le titre de *Protecteurs du Peuple* et de *Défenseurs des Lois*. Le titre de *Protecteur* lui plaisoit à lui-même. Ayant envoyé, dans ce temps-là, son portrait à la reine *Christine*, il l'accompagna de deux vers latins, dont le sens étoit :

> *Les armes à la main, j'ai défendu les Lois ;*
> *D'un Peuple audacieux j'ai vengé la querelle.*
> *Regardez, sans frémir, cette image fidelle :*
> *Mon front n'est pas toujours l'épouvante des Rois.*

Pour maintenir son usurpation dans les trois royaumes, il passa en Irlande et en Écosse, et eut par-tout les plus grands succès. Lorsqu'il étoit dans ce dernier pays, il apprit que quelques mem-

[illegible]geant toutes les sectes, ne [illegible]tant ni les Catholiques, ni [illegible] : enthousiaste avec [illegible] austère avec des [illegible] moquant d'eux [illegible], et ne don[illegible] aux Indé[illegible]nt, éco[illegible]du bien [illegible] dans [illegible] dit [illegible] il vole[illegible] lement, [illegible] retiret, et [illegible] sortis, il ferme [illegible] poser cet écriteau [illegible] *Maison à louer*. Un [illegible] lement qu'il assembla [illegible] féra le titre de *Protecteur*. [illegible] moit mieux, disoit-il, gouverner sous ce nom, que sous celui de Roi, parce que les Anglois savoient jusqu'où s'étendoient les prérogatives d'un roi d'Angleterre, et ne savoient pas jusqu'où celles d'un Protecteur pouvoient aller. Ayant appris que le parlement vouloit encore lui ôter ce titre, il entra dans la salle des communes, et dit fièrement : *J'ai appris, Messieurs, que vous avez résolu de m'ôter les lettres de Protecteur. Les voilà*, dit-il, en les jetant sur la table : *Je serois bien aise de voir, s'il se trouvera parmi vous quelqu'un assez hardi pour les prendre.* Quelques membres lui ayant reproché son ingratitude, ce fourbe fanatique leur dit d'un ton d'enthousiaste : *Le Seigneur n'a plus besoin de vous ; il a choisi d'autres instrumens pour accomplir son ouvrage.* Ensuite, se tournant vers ses officiers et ses soldats : *Qu'on emporte*, leur dit-il, *la masse du Parlement ; qu'on nous défasse de cette marotte.* Après ces paroles, il fit sortir tous les membres, ferma la porte lui-même, et emporta la clef. C'est par cette fermeté, secondée de l'hypocrisie, qu'il parvint à se faire roi, sous un nom modeste ; mais il n'en fut pas plus heureux. Tourmenté sans cesse par la crainte d'être assassiné pendant la nuit, Cromwel fit faire un grand nombre de chambres dans l'appartement du palais de Whitehall, qui re-

garde la Tamise. Chaque chambre avoit une trappe, par laquelle on pouvoit descendre à une petite porte qui donnoit sur la rivière. C'étoit là que *Cromwel* se retiroit tous les soirs. Il ne menoit personne avec lui pour le déshabiller, et ne couchoit jamais deux fois de suite dans la même chambre. Craint au-dedans, il ne l'étoit pas moins au-dehors. Les Hollandois lui demandèrent la paix, et il en dicta les conditions, qui furent qu'on lui payeroit trois cent mille livres sterlings, et que les vaisseaux des Provinces-Unies baisseroient pavillon devant les vaisseaux Anglois. L'Espagne perdit la Jamaïque, restée à l'Angleterre. La France rechercha son alliance; la prise de Dunkerque en fut le fruit. Le Portugal reçut les conditions d'un traité onéreux. Cromwel ayant appris avec quelle hauteur ses amiraux s'étoient conduits à Lisbonne : *Je veux*, dit-il, *qu'on respecte la République Angloise, autant qu'on a respecté autrefois la République Romaine.* Dans le traité qu'il fit avec la France, il fit mettre son nom avant celui de *Louis XIV*, à qui il ne voulut pas donner le titre de *Roi de France*, mais celui de *Roi des François*, et il se qualifia *Protecteur d'Angleterre et de France :* aussi on dit alors que le cardinal *Mazarin*, qui se prêta à tout ce qu'exigea l'orgueilleux usurpateur, avoit moins peur du diable que de *Cromwel.* Ses troupes étoient toujours payées un mois d'avance, les magasins fournis de tout, le trésor public garni de trois cent mille livres sterlings. Il projetoit de s'unir avec l'Espagne contre la France; de se donner Calais avec le secours des Espagnols, comme il avoit eu Dunkerque par les mains des François. *Mazarin*, qui lui avoit remis cette dernière place avec peine, l'appeloit, dans ses conversations familières, un *fou heureux;* mais, assez politique pour le traiter en grand roi, il lui envoya *Mancini* son neveu, en lui faisant témoigner son regret de ne pouvoir lui faire sa cour en personne. Cependant les plus noirs chagrins dévoroient ce cœur altier. Ses gendres, ses propres filles détestoient son usurpation. Les terreurs de la tyrannie l'agitoient plus que jamais. Couvert d'une cuirasse, chargé d'armes offensives, environné d'une garde nombreuse, il voyoit le fer des assassins toujours prêt à venger la mort de *Charles I.* Ce cruel état d'une ame ambitieuse et bourrelée, lui causa une fièvre lente, qui parut bientôt dangereuse. L'idée de la vie future frappa son esprit, et lui inspira des remords. Il demanda à un ministre, s'il étoit bien vrai qu'un élu ne pouvoit jamais tomber, ni courir les risques de la réprobation? *Rien n'est plus certain*, répondit l'ecclésiastique. — *Je n'ai donc rien à craindre*, dit Cromwel, *car je suis sûr d'avoir été autrefois en état de grace.* Avec une pareille doctrine, qui n'est pas celle de tous les Réformés, le plus grand scélérat pourroit jouir de la douce sécurité des justes. Ses aumôniers le rassurèrent davantage par le récit des révélations flatteuses, qui ne laissoient aucun doute sur sa guérison. Accoutumé à se repaître de ces chimères, il les saisit avidement, comme un gage infaillible de ce qu'il souhaitoit. *Croyez-moi*, disoit-il à son médecin, *le Seigneur accorde mon rétablissement aux prières de tant de saintes ames. Vous pouvez être*

fort habile dans votre profession ; mais la nature est au-dessus de tous les médecins du monde, et Dieu infiniment au-dessus de la nature. Le médecin surpris que, n'ayant pas vingt-quatre heures à vivre, il osât dire avec tant d'assurance qu'il seroit bientôt rétabli, lui en témoigna son étonnement. *Vous êtes un bon homme*, répartit le politique ; *ne voyez-vous pas que je ne risque rien par ma prédiction ? Si je meurs, au moins le bruit de ma guérison, qui va se répandre, retiendra les ennemis que je puis avoir, et donnera le temps à ma famille de se mettre en sûreté ; et si je réchappe, car vous n'êtes point infaillible, me voilà reconnu de tous les Anglois comme un homme envoyé de Dieu, et je ferai d'eux tout ce que je voudrai.* Cette réponse, rapportée par plusieurs historiens, ne paroît guères être conforme à l'esprit de dissimulation de *Cromwel :* mais il est des momens où le masque tombe du visage des hommes les plus fourbes. Quoi qu'il en soit, le Protecteur mourut le 3 septembre 1658, âgé de 59 ans. Son caractère a été si bien peint par *Bossuet*, que ce portrait ne peut qu'être bien placé ici. « Un homme, dit cet écrivain éloquent, s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable, hypocrite raffiné autant qu'habile politique, capable de tout entreprendre et de tout cacher, également actif et infatigable et dans la paix et dans la guerre ; qui ne laissoit rien à la fortune, de ce qu'il pouvoit lui ôter par conseil ou par prévoyance ; d'ailleurs, si vigilant et si prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué aucune des occasions qu'elle lui a présentées. » *Cromwel* se maintint autant par l'artifice que par la force ; ménageant toutes les sectes, ne persécutant ni les Catholiques, ni les Anglicans ; enthousiaste avec des fanatiques, austère avec des Presbytériens, se moquant d'eux tous avec les Déistes, et ne donnant sa confiance qu'aux Indépendans. Sobre, tempérant, économe, sans être avide du bien d'autrui, laborieux et exact dans toutes les affaires, il couvrit, dit un historien, des qualités d'un grand roi, tous les crimes d'un usurpateur. Son cadavre, embaumé et enterré dans le tombeau des rois avec beaucoup de magnificence, fut exhumé en 1660, au commencement du règne de *Charles II*, traîné sur la claie, pendu et enséveli au pied du gibet. On trouve, dans le *Dictionnaire des Sciences Morales et Politiques* par *Robinet*, un très-long parallèle entre *Cromwel* et *César ;* en voici l'extrait : « *César* et *Cromwel* commencèrent leur établissement dans le monde d'une manière presque semblable. Lorsqu'il ne subsistoit plus dans Rome que l'ombre de la liberté, par l'ambition de plusieurs citoyens, qui, se disputant à l'envi la souveraineté, faisoient de l'Italie un théâtre de sang et d'horreur, *César* ne s'y distinguoit que par ses débauches. Ce génie, qui dans la suite étonna l'univers, ne faisoit encore aucune sensation : *Sylla* fut le seul aux yeux duquel il n'échappa pas. Sa pénétration lui fit découvrir dans ce jeune homme, à travers ses étourderies et son libertinage, les talens les plus extraordinaires, et l'ambition la plus turbulente. Dès-lors il prédit l'élévation future de *César*, par ces mots remarquables : *Malè præcinctum juvenem cavete*, méfiez-vous de ce jeune homme qui porte sa ceinture si

lâche. Dans le temps que *Cromwel* faisoit ses études en l'université d'Oxford, il se faisoit plutôt remarquer par le relâchement de ses mœurs, que par aucune qualité brillante.... A Rome, *Marius*, *Sylla* et les triumvirs avoient successivement tyrannisé leurs compatriotes, et fait gémir sous leurs vexations la république, avant que *César* eût enfanté le plan de sa révolution. En Angleterre, les procédés arbitraires de la chambre étoilée, l'imposition illégale d'une taxe sur la construction des navires, avoient rendu le nom du roi odieux. Le peuple, excité par *Pym* et *Hamdem*, se trouvoit tout disposé à secouer le joug du pouvoir arbitraire, avant que *Cromwel* devînt le principal chef de l'opposition dans la chambre des communes. *César* et *Cromwel* se distinguèrent d'abord l'un et l'autre dans l'art oratoire. *César* fut regardé comme l'un des plus grands orateurs de son siècle; et son éloquence lui procura ce crédit et ce grand nombre d'amis, qu'il fit servir à l'exécution de ses desseins. *Cromwel*, qui avoit puisé dans les prédicateurs fanatiques de son siècle tout le feu de l'enthousiasme, possédoit à un degré extraordinaire le talent de la parole. Rarement il manquoit de persuader, parce qu'il s'exprimoit toujours en homme pleinement convaincu de ce qu'il disoit. On doit croire pourtant qu'à cet égard, le dictateur de Rome surpassa de beaucoup le héros Anglois; et cela, par rapport aux différens pays où ils vécurent. En Italie, l'éloquence, la poésie et généralement toutes les branches de la littérature, tendoient à leur perfection du temps de *César;* au lieu qu'en Angleterre, le goût s'étoit corrompu par le pédantisme du roi *Jacques;* les procédés tyranniques de son successeur occasionnèrent des dissentions, qui s'opposant aux progrès des arts et des sciences, étoient près de replonger l'état dans cette ignorance crasse, d'où l'on avoit eu bien de la peine à le retirer sous le règne d'*Elisabeth.* Si l'on suit *César* et *Cromwel* du sénat aux camps, la ressemblance ne sera pas moins frappante. Ce fut dans son expédition des Gaules, que *César* gagna l'affection de ses soldats, et qu'il s'acquit cet empire et cette supériorité, qui le mirent en état de déclarer la guerre au sénat et à tous les plus grands généraux de la république. Ce fut par des succès inouis en Irlande et en Écosse, que *Cromwel* vint à bout de soumettre ce même parlement qui l'avoit revêtu de la puissance souveraine, et de supplanter tous les généraux qui lui portoient envie, ou qui s'opposoient à ses prétentions. Si l'on envisage *César* et *Cromwel*, comme donnant la loi à leur pays, le parallèle subsiste en son entier. Tandis qu'ils tenoient les rênes du gouvernement, ils montrèrent l'un et l'autre, dans leur conduite, une foiblesse dont ils parurent exempts dans le temps qu'ils s'efforçoient le plus d'atteindre au pouvoir suprême. Voici une particularité sur-tout, qui a quelque chose de frappant : *César* refusa le diadême, quoiqu'il eût toujours montré le plus ardent desir de l'obtenir. *Cromwel* refusa d'accepter la couronne quand elle lui fut offerte; et l'on dit qu'il mourut de chagrin, d'avoir si mal profité de cette bonne fortune. L'Histoire ancienne ne fournit aucun exemple d'un conquérant qui ait répandu

moins de sang que *César ;* ni, l'histoire moderne, d'un héros qui ait commis moins de cruautés que *Cromwel*..... *Marius*, *Sylla* et *Cinna* exercèrent des barbaries qui eussent révolté l'ame généreuse de *César ;* on ne peut lire sans horreur l'histoire de leurs proscriptions sanglantes. *Cromwel* témoigna la même aversion à répandre le sang humain, quoiqu'on l'ait rendu responsable injustement, des cruautés qu'exercèrent ses soldats dans le saccage de certaines villes d'Irlande. Ces deux hommes se ressembloient dans leurs vertus et même dans leurs défauts. On ne sauroit disculper *César* d'avoir manqué de politique et de discernement en quelques occasions. On lui reproche entr'autres d'avoir vécu sans cesse au milieu de ses ennemis, et d'avoir répandu les plus grandes faveurs et les plus grandes distinctions sur *Brutus*, qui parut ensuite au nombre de ses assassins. *Cromwel* commit de même la plus grande indiscrétion, en faisant condamner le colonel *Lilburn*, pour avoir tenu des discours injurieux contre sa personne et contre son gouvernement. Cette rigueur, mal entendue et tout-à-fait hors de saison, ne servit qu'à démontrer la foiblesse de son pouvoir. Ce fut une grande erreur de sa part d'avoir recours aux lois, tandis qu'il sentoit que sa puissance n'étoit fondée que sur le renversement de toutes les lois. Quant à leur manière d'envisager la mort, *César* a l'avantage sur *Cromwel*. Celui-là mourut comme il avoit vécu, en héros. *Cromwel*, au lit de la mort, ne soutint pas le caractère de héros, ni même de guerrier. L'enthousiasme fanatique auquel il s'étoit livré pendant sa jeunesse, vint reprendre son pouvoir sur son ame ; et il fit paroître toute la timidité d'un religionnaire qui craint la mort, dans le temps même où il dit qu'il met tout son bonheur dans l'autre vie. » *Voyez* sa *Vie* par *Léti* et par *Raguenet*, en 2 vol. in-12. Celle-ci est la plus exacte : elle est aussi in-4.° *Voyez* HARRISON *et* IRETON.

III. CROMWEL, (Richard) fils du précédent, succéda au protectorat de son père ; mais n'ayant ni son courage, ni son hypocrisie, il ne sut ni se faire craindre de l'armée, ni en imposer aux partis et aux sectes qui divisoient l'Angleterre. C'étoit un jeune homme modéré, simple dans ses mœurs, aussi indolent que doux, élevé en province, loin de l'intrigue et des affaires, et qui n'avoit ni des goûts, ni des habitudes, ni des talens propres à remplacer l'usurpateur. Peut-être eût-il conservé l'autorité de son père, s'il avoit voulu faire mourir trois ou quatre officiers qui s'opposoient à son élévation. Il aima mieux faire ce qu'on exigeoit de lui, se démettre, en 1659, du gouvernement, que de régner par des assassinats. Le parlement lui donna deux cent mille livres sterlings, en l'obligeant de sortir du palais des rois. Il obéit sans murmure, et vécut en particulier paisible, cultivant les vertus propres à la société, moins puissant, mais plus heureux que son père. Il poussa sa carrière jusqu'à 80 ans, et mourut le 24 juillet 1702, ignoré dans le pays dont il avoit été quelques jours le souverain. Après sa démission du protectorat, il avoit voyagé en France. Le prince *de Conti*, frère du grand *Condé*, qui le

vit à Montpellier sans le connoître, lui dit un jour : *Olivier* Cromwel *étoit un grand homme ; mais son fils* Richard *est un misérable, de n'avoir pas su jouir du fruit des crimes de son père*.... Une partie des parens du tyrannique protecteur disparut ; les autres reprirent le nom de *Williams*, qu'ils avoient quitté, et échappèrent ainsi à l'exécration publique.

— *Henri* CROMWEL, frère cadet de *Richard*, fut envoyé, en 1654, par *Olivier Cromwel*, son père, en Irlande avec le titre de colonel, et il obtint ensuite le commandement de cette isle. *Henri* la gouverna avec tant de douceur et d'intelligence, qu'on n'avoit jamais joui d'une si douce tranquillité, ni vu le commerce si florissant. Son frère *Richard* ayant été déposé en 1659, le parlement dépouilla *Henri* de la vice-royauté ; et l'histoire ne fait plus mention de lui. Ainsi voilà les deux fils d'un homme qui avoit régné en souverain, condamnés à l'obscurité. Leur sort fut peut-être plus digne d'être envié par les sages, que celui de leur père. Pourquoi celui-ci réussit-il, tandis que les autres échouèrent ? « c'est qu'indépendamment des talens, dit un philosophe, *Olivier* parut précisément dans le seul temps où son fanatisme et son courage pouvoient avoir du succès. Sous une princesse, telle qu'*Elisabeth*, il risquoit d'être pendu ; sous *Charles II*, il n'eût peut-être été que ridicule. Il vint heureusement dans le temps où l'on étoit dégoûté des rois ; et son fils *Richard*, dans le temps où l'on étoit las d'un protecteur. »

CRONEGK, (Jean-Fréderic baron de) né à Anspach en 1731, mort de la petite vérole en 1758, à 27 ans, étoit d'une famille ancienne. Doué d'une imagination vive, il eut beaucoup de goût pour la poésie, et se distingua en Allemagne comme un poëte aimable, ingénieux et sensible, mais trop souvent négligé. Il parcourut une partie de l'Europe, et s'arrêta sur-tout à Paris, où il se concilia l'amitié et l'estime des savans, sur-tout celle de Mad. *de Graffigni*. On imprima ses *Œuvres* en allemand, à Leipzig, en 1760. On y trouve divers Poëmes ; des Pièces de théâtre, dont quelques-unes ne sont pas sans mérite ; des espèces d'Élégies, sous le nom de *Solitudes*, etc. *Voyez* son éloge dans le *Journal étranger*, janvier 1761.

CRONSTEDT, (Alexandre-Fréderic, baron de) né en Sudermanie en 1722, mort en 1765, découvrit un nouveau demi-métal nommé *Nikel* et *la Zéolite*, sur lequel il composa un *Mémoire*, qu'on trouve dans ceux de l'académie de Stockholm, de 1756, et où il démontre que ce fossile forme un nouvel ordre dans les pierres simples. On a encore de lui, un *Essai sur un système de minéralogie*. L'abbé *Talier* en a donné une traduction Italienne, Venise, 1777, in-8.° Les minéraux y sont classés suivant leurs élémens constitutifs.

CROPANO, (Jean de) capucin Italien, né dans la province de Reggio, a publié quelques ouvrages historiques sur la Calabre, tels que *Calabria illustrata*. — *Calabria dichiarata, con inscrizioni e medaglie*, 1691, in-f. fig. On lui doit encore des *Sermons*, des *Commentaires* sur l'Écriture, et d'autres ouvrages pieux.

CROS, (Pierre du) docteur et proviseur de Sorbonne, fut doyen de l'église de Paris, puis évêque d'Auxerre en 1349, et cardinal en 1350. Il mourut de la peste, à Avignon en 1361. — Il ne faut pas le confondre avec le cardinal *Pierre du Cros*, archevêque d'Arles, mort en 1388. — *Jean du Cros*, frère de celui-ci, excellent jurisconsulte, fut évêque de Limoges et grand pénitencier à Rome, et mourut à Avignon en 1383. — N. *du Cros* donna, en 1643, in-4°, la *Vie* de l'illustre *Montmorenci*, décapité par ordre du cardinal *de Richelieu*.

CROSE, *Voyez* Croze.

CROSILLES, (Jean-Baptiste) mauvais poëte François, est moins connu par ses vers, que par l'accusation intentée contre lui, de s'être marié malgré sa qualité de prêtre. Il resta dix ans en prison, et n'en sortit que par arrêt du parlement, qui le lava de cette calomnie. Il mourut misérable six mois après, en 1651. On a de lui des *Héroïdes*, 1619, in-8°; et la *Chasteté invincible*, bergerie en cinq actes, 1634, in-8.°

CROSNE, *Voyez* Thiroux.

CROTUS, (Mythol.) fils de *Pan* et d'*Euphême*, fut un chasseur habile qui, après sa mort, fut métamorphosé dans la constellation du *Sagittaire*.

CROUVÉ, (Guillaume) prêtre Anglican, qui se pendit de désespoir vers 1677, étoit régent de Croydone. Il est auteur d'un *Catalogue des Ecrivains qui ont travaillé sur la Bible*, Londres 1672, in-8°, fort inférieur à celui du P. *le Long* de l'Oratoire, auquel cependant il a été utile.

CROUZAS, (Jean-Pierre de) naquit à Lausanne en 1663. Son père, colonel d'un régiment de fusiliers, le destinoit à la profession des armes; mais le fils ne soupiroit qu'après les lettres. Maître de suivre son inclination, il se livra à la philosophie et aux mathématiques, et puisa dans les écrits du célèbre *Descartes*, des connoissances qui ne firent qu'augmenter son goût. Il se mit à voyager dans les différens pays de l'Europe, et vint à Paris où *Mallebranche* tenta vainement de le gagner à la religion Catholique. De retour dans sa patrie, il fut fait recteur de l'académie, en 1706. Il remplissoit, depuis 1700, une chaire de philosophie avec beaucoup de succès. En 1724, on l'appela à Groningue pour être professeur de mathématiques et de philosophie, avec 1500 florins de Hollande de pension. L'académie des Sciences de Paris se l'associa quelque temps après; et le prince de *Hesse-Cassel* le choisit pour être le gouverneur de son fils: emploi qui lui procura une forte pension, et le titre de conseiller des ambassadeurs du roi de Suède, oncle de son élève. Ce savant mourut à Lausanne, en 1748, à 83 ans. On lui doit un grand nombre d'ouvrages sur la morale, la métaphysique, la physique et les mathématiques. I. *Système de Réflexions qui peuvent contribuer à la netteté et à l'étendue de nos connoissances*, ou *Nouvel Essai de Logique*, publié d'abord en 2 vol. in-8°, ensuite en 6 vol. in-12, et abrégé en un seul volume. Il faut s'en tenir à l'Abrégé: le grand ouvrage, quoique estimable, et pour les préceptes de logique, et pour ceux de morale, n'est pas écrit avec assez de précision. On

a dit qu'il avoit noyé l'ancienne dialectique dans un fatras de paroles. II. Un *Traité de l'Éducation des Enfans*, 2 vol. in-12. III. Un *Traité du Beau*, aussi en 2 vol. et beaucoup trop long. IV. *Examen du Pyrrhonisme ancien et moderne*, in-folio, contre *Bayle*: ouvrage savant et estimé, qui le seroit davantage s'il eût été plus court. V. *Examen du Traité de la liberté de penser*, contre *Collins*, in-8.° VI. *Examen de l'Essai sur l'Homme* de *Pope*, dans lequel l'auteur montre beaucoup de religion; mais son zèle, quoique très-louable, lui fait former quelquefois des fantômes, et le jette dans des répétitions sans nombre. VII. *Commentaire sur la traduction du même Poëme*, par l'abbé *du Resnel*. VIII. *Traité de l'Esprit humain*, à Basle, 1741. L'auteur combat vivement les hypothèses de *Leibnitz* et de *Wolf*, touchant l'harmonie préétablie. IX. Des *Traités de Physique et de Mathématique*, sous différens titres. X. Des *Sermons*. XI. Des *Œuvres diverses*, en 2 vol. in-8°, etc. etc. Le célèbre *Chezeaux* étoit son petit-fils.

I. CROY, (Guillaume de) seigneur de *Chièvres*, duc de Soria, chevalier de la Toison d'or, d'une maison ancienne, qui a tiré son nom du village de Croy en Picardie, et qui subsiste, se signala d'abord par sa valeur sous les rois de France *Charles VIII* et *Louis XII*, et fut nommé par ce dernier prince, gouverneur de *Charles d'Autriche*, depuis empereur sous le nom de *Charles-Quint*. S'étant attaché à la maison d'Autriche, il fut envoyé viceroi en Espagne, où il ternit l'éclat de ses vertus par ses déprédations. Il mourut à Worms en 1521, à 63 ans, après s'être acquis une grande réputation dans toute l'Europe. *Varillas* a écrit sa *Vie*, 1684, in-12, avec plus d'intérêt que de vérité.

II. CROY, (Guillaume de) de la même famille que le précédent, fut fait évêque de Cambrai, l'an 1516, après la mort de *Jacques de Croy*, son oncle, et devint ensuite cardinal, archevêque de Tolède et chancelier de Castille. Il mourut d'une chûte de cheval, en 1521, à 23 ans.

III. CROY, (Jean de) d'une autre famille que les deux premiers, savant ministre d'Uzez, mourut en 1659. Il a laissé plusieurs ouvrages, entr'autres: *Observationes sacræ et historicæ in Novum Testamentum*, Genève, 1644, in-4.°

CROYSSARD, (Michel) Jésuite de Lyon, composa des *Hymnes* et des *Cantiques*, imprimés en 1600, que *Jean Ursucci* de Lucques mit en musique. Il mourut recteur du collége de Lyon. Son meilleur ouvrage est *Thesaurus Virgilii in locos communes digestus*, 1590. Il a prétendu faire pour *Virgile*, ce que *Nizolius* a fait pour *Cicéron*.

CROZAT, (Joseph-Antoine) conseiller au parlement, puis maître-des-requêtes, fut lecteur du cabinet du roi, en 1719. Son goût pour les arts et ses connoissances dans la peinture, la sculpture et la gravure, l'ont plus distingué que ses richesses. Il fit graver par d'habiles maîtres, les plus beaux tableaux du cabinet du roi et du duc d'*Orléans*, etc. Le premier volume a paru en 1729; le second en 1742, in-fol. en forme d'atlas, auquel doit être joint un *Supplément* de qua-

rante-deux estampes, avec l'explication. Crozat étoit mort deux ans auparavant, en 1740. Il ordonna en mourant, que le prix de la vente de son beau cabinet seroit distribué aux pauvres. Sa sœur *Marie-Anne*, qui avoit épousé le comte d'*Evreux*, et qui mourut en 1729, à 34 ans, étoit connue sous le nom de M[lle] *Crozat*. M. *le François*, qui lui avoit dédié sa *Géographie*, in-12, en parle comme d'une personne qui, dans l'âge le plus tendre, faisoit honneur à son sexe par ses lumières.

CROZE, (Mathurin Veysière de la) naquit à Nantes en 1661, d'un négociant, et se fit Bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, en 1678, après avoir voyagé en Amérique. Il étoit déjà savant dans toutes les langues mortes et vulgaires : son érudition devint plus étendue et plus solide. Mais l'amour de l'indépendance, la liberté de penser, et quelques mécontentemens lui firent quitter son ordre et sa religion, en 1696. Il prononça son abjuration à Basle, passa de là à Berlin, obtint la place de bibliothécaire du roi de Prusse, et y mourut le 21 mai 1739, à 78 ans. C'étoit une bibliothèque vivante, et sa mémoire tenoit du prodige. Outre les choses utiles et agréables qu'il savoit, il en avoit étudié d'autres qu'on ne peut savoir, comme l'ancienne langue Egyptienne. Ses ouvrages sont une preuve de son érudition. Les principaux sont : I. *Dissertations historiques sur différens sujets*, in-8°, Roterdam 1707, recueil savant et curieux. II. *Entretiens sur divers sujets d'histoire, de littérature, de religion et de critique*, Cologne 1711, in-12. On y trouve une *Dissertation sur l'Athéisme et sur les Athées modernes*, qui offre des recherches intéressantes sur *Jordanus Brunus*, *Vanini*, etc, etc. III. *Dictionnaire Arménien*, in-4°, 2 vol. Cet ouvrage lui coûta douze ans de travail. La préface renferme beaucoup de remarques, qui peuvent servir à illustrer l'histoire des Arméniens et des Indes. IV. *Histoire du Christianisme des Indes*, 1724, la Haye, in-12, 2 vol.; curieuse et estimée. V. *Histoire du Christianisme d'Ethiopie et d'Arménie*, in-8°, 1739 : compilation négligée et informe, si l'on en croit l'abbé *Desfontaines*; ouvrage de mémoire, et non de jugement, et encore moins d'esprit, mais qui offre une foule d'observations savantes, dont on peut profiter. VI. *Dictionnaire Egyptien*, avec les additions de M. *Scoltz*, mis au jour par *Ch.-God. Wolde*, à Oxford, 1775, in-4.° *Jordan*, ami et disciple de *la Croze*, a écrit la *Vie* de son maître, en un volume, aussi gros que la *Vie d'Alexandre*: dictée, selon *Voltaire*, par la fureur d'écrire, et, selon les lecteurs impartiaux, par l'amitié et la reconnoissance. Il paroît que, dans ses dernières années, *la Croze* fut Protestant sincère. Son humeur tenoit un peu de l'impolitesse et de la misanthropie; mais, à cela près, c'étoit un très-bon homme. Il possédoit une foule d'anecdotes curieuses, de contes et de bons mots, dont il parsemoit sa conversation. Si l'on avoit pris la peine de les recueillir, le *la Croziana* surpasseroit le *Menagiana*. Sa manière de conter étoit d'autant plus singulière, qu'il entrecoupoit ses récits plaisans de profonds soupirs et de sanglots douloureux, excités par la vivacité de ses maux, et quelquefois aussi par son hypocondrie. Il faisoit

une pose pour gémir ou crier, et reprenoit ensuite son conte, qui étoit toujours original. Malgré un grand fonds de misanthropie, il étoit bon, tendre, sensible, recevant quelquefois trop légèrement certaines impressions, mais les perdant aussi aisément.... Le jugement n'égala jamais en lui les autres qualités de son esprit, sur-tout à la fin de ses jours : c'étoit alors un véritable enfant, quoique sa tête renfermât toujours ce vaste répertoire de noms, de dates et de passages qui étonnoit les savans. L'illustre *Leibnitz* ayant entendu conter des choses merveilleuses sur la mémoire de *la Croze*, eut la curiosité de l'éprouver. Ce savant se prêta facilement au dessein de son ami; on récita une fois douze vers, en douze différentes langues. *La Croze* les retint après une seule récitation, et les transposa suivant la volonté de ceux qui faisoient cet essai. *Pelloutier*, savant célèbre, voulut aussi mettre au creuset sa mémoire locale. Il choisit quatre différens passages, tirés de *Catulle*, des Scholiastes de *Pindare*, d'*Aristophane* et de *St. Jérôme*. On fit tomber adroitement la conversation sur ce sujet. *La Croze* indiqua les passages, et cita ensuite les paroles.

CRUCIGER, (Gaspard) théologien Protestant de Leipzig, mort en 1548, à Wirtemberg, âgé de 45 ans, fit, en allemand, plusieurs *Commentaires* sur les Livres Saints.

CRUMMUS ou CRUMNUS, roi des Bulgares, fut continuellement en guerre avec *Nicéphore I*, empereur de Constantinople, et prit Sardique sur lui. La perte qu'il fit d'une bataille, en 811, le força de demander la paix. Désespéré du refus qu'on lui en fit, il donna, pendant la nuit, sur le camp des Grecs, qu'il força. Il attaqua la tente de *Nicéphore*, et le tua, avant qu'il eût le loisir de se reconnoître. Ensuite, il tailla en pièces son armée, et fit passer au fil de l'épée, ou emprisonner, tous les grands de l'empire qui avoient suivi l'empereur. Il remporta cette grande victoire, où *Staurace*, fils de l'empereur, ou empereur lui-même, fut blessé très-dangereusement. Après avoir exposé quelque temps sur un gibet la tête du malheureux *Nicéphore*, *Crummus* fit faire une tasse de son crâne, enchâssé dans de l'argent, afin que ses successeurs s'en servissent, à son exemple, dans leurs festins, pour boire à la santé de ceux de leurs sujets qui se seroient signalés à la guerre. Il voulut contraindre les prisonniers à racheter leur vie et leur liberté par l'apostasie ; mais ces généreux capitaines aimèrent mieux souffrir les plus cruels supplices, et mourir martyrs. *Michel Rhangabé*, gendre et successeur de *Nicéphore*, tenta inutilement de venger son beau-père; il fut toujours défait. Son vainqueur mourut l'an 875.

CRUSER, (Herman) conseiller de *Charles*, duc de Gueldres, puis de *Guillaume*, duc de Clèves, mourut à Konigsberg en 1504. Il a traduit, en latin, *seize Livres de Galien*, et a composé divers autres ouvrages. C'étoit un homme profondément versé dans les langues, la philosophie, la médecine et la jurisprudence.

CRUSIUS ou KRANS, (Martin) né dans le diocèse de Bamberg en 1526, professeur de belles-lettres à Tubinge, mort à Eslingen en 1607, à 81 ans, fut le

premier qui enseigna le grec en Allemagne. On a de lui : I. *Turco-Græciæ Libri VIII*, à Basle, in-fol. 1584 ; recueil excellent et d'une grande utilité pour ceux qui veulent s'appliquer à l'histoire et à la langue des Grecs modernes. II. *Annales Suevici, ab initio rerum ad annum* 1594, en 2 vol. in-folio, à Francfort, 1593 et 1596 ; ouvrage estimé et peu commun. III. *Germano-Græciæ Libri VI*, in-fol. 1585. *Crusius* étoit un homme savant, mais emporté, et qui dans ses livres n'épargnoit pas les injures à ceux qui l'attaquoient.

CRUX, *Voyez* SANTA CRUX.

CSÈLES, (Martin) Jésuite Allemand, né à Tirnaw en 1641, après avoir professé la philosophie dans sa patrie, fut appelé à Rome pour y remplir la charge de grand-pénitencier, et y publia les deux ouvrages suivans : I. *Elucidatio historica de Episcopatu Transylvaniæ*, in-fol. II. *Descriptio Episcopatûs Sirmiensis*, in-16. Ce savant mourut à Padoue, le 14 janvier 1709.

CTÉSIAS, de Gnide, historien et médecin Grec, fut fait prisonnier par *Artaxercès Mnemon*. Ce prince le choisit pour son premier médecin. On a de lui quelques *Fragmens* de son *Histoire des Assyriens et des Perses*, suivis par *Diodore* de Sicile et par *Trogue-Pompée*, préférablement à celle d'*Hérodote*. Malgré le suffrage de ces deux historiens, on ne donne aucune croyance aux récits de *Ctésias*. *Photius*, qui nous a conservé ce qui nous reste, fait assez peu de cas de cet historien. Il vivoit vers l'an 400 avant J. C. Les *Fragmens* de *Ctésias* sont dans l'*Hérodote* de Londres, 1679, in-folio.

CTÉSIBIUS d'Alexandrie, fils d'un simple barbier, devint un célèbre mathématicien sous *Ptolomée Physcon*, vers l'an 120 avant J. C., et fut, dit-on, le premier inventeur de la pompe. Le hasard développa en lui le goût qu'il avoit pour la mécanique. En abaissant un miroir dans la boutique de son père, il remarqua que le poids qui servoit à le faire monter et descendre, et qui étoit à cet effet enfermé dans un cylindre, formoit un son, produit par le froissement de l'air poussé avec violence par le poids. Il examina de près la cause de ce son, et crut qu'il étoit possible d'en tirer parti pour faire un *orgue hydraulique*, où l'air et l'eau formeroient le son ; c'est ce qu'il exécuta avec succès. Un objet plus important succéda à celui-ci. *Ctesibius*, encouragé par cette production, voulut se servir de la mécanique pour mesurer le temps. Il construisit une *Clepsidre* formée avec de l'eau, et réglée avec des roues dentées ; l'eau, par sa chûte, faisoit mouvoir ces roues, qui communiquoient leur mouvement à une colonne sur laquelle étoient tracés des caractères qui servoient à distinguer les mois et les heures. En même temps que l'on mettoit les roues dentées en mouvement, elles soulevoient une petite statue, qui indiquoit avec une baguette les mois et les heures marquées sur la colonne. — Il ne faut pas le confondre avec CTÉSIBIUS de Chalcis. Celui-ci étoit un philosophe cynique, d'un caractère badin et d'un esprit gai, qui sut plaire aux grands sans leur prostituer un vil encens, et leur fit

entendre la vérité et goûter la vertu sans leur déplaire.

CTÉSILAS, célèbre sculpteur Grec, représenta un *Soldat blessé*, qui fut acheté un prix considérable.

CTÉSILOCHUS, ancien peintre Grec, se rendit célèbre par son art à bien peindre les nudités.

I. CTÉSIPHON *ou* CHERSIPHON, architecte Grec, donna le dessin du célèbre *Temple de Diane* d'Ephèse, exécuté en partie sous sa conduite, et sous celle de son fils *Métagène*. *Ctésiphon* inventa une machine pour transporter les colonnes qui devoient soutenir et orner ce superbe édifice.

II. CTÉSIPHON, Athénien, persuada ses concitoyens de faire une ordonnance, par laquelle il fut arrêté que *Démosthène* seroit couronné en pleine assemblée, d'une couronne d'or. Mais *Eschine*, rival et ennemi de cet orateur, ne pouvant souffrir qu'on lui fît cet honneur, accusa *Ctésiphon* d'être l'auteur d'une sédition. *Démosthène* le défendit de cette calomnie dans cette belle harangue, qu'il a intitulée *de la Couronne*.

CTÉSIPPE, fils de *Chabrias*, après la mort de son père, fut reçu dans la maison de *Phocion*, son ami, avec toutes les marques d'une tendre affection. Ce vertueux Athénien vouloit retirer ce jeune homme de la débauche où il le voyoit plongé; et quoique le naturel fâcheux de *Ctésippe* fît avorter tous ses soins, il ne laissa pas de supporter long-temps tous les défauts de son élève; mais enfin la modération de *Phocion*, le plus patient des hommes, ne put tenir contre l'indiscrétion de ce jeune éventé. Un jour qu'il fut importuné par de sottes demandes, tandis qu'il vaquoit à une affaire d'état, il ne put s'empêcher de s'écrier : *O Chabrias! Chabrias! je te paye au double l'amitié que tu m'as témoignée, lorsque je souffre les folies de ton fils!*

CUBA, (Mythol.) divinité invoquée par les Romains, comme prenant soin des enfans dans leurs berceaux et les faisant bien dormir.

CUDSÉMIUS, (Pierre) né dans le duché de Clèves, abjura le Calvinisme à Avignon, se rendit à Rome, et s'attacha au cardinal *Bellarmin*. Sur la fin de ses jours, il se retira à Cologne, et mourut au commencement du 17[e] siècle, après avoir publié plusieurs ouvrages de controverse, entr'autres, *de Desperatâ Calvini causâ*, 1612, in-8°; *le Synode d'Utrecht*, 1614. Les notes en sont savantes et curieuses.

CUDWORTH, (Rodolphe) né dans le comté de Sommerset, en 1617, mort en 1688 à Cambridge, où il étoit professeur en hébreu, occupa d'autres emplois importans et lucratifs. Son savoir les lui mérita; il s'étendoit à tout. Philosophe, mathématicien, il joignoit à ces sciences l'étude des belles-lettres, des langues savantes et de l'antiquité. On a de lui : I. *Système intellectuel de l'Univers contre les Athées*; ouvrage traduit en latin par *Jean-Laurent Mosheim*, avec des notes très-savantes; Iène 1733, 2 vol. in-fol.; Leyde, 2 vol. in-4°; et abrégé en Anglois, en 2 vol. in-4°, par *Thomas Wise*. L'ouvrage, la traduction et l'abrégé sont également estimés. Il fut long-temps renfermé dans l'enceinte de l'Angleterre. Mais le savant *Jean le*

Clerc le fit connoître avantageusement, par les extraits curieux et détaillés qu'il en donna dans différens volumes de sa *Bibliothèque choisie*. Ces analyses peuvent suffire à ceux qui n'ont pas l'original. II. *Traité de l'éternité et de l'immutabilité du juste et de l'injuste*, traduit aussi en latin par *Mosheim*. III. *Commentaire sur la prophétie de Daniel* sur les septante semaines, 2 vol. in-fol. IV. *Traité de l'amour de Dieu*, 1722, in-12 : il a été traduit en françois par *Coste*. V. De *l'Immortalité de l'Ame*, in-8.° Il laissa plusieurs manuscrits importans, et une fille pleine d'esprit, qui fut étroitement liée avec *Locke ;* elle s'appeloit *Damaris*. *Cudworth* étoit, dit-on, assez incertain dans ses opinions sur la religion ; et en parlant de plusieurs dogmes du Christianisme, il s'est expliqué d'une manière si ambiguë, qu'on ne peut guères savoir ce qu'il en pensoit. On dit que, sur plusieurs points de théologie, il étoit de ceux que les Anglois appellent *Latitudinaires*. Il avoit beaucoup d'éloignement pour le sentiment commun des Calvinistes rigides sur les décrets absolus de Dieu : éloignement que lui avoit inspiré, en partie, l'abus qu'en fit *Hobbes*, pour établir ses dangereux principes. Zélé partisan de *Platon*, il suivit ce philosophe et ses sectateurs. Non-seulement il défendit ses opinions, même les plus fausses, mais il tâcha d'en imiter encore le style. Le sien est chargé de termes difficiles à entendre, d'expressions dures et de métaphores outrées.

I. CUÉVA, (Bernard de la) *Voyez* HENRI IV, roi de Castille.

II. CUÉVA, (Alfonse de la) connu sous le nom de *Bedmar*, d'une maison ancienne d'Espagne, ambassadeur de *Philippe III* auprès de la république de Venise ; s'unit, dit-on, en 1618, avec le duc d'*Ossone*, vice-roi de Naples, et avec D. *Pedro* de Tolède, gouverneur de Milan, pour anéantir l'état au sein duquel il étoit envoyé. *La Cuéva* rassemble des étrangers dans la ville, et s'assure de leurs services à force d'argent. Les conjurés devoient mettre le feu à l'arsenal de la république, et se saisir des postes les plus importans. Des troupes du Milanès devoient arriver par la terre ferme, et des matelots gagnés, montrer le chemin à des barques chargées de soldats. Cette horrible conspiration fut découverte. On noya tout ce qu'on put trouver des conjurés. On respecta, dans l'auteur de ce complot, le caractère d'ambassadeur. Le sénat le fit partir secrétement, de peur qu'il ne fût mis en pièces par la populace. Dans une *Discussion très-étendue sur cette Conjuration*, imprimée à la suite de la seconde édition des *Observations sur l'Italie*, le savant et ingénieux *Grosley* a entrepris d'établir que cette conjuration n'étoit autre chose qu'un artifice des Vénitiens, dirigé par *Fra-Paolo*, pour se débarrasser du marquis de *Bedmar*, dont la présence les incommodoit. *Naudé* et *Capriara* avoient déjà soutenu la même opinion. Mais *Mallet-Dupan* prétend, avec plusieurs autres critiques, qu'à l'exception de quelques circonstances inventées par des historiens romanciers, cette conspiration étoit très-réelle. Si la république de Venise tint secrète la découverte du complot, c'est qu'il ne fut point consommé, que

l'Espagne étoit infiniment redoutable, et qu'il falloit ou se taire, ou lui déclarer la guerre. Forcé de quitter Venise, *Bedmar* passa en Flandre, y fit les fonctions de président du conseil, et y reçut le chapeau de cardinal. Sa sévérité lui ayant fait perdre son gouvernement, il se retira à Rome et y mourut en 1665, regardé comme un des plus puissans génies, ainsi qu'un des plus dangereux esprits qu'ait produits l'Espagne. Sa sagacité étoit telle, que ses conjectures passoient presque pour des prophéties. A cette pénétration singulière, il joignoit un talent rare pour manier les affaires les plus délicates ; un instinct merveilleux pour se connoître en hommes ; une humeur libre et complaisante, et d'autant plus impénétrable, que tout le monde croyoit la pénétrer ; toutes les apparences d'une parfaite tranquillité d'esprit au milieu des agitations les plus cruelles. On lui attribue un Traité en italien, contre la liberté de la république de Venise, intitulé : *Squitinio della liberta Veneta ;* à Mirandole 1612, in-4°, et traduit en françois par *Amelot de la Houssaie ;* mais d'autres le donnent, avec plus de raison, à *Marc Velser.*

III. CUÉVA, (Jean de la) fameux poëte tragique Espagnol, est très-estimé dans son pays.

CUGNIÈRES, (Pierre de) avocat-général au parlement de Paris, étoit un jurisconsulte habile et un magistrat intègre. Il défendit, avec beaucoup de vivacité, l'an 1329, en présence de *Philippe de Valois*, les droits du roi contre le clergé. *Pierre Bertrand*, évêque d'Autun, plaida pour l'église avec non moins de chaleur. (*Voyez* I. BERTRAND.) « La cause de l'église fut mal attaquée et mal défendue, dit *Fleuri ;* parce que, de part et d'autre, on n'en savoit pas assez, et qu'on raisonnoit sur de faux principes, faute de connoître les véritables. Les avocats du clergé s'arrêtèrent long-temps à prouver ce qui n'étoit pas de la question ; que la juridiction temporelle n'est point incompatible avec la spirituelle, et que les ecclésiastiques sont capables de l'une et de l'autre : mais ce n'étoit pas de quoi il s'agissoit ; il falloit savoir s'ils l'avoient effectivement, et à quel titre. » Cette querelle augmenta plutôt l'animosité entre les deux partis, qu'elle ne la diminua. L'avocat du roi devint si odieux au clergé, qu'on l'appela par dérision *Maître Pierre du Cognet*, nom d'une petite figure ridicule, placée dans un coin de l'église de Notre-Dame de Paris, faisant partie d'une représentation de l'enfer, qui étoit à la clôture du chœur, sous le jubé. *Cugnières* eut encore le désagrément d'être condamné par le roi, pour lequel il plaidoit. Ce démêlé a été le fondement de tous ceux qui se sont élevés depuis sur l'autorité des deux puissances, et dont l'effet fut de restreindre la juridiction ecclésiastique dans des bornes plus étroites. Le président *Hénault* indique encore une autre cause de la diminution de son pouvoir. Les évêques commencèrent alors à négliger de convoquer les conciles de leurs provinces, où le corps des ecclésiastiques, rassemblés tous les ans, s'entretenoit dans sa première vigueur ; tandis que les parlemens, devenus sédentaires, affermirent leur autorité en ne se séparant jamais. C'est à cette

querelle qu'on rapporte l'introduction de la forme d'*Appel comme d'abus*.

CUJAS, (Jacques) naquit à Toulouse, en 1520, d'un foulon. La nature le doua d'un esprit supérieur, dit *Scévole de Sainte-Marthe*, pour le consoler de la bassesse de son extraction. Il apprit avec une égale facilité les belles-lettres, l'histoire, le droit ancien et moderne, civil et canonique. A Toulouse, à Cahors, à Bourges, à Valence en Dauphiné, à Turin, où il professa en différens temps, il eut une foule d'écoliers, parmi lesquels on compta les plus célèbres magistrats que la France eût alors. On lui applique ce qu'*Ausone* avoit dit de *Minervius* :

Mille Foro juvenes dedit hic, bis mille Senatûs
Adjecit numero, purpureisque togis.

Le P. *Maldonat* Jésuite, étant allé voir *Cujas*, celui-ci lui rendit sa visite à la tête de huit cents de ses écoliers. Plusieurs curieux allèrent à Bourges, seulement pour voir *Cujas*, comme autrefois on alloit à Rome pour voir *Tite-Live*. Le roi de France lui permit de prendre séance avec les conseillers du parlement de Grenoble. Le duc de Savoie *Emmanuel-Philibert*, et le pape *Grégoire XIII*, n'eurent pas moins de considération pour son mérite. Lorsque les professeurs Allemands le citoient en chaire, ils mettoient la main au bonnet, pour marquer leur estime pour cet illustre interprète des lois. C'étoit le père des écoliers, suivant *Scaliger*. Il leur prêtoit de l'argent et des livres. Il ne dictoit jamais ses leçons, mais il les prononçoit avec tant de clarté, que ses élèves les retenoient, et en écrivoient ensuite l'extrait. Si-tôt qu'il étoit interrompu par le bruit, il se levoit et s'en alloit. *Cujas* est celui de tous les jurisconsultes modernes, qui a pénétré le plus avant dans les mystères des lois et du droit Romain. On l'a accusé d'irréligion, parce qu'il répondoit à ceux qui lui parloient des ravages du Calvinisme : *Nihil hoc ad edictum prætoris :* « Cela ne regarde point l'édit du préteur. » Mais cette réponse semble plutôt peindre le caractère d'un savant fortement occupé de ses livres, sourd et muet sur tout le reste, que celui d'un incrédule qui se moque de tout. La meilleure édition des *Œuvres* de *Cujas*, est celle de *Fabrot*, à Paris, 1658, en 10 vol. in-fol. Celle de Paris, chez *Nivelle*, donnée par *Cujas* même, est très-rare. On en a donné une autre à Naples, en 1762, 2 vol. in-folio : elle est moins belle que les précédentes, mais plus commode, à cause de la Table générale qui l'accompagne. On a appliqué à *Cujas* ce qu'un homme d'esprit a dit des anciens jurisconsultes : « On trouve dans leurs écrits une vaste connoissance et une méditation profonde de la partie des lois à laquelle chacun d'eux s'étoit particulièrement dévoué ; le projet d'y tout éclairer et même d'y tout simplifier ; presque toujours un grand sens ; l'énergie d'un esprit ferme et libre ; souvent même les traits hardis d'un esprit original, et un grand nombre de vues de réformes sages et courageuses. Mais ces qualités précieuses sont dégradées par des défauts qu'on ne peut imputer qu'à leur siècle ; un continuel abus de l'érudition ; des préjugés qui rétrécissent leur génie ; des détails sans utilité et sans

la république des Hébreux, en latin, dont la meilleure édition est de 1703, in-4°; traduit en françois à Amsterdam 1705, 3 vol. in-8.° II. *Sardi venales*, Leyde, 1612, in-24; et dans le recueil de *Tres Satyræ Menippeæ* de *G. Corte*, à Leipzig, 1720, in-8.° L'auteur y a joint une traduction de la satire des *Césars* par l'empereur *Julien*. III. Un *Recueil de ses Lettres*, publiées en 1725, in-8°, par l'infatigable compilateur *Burman*. On y trouve quelques anecdotes sur l'histoire littéraire de son temps. *Cunæus* étoit d'un tempérament sec et colère; mais il rachetoit ces défauts par sa franchise et sa probité. Il aimoit passionnément l'étude, et ne se soucioit guères de se produire dans le monde.

I. CUNÉGONDE, (Sainte) fille de *Sigefroi*, premier comte de Luxembourg, femme de l'empereur *Henri II*, fut soupçonnée d'adultère par son époux. Elle prouva son innocence, si l'on croit quelques historiens, en tenant dans ses mains une barre de fer ardente sans se brûler. Les mêmes historiens rapportent que son mari dit dans ses derniers momens aux parens de sa femme: *Vierge vous me l'avez donnée, je vous la rends vierge;* discours plus édifiant dans un particulier, que dans un prince, qui ne doit se marier que pour assurer le repos de l'état par ses enfans. Ce discours d'ailleurs s'accorde peu, dit M. *de Montigni*, avec une diète que *Henri* fit tenir à Francfort, pour se plaindre aux états de la stérilité de *Cunégonde*, comme s'il eût voulu les sonder sur un projet de divorce, ni avec les préventions injustes qu'il eut d'abord contre sa vertu. *Henri* étant mort l'an 1024, *Cunégonde* prit le voile dans un monastère qu'elle avoit fondé. Elle y mourut dans les exercices de la pénitence. La cathédrale de Bamberg renferme le corps de cette impératrice, canonisée par le pape *Innocent III*.

II. CUNÉGONDE, (Sainte) fille de *Béla*, roi de Hongrie, épousa, l'an 1239, *Boleslas* roi de Pologne, surnommé *le Chaste*, et fit vœu de continence avec son époux. Ses peuples manquant de sel, on attribua à ses prières la découverte des fameuses salines de Vilisca. Après la mort de *Boleslas*, elle prit le voile et mourut dans le monastère de Sandecz le 24 juillet 1292. Le pape *Alexandre VII* la canonisa en 1690. La mémoire de cette reine pieuse est particulièrement honorée dans toute la Pologne, et sur-tout dans le diocèse de Cracovie.

I. CUNIBERT, (Saint) né en Austrasie, d'une maison noble, fut évêque de Cologne en 623. Le roi *Dagobert* le mit à la tête de son conseil, et le fit gouverneur de *Sigebert*, roi d'Austrasie. *St. Cunibert* fut encore chargé du gouvernement de ce royaume sous *Childeric*, fils de *Clovis III*. Il se conduisit dans le ministère, comme il avoit fait dans son diocèse; il tâcha de sanctifier, dit *Baillet*, la politique de la cour; mais ces deux mots *Sainteté* et *Politique*, sont assez difficiles à concilier. Aussi *St. Cunibert* essuya-t-il des contradictions. Il mourut le 12 novembre 663.

II. CUNIBERT, fils de *Pertharites*, roi des Lombards, fut associé à la souveraineté par son père vers l'an 680, et régna seul après

après en 688. *Alachis*, duc de Trente, à qui il avoit sauvé la vie et qu'il avoit comblé de bienfaits, ayant résolu, par un excès d'ingratitude, de le dépouiller de son royaume, entra dans Pavie un jour que *Cunibert* en étoit sorti, se saisit des postes principaux, s'établit dans la forteresse et prit le titre de roi en 691. *Cunibert* n'eut pour le moment d'autre ressource que de se réfugier dans une isle du lac de Côme. L'usurpateur étant monté sur le trône par la violence, voulut s'y maintenir par la rigueur. Il fit éprouver au peuple et sur-tout au clergé ce que la tyrannie a de plus cruel, et l'arrogance de plus insolent. Il fut bientôt abandonné de tout le monde. *Cunibert* fut encouragé par tous ses sujets à poursuivre le traître. Un diacre nommé *Zénon* s'offrit de se mettre à la tête de l'armée. *Votre perte*, dit-il à Cunibert, *entraîneroit celle de l'église et de l'état ; et si je péris, ma mort ne sera d'aucune importance pour le salut commun.* Il se mit en effet à la tête des troupes, et *Alachis*, qui le prit pour *Cunibert*, auquel il ressembloit par la taille, fondit sur lui et le renversa mort à ses pieds. Cependant le véritable *Cunibert* lui livra un nouveau combat en 694, et après un grand carnage de part et d'autre, le tyran tomba mort de plusieurs coups, tandis que ses troupes prenoient la fuite ou se noyoient dans l'Adda. *Cunibert* rentra en triomphe à Pavie, et consacra un superbe mausolée à la mémoire du diacre *Zénon*. Il régna ensuite en paix jusqu'à sa mort en 700, aimé et respecté de ses sujets.

CUNIGA, *Voyez* ERCILLA.

CUNITZ, (Marie) fille aînée d'un docteur en médecine de Silésie, s'appliqua avec un succès égal aux langues, à la médecine, à l'histoire, à la peinture, à la poésie, à la musique, aux mathématiques et à l'astronomie, le principal objet de ses occupations et de ses plaisirs. Les plus habiles astronomes de son temps lui communiquèrent leurs lumières, et profitèrent des siennes. Elle mourut en 1664, après avoir publié des *Tables Astronomiques*.

CUNY, (Louis-Antoine) Jésuite de Langres, mort en 1755, parcourut avec quelque distinction la carrière de l'éloquence, à Versailles, à Paris et à Luneville. On a de lui trois *Oraisons funèbres* : celle de l'*Infante d'Espagne, Dauphine de France*, 1746, in-4° ; de la *Reine de Pologne*, 1747, in-4° ; du *Cardinal de Rohan*, 1750, in-4.° Il y a dans ces discours des expressions triviales, des phrases obscures, des constructions irrégulières, des tours communs, des idées répétées, et une abondance de style qui fatigue ; mais ces défauts sont rachetés par la chaleur avec laquelle ces Oraisons sont écrites. L'auteur saisit bien la totalité d'un caractère, et sait le mettre dans un beau jour, et il rapproche avec art ce qui paroit étranger à son sujet.

CUPAÏ, (Mythol.) dieu des habitans anciens de la Floride, qui le faisoient présider au lieu où les crimes des méchans étoient punis après leur mort.

CUPANO, (François) religieux et naturaliste Sicilien, né en 1657, a publié en italien un *Catalogue* des plantes de la Sicile,

et une *Histoire naturelle* de cette isle qui est estimée. Il est mort au commencement du 18e siècle.

CUPÉ, (Pierre) chanoine régulier de Saint-Augustin, et curé de la paroisse de Bois, au diocèse de Saintes, dans le 18e siècle. Il a couru sous ce nom, en manuscrit, un livre très-dangereux et impie, intitulé : *Le Ciel ouvert à tous les hommes ;* mais depuis qu'il a été imprimé en 1768, 1 vol. in-8°, il est tombé dans le mépris qu'il mérite.

I. CUPER, (Gisbert) né en 1644 à Hemmen dans le duché de Gueldres, mort à Deventer en 1716, à 72 ans, remplit long-temps avec distinction la chaire d'histoire de cette ville, et fut un des membres les plus savans de l'académie des inscriptions de Paris. C'étoit un littérateur affable, poli, prévenant, sur-tout à l'égard des gens-de-lettres. Il étoit l'oracle du monde savant, et presque tous les érudits de l'Europe le consultoient. La littérature étoit son seul délassement, et il lui donnoit tous les momens que lui laissoient ses autres occupations. Ses ouvrages sont : I. Des *Observations Critiques et Chronologiques*, 2 vol. in-8°, dans lesquelles l'auteur discute tout ce qu'il y a de plus ténébreux dans l'érudition. II. L'*Apothéose d'Homère*, en 1683, in-4.° III. Une *Histoire des trois Gordiens*. IV. Un *Recueil de Lettres*, Rotterdam, 1743, in-4°, et sous la date de 1755 ; mais on n'a fait que changer le frontispice ; c'est une fraude de libraire pour rajeunir l'édition précédente et lui donner plus de débit par une nouvelle date. Ces lettres renferment de petites dissertations sur différens points d'antiquité. V. *Harpocrates*. La seconde édition de cet écrit, fort augmentée, fut publiée à Utrecht en 1687, in-4.° VI. On doit encore à *Cuper* des notes sur l'édition de Lactance, faite à Utrecht en 1692, et une dissertation sur les éléphans gravés sur des médailles, imprimée dans le tome 3e du *Trésor des Antiquités de Sallengre*.

II. CUPER, (Guillaume) Jésuite, né à Anvers en 1686, mort le 2 février 1741, a beaucoup travaillé au recueil intitulé : *Acta Sanctorum*, et a publié dans sa patrie, en 1733, une *Chronologie* très-savante des patriarches de Constantinople, in-fol. L'érudition y est unie à une critique judicieuse.

CUPIDON *ou* L'AMOUR, (Mythol.) présidoit à la volupté. *Hésiode* le fait fils du Chaos et de la Terre ; *Simonide*, de *Mars* et de *Vénus ; Sapho*, du *Ciel* et de *Vénus ; Sénèque*, de *Vénus* et de *Vulcain*. Les Grecs mettoient de la différence entre *Cupidon* et l'*Amour*. Ils appeloient le premier *Imeros*, *Cupido*, et le second *Eros*, *Amor*. Celui-ci est doux et modéré, celui-là emporté et violent ; l'un inspire les sages, et l'autre possède les fous. *Cicéron* écrit que l'*Amour* étoit fils de *Jupiter* et de *Vénus*, et *Cupidon* de la Nuit et de l'Érèbe : ils étoient l'un et l'autre de la cour de *Vénus ;* ils la suivirent aussitôt qu'elle fut née et qu'elle alla dans l'assemblée des Dieux. *Jupiter* ayant jugé à la figure de l'*Amour* tous les maux qu'il feroit aux hommes, voulut engager *Vénus* à s'en défaire, mais elle le cacha dans un bois où il suça le lait des bêtes féroces. Bientot il se fit un arc de frêne et des

èches de cyprès pour attaquer es cœurs.

> . . . . *Ferus et Cupido*
> *Semper ardentes acuens sagittas cote cruentâ.*

Souvent au lieu de son carquois, il porte ou une lance avec laquelle il fait de profondes blessures, ou une torche ardente dont il se sert pour embraser l'ame, ou une rose, symbole des plaisirs qu'il procure. Il touche la lyre, conduit un char, ou monte sur des lions et des panthères qu'il sait dompter. On le représente d'ordinaire sous la figure d'un enfant nu, quelquefois avec un bandeau sur les yeux, car il ne voit jamais les défauts de l'objet qu'il aime, et toujours avec des ailes, puisque rien n'est si fugitif que les transports qu'il inspire. Il fut aimé de *Psyché*, et eut pour compagnon, dans son enfance, *Anteros*. Les Ris, les Jeux, les Plaisirs et les Attraits sont représentés autour de lui, sous la figure de petits enfans ailés. Dans la villa *Albani* près de Rome, on voyoit *Cupidon* endormi; au Capitole, il joue avec un cygne; dans le petit palais *Farnèse*, *Raphaël* l'a peint montrant *Psyché* aux Grâces. *Voyez* ANTEROS — PÉRISTÈRE. — *et* PSYCHÉ.

CURA, (Mythol.) déesse Romaine, fit le premier homme avec de l'argile, et *Jupiter* anima cet ouvrage. Lorsqu'il fallut lui donner un nom, la *Terre*, la déesse *Cura* et *Jupiter* y prétendirent. *Saturne* décida que la *Terre* auroit ce droit, puisque l'homme formé de ses parties devoit rentrer dans son sein; mais que pendant sa vie *Cura*, dont le nom signifie l'*Inquiétude*, le posséderoit sans cesse.

CURÆUS, (Joachim) médecin Allemand, fils d'un ouvrier en laine de Freystad en Silésie, parcourut une partie de l'Europe, pour acquérir des connoissances. Au retour de ses voyages, il exerca la médecine avec réputation dans son pays. Il mourut en 1573, à 41 ans. On a de lui une compilation latine, sous le titre d'*Annales de Silésie et de Breslau*, in-fol.

CURCE, (Quinte-) *Voyez* QUINTE-CURCE.

CUREAU, *Voyez* CHAMBRE.

CURÈTES, *Voy.* DACTYLES.

CURCHEMOIS, (Jean de) Lyonnois, fut auteur de l'un de nos plus anciens romans de chevalerie, intitulé : *Faits et Gestes du chevalier Guérin, surnommé Meschin*, etc. Cet ouvrage divisé en huit livres, fut imprimé à Lyon en 1530. *Curchemois* avoit été élu échevin de sa patrie, et il remplit cette place avec honneur.

CURCHUS, (Mythol.) dieu des anciens habitans de la Poméranie et de la Prusse, présidoit à l'agriculture; aussi lui consacroit-on les prémices de tous les fruits. On lui rendoit le même culte qu'à *Vesta* à Rome, en entretenant un feu continuel en son honneur. Chaque année, on brisoit sa statue pour la remplacer par une nouvelle.

CURIACES, trois frères de la ville d'Albe, qui soutinrent les intérêts de leur patrie contre les *Horaces*, vers l'an 669 avant J. C. *Voyez* HORACES (les).

CURIEL, (Jean-Alphonse) chanoine de Burgos, puis de Salamanque, où il professa la théo-

logie avec réputation durant plus de 30 ans, étoit de Palentiola, au diocèse de Burgos. Il s'associa aux Bénédictins, leur légua sa belle bibliothèque, et mourut, dans un âge assez avancé, le 28 septembre 1609. Il a laissé *Controversiæ in diversa loca Sanctæ Scripturæ*, 1611, in-folio; et d'autres ouvrages, estimés autrefois en Espagne, et peu connus ailleurs.

CURIIS, (Jean de) dont le véritable nom étoit *de Hœfen*, naquit en 1483, et mourut vers 1550 à Warmie dont il étoit évêque. Ce fut par ses talens que *Curiis* s'éleva, car il étoit fils d'un brasseur. Il parvint à la plus intime confiance des rois de Pologne, et principalement de *Sigismond III*. Ce prince l'honora de plusieurs ambassades, dont il s'acquitta avec dignité. La politique de son temps lui étoit parfaitement connue. Ses *Poésies* respirent cette connoissance, et elle en fait le principal mérite. On les a recueillies en 1764, en 1 vol. in-8°, à Breslau. On y trouve : I. Des *Odes*, où il y a plus de latinité que d'élévation; II. Des *Hymnes*, qui se sentent de la froideur de l'âge où il les composa; III. Des *Epîtres*, où la raison domine plus que le goût.

I. CURION, célèbre orateur Romain, qui, dans une harangue, osa appeler *César l'homme de toutes les femmes, et la femme de tous les hommes*. Il avoit le talent de la parole; mais il le vendoit chèrement.

II. CURION, (Cœlius Secundus) Piémontois, né à San-Chirico, en 1503, d'une famille noble, cultiva la philosophie, et fit divers voyages en Allemagne et en Italie. Ayant abjuré la religion Catholique pour embrasser les erreurs de *Luther*, il essuya diverses persécutions. Il se maria, en 1530, à Milan, et y dogmatisa. Ayant entendu un jour près de Casal, où il avoit fixé son séjour, « un Dominicain déclamer vivement contre *Luther*, et le charger de nouveaux crimes et de nouveaux sentimens hérétiques, dont il n'étoit pas coupable, il demanda permission de répondre à ce prédicateur outré. Lorqu'il l'eut obtenue : *Vous avez, mon Père,* dit-il au moine, *attribué à* Luther *de terribles choses; mais en quel endroit les dit-il ? Pouvez-vous me marquer un livre où il ait enseigné une telle doctrine ?* Le religieux répondit qu'il ne pouvoit le lui montrer actuellement; mais qu'il le feroit à Turin, s'il vouloit l'y acompagner. *Et moi,* dit Curion, *je vais sur l'heure vous montrer le contraire de ce que vous avancez.* Puis, tirant de sa poche le Commentaire de *Luther* sur l'*Epître* aux Galates, il réfuta le Dominicain avec tant de force, que la populace se jeta sur lui, et qu'il eut beaucoup de peine de se tirer de ses mains. » (FABRE, *Histoire Ecclésiastique*. Livre 171.) L'inquisition et l'évêque de Turin ayant été informés de cette querelle, *Curion* fut arrêté. Mais l'évêque le voyant soutenu par un parti considérable, alla à Rome pour demander au pape ce qu'il avoit à faire. Pendant ce temps-là, on transféra *Curion* dans un lieu plus secret, avec les fers aux pieds, et il y fut gardé à vue. Cependant il trouva moyen de se sauver pendant la nuit. Il se retira à Salo, dans le duché de Milan, et ensuite à Pavie, d'où, trois ans après, il fut obligé de se réfugier à Venise, parce que le

pape avoit menacé d'excommunier *le sénat* de Pavie, s'il ne le faisoit arrêter. De Venise, *Curion* alla successivement à Ferrare, à Lucques, à Lausanne en Suisse, où il fut fait principal du collége, et enfin à Basle, en 1547. Il y professa l'éloquence et les belles-lettres pendant 22 ans, c'est-à-dire jusqu'à sa mort, arrivée en 1569, à 67 ans. On a de lui un ouvrage singulier, intitulé : *De amplitudine beati regni Dei*; à Basle, 1550, in-8.° Il étend tellement ce royaume, qu'il prétend, contre la parole expresse de l'Écriture, que le nombre des élus surpasse infiniment celui des réprouvés. On a encore de lui : I. *Opuscula*, à Basle, 1544, in-8°; rares, et qui contiennent une *Dissertation sur la Providence*, une autre *sur l'immortalité de l'Ame*, etc. L'auteur y paroît favorable aux Sociniens. II. Des *Lettres*; Basle, 1553, in-8.° III. *Calvinus Judaïsans*, 1595, in-8.° IV. On lui attribue *Pasquillorum tomi duo*, 1544, 2 tom. en 1 vol. in-8.° Ce qui l'a fait juger éditeur de ce recueil, c'est qu'il est lui-même auteur des deux *Pasquillus Extaticus*, in-8°, l'un sans date, l'autre de Genève, 1544. Le second a été réimprimé avec *Pasquillus Theologaster*; Genève, 1667, in-12. Satires sanglantes, que la méchanceté d'une part, l'envie de les supprimer de l'autre, ont fait rechercher. Les bibliomanes ajoutent à ces deux tomes, les Œuvres d'un certain Allemand, nommé *Pasquillus merus*. Cela forme un troisième volume, qui n'a guères de rapport aux premiers, et les uns et les autres sont peu dignes de recherche. V. *Traduction* latine de l'Histoire d'Italie, par *Guichardin*, 1566, 1 vol. in-fol. VI. *De Bello Melitensi*, *anno* 1565, in-8.° Ce dernier écrit a été inséré dans le recueil de *Muratori*.

III. CURION, (Cœlius-Augustin) fils du précédent, mort quelque temps avant son père, en 1567, à 29 ans, laissa une *Histoire* latine *des Sarrasins*, et une autre *du royaume de Maroc*, toutes deux in-fol. Il les compila sur d'assez mauvaises relations.—Il y a eu quelques autres savans de la même famille; leurs talens n'étoient pas assez distingués pour que nous en parlions.

IV. CURION, (Jean) médecin Suisse, mort en 1572, a publié à Basle, en 1557, un ouvrage historique ayant pour titre : *De Francorum rebus et origine*, in-fol.

I. CURIUS-DENTATUS, (*Marcus-Annius*) illustre Romain, fut trois fois consul, et jouit deux fois des honneurs du triomphe. Il vainquit les Samnites, les Sabins, les Lucaniens, et battit *Pyrrhus* près de Tarente, l'an 272 avant J. C. Il distribua les terres conquises aux pauvres citoyens; il en donna quatre arpens à chacun, et n'en garda pas davantage pour lui, disant *que personne n'étoit digne de commander une armée, s'il ne se contentoit pas de ce qui suffit à un simple soldat*. Ses vertus civiles étoient encore au-dessus de ses talens militaires. Les ambassadeurs des Samnites l'ayant trouvé, qui faisoit cuire des raves dans un pot de terre, à la campagne où il s'étoit retiré après ses victoires, lui offrirent des vases d'or, pour l'engager à prendre leurs intérêts. Le généreux Romain les refusa, en disant, d'un ton gracieux, mais

ferme : *Qu'un homme qui se contentoit d'un mets tel que celui qu'ils voyoient sur sa table,* (c'étoit des carottes) *n'avoit besoin ni d'or, ni d'argent, et qu'il trouvoit plus beau de commander à ceux qui en possédoient que d'en avoir.*

II. CURIUS-FORTUNATIANUS, rhéteur du 3e siècle, dont il nous reste quelques ouvrages dans les *Rhètores antiqui ;* Alde, 1523, in-fol., Paris, 1599, in-4.°

CURNE, *Voy.* STE-PALAYE.

CURSAY, (J. M. Thomasseau) né à Paris en 1705, mort en 1781, a publié quelques écrits qui n'ont pas obtenu une grande célébrité. Ce sont : I. De l'*Homonymie* dans les pièces de théâtre, 1756, in-8.° II. *Mémoire* sur les savans de la famille de *Terrasson*, 1761, in-12. III. *Anecdote* sur *Louis XIV*, 1761, in-12. IV. *Les deux Frères Angevins*, in-12. V. *Le Guerrier sans reproche*, 1775, in-8.°

CURSINET, fourbisseur de Paris, célèbre vers l'an 1660 pour les ouvrages de damasquinerie. Cet artiste excelloit également dans le dessin, et dans la manière d'appliquer l'or et de ciseler le relief.

CURTENBOSCH, (Jean de) né à Gand, mort à Rome en 1550, assista au concile de Trente, et publia une relation exacte de ce qui se passa dans les premières séances. Elle est insérée dans le tome VIII de la Collection de *Martenne* et *Durand ;* on en trouve aussi un abrégé dans la *Bibliothèque* des auteurs ecclésiastiques, par *Dupin*, tome XV.

CURTIL, (Benoît du) de Lyon, a écrit un livre sur les *Jardins* au commencement du siècle passé. L'un de ses ancêtres, nommé *Bon du Curtil* a publié un *Traité sur la Noblesse*.

CURTIUS, (Q.) *Voyez* QUINTE-CURCE.

I. CURTIUS, (*Marcus*) chevalier Romain, se dévoua pour le salut de sa patrie vers l'an 362 avant J. C. La terre s'étoit entr'ouverte dans une place de Rome ; l'oracle, consulté sur ce prétendu prodige, répondit que le gouffre ne pouvoit être comblé, qu'en y jetant ce que le peuple Romain avoit de plus précieux. *Marcus Curtius*, jeune homme plein de courage et de religion, crut que les Dieux demandoient une victime humaine. Il se précipita solennellement tout armé, avec son cheval, dans l'abyme ; et passa auprès des superstitieux pour avoir sauvé sa patrie par ce sacrifice, la terre s'étant, dit-on, refermée presque aussitôt qu'elle l'eut reçu. — Il ne faut pas le confondre avec un autre CURTIUS, chevalier Romain, qui vivoit dans les plaisirs, et aimoit la bonne chère. Soupant un jour chez *Auguste*, avec lequel il vivoit familièrement, il prit sur un plat une grive fort maigre, et, la tenant à la main, il demanda à ce prince s'il lui permettoit de lui donner la liberté. *Pourquoi non*, répondit l'empereur ? Et aussitôt *Curtius* la jeta par la fenêtre. *Auguste*, trompé par l'équivoque du mot *mittere*, dont *Curtius* s'étoit servi, ne lui sut pas mauvais gré de cette plaisanterie.

II. CURTIUS, (Matthieu) médecin de Pavie, mort à Pise, en 1544, à 70 ans, laissa plusieurs ouvrages sur son art, entr'autres un traité *De curandis febribus*. Il l'avoit pratiqué avec

succès, et s'en étoit servi pour conserver jusqu'à sa vieillesse une santé vigoureuse.

III. CURTIUS, (Cornélius) religieux Augustin, natif de Bruxelles, professa la théologie dans différens couvens des Pays-Bas et de l'Autriche, et devint provincial et définiteur général. Il mourut à West-Munster, près Dendermonde, en 1633, à 47 ans. On a de lui : I. Les *Eloges des Hommes illustres de son Ordre*, en latin assez pur, mais ampoulé. II. Une *Dissertation*, Anvers, 1654, dans laquelle il discute, si Jésus-Christ a été attaché à la croix : il se détermine pour la dernière opinion.

CUSA, (Nicolas de) *Voyez* Nicolas de Cusa, nº xiii.

CUSPINIEN, (Jean) premier médecin de l'empereur *Maximilien I*, employé par ce prince dans plusieurs négociations délicates, étoit né à Schweinfurt en Franconie, et mourut à Vienne en 1529. On a de lui : I. Un *Commentaire*, in-folio, en latin, 1552, sur la *Chronique des Consuls* de *Cassiodore*. II. Un autre *Commentaire des Césars et des Empereurs Romains*, 1540, in-folio. III. Une *Histoire d'Autriche*, 1553, in-folio, intéressante et curieuse. IV. Une autre *Histoire de l'origine des Turcs, et de leurs cruautés envers les Chrétiens*. Cet auteur avoit des connoissances étendues sur la politique, l'histoire et la médecine. Sa *Vie* a été écrite par N. *Gerbel*.

CUSPIUS-FADUS, gouverneur de Judée, sous l'empereur *Claude*, purgea cette province des voleurs et des fanatiques qui la troubloient vers l'an 45 de J. C. Ayant appris qu'un nommé *Theudas* débitoit en public de prétendues prophéties et emmenoit le peuple avec lui, il le fit arrêter par des cavaliers, qui dissipèrent la multitude, et qui se saisirent du faux prophète. *Cuspius* mourut avec la réputation d'un homme équitable et intelligent.

CUSSAY, (N**) commandant du château d'Angers, eut le courage de refuser d'obéir à l'ordre de faire massacrer tous les protestans de l'Anjou, le jour de la *Saint-Barthélemi*. Il répondit au duc *de Guise* : « Je porte d'honorables marques de mon zèle et de ma fidélité pour la France; je chéris plus mes blessures que toutes les décorations que vous pourriez me donner, parce que je les ai acquises par des actions nobles; vous ne voudriez pas que je souillasse cinquante ans d'une vie honorable et pure par le plus lâche de tous les assassinats. Dites au roi que mes compatriotes sont tous bons citoyens, valeureux guerriers, et non pas des assassins. » Cette réponse sauva la vie à une foule d'hommes. *Cussay* mourut à Angers en 1579.

I. CUSSON, (Jean) d'abord avocat à Paris, puis imprimeur dans cette ville, en 1659, a traduit l'*Imitation de J. C.*, et a rangé dans l'ordre où on les voit aujourd'hui les *Mémoires de Nevers*. *Cusson* possédoit le grec et le latin.

II. CUSSON, (Pierre) né à Montpellier le 2 aout 1727, mort le 13 novembre 1783, professa d'abord les belles lettres dans un collége des Jésuites, qu'il quitta en 1753 pour se faire médecin. Ses connoissances en botanique, le firent envoyer par le gouvernement en Espagne et dans les

Isles de Majorque et de Minorque, d'où il rapporta une nombreuse collection de plantes. Son embonpoint considérable l'empêchant d'herboriser, il se livra entièrement à la médecine pratique, et devint l'un des plus habiles professeurs de l'université de sa patrie. Ses disciples le chérissoient pour sa franchise et sa gaieté. On a de lui plusieurs *Thèses médicales* et un article sur les maladies de la première classe, inséré dans la Nosologie de *Sauvages*.

CUSTINES, (Adam-Philippe comte de) né à Metz le 4 février 1740, fit la guerre de sept ans, et obtint ensuite du duc de *Choiseul*, le commandement d'un régiment de dragons qui porta son nom. Lorsque celui de Saintonges fut destiné à passer en Amérique pour y soutenir la cause des insurgens, *Custines*, déjà enthousiaste de toute indépendance, traita avec le chef de ce corps et passa à sa place à Philadelphie; il fut fait maréchal de camp à son retour. Nommé député de la noblesse de Metz à l'assemblée Constituante, il y embrassa le parti populaire, et y demanda la création des assignats, le renvoi des ministres, la suppression de la maison militaire des princes. Parvenu en 1792, au commandement en chef du camp de Soissons et ensuite de l'armée du Rhin, il s'empara de Spire, de Mayence et de Francfort sur le Mein. Une proclamation furieuse et impolitique contre les princes d'Allemagne, où il annonçoit que le *jour du jugement* étoit arrivé pour eux, leur fit réunir leurs efforts pour s'opposer à ses desseins. Chassé de Francfort par les Prussiens, de Worms par les Autrichiens, il fut contraint de se replier sur l'Alsace. Les jacobins s'élevèrent bientôt contre lui. Un ordre du comité de Salut public le manda à la barre de la Convention pour y venir rendre compte de sa conduite. *Custines* eut beau y vanter ses services et son patriotisme, *Bazire* le fit décréter d'accusation, et il périt sur l'échafaud le 27 août 1793. *Custines*, avec peu d'esprit naturel et de talens militaires, montra beaucoup d'orgueil et une sévérité froide et cruelle contre les soldats qui le détestèrent. Il marcha à la mort en pleurant et la subit avec lâcheté. Son fils, nommé ministre à Berlin, où le roi de Prusse ne voulut pas le recevoir, eut bien plus de fermeté lorsqu'il fut condamné à mort le 3 janvier 1794, à l'âge de 25 ans, pour avoir été *mauvais Jacobin*, suivant son acte d'accusation.

CUSTIS, (Charles) né à Bruges, en 1704, remplit les fonctions de juge dans sa patrie, où il mourut le 26 février 1752. On lui doit en flamand, les *Annales de Bruges*, 3 vol. in-8.° Elles sont exactes et pleines d'érudition.

CUSTOS *ou* COSTER, (Dominique) habile graveur, né à Anvers, et mort à Augsbourg en 1610, a publié sous ce titre: *Atrium Heroïcum*, 1605, 4 vol. in-folio, les vies des comtes du Tyrol, des rois de Naples, des électeurs de Saxe et de Bavière, avec leurs portraits. On lui doit d'autres recueils gravés, tels que I. *Illustrium eruditorum imagines*, in-fol. II. *Principum Christianorum stemmata*, 1610, in-fol.

CUTTERI, (Mythol.) fut, suivant les Indiens, le second

fils du premier homme. Doué d'une grande valeur et d'une force de corps prodigieuse, il embrassa le parti des armes, et devint le fondateur de la seconde caste de l'Indostan. Cette caste porte le nom de *Cutteri*, et renferme les rajahs, les gouverneurs et tous les nobles.

CUVERA, (Mythol.) est le dieu des richesses chez les Indiens. Porté dans un char d'or, orné de diamans, il réside d'ordinaire dans le magnifique palais d'*Alaca*, d'où il répand des trésors sur ceux qu'il daigne en favoriser.

I. **CUYCK**, (Jean van-) conseiller et consul d'Utrecht sa patrie, mort en 1566, a fait peu d'écrits, dit *Grævius*, mais excellens, et qui semblent être l'ouvrage des Muses et des Graces. Il faut remarquer que *Grævius* lui donne ces éloges dans une harangue académique, et qu'il faut toujours rabattre des louanges prodiguées dans ces sortes de discours. *Cuyck* est éditeur des *Offices* de *Cicéron*, avec des remarques estimées, et des *Vies* de *Cornélius-Népos*. Cette dernière édition est peu commune et très-estimée; elle fut imprimée en 1542, à Utrecht, in-8.°

II. **CUYCK**, (Henri) théologien Protestant, plein de bile, publia à Cologne en 1559, in-8°, une satire sous le titre de *Speculum Concubinariorum Sacerdotum, Monacorum ac Clericorum*. C'est une invective grossière, qui ne laisse pas d'être recherchée par quelques curieux.

CYANÉ, *Voyez* CYANIPPE.

CYANÉE, (Mythol.) fille du fleuve *Méandre*, et mère de *Caune* et de *Biblis*. Elle fut métamorphosée en rocher, pour n'avoir pas voulu écouter un jeune homme qui l'aimoit passionnément, et qui se tua en sa présence, sans lui avoir causé la moindre émotion. — Une autre CYANÉE, nymphe de Syracuse, fut aimée du fleuve *Anapis*. *Pluton*, pour la punir d'avoir voulu s'opposer à l'enlèvement de *Proserpine*, la changea en fontaine, près de laquelle les Syracusains venoient chaque année offrir des sacrifices.

CYANIPPE, prince de Syracuse. Ayant méprisé les fêtes de *Bacchus*, il fut frappé d'une telle ivresse, qu'il fit violence à *Cyané* sa fille. L'isle de Syracuse fut désolée aussitôt par une peste horrible. L'oracle répondit que la contagion ne finiroit que par le sacrifice de l'incestueux. *Cyané* traîna elle-même son père à l'autel, et se tua après l'avoir égorgé.

CYAXARES I[er], roi des Mèdes, succéda, l'an 635 avant l'ère chrétienne, à son père *Phraortes*, tué devant Ninive. Il tourna ses armes vers cette ville pour venger la mort de son père; et comme il étoit près de s'en rendre le maître, une armée formidable de Scythes vint lui enlever sa proie. Obligé de lever le siége, il marcha contr'eux, et fut vaincu. Les Mèdes n'ayant pu se délivrer de ces barbares par la force, s'en délivrèrent par la ruse. Ils convinrent de les inviter à un festin qui se faisoit alors dans chaque famille. Chacun enivra ses hôtes, et les massacra. Ceux des Scythes qui échappèrent à cette boucherie, se retirèrent auprès d'*Halyatès*, roi de Lydie, père de *Crœsus*; et ce fut le sujet d'une guerre de cinq ans entre le

roi des Lydiens et celui des Mèdes. Mais une éclipse de soleil, survenue au milieu d'un combat, effraya tellement les deux armées, qu'on se retira de part et d'autre, et l'on conclut la paix. *Cyaxares* reprit bientôt le siége de Ninive, qui fut détruite entièrement après une longue résistance. On passa au fil de l'épée tous les habitans. Les enfans mêmes furent écrasés contre les murailles, les temples et les palais renversés, et les débris de cette superbe ville consumés par le feu. Le vainqueur poursuivit ses conquêtes, se rendit maître des autres villes du royaume d'Assyrie, et mourut l'an 595 avant J. C., après un règne de 40 ans.

CYAXARES II, *Voyez* I. DARIUS.

CYBÈLE, (Mythol.) femme de *Saturne*, et fille du *Ciel* et de la *Terre*, fut exposée dans son enfance dans une forêt, où les bêtes féroces prirent soin d'elle et la nourrirent. Elle aima passionnément *Atys*, jeune berger Phrygien, qui la dédaigna, et dont elle se vengea en le métamorphosant en pin. On la peint avec une tour sur la tête, une clef et un disque dans la main, couverte d'un habit vert et semé de fleurs; tantôt entourée d'animaux sauvages, tantôt assise sur un char traîné par quatre lions. On lui offroit en sacrifice un taureau, une chèvre ou une truie. Quelques-uns de ses prêtres se faisoient eunuques, pour imiter *Atys* que *Cybèle* trouva infidelle, et transporta d'une telle fureur, que dans ce moment il se priva de l'espérance d'avoir des descendans. Ils portoient la statue de la déesse par les rues au son des tymbales, faisoient des contorsions, se déchiquetoient le corps en sa présence, pour s'attirer les aumônes du peuple, et frappoient la déesse avec les parties qu'ils s'étoient retranchées. (*Histoire de l'Eglise Gallicane*, tom. 1, p. 35.) Ils habitèrent d'abord le mont Ida en Phrygie, puis ils vinrent demeurer dans l'isle de Crète sur une haute montagne à laquelle ils donnèrent le même nom. Ce fut là qu'ils nourrirent *Jupiter* enfant, et qu'à la faveur du bruit qu'ils faisoient avec leurs instrumens lorsqu'il pleuroit, ils le sauvèrent de la fureur de *Saturne*, qui l'auroit dévoré comme ses autres enfans. On les appeloit GALLI, du nom d'un fleuve de Phrygie. Les nations adorèrent *Cybèle* sous le nom de *Déesse de la Terre*. Les Romains ignoroient son culte jusqu'au temps d'*Annibal*, mais sur une réponse de l'oracle de Delphes, ils envoyèrent des députés à *Attale*, roi de Pergame, pour lui demander la mère *Idéenne* ou *Cybèle*. Ce prince leur fit donner une grosse pierre que l'on conservoit à Pessinonte en Phrygie, et que les habitans disoient être la mère des Dieux. On l'apporta à Rome avec beaucoup de cérémonie, et on la plaça dans le temple de la Victoire sur le mont Palatin. Elle y etoit regardée comme un gage de la stabilité de l'empire. On lui consacroit le cube et toutes les figures cubiques et à six faces. Les poëtes l'ont désignée sous différens noms, tirés la plupart des montagnes de Phrygie; les principaux sont: *Ops*, *Rhée*, *Vesta*, *Dindymène*, *Bérécynthe*, la *Bonne Déesse*, la *Mère des Dieux*.

CYCHRÉE, (Mythol.) fils de la nymphe *Salamis* et de

Neptune, fut surnommé le *Serpent*, à cause de sa prudence, et honoré comme un Dieu dans l'Attique et à Salamine.

CYCINNIS, (Mythol.) satyre de la suite de *Bacchus*, inventa une danse qui prit son nom. Elle étoit moitié grave, moitié gaie.

CYCLOPES, (Mythol.) hommes monstrueux. *Homère* et *Théocrite* disent qu'ils furent les premiers habitans de la Sicile. Ils les représentent comme des géants d'une grandeur énorme, et ne leur donnent qu'un œil tout rond au milieu du front; d'où leur est venu le nom de *Cyclopes* du grec *Kounlos*, cercle, et de *Ops*, œil. Il y en avoit trois principaux; savoir, *Brontès*, qui forgeoit la foudre; *Stéropès*, qui la tenoit avec la pince sur l'enclume; et *Pyracmon*, qui la battoit à grands coups. La Fable, qui les fait enfans de *Neptune* et *d'Amphitrite*, les emploie à forger les foudres de *Jupiter* dans un antre du mont Etna, sous les ordres de *Vulcain*. *Apollon*, voulant se venger de la mort de son fils *Esculape* frappé de la foudre, les tua tous à coups de flèches.

CYDON, Fils de *Thégéate*, alla fonder une colonie dans l'isle de Crète, et y fonda la ville de Cydonie.

CYDROLAÜS, fils de *Macarée*, vint s'établir dans l'isle de Samos et en devint roi.

CYGNE, (Martin du) professeur d'éloquence, de la société des Jésuites, né à Saint-Omer, en 1619, mourut en 1669. C'étoit un bon humaniste. Nous avons de lui : I. *Explanatio Rhetoricæ*; rhétorique estimée, parce qu'il y a de l'ordre et de la clarté. II. *Ars metrica* et *Ars poetica* : Louvain, 1755. III. *Ars historica* : Saint-Omer, 1669. IV. *Fons Eloquentiæ*, sivè *M. T. Ciceronis Orationes* : Liège, 1675, 4 vol. in-12, dont le dernier renferme une excellente analyse des Discours de l'orateur Romain. V. *Comœdiæ XII, phrasi, cùm Plautinâ, tùm Terentianâ, concinnatæ* : Liége, 1679, 2 vol. in-12 : pièces propres aux représentations théâtrales de collége.

CYGNUS, (Mythol.) roi des Liguriens que *Jupiter* changea en cygne, pour avoir pleuré l'aventure de *Phaéton* son frère et de ses sœurs. Les poëtes parloient encore de deux autres jeunes hommes changés en cygnes; l'un fils de *Neptune*, qu'*Achille* trouva invulnérable, et qu'il étrangla; l'autre, fils de la nymphe *Hyrie*, qui se précipita dans la mer, de désespoir de n'avoir pas obtenu un taureau qu'il avoit demandé à un de ses amis. *Voyez* TÉNÈS.

CYLLABARE, fils de *Sthénélus*, régna dans la ville d'Argos, et réunit par sa valeur un très-grand territoire à son empire, qui passa après lui à la famille de *Pélops*.

CYNÉAS, originaire de Thessalie, disciple de *Démosthène* et ministre de *Pyrrhus*, fut également célèbre sous le titre de philosophe et sous celui d'orateur. *Pyrrhus* disoit de lui, « qu'il avoit pris plus de villes par son éloquence, que lui par ses armes. » Ce prince l'envoya à Rome pour demander la paix. On étoit sur le point de la lui accorder, lorsqu'*Appiùs Claudius* et *Fabricius*, que les fleurs de rhétorique ne touchoient point, rappelèrent le

sénat à d'autres sentimens. *Voyez* les art. EPICURE, *vers le milieu*, et FABRICIUS. *Cynéas*, de retour au camp de *Pyrrhus*, lui peignit Rome comme un temple, le sénat comme une assemblée de rois, et le peuple Romain comme une hydre qui renaissoit à mesure qu'on l'abattoit. *Pline* cite la mémoire de *Cynéas* comme un prodige. Le lendemain de son arrivée à Rome, il salua tous les sénateurs et les chevaliers, en les nommant chacun par son nom. *Voyez* un bon mot de ce philosophe dans l'article de PYRRHUS, n° II. C'est *Cynéas* qui abrégea le livre d'*Enée le Tacticien*, sur la défense des places. *Casaubon* a donné au public cet Abrégé avec une version latine, dans le *Polybe* de Paris, 1609, in-fol. *De Beausobre* en a donné une traduction françoise, avec des commentaires, 1757, in-4.°

CYNEGIRE, soldat Athénien, s'immortalisa à la bataille de Marathon, l'an 498 avant l'ère chrétienne. Ayant saisi de la main droite un des vaisseaux des Perses, il ne quitta prise que lorsque cette main lui fut coupée; alors il le reprit de la gauche. Cette autre main ayant été coupée, il le saisit, dit-on, avec les dents, et y mourut attaché, triomphant dans sa mort même, du soldat Persan, qui sépara sa tête de son corps. Ce Grec intrépide étoit frère du poëte *Eschyle*.

CYNIQUES, Voyez ANTISTHÈNE *et* DIOGÈNE.

CYNISCA, fille d'*Archidame*, roi de Sparte, remporta la première le prix de la course des chars aux jeux Olympiques.

CYNOSURE, (Mythol.) nymphe du mont Ida, fut l'une des nourrices de *Jupiter*, qui, en reconnoissance de ses soins, la changea en étoile et la plaça près du pôle.

CYNTHIO, *Voy.* GYRALDI.

CYNURE, prince d'Argos, conduisit une colonie de ses compatriotes dans le Péloponnèse, et y fonda la ville de *Cynare*.

CYPARISSE, (Mythol.) jeune garçon très-beau, fils de *Télèphe*, de l'isle de Cée, fut aimé d'*Apollon*. Il nourrissoit un cerf, qu'il tua par mégarde, et en eut tant de regret, qu'il voulut se donner la mort. *Apollon*, touché de pitié, le métamorphosa en cyprès, arbre dès-lors consacré au deuil et à entourer les tombeaux.

CYPRIANI, (N.) célèbre peintre Italien, établi en Angleterre, et mort à Londres en 1785, jouit d'une grande réputation dans cette isle. Quoique ses compositions fussent, en général, peu étendues, la grande variété de ses dessins, l'expression de ses figures, la finesse de ses *têtes*, et la délicatesse de ses contours, l'ont fait regarder comme un grand maître. Ses nombreuses productions, répandues en Europe, par le burin de *Bartolozzi*, respirent la grace et la beauté. *Cypriani* contribua beaucoup à propager le goût des beaux arts en Angleterre. Ses vertus privées honorèrent ses talens : il eut presque autant d'amis que de disciples. Il a laissé un fils héritier d'une partie de son génie, et d'un grand nombre d'esquisses et de dessins, dont il ne privera pas vraisemblablement le public.

I. CYPRIEN, (Saint) naquit à Carthage, d'une famille riche

est illustre. Son génie facile, abondant, agréable, le fit choisir pour donner des leçons d'éloquence à Carthage. Il étoit alors Païen. Il se fit Chrétien l'an 246 par les soins du prêtre *Cécile*, qui lui découvrit l'excellence de la religion Chrétienne et les absurdités du Paganisme. Il hésita pourtant pendant quelque temps. « Il me sembloit, disoit-il, très-difficile de renaître pour mener une vie nouvelle, et devenir un autre homme en gardant le même corps... Comment apprendre la frugalité, quand on est accoutumé à une table abondante et délicate ? Mais lorsque l'eau vivifiante eut lavé les taches de ma vie passée, je trouvai facile ce qui m'avoit paru impossible. » Les Païens fâchés d'avoir perdu un tel homme, lui reprochèrent qu'il avoit avili sa raison et son génie, en les soumettant à des contes et à des fables puériles (c'est ainsi qu'ils parloient des grandes vérités du Christianisme). Mais *Cyprien*, insensible à leurs railleries, fit tous les jours de nouveaux progrès dans la vertu. Il vendit ses biens, en distribua le prix aux pauvres, embrassa la continence, prit un habit de philosophe, et substitua à la lecture des auteurs profanes celle des livres divins. Son mérite le fit élever à la prêtrise, et le plaça bientôt après sur la chaire de Carthage, malgré ses oppositions, l'an 248. Ses travaux pour son église furent immenses. Il fut le père des pauvres, la lumière du clergé, le consolateur du peuple. L'empereur *Dèce* ayant suscité une grande persécution contre l'église, *Cyprien* fut obligé de quitter son troupeau ; mais il fut toujours auprès de lui, soit par ses lettres, soit par ses ministres. Lorsque l'orage fut dissipé, il se signala par la fermeté avec laquelle il résista à ceux d'entre les Chrétiens apostats, qui surprenoient des recommandations des martyrs et des confesseurs, pour être réconciliés à l'église qu'ils avoient quittée pendant la persécution. Ce fut pour régler les pénitences qu'on devoit leur prescrire, qu'il assembla un concile à Carthage en 251. Il condamna, dans la même assemblée, le prêtre *Félicissime* et l'hérétique *Privat*. Ce dernier députa vers le pape *Corneille*, pour lui demander sa communion, et accuser *St. Cyprien*, qui ne crut pas devoir envoyer de son côté pour se défendre. Le pape lui en ayant témoigné sa surprise, il lui répondit, avec autant de modestie que de fermeté ; *C'est une chose établie entre les Évêques, que le crime soit examiné là où il a été commis.* C'est ainsi, dit le sage *Fleury*, que *St. Cyprien* écrivant au pape même, se plaignoit d'une appellation à Rome, comme d'un procédé notoirement irrégulier. Il ne montra pas moins de fermeté dans la dispute qui s'éleva entre le pape *Étienne* et lui, sur le baptême administré par les hérétiques. Plusieurs conciles convoqués à Carthage conclurent, conformément à son opinion, qu'il falloit rebaptiser ceux qui l'avoient été par les hérétiques. Dans le dernier, *St. Cyprien* déclara qu'il ne prétendoit point séparer de sa communion ceux qui étoient d'un avis contraire au sien. Ce saint évêque croyoit défendre une bonne cause, tandis qu'il en soutenoit une mauvaise. Mais, quoiqu'il ne déférât point aux décrets du pape *St. Étienne*, ces décrets n'étant point alors une décision universellement reçue,

il conserva toujours l'unité avec l'église Romaine. C'est au saint-Siége qu'il adressa son apologie contre ceux qui blâmoient sa fuite ; c'est son autorité qu'il implore contre ceux qui étant tombés dans la persécution de *Dèce*, vouloient être réconciliés à l'église, sans accomplir la pénitence prescrite par les canons. En 257, la persécution s'étant rallumée, il fut relégué à Curube, à douze lieues de Carthage. Après un exil d'onze mois, on lui permit de demeurer dans les jardins voisins de Carthage; mais on l'arrêta peu de temps après, pour le conduire au supplice. Il eut la tête tranchée le 14 septembre 258. Son corps conservé à Carthage, fut transporté en 802 en France par les ambassadeurs que *Charlemagne* avoit envoyés en Perse. Il fut déposé d'abord à Arles, ensuite à Lyon, derrière le maitre-autel de l'église Saint-Jean, enfin transporté à Compiegne dans le monastère que *Charles-le-Chauve* y fit bâtir. Quelque précieux que soit ce trésor, nous devons encore plus nous glorifier des vraies reliques que *St. Cyprien* a laissées de son esprit à l'Église. Il avoit beaucoup écrit pour la vérité qu'il scella de son sang. *Lactance* le regarde comme le premier des auteurs Chrétiens véritablement éloquens. *St. Jérôme* compare son style à une source d'eau pure, dont le cours est doux et paisible. D'autres l'ont comparé, peut-être avec plus de raison, à un torrent qui entraîne tout ce qu'il rencontre. Son éloquence, à la fois mâle, naturelle, et fort éloignée du style déclamateur, étoit capable d'exciter de grands mouvemens. Il raisonne presque toujours avec autant de justesse que de force. Il faut avouer pourtant que son style, quoique généralement assez pur, a quelque chose du génie Africain, et de la dureté de *Tertullien*, qu'il appeloit lui même son maître. Il est vrai qu'il a poli et embelli souvent ses pensées, et presque toujours évité ses défauts. Outre 81 *Lettres*, il nous reste de lui plusieurs *Traités*, dont les principaux sont : I. Celui des *Témoignages*, recueil de passages contre les Juifs. II. Le livre *De l'Unité de l'Église*, qu'il prouve par des raisons fortes et solides. III. Le traité *De Lapsis*, le plus bel ouvrage de l'antiquité sur la pénitence. IV. L'*Explication de l'Oraison Dominicale*. C'est un excellent commentaire de cette prière, et de tous les écrits de *St. Cyprien*, celui que *St. Augustin*, digne disciple de ce grand maître, estimoit davantage et citoit le plus souvent. V. L'*Exhortation au Martyre*. VI. Les *Traités de la mortalité*, des *œuvres de miséricorde*, de *la patience*, de *l'envie*, etc. Le 2e de ces traités est un des plus forts qui aient été composés pour exhorter les riches à venir au secours des pauvres. —Parmi les différentes éditions de ce Père, on fait cas de celle de Hollande en 1700, qui est enrichie de quelques Dissertations de *Péarson* et de *Dodwel*; mais on préfère celle de 1726, in-fol., de l'imprimerie royale, commencée par *Baluze*, et achevée par Dom *Prudent Marand*, Bénédictin de Saint-Maur, qui l'a ornée d'une préface et d'une *Vie* du Saint. Toutes ses *Œuvres* ont été traduites élégamment en françois par *Lombert*, 1672, in-4°, avec de savantes notes, et dans un ordre nouveau sur les Mémoires du célèbre *le Maître*. *Ponce*, diacre, Dom *Gervaise*, abbé de

la Trappe, et le même *Lombert*, ont écrit sa *Vie*. — Il ne faut pas confondre avec le saint évêque de Carthage, St. Cyprien le Magicien, décapité sous *Dioclétien* l'an 304. Celui-ci étoit d'Antioche de Syrie, et appartenoit à des parens riches. La recherche qu'il fit des secrets magiques avant sa conversion, lui fit donner le surnom de *Magicien*.

II. CYPRIEN, (Saint) assista au concile d'Agde avec *St. Césaire* en 506, et fut sacré par celui-ci évêque de Toulon, l'an 516. La Provence sous son épiscopat passa sous le pouvoir des François, et il fit tous ses efforts pour en faire adopter le gouvernement, et en expulser à jamais les Ostrogoths qui étoient Ariens. *St. Cyprien* a écrit la vie de son ami *St. Césaire*, et mourut quelque temps après la publication de cet ouvrage. La ville de Toulon l'invoque comme son second patron.

CYPRIS, (Mythol.) surnom de *Vénus*, à qui l'isle de Cypre étoit consacrée, *Voyez* Vénus.

CYPSÈLE, fils d'*Aétion*, étoit Corinthien. Sa naissance fut, dit-on, prédite par l'oracle de Delphes. Consulté par son père, cet oracle répondit : « *Que l'Aigle produiroit une pierre qui accableroit les Corinthiens.* » *Cypsèle* s'empara en effet de la souveraineté vers l'an 650 avant J. C., et y régna environ 30 ans. *Péryandre*, son fils, qui lui succéda, eut deux enfans : *Cypsèle*, qui devint insensé, et *Lycophron*.

CYR, *ou* Cyrique, (Saint) fils de *Ste Julitte*, native d'Icone, fut arraché d'entre les bras de sa mère par ordre du juge *Alexandre*. Il n'avoit alors que 3 ans. Comme ce tendre enfant appeloit sa mère, et crioit : Je suis Chrétien ! le juge le jeta du haut de son siége contre terre, et lui brisa la tête. Tous les spectateurs eurent horreur de cette inhumanité, et le juge lui-même en rougit. Cette action barbare se passa sous le règne de *Dioclétien* et de *Maximien*. — Il y a eu un autre St. Cyr, médecin, qui fut martyrisé en Égypte le 31 janvier 311.

CYRAN, (St.) *Voy.* Verger de Havrane, n° III.

CYRANO, (Savinien) d'une famille noble de Bergerac en Périgord, né l'an 1620, avec un caractère bouillant et singulier, entra, en qualité de cadet, au régiment des Gardes. Il fut bientôt connu, comme la terreur des braves de son temps. Il n'y avoit presque point de jour qu'il ne se battit en duel, non-seulement pour lui, mais pour ses amis. Cent hommes s'étant attroupés un jour sur le fossé de la porte de Nesle, pour insulter un homme de sa connoissance; il dispersa lui seul toute cette troupe, après en avoir tué deux et blessé sept. On lui donna, d'une commune voix, le nom d'*Intrépide*. *Cyrano* avoit le nez de travers et défiguré. Quiconque en rioit en le regardant, étoit sûr d'être appelé en duel. Deux blessures qu'il reçut, l'une au siége de Mouzon, l'autre au siége d'Arras, et son amour pour les lettres, lui firent abandonner le métier de la guerre. Il étudia sous le célèbre philosophe *Gassendi*, avec *Chapelle*, *Molière* et *Bernier*. Son imagination pleine de feu, et inépuisable pour la plaisanterie, lui procura quelques amis puissans, entr'autres le maréchal *de Gassion*, qui aimoit les gens d'esprit et de cœur; mais son humeur libre et indépendante l'em-

pêcha de profiter de leur protection. Il mourut en 1655, à 39 ans, d'un coup à la tête, qu'il avoit reçu quinze mois auparavant. Ce poëte menoit, depuis quelque temps, une vie chrétienne et retirée. Sa jeunesse avoit été fort débauchée, et ses débauches venoient en partie de son irréligion. Il avoit passé long-temps pour incrédule. Un jour que l'on jouoit son *Agrippine*, lorsqu'on fut à l'endroit où *Sejan*, résolu de faire mourir *Tibère*, dit :

Frappons, voila l'hostie....

des spectateurs ignorans et prévenus, s'écrièrent aussitôt : *Ah le méchant ! Ah l'impie ! comme il parle du St. Sacrement !* Cette tragédie fut très-bien reçue du public, de même que la comédie en prose du *Pédant joué*. Celle-ci est la première comédie en prose qui ait été jouée, et où l'on ait fait parler un villageois dans le jargon de son village. On a encore de lui : I. L'*Histoire comique des États et Empires de la Lune*. II. L'*Histoire comique des Etats et Empires du Soleil*. Il paroît, par le style burlesque, sautillant et singulier de ces deux ouvrages, que l'esprit de l'auteur faisoit de fréquens voyages dans les pays qu'il décrit. On voit pourtant, à travers ces polissonneries, qu'il savoit fort bien les principes de *Descartes*, et que si l'âge avoit pu le mûrir, il auroit été capable de quelque chose de mieux. III. Des *Lettres*. IV. Un petit recueil d'*Entretiens pointus*, semés, comme toutes ses autres productions, de pointes et d'équivoques. V. Un *Fragment de Physique*. Ses ouvrages forment 3 vol. in-12.

CYRÉNAÏQUE, (la Secte) Voyez Aristipe de *Cyrène*, et Héracléote.

CYRÈNE, (Mythol.) fille d'*Hypsée*, roi des *Lapithes*, fut enlevée par *Apollon* qui la transporta en Lybie, où elle devint mère d'*Aristée*, célébré par *Virgile*.

CYRÉNIUS, *gouverneur* de Syrie. C'est lui qui fut chargé de faire le dénombrement, pendant lequel le Sauveur vint au monde. Son vrai nom étoit *Sulpit. Quirinius*.

CYRESTÈNES, de Sycione, fut le premier qui *attela deux* chevaux de front, à un char qui en prit le nom de *Biga*. Cette sorte de char parut *la* première fois dans les jeux olympiques, et dans ceux du cirque à Rome. *La Lune* étoit toujours montée sur un char semblable, attelé d'un cheval blanc et d'un autre noir; parce qu'elle est souvent visible le jour et la nuit.

CYRIADE, l'un des vingt-neuf *Tyrans* qui envahirent la *plus* grande partie des provinces de l'empire Romain, sous les règnes de *Valérien* et de *Galien*, étoit fils d'un homme de qualité d'Orient, qui possédoit de grandes richesses. Il se livra, dans sa jeunesse, à la débauche, et, après avoir volé à son père une somme considérable, il passa dans la Perse. *Sapor premier* y régnoit alors. Ce prince, excité contre les Romains par *Cyriade*, leur déclara la guerre, et le mit à la tête d'une armée, avec laquelle il conquit plusieurs provinces. Ayant pénétré dans la Syrie, il saccagea Antioche, qui en étoit la capitale. Peu de temps après, il prit le titre d'Auguste ; et quoique presque tous les soldats Perses fussent retournés dans leur pays, il se forma une nouvelle armée, en enrôlant des brigands et des gens sans aveu.

Cet

Cet usurpateur mit à contribution une partie de l'Orient, et répandit la terreur dans les provinces voisines. Ses soldats ayant appris que *Valérien* marchoit contre eux, et indignés, d'ailleurs, de ses dérèglemens et de sa hauteur, l'assassinèrent en 258. *Cyriade* ne porta qu'environ une année le titre d'Auguste.

CYRIAQUE, patriarche de Constantinople l'an 595, successeur de *Jean le Jeûneur*, prit, à l'exemple de son prédécesseur, le nom d'*Évêque œcuménique* ou *universel*, et se le fit confirmer dans un concile. Ce patriarche s'étant opposé à l'empereur *Phocas*, qui attaquoit les immunités et les priviléges de l'Église; ce prince, pour se venger de sa résistance, défendit par un édit, de donner le titre qu'il avoit usurpé, à d'autres évêques qu'à celui de Rome. *Cyriaque* en mourut, dit-on, de chagrin, l'an 606.

I. CYRILLE, (Saint) de Jérusalem, né vers l'an 315, fut ordonné diacre par *St. Macaire* de Jérusalem, vers l'an 334, et prêtre l'année d'après. Le siége patriarcal de cette ville ayant vaqué par la mort de *St. Maxime*, en 350, *Cyrille* lui succéda, et travailla comme lui à défendre la vérité contre les efforts de l'erreur. Son différend avec *Acace*, évêque de Césarée, sur les prérogatives de leurs siéges, interrompit le bien qu'il faisoit à son troupeau et à l'Église. Cette querelle personnelle s'aigrit par la diversité des sentimens. *Cyrille* étoit zélé Catholique, et *Acace* Arien opiniâtre. Cet homme inquiet et intrigant, ne pouvant attaquer la foi de son adversaire, attaqua ses mœurs. Il l'accusa d'avoir vendu quelques étoffes précieuses de l'église, et lui fit un crime d'une action héroïque; car *Cyrille* n'avoit dépouillé les temples, que pour secourir les pauvres dans un temps de famine. Un concile assemblé à Césarée par *Acace*, le déposa en 357. Le saint évêque appela de ce jugement inique à un tribunal supérieur : il fut rétabli sur son siége par le concile de Séleucie en 359, et son persécuteur chassé du sien. Les intrigues d'*Acace* le firent déposer de nouveau, en 360. *Julien*, successeur de l'empereur *Constance*, ayant commencé son règne par le rappel des exilés, *Cyrille* rentra dans son siége. L'empereur *Valens* l'en tira une troisième fois, et ce ne fut que plus d'onze ans après, à la mort de ce prince, qu'il retourna à Jérusalem. Le concile de Constantinople, de 381, approuva son ordination et son élection. Il mourut le 18 mars 386, après 35 ans d'épiscopat. Il nous reste de lui 23 *Catéchèses*, regardées comme l'abrégé le plus ancien et le mieux digéré de la doctrine Chrétienne. Les dix-huit premières sont adressées aux catéchumènes, et les cinq autres aux nouveaux baptisés. Le style de ces instructions est simple, net, tel qu'il convient à ces sortes d'ouvrages. Il expose avec exactitude ce que l'Église croit, et réfute avec solidité ce qu'elle rejette. *Grancolas*, docteur de Sorbonne, en a donné une *Traduction* françoise, avec des notes, à Paris en 1715, in-4.° Dom *Touttée*, bénédictin de St-Maur, a publié une édition de toutes les *Œuvres de St. Cyrille*, grecque et latine, in-fol., à Paris en 1720. Le texte, corrigé sur plusieurs manuscrits, est accompagné de notes savantes qui l'éclaircissent, et d'une version regardée comme très-exacte.

II. CYRILLE, (Saint) patriarche d'Alexandrie, successeur de *Théophile* son oncle maternel, en 412, étoit né avec un esprit subtil et pénétrant, qu'il cultiva par la lecture des écrivains sacrés et profanes. Il avoit assisté, en 403, au conciliabule du Chesne, où *St. Chrysostôme* fut condamné; mais, après la mort de son oncle, il rétablit la mémoire de cet illustre prélat. « *Saint Cyrille*, dit *Baillet*, fit connoître, dès le commencement, ce que l'Église avoit à espérer de lui. Il chassa d'abord les Novatiens de sa ville. Il voulut en user de même à l'égard des juifs; mais la rigueur avec laquelle il voulut venger quelques insultes qu'ils firent aux chrétiens, eut des suites fâcheuses, parce qu'à la faveur du gouverneur de la ville, nommé *Oreste*, ils formèrent un parti assez puissant pour commettre un grand nombre de meurtres sur les chrétiens. Le bruit de la mésintelligence du gouverneur et du patriarche se répandit dans les monastères de Nitrie, d'où les moines accoururent, pleins d'ardeur, au secours du patriarche, blessèrent le gouverneur à coups de pierres, tuèrent, avec une cruauté inouie, l'illustre et savante fille *Hypatia*, *Voyez* HYPACIE, et commirent d'autres violences, propres à des Arabes et à des Sarrasins. » Ces excès que *St. Cyrille* désapprouvoit sans doute, le rendirent odieux, parce qu'ils avoient été commis par ses partisans. Mais il rétablit peu à peu la paix dans son église, tandis que la guerre commençoit à s'allumer dans celle de Constantinople. Le Nestorianisme faisoit alors des progrès. *St. Cyrille* écrivit aux solitaires d'Égypte, combien il auroit desiré qu'on n'agitât point les questions que *Nestorius* avoit élevées. Mais ces questions continuant d'occuper les esprits, il tâcha de les prémunir contre cette doctrine, la fit condamner au concile de Rome, en 430, et au concile œcuménique d'Éphèse, assemblé par ordre de l'empereur *Théodose*, auquel il présida au nom du pape, en 431. *Jean d'Antioche* et les autres évêques d'Orient se séparèrent de ce concile, soutinrent vivement *Nestorius*, et tinrent de leur côté un synode, où *Cyrille* fut déposé. La cour de l'empereur fut d'abord favorable à l'hérésiarque; *Cyrille* fût arrêté; mais ce prince ayant entendu les deux partis, relégua *Nestorius* dans un monastère, et rendit *Cyrille* à son église. Les partisans du novateur ne l'abandonnèrent point, et le soutinrent avec d'autant plus de zèle, que le patriarche d'Alexandrie leur paroissant un homme haut et impérieux, ils étoient indisposés contre la vérité. Cette hauteur auroit terni sa mémoire, si sa piété et l'innocence de ses mœurs n'en avoient effacé le souvenir. Il mourut le 28 janv. de l'année 444, regardé comme un zélé défenseur de la foi. La meilleure édition de ses *Œuvres* est celle de *Jean Aubert*, chanoine de Laon, en grec et en latin, 1638, 6 vol. in-folio, qui se relient en sept. Elle a éclipsé celle de *Canisius*, de 1546, en 2 vol. in-fol. On y trouve un grand nombre d'écrits, entr'autres des *Homélies* et des *Commentaires* sur plusieurs livres de l'ancien et du nouveau Testament. Il écrivoit avec beaucoup de facilité; il est vrai que le plus souvent il ne lui étoit pas possible, suivant *du Pin*, de fournir de la matière; car, ou il copie les passages de l'Écriture, ou il fait

de grands raisonnemens, où il débite des allégories. *Photius* remarque qu'il s'étoit fait un style singulier. Il est sans élégance, sans clarté, sans choix et sans précision. Mais, malgré ces défauts, *St. Cyrille* a expliqué la doctrine de l'Église avec tant d'étendue, que les conciles ont regardé plusieurs de ses *Lettres* comme faisant règle de foi. *Barbeyrac*, qui a relevé les erreurs de morale découvertes dans les écrits des Pères de l'Église, n'a pu en trouver dans *St. Cyrille*. Le dernier volume de ses ouvrages est contre *Nestorius*, *Julien*, et les moines *Anthropomorphites*, c'est-à-dire, qui prétendoient que Dieu avoit une forme corporelle. *Du Pin*, qui avoit insinué dans sa *Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques*, que les démêlés de *Nestorius* et de *St. Cyrille* n'étoient que des disputes de mots, fut obligé de se rétracter. On verra en effet dans l'article de cet hérésiarque, qu'il nioit réellement l'union hypostatique du Verbe avec la nature humaine, et qu'il supposoit deux personnes en J. C. Nous ajouterons encore, d'après l'abbé *Pluquet*, que si la guerre que son hérésie suscita, fut soutenue avec trop de vivacité, il faut l'imputer, en partie, à *Nestorius* même. C'est lui qui traita le premier ses adversaires avec aigreur. C'est lui qui employa le premier les injures et les outrages, comme on le voit par la lettre qu'il fit écrire par *Photius*. C'est lui qui usa le premier de moyens violens. Il fit intervenir l'autorité impériale dans une affaire purement ecclésiastique; et lorsque son ambition et son humeur violente furent connues, il devint aussi odieux par son caractère que par ses erreurs. Ce n'est pas que *St. Cyrille*, qui avoit d'abord montré de la douceur, ne se soit livré dans la suite de cette dispute à un zèle trop vif; mais il avoit la vérité pour lui, et il soutenoit la cause de la foi.

III. CYRILLE DE THESSALONIQUE, (St.) surnommé, à cause de sa science, le *Philosophe*, porta la lumière de l'Évangile chez les Sarmates, les Bulgares et les Moraves. Il fut créé évêque avec son frère *St. Méthodius*, qui étoit son coopérateur dans ce saint ministère, par *Adrien II*, vers 867. *Cyrille* embrassa quelques temps après la vie monastique, et mourut à Rome. Il a traduit en langue esclavone toute la Bible, et le pape *Jean VIII*, par une lettre datée du 18 juin 880, permit de se servir de cette traduction dans l'office divin et dans la célébration des saints mystères, à condition cependant qu'on auroit soin de lire auparavant l'évangile, en latin, au peuple. C'est encore de cette traduction que l'on se sert dans quelques lieux de la Dalmatie.

IV. CYRILLE, philosophe Grec du 9e siècle, passe pour l'inventeur des caractères esclavons, formés des lettres majuscules de l'alphabet grec, réunies à des traits particuliers. Cette manière d'écrire s'appela long-temps écriture *Cyroulle*, du nom de son auteur, et s'est conservée dans les livres de l'église Russe.

V. CYRILLE-LUCAR, né dans l'isle de Candie en 1572, passa en Allemagne, après avoir étudié à Venise et à Padoue. Il suça la doctrine des Protestans, et la porta en Grèce. Comme on le soupçonna de favoriser les Luthériens, il donna une confession de foi, dans laquelle il

rejetoit leurs erreurs. Placé sur le siége d'Alexandrie, ensuite sur celui de Constantinople en 1621, il continua ses liaisons avec les Protestans, et enseigna leurs dogmes dans l'Église Grecque. Les évêques et le clergé s'y opposèrent. Il fut dépouillé du patriarcat, et envoyé en exil à Rhodes. On le rétablit quelque temps après, et, dès qu'il fut paisible possesseur du siége de Constantinople, il publia des catéchismes et des confessions de foi, où l'erreur perçoit à chaque page. On le relégua à Ténédos, en 1628; enfin, après avoir été chassé sept à huit fois de son église et rétabli autant de fois, il finit sa carrière par être étranglé en 1638, par ordre du grand-seigneur, sur la route d'un nouvel exil où on le conduisoit. Il avoit alors 66 ans. C'étoit, comme presque tous les hérétiques, un brouillon présomptueux, le plus intrigant des hommes, et par conséquent le plus inquiet. —CYRILLE de Berée, son successeur, anathématisa sa confession de foi dans un concile de Constantinople, et n'épargna point son auteur. Ce *Cyrille* ayant été exilé à Tunis, et *Parthénius*, évêque d'Andrinople, mis à sa place; celui-ci assembla, en 1642, un nouveau concile, où la confession de *Lucar* fut encore condamnée; mais on ménagea sa mémoire. Le décret de ce synode fut confirmé dans celui de Jassi, et les mêmes erreurs furent anathématisées dans le célèbre concile de Jérusalem, en 1672. *J. Aymon* en a donné une édition, avec quelques *Lettres* de *Cyrille-Lucar*, à Amsterdam, 1718, in-4°, pour l'opposer à ce qu'en ont rapporté les Solitaires de *Port-Royal* dans le grand ouvrage de la *Perpétuité de la Foi*. L'abbé *Renaudot* a répondu à cet ouvrage dans les deux volumes qu'il a ajoutés à la *Perpétuité, etc.*

CYRNUS, navigateur Grec, donna le nom de *Cyrno* à l'isle *Thérapné*, où il aborda. C'est maintenant l'isle de Corse.

CYRSILE, citoyen d'Athènes, fut lapidé pour avoir ouvert l'avis dans l'assemblée du peuple, où l'on délibéroit sur la guerre des Perses, d'envoyer les femmes avec les enfans à Trézène, et d'abandonner la ville à la discrétion de *Xercès*, tandis que les Athéniens iroient avec leur flotte combattre l'ennemi, et défendre la liberté de la patrie.

I. CYRUS, roi des Perses, dont le nom signifie *Soleil*, selon *Ctésias*, naquit l'an 599 avant J. C., de *Cambyse*, roi de cette partie d'Asie, et de *Mandane*, fille d'*Astyages*, roi des Mèdes. *Hérodote* et *Justin* après lui, ont jeté du merveilleux sur l'histoire de sa naissance. Ils rapportent qu'*Astyages* donna sa fille en mariage à un Perse d'origine fort obscure, afin de détourner les tristes présages d'un songe, qui lui avoit annoncé qu'il seroit détrôné par son petit-fils. Dès qu'il fut né, il chargea *Harpages*, un de ses officiers, de le faire mourir. *Harpages* donna l'enfant à un berger, pour l'exposer dans les forêts; mais la femme du pâtre le nourrit par pitié, et l'éleva en secret. *Voyez* ASTYAGES *et* AMYTIS. *Xénophon* ne s'accorde pas avec *Hérodote* sur les commencemens de *Cyrus* : mais tout ce qu'on peut dire à ce sujet, c'est que l'histoire ancienne dans ce point, comme dans plusieurs autres, n'est guères au-dessus de l'histoire fabuleuse. Il faut se borner à prendre, dans

ce chaos, les faits principaux. Après la mort d'*Astyages*, *Cyrus* marcha avec *Cyaxares* son oncle, roi des Mèdes, contre les Assyriens, les mit en déroute, tua *Nériglissor* leur roi, et fit un butin immense. Il se trouva parmi les prisonniers une princesse d'une rare beauté. Sur la peinture qu'on en fit à *Cyrus*, il refusa de la voir, et ordonna qu'on eût pour elle autant d'attention que de respect. *Penthée* (c'étoit le nom de cette femme) fit part de cette action généreuse à *Abradate* son mari, qui passa tout de suite dans le camp de *Cyrus*, avec deux mille chevaux, et lui fut attaché jusqu'à la mort. Le jeune conquérant, toujours animé du desir et de l'espérance de se rendre maître de Babylone, s'avança jusqu'aux portes de cette ville, et fit proposer au successeur de *Nériglissor*, de terminer leur querelle par un combat singulier; mais son défi n'ayant point été accepté, il reprit le chemin de la Médie. On faisoit des préparatifs immenses de part et d'autre. *Crœsus*, roi de Lydie, fut nommé généralissime de l'armée ennemie, l'an 538 avant J. C. *Cyrus* le vainquit à la journée de Tymbrée, une des plus considérables de l'antiquité, et la première bataille rangée dont on ait le détail avec quelque étendue. Après cette victoire, *Cyrus* réduisit différens peuples de l'Asie mineure, depuis la mer Égée jusqu'à l'Euphrate, subjugua la Syrie, l'Arabie, une partie de l'Assyrie, et forma le siége de Babylone. Il prit cette superbe ville pendant la célébration d'une grande fête, que le peuple et la cour passoient ordinairement dans les festins et dans la débauche. Ses troupes y entrèrent, après avoir détourné l'Euphrate par des saignées, se rendirent maîtres du palais, tuèrent le roi et ceux de sa suite. C'est par cette catastrophe que l'empire Babylonien finit, la 21[e] année depuis le commencement du règne de *Bélésis*, l'an 538 avant J. C. *Cyrus*, maître de toute l'Asie, divisa, de concert avec *Cyaxares*, sa monarchie en six-vingts provinces. Chaque province eut son gouverneur. Outre ces gouverneurs, *Cyrus* nomma trois surintendans, qui devoient toujours résider à la cour. On établit d'espace en espace des postes, pour que les ordres du prince fussent portés avec plus de diligence. *Cyaxares* son oncle, et *Cambyses* son père étant morts, *Cyrus* se vit seul possesseur, l'an 536 avant J. C., du vaste empire des Perses, qui embrassoit les royaumes d'Égypte, d'Assyrie, des Mèdes et des Babyloniens. Ce fut cette même année qu'il permit aux Juifs de retourner en Judée, et de rétablir leur temple de Jérusalem, ainsi que l'avoit prédit *Isaïe*. La Palestine fut bientôt repeuplée, les villes rebâties, les terres cultivées; et les Juifs ne firent plus qu'un seul État, gouverné par un même chef. *Hérodote*, qui fait naître ce célèbre conquérant d'une façon singulière, le fait mourir d'une façon non moins extraordinaire. Il dit que ce prince ayant tourné ses armes contre les Scythes, tua le fils de la reine *Tomyris*, qui commandoit l'armée ennemie. Cette princesse, animée par la fureur de la vengeance, lui présenta le combat, et par des fuites simulées, elle l'attira dans des embuscades, où il périt avec une partie de son armée. Maîtresse de son ennemi, elle lui fit trancher la tête, la jeta dans une outre pleine de

sang, en lui adressant ces mots : *Barbare ! rassasie-toi, après ta mort, du sang dont tu as été altéré pendant ta vie... Xénophon*, presque toujours opposé au récit d'*Hérodote*, le fait mourir dans son lit. Mais, dès le temps de *Cicéron*, on doutoit que sa *Cyropédie* dût être regardée comme une histoire véritable, pour le détail des faits. 1.° On voit que tous les discours de ce roman moral sont des allusions aux discours de *Socrate*, et souvent de simples répétitions de ceux que *Xénophon* avoit déjà fait tenir à se philosophe, dans ses *Dits mémorables*. 2.° La chronologie y est entièrement violée. 3.° *Xénophon* a supprimé des faits qui ne convenoient point à l'idée de faire de *Cyrus* un prince accompli. 4.° Pour arranger les événemens à sa fantaisie, il a imaginé un *Cyaxares*, fils d'*Astyages*, qui est inconnu à toute l'antiquité. (*Voyez* XÉNOPHON.) Quoi qu'il en soit de la véracité des historiens de *Cyrus*, il paroît qu'il eut de grandes qualités, mêlées des vices des conquérans. Voilà ce qui intéresse les hommes. Il sut, au milieu de la guerre, veiller sur ses états, et se faire aimer de ses peuples. Heureux dans toutes ses entreprises, la fortune le couronna toujours, parce qu'il sut la fixer par sa valeur et sa prudence. On a vanté sa chasteté. En refusant de voir *Panthée* reine de la Susiane, sa prisonnière, quoiqu'on la lui peignît comme une beauté digne d'un roi, il dit : *C'est précisément parce qu'elle est belle, que je dois la fuir. Si je vais la voir aujourd'hui que mes affaires me le permettent, j'y irai ensuite lorsque mes devoirs m'appelleront ailleurs ; et je risquerai ainsi ma vertu et les soins de mon empire.* *Cyrus* mourut, suivant les meilleurs historiens, l'an 529 avant J. C. Son corps fut mis dans un tombeau à Pasargade, qu'il avoit fait bâtir en mémoire de la victoire remportée sur *Astyages*, roi des Mèdes. On y éleva une tour qui avoit dix étages, et on le plaça au plus élevé, avec cette épitaphe :

CI GIT CYRUS, LE ROI DES ROIS.

II. CYRUS le jeune, fils puîné de *Darius Nothus*, roi de Perse, et de *Parysatis*. Son père lui donna, dès l'âge de 16 ans, l'an 407 avant J. C., le gouvernement de toutes les provinces de l'Asie mineure, avec un pouvoir absolu, et lui recommanda, en partant, d'accorder du secours aux Lacédémoniens contre les Athéniens, pour balancer la puissance des uns par celle des autres. *Cyrus* ayant abusé de son autorité, pour commettre des injustices, son père le rappela à la cour, et peu après se voyant sur le point de mourir, il donna la couronne à *Arsace*, son fils aîné, qui prit le nom d'*Artaxercès*, et ne laissa à *Cyrus* que le gouvernement des provinces qu'il avoit déjà. Ce jeune prince, jaloux du sceptre, attenta à la vie de son frère. Son complot fut découvert, et sa mort résolue ; mais *Parysatis* sa mère l'arracha au supplice. Cette clémence ne guérit point son ambition. Il leva secrètement des troupes sous différens prétextes. *Artaxercès* lui opposa une armée nombreuse. *Cyrus* avoit pris des Lacédémoniens à sa solde. *Cléarque*, général Spartiate, lui conseilla de ne point exposer sa personne. *Quoi*, répond ce prince, *lorsque je cherche à me faire Roi, tu veux que je me montre indigne de l'être !* Les deux frères s'achar-

nèrent l'un contre l'autre dans la bataille qui se donna près de Cunaxa, à vingt lieues de Babylone ; et le jeune ambitieux périt des blessures qu'il reçut dans l'action, l'an 401 avant J. C. La fameuse *Aspasie* ayant suivi ce prince, fut faite prisonnière par *Artaxercès*, qui eut autant de passion que *Cyrus* pour cette femme. Dix mille Grecs qui, sous la conduite de plusieurs chefs, entr'autres de *Xénophon* l'historien, avoient combattu pour *Cyrus*, échappèrent aux poursuites du vainqueur, et firent cette belle retraite qui leur a donné l'immortalité. L'écrivain guerrier parle de *Cyrus*, qui l'avoit charmé par son esprit et son mérite, comme d'un prince accompli. Mais il étoit sans doute trop prévenu en sa faveur. Pouvoit-il excuser sa rebellion contre son roi et son frère, et sa fureur d'usurper le trône par une guerre civile ? Dans la *Lettre* qu'il écrivit aux Spartiates, pour leur demander des troupes, *Cyrus* vantoit sa religion, sa philosophie, son cœur royal, et le pouvoir de *boire plus de vin que son frère sans en être incommodé.*

III. CYRUS de Panapolis en Égypte, mérita l'estime et l'amitié de l'impératrice *Eudoxie*, par son savoir et par son talent pour la poésie. Après avoir commandé avec valeur les troupes Romaines à la prise de Carthage, il fut consul et préfet de Constantinople. Cette ville ayant été presque entièrement ruinée par un effroyable tremblement de terre, en 446, il la rétablit et l'embellit. Un jour qu'il étoit dans le cirque avec l'empereur *Théodose* le *Jeune*, le peuple cria : « *Constantin a bâti la ville, et Cyrus l'a réparée !* » *Théodose*, jaloux de ces acclamations, le dépouilla de la préfecture, et confisqua ses biens, sous prétexte qu'il étoit idolâtre. Le vrai Dieu l'éclaira dans sa disgrace. Il se fit Chrétien, et fut élevé au siége épiscopal de Cotyée dans la Phrygie : il mourut saintement.

IV. CYRUS, évêque de Phaside, puis patriarche d'Alexandrie, approuva l'*Ecthèse*, et partagea l'hérésie des Monothélites. Ses écrits furent condamnés par le sixième concile général, assemblé en 680. *Cyrus* étoit mort quelques années auparavant.

CYTHERON, (Mythol.) roi de Platée en Béotie, conseilla à *Jupiter* de feindre un nouveau mariage, pour ramener *Junon*, avec laquelle il étoit en divorce. L'expédient réussit, et *Jupiter*, pour récompenser ce berger, le métamorphosa en une montagne, qui fut depuis consacrée à *Bacchus*. Elle est auprès de la ville de Thèbes. Cette aventure fit prendre à *Junon* le surnom de *Cytheronia*, et à *Jupiter* celui de *Cytheronius*.

CYTHORUS, fils de *Phryxus*, arriva dans une contrée couverte de bouis qui est la Galatie, et y donna son nom à une montagne et à une ville.

CYZ, (Marie de) née à Leyde en 1656, de parens nobles, fut élevée dans le Calvinisme. On la maria, à l'âge de 19 ans, à un gentilhomme fort riche, nommé *de Combe*. Elle se trouva veuve deux ans après. Elle abjura ses erreurs dans un voyage qu'elle fit en France, et fonda la communauté du *Bon-Pasteur*, destinée aux filles qui, après avoir vécu dans le désordre, vouloient

mourir dans les exercices de la pénitence. Le Seigneur répandit sa bénédiction sur son ouvrage, et elle eut la consolation de voir sous sa conduite une centaine de filles pénitentes, qu'elle gouverna jusqu'à sa mort, arrivée le 16 juin 1692, à 36 ans. Son institut, aussi nécessaire dans les provinces que dans la capitale, s'étoit répandu dans plusieurs villes de France.

CYZÉNIS, (Mythol.) fille du féroce *Diomède*, roi de Thrace, étoit aussi cruelle que son père. Elle se plaisoit à faire disséquer des hommes vivans, et à faire manger aux pères leurs enfans.

CYZIQUE, roi de la presqu'isle de la Propontide, reçut avec beaucoup de magnificence les Argonautes qui alloient à la conquête de la Toison d'or. Ces héros étant partis, furent repoussés pendant la nuit par un coup de vent sur la côte de la presqu'isle. *Cyzique* les prenant pour des pirates, et voulant les empêcher de prendre terre, fut tué dans le combat. *Jason* le reconnut le lendemain parmi les morts, et lui fit de superbes funérailles. Il donna son nom à la ville de Cyzique.

D

DABAIBA, (Mythol.) fut particulièrement révérée par les peuples idolâtres de Panama. Quoiqu'elle fût originairement mortelle, cette femme parvint par une constante sagesse à être placée au rang des Dieux, dont elle fut ensuite appelée la mère. Le tonnerre et les éclairs sont pour ses adorateurs des preuves de la colère de *Dabaïba*; pour la prévenir ils lui font différens sacrifices, et passent plusieurs jours dans les gémissemens et la consternation.

DABENTONE, (Jeanne) femme enthousiaste, embrassa la secte des *Turlupins*, hérétiques qui parcoururent la France dans le 14e siècle, en imitant l'impudence des anciens Cyniques, allant presque nus et se livrant à toutes sortes d'excès. *Gaguin*, dans sa *Vie* de *Charles V*, dit que *Dabentone* fut publiquement brûlée à Paris.

DABILLON, (André) fut pendant quelque temps le compagnon du fanatique *Jean Labadie*, avant que cet enthousiaste eût quitté la religion Catholique; mais il ne partagea ni ses erreurs, ni ses désordres. Il avoit été auparavant Jésuite. Il mourut vers l'an 1664, curé dans l'isle de Magné en Saintonge. On a de lui quelques *Ouvrages de Théologie*, Paris, 1645, in-4.°

DABIS, (Mythol.) idole des Japonnois, dont on voit la représentation monstrueuse sur la route de Sorungo à Osacia. On lui présente chaque année une jeune vierge pour épouse

DABONDANCE, (Jean) notaire au Pont-Saint-Esprit, est auteur d'un mystère à personnages de la Passion, que l'on distingue de celui de *Jean Michel*, par *Quod secundùm legem debet mori*; il paroit avoir été

imprimé à Lyon, in-4° et in-8°; mais il n'en est pas moins rare dans ces deux formats.

DABSCHELIM, *ou* DISALEM, ancien roi des Indes, eut pour principal ministre, le brachmane *Pilpai*, auteur de la *Basiliade*, et fabuliste renommé. — Un de ses successeurs, portant aussi le nom de *Dabschelim*, alloit à la rencontre d'un prisonnier de guerre qu'on lui amenoit et qui lui avoit disputé l'empire. La chaleur l'obligea de chercher l'ombre pour se délasser. Peu de temps après, le sommeil le gagna, et il mit un mouchoir de soie rouge sur son visage, pour se garantir des insectes. Un oiseau de proie, prenant ce mouchoir pour de la chair, fondit avec une telle impétuosité sur le visage du roi, qu'avec son bec et ses serres il lui creva les yeux. Cet accident fit juger à sa suite que le ciel le déclaroit incapable de régner; aussitôt elle l'enchaîna et le conduisit au prisonnier de guerre, qui prit sa place et monta sur le trône. Un poëte Persan dit à ce sujet : « Celui qui creuse dans le chemin d'un autre un puits pour l'y faire tomber, s'ouvre très-souvent à soi-même un chemin sous terre pour s'ensevelir. »

DAC, (Jean) peintre Allemand, né à Cologne en 1556, se forma en Allemagne sous *Spranger*, et en Italie sous les plus habiles maîtres. L'empereur *Rodolphe*, ami des arts et protecteur des artistes, employa son pinceau. Les *Tableaux* qu'il fit pour ce prince, sont d'un très-bon goût. *Dac* mourut à la cour impériale, comblé d'honneurs et de biens, et très-regretté pour l'usage qu'il avoit fait de son crédit.

DACH, poëte Prussien, mort à la fin du siècle dernier, s'est rendu célèbre en Allemagne, par ses poésies et sur-tout par ses odes.

DACHERY, *Voyez* ACHERY.

I. DACIER, (André) né à Castres en 1651, d'un avocat, fit ses études d'abord dans sa patrie, ensuite à Saumur, sous *Tanneguy le Fèvre*, alors entièrement occupé de l'éducation de sa fille. Le jeune littérateur ne la vit pas long-temps sans l'aimer; leurs goûts, leurs études étoient les mêmes. Unis déjà par l'esprit, ils le furent encore par le cœur. Leur mariage se célébra en 1683. *Gaston d'Orléans* ayant vu marier deux personnes pauvres, disoit que la Faim avoit épousé la Soif; et *l'union de M. Dacier et de Mlle. le Fèvre*, dit *Basnage de* Beauval, *est le mariage du Grec et du Latin qu'ils possèdent tous deux parfaitement. Boileau* mettoit cependant la femme au-dessus de l'époux : *Homme*, disoit-il, *qui fuit les graces et que les graces fuient. Dans leurs productions d'esprit faites en commun, Mad. Dacier*, ajoutoit-il, *est le père.* Les deux époux abjurèrent la religion Protestante, en 1685. Le duc de *Montausier*, instruit du mérite de l'un et de l'autre, les mit dans la liste des savans destinés à commenter les anciens auteurs *pour l'usage du Dauphin.* Les sociétés littéraires ouvrirent leurs portes à *Dacier* : l'académie des Inscriptions, en 1695, et l'académie Françoise à la fin de la même année. Cette dernière compagnie le choisit, dans la suite, pour son secrétaire perpétuel. La garde du cabinet du Louvre lui avoit été déjà confiée, comme au savant le plus digne d'occuper cette place.

Il mourut le 18 septembre 1722, à 71 ans, en philosophe Chrétien, d'un ulcère à la gorge. *Dacier* avoit le visage long et sec. Son abord étoit froid, et sa conversation pesante. Il ne l'animoit guères que lorsqu'il s'agissoit de quelque point de littérature. Il étoit d'ailleurs bon homme, ami zélé, tendre époux, écrivain laborieux, et remplaçant, à force de travail, ce qui lui manquoit du côté de la facilité. On a de lui beaucoup de *Traductions* d'Auteurs Grecs et Latins; et quoiqu'elles fussent peu propres à réconcilier les partisans des écrivains modernes avec l'antiquité, il eut toujours un zèle ardent pour elle. Ce zèle l'indisposa beaucoup contre *Perrault*, qui s'en plaignit un jour à *Fontenelle*. *Comment voulez-vous*, répondit le philosophe, *que Dacier vous pardonne? vous décriez une monnoie, dont il a son coffre plein, et qui fait toute sa richesse.* Cette admiration des anciens alloit chez lui jusqu'à l'enthousiasme. Il ne traduisoit jamais un ancien, qu'il n'en devînt amoureux. Il étoit incapable d'y appercevoir des défauts; et, pour cacher ceux qu'on lui attribuoit, il soutenoit les plus etranges paradoxes. Il veut prouver, par exemple, que *Marc-Aurèle* n'a jamais persécuté les Chrétiens. *Boileau* ayant dit de *Socrate*, dans une de ses *Satires :*

> *Très-équivoque ami du jeune* Alcibiade ;

ce vers parut scandaleux à *Dacier* et à sa femme. *Vous avez*, leur répondit le Poëte, *un beau zèle pour les morts. Que diriez-vous donc, si j'avois fait la chanson scandaleuse contre le Père Massillon ?* C'étoit une chanson qui couroit alors. *Ah !* répliqua *Dacier, le bel homme que Massillon, pour le comparer à Socrate!* Une femme d'esprit parloit assez mal des anciens en présence de *Dacier*, et sur-tout du divin *Platon. Sans doute*, répondit le savant, *Madame ne daigne lire d'auteur ancien que* Pétrone. *Pardonnez-moi, Monsieur*, répliqua-t-elle, *j'attends, pour le lire, que vous en ayez fait un Saint.* Mad. *Dacier* voyant une autre femme filer au rouet, lui dit d'un air mécontent : *Les Anciens n'ont jamais filé qu'à la quenouille. On a de Dacier :* I. Une édition de *Pompeïus Festus* et de *Verrius Flaccus, ad usum Delphini*, Paris 1681, in-4°, avec des notes savantes et des corrections judicieuses. On réimprima cette édition à Amsterdam, 1699, in-4°, avec de nouvelles remarques. II. *Nouvelle Traduction d'Horace*, accompagnée d'observations critiques, 1709, 10 vol. in-12. Les fleurs du poëte latin se flétrirent en passant par les mains du traducteur François. Qui ne connoîtroit *Horace* que par cette version, s'imagineroit que ce poëte, un des plus délicats de l'antiquité, n'a été qu'un versificateur lourd et pesant. Le commentaire sert quelquefois plus à charger le livre, qu'à faire pénétrer les beautés du texte. Il y a même des interprétations si singulières, que *Boileau* les appeloit *les révélations de M. Dacier*. III. *Réflexions morales* de l'empereur *Antonin*, Paris 1691, deux vol. in-12. IV. *La Poétique d'Aristote*, in-4°, avec des remarques, dans lesquelles le traducteur a répandu beaucoup d'érudition. V. *Les Vies de Plutarque*, 3 vol. in-4°, Paris, 1721 à 1734, réimprimées en 10 volumes *in-12*, à Amsterdam 1724 : traduction plus fidelle, mais moins lue que celle d'*Amyot*. Celui-ci a des graces dans son vieux langage : *Dacier*

n'a guères que le mérite de l'exactitude; encore le savant abbé de *Longuerue* le lui disputoit-il. Son style est celui d'un savant, sans chaleur et sans vie. « Il connoissoit tout des anciens, dit un homme d'esprit, hors la grace et la finesse. » *Pavillon* disoit que *Dacier étoit un gros mulet, chargé de tout le bagage de l'antiquité.* Cette fureur de l'antique étoit si forte en lui et en Mad. *Dacier*, qu'ils faillirent à s'empoisonner un jour par un ragoût, dont ils avoient puisé la recette dans *Athénée.* Ils se seroient consolés sans doute, dit *d'Alembert*, de cette fin savante, en croyant mourir au lit d'honneur. VI. L'*Œdipe* et l'*Electre* de *Sophocle*, in-12, version assez fidelle, mais plate. VII. *Les Œuvres d'Hipocrate* en françois, avec des remarques, Paris 1697, in-12 : le texte est traduit fidellement, et *Dacier* en a égalé, autant qu'il a pu, la précision, et évité l'obscurité. VIII. *Les Œuvres de Platon*, Paris 1699, 2 vol. in-12. Il n'a traduit que quelques-uns de ses Dialogues. IX. *Manuel d'Epictète*, Paris 1715, in-12. La prévention que *Dacier* avoit pour les anciens, lui a fait trouver une trop grande conformité entre la sagesse du Paganisme et la morale de l'Évangile, entre la doctrine de *Platon* et celle des premiers Pères de l'Église. Cependant on pourroit un peu l'excuser; 1.° parce qu'il s'est attaché de préférence à traduire les écrits des anciens qui pouvoient servir à régler le cœur de l'homme; 2.° parce qu'il réforme leurs maximes par des remarques édifiantes; lorsqu'il a trouvé chez eux quelques principes peu conformes à la morale du Christianisme. *Dacier* eut part à l'*Histoire Métallique de Louis XIV*. Ce prince, à qui il la présenta, lui donna une pension de deux mille livres.

II. DACIER, (Anne le Fèvre) femme du précédent, naquit à Saumur en 1651, de *Tanneguy le Fèvre*, savant ingénieux, et eut les talens et l'érudition de son père. Elle commença à se faire connoître dans la littérature, par son Édition de *Callimaque*, enrichie de doctes remarques, qui parut, en 1675, chez le libraire *Cramoisy*, en un vol. in-4.° Son épître dédicatoire, sa préface et les notes sur ce poëte, furent réimprimées à Utrecht, en 1697, dans la belle édition du *Callimaque* de *Grévius*. Mad. *Dacier* mit ensuite au jour de savans *Commentaires sur plusieurs Auteurs*, pour l'usage du Dauphin... *Florus* parut en 1674; *Aurélius Victor*, en 1681; *Eutrope*, en 1683; *Dictys* de Crète, en 1684. Elle précéda tous les savans qui avoient été chargés d'interprêter les auteurs Latins, pour l'éducation du jeune prince. « Ainsi, dit *Bayle*, voilà notre sexe hautement vaincu par cette illustre savante; puisque, dans le temps que plusieurs hommes n'ont pas encore produit un seul auteur, Mad. *Dacier* en a déjà publié quatre. » Sa préface et ses notes sur *Dictys* ont été réimprimées, en 1702, dans l'édition de *Smids*, à Amsterdam. De son côté, le célèbre *Pitiscus* a inséré tout le travail de Mad. *Dacier* sur *Aurélius Victor*, dans l'édition qu'il publia de cet auteur, à Utrecht, en 1696. *Florus* et *Eutrope* ont été de nouveau imprimés en Angleterre, le premier en 1692, le second en 1705. Son mari partagea ses travaux. Ils passèrent toute leur vie dans une parfaite

union. Un fils et deux filles furent le fruit de ces liens, formés par l'esprit et par l'amour. Le fils, qui donnoit de belles espérances, et qui dès l'âge de dix ans, disoit qu'*Hérodote étoit un grand enchanteur*, et *Polybe un homme de grand sens*, mourut en 1694; une de ses sœurs mourut aussi dans un âge peu avancé, et l'autre prit le voile. Leur mère fut enlevée à la république des lettres, le 17 août 1720, dans sa 69e année. Egalement recommandable par son caractère et par ses talens, elle se fit autant admirer par sa vertu, sa fermeté, son égalité d'ame, sa générosité, sa modestie, que par ses ouvrages. Un seigneur Allemand l'ayant priée de s'inscrire sur son *Album*, elle y mit son nom avec ce vers de *Sophocle* :

Le silence est l'ornement d'une Femme.

Elle avoit une charité ardente pour les pauvres, et se mit quelquefois à l'étroit pour les secourir. Son mari lui représentant un jour qu'elle devoit modérer ses aumônes : *Ce ne sont pas les biens que nous avons*, dit-elle, *qui nous feront vivre ; ce sont les charités que nous ferons. Elles seules peuvent nous rendre amis de Dieu.* Sa piété étoit vraie et sincère. En vain dans le tome premier d'un journal intitulé *Bibliothèque Françoise*, on a voulu jeter des soupçons sur la sincérité de sa réunion à l'Église catholique. Il étoit naturel qu'ayant abandonné le Calvinisme, elle se vît exposée aux calomnies de ceux qu'elle avoit quittés; mais ceux qui la connurent de près, rendirent toujours justice à sa droiture. On a d'elle : I. Une *Traduction* de trois Comédies de PLAUTE, l'*Amphitryon*, le *Rudens* et *Lépidicus*, 3 vol. in-12. Quand *Molière* eut publié son *Amphitryon*, l'illustre savante avoit entrepris une dissertation pour prouver que celui de *Plaute*, imité par le comique moderne, étoit fort supérieur. On auroit pu lui répondre, ce qu'un plaisant dit à son mari, au sujet d'*Homère* : « que *Plaute* devoit être bien plus beau, puisqu'il étoit plus ancien de deux mille ans. » Mad. *Dacier* ayant appris que *Molière* devoit donner une comédie *sur les Femmes savantes*, supprima sa dissertation. On trouve, à la tête de sa *Traduction*, une préface intéressante sur l'origine, l'accroissement et les divers changemens de la poésie dramatique; sur la vieille comédie, la moyenne, la nouvelle; sur le mérite de *Plaute* et de *Térence*. Elle préfère le premier pour la force du comique et la fécondité de l'invention. Elle traduisit pourtant les pièces du second, en 1688, 3 vol. *in-12*; et ces deux versions sont, en général, faites avec goût et avec exactitude. II. Une *Traduction* de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* d'*Homère*, avec une préface, et des notes d'une profonde érudition; réimprimée en 1756, en 8 vol. in-12. C'est une des plus fidelles que nous ayons du poëte Grec, quoique ses beautés y soient souvent affoiblies. Cette traduction fit naître une dispute entre Mad. *Dacier* et *la Motte*, dispute aussi inutile que presque toutes les autres. Elle n'a rien appris au genre humain, dit un philosophe, sinon que Mad. *Dacier* avoit encore moins de logique, que *la Motte* ne savoit de grec. Mad. *Dacier*, dans ses *Considérations sur les causes de la corruption du goût*,

ouvrage publié en 1714, soutint la cause d'*Homère* avec la vivacité d'un commentateur; *la Motte* n'y opposa que de l'esprit et de la douceur. L'ouvrage de *la Motte*, dit un écrivain ingénieux, sembloit être d'une femme d'esprit, et celui de Mad. *Dacier*, d'un homme savant. Cette femme illustre ne ménagea pas plus le rêveur *Hardouin*, dans son *Homère défendu*, contre l'*Apologie* que ce Jésuite s'étoit avisé d'en faire. On a dit, « qu'elle avoit répandu plus d'injures contre le détracteur d'*Homère*, que ce poëte n'en avoit fait prononcer à ses héros. » Mais cette phrase ne doit pas être prise à la lettre, et les injures de Mad. *Dacier* ne sont ni fréquentes, ni grossières. III. Une *Traduction* du *Plutus* et des *Nuées* d'*Aristophane*, Paris, in-12, 1684. C'est la première traduction qu'on ait osé faire, en françois, de ce comique Grec; et il étoit difficile de faire passer dans notre langue, l'à-propos et le sel qui caractérisent ces pièces. IV. Une autre d'*Anacréon* et de *Sapho* : Paris 1681, in-8.° Elle soutient que cette femme, célèbre par ses talens, ainsi que par ses vices, n'étoit pas coupable de la passion infame qu'on lui a reprochée. Cette version est dédiée au duc de *Montausier*. On y trouve quelquefois le tour naïf et les graces du poëte Grec. Elle a été réimprimée en Hollande. C'est au sujet de cette traduction, que *la Motte* lui adressa la jolie ode, qui commence ainsi :

Savante Dacier, *ces ouvrage*
Où le galant Anacréon
Parle si bien notre langage,
Paroît en vain sous votre nom.

L'amour lui seul a su le faire
Et ce Dieu m'en a fait serment :
Voici comme il conte l'affaire;
Vous l'en désavouerez, s'il ment, etc.

Mad. *Dacier* avoit encore fait des *Remarques* sur l'Écriture-Sainte. On la sollicita souvent de les donner au public; elle répondit toujours : *Qu'une femme doit lire et méditer l'Ecriture, pour régler sa conduite sur ce qu'elle enseigne; mais que le silence doit être son partage, suivant le précepte de St. Paul.* La réputation de Mad. *Dacier* s'étant répandue dans toute l'Europe, la reine *Christine* de Suède lui fit faire des complimens par le comte de *Konigsmark;* cette princesse lui écrivit même pour l'attirer à sa cour. L'abbé *Fraguier* a consacré une belle élégie à la mémoire de Mad. *Dacier;* et *la Monnoye* a fait son épitaphe en vers.

DACTYLES, Idéens, *ou* Corybantes, *ou* Curètes. (Mythol.) Les uns étoient enfans du *Soleil* et de *Minerve*, les autres de *Saturne* et d'*Alciope*. On mit *Jupiter* entre leurs mains pour être élevé; et ils empêchèrent, par leurs danses, que les cris de cet enfant ne parvinssent aux oreilles de *Saturne*, qui l'auroit dévoré. Ils étoient au nombre de cinq et unis entr'eux comme les doigts de la main, d'où leur vint le nom de *Dactyles*, qui signifie doigts. *Pausanias* les appelle particulièrement *Hercule*, *Péonée*, *Épimède*, *Jasius* et *Ida*. Suivant *Diodore* de Sicile, les premiers habitans de l'isle de Crète furent ces *Dactyles*, qui avoient fixé leur séjour sur le mont Ida. Livrés aux cérémonies Théurgiques, ils eurent pour disciple *Orphée*, qui porta leurs mystères en Grèce, ainsi que l'usage du fer et du feu qu'il avoit appris d'eux. La reconnoissance des peuples leur rendit les honneurs divins.

DADINE, *Voy.* HAUTESERRE.

DAELMAN, (Charles Guislin) né à Mons en 1660, mort le 21 décembre 1731, fut long-temps professeur de théologie, et a publié son *Cours*, qui a été imprimé plusieurs fois, en 9 vol. in-12.

DAENS, (Jean) riche négociant d'Anvers, est célèbre par un trait de générosité, dont on trouve peu d'exemples. L'empereur *Charles-Quint* s'étant prêté au desir que *Daens* avoit de lui donner à dîner, le généreux marchand jeta au feu, à la fin du repas, un billet de deux millions qu'il avoit prêtés au prince. *Je suis*, lui dit-il, *trop payé par l'honneur que Votre Majesté me fait.*

DAGEBOD, DACHOUBA *ou* DAGEBA, (Mythol.) déesse adorée à Kiew. Elle répond, d'après son nom, au dieu des richesses ou à la fortune.

I. DAGOBERT Ier, roi de France, fils de *Clotaire II* et de *Bertrude*, fut roi d'Austrasie en 622, de Neustrie, de Bourgogne et d'Aquitaine, en 628. Il se signala contre les Esclavons, les Saxons, les Gascons et les Bretons. Il ternit l'éclat de ses victoires par sa cruauté, et par sa passion démesurée pour les femmes. Après avoir répudié celle qu'il avoit d'abord épousée, il en eut jusqu'à trois dans le même temps, qui portoient le nom de reines, sans compter les concubines. Ce fut *Dagobert* qui publia les loix des Francs, avec des corrections et des augmentations. Il mourut à Épinay en 638, âgé d'environ 36 ans, et fut enterré à Saint-Denys, qu'il avoit fondé six ans auparavant. Quelques chroniques lui ont donné le titre de *Saint*, ainsi qu'à la plupart de nos rois de la première race. Mais l'Église ne leur a pas confirmé ce *titre*. Il faut avouer que c'étoient d'étranges Saints ! « Ils ne valoient rien, tous tant *qu'ils étoient*, dit l'abbé *de Longuerue*. Quelle cruauté, quelle barbarie dans *Clotaire I*, assassinant lui-même ses neveux de sa propre main ! Dans *Clotaire II*, faisant éprouver le traitement le plus barbare à ses cousins et à *Brunehaud !* Quelle impudicité dans *Dagobert I !* » Que penser, en effet, d'un prince tel que *Dagobert*, qui, ayant subjugué les Saxons, *eut la cruauté de faire couper la tête à tous ceux qui excédoient la longueur de son épée ?* Je sais que les épées des Francs étoient *plus longues* de beaucoup qu'elles ne sont aujourd'hui ; mais quand elles auroient été de cinq *pieds* et demi, les Saxons, communément hauts, donnèrent lieu à une grande boucherie. *Dagobert* entendoit quelquefois plaisanterie, malgré sa cruauté. Ayant rencontré un poëte improvisateur au moment qu'il alloit monter sur son chariot, *Je te donne*, lui dit-il, *les deux bœufs de ma voiture, si tu me fais un vers avant que j'y sois monté.* Tandis que le roi montoit, le poëte lui dit :

> *Ascendat* Dagobert, *veniat bos unus et alter.*

Il aimoit beaucoup Paris ; et comme il étoit avide de plaisirs, il trouvoit plus facilement à satisfaire son goût dans la capitale. Ce fut sur la fin du règne de *Dagobert*, que l'autorité des maires du palais absorba la puissance royale. Il laissa de *Nantilde*, *Clovis II* ; et de *Ragnetrude*, *Sigebert* qui fut roi d'Austrasie.

II. DAGOBERT II, *le jeune*, roi d'Austrasie, fils de *Sigebert II*, devoit monter sur le trône de son père, mort en 656; mais *Grimoald*, maire du palais, le fit renfermer dans un monastère, et donna le sceptre à son propre fils *Childebert*. *Clovis II*, roi de France, ayant fait mourir *Grimoald*, détrôna *Childebert*, et sur un faux bruit de la mort de *Dagobert*, donna l'Austrasie à *Clotaire III*, puis à *Childeric II*. *Dagobert* épousa *Mathilde* en Écosse, où il avoit été conduit. Après la mort de *Childeric*, il reprit la couronne d'Austrasie, en 674, et fut assassiné en 679, par ordre d'*Ebroïn*, maire du palais, comme il marchoit contre *Thierri*, roi de France, auquel il avoit déclaré la guerre. *Dagobert* fonda divers monastères, et gouverna son peuple en paix. Il ne laissa que des filles. Sa sépulture est à S[illegible]nay, où il est honoré comme martyr.

III. DAGOBERT III, fils et successeur de *Childebert II* ou *III*, roi de Neustrie l'an 711, mourut le 17 janvier 715. Il laissa un fils, nommé *Thierri*, auquel les Francs préférèrent *Chilperic II*, fils de *Childeric II*, roi d'Austrasie. *Henschenius* a publié, en 1653, une savante *Dissertation* sur les trois *Dagobert*, rois de France, in-4.°

IV. DAGOBERT, (N.) général de la république Françoise, fut d'abord employé à l'armée d'Italie, et commanda ensuite celle des Pyrénées contre les Espagnols. Il défendit avec courage Mont-Louis; et après avoir battu les assiégeans, il les força à lever le siége de cette place. Les Espagnols furent encore défaits par lui près d'Olette et de Campredon, et le 10 avril 1794, à Monteilla. Cette dernière victoire, où il fit beaucoup de prisonniers, lui ouvrit les portes d'Urgel. *Dagobert* mourut au milieu de ses succès, le 21 du même mois.

DAGON, (Mythol.) divinité des Philistins que l'on représentoit sous la figure d'un homme, dont les pieds étoient joints aux aînes, et qui n'avoit point de jambes. Quelques-uns veulent que ce fût *Saturne*, d'autres *Jupiter*, et d'autres *Vénus*. *Dagon* avoit des temples magnifiques à Gaza et à Azoth. *Bochart* veut que ce dieu soit *Japhet*, qui inventa la charrue et apprit aux hommes l'usage du pain. *Jurieu* pense que c'est *Noë*, fabricateur de l'arche, et qui flotta long-temps sur les eaux; parce que les Philistins attribuoient à *Dagon* l'empire de la mer.

DAGONEAU, *Voyez* VII. GUISE.

DAGOTY, peintre, premier auteur du *Journal de Physique*, se rendit célèbre par l'invention d'appliquer des couleurs à la gravure en tailles douces. Il a publié des *Observations* sur cet art; et d'autres sur l'*Histoire Naturelle*, la *Physique* et les *Arts*. Il est mort à Paris, à la fin de 1785.

DAGOUMER, (Guillaume) né à Pontaudemer, mort à Courbevoye en 1745, avoit été professeur de philosophie au collége d'Harcourt à Paris, principal de ce collége, et recteur de l'université. On a de lui : I. Un *Cours de Philosophie* en latin, où il y a beaucoup de subtilités. II. Un petit *Ouvrage* en françois, contre les *Avertissemens de Languet*, archevêque de Sens : leur façon de penser

sur la bulle *Unigenitus* étoit totalement opposée. *Dagoumer* avoit de la vertu ; mais il étoit entier dans ses sentimens, ainsi que la plupart des raisonneurs scholastiques. C'est lui que *le Sage* a voulu désigner sous le nom de *Guillomer*, dans son roman de *Gilblas*.

D'AGUESSEAU, *Voyez* AGUESSEAU.

DAGUIRRE, *Voy.* AGUIRRE.

DAHHAN-AL-BAGDADI, très-habile grammairien et bon poëte Arabe, naquit à Bagdad et y mourut, l'an 569 de l'hégire. On lui doit plusieurs ouvrages de grammaire en sa langue. Sur la fin de sa vie, il devint aveugle; et il se consola de ce malheur par la poésie. L'une de ses maximes étoit celle-ci : « Quatre choses doivent peu nous flatter, la familiarité des princes, les caresses des femmes, le rire de nos ennemis et la chaleur de l'hiver ; car ces choses ne sont pas de longue durée. »

DAIKOKU, (Mythol.) est un dieu que les habitans du Japon, mais particulièrement les artisans, invoquent avec confiance, parce qu'il peut leur procurer toutes les choses dont ils ont besoin. Il est représenté assis sur une balle de riz, avec un marteau à la main et un sac près de lui. Chaque fois qu'il frappe de son marteau, on croit que le sac se remplit d'argent.

DAILLÉ, (Jean) né à Chatelleraut en 1594, d'un receveur des consignations, fut chargé, en 1612, de l'éducation de deux petits-fils de *Duplessis-Mornay*. Il fit, avec eux, plusieurs voyages dans différentes parties de l'Europe. A Venise, il lia connoissance avec *Fra-Paolo*, qui voulut inutilement l'engager à s'établir dans cette ville. Revenu en France, il exerça le ministère à Saumur en 1625, et à Charenton l'année d'après. Ce ministre illustre par son érudition autant que par sa probité, mourut à Paris, le 15 avril 1670, à 77 ans. Les Protestans font beaucoup de cas de ses ouvrages, et les Catholiques avouent qu'ils sont dignes de l'attention des Controversistes. Les principaux sont : I. *De usu Patrum*, 1646, in-4°. très-estimé dans sa communion. Il ne veut point qu'on termine les différens théologiques par l'autorité des Pères; mais c'est précisément cette autorité qui forme la chaîne de la tradition. II. *De pœnis et satisfactionibus humanis*, in-4°, Amsterdam 1649. III. *De jejuniis et Quadragesimâ*, in-8.° IV. *De Confirmatione et Extremâ-Unctione*, in-4°, Genève 1669. V. *De cultibus religiosis Latinorum*, Genève 1671, in-4.° VI. *De Fidei ex Scripturis demonstratione*, etc. VII. *De Sacramentali sivè auricu-culari Confessione*, 1661, in-4°; l'un des traités les plus captieux qu'on ait publiés sur cette matière. VIII, Des *Sermons* en plusieurs vol. in-8°, qui sont écrits avec netteté, et remplis de passages de l'Écriture et des Pères. *Daillé* étoit d'un caractère franc et ouvert. Son entretien étoit aisé et instructif. Les plus fortes méditations ne lui ôtoient rien de sa gaieté naturelle. En sortant de son cabinet, il laissoit toute son austérité parmi ses papiers et ses livres. Il se mettoit à la portée de tout le monde, et les personnes du commun se plaisoient avec lui comme les savans. Il étoit si peu prévenu pour les voyages, qu'il regrettoit les deux années qu'il avoit passées à parcourir la Suisse,

l'Allemagne,

l'Allemagne, les Pays-Bas et la Hollande; il croyoit qu'il les auroit mieux employées dans son cabinet. Son fils *Adrien*, mort en 1690 à Zurich, où il s'étoit retiré après la révocation de l'Édit de Nantes, a écrit sa *Vie*. — *Voy.* II. MORUS.

DAILLON, *Voy.* LUDE.

DAILLY, *Voy.* AILLY.

DAIN, (Olivier le) fils d'un paysan de Thielc en Flandres, devint barbier de *Louis XI*, et ensuite son ministre d'état. Sa faveur continua tant que ce prince fut sur le trône; mais, au commencement du règne de *Charles VIII*, on lui fit son procès, et il fut attaché à un gibet en 1484. Ce fut pour avoir abusé d'une femme, sous promesse de sauver la vie du mari, qu'il eut ensuite l'inhumanité de faire étrangler. Son insolence et sa tyrannie l'avoient rendu l'objet de l'exécration publique. Son premier nom étoit *Olivier le Diable*, ou *le Mauvais*. *Louis XI* lui donna celui de *le Dain* en l'anoblissant, et le fit comte de *Meulan*.

DAIRA, (Mythol.) mère de la nymphe *Eleusis*, fut elle-même une nymphe de l'Océan.

DAIRE, (Louis-François) né à Amiens en 1713, mort à Chartres le 18 mars 1792, embrassa la profession religieuse chez les Célestins, et fut fait bibliothécaire de la maison de Paris. Il a consacré la plupart de ses Écrits à l'histoire de sa province. On lui doit : I. *Supplément* à l'almanach de Picardie, 1753. II. *Histoire* de la ville d'Amiens depuis son origine, 1757, 2 volumes in-4.° III. *Histoire* de la ville de Montdidier, 1765, in-12. IV. *Tableau historique* des sciences de la province de Picardie, 1768, in-12. V. *Histoire* de la ville de Doulens, et du bourg de Grainvilliers, 1785, 3 volumes in-12. Il a publié encore les *Epithètes Françoises*, rangées sous leurs substantifs, 1759, in-8°, et un *Almanach*, proverbial et gaulois. Il avoit commencé la traduction françoise de l'*Alexandréidos*, poëme de *Philippe Gauthier*, de Châtillon, en dix chants; mais il est mort avant de la publier.

DAITÈS, (Mythol.) fut mis par les Troyens au nombre des Dieux qui aiment à faire le bien, parce qu'il établit le premier l'usage des repas splendides chez ces peuples, qui regardoient cette institution comme une faveur divine.

DALE, *Voy.* VAN-DALE.

DALÉCHAMPS, (Jacques) né à Caen l'an 1513, mourut en 1588, à 75 ans, à Lyon où il exerçoit la médecine. Il possédoit les langues et les belles-lettres. On a de lui : I. L'*Histoire des Plantes*, en latin, Lyon 1587, 2 vol. in-fol., traduite en françois par *Jean Desmoulins*, 2 vol. in-fol., 1653. II. Une *Traduction* en latin des *quinze Livres d'Athénée*, en 2 volumes in-folio, 1552, avec des notes et des estampes. III. Une *Traduction* en françois du *sixième Livre de Paul Eginète*, enrichie de savans commentaires, et d'une préface sur la chirurgie ancienne et moderne. IV. Les *onze Livres d'Administrations anatomiques de Claude Galien; translatés et corrigés*, à Lyon 1566, in-8.° V. Des *Notes* sur l'Histoire naturelle de *Pline*, 1587, in-folio.

D'ALIBRAI, (Charles-Vion) poëte Parisien, fils d'un auditeur des comptes, prit d'abord le parti des armes. Mais il fut, selon lui, aussi malheureux sous le dieu *Mars* que sous *Vénus*. Cet état ne tarda donc pas à lui déplaire; il le quitta, et passa tout le reste de sa vie à cultiver les Muses, à faire sa cour aux dames, et à se divertir avec ses amis : le cabaret fut son parnasse. Il ne parle, dans ses Poésies, que de l'art de bien boire. Voici comme il se peint dans son cinquième Sonnet :

Je ne vais point aux coups exposer ma bedaine,
*Moi qui ne suis connu ni d'*Armand*, ni du* Roi ;
Je veux savoir combien un poltron, comme moi,
Peut vivre, n'étant pas Soldat ni Capitaine. . . . .
Je veux mourir entier, et sans gloire, et sans nom,
Et crois-moi, cher Clindon, *si je meurs par la bouche,*
Que ce ne sera pas par celle du canon.

Sa muse, enjouée et badine, n'encensa jamais l'autel des grands : il ne rechercha ni leurs faveurs, ni leurs bienfaits. Content d'un bien honnête, il jouissoit de ce qu'il avoit, et ne souhaitoit rien au-delà. Les plaisirs purs et doux de la campagne firent les charmes de ses dernières années. Il mourut vers la fin de 1654, ou au commencement de 1655, dans un âge avancé. Ses ouvrages avoient paru, deux ans avant, sous ce titre : *Les Œuvres Poétiques de M. d'*Alibrai, à Paris 1653, in-8.º Ce recueil, divisé en six parties, offre des vers bachiques, satiriques, héroïques, moraux et chrétiens ; mais ni les uns ni les autres n'ont fait beaucoup de fortune, quoiqu'il y ait du naturel dans quelques-unes de ses pièces, et même des saillies. Il traduit l'*Aminte*, le *Florismond* et le *Soliman* de *Bonarelli*. On a encore de lui une traduction des *Lettres* d'*Antonio de Perez* Espagnol, ministre disgracié de *Philippe II* ; et soixante-treize *Epigrammes* contre *le fameux parasite Montmaur*. On peut citer celle-ci comme une des meilleures :

Révérend Père Confesseur,
J'ai fait des vers de médisance.
— Contre qui ? — Contre un Professeur.
— La personne est de conséquence ;
Contre qui donc ? — Contre Gomor.
— Hé bien, bien ! achevez votre Confiteor.

DALILA, courtisane qui demeuroit dans la vallée de Sorec, étoit de la tribu de Dan, près du pays des Philistins. *Samson* en étant devenu amoureux, s'attacha à elle : c'est-à-dire sans doute, qu'il l'épousa. *Voy.* Samson.

DALIN, (Olaüs de) savant Suédois, né à Winsberg en 1708, mérita le nom de *Père de la Poésie Suédoise*, par deux Poëmes écrits en cette langue. L'un a pour titre, *La liberté de la Suède*; l'autre est sa tragédie de *Brunhilde*, sujet tiré de l'ancienne Histoire du Nord. Les lettres ne lui acquirent pas seulement de la gloire ; elles firent sa fortune. De l'état de fils d'un simple curé, il s'éleva successivement jusqu'aux places de précepteur du prince *Gustave*, de conseiller ordinaire de la chancellerie, de chevalier de l'étoile du Nord, et enfin à la dignité de chancelier de la cour C'est ainsi que le gouvernement, par l'ordre duquel il avoit écrit l'*Histoire générale du Royaume*,

récompensa ses talens. Cette histoire, publiée à Stockholm, en 1747, forme 4 vol. in-4°, et s'étend jusqu'à la mort de *Charles XI*. Celle de l'auteur arriva le 12 août de l'an 1763. On lui a élevé un mausolée par ordre du roi. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, la Suède lui doit un grand nombre d'*Epîtres*, de *Satires*, de *Fables*, de *Pensées*, et 5 *Éloges* des membres de l'Académie royale des sciences, dont il étoit un des principaux ornemens. On a encore de lui une *Traduction* de l'ouvrage du président *Montesquieu*, sur les *Causes de la grandeur et de la décadence des Romains*. Le Suédois *Olaüs Celsius* a publié, dans sa langue, en 1764, l'*Eloge* de son illustre compatriote.

DALMACE, (S.) archimandrite des monastères de Constantinople, montra beaucoup de zèle contre *Nestorius*. Les Pères du concile d'Éphèse en 430, le nommèrent pour agir en leur nom à Constantinople. Il mourut quelque temps après, à plus de 80 ans, également illustre par ses vertus et son esprit. Dom *Banduri* a fait imprimer sa *Vie*, écrite en grec par un homme qui paroît très-instruit. On la trouve dans le second volume de son *Imperium Orientale*.

DALMATINUS, (George) savant Esclavon, très-versé dans la connoissance des langues orientales, a traduit la Bible en langue esclavone, en 1584.

DAMALMÈNE, pêcheur d'Étrurie, ayant un jour jeté son filet dans cette mer, en retira un os. Surpris de la grosseur prodigieuse dont il étoit, il le cacha sous le sable, et remarqua bien l'endroit. Il alla ensuite à Delphes, pour savoir de l'Oracle ce que c'étoit que cet os, et quel usage il devoit en faire. Il arriva que dans le même temps, des envoyés Éléens vinrent le consulter sur le moyen de faire cesser la peste qui dépeuploit leur pays. La *Pythie* répondit à ceux-ci, qu'ils tâchassent de recouvrer les os de *Pélops*; et à *Damalmène*, qu'il restituât aux Éléens ce qu'il avoit trouvé, et qui leur appartenoit. Le pêcheur leur rendit l'os, qui étoit celui de l'omoplate de *Pélops*, resté dans la mer depuis le naufrage de *Philoctète*, devant l'isle d'Eubée. Ce dernier avoit été chargé de l'aller chercher à Pise, pour l'apporter aux Grecs, au siége de Troie.

DAMARIS, Athénienne, d'un rang distingué, entendit *St. Paul* prononçant devant l'aréopage un discours sur l'unité de Dieu, dont il est fait mention dans le chapitre 17 des *Actes des Apôtres*. Touchée de son éloquence, elle abjura aussitôt le paganisme, et embrassa la foi chrétienne.

DAMASCÈNE, *Voyez* JEAN-DAMASCÈNE, n.° XII.

DAMASCIUS, philosophe Stoïcien, natif de Damas en Syrie, disciple de *Simplicius* et d'*Elamite*, vivoit du temps de l'empereur *Justinien*. Il avoit écrit: I. Un ouvrage en quatre livres, *Des choses extraordinaires et surprenantes*. II. La *Vie d'Isidore*. III. Une *Histoire Philosophique*. Ces ouvrages ne sont pas parvenus jusqu'à nous, et les savans ne doivent pas les regretter, s'ils en jugent du moins par ce qu'en dit *Photius*, qui les traite fort mal.

I. DAMASE I[er], (Saint) originaire d'Espagne, étoit fils

d'un écrivain, qui, s'étant établi à Rome, y avoit été lecteur, diacre et prêtre de l'église de Saint-Laurent. *Damase* servit dans la même église, jusqu'à ce qu'il fut élu évêque. Il étoit diacre, lorsque l'empereur *Constance* bannit de Rome le pape *Libère*. *Damase* s'engagea, par un serment solennel, avec tout le clergé, de ne jamais reconnoître d'autre évêque que lui. Il voulut le suivre dans son exil, et monta sur le trône pontifical après lui en 366. Le diacre *Ursin* ou *Ursicin*, homme ambitieux et intrigant, s'étant fait ordonner pape par des factieux comme lui, s'opposa à l'élection de *Damase*. Le vrai pape fut confirmé par les évêques d'Italie et par le concile d'Aquilée, et l'antipape condamné à l'exil, à leur sollicitation. *Damase*, paisible possesseur du siége de Rome, travailla à la conservation de la discipline ecclésiastique. La plupart des clercs et des religieux se relâchoient depuis que l'Église étoit paisible. Ils recherchoient les commodités de la vie, les compagnies des séculiers et des femmes mondaines. Ils s'attachoient de préférence aux riches veuves et aux filles dévotes, pour en obtenir des donations ou des legs. L'empereur *Valentinien* fit une loi pour interdire aux uns et aux autres ce commerce intéressé. Le pape *Damase*, à qui elle étoit adressée, la fit observer avec soin. Il tint un concile en 369, dans lequel *Ursace* et *Valens*, Ariens, furent anathématisés. *Auxence*, évêque intrus de Milan, fut condamné dans un autre concile, tenu un an après, en 370, contre les Ariens. Le sage pontife ne se déclara pas avec moins de zèle contre *Mélèce*, *Apollinaire*, *Vital*, *Timothée* et les *Lucifériens*. Les hérétiques et les schismatiques voyant qu'ils ne pouvoient attaquer la pureté de la foi du pontife, répandirent des bruits scandaleux contre sa réputation. Mais leurs calomnies furent dévoilées. *Damase* fut toujours regardé comme « amateur de la chasteté, docteur vierge de l'Église, selon l'expression de *St. Jérôme*; comme un homme de très-sainte vie, toujours prêt à dire et à faire toutes sortes de choses pour conserver la foi des Apôtres, dit *Théodoret*. » Ce pape mourut plein de jours et de vertus, en 384, à 80 ans, après avoir gouverné l'Église pendant dix-huit. Il fit rebâtir à Rome l'église Saint-Laurent, près du théâtre de *Pompée*, qui porte encore aujourd'hui le nom de Saint-Laurent *in Damaso*, et l'embellit de peintures; il fit dessécher les sources du Vatican, et orna d'inscriptions les tombeaux de plusieurs martyrs. *St. Jérôme*, digne secrétaire de cet illustre pontife, le met au nombre des écrivains ecclésiastiques. Il reste de lui plusieurs *Lettres*, Rome 1754, in-folio, avec sa *Vie* dans la Bibliothèque des Pères, et dans *Epist. Rom. Pontif.* de D. *Coustant*, in-folio. On trouve encore de lui quelques *Vers* latins dans le *Corpus Poetarum* de *Maittaire*. On prétend qu'il fit chanter les pseaumes, suivant la correction des Septante, faite par *St. Jérôme*, et qu'il introduisit la coutume de chanter l'*Alleluïa* pendant le temps de Pâques, et le *Gloria patri*, à la fin de chaque pseaume; mais ces opinions ne sont fondées que sur des témoignages incertains.

II. DAMASE II, appelé auparavant *Poppon*, évêque de

Brixen, élu pape le même jour que *Benoît IX*, abdiqua et mourut à *Palestrine*, vingt-trois jours après son élection, en 1048.

DAMASIAS, fils de *Penthilus*, petit-fils d'*Oreste*, partageoit avec ses cousins-germains le pouvoir absolu sur les Achéens, lorsque ce peuple s'empara du pays que le départ des Ioniens avoit laissé vacant.

I. DAMASICHTHON, (Mythol.) fils de *Niobé* et d'*Amphion*, fut tué par *Apollon* et *Diane*, suscités par *Latone*. Blessé d'abord à la jambe, pendant qu'il s'occupoit à sortir de la plaie la flèche qui lui avoit été décochée, il reçut le coup mortel sur la nuque.

II. DAMASICHTHON, fils de *Codrus*, chef d'une colonie Ionienne, ayant rompu les liens d'amitié, qui l'unissoient avec son frère *Prométhus*, ce dernier lui donna la mort.

DAMASIPPE, partisan fougueux de *Marius*, étoit un homme de basse extraction, qui massacroit cruellement les personnes de la plus haute noblesse attachées au parti de *Sylla*. Il eut l'audace de faire porter dans les rues de Rome au haut d'une pique, la tête d'*Arvina*, tribun du peuple. Heureusement que *Sylla* rentra victorieux dans Rome, et fit mourir ce tyran. Il y avoit aussi un sénateur du même nom, connu pour un curieux en statues et en vases précieux, mais un curieux peu connoisseur. Il achetoit fort cher ce qui le flattoit; et, s'en dégoûtant peu après, il le revendoit à bon marché; aussi tous ceux qui vouloient se défaire de quelques curiosités, ou qui vouloient en avoir, s'adressoient à lui.

DAMASTOR, Troyen intrépide, s'étant trop avancé sur les murs de sa patrie, mourut atteint d'une flèche de *Patrocle*.

DAMASTORIDÈS, étoit un de ceux qui recherchoient avec ardeur les faveurs de *Pénélope*. Il fut tué par *Ulysse*, lorsque celui-ci de retour de la guerre de Troie, parvint à tendre l'arc dont lui seul connoissoit l'usage, et dont il se servit pour tuer les amans de sa femme.

DAMATRION, femme de Sparte, tua son fils de sa propre main, parce qu'il avoit fui dans une bataille, livrée par ses compatriotes aux Messéniens.

DAMBAC, (Mythol.) roi d'Orient, vivoit dans le temps fabuleux de ce pays. La mythologie de cette contrée fait remonter son règne beaucoup plus haut qu'*Adam*. Il régnoit dit-on sur des peuples à têtes plates, que les Persans ont appelés *Demi-têtes*. Ils faisoient leur demeure dans une des isles Maldives. Lorsqu'*Adam* vint habiter celle de Ceylan, ils eurent pour lui la déférence la plus respectueuse, et gardèrent soigneusement son tombeau après sa mort.

DAMBOURNEY, (N.) né à Rouen le 10 mai 1722, et mort dans la même ville le 2 juin 1795, se destina à la profession du commerce, et y réunit la culture des arts agréables, tels que la musique et la peinture. L'académie de Rouen le choisit pour son secrétaire; et en 1761, il fut nommé intendant du jardin botanique; il se livra dès-lors particulièrement à l'étude de la chimie relative aux teintures, et en obtint des résultats heureux. Il prouva que le noyau du *ruscus*

torréfié et bouilli, peut avoir les propriétés du café; il imagina de tirer par la fermentation le bleu du pastel; et les colons des Antilles ont profité à cet égard de ses idées. Les principaux ouvrages de *Dambourney*, sont: I. Un *Mémoire*, sur la culture de la garance. Par ses procédés, celle qui a été acclimatée en France par lui, a été regardée comme supérieure à celle de Hollande, et égale en bonté à celle de Smyrne. II. *Recueil* de procédés et d'expériences sur les teintures solides que nos végétaux indigènes communiquent aux laines, 1789, in-4.o Le gouvernement fit imprimer cet important ouvrage à ses frais. Il en a paru une nouvelle édition en 1793, avec un supplément considérable. La probité de *Dambourney* égaloit ses connoissances, et lui mérita l'entière confiance des négocians de sa patrie pour la partie des assurances. Sa perte a vivement été sentie par eux.

DAMBROWKA, fille de *Boleslas* souverain de Bohême, épousa l'an 965, *Micislas I*, duc de Pologne, et lui fit embrasser le Christianisme, ainsi qu'aux principaux seigneurs Polonois.

DAMÉON, fils de *Phlius*, ayant suivi *Hercule* dans son expédition contre *Augée*, roi des Épéens, fut tué ainsi que son cheval par *Cléatus*, fils d'*Actor*, et capitaine Troïen. Les Éléens lui consacrèrent un monument.

DAMERVAL, *Voyez* AMERVAL.

DAMÉRY, (Simon) peintre Liégeois, mort de la peste à Milan en 1640, eut de la réputation, et a laissé en Italie et en Allemagne des Tabl[...] — Son parent, W[...] élève de *Pierre* [...]tone, saisit l[...] peintre habile, [...] corsaires Algérien[s] [...] revenoit à Liége sa pa[trie] [...] d'esclavage, il vint à Paris, peignit pour les Carmes-Déchaussés, l'*Enlèvement d'Elie*, tableau attribué mal-à-propos à *Bertholet*, par *Descamps*. *Walter Daméry* est mort à la fin du 17e siècle.

DAMHOUDÈRE, (Josse de) né à Bruges en 1507, s'éleva par son mérite aux premières charges de judicature dans les Pays-Bas, sous les règnes de *Charles V* et de *Philippe II*. Il composa divers ouvrages relatifs à sa profession, et mourut en 1581, à 74 ans.

DAMIA, (Mythol.) déité honorée chez les Romains, et à Épidaure dans des mystères célébrés à huis clos. Les hommes n'y étoient point admis, et les femmes étoient obligées, pour y assister, de s'engager à ne point déclarer ce qui s'y passoit. Plusieurs jours s'écouloient dans les réjouissances et les plaisirs.

DAMIANISTES, *Voyez* CLAIRE.

I. DAMIEN, (Pierre) *Voyez* PIERRE DAMIEN, n.o X.

II. DAMIEN, (le Père) Dominicain de Bergame, a effacé tous les artistes dans l'art de faire des ouvrages de bois, de pièces de rapport, qui, par leur différent assemblage, représentoient des figures avec autant de vérité, que si elles avoient été faites au pinceau. On cite, parmi ses ouvrages, les bancs du chœur des Dominicains de sa patrie.

DAMIENS, (Robert-François) naquit le 9 janvier 1715, dans le hameau nommé la Tieuloy, dépendant de la paroisse de Monchy-le-Breton en Artois. Il étoit fils d'un petit fermier qui avoit fait banqueroute. Son enfance annonça ce qu'il seroit un jour. Ses méchancetés et ses espiégleries le firent surnommer *Robert le Diable*, dans son pays. Il s'engagea deux fois, et se trouva au siége de Philisbourg. De retour en France, il entra en qualité de domestique au collége des Jésuites de Paris. Il en sortit en 1738, pour se marier. Après avoir servi dans différentes maisons de la capitale, et avoir empoisonné un de ses maîtres dans un lavement, il finit par un vol de deux cents quarante louis d'or, qui l'obligea de prendre la fuite. Ce scélérat rôda pendant environ cinq mois à Saint-Omer, à Dunkerque, à Bruxelles, tenant partout des propos extravagans sur les disputes qui divisoient la France. A Poperingue, petite ville proche d'Ypres, on entendit qu'il disoit : *Si je reviens en France.... Oui, j'y reviendrai; j'y mourrai, et le plus Grand de la terre mourra aussi, et vous entendrez parler de moi.* C'étoit dans le mois d'août 1756, qu'il débitoit ces extravagances. Le 21 décembre de la même année, se trouvant à Falesque près d'Arras, chez un de ses parens, il y tint des propos d'un homme désespéré : *Que le Royaume, sa fille et sa femme étoient perdus.* Son sang, sa tête, son cœur étoient dans la plus grande effervescence. Son esprit étoit presque aliéné lorsqu'il retourna à Paris, où il arriva le 31 du même mois. Ayant paru à Versailles dans les premiers jours de l'année 1757, il

les fermes des Gaules pour la république Romaine. Les Helvé-v[illegible]ns n'ayant pu obtenir de *Jules*-du s[illegible] le passage qu'ils lui demanprèt de [illegible]ar la province Romaine, aller de [illegible]ours à *Damnorix*, qui frappa d'un [illegible]ra par les terres des côté droit, [illegible]s : action dont les vironné des seig[illegible]nt fait un crime L'assassin fut arrê[illegible]n frère, qui et après avoir subi [illegible]ur l'esprit terrogatoires à Vers[illegible]dé pour transféré à Paris, dans [illegible]re la de Montgommeri, où on [illegible]ira noit préparé un logement [illegible] dessus de la chambre que Ra-vaillac avoit autrefois occupée. Le roi chargea la grande chambre du parlement d'instruire son procès. Malgré les tortures les plus cruelles, qu'il supporta avec une intrépidité effrontée, il ne fut pas possible de lui arracher le moindre aveu qui pût faire penser qu'il avoit des complices. Ce misérable protesta que, s'il avoit été saigné aussi copieusement qu'il le demandoit, il n'auroit pas commis son crime. Après lui avoir fait subir inutilement les questions les plus terribles, il fut condamné à mourir du même supplice que les assassins de *Henri IV*. Le 28 mars de la même année, jour de l'exécution, il arriva à la place de Grève, à trois heures et un quart, regardant d'un œil sec et ferme le lieu et les instrumens de son supplice. On lui brûla d'abord la main droite; ensuite on le tenailla, et on versa sur ses plaies de l'huile, du plomb fondu et de la poix résine. On procéda ensuite à l'écartellement. Les quatre chevaux firent, pendant cinquante minutes, des efforts inutiles pour démembrer ce monstre. Au bout de ce temps-là, *Damiens* étant encore plein de

vie, les bourreaux lui coupèrent avec des bistouris les chairs et les jointures nerveuses des cuisses et des bras ; ce qu'on avoit été obligé de faire, en 1610, pour *Ravaillac*. Il respiroit encore après que les cuisses furent coupées, et il ne rendit l'ame que pendant qu'on lui coupoit les bras. Son supplice, depuis l'instant qu'il fut mis sur l'échafaud, jusqu'au moment de sa mort, dura près d'une heure et demie. Il conserva toute sa connoissance, et releva la tête sept à huit fois pour regarder les chevaux, et ses membres tenaillés et brûlés. Au milieu des tourmens les plus affreux de la question, il avoit laissé échapper des plaisanteries. *Damiens* étoit d'une taille assez grande, le visage un peu alongé, le regard hardi et perçant, le nez crochu, la bouche enfoncée. Il avoit contracté une espèce de tic, par l'habitude où il étoit de parler seul. Il étoit rempli de vanité, desireux de se signaler, curieux de nouvelles, frondeur, quoique taciturne ; parlant seul et intérieurement ; obstiné à suivre tout ce qu'il projetoit, hardi pour le mettre en exécution, effronté, menteur ; tour-à-tour dévot et scélérat, passant du crime aux remords, continuellement agité par les fougues du sang le plus bouillant. Son forfait fit éclore dans le temps beaucoup de propos hasardés, et des conjectures sans vraisemblance. Un homme de la lie du peuple, accoutumé au crime, échauffé par les propos de quelques esprits turbulens, dans le temps des contestations qui agitoient l'état et l'église, se détermine à un meurtre. Son cerveau s'enflamme ; il se fait en lui une fermentation de désespoir, produite par la misère, par la crainte des châtimens que ses vols méritoient, et par des discours séditieux. Agité de plus en plus par les mouvemens contradictoires que son ame éprouve, en méditant un projet de cette nature, son esprit achève de s'égarer ; et dans un des accès de son délire frénétique, il consomme son crime, tel qu'un enragé qui se précipite sur le premier venu pour le déchirer. C'est la réflexion d'un philosophe : c'est celle de tous ceux qui ont réfléchi sur le caractère de *Damiens* ; et cette idée met à l'écart tous les soupçons qu'on sema dans le temps contre des hommes qui n'avoient point participé à son projet. Ceux qui voudront être plus instruits sur cet étrange événement, peuvent consulter les *Pièces originales*, et les *Procédures* faites à son occasion tant en la prévôté de l'hôtel, qu'en la cour du parlement. *Le Breton*, greffier criminel de cette compagnie, les a recueillies, et publiées en 1757, in-4°, et in-12, 4 volumes, à Paris chez *Simon*, avec une *Table des matières* très-détaillée. Cette collection curieuse et enrichie d'un *Précis de la Vie* de l'assassin. L'éditeur a rassemblé, avec exactitude, tout ce qui a été constaté par les voies juridiques. Il offrit aux personnes qui douteroient de l'authenticité de ces *Pièces*, de leur en faire faire la vérification. L'auteur de la *Vie privée* de *Louis XV*, tom. 3, entre aussi dans de longs détails sur *Damiens*.

DAMINO, (Pierre) peintre de Venise, né en 1592, et mort de la peste en 1631, apprit à dessiner en copiant les ouvrages d'*Albert Durer* et de *Lommazzo*. On trouve la plus grande partie

de ses tableaux à Vicence et à Padoue. — Sa sœur peignoit aussi avec talent, ainsi que son frère *Georges* DAMINO, mort en 1648, qui excelloit dans le portrait en miniature.

DAMITHALÈS, (Mythol.) habitant de la Grèce, qui donna l'hospitalité à *Cérès*, lorsque cette déesse parcourut la terre pour chercher *Proserpine*.

I. DAMMARTIN, *Voyez* VERGI, n.° II.

II. DAMMARTIN, (Antoine de Chabannes, comte de) brave capitaine sous *Charles VII*, naquit en 1411 de *Robert de Chabannes*, seigneur de Charlus, tué à la bataille d'Azincourt en 1415. Chargé par le roi, en 1452, de la garde de *Jacques Cœur*, il en partagea les dépouilles. Il servit ensuite *Charles VII*, contre le comte d'*Armagnac* et le *Dauphin*. Celui-ci étant monté sur le trône sous le nom de *Louis XI*, le fit renfermer à la Bastille; mais s'étant sauvé de cette prison le 22 mars 1464, il se retira en Bretagne. Dans la guerre du *bien public*, il prit le parti des princes contre le roi, qui finit par s'accommoder avec lui. La place de grand-maître de France et le collier de l'ordre furent le prix de cet accommodement. *Dammartin*, fidelle dès ce moment à *Louis XI*, lui rendit de grands services auprès de son frère, le duc de *Normandie*, et auprès du duc de *Bourgogne*. Il étoit gouverneur de Paris, lorsqu'il mourut le 25 décembre 1488, à 77 ans. Son fils n'eut que des filles. — *Voy.* BALUE.

DAMNORIX, illustre Gaulois, homme hardi et entreprenant, acquit de grands biens dans les fermes des Gaules pour la république Romaine. Les Helvétiens n'ayant pu obtenir de *Jules-César* le passage qu'ils lui demandoient par la province Romaine, eurent recours à *Damnorix*, qui le leur procura par les terres des Francs-Comtois : action dont les Romains lui eussent fait un crime d'état, si *Divitiac* son frère, qui avoit grand pouvoir sur l'esprit de *César*, n'eût intercédé pour lui. *Damnorix* vouloit joindre la puissance aux richesses. Il aspira à la souveraineté de son pays; mais il n'eut pas le temps d'exécuter son dessein. *César* en ayant été informé, l'appela dans la Grande-Bretagne. *Damnorix* tenta d'avoir un congé : mais voyant qu'il ne pouvoit l'obtenir, il prit son temps, et lorsque la plupart des troupes furent embarquées, il se retira avec la cavalerie Gauloise. *César* regarda cette désertion comme une affaire très-importante. Il le fit suivre par la plus grande partie de sa cavalerie, avec ordre de le ramener, ou de le tuer, s'il faisoit la moindre résistance. Il voulut se défendre, criant toujours *qu'il étoit né libre, et que sa patrie n'étoit pas sujette aux Romains*; mais il fut accablé par le nombre, et percé de plusieurs coups, vers l'an 59 avant J. C.

DAMO, fille du philosophe *Pythagore*, vivoit l'an 500 avant J. C. Elle avoit autant de sagesse que d'esprit. Ce fut à elle que son père confia tous les secrets de la philosophie, et même ses écrits en mourant, avec défense de jamais les publier. Elle observa si inviolablement cet ordre, que se trouvant dépourvue des biens de la fortune, et pouvant tirer une grande somme d'argent de

ces livres, elle préféra son indigence et la dernière volonté de son père à tous les biens du monde. Elle garda sa virginité toute sa vie par ordre de *Pythagore*, et prit sous sa conduite un grand nombre de filles, qui firent comme elle profession du célibat.

DAMOCLÈS, célèbre flatteur de *Denys le Tyran*, affectoit de vanter dans toutes les occasions, ses richesses, sa magnificence, et sur-tout son bonheur. Il changea bientôt de sentiment. Le tyran l'ayant invité à un festin magnifique, après l'avoir fait habiller et servir en prince, fit suspendre au-dessus de sa tête, pendant le repas, une épée nue, qui ne tenoit au plancher qu'avec un crin de cheval. Il sentit ce que c'étoit que la félicité d'un tyran, et demanda qu'on le laissât aller jouir de la médiocrité de son premier état. *Horace* dit dans l'une de ses odes :

Districtus ensis cui super impiâ
Cervice pendet, non Siculæ dapes
Dulcem elaborabunt saporem.

DAMOCRATE, (Mythol.) étoit un demi-Dieu que les Grecs révéroient, et auquel ils faisoient différens sacrifices.

DAMOCRITE, historien Grec, est auteur de deux ouvrages : le premier, *De l'Art de ranger une armée en bataille* : le second, *Des Juifs* ; où il rapporte qu'ils adoroient la tête d'un âne, et qu'ils prénoient tous les ans un pélerin qu'ils sacrifioient. On ne sait pas en quel temps il a vécu.

I. DAMON, philosophe Pythagoricien, donna un rare exemple d'amitié à *Pythias*, qui s'étoit rendu caution pour lui auprès de *Denys*. Ce tyran, qui avoit résolu sa mort, lui permit de faire un voyage dans sa patrie, pour y régler ses affaires, avec promesse de revenir dans un certain temps. *Pythias* se mit à sa place sous la puissance du tyran. *Damon* revint précisément à l'heure même que *Denys* lui avoit marquée. Le tyran touché de la fidélité de ces deux amis, pardonna à *Damon*, et les pria l'un et l'autre de lui donner leur amitié. Ce philosophe vivoit vers l'an 400 avant J. C.

II. DAMON, poëte musicien, né à Oa, bourg de l'Attique, précepteur de *Périclès*, étoit un sophiste habile, c'est-à-dire qu'il avoit joint l'étude de l'éloquence, à celle de la philosophie, et sur-tout de la politique. Il possédoit parfaitement la musique. Il joignoit à son habileté dans cet art, toutes les qualités qu'on pouvoit souhaiter dans un homme à qui l'on confioit l'éducation des jeunes gens d'un rang distingué. *Damon* avoit cultivé sur-tout cette partie de la musique qui traite de l'usage que l'on doit faire du rythme ou de la cadence. Il fit voir, ou il crut faire voir, que les sons, en vertu d'un certain rapport ou d'une certaine ressemblance, qu'ils acquéroient avec les qualités morales, pouvoient former dans la jeunesse, et même dans des sujets plus âgés, des mœurs qui n'y existoient point auparavant, ou qui n'étoient point développées. *Galien* dit, en effet, que voyant des jeunes gens que les vapeurs du vin, et un air de flûte joué sur le ton Phrygien, avoient rendus extravagans, il les ramena tout d'un coup à un état calme et tranquille, en faisant jouer un

sur sur le ton Dorien. Ce musicien étoit aussi politique; et sous les dehors agréables de la musique, il vouloit cacher à la multitude sa profonde capacité. Il soutenoit, au rapport de *Platon*, que les innovations et les changemens dans la musique avoient la plus grande influence sur les mœurs publiques, les lois et la constitution des empires. On lui attribue l'invention du mode *hypo-lydien*. Il se lia avec *Périclès*, et le forma au gouvernement; mais il fut découvert, et banni par l'ostracisme, comme se mêlant de trop d'intrigues, et favorisant la tyrannie, vers l'an 430 avant J. C.

DAMOURS, (Louis) avocat au conseil, mort le 16 novembre 1788, a publié quelques ouvrages de jurisprudence et de littérature assez médiocres. Les premiers sont : I. *Conférences* sur l'ordonnance concernant les donations, avec le droit Romain, 1753, in-8.° II. *Exposition* abrégée des lois, avec des observations sur les usages des pays de Bresse et de Bugey, 1761, in-8.° III. *Mémoire* sur l'abolition de la servitude en France, 1765, in-4.° Les seconds sont : *Lettres et Vie de Ninon l'Enclos*, 1751, 2 volumes in-12; *Lettres de Miladi* ***, sur l'influence que les femmes peuvent avoir sur l'éducation des hommes, 1784, in-8.°

DAMPIER, (Guillaume) célèbre voyageur Anglois, né en 1652, d'une bonne famille du comte de *Sommerset*, fit trois voyages autour du monde; le premier fut terminé en 1691, et le second commencé le 14 janvier 1699. Il revint en Angleterre en 1701, et entreprit de nouvelles courses en 1704, qui ne furent achevées qu'en 1711. Dans ses différentes expéditions, il désola les possessions Espagnoles, et acquit de grandes richesses. *Dampier* publia, en 1699, à Londres, en 3 vol. in-8°, le *Recueil de ses voyages autour du Monde, depuis 1673 jusqu'en 1691.* On trouve à la suite le voyage de *Lionel Wafer*, et la description de l'Isthme d'Amérique. Ce recueil a été traduit en françois, et imprimé à Amsterdam, 1701 à 1712, et à Rouen, en 1723, en 5 volumes in-12. Il méritoit cet honneur par une foule d'observations utiles à la navigation, et de remarques nécessaires à la géographie. *Dampier* dans ses courses parcourut la côte occidentale de la Nouvelle-Hollande, depuis le vingt-huitième degré, jusqu'au quinzième parallèle; il a décrit la terre des Papous, la Nouvelle-Guinée; il découvrit le passage qui porte son nom; il appela Nouvelle-Bretagne la grande isle qui forme ce détroit à l'est.

I. DAMPIERRE, (Jean) né à Blois, après s'être rendu célèbre parmi les avocats du grand conseil, se fit Cordelier, et devint directeur d'un couvent de religieuses à Orléans, où il mourut avant l'an 1550. Il s'acquit beaucoup de réputation par ses *Poésies latines*, écrites dans le goût de celles de *Catulle*. Elles ont été recueillies dans le tome premier des *Deliciæ Poetarum Gallorum*.

II. DAMPIERRE, (N.) officier aux gardes Françoises, servit ensuite sous *Dumourier*, et se distingua par son courage à la bataille de Jemmape. Devenu général de la république, il com-

manda à Aix-la-Chapelle, et en fut chassé par les Autrichiens le 3 février 1793. Le 1er mai suivant, il attaqua les Alliés à Quaivrain, et fut battu. Le huit, il défendit avec intrépidité le camp de Famars, et y eut la cuisse emportée par un boulet. Il mourut deux jours après. *Dampierre*, malgré son air sombre et sa taille pesante, avoit une vivacité extraordinaire. On prétend qu'il laissoit voir par intervalle des absences d'esprit. La Convention ordonna que son corps seroit déposé au Panthéon. — Un DAMPIERRE de Champagne, parent du général, accourut près de *Louis XVI*, lorsque celui-ci fut arrêté à Varennes, et y fut victime de son zèle. A l'instant où il s'approchoit de la voiture pour parler au monarque, il tomba percé de trois balles, et fut écrasé sous les roues.

DAMVILLE, *Voyez* MONTMORENCI, n.os VIII et IX.

DAMYSE, (Mythol.) fut un des géans, qui escaladèrent le ciel. On prétend que le centaure *Chiron* ayant découvert son corps, appliqua l'os de son talon à celui d'*Achille*. *Héphestion*, qui rapporte cette aventure, s'exprime ainsi ; « *Thétis* avoit fait disparoître, par le moyen du feu, les six premiers enfans qu'elle avoit eus de *Pélée*. Elle vouloit en faire autant du septième, qui étoit *Achille* ; mais son père survint, le retira du feu qui ne lui avoit encore consumé que le talon droit, et le porta dans la grotte de *Chiron*, qui entreprit de le guérir. Il déterra dans cette vue, le cadavre de *Damyse*, le plus léger de tous les géans à la course, lui ôta l'os du talon, et l'adapta au pied d'*Achille* avec tant de justesse, qu'à l'aide de quelques médicamens, cet os prit corps, et répara la perte du premier. »

DAN, le cinquième fils de *Jacob*, et le premier de *Bala*, servante de *Rachel*, fut chef de la tribu qui portoit son nom, et qui produisit *Samson* ; il mourut âgé de 127 ans.

I. DANAÉ, (Mythol.) fille d'*Acrise*, roi d'Argos, fut enfermée par ordre de son père dans une tour d'airain, parce que l'oracle lui avoit prédit qu'il seroit tué par l'enfant qui naîtroit de sa fille. *Jupiter* devenu amoureux de *Danaé*, descendit dans sa prison sous la forme d'une pluie d'or. La belle captive se rendit à ses desirs, et de ce commerce naquit le célèbre *Persée*. Aussitôt qu'*Acrise* eut appris que sa fille étoit accouchée, il la fit enfermer dans un coffre avec son fils, et jeter dans la mer. Les flots ayant porté le coffre sur les bords de l'isle de Séryphe, un pêcheur qui l'apperçut, l'amena à bord, l'ouvrit, et y trouva *Danaé* et son fils encore en vie. Il les conduisit sur-le-champ au roi *Polydecte*, qui épousa la princesse, et prit soin de l'éducation du jeune *Persée*. Cette fable est fondée sur une histoire véritable, chargée d'incidens merveilleux par les poëtes. *Prætus*, frère d'*Acrise*, touché des charmes de sa nièce, se fit ouvrir les portes de la tour à force d'argent. Les gardes de *Danaé* introduisirent chez elle son amant, qui eut *Persée*. *Girodot* a peint avec beaucoup d'art dans ces derniers temps la séduction de *Danaé*.

II. DANAÉ, *Voy.* LÉONTIUM.

DANAÏDES, (Mythol.) filles de *Danaüs* roi d'Argos, étoient

au nombre de cinquante. Elles furent mariées à autant de cousins-germains, fils d'*Egyptus*, qui avoit usurpé la couronne sur *Danaüs* son frère. A la persuasion de leur père, elles tuèrent inhumainement tous leurs maris, la première nuit de leurs nôces, à l'exception d'*Hypermnestre* qui sauva le sien. Ses sœurs furent condamnées dans les enfers à verser continuellement de l'eau dans des tonneaux percés. L'origine de cette fable est, dit-on, l'invention des pompes attribuée aux *Danaïdes*, et portée par elles d'Égypte à Argos.

DANAÜS, fils de *Bélus* et frère d'*Égyptus*, dressa des embûches à son frère, lorsqu'après ses conquêtes il revint en Égypte; la conjuration fut découverte, et il fut obligé de prendre la fuite. Il se retira dans le Péloponnèse, chassa *Sthénélus* d'Argos, vers l'an 1475 avant J. C., et s'empara de son royaume, où il régna cinquante ans. C'est de lui que les Grecs furent appelés *Danaï*. L'oracle lui ayant annoncé qu'il seroit détrôné par un de ses gendres, il donna l'ordre barbare dont il est parlé dans l'article précédent. *Lyncée*, mari d'*Hypermnestre*, le chassa de son trône, et y monta à sa place.

DANCHET, (Antoine) né à Riom en 1671, fit, n'étant encore qu'en rhétorique au collége de *Louis le Grand*, une *Pièce de vers latins* sur la prise de Nice et de Mons, qu'on jugea digne de voir le jour. Après avoir occupé pendant quelque temps, avec beaucoup de réputation, la chaire de rhétorique à Chartres, il produisit ses talens sur un plus grand théâtre. Il eut une place à la bibliothèque du roi, à l'académie des inscriptions et à l'académie Françoise, et il justifia ces différens choix par plusieurs *Pièces de poésie*, et sur-tout par des *Drames lyriques*. Il mourut à Paris le 21 février 1748, à 77 ans. Il se fit aimer autant par son caractère, qu'estimer par son esprit. Ami généreux, sincère, désintéressé, exact à ses devoirs et assidu au travail, il eut toutes les qualités d'un homme de lettres, sans en avoir les défauts. Il ne se permit jamais un seul vers satirique, quoique poëte, et poëte outragé. Un de ses rivaux l'ayant insulté dans une satire sanglante, il fit en réponse une *Épigramme* très-piquante, l'envoya à son ennemi en lui déclarant que personne ne la verroit, et qu'il vouloit seulement lui montrer combien il étoit facile et honteux d'employer les armes de la satire. Un homme en place lui ayant fait un jour une demande qui répugnoit à son caractère, et sans doute à l'exacte probité, il se contenta de lui répondre par ces deux vers d'une des dernières Tragédies de *P. Corneille*.

Le maître qui prit soin d'instruire ma jeunesse,
Ne m'apprit point, Seigneur, à faire une bassesse.

Comme *Danchet* avoit l'air simple et même un peu niais, il ne fut pas estimé autant qu'il méritoit de l'être. On répéta pendant long-temps, en le voyant, ce trait de l'auteur des fameux Couplets de 1710 :

Je te vois, innocent Danchet,
Grands yeux ouverts, bouche béante,
Comme un sot pris au trébuchet,
Écouter les vers que je chante.

Mais cet *innocent* étoit un homme de beaucoup de mérite; se pres-

d'un écrivain, qui, s'étant établi à Rome, y avoit été lecteur, diacre et prêtre de l'église de Saint-Laurent. *Damase* servit dans la même église, jusqu'à ce qu'il fut élu évêque. Il étoit diacre, lorsque l'empereur *Constance* bannit de Rome le pape *Libère*. *Damase* s'engagea, par un serment solennel, avec tout le clergé, de ne jamais reconnoître d'autre évêque que lui. Il voulut le suivre dans son exil, et monta sur le trône pontifical après lui en 366. Le diacre *Ursin* ou *Ursicin*, homme ambitieux et intrigant, s'étant fait ordonner pape par des factieux comme lui, s'opposa à l'élection de *Damase*. Le vrai pape fut confirmé par les évêques d'Italie et par le concile d'Aquilée, et l'antipape condamné à l'exil, à leur sollicitation. *Damase*, paisible possesseur du siége de Rome, travailla à la conservation de la discipline ecclésiastique. La plupart des clercs et des religieux se relâchoient depuis que l'Église étoit paisible. Ils recherchoient les commodités de la vie, les compagnies des séculiers et des femmes mondaines. Ils s'attachoient de préférence aux riches veuves et aux filles dévotes, pour en obtenir des donations ou des legs. L'empereur *Valentinien* fit une loi pour interdire aux uns et aux autres ce commerce intéressé. Le pape *Damase*, à qui elle étoit adressée, la fit observer avec soin. Il tint un concile en 369, dans lequel *Ursace* et *Valens*, Ariens, furent anathématisés. *Auxence*, évêque intrus de Milan, fut condamné dans un autre concile, tenu un an après, en 370, contre les Ariens. Le sage pontife ne se déclara pas avec moins de zèle contre *Mélèce*, *Apollinaire*, *Vital*, *Timothée* et les *Lucifériens*. Les hérétiques et les schismatiques voyant qu'ils ne pouvoient attaquer la *pureté* de la foi du pontife, répandirent des bruits scandaleux contre sa réputation. Mais leurs calomnies furent dévoilées. *Damase* fut toujours regardé comme « amateur de la chasteté, docteur vierge de l'Église, selon l'expression de *St. Jérôme*; comme un homme de très-sainte vie, toujours prêt à dire et à faire toutes sortes de choses pour conserver la foi des Apôtres, dit *Théodoret*. » Ce pape mourut plein de jours et de vertus, en 384, à 80 ans, après avoir gouverné l'Église pendant dix-huit. Il fit rebâtir à Rome l'église Saint-Laurent, près du théâtre de *Pompée*, qui porte encore aujourd'hui le nom de Saint-Laurent *in Damaso*, et l'embellit de peintures; il fit dessécher les sources du Vatican, et orna d'inscriptions les tombeaux de plusieurs martyrs. *St. Jérôme*, digne secrétaire de cet illustre pontife, le met au nombre des écrivains ecclésiastiques. Il reste de lui plusieurs *Lettres*, Rome 1754, in-folio, avec sa *Vie* dans la Bibliothèque des Pères, et dans *Epist. Rom. Pontif.* de D. *Coustant*, in-folio. On trouve encore de lui quelques *Vers* latins dans le *Corpus Poetarum* de *Maittaire*. On prétend qu'il fit chanter les pseaumes, suivant la correction des Septante, faite par *St. Jérôme*, et qu'il introduisit la coutume de chanter l'*Alleluia* pendant le temps de Pâques, et le *Gloria patri*, à la fin de chaque pseaume; mais ces opinions ne sont fondées que sur des témoignages incertains.

II. DAMASE II, appelé auparavant *Poppon*, évêque de

Brixen, élu pape le même jour que *Benoît IX*, abdiqua et mourut à Palestrine, vingt-trois jours après son élection, en 1048.

DAMASIAS, fils de *Penthilus*, petit-fils d'*Oreste*, partageoit avec ses cousins-germains le pouvoir absolu sur les Achéens, lorsque ce peuple s'empara du pays que le départ des Ioniens avoit laissé vacant.

I. DAMASICHTHON, (Mythol.) fils de *Niobé* et d'*Amphion*, fut tué par *Apollon* et *Diane*, suscités par *Latone*. Blessé d'abord à la jambe, pendant qu'il s'occupoit à sortir de la plaie la flèche qui lui avoit été décochée, il reçut le coup mortel sur la nuque.

II. DAMASICHTHON, fils de *Codrus*, chef d'une colonie Ionienne, ayant rompu les liens d'amitié, qui l'unissoient avec son frère *Prométhus*, ce dernier lui donna la mort.

DAMASIPPE, partisan fougueux de *Marius*, étoit un homme de basse extraction, qui massacroit cruellement les personnes de la plus haute noblesse attachées au parti de *Sylla*. Il eut l'audace de faire porter dans les rues de Rome au haut d'une pique, la tête d'*Arvina*, tribun du peuple. Heureusement que *Sylla* rentra victorieux dans Rome, et fit mourir ce tyran. Il y avoit aussi un sénateur du même nom, connu pour un curieux en statues et en vases précieux, mais un curieux peu connoisseur. Il achetoit fort cher ce qui le flattoit; et s'en dégoûtant peu après, il le revendoit à bon marché; aussi tous ceux qui vouloient se défaire de quelques curiosités, ou qui vouloient en avoir, s'adressoient à lui.

DAMASTOR, Troyen intrépide, s'étant trop avancé sur les murs de sa patrie, mourut atteint d'une flèche de *Patrocle*.

DAMASTORIDÈS, étoit un de ceux qui recherchoient avec ardeur les faveurs de *Pénélope*. Il fut tué par *Ulysse*, lorsque celui-ci de retour de la guerre de Troie, parvint à tendre l'arc dont lui seul connoissoit l'usage, et dont il se servit pour tuer les amans de sa femme.

DAMATRION, femme de Sparte, tua son fils de sa propre main, parce qu'il avoit fui dans une bataille, livrée par ses compatriotes aux Messéniens.

DAMBAC, (Mythol.) roi d'Orient, vivoit dans le temps fabuleux de ce pays. La mythologie de cette contrée fait remonter son règne beaucoup plus haut qu'*Adam*. Il régnoit dit-on sur des peuples à têtes plates, que les Persans ont appelés *Demi-têtes*. Ils faisoient leur demeure dans une des isles Maldives. Lorsqu'*Adam* vint habiter celle de Ceylan, ils eurent pour lui la déférence la plus respectueuse, et gardèrent soigneusement son tombeau après sa mort.

DAMBOURNEY, (N.) né à Rouen le 10 mai 1722, et mort dans la même ville le 2 juin 1795, se destina à la profession du commerce, et y réunit la culture des arts agréables, tels que la musique et la peinture. L'académie de Rouen le choisit pour son secrétaire; et en 1761, il fut nommé intendant du jardin botanique; il se livra dès-lors particulièrement à l'étude de la chimie relative aux teintures, et en obtint des résultats heureux. Il prouva que le noyau du *ruscus*

concile qu'il fut fait évêque de Lavaur en 1557. *Sponde* et *de Thou* nous ont transmis une réponse ingénieuse de ce prélat. Un jour que *Nicolas Pseaume*, évêque de Verdun, parloit avec beaucoup de force contre les abus de la cour de Rome, l'évêque d'Orviette, regardant les François, dit avec un sourire plein d'amertume: *Gallus cantat... Utinam*, reprit l'évêque de Lavaur, *ad illud Gallicinium Petrus resipisceret!* Ce prélat se démit de son évêché en 1576, et mourut à Paris le 23 avril 1577, à 80 ans. Il joignoit aux connoissances d'un vrai savant, le talent de la parole, la douceur du caractère, et la simplicité des mœurs. Sa coutume étoit d'écrire beaucoup, et de cacher presque toujours son nom. Quelques critiques ont soupçonné que le xe livre de l'*Histoire de France* de *Paul Emile* est de lui. Du moins ce fut *Danès* qui l'envoya de Venise à l'imprimeur *Vascosan*. Ses *Opuscules* ont été recueillis et imprimés en 1731, in-4°, par les soins de *Pierre-Hilaire* DANÈS, de la même famille que l'évêque de Lavaur. L'éditeur a orné ce recueil, de la Vie de son parent qui avoit été disciple de *Budé* et de *Jean Lascaris*. L'abbé *Lenglet du Fresnoi* attribue à *P. Danès*, deux *Apologies* pour le roi *Henri II*, imprimées en latin en 1542, in-4.°

II. DANÈS, (Jacques) l'un des plus pieux prélats du 17e siècle, fut d'abord président à la chambre des comptes de Paris, et intendant de Languedoc. Après la mort de *Magdelaine de Thou* son épouse, et du fils qu'elle lui avoit donné, *Danès* embrassa l'état ecclésiastique, et fut fait maître de l'oratoire du roi, conseiller d'état ordinaire, et enfin évêque de Toulon l'an 1640. Sa science et sa vertu brillèrent alors avec éclat. Ferme et jaloux des intérêts de l'Église, il donna des preuves de son zèle à la célèbre assemblée de Mante en 1641, sans cependant compromettre l'autorité épiscopale avec le respect dû aux volontés du prince. Se sentant infirme, il se démit, l'an 1650, de son évêché et de ses autres places, pour ne plus s'occuper que de bonnes œuvres. Il fit plusieurs fondations pieuses, répandit dans le sein des pauvres les grands biens dont il avoit hérité de ses pères, et acheva le reste de ses jours dans les exercices de l'austérité et de la prière. Il mourut le 5 juin 1662, à Paris sa patrie, en odeur de sainteté, dans sa 72e année.

DANET, (Pierre) long-temps curé à Paris sa patrie, ensuite abbé de Saint-Nicolas de Verdun, mourut en 1709, en revenant de Lyon. La voiture versa dans un bourbier et il fut étouffé. Il est célèbre par son *Dictionnaire Latin et François*, par un autre *Dictionnaire François et Latin*, à l'usage du *Dauphin* et des princes ses fils. Le Latin est beaucoup plus exact et plus utile que le François, trop chargé de circonlocutions, et de mauvaises phrases de *Plaute;* mais ni l'un ni l'autre ne devroient guères être consultés, depuis que nous avons de meilleurs ouvrages dans le même genre. On a encore de lui un *Dictionnaire François des Antiquités Grecques et Romaines*, publié en 1698, in-4.° *Danet* fut du nombre des *interprètes Dauphins*, choisis par le duc de *Montausier*. Il eut en partage le *Phèdre*, qu'il donna avec une

interprétation et des notes latines. Ce Commentaire a moins de réputation que ses *Dictionnaires*. Si les ouvrages de *Danet* ne firent pas de ce prince un savant homme, ils contribuèrent à éclairer la France, sur-tout dans un temps où l'on n'avoit rien de meilleur.

DANFRIE, (Philippe) tailleur-général des monnoies de France en 1558, a taillé les poinçons d'un caractère d'imprimerie très-agréable, imitant l'écriture bâtarde, et il s'en est servi pour l'édition de quelques écrits qu'il a publiés sur les mathématiques.

I. DANGEAU, (Louis Courcillon de) membre de l'académie Françoise, abbé de Fontaine-Daniel et de Clermont, naquit à Paris en janvier 1643, et y mourut le 1er janvier 1723, à 80 ans. Peu de gens de condition ont aimé les belles-lettres autant que lui, et se sont donné autant de mouvement pour en rendre l'étude facile et agréable. Il imagina plusieurs *nouvelles Méthodes* pour apprendre l'histoire, le blason, la géographie, les généalogies, les intérêts des princes, et la grammaire françoise. On lui doit quelques *Traités* sur ces différentes parties. I. *Nouvelle Méthode de Géographie historique*, 1706, 2 vol. in-fol. II. *Les Principes du Blason*, en quatorze planches, 1715, in-4.° III. *Jeu historique des Rois de France*, qui se joue comme le jeu de l'Oie, avec un petit livre qui en explique la manière. IV. *Réflexions sur toutes les parties de la Grammaire*, 1684, in-12. V. *De l'Élection de l'Empereur*, 1738, in-8.° Mais son principal ouvrage est le premier, et une partie du deuxième des *Dialogues sur l'immortalité de l'Ame*, attribués ordinairement à l'abbé *de Choisi*. Ce livre est assez commun; mais ses autres productions sont plus rares, parce qu'il n'en faisoit tirer qu'un petit nombre d'exemplaires qu'il distribuoit à ses amis. L'abbé *de Dangeau* possédoit presque toutes les langues: le grec, le latin, l'italien, l'espagnol, le portugais, l'allemand, et les langues qui en dépendent. Ses vertus étoient bien au-dessus de son savoir. « Plein d'humanité pour les malheureux, dit *d'Alembert*, il prodiguoit, avec une fortune médiocre, ses secours à l'indigence, et joignoit à ses bienfaits, le bienfait plus rare de les cacher. Il avoit cette sage économie, sans laquelle il n'y a pas de générosité, et qui, ne dissipant jamais pour pouvoir donner sans cesse, sait toujours donner à propos. Son cœur étoit fait pour l'amitié, et par cette raison n'accordoit pas aisément la sienne; mais quand on l'avoit obtenue, c'étoit pour toujours. S'il avoit quelques défauts, c'étoit peut-être trop d'indulgence pour les fautes et pour la foiblesse des hommes; défaut qui par sa rareté est presque une vertu, et que bien peu de personnes ont à se reprocher, même à l'égard de leurs amis. Il possédoit au suprême degré cette connoissance du monde et des hommes, que ni les livres, ni l'esprit même ne donnent au philosophe, lorsqu'il a négligé de vivre avec ses semblables. Jouissant de l'estime et de la confiance de ce qu'il y avoit de grand dans le royaume, personne n'étoit de meilleur conseil que lui dans les affaires les plus importantes. Il gardoit inviolablement le secret des autres et

le sien. Cependant son ame noble, délicate et honnête ignoroit la dissimulation, et sa prudence étoit trop éclairée pour ressembler à la finesse. Doux et facile dans la société, mais préférant la vérité en tout, il ne disputoit jamais que lorsqu'il falloit la défendre; aussi le vif intérêt qu'il montroit alors pour elle, avoit, aux yeux du grand nombre, un air d'opiniâtreté, qu'elle est bien moins sujette à trouver parmi les hommes, qu'une froide et coupable indifférence. »

II. DANGEAU, (Philippe de Courcillon, marquis de) frère du précédent, naquit en 1638. Les agrémens de son esprit et de sa figure l'avancèrent à la cour de *Louis XIV;* et son goût déclaré pour les lettres lui valut une place dans l'académie Françoise et dans celle des sciences. Il mourut à Paris en 1720, à 82 ans, conseiller d'état d'épée, chevalier des ordres du roi, grand maître des ordres royaux et militaires de Notre-Dame du Mont-Carmel et de Saint-Lazare de Jérusalem. Quand il fut revêtu de cette dernière dignité, il apporta plus d'attention au choix des chevaliers; il renouvela l'ancienne pompe de leur réception; ce que le public, toujours malin, ridiculisa. Mais ce qui étoit à l'abri de tout ridicule, c'est qu'il procura par ses soins la fondation de plus de vingt-cinq commanderies, et qu'il employa les revenus de la grande maîtrise à faire élever en commun douze jeunes gentilshommes de la meilleure noblesse du royaume. L'envie alors lui pardonna son élévation. A la cour, dit *Fontenelle*, où l'on ne croit guères à la probité et à la vertu, il eut toujours une réputation nette et entière. Ses discours, ses ma[illegible]nières, tout se sentoit en lui d'u[illegible] politesse, qui étoit encore moi[illegible] celle d'un homme du grand monde que d'un homme officieux et bien faisant. Nous avons peint *Dangeau*, en partie d'après *Fontenelle;* le duc de *Saint-Simon* qu[i] n'avoit pas les yeux d'un panégyriste d'académie, en trace un portrait un peu différent. « *Dangeau* étoit un gentilhomme de Beauce tout uni, et Huguenot dans sa première jeuness[e]; toute sa famille l'étoit; il ne tenoit à personne. Il ne manquoit pas d'un certain esprit, sur-tout de celui du monde, et de conduite. Il avoit beaucoup d'honneur et de probité. Le jeu par lequel il se fourra à la cour, qui étoit alors toute d'amours et de fêtes, le mit dans les meilleures compagnies; il y gagna tout son bien. Il eut le bonheur de n'être jamais soupçonné; il prêta obligeamment et se fit des amis; et la sureté de son commerce lui en acquit d'utiles et de véritables. Il fit sa cour avec adresse. Le jeu le mit de toutes les parties; on le traita avec familiarité; on lui procura celle du roi. Il faisoit des vers, étoit bien fait, de bonne mine et galant. Le voilà debout à la cour, mais toujours subalterne. Son bonheur voulut que M. *de Bichelieu* fit de si grosses pertes au jeu, qu'il fut obligé de vendre sa charge de chevalier d'honneur de Mad. la *Dauphine*. M. *Dangeau* ne manqua pas une si bonne affaire. Il en donna 500000 livres, et fut revêtu d'une charge qui faisoit de lui une espèce de seigneur, et qui lui assuroit l'ordre qu'il eut bientôt après, en 1688. C'étoit le meilleur homme du monde, mais à qui la tête avoit tourné d'être seigneur; cela l'avoit

chamarré de ridicules. Ce fut bien pis après sa charge et son mariage. Sa fadeur naturelle, entée sur la souplesse du courtisan, et recrépie de l'orgueil de seigneur postiche, fit un composé que combla la grande maîtrise de l'ordre de Saint-Lazare que le roi lui donna, comme l'avoit *Nérestan*; mais dont il tira tout le parti qu'il put, et se fit le singe du roi, dans les promotions qu'il fit de cet ordre, où toute la cour accouroit pour rire avec scandale, tandis qu'il s'en croyoit admiré. » Le duc de *St. Simon* auroit dû peut-être lui passer, en faveur de l'honnêteté de ses manières, la manie de vouloir être un très-grand Seigneur. Mad. *de Montespan*, qui ne le croyoit pas fait pour jouer ce rôle, disoit malignement de lui, *qu'on ne pouvoit s'empêcher de l'aimer et de s'en moquer*. Il avoit épousé en premières noces *Françoise Morin*, sœur de la maréchale *d'Estrées*, et en secondes la comtesse de *Lœwestein*, de la maison Palatine, mais d'une branche peu opulente. Ce fut le cardinal *de Furstemberg*, oncle de la demoiselle, qui fit ce dernier mariage. On a du marquis de *Dangeau* des *Mémoires* en manuscrit, dans lesquels *Voltaire*, *Hénault*, *la Beaumelle* ont puisé plusieurs anecdotes curieuses. Il y en a beaucoup de hasardées. Ce n'étoit pas toujours *Dangeau* qui faisoit ces Mémoires; *C'étoit*, selon l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, *un vieux valet-de-chambre imbécille, qui se mêloit de faire à tort et à travers des Gazettes manuscrites de toutes les sottises qu'il entendoit dans les antichambres.* En réduisant cette phrase un peu tranchante, il en résulte qu'on doit se tenir en garde en lisant les *Mémoires* qui portent le nom du marquis de *Dangeau*. On a encore de lui un petit *Ouvrage*, aussi en manuscrit, dans lequel il peint d'une manière intéressante *Louis XIV*, tel qu'il étoit au milieu de sa cour. —*Voyez* HENRIETTE, n° II.

DANGEVILLE, (N.) s'appliqua à la profession du théâtre où elle devint une excellente actrice. La vérité, le naturel de son jeu la rendirent célèbre. En appliquant à son art une distinction réservée à la peinture, on a dit avec raison d'elle qu'elle fut une artiste d'*Histoire* plutôt que de *Genre*. En effet, elle s'étoit particulièrement attachée à représenter parfaitement les mœurs et les caractères. Elle est morte à Paris au commencement de mars 1796. L'acteur *Molé* a prononcé l'éloge de cette célèbre actrice dans une séance du Lycée de Paris.

DANHAVER *ou* DANHAWER, (Jean-Conrad) théologien Luthérien, né dans le Brisgaw en 1603, obtint une chaire d'éloquence à Strasbourg en 1629. Il eut plusieurs autres emplois honorables dans la même ville, où il mourut étant âgé de 57 ans, prédicateur de l'église cathédrale, et doyen du chapitre. *Danhaver* étoit dévoré par le zèle le plus amer. Il passa presque toute sa vie à écrire avec une espèce de fureur contre tous ceux qui n'étoient pas de la confession d'Ausbourg. Il s'opposa fortement à la réunion des Luthériens et des Calvinistes. On a de lui un grand nombre d'ouvrages; ceux qui ont fait le plus de bruit, sont: I. *De Spiritûs Sancti processione*, in-4.° II. *De Christi personâ, officio*

et beneficiis, in-8.° III. *De voto Jephtæo*, in-8.° IV. *Præadamitæ*, in-8.° V. *Collegium Psycologicum circa Aristotelem de Animâ*, Strasbourg 1650, in-8.° VI. *Idea boni interpretis et malitiosi calumniatoris*, 1670, in-8.° VII. *Idea boni disputatoris et malitiosi sophistæ*, in-8.°

I. DANIEL, le 4e des grands Prophètes, jeune prince du sang royal de Juda, fut conduit en captivité à Babylone, après la prise de Jérusalem, l'an 606 avant J. C. *Nabuchodonosor*, l'ayant choisi pour être du nombre des jeunes gens qu'il destinoit à son service, le fit élever à sa cour, et changea son nom en celui de *Balthasar*. Ses progrès dans les sciences et dans la langue des Chaldéens, furent rapides. Son esprit, joint à la sagesse de ses mœurs, lui acquit beaucoup de crédit auprès de *Nabuchodonosor*. Ce prince lui confia le gouvernement de toutes les provinces de Babylone, et le déclara chef de tous les mages : ce fut en reconnoissance de l'explication du songe de la statue mystique, qui signifioit la durée des quatre grandes monarchies, des Babyloniens, des Perses, d'*Alexandre* le *Grand*, et de ses successeurs. Quelque temps après, *Nabuchodonosor*, vainqueur d'un grand nombre de nations, voulut s'attribuer les honneurs divins. Il se fit faire une statue d'or, et commanda à tous ses sujets de l'adorer. *Daniel* refusa à la créature, des hommages qu'il ne devoit qu'au créateur. Ses compagnons ayant refusé comme lui, furent jetés dans une fournaise ardente, d'où ils furent retirés sans avoir rien souffert. *Daniel* ne signala pas moins son talent pour la connoissance de l'avenir, sous règne de *Balthasar*. Il explic à ce prince les paroles trac sur la muraille de la salle de s festin, par une main inconnu paroles qui renfermoient l'ar de condamnation du roi sac lége. Après la mort de *Balthasa* *Darius* le *Mède* le fit son pri cipal ministre. Sa faveur et s mérite excitèrent la jalousie d grands de la cour. On lui tend des piéges : il refusa les honneurs divins à *Darius*, et fut condamné à la fosse-aux-lions. Dieu le préserva miraculeusement, et ses accusateurs furent punis comme ils le méritoient. Il fut jeté une seconde fois dans cette fosse, pour avoir confondu les adorateurs de l'idole de *Dagon*, et il en fut délivré par un second miracle. Le saint prophète mourut à l'âge d'environ 88 ans, vers la fin du règne de *Cyrus*, après avoir obtenu de lui l'édit pour le retour des Juifs, et pour le rétablissement du Temple et de la ville de Jérusalem. Les Juifs ne mettent pas *Daniel* au nombre des Prophètes ; mais JÉSUS-CHRIST lui ayant donné cette qualité, on ne peut la lui ôter sans témérité. Ses prophéties sont si claires, que les ennemis de la foi n'ont eu d'autre ressource, pour les décréditer, que de dire qu'il n'avoit fait qu'écrire ce qui étoit arrivé avant lui. L'ange *Gabriel* les lui avoit révélées. La plus célèbre de toutes est celle de la Mort et du Sacrifice du Messie, qui devoit arriver au bout de soixante-dix semaines, composées de sept années chacune, et qui toutes ensemble font le nombre de quatre cent quatre-vingt-dix ans, à compter depuis l'ordre donné par *Artaxercès-Longuemain*, la vingtième

année de son règne, pour rebâtir Jérusalem, jusque vers la fin de l'empire de *Tibère*, auquel tombe le temps de la dernière semaine. *Jésus-Christ* naquit vers la soixante-cinquième, parut en public au commencement de la soixante-neuvième, et fut sacrifié au milieu de la dernière; ce qui vérifie littéralement la prophétie, qui porte, qu'au milieu de la dernière semaine l'hostie et le sacrifice devoient cesser, c'est-à-dire par l'oblation de celui dont ils étoient la figure. Ses prédictions sur J. C. sont peut-être une des raisons qui l'ont fait exclure, par les Juifs, du rang des Prophètes; et qui l'ont fait mettre par *Porphyre*, cet ennemi implacable de la religion chrétienne, au nombre des historiens qui ont écrit ce qu'ils voyoient. On croit communément que c'est *Daniel* qui confondit les vieillards calomniateurs de *Susanne*. La réputation de ce Prophète étoit si grande, même pendant sa vie, qu'elle étoit comme passée en proverbe : *Vous êtes plus sage que Daniel*, (2. 8. 3.) disoit *Ezéchiel* avec ironie au roi de Tyr; et dans un autre endroit du même Prophète, Dieu dit : *S'il se trouve au milieu d'une ville trois hommes du mérite de Noé, de Daniel et de Job, ils garantiront leurs ames du péril* : (14. 14.) Les Orientaux regardent *Daniel* comme l'inventeur de la géomance, c'est-à-dire de l'art de deviner l'avenir sur des points tracés au hasard.

II. DANIEL, (Saint) né à Marathe près de la ville de Samosate, embrassa la vie pénitente, et se fit monter sur le sommet d'une colonne où il fixa son séjour : *Genade* évêque de Constantinople, s'y fit hisser pour l'ordonner prêtre, et depuis *Daniel* y dit la messe. *Gubas* roi de la Colchide étant venu renouveler alliance avec les Romains, l'empereur le mena voir le saint reclus, et ce dernier, du haut de sa colonne, devint l'arbitre du traité qui unit les deux souverains. Il en descendit pour solliciter *Basilisque*, qui étoit parvenu à l'empire, de ne point soutenir les Eutychiens et de donner la paix à l'église; mais n'ayant pu le persuader, il lui prédit la fin de sa puissance, et remonta sur sa colonne où il mourut à l'âge de 80 ans, vers l'an 490, assisté dans ses derniers momens par le patriarche *Euphémius*.

DANIEL, *Voyez* CHILPÉRIC, n°. II.

III. DANIEL, (Arnaud) né au château de Ribeyrac dans le Périgord, composa sous le règne d'*Alfonse I*, comte de Provence, plusieurs écrits en vers, qui ne servirent pas peu à *Pétrarque*, qui l'appelle le *grand maître d'amour*. Ce poëte Italien faisoit gloire de l'imiter, et le regardoit comme le troubadour qui avoit le plus de mérite. Entre ses ouvrages, on distingue les *Sextinas*, genre de poésie qu'il inventa, et dont le mérite consistoit à répéter les vers dans un certain ordre, les *Sirventes*, les *Aubades*, les *Martegales*, et sur-tout son poëme contre les erreurs du Paganisme, intitulé : *Fantaumaries dau Paganisme*. On le regarde comme le premier qui ait écrit parmi nous des tragédies. Celles-ci se sont perdues et ne sont point venues jusqu'à nous. On peut les regretter, si on

doit les juger d'après les autres pièces de ce troubadour. *Daniel* fut amoureux de la belle *Bouville*, dame de Gascogne qu'il a célébrée dans ses vers sous le nom de *Cyberne*. « Pour me la rendre favorable, dit-il, j'entends mille messes par jour. » Ce mot peut faire juger du mélange de dévotion et de galanterie qui fut le caractère de ce siècle. — *Dante* donne de grands éloges à *Arnaud Daniel*, dans son traité de *l'Éloquence vulgaire*. Ce poëte, après avoir distingué la poésie en *honnête*, *utile* et *agréable*, ajoute que l'agréable fut le partage d'*Arnaud*; que ses vers tendres et sa prose en roman surpassent tout ce qui avoit paru avant lui dans le même genre. Dix-sept pièces de ce troubadour nous sont parvenues. On peut juger de son style par ce passage : « Le retour du printemps m'invite à chanter, et l'émail des prairies, à colorer mes chansons de toutes les nuances que m'offrent les fleurs. Mais les fleurs que je cueillerai auront pour fruit l'amour, comme elles ont la joie pour graine; et leur parfum surpassera celui que le mois de mai répand dans les campagnes ... J'aime la plus belle dame du monde. *Je fais dire des messes, je fais brûler des cierges et des lampes*, pour me la rendre favorable : car elle est après Dieu l'objet de mon culte. Je préférerois le bonheur de lui plaire, à la possession des pays qu'arrosent l'Èbre, le Méandre et le Tigre, à toute la gloire d'*Alexandre*, à l'honneur d'être empereur ou pape ... Tout mon amour est renfermé dans mon cœur : celle qui me l'a inspiré l'ignorera toujours. Comment pourrois-je l'en instruire? Éloigné d'elle, j'ai à lui dire cent choses, et quand je l'approche je ne sais par où commencer. » *Arnaud* composoit les airs de ses chansons. Dans un voyage qu'il fit en Angleterre, il trouva à la cour du roi un célèbre jongleur avec lequel il concourut. Les deux rivaux s'enfermèrent chacun dans une chambre. Le roi leur avoit donné dix jours pour composer et deux pour apprendre leurs pièces. *Arnaud* entend le jongleur qui répète à haute voix son air et sa chanson; il apprend l'un et l'autre. Au jour désigné, il demande à chanter le premier et répète la ballade composée par son rival, dont l'embarras fut extrême, et qui passa quelque temps pour n'avoir pu rien produire. Le manuscrit provençal qui rapporte cette anecdote, fait entendre que les rimes avoient été fournies aux poëtes. Ce qui feroit remonter beaucoup plus haut qu'on ne l'a pensé l'origine des *bouts rimés*. *Daniel* mourut vers l'an 1189.

IV. DANIEL (Gabriel) né en 1649 à Rouen, prit l'habit de Jésuite en 1667. Après avoir professé plusieurs années dans sa patrie, il fut envoyé à la maison professe de Paris, pour y être bibliothécaire. Il y finit, le 23 juin 1728, à 79 ans, une vie très-laborieuse, et remplie par la composition de différens ouvrages, presque tous bien écrits. Les principaux sont : I. *Le Voyage au monde de Descartes*, in-12, à Paris 1690; c'est une réfutation du système de ce célèbre philosophe, enveloppée sous une fiction ingénieuse. Elle a été traduite en latin, en italien et en anglois. II. *Histoire de la Milice Françoise*, Paris

1721, 2 vol. in-4.° C'est le tableau des changemens qui s'y sont faits, depuis l'établissement de la monarchie dans les Gaules, jusqu'à la fin du règne de *Louis XIV*. Il est intéressant; mais il y manque bien des traits. III. Une *Histoire de France*, dont il y a plusieurs éditions. La meilleure est celle de 1756, en 17 vol. in-4.° Le P. *Griffet*, chargé de cette édition, l'a enrichie d'un grand nombre de dissertations, de l'histoire du règne de *Louis XIII*, et du journal historique de *Louis XIV*. On a fait la comparaison des deux *Histoires* de *Mézerai* et de *Daniel*; et de ce parallèle il résulte, que l'Histoire du Jésuite, quoique pleine de défauts, est encore la moins mauvaise qu'on ait, du moins jusqu'au règne de *Louis XI*. Il a rectifié, graces à *Cordemoi*, à *Valois*, et à *le Cointe*, les défauts de *Mézerai* sur la première et la deuxième races. On avoue qu'il narre avec netteté et avec justesse, et qu'il arrange assez bien les faits; mais il est sans force et sans élégance. On lui a reproché, dit *Voltaire*, que sa diction n'est pas toujours assez pure; que son style est trop foible; qu'il n'intéresse pas; qu'il n'est pas peintre; qu'il n'a pas assez fait connoître les usages, les mœurs, les lois; que son Histoire est un long détail des opérations de guerre, dans lesquelles un historien de son état se trompe presque toujours. En lisant son Histoire de *Henri IV*, dit le même auteur, on est tout étonné de ne pas le trouver un grand homme: des manœuvres de guerre séchement racontées, de longs discours au parlement en faveur des Jésuites, et enfin la vie du *P. Cotton*, forment dans *Daniel* le règne de ce grand prince. Ce qu'on a dit de son Histoire de *Henri IV*, on peut le dire de celles des autres princes, du moins de ceux qui approchent le plus de ces derniers temps: car pour les rois anciens, il est assez exact dans les jugemens qu'il en porte; il n'est pourtant pas exempt de flatterie, lorsqu'il parle de leurs défaites. « Si vous lisez le P. *Daniel*, dit *Mably*, vous verrez qu'il ne s'est pas même douté du plan qu'il auroit dû se proposer. Au lieu d'étudier l'ancien temps, il a trouvé plus commode d'en juger par le nôtre. Voyant la monarchie par-tout où il trouve le nom de roi, il ne parle jamais des coutumes tantôt plus, tantôt moins grossières, qui formoient le seul droit public de la nation. Il vous mène de *Clovis* jusqu'à nos jours, sans que vous soupçonniez ces révolutions, tantôt sourdes, tantôt bruyantes que nous avons éprouvées. » Le célèbre comte *de Boulainvilliers*, le même qui disoit qu'*il étoit presque impossible qu'un Jésuite écrivît bien l'Histoire de France*, trouvoit dans celle de *Daniel* près de dix mille erreurs. Le savant abbé *de Longuerue* pensoit à peu près de même. « Il assure, disoit-il, qu'il y a travaillé 20 ans: il en faudroit 40; et puis tant d'autres ouvrages qu'il a faits pendant ces 20 années. » L'abbé *Millot* lui fait un autre reproche non moins fondé que ceux de l'abbé *de Longuerue*; il blame son intolérance. *Daniel* prétendoit qu'on devoit exercer les plus grandes rigueurs contre les hérétiques, pour étouffer en naissant ces pestes publiques. Mais, dit l'abbé *Millot*,

il auroit pu observer que les supplices avoient allumé le feu, au lieu de l'éteindre ; que plus il faut réprimer les perturbateurs de l'état, plus on doit avoir de compassion pour des malheureux qui n'ont d'autre crime que l'erreur. L'historien Jésuite devoit savoir que le zèle de la religion n'est pas contraire à l'humanité, et que ce n'est pas par les flammes que notre divin législateur a éclairé les esprits. *Daniel* avoit fait précéder la publication de son *Histoire* par un écrit de 370 pages in-12, intitulé : *Observations critiques sur l'Histoire de France, écrite par Mézerai.* L'objet de cette brochure étoit de rendre *Mézerai* suspect, odieux et méprisable, aux princes, aux ministres, aux courtisans, aux gens de robe, au haut clergé, aux religieux, aux financiers, aux femmes ; et en le décréditant auprès de tous les gens qui lisent, de le reléguer dans les antichambres. Ce projet ne réussit point ; mais il prouva aux juges impartiaux que *Mézerai* étoit souvent inexact, et se livroit quelquefois à ses préventions et à son humeur. IV. *Abrégé de l'Histoire précédente*, en 9 vol. in-12 ; réimprimée en 1751, en 12 vol., avec la *Continuation* par le *Père d'Orival ;* et traduite en anglois, en 5 vol. in-8°. V. *Entretiens de Cléanthe et d'Eudoxe* sur les *Lettres au Provincial*, de *Pascal*, 1694, in-12 ; traduits en latin, en italien, en espagnol, en anglois ; ils ont été réfutés par D. *Matthieu Petit-Didier*, mort évêque de Macra. Cette réponse de *Daniel*, malgré quelques bonnes raisons, et malgré les soins qu'eurent ses confrères de la répandre, ne servit qu'à prouver combien il étoit difficile d'atteindre à l'*éloquence et à la bonne plaisanterie de Pascal.* VI. Une version du savant *Traité* de Louis de *Léon*, *sur l'immolation de l'Agneau Pascal.* VII. Une foule de *Brochures* sur les disputes du temps, dans lesquelles l'auteur, ami du *Père Tellier*, et membre de ce que les Jansénistes appeloient la cabale des Normands, étoit entré avec beaucoup de chaleur. La plupart se trouvent dans le recueil de ses *Ouvrages Philosophiques, Théologiques, Apologétiques et Critiques*, 1724, en 3 vol. in-4.° Cette collection renferme quelques opuscules mentionnés plus haut, et beaucoup d'autres dont le détail seroit trop long. *Voyez* BROUE.

V. DANIEL, (Pierre) avocat d'Orléans, bailli de la justice temporelle de l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire, mourut à Paris en 1603. C'étoit un bon littérateur ; il rassembla une riche bibliothèque de manuscrits. On a de lui : I. Une édition de l'*Aulularia* de *Plaute*. II. Des *Commentaires* de *Servius sur Virgile*, etc. Paul *Petau* et Jacques *Bongars* achetèrent sa bibliothèque, dont une partie fut transportée dans la suite à Stockholm, et l'autre au Vatican.

VI. DANIEL, (Samuel) fils d'un musicien anglois, naquit à Tanuton dans le comté de Sommerset en 1562, et fut tout à la fois poëte et historien. Ses *Epîtres* ont la facilité de celles d'*Ovide ;* ses *Pièces* de théâtre ont été recueillies en 1718, et forment 2 vol. in-12 ; son *Histoire* des guerres civiles des maisons d'Yorck et de Lancastre, publiée en 1604, se fait lire avec

intérêt. Mais elle a eu moins de réputation que l'*Histoire* d'Angleterre depuis l'origine de la nation jusqu'à *Edouard III.* Celle-ci augmentée par *Trussel* a obtenu un très-grand nombre d'éditions. *Daniel* est mort en 1619.

DANIEL DE PRIEZAC, *Voyez* PRIEZAC.

DANIEL DE VOLTERRE, *Voyez* VOLTERRE.

DANKERS, (Corneille de) architecte né à Amsterdam en 1561, mort en 1634, bâtit en 5 ans la bourse de cette ville, et fit un pont de pierre sur l'Amstel, qui a 200 pieds de large. C'est le premier qui a trouvé le moyen de bâtir des ponts de pierre sur les grandes rivières sans gêner le cours de leurs eaux.

DANNEVILLE, (Jacques-Eustache sieur de) avocat au parlement de Normandie, né à Danneville, diocèse de Coutances, est compris dans les rôles de l'arrière-ban de 1639. On a de lui, un livre intitulé : *Inventaire de l'Histoire de Normandie;* Rouen, 1646, in-4.° Cette édition est recherchée.

DANOUVANDRI, (Myth.) Ce Dieu est très-révéré des Indiens, comme médecin. Ces peuples ne lui ont consacré aucun temple, mais son image est placée près de celle de *Wishnou*, sous la figure d'un savant qui lit.

I. DANTE ALIGHIÉRI, poëte Italien, naquit à Florence en 1265. Son véritable nom étoit *Durante*, dont on fit *Dante* par une abréviation usitée alors parmi les Italiens ; et ce nom, tout estropié qu'il étoit, lui est resté. Sa famille étoit une des plus nobles de Florence. *Dante* entra fort jeune chez les Cordeliers ; mais, ne pouvant s'accommoder de la vie claustrale, il la quitta avant d'avoir prononcé ses vœux. Un esprit vif et ardent le jeta dans l'amour, dans la poésie et dans les factions. Il embrassa le parti *Gibelin*, l'ennemi des papes. C'étoit vouloir être persécuté ; et il le fut par *Boniface VIII*, et par *Charles de Valois*, frère de *Philippe* le *Bel*, que ce Pontife avoit envoyé à Florence agitée par plusieurs factions, pour y remettre le calme. *Dante* se trouva à la bataille de Campaldino, et contribua par sa valeur à la victoire de Caprona remportée par les Florentins sur les habitans de Pise. Il se maria en 1291 et eut plusieurs enfans : mais son union ne fut point heureuse, et il chercha à s'en consoler par l'ambition. Nommé en 1300 l'un des huit prieurs de Florence, il déplut à l'un des partis qui déchiroient cette malheureuse cité. *Dante* fut chassé de sa patrie, sa maison fut rasée et ses terres pillées. La fureur de ses ennemis ne se borna pas à ces excès. Le podestat de Florence eut ordre d'examiner la conduite tenue par les bannis, tandis qu'ils étoient en charge. Le procès fut fait comme on le fait contre un accusé absent qu'on veut perdre. *Dante* fut condamné, ainsi que ses compagnons d'exil, à être brûlé vif, comme coupable de fraudes et d'extorsions. Tel étoit l'acharnement et la rage qui animoient les citoyens les uns contre les autres dans ces temps de faction et de trouble. *Dante* crut ramener les magistrats et ses compatriotes par des représentations touchantes. Il adressa au peuple

Florentin une lettre où il paraphrasoit ce texte de l'Écriture : *Popule meus quid feci tibi ?* Ses complaintes n'ayant eu aucun effet, il engagea les exilés à s'armer contre leur ingrate patrie. Ils formèrent en 1304 une petite armée, qui fut battue dans le territoire de Florence, où elle avoit fait une incursion. Alors *Dante* se rendit à Vérone, avec toute sa famille, et s'en fit bientôt exiler. *Can* de *la Scale*, prince de Vérone, l'aimoit et l'estimoit. L'envie lui fit perdre le crédit dont il jouissoit. Un jour qu'ils se trouvoient dans le palais des *Scales*, un courtisan lui dit : *N'êtes-vous pas surpris de ce qu'un bouffon reçoit beaucoup de caresses de la part du prince, tandis qu'un homme savant et sage tel que vous, est négligé.* *Dante* répondit : *Chacun chérit son semblable.* Ce bon mot, répété au prince, causa sa disgrace. Après avoir mené une vie inquiète et errante, tantôt en Allemagne, tantôt à Paris, il s'écria dans l'un de ses ouvrages : « Par-tout où se parle cette langue toscane, on m'a vu errer et mendier. J'ai mangé le pain d'autrui et savouré son amertume. Navire sans gouvernail et sans voile, poussé de rivage en rivage par le souffle glacé de la misère, les peuples m'attendoient à mon passage, sur un peu de bruit qui m'avoit précédé, et me voyoient tout autre qu'ils n'auroient osé le croire ; je leur montrois les blessures que me fit la fortune, blessures qui déshonorent quiconque les reçoit. » *Dante*, fier et sensible, revint mourir pauvre à Ravenne le 14 septembre 1321, à 56 ans. Le prince de Ravenne lui fit des obsèques magnifiques, et prononça son oraison funèbre. En 1483, *Bernard Bembo*, préteur de Ravenne pour les Vénitiens, fit ériger, par ordre de la république, un mausolée où les cendres de *Dante* furent placées. En 1692, ce tombeau fut réparé par le cardinal *Dominique Cossi*, légat de Ravenne. On l'a honoré de plusieurs Épitaphes ; nous nous bornerons à la suivante :

Qui Cœlum cecinit, mediumque imumque tribunal,
Lustravitque animo cuncta poeta suo,
Doctus adest Dantes, *sua quem Florentia sæpè*
Sensit consiliis ac pietate patrem.
Nil potuit tanto mors sæva nocere poetæ,
Quem vivum virtus, carmen, imago facit.

Dante laissa plusieurs fils qu'il avoit eus de *Gemma*, de la famille des *Donati* de Florence. *Picore*, qui étoit l'aîné, et *Jacques*, son cadet, illustrèrent, par leurs commentaires, la fameuse comédie de leur père. Le premier passa une partie de sa vie à Vérone, où il devint fort riche, par la culture des lettres, et sur-tout par les leçons de droit qu'il donna ; le second vécut toujours à Florence, où il acquit la réputation de bon poëte. *Dante* étoit assez bel homme, quoique maigre et un peu courbé. Son air étoit noble. Il parloit peu, et paroissoit méditer beaucoup. Naturellement mélancolique et distrait, il passoit pour orgueilleux ; et ce soupçon n'étoit pas sans fondement. Pour se guérir de ses vapeurs, il cultivoit la musique et le dessin. Il n'oublioit ni les bienfaits, ni les offenses ; et il

dit et écrivit autant de mal de ses ennemis, que de bien de ses amis et de ses bienfaiteurs. Parmi les différens ouvrages de poésie qu'il nous a laissés, le plus célèbre est sa *Comédie de l'Enfer, du Purgatoire et du Paradis*, partagée en trois actes ou récits. La 1ère édition de ce poëme est de 1472, in-fol.; mais la meilleure est de Venise 1577, 5 vol. in-4°, fig.; et l'une des plus jolies est celle de Paris, 1768, 2 vol. in-12. *Granger* l'a traduit en françois, à Paris, 1596 et 1597, 3 vol. in-12. L'auteur s'éleva, dans les détails de cet ouvrage, que les Italiens appellent *divin*, au-dessus du mauvais goût de son siècle. Il est plein de pensées aussi justes que profondes, d'images fortes, de peintures charmantes, d'expressions de génie, de tours délicats, de saillies ingénieuses, de morceaux brillans et pathétiques : le spectre d'*Ugolin* qu'on y trouve, est une des fictions les plus fortes qu'ait jamais enfantées l'esprit humain, et elle suffiroit seule pour immortaliser son auteur. Mais l'invention de l'ouvrage est en général bizarre, et le choix des personnages qui entrent dans ce tableau, fait avec trop peu de goût, est sans variété d'attitudes. Cette *divine Comédie*, que quelques Italiens ont regardée comme un beau poëme épique, n'est, suivant divers critiques François, qu'un beau *Salmigondis*. *Dante* trouve d'abord à l'entrée de l'enfer un lion et une louve. *Virgile* s'offre à lui, pour lui faire les honneurs du lieu. Le poëte Latin lui montre dans l'enfer des demeures très-agréables ; dans l'une sont *Homère, Horace, Ovide* et *Lucain ;* dans une autre, *Electre, Hector, Lucrèce, Brutus, Saladin ;* dans une 3e, *Socrate, Platon, Hipocrate* et *Averroès*. Enfin paroît le véritable enfer, où *Pluton* juge les damnés. Le voyageur y reconnoît quelques cardinaux et quelques papes ; il étoit surtout fort animé contre eux. *Boniface VIII* et *Charles de Valois* y sont traités avec outrage. Il veut déshonorer la race du dernier, en avançant que *Hugues Capet* étoit fils d'un boucher... *Rivarol* qui a traduit en françois le poëme du *Dante*, en a donné dans son discours préliminaire une brillante analyse ; et nous cédons au desir de la rapporter : « Par-tout ce poëte, dit-il, a heurté les préjugés de son temps ; et ce temps est un des plus malheureux que le ciel nous présente. Les violences scandaleuses des papes, les disgraces et la fin de la maison de Souabe, les crimes de *Mainfroi*, les cruautés de *Charles* d'Anjou, les funestes croisades de *St. Louis* et sa fin déplorable, la terreur des armes musulmanes, plus encore les calamités de l'Italie désolée par les guerres civiles et les barbaries des tyrans ; enfin, les alarmes religieuses, l'ignorance et le foible de tous les esprits qui aimoient à se consterner pour des prédictions d'astrologie : voilà les traits qui donnent à ces temps une physionomie qui les distingue. Quoique le génie n'attende pas des époques pour éclorre ; supposons cependant que dans un siècle effrayé par tant de catastrophes, et dans le pays même, théâtre de tant de discordes, il se rencontre un homme de génie qui, s'élevant au milieu des orages, parvienne au gouvernement de sa patrie ; qu'ensuite exilé par des citoyens

ingrats, il soit réduit à traîner une vie errante et à mendier les secours de quelques petits souverains, il est évident que les malheurs de son siècle et ses propres infortunes, feront sur lui des impressions profondes, et le disposeront à des conceptions mélancoliques ou terribles. Tel fut *Dante*, qui conçut dans son exil son poëme de *l'Enfer*, du *Purgatoire* et du *Paradis*, embrassant dans son plan les trois règnes de la vie future, et s'attirant toute l'attention d'un siècle où l'on ne parloit que du jugement dernier, de la fin de ce monde, et de l'avénement d'un autre. Il y a deux grands acteurs dans ce poëme; *Béatrix*, fille d'un gentilhomme Florentin, nommé *Fortinari*, qu'il aima passionnément, qui lui fut ravie par la mort et qui doit lui montrer le paradis; et *Virgile*, son poëte par excellence, qui doit le guider aux enfers et au purgatoire. Il descend donc aux enfers sur les pas de *Virgile*, pour s'y entretenir avec les ombres des papes, des empereurs et des autres personnages du temps, sur les malheurs de l'Italie, et particulièrement de Florence : ce n'est qu'en passant qu'il touche aux questions sur la vie future dont le monde s'occupoit alors. Comme il savoit tout ce qu'on pouvoit savoir de son temps, il met à profit les erreurs de la géographie, de l'astronomie et de la physique; et le triple théâtre de son poëme se trouve construit avec une intelligence et une économie admirables. D'abord la terre creusée jusque dans son centre, offre dix grandes enceintes qui sont toutes concentriques. Il n'est point de crime qui soit oublié dans la distribution des supplices que le poëte rencontre d'un cercle à l'autre : souvent une enceinte est partagée en différens donjons; mais toujours avec une telle suite dans la gradation des crimes et des peines, que *Montesquieu* n'a pas trouvé d'autres divisions pour son *Esprit des Lois*. Il faut observer que dans cette immense spirale, les cercles vont en diminuant de grandeur, et les peines en augmentant de rigueur, jusqu'à ce qu'on rencontre *Lucifer* garotté au centre du globe et servant de pierre angulaire à tout l'enfer : observons encore qu'une spirale et des cercles sont une de ces idées simples, avec lesquelles on obtient aisément une éternité; l'imagination n'y perd jamais de vue les coupables, et s'y effraie davantage de l'uniformité de chaque supplice : un local varié, des théâtres différens auroient été une invention moins heureuse. *Dante* et son guide sortent ensemble des ténèbres et des flammes de l'abîme par des routes fort-étroites; mais ils ont à peine passé le point central de la terre, qu'ils tournent transversalement sur eux-mêmes; et la tête se trouvant où étoient les pieds, ils montent au lieu de descendre. Arrivés à l'hémisphère qui répond au nôtre, ils découvrent un nouveau ciel et d'autres étoiles. Le poëte profite de l'idée où l'on étoit alors qu'il n'y avoit pas d'antipodes, pour y placer le purgatoire? C'est une colline dont le sommet se perd dans le ciel, et qui peut avoir en hauteur, ce qu'a l'enfer en profondeur. Les deux poëtes s'élèvent de division en division et de clartés en clartés, trouvant sans cesse des punitions qui

devienneut toujours plus légères. Le lecteur s'élève et respire avec eux : il entend par-tout le langage consolant de l'espérance, et ce langage se sent de plus en plus du voisinage des cieux. La colline est enfin couronnée par le paradis terrestre : c'est là que *Béatrix* paroît, et que *Virgile* abandonne *Dante*. Alors il monte avec elle de sphère en sphère, de vertus en vertus, par toutes les nuances du bonheur et de la gloire, jusque dans les splendeurs du ciel empirée ; et *Béatrix* l'introduit au pied du trône de l'Éternel. Étrange et admirable entreprise ! Remonter du dernier gouffre des enfers jusqu'au sublime sanctuaire des cieux, embrasser la double hiérarchie des vices et des vertus, l'extrême misère et la suprême félicité, le temps et l'éternité ; peindre à la fois l'ange et l'homme, l'auteur de tout mal et le Saint des Saints ! Aussi on ne peut se figurer la sensation prodigieuse que fit sur toute l'Italie ce poëme national, rempli de hardiesses contre les papes, d'allusions aux événemens récens et aux questions qui agitoient les esprits ; écrit d'ailleurs dans une langue au berceau, qui prenoit entre les mains de *Dante* une fierté qu'elle n'eut plus après lui, et qu'on ne lui connoissoit pas avant. L'effet qu'il produisit fut tel, que, lorsque son usage rude et original ne fut plus entendu, et qu'on eût perdu la clef des allusions, sa grande réputation ne laissa pas de s'étendre dans un espace de cinq cents ans, comme ces fortes commotions, dont l'ébranlement se propage à d'immenses distances. L'Italie donna le nom de *divin* à ce poëme et à son auteur ; et quoiqu'on l'eût laissé mourir en exil, cependant ses amis et ses nombreux admirateurs, eurent assez de crédit, 7 à 8 ans après sa mort, pour faire condamner le poëte *Cecco* d'Ascoli à être brûlé publiquement à Florence, sous prétexte de magie et d'hérésie, mais réellement parce qu'il avoit osé critiquer *Dante*. Sa patrie lui éleva des monumens et envoya, par décret du sénat, une députation à un de ses petits-fils, qui refusa d'entrer dans la maison et les biens de son aïeul. Trois papes ont depuis accepté la dédicace de la *divina Comedia*, et on a fondé des chaires pour expliquer les oracles de cette obscure divinité... Au temps où *Dante* écrivoit, la littérature se réduisoit en France, comme en Espagne, aux petites poésies des troubadours. En Italie, on ne faisoit rien d'important dans la langue du peuple ; tout s'écrivoit en latin. Mais *Dante* ayant à construire son monde idéal, et voulant peindre pour son siècle et sa nation, prit ses matériaux où il les trouva : il fit parler une langue qui avoit bégayé jusqu'alors, et les mots extraordinaires qu'il créoit au besoin, n'ont servi qu'à lui seul. Voilà une des causes de son obscurité : il entasse les comparaisons, les allusions, les termes de l'école ; il dessine quelquefois l'attitude de ses personnages par la coupe de ses phrases ; il a des brusqueries de style qui produisent de grands effets ; et souvent dans la peinture de ses supplices il emploie une fatigue de mots qui rend merveilleusement celle des tourmentés. L'imagination passe toujours de la surprise que lui cause la description d'une chose, à l'effroi que lui donne nécessairement la vérité du tableau ; il arrive de

là que ce monde visible ayant fourni au poëte assez d'images pour peindre son monde idéal, il conduit et ramène sans cesse le lecteur de l'un à l'autre ; et ce mélange d'événemens si invraisemblables et de couleurs si vraies, fait toute la magie de son poëme. *Dante* a versifié par tercets ou rimes triplées ; et c'est, de tous les poëtes, celui qui, pour mieux porter le joug, s'est permis le plus d'expressions impropres et bizarres : mais aussi, quand il est beau, rien ne lui est comparable. Son vers se tient debout par la seule force du substantif et du verbe, sans le concours d'une seule épithète. Si les comparaisons et les tortures que *Dante* imagine, sont quelquefois horribles, elles ont toujours un côté ingénieux, et chaque supplice est pris dans la nature qu'il punit. Quant à ses idées les plus bizarres, elles offrent aussi je ne sais quoi de grand et de rare, qui étonne et qui attache le lecteur. Son dialogue est souvent plein de vigueur et de naturel, et tous ses personnages sont fièrement dessinés. La plupart de ses peintures ont encore aujourd'hui la force de l'antique et la fraîcheur du moderne, et peuvent être comparées à ces tableaux d'un coloris sombre et effrayant, qui sortoient des ateliers de *Michel-Ange* et des *Carraches*, et donnoient à des sujets empruntés de la religion, une sublimité qui parloit à tous les yeux. Il est vrai que dans cette immense galerie de supplices, on ne rencontre pas assez d'épisodes; et malgré la briéveté des chants, qui sont comme des repos placés de très-près, le lecteur le plus intrépide ne peut échapper à la fatigue. C'est le vice fondamental du poëme. Enfin, du mélange de ces beautés et de ces défauts, il résulte un poëme qui ne ressemble à rien de ce qu'on a vu, et qui laisse dans l'ame une impression durable. On se demande, après l'avoir lu, comment un homme a pu trouver dans son imagination tant de supplices différens, qu'il semble avoir épuisé les ressources de la vengeance divine ; comment il a pu, dans une langue naissante, les peindre avec des couleurs si chaudes et si vraies, et dans une carrière de 34 chants, se tenir sans cesse la tête courbée dans les enfers. » On a du poëte Florentin divers autres ouvrages en vers et en prose, que les Italiens regardent encore aujourd'hui, comme une des premières sources des beautés de leur langue. On a encore de lui : *Il Convivio*, Florence 1480, in-8° ; *Prose*, 1723, in-4.° Il avoit écrit dans sa jeunesse la *Vie nouvelle* (*vita nuova*). C'est l'histoire de ses amours avec *Béatrix Fortinari*. Quelques commentateurs ont voulu que, par *Béatrix*, *Dante* ait voulu marquer la sagesse divine ; mais les critiques, mieux instruits ou moins enthousiastes, conviennent que c'est la noble *Fortinari*, sa maîtresse, qu'il a voulu immortaliser. On a publié en 1744, à Venise, in-8°, un traité *De monarchiâ mundi*, ouvrage qui n'avoit pas encore vu le jour : *Dante* y soutient que l'autorité des rois ne dépend point de celle des papes. *Bocace* fit paroître la vie de *Dante*, Florence, 1576, in-8°. *Chabanon* en a donné aussi une en notre langue. *Voyez* I. CORBINELLI.

II. DANTE, (Jean Baptiste) natif de Pérouse, excellent mathématicien, florissoit vers la fin du xve siècle. Il inventa une manière de faire des ailes artificielles, si exactement proportionnées au poids de son corps, qu'il s'en servoit pour voler. Les expériences réitérées qu'il en fit sur le lac de Trasimène, finirent par un accident bien triste. Il voulut donner ce spectacle à la ville de Pérouse, dans le temps de la solennité du mariage de *Barthélemi d'Alviane*. Il s'éleva très-haut, et vola par-dessus la place ; mais le fer avec lequel il dirigeoit une de ses ailes s'étant rompu, l'artiste ingénieux autant que téméraire, ne pouvant plus balancer la pesanteur de son corps, tomba sur l'église de Notre-Dame, et se cassa une cuisse. Des chirurgiens habiles ayant guéri ce nouvel *Icare*, il professa ensuite les mathématiques à Venise, où il mourut âgé de 40 ans.

III. DANTE, (Pierre-Vincent) natif de Pérouse, de la famille des *Rainaldi*, imitoit si bien les vers du poëte *Dante*, qu'on lui en donna le nom. Il ne se distingua pas moins par la délicatesse de ses *Poésies*, que par son habileté dans les mathématiques et dans l'architecture. Il mourut en 1512, dans un âge avancé, après avoir inventé plusieurs machines, et composé un *Commentaire sur la Sphère* de *Sacrobosco*.

IV. DANTE, (Jules) fils du précédent, mort en 1575, fut bon architecte et mathématicien renommé. On lui doit un ouvrage *De alluvione Tyberis*. Sa sœur, *Théodora Dante*, morte en 1573, étoit de même très-savante dans les mathématiques, et excelloit dans la peinture. Elle imita le genre de *Pierre Pérugin*.

V. DANTE, (Vincent) petit-fils de Pierre-Vincent, habile mathématicien comme lui, fut en même temps peintre et sculpteur. Sa *Statue* de *Jules III*, sur la place de Pérouse, a été regardée comme un chef-d'œuvre de l'art. *Philippe II*, roi d'Espagne, lui fit offrir des pensions considérables, pour l'engager à venir achever les peintures de l'Escurial ; mais *Dante* avoit une santé trop délicate pour quitter l'air natal. Il mourut à Pérouse en 1576, à 46 ans. On a de lui la *Vie de ceux qui ont excellé dans les dessins des Statues*. Son frère *Ignace* DANTE, dominicain, né à Pérouse, fut appelé à Florence par *Cosme de Médicis*, dont il devint l'architecte. Il a donné la traduction de la *Sphère* de *Procole Lycée ;* il a peint la galerie papale par ordre de *Grégoire XIII ;* il a écrit la Vie de *Vignole*, et traduit ses Règles d'architecture. *Ignace Dante* mourut évêque d'Alatri, en 1586, à l'âge de 49 ans.

DANTECOURT, (Jean-Baptiste) habile chanoine-régulier de Sainte-Geneviève, né en 1643, fut curé de Saint-Étienne-du-Mont à Paris sa patrie, en 1694. Il quitta cette cure en 1710, et se retira dans l'abbaye de Sainte-Geneviève, où il mourut l'an 1718, à 75 ans. On a de lui : I. Deux *Factums* pour la préséance de son ordre sur les Bénédictins aux États de Bourgogne. II. Un livre de controverse, intitulé : *Défense de l'Eglise*, contre le livre du ministre *Claude*, qui a pour

titre : *Défense de la Réformation.*

D'ANTINE, *Voyez* ANTINE.

DANTON, (George Jacques) né à Arcis sur Aube, le 26 octobre 1759, se fit avocat au conseil, et y acquit quelque réputation. Elle s'accrut dans la révolution françoise où il embrassa le républicanisme le plus exalté. Ambitieux, violent, hardi et n'abandonnant jamais ses projets, il voulut cacher sous le voile des opinions populaires, son desir d'arriver à la dictature. Successivement ami de *Mirabeau*, de *Robespierre*, et de *Marat*, on le vit en 1791 présider le rassemblement du champ de Mars où l'on demanda la déchéance de *Louis XVI*, et faire armer le district des Cordeliers pour défendre *Marat* et lui, décrétés de prise de corps. Il prépara la journée du 10 août, en venant deux jours auparavant déclarer à l'assemblée législative que la section des Cordeliers, si le roi n'étoit déchu, alloit se mettre en insurrection et marcher contre elle. Aussitôt que cette déchéance eut été prononcée, *Danton* devint membre du conseil exécutif, et fut spécialement chargé du ministère de la justice et de la nomination des principaux emplois dans l'administration et dans l'armée. Ce fut alors qu'il organisa en grande partie avec le sang-froid le plus féroce, les massacres du mois de septembre. Les Prussiens s'avançoient pour venger tant de victimes et punir les anarchistes; les ministres, les députés les plus connus, étoient dans la consternation; *Danton* seul conserva de la fermeté et une énergie immuable. Il assembla chez lui les chefs du parti populaire; il leur dicta des mesures de défense, et s'opposa au projet de translation de l'assemblée au-delà de la Loire; il inventa les *visites domiciliaires*, dans lesquelles tout factieux eut le droit de pénétrer chez le citoyen tranquille, et sur le prétexte le plus frivole de faire arrêter son ennemi ou celui simplement qui ne partageoit pas ses excès. Tout trembla dès-lors devant *Danton*. *Robespierre* lui-même, inquiet de tant d'audace et jaloux de son ascendant, lui voua une haine secrète qui ne tarda pas à le faire proscrire. Cependant, l'or arrivant de toutes parts dans les mains du ministre, en refluoit avec prodigalité pour solder des crimes et lui faire des partisans. Il refusa de prendre des mesures propres à sauver les prisonniers d'Orléans, en répondant froidement à celui qui les sollicitoit : « Que vous importe! le peuple demande vengeance. » Nommé membre de la convention, *Danton* y poursuivit vivement le plan de dictature qu'il avoit conçu. Il pressa la condamnation de *Louis XVI*; et *Prudhomme* rapporte à ce sujet que lui ayant représenté que d'après le code criminel, les membres de la convention ne pouvoient être à la fois accusateurs, jurés et juges; il lui répondit : « Vous avez raison; nous ne jugerons pas non plus *Louis XVI*, nous le tuerons. » De retour d'une mission dans la Belgique, *Danton* entra au comité de salut public; il fit décréter l'établissement du tribunal révolutionnaire; et ce fut ce tribunal qui l'envoya bientôt après à l'échafaud. *Periit arte suâ.* Réuni un instant avec

Robespierre, pour perdre la faction des *Hébertistes*, il s'en sépara bientôt, et celui-ci outré de l'espèce de rebellion qu'il trouvoit souvent dans ce rival redoutable, le fit accuser par *Saint-Just* au comité de salut public, et arrêter dans la nuit du 31 mars 1794. Enfermé d'abord dans la prison du Luxembourg, transféré ensuite dans celle de la Conciergerie, il parut embarrassé à la vue de ceux qu'il y avoit fait mettre, et en témoigna quelque repentir. Il se présenta avec calme devant le tribunal qu'il avoit formé, et répondit, lorsqu'on lui demanda son nom : « Je suis *Danton*, assez connu dans la révolution; ma demeure sera bientôt le néant; mais mon nom vivra dans le panthéon de l'histoire. » Sa condamnation fut précipitée; *Robespierre* craignoit que les Cordeliers ne fissent quelques mouvemens pour sauver leur chef; et ses partisans dirent alors, en considérant combien le jugement suivit de près l'arrestation, que *Robespierre* avoit escamoté *Danton*. Celui-ci fut conduit à l'échafaud le 16 germinal, an II. Il étoit pauvre et chargé de dettes avant la révolution; à sa mort, on lui trouva une fortune considérable. Pervers par le cœur, ardent, sans éducation, presque sans connoissances, il en imposa à la multitude par une figure rude et marquante, par une voix de *Stentor*, et même quelquefois aux gens d'esprit par des boutades d'une éloquence forte et sauvage, et par des plaisanteries originales. De tous les hommes de la révolution, il fut celui qui montra le plus de caractère. Cruel par habitude, paresseux par goût, livré à la crapule et au plaisir, il l'aimoit bruyant et grossier. Comme tous les partisans du vin et de la bonne chère, il eut des saillies d'humanité. Après avoir proscrit le culte catholique, la convention alloit renvoyer ses ministres sans secours. *Danton* éleva la voix pour eux et fut écouté. Il eut enfin de grands moyens pour arriver à la tyrannie où *Robespierre* parvint après lui avec moins de talens, mais avec plus d'hypocrisie, de fausseté et de perfidie.

DANVILLE, *Voy.* AMVILLE *et* DAMVILLE.

DANZ *ou* DANTZ, (Jean-André) théologien Luthérien, né à Sannhusen près de Gotha, l'an 1654, voyagea en Hollande et en Angleterre. Il se fixa à Iène, où il fut d'abord professeur en langues orientales, puis en théologie. Il s'acquit de la réputation par ses leçons, et mourut d'une attaque d'apoplexie en 1727, à 73 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages sur les langues et sur les antiquités Hébraïques. Ce savant excelloit dans la critique sacrée. Il avoit les qualités qui méritent l'amitié et l'estime. Ses principales productions sont : I. Des *Grammaires Hébraïque et Chaldaïque.* II. *Sinceritas sacræ Scripturæ veteris Testamenti triumphans*, Iène 1713, in-4°. III. Des *Traductions* de plusieurs ouvrages des Rabbins. IV. Plusieurs *Dissertations*, imprimées dans le *Thesaurus Philologicus*. Tous ces ouvrages décèlent un savant consommé.

DAOUD, surnommé ESFAHANI, fut chef de l'une des six sectes reconnues pour orthodoxes

dans la religion de *Mahomet.* Plusieurs princes et savans ont porté le nom de *Daoud* chez les orientaux. Quelques rois de Georgie furent appelés de même.

DAPHIDAS, grammairien, ayant voulu se jouer de la Pythie, en lui demandant s'il reverroit bientôt en son pouvoir un cheval qu'il n'avoit point perdu, devint la victime de cette moquerie, et fut tué par *Attalus* dans un lieu qu'on nommoit *Le Cheval.*

I. DAPHNÉ, (Mythol.) fille du fleuve *Pénée,* fut le premier objet de l'amour d'*Apollon,* exilé du ciel par *Jupiter.* Ce dieu berger poursuivant sa maîtresse pour la rendre sensible à sa passion, l'atteignit sur les bords du *Pénée.* La nymphe, vaincue de fatigue, implora la puissance de son père, le conjurant de la mettre à couvert des attentats d'un audacieux. Il exauça sa prière, et métamorphosa sa fille en laurier. *Apollon* n'embrassant plus qu'un tronc inanimé, en détacha un triste rameau, dont il se fit une couronne ; et depuis cette malheureuse aventure, le laurier lui fut consacré. *Daphné* fut adorée comme une divinité par les habitans de Sparte.

II. DAPHNÉ, fut, suivant quelques auteurs, une ancienne poëte Grecque, qui vivoit immédiatement après la guerre de Troie. *Larrey* prétend qu'*Homère* lui devoit toutes les beautés de ses deux poëmes, et qu'il avoit anéanti ensuite l'ouvrage de *Daphné,* pour cacher son larcin.

DAPHNIS, (Mythol.) jeune berger de Sicile, auquel on attribue l'invention des *Vers bucoliques,* etoit fils de *Mercure.* Il aima une nymphe et l'épousa. Les deux époux obtinrent du ciel, que celui des deux qui violeroit le premier la foi conjugale, deviendroit aveugle. *Daphnis* ayant oublié son serment, et s'étant attaché à une autre nymphe, fut privé de la vue sur-le-champ.

DAPHNOMÈLE, (Eustache) fut gouverneur d'Acre de la part de l'empereur *Basile. Ibatzès,* Bulgare, allié à la famille royale, se révolta en 1017. Comme cette rebellion donnoit beaucoup d'inquiétude à l'empereur, *Daphnomèle* rassura ce prince, et promit de lui livrer le chef des séditieux. Voici de quelle manière il s'y prit. Il savoit qu'*Ibatzès* célébroit, avec une solennité particulière, la fête de l'Assomption de la *Ste. Vierge ;* et que ce jour-là il recevoit sur la montagne tous ceux qui vouloient prendre part à sa dévotion. *Daphnomèle* s'y rendit, et obtint une audience particulière dans un lieu écarté. *Daphnomèle,* profitant de l'occasion, renversa *Ibatzès* au moment qu'il s'y attendoit le moins ; et deux hommes qu'il avoit apostés étant venus le seconder, ils lui enfoncèrent leur habit dans la bouche avec tant de violence, que les yeux du malheureux *Ibatzès* lui sortirent de la tête par ses efforts et les douleurs terribles qu'il souffrit. Les Bulgares, accourus aux cris de leur chef, vouloient faire subir les tourmens les plus cruels à ses assassins. *Daphnomèle* se montra sans crainte, et parla avec tant d'éloquence et de fermeté, qu'il apaisa en un instant leur fureur. Les plus timides se retirèrent d'eux-mêmes ; les autres approuvèrent *Daphnomèle :* tous jurèrent une obéissance entière à

empereur. *Basile*, pénétré de reconnoissance, récompensa *Daphnomèle*, en lui donnant le gouvernement de Dyrrachium, avec tous les biens d'*Ibatzès*.

DAPPERS, (Olivier) médecin d'Amsterdam, travailla plus pour les libraires que pour les malades de cette ville. Il mourut en 1690, sans avoir professé, dit-on, aucune religion. Il s'est fait connoître très-avantageusement par ses *Descriptions* du *Malabar*, du *Coromandel*, de *l'Afrique*, de *l'Asie*, de *l'Archipel*, de *la Syrie*, de *l'Arabie*, de *la Mésopotamie*, de *la Babylonie*, de *l'Assyrie*, de *la Natolie*, de *la Palestine*, et de *l'Amérique*. Tous ces ouvrages sont en flamand, et on a souvent desiré que quelqu'un les donnât en notre langue. Ce n'est, à la vérité, qu'une compilation des autres voyageurs ; mais elle est faite avec exactitude. La *Description de l'Afrique* et celle de *l'Archipel* ont été traduites en françois, et imprimées, la première en 1686, la seconde en 1703, l'une et l'autre in-folio. L'auteur n'avoit jamais vu les pays qu'il a décrits : il parcouroit le monde du fond de son cabinet ; mais il avoit du discernement.

DARAÏ, l'un des plus anciens sophis de Perse, fut renommé pour la sainteté de sa vie et ses révélations. L'un de ses disciples lui ayant dit qu'il ne pouvoit prier Dieu s'il n'étoit seul et séparé des hommes, le sophi lui répondit : « Vous êtes bien foible, si, conversant avec Dieu, vous vous souvenez encore des hommes. » *Daraï* mourut l'an 215 de l'hégire, et fut enséveli dans les environs de Damas.

DARAN, (Jacques) naquit à Saint-Frajon en Gascogne, le 6 mars 1701. Livré dès sa jeunesse à l'étude de la chirurgie, il devint chirurgien-major dans les troupes de l'empereur, et pratiqua ensuite son art à Milan, à Turin, où le roi *Victor-Amédée* voulut en vain le retenir par des propositions très-avantageuses. *Daran* aimoit à voyager ; il passa à Rome, à Vienne, revint à Naples, et se fixa quelque temps à Messine, qu'une peste affreuse ravageoit, et qui lui donna l'occasion de montrer ses talens et son humanité. Le fléau continuant à faire de grands ravages, il fit embarquer sur un navire le consul avec toute sa famille, ainsi que tous les négocians François qui se trouvoient à Messine, et les ramena sains et saufs au port de Marseille. *Daran* s'étoit particulièrement attaché à la guérison des maladies de la vessie ; et pour opérer celles de l'*urètre*, il fut le premier qui employa pour algalie des bougies creuses et flexibles, enduites d'un onguent propre au traitement. Sa célébrité attira à Paris une foule d'étrangers ; ce qui lui fit gagner plus de deux millions ; mais sa bienfaisance envers les indigens, et son extrême facilité à entrer dans toutes les entreprises, firent évanouir cette fortune, et le laissèrent même dans une sorte de détresse lorsqu'il mourut, en 1784. Ses écrits sont : I. *Réponse* à la brochure de *Bayet* sur la défense et la conservation des parties les plus essentielles de l'homme, 1750, in-12. II. *Traité complet de la Gonorrhée virulente*, 1756, in-12. III. *Lettre* sur un article des tumeurs. IV. *Observations* chirurgicales sur les maladies de l'urètre, 1768, in-12. Cet ou-

'vrage a obtenu diverses éditions antérieures, dont la première fut faite à Avignon en 1745. V. *Composition* du remède de *Daran*, pour la guérison des difficultés d'uriner, 1779, in-12.

DARCCI, (Jean) étoit de Vénose dans le royaume de Naples, et vécut au 14e siècle. On lui doit un poëme, intitulé *Cannes*, qui plaît par l'élégance et la variété des tableaux. Il en a été fait une assez belle édition à Paris chez *Collines*, en caractères ronds, 1543. Ce poëme se trouve aussi dans l'*Amphitheatrum Dornavii*, et dans le recueil intitulé *Deliciæ Poetarum Italorum*, tome premier.

DARCET, (N.) savant médecin et chimiste célèbre, fut lié dès sa jeunesse avec les *Rouelle*, les *Macquer*, et tous ceux qui commencèrent à donner à la chimie l'éclat qu'elle a obtenu. *Darcet* y contribua par ses utiles travaux. Il a publié d'intéressans *Mémoires* sur les poteries, sur la nature des terres propres à être employées dans les arts, sur la combustion du diamant, sur l'action d'un feu long et prolongé également. Il a donné des *Analyses* exactes de plusieurs mines, de diverses eaux minérales, d'une foule de matières animales. On lui doit la première fabrication des porcelaines en France, où depuis elles ont acquis tant de perfection. *Darcet* fut nommé professeur de chimie au collége de France, à l'Institut national, au Sénat conservateur. Il est mort d'une métastase goutteuse dans l'estomac, à l'âge de 75 ans, le 24 pluviôse an 9. Son éloge a été prononcé par le conseiller d'état *Fourcroy*, son collègue et son ami. « *Darcet*, a dit ce dernier, vécut long-temps au sein d'u[ne] famille qui lui payoit toute [sa] tendresse. Il a joui de son viv[ant] d'une éclatante renommée. [Sa] gloire a suivi ses travaux sa[ns] l'escorte de l'envie qui l'acco[m]pagne trop souvent. Ses vertu[s], ses talens, son civisme pur o[nt] mis le comble aux honneurs q[u'il] sut mériter. Sa vie fut sans ce[sse] occupée de choses utiles, jam[ais] troublée par les orages qui rem[]plissent la vie de tant d'autre[s] hommes.... Ses vertus social[es] rendirent *Darcet* aimable et précieux à tout ce qui l'approcha, et les qualités de son ame relevèrent en lui ses connoissances profondes. » On lui doit : I. *Mémoires* sur l'action d'un feu égal et continué sur un grand nombre de terres, de pierres et chaux métalliques, 1766—1771, in-8.° II. *De l'État actuel des Pyrénées et des causes de leur dégradation*, 1776, in-8.° III. *Rapport* sur la fabrication des Savons, 1795, in-8.° Il fit avec *Rouelle* et *Sage* des expériences curieuses pour reconnoitre la quantité d'or qu'on pouvoit retirer de la terre végétale, et des cendres des végétaux, et il en publia le résultat.

D'ARCY, *Voy.* ARCY.

I. DARDANUS, (Mythol.) fils de *Jupiter* et d'*Électre* femme de *Corite* roi d'Étrurie, ayant tué son frère *Jasius*, fut obligé de sortir d'Italie et de s'enfuir en Samothrace, d'où il passa en Phrygie pour y fixer sa demeure. Il y épousa la fille du roi *Teucer*, et bâtit, vers l'an 1480 avant J. C., une ville près du détroit de l'Hellespont, qu'il appela *Dardane* de son nom, et le donna à la Dardanie qui faisoit partie de la Troade, d'où est venu le nom de Dardanelles. *Voy.* BORÉE.

II. DARDANUS, fils de *Priam* et d'*Hécube*, fut tué par *Achille*, sous les murailles de Troie, quelque temps avant la prise de cette ville.

D'ARDENNE, *Voy.* ROME.

DAREAU, (François) avocat à Paris, né en 1736, et mort en 1789, a publié un *Traité des Injures*, qui est estimé. Il faisoit aussi agréablement les vers. Plusieurs de ses pièces sont insérées dans l'*Almanach des Muses*.

I. DARÈS, prêtre Troyen, célébré par *Homère*, écrivit l'*Histoire de la guerre de Troie* en grec, qu'on voyoit encore du temps d'*Élien*. Cette histoire est perdue. Celle que nous avons, sous son nom, est un ouvrage supposé. Il parut pour la première fois à Milan, 1477, in-4.° Mad. *Dacier* en a donné une édition *à l'usage du Dauphin*, 1684, in-4.° Il y en a une autre d'Amsterdam 1702, 2 volumes in-8°; et une *Traduction* françoise par *Postel*, 1553, in-16.

II. DARÈS, athlète Troyen, courageux et présomptueux, ayant excité par ses défis l'indignation d'*Entelle*, celui-ci le terrassa; il fut quelque temps après tué par *Turnus* roi des Rutules.

DARET, (Pierre) graveur Parisien, mort dans sa patrie vers 165.... forma son burin en Italie, et fut le maître de *François de Poilly*. On a de lui diverses Estampes d'après le *Guide*, le *Dominicain*, *Blanchard*, etc.

D'ARGONE, *Voyez* ARGONNE.

DARIGRAND, (N.) avocat au parlement de Paris, mort en 1774, est auteur de l'*Anti-Financier*, où il s'élève avec force contre les abus et les extorsions commises dans l'administration des finances; mais il exagère quelquefois ces abus, et ne donne guères le moyen d'y remédier.

I. DARIUS, surnommé *le Mède*, est le même, selon quelques-uns, que *Cyaxares II*, fils d'*Astyages*, et oncle maternel de *Cyrus*. Ce fut sous ce prince que *Daniel* eut la vision des *septante semaines*, après lesquelles le Sauveur devoit être mis à mort. *Darius* mourut à Babylone vers l'an 348 avant J. C.

II. DARIUS Ier, roi de Perse, fils d'*Hystaspes*, entra dans la conspiration contre le faux *Smerdis* usurpateur du trône de Perse. Il fut mis à sa place, l'an 522 avant J. C., par la ruse de son écuyer. Les sept conjurés étoient convenus, dit-on, de donner la couronne à celui dont le cheval henniroit le premier. L'écuyer de *Darius* ayant attaché la nuit d'auparavant une cavale dans l'endroit où il devoit se rendre, et y ayant mené le cheval de son maître le lendemain, il hennit le premier, et *Darius* fut roi. *Voyez* INTAPHERNES. Le commencement de son règne fut marqué par le rétablissement du temple de Jérusalem. Les Juifs lui ayant communiqué l'édit que *Cyrus* avoit publié en leur faveur, *Darius* non-seulement le confirma; mais il leur donna encore de grandes sommes d'argent, et les choses nécessaires pour les sacrifices. Quelques années après, *Darius* mit le siége devant Babylone révoltée contre lui. Les Babyloniens, pour faire durer plus longtemps leurs provisions, exterminèrent toutes les bouches inutiles. Cette barbarie ne sauva point leur

ville. Elle fut prise après vingt mois de siége, par l'adresse de *Zopyre*, un de ceux qui avoient conspiré avec *Darius* contre le mage *Smerdis*. Ce courtisan s'étant mutilé tout le corps, se jeta dans Babylone, sous prétexte de tirer vengeance de son prince, par qui il feignoit d'avoir été ainsi maltraité; mais en effet pour lui livrer la ville. La prise de Babylone fut suivie de la guerre contre les Scythes, l'an 514 avant J. C. Le prétexte apparent de cette guerre étoit l'irruption que ce peuple avoit faite anciennement dans l'Asie; la cause véritable étoit l'ambition du prince: il brûloit d'aller se signaler. *Œbase*, homme respectable par son rang et par son âge, qui avoit trois fils dans les armées de *Darius*, lui demanda d'en laisser un auprès de lui. — *Un seul ne vous suffit point*, lui répondit ce prince cruel; *gardez-les tous trois* : et sur-le-champ il les fit mettre à mort... *Darius* marcha enfin contre les Scythes, après avoir subjugué la Thrace; mais cette expédition fut malheureuse. Son armée essuya des fatigues incroyables, dans les vastes déserts où les Scythes l'attirèrent par des fuites simulées. Ayant fait des efforts inutiles contre ce peuple, il tourna ses armes contre les Indiens; il les surprit, et se rendit maître de leur pays. La guerre éclata bientôt après entre les Perses et les Grecs : l'incendie de Sardes, et la part qu'y eurent les Athéniens, en furent l'occasion. *Darius*, animé par la fureur de la vengeance, ordonna à un de ses officiers de lui dire tous les jours avant le repas : *Seigneur, souvenez-vous des Athéniens !* Il chargea *Mardonius*, son gendre, du commandement de ses armées; *Mardonius*, plus courtisan qu[e] général, fut battu, et ses troup[es] taillées en pièces, en combatta[nt] contre les Thraces. *Darius* fa[it] partir une armée encore plus considérable que la première; elle est entièrement défaite à Marathon par dix mille Athéniens, l'an 490 avant J. C. Le général Athénien n'eut pas plutôt arrangé sa petite armée, que ses soldats, tels que des lions furieux, se mirent à courir sur les Perses. Deux cent mille furent tués, ou faits prisonniers, six mille passés au fil de l'épée. *Darius*, vivement touché de cette perte, résolut de commander en personne, et donna ordre dans tout son empire de s'armer pour cette expédition; mais il mourut avant d'avoir exécuté son projet, l'an 485 avant J. C. Ce prince, tout conquérant qu'il étoit, fut occupé du bonheur de ses peuples; mais son ambition, son goût pour le faste, et les dépenses que ces deux passions entraînèrent, furent funestes à la Perse. La première ruina cet empire, la seconde l'amollit; et la plus intrépide des nations se vit en peu de temps la plus efféminée et la plus foible. *Voy.* DEMOCÈDE *et* NITOCRIS.

III. DARIUS II, neuvième roi de Perse, surnommé *Ochus* ou *Nothus*, c'est-à-dire bâtard, né d'une maîtresse d'*Artaxercès-Longuemain*, étoit satrape d'Hyrcanie, du vivant de son frère. Il s'empara du trône de Perse après la mort de *Xercès*, assassiné par *Sogdien*, l'an 423 avant J. C. Il épousa *Parisatis* sa sœur, princesse cruelle, dont il eut *Arsaces*, autrement *Artaxercès-Mnemon*, qui lui succéda, *Amestris*, *Cyrus le Jeune*, etc. Il fit plusieurs guerres avec succès par

es généraux et par son fils *Cyrus*, il mourut l'an 405 avant J. C. On dit qu'*Arsaces* lui ayant demandé, un moment avant qu'il expirât : « Quelle avoit été la règle de sa conduite pendant son règne, afin de pouvoir l'imiter ? » *Ça été*, lui répondit le prince mourant, *de faire toujours ce que la justice et la religion demandoient de moi.* — Voyez I. DÉMOCRITE.

IV. DARIUS CODOMAN, douzième et dernier roi de Perse, descendoit de *Darius Nothus*, et étoit fils d'*Arsame* et de *Sysigambis*. L'eunuque *Bagoas* croyoit régner sous le nom du nouveau roi, à qui il avoit procuré la couronne ; mais ses espérances furent vaines. Ce scélérat mécontent se préparoit déjà à le faire périr, lorsque *Darius* lui fit avaler à lui-même le poison qu'il lui destinoit, l'an 336 avant J. C. C'étoit à peu près vers ce temps qu'*Alexandre* commençoit ses conquêtes, et que l'Asie mineure s'étoit rendue au vainqueur Macédonien. *Darius* crut devoir marcher en personne contre *Alexandre*. Il s'avança avec une armée de six cent mille hommes à l'entrée de la Syrie, renouvelant le luxe de *Xercès*, et allant au combat avec l'appareil pompeux d'une cérémonie de religion. *Athénée* dit qu'il avoit 277 cuisiniers, 29 esclaves destinés à servir sa table et à la desservir ; 17 échansons pour l'eau, et 70 pour le vin ; 40 officiers chargés de parfumer le prince, et 66 dont les fonctions étoient de préparer les guirlandes de fleurs dont les plats étoient entrelacés. Une armée où l'on traînoit tant d'hommes inutiles, ne devoit pas tenir devant *Alexandre*. Celle de *Darius* fut entièrement défaite en trois journées différentes : au Granique, dans la Phrygie, vers le détroit du Mont-Taurus. (*Voyez* MEMNON n.° II.), et près de la ville d'Arbelles. Dans la seconde action, non moins terrible que la première, *Darius* fut obligé de se sauver à la faveur des ténèbres, sous l'habit et sur le cheval de son écuyer. Il perdit, avec son armée, sa mère, sa femme, ses enfans, qui furent traités avec générosité par le vainqueur. Dans la dernière journée, la victoire fut long-temps incertaine entre les deux armées ; mais *Alexandre* sut la fixer autant par sa prudence que par sa valeur. *Darius*, livré à son désespoir, se retira dans la Médie. *Alexandre* le poursuivit. *Bessus*, gouverneur de la Bactriane, voulut forcer ce prince infortuné de monter à cheval pour faire plus de diligence ; mais comme il le refusa, ce lâche lui donna la mort, l'an 330 avant J. C. Le prince expirant demanda un peu d'eau, qu'un Macédonien lui apporta dans son casque : *Le comble de mes malheurs*, lui dit-il, en lui serrant la main, *est de ne pouvoir récompenser le service que vous me rendez. Témoignez* à Alexandre *ma reconnoissance pour ses bontés envers ma triste famille, tandis que moi, plus malheureux qu'eux, je péris de la main de ceux que j'ai comblés de bienfaits.* C'est ainsi que mourut ce prince, digne d'un meilleur sort. En lui finit l'empire des Perses, 230 ans après que *Cyrus* en eut jeté les premiers fondemens. Il avoit duré 206 ans, depuis la mort de *Cyaxares*, et 238 ans depuis la prise de Babylone.

DARMA, (Mythol.) fils d'un roi des Indes, fut un des zélés

partisans de la secte de *Budsdo*, qui domine dans presque tout le Japon. Il vivoit vers l'an 519 de l'ère chrétienne. D'abord prédicateur de sa doctrine, sa manière de vivre gênante et bizarre et ses nombreuses privations, n'apportoient que plus de force à ses discours. Comme les premiers hommes, ses seuls alimens étoient des herbes et des racines. On prétend que pour mettre le comble à ses tourmens volontaires, il forma un vœu par lequel il s'engageoit à veiller jour et nuit. Le sommeil l'ayant un jour fait succomber sous le poids des profondes rêveries auxquelles il étoit toujours livré, *Darma* fut si humilié d'avoir manqué à son serment, qu'il se coupa les paupières. On soutient que d'elles naquit l'arbrisseau qui porte le thé, dont on ne connoissoit point encore l'usage. Une pareille découverte ne resta pas infructueuse; *Darma* la fit connoître d'abord à ses disciples, et peu à peu aux Japonnois et aux Chinois.

DARQUIER, (Augustin) né à Toulouse le 23 novembre 1718, mort dans la même ville le 18 janvier 1802, se livra avec passion à l'étude de l'astronomie, et cultiva cette science avec activité pendant une vie de quatre-vingt-cinq ans. Il acheta des instrumens, établit un observatoire dans sa maison, forma des élèves, paya des calculateurs, et se passa des secours du gouvernement. On lui doit: I. Deux volumes d'*Observations* astronomiques, 1782. II. Une *Traduction* des Lettres cosmologiques de *Lambert*. III. *Elémens de Géométrie*, traduits de l'anglois de *Simpson*, 1766, in-8.° IV. *Observation* de l'éclipse du soleil, du 24 juin 1778, traduit de l'espagnol de Dom Antoine de Ulloa, 1780, in-12. V. *Lettres* sur l'astronomie-pratique, 1786, in-8.° *Darquier* étoit associé de l'institut de Paris.

DARTHÉ, (Augustin-Alexandre) d'abord homme de loi à Saint-Pol, devint l'un des ministres des cruautés de *le Bon*, et remplit sous lui la place d'accusateur public à Arras. Envoyé en mission à Boulogne, il y fit immoler une foule de citoyens comme *conspirateurs*, parce qu'on avoit arrêté dans cette ville une caisse de couteaux, qu'il prétendit être des poignards contre les Patriotes. *Darthé* entra dans la conspiration de *Babœuf* pour amener le régime de la terreur, et partagea son sort. Condamné à mort le 24 mai 1797, il se poignarda, après avoir entendu sa sentence; mais sa blessure ne se trouvant pas mortelle, il subit son jugement le même jour.

DARTIS, (Jean) naquit à Cahors en 1572, d'un bourgeois de cette ville. Il obtint, en 1618, la place d'antécesseur aux écoles du droit de Paris, vacante par la mort de *Nicolas Oudin*. Il succéda, l'an 1622, à *Hugue Guyon*, dans la chaire royale de droit-canon. Ce jurisconsulte mourut à Paris le 2 avril 1651, à 79 ans, après avoir publié plusieurs *Ouvrages*. *Doujat*, son successeur dans cette chaire, les a recueillis en un volume in-folio, 1656. Ce recueil est utile, par le grand nombre de matières et de passages qu'il renferme. L'auteur étoit meilleur compilateur qu'habile jurisconsulte. Ses remarques sont quelquefois curieuses; mais ses conjectures ne sont pas toujours heureuses ni justes, et les auto-

rités qu'il cite ne prouvent pas quelquefois ce qu'il veut prouver. Il écrivoit d'une manière pure et intelligible, mais sans ornement.

D'ARVIEUX, *Voyez* ARVIEUX.

DARWIN, poëte Anglois, mort en 1802, a obtenu une place distinguée dans la littérature de son pays. On lui doit plusieurs poëmes, entr'autres, celui intitulé, *Les Amours des Plantes.* Le système sexuel de *Linné* sert de fondement à ses fictions. *Ovide* avoit changé les hommes en plantes; *Darwin*, au contraire, métamorphose les plantes en belles et en héros. Il leur donne nos sentimens, nos passions, nos travers; il leur prête même des formes humaines. Des détails trop métaphysiques, un peu d'obscurité dans les metamorphoses, attiédissent l'intérêt dans ce poëme, qui a eu trois éditions en Angleterre, et qui a été traduit en françois dans ces derniers temps, Paris, *le Normant*, un volume in-12.

DASCYLUS, fils de *Lycbus*, roi des Mariandynes, conduisit les princes Grecs jusques sur le rivage du Thermodon, lorsqu'ils furent conquérir la Toison d'or.

DASSIER, (Jean) né à Genève en 1678, d'un graveur des monnoies de la république, surpassa les talens de son père. Après s'être perfectionné en France, en Allemagne et en Italie, il résolut de graver les principaux événemens de l'Histoire Romaine, et en 1743 il exécuta ce projet sur soixante jetons. Il avoit déjà gravé une partie des grands hommes du siècle de *Louis XIV*, les réformateurs du 16e siècle, les plus célèbres rois et savans d'Angleterre. Peu d'artistes ont eu autant d'exactitude et de rapidité. Il faisoit sauter l'acier sous ses instrumens, comme un scupteur fait sauter le marbre sous son ciseau. Il y a du génie et de l'invention dans presque toutes ses médailles historiques, et dans les revers des autres. Ses têtes étoient très-ressemblantes. Il mourut en 1763. *Jacques-Antoine*, son fils, né en 1715, et mort à Copenhague en 1759, partagea la gloire et seconda tous les travaux de son père. On trouve le catalogue des médailles gravées par ces deux artistes, dans le 3e volume de l'*Histoire Littéraire de Genève*, par *Senebier.*

D'ASSOUCI, *Voyez* ASSOUCI.

DASYPODIUS, (Pierre) grammairien, mort à Strasbourg en 1559, a publié un *Dictionnaire latin, grec et allemand*, dans lequel, sans s'assujettir pour tous les mots à l'ordre alphabétique, il a placé les composés sous les simples, et les dérivés sous les racines primitives.

DATHAME, fils de *Castamare*, qui de simple soldat devint capitaine des gardes du roi de Perse, fut un des plus grands généraux d'*Artaxercès Ochus*, *Voy.* ce mot; commanda ses armées avec beaucoup de valeur et de prudence, et remporta des victoires signalées sur les ennemis. Ses envieux l'ayant desservi auprès de son maître, et ce monarque ne l'ayant pas assez ménagé, il fit révolter la Cappadoce, défit *Artabase*, général d'*Artaxercès*, l'an 361 avant J. C., et fut tué peu de temps après en trahison par le fils d'*Artabase*.

DATHAN, fils d'*Éliab*, un des Lévites séditieux qui furent engloutis dans la terre. *Voyez* ABIRON *et* CORÉ.

I. DATI, (Augustin) né à Sienne en 1420, écrivit l'*Histoire* de cette ville en trois livres. Le sénat l'en avoit chargé, et il s'en étoit acquitté avec sincérité; mais après sa mort, son fils *Nicolas Dati* en retrancha beaucoup de choses par politique, et gâta cet ouvrage. Le père et le fils furent secrétaires de la république de Sienne, et protégèrent l'un et l'autre les gens-de-lettres. Le premier mourut en 1478, à 58 ans, et le second en 1498. On a de l'un et de l'autre plusieurs autres ouvrages. Les *Lettres* d'*Augustin Dati* furent imprimées à Paris en 1517. Il y a quelques particularités curieuses. Les *Œuvres* du même parurent à Sienne en 1503, in-folio, et Venise 1516. *Augustin Dati* étoit un petit homme fort vif et fort gai, dont le caractère étoit franc et les mœurs réglées. Il s'étoit proposé pour modèle *Tite-Live*, dont il ne fait le plus souvent qu'adapter les phrases aux faits qu'il raconte.

II. DATI, (Carlo) poëte et littérateur Italien, mort en 1675, professa les belles-lettres avec distinction à Florence sa patrie. Tous les voyageurs, gens-de-lettres, qui ont passé à Florence de son temps, se louent beaucoup de ses politesses; et ce sont principalement ces éloges qui l'ont rendu célèbre. On a de lui un *Panégyrique* de *Louis XIV*, en italien, publié à Florence en 1669, in-4°, réimprimé à Rome l'année suivante, et traduit en françois. Cet ouvrage avoit été précédé de plusieurs autres en vers et en prose. Parmi ses productions, on distingue la *Vie des Peintres anciens*, en italien, 1667, in-4°, quoique ce ne soit qu'un essai d'un plus grand ouvrage que l'auteur vouloit donner.

DAVAL, (Jean) médecin de Paris, natif de la ville d'Eu, professa son art avec beaucoup de réputation. Son mérite et ses succès le mirent en si grand crédit, que *Fagon* le demanda à *Louis XIV* pour lui succéder dans sa place de premier médecin. Le roi y consentit; mais *Daval* peu ambitieux, et jaloux de sa liberté, refusa ce poste, et s'excusa sur la délicatesse de son tempérament. Ce médecin philosophe mourut en 1719, à 64 ans.

DAVANZATI, (Bernard) Florentin, mort en 1606, âgé de 77 ans, s'est fait un nom par la *Traduction* italienne qu'il a faite de *Tacite*, Venise, 1658, in-4°; et Paris 1760, 2 volumes in-12. Il a employé de vieux mots toscans, inusités, qui rendent sa version quelquefois inintelligible aux Italiens mêmes. On a encore de lui : I. *Coltivazione delle viti*, Florence, 1604 et 1734, in-4.° II. *Scisma d'Inghilterra con altre opere tre*, Padoue 1754, in-8°; et quelques autres écrits en italien.

DAVAU, (N.) est auteur de l'*Homme marin*, comédie jouée au théâtre italien, en 1726. On ne connoît ni la patrie ni la vie de cet auteur.

I. DAUBENTON, (Guillaume) Jésuite, né à Auxerre, suivit en Espagne le roi *Philippe V*, dont il étoit le confesseur. Il eut le plus grand crédit auprès de ce prince, et les courtisans jaloux le firent renvoyer en 1706.

A force de sollicitations il fut rappelé en 1716, pour reprendre sa place, et il eut plus de pouvoir encore. On a prétendu que lorsque *Philippe V*, dégoûté du trône, voulut abdiquer, il lui confia son dessein; que *Daubenton*, qui craignoit de le suivre dans sa retraite, découvrit ce secret au duc d'*Orléans*, régent de France, qui projetoit alors le double mariage de M.lle *de Montpensier* sa fille avec le prince des *Asturies*, et celui de *Louis XV* avec l'*Infante*, âgée de cinq ans. On ajoute que le Jésuite crut que l'intérêt du régent le forceroit à détourner *Philippe* de sa résolution; que le duc d'*Orléans* envoya la lettre du confesseur au roi, qui la montra à *Daubenton* sans lui dire un seul mot; que ce Père tomba à la renverse; qu'une apoplexie le saisit au sortir de sa chambre, et qu'il mourut peu de temps après en 1723, à 75 ans. Ce fait, que nous garantissons d'autant moins que le maréchal de *Noailles* n'en parle pas dans ses *Mémoires*, est rapporté par l'auteur du *Siècle de Louis XV*, qui cite l'*Histoire civile* de *Bellando*, pag. 306 de la quatrième partie. Il est clair seulement par les Mémoires de *Noailles*, que *Daubenton* s'opposa à l'abdication du roi d'Espagne. M. l'abbé *Grosier*, dans une Lettre insérée dans l'*Année littéraire*, 1777 nº 18, nie, 1.º Que *Daubenton* ait révélé au régent aucun secret qui eût rapport à ce que *Philippe V* pouvoit lui avoir confié en confession; 2.º que ce Jésuite soit mort comme *Voltaire* le fait mourir d'après *Bellando*, historien inexact, dont l'ouvrage fut supprimé en Espagne. 3.º Il prétend que, loin que *Daubenton* fût un intrigant, un *moine ambitieux*, capable de s'opposer à l'abdication de *Philippe*, pour n'être point éloigné de la cour, il sollicitoit sa retraite depuis plusieurs années. Nous renvoyons le lecteur à cette lettre, qui mérite d'être lue, par la critique sage qui y règne. Nous ajouterons seulement que *Duclos* donne du caractère de *Daubenton* la même idée que *Voltaire*. Ce Jésuite avoit prêché avec quelque succès. On a de lui des *Oraisons funèbres* assez médiocres, et une *Vie* de *St. François Regis*, in-12.

II. DAUBENTON, (Jean-Louis-Marie) de l'académie des sciences, né à Montbar dans l'Auxois, en mai 1716, étudioit en médecine, lorsque *Buffon* son compatriote, le prit en 1735, pour son collaborateur. Il se chargea de la partie anatomique de son *Histoire naturelle*, et mit dans ce travail autant d'exactitude que de clarté et de sagacité. Le cabinet d'Histoire naturelle de Paris qu'il dirigea ensuite, n'avoit été jusqu'en 1750, que le simple droguier de *Geoffroi*. Il devint par l'augmentation et par l'arrangement méthodique de toutes les productions de la nature, l'une des plus précieuses curiosités de la capitale. Ce fut à *Daubenton* autant qu'à *Buffon*, qu'on en eut l'obligation. Reçu à l'académie des sciences, en 1744, il enrichit considérablement le recueil des *Mémoires* de cette compagnie, par une foule de découvertes anatomiques, d'expériences sur la naturalisation des espèces, l'amélioration des laines et le traitement des maladies des animaux. La minéralogie, la physique végétale lui durent aussi de nouvelles lumières. Le pre-

mier, il publia une *Méthode* pour la classification des minéraux. Après dix ans de secousses révolutionnaires, qui n'interrompirent pas ses études, *Daubenton* fut nommé membre du Sénat Conservateur. Une apoplexie l'emporta bientôt après, le 31 décembre 1799, à l'âge de plus de quatre-vingts ans. Cet interprète de la nature mourut orné du laurier littéraire et de la palme civique. Sa douceur, sa bonté, son amour éclairé de la patrie, son attachement à tous ses devoirs et ses succès dans les matières qu'il a traitées, lui méritoient cette double couronne. Il a fourni à l'*Encyclopédie* la partie qui concerne l'histoire naturelle; et ce n'est pas la moins bien traitée de ce vaste recueil; il a travaillé aussi à la collection académique de *Berryot*, et au magasin encyclopédique. On lui doit encore : I. *Instruction* pour les bergers et les propriétaires des troupeaux, 1796. C'est la troisième édition. II. *Mémoire* sur les indigestions qui commencent à être plus fréquentes pour la plupart des hommes à l'âge de 40 à 45 ans. III. *Traité* des qualités des arbres et arbustes. IV. *Mémoire* sur le premier drap de laine superfine du cru de France, 1784, in-8.° « *Buffon*, dit *Cuvier*, n'écoutoit guères que son imagination; *Daubenton* étoit presque toujours en garde contre la sienne. Le premier étoit plein de vivacité; le second de patience. Le premier vouloit plutôt deviner la vérité que l'observer; le second remarquoit tous les détails, et se défioit toujours de lui-même. » — Pendant le régime de la terreur, *Daubenton* eut besoin d'un certificat de civisme. Il fut présenté à sa section sous la qualification *d'un berger* qui donnoit tous ses soins à multiplier en France la race des moutons d'*Espagne*. *Daubenton* aimoit à lire de temps en temps quelques romans. Il appeloit cela *mettre son esprit à la diète*.

D'AUCOUR, *Voyez* AUCOUR.

DAUCUS, donna *naissance à Laride* et à *Tymber*, tous deux capitaines fameux des Latins, et qui furent tués *par Pallas*, fils d'*Évandre*, qui commandoit les troupes d'*Énée*.

DAUDÉ, (Pierre) né à Marvejols, diocèse de *Mende*, mort le 11 mai 1754, âgé de 74 ans, est auteur de la traduction des *Réflexions* de *Gordon sur Tacite*, Amsterdam 1751, 3 vol. in-12; et de la *Vie* de *Michel de Cervantes*, 1740, in-12.

D'AUDIQUIER, *Voy.* AUDIQUIER.

DAVEL, (Jean-Daniel-Abraham) fils d'un ministre de Culli, bourg situé sur le lac de Genève, porta les armes avec distinction en Piémont, en Hollande, en France, et dans sa patrie. On le connoissoit comme un homme sincère, désintéressé, charitable, pacifique, bon ami, bon parent, brave soldat, officier habile et expérimenté. Les magistrats de Berne le firent l'un des quatre majors établis dans le pays de Vaud, pour exercer de temps en temps les milices. Ils lui donnèrent une pension annuelle, et affranchirent ses terres. Au milieu de ces distinctions *Davel* se rappela une vision qu'il avoit eue à l'âge de dix-huit ans. S'appuyant sur cette rêverie, il entreprit de soustraire le pays de

Vaud à la domination de Berne, pour en former un quatorzième canton. Comme il se préparoit à exécuter son dessein, il fut arrêté. On l'appliqua à la question, pour l'obliger à découvrir ses complices; mais il déclara qu'il n'en avoit aucun; qu'il avoit agi par l'ordre de Dieu, qui lui étoit apparu plusieurs fois; et que c'étoit pour cette raison qu'il avoit pris peu de monde, sans poudre ni plomb. Il montra une sérénité et une patience inconcevables dans les tourmens. Son courage ne se démentit point, lorsqu'il eut la tête tranchée, le 24 avril 1723, à 54 ans.

I. DAVENANT, (Jean) de Londres, docteur et professeur de théologie à Cambridge, né en 1570, devint évêque de Salisbury. C'étoit un théologien sage, qui cherchoit, avec zèle, le moyen de réunir les Chrétiens sur leurs divers sentimens. Son livre intitulé : *Adhortatio ad communionem inter Evangelicas Ecclesias*, est un monument de sa modération. Il se distingua par son érudition, par sa modestie, et par sa grande pénétration. Ce savant estimable mourut à Cambridge en 1640, à 70 ans. Ses productions sont : I. *Prælectiones de judice controversiarum*, 1631, in-folio. II. *Commentaria in Epistolam ad Colossenses*. Ces divers ouvrages décèlent un homme qui connoissoit l'antiquité ecclésiastique et profane.

II. DAVENANT, (Guillaume) né à Oxford en 1606, d'un cabaretier, marqua dans sa jeunesse beaucoup de talent pour la poésie, et sur-tout pour le théâtre. Après la mort de *Johnson* en 1637, il fut déclaré *Poëte* lauréat. *Charles I* y ajouta le titre de chevalier en 1643. *Davenant* fut toujours attaché à ce prince infortuné; quelque temps avant sa mort tragique, le poëte passa en France, et se fit Catholique. Il revint en Angleterre, lorsque *Charles II* monta sur le trône de ses ancêtres, et mourut le 7 avril 1668, à 62 ans. Les plus beaux esprits de son temps, le comte *de Saint-Albans*, *Milton* et *Dryden* furent en liaison d'amitié et de littérature avec lui. Le chevalier *Davenant* travailloit avec ce dernier. Tous ses *Ouvrages* ont été publiés en 1673, in-fol. Ce recueil offre des *Tragédies*, des *Tragicomédies*, des *Mascarades*, des *Comédies*, et d'autres Pièces de poésie. C'est à lui que l'Angleterre dut un Opéra Italien.

III. DAVENANT, (Charles) fils de *Jean*, né en 1656, et mort à Londres en 1712, à 56 ans, s'est fait un nom célèbre en Angleterre par plusieurs *Ouvrages* de politique et de poésie. On cite, parmi les écrits de ce dernier genre, son opéra de *Circé*, qui fut reçu avec beaucoup d'applaudissement.

DAVENNE, *ou plutôt* DAVESNES, (François) surnommé *le Pacifique*, né à Fleurence dans le bas-Armagnac, fut un des principaux disciples de *Simon Morin*, fameux fanatique. Le disciple égala le maître. Il fut mis en prison l'an 1651, pour des *Libelles* contre le Roi, dictés par sa folie et son fanatisme. On le relâcha l'année suivante. On croit qu'il mourut avant son maître, en 1662. Tous ses écrits sont remplis de visions, d'enthousiasme et de singularités. Il y prédit l'arrivée du dernier jugement, la rénovation du monde : il l'an-

nonce aux pontifes et aux rois, et il l'annonce en homme qui n'a plus de tête. Ses ouvrages les plus singuliers sont : I. *Les huit Béatitudes de deux Cardinaux*, Richelieu *et* Mazarin, *confrontées à celles de J. C.* II. *La Phiole de l'ire de Dieu, versée sur le siége du Dragon et de la Bête, par l'Ange et le Verbe de l'Apocalypse.* III. *Factum de la Sapience éternelle au Parlement.* IV. Plusieurs autres Ouvrages, dans le même genre et le même goût de fanatisme. *Voyez* le tome 27e des *Mémoires* du P. *Nicéron*, qui a le courage de donner le catalogue de toutes les folles productions de *Davenne*.

DAVENPORT, (Christophe) né à Coventry dans le comté de Warwick en Angleterre, vers l'an 1598, passa à Douai en 1616, et de là à Ypres, où il prit l'habit de S. François : il reçut le nom de *François de Ste-Claire*, sous lequel il est connu dans son ordre. Après avoir professé avec beaucoup de réputation la philosophie et la théologie à Douai, il fut envoyé missionnaire en Angleterre. Obligé de se retirer sous le gouvernement tyrannique de *Cromwel*, il reparut lorsque *Charles II* eut été rétabli sur le trône. Ce prince le choisit pour son théologien : emploi qu'il étoit bien capable de remplir, par ses connoissances dans la philosophie, dans la théologie, dans les Pères, dans l'histoire ecclésiastique, etc. Ce savant Franciscain mourut à Londres, le 31 mai 1680, à 82 ans. Tous ses ouvrages, excepté son *Traité de la Prédestination*, et son *Système de la Foi*, ont été recueillis en 2 vol. in-folio à Douai, en 1665. L'auteur s'étoit acquis l'amitié des Protestans et des Catholiques, par ses mœurs, sa franchise et sa droiture ; il se la conserva par ses ouvrages, aussi savans que modérés. Il faut remarquer qu'il prenoit aussi quelquefois le nom de *François de Coventry*, du lieu de sa naissance, et non *François Coventrie*, comme dit l'éditeur de *Ladvocat*, qui a doublé mal-à-propos cet article.

I. DAVESNE, (Beaudoin) frère d'un comte de *Haynaut*, vivoit en 1289. Il est auteur d'une *Chronique* des comtes de *Haynaut*, qui n'a été imprimée qu'en 1693, par les soins de *Jacques le Roi*. — Son frère *Bouchard* D'AVESNE, évêque de *Metz*, brava la puissance de l'empereur *Rodolphe*, se mit à la tête d'une armée, défit le duc de *Lorraine*, et le força à demander la paix. Ce prélat guerrier mourut en 1296, et fut enterré dans la cathédrale de Metz, où on lui éleva un tombeau de marbre.

II. DAVESNE, (N. Bertin) né à Dinan, vint de bonne heure à Paris, où il fit le charme des meilleures sociétés, par son esprit. Il mourut hydropique en 1742, à l'âge de 30 ans. Il a donné au théâtre Italien *le Frère ingrat*, comédie en trois actes, et *Arlequin apprenti Philosophe.* On reprocha à cette dernière pièce plusieurs traits de ressemblance avec d'autres.

SOUVERAINS.

I. DAVID, fils d'*Isaï* ou *Jessé*, de la tribu de *Juda*, né à Bethléem l'an 1085 avant *J. C.*, fut sacré roi d'Israël par *Samuel*, pendant qu'il gardoit les troupeaux de son père. *Dieu* l'avoit choisi pour le substituer à *Saül*. *David* n'avoit alors que vingt

deux ans ; mais il étoit déjà connu par des actions qui marquoient du courage. Sa valeur augmenta avec ses années. S'étant offert à combattre le géant *Goliath*, il le tua d'un coup de pierre, et en porta la tête à *Saül*. Dès ce jour-là même, *Saül* voulut avoir auprès de lui ce jeune héros; et pour se l'attacher, il lui donna le commandement d'une troupe de gens de guerre. Mais les applaudissemens que *David* recevoit sur son passage, changèrent bientôt le cœur de *Saül*. Il se laissa aller à un mouvement de jalousie contre lui, sur ce que les femmes sortoient de toutes les villes sur leur route, en chantant et en dansant au son des instrumens, et que le refrein de leurs chansons étoit : *Saül en a tué mille, et David dix mille*. Ces paroles proférées sans dessein, mais indiscrètement, déplurent à *Saül*, et lui inspirèrent contre *David* une haine mortelle. Il chercha dès-lors tous les moyens d'ôter la vie à celui qui venoit de le sauver, lui et son peuple. Un jour qu'il étoit saisi de l'esprit malin, et que *David* jouoit devant lui, il l'eût percé d'un trait, s'il n'eût évité le coup en se détournant. Il tâcha ensuite de le faire mourir par la main des Philistins, en le mettant souvent aux prises avec eux. Il lui avoit promis *Mérob*, sa fille aînée, en mariage ; il la donna à un autre, et lui offrit *Michol*, sa cadette, *Voyez* ce mot, qu'il lui fit encore acheter au prix de cent prépuces des Philistins. La haine de *Saül* contre son gendre augmentant de jour en jour, *David*, obligé de s'enfuir, se retira à la cour d'*Achis*, roi de Geth, qui lui donna la ville de Siceleg, pour lui et pour ses gens. La guerre s'étant allumée entre les Juifs et les Philistins, *David* devoit combattre avec ces derniers contre les Juifs; mais avant que d'en venir aux mains, il se retira à Siceleg. Cette ville avoit été détruite et brûlée par les Amalécites, qui avoient emmené ses femmes et celles de toute la troupe. Il tomba sur ces barbares, et leur enleva leur butin. *Saül* le poursuivoit toujours, malgré des actes de générosité qui auroient dû toucher son cœur. Lorsqu'ils étoient dans le désert, *David* auroit pu le tuer deux fois, l'une dans une caverne et l'autre dans sa tente ; mais il se contenta de lui faire connoître que sa vie avoit été entre ses mains. *Voyez* SAÜL. Une mort funeste vint terminer la vie de ce prince vindicatif et perfide. Sa couronne passa à *David*, qui pleura non-seulement celui auquel il succédoit, mais qui le vengea, et punit de mort ceux qui se vantoient de l'avoir tué. Il fut sacré de nouveau, roi à Hébron, l'an 1054 avant J. C. C'étoit pour la seconde fois qu'il recevoit l'onction royale. *Abner*, général des armées de *Saül*, fit reconnoître pour roi *Isboseth* son fils; mais ce général ayant été tué, tout Israël proclama *David*. Ce prince s'étant rendu maître de la citadelle de Syon, y établit le lieu de sa demeure, et y fit bâtir un palais, d'où lui vint le nom de *Cité de David*. Jérusalem devint ainsi la capitale de son empire. Il y fit transporter l'arche, et forma dès-lors le dessein de bâtir un temple au Dieu qui lui avoit donné la couronne. Sa réputation s'étoit étendue au loin. Il avoit vaincu les Philistins, subjugué les Moabites, mis la Syrie sous sa puissance, battu les Ammonites : mais ces actions furent obscurcies par

son adultère avec *Bethsabée*, suivi de la mort d'*Urie*, mari de cette femme. Il passa un an, presque entier, sans qu'il conçut des remords de son crime. Le prophète *Nathan* le fit rentrer en lui-même par une parabole ingénieuse. Les maux que ce prophète lui avoit prédits, commencèrent à se faire sentir, et dans sa propre maison même. Un de ses fils viole sa sœur; le frère ensuite assassine le frère; *David* se voit contraint de fuir devant *Absalon* son fils, qui veut arracher la couronne et la vie à son propre père. Tout Israël suit le rebelle et abandonne son roi. Cette révolte ne finit que par la mort d'*Absalon*. Une nouvelle faute attira sur son royaume un fléau, qui fit périr en trois jours soixante et dix mille hommes. *David*, dominé par un mouvement de vanité, avoit fait faire le dénombrement de son peuple. Il appaisa le Ciel irrité contre lui, en sacrifiant dans l'aire d'*Areüna*, qu'il avoit achetée pour y bâtir un temple au Seigneur. Ayant déclaré *Salomon* son successeur, malgré les brigues d'*Adonias*, son fils aîné, il fit sacrer et couronner ce prince, et mourut bientôt après, l'an 1015 avant J. C., dans la 70e année de son âge, et la 40e de son règne. Il laissa un royaume tranquille au dedans et au dehors. —C'est une question fort agitée par les savans, si *David* est l'auteur de tous les 150 *Pseaumes*, ou s'ils ont été composés par plusieurs. Quelques-uns prétendent que chaque Pseaume en particulier a été composé par celui dont il porte le nom; qu'ainsi *David* en a composé 70, et que les autres sont de *Moïse*, de *Samuel*, de *Salomon*, des enfans de *Coré*, d'*Etham*, d'*Idithun*, etc. Mais l'opinion la plus suivie, soit parmi les Juifs, soit parmi les Chrétiens, est que *David* est l'auteur de tout le recueil des Pseaumes, et que ceux dont le nom est dans le titre, sont les Chantres, à qui le roi prophète avoit donné ordre de mettre ces Pseaumes en musique. *Voy.* ASAPH. Plusieurs sont relatifs aux différens états où il s'est trouvé. Toujours envié, haï, persécuté par *Saül*, il avoit été contraint de vivre en fugitif, de s'exiler de sa patrie, d'errer de ville en ville et de désert en désert. Ses sentimens, dans ces différentes situations, sont exprimés avec force et quelquefois avec onction. A côté de la menace et des châtimens, marchent toujours l'espérance, les consolations et les faveurs. L'enthousiasme poétique et le génie Oriental n'ont pas toujours permis à l'auteur des Pseaumes le choix des images, l'ordre et la liaison des idées, la netteté du style. Mais les ames pieuses qui savent les méditer y trouvent tout ce qu'il faut pour vivre en paix avec elles-mêmes, avec les hommes et avec Dieu. La morale, renfermée dans ces divins cantiques, est *qu'il faut être toujours vrai dans ses paroles, n'user jamais de fraudes, rendre à chacun ce qui lui appartient, exercer la justice sans avoir égard à la condition des personnes, protéger la veuve et l'orphelin, s'acquitter des vœux que l'on a faits, ne point donner d'argent à usure, ne calomnier personne, ne faire jamais de mal à qui que ce soit, pas même à son ennemi.* Une seule chose pourroit faire penser que la morale des Pseaumes est éloignée de la douceur et de la charité chrétienne : ce sont les imprécations que l'on y fait contre les pécheurs et les ennemis des justes. On y souhaite *qu'ils soient*

confondus,

confondus, *qu'ils périssent, qu'ils tombent dans les piéges qu'ils ont tendus, que leurs demeures deviennent désertes, que la mort les poursuive, qu'ils descendent tout vivans dans les enfers.* Mais les imprécations, dit *du Pin*, ne tombent que sur des impies, des scélérats, des ennemis de la paix, des persécuteurs des justes, des méchans qui tendent continuellement des piéges au bien et à la vie des gens de bien. « Il est de l'intérêt public, dit l'auteur cité, que ces sortes de personnes soient punies, et qu'elles périssent plutôt, si elles sont incorrigibles, que de faire périr les autres. La réflexion qu'il faut faire, est que les auteurs des *Pseaumes* ne souhaitent pas la perte par un esprit de vengeance, pour leur propre satisfaction; mais afin que la justice de Dieu éclate, qu'il fasse connoître qu'il protége les innocens, et qu'il punit sévèrement les pécheurs. » Les savans ne sont pas d'accord sur l'authenticité des titres des pséaumes; quelques-uns les regardent comme inspirés, et faisant partie des saints cantiques, dont ils sont la clef; et quelques autres les rejettent absolument comme très-peu importans pour l'intelligence du texte, et ajoutés au hasard. Entre ces deux sentimens, il y a un milieu sûr à tenir, qui est de se servir des lumières qu'on peut tirer de quelques-uns de ces titres, pour découvrir l'occasion qui a fait composer le pseaume, et pour déterminer la matière qui y est renfermée, sans les regarder comme des garans sûrs et infaillibles. Le livre des Pseaumes est regardé avec justice comme le précis de l'Écriture-Sainte. Il contient, dit *St. Augustin*, tout ce que l'on trouve dans les autres livres sacrés : *Psalmorum liber quæcumque utilia sunt ex omnibus continet.* Les nations infidelles sont, comme nous, frappées de la beauté de divers Pseaumes; elles en ont des versions dans leurs langues. *Spon* parle dans ses *Voyages*, d'une *Traduction* de plusieurs *Pseaumes* en vers Turcs, composée par un renégat Polonois, nommé *Halybeg*. Les versions et les commentaires qui en ont été publiés dans les autres langues, seront indiqués dans les divers articles de ce Dictionnaire.

II. DAVID Ier, roi d'Écosse, fit, pendant 21 ans qu'il occupa le trône, le bonheur de ses sujets. Il rendit lui-même la justice dans des causes importantes; il punit les juges prévaricateurs; il dota le clergé de ses états, et mourut le 11 mai 1153. On a uni son nom à ceux des saints honorés particulièrement en Écosse. Son petit-fils *Macolm IV* lui succéda.

III. DAVID II, roi d'Écosse, fils de *Robert Brus*, fut couronné en 1329. Il étoit enfant. Il régna d'abord sous la tutelle du comte de *Murrai*. Édouard *Bailleul*, fils de Jean *Bailleul*, qui avoit pris le titre de roi d'Écosse, voulant faire valoir les droits de son père sur ce royaume, y entra avec une nombreuse armée, remporta plusieurs victoires, et força *David* de se retirer en France. Les Écossois, honteux de sa fuite, le rappelèrent, le remirent sur le trône, et l'obligèrent de déclarer la guerre aux Anglois, qui avoient soutenu *Édouard*. Mais cette seconde guerre ne fut pas plus heureuse que la première : *David* fait prisonnier par les troupes d'Angleterre, en 1346, n'obtint sa

liberté qu'à force d'argent, et après une captivité de 10 années. Ce prince infortuné mourut en 1371, à 47 ans. C'étoit un roi juste et humain, qui manqua plutôt de fortune que de prudence. Il ne laissa point de postérité de *Jeanne*, fille d'*Édouard II*, roi d'Angleterre.

IV. **DAVID** *ou* le Prête-Jean, roi d'Éthiopie, fils de *Nahu*, succéda à son père en 1507. Il remporta de grandes victoires sur ses ennemis, et envoya des ambassadeurs à *Emmanuel*, roi de Portugal, et au pape *Clément VII*. Son règne fut d'environ 36 ans. Les titres qu'il prenoit tenoient beaucoup de l'emphase orientale. Les voici : David *aimé de Dieu, colonne de la foi, du sang et de la lignée de* Juda; *fils de* David, *fils de* Salomon, *fils de la colonne de* Sion, *fils de la semence de* Jacob, *fils de la main de* Marie, *fils de* Nahu, *par la chair; Empereur de la grande et haute Éthiopie, et de tous les royaumes et états*, etc. etc.

V. **DAVID**, de la famille impériale des *Comnène*, dernier empereur de Trébisonde, ayant succédé à *Jean* son frère, fit alliance avec *Usum-Cassan*, roi de Perse. *Mahomet II*, après la prise de Constantinople en 1453, tourna ses armes contre *David*, et le détrôna. Ce malheureux prince fut conduit à Constantinople. On dit que *Mahomet II*, qui s'étoit engagé par la capitulation à lui conserver un apanage considérable, se dispensa de tenir sa parole, en lui proposant d'embrasser le Mahométisme, sous peine d'être massacré avec ses fils. *David* aima mieux mourir que de renoncer à sa religion. On ajoute que *Mahomet*, pour augmenter les horreurs de sa mort, le rendit témoin de la circoncision de l'un de ses fils, qui se sauva en Perse et ensuite à Mania dans la Laconie. Ce prince fugitif s'appeloit *Nicéphore*. Les Maniotes, peuple qui est un reste des anciens Spartiates, le déclarèrent *Protogeros*, c'est-à-dire premier sénateur : dignité qui demeura héréditaire dans sa famille, et qui fut transmise à sa postérité. L'un de ses descendans, *Démétrius Comnène*, étoit dernièrement capitaine de cavalerie en France. *Voyez* le *précis historique de la Maison impériale des Comnène;* Amsterdam (Paris), 1784, in-12.

VI. **DAVID**, duc de Rothsai, fils de *Robert III* roi d'Écosse, devoit succéder à son père, lorsque son cruel oncle, le duc d'Albanie, le fit enfermer et assassiner dans le vieux château de Falkland. La vie de ce jeune prince fut prolongée pendant quelque temps par la charité de deux femmes, dont l'une lui passoit à travers les grilles de sa prison des gâteaux d'avoine, l'autre le nourrissoit avec du lait qu'elle lui versoit par le moyen d'un tuyau. Mais elles furent toutes les deux découvertes et mises à mort par ordre du tyran.

VII. **DAVID-el-David**, faux Messie des Juifs, vers l'an 933, persuada à sa nation qu'il alloit la rétablir dans Jérusalem, et la délivrer du joug des infidelles. Il leva l'étendard de la révolte contre le roi de Perse, qui s'étant saisi de lui, exigea qu'il donnât une marque de son pou-

sin. *David* répondit qu'il s'offroit à avoir la tête coupée, et qu'après le supplice il revivroit aussitôt; mais ce fourbe ne fit cette demande, que pour éviter de plus grands tourmens. On le mit en prison; il s'échappa. Il fallut, pour se délivrer de ce fourbe, que son beau-père, gagné par de grandes sommes d'argent, le poignardât pendant la nuit. Les Juifs, en haine de leur imposteur, furent accablés en Perse de toutes sortes de taxes et d'impôts, et réduits à la dernière misère.

VIII. DAVID, le plus grand philosophe de l'Arménie, florissoit vers le milieu du cinquième siècle. Il puisa à Athènes les connoissances de la langue et de la philosophie des Grecs. Il traduisit ceux de leurs livres qu'il jugea les plus utiles. Loin de suivre avec superstition *Platon* ou *Aristote*, comme nos docteurs Européens des siècles d'ignorance, il choisit dans l'un et dans l'autre ce qui lui parut le plus vrai et le plus judicieux, en réfutant en même temps leurs erreurs. On conservoit ses *Écrits* dans la bibliothèque du roi. Ils sont méthodiques autant que solides. Son style est coulant, exact et précis.

IX. DAVID GANZ, historien Juif du XVIe siècle, dont on a une Chronique en hébreu, intitulée: *Tsemath David*, qui est rare; Prague, 1592, in-4.° *Vorstius* en a traduit une partie en latin, avec des notes; Leyde, 1644, in-4.°

X. DAVID DE POMIS, médecin Juif du 16e siècle, se disoit d'une ancienne famille de la tribu de *Juda*. On a de lui: I. Un traité *De Senum affectibus*, Venise, 1588, in-8.° II. *Dictionnaire de la Langue Hébraïque et Rabbinique*, en hébreu et en italien, publié à Venise en 1587, in-fol., fort utile à ceux qui veulent lire les rabbins, et plein de savantes remarques sur la littérature des Juifs.

XI. DAVID DE DINANT, hérétique, vers le commencement du XIIIe siècle, étoit disciple d'*Amauri*, et enseignoit que Dieu étoit la matière première. Son système étoit assez semblable à celui de *Spinosa*. Il a été réfuté par *St. Thomas* et par d'autres théologiens.

XII. DAVID, (Georges) hérétique, natif de Gand, fils d'un bateleur, s'imagina, vers l'an 1525, qu'il étoit le vrai Messie, le 3e *David*, né de Dieu non par la chair, mais par l'esprit. Le Ciel, à ce qu'il disoit, étant vide, il avoit été envoyé pour adopter des enfans dignes de ce royaume éternel, et pour réparer Israël, non par la mort comme *Jésus-Christ*, mais par la grace. Avec les Sadducéens, il rejetoit la vie éternelle, la résurrection des morts, et le dernier jugement; avec les Adamites, il réprouvoit le mariage, et approuvoit la communauté des femmes; et avec les Manichéens, il croyoit que le corps seul pouvoit être souillé, et que l'ame ne l'étoit jamais. La guerre que les Catholiques firent aux sectateurs de ce visionnaire, l'obligea de passer à Bâle, où il mourut en 1556. Pour couronner ses rêveries, il promit en mourant, à ses disciples, qu'il ressusciteroit 3 jours après. Le sénat de Bâle fit déterrer son cadavre le 3e jour, et le fit brûler avec ses

écrits, tristes monumens du plus absurde fanatisme.

XIII. DAVID, (Jean-Pierre) chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen, et membre de l'académie de cette ville, est mort le 19 août 1784. Les ouvrages qu'il a produits sur l'exercice de son art sont savans et utiles. Ils ont pour titre : I. *Recherches* sur la manière d'agir de la saignée, 1763 in-12. II. *Dissertation* sur ce qu'il convient de faire pour diminuer ou supprimer le lait des femmes, 1763 in-12. III. *Observations* sur la nature, les causes et les effets des épidémies varioliques, Paris, 1764, in-12. IV. *Dissertatio de sectione cæsareâ*, 1766, in-4.° V. *Dissertation* sur le mécanisme et les usages de la respiration, 1766, in-12. VI. *Dissertation* sur la cause de la pesanteur, Amsterdam, 1767, in-8.° VII. *Traité* de la nutrition et de l'accroissement, Rouen, 1771, in-8.° VIII. *Dissertation* sur les effets du mouvement et du repos dans les maladies chirurgicales, Rouen, 1779, in-12. IX. *Observations* sur la nécrose, 1782, in-8.°

XIV. DAVID, (Nicolas-Joseph) mort à Paris le 5 août 1784, remplit avec distinction la place de professeur au collége de Montaigu. Il a réfuté dans un volume in-12, publié en 1730, l'opinion d'un philosophe Cartésien sur la présence réelle dans l'Eucharistie.

DAVIDIS, (François) Socinien Hongrois, sur-intendant des églises réformées de Transylvanie, mourut enfermé dans le château de Dève, l'an 1579. C'est un des héros des Unitaires. Il avoit été Luthérien, Sacramentaire, Arien, Trithéiste, Samosatien, etc. Il reste de quelques ouvrages dans la *Bibliotheca Fratrum Polonorum*, remplis de blasphêmes et de contradictions, mais assez bien écrits.

I. DAVIES, (Jean) poëte Anglois né en 1570, parvint par ses talens à la place de *Lord chief justice* (premier juge) du banc du roi ; mais il mourut subitement en 1626, avant d'en avoir pris possession. Il passoit pour être plus versé dans les lettres que dans la jurisprudence. La liste de ses ouvrages, donnée par *Wood* dans ses *Athenæ oxon*, est très-nombreuse. Son poëme, intitulé *Nosce te ipsum*, est le premier poëme philosophique qui ait paru en Angleterre : le style en est pur et soigné. Il est sur-tout heureux dans ses comparaisons.

II. DAVIES, (Jean) chanoine d'Ely, né à Londres en 1679, mort en 1731, a donné de savantes éditions de *César*, de *Maxime de Tyr*, de *Minutius Félix*, des ouvrages philosophiques de *Cicéron*. Celle-ci est en six vol. in-8°, 1709 à 1728.

I. DAVILA, (Henri-Catherine) d'une famille illustre du royaume de Chypre, naquit à Succo dans le Padouan, en 1576. *Antoine Davila* son père, connétable de Chypre, fut obligé de quitter cette isle pour se dérober à la tyrannie des Turcs, qui s'étoient rendus maîtres de son pays en 1570 et 1571. Son fils alla chercher des secours à Avila en Espagne, où il avoit des parens. Comme il n'en put tirer aucun soulagement, il vint

la France, et se fit connoître avantageusement à la cour de *Henri III* et de *Henri IV*. Il se signala sous ce dernier prince, devant Honfleur en Normandie, et devant Amiens où il fut blessé. Depuis, il se retira à Venise, et reçut du sénat de quoi subsister en homme de sa condition. Il fut tué d'un coup de pistolet dans un voyage qu'il faisoit par ordre de la république ; c'étoit vers l'an 1631. Il étoit âgé d'environ 55 ans. *Davila* avoit avec lui un fils, âgé de 18 ans, qui se jeta sur le meurtrier et le mit en pièces. Il laissa quatre garçons et cinq filles. Ce fut à Venise qu'il travailla à son *Histoire des Guerres Civiles de France*, en XV livres, depuis la mort de *Henri II*, en 1559, jusqu'à la paix de Vervins, en 1598. Cet historien sait attacher ses lecteurs, par la manière dont il rend les détails, et par l'heureux enchaînement de ses récits. Il peint supérieurement un assaut, une bataille, une émeute populaire. Ses descriptions topographiques, telles que le plan intérieur et extérieur d'une ville, l'aspect général du pays, le tableau particulier de chacune de ses parties, sont chez lui d'une vérité frappante. Il rend nettement une négociation ; il saisit la finesse du dialogue, l'à-propos des réponses, les ruses des interlocuteurs, et présente adroitement les gestes, les coups d'œil et tous ces mouvemens involontaires qui trahissent quelquefois les négociateurs les plus habiles. Il cherche sur-tout à pénétrer dans l'esprit des princes ; et ne le devine pas toujours. Il auroit reçu plus d'éloges, s'il en avoit moins donné à son héroïne *Catherine de Médicis*, bienfaitrice de sa famille ; (c'est en l'honneur de cette princesse et de *Henri III*, qu'il avoit été nommé *Henri-Catherine*, ou *Catherin* ;) et s'il avoit retranché de son Histoire quelques harangues, que ce siècle philosophe place au nombre des mensonges oratoires. On lui reproche aussi quelques erreurs dans l'orthographe des noms propres des villes et des hommes. Le président *de Thou* et lui ont travaillé quelquefois sur des relations partiales, comme sont presque toujours celles que la curiosité, la malignité ou l'amour de la nouveauté font courir avant qu'on ait approfondi les événemens. Chacun d'eux a adopté celles qui étoient le plus selon son goût. On peut donc se défier de *Davila*, quand il cite des faits favorables à la cour ; et du président *de Thou*, quand il parle contre elle. L'*Histoire* de *Davila*, écrite en italien, fut imprimée au Louvre l'an 1644, en 2 vol. in-fol. ; à Venise, 1733, 2 vol. in-fol. ; et Londres, 1755, 2 vol. in-4.° *Baudouin* et l'abbé *Mallet* l'ont mise en françois : la traduction du dernier, qui n'a pas entièrement éclipsé l'autre, a paru depuis sa mort. *Pierre-François Cornazano* a publié, en 1743, à Rome, une traduction latine du même ouvrage, en 3 vol. in-4.°

II. DAVILA, (Pierre-François) directeur du cabinet d'histoire naturelle à Madrid, et membre de l'académie de Berlin, mort au commencement de 1785, cultiva, avec succès, la conchyliologie et la minéralogie. Il entretenoit une correspondance suivie avec les savans de l'Europe, qui faisoient cas de ses

lumières, et aimoient son caractère officieux. Le catalogue de son cabinet, publié en 3 vol., est estimé des naturalistes.

III. DAVILA, *Voyez* AVILA.

D'AVILER, *Voy.* AVILER (d').

DAVIS, (Jean) navigateur Anglois, parcourut, en 1585, l'Amérique septentrionale, pour trouver un passage de là aux Indes orientales ; mais, pour tout succès de trois voyages qu'il y fit, il découvrit un détroit, auquel il donna son nom, et il périt dans une expédition aux Indes en 1604. *Voyez* MINUTIUS FÉLIX.

D'AVIRON, *Voy.* AVIRON.

DAVITY, (Pierre) gentilhomme du Vivarais, né à Tournon en 1573, s'est fait connoitre par un ouvrage qui parut d'abord sous le titre d'*État et Empire du Monde*, en 1 vol. in-folio : livre fort au-dessous du médiocre. *Ranchin* et *Rocolès* augmentèrent cette compilation de 5 vol., et ne la rendirent que plus mauvaise. *Davity* mourut à Paris, en 1635, à 63 ans.

DAULIS, (Mythol.) nymphe qui habitoit, dit-on, les environs de Daulie, ville à laquelle elle donna son nom.

DAULLÉ, (Jean) célèbre graveur, né à Abbeville en 1707, mort à Paris en 1763, a gravé d'après le *Corrége*, *Boucher*, et a laissé divers portraits d'hommes célèbres. Il excelloit dans cette partie. On distingue le portrait de la comtesse de *Feuquière*, fille de *Mignard*, celui de *Maupertuis*, ceux des fils de *Rubens*, la *Magdelaine* au désert, l'*Amour* d'après *Vandick*.

DAUMAT, *Voyez* Do[illegible] (Jean).

DAUMIUS, (*Christian*) natif de Misnie, recteur [illegible] collége de Zwickau, mourut [illegible] 1687, à 75 ans, avec la réputation d'un des plus grands littérateurs de son siècle. Il savoit les langues mortes et vivantes. On lui doit des *Éditions* de beaucoup d'*ouvrages de l'antiquité*, et plusieurs autres écrits, témoignage de son ardeur pour le travail, encore plus que de la supériorité de ses talens. Les plus estimés sont : I. *Tractatus de causis amissarum quarumdam Linguæ Latinæ radicum*, 1642, in-8.° II. *Indagator et restitutor Græcæ Linguæ radicum*, in-8.° III. *Epistolæ* ; Iène, 1670, in-4° ; Dresde, 1677, in-8.° IV. Des *Poésies*, etc.

DAUN, (Léopold, comte de) prince de Tiano, chevalier de la Toison d'or, grand'croix de l'ordre de *Marie-Thérèse*, feld-maréchal, ministre d'état, président du conseil aulique de guerre, naquit en 1705, d'une famille ancienne et illustre. Il fut colonel d'un régiment d'infanterie en 1740, et se distingua dans la guerre que *Marie-Thérèse* eut à soutenir pour conserver les états que *Charles VI* lui avoit laissés. La guerre suivante lui procura une réputation plus brillante encore. Le prince *Charles de Lorraine* étoit assiégé dans Prague ; *Daun*, à la tête d'une armée rassemblée à la hâte, prend la résolution de faire lever le siége, combat le roi de Prusse à Chotzemitz, le 18 juin 1757, et remporte une victoire complette. C'est à cette occasion que l'impératrice-reine établit l'ordre militaire qui porte son

nom. La bataille de Hochkirchen, en 1758, ajoute de nouveaux lauriers à ceux du libérateur de Prague. En 1760, il fit lever, au roi de Prusse, le siége de Dresde, par une suite de mesures profondément méditées, qui avoient déjà délivré Olmutz en 1758. Il attaqua, en 1759, les Prussiens à Pirna, enleva toute l'armée commandée par le général *Finck*, et la fit prisonnière de guerre. Il n'eut pas le même bonheur à Siplitz, près de Torgau, en 1760, où l'ennemi, déjà vaincu, reprit, après qu'une blessure dangereuse eut fait retirer le maréchal, une supériorité qui décida la victoire en sa faveur. La paix de Hubersbourg vint mettre en 1763 fin à ses succès. Il mourut à Vienne le 5 février 1766, à 61 ans, avec la réputation d'un général expérimenté, brave, circonspect, prévoyant, examinant toutes les démarches de son ennemi avant de se décider à un combat; humain et compatissant, alliant les vertus chrétiennes avec les vertus militaires. Les occasions où la prudence étoit plus nécessaire que l'activité, lui ont été particulièrement favorables. Son coup d'œil étoit sûr; mais, quand le besoin du moment ne lui permettoit pas la maturité de la réflexion, il avoit de la peine à prendre un parti vigoureux. Aussi ses victoires furent souvent sans effet, et les vaincus, par des manœuvres hardies et rapides, réparèrent quelquefois leur défaite avant que la renommée l'eût publiée.

DAUNUS, fils de *Pilumnus* et de *Danaé*, se transporta de la Dalmatie dans la Pouille. Il eut un fils nommé comme lui, qui, ayant épousé *Vénilie*, devint le père de *Turnus*, rival de gloire d'*Énée*.

DAVOT, (Gabriel) né à Auxone en 1677, professeur en droit dans l'université de Dijon, mort en 1743, laissa un monument de son savoir. C'est son *Institution au Droit François*, publiée en 1751, 6 vol. in-12, par *Bannelier* son confrère. Les matières y sont traitées suivant la jurisprudence du parlement de Dijon.

DAUPHIN-BERAUD, (appelé le *Sire de Combronde*) étoit fils de *Jean de l'Espinasse*, chevalier, sire dudit lieu, et de *Blanche-Dauphine*, dame de Saint-Ilpise et de Combronde. A la mort de sa mère, il quitta le nom de *l'Espinasse*, et prit le nom de *Dauphin*, pour posséder les biens de cette maison. Dans sa jeunesse, il servit en Guienne, sous le comte de *Foix*, avec ses francs-archers, et les volontaires de Saint-Ilpise et de Combronde, qu'il y conduisit par ordre de son père. En 1470, il accompagna *Guillaume Cousinot*, le comte *Dauphin d'Auvergne* son parent, et le comte de *Comminges*, dans la guerre de Bourgogne. *Louis XI* lui donna sa confiance en Auvergne: il le fit chambellan, et général de l'armée qu'il envoyoit, en 1475, contre le comte de *Roussi*, maréchal de Bourgogne. Il avoit, sous ses ordres, le ban d'Auvergne, celui des terres du duc de *Bourbon*, celui de Beaujolois, et les francs-archers et volontaires de *Géoffroi de Chabannes*. Il se conduisit avec toute la prudence d'un grand général,

et battit l'armée du maréchal de Bourgogne, le 21 juin, à Mont-Reuillon, près la rivière d'Yonne en Nivernois. Le comte de *Roussi* fut prisonnier de *Dauphin* : ses héritiers plaidèrent pour se faire payer de la rançon du maréchal, qui lui appartenoit ; et le 24 février 1499, il y eut arrêt du parlement en leur faveur. Les deux maisons se réunirent, par l'alliance d'*Antoinette d'Amboise* sa petite-fille, avec *Louis*, prince de Luxembourg, comte de *Roussi*. *Dauphin-Beraud* épousa, en premières noces, *Antoinette de Chazeron* ; et, en secondes, *Antoinette de Polignac*. De la 1re, il eut *Louise*, femme de *Jacques de Miolans*, gouverneur du Dauphiné ; de la 2e, il eut *Françoise*, femme de *Guy d'Amboise*, sire de Ravel. Il mourut en 1490, bailli du Velay.

DAUPHIN, (Pierre) *Voyez* DELPHINUS.

DAUSQUAI, (Claude) *Dausqueius*, né à Saint-Omer, Jésuite, puis chanoine de Tournai, mourut le 17 janvier 1644. Ce savant connoissoit fort bien le latin et le grec ; mais il écrivoit assez mal. Son style est affecté, obscur, et rempli de vieilles phrases. On a de lui divers ouvrages ; les plus rares sont : I. *Traité de l'Orthographe Latine*, Tournai, 1632, 2 vol. in-fol. Il y en a des exemplaires qui ont des titres de Paris, 1677. II. *Terra et Aqua, seu Terræ fluctuantes*, Tournai, 1633, in-4°, etc. De petites isles flottantes près de Saint-Omer lui fournirent l'occasion d'écrire avec une très-grande érudition, toutes les singularités observées au sein des mers. III. Il a traduit en latin les *Harangues* de *St. Basile* de *Séleucie*, et y a ajouté des notes, 1604, in-8°. IV. On lui doit encore un commentaire sur *Quintus Calaber*, 1614, in-8.° Il combattit l'opinion de quelques cordeliers qui soutenoient que *St. Joseph* et *St. Paul* avoient été sanctifiés dès le ventre de leur mère.

DAUTHEVILLE DES AMOURETTES, (*Charles-Louis*) lieutenant-colonel des grenadiers royaux, né à Paris *en 1716*, mort vers 1762, est auteur d'un *Essai sur la Cavalerie*, 1756, in-4°, et de quelques autres écrits sur l'art militaire.

D'AUTREAU, D'AUVIGNY. *Voyez* AUTREAU et AUVIGNY.

DAZÈS, (l'Abbé) de Bordeaux, mort à Naples *en 1766*, prit parti dans l'affaire des Jésuites, en faveur desquels il publia divers écrits. I. *Le Compte rendu des Comptes rendus*. II. *Il est temps de parler*. Comme cet écrit parut dans le temps que les Jésuites étoient chassés d'Espagne, un homme qui faisoit le plaisant à contre-temps (puisqu'on ne doit jamais rire des malheureux), dit qu'on auroit dû l'intituler : *Il est temps de partir*. III. *Le Cosmopolite*... Ces ouvrages pourroient être plus modérés.

DÉAGEANT DE SAINT-MARCELLIN, (Guichard) fut d'abord clerc de *Barbin*, que le maréchal *d'Ancre* avoit fait contrôleur-général des finances. *Arnauld d'Andilli* le fit ensuite connoître au duc de *Luynes*. *Déageant* s'acquit la faveur de ce duc en le servant utilement contre le

maréchal *d'Ancre*, son bienfaiteur. On le chargea de plusieurs commissions et négociations importantes, dont il s'acquitta avec succès. Devenu veuf, *Louis XIII* voulut lui donner l'Évêché d'Évreux; mais *Déageant* préféra un second mariage, et les intrigues de la politique, aux dignités et à l'état ecclésiastique. Il fit néanmoins paroître beaucoup de zèle contre les Calvinistes: ce qui fit dire au cardinal *de Richelieu*, que *s'il avoit terrassé l'hérésie*, Déageant *pouvoit se vanter de lui avoir donné le premier coup de pied.* — *Déageant* essuya les caprices de la fortune, après en avoir éprouvé les faveurs. Il fut disgracié, et eut ordre de se retirer en Dauphiné, où il mourut l'an 1639, dans un âge assez avancé, premier président de la chambre des Comptes. On a de lui des *Mémoires envoyés au Cardinal* de Richelieu, *contenant plusieurs choses particulières et remarquables arrivées depuis les dernières années du roi* Henri IV, *jusqu'au commencement du ministère de M. le Cardinal* de Richelieu; c'est-à-dire jusqu'en 1624. Ces mémoires furent imprimés à Grenoble en 1668, in-12, par les soins de son petit-fils: on les trouve aussi dans les *Mémoires particuliers pour l'Histoire de France*, 1756, 3 vol. in-12. Ils manquent quelquefois de fidélité dans les faits, et presque toujours d'élégance dans le style; mais il y a des choses curieuses.

DEBÉZIEUX, (Balthasar) né à Aix en 1655, d'un avocat, fut consul et procureur du pays en 1692. Il étoit né pour des emplois plus considérables et plus difficiles à remplir. L'étude du droit à laquelle il s'étoit appliqué toute sa vie, avoit déjà fait de lui un grand jurisconsulte. Il mit à profit ses lumières dans l'office de président de la chambre des enquêtes du parlement d'Aix, dont il fut revêtu en 1693. Il ne porta jamais aucune opinion, qu'il ne la soutînt par les principes de la loi, qu'il possédoit parfaitement. Il rédigeoit dans son cabinet les questions qu'il avoit jugées au palais, et en a composé 4 gros vol. in-folio, tous écrits de sa main. Il a eu soin de joindre aux arrêts rendus sur ces questions, les motifs qui l'avoient déterminé dans sa décision. Cet ouvrage a été imprimé à Paris, 1750, en 1 vol. in-fol., comme une continuation de *Boniface*, arrêtiste du parlement d'Aix, avec lequel il a une liaison naturelle. Cet habile magistrat mourut en 1722, à 67 ans, également regretté des gens de bien et de ses confrères.

DÉBONNAIRE, (Louis) né à Troyes, entra dans la congrégation de l'Oratoire, dont il sortit dans la suite. Il étoit prêtre, et mourut en 1752, à Paris, dans le jardin du Luxembourg, de mort subite, dans un âge avancé, qui avoit, dit-on, affoibli son esprit. On a lui: I. Une *Imitation*, avec des réflexions, in-12. II. *Leçons de la Sagesse*, 3 vol. in-12, bon livre; mais la sagesse y parle avec peu d'onction, quelquefois avec peu de clarté. III. *L'Esprit des Lois quintessencié*, 2 vol.; mauvaise critique, moitié sérieuse, moitié bouffonne, où la matière est traitée trop superficiellement, et l'auteur de

l'*Esprit des Lois* trop lestement. IV. *La Religion Chrétienne méditée*, avec le P. *Jard*, 6 vol. V. *La Règle des devoirs*, 4 vol. in-12; et différens ouvrages en faveur de la constitution. L'abbé *Débonnaire* étoit un homme grand, sec et maigre, qui avoit de l'imagination et des connoissances, mais qui étoit trop porté à critiquer et à désapprouver ceux qui ne pensoient pas comme lui.

I. DÉBORA, femme de *Lapidoth*, prophétesse des Israélites, ordonna de la part de Dieu, à *Barach*, fils d'*Abinoëm*, de marcher contre *Sizara*, général des troupes de *Jabin*. *Barach* ayant refusé, à moins que la prophétesse ne vînt avec lui, elle y consentit, battit le général ennemi, et chanta un célèbre *Cantique* en action de graces de sa victoire, vers l'an 1285 avant J. C. Un auteur a cru ce cantique connu d'*Homère* et le germe de son Iliade. *Débora* gouverna pendant 40 ans avec sagesse le peuple Hébreu. On a remarqué que l'Écriture-sainte qui blâme la défiance de *Moïse*, l'imprudence de *Josué*, l'incontinence de *Samson*, la chûte de *David*, la prodigalité de *Salomon*, n'a trouvé rien à reprendre dans *Débora*.

II. DÉBORA, femme du rabbin *Ascaliel*, Juif établi à Rome au commencement du 17e siècle, réussit dans la poésie italienne, et a traduit en vers plusieurs pièces de l'hébreu. Ses œuvres ont été imprimées à Venise en 1602 et 1609.

DEBURE, (Guillaume François) libraire de Paris, très-versé dans la connoissance des livres rares, est connu par sa *Bibliographie instructive*, 1763, [illegible] vol. in-8° ou in-4°, et par son *Catalogue* de M. *Gaignat*, deux vol. in-8.° On lui reprocha quelques fautes bien pardonnables; mais la plus grande faute c'est d'attacher quelque prix à une foule de bouquins que personne ne peut lire. Il y a quelques bons ouvrages peu communs; mais il est une foule d'autres productions, qui ne doivent leur rareté qu'à leur médiocrité; et c'est ce que *Debure* et les autres bibliographes n'ont presque jamais distingué. Ce libraire mourut à Paris le 15 juillet 1782, à 50 ans. *Née* a publié en 1782 un *Supplément* à la table de sa *Bibliographie*. C'est en même temps un *errata* pour ce livre.

DÈCE, (*Cnéïus Metius Quintus Trajanus* DECIUS) né l'an 201 à Bubalie, dans la Pannonie inférieure, avec l'air et le cœur d'un héros. Il s'avança dans les armes, et parvint aux premiers grades. Il y eut en 246 une révolte de soldats dans la Mœsie. L'empereur *Philippe* l'envoya pour punir les coupables; mais, au lieu de le faire, il se fit proclamer empereur, et marcha en Italie contre son bienfaiteur. La mort de *Philippe* et de son fils, dont il souilla sa main, lui assura l'empire. Le nouvel empereur se signala contre les Perses et les Goths qui désoloient la Mœsie et la Thrace. Il périt en poursuivant ce dernier peuple. Ses troupes ayant plié dans une surprise, il poussa son cheval dans un marais profond, où il s'enfonça. « On rapporte de lui en cette triste occasion, dit *Crevier*, un trait de fermeté et de grandeur d'ame, tout semblable à celui que l'histoire loue dans

Crassus au milieu de ses infortunes vis-à-vis des Parthes. On dit que le fils aîné de *Dèce*, qu'il venoit d'élever au rang d'auguste, ayant été tué dans le combat, ce père généreux, loin de succomber à la douleur, entreprit de consoler ses troupes, et de les animer à bien faire, en leur disant que la perte d'un soldat n'étoit pas la ruine d'une armée. Son courage lui fut inutile dans l'affreuse position où il se trouvoit. Enfoncé dans la fange, percé de traits par un ennemi qui tiroit de loin sans se commettre, *Dèce*, son fils et toute l'armée Romaine, soldats et officiers, périrent, sans qu'il en échappât un seul. C'est ainsi que la justice divine vengea le sang de ses saints, cruellement répandu par ce violent persécuteur. » Le règne de *Dèce* ne dura qu'un peu plus de deux ans. Sa mort arriva à la fin de novembre, ou au commencement de décembre de l'an de J. C. 251. Il laissa un fils, *Hostilien*, qui fut la victime de la perfidie de *Gallus*. Il paroît que *Dèce* estimoit la décence dans la conduite, et souhaitoit la réforme des mœurs. *Trébellius Pollio* rapporte que *Dèce* étant en Illyrie, écrivit au sénat pour ordonner l'élection d'un censeur, et que le choix de la compagnie tomba sur *Valérien*, qui fut depuis empereur. Les historiens, en blâmant son ambition, ont beaucoup loué son courage et son amour pour la justice. Son esprit étoit solide, délié, actif, propre aux affaires ; ses mœurs étoient réglées, et il les avoit perfectionnées par l'étude. Le sénat le déclara, par un décret, *égal à Trajan*, et l'honora du titre de *Très-bon*. Il ne mérita pas ce titre dans la persécution violente qu'il fit aux Chrétiens, qui ont détesté sa barbarie. Il employa le fer et le feu contre eux, en haine de *Philippe* qui les avoit aimés et protégés.

DÉCEBALE, roi des Daces, prince également sage et vaillant, eut des succès heureux contre l'empereur *Domitien*, et battit deux de ses généraux ; mais *Trajan* l'ayant vaincu, il fut obligé de demander la paix. Il l'obtint de l'empereur et du sénat. *Décebale* reprit bientôt les armes, et voulut soulever les princes voisins contre les Romains. *Trajan* marcha de nouveau contre lui, et après avoir défait ses troupes en différentes occasions, il l'obligea à se tuer, 105 ans après J. C. Le vainqueur fit porter la tête du vaincu à Rome, et érigea la Dacie en province Romaine.

DÉCENTIUS, (Magnus) frère de *Magnence*, fut fait César, et eut le commandement des troupes dans les Gaules ; mais ayant été battu par les Germains, et consterné de la mort de son frère, il se pendit de désespoir à Sens, en 373.

DECHARLES, *Voyez* CHALES (de).

DÉCIANUS, (Tibérius) jurisconsulte d'Udine, au XVIe siècle, dont on a des *Consultations* et d'autres ouvrages en cinq vol. in-fol. Il mourut en 1581, à 73 ans. Sa réputation n'a point passé jusqu'à nous : car il est très-peu connu aujourd'hui.

DÉCIMA, (Mythol.) déesse des Romains, dont la charge étoit de garantir le fétus de tout danger, dès qu'il approchoit du 9e mois.

I. DÉCIUS-MUS, (Publius) consul Romain, manifesta de bonne heure son courage. Il n'étoit que simple tribun dans l'armée, lorsqu'il tira le consul *Cornélius* d'un pas désavantageux, et eut beaucoup de part à la victoire remportée sur les Samnites. Consul avec *Manlius Torquatus*, l'an 340 avant J. C. il se dévoua aux Dieux infernaux dans la bataille donnée contre les Latins. *Décius-Mus*, son fils, héritier des vertus et de la superstition de son père, se dévoua aussi à la mort durant son 4e consulat. Son petit-fils imita son exemple dans la guerre contre *Pyrrhus*. Si l'on en croit un auteur, le dévouement de ce consul fut d'autant plus glorieux, que *Pyrrhus* lui avoit fait dire que s'il s'avisoit de le faire, on seroit sur ses gardes pour ne pas lui donner la mort; mais qu'on le prendroit vivant, pour le punir du dernier supplice. Celui qui se sacrifioit, après quelques cérémonies et quelques prières que faisoit le pontife, s'armoit de toutes pièces, et se jetoit dans le fort de la mêlée. Il en coûtoit la vie à l'enthousiaste; mais sa superstition, secondée par les troupes auxquelles elle donnoit un nouveau courage, sauvoit quelquefois la patrie.

DÉCIUS, empereur. *Voyez* DÈCE.

II. DÉCIUS, (Jean Barovius) né à Tolnu, voyagea en Hongrie, en Moldavie, en Russie, en Pologne et en Prusse, et a publié le récit de ses voyages en vers, sous ce titre : *Hodœporicon itineris Transylvanici*, 1587, in-4.° On lui doit encore un *Abrégé* du droit public d'Allemagne et de Hongrie, et un recueil de maximes, intitulé : *Adagia latino-Hungarica*. Ce savant est mort à la fin XVIe siècle.

III. DÉCIUS, (Philippe) jurisconsulte Milanois, professeur en droit à Pise et à Pavie, obtint la chaire de Pise à l'âge de 21 ans. S'étant avisé de soutenir les décisions du concile de cette ville, lorsqu'il professoit à Pavie, *Jules II* l'excommunia, et sa maison fut pillée. Contraint de se retirer en France, il obtint de *Louis XII* une chaire à Valence, et une charge de conseiller au parlement de Grenoble. Il mourut à Sienne en 1535, à 80 ans. On a de lui beaucoup d'ouvrages, dont on a donné plusieurs éditions. Les plus connus sont : I. *Consilia*, Venise 1581, 2 t. in-fol. II. *De regulis Juris*, in-fol. Le célèbre *Dumoulin* a fait des notes sur la plupart des ouvrages de *Décius*.

I. DECKER DE WALHORN, (Jean) né à Fauquemont, dans le duché de Limbourg, en 1583, conseiller au grand-conseil en Brabant, mourut à Bruxelles l'an 1646, à 63 ans. On a de lui : I. *Dissertationum Juris et decisionum Libri duo*. La meilleure édition de cet ouvrage estimable, est celle de Bruxelles, en 1673, in-folio. II. *Philosophus bonæ mentis*, Bruxelles, 1674 in-8.°

II. DECKER ou DECKHER, (Jean) avocat de la chambre impériale, et procureur de la même chambre à Spire. Son principal ouvrage est intitulé : *De scriptis adespotis, pseudepigraphis et supposititiis Conjecturæ*. On le trouve dans le *Theatrum anonymorum et pseudonymorum* de *Placcius*, 1708, in-folio. Il vivoit dans le XVII. siècle.

III. DECKER ou DECKHER, (Jean) Jésuite pieux et savant, né vers 1559, à Hazebrouck en Flandre, enseigna la philosophie et la théologie scolastique à Douai, puis à Louvain. Il fut ensuite envoyé dans la Stirie, et devint chancelier de l'université de Gratz, où il mourut en 1619, à 69 ans. Son principal ouvrage traite de l'année de la naissance et de la mort de J. C. Il est intitulé : *Verificatio, seu Theoremata de anno ortûs ac mortis Domini*. Gratz, 1616, in-4.° On a encore de lui : *Tabula chronographica, à captâ per Pompeïum Jerosolymâ, ad deletam à Tito urbem ;* Gratz, 1605, in-4.° Il avoit une grande érudition, et s'étoit rendu habile dans la chronologie.

IV. DECKER, (Jean-Henri) est auteur d'un livre assez rare, *De Spectris*, Hambourg, 1690, in-12. Il y a eu aussi un DECKER, poëte Anglois, au dernier siècle, célèbre, dans sa patrie, par ses drames.

V. DECKER, (Léger-Charles) doyen de la métropole de Malines, où il mourut en 1723, à 77 ans, étoit né à Mons en 1645. On a de lui une réfutation des systèmes de *Descartes*, intitulé : *Cartesius se ipsum destruens ;* elle fut imprimée en 1675, in-12, à Louvain, où il professoit la philosophie. Il y a quelques observations utiles. L'auteur y soutient que le pape *Zacharie* ne condamna pas *Virgile* pour avoir établi la doctrine des antipodes, mais pour ne pas croire que ces peuples pussent être descendans d'*Adam*. On doit encore à *Decker* une histoire du *Baïanisme* et une autre du *Jansénisme*.

DÉDALE, artiste Athénien, le plus industrieux de son temps, eut *Mercure* pour maître. Il inventa plusieurs instrumens, et fit même des statues supérieures à toutes celles qu'on avoit vues jusqu'alors. Ses grands talens ne l'empêchèrent pas de se livrer aux bassesses de l'envie. *Talus*, fils de sa sœur, inventeur d'une sorte de roue pour les potiers, excita sa jalousie : il le précipita du toit d'une maison. Obligé de s'enfuir, il se réfugia à la cour de *Minos*, roi de Crète. C'est là qu'il construisit le labyrinthe, si célébré par les poëtes. *Dédale* fut la première victime de son invention ; car ayant favorisé les amours de *Pasiphaé*, fille de *Minos*, éprise d'un taureau, c'est-à-dire de quelque seigneur qui portoit le nom de *Taurus*, il fut enfermé avec son fils dans le labyrinthe. Ils en sortirent l'un et l'autre, par le secours des ailes artificielles, qu'il colla à ses épaules et à celles de son fils *Icare* : ces ailes sont probablement les voiles du vaisseau sur lequel il monta pour se sauver. *Cocale*, roi de Camique dans la Sicile, lui donna un asile, où il demeura jusqu'à sa mort. Les poëtes ont donné de grands éloges à *Dédale*. On lui a attribué l'invention de la coignée, du niveau, et des voiles des navires. On a dit que ses statues étoient autant d'automates mouvans au moyen du vif argent qu'ils renfermoient. Il fut le premier sculpteur Grec qui détacha les pieds, les mains et les yeux du bloc. Mais M. *Goguet* pense avec raison que ces ouvrages tant vantés dans l'antiquité, durent la plus grande partie de leur réputation à la grossiéreté et à l'ignorance des siècles dans lesquels ils pa-

rurent. *Pausanias*, qui avoit vu plusieurs de ces statues, avouoit qu'elles étoient choquantes; les proportions en étoient outrées et colossales. Quant à son labyrinthe, on le voit encore aujourd'hui; il n'a rien de merveilleux. « Ce n'est, dit un célèbre observateur, qu'un conduit naturel que des personnes curieuses ont pris plaisir de rendre praticable en faisant agrandir la plupart des routes trop resserrées, pour servir d'asile à plusieurs familles dans les guerres civiles. »

DÉDALION, frère de *Céix*, fut si touché de la mort de *Chioné* sa fille, tuée par *Diane*, à qui elle avoit osé se préférer pour la beauté, qu'il se précipita du sommet du mont Parnasse en bas. *Apollon* le changea en épervier.

DEDEKIND, (Fréderic) Allemand, publia dans le XVIe siècle un ouvrage dans le goût de l'*Éloge de la Folie*, d'*Erasme*. C'est un éloge ironique de l'impolitesse et de la grossièreté, intitulé: *Grobianus, sivè de incultis moribus et inurbanis gestibus*, Francfort, 1558, in-8.° L'auteur paroît avoir eu plus de finesse dans l'esprit, que n'en avoient alors ses compatriotes.

DÉE, (Jean) naquit à Londres en 1527. Il se fit un nom par sa passion pour l'astrologie judiciaire, la cabale et la recherche de la pierre philosophale. Il disoit à ceux qui ne croyoient point à ces inepties: *Qui non intelligit, aut discat, aut taceat.* Après avoir débité ses rêveries en France et en Allemagne, il revint en Angleterre, où, malgré sa science de faire de l'or, il tomba dans une grande misère: c'est le partage ordinaire de tous ceux qui ont été attaqués de la même folie. La reine *Élizabeth*, qui l'avoit rappelé, lui donna quelques secours, et l'honoroit quelquefois du titre de *son philosophe*. Il mourut en 1607, à 81 ans. Il avoit un cabinet rempli de choses curieuses, dont plusieurs étoient de son invention. *Casaubon* a fait imprimer la *plus grande* partie de ses écrits à Londres en 1659, in-fol., et les a ornés d'une savante *préface*. Ce *Recueil*, rare même en Angleterre, est recherché par ceux qui sont curieux de connoître les superstitions et les extravagances auxquelles l'esprit humain s'est abandonné.

DÉJANIRE, (*Mythol.*) fille d'*Œnée*, roi de Calydon en Étolie, fut d'abord fiancée à *Achéloüs*, puis à *Hercule*; ce qui excita une querelle entre ces deux héros. *Achéloüs* ayant été vaincu dans un combat singulier, la jeune princesse fut le prix du vainqueur qui l'emmenoit dans sa patrie, lorsqu'il fut arrêté par le fleuve Évène, dont les eaux étoient extrêmement grossies. Comme il délibéroit s'il retourneroit sur ses pas, le centaure *Nessus* vint s'offrir de lui-même pour passer *Déjanire* sur son dos. *Hercule* y ayant consenti, traversa le fleuve le premier; arrivé à l'autre bord, il apperçut le centaure, qui, loin de passer *Déjanire*, se disposoit à lui faire violence. Alors le héros, indigné de son audace, lui décocha une flèche teinte du sang de l'hydre de Lerne, et le perça. *Nessus*, se sentant mourir, donna à *Déjanire* sa tunique ensanglantée, en lui disant que *si elle pouvoit*

persuader à son mari de la porter, ce seroit un moyen sûr de se l'attacher inviolablement, et de lui donner du dégoût pour toutes les autres femmes. La jeune épouse, trop crédule, accepta ce présent à dessein de s'en servir dans l'occasion. Quelque temps après ayant su qu'*Hercule* étoit retenu en Eubée par les charmes d'*Ione*, fille d'*Eurite*, elle lui envoya la tunique de *Nessus* par un jeune esclave appelé *Lychas*, à qui elle recommanda de dire de sa part à son mari les choses les plus tendres et les plus touchantes. *Hercule*, qui ne soupçonnoit rien du dessein de sa femme, reçut avec joie ce fatal présent; mais il n'en fut pas plutôt revêtu qu'il se sentit déchiré par des douleurs si cruelles, que, devenu furieux, il saisit *Lychas*, et le lança dans la mer, où il fut changé en rocher. Après quoi le héros, toujours en proie aux douleurs qui le dévoroient, et ne pouvant plus les supporter, coupa des arbres sur le mont Æta, en dressa un bûcher, sur lequel s'étant couché, il pria son ami *Philoctète* d'y mettre le feu. Quand *Déjanire* eut appris la mort d'*Hercule*, elle en conçut tant de regret, qu'elle se tua elle-même. Les poëtes disent que de son sang sortit une plante appelée *Nymphée* ou *Héracléon*.

DEJAURE, (N.) littérateur et poëte agréable, mort jeune et subitement en octobre de l'an huit, a laissé au théâtre *le franc Breton*, *Montano*, l'opéra de *Lodoïska* qui a eu du succès. On lui doit encore un éloge de *J. J. Rousseau*, publié en 1792, et quelques romans où la simplicité des détails relève le mérite des situations.

I. DÉICOON, roi des Troyens, étoit un des plus fidelles amis d'*Enée*. Il fut tué par *Agamemnon*, avant la prise de Troie.

II. DÉICOON, (Mythol.) fils d'*Hercule* et de *Mégare*, fut, dit-on, tué par son père à qui *Junon* suscita la fureur étrange qui lui fit consommer ce crime.

I. DÉIDAMIE, fille de *Lycomède*, roi de Scyros, de laquelle *Achille* eut *Pyrrhus*, lorsqu'il étoit caché dans la cour de ce prince.

II. DÉIDAMIE *ou* HIPPODAMIE, fille d'un prince d'Argos, devint la femme de *Pirithoüs*, roi des Lapithes. Ce fut à leurs noces que commença l'affreuse querelle de ces peuples contre les Centaures.

DEIDIER, (Antoine) étoit de Montpellier, professeur en médecine dans l'université de cette ville. Nous avons de lui une dissertation *De morbis venereis*, imprimée en 1723. Cet auteur donne aux maux vénériens un principe plus subtil que solide. Il établit la cause de cette maladie dans la communication d'une infinité de petits animaux, qui, passant du corps infecté à celui qui est sain, y produisent, par leurs morsures venimeuses, tous les maux qu'entraîne la débauche.

DEIDRICH, (George) poëte de Transylvanie, est auteur d'une *Description* en vers de la Hongrie et d'une grande partie de l'Allemagne. Elle a été publiée à Strasbourg en 1589. *Deidrich* est mort à la fin du XVIe siècle.

DÉIMACHUS, père d'*Autolycus*, fut un de ceux qui quit-

tèrent la Thessalie, pour suivre *Hercule* dans sa conquête des Amazones.

DÉJOCÈS, premier roi des Mèdes, fit secouer à ce peuple le joug des Assyriens. Après les avoir gouvernés quelque temps en forme de république, avec autant d'équité que de prudence, il fut choisi pour régner sur eux. Son règne fut marqué par des établissemens utiles. Il bâtit, selon *Hérodote*, la ville d'Ecbatane. Elle étoit environnée de sept enceintes de murailles ; la dernière renfermoit le palais du roi. Dès que la ville fut en état d'être habitée, *Déjocès* la peupla et lui donna des lois, dont il soutint l'autorité par la crainte des châtimens. Il mourut l'an 646 avant J. C., après un regne de 53 ans.

DÉION, fils d'*Éole*, fut roi des Phocéens. S'étant uni avec *Dioméda*, fille de son oncle *Xuthus*, il naquit de ce mariage plusieurs enfans, entr'autres *Céphale*.

DÉIOPÉE, (Mythol.) l'une des plus belles nymphes de la suite de *Junon*, qui la promit à *Éole*, à condition qu'il feroit périr la flotte d'*Enée*.

DÉJOTARUS, l'un des tétrarques de Galatie, obtint du sénat Romain, le titre de roi de cette province et de la petite Arménie. La guerre civile ayant éclaté entre *César* et *Pompée*, il prit le parti de ce dernier. *César*, irrité, l'accabla de reproches, et le priva de l'Arménie mineure. Le vainqueur l'obligea de le suivre contre *Pharnace*, roi de Pont, et ne lui laissa que le titre de roi. *Déjotarus* ayant été accusé par *Castor*, son petit-fils, d'avoir attenté à la vie de *César* ; il fut défendu par *Cicéron*, qui prononça alors sa belle harangue *pro Rege Dejotaro*. Le dictateur fut assassiné quelque temps après. *Déjotarus* rentra dans ses états, et joignit *Brutus* en Asie avec de bonnes troupes. On ne sait pas positivement en quelle année il mourut; mais il étoit extrêmement âgé, dès l'an 50 avant J. C. Il avoit toujours été fort superstitieux. Sa femme, qui étoit stérile, le pria de donner des héritiers au trône, et lui présenta une belle captive. Elle reconnut pour légitimes, les enfans nés de ce commerce, les aima comme s'ils eussent été les siens, et les éleva en princes, faits pour tenir un jour le sceptre.

DEIPHILE, fille d'*Adraste* roi d'Argos, devoit prendre en mariage un sanglier suivant la prédiction d'*Apollon*. En effet, son père la fit épouser à *Tydée*, qui se faisoit honneur d'être revêtu de la peau d'un de ces animaux, en mémoire de celui que *Méléagre* dont il descendoit avoit tué aux environs de la ville de Calydon.

DÉIPHYLUS, fils de *Sténélus*, un des principaux chefs de l'armée Grecque, étoit l'ami de *Capanée*, brave et courageux guerrier qu'il accompagna à la guerre de Thèbes.

DÉIPHOBE, fils de *Priam*; épousa *Hélène*, après la mort de *Pâris*; mais lorsque Troie fut prise, *Hélène* le livra à *Ménélas*, pour rentrer en grace avec son premier mari. Les Grecs le mutilèrent cruellement, et le firent mourir. — Il y a eu aussi une sibylle du nom de DÉIPHOBE, fille

[..]le de Glaucus, qui rendoit ses [or]acles à Cumes en Italie.

DÉIPHON, (Mythol.) fils de *Triptolême* et de *Méganire*, ou, selon d'autres, fils d'*Hyppothoon*. *Cérès* l'aima tellement, que, pour le rendre immortel, et pour le purifier de toute humanité, elle le faisoit passer par les flammes. *Méganire*, mère de ce prince, alarmée d'un tel spectacle troubla par ses cris, les mystères de cette déesse, qui remonta aussitôt sur un char traîné par des dragons, et laissa brûler *Déiphon*.

DÉIPNUS, (Mythol.) Dieu qui fut regardé par les Achéens comme le premier qui a établi les festins.

DÉLA, Grec, fut chef d'une colonie qui vint peupler l'Irlande.

DELAMET, (Adrien-Augustin de Bussi) d'une famille illustre de Picardie, reçut le bonnet de docteur de Sorbonne en 1650, après avoir fait éclater, pendant le cours de sa licence, autant de lumières que de vertus. Le cardinal *de Retz*, son parent, l'attira auprès de lui. *Delamet* le suivit dans sa prospérité et dans ses disgraces, en Angleterre, en Hollande, en Italie. Cette vie errante lui déplut enfin; il revint à Paris, et se livra, dans la maison de Sorbonne, lieu de sa retraite, à l'étude, à la prière, à l'éducation d'un grand nombre de pauvres écoliers, et à la direction de plusieurs maisons religieuses. Son ardente charité le fit choisir pour exhorter à la mort ceux qui étoient condamnés au dernier supplice. Il mourut au milieu de ces bonnes œuvres, le 20 juillet 1691, à 70 ans. On a imprimé après sa mort, en 1714, un vol. in-8°, qui renferme ses *Résolutions* et celles de *Fromageau*. Les cas de conscience y sont traités suivant la morale, la discipline de l'Eglise, l'Ecriture-sainte, les Conciles, les Pères, les Canonistes et les Théologiens. Ce recueil, d'autant plus utile, que l'auteur avoit été associé au célèbre *Ste-Beuve*, son ami, dans la résolution des cas de conscience, devoit avoir 5 volumes; mais la difficulté de mettre en ordre les matériaux qui devoient composer ce grand ouvrage, en arrêta la publication jusqu'en 1732. Ce fut alors qu'on donna ce recueil de décisions par ordre alphabétique, en forme de dictionnaire, en 2 volumes in-fol. On le joint ordinairement aux trois volumes de *Pontas*.

DELAN, (François-Hiacinthe) chanoine de Rouen où il mourut en 1754, à 82 ans, publia divers ouvrages contre la constitution *Unigenitus*, et *l'Usure condamnée par le droit naturel*, 1753, in-12, où il adopte les principes des anciens casuistes sur le prêt à intérêt.

DELAUDUN, (Pierre) fils d'un mauvais poëte d'Uzès, né à Aigaliers, s'occupa encore plus que son père de la poésie françoise. Il se fit connoître dans son temps par un *Art poétique* françois, 1559, in-16, et par d'autres *Pièces de poésie* écrites dans le style de *Ronsard*. Il mourut de la peste au château d'Aigaliers, en 1620. Outre son *Art poétique*, on connoît de lui la *Franciade*, 1604, in-12 : poëme insipide, divisé en neuf livres, dédié à *Henri IV*, qui méritoit un plus bel hommage. Deux tragédies, *Dioclétien* et *Horace*, repré-

sentées et imprimées à Paris en 1596. L'auteur étoit juge d'Uzès.

DELCOUR, (Jean) célèbre sculpteur, né à Hamoir sur la rivière d'Ourte, dans la principauté de Stablo, vers le milieu du XVIIe siècle, fit deux fois le voyage d'Italie pour se perfectionner dans son art; il s'établit ensuite à Liége. *Vauban*, instruit de ses talens, voulut l'engager à faire la statue équestre de *Louis XIV*, qui devoit être posée dans la place des Victoires à Paris, et qui fut exécutée depuis par *Desjardins* de Breda; *Delcour* s'excusa sur son grand âge et ses infirmités. Il mourut à Liége le 4 avril 1707. Cette ville lui doit la belle fontaine de la place Saint-Paul dont les figures sont en bronze; le *Sauveur au sépulcre* dans l'église des religieuses des *Bons enfans*; et la statue de *St. Jean-Baptiste* dans l'église de ce nom. Sa modestie et sa probité l'honoroient presque autant que ses talens. Ses compositions sont d'un grand goût, ses contours élégans, et ses draperies bien jetées. *Delcour* avoit un frère qui s'est distingué dans la peinture.

DELEYRE, (Alexandre) né à Bordeaux, d'un huissier au parlement, vint de bonne heure à Paris, où il se lia avec les encyclopédistes. On ne parloit en France alors, que de la philosophie et des grandes vues de *Bacon*; *Deleyre* donna l'*Analyse* des ouvrages de ce célèbre chancelier, 1755, 3 vol. in-12. Cet extrait fait avec soin, découvrit dans son auteur de la sagacité, du discernement et l'esprit d'analyse. Le *Génie de Montesquieu*, in-12, l'*Esprit de St-Évremont*, in-12, et quelques articles de l'*Encyclopédie*, parurent dignes de son premier ouvrage. C'est à tort qu'un critique a dit que *Deleyre* donnoit l'*esprit* des autres, en attendant qu'il prouvât le sien. L'auteur de l'*Analyse de Bacon* ne passera jamais pour un homme sans génie. Les philosophes, ses amis, voulant le tirer de l'état de médiocrité où se trouvoit sa fortune, le firent mettre au nombre des instituteurs du duc de Parme. Après avoir contribué à cette éducation, il revint à Paris, où il aida l'abbé *Raynal* dans le choix des matériaux de son *Histoire du Commerce des deux Indes*. *Deleyre* partageoit la façon de penser de ce fameux écrivain sur les droits des peuples : aussi, embrassa-t-il la révolution avec enthousiasme. Nommé membre de la convention, il suivit les opinions exagérées ; on dit qu'il s'en repentit ensuite. Le régime de *Robespierre* lui ouvrit les yeux. Le spectacle des actes répétés d'un despotisme sanguinaire aigrit son humeur que l'âge n'avoit pas adoucie. Il se montra morose dans les sociétés, et inquiet dans son ménage. Enfin, succombant au chagrin, et peut-être aux remords, il mourut en mars 1797. Il prenoit le titre d'ami de *J. J. Rousseau*, et il en avoit adopté plusieurs principes, et même quelques paradoxes. Il n'étoit pas moins partisan de *Thomas*, dont il a écrit la *Vie* 1791, in-8° et in-12. C'est son dernier ouvrage. La critique lui a reproché de l'avoir écrit, comme ses autres productions, d'un style sentencieux, souvent emphatique, quelquefois sec et dur, et d'avoir employé des constructions embarrassées, et quelques phrases louches. Le fond du portrait est

pourtant ressemblant ; mais si l'auteur avoit été plus simple, il auroit intéressé un plus grand nombre de lecteurs. On trouve dans cet ouvrage l'analyse des écrits de *Thomas* ; et cette analyse offre quelquefois des idées profondes et fines. *Deleyre* a laissé en manuscrit, le commencement d'une traduction en vers du poëme de *Lucrèce*, et les *Héliades* ; roman politique. Lié d'amitié avec l'abbé *Prévost*, il a ajouté un volume au recueil des Voyages de celui-ci. On lui doit encore la jolie romance, *je l'ai planté, je l'ai vu naître, ce beau rosier*, etc. dont *J. J. Rousseau* a fait l'air.

DELFAU, (Dom François) né à Montet en Auvergne, l'an 1637, entra dans la congrégation de Saint-Maur en 1656, et se fit un nom dans son ordre et dans l'église. Le grand *Arnaud* ayant engagé les Bénédictins de Saint-Maur à entreprendre une nouvelle édition de *St. Augustin*, D. *Delfau* fut chargé de cette entreprise. Il en publia le *Prospectus* en 1671, et il étoit déjà avancé dans son travail, lorsque le livre intitulé, *L'Abbé Commandataire*, in-12, qu'on lui attribua, le fit reléguer à Saint-Mahé en Basse-Bretagne. Les lettres de cachet étoient alors la seule réponse qu'on opposât à ceux qui s'élevoient contre les abus. Il périt sur mer à 39 ans, le 13 octobre 1676, comme il passoit de Landevenec à Brest. On a encore de lui, une *Dissertation latine sur l'Auteur du livre de l'Imitation*, imprimée trois fois.

DELISLE, *Voyez* LISLE.

DÉLIUS ou DILIUS, (*Quintus*) un des généraux d'*Antoine*, fut envoyé vers *Cléopâtre*, pour l'obliger à venir rendre compte de sa conduite, il persuada à cette reine de paroître devant le conquérant dans la plus riche parure. Elle le crut, et elle gagna le cœur d'*Antoine*, l'an 41 avant J. C. *Délius* passa sa vie à changer de parti : il servit tour-à-tour *Dolabella*, *Cassius*, *Antoine*, *Octavien* ; quitta l'un pour l'autre, suivant ses intérêts : ce qui lui fit donner les noms de *Cheval des relais de la république*, et de *Voltigeur des guerres civiles*. Il avoit écrit l'histoire de son temps.

DELLA MARIA, *Voyez* MARIA.

DELMATIUS, (*Flavius-Julius*) petit-fils de *Constance Chlore*, étoit neveu de *Constantin*, qui aimoit en lui un excellent naturel et des talens distingués. Cet empereur le fit nommer consul en 333, le déclara César en 335, et lui donna, dans le partage qu'il fit de l'empire, la Thrace, la Macédoine et l'Achaïe. Il devoit posséder ces provinces en propre ; mais après la mort de *Constantin*, arrivée en 337, les troupes ne voulurent reconnoître pour empereur que ses trois fils, et assassinèrent ceux qui prétendoient à la succession impériale. *Delmatius* fut de ce nombre. On dit que ce fut *Constance* qui sollicita lui-même les soldats à le priver de la vie. Ce prince méritoit un meilleur sort : il avoit les traits, la figure et les bonnes qualités de *Constantin*, sans en avoir les défauts.—*Voyez* CALOCER.

DELMONT, (Déodat) peintre né à Saint-Tron, en 1581, reçut une éducation distinguée, et devint savant dans les langues

anciennes, dans la géométrie et l'astronomie. Il fut employé dans sa jeunesse, en qualité d'ingénieur, par la cour d'Espagne; et il eût suivi pour toujours cette profession, si la vue des tableaux de *Rubens* et l'amitié de ce grand artiste n'eussent développé son goût et ses talens pour la peinture. Il suivit ce dernier en Italie; et à son retour à Anvers, il répandit dans cette ville plusieurs ouvrages très-estimés. Il y mourut en 1634.

DELOBEL, (Nicolas) peintre médiocre, mort à Paris en 1763, à 70 ans, étoit peintre ordinaire du roi.

DELORME, *Voy.* LORME.

DELPHIDIUS, (*Attius-Tiro*) fils du rhéteur *Patère*, Gaulois d'origine, se fit un grand nom par ses poésies et par son éloquence; mais il ternit ses talens par son ambition et son penchant pour les accusations. On ne doit pas oublier cette anecdote : En 358, il accusa de péculat devant *Julien*, alors César, *Numérius*, gouverneur de la Narbonnoise, qui nia les faits qu'on lui imputoit. *Delphidius* ne pouvant les prouver : *Quel coupable*, s'écria-t-il, *illustre César, ne passera pas pour innocent, s'il suffit de nier ses crimes? — Et quel innocent*, lui répliqua sur-le-champ *Julien*, *ne passera pas pour coupable, s'il suffit d'être accusé?*

DELPHINUS, (Pierre) savant général des Camaldules, mourut dans l'état de Venise en 1525. On a de lui des *Lettres*, écrites avec assez d'esprit. Elles furent imprimées à Venise en 1524, in-fol. Ce volume est très-rare et très-cher. On trouve de nouvelles lettres de cet auteur dans la collection de Dom *Martenne*.

DELPHUS, (Mythol.) fils d'*Apollon* et de *Thyas*, habitoit les environs du mont-Parnasse. Il bâtit Delphes, à laquelle il donna son nom. Il fut père de *Pythis*, qui donna aussi le sien à cette même ville.

DELRIO, (Martin-Antoine) né à Anvers vers 1551, se fit Jésuite à Valladolid en 1580, après avoir exercé, avec autant de fidélité que de prudence, la charge de conseiller du parlement de Brabant, et celle d'intendant d'armée. Ses supérieurs l'employèrent, dans les Pays-Bas, à enseigner la philosophie, les langues et les lettres sacrées. Il mourut à Louvain, le 29 octobre 1608, à 57 ans. Tout son temps étoit partagé entre la prière et l'étude. Il aimoit la tranquillité; et ce furent en partie les troubles des Pays-Bas, qu'il prévoyoit ne devoir pas finir si-tôt, qui le dégoûtèrent du monde, et lui inspirèrent le dessein de chercher la paix dans l'état religieux. Ce Jésuite avoit commencé de bonne heure la carrière d'écrivain. Dès l'âge de 20 ans, il mit au jour *Sollin*, corrigé sur les manuscrits de *Juste Lipse* son ami. Les ouvrages qui ont le plus fait parler de lui, sont : I. Ses *Disquisitiones Magicæ*, à Mayence, in-4.° 1624: *Duchesne* en donna un *Abrégé* en françois, Paris 1611, in-8.° Comme l'esprit humain est curieux des histoires extraordinaires qui amusent sa crédulité, cet ouvrage eut beaucoup de cours. Il auroit dû se borner à citer les passages de l'Ecriture et des Pères qui prouvent la

réalité de la magie, et non une foule d'écrivains, la plupart obscurs et inconnus. « Il entasse, sans examen, *quantité de fables et de contes*, dit Niceron, *que l'auteur adopte malgré leur puérilité et leur peu de vraisemblance.* » II. Des *Commentaires sur* la *Genèse*, le *Cantique des Cantiques* et les *Lamentations*, 3 vol. in-4.° Ces commentaires, imprimés à Lyon, la *Genèse* et *Jérémie* en 1608, et le *Cantique des Cantiques*, en 1607, sont en latin. « L'auteur, dit *Niceron*, savoit le latin, le grec, l'hébreu et le chaldaïque. Mais il faut qu'il n'ait su ces dernières langues que légèrement, ou qu'il lui ait manqué quelque autre chose pour s'appliquer utilement à l'explication de l'Écriture; puisque les savans n'ont pas témoigné faire beaucoup de cas de tout ce qu'il a fait en ce genre. » III. *Les Adages sacrés de l'Ancien et du Nouveau-Testament*, à Lyon, 1612, en latin, 2 tom. in-4.° IV. Trois volumes des *Passages les plus difficiles et les plus utiles de l'Ecriture-sainte*: ouvrage qui peut servir aux prédicateurs. V. Des *Commentaires et des Paraphrases sur les Tragédies de Sénèque*, précédés du recueil des fragmens qui nous restent des anciens tragiques Latins. *Delrio* avoit beaucoup de lecture et de savoir; mais il étoit, dit *Niceron*, fort crédule et fort prévenu. Son style est assez pur, mais dur et affecté. —Il est différent de *Jean* DELRIO de Bruges, doyen et grand-vicaire d'Anvers, mort en 1624, qui a donné des *Commentaires sur le Pseaume* 118e, in-12, 1617.

DELVAUX, (Laurent) sculpteur, né à Gand, et mort à Nivelles le 24 février 1778, âgé de 83 ans. Le *David*, les *Adorateurs* de la chapelle de la cour à Bruxelles, l'*Hercule* qui est au pied du grand escalier, les *Statues* qui ornent la façade du palais, la *Chaire* de la cathédrale de Gand, et un grand nombre d'autres ouvrages, sont des monumens de ses talens. Sa manière dirigée et formée par les modèles antiques, avoit plus de force que de graces, plus d'invention que de fini. *Delvaux* n'employa jamais son ciseau à ce qui auroit pu offenser la décence et les mœurs. *Benoît XIII*, *Charles VI*, *Marie-Thérèse*, et le duc *Charles de Lorraine* ont estimé et récompensé les talens de cet artiste célèbre.

DELUENTINUS, (Mythol.) Dieu des Romains, qu'ils invoquoient pour être garantis des ravages de la guerre.

DEMADES, Athénien, de marinier devenu orateur, fut fait prisonnier à la bataille de Chéronée, gagnée par *Philippe* de Macédoine. Son éloquence lui acquit un grand pouvoir sur l'esprit de ce prince. Un jour *Philippe* s'étant présenté aux prisonniers avec tous les ornemens de la royauté, et insultant inhumainement à leur misère: *Je m'étonne*, lui dit *Demades*, *que la fortune vous ayant donné le rôle d'Agamemnon, vous vous amusiez à faire celui de Thersites!..* *Demades* étoit aussi intéressé qu'éloquent. *Antipater* son ami, ainsi que celui de *Phocion*, disoit: « Qu'il ne pouvoit faire accepter des présens à celui-ci, et qu'il n'en donnoit jamais assez à l'autre pour satisfaire son avidité... » *Demades* fut mis à mort, comme suspect

de trahison, l'an 332 avant J. C. Nous avons de lui, *Oratio de Duodecennali*, gr. lat. 1619, in-8°; et dans *Rhetorum Collectio*, Venise, 1513, 3 tom. in-fol. *Voy.* DRACON.

I. DÉMARATE, fils d'*Ariston*, et son successeur dans le royaume de Sparte, fut chassé de son trône par les intrigues de *Cléomènes*, qui le fit déclarer, par l'oracle qu'il corrompit, fils supposé du dernier roi, parce qu'il étoit venu au monde à sept mois. *Démarate* se retira en Asie, l'an 424 avant J. C. *Darius*, fils d'*Hystaspes*, le reçut avec beaucoup de bonté. On lui demandoit un jour, pourquoi, étant roi, il s'étoit laissé exiler? *C'est*, répondit-il, *qu'à Sparte la loi est plus puissante que les rois.* Quoique comblé de biens à la cour du roi de Perse, et trahi par les Lacédémoniens, il les avertit des préparatifs que *Xercès* faisoit contre eux. Pour plus grande sureté, il écrivit l'avis sur une planche de bois enduite de cire.

II. DÉMARATE fut l'un des principaux citoyens de Corinthe, de la famille des Bacchiades, vers l'an 658 avant J. C. La domination de *Cypsèle*, qui avoit usurpé dans cette ville l'autorité souveraine, étant un joug trop pesant pour lui, il sortit du pays avec toute sa famille, passa en Italie, et s'établit à Tarquinie en Toscane. C'est là qu'il eut un fils nommé *Lucumon*, qui fut depuis roi de Rome, sous le nom de *Tarquin l'Ancien*.

DÉMARCHUS, (Myth.) de la ville de Parrhasie en Arcadie, fut transformé en loup par *Jupiter*, pour avoir osé toucher et manger une victime humaine qu'on sacrifioit à ce Dieu. Les anciens Grecs affirmoient qu'après dix ans de métamorphose, il étoit rentré dans son état primitif, et avoit concouru avec succès aux jeux olympiques.

DEMARTEAU, (*Gilles*) graveur, né à Liége en 1722, mort à Paris l'an 1776, excelloit dans la manière de graver, qui imite le crayon, comme on peut le voir par son *Licurgue blessé dans une sédition*, pièce faite pour sa réception à l'académie royale de peinture. *On croit* que c'est le premier qui ait employé cette manière de graver.

DEMESTE, (Jean) docteur en médecine, capitaine et chirurgien-major des troupes de l'évêque-prince de Liége, membre de plusieurs académies, mourut à Liége, sa patrie, le 20 août 1783, à 38 ans. Ses *Lettres sur la Chimie*, Paris 1779, 2 vol. in-12, lui ont fait un nom distingué parmi les physiciens de son siècle. S'il s'y trouve quelques hypothèses nouvelles que l'auteur a adoptées avec trop de facilité, on ne peut y méconnoître un grand fond de savoir, et le résultat précieux d'une multitude d'expériences. Ce qui relève infiniment le mérite de ce médecin, ce sont l'exercice actif, charitable et désintéressé de son art, sa modestie et son attachement aux bons principes.

DÉMÉTRIADE, jeune dame Romaine, renommée pour sa beauté, quitta l'Italie livrée à la fureur des Goths, et se réfugia à Carthage avec sa mère *Julienne*. Touchée d'un discours de *Saint Augustin* sur la virginité, elle fit vœu de l'embrasser. *St. Jé*-

rôme, St. *Augustin* et le pape Innocent I ont adressé plusieurs épîtres à *Démétriade*.

I. DEMETRIUS, *Poliorcète*, (c'est-à-dire, le *Preneur de villes*), fils d'*Antigone*, l'un des successeurs d'*Alexandre le Grand*, fit la guerre à *Ptolomée Lagus*, avec des succès divers. Il se présenta ensuite à la tête d'une puissante flotte devant le port d'Athènes, s'en rendit maître, ainsi que de la citadelle, en chassa *Démétrius* de *Phalère*, et rendit au peuple le gouvernement des affaires qu'il avoit perdu depuis quinze jours. *Voyez* STILPONT. Après avoir défait *Cassandre* aux Thermopyles, il revint à Athènes, où ce peuple, autrefois si fier, et alors esclave, lui dressa des autels, ainsi qu'à ses courtisans. *Séléucus*, *Cassandre* et *Lysimachus*, réunis contre lui, remportèrent la fameuse victoire d'Ipsus, l'an 299 avant J. C. Après cette défaite, il se retira à Éphèse, accompagné du jeune *Pyrrhus*. Il voulut ensuite se réfugier dans la Grèce, qu'il regardoit comme l'asile où il seroit le plus en sureté; mais des ambassadeurs d'Athènes vinrent à sa rencontre, pour lui annoncer que le peuple avoit résolu, par un décret, de ne recevoir aucun roi. Il retira alors ses galères de l'Attique, et fit voile vers la Chersonèse de Thrace, où il ravagea les terres de *Lysimachus*, et emporta un butin considérable. Après avoir désolé l'Asie pendant quelque temps, *Agathocles*, fils de *Lysimachus*, le força d'abandonner la conquête de l'Arménie et de la Médie, et de se réfugier dans la Cilicie. *Séléucus*, auquel il avoit fait épouser sa fille *Stratonice*, irrité contre lui par ses courtisans, le força de se retirer proche le mont Taurus. Pour toute grace, il lui assigna la Cathaonie, province limitrophe de la Cappadoce, ayant soin de faire garder les défilés et les passages de Cilicie en Syrie. Il ne tarda pas de rompre les barrières qu'on lui opposoit. Il marcha pour surprendre *Séléucus* dans son camp, durant la nuit; mais ayant été trahi par ses soldats, il fut obligé de se soumettre à la clémence du vainqueur. *Séléucus* l'envoya dans la Chersonèse de Syrie, et ne négligea rien de ce qui pouvoit adoucir les rigueurs de son exil. *Démétrius* y mourut trois ans après, l'an 286 avant J. C., d'une apoplexie causée par des excès de table. « Ce prince, dit *Rollin*, avoit une taille avantageuse et une beauté singulière. On voyoit sur son visage, de la douceur, mêlée de gravité; quelque chose de serein, et en même temps qui inspiroit de la terreur; une vivacité de jeunesse, tempérée par un air héroïque et par une majesté véritablement royale. On trouvoit le même contraste dans ses mœurs. Pendant qu'il n'avoit rien à faire, il étoit d'un commerce délicieux : c'étoit le plus magnifique, le plus voluptueux, et le plus délicat de tous les princes. Falloit-il combattre? C'étoit le plus actif et le plus vigilant de tous les hommes. Rien n'égaloit sa vivacité et son courage, que sa patience et son assiduité au travail. » *Plutarque* fait observer en lui, comme un trait qui le distinguoit des autres princes de son temps, le profond respect qu'il avoit pour son père et pour sa mère. *Antigone*, de son côté, avoit pour son fils une tendresse vraiment paternelle, qui, sans rien diminuer de

l'autorité de père et de roi, formoit entr'eux une union et une confiance exempte de toute crainte et de tout soupçon. Un jour qu'*Antigone* étoit occupé à donner audience à des ambassadeurs, *Démétrius* revenant de la chasse, entra dans la salle, salua son père d'un baiser, et s'assit auprès de lui, tenant encore ses dards dans ses mains. *Antigone* rappela les Ambassadeurs qui sortoient, et leur dit à haute voix: *Vous direz à vos Maîtres la manière dont nous vivons mon fils et moi.* Lorsque *Démétrius* fut sur le trône, il n'eut point la sage politique de se faire aimer de ses soldats, et il s'en vit souvent abandonné; mais il fut toujours ferme dans l'adversité, autant qu'ambitieux et emporté dans la prospérité. *Démétrius* est célèbre dans l'histoire par les machines de guerre qu'il inventa, et les galères qu'il fit construire à quinze et seize rangs de rames. « Il étoit insatiable, dit *Plutarque*, de la traduction d'*Amyot.* »

II. DÉMÉTRIUS Ier, *Soter* ou *Sauveur*, petit-fils d'*Antiochus* le Grand, et fils de *Séléucus Philopator*, fut envoyé en ôtage à Rome par son père. Quand il fut mort, *Antiochus Epiphanes*, et après lui son fils *Antiochus Eupator*, l'un oncle, l'autre cousin de *Démétrius*, usurpèrent la couronne de Syrie. Ayant réclamé vainement la protection du Sénat, le prince détrôné prit le parti de sortir secrétement de Rome pour aller faire valoir ses droits. Les troupes Syriennes se déclarèrent pour lui. Elles chassèrent *Eupator* et *Lysias* du palais. Le nouveau roi les fit mourir, et s'affermit sur son trône. *Alcime*, qui avoit acheté le souverain pontificat des Juifs, d'*Antiochus Eupator*, vint demander à *Démétrius* la confirmation de sa dignité. Pour mieux réussir, il dépeignit *Judas Macchabée* comme un tyran, et comme un ennemi des rois de Syrie. *Démétrius* envoya *Nicanor* contre ce grand homme, le défenseur de sa patrie et de sa religion; et ensuite *Bacchides*, qui lui livra une bataille dans laquelle l'illustre Juif perdit la vie. *Démétrius*, fier de ce succès, irrita tous les princes voisins. Ils secondèrent à l'envi les desseins d'*Alexandre Bala*, qui passoit pour fils d'*Antiochus Epiphanes*. Cet *Alexandre* lui ayant présenté le combat et l'ayant défait, *Démétrius* fut tué dans sa fuite, après un règne d'onze années, 150 ans avant Jésus-Christ.

III. DÉMÉTRIUS II, dit *Nicanor*, c'est-à-dire, *Vainqueur*, étoit fils du précédent. *Ptolomée Philométor*, roi d'Égypte, le mit sur le trône de son père, après en avoir chassé *Alexandre Bala*. Le jeune prince s'abandonna à la débauche, et laissa le soin du gouvernement à un de ses ministres, qui régnoit et tyrannisoit sous son nom. *Diodore Tryphon* entreprit de chasser du trône un prince si peu digne de l'occuper. Il se servit d'un fils d'*Alexandre Bala*, pour usurper la Syrie, et en vint à bout. *Démétrius*, uni avec les Juifs, marcha contre les Parthes, pour effacer la honte de sa mollesse; mais il fut pris par *Tryphon*, qui le livra à *Phraates*, leur roi. Ce prince lui fit épouser sa fille *Rodogune*, l'an 141 avant J. C. *Cléopâtre*, sa première femme, épousa, par dépit, *Sidètes*, frère de *Démétrius*. *Sidètes* ayant été tué dans

un combat contre les Parthes, l'an 130 avant J. C. *Démétrius* fut remis sur le trône, qu'il occupa 4 ans. Ses premières fautes ne l'avoient pas corrigé. Son orgueil le rendit insupportable à ses sujets. Ils demandèrent à *Ptolomée Physcon*, roi d'Égypte, un roi de la famille des Séleucides. *Démétrius*, chassé par son peuple, et ne trouvant aucun asile, se sauva à Ptolémaïde, où étoit *Cléopâtre*, sa première femme. Cette princesse lui fit fermer les portes de la ville. Il fut obligé de s'enfuir jusqu'à Tyr, où il fut tué par ordre du gouverneur, l'an 126 avant J. C. *Alexandre Zébina*, que *Ptolomée* avoit mis à sa place, récompensa de ce meurtre les Tyriens, en leur accordant de vivre selon leurs lois particulières. Les Tyriens firent de cette année une époque depuis laquelle ils datoient.

IV. DÉMÉTRIUS *de Phalère*, fut ainsi nommé, parce qu'il étoit à Phalère, port d'Attique. Il fut au nombre des plus célèbres disciples de *Théophraste*. Il acquit tant de pouvoir sur l'esprit des Athéniens, par les charmes de son éloquence, et sur-tout par ses vertus, qu'il fut fait archonte l'an 309 avant J. C. Pendant dix ans qu'il gouverna cette ville, il l'embellit de magnifiques édifices, et rendit ses concitoyens heureux. Leur reconnoissance lui décerna autant de statues d'airain, qu'il y avoit de jours dans l'année. Son mérite excita l'envie. Il fut condamné à mort, et ses statues furent renversées. *Au moins*, répondit-il à celui qui lui annonça cette nouvelle, *ils ne m'ôteront pas la vertu qui me les a méritées.* Le philosophe se retira, sans se plaindre, chez *Ptolomée Lagus*, roi d'Égypte. Ce prince le consulta sur la succession de ses enfans. On dit qu'il lui conseilla de mettre la couronne sur la tête des fils d'*Euridice*. *Philadelphe*, fils de *Bérénice*, fut si outré de ce conseil, qu'après la mort de son père, l'an 283 avant J. C., il le relégua dans la haute Égypte. *Démétrius*, ennuyé de son exil, et dégoûté de la vie, se donna la mort, en se faisant mordre par un aspic. C'est du moins ce qu'assure *Diogène-Laërce*, contredit par d'autres auteurs. Ceux-ci assurent que *Démétrius* eut beaucoup de crédit auprès de *Ptolomée Philadelphe*; qu'il enrichit sa bibliothèque de 200 mille volumes, et qu'il engagea ce prince à faire traduire la *Loi des Juifs* d'hébreu en grec. Tous les ouvrages que *Demétrius de Phalère* avoit composés sur l'*Histoire*, la *Politique* et l'*Eloquence*, sont perdus. La *Rhétorique* que plusieurs historiens lui attribuent, et dont la dernière édition est de Glasgow, 1745, in-4°, est de *Denys d'Halicarnasse*.

V. DÉMÉTRIUS, évêque d'Alexandrie. *Voy.* I. Origène.

VI. DÉMÉTRIUS Pépagomène, médecin de l'empereur *Paléologue*, vivoit dans le treizième siècle. Il a laissé un traité *de Podagrâ*, gr. lat. Paris, 1558, in-8.° On lui attribue un traité de *Fauconnerie*, et le *Cynosophion* ou *Traité des Chiens*, publié sous le nom d'un philosophe *Phœmon* inconnu aux critiques. Ce dernier manuscrit, trouvé au siége de Rhodes, fut vendu par un soldat à *Jean Fresler*, médecin de Dantzig. Sa première édition parut avec des notes d'*Aurifaber* à Wirtemberg,

1545, in-8.° On a réimprimé cet ouvrage, en 1654, in-4°; et à Londres, chez *Thomas Johnson*, en 1700, in-8.°

VII. DÉMÉTRIUS, orfèvre d'Éphèse, dont le principal trafic étoit de faire des niches ou de petits temples de *Diane*, qu'il vendoit aux étrangers. Cet homme voyant que les progrès de l'Évangile nuisoient à son commerce, suscita une sédition contre *St. Paul* et les nouveaux Chrétiens, qu'il accusa de vouloir détruire le culte de la grande *Diane* d'Éphèse.

VIII. DÉMÉTRIUS, philosophe Cynique. *Caligula* voulut l'attacher à ses intérêts par un présent; il répondit : *Si l'empereur a dessein de me tenter, qu'il m'envoie son diadême.* L'empereur *Vespasien*, peu accoutumé à cette liberté plus brutale que philosophique, le chassa de Rome avec tous les autres philosophes, et le relégua dans une isle. Le Cynique égaya son exil en vomissant des injures contre l'empereur. Ce prince lui fit dire : *Tu fais tout ce que tu peux pour que je te fasse mourir; mais je ne m'amuse pas à faire tuer tous les chiens qui aboient.* Ce *Démétrius* avoit été disciple d'*Apollonius de Thyane*. Il mourut sur la paille, craint des méchans, respecté des bons, et admiré de *Sénèque*, qui dit de lui : « La nature l'avoit produit pour faire voir à son siècle, qu'un grand génie peut se garantir de la corruption de la multitude. » *Voyez* BATHILLE.

IX. DÉMÉTRIUS, Grec de l'isle de Négrepont, homme plein de bravoure, d'esprit et d'intrigue, embrassa le Mahométisme, pour gagner l'amitié des grands de la Porte. *Mahomet II* l'envoya au grand maître de Rhodes, *d'Aubusson*, pour lui offrir la paix, sous la condition d'un tribut, mais, dans le fond, pour le surprendre. *D'Aubusson* ne vit dans le renégat que ce qu'il devoit y voir, un traître dont il avoit à se défier, et non un homme sincère avec lequel il pût négocier. *Démétrius*, piqué, anima son maître contre les chevaliers de Rhodes, et lui fit prendre la résolution d'assiéger cette isle. *Démétrius* accompagna le pacha *Paléologue*, général de l'armée dans cette entreprise. Il se distingua par son courage au commencement du siége; mais son cheval étant mort sous lui, il fut foulé aux pieds et écrasé par la cavalerie.

X. DÉMÉTRIUS CHALCONDYLE, *Voyez* CHALCONDYLE.

XI. DÉMÉTRIUS GRISKA EUTROPÉIA, d'une famille noble, mais pauvre, de Gereslau, d'abord moine de l'ordre de Saint Basile, naquit avec une figure agréable, accompagnée de beaucoup d'esprit. Un religieux du même monastère que lui, fâché qu'un tel homme restât enséveli dans le cloître, entreprit de le placer sur le trône. Après que ce vieux moine eut donné au jeune homme des instructions sur le rôle qu'il devoit jouer, il l'envoya en Lithuanie au service d'un seigneur distingué. *Démétrius*, ayant été un jour maltraité par son maître, se mit à pleurer, et dit qu'on n'en agiroit pas de la sorte si on le connoissoit. *Et qui es-tu donc*, lui demanda le seigneur Lithuanien? —*Je suis*, répondit le jeune Moscovite, *fils du Czar* IWAN Basilowitz : *l'usurpateur* Boris *voulut me faire assassiner; mais on substitua à ma*

place le *fils d'un Prêtre qui me ressembloit parfaitement, et on me fit ensuite évader*. Le Lithuanien, frappé de l'air de vérité que ce fourbe avoit mis dans son récit, le reconnut pour le véritable *Démétrius*. Ce seigneur l'ayant recommandé au vaivode de Sandomir, la Pologne arma pour lui, à condition qu'il établiroit la religion Romaine en Moscovie. Ses succès étonnèrent les Russes; ils lui envoyèrent des députés, pour le prier de venir prendre possession de ses états. On lui livra le czar *Fœdor* et toute sa famille. L'usurpateur fit étrangler la mère et le fils de ce prince. La résolution que prit *Démétrius* d'épouser une Catholique Romaine le rendit bientôt odieux; c'étoit la fille du vaivode de Sandomir. Le peuple vit avec horreur, un roi et une reine catholiques, une cour composée d'étrangers, sur-tout une église qu'on bâtissoit pour des Jésuites. Un Boïard, nommé *Zuinski*, se met à la tête de plusieurs conjurés, au milieu des fêtes qu'on donnoit pour le mariage du *Czar*. Il entre dans le palais, le sabre dans une main et une croix dans l'autre, et casse la tête à l'imposteur d'un coup de pistolet. Son corps, traîné sur la place qui étoit devant le château, demeura exposé pendant trois jours à la vue du peuple. Le vaivode de Sandomir, son fils et sa fille furent mis en prison. *Zuinski*, chef de la conspiration, fut élu grand duc et couronné le 1er juin 1606. On prétend que ce qui irrita le plus les Moscovites contre *Démétrius*, fut que ce prince ne demanda pas au patriarche la permission de coucher avec sa femme; qu'il ne se lavoit point dans certaines étuves, après avoir couché avec elle, suivant l'usage du pays, et que la nouvelle mariée et les autres dames Polonoises, jouant au piquet, avoient marqué leurs points avec de la craie sur le revers d'une image de *St. Nicolas*. —*Voyez* BORIS.

XII. DÉMÉTRIUS, fils du précédent, et de la fille du vaivode de Sandomir. Sa mère accoucha de lui dans la prison. On la veilla de fort près, pour s'assurer de l'enfant; mais elle trouva le moyen de le faire passer entre les mains d'un Cosaque, homme de confiance. Le prêtre qui le baptisa, lui imprima sur les épaules, avec de l'eau-forte, des caractères qui désignoient sa naissance. Le jeune homme vécut jusqu'à 26 ans dans une entière ignorance de ce qu'il étoit. Un jour qu'il se lavoit dans un bain public, on apperçut les marques qu'il portoit sur ses épaules. Un prêtre Russe les déchiffra, et y lut: DÉMÉTRIUS, *fils du Czar Démétrius*. Le bruit de cette aventure se répandit. *Ladislas*, roi de Pologne, appela *Démétrius* à sa cour, et le traita en fils de Czar. Après la mort de ce prince, les choses changèrent de face. *Démétrius* fut obligé de se retirer en Suède, et de là dans le Holstein; mais, malheureusement pour lui, le duc de Holstein avoit alors besoin des Moscovites. Un ambassadeur qu'il envoyoit en Perse, ayant emprunté en son nom une somme considérable sur le trésor du grand duc, il s'acquitta de cette dette en livrant le malheureux *Démétrius*. Son arrêt de mort lui fut prononcé, et exécuté en 1635. *Michel Fœdorowitz* lui fit couper la tête et les quatre membres, qu'on éleva sur

des perches devant le château de Moscou. Le tronc du corps fut laissé sur la place et dévoré par les chiens.

DÉMÉTRIUS-DUCAS, *Voyez* DUCAS.

DÉMOCÈDE, de Crotone, le plus fameux médecin de son temps, étoit fils de *Calliphron*, et ami de *Polycrates*, tyran de Samos. Cet oppresseur ayant été tué par *Orontes*, *Darius*, fils d'*Hystapes*, fit mourir l'assassin, et transporter à Suze toutes ses richesses avec ses esclaves. *Démocède* étoit confondu avec eux; mais ayant guéri le roi, qui s'étoit défait le pied en descendant de cheval, cette cure le mit en crédit. On lui donna à Suze une maison magnifique. Il eut l'honneur de manger à la table de *Darius*, et on ne pouvoit obtenir de grace à la cour que par son canal. *Démocède* ayant guéri *Atosse*, fille de *Cyrus* et femme de *Darius*, d'un ulcère à la mamelle, il obtint par le crédit de cette princesse d'être envoyé comme espion dans la Grèce. A peine y fut-il arrivé, qu'il s'enfuit à Crotone et y épousa une fille du fameux lutteur *Milon*, vers l'an 520 avant J. C.

DÉMOCHARE, orateur et historien Grec, neveu de *Démosthène*, fut envoyé avec d'autres en Ambassade vers *Philippe* de Macédoine. Après lui avoir exposé les instructions dont ils étoient chargés, le roi leur demanda poliment ce qu'ils croyoient qu'il pût faire d'agréable aux Athéniens : *C'est de vous pendre*, répondit *Démochare*. Ses collègues indignés et confus de cette réponse, demeurèrent dans le silence. *Philippe* sans s'émouvoir les congédia, en leur disant: *Demandez aux Athéniens à qui il appartient de commander, ou à ceux qui tiennent de tels discours, ou à ceux qui les écoutent patiemment.* Cicéron dit qu'outre plusieurs harangues, *Démochare* avoit écrit l'histoire de son temps, mais en orateur et non en historien. *Voyez* PHILIPPE n° I, *vers la fin*, et MOUCHY.

I. DÉMOCOON, (Mythol.) fils d'*Hercule* et de *Mégare*, subit le même sort que sa mère et ses frères, qui furent tués par *Hercule* dans un transport de fureur que *Junon* lui avoit inspiré pour se venger de la mort de *Lycus*.

II. DÉMOCOON, fils naturel de *Priam* prince Troyen, fut fait gardien des haras de ce dernier à Abydos, ville d'Asie sur l'Hellespont. Emporté par l'ardeur de combattre et par l'exemple de son père, il alla à la guerre de *Troie*, où il fut tué par les Grecs.

I. DÉMOCRITE, naquit à Abdère dans la Trace, d'un homme qui logea chez lui *Xercès* dans le temps de son expédition en Grèce. Ce prince lui laissa par reconnoissance quelques mages qu'il chargea de l'éducation du jeune Abdéritain. Ils lui enseignèrent la théologie et l'astrologie. Il étudia ensuite sous *Leucippe*, qui lui apprit le système des atômes et du vide. Son goût pour les sciences et pour la philosophie le porta à voyager dans tous les pays où il pourroit acquérir de nouvelles connoissances. Il vit les prêtres d'Égypte, ceux de Chaldée, les sages de Perse, et on prétend même qu'il pénétra jusques dans les Indes, pour conférer avec les gymnosophistes. Ses voyages augmentèrent ses lu-

mières ; mais ils épuisèrent son patrimoine, qui montoit à plus de cent talens. Il fut sur le point d'encourir une note d'infamie comme dissipateur. Le philosophe voulant prévenir cet opprobre, alla trouver les magistrats, et leur lut son grand *Diacosme*, un de ses meilleurs ouvrages. Ils en furent si charmés, qu'ils lui firent présent de cinq cents talens, lui érigèrent des statues, et ordonnèrent qu'après sa mort le public se chargeroit de ses funérailles. S'étant trouvé un jour à la cour du roi *Darius Ochus*, et ne pouvant réussir à le consoler de la mort de la plus chère de ses femmes, il promit de la faire revivre, pourvu qu'on lui trouvât le nom de trois personnes qui n'eussent point essuyé d'adversités dans la vie, pour les graver sur le tombeau de la reine : la chose étoit impossible, et *Darius* se consola. *Démocrite* n'aimoit pas la tristesse. On prétend qu'il rioit toujours, et ce n'étoit pas sans raison : il ne pouvoit s'empêcher de se moquer des hommes, en les voyant si foibles et si vains, passant tour-à-tour de la crainte à l'espérance, et d'une joie excessive à des chagrins immodérés. Les Abdéritains, étonnés de ce rire continuel, et craignant que leur philosophe ne tombât en démence, écrivirent à *Hippocrate*, pour lui recommander sa tête. Le médecin s'étant rendu auprès du sage, le vit occupé à lire, à disséquer, à étudier la nature. Il fut seulement un peu choqué de l'air railleur que prit *Démocrite* dès la première conversation. Il lui en demanda la raison. Le philosophe lui répondit en lui faisant un tableau piquant des bizarreries et des disparates de l'espèce humaine. Il fit voir que rien n'est plus comique, ni plus risible que la vie. « On l'emploie, dit-il, à chercher des biens imaginaires et à former des projets qui demanderoient plusieurs vies. Qu'arrive-t-il ? c'est qu'elle échappe au moment même où l'on compte le plus sur sa durée. Ce n'est enfin qu'une illusion perpétuelle, qui séduit d'autant plus aisément qu'on porte en soi-même le principe de la séduction. Si l'univers se dévoiloit tout d'un coup à nos yeux, qu'y verrions-nous ? des hommes foibles, légers, inquiets, passionnés pour des bagatelles, courant après des grains de sable ; des inclinations basses et ridicules, qu'on masque du nom de vertu ; de petits intérets, des démêlés de famille, des négociations pleines de tromperies dont on se félicite en secret, et qu'on n'oseroit produire au grand jour ; des liaisons formées par hasard ; des choses que notre foiblesse, notre extrême ignorance nous font regarder comme belles, héroïques, éclatantes, quoiqu'au fond elles ne soient dignes que de mépris. » Ce discours remplit *Hippocrate* de surprise et d'admiration. Il conçut tant de vénération pour son esprit et pour sa vertu, qu'il ne put s'empêcher de dire aux Abdéritains, qu'à son avis, ceux qui s'estimoient les plus sains, étoient les plus malades. *Hippocrate* avoit, dit-on, avec lui une fille lorsqu'il rendit visite à *Démocrite*. Le philosophe la salua, comme vierge, la première fois qu'il la vit ; mais le jour d'après il la traita de femme, parce qu'on en avoit abusé pendant la nuit. « *Démocrite*, dit le caustique *Gui Patin*, n'auroit guères reçu de visite à Paris ; on auroit trop

appréhendé l'indiscrétion de son art. » Mais l'historiette de *Démocrite* paroît un conte fait à plaisir. « Croyons, dit un homme d'esprit, que l'on s'est plu à répandre, sur la vie des philosophes, autant d'aventures prodigieuses, que sur celle des baladins. » Il n'est pas moins faux qu'il se soit aveuglé, pour méditer plus profondément. *Démocrite* mourut à l'âge de 109 ans, 362 avant J. C. Il ne reste aucun des ouvrages qu'il avoit composés. Il croyoit que les atômes et le vide étoient les principes de toutes choses; qu'ils rouloient et étoient portés dans l'univers, et que de leur rencontre se formoient le feu, l'eau, l'air et la terre. Il pensoit, suivant *Lucien*, que l'ame meurt avec le corps. Comme il ne croyoit point aux revenans, des jeunes gens se masquèrent en spectres hideux, et vinrent le trouver la nuit dans sa retraite, qui étoit une espèce de sépulcre hors de la ville. Le philosophe, sans se troubler de la vue de ces prétendus fantômes, leur dit tout en écrivant : *Cessez donc de faire les foux.*

II. DÉMOCRITE CHRÉTIEN, (le) *Voyez* DIPPEL.

DÉMODICE, devint l'épouse de *Créthée* roi d'Iolchos ville de Thessalie. Ce fut elle qui accusa injustement *Phrixus* d'avoir voulu attenter à son honneur, et l'obligea de fuir pour se soustraire à la colère de son père.

I. DÉMODOCUS, chantre célèbre dont *Homère* nous a transmis le nom, célébra en présence d'*Ulysse* et d'*Alcinoüs*, chefs de l'armée Grecque, les amours de *Mars* et de *Vénus*. On prétend que les Muses, l'ayant privé de la vue, voulurent le dédommager en le faisant exceller dans le chant.

II. DÉMODOCUS, guerrier Troyen, s'étant attaché à *Enée*, accompagna ce héros fugitif après l'incendie de sa patrie, et s'établit ainsi que lui en Italie, sous la protection de *Latinus*.

DÉMOLÉON, fils d'*Anténor* un des principaux chefs de l'armée Troyenne, périt par la main d'*Achille*. Un compagnon d'*Hercule* qui suivit ce héros à la conquête des Amazones, portoit le même nom.

DÉMOLÉUS, soldat de l'armée Grecque, soutint long-temps et avec courage un combat opiniâtre contre *Enée*, défenseur de Troie, sous les murs de cette ville.

I. DÉMON ou DÉMENÈTES, Athénien, fils de la sœur de *Démosthènes*, gouverna la république d'Athènes, pendant l'absence de son oncle, l'an 323 avant J. C. Il écrivit et parla en public pour procurer le retour de ce grand orateur. Il obtint enfin qu'on lui enverroit un vaisseau pour revenir, et que non-seulement les 30 talens auxquels il étoit condamné lui seroient remis, mais encore qu'on en tireroit 30 autres du trésor public pour ériger sur le port de Pirée une statue à *Jupiter Conservateur*, en actions de graces de ce qu'il avoit conservé ce grand homme.

II. DÉMON, peintre d'Athènes, contemporain de *Parrhasius*, se rendit célèbre par ses ouvrages et son orgueil. Il se qualifioit prince de la peinture et descendant d'*Apollon*. On es-

timoit sur-tout de lui une représentation de *Cybèle*.

DÉMONAX, philosophe Crétois, d'une maison illustre et opulente, méprisa ces avantages pour s'adonner à la philosophie. Il n'embrassa point de secte particulière ; mais il prit ce qu'il y avoit de bon dans chacune. Il se rapprochoit beaucoup de *Socrate* pour la façon de penser, et de *Diogène* pour celle de vivre. Il se laissa mourir de faim, sans rien perdre de sa gaieté, et fut enterré aux dépens du public. Il dit à ceux qui étoient autour de son lit ; *Vous pouvez vous retirer, la farce est jouée*, (mot pareillement attribué à *Auguste*). Ce philosophe pratiqua la vertu sans trop d'ostentation, et reprit le vice sans aigreur. Il fut écouté, respecté et chéri pendant sa vie, et préconisé par *Lucien* même après sa mort. Il vivoit sous l'empereur *Adrien*, vers l'an 120 de J. C.

DÉMONICE, jeune fille d'Éphèse, vendit sa patrie à *Brennus*, chef des Gaulois, qui l'assiégeoit. Après en avoir obtenu parole qu'on lui donneroit les colliers et bracelets des autres femmes de la ville, elle en ouvrit une des portes. *Brennus*, maître d'Éphèse, ordonna à ses soldats de jeter à la tête de *Démonice* tous les joyaux d'or et d'argent qu'ils avoient enlevés ; et elle périt sous cette sorte de lapidation.

I. DÉMOPHILE, évêque de Bérée, embrassa la secte d'*Arius*, et assista au concile de Rimini, où il soutint son erreur avec beaucoup d'adresse. Placé ensuite sur le siége de Constantinople, il en fut chassé par l'empereur *Théodose*, et mourut l'an 386.

II. DÉMOPHILE *ou* HIÉROPHILE, sibylle née à Cumes en Éolide, apporta à *Tarquin l'Ancien* les livres sibyllins écrits en vers. Après que ce roi en eût fait l'acquisition par la somme de 300 pièces d'or, il les fit déposer sous le faîte du Capitole, et en confia la garde à deux prêtres particuliers, qu'on appela *Duumvirs*. Ces livres étoient consultés dans les grandes calamités ; mais il falloit un décret du sénat pour y avoir recours, et il étoit défendu sous peine de mort, aux gardiens, de les laisser voir à personne. Ce recueil d'oracles périt dans l'incendie du Capitole, arrivé sous la dictature de *Sylla*.

DÉMOPHOON, fils de *Thésée* et de *Phèdre*, revenant du siége de Troie avec des vents contraires, aborda sur les côtes de Thrace, et se rendit chez le roi *Lycurgue* dont il épousa la fille appelée *Philis*. Après y être resté long-temps caché, la mort de son père l'ayant rappelé à Athènes pour lui succéder, il oublia sa femme, à qui cependant il avoit juré en partant de revenir dans peu de temps. Cette princesse, au désespoir de se voir si lâchement abandonnée, se pendit de fureur.

DÉMORGOGON, (Myth.) génie de la terre, habitoit son intérieur et créa le ciel, le soleil et la lumière. Il fut particulièrement adoré en Arcadie ; et on y avoit un tel respect pour son nom qu'on n'osoit pas le prononcer.

I. DÉMOSTHÈNES, naquit à Athènes, l'an 381 avant J. C. non d'un forgeron, comme *Juvénal* veut le faire entendre, mais d'un homme assez riche,

qui faisoit valoir des forges. Il n'avoit que sept ans, lorsque la mort le lui enleva. Des tuteurs intéressés volèrent à leur pupille une partie de son bien, et laissèrent perdre l'autre. Son éducation fut entièrement négligée, et la nature fit presque tout en lui. Il se porta de lui-même à l'étude de l'éloquence, et prit des leçons sous *Isée* et *Platon*, profitant des traités d'*Isocrate* qu'il avoit eus en secret. Son premier essai fut contre ses tuteurs. Il plaida dès l'âge de 17 ans, et les obligea à lui restituer une grande partie de son bien. Une difficulté de prononcer très-remarquable, et une poitrine très-foible, étoient de puissans obstacles à ses progrès. Il vint à bout de les vaincre, en mettant dans sa bouche de petits cailloux, et en déclamant ainsi plusieurs vers de suite et à haute voix, sans s'interrompre, même dans les promenades les plus rudes et les plus escarpées. Pour donner encore plus de force à sa voix, il alloit sur le bord de la mer, dans le temps que les flots étoient le plus violemment agités, et y prononçoit des harangues. C'est ainsi qu'il s'accoutuma au bruit confus, pour n'être point déconcerté par les émeutes du peuple et les cris tumultueux des assemblées. Il fit plus : il s'enfermoit des mois entiers dans un cabinet souterrain, se faisant raser exprès la moitié de la tête, pour se mettre hors d'état de sortir. C'est là qu'à la lueur d'une petite lampe, il composa ces harangues, chefs-d'œuvres d'éloquence, dont ses envieux disoient *qu'elles sentoient l'huile ;* mais que la postérité a mises au-dessus de tout ce que nous a laissé l'ancienne Grèce. Après avoir exercé son talent dans quelques causes particulières, il se mit à traiter les affaires publiques. Les Athéniens par leur mollesse étoient, pour ainsi dire, devenus les complices de ceux qui vouloient les asservir ; il ranima leur patriotisme. Il tonna, il éclata contre *Philippe* roi de Macédoine, et inspira à ses concitoyens la haine dont il étoit pénétré. *Voyez* PHOCION. — I. CTÉSIPHON. — *et* DÉMON. Il se trouva même l'an 338 avant J. C. à la bataille de Chéronée, où il prit la fuite. Il voulut cependant prononcer l'éloge funèbre des guerriers morts dans cette célèbre journée. Mais *Eschine* son rival, ne manqua pas de relever cette inconséquence dans le discours qu'il prononça contre lui. « Comment, s'écria-t-il, comment avec ces mêmes pieds qui ont si lâchement quitté leur poste dans le combat, as-tu osé monter sur la tribune, pour y louer ces mêmes guerriers que tu as conduits à la mort ? » Car c'étoit par son conseil que la bataille avoit été livrée. *Eschine* représenta en même temps aux Athéniens que s'ils accordoient à *Démosthènes* une couronne d'or, les pères, les mères et les enfans de tous ceux qui étoient morts par sa faute à Chéronée, pousseroient des cris d'indignation de ce que tant de braves guerriers étoient morts sans vengeance, et de ce que *Démosthènes*, qu'on pouvoit regarder comme leur assassin, recevoit un honneur public devant toute la Grèce assemblée. Ces désagrémens ne ralentirent pas le zèle patriotique de l'ennemi de *Philippe*. Après la mort de ce prince, *Démosthènes* se déclara contre *Alexandre* son fils, avec non

moins de véhémence; mais s'étant laissé corrompre par le présent d'une coupe d'or, il fut obligé de sortir de la ville. On avoit dit auparavant de lui, « que tout l'or de *Philippe* ne le tentoit pas plus que celui de Perse n'avoit tenté *Aristide*. » Sa vertu se démentit en cette occasion. Après la mort d'*Alexandre le Grand*, il revint à Athènes, et continua à haranguer contre les Macédoniens. Mais il fut bientôt contraint d'en sortir, parce que sa vie n'étoit plus en sureté, surtout depuis qu'*Antipater* s'étoit rendu maître de la Grèce. Il se retira à Calaurie dans un asile inviolable consacré à *Neptune*. Mais à peine y fut-il arrivé, qu'*Antipater* envoya un comédien pour se saisir de lui. Il voulut d'abord lui persuader de le suivre, et lui jura qu'il n'avoit rien à craindre : mais voyant que *Démosthènes* n'étoit pas disposé à le croire, il le menaça de l'enlever de force. Alors il fit semblant de céder à ses instances, et le pria d'attendre qu'il eût écrit un mot à ses domestiques; en même temps tirant de son écritoire une plume comme pour écrire, il avala le poison dont elle étoit remplie, et qu'il réservoit pour cet usage, l'an avant J. C. 322. On peut remarquer comme une chose singulière, que les deux plus grands orateurs d'Athènes et de Rome ont fini leur vie par une mort funeste. Cet homme, qui eut le courage de se donner lui-même la mort, la craignoit sur le champ de bataille. *Voyez* LAÏS. Les Athéniens lui érigèrent une statue de bronze avec cette inscription sur la base : *Si tu avois eu, Démosthènes, autant de bravoure que tu avois d'intelligence, les armes de Macédoine n'eussent jamais triomphé de la Grèce.* C'est ce qu'un poëte latin a rendu par ce distique :

Si tibi par menti robur, Vir magne, fuisset,
Græcia non Macedo succubuisset hero.

Démosthènes passe avec raison pour le prince des orateurs. C'est le rang que lui donnoit *Cicéron*, son rival de gloire. « Il remplit, dit-il, l'idée que j'ai de l'éloquence. Il atteint à ce degré de perfection que j'imagine; mais que je ne trouve qu'en lui seul. » Son éloquence étoit rapide, forte, sublime, et d'autant plus frappante, qu'elle paroissoit sans art, et naître du sujet. « *Démosthènes*, dit *Fénelon*, paroît sortir de soi pour ne s'occuper que de sa patrie... Il se sert de la parole comme un homme modeste de son habit pour se couvrir. Il tonne, il foudroie; c'est un torrent qui entraîne tout... On pense aux choses qu'il dit et non à ses paroles : on le perd de vue; on n'est occupé que de *Philippe* qui envahit tout. » A cette éloquence mâle et toute de choses, il joignoit une déclamation véhémente et pleine d'expression. C'étoit, selon lui, la partie la plus importante de l'art oratoire. Un Athénien lui ayant demandé à trois différentes reprises : *quelle étoit la qualité la plus nécessaire à l'orateur?* Il répondit chaque fois : *la déclamation.* Ce talent supplée en partie aux autres, et couvre presque tous les défauts. Un autre Athénien l'ayant prié de prendre en main sa défense contre un homme qui l'avoit maltraité, lui faisoit tranquillement le récit des injures reçues par lui. *Des in-*

jures! lui répondit *Démosthènes*, *cela n'est pas possible. Comment,* s'écria cet homme avec colère, *je n'ai point été maltraité? Oh! présentement*, répliqua *Démosthènes*, *j'entends la voix d'un homme qui a été réellement outragé. Démosthènes* se conformoit aux leçons qu'il donnoit. Le feu de ses yeux, l'action de son visage, la véhémence de ses gestes, étoient comme des coups de foudre qui terrassoient ses adversaires. Un des grands avantages que l'on peut tirer de ses harangues politiques, c'est d'y recueillir une foule de maximes utiles au gouvernement des états; c'est d'y apprendre à connoître le peuple d'Athènes par les moyens divers qu'il sait employer pour l'animer contre *Philippe*, lui faire prendre les armes, et le déterminer au bien public. Son génie tiroit encore une nouvelle force de son zèle pour la patrie, de sa haine pour ses ennemis, et de son amour pour la gloire et la liberté. Son nom rappellera toujours de grandes idées, les idées de courage, de patrie et d'éloquence. On a souvent comparé *Démosthènes* avec *Cicéron*, et on ne sait pas encore lequel on doit préférer. Tout ce qu'on peut dire de plus sensé, c'est que ces deux grands hommes prirent des routes opposées pour parvenir au même but. La meilleure édition de ses *Harangues*, est celle de Francfort, 1604, in-folio, avec la *Traduction* latine de *Wolfius. Toureil* en a traduit quelques-unes en françois, et a orné sa version de deux préfaces excellentes sur l'état de la Grèce. Cette version a été éclipsée par la *Traduction complète* que M. l'abbé *Auger* en a donnée avec celle d'*Eschine*, Paris, 1789, 6 volumes in-8. M. *Taylor*, savant Anglois, a publié à Londres une nouvelle édition de *Démosthènes*.

II. DÉMOSTHÈNES, vicaire du préfet du prétoire sous *Valens*, fauteur ardent des Ariens, persécuteur des Catholiques, étoit maître-d'hôtel du même empereur, lorsqu'il s'avisa de critiquer quelques discours que *St. Basile* faisoit à ce prince. Il lui échappa un barbarisme: *Quoi!* lui dit *St. Basile* en souriant, *un Démosthènes qui ne sait pas parler!... Démosthènes* piqué lui fit des menaces; et *St. Basile* lui répondit: *Mêlez-vous de bien servir la table de l'empereur, et non pas de parler de théologie.* Devenu vicaire du préfet, il bouleversa toutes les églises, assembla des conciles d'évêques Ariens, et exerça des vexations horribles contre les soutiens de la bonne cause. — Il y a aussi eu un célèbre médecin Marseillois du nom de *Démosthènes*.

III. DÉMOSTHÈNES, *Voy.* NICIAS *et* GYLIPPE.

DEMOURS, (Pierre) oculiste, médecin du roi, garde du cabinet d'histoire naturelle, naquit à Marseille. Il s'acquit la plus grande réputation par ses connoissances et la légéreté de sa main dans les opérations relatives aux maladies des yeux. Il fut membre de l'académie des sciences de Paris, et mourut dans cette ville le 26 juin 1795, à l'âge de 93 ans. Ses ouvrages sont: I. *Essai sur l'Histoire Naturelle du polype*, insecte, traduit de l'Anglois de *Backer*, 1744, in-12. II. *Description* du ventilateur de *Hales*, 1744, in-12. III. *Méthode* de traiter

s plaies d'armes à feu, traduite de l'anglois de *Ramby*, 1746, in-12. IV. *Observations de Médecine* de la société d'Édimbourg, traduites de l'anglois, 1759, onze vol. in-12. V. *Transactions Philosophiques*, traduites de l'anglois, depuis 1737 jusqu'en 1746, 5 vol. in-4.° VI. *Table* générale des Mémoires de l'académie des sciences depuis 1747 jusqu'en 1768, 3 vol. in-4.° VII. *Lettre à M. Petit* sur une maladie de l'œil, 1767, in-8.° VIII. *Réflexions* sur la lame cartilagineuse de la cornée, 1770, in-8.°

DEMPSTER, (Thomas) gentilhomme Écossois, né au château de Cliftbog en 1579, s'expatria durant les guerres civiles d'Écosse. Il vint à Paris; mais, comme il étoit extrêmement violent, il s'y fit des affaires, et fut obligé de passer en Angleterre. Il revint bientôt à Paris, amenant avec lui une très-belle femme, que ses écoliers lui enlevèrent à Pise où il enseigna pendant quelque temps. De là il passa à Bologne, où il professa avec applaudissement jusqu'en 1625, année de sa mort. *Dempster* étoit jurisconsulte, historien, poëte, orateur. On a de lui des ouvrages dans ces différens genres. Le plus célèbre est son *Histoire Ecclésiastique d'Écosse* en 19 livres, imprimée in-4.° à Bologne en 1627. Elle est littéraire autant qu'ecclésiastique. Il crut honorer sa patrie, en faisant naître en Écosse une foule d'écrivains étrangers, et il s'honora très-peu lui-même. On a encore de lui, *De Etruriâ regali*, à Florence, 1723 et 1724, 2 vol. in-fol., auxquels *Passeri* a donné un supplément, Lucques 1767, in-fol., et une édition des *Antiquités Romaines* de *Rosin*, in-folio, avec des notes, dans lesquelles il prodigue une érudition profonde, mais fatigante par le style et par les citations.

DENATTES, (François) curé de Saint-Pierre à Auxerre, mort en 1765, à 70 ans, a paraphrasé l'ouvrage d'Opstraet, *de Conversione peccatoris*, dans son *Idée de la Conversion d'un pécheur*, 1732, 2 vol. in-12.

DENELLE, scélérat obscur, à qui l'énormité de ses crimes a fait accorder un instant de célébrité, se montra partisan de *Marat* dans la révolution, et devint à Paris, membre de la section de *Popincourt*. Incarcéré après la mort de *Robespierre*, on lui rendit bientôt la liberté; et il en profita pour empoisonner sa femme et ses quatre enfans. Le poison n'agissant point avec assez de force, il les assomma tous cinq. Le plus jeune de ses fils étoit au berceau. *Denelle* se cacha parmi les malades de l'Hôtel-Dieu; il y fut découvert, et après avoir avoué qu'il avoit fait diverses tentatives pour s'empoisonner lui-même, l'échafaud délivra la société de ce monstre.

DENER, (Jean Christophe) faiseur de flûtes, mort à Nuremberg en 1709, inventa les clarinettes.

DENESLE, *Voyez* NESLE.

DENHAM, (le chevalier John) né en 1615 à Dublin, montra dans sa jeunesse plus d'inclination pour le jeu que pour l'étude. Son père, irrité contre lui, le corrigea un peu de son penchant. Le fils écrivit même

un *Essai contre le Jeu*, pour preuve de son changement ; mais après la mort du père, il fut plus joueur que jamais. En 1641 il publia une tragédie, intitulée *le Sophi*. Ces prémices de sa veine poétique surprirent d'autant plus, que personne ne s'attendoit à de pareils ouvrages de la part d'un pilier de brelan. *Charles II*, après son rétablissement sur le trône, le nomma sur-intendant des bâtimens royaux. Un second mariage qu'il contracta fut si malheureux qu'il en perdit l'esprit ; mais les remèdes et le régime le rétablirent. Il mourut en mars 1668, et fut enterré dans l'Abbaye de Westminster, auprès de ses confrères *Chaucer*, *Spencer* et *Cowley*. L'amour du jeu n'étoit pas sa seule passion ; il en avoit une non moins forte pour la poésie. Outre sa tragédie du *Sophi*, on a de lui plusieurs autres *Pièces de Poésie*, Londres 1719, in-12, qui lui acquirent beaucoup de réputation. Sa *Montagne de Kooper* est pleine d'idées brillantes et de descriptions faites d'après nature. La précision et la netteté sont les principales qualités qui lui manquent.

DENIS, *Voyez* DENYS.

DENISART, (Jean-Baptiste) procureur au Châtelet de Paris, né près de Guise en Picardie, et mort à Paris le 4 février 1765, à 51 ans, étoit également recommandable par sa probité et par ses lumières. On a de lui un ouvrage plusieurs fois réimprimé, sous le titre de : *Collection de Décisions nouvelles et de Notions relatives à la Jurisprudence actuelle* ; Paris 1771, 4 vol. in-4.° Ce recueil, dont on prépare une édition très-augmentée en 12 vol., peut serv[ir] également de dictionnaire po[ur] le droit civil et pour le canonique. Il est utile non-seulemen[t] aux jurisconsultes, mais aux per[-]sonnes dont l'étude des lois n[e] constitue point l'état. Denisart s'étoit proposé de réunir dans un seul livre, des notions précises sur chaque point, d'appuyer les principes par des exemples et sur-tout par les décisions nouvelles et importantes. Ce plan étoit très-bien vu ; mais il se glissa dans l'exécution quantité de fausses citations, d'erreurs et de contradictions. Les nouveaux éditeurs se sont chargés de refaire la plupart des articles, de vérifier les passages, de rectifier les méprises ; et l'obligation sera complète, s'ils ont la précision, la clarté et la méthode du premier auteur. On lui doit encore une édition des *Actes de notoriété du Châtelet*, 1769, in-4.° avec des notes qui prouvent beaucoup de savoir. Ce recueil avoit été d'abord publié par *Jean le Camus* lieutenant civil, mort en 1710, à 74 ans, avec la réputation d'un magistrat intègre et éclairé. *Denisart* étoit extrêmement laborieux, et c'est sans doute son application continuelle qui a avancé sa mort.

DENISOFF, vaillant général des Kosaques, se distingua dans la guerre faite par *Catherine II* aux Turcs et aux Suédois. Ce fut lui qui enleva les équipages du roi de Suède dans la bataille d'Aborfors en 1790. A la paix, *Gustave* voulut connoître celui qui l'avoit privé de vêtemens ; *Denisoff* lui fut présenté ; et le monarque le combla d'amitiés. Le Kosaque étoit alors très-âgé ; il est mort quelque temps après.

DENNER, (*Balthasar*) peintre célèbre, né à Hambourg en 1685, n'a été surpassé par personne dans le portrait. Tous les souverains du nord l'appelèrent à leur cour pour être peints de sa main. L'impératrice de Russie le demanda et lui offrit mille ducats pour son portrait; mais *Denner* se trouvant alors trop âgé, refusa de faire le voyage de Pétersbourg. L'empereur *Charles VI* acheta 5875 florins une tête de vieille, qu'il plaça dans un cabinet particulier dont lui seul avoit la clef. *Denner* fit encore le pendant de cette vieille pour le même prince : c'est une tête de vieillard qui est un second chef-d'œuvre. Ce peintre est mort dans sa patrie en 1747.

DENNYS, (Jean) célèbre critique, fils d'un sellier de Londres, y naquit en 1657 et y mourut le 17 décembre 1733. Il fut en Angleterre ce que *Gacon* étoit alors en France, le *Zoïle* de tous les poëtes célèbres, et sur-tout de *Pope*, qui ne manqua pas de le placer dans sa *Dunciade*. « Il est mort, dit l'abbé *Prévôt*, dans un âge fort avancé, et aussi couvert de gloire et de blessures, que peut l'être un critique qui n'a fait que mordre et recevoir des morsures pendant toute sa vie. Ceux qui ne considèrent que les atteintes qu'il a reçues, le regardent comme l'homme du monde qui a été le plus à plaindre et le plus maltraité. Ceux au contraire qui ne jettent les yeux que sur les coups terribles qu'il a portés, doivent le regarder comme un champion redoutable, avec lequel il n'y avoit jamais d'avantage à combattre. On a fait quantité de vers sur sa mort, dans lesquels on lui donna le titre honorable de *dernier Critique et* de *dernier Esprit classique du règne de Charles II*, à peu près dans le sens qu'on a nommé *Brutus* le dernier des Romains. Son humeur caustique et presque insociable lui avoit attiré deux malheurs, qui ont dû lui faire regarder la mort comme un bien : il n'avoit point d'amis, et il étoit réduit à la dernière pauvreté. » *Pour et contre*, tome troisième, p. 68. Outre ses brochures critiques, on a de lui deux tragédies, *La Liberté défendue*, 1704; *Appius et Virginie*, 1709; et divers poëmes très-médiocres.

DENORES, *Voy.* NORES.

DENTATUS, *Voyez* CURIUS, Nº I.

DENTRECOLLES, (François-Xavier) Jésuite, né à Lyon en 1664, se consacra à la mission de la Chine avec le Père *Parrennin*. Il y fut employé autant d'années que lui, et mourut également en 1741, à 77 ans. Son caractère aimable, son esprit insinuant, et ses manières douces et affables, lui gagnèrent l'estime et l'affection des lettrés et du peuple. Il fit imprimer un grand nombre d'ouvrages en langue Chinoise, soit pour persuader la vérité de la religion aux Gentils, soit pour maintenir les nouveaux fidelles dans la piété. Outre ces écrits qui ne peuvent nous être connus, nous avons de lui plusieurs morceaux intéressans dans le recueil de *Lettres édifiantes et curieuses*, et dans l'*Histoire de la Chine* de *du Halde*. Les principaux ont pour objet les *Monnoies* de la Chine, et la manière d'y faire la porcelaine.

SAINTS.

I. DENYS, (Saint) dit l'*Aréopagite*, un des juges de l'Aréopage, fut établi évêque d'Athènes, après avoir été converti par *St. Paul*. Il finit sa vie dans cette ville par le martyre, vers l'an 95 de J. C. « Les Grecs depuis le 9e siècle, dit *Baillet*, avoient cru qu'il avoit passé de la Grèce dans les Gaules, et qu'il avoit eu la tête coupée à Paris, dont il étoit devenu évêque. Mais cette opinion, née du temps de *Louis le Débonnaire*, ne vivra pas apparemment plus long-temps depuis que tant de savans en ont montré la fausseté. » On lui attribua plusieurs ouvrages dans les siècles d'ignorance; mais, aujourd'hui que l'on met les fausses traditions dans la balance de la critique, on est revenu de ce préjugé. Le style de ces ouvrages et leur méthode sont fort éloignés de la manière dont on écrivoit dans le 1er et le 2e siècles, et paroissent être du 5e. On les a tous réimprimés en deux vol. in-fol. grec et latin, à Anvers en 1634, recueillis par le P. *Balthasar Corder*, Jésuite. Le 1er volume contient les *Préfaces de Saint Maxime et de George Pachimère*, le livre de la *Hiérarchie céleste* en 15 chapitres, celui de la *Hiérarchie ecclésiastique* en 7, et celui des *Noms divins* en 13. Le 2d vol. renferme la *Théologie mystique* en cinq chapitres, et quelques *Epîtres*. On trouve sa *Liturgie* dans un petit vol. in-8°, Cologne 1530, rare, intitulé : *Ritus et Observationes antiquissimæ*. Ses ouvrages sont aussi dans la Bibliothèque des Pères.

II. DENYS, (Saint) célèbre évêque de Corinthe au 2e siècle, avoit écrit plusieurs *Lettres*. E[...] *sèbe* en a conservé des fragm[...] intéressans.

III. DENYS, (St.) pre[...] évêque de Paris, fut envoyé d[...] les Gaules sous l'empire de *Ph[...] lippe* vers l'an 245. Il fut hon[...] de la palme du martyre, et e[...] la tête tranchée avec ses comp[...] gnons, *Rustique* et *Eleuthère*, l'un prêtre et l'autre diacre. On a confondu très-mal à propos ce saint évêque avec *Denys* l'Aréopagite. *Hilduin*, abbé de Saint-Denys, fut le premier qui entreprit de prouver dans le neuvième siècle, que l'évêque de Paris étoit le même que l'évêque d'Athènes. Ce fut lui qui avança que le saint martyr avoit porté sa tête entre ses mains. Cette opinion passa de Paris à Rome par *Hilduin*; des Romains chez les Grecs, par *Méthodius* son contemporain; et de la Grèce elle repassa en France, par la traduction que fit *Anastase*, de la *Vie de St. Denys*, composée par *Méthodius*. Ce sentiment a été long-temps au nombre de ceux qu'il étoit dangereux d'attaquer; mais à présent il est entièrement réprouvé, même par les légendaires les plus crédules.

IV. DENYS, (S.) patriarche d'Alexandrie, successeur d'*Héraclas* dans ce siége l'an 247 de J. C., se convertit en lisant les Epîtres de *St. Paul*. Son courage, son zèle, sa charité parurent avec éclat pendant les persécutions qui s'élevèrent contre son église, sous l'empire de *Philippe* : et sous celui de *Dèce* l'an 250. Ses vertus ne brillèrent pas moins durant le schisme des Novatiens contre le pape *Corneille*, et dans les ravages que faisoit

erreur de *Sabellius*, qui confondoit les trois personnes de la Trinité. Cette hérésie désoloit la Pentapole : *Denys* la foudroya par plusieurs lettres éloquentes. Il mourut en 264, après avoir gouverné l'église d'Alexandrie durant 11 ans. De tous ses ouvrages, nous n'avons plus que des *Fragmens* et une *Lettre canonique* insérée dans la collection des Conciles. Son style est élevé; il est pompeux dans ses descriptions, et pathétique dans ses exhortations. Il possédoit parfaitement le dogme, la discipline et la morale. Aux argumens les plus forts contre ses adversaires, il joignoit la modération et la douceur.

V. DENYS, (Saint) Romain, successeur de *St. Sixte* dans le souverain pontificat, gouverna l'église de Rome, l'édifia et l'instruisit pendant dix ans et quelques mois. Il fut placé sur la chaire de *St. Pierre* le 22 juillet 259, et mourut le 26 décembre 269. Il tint un synode l'an 291, dans lequel il anathématisa l'hérésie de *Sabellius*, et l'erreur opposée, soutenue depuis par *Arius*. On trouve dans les *Epistolæ Romanorum Pontificum* de D. *Coustant*, in-fol. des *Lettres* de ce pape contre *Sabellius*.

VI. DENYS, (Saint) évêque de Milan, défendit, au concile de cette ville en 355, la foi du concile de Nicée. Il eut ensuite la foiblesse de souscrire à la condamnation de *St. Athanase*; mais ayant réparé sa faute, l'empereur *Constance* l'envoya en exil en Cappadoce. Il y mourut quelque temps après.

SOUVERAINS.

VII. DENYS, tyran d'Héraclée dans le Pont, profita des conquêtes d'*Alexandre le Grand* sur les Perses, pour affermir sa tyrannie; mais il ne se maintint qu'à force de souplesse pendant la vie de ce héros. Après sa mort, il fut inquiété par *Perdiccas*, l'un de ses successeurs. Celui-ci ayant été tué l'an 321 avant J. C., le tyran épousa *Amestris*, fille du frère de *Darius*, prit le titre de roi, et unit à ses états plusieurs places importantes qu'il conquit aux environs d'Héraclée. Le reste de sa vie ne fut rempli que par les plaisirs. Il étoit d'une si prodigieuse grosseur, qu'il n'osoit produire en public sa lourde masse. Lorsqu'il donnoit audience, ou lorsqu'il rendoit justice, il s'enfermoit, dit-on, dans une armoire de peur qu'on ne vît son visage. Quelques bannis d'Héraclée l'appellent le *Gros Pourceau* dans une comédie de *Ménandre*. Il dormoit presque toujours d'un sommeil si profond, qu'on ne pouvoit l'éveiller qu'en lui enfonçant des aiguilles dans la chair. Cet homme monstrueux mourut à 55 ans, l'an 304 avant J. C., laissant deux fils et une fille sous la régence de sa femme. Ses sujets le regrettèrent beaucoup, parce qu'il les avoit traités avec douceur.

VIII. DENYS Ier, tyran de Syracuse, fils d'*Hermocrate*, de simple greffier devint général des Syracusains et ensuite leur tyran. Il déclama avec force contre les anciens magistrats, les fit déposer, en fit créer de nouveaux, et se mit à leur tête l'an 405 avant J. C. Pour établir sa tyrannie, il augmenta la paye des soldats, rappela les bannis, et se fit donner des gardes par le peuple. Il soutint presque toujours la guerre contre les Carthaginois, mais avec des succès divers.

La ville de Géla ayant été prise par ceux-ci, les Syracusains se soulevèrent contre lui. Le tyran les réprima, ordonna le massacre des Carthaginois répandus dans la Sicile, et jura une haine éternelle à Carthage. A la passion de commander, il joignit celle de versifier. Il envoya à Olympie son frère *Théodore*, pour y disputer en son nom le prix de la poésie et celui de la course des chevaux. Ses ouvrages furent sifflés. Ne pouvant se venger des railleurs, il se vengea sur ses sujets. Tous les beaux esprits de Syracuse qui mangeoient à sa table, avoient attention de louer le guerrier, mais encore plus le poëte. *Voyez* ARISTIPPE. Il n'y eut qu'un certain *Philoxène*, célèbre par ses *Dithyrambes*, qui ne se laissa point entraîner au torrent. *Denys* lui lut un jour une pièce de vers, sur laquelle il le pressa de lui dire son sentiment: cet homme franc lui déclara sans hésiter qu'elle étoit mauvaise. Le prince ordonna qu'on le conduisit aux carrières; mais, à la prière de sa cour, il le fit élargir. Le lendemain, il choisit ce qu'il croyoit être son chef-d'œuvre, pour le montrer à *Philoxène*. Le poëte, sans répondre un seul mot, se tourna vers le capitaine des gardes, et lui dit : *Qu'on me remène aux carrières*. Le tyran fut jugé moins sévèrement à Athènes. Il y fit représenter une de ses tragédies pour le concours du prix; on le déclara vainqueur. Ce triomphe le flatta plus que toutes ses victoires. Il ordonna qu'on rendît aux Dieux de solennelles actions de graces. Il y eut pendant plusieurs jours des fêtes somptueuses à Syracuse. L'excès de sa joie ne lui permit pas de se modérer à table, et il mourut d'une indigestion, après 38 ans de tyrannie, 386 ans avant J. C., dans sa 63e année. *Denys* avoit tous les vices d'un usurpateur; il étoit ambitieux, cruel, vindicatif, soupçonneux. Il fit bâtir une maison souterraine, environnée d'un large fossé, où sa femme et ses fils n'entroient qu'après avoir quitté leurs habits, de peur qu'ils n'eussent des armes cachées. Il portoit toujours une cuirasse. Son barbier lui ayant dit que sa vie étoit entre ses mains, il le fit mourir, et se vit réduit à se brûler lui-même la barbe. Un jour que son frère, en lui faisant la description d'un terrain, prit la hallebarde d'un des gardes qui étoient présens, pour en tracer le plan sur la table, *Denys* entra en fureur et tua le garde qui avoit donné sa hallebarde si facilement. Sa défiance tyrannique est consacrée par un monument qui subsiste encore en Sicile : c'est une caverne d'une grandeur énorme, nommée l'*Oreille de* Denys *le tyran*. Elle est creusée dans le roc, et a exactement la forme d'une oreille humaine; sa hauteur est de 80 pieds sur 250 de long. On dit qu'elle étoit construite de façon que tous les sons qui s'y produisoient, étoient rassemblés et réunis, comme dans un foyer, en un point qui s'appeloit le *tympan*. Le tyran avoit fait faire au bout du tympan un petit trou qui communiquoit à une chambre où il avoit coutume de se cacher : il appliquoit son oreille à ce trou, et il entendoit distinctement tout ce qui se disoit dans la caverne. Dès que cet ouvrage fut achevé, et qu'on en eut fait l'épreuve, il fit mettre à mort tous les ouvriers qui y avoient travaillé. Il y emprisonna ensuite toutes les personnes qu'il regardoit

comme ses ennemis; et après avoir entendu leur conversation, il les condamnoit, dit-on, ou les renvoyoit absous. Son impiété n'est pas moins connue que sa méfiance. Ayant ôté un manteau d'or à la statue de *Jupiter*, il en substitua un de laine, disant: *Qu'un manteau d'or étoit bien pesant en été, et bien froid en hiver, et que le bon fils de* Saturne *devoit se contenter d'un manteau plus simple.* Une autre fois, il arracha une barbe d'or à *Esculape*, en ajoutant, *qu'il étoit indécent qu'il en portât une, tandis que son père* Apollon *n'en avoit point.* Il pilla le temple de *Proserpine* à Locres; et comme il eut un vent favorable pour s'en retourner: *Vous voyez*, dit-il en se moquant de ceux qui l'avoient suivi dans cette expédition, *que les Dieux immortels favorisent la navigation des sacriléges. Denys* informé qu'une vieille femme prioit les Dieux de prolonger la vie à son souverain, voulut savoir quels étoient les motifs d'une prière si assidue. *C'est*, répondit cette femme, *qu'ayant été gouvernée par un méchant prince dont je souhaitois la mort, et qui périt, et ayant vu dans son successeur un tyran plus abominable encore, je crains qu'il ne soit remplacé par un monstre pire que toi. Denys* avoit épousé deux femmes dans le même jour: *Doris* de Locres, et *Aristomaque*, fille d'un des principaux citoyens de Syracuse. Il eut de la première *Denys*, qui lui succéda. Nous ajouterons, en finissant cet article, que nous y avons peint *Denys* d'après l'idée commune. Mais la vérité de l'histoire exige que nous disions, d'après *Rollin*, que ce tyran tempéroit les vices de son ambition et de son despotisme par de grandes qualités. Il souffrit souvent la contradiction sans marquer ni ressentiment, ni colère. Il eut en général pour le peuple de Syracuse, des manières gracieuses et populaires. « La familiarité avec laquelle il conversoit avec les moindres bourgeois, et même avec les ouvriers, l'égalité qu'il gardoit entre ses deux femmes, les égards et le respect qu'il avoit pour elles; tout cela marque, selon *Rollin*, que *Denys* avoit plus d'équité, de modération, de bonté, de générosité qu'on ne le pense ordinairement ». Il ne fut point tyran comme *Phalaris*, comme *Néron*. Quant à sa manie poétique, *Rollin* dit encore qu'il valoit mieux que *Denys* employât ses heures de loisir à l'art des vers qu'à la bonne chère et à des plaisirs non moins pernicieux. Ce fut la réflexion de *Denys* le jeune, pendant qu'il étoit à Corinthe. *Philippe de Macédoine* lui demanda, d'un ton ironique: *En quel temps son père avoit pu composer ses Odes et ses Tragédies?* Vous voilà bien embarrassé, répondit *Denys*; *il les composa aux heures que vous et moi passons à boire et à nous divertir.* Voyez DAMOCLÈS et DAMON.

IX. DENYS II, surnommé *le Jeune*, successeur et fils du précédent, fit venir *Platon* à sa cour, par le conseil de *Dion* son beau-frère. Le philosophe n'adoucit point le tyran. *Denys*, séduit par ses flatteurs, exila *Dion*, et fit épouser sa femme à un autre. Cet affront mit la vengeance dans le cœur de *Dion*, qui attaqua *Denys*, et l'obligea d'abandonner Syracuse l'an 343 avant J. C. Il rentra dix ans après, et en fut

encore chassé pas *Timoléon*, général des Corinthiens. *Denys le Vieux* avoit prédit à son fils ce qui devoit lui arriver. Un jour il lui reprochoit la violence qu'il avoit faite à une dame de Syracuse, et lui demandoit en colère s'il avoit jamais entendu dire que dans sa jeunesse il eût commis de telles actions; *C'est*, lui dit le jeune homme emporté, *que vous n'étiez pas né fils de roi. — Et toi, tu n'en seras jamais père !* prédiction qui fut accomplie. En effet, *Denis* le *Jeune*, plus cruel encore que son père, et moins politique, ayant été chassé de Syracuse, se réfugia à Corinthe, où il ouvrit, dit-on, une école, pour se conserver encore, dit *Cicéron*, une espèce d'empire. On auroit pu faire cette plaisanterie à *Denys* le *Jeune* lui-même; car il paroît qu'il entendoit alors raillerie, et savoit y répondre. Interrogé. *Pourquoi il n'avoit pas su se maintenir sur le trône de son père ? Ne vous en étonnez pas*, répondit-il; *mon père, en me laissant ses biens, ne m'a pas transmis la fortune qui les lui avoit fait acquérir.* Un Corinthien entrant dans sa chambre, et voulant se moquer de lui, secouoit son manteau, comme chez un tyran, pour faire voir qu'il n'avoit point d'armes cachées; mais *Denys* se saisissant du trait qu'on vouloit lui lancer, le fit rejaillir sur le railleur : *Mon ami*, lui dit-il, *secoue plutôt ton manteau quand tu sortiras;* pour lui faire entendre qu'il le croyoit très-capable d'emporter quelque chose. — Un autre Corinthien cherchant à le railler sur le commerce qu'il avoit eu avec les philosophes, pendant qu'il étoit dans sa plus grande splendeur, lui demanda, comme par insulte, à quoi toute la sagesse de *Platon* lui avoit servi : *Trouvez-vous donc*, répliqua-t-il, *que je n'aie tiré aucune utilité de* Platon, *en me voyant porter mon infortune comme je fais ?* Sa profession de maître d'école a paru une fable à *Hewman*, docteur d'Allemagne, qui a fait, sur ce sujet, un gros in-4.°

X. DENYS, roi de Portugal, né en 1261, succéda à son père *Alphonse*, et se montra ami des lettres et des bonnes lois. Il institua une université à Lisbonne, qu'il transféra ensuite à Coïmbre; ce fut par les lumières de celle-ci que la langue Portugaise commença à se fixer. Après l'abolition de l'ordre des Templiers, il fonda celui du *Christ*, en lui accordant les biens que les premiers possédoient dans ses états. Ce monarque s'occupoit à embellir ses villes, à bâtir celle de Montréal, lorsque la révolte de son fils vint mettre un terme à son bonheur. En vain la reine *Elisabeth*, son épouse, ménagea-t-elle diverses fois la réconciliation entre le père et le fils, le roi vit sa santé s'altérer par les chagrins domestiques, et mourut le 7 janvier 1325.

SAVANS.

XI. DENYS D'HALICARNASSE, naquit à Halicarnasse, autrefois *Zéphyre*, ville de la Carie, la demeure ordinaire des rois de cette province; c'étoit aussi la patrie d'*Hérodote*. *Denys* la quitta vers l'année 30e avant J. C., et vint à Rome, où il demeura 22 ans. Il y apprit la langue latine, pour se mettre en état de consulter les historiens du pays. Il se lia avec tous les savans de Rome, et eut, avec eux, de fréquens entretiens. Il fit une

étude sérieuse de tous les auteurs, tant Grecs que Latins, qui avoient parlé du peuple Romain. C'est avec ces secours qu'il composa les *Antiquités Romaines* en vingt livres, dont il ne nous reste que les onze premiers qui vont jusqu'à l'an 312 de la fondation de Rome. L'abbé *Bellenger*, docteur de Sorbonne, en a donné une *Traduction* françoise, avec des notes, en 1723, à Paris, 2 vol. in-4.° Il y en a eu une aussi vers le même temps par le P. *le Jai*, Jésuite. Elles ont chacune leur mérite particulier, mais dans un genre différent. Les écrivains anciens et modernes qui ont fait mention de *Denys*, reconnoissent en lui, suivant le P. *le Jai*, un génie facile, une érudition profonde, un discernement exact, et une critique judicieuse. *Henri Etienne* dit que l'Histoire Romaine ne pouvoit être mieux écrite, que l'a fait en grec *Denys* d'Halicarnasse, et *Tite-Live* en latin. Ce jugement n'est pas exactement vrai, par rapport au style. Celui de l'historien Latin est bien autrement beau, noble, élevé, grand, vif, que celui de l'historien Grec, presque toujours foible, prolixe et languissant. Ce qu'ils ont de commun, c'est qu'ils sont quelquefois trop crédules; mais *Denys* est plutôt un compilateur d'antiquités, qu'un historien. Ce dernier, a-t-on dit, se parant d'une fausse exatitude, entre souvent dans un vain détail de circonstances qui ne paroissent que le fruit de son imagination, et dont il est impossible qu'il fût bien informé. Deux ou trois endroits de son histoire, où il paroît examiner les faits en bon critique, ont ébloui sur tout le reste; et sur la foi de ces exemples, on a cru qu'il n'avoit admis aucun autre fait sans l'avoir examiné avec la même sévérité. On a encore de lui des *Comparaisons de quelques anciens Historiens*. Ces morceaux se trouvent dans l'édition de ses *Œuvres*, publiée à Oxford en 1704, 2 vol. in-folio, par *Jean Hudson*, en grec et en latin, la meilleure que nous ayons jusqu'à présent. On estime aussi celle de *Sylburge*, à Francfort, 1586, in-fol. Son traité *De structurâ Orationis*, Londres, 1702, in-8°, n'est pas commun.

XII. DENYS D'HALICARNASSE, descendant du précédent, vivoit sous l'empire d'*Adrien*, et fut renommé par ses ouvrages sur la musique. Il publia l'*Histoire* de cet art en 36 livres, des *Commentaires* en 24 livres, et des *Institutions musicales* en vingt-deux.

XIII. DENYS, peintre ancien, fut surnommé l'antropophage, parce qu'il ne peignoit que des hommes.

XIV. DENYS, fils de *Timarthis*, sculpteur ancien, fit la statue de *Junon*, qu'on voyoit à Rome sous les portiques d'*Octavie*.

XV. DENYS DE CARAX, ou *le Periégète*, géographe, né à Carax dans l'Arabie Heureuse, auquel on attribue une *Description de la terre* en vers grecs. *Voyez* GUIJON. Les uns le font vivre du temps d'*Auguste*; mais *Scaliger* et *Saumaise* le reculent jusqu'au règne de *Sévère* ou de *Marc-Aurèle*, et cette opinion paroît la mieux fondée. Son ouvrage vit le jour à Oxford, 1697, 1704 et 1710, in-8.° L'édition de 1710 est plus ample; mais il y a des cartes dans celle de 1704, qui ne sont ni dans l'édition de

1697, ni dans celle de 1710. On en a une autre édition en grec et latin, par *Tannegui le Fèvre*; Saumur, 1676, in-8.°

XVI. DENYS, surnommé *le Petit* à cause de sa taille, naquit en Scythie. Il passa à Rome, et fut abbé d'un monastère. C'est lui qui a introduit le premier la manière de compter les années depuis la naissance de J. C., et qui l'a fixée suivant l'époque de l'ère vulgaire, qui n'est pourtant pas la véritable. (L'ère vulgaire précède de 4 ans l'ère chrétienne.) On a de lui un *Code de Canons* approuvé et reçu par l'église de Rome, suivant le témoignage de *Cassiodore*, et par l'église de France et les autres Latines, suivant celui d'*Hincmar*. *Justel* a donné une édition de ce recueil en 1628. *Denys* l'augmenta d'une *Collection des Décrétales des Papes*, qui commence à celles de *Sirice*, et finit à celles d'*Anastase*. On a encore de lui la *Version* du *Traité* de *St. Grégoire* de Nisse, *de la création de l'Homme*. Le sens est rendu fidellement et intelligiblement, mais non pas en termes élégans et choisis. *Cassiodore*, qui l'a comblé d'éloges, assure qu'il savoit le grec si parfaitement, qu'en jetant les yeux sur un livre de cette langue, il le lisoit en latin, et un latin en grec. *Denys* mourut vers l'an 540.

XVII. DENYS *le Chartreux*, natif de Rikel dans le diocèse de Liége, vécut 48 ans chez les Chartreux de Ruremonde, et mourut en 1471, à 69 ans, après avoir servi l'église par son savoir et ses vertus. Son attachement continuel à la contemplation, lui fit donner le nom de *Docteur Extatique* « Ce titre ne me paroit pas très-bien fondé, dit l'abbé *Goujet*; ceux qui savent quelle est la multitude de ses ouvrages, jugeront aisément qu'il ne s'est guères donné le loisir de méditer et de se laisser aller à l'extase pendant qu'il écrivoit. » Il envoya des lettres au pape et à plusieurs princes Chrétiens, pour leur apprendre que la perte de l'empire d'Orient étoit un effet de la colère de Dieu, justement irrité contre les fidelles. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, pleins d'instructions salutaires, et d'une onction touchante, mais écrits sans politesse et sans élévation. *Eugène IV* disoit *que l'Eglise étoit heureuse d'avoir un tel fils*.—*Denys* avoit beaucoup lu, et ne manquoit pas d'érudition dans les choses communes, et appliquoit heureusement les passages de l'Écriture. Il étoit sobre et sage dans la spiritualité, et il n'y a guères d'auteurs mystiques dont les ouvrages se lisent avec plus de plaisir et de fruit. Les siens ont été recueillis en 21 volumes in-folio, Cologne, 1549, en y comprenant ses *Commentaires*. Son *Traité contre l'Alcoran*, en cinq livres, Cologne, 1533, in-8°, est devenu rare. Le Traité *De bello instituendo adversus Turcas*, compris au premier livre, fut supprimé pour certaines applications forcées et pour quelques visions singulières.

XVIII. DENYS, (Jean-Baptiste) médecin ordinaire du roi, mort l'an 1704, à Paris sa patrie, où il professa la philosophie et les mathématiques avec distinction. Il tenoit chez lui des *Conférences* sur toutes sortes de matières, qui ont été imprimées in-4.° Ces Conférences commencèrent en 1664, et continuoient encore en 1672. On trouve dans

ses Mémoires beaucoup de choses curieuses et intéressantes. Il donna encore, en 1668, deux *Lettres* in-8°, dont l'une a pour objet plusieurs expériences de la transfusion du sang, faites sur des hommes; l'autre roule sur une *folie* guérie par la transfusion. Il étoit grand partisan de cette pratique; mais elle fut défendue par un arrêt du parlement, informé de quelques mauvais effets qu'elle avoit produits. *Voy*. DESGABETS.

XIX. DENYS, (Pierre) né à Mons en 1658, manifesta, dès sa jeunesse, son goût pour les arts, et en particulier pour le travail du fer. Il se perfectionna à Rome et à Paris jusqu'en 1690, année dans laquelle il se consacra à Dieu dans l'ordre de Saint-Benoît, en qualité de *Commis*. C'est ainsi qu'on nommoit les laïques qui s'engageoient, par un contrat civil, à garder certaines règles, et à s'occuper, selon l'ordre des supérieurs, dans les arts et métiers dont ils étoient capables. Il vécut pendant 43 ans dans l'abbaye de Saint-Denys, avec beaucoup d'édification, et il y mourut en 1733, à 75 ans. On l'a regardé comme le plus habile ouvrier en fer qu'il y ait eu en France. Personne n'a encore approché de la délicatesse, de la beauté, de la perfection de ses ouvrages. C'est à lui qu'on doit la belle grille, la suspension des lampes du chœur, la balustrade et les rampes du grand escalier, la chaire du réfectoire, la plupart des autres ornemens en fer de l'abbaye de Saint-Denys, qui sont généralement estimés des connoisseurs, et admirés même de ceux qui n'en connoissent pas tout le prix. Il a fait encore la grille de la cathédrale de Meaux et celle du chœur de l'abbaye de Chelles.

XX. DENYS, (Michel) bibliothécaire de l'empereur à Vienne, mort en 1800, à l'âge de 71 ans, s'est fait connoître, 1.° par des *Poésies*; 2.° par une *Traduction* d'*Ossian*; 3.° par un *Supplément* aux annales de *Maittaire*; 4.° par une *Introduction* à la connoissance des livres rares, 2 volumes in-4°; 5.° Enfin, par le *Catalogue* raisonné des manuscrits de la bibliothèque dont on lui avoit confié le soin. Ce dernier ouvrage est en latin, et en 2 vol. in-fol., dont le premier a été publié en 1793, et le second en 1801.

DENYSART, *Voyez* DENISART.

DENYSOT, (Nicolas) peintre et poëte François, né au Mans en 1515, peignoit assez bien et versifioit assez mal. Il excella surtout dans le dessin. Il mourut à Paris l'an 1559. Ce poëte se piquoit d'imiter *Jodelle* : mauvaise copie d'un mauvais modèle. Il publia des *Cantiques*, 1553, in-8°, sous le nom de *Conte d'Alsynoïs*, qui est l'anagramme du sien. On croit qu'il a eu part aux *Contes de Despériers*.

DÉO-DATUS, *Voyez* DIEUDONNÉ *et* DIÉ.

DÉO-GRATIAS, (Saint) élu évêque de Carthage, à la prière de l'empereur *Valentinien III*, vers 454, du temps du roi *Genseric*, se distingua par sa charité envers les pauvres et les captifs, et mourut en 457.

D'ÉON, *Voyez* ÉON.

DÉPARCIEUX, *Voyez* PARCIEUX.

DERCETIS, *ou* ATERGATIS, (Mythol.) jeune fille, qui s'étant repentie de s'être abandonnée à un jeune homme à la sollicitation de *Vénus*, se précipita dans un étang, où son corps n'ayant pas été retrouvé, on présuma qu'elle avoit été changée en poisson; et on l'adora comme déesse chez les Sidoniens.

DERCYLLIDAS, général des Lacédémoniens, vers l'an 400 avant J. C., prit plusieurs villes aux Perses. Sur le point d'en venir à une bataille, il engagea adroitement *Pharnabaze* et *Tissapherne* général d'*Artaxercès*, à signer un traité par lequel les Perses s'obligeoient de laisser les villes Grecques en liberté, l'an 397.

DERCYNUS *et* ALIBION frères, (Mythol.) étoient fils de *Neptune* et d'*Amphitrite*. Après s'être emparés furtivement des bœufs qu'*Hercule* avoit enlevés à *Géryon* qu'il avoit vaincu, ils les emmenèrent en Italie.

DERHAM, (Guillaume) recteur d'Upminster dans le comté d'Essex, membre de la société royale de Londres, et chanoine de Vindsor, naquit à Stowton près de Worcester en 1651. Il se fit de bonne heure un nom célèbre par ses talens pour la physique, et sur-tout par l'usage qu'il en a fait. En 1711 et 1712, il remplit la fondation de *Boyle* avec le plus grand éclat. Il mourut à Londres en 1735, à 78 ans. On a de lui la *Théologie Physique* et la *Théologie Astronomique*, traduites en françois, l'une en 1729, et l'autre en 1730, et dignes de l'être dans toutes les langues. toutes deux sont in-8°, Le premier ouvrage lui mérita des lettres de docteur en théologie, que l'université d'O[illegible] voya, sans exi[illegible] des formalités [illegible] deux écrits s[illegible] mons qu'il avoit [illegible] et en 1712. La [illegible] prouvée par les merv[illegible] nature. On a encore de [illegible] sieurs autres ouvrages dans *Transactions Philosophiques*.

DERRAND, (François) Jésuite, né en 1558 dans le pays Messin, mort à Agde en 1644, est connu par son *Architecture des Voûtes*, Paris, 1643, in-fol. *La Rue*, architecte de Paris, en a donné en 1728 une nouvelle édition fort augmentée. C'est sur ses dessins qu'a été bâtie l'église de *St. Louis*, rue Saint-Antoine, à Paris, qui est regardée comme un assez mauvais ouvrage, surchargé de sculpture, et dont les axes des colonnes ne sont point à plomb.

DES-ACCORDS, *Voyez* TABOUROT.

DES-ADRETS, *Voyez* ADRETS.

DESAGULIERS, (Jean-Théophile) célèbre physicien, né à la Rochelle en 1683, étoit fils d'un ministre Protestant. A la révocation de l'édit de Nantes, son père passa en Angleterre. Le jeune *Desaguliers*, après avoir étudié à Oxford sous les plus habiles maîtres, fut fait prêtre par l'évêque d'*Éli*, en 1717, et chargé de deux cures. La physique expérimentale l'occupa plus que la théologie: il en fit à Londres, depuis 1710 jusqu'en 1740, différens cours, qui lui ouvrirent les portes de la société royale, et qui l'annoncèrent à l'Europe comme l'un

les premiers physiciens de siècle. La Hollande l'appela po y aller faire des cours de physique. Il se rendit d'abord à Rotterdam, et ensuite à la Haie, où il eut le plus grand succès : c'étoit en 1730. La société royale dont il étoit membre, fâchée d'avoir perdu un tel homme, le rappela bientôt pour continuer ses expériences en Angleterre, avec un honoraire annuel de 30 livres sterlings. A la dextérité de la main et à une grande sagacité, *Desaguliers* joignoit l'esprit d'invention ; c'étoit tous les jours quelque nouvelle machine hydraulique ou astronomique. Pour que le public jouît du fruit de ses lumières, il mit ses leçons en ordre, et les publia sous le titre de *Cours de physique expérimentale*, en 2 vol. en anglois, enrichis d'un grand nombre de figures et d'observations importantes. Le P. *Pezenas* l'a traduit en françois, Paris 1750, 2 vol. in-4.° La fin de sa vie fut malheureuse. Il perdit, dit-on, le jugement. Il s'habilloit tantôt en *Arlequin*, tantôt en *Gilles* ; et c'est dans ces accès de folie qu'il mourut en 1743, âgé de 60 ans. Nous ne garantissons pourtant pas ces derniers faits.

DÉSAIDES, *Voyez* DEZÈDE.

DESAIX, (Louis-Charles-Antoine) né au mois d'août 1768, au chateau de Végou près de Riom, d'aïeux qui depuis plusieurs générations suivoient la carrière militaire, l'embrassa comme eux. Il venoit d'achever ses études à l'école d'Effiat, lorsqu'il entra en qualité de sous-lieutenant au régiment de Bretagne. Si-tôt que la révolution françoise eut amené la guerre, le général *Custine* l'employa

On lui a attribué aussi, mais ...s preuve, un ouvrage ano... publié en 1727, sous ce ... *Nouvelles Découvertes en* ... où l'on prouve que ... extraits des métaux ... aux, sont préfé... des végétaux et ... *llau*, médecin de ... blié en 1800 ... te sur la vie ... *le*.

d'un ... il ne ... de batai... avant d'a... mis en dé... sivement gé... de division, ... valeur et ses lum... savante et glorieu... forcé de se replier ... Pierre-... Danube jusque sur le ... 44, à ... Rhin. Il passa ce fleu... on, ... juin 1796, dispersa l'arm... ais ... lemagne, et enleva Offen... t ... au corps de *Condé* ; dans la ... glante bataille de Rastadt ... commanda l'aile gauche des Fra... çois, et obligea le prince Charles à se retirer : le combat dura depuis 9 heures du matin jusqu'à 10 heures du soir. Placé quelque temps après à la tête du pont de Kehl, *Desaix* le défendit avec vigueur, et fut blessé. Son intelligence et sa bravoure lui acquirent dès-lors l'entière confiance des soldats. A peine le traité de Campo-Formio avoit-il préparé la paix entre l'Autriche et la France, que *Bonaparte* partant pour l'Égypte, demanda *Desaix* pour l'un des compagnons de sa gloire. Celui-ci fut chargé tour-à-tour de favoriser le débarquement, de repousser les Mameloucks et les Arabes d'Yambo, et de faire échouer les entreprises de *Mourad-Bey*. Chargé du gouvernement de la haute Égypte, il lui fallut livrer chaque jour de nouveaux combats, et gagner chaque portion de terrain par un nouveau triomphe. Vainqueur à Aba-Grigé, à Sédiman, à Faïoum, à Samanhoult, à

Kéné, à Aboumana, à Benout, à Cosséïr, les ennemis étoient sans cesse battus et non détruits; ils renaissoient à l'approche de chaque village, où les paysans couroient en armes se réunir aux débris de l'armée vaincue. C'est alors que *Desaix* fit preuve de sa prudence et de toute son habileté. Il eut à surmonter la chaleur excessive du climat, le manque d'eau et souvent d'alimens, l'ignorance des lieux et des positions, un peuple entier animé par les plus fortes passions de l'homme, la vengeance et le desir de conserver son culte. A force d'art et de valeur, les chefs Arabes et Égyptiens disparurent. *Elphi-Bey* fut repoussé, le chérif *Han* perdit la vie à Benout, *Mourad* fut forcé d'aller se réfugier jusqu'au-dessus des cataractes du Nil, dans l'affreux pays de Brèbe. *Bonaparte* étoit de retour en Europe; et par le traité d'El-Arich signé par *Desaix* avec les Turcs et les Anglois, celui-ci put s'embarquer et y revenir. Porteur des ordres du grand-visir, accompagné d'un officier Anglois, chargé de faire respecter le traité, il arriva à Livourne, où l'amiral *Keith* ne craignit pas de le déclarer son prisonnier, et de le traiter avec ironie en lui demandant ce qu'il desiroit. *Desaix* lui répondit, dit-on, ces mots : « Je ne vous demande rien que de me délivrer de votre présence; faites, si vous le voulez, donner de la paille aux blessés qui sont avec moi : j'ai traité avec les Mameloucks, les Turcs, les Arabes du grand Désert, les Éthiopiens, les Noirs de Darfour; tous respectoient la parole qu'ils avoient donnée, et ils n'insultoient pas aux hommes dans le malheur. » *Desaix* arrivé en France, y apprit que *Bonaparte* déclaré 1er consul, étoit parti pour reconquérir l'Italie; il alla le rejoindre aussitôt, et obtint le commandement de deux divisions. Marengo devint alors le théâtre des plus grands exploits. Un tiers de l'armée Françoise étoit hors de combat, lorsque le corps sous les ordres de *Desaix* arrive : malgré une marche forcée de dix lieues, malgré l'artillerie ennemie qui le foudroyoit, il se forme en bataillons serrés, et tournant à droite sur San-Stephano, il coupe entièrement l'aile gauche Autrichienne. Dans ce moment décisif et glorieux, *Desaix* tomba sous une balle mortelle, le 25 prairial an 8, et n'eut que le temps de proférer ces mots : « Allez dire au premier consul que je meurs avec le regret de n'avoir pas assez fait pour vivre dans la postérité. » Il n'avoit rejoint le quartier-général que depuis trois jours, et il disoit à ses aides-de-camp, la veille de la bataille : « voilà longtemps que je ne me bats plus en Europe; les boulets ne nous connoissent plus; il nous arrivera quelque chose. » Son corps transporté en poste à Milan, y fut embaumé; et le gouvernement François ordonna qu'il seroit transféré dans l'hospice du mont St.-Bernard, où un monument lui seroit élevé. *Desaix* garda jusqu'à sa mort la plus grande simplicité dans son extérieur. Sa physionomie étoit pensive, son visage pâle, son regard ardent : son sang froid fut toujours inaltérable. Il étoit ordinairement vêtu tout en bleu, sans aucune broderie, avec un chapeau sans plumes et sans galons. Il réunit au courage la plus exacte probité.

Cette vertu lui mérita de la part des habitans du Caire le titre de *Sultan juste*. Jamais homme n'aima moins l'argent, et il n'en sentit véritablement le besoin que lorsqu'il voulut obliger. On a imprimé en l'an 10 une notice in-12, sur la vie de ce général, à qui M. *de Fontanes* a consacré ces quatre vers chantés à Paris, dans la fête du 14 juillet 1802 :

Tu meurs, brave Desaix ! *tu meurs ! ah ! peux-tu croire*
Que l'éclat de ton nom s'éteigne avec tes jours ?
L'Arabe en ses déserts s'entretient de ta gloire ;
Et ses fils à ses fils la rediront toujours.

DES-ARGUES, *Voyez* ARGUES.

I. DESAULT, (Pierre) docteur en médecine, né à Arsac dans la Chalosse en 1765, mort à Bordeaux en 1737, à l'âge de 62 ans, très-versé dans la théorie et heureux dans la pratique, publia en 1733, in-12, à Bordeaux sa patrie, un *Traité sur les maladies vénériennes, contenant une méthode de les guérir sans flux de bouche, sans risque et sans dépense*. Il avoit embrassé le système de DEIDIER. On trouve dans le même volume une *Dissertation* sur la rage, et une autre sur la phthysie et la manière de la guérir. En 1736, le même auteur fit imprimer une *Dissertation* sur la pierre des reins et de la vessie, avec une réponse à la critique d'*Astruc* contre son Traité sur les maladies vénériennes. Cette réponse décente et modeste, fit honneur à *Desault*, d'autant plus que l'expérience a fait adopter son procédé. Il a laissé en mourant un ouvrage manuscrit sur l'épilepsie. On lui a attribué aussi, mais sans preuve, un ouvrage anonyme, publié en 1727, sous ce titre : *Nouvelles Découvertes en Médecine*, où l'on prouve que les remèdes extraits des métaux et des minéraux, sont préférables à ceux des végétaux et des animaux. *Caillau*, médecin de Bordeaux, a publié en 1800 une notice intéressante sur la vie et les écrits de *Desault*.

II. DESAULT, (Pierre-Joseph) né le 6 février 1744, à Magni-Vernois, près de Mâcon, reçut une éducation simple, mais soignée. On ne l'instruisit point dans les arts d'agrément, on le forma aux arts utiles. Dernier enfant d'une nombreuse famille, on le destina d'abord à l'état ecclésiastique ; son goût s'y opposa ; et son père ne voulant point le contrarier, l'envoya à l'hôpital militaire de Béfort y étudier les principes de la chirurgie. Trois ans après, le jeune *Desault* vint les approfondir à Paris en 1764 ; il n'avoit alors que 19 ans. Disciple du célèbre *Antoine Petit*, qui dans ses leçons répandoit les graces de la diction sur l'aridité des détails, il apprit sous ce maître habile à le surpasser un jour. Dès 1766, il ouvrit lui-même des cours d'anatomie, où il traça bientôt un nouveau système de divisions pour l'enseignement de cette science ; il y présensa un cadre plus vaste, plus lumineux, plus complet que ceux où l'on étoit circonscrit par les leçons de *Deidier*, de *Verdier* et des autres professeurs anciens. En vain l'envie voulut-elle en éloigner les élèves, on s'apperçut que dans tous les examens et dans toutes les places, l'avantage restoit toujours

à ceux qui avoient étudié sous *Desault*. L'orgueil des autres maîtres fut obligé d'adopter sa méthode, et de plier sous la loi de la volonté publique. Il professoit depuis 10 ans avec le plus grand succès, lorsqu'il fut reçu en 1776, membre du collége et de l'académie de chirurgie. Nommé chirurgien-major de l'hôpital de la Charité, il quitta cette place distinguée pour une plus importante, celle de chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Paris, où il succéda à *Ferrand*. Ses travaux augmentèrent alors et fixèrent sa réputation. Il y observa d'abord les plaies de la tête, qui dans les hôpitaux ne tardent pas à se compliquer d'un état fébrile, qui dénature la suppuration, enflamme le péricrane, et fait périr le malade. *Desault* reconnut que cet état participoit du caractère des fièvres bilieuses, et par l'usage constant qu'il fit de l'émétique affoibli dans de grands lavages, il rendit nulle une complication funeste. Le premier, il appliqua avec succès le vésicatoire pour prévenir les épanchemens dans le cerveau, produits trop souvent par les violentes contusions de la tête. Dans les cas de déglutition impossible, il imagina de faire couler du bouillon par les narines, et de le porter jusque dans l'estomac, à l'aide d'une longue canule. *Hippocrate* en avoit indiqué l'usage, mais celles dont il se servoit, étoient droites, en argent, et portées par la bouche : dès-lors elles augmentoient la suffocation. Celle qu'employa *Desault* fut élastique et courbée; la voie qu'il prit fut plus facile et moins fatigante. Il simplifia le traitement des fractures, et imagina un bandage simple et ingénieux qui a été généraleme[nt] adopté, sur-tout dans la fra[c]ture de la clavicule. Sur l'opé[ration] de la nécrose, il confirm[a] les recherches de *David*. Il dé[montra] qu'une simple ligatur[e] pouvoit souvent suffire dans l[e] traitement de l'anévrisme, e[t] inventa une aiguille émoussée, très-large, à tige élastique, glissant dans une canule d'argent, et susceptible d'être conduite avec facilité autour de l'artère, la plus profondément située. Pour l'opération de la fistule, il remit en usage le gorgeret de bois de *Marchetis*, et appliqua pour la rescision des amygdales et des polypes, ainsi que pour la division d'un kiste dans la vessie, un instrument utile, de son invention. Au milieu de ses nombreuses occupations, *Desault* continua ses cours, et eut la gloire d'organiser une école de chirurgie clinique, source d'instruction d'autant plus précieuse que la science y devint expérimentale et oculaire. L'affluence de ses élèves fut prodigieuse; et plusieurs souverains étrangers envoyèrent à Paris un grand nombre de jeunes étudians pour se former sous ses leçons. *Desault* ne profita pas de sa renommée pour accroître sa fortune. Arrêté momentanément pendant les orages de la révolution, le vide immense que causa sa détention, força les gouvernans à le rendre à la liberté. Il n'en jouit pas longtemps, et mourut à 50 ans, le 1er juin 1795. Il a écrit peu d'ouvrages; mais ce qui suffit à sa gloire, c'est le bien qu'il a fait, c'est le grand nombre de chirurgiens célèbres qu'il a formés. Il en est deux qui ont consacré des notices à sa mémoire. L'un,

citoyen *Bichat*, publia avec lui a journal de chirurgie, en 1791 et années suivantes. L'autre, le citoyen *Petit*, chirurgien en chef de l'hospice de Lyon, ouvrit son cours d'anatomie par un éloquent éloge de *Desault* dont il suit les traces. « Ce dernier, dit-il, étoit petit de taille, un peu gros, portant la tête haute et penchée en arrière; il avoit le visage plein, rond et coloré, les yeux petits, mais animés, tous ses traits bien marqués, la démarche précipitée. Il parloit avec lenteur, mais toujours avec force et beaucoup d'accent. Quoique ses occupations sérieuses et répétées eussent tempéré la gaieté naturelle de son caractère, il la retrouvoit toute entière dans ces momens où il s'abandonnoit au repos dans le sein de sa famille et de ses amis. La douce joie des repas lui plaisoit, parce que le moment de les prendre étoit le seul où il fût à lui-même. Il étoit généreux, compatissant; nous l'avons vu verser des larmes de douleur sur des infortunés que l'on conduisoit au supplice; nous l'avons vu répandre sur les indigens, l'or que venoit de recueillir sa main, et admettre à l'entendre, sans rétribution, de jeunes élèves recommandés par le malheur. On lui reprocha cependant un peu de dureté et quelques brusques emportemens qu'il ne sut pas toujours modérer; mais quel est l'homme public qui, au milieu d'occupations intéressantes et nombreuses, obligé d'entendre et de répondre à tout le monde, supportera toujours de sang froid, les détails minutieux et les répétitions fatigantes de gens qui sembleroient vouloir qu'on ne s'occupât que d'eux. Plus on sent le prix du temps, moins on écoute avec tranquillité celui qui le fait perdre; la patience échappe, on s'emporte, et quand un propos dur est sur les lèvres, la bienveillance est dans le cœur. *Desault* avoit reçu de la nature un tempérament robuste qu'aucun excès n'avoit affoibli; et tout lui promettoit une longue carrière, lorsqu'il fut atteint de la maladie qui, dans sept jours, le conduisit au tombeau. » Nous citerons encore du même écrivain ce parallèle ingénieux entre le célèbre anatomiste Anglois *Hunter* et *Desault*: « On appela celui-ci, dit-il, le plus grand anatomiste de l'Europe. Dans la balance de l'opinion, il étoit cependant un homme qui pouvoit la tenir incertaine, et opposer un égal mérite au sien. Londres proclamoit avec orgueil le nom de *Guillaume Hunter*, et revendiquoit pour lui la supériorité. Ici, que l'amour propre national se taise, et que la vérité se fasse seule entendre. *Hunter*, comme *Desault*, naquit avec le don du génie; comme lui, il eut besoin de beaucoup d'opiniâtreté pour surmonter les difficultés du travail. *Desault*, sans appui, sans fortune et sans protecteur, s'éleva par son seul talent; *Hunter* trouva dans *Douglas* et *Monro*, des amis qui surent oublier qu'il avoit été leur disciple. La renommée de *Sharp* avoit attiré dans son amphithéâtre d'innombrables auditeurs, lorsque *Hunter* lui succéda; *Desault* en forma un que n'avoit point encore fréquenté la gloire, et sut l'y fixer par ses travaux. *Hunter* publia d'excellentes observations sur la nature des cartilages et sur leurs maladies, sur les vaisseaux lymphatiques, sur

l'utérus dans l'état de grossesse, sur la rétroversion de la matrice, sur les accouchemens, sur l'anévrisme variqueux, sur les hernies de naissance ; et tout le monde connoît les recherches précieuses de *Desault* sur la taille, sur la nécrose, sur les anévrismes, la fistule à l'anus, les polypes, les maladies de l'urètre, les fractures, les plaies de tête, et en général sur tous les points de l'art dont il fit le sujet de ses méditations. *Hunter* jeta les fondemens d'un cabinet d'anatomie, qui devint une des merveilles de Londres, lorsqu'il l'eut enrichi des travaux de *Sandys*, de *Heusson*, de *Blackall* et de *Falconar*. Pour exécuter le même plan, il ne manqua à *Desault* que les mêmes moyens de fortune ; il avoit recueilli un grand nombre de pièces ; personne n'étoit plus heureux que lui dans ses injections, et son rival eût admiré la beauté de ses pièces transparentes et son injection de l'artère du cristallin, comme il avoit admiré les injections de la membrane papillaire dans le cabinet d'*Albinus*. *Hunter* ne porta la lumière que sur quelques points d'anatomie ; *Desault* en embrassa l'ensemble, et en lia toutes les parties avec art. Le premier travailla davantage pour les savans ; le second fit plus pour les disciples. L'un parut ambitionner la gloire ; l'autre le modeste honneur d'être utile. Tous deux appliquèrent à la chirurgie le résultat de leurs connoissances anatomiques ; mais dans cette nouvelle carrière, *Hunter* ne fut point servi par le même génie, et *Desault* parut encore plus grand chirurgien que fameux anatomiste. L'Anglois fut entraîné souvent par l'esprit de système, et parut accorder beauco[up] à des théories hypothétiques ; *De-sault* n'expliqua jamais rien, c[e] fidelle observateur de la natur[e] ne parla que son langage. *Hun[ter]* ambitionna des honneurs acadé-miques et les obtînt ; *Desault* s[e] contenta de les mériter et d[e] les fuir. *Hunter* vivra long-tem[s] dans la mémoire des hommes, parce que chaque société littéraire à laquelle il appartint, s'empressa de recueillir le résultat de ses travaux ou de ses écrits ; *Desault* sera peut-être oublié dans des siècles qui jouiront encore du fruit de sa méthode et de ses travaux, parce qu'il n'a point écrit, et que la reconnoissance, comme la mémoire, *s'use* en traversant les siècles. Ainsi se perpétue d'âge en âge, le souvenir des grands événemens qui agitent le globe, tandis qu'on pense à peine à l'intelligence *qui*, chaque jour, en maintient l'harmonie. »

DES-AUTELS, *Voyez* AUTELS.

DES-BARREAUX, *Voyez* BARREAUX.

DESBILLONS, (François-Joseph-Terrasse) né à Châteauneuf dans le Berri, le 25 janvier 1711, se fit Jésuite, et enseigna avec distinction la rhétorique pendant quelques années. Appelé à Paris au collége de Louis-le-Grand, il y acquit de la célébrité par ses ouvrages et la pureté avec laquelle il écrivoit en latin ; ce qui le fit surnommer le *Dernier des Romains*. —Lorsque l'ordre des Jésuites fut aboli en France, *Desbillons* trouva un asile honorable près de l'électeur Palatin, qui lui accorda une pension de mille écus et une place dans le collége de Manheim. Il

mourut dans cette ville le 19 mars 1789. Par un Testament fait en vers latins, il légua sa bibliothèque riche et nombreuse, aux Lazaristes. Les ouvrages de *Desbillons* sont, I. *Fabulæ libri xv*; *Barbou* en fut l'éditeur, et cet ouvrage fait suite à sa collection. On en a donné d'autres éditions en Irlande, en Angleterre et en Allemagne. L'auteur les traduisit lui-même en François, et publia cette traduction avec le texte à côté en 1769, Manheim, 2 vol. in-8.° Ces fables offrent autant de graces que de précision. Elles sont dignes de *Phèdre* et d'*Esope*. II. *Nouveaux Eclaircissemens* sur la vie et les ouvrages de *Guillaume Postel*, 1763, in-8.° III. *Histoire* de la vie et des exploits militaires de Mad. *de Saint-Balmont*, 1773, in-8.° IV. *Ars benè valendi*, 1788, in-8.° Dans ce poëme latin, en vers iambiques, sur l'art de conserver sa santé, l'auteur attaque fortement l'usage des boissons chaudes, et sur-tout celui du chocolat, du thé et du café. V. On doit encore à *Desbillons* une superbe édition des *Fables* de *Phèdre*, avec des notes et des observations, Manheim 1786, in-8°; et une autre de l'*Imitation de Jesus-Christ*, précédée d'un savant discours où il prouve évidemment que cet ouvrage est dû à *Thomas à-Kempis*. *Desbillons* avoit composé quelques pièces dramatiques en latin, et une Histoire de la langue latine, qui sont restées manuscrites. Avec les vertus de son état et la profonde érudition d'un savant, cet écrivain étoit timide et modeste; il parloit peu et toujours bien.

I. DESBOIS, (François-Alexandre Aubert de la Chesnaie) né à Ernée dans le Maine le 17 juin 1699, mort dans l'indigence et à l'hopital à Paris, le 29 février 1784, à l'âge de 85 ans, avoit été quelque temps capucin. Etant rentré dans le monde, il travailla aux feuilles de l'abbé *Desfontaines* et de l'abbé *Granet*, ou plutôt il compila des extraits pour ces deux journalistes, qui brodoient l'étoffe qu'il leur fournissoit. Ensuite il composa différens ouvrages, mais sur-tout des *Dictionnaires*; car c'étoit alors la mode. Il publia successivement le *Dictionnaire militaire*, 1758, 3 vol. in-8.° Le *Dictionnaire d'Agriculture*, 1751, 2 vol. in-8.° Le *Dictionnaire universel et raisonné des animaux*, 1759, 4 vol. in-4.° Le *Dictionnaire domestique*, en trois vol. in-8°, dont il ne fit que les deux derniers. Le *Dictionnaire historique des mœurs, usages et coutumes des François*, 1767, 3 vol. in-8.° Mais l'ouvrage qui l'emporte sur tous ceux-là en inexactitudes, en défauts de vérité, parce qu'il a fallu la sacrifier à la vanité, c'est son *Dictionnaire de la Noblesse, contenant les généalogies, l'histoire de la chronologie des familles nobles de la France*, 1773 et années suivantes, 12 vol. in-4°, qui ont été suivis d'un supplément en trois. L'*Histoire naturelle de Pline*, avoit été appelée la *Bibliothèque des pauvres*; le *Dictionnaire généalogique* put être nommé la *Bibliothèque des riches*; car la *généalogie* est plus ou moins longue, selon qu'on a payé plus ou moins le rédacteur. Un très-grand nombre de familles illustres ne s'y trouve point, ou ne s'y trouve que dans un tres-petit espace.

DES-BOULMIERS, (Jean-Augustin JULIEN) c'est le nom sous lequel cet auteur s'est fait connoître dans le monde, et qu'il préféra à celui de son père. Il entra dans la cavalerie où il fut officier, et n'y ayant pas fait fortune, il se tourna du côté des lettres. Il débuta par des Romans, donna ensuite quelques Opéra comiques; et compila en 7 vol. in-12, l'*Histoire de la Comédie Italienne*, et celle de la *Foire* en 2 vol. Ce recueil prôlixe est écrit avec gaiete, mais d'un style incorrect et néologique. Ses *Opéra Comiques* sont le *Bon Seigneur*, et *Toinon-Toinette*. — *Des-Boulmiers* mourut à Paris sa patrie, d'une maladie de poitrine, en 1771, âgé d'environ 40 ans. C'étoit un homme de plaisir, et qui écrivoit facilement. On a encore de lui des Romans, où il y a des aventures plaisantes: le plus connu est intitulé, *De tout un peu*. C'est un salmigondis de contes, dont quelques-uns sont agréables. Il y a aussi des vers, qui ne sont pas la partie brillante de ce recueil. Ses *Mémoires du marquis de Solanges*, son *Histoire des Filles du dix-huitième siècle*, les *Aventures de Rose*, ont eu un succès éphémère.

DESBROSSES, *Voy.* BROSSES.

I. **DESCARTES**, (Réné) naquit le 3 avril 1596, à la Haye en Touraine, d'une famille noble et ancienne. Son père, *Joachim Descartes*, conseiller au parlement de Bretagne, lui donna le surnom de *Du Perron*, petite seigneurie dans le Poitou. Le jeune *Réné* fit ses études au collége de la Flèche. La logique de ses maîtres lui parut chargée d'une foule de préceptes inutiles [...] même dangereux. *Il s'occupo[it à] l'en séparer, comme le statuai[re,]* dit-il lui-même, *travaille à ti[rer] une Minerve d'un bloc de mar[bre] informe.* Au lieu d'apprendre [des] inutilités, il doutoit, et l'on co[m]mençoit déjà à l'appeler *le Phi[]losophe*. Le recteur lui permet[]toit, tant à cause de la délica[]tesse de sa santé, que de son penchant à la méditation, de demeurer long-temps au lit. Le jeune philosophe prit tellement cette habitude, qu'il s'en fit une manière d'étudier pour toute sa vie. C'est en partie aux matinées qu'il passoit dans son lit, livré à la plus grande obscurité, que nous sommes redevables de ce que son génie a produit de plus important. Engagé par son inclination, autant que par sa naissance, à porter les armes, il servit en qualité de volontaire au siége de la Rochelle, et en Hollande sous le prince *Maurice*. Il étoit en garnison à Bréda, lorsque parut le fameux problême de mathématique d'*Isaac Beecman*, principal du collége de Dort: il en donna la solution. Après s'être trouvé à différens siéges, il vint à Paris pour s'adonner à la philosophie, à la morale et aux mathématiques. Il ne voulut plus lire que dans ce qu'il appeloit le *grand livre du Monde*, et s'occupa entièrement à recueillir des expériences et des réflexions. *Descartes* avoit fait auparavant un voyage à la capitale; mais il ne s'y étoit guères fait connoître dans le monde, que par une passion excessive pour le jeu. Cette passion s'étant éteinte, la philosophie en profita. Il avoit tout ce qu'il falloit pour en changer la face: une imagi-

nation brillante et forte, qui en fit un homme singulier dans sa vie privée ainsi que dans sa manière de raisonner ; un esprit très-conséquent ; des connoissances puisées dans lui-même plutôt que dans les livres ; beaucoup de courage pour combattre les préjugés. La philosophie Péripatéticienne triomphoit alors en France : il étoit dangereux de l'attaquer. *Descartes* se remit à voyager. Le Jubilé de 1625 lui fournit une occasion de satisfaire l'envie qu'il avoit depuis longtemps de voir l'Italie. Après avoir demeuré quelques mois à Rome, il en partit au printemps, et parcourut les principales villes de la Toscane. Il visitoit tous les savans qui se trouvoient sur son passage ; et il est étonnant qu'il ne vit point à Florence le fameux *Galilée*, dont il ne paroît pas avoir trop connu les ouvrages. Enfin, après différentes courses, il se retira l'an 1630, en Hollande, pour n'avoir aucune espèce de dépendance qui le forçât à ménager la vieille idole du Péripatéticisme. La fortune lui avoit été, de bonne heure, indifférente. Il n'eut qu'environ 7000 livres de patrimoine ; mais il estimoit plus mille francs venant de sa famille, que dix mille qu'il auroit obtenus d'ailleurs. Jamais il ne voulut accepter de secours d'aucun particulier. Le comte d'*Avaux* lui envoya une somme considérable en Hollande ; il la refusa. Plusieurs personnes de marque lui firent les mêmes offres ; il les remercia, et se chargea de la reconnoissance, sans se charger du bienfait. *C'est au public*, disoit-il, *à payer ce que je fais pour le public*. Il se faisoit riche en diminuant sa dépense : son habillement étoit très-philosophique, et sa table très-frugale. Du moment qu'il fut retiré en Hollande, il fut toujours vêtu d'un simple drap noir. Il préféroit à table, comme le bon *Plutarque*, les légumes et les fruits, à la chair sanglante des animaux. Ses après-dînées étoient partagées entre la conversation de ses amis et la culture de son jardin : après avoir le matin rangé une planète, il alloit le soir cultiver une fleur. Sa santé étoit foible ; mais il en prenoit soin, sans en être esclave. L'importance de conserver ce premier des biens temporels, étoit telle à ses yeux qu'il écrivoit au Père *Mersenne* : « Je n'ai jamais eu tant de soin de me conserver que maintenant ; et au lieu que je pensois autrefois que la mort ne peut m'ôter que 30 ou 40 ans tout au plus, elle ne sauroit désormais me surprendre sans qu'elle m'ôte l'espérance de plus d'un siècle ; car il me semble voir évidemment que si nous nous gardions seulement de certaines fautes, que nous avons coutume de commettre, au régime de notre vie, nous pourrions, sans autre invention, parvenir à une vieillesse beaucoup plus longue et plus heureuse. » On sait combien les passions influent sur la santé ; *Descartes* qui le savoit, s'appliqua sans cesse à les régler. C'est ainsi que *Fontenelle* est parvenu à vivre près d'un siècle. Il faut avouer que ce régime ne réussit pas si bien à *Descartes*, parce qu'il s'en écartoit quelquefois ; *Mais*, écrivoit-il un jour, *au lieu de trouver le moyen de conserver la vie, j'en ai trouvé un autre bien plus sûr, c'est celui de ne pas craindre la mort*. Pendant un séjour de vingt

ans qu'il fit dans différens endroits des Provinces-Unies, il médita beaucoup, se fit quelques partisans enthousiastes et plusieurs ennemis. Le chevalier *Digby*, philosophe Anglois, quitta sa patrie et vint en Hollande, dans la seule intention d'y voir *Descartes* et d'y converser avec lui. On dit qu'il lui conseilla de quitter les spéculations de la philosophie pour méditer sur l'homme et sur les moyens de prolonger son existence, et que c'est d'après ce conseil que *Descartes* commença ses recherches anatomiques et son *Traité de l'Homme*. L'université d'Utrecht fut Cartésienne dès sa fondation, par le zèle de *Renneri* et de *Régius*, tous deux disciples de *Descartes*, et dignes de l'être : le premier l'appeloit *mea Lux, meus Sol, mihi semper Deus ;* le second le regardoit « comme extraordinairement suscité pour conduire la raison des autres hommes. » Mais un nommé *Voetius*, brouillon orgueilleux, entêté des chimères scolastiques, ayant été fait recteur de l'université d'Utrecht, y défendit d'enseigner les principes du philosophe François. En vain *Descartes* avoit épuisé son génie à rassembler les preuves de l'existence de Dieu, et à en chercher de nouvelles ; il fut accusé de la nier par cet ennemi du sens commun. Sa philosophie ne trouva pas moins d'obstacles en Angleterre, et ce fut ce qui l'empêcha de s'y fixer dans un voyage qu'il y fit. Il vint quelque temps après à Paris. *Louis XIII* et le cardinal *de Richelieu* essayèrent inutilement de l'attirer à la cour : sa philosophie n'étoit pas faite pour elle. On lui assigna pourtant une pension de 3000 livres, dont il eut le brevet, sans en rien toucher ; ce qui lui fit dire en riant, *que jamais parchemin ne lui avoit tant coûté*. La reine *Christine* souhaitoit depuis long-temps de voir ce grand homme. Elle voulut l'approcher de son trône. *Chanut*, ambassadeur de France en Suéde, fut chargé de cette négociation, dans laquelle il eut d'abord de la peine à réussir. « Un homme né *dans les jardins de la Touraine*, écrivoit *Descartes* au négociateur, et retiré dans une terre où il y a moins de miel à la vérité, mais peut-être plus de lait que dans la terre promise aux Israélites, ne peut pas aisément se résoudre à la quitter pour aller vivre au pays des ours, entre des rochers et des glaces. » *Je mets*, dit-il ailleurs, *ma liberté à si haut prix, que tous les rois du monde ne pourroient me l'acheter*. Il céda cependant aux sollicitations, et se rendit à Stockholm, résolu de ne rien déguiser de ses sentimens à cette princesse, ou de s'en retourner philosopher dans sa solitude. *Christine* lui fit un accueil tel qu'il le méritoit, et le dispensa de tous les assujettissemens des courtisans. Elle le pria de l'entretenir tous les jours à cinq heures du matin dans sa bibliothèque. Elle voulut le faire directeur d'une académie qu'elle songeoit à établir, avec une pension de 3000 écus. Enfin, elle lui marqua tant de considération, que, lorsqu'il mourut en 1650, on prétendit que les grammairiens de Stockholm, jaloux de la préférence qu'elle donnoit à la philosophie sur les langues, avoient avancé, par le poison, la mort du philosophe. Le véritable poison étoit un mauvais régime, une

manière de vivre nouvelle, et un climat différent de celui de sa patrie. *Descartes* avoit dressé, au commencement de 1650, les statuts d'une académie qu'on devoit établir à Stockholm, et il les porta à la reine le 1er jour de février. Ce fut le dernier de sa vie qu'il vit cette princesse. Il sentit, à son retour du palais, des pressentimens d'une maladie qui devoit terminer ses jours, et il fut attaqué, le lendemain, d'une fièvre continue avec inflammation de poumon. *Chanut*, qui sortoit d'une maladie semblable, voulut le faire traiter comme lui; mais sa tête étoit si embarrassée, qu'on ne put lui faire entendre raison, et qu'il refusa opiniâtrément la saignée, disant, lorsqu'on lui en parloit : *Messieurs, épargnez le sang françois !* Il consentit cependant, à la fin, qu'elle se fît; mais il étoit trop tard, et le mal augmentoit insensiblement : il mourut le 11 février 1650, dans sa 54e année. La reine avoit dessein de le faire enterrer auprès des rois de Suède, avec une pompe convenable, et de lui dresser un mausolée de marbre; mais *Chanut* obtint d'elle qu'il fût enterré avec plus de simplicité dans le cimetière de l'Hôpital des orphelins, suivant l'usage des Catholiques. Son corps demeura à Stockholm jusqu'à l'année 1666. Il fut enlevé alors par les soins de *Dalibert*, trésorier de France, pour être porté à Paris, où il fut enterré de nouveau en grande pompe, le 24 juin 1667, dans l'église de Sainte-Geneviève-du-Mont. On mit, dans la même église, son buste avec cette *Inscription* en vers François, par *Fieubet* :

DESCARTES, *dont tu vois ici la sépulture,*
A dessillé les yeux des aveugles mortels,
Et, gardant le respect que l'on doit aux autels,
Leur a du monde entier démontré la structure.
Son nom par mille écrits, se rendit glorieux ;
Son esprit, mesurant et la terre et les cieux .
En pénétra l'abyme, en perça les nuages.
Cependant, comme un autre, il cède aux lois du sort,
Lui qui vivroit autant que ses divins ouvrages,
Si le sage pouvoit s'affranchir de la mort.

Descartes étoit d'une taille un peu au-dessus de la médiocre, mais assez fine et bien proportionnée. Il avoit la tête grosse, le front large et avancé, le teint pâle, la bouche assez fendue, le nez bien fait, les cheveux noirs, les yeux gris-noirs, la vue agréable, le visage toujours serein et le ton de voix fort doux. *Louis XVI* a fait faire sa statue en marbre par M. *Pajou*, en 1777. Cet homme illustre méritoit bien cet honneur. Si *Descartes* eut quelques-unes des foiblesses de l'humanité, il eut aussi les principales vertus du philosophe. Sobre, tempérant, ami de la liberté et de la retraite, reconnoissant, libéral, sensible à l'amitié, tendre, compatissant, il ne connoissoit que les passions douces, et savoit résister aux violentes. *Quand on me fait offense*, disoit-il, *je tâche d'élever mon ame si haut, que l'offense ne parvienne pas jusqu'à elle.* L'ambition ne l'agita pas plus que la vengeance. Il disoit, comme *Ovide* : *Vivre caché, c'est vivre heureux.* Il pensoit, avec *Sénèque* le tragique, qu'*il est malheureux*

de mourir trop connu des autres, sans s'être connu soi-même. Dans un moment de dépit, occasionné par les tracasseries qu'on lui avoit suscitées, il avoit résolu de ne plus rien faire imprimer, pas même ses *Méditations métaphysiques*, celui de tous ses ouvrages qu'il estimoit le plus. *J'aurois*, dit-il, *une vingtaine d'approbateurs et des milliers d'ennemis. Ne vaut-il pas mieux me taire et m'instruire en silence?* Cependant, il ne put résister à l'amour paternel; mais, avant que de produire son ouvrage, il le communiqua aux plus savans hommes de l'Europe, et à plusieurs théologiens. *Je veux*, dit-il, *m'appuyer de l'autorité, puisque la vérité est si peu de chose quand elle est seule.* Quoique *Descartes* n'eût pas ce ton léger de la conversation du grand monde, il avoit, dans le commerce, une politesse douce, qui étoit encore plus dans ses sentimens que dans ses manières. Son ame etoit très-sensible et très-humaine. Il traitoit ses domestiques comme des amis malheureux, qu'il étoit chargé de consoler. Sa maison étoit pour eux une école de mœurs, et elle devint, pour plusieurs, une école de mathématiques et de science. *Voyez* II. GILLON. On rapporte qu'il les instruisoit avec la bonté d'un père; et quand ils n'avoient plus besoin de son secours, il les rendoit à la société. Un jour un d'eux voulut le remercier: *Que faites-vous*, lui dit-il? *vous êtes mon égal, j'acquitte une dette.*—Ce philosophe laissa un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont: ses *Principes*, in-12; ses *Méditations*, 2 vol. in-12; sa *Méthode*, 2 vol. in-12; le *Traité des Passions*, in-12; celui *de la Géométrie*, in-12; le *Traité* [de] *l'Homme*, in-12; et un gra[nd] *Recueil de Lettres*, en 6 vol. in-12; en tout, 13 vol. in-12. *Descartes* en avoit composé quelques-uns en latin, et les autres en françois; mais ses amis les ont traduits réciproquement en ces deux langues. L'édition latine, imprimée en Hollande, forme 6 vol. in-4.° On trouve, parmi ses Lettres, un petit ouvrage latin, intitulé: *Censura quarumdam Epistolarum Balzacii*: «Jugement sur quelques Lettres de *Balzac*». Cet écrit est un chef-d'œuvre de goût, suivant l'abbé *Trublet*. *Descartes* n'eût pas été moins capable qu'*Aristote*, de donner des règles d'éloquence et de poésie. Mais ce qui immortalise ce grand homme, c'est l'application qu'il a su faire de l'Algèbre à la Geométrie: idée qui sera toujours la clef des plus profondes recherches de la Géométrie sublime et de toutes les sciences physico-mathématiques. C'est la partie la plus solide et la moins contestée de sa gloire. *Voyez* HARIOT. Il n'a pas été aussi loin que ses sectateurs l'ont cru, dit un homme d'esprit; mais il s'en faut beaucoup que les sciences lui doivent aussi peu que le prétendent ses adversaires. Sa *Méthode* seule auroit suffi pour le rendre immortel. Les principes établis dans cet excellent livre, sont ceux-ci: « Voulez-vous trouver la vérité? formez votre esprit, rendez-le capable de bien juger. Pour y parvenir, ne l'appliquez d'abord qu'à ce qu'il peut bien connoître par lui-même. Pour bien connoître, ne cherchez pas ce qu'on a écrit ou pensé avant vous; mais sachez vous en tenir à ce que vous reconnoissez vous-même pour évident. Vous ne trouverez point la

vérité sans méthode. La méthode consiste dans l'ordre. L'ordre consiste à réduire les propositions complexes à des propositions simples, et à vous élever par degrés des unes aux autres. Pour vous perfectionner dans une science, parcourez-en toutes les questions, enchaînant toujours vos pensées les unes aux autres. Quand votre esprit ne conçoit pas, sachez vous arrêter. Examinez longtemps les choses les plus faciles; vous vous accoutumerez ainsi à regarder fixement la vérité et à la reconnoître. Voulez-vous aiguiser votre esprit, et le préparer à découvrir un jour par lui-même ? exercez-le d'abord sur ce qui a été inventé par d'autres. Suivez sur-tout les découvertes où il y a de l'ordre et un enchaînement d'idées; et quand il aura examiné beaucoup de propositions simples, qu'il s'essaie peu à peu à embrasser distinctement plusieurs objets à la fois; bientôt il acquerra de la force et de l'étendue. Enfin, mettez à profit tous les secours de l'entendement, de l'imagination, de la mémoire et des sens, pour comparer ce qui est déjà connu avec ce qui ne l'est pas, et de couvrir l'un par l'autre. » La *Dioptrique* de *Descartes*, non moins estimée que sa *Méthode*, est la plus grande et la plus belle application qu'on eût faite encore de la Géométrie à la physique. Sa métaphysique a jeté les fondemens de la bonne physique et de la saine morale. Par elle, il a solidement prouvé l'existence de Dieu, la distinction du corps et de l'ame, l'immatérialité des esprits. On voit, enfin, dans ses ouvrages, même les moins lus, briller par-tout le génie inventeur. Ceux qui ont traité ses systèmes de *romans*, n'en auroient pas fait d'aussi ingénieux; aussi a-t-on dit, que de tous les hommes, c'étoit *Descartes* qui avoit rêvé le mieux. Il faut, dit *Fontenelle*, admirer toujours *Descartes*, et le suivre quelquefois. Forcé de créer une physique nouvelle, il ne pouvoit la donner meilleure. L'édifice est vaste, noble et bien entendu; c'est dommage que le siècle où il vivoit ne lui ait pas fourni de meilleurs matériaux. Il osa du moins montrer aux bons esprits, à secouer le joug de la scolastique, de l'opinion, de l'autorité, des préjugés et de la barbarie. Avant lui on n'avoit point de fil dans le labyrinthe de la philosophie; du moins il en donna un, dont on se servit après qu'il se fut égaré. S'il n'a pas payé en bonne monnoie, dit un écrivain, c'est beaucoup d'avoir décrié la fausse. Si l'on cherche, dit M. *Thomas*, les grands hommes modernes, avec qui on peut comparer *Descartes*, on en trouvera trois, *Bacon*, *Leibnitz* et *Newton*. En le rapprochant de ces trois philosophes célèbres, j'oserai dire, ajoute-t-il, qu'il avoit des vues aussi nouvelles, et bien plus étendues que *Bacon*; qu'il a eu l'éclat et l'immensité du génie de *Leibnitz*, mais bien plus de consistance et de réalité dans sa grandeur; qu'enfin, il a mérité d'être mis à côté de *Newton*, parce qu'il a créé une partie de *Newton*, et qu'il n'a été créé que par lui-même; parce que, si l'un a découvert plus de vérités, l'autre a ouvert la route de toutes les vérités. Géomètre aussi sublime, quoiqu'il n'ait point fait un aussi grand usage de la géométrie; plus original par son génie, quoique ce génie l'ait souvent trompé; plus universel

dans ses connoissances comme dans ses talens, quoique moins sage et moins assuré dans sa marche ; ayant peut-être en étendue ce que *Newton* avoit en profondeur ; fait pour concevoir en grand, mais peu fait pour suivre les détails, tandis que *Newton* donnoit aux plus petits détails l'empreinte du génie, *etc. etc.* » *Voyez* un autre parallèle de *Descartes* avec *Newton*, à l'article IV. CASTEL. La philosophie de *Descartes*, qui, durant sa vie, avoit eu une nuée d'antagonistes, essuya, après sa mort, les plus grandes contradictions en France. On mit tout en usage pour l'anéantir, ou du moins pour la bannir des universités et des écoles. Il y eut une vive querelle dans celle d'Angers, pendant plusieurs années. Le célèbre Père *Lami* de l'Oratoire, qui enseignoit alors dans cette ville, fut la victime de son attachement au Cartésianisme ; on l'exila à Saint-Martin-de-Miseré, au diocèse de Grenoble. Le général de l'Oratoire défendit à tous les professeurs de sa congrégation, d'enseigner cette nouvelle philosophie : tant celle d'*Aristote*, quoique ridicule et absurde, avoit jeté de profondes racines ! Cette querelle fit naître plusieurs écrits, oubliés à présent, à l'exception de la *Requête de Nosseigneurs du Mont-Parnasse*. Elle fut dressée par *Bernier*, pour se moquer de celle que l'université de Paris vouloit présenter au parlement, pour empêcher qu'on n'enseignât la philosophie de *Descartes*, comme capable de bouleverser le royaume. On se souvient encore de l'*Arrêt burlesque dressé en la grand'chambre du Parnasse, en faveur des maîtres-ès-arts, médecins et professeurs de l'université Stagire au pays des Chimères pour le maintien de la doctrine d'Aristote*. Cette dernière pièce, qui ne manque pas de sel, se trouve dans les Œuvres de *Descartes*, qui la composa de concert avec *Dongeois* son neveu, *Racine* et *Bernier*. Malgré les contradictions qu'éprouva d'abord le Cartésianisme en France, il eut des sectateurs illustres. On peut mettre à la tête le P. *Mallebranche*, qui ne l'a pas pourtant suivi en tout. Les autres ont été *Rohault*, *Régius*, *Fontenelle*, *Privat de Molières*, *etc.* dont on peut consulter les articles. A peine les universités s'étoient-elles soumises à la doctrine de *Descartes*, auquel elles n'avoient pas voulu d'abord sacrifier *Aristote*, qu'il a fallu l'abandonner pour *Newton*. Il y a environ 40 ans qu'il s'éleva en France des partisans du philosophe Anglois, tels que *Maupertuis*, *Voltaire*, *etc.* Ils eurent beaucoup de peine à faire recevoir ses idées ; mais enfin, elles se firent jour dans toutes les académies, et tous les professeurs des universités enseignent aujourd'hui la philosophie *Angloise*, soit que la mode influe sur les opinions de l'école, soit plutôt que le *Newtonianisme* ait des fondemens plus solides que le Cartésianisme. Le lecteur voudra bien que nous le renvoyons à l'Éloge de *René Descartes* par M. *Thomas*, discours éloquent qui a remporté le prix de l'académie Françoise en 1765. *Voyez* aussi sa *Vie* par *Baillet*, et l'article du même BAILLET dans ce Dictionnaire. On publia à Paris, en 1695, in-12, l'*Histoire de la conjuration faite à Stockholm contre* DESCARTES. Cette histoire n'est qu'un roman assez plaisant. Les *Qualités*, les *Accidens* et les

Formes substantielles que *Descartes* avoit rejetées de sa philosophie, sont les terribles ennemis qui conjurent sa perte. La *Chaleur* se charge d'exécuter leur projet contre ce novateur. Elle agit avec tant de violence dans le corps du philosophe, qu'elle y excita une fièvre avec le transport au cerveau, qui le mit en peu de jours au cercueil. Quatre ans avant cette plaisanterie, le P. *Daniel* avoit mis au jour son *Voyage au monde de Descartes;* c'est une critique de ses opinions, qui eut beaucoup de succès; mais qu'on lit peu depuis que les nombreux partisans de *Descartes* ont disparu, et qu'il n'y a presque aucun Cartésien à combattre.

II. DESCARTES, (Catherine) morte à Rennes en 1706, nièce du célèbre philosophe, soutint dignement la gloire de son oncle par son esprit et son savoir. Un bel esprit a dit d'elle, *que l'esprit du grand* Réné *étoit tombé en quenouille.* Elle écrivoit assez bien en vers et en prose. On a d'elle l'*Ombre de Descartes*, et la *Relation de la mort de Descartes;* deux pièces, dont la dernière, mêlée de prose et de vers, est écrite d'une manière ingénieuse, naturelle et délicate. Elle étoit l'intime amie de Mad. *de Scudéri.*

I. DESCHAMPS, (François-Michel, *et* Étienne) *Voyez* CHAMPS, nos I. et II.

II. DESCHAMPS, (Eustache) fut l'un des plus anciens poëtes François, il vivoit dans le 13e siècle. On a conservé de lui une chanson à boire, qui paroît la première en ce genre que l'on connoisse dans notre poésie.

III. DESCHAMPS, (Gérard-Morrhy) ami d'Érasme, se fit imprimeur à Paris en 1530. Il a publié avec soin plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue un *Dictionnaire Grec et Latin*, beaucoup plus correct que tous ceux qui avoient paru jusqu'alors. La devise de *Deschamps* étoit un sphinx avec ces paroles : *Nocet empta dolore voluptas.*

IV. DESCHAMPS, (Magdelaine) se distingua par son savoir dans le 16e siècle. On a d'elle quelques poésies en françois, en latin et en grec, dans lesquelles elle célèbre le jurisconsulte *François Baudouin.* Elle fut la mère de *Louis Servin*, célèbre avocat général au parlement de Paris sous *Henri III.*

V. DESCHAMPS, (Jacques) docteur de Sorbonne, né à Virunmerville, diocèse de Rouen, le 6 mars 1677, mort le trois octobre 1759, à Dangu dans le même diocèse, où il étoit curé depuis 31 ans, eut les vertus et les connoissances de son état. On a de lui une *Traduction* nouvelle du prophète *Isaïe*, qui eut un certain succès, et qui essuya quelques critiques. Elle parut en 1760, in-12. L'abbé *Deschamps* laissa en mourant son mobilier à sa paroisse, à condition qu'on entretiendroit une maîtresse d'école, et qu'on donneroit chaque année une somme aux pauvres. Il avoit un soin extrême de l'éducation de la jeunesse; et les jeunes plantes, cultivées sous ses yeux, donnèrent des fruits précieux à la religion et à la société.

VI. DESCHAMPS, (Pierre-Suzanne) avocat à Lyon, se distingua dans le barreau de cette

ville, par son éloquence. Député à l'assemblée constituante de 1789, il y combattit vivement le projet présenté par *Mirabeau* sur l'inviolabilité des députés. De retour dans sa patrie, il partagea la défense opposée par les Lyonnois à la tyrannie. Blessé mortellement à la sortie, il mourut au pied d'un arbre dans la forêt d'Alix, près de Lyon, en 1793. Il étoit de l'académie de cette ville, et avoit mérité cet honneur par divers opuscules de jurisprudence, et sur-tout par un petit traité sur l'*Adultère*, très-bien écrit, et inséré dans le dictionnaire des arrêts, publié par son ami *Prost-de-Royer*.

DÉSÉRICIUS, (Joseph-Innocent) religieux Hongrois, né à Neytra en 1702, professa avec éclat la théologie à Raab, et passa ensuite à Rome où il fut accueilli par le pape *Benoît XIV*, qui l'envoya comme légat près de *Maurocordato* hospodar de Valachie. De retour dans sa patrie, *Déséricius* se consacra entièrement à l'étude, et publia divers ouvrages très-érudits, mais qui manquent de critique et de goût. Les principaux sont: I. Un *Traité* sur l'existence du purgatoire. II. L'*Histoire de Hongrie* en latin, 5 vol. in-fol. Elle a été souvent critiquée par *George Pray*, dans ses Annales des Huns.

DESESSARTS, *Voy*. ESSARS et HERBERAY.

DESFONTAINES, (l'abbé) *Voyez* II. FONTAINES.

I. DESFORGES-MAILLARD, (Paul) né au Croisic en Bretagne, en 1699, resta parfaitement ignoré, quoiqu'il envoyât de temps en temps des pièces de poésie à différens journaux. N'ayant pas pu réussir sous son nom, il s'avisa, vers l'an 1732, d'écrire des *Lettres*, moitié prose et moitié vers, sous le nom de Mlle. *Malcrais de la Vigne*. Tous les poëtes à l'envi célébrèrent cette nouvelle Muse, et lui firent même des déclarations très-galantes. Enfin *Desforges* quitta le masque, et il fut sifflé de ses admirateurs et de ses amans. L'aventure de ce triste hermaphrodite du parnasse devint le sujet de *la Métromanie*, chef-d'œuvre de *Piron*. Le poëte ridiculisé prit la chose en galant homme, et ne laissa pas de publier le recueil de ses *Poésies*, 1759, 2 vol. in-12. Une versification lâche et négligée, des détails longs et mal amenés, un style facile, mais diffus: tels sont les défauts qui les ont précipitées dans l'oubli. L'auteur ne leur survécut guère; il est mort en 1772. C'étoit un homme doux, poli et de bonne compagnie.

II. DESFORGES, (N.) s'est fait connoître par un grand nombre de poésies et par ses malheurs. Il se trouvoit à l'opéra en 1749 lorsqu'on y arrêta le *Prétendant* d'Angleterre. Indigné de cette violation de l'hospitalité, il exprima ses sentimens dans une pièce de vers qui commençoit ainsi:

Peuple jadis si fier, aujourd'hui si servile,
Des princes malheureux tu n'es donc plus l'asile.

Desforges ayant eu l'indiscrétion de s'en faire connoître pour l'auteur, fut arrêté, conduit au Mont-Saint-Michel et enfermé pendant trois ans dans la cage;

c'étoit un caveau de huit pieds carrés, où l'on ne recevoit de jour que par les crevasses des marches de l'église. Le maréchal *de Broglie* obtint à la fin sa liberté, le fit son secrétaire, et le nomma commissaire des guerres. *Desforges* avoit soutenu avec courage son affreuse captivité. Il est mort à Paris en août 1768.

DESGABETS, (Robert) né d'une famille noble à Dugni, village du diocèse de Verdun, se fit Bénédictin de Saint-Vanne. Nommé procureur-général de sa congrégation, il fut un de ceux qui contribuèrent le plus à mettre les sciences en honneur dans son corps. Il essaya la transfusion du sang sur un de ses amis à Paris; mais cette découverte ayant été négligée pour lors, les Anglois se l'approprièrent, quoique *Desgabets* en eût eu après *Libavius*, la première idée, et l'eût exécutée. *V.* Denys, nº 14. Ce savant Bénédictin mourut à Breuil proche Commerci, en 1678, dans un âge avancé. On a de lui plusieurs ouvrages, la plupart manuscrits. Il écrivit beaucoup sur l'Eucharistie. Il vouloit trouver quelque manière d'expliquer ce mystère ineffable, suivant les principes de la nouvelle philosophie. Il valoit mieux l'adorer humblement selon les principes de la foi. C'est ce qu'il fit, lorsque ses supérieurs lui eurent fait sentir, qu'ils craignoient qu'il ne donnât quelque atteinte à la croyance de l'église.

DESGODETS, (Antoine) architecte du roi, né à Paris en 1653, envoyé à Rome en 1674, par *Colbert*, fut pris en chemin et conduit à Alger. Après seize mois de captivité supportés avec beaucoup de patience, il passa à Rome et y demeura trois ans. Ce fut pendant ce séjour qu'il composa son livre des *Edifices antiques de Rome, dessinés et mesurés très-exactement*, 1 vol. in-fol., avec figures, imprimé à Paris en 1682. L'auteur avoit employé beaucoup de temps à dessiner les précieux restes des monumens qui décoroient l'ancienne capitale de l'empire Romain. Il en avoit levé les plans avec la plus grande précision, et dessiné les élévations, les coupes et les profils avec une justesse extrême. *Colbert* fut si satisfait de son travail, qu'il engagea le roi à faire les frais de la gravure et de l'édition, qui fut toute au profit de l'auteur. Les planches de cet ouvrage important avoient été, depuis la mort de *Desgodets*, arrivée en 1728, à 75 ans, entre les mains d'un curieux jaloux; mais ses héritiers ont consenti à les livrer, pour en donner une nouvelle édition qui a paru en 1779. On a imprimé, sur les leçons de *Desgodets*, depuis sa mort, *Les Lois des Bâtimens*, 1776, in-8º, le *Traité du Toisé*, in-8.º On trouva parmi ses papiers un *Traité des Ordres d'Architecture;* un *Traité de l'Ordre François;* un *des Dômes;* un autre sur la *Coupe des Pierres*, etc. mais ces manuscrits n'ont pas été mis au jour.

DESGOUTES, (Jean) né à Lyon, traduisit en 1544 les œuvres de l'*Arioste*. C'est l'une des premières traductions de ce poëte. *Desgoutes* fut aussi auteur d'un mauvais roman de chevalerie, intitulé: *Histoire de Philandre et de Passerose.*

DESGRANGES, (N.) né à Carcassone d'une bonne famille, entraîné par son goût pour le théâtre, se fit comédien, et excella dans le rôle italien de *Scarampuche*. Appelé à Paris par sa réputation en 1712, il y obtint beaucoup de succès. Il mourut à Rouen en 1722, après avoir donné aux Italiens deux pièces : *Jupiter pris en flagrant délit ;* et *le Fourbe sincère.*

DESGROUAIS, (N.) mort en 1766, à 63 ans, professeur au collége royal de Toulouse, avoit enseigné avec distinction les belles-lettres dans d'autres villes. Il étoit né à Thiers, près Choisi-le-Roi, de parens pauvres, en 1703. Il avoit la modestie et la simplicité de *la Fontaine :* il préféroit l'obscurité et l'étude à toutes les places. C'étoit d'ailleurs un homme très-instruit et un bon grammairien. On a de lui un ouvrage intitulé : *Les Gasconismes corrigés*, in-8°, dont on a donné en 1769 une nouvelle édition. Ce livre, destiné à corriger les Gascons, peut être utile aux étrangers, et surtout aux réfugiés. L'auteur avoit eu des disputes avec l'abbé *des Fontaines*, contre lequel il publia des brochures aujourd'hui oubliées.

DESHAYS, (Jean-Baptiste-Henri) peintre, né à Rouen en 1729, mort à Paris en 1765, à 36 ans, avoit reçu de la nature ces rares dispositions qui donnent les plus belles espérances, et il y répondit parfaitement. Ses principaux ouvrages sont : l'*Histoire de St. André*, en 4 grands tableaux, qu'il fit pour sa patrie ; les *Aventures d'Hélène*, en huit morceaux, pour la manufacture de Beauvais ; la *Mort de St. Benoît* pour Orléans ; la *Délivrance de St. Pierre*, pour Versailles ; le *Mariage de la Vierge ;* la *Résurrection du Lazare ;* la *Chasteté de Joseph ;* le *Combat d'Achille contre le Xante et le Simoïs*, etc., ouvrages dont la plupart ont été exposés et généralement applaudis au sallon en 1761 et 1763. On lui doit encore *Loth* et ses filles, *Psyché* endormie, *Céphale* enlevé par l'*Aurore*, *Jupiter* et *Antiope*, le comte *de Comminge*, *Hector* traîné par *Achille* autour des murailles de Troie. Ce dernier tableau fut son morceau de réception à l'académie en 1758. C'est l'un des meilleurs de l'auteur, avec celui de la mort de *St. Benoît.* Les productions de cet habile artiste sont marquées au coin d'un dessin admirable, d'une composition ingénieuse, d'un bon coloris, et d'une exécution facile. La mort prématurée de *Deshays* l'empêcha de signaler ses talens sur plusieurs morceaux considérables dont il étoit chargé pour le roi, pour Paris et pour sa patrie. Il mourut dans le poste d'adjoint à professeur.

DESHOULIÈRES, *Voy.* HOULIÈRES.

DESHOUSSAYES, (Jean-Baptiste-Cotton) *Voyez* CHAMOUSSET.

I. DÉSIDÉRIUS, *Voyez* DIDIER.

II. DÉSIDÉRIUS, frère du tyran *Magnence*, obtint de ce prince le titre de César vers l'an 351. Il seconda son frère dans sa bonne et mauvaise fortune, et le suivit à Lyon, où il s'étoit retiré après avoir été chassé d'Italie. *Magnence*, ne voulant pas survivre

survivre à ses défaites, se tua en août 353. Ce barbare usurpateur avoit, dit-on, ôté auparavant la vie à sa mère, et il est certain qu'il perça *Désidérius* de plusieurs coups. Celui-ci, guéri de ses blessures, alla se jeter aux pieds de *Constance*, qui, à ce qu'on croit, lui conserva la vie.

DESILLES, (N.) né en Bretagne, étoit officier au régiment du roi infanterie, en garnison à Nancy, lorsque M. *de Bouillé* s'approcha de cette ville pour y rétablir l'ordre parmi les troupes insurgées. *Desilles*, voyant que tout se disposoit à la porte Stainville pour repousser ce général, voulut empêcher l'effusion de sang, et ramener les esprits à la subordination. Il se jeta sur les canons, et arracha à diverses reprises les mèches des mains des canonniers. La mort fut le prix de son zèle: les rebelles tirèrent sur lui et le percèrent de plusieurs balles, le 31 août 1790.

DESIRÉ, (Artus) mauvais écrivain et prêtre fanatique, étoit animé du zèle le plus ardent contre le Calvinisme; mais, comme les talens lui manquoient, il tâcha d'y suppléer par des bouffonneries et des complots. Il entra dans toutes les fureurs de la ligue, et couvrit sa folie, comme tous les autres furieux imbécilles de ce temps, du masque de la religion. On l'arrêta en 1561, comme il étoit sur la Loire pour se rendre auprès de *Philippe II*, roi d'Espagne. Quelques moines séditieux l'avoient chargé d'une requête à ce prince, pour le prier de venir au secours de la religion catholique, que l'on supposoit prête à périr en France. Le courrier fanatique fut condamné par le parlement à une amende honorable, et à cinq ans de prison chez les Chartreux. Il en sortit peu de temps après, et il revint à Paris où il barbouilla du papier comme auparavant. On ignore l'année de sa mort, ainsi que celle de sa naissance. Ses ouvrages, qui sont en grand nombre, n'ont d'autre mérite que celui de l'absurdité, de la platitude et de l'enthousiasme. Les principaux sont: I. *Dispute de* Guillot, *le Porcher de la Bergère de Saint-Denis en France, contre Jean Calvin*, in-16, 1568, en mauvais vers. II. *Les Grands jours du parlement de Dieu, publiés par St. Mathieu*, 1574, in-16. III. *Le ravage et le déluge des Chevaux de louage, avec le retour de* Guillot *le Porcher, sur les misères et calamités de ce règne présent*, etc., 1578, in-8.o IV. *Les Batailles du Chevalier céleste contre le Chevalier terrestre*, Paris 1557, in-16. V. *Comparaison de* LII *Chansons de* Clément Marot, *faussement intitulées par lui* Psalmes de David, *faite et composée de plusieurs bonnes doctrines et sentences préservatives d'hérésies*, par *Artus* DESIRÉ; Rouen, *Jean Over*, 1560; in-16; et Paris, *Pierre Gaultier*, 1561 et 1562, in-8.o DESIRÉ, voyant le succès que les Pseaumes de *Marot* eurent d'abord, leur opposa des cantiques pieux, où il ne se pique pas de rendre ponctuellement le sens des Pseaumes, et où il ne songe qu'à contrecarrer la traduction de *Marot*. VI. *La grande Source et fontaine de tous maux, procédante de la bouche des blasphémateurs du saint nom de Dieu*, avec *l'Ingratitude des riches envers les*

pauvres ; à Paris, *Pierre Gaultier*, 1561, in-8°, en vers. VII. Ce fut lui qui dressa la requête au roi d'Espagne, qu'on lui trouva lorsqu'il fut arrêté en 1561. Elle se trouve dans le cinquième livre de l'*Histoire Ecclésiastique de Théodore de Bèse*, pag. 731 du 1er volume de l'édition in-8°, en 1580. VIII. *L'origine et source de tous les maux de ce monde par l'incorrection des pères et des mères envers leurs enfans, et de l'inobédience d'iceux ; ensemble de la trop grande familiarité et liberté donnée aux servans et servantes :* avec *un petit Discours de la Visitation de Dieu envers son peuple Chrétien, par affliction de guerre, peste et famine ;* Paris, *Jean Dailler*, 1571, in-8°, feuill. 50, en prose.

DESJARDINS*, (Martin-Bogaert) célèbre sculpteur, né à Bréda, passa en France, et y fit preuve de grands talens. On lui devoit le monument de la place des Victoires à Paris, et la statue équestre de *Louis XIV* sur la place de Bellecour à Lyon, qui étoit un chef-d'œuvre. Ils furent renversés par la révolution Françoise. *Desjardins* est mort le 2 mai 1694.

DESLANDES, (André-François Boureau) né à Pondicheri en 1690, commissaire général de la marine à Rochefort et à Brest, de l'académie royale de Berlin, mourut en 1757 à 67 ans à Paris, où il s'étoit retiré après avoir quitté ses emplois. Cet homme, philosophe agréable, citoyen et littérateur, auroit été plus utile à la France, s'il avoit pu mettre un frein à sa liberté de penser. Tous ses ouvrages sont d'un homme d'esprit ; mais tous ne sont pas d'un Chrétien. On [a] prétendu très-faussement qu'[il] s'étoit rétracté, à sa mort, [des] sentimens hardis qu'il avoit af[fi]chés pendant sa vie ; la véri[té] de l'histoire force d'avouer qu['il] mourut comme il avoit véc[u]. Très-peu de temps avant sa mort il fit ces vers qui sont d'un matérialiste et d'un épicurien décidé :

> *Doux sommeil, dernier terme*
> *Que le Sage attend sans effroi ;*
> *Je verrai d'un œil ferme*
> *Tout passer, tout s'enfuir de moi.*

Le P. *Mallebranche* avoit voulu le faire entrer dans sa congrégation. « Mais des considérations de famille, dit-il, jointes à un voyage indispensable que je devois faire dans les pays étrangers, m'empêchèrent de prendre ce parti. Combien ai-je depuis eu lieu de m'en repentir, lorsque sur-tout livré aux hommes, et engagé dans un tourbillon d'affaires, j'ai soupiré après la vie douce et tranquille de l'Oratoire ! » Les principaux écrits sortis de sa plume sont : I. *L'Histoire critique de la philosophie*, 4 vol. in-12, dont les 3 premiers parurent à Amsterdam 1737. Les recherches qu'il lui fallut faire pour cet ouvrage, ne desséchèrent point son imagination. On ne se plaindra pas que son style soit froid et pesant ; et assurément ce n'est pas l'esprit, ou, pour ôter toute équivoque, le bel esprit, qui lui manque. On peut même lui reprocher de l'affectation, et *Voltaire* l'appeloit un *vieux écolier précieux*, un *bel-esprit provincial*. Les exposés de la doctrine des divers philosophes ne sont pas toujours exacts, soit qu'il n'ait pas compris cette doctrine, soit qu'il voulût l'ajuster à ses opinions particulières. Cependant

il connoissoit les hommes et les livres. Ses portraits, quelquefois un peu chargés, sont en général ressemblans; et ses discussions, quoique savantes, ne sont point ennuyeuses. II. *Essai sur la Marine et le Commerce*, in-8° ; ouvrage qui manque un peu de dialectique, de justesse, et même de goût. Il n'y a presque point de suite dans ses idées, et elles naissent rarement l'une de l'autre. III. *Recueil de différens Traités de Physique et d'Histoire naturelle*, propres à perfectionner ces deux sciences, en 3 vol. in-12. On y trouve quelques morceaux intéressans. IV. *Histoire de Constance, ministre de Sium*, 1755, in-12. Ce ministre n'y est pas peint en beau. V. *Voyage d'Angleterre*; 1717, in-12. VI. Des *Poésies Latines*, qui ne sont pas sans mérite, mais qui n'ont pas celui de la décence. Il faisoit aussi des vers françois; mais ils étoient médiocres ou mauvais. VII. On a encore de lui plusieurs ouvrages obscurs, dont quelques-uns ont été flétris; *Pygmalion*, in-12; la *Fortune*, in-12; la *Comtesse de Montferrat*, in-12; *Réflexions sur les grands hommes qui sont morts en plaisantant*, petit in-12. Outre la manie du bel-esprit, nous avons dit que *Deslandes* avoit celle d'esprit fort; et cette manie perce sur-tout dans cette dernière production, qui d'ailleurs n'est pas bien piquante. Les grands hommes qu'il cite sont quelquefois très-petits, et plusieurs de leurs plaisanteries assez insipides. *Voyez* GASSENDI.

DESLAURIERS, comédien de l'hôtel de Bourgogne, qui vivoit en 1634, est auteur des *Fantaisies de Bruscambille*, souvent imprimées in-12. C'est un livre rempli des plus plates bouffonneries.

DESLON, (Charles) médecin de Paris, mort le 21 août 1786, se fit disciple de *Mesmer*, et soutint son système sur le magnétisme avec esprit et persévérance. Il a publié des *Observations* sur cet agent trop vanté, Paris, 1792.

I. DESLYONS, (Antoine) Jésuite, né à Béthune, et mort à Mons le 11 juillet 1648, a laissé des Poésies imprimées à Anvers 1640, et postérieurement à Rome et à Prague. Ces Poésies, au jugement des journalistes de Trévoux, janvier 1704, page 63, ne sont point inférieures à celles du Père *Hossch*. Il a donné plus de liberté à sa versification et imité la vivacité féconde d'*Ovide*.

II. DESLYONS, (Jean) docteur de Sorbonne, doyen et théologal de Senlis, naquit à Pontoise en 1615, et mourut à Senlis, le 26 mars 1700, âgé de 85 ans. C'étoit un homme singulier qui ordonna par son testament de l'enterrer dans un cercueil de plomb. Ce n'étoit pas par pompe, disoit-il, mais pour s'élever contre l'abus presque universel d'ensévelir les morts les uns sur les autres, soit dans les églises, soit dans les cimetières; ce qu'il croyoit être contre le XV[e] canon du concile d'Auxerre, qui dit : *Non licet mortuum super mortuum mitti*. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, écrits d'un style dur, guindé, et encore plus diffus; mais l'érudition y est versée à pleines mains, et, pour l'ordinaire, accompagnée de beaucoup de solidité. Les principaux sont : I. *Discours Ecclésiastiques contre le Paganisme du Roi-boit*, 1664, réimprimés en 1670, in-12,

sous le titre de *Traité singulier et nouveau contre le Paganisme du Roi-boit*. Il s'élève fortement contre la superstition du gâteau des rois et la sottise de la féve. *Barthélemi*, avocat de Senlis, fit une longue et plate *Apologie du Banquet des Rois*, 1664, in-12. II. *Lettre Ecclésiastique touchant la sépulture des Prêtres*. L'auteur déclame avec non moins de force contre ceux qui prétendent que les prêtres, comme les laïques, doivent être enterrés la face et les pieds tournés vers l'autel. III. Un *Traité de l'ancien droit de l'évêché de Paris sur Pontoise*, 1694, in-8.° IV. *Défense de la véritable dévotion envers la Sainte Vierge*, 1651, in-4.° Au reste, *Deslyons*, à ses singularités près, étoit un homme très-estimable, savant, passionné pour les anciens usages de l'Église, ne desirant que de les voir rétablis, prêchant autant par son exemple que par ses discours, et pratiquant la vertu avant que de l'enseigner.

I. DESMAHIS. *Voyez* GROS-TESTE.

II. DESMAHIS, (Joseph-François-Édouard de Corsembleu) né à Sully-sur-Loire en 1722, mourut le 25 février 1761, dans la trente-huitième année de son âge. Il avoit infiniment d'esprit, et son cœur étoit digne de son esprit : le spectacle des souffrances d'autrui le déchiroit. Plus à ses amis qu'à lui-même, il prévenoit leurs desirs. *Lorsque mon ami rit*, disoit-il, *c'est à lui de m'apprendre le sujet de sa joie ; lorsqu'il pleure, c'est à moi à découvrir la cause de son chagrin*. Jamais il ne sollicita des graces ni des récompenses. Il répétoit souvent :

A peu de frais, en vérité,
Les Dieux peuvent me satisfaire;
Qu'ils me laissent le nécessaire,
Et qu'ils m'accordent la santé,
Je fais du reste mon affaire.

Il disoit ordinairement : *Si l'union et l'harmonie régnoient parmi les gens-de-lettres, ils seroient, malgré leur petit nombre, les maîtres du monde*. On lui lut un jour un écrit satirique ; il dit avec indignation : *Abandonnez pour jamais ce malheureux genre, si vous voulez conserver avec moi quelque liaison. Encore une satire, et nous rompons ensemble.* Modeste au milieu des succès, il dit plusieurs fois à ses amis : *Content de vivre avec les grands hommes de mon siècle dans le cercle de l'amitié, je n'ambitionne point d'être placé auprès d'eux dans le Temple de mémoire*. Il donna, dès sa plus tendre jeunesse, des preuves de la délicatesse de son esprit, et sut mêler aux plaisirs l'étude et la philosophie. On a de lui : la comédie de l'*Impertinent*, qui fut applaudie. *Ce n'est pas, à la vérité, le ton de Molière ;* mais on y trouve de jolis portraits, des saillies heureuses, des pensées fines, et le caractère principal est assez bien peint. II. Des *Œuvres diverses*. Une poésie douce et légère, une versification aisée et harmonieuse, un coloris frais, des pensées délicates, des éloges et des traits de satire bien tournés : voilà les caractères de ce recueil, où l'on distingue le *Voyage de Saint-Germain*. On sent que l'auteur s'étoit proposé de bonne heure *Voltaire* pour modèle, et il l'imite assez heureusement. Il a paru en 1777 une édition complète de ses *Œuvres* d'après ses manuscrits, avec son Éloge historique, Paris,

2 vol. in-12. « Ses Poésies, dit l'abbé *Sabathier*, l'emporteroient même sur celles de *Chapelle* et de *Chaulieu*, si l'esprit n'y étouffoit trop le sentiment; ce défaut n'empêche pas qu'elles ne soient supérieures à tout ce qu'on a fait de nos jours en ce genre, pourvu qu'on en excepte les pièces fugitives de *Voltaire*, de *Boufflers*, et une grande partie de c [illegible] s de *Gresset*. Il a sur-tout une tournure de pensées, vive, naturelle et délicate. Sa versification est douce, harmonieuse et facile; sa poésie pleine d'images et d'agrémens; sa morale est utile, sans être austère; un peu trop voluptueuse, sans être cependant libertine; philosophique, sans être hardie ni indécente. Sa petite comédie de l'*Impertinent* est bien versifiée; mais elle est plutôt un tableau piquant qu'une comédie. »

DESMAISEAUX, (Pierre) de la société royale de Londres, étoit né en Auvergne d'un ministre Protestant. Il se retira de bonne heure en Angleterre, et y mourut en 1745, à 79 ans. Il avoit eu des liaisons étroites avec *Saint-Évremont* et *Bayle*. Il donna une *Édition des Œuvres* du premier, en 3 vol. in-4°, Londres, 1705, avec la Vie de l'auteur, exacte, curieuse, mais trop pleine de petits détails et de discussions minutieuses. Il publia aussi l'*Histoire* du second, et celle de ses ouvrages. Ce dernier écrit offre une idée de tous les livres de *Bayle*. Il se trouve à la tête de son *Dictionnaire*, de l'édition de 1730; et il a été réimprimé en 1732 à la Haye, en 2 vol. in-12. *Desmaiseaux* est encore l'éditeur du *Recueil des Œuvres de Bayle*, mis au jour la même année, en 4 vol. in-fol. On a de lui d'autres éditions, que l'auteur a souvent accompagnées de remarques, pleines d'anecdotes littéraires.

DESMARAIS, *Voyez* II. RÉGNIER.

DESMARES, *Voyez* CHAMPMESLÉ.

I. DESMARES, (Toussaint) prêtre de l'Oratoire, célèbre par ses sermons, étoit de Vire en Normandie. On le députa à Rome pour défendre la doctrine de *Jansénius* : il prononça à ce sujet devant *Innocent X* un Discours, qu'on trouve dans le *Journal de Saint-Amour*. Son attachement aux opinions du célèbre évêque d'Ypres, fut la cause ou le prétexte de plusieurs affaires qui lui furent suscitées. On le chercha pour le conduire à la Bastille; mais il échappa aux poursuites, et se retira pour le reste de ses jours, dans la maison du duc de *Liancourt*, au diocèse de Beauvais. Un jour que *Louis XIV* y étoit, ce seigneur présenta le P. *Desmares* au roi. Le vieillard dit à ce monarque, avec un ton de candeur et de liberté : *SIRE, je vous demande une grace. — Demandez*, répondit *Louis XIV*, *et je vous l'accorderai. — SIRE*, reprit l'Oratorien, *permettez-moi de prendre mes lunettes, afin que je considère le visage de mon Roi*. Ce compliment fit tant de plaisir à *Louis XIV*, qu'il avoua à ceux qui étoient autour de lui, qu'il n'en avoit jamais entendu de plus agréable. Le Père *Desmares* mourut en 1687, à 87 ans, après avoir composé le *Nécrologe de Port-Royal*, imprimé en 1723, in-4°.

II. DESMARES, (N.) officier attaché au prince de *Condé*, donna au théâtre en 1686, *Merlin Dra-*

gon et *Roxelane*. Il mourut dans l'âge le plus avancé, en 1715.

I. DESMARETS de *St-Sorlin*. *Voyez* MARETS, n° II.

II. DESMARETS, (Henri) musicien François, né à Paris en 1662, fut page de la musique du roi. Il obtint une pension de 900 livres dès l'âge de 20 ans; ne pouvant occuper, à cause de sa jeunesse, une des places de maître de musique de la chapelle du roi. Dans un voyage qu'il fit à Senlis, il épousa en secret la fille du président de l'élection. Le père le poursuivit comme l'ayant séduite et enlevée, et le fit condamner à mort par sentence du Châtelet. Le musicien passa en Espagne, et ensuite en Lorraine; enfin le parlement le déchargea de la condamnation portée contre lui. Il mourut à Lunéville en 1742, à 80 ans, laissant des *Motets* et des *Opéra* qui ne sont pas sans beauté. On estime sur-tout celui d'*Iphigénie*, retouché par *Campra*.

III. DESMARETS, (Nicolas) neveu de *Colbert*, et ministre d'état sous le règne de *Louis XIV*, puis contrôleur-général des finances, mort en 1721, se montra digne de son oncle par son intelligence et son zèle. Il laissa un *Mémoire* très-curieux sur son administration. Cet écrit, imprimé plusieurs fois, ne sauroit l'être trop souvent pour ceux qui veulent connoître le dédale des finances. On le trouve dans les *Annales Politiques* de l'abbé *de Saint-Pierre*. Il fut père du maréchal *de Maillebois*.

DESMARETTES, *Voyez* V. BRUN.

DESMARQUETS, (Charles) procureur au Châtelet, mort à Paris le 21 mars 1760, âgé de 62 ans, est connu par un ouvrage utile aux praticiens. Il est intitulé: *Style du Châtelet de Paris*, 1770, in-4.° *Voyez* aussi MARQUETS.

DESMARS, (N.) médecin de Boulogne-sur-Mer, mort en 1767, traduisit les *Epidémiques d'Hyppocrate*, 1767, in-12, et donna quelques brochures sur des matières médicales ou vétérinaires.

DESMASURES, *Voyez* MASURES.

DESMOLES, (*Arnaud*) peintre François du 16e siècle, excella dans l'art de peindre les vitraux. On admire ceux de la cathédrale d'Auch, où sont représentés divers sujets de l'ancien et du nouveau Testament. Ils sont au nombre de vingt, de 45 pieds de hauteur sur 15 de large. Le dernier porte la date de la fin de l'ouvrage; c'est le 25 juin 1509. Le dessin en est correct, le coloris éclatant. On ne connoît point d'autre ouvrage de *Desmoles*; on ignore de même le nom de sa patrie et la date de sa mort.

DESMOLETS, (Pierre-Nicolas) bibliothécaire de la maison de l'Oratoire, rue St-Honoré, mort le 26 avril 1760, dans la 83e année de son âge, à Paris sa patrie, s'attacha particulièrement à l'histoire littéraire, et eut un nom en ce genre. Ses mœurs rehaussoient l'éclat de son savoir. Il étoit d'une société aimable et douce. Il comptoit les premiers littérateurs de France parmi ses amis. Son principal ouvrage est une continuation des *Mémoires de Littérature* de *Sallengre*, en 11 vol. in-12. (L'abbé *Goujet* a eu part à cet ouvrage, qui renferme quelques morceaux

rieux.) Il fut l'éditeur du traité *De Tabernaculo Fœderis*, du Père *Lami*, et de divers autres livres. *Voyez* POUJET.

DESMOTTES *ou* DE LA MOTHE, (Marie-Hélène) actrice de la comédie Françoise, née à Colmar en 1704, morte à Paris en 1769, débuta d'abord dans la tragédie qu'elle quitta bientôt pour se livrer entièrement aux rôles comiques dans l'emploi des ridicules. Avant elle, ceux de Mad. *Pernelle*, de Mad. *Sottenville*, la comtesse d'*Escarbagnas*, de la *Devineresse*, etc., avoient toujours été remplis par un acteur travesti, et particulièrement par *André Hubert*, comédien très-facétieux, que Mlle *de la Mothe* fit oublier.

DESMOULINS, *Voyez* MOULINS.

DESMOULINS, (Benoît-Camille) né à Guise en Picardie en 1762, fils du lieutenant-général du baillage de cette ville, déserta jeune de la maison paternelle, et vint se faire recevoir avocat à Paris, où il avoit été déjà élevé en qualité de boursier, au collége de *Louis le Grand*. Sa tête ardente, son imagination exaltée, lui firent embrasser avec enthousiasme les principes de la révolution Françoise. Le 13 juillet 1789, après avoir harangué la multitude rassemblée au Palais-Royal, tenant deux pistolets à la main, il lui proposa de prendre une cocarde distinctive et de marcher contre la Bastille. Ces deux propositions furent adoptées : la cocarde fut d'abord verte avant d'être remplacée par la tricolore; la Bastille fut assiégée et prise. Lié intimement avec *Danton*, il lui resta constamment attaché, et fut avec lui l'un des fondateurs du club des *Cordeliers*. *Desmoulins* figura dans les scènes sanglantes du 20 juin et du 10 août 1792. Député à la Convention, il y défendit le duc d'*Orléans*, dont un grand nombre de membres demandoit le bannissement, et y déclama contre les riches. *Robespierre* marchoit à la tyrannie; envieux du succès qu'avoient obtenu les journaux de *Desmoulins*, irrité sur-tout de son attachement pour *Danton*, il jura sa perte. De son côté, *Desmoulins* qui, au milieu de ses transports pour la république, conservoit des momens de sensibilité et d'indignation contre la terreur, osa faire entendre à l'assemblée un mot qu'elle avoit banni de son langage : il demanda qu'après avoir établi tant de comités sous différens titres, on créa du moins un comité de *clémence*. Aussitôt un rapport de *Saint-Just* le désigna comme un contre-révolutionnaire déguisé, et le fit envelopper dans le décret d'accusation prononcé contre *Danton*. Arrêté à deux heures après minuit le 31 mars 1794, il ouvrit ses fenêtres et cria au secours contre la tyrannie. Il n'étoit plus temps ; lui-même avoit établi son empire. Voyant que personne ne venoit pour le défendre, il demanda aux satellites la permission d'emporter quelques livres ; il choisit dans sa bibliothèque les *Nuits* d'*Young* et les *Méditations* d'*Hervey*. Conduit au Luxembourg, il dit à un prisonnier en le quittant pour aller au tribunal : « Je vais à l'échafaud, pour avoir versé quelques larmes sur le sort des malheureux. Mon seul regret en mourant, sera de n'avoir pu les servir. » Dans son interrogatoire, on lui demanda quel âge il avoit ; il répondit : *L'âge de J. C.*

lorsqu'il mourut, c'est-à-dire, 33 *ans*. Il se défendit avec assez de calme, mais lorsque l'accusateur public déclara que les débats étoient fermés et que *Camille* qui vouloit parler encore ne devoit plus être entendu, celui-ci entra aussitôt en fureur, reprocha aux juges leurs assassinats multipliés, et on ne put le faire descendre de la salle qu'en employant la force. Elle fut nécessaire encore lorsqu'on le conduisit au supplice. Son visage étoit altéré et sa chemise en lambeaux. Arrivé au pied de l'échafaud, il s'écria : « Voilà donc la récompense réservée au premier apôtre de la liberté. Sa statue va être arrosée par le sang de l'un de ses enfans. Les monstres qui m'assassinent ne me survivront pas long-temps. » *Desmoulins* passionnément amoureux d'*Anne Duplessis*, fille d'un premier commis des finances, avoit voulu se tuer, sur le refus des parens de celle-ci, de l'accepter pour gendre. Il vit cependant couronner sa constance pendant la révolution ; et ce qui est remarquable, c'est qu'il ne voulut point être marié par un prêtre assermenté, mais par *Berardier*, ancien principal du collége de *Louis le Grand*. Une autre singularité, c'est que les seuls témoins de ce mariage furent *Robespierre* et *Saint-Just*, qui devinrent ensuite les seuls auteurs de sa mort. Les écrits de *Desmoulins*, sont : I. *Les Révolutions de France et de Brabant*, journal qui eut le plus grand succès. II. *Histoire des Brissotins*, in-8.° III. *Le Vieux Cordelier*, journal où il combattit les hommes sanguinaires et commença à prêcher la tolérance. Les feuilles de *Desmoulins* méritent d'être distinguées de la foule des écrits éphémères qu'a fait naître la révolution. Son style est énergique et *pressé* ; ses rapprochemens sont curieux et inattendus ; lors même que le lecteur est loin de partager ses opinions il aime son intrépidité à les énoncer, et ne reste *point* froid sur l'intérêt qu'il sait répandre sur ses récits et ses paradoxes. Son épouse dont *il étoit* tendrement aimé, belle, courageuse et spirituelle, demanda à partager son sort. On l'envoya à la mort dix jours après son mari ; elle le subit avec bien *plus de* courage que ce dernier. Après sa condamnation qu'elle entendit avec calme, elle adressa à ses juges cette prédiction : « Vous éprouverez bientôt le *tourment* des remords que le crime entraîne toujours après lui, jusqu'à ce qu'une mort infame vienne vous arracher l'existence. »

DESNOS, (Pierre-Joseph-Odolant) né à Alençon, le 21 novembre 1722, perdit son père dès son enfance, et fit ses études à Paris. Livré d'abord à l'étude de la jurisprudence, il la quitta pour celle de la médecine, et de retour dans sa patrie, il eut des succès dans l'exercice de son art. Devenu secrétaire de la *société* d'agriculture d'Alençon et membre de diverses sociétés savantes, on lui doit plusieurs ouvrages. Parmi un grand nombre d'observations, insérées dans le journal de médecine, on distingue celle sur un estomac percé qui n'avoit pas empêché de vivre, et celle sur le danger de manger les chairs des animaux dont on ignore le genre de mort. *Desnos* est encore auteur, I. Des *Mémoires historiques* sur la ville d'Alençon, 1787, 2 vol. in-8.° II. D'une *Dissertation* sur *Serlon*, évêque

de Séez, et *Raoul*, archevêque de Cantorbéry, in-8.° III. D'une autre sur les héritiers de *Robert IV* comte d'Alençon, in-8.° IV. Il a fourni un grand nombre d'articles à l'auteur de la *Chronologie des Grands-Baillis de Caen*, au *Dictionnaire du Maine*, à celui de la *Noblesse*, au *Dictionnaire Géographique des Gaules* par *Expilly*, à la nouvelle édition de la *Bibliothèque des historiens de France*, par *Fontette*. *Desnos* y rédigea la plus grande partie de ce qui concerne l'histoire de la ci-devant Normandie. V. Il a laissé un grand nombre de *Manuscrits* dans lesquels le défaut d'ordre qui s'apperçoit dans ses ouvrages se fait encore plus sentir. Il étoit aimable et bon, mais comme il connoissoit parfaitement son art et l'histoire, et qu'il ne pouvoit ignorer ses forces, il se montroit quelquefois tranchant dans la discussion. Il est mort à Alençon le 11 août 1801, à l'âge de 78 ans. M. *Dubois*, bibliothécaire à Alençon, a consacré une notice à la mémoire de ce médecin.

DESNOYERS, *Voy.* NOYERS.

DESŒILLETS, (Mlle) comédienne renommée, qui jouoit les premiers rôles à l'hôtel de Bourgogne, précéda la *Champmeslé*. Elle excella dans le rôle d'*Hermione* de l'*Andromaque* de *Racine*. *Louis XIV* disoit « que pour que ce rôle fût rempli avec la plus grande supériorité, il faudroit que Mlle *Desœillets* jouât les trois premiers actes, et Mlle *Champmeslé* les deux autres. » La première avoit plus de feu, la seconde, plus de délicatesse.

DÉSORMEAUX, (Joseph Ripault) né à Orléans, et mort à Paris en 1793, à l'âge d'environ 70 ans, devint membre de l'académie des belles-lettres et s'appliqua à l'étude de l'histoire. Il a publié de nombreux ouvrages dans cette partie. Presque tous manquent de force et de chaleur; mais le style a de la grace, un ton de décence et de vérité qui plaît. On lui doit : I. Quelques volumes de l'*Histoire des Conjurations*, 1758. II. *Histoire* de la maison de *Montmorency*, 1764, 5 vol. in-12. Elle offre de l'intérêt. III. *Histoire* de *Louis de Bourbon, prince de Condé*, 1766, 2 vol. in-12; elle est très-foiblement écrite. IV. *Histoire* de la maison de *Bourbon*, depuis 1772 jusqu'en 1788, 5 vol. in-4.° L'auteur y loue plus qu'il ne juge. Cet ouvrage est surchargé de digressions. V. *Abrégé chronologique* de l'Histoire d'Espagne et de Portugal, in-8.° Cet écrit a mérité son succès par sa clarté et sa concision. C'est le meilleur ouvrage de *Desormeaux*.

DESPAUTÈRE, (Jean) grammairien Flamand, natif de Ninove, mort à Comines en 1520, travailla constamment et assidument, quoiqu'il n'eût qu'un œil. Il donna des *Rudimens*, une *Grammaire*, une *Syntaxe*, une *Prosodie*, un *Traité des figures et des tropes*, imprimés en 1 vol. in-folio, sous le titre de *Commentarii Grammatici*, chez *Robert Etienne*, en 1537. Ces ouvrages étoient jadis dans tous les colléges; mais depuis qu'on en a fait de plus méthodiques, ils ne sont plus consultés que par les savans. Ils sont excellens pour entendre le fonds de la latinité. Le *Despautère* de *Robert Etienne* est bien différent des *Despautères* châtrés et mutilés, tels qu'on

les avoit accommodés pour les écoliers.

I. DESPEISSES, (Antoine) né à Montpellier en 1595, exerça d'abord la profession d'avocat au parlement de Paris, et ensuite dans sa patrie. Il s'occupa pendant quelque temps de la plaidoirie; mais un petit accident la lui fit abandonner. Comme il étoit à l'audience, il se jeta dans les digressions, suivant l'usage de son temps, et se mit à discourir longuement sur l'Éthiopie. Un procureur qui étoit derrière lui, se mit à dire : *Le voilà dans l'Éthiopie, il n'en sortira jamais.* Ces paroles le troublèrent, et il ne voulut pas plaider davantage. Il mourut en 1658, à 64 ans. Ses *Œuvres* ont été imprimées plusieurs fois. La dernière édition est de Lyon, 1750, en trois vol. in-folio. « Cet auteur, dit *Bretonnier*, est très-louable par son grand travail; mais il l'est très-peu par son exactitude. Ses citations ne sont ni fidelles, ni justes; il ne laisse pas pourtant d'être un bon répertoire. » *Voyez* BAUVES.

II. DESPEISSES, (Jacques) *Voyez* I. FAYE.

D'ESPENCE, *Voy.* ESPENCE.

DESPERIERS, DESPINS, *Voyez* PINS *et* PERIERS.

DESPLACES, (Louis) graveur de Paris, distingué par la correction du dessin, mourut en 1739, à 57 ans. On estime son portrait de l'actrice *Duclos*, d'après l'*Argillière;* sa gravure du feu et de l'eau, d'après *Louis Boullogne*, etc.

I. DESPORTES, *Voyez* PORTES.

II. DESPORTES, (François) né en Champagne en 1661, manifesta ses talens pour la peinture durant une maladie. Il étoit au lit, il s'ennuyoit; on lui donna une estampe qu'il s'amusa à dessiner, et cet essai indiqua son goût. Le roi l'employa et le récompensa, et l'académie de peinture lui ouvrit ses portes. Il mourut à Paris en 1743, à 82 ans. Son caractère doux et aimable, étoit relevé par des manières nobles et aisées. Il excelloit à peindre des grotesques, des animaux, des fleurs, des fruits, des légumes, des paysages, des chasses, et réussissoit dans le portrait. Son pinceau, vrai, léger et facile, rendoit la nature avec ses charmes. Un riche, peu connoisseur, le pressoit d'admirer un mauvais tableau d'Italie, qu'il mettoit au-dessus de ceux des meilleurs artistes François : *Je n'y connois d'autre mérite*, lui dit *Desportes*, *que celui de venir de loin : si c'en est un grand pour vous, ce n'en est pas un pour moi.* Un parvenu, revêtu d'une charge importante lui ayant parlé avec fierté; *quand je voudrai*, lui dit *Desportes*, *je serai ce que vous êtes; mais vous ne pourrez jamais être ce que je suis.* Il laissa un fils et un neveu, qui soutinrent sa réputation. Ce fils donna au théâtre Italien en 1721, la comédie de la *Veuve Coquette*.

III. DESPORTES, (Philippe) né à Chartres en 1546, vint à Paris, et s'y attacha à un évêque avec lequel il alla à Rome, où il apprit parfaitement la langue Italienne. De retour en France, il se livra à la poésie Françoise, qu'il cultiva toute sa vie avec un succès distingué. Il contribua beaucoup par ses ouvrages, aux

progrès et à la pureté de notre langue, qui avant lui n'étoit qu'un jargon barbare, chargé de grécismes, d'épithètes obscures et d'expressions forcées. Peu de poëtes ont été aussi bien payés de leurs vers. *Henri III* lui donna dix mille écus pour le mettre en état de publier ses premiers ouvrages, et *Charles IX* lui avoit donné huit cents écus d'or pour son *Rodomont*. L'amiral *de Joyeuse* fit avoir à l'abbé *Desportes* une abbaye pour un sonnet. Enfin il réunit sur sa tête plusieurs bénéfices, qui tous ensemble lui produisoient plus de dix mille écus de rente. *Henri III* faisoit aussi l'honneur à *Desportes* de l'appeler dans son conseil, et de le consulter sur les affaires les plus importantes du royaume. On prétend qu'il refusa plusieurs évêchés, et même l'archevêché de Bordeaux. Les gens de lettres eurent beaucoup à se louer de son caractère bienfaisant. Non content de les secourir dans le besoin, il forma une riche bibliothèque, qui étoit autant à eux qu'à lui-même. Quand il pouvoit se retirer du commerce du monde, il cherchoit alors la solitude et s'y plaisoit. Les palais n'étoient à ses yeux que les asiles du chagrin et de l'ennui. Un pré tapissé de fleurs, arrosé par des ruisseaux agréables, faisoit plus de plaisir à son ame, que la pompe des honneurs et des richesses. Les critiques que la jalousie lui suscita, ne firent sur lui aucune impression. Comme il avoit emprunté, du moins en partie, des Italiens, le tour délicat et fleuri de son style, le brillant de ses figures, la vivacité de ses descriptions, on lui reprocha ses imitations dans un mauvais livre, intitulé : *Rencontre des Muses de France et d'Italie*. Mais *Desportes* loin de s'en facher, dit, quand il eut vu cet écrit, « qu'il avoit beaucoup plus pris chez les Italiens qu'on ne le disoit dans ce livre; et que s'il avoit su d'avance le dessein de l'auteur, il lui auroit donné de bons Mémoires. » Le plaisir qu'il prenoit à la poésie, l'occupoit tellement, qu'il négligeoit extrêmement le soin de son extérieur. On dit que s'étant présenté devant *Henri III* avec un habit mal-propre, le roi lui demanda combien il lui donnoit de pension ? et qu'après sa réponse il répliqua : *J'augmente votre pension d'une telle somme, afin que vous ne vous présentiez point devant moi que vous ne soyez plus propre.* Après la mort de ce prince, *Desportes* embrassa le parti de la ligue, et s'en repentit. Il avoit contribué à enlever la Normandie à *Henri IV*; il travailla à la faire rentrer sous son obéissance, et obtint de ce monarque ce qu'il pouvoit donner de plus précieux, son amitié et son estime. La langue Françoise lui a de grandes obligations. *Desportes* mourut en 1606, à 60 ans. Nous avons de lui : I. Des *Sonnets*. II. Des *Stances*. III. Des *Elégies*. IV. Des *Chansons*. V. Des *Epigrammes*. VI. Des *Imitations* de l'*Arioste*. VII. La *Traduction des Pseaumes* en vers françois, 1598, in-8.° VIII. Et d'autres *Poésies*, qui virent le jour pour la première fois, en 1573, chez *Robert Etienne*, in-4.° La Muse de *Desportes* a une naïveté et une simplicité aimables; il a beaucoup mieux réussi dans les sujets galans que dans les sujets nobles. La plupart de ses pièces en ce genre ne sont que des traductions de *Tibulle*,

d'*Ovide*, de *Properce*, de *Sannazar*. Il possédoit tous les poëtes anciens et modernes, et il les imitoit souvent; mais il n'y avoit que les gens de lettres qui s'en apperçussent. Quant à sa *Traduction des Pseaumes*, c'est un de ses moindres ouvrages. Il avoit perdu tout son feu, lorsqu'il la composa; et il avoit d'ailleurs plus de talent pour le profane que pour le sacré. Il donna quelques poésies et prières Chrétiennes, qui sont foibles, lâches et incorrectes. On les trouve à la suite de quelques éditions de ses *Pseaumes*.

IV. **DESPORTES**, (Jean-Baptiste-Réné Pouppée) docteur en médecine, naquit à Vitré en Bretagne, le 28 septembre 1704. Sa famille originaire de la Flèche en Anjou, avoit déjà produit plusieurs médecins: *Desportes* étoit le cinquième de son nom. Son application constante aux études qui avoient distingué ses ancêtres, lui donna promptement une expérience que tant d'autres n'acquièrent qu'à l'aide du temps. Ses talens le firent bientôt connoître. Il n'avoit que 28 ans lorsqu'il fut choisi, en 1732, pour remplir les fonctions de médecin du roi dans l'isle Saint-Domingue; et en 1738 l'académie royale des sciences le nomma pour être un de ses correspondans. Arrivé au Cap-François, il vit qu'il n'existoit aucune description des maladies qui désolent cette isle. A son arrivée il commença ses observations sur cette matière, et il les continua jusqu'à sa mort, pendant l'espace de 14 ans. Nous avons de lui, I. L'*Histoire des Maladies de Saint-Domingue*, à Paris 1771, 3 vol. in-12. II. Un *Traité des Plantes usuelles de l'Amérique*, avec une *Pharmacopée* ou *Recueil de Formules de tous les Médicamens simples du pays*. Il renferme la manière dont on a cru, suivant les occasions, devoir les associer à ceux d'Europe, et un catalogue de toutes les plantes que l'auteur a découvertes à Saint-Domingue, avec leurs noms françois, caraïbes, latins, et leurs différens usages; enfin des mémoires ou dissertations sur les principales plantations et manufactures des isles, le sucre, le café, le cacao, l'indigo, le coton, etc.: collection précieuse et intéressante, qui honore à la fois l'académicien et le médecin, et qui caractérise le vrai citoyen. *Non nobis, sed reipublicæ nati sumus*, est la devise qu'il avoit adoptée. Il mourut au quartier Morin, isle et côte de Saint-Domingue, le 15 février 1748, âgé de 43 ans et 5 mois. Parmi les services qu'il rendit à l'humanité dans cette contrée, on doit compter le rétablissement de l'hôpital du Cap, qu'il augmenta de plus de 80 lits. Son zèle lui obtint la confiance de M. le comte *de Maurepas*.

DESPRÉAUX, *Voy.* III. BOILEAU.

DESPRÉMÉNIL, *Voy.* ESPRÉMÉNIL.

DESPRÉS, *Voy.* MONTPEZAT *et* JOSSELIN.

DESPUNA, *Voy.* III. THÉODORA.

DESROCHERS, (Étienne-Jehandier) graveur Lyonnois, mort à Paris en 1741, dans un âge très-avancé, s'est fait connoître, moins par la beauté de ses gravures que par leur grand nombre. Sa collection s'étend à

plus de 700 portraits d'hommes remarquables; il n'oublia pas le sien. Tous sont assez froids et sans génie.

DESROCHES, *Voy.* ROCHES.

DESRUES, (Antoine-François) épicier de Paris, né à Chartres, avoit fait trois banqueroutes, lorsqu'il s'avisa d'acheter de M. *de la Mothe*, la terre de Buisson-Soefve près de Villeneuve-le-Roi-les-Sens, par un acte sous seing privé, 130,000 livres. Ce marché se fit en décembre 1775, et il devoit compter la somme en juillet 1776. Loin d'être en état de remplir ses engagemens, il fut obligé de chercher un asile avec sa femme et ses enfans chez ce même seigneur qui lui avoit vendu sa terre. Il y fut reçu et traité en ami jusqu'au mois de novembre qu'il partit pour Paris, sous prétexte d'aller recueillir une succession, qui lui donneroit le moyen de compter la somme stipulée. M. *de la Mothe* séduit par les promesses de *Desrues*, par son air de candeur, par son ton pieux et mielleux, envoya le mois suivant à Paris, son fils et sa femme chargée d'une procuration. *Desrues* leur prodiguant les signes de la reconnoissance et de l'amitié, les engagea à loger chez lui : bientôt il se défit par le poison de la mère et du fils. Le crime de ce scélérat hypocrite fut découvert; il fut rompu vif, et son corps jeté au feu le 6 mai 1777. Il n'avoit que 32 ans. *Desrues*, constant à nier et à protester de son innocence, souffrit la mort avec une espèce de grandeur d'ame, qui augmenta l'horreur inspirée par ses crimes. Composé dans ses manières, imposant par ses dehors, assidu aux églises, ne lisant que des livres de dévotion, n'ayant dans la bouche que des paroles de piété, calme devant ses juges, paroissant tranquille dans la prison, ce monstre laissa l'idée complète de l'hypocrisie la plus atroce et la plus artificieuse. Sa femme fut condamnée en 1779 à être fouettée, marquée, et renfermée pour le reste de ses jours. Nous serions honteux d'insérer dans notre ouvrage un article si odieux pour l'humanité, si plusieurs lecteurs ne l'avoient demandé; quelques autres nous ont reproché encore les omissions de quelques scélérats, qui ont fait un bruit passager; comme si un Dictionnaire des hommes célèbres devoit être un recueil de mémoires pour l'histoire de la Grève. Au surplus *Baculard d'Arnaud* et le libraire *Cailleau* ont publié en 1777 celle de *Desrues*.

D'ESSÉ, *Voyez* MONTALEMBERT.

DESTIN, (Mythol.) divinité allégorique qu'on fait naître du *Chaos*. On le représente tenant sous ses pieds le globe de la terre, et dans ses mains l'urne dans laquelle est le sort des hommes. On croyoit ses arrêts irrévocables, et son pouvoir si grand que tous les autres dieux lui étoient subordonnés.

I. DESTOUCHES, (André cardinal) né à Paris en 1672, mort en 1749, à 77 ans, accompagna le Père *Tachard*, jésuite, à Siam, avec le dessein d'entrer dans la société après ce voyage. De retour en France, sa vocation changea, et il prit le parti des armes. Ce fut au service qu'il sentit éclore ses ta-

lens pour la musique; il le quitta pour s'y livrer tout entier. Il se fit bientôt une grande réputation par son opéra d'*Issé*. Le roi le goûta tellement qu'il le gratifia d'une bourse de 200 louis, en ajoutant que *ce n'étoit qu'en attendant*, et qu'*il étoit le seul qui ne lui eût point fait regretter Lulli.* Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il ignoroit la composition, lorsqu'il fit cette pièce charmante; et il fut obligé d'avoir recours à des musiciens pour ses basses et pour écrire ses chants; mais il avoit pour le chant des talens supérieurs, et, par une suite ordinaire des talens, une forte passion pour son art. Son récitatif est excellent, par l'union du chant et de l'expression. Depuis *Issé*, il apprit les règles: mais elles refroidirent son génie; et ses autres ouvrages, *Amadis de Grèce*, *Marthésie*, *Omphale*, *Télémaque*, *Sémiramis*, tragédies; *le Carnaval et la Folie*, les *Élémens*, le *Stratagème de l'Amour*, ballets, n'égalèrent point *Issé*. *Destouches* fit encore la musique d'*Œnone* et de *Sémelé*, cantates. Il mourut surintendant de la musique du roi, et inspecteur-général de l'académie royale de musique, avec une pension de 4000 livres. On admire, dans ses ouvrages, un chant gracieux et élégant; mais on lui reproche de la monotonie et un goût maniéré.

II. DESTOUCHES, (Philippe Néricault) né à Tours en 1680, élevé au collége des Quatre-Nations à Paris, volontaire dans un régiment d'infanterie, quitta le service pour s'attacher au marquis *de Puysieux*, ambassadeur auprès du Corps Helvétique. Son talent pour le théâtre se développa en Suisse. Son *Curieux impertinent* y fut joué avec applaudissement, quoique cette pièce, qui annonce du talent, soit triste, froide et invraisemblable. Ses productions dramatiques le firent connoître au régent. Ce prince, sachant qu'il réunissoit au goût pour la littérature, la connoissance des intérêts des cours, l'envoya à Londres en 1717, avec l'abbé *Dubois*, pour l'aider dans ses négociations. Il y passa sept années, fit les affaires de la France, se choisit une femme, et revint dans sa patrie, où le poëte et le négociateur furent très-bien accueillis. Pendant qu'il étoit résident, il eut une singulière négociation à traiter pour le cardinal *Dubois*. Ce ministre lui écrivit d'engager le roi *Georges I* à demander pour lui au régent l'archevêché de Cambrai. *Georges* étonné d'une telle demande, la tourna d'abord en ridicule. *Comment voulez-vous*, dit-il à *Destouches*, *qu'un prince protestant se mêle de faire un archevêque catholique? le régent en rira, et sûrement n'en fera rien. — Pardonnez-moi, Sire*, répondit *Destouches*, *il en rira et fera ce que vous voudrez. Georges* écrivit, et *Dubois* fut archevêque de Cambrai. Le régent content des services de *Destouches*, lui dit: *Personne n'a mieux servi le roi que vous, personne ne le sait mieux que moi; je vous en donnerai des preuves qui vous étonneront, ainsi que toute la France.* Le duc d'Orléans étant mort, *Destouches* n'eut que le foible plaisir de se figurer la fortune qu'il auroit pu faire, si ce prince avoit vécu. Il avoit été pendant quelque temps à la tête des bureaux; il devoit avoir

département des affaires étrangères. Il perdit son protecteur, ses espérances, ses embarras. Fortoiseau, proche Melun, lui parut une solitude propre à lui faire oublier la fortune et ses caprices. Il l'acheta, et y cultiva, jusqu'à la fin de ses jours, l'agriculture, les Muses et la philosophie. Le cardinal de *Fleury* voulut l'en tirer, pour l'envoyer à Pétersbourg. Le poëte refusa cette ambassade : il aima mieux émonder les arbres de sa campagne, corriger les ridicules de son pays, que d'aller étudier ceux des Boïards de Russie. *Destouches* disoit quelquefois qu'en taillant les arbres de sa campagne, il y trouvoit l'image assez fidelle de cette nation Russe chez laquelle on avoit voulu l'envoyer. Cette nation soumise et docile, gouvernée par ses souverains, à peu près comme les plantes sauvages par un cultivateur habile, prouvoit à *Destouches* tout ce que peuvent devenir les hommes par une semblable culture. *Mais*, ajoutoit-il, *arbres pour arbres, j'aime encore mieux les miens*, et il avoit raison. Il mourut dans sa terre, le 4 juillet 1754, à 74 ans, membre de l'académie Françoise, laissant une fille mariée à un colonel, et un fils mousquetaire. C'est lui qui a dirigé l'édition des Œuvres de son père, faite au Louvre, en 4 vol. in-4°, 1757, par ordre de *Louis XV*. Elles ont été depuis réimprimées en 10 vol. in-12. « On ne trouve pas, dans les pièces de *Destouches*, dit un auteur qui l'a beaucoup connu, la force et la gaieté de *Régnard*, encore moins les peintures naïves du cœur humain, ce naturel, cette vraie plaisanterie, cet excellent comique qui fait le mérite de l'inimitable *Molière* : mais il n'a pas laissé de se faire de la réputation après eux. Il a du moins évité le genre de la *Comédie langoureuse*, de cette espèce de tragédie bourgeoise qui n'est ni tragique, ni comique : monstre né de l'impuissance des auteurs, et de la satiété du public, après les beaux jours du siècle de *Louis XIV*. » Celles de ses comédies qui ont eu le plus de succès, sont : I. *Le Médisant*, en cinq actes, en vers; pièce un peu trop compliquée, et dénuée d'action, mais d'un comique vrai. II. *Le triple Mariage*, en un acte, et en prose; espèce de petite farce, qui plut beaucoup; elle fut composée sur une aventure arrivée à Paris. Un vieillard avoit fait un mariage secret, qu'il rend public dans un repas où son fils et sa fille se trouvent. Tous les deux, enhardis par la déclaration du père, avouent qu'ils ont imité son exemple; l'un montre son épouse, l'autre son mari : la surprise fait place à la joie, et dans une seule noce on est enchanté de rencontrer trois mariages. *Saint-Aulaire*, ce philosophe, ce poëte charmant, avoit donné, dans sa maison, le sujet de cette pièce, faite d'après ce qui lui étoit arrivé à lui-même et à ses enfans. III. *Le Philosophe marié*, en cinq actes, et en vers. C'est l'Histoire de l'auteur mise au théâtre. Il dessina le caractère de la femme capricieuse d'après celui de sa belle-sœur. Cette pièce est un chef-d'œuvre, par le bon comique, par la conduite et le dénouement. IV. *Les philosophes amoureux*, qui ne valent pas, à beaucoup près, *le Philosophe marié*. V. *Le Glorieux*, en 5 actes, en vers,

aussi applaudi que *le Philosophe marié*. Cette pièce est ingénieuse, plaisante, semée de traits naïfs et touchans, bien conduite, et bien versifiée : on y rit et on y pleure, avec un plaisir égal. Plus de précision dans le caractère du *Glorieux*, en auroit fait une comédie parfaite. *Voy.* III. FRESNE. On connoît les vers de *Voltaire*, écrivant à l'auteur de cette pièce :

Auteur solide, ingénieux,
Qui du Théâtre êtes le maître,
Vous qui fites le Glorieux,
Il ne tiendroit qu'à vous de l'être.

VI. *Le Dissipateur*, en 5 actes, et en vers : ingénieuse, bien écrite ; mais peu théâtrale, et dont le dénouement, quoique touchant, n'a pas été dicté par *Thalie*; ce n'est pas ainsi que *Régnard* a terminé son *Joueur*. VII. *L'Homme singulier*, en cinq actes, et en vers : écrite d'un style noble, et semée d'agrémens. VIII. *La Force du naturel*, en cinq actes, et en vers, peu intéressante, quoique les caractères soit bien soutenus, l'intrigue bien développée, et le style d'une élégance propre au brodequin. IX. *L'Irrésolu*, pièce d'abord assez froidement accueillie, mais qui obtint beaucoup plus de succès à la reprise. *L'Irrésolu* après avoir constamment balancé entre deux femmes, fait enfin choix de l'une pour son épouse, et finit la pièce par ce vers de caractère :

J'aurois mieux fait, je crois, d'épouser Célimène.

X. La comédie du *Tambour nocturne* fut traduite par *Destouches*, de l'Anglois *Addisson*. Elle fut ensuite traduite en italien en vers *sciolti*, et condamnée à être brûlée par la congrégation [...] l'inquisition, le 19 août 17[...] XI. *Le Mariage de Ragonde* [...] *de Colin*, bagatelle charmant[e] faite pour Sceaux, et jouée d[e]puis sur le théâtre de l'Opé[ra] sous le titre des *Amours de R[a]gonde*. Les œuvres de *Destouc[hes]* ont été publiées en 10 volum[es] in-12, et au Louvre en 176[...] en 4 vol. in-4.° On trouve ra[s]semblées en 1 vol. in-12, so[us] le titre de *Chefs-d'œuvres de Destouches*, 4 pièces : le *Glorieux*, le *Philosophe marié*, le *Dissipateur*, et le *Curieux impertinent*. Un meilleur choix auroit pu substituer à cette dernière une autre sœur. Un éloge propre aux *Comédies de Destouches*, c'est qu'elles sont presque toutes morales ; on y voit, presque toujours, le sage et le poëte. Il a la versification douce et coulante de *Térence*; mais il en a aussi la froideur, la monotonie, et ce qu'on appelle *penuria comica*. *Destouches* est le premier des comiques dans l'esprit d'un homme vertueux; et il le seroit aux yeux d'un homme de goût, s'il excitoit plus souvent le rire ; s'il *étoit* plus gai, plus saillant, et, ce qui est le plus grand obstacle à la saillie, moins diffus. *Voyez* son parallèle avec *du* FRESNI, à l'article de ce dernier. Les vices que ce poëte a combattus dans ses comédies, sa conduite les décrioit encore davantage. Un homme qui envoya de Londres 40 milles livres d'épargne à son père, chargé d'une nombreuse famille, pouvoit peindre l'*Ingrat* sans rougir. Un philosophe qui avoit refusé des postes brillans ; et qui en avoit perdu d'autres sans regret, étoit bien reçu lorsqu'il mettoit l'*Ambitieux* sur la scène.

me. Pour acquérir les qualités un père, d'un parent, d'un oux, d'un ami, il falloit étuer son caractère, autant que s ouvrages.

DETINETZ, (Myth.) jeune omme, qui ayant été pris forcitement par des Slavons sortis s rives du Danube, fut sacri- à leurs dieux. Son sang cienta les fondemens d'une ville laquelle ils donnèrent son nom.

DÉTRIANUS, célèbre architecte sous *Adrien*, rétablit le Panthéon, la Basilique de *Neptune*, les Bains d'*Agrippine* et le *Forum* d'*Auguste*. Son chef-d'œuvre fut le *Môle* ou le *Sépulcre* d'*Adrien*; et le *Pont-Élien*, que l'on nomme aujourd'hui le *Pont Saint-Ange*. On avoit regardé comme une fable l'anecdote, que *Détrianus* avoit transporté un temple de *Cérès*, d'un lieu dans un autre; mais le procédé d'un artiste moderne qui, dans ces derniers temps, a fait avancer une grosse tour de quelques pas en Italie, rend celui de l'architecte ancien plus croyable. L'histoire dit aussi que *Détrianus* transporta le colosse de *Néron* qui étoit de bronze, et qui avoit 120 pieds d'élévation, par le moyen de vingt-quatre éléphans.

DETTEY, *Voy.* CAYLUS, n° I.

DEVA, (Mythol.) roi de Tanchuth dans la Tartarie, gouverna ses peuples avec gloire, et mérita après sa mort d'en être honoré comme un dieu.

DEVANDIREN *ou* DEVENDREN, (Mythol.) divinité des Indiens, fut le prince des demi-dieux. Ils le placent dans un lieu de délices appelé *Sorgon*, et lui donnent pour compagnes, deux femmes et quelques concubines, d'une beauté rare. C'est dans un palais magnifique et spacieux qu'il occupe le premier rang parmi tous les dieux : il eut différens combats à supporter de la part des géans, qui le forcèrent souvent à abandonner sa demeure; mais aidé des secours de *Shiva*, de *Wishnou* et de *Brahma*, il les défit, et n'ayant plus à redouter leurs incursions, il devint paisible possesseur du *Sorgon*. Lassé des plaisirs dont il jouissoit, il revint sur la terre. On l'a représenté couvert d'yeux, ayant quatre bras, portant entre ses mains un croc, et monté sur un éléphant.

DEVAUX, (Jean) chirurgien, né à Paris en 1649, mort en 1729, à 80 ans, enrichit le public d'un grand nombre d'ouvrages, écrits purement en françois, et assez élégamment en latin. I. *Le Médecin de soi-même*, ou *l'Art de conserver la santé par l'instinct*, in-12; peu commun, quoique souvent imprimé. II. *L'Art de faire les rapports en Chirurgie*, 1703, in-12, réimprimé plusieurs fois. L'auteur enseigne la pratique, les formules et le style le plus en usage parmi les chirurgiens commis aux rapports. III. Plusieurs *Traductions* du Traité de la Maladie Vénérienne de *Musitan*; de l'Abrégé anatomique de *Heister*; des Aphorismes d'*Hippocrate*; de la Médecine de *Jean Allen*. IV. Une édition de l'*Anatomie* de *Dionis*, 1728. V. *Index funereus Chirurgicorum Parisiensium, ab anno* 1315, *ad annum* 1714; même année, à Trévoux, in-12. Cet ouvrage qui a fait le plus d'honneur à son auteur,

contient des recherches curieuses sur l'origine et l'établissement du collége de chirurgie. *Devaux* ne manquoit ni d'esprit, ni de connoissances : mais il embrassa trop d'objets, et il ne connut pas ses forces en traitant certaines matières. C'étoit cependant un homme duquel on pouvoit apprendre bien des choses sur son art, et qui avoit de bonne heure concentré tous ses plaisirs dans son cabinet.

I. DEUCALION, (Mythol.) roi de Thessalie, fils de *Prométhée* et de *Pandore*, épousa *Pyrrha*, fille d'*Épiméthée* son oncle. Dans le temps qu'il régnoit en Thessalie, un grand déluge inonda toute la terre et fit périr tous les hommes. Sa femme et lui furent sauvés dans une barque qui s'arrêta sur le mont Parnasse. Lorsque les eaux furent retirées, ils allèrent consulter l'oracle de Thémis, pour savoir comment on pourroit réparer la perte du genre humain, ne le pouvant eux-mêmes à cause de leur grand âge. L'oracle leur ordonna de sortir du temple, de voiler leur visage, et de jeter derrière eux les os de leur grand'mère. *Deucalion*, après avoir réfléchi mûrement sur les paroles de l'oracle, comprit que les pierres étoient les os de la terre, la mère commune de tous les hommes. Ils en ramassèrent donc, et les ayant jetées derrière leur dos, ils apperçurent, dans le moment, que celles que jetoit *Deucalion* étoient changées en hommes, et celles de *Pyrrha* en femmes. Cette fable est fondée sur l'histoire. Le cours du fleuve *Pénée*, sous le règne de *Deucalion*, roi de Thessalie, fut arrêté par un tremblement de terre, à l'endroit où ce fleuve, grossi des eaux de quatre autres, se [...] charge dans la mer. Il tom[ba] cette année, une pluie si ab[on]dante, que toute la Thes[salie] fut inondée, vers l'an 1500 av. J. C. Les pierres mystérieuses [qui] repeuplèrent le pays, sont p[ro]bablement les enfans de ceux [qui] se sauvèrent avec *Deucalion* [sur] le mont Parnasse.

II. DEUCALION, (Mythol.) fils de *Minos* prince Crétois, gouverna l'isle de Crète après la mort de son père, et décida l'union de *Phèdre* sa sœur, avec *Thésée* fils d'*Égée* roi d'Athènes. Il suivit les princes Grecs lorsqu'ils s'embarquèrent pour la conquête de la toison d'or.

DEVELLE, (Claude-Jules), né à Autun en 1692, fit profession chez les Théatins en 1721, et mourut au mois de juin 1765, âgé d'environ 74 ans. On a de lui : I. *Traité de la simplicité de la foi.* II. *Nouveau Traité sur l'autorité de l'Église.* III. *Lettre à M. l'abbé* de B*** *sur l'immortalité de l'Ame.*

DEVERNAY, (N.) curé de Néronde en Forez, naquit à Lay près de Roanne, d'une famille riche, où il abandonna son droit d'aînesse et un héritage immense, pour devenir simple curé en 1750. Dès les premiers jours de sa possession, il abolit tout droit d'offrandes, de quêtes, de baptêmes et d'enterremens. Dans les années chères et désastreuses, il remplissoit ses greniers de chanvre, de blé et de toutes les productions usuelles ; après les avoir achetées cher, il les revendoit à un prix modéré. Il maintenoit ainsi l'équilibre entre les récoltes et les besoins; il encourageoit au travail qu'une libé-

ité entière auroit fait négliger, soulageoit l'infortune publique; sembloit dispenser pour un payement insuffisant, de la reconnoisnce qui lui étoit due. L'hiver, établissoit des feux en divers eliers. La toilerie étant devenue oins florissante dans les mongnes qui l'entouroient, le pasur courut à Lyon chercher un enre d'occupation plus avantaux ; il en ramena un ouvrier abile, qui ayant long-temps dirigé les travaux dans les échelles du Levant, vint apprendre aux habitans de Néronde l'art de filer et d'ouvrer le coton. Chaque semaine, il faisoit donner cent livres de pain aux pauvres ; chaque année, il leur distribuoit des vêtemens de toute espèce. Le presbytère étoit devenu inhabitable, il en fit construire un nouveau à ses frais. C'étoit un revenu qui n'alloit pas à 4000 livres, formé presque uniquement de son patrimoine, qui suffisoit à tant de biens; mais *Devernay*, fort économe pour lui-même, évitoit le faste dans son extérieur, regardoit comme superflue toute dépense qui ne faisoit pas un heureux ; c'est le luxe particulier qui dessèche l'ame et la rend avare de bienfaits : *Publicam magnificentiam*, dit Velleïus Paterculus, *depopulatur privata luxuries*. Le premier dimanche de chaque mois, il invitoit à sa table douze habitans vertueux; c'étoit un tribunal domestique où venoient s'éteindre les inimitiés personnelles et se terminer tous les procès. *Devernay* avoit fait une excellente analyse de l'Histoire ecclésiastique, un abrégé du corps de droit Canonique, plusieurs volumes de Sermons et de Méditations : à sa mort il ordonna par humilité de brûler ses manuscrits, et celui qui a reçu cet ordre l'a exécuté. Ce modèle des bons curés est mort à la fin de l'année 1777. On a consacré une notice à sa mémoire dans le premier volume du *Conservateur*, imprimé à Lyon en 1788.

DEVERRA, (Mythol.) divinité Romaine, présidoit à la propreté des maisons. On l'honoroit particulièrement en ramassant en tas le blé séparé de la paille, et en balayant après la naissance d'un enfant, la chambre de l'accouchée, de crainte que le dieu *Sylvain* n'y pénétra pour la tourmenter.

DEVERT, *Voyez* VERTH.

DEVONIUS, *Voy.* BALDWIN.

I. DEUSINGIUS, (Antoine) professeur de médecine à Groningue, mort dans cette ville en 1666, à 54 ans, est auteur : I. D'un *Traité sur le mouvement du Cœur et du Sang*, 1655, in-12. II. *De vero Systemate mundi*, Amsterdam, 1643, in-4.° Ce système diffère de ceux de *Ptolomée* et de *Copernic*. III. *De Mundi opificio*, 1647, in-4.° IV. *Exercices Anatomiques*, 1651, in-4.° V. *Recueil* de dissertations en latin, 1660. Elles ont pour objet des sujets de l'Écriture sainte qui ont rapport à l'histoire naturelle, et sont au nombre de quinze. VI. *Œconomie du corps*, en latin, 1661, 5 vol. in-12. *Manget*, auteur de la *Bibliothèque des Ecrivains Médecins*, a donné le catalogue des ouvrages de *Deusingius*, dont ce bibliographe paroît faire grand cas. Ce médecin étoit très-savant, et possédoit les langues arabe, turque et persane.

II. DEUSINGIUS, (Herman) fils du précédent, né à Groningue

le 14 mars 1654, a publié : I. Une *Histoire allégorique* de l'ancien et du nouveau testament, 1701, in-4°, en latin. II. Une *Explication allégorique* des œuvres de *Moïse*, Utrecht, 1719, in-4.° Il embrassa dans cet ouvrage plusieurs rêveries de *Cocceïus*, et mourut trois ans après, le 3 janvier 1722.

DEUTERIE, fut la maîtresse de *Théodebert*, roi de Metz. Ce prince, faisant la guerre dans le Languedoc, fut épris de ses charmes, et l'emmena avec lui l'an 535. *Deuterie* étoit mariée alors, et avoit une fille d'une beauté ravissante. La mère craignant qu'elle ne lui enlevât le cœur de son amant, résolut de s'en défaire. Elles étoient l'une et l'autre à Verdun. Un jour la fille alla se promener, montée sur un char, traîné par deux taureaux. Le cocher, gagné, dit-on, par *Deuterie*, passant sur le pont de cette ville, piqua si vivement les deux animaux, qu'ils se précipitèrent dans la rivière, et entraînèrent avec eux le char. Ce crime ne resta pas impuni. *Théodebert*, touché des remontrances des seigneurs de sa cour, et des murmures qu'excitoit le commerce scandaleux qu'il entretenoit depuis sept ans avec *Deuterie*, la renvoya enfin pour toujours, après en avoir eu *Thibaud* qui lui succéda.

DEXICRÉONTE, négociant Grec, aborda dans l'isle de Chypre pour les affaires de son négoce ; ayant consulté l'oracle de *Vénus*, la prêtresse lui conseilla de ne prendre que de l'eau dans l'isle. Les autres marchands plaisantèrent *Dexicréonte* sur sa cargaison ; mais bientôt un calme étant survenu sur la me[r] marchand d'eau trouva à l'éc[...] ger contre les objets les [...] précieux. Pénétré de recon[nais]sance, il consacra une part[ie de] son gain à faire élever un [tem]ple à *Vénus*.

DEXIPHANÈS, archi[tecte] ancien, né dans l'isle de Chy[pre,] rétablit le phare d'Alexand[rie,] d'après les ordres de la cél[èbre] *Cléopâtre*, reine d'Egypte, e[t le] réunit au continent. Ce ph[are] en étoit auparavant à une a[ssez] grande distance.

DEXITHÉE, fille de *Ph[or]bas*, fameux brigand, tué p[ar] *Apollon* dans un combat au p[u]gilat, devint la femme d'*Ené[e]* et en eut plusieurs fils.

DEXTER, (*Julius-Flavius*) préfet du prétoire, sous *Théodose le Grand*, fils de *Pacien*, évêque de Barcelone, mérita, par sa vertu et son savoir, que *St Jérôme* lui dédiât son *Traité des Écrivains Ecclésiastiques*. Les *Chroniques* qu'on a publiées sous le nom de *Dexter*, sont un ouvrage forgé par quelque moine ignorant, dans les siècles de la grossièreté gothique. Elle a été publiée dans les commentaires de *Bivarius*, Lyon, 1627, in-fol.

DEYSTER, (Louis) peintre et graveur de Bruges, mort en 1711, à 55 ans, orna sa patrie de ses tableaux. Il étoit secondé par sa fille, morte en 1746, qui se distingua par le talent de faire à l'aiguille, des paysages qui imitoient la peinture. On estime de *Deyster* la mort de la Vierge, la Résurrection et l'Apparition de *Jésus* aux trois *Maries*. Les talens de *Deyster* firent naître à Bruges le goût des tableaux. Les

ens offrent beaucoup de caractère dans ses têtes. Ses draperies sont bien jetées ; le clair-obscur ménagé avec art ; il réussissoit mieux à représenter les hommes que les femmes. *Deyster* eut la fantaisie de quitter la peinture pour faire des orgues et des clavecins. Il perdit sa fortune qui étoit assez considérable, et finit ses jours dans un état très-voisin de l'indigence.

DEZ, (Jean) jésuite, né à Ste-Menehoud en Champagne, l'an 1643, mourut à Strasbourg en 1712, dans sa 70e année, après avoir été cinq fois provincial. Il laissa quelques écrits, dont les principaux sont : I. *La réunion des Protestans de Strasbourg à l'Église Romaine, également nécessaire pour leur salut, et facile selon leurs principes*, in-8°, 1687 ; réimprimé en 1701, et traduit en allemand, quoiqu'il ne soit que médiocre. Cet ouvrage a pourtant un mérite peu commun, celui de la clarté et de la précision. C'est du moins ainsi qu'en juge le P. *Niceron*. II. *La Foi des Chrétiens et des Catholiques justifiée, contre les Déistes, les Juifs, les Mahométans, les Sociniens et les autres Hérétiques*, in-12, 4 vol., Paris 1714. Il y a plusieurs points de critique à relever dans cet ouvrage. Le P. *Dez* avoit été employé par *Louis XIV* et le cardinal de *Furstemberg*, à l'établissement d'un collége royal, d'un seminaire et d'une université catholique, confiée aux jésuites François à Strasbourg. Il fut recteur de cette université, et suivit le *Dauphin*, par ordre du roi, en Allemagne et en Flandre, en qualité de confesseur de ce prince. Le P. *Dez*, dit le *Dictionnaire des Auteurs ecclésiastiques*, étoit un homme ardent, né pour la controverse, et qui auroit embrassé ce genre par tempérament, s'il ne l'avoit pas choisi par état. Il se signala dans la querelle excitée au sujet des rits de la Chine.

DEZALLIER D'ARGENVILLE, (Antoine-Joseph) né à Paris, et maître des comptes dans la même ville, fit sa principale étude de l'histoire naturelle. Il a fourni les articles d'*Hydrographie* et de *Jardinage*, qui sont dans le Dictionnaire Encyclopédique. On a de lui : I. *La théorie et la pratique du Jardinage*, 1747, in-4.° II. *La Conchyliologie*, ou *Traité sur la nature des Coquillages*. Cet ouvrage intéressant est estimé, et on l'a réimprimé en 1757, 2 vol. in-4.° III. *D'Argenville* a écrit en latin des *Essais de dénombrement de tous les Fossiles qui se trouvent dans les différentes provinces de France*. IV. *L'Orycthologie*, ou *Traité des Pierres, des Minéraux, des Métaux et autres Fossiles*, Paris, 1755, in-4.° Son goût pour l'histoire naturelle n'étoit point exclusif. Il fut amateur éclairé des beaux arts. On en voit une preuve dans son *Abrégé de la Vie de quelques Peintres célèbres*, 1745, 3 vol. in-4°, ou 1762, 4 vol. in-4.° Il n'épargna ni soins, ni dépenses, pour donner à ses ouvrages la perfection dont ils pouvoient être susceptibles. On trouve son nom dans la liste des académiciens de Montpellier. Il mourut à Paris en 1765.

DEZÈDE ou DÉSAIDE, (N.) musicien agréable, mort dans le cours de la révolution françoise, consacra ses talens au théâtre, et contribua à y faire réussir plu-

sieurs pièces. Il a plus travaillé pour l'opéra comique que pour le grand opéra, et celui de *Péronne sauvée* n'obtint pas le succès auquel l'auteur étoit accoutumé. Le récitatif et les accompagnemens en furent critiqués; quoique divers morceaux de chant, les chœurs et les airs de ballet offrissent des beautés. Les meilleurs opéra de *Dezède* sont *Alexis et Justine*, qui a lutté avec avantage contre celui de *Félix* dont le sujet est le même; et *Blaise et Babet* dont la musique est pleine de fraîcheur et d'expression. On lui doit encore la musique de *Zulima*, opéra féerie, qui ne s'est pas soutenu long-temps au théâtre.

I. **DHAHER-LEEZAZ**, septième calife *Fatimite*, régna avec gloire sur l'Égypte et la Syrie, et vengea la mort de son père lâchement assassiné. Il mourut l'an 427 de l'hégire.

II. **DHAHER**, douzième calife de la race des *Fatimites* en Égypte, parvint au souverain pouvoir l'an 544 de l'hégire. Son règne fut tranquille et heureux, mais ne dura que cinq ans. Les Croisés lui prirent la ville d'Ascalon.

III. **DHAHER - BILLAH**, trente-cinquième calife de la race des *Abbassides*, fut tiré de prison l'an 622 de l'hégire pour régner. Il étoit alors presque sexagénaire; aussi, dit-il à ceux qui vinrent le chercher, qu'il étoit bien tard pour se mettre en chemin, et sur-tout sur la route périlleuse du trône. Il fut clément et juste. On lui dut un pont bâti sur le Tigre, à Bagdad.

D'HÈLE, *Voyez* HÈLE.

I. **DHOHAK** *ou* Zo[illegible] cinquième roi de la première d[ynastie] des rois de Perse, éto[it] d'origine arabe, et avoit d[es] mauvaises qualités, qui rendoie[nt] son esprit aussi difforme que so[n] corps. Usurpateur de l'empire, il avoit fait périr sous ses coup[s] son prédécesseur. Tyran féroce, il inventa de nouveaux supplices, tels que ceux de faire écorcher vifs et suspendre en croix ceux qu'il condamnoit à la mort. Sa cruauté augmenta sur la fin de ses jours, et lorsqu'il se sentit dévorer par deux chancres qui lui rongèrent les épaules. Il crut se guérir en se faisant appliquer tous les jours la cervelle de deux hommes. Après avoir vidé les prisons de criminels, il fallut immoler des innocens pour fournir cet affreux remède. Les enfans d'un forgeron nommé *Gaz*, ayant été arrêtés pour éprouver ce sort, leur père furieux, ameuta le peuple, mit son tablier de cuir au haut d'une perche en forme d'étendard et marcha contre *Dhohak*, qui prit la fuite et se sauva en Syrie. *Féridoun*, élu roi de Perse, l'y poursuivit, et après l'avoir fait prisonnier, le relégua dans une caverne de la montagne de Damavend. L'historien *Khondemir* dit que la nation des Curdes en Asie prétendoit tirer son origine de deux malheureux fugitifs, dont la cervelle devoit servir au soulagement de *Dhohak*. Celui-ci a passé pour le *Nemrod* des Hébreux. Les sultans Gaurides qui ont régné dans le pays de Gaur, situé entre la Perse et les Indes, descendoient de la postérité de *Dhohak*.

II. **DHOHAK**, poëte Persan, vivoit sous le règne de *Nasser*, sultan de la race des *Samanides*.

son esprit vif et brillant le rendit célèbre par ses impromptu; les Orientaux ont conservé le souvenir de plusieurs.

DHOUALNOUN, dévot musulman, devint chef des religieux nommés *Sophis*. Sa résignation étoit parfaite. Ayant été mis dans les fers, il dit à ceux qui pleuroient son infortune : « Cette persécution est une grace qui vient de Dieu; tout ce qu'il fait est bon et doux comme le miel, et doit être regardé comme une faveur. » Etant allé trouver en Afrique un solitaire très-renommé qui employoit les jours et les nuits à l'étude des sciences, celui-ci lui dit : « Pourquoi êtes-vous venu si loin, et quel est votre dessein ? Vous venez chercher Dieu, mais Dieu est par-tout; il ne faut point courir pour le rencontrer; il se trouve au premier pas que vous avez fait, et c'est en vain que vous le cherchez hors de vous-même. » *Dhoualnoun* mourut en Egypte l'an 245 de l'hégire.

DIACEPIUS, *Voyez* JACCETIUS.

DIACONO, (Jean) Napolitain, dont on a une *Chronique des Evêques de Naples*, vivoit dans le 9e siècle. — *Pierre* DIACONO, chapelain du roi *Lothaire*, publia divers écrits. I. Une *Vie de St. Athanase*. II. Une *Chronique du monastère du Mont-Cassin*, où il avoit été religieux. III. Un *Recueil* des lois Lombardes, et des capitulaires de *Charlemagne*.

DIADOCHUS, évêque de Photique en Illyrie vers 460, laissa un *Traité de la perfection spirituelle*, qu'on trouve dans la *Bibliothèque des Pères*.

DIADOCUS, *Voy.* III. PROCLUS.

DIADUMÉNIEN, (*Marius-Opilius-Antoninus*.) fils de l'empereur *Macrin* et de *Nonia Celsa*, fut surnommé *Diadumenianus*, parce qu'il vint au monde avec une coiffe, et non couronné d'un diadême, comme le dit *Moréri*. L'armée ayant donné le trône impérial à son père en 217, après la mort de *Caracalla*, il fut fait César, quoiqu'il n'eût qu'environ dix ans. *Macrin* le fit appeler *Antonin*, nom cher aux Romains, s'imaginant que ce titre assureroit l'empire dans sa famille. Mais ces précautions furent inutiles; car le père et le fils furent assassinés. *Diaduménien* avoit porté le nom de César environ une année, ceux d'Empereur et d'Auguste pendant un mois. Il étoit d'une figure aussi belle que noble et intéressante.

DIAGO, (Francisco) Dominicain, historiographe d'Aragon, composa plusieurs ouvrages, dont le meilleur est l'*Histoire des comtes de Barcelone, faite sur les titres originaux*, 1603, in-fol.; et celle *du royaume de Valence*, qu'il publia en 1613, in-folio. Il avoit promis la suite de cette dernière; mais il mourut en 1615, avant que d'avoir pu remplir sa promesse.

I. DIAGORAS, surnommé *l'Athée*, natif de Mélos, fut plongé dans l'Athéisme par un entêtement d'auteur. Il avoit confié à un ami un de ses ouvrages poétiques; il intenta un procès au détenteur, qui refusoit de rendre son dépôt. Celui-ci jura que le poëme lui appartenoit, et en recueillit les fruits et la gloire. *Diagoras* avoit été jusqu'alors dévot, et même super-

titieux. Il s'étoit soumis à toutes les pratiques religieuses, et avoit parcouru la Grèce pour se faire initier dans tous les mystères ; mais quand il vit l'impunité du plagiaire, il devint Athée. Se trouvant un jour dans un cabaret où le bois manquoit, il prit une statue d'*Hercule*, et la jeta dans le feu, en disant : *Il faut que tu fasses aujourd'hui bouillir notre marmite, ce sera le treizième de tes Travaux*..... Une autre fois, il se trouva dans un vaisseau qui essuya une rude tempête. Les passagers se disoient les uns aux autres qu'ils l'avoient bien mérité, puisqu'ils s'étoient embarqué avec un impie. *Regardez*, leur dit l'Athée, *le grand nombre de vaisseaux qui essuient la même tempête ; croyez-vous que je sois aussi dans chacun de ces bâtimens ?* Les blasphèmes que *Diagoras* vomissoit contre la divinité, de vive voix et par écrit, excitèrent le zèle de l'Aréopage. Sa tête fut mise à prix : on promit un talent à qui conque le tueroit, et deux à qui l'amèneroit en vie. Ce malheureux, dont la mémoire fut détestée des Athéniens, vivoit l'an 416 avant J. C. Son imagination ardente l'avoit d'abord jeté dans les écarts de la poésie dithyrambique. Malgré ses écarts, il donna de bonnes lois aux Mantinéens.

II. DIAGORAS, fut un athlète de l'isle de Rhodes, vers l'an 460 avant J. C., en l'honneur duquel *Pindare* fit une belle *Ode* qui nous est parvenue. Elle fut mise en lettres d'or dans le temple de *Minerve*.

DIANA, (Antonin) casuiste fameux, clerc régulier de Palerme, mort en 1663 à 77 ans, laissa divers ouvrages de mor[ale] 1667, Anvers, neuf vol. in-f[ol.] Les principaux sont : I. *Resolutionum moralium partes duodecim*. II. *Summa Resolutionum*, et[c.] Sa morale est fort indulgente, et peut-être l'est-elle trop.

I. DIANE, (Mythol.) dée[sse] de la chasse, fille de *Jupiter* et de *Latone*, étoit sœur d'*Apollon*. La Fable l'appeloit *Lune* ou *Phœbé* dans le ciel, *Diane* sur la terre, et *Hécate* dans les enfers. C'est à cause de ces différentes dénominations, qu'on la dépeignoit avec trois têtes et sous trois figures, et qu'on lui donnoit le nom de la *triple Hécate*. On la représentoit ordinairement sur un char d'or traîné par des biches, armée d'un arc et d'un carquois rempli de flèches, vêtue d'une robe de couleur de pourpre, retroussée jusqu'au genou, avec un croissant sur la tête. On l'a regardoit comme la déesse de la chasteté, parce quelle avoit changé en cerf le chasseur *Actéon*, qui avoit eu l'indiscrétion de la regarder dans le bain. *Voyez* DICTYNNE *et* ENDYMION. Un auteur dit qu'on a feint que *Diane* étoit la Lune dans le ciel, la déesse de la chasse sur la terre, et *Proserpine* dans les enfers : parce que « la chasteté brille entre les vertus, comme la lune entre les étoiles ; que la chasse est un exercice qui éloigne l'amour ; et enfin, que la chasteté fait triompher des enfers. » Cette explication est digne d'un commentateur du quinzième siècle. — Le plus célèbre de tous les temples érigés à *Diane*, étoit à Ephèse. Cet édifice, que *Pline* appelle *le prodige de la magnificence Grecque*, *la merveille de l'univers*, passoi

pour, une des sept merveilles du monde. On avoit employé 220 ans à mettre ce fameux ouvrage dans sa perfection, quoiqu'il se fit aux dépens de toute l'Asie mineure. *Pline* observe que l'usage de mettre des colonnes sur un piédestal, et de les orner de chapiteaux et de bases, commença dans ce temple. Il y avoit 227 colonnes, faites par autant de rois. Sa longueur étoit de 425 pieds, et sa largeur de 220. Ses portes étoient de bois de cyprès, toujours luisant et poli. La charpente étoit de bois de cèdre. Ce temple étoit orné d'une foule de statues et de tableaux d'un prix inestimable, et l'on y avoit épuisé l'industrie des meilleurs ouvriers pendant deux siècles. Un fou, nommé *Erostrate*, le brûla pour immortaliser son nom, la même nuit que naquit *Alexandre le grand*, 336 avant J. C. On remarque que ce temple fut brûlé sept fois, et autant de fois rétabli; et qu'*Alexandre* offrit aux Éphésiens tout ce qu'ils voudroient, pour lui rendre son premier éclat, s'ils lui permettoient de mettre son nom dans l'inscription du frontispice. Ils le refusèrent poliment. *Néron*, qui sembloit être né pour la ruine des plus belles choses, le dépouilla de ses richesses; et sous l'empire de *Gallien*, les Scythes le ruinèrent entièrement. Plusieurs savans pensent que la *Diane*, à laquelle ce célèbre édifice étoit consacré, n'étoit pas la *Diane*, déesse de la chasse; mais un autre que les Grecs regardoient comme la mère nourrice de tous les animaux. Ils l'appeloient, à cause de cela, *Multimamma;* aussi, la représentoient-ils avec des mamelles par tout le corps, comme nos Gaulois la déesse *Isis*. L'une des plus belles représentations de *Diane*, qui nous ait été transmise par l'antiquité, est la belle statue de cette déesse qu'on a placée, l'an X, dans la galerie des Antiques, au musée central des Arts, à Paris. *Diane* est vêtue en chasseresse, tenant son arc d'une main, cherchant de l'autre une flèche dans son carquois; tandis qu'une biche vient se réfugier près d'elle. Ce beau groupe étoit en France depuis *Henri IV*, et ornoit la galerie de Versailles. Les connoisseurs ont cru reconnoître quelque rapport entre lui et l'*Apollon* du Belvédère.

II. DIANE ou DIANE MANTUANA, de Volterre, fille de *Jean-Baptiste Mantuan*, s'acquit beaucoup de réputation dans le 16e siècle par ses gravures en taille-douce. Sa *Bacchante*, d'après *Jules-Romain* est un chef-d'œuvre.

III. DIANE DE FRANCE, duchesse de *Castro*, puis de *Montmorenci*, étoit fille légitimée de *Henri II*, auquel elle ressembloit plus que tous ses autres enfans. Ce prince l'eut d'une demoiselle Piémontoise appelée *Philippe Duc*. L'esprit, la vertu et la beauté de *Diane* plurent infiniment à *François I* et à *Henri II*. Elle fut élevée avec le plus grand soin; on lui apprit l'espagnol, l'italien, et même un peu de latin. Elle fut mariée, en 1553, avec *Horace Farnèse*, duc de Castro, tué 6 mois après en défendant la citadelle d'Hesdin. Elle épousa le 3 mars 1557 en secondes noces, le maréchal *de Montmorenci*, fils du connétable, et n'en eut qu'un seul fils, mort peu de temps après

sa naissance. Elle perdit ce second époux en 1579. La fermeté, la prudence et les autres vertus de *Diane* parurent surtout dans les guerres civiles. La maison de *Bourbon* lui dut sa conservation, et l'état son salut, par la réconciliation qu'elle ménagea entre *Henri III* et *Henri IV*, alors roi de Navarre. Ce dernier, trompé si souvent par la cour de France, avoit la plus grande confiance dans la probité de *Diane*. Il lui écrivoit : « Si vous me donnez votre parole que je ne dois avoir aucun sujet de défiance, et qu'on veut agir sincèrement avec moi, toutes stipulations sont inutiles ; j'en crois plus à votre parole qu'à mille pages d'écriture. » *Henri III* lui avoit donné le duché d'Angoulême et celui de Chatellerault, le comté de Ponthieu et le gouvernement du Limousin. *Charles de Valois*, fils de la belle *Touchet* et de *Charles IX*, lui dut sa fortune et ses établissemens, et peut-être la vie. Il étoit prisonnier d'état, et il y avoit de violentes présomptions qu'il avoit eu part à la conspiration du maréchal *de Biron*. *Diane de France*, sa tante, parla fortement à *Henri IV* en sa faveur, en lui remontrant que l'exemple qu'il donneroit, contre un fils d'un de ses prédécesseurs, pourroit être suivi, et serviroit de titre contre ses propres enfans naturels. Ce raisonnement, la bonté du roi, et son amitié pour *Charles de Valois* le décidèrent à lui accorder sa grace. *Joachim du Bellai* nous apprend, dans ses poésies latines, une anecdote singulière. La première nuit des noces de la princesse avec *François de Montmorenci*, une flamme électrique entra par une fenêtre de l'appartement où les époux étoient couchés ; après en avoir parcouru tous les coins, elle vint jusqu'au lit, brûla les coiffures, le linge et les ajustemens de nuit de l'épouse, sans lui faire d'autre mal que celui de la peur. Elle mourut âgée de plus de 80 ans, le 3 janvier 1619, sans postérité, après avoir vu sept rois sur le trône de France. Elle fut enterrée dans l'église des Minimes de la place royale à Paris, où on lui éleva un tombeau. L'hôtel d'*Angoulême*, rue pavée, fut bâti par elle, et devint sa demeure. Elle aima passionnément la chasse, et y alla jusques dans un âge très-avancé.

DIANE DE POITIERS, *Voyez* POITIERS.

DIANE D'ANDOUINS, *Voyez* GUICHE, nº II.

DIANNYÈRE, (Jean) médecin, né au Donjon, près de Moulins, mort dans cette dernière ville le 13 août 1782, a publié diverses observations sur son art dont l'Histoire de la société de médecine de Paris fait mention. On lui doit sur-tout une très-bonne analyse des eaux minérales de Bardon.

I. DIAZ, (Michel) Aragonois, compagnon de *Christophe Colomb*, découvrit en 1495 les mines d'or de Saint-Christophe dans le Nouveau-Monde. Il contribua beaucoup à la fondation de la nouvelle Isabelle, depuis appelée *Saint-Domingue*. Il fut, plusieurs années après, lieutenant du gouverneur de Porto-Rico, isle célèbre, et y essuya quelques disgraces. Il fut prisonnier en Espagne en 1509, et rétabli ensuite dans sa charge. Il mourut vers l'an 1512.

II. DIAZ, (Jean-Bernard) évêque de Calahorra, étoit bâtard d'une maison illustre d'Espagne. Il se trouva au concile de Trente en 1552, et mourut en 1556. Il est auteur de divers ouvrages en latin et en espagnol : I. *Practica criminalis canonica*, à Alcala, 1594, in-fol. II. *Regulæ juris*, etc.

III. DIAZ, (Jean) jeune Espagnol, qui vivoit au seizième siècle, mérite une place dans le catalogue des victimes d'un faux zèle. Il fit sa théologie à Paris, et se laissa malheureusement infecter par la lecture des ouvrages de *Luther* et de ses disciples. Enivré de ce poison, il quitta Paris, et alla trouver *Calvin* à Genève ; mais n'ayant pu s'accommoder d'un homme si haut et d'un esprit si chagrin, il partit pour Strasbourg, et sympathisa mieux avec *Bucer*, qui étoit d'une humeur plus douce et plus liante. Celui-ci trouvant dans ce disciple de grandes dispositions, l'obtint du conseil de cette ville, pour l'accompagner au colloque de Ratisbonne. *Diaz* n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il alla trouver *Malvenda*, qu'il avoit connu à Paris. Effrayé des erreurs de ce jeune homme son compatriote, *Malvenda* employa les raisons les plus fortes et les exhortations les plus vives pour le faire rentrer dans le sein de l'église ; mais rien ne fit impression sur l'esprit de *Diaz*, qui persévéra dans son opiniâtreté, et qui ne revit plus *Malvenda*... Le jeune novateur étant allé à Neubourg pour corriger un livre de *Bucer* qu'on y imprimoit, y vit arriver avec surprise un de ses frères nommé *Alfonse*, avocat en cour de Rome, qui, ayant appris son apostasie, s'étoit mis aussitôt en chemin pour tâcher de le ramener. *Alfonse Diaz* ne fut pas plus heureux que *Malvenda*. Mais, au lieu de gémir sur l'endurcissement de son frère, et d'adorer les jugemens de Dieu, qui ouvre ou ferme les yeux à qui il lui plaît, il attenta à la vie de celui qu'il ne pouvoit plus persuader. Il feignit de s'en retourner, et alla en effet jusqu'à Ausbourg ; mais dès le lendemain il revint sur ses pas, accompagné d'un guide, et fut de retour à Neubourg au point du jour. La première personne qu'il y chercha fut son frère ; il alla droit à son logis avec son compagnon qui étoit déguisé en messager, et demeura au bas de l'escalier pendant que l'autre montoit à la chambre de *Diaz*, à qui il feignoit d'avoir des lettres à remettre de la part de son frère. On réveille *Diaz* ; le prétendu messager lui rend les lettres, et pendant qu'il les lit, le perfide lui décharge sur la tête un coup de hache qu'il tenoit cachée sous son manteau, le tue, et se sauve avec son instigateur *Alfonse*. Cet assassinat ayant fait beaucoup de bruit à Ausbourg et ailleurs, on poursuivit vivement les meurtriers, qui furent arrêtés et mis en prison à Inspruck ; mais l'empereur *Charles-Quint* arrêta les procédures, sous prétexte qu'il vouloit connoître lui-même cette affaire à la diète prochaine. Cet événement atroce arriva le 27 mars 1546. *Voyez* l'*Histoire Ecclésiastique du Père Fabre*, liv. 142.

DIB-BACOUI, fils d'*Ilmingé*, fut le premier roi des Mogols, suivant *Mirkhond*, et prit le

titre de Kan. Il amassa de grands trésors, dont il fit le meilleur usage pour la défense de ses états et le bonheur de ses sujets. Ses lois furent justes, et il sut les faire observer. Il eut pour successeur *Galuk-Kan.*

DIBON, (Roger) chirurgien-major des cent Suisses, mort en 1777, a publié une *Description des Maladies vénériennes*, en 2 vol. in-12, et différentes brochures sur la même matière, qu'il connoissoit mieux que l'art d'écrire. Il fut l'un des adversaires d'*Astruc*; mais il n'avoit ni sa clarté, ni sa méthode.

DIBUTADE, jeune fille de Sycione, imagina d'adoucir les rigueurs de l'absence de celui qu'elle aimoit, et qu'un prochain départ alloit éloigner d'elle, en traçant l'ombre de celui-ci, dont le profil se dessinoit sur une muraille par la lumière d'une lampe. Telle fut, dit-on, l'origine de la peinture. Son père, exerçant la profession de potier, ayant admiré l'invention de *Dibutade*, imagina d'appliquer de l'argile sur ces traits, en observant leurs contours, et de faire cuire dans son fourneau ce profil de terre. De là l'origine de la sculpture en relief. Ainsi, deux arts ingénieux ont dû leur création à l'industrie de l'amour.

DICÉ, (Mythol.) née de *Jupiter* et de *Thémis*, fut une des divinités chargées de rendre justice aux hommes.

DICÉARQUE, de Messine, philosophe, historien et mathématicien célèbre, fut un des plus dignes disciples d'*Aristote*. Il profita beaucoup des leçons de ce grand-maître dans les excellens ouvrages qu'il composa. Il n'en reste que des fragmens. Le plus estimé étoit sa *République de Sparte* en trois livres, que les magistrats faisoient lire tous les ans publiquement pour l'instruction des jeunes Spartiates. On trouve sa *Descriptio montis Pelii*, dans *Geographiæ veteris Scriptores Græci minores*, Oxford, 4 vol. in-8.°

DICENÉE, philosophe Égyptien, passa par le pays des Scythes, plut à leur roi, lui enseigna la philosophie morale, et adoucit son naturel sauvage, ainsi que celui de ses sujets. Il lui apprit les premiers devoirs de l'homme, l'amour des dieux, de la justice et de la paix. De peur que ses maximes et ses lois ne s'effaçassent de leur esprit, il en fit un *Livre*. Ce philosophe changea tellement ces barbares, qu'ils arrachèrent leurs vignes, et se privèrent absolument de vin, pour ne pas tomber dans les désordres qu'il produit. Il vivoit sous *Auguste*.

DICKINSON, (Edmond) alchimiste Anglois, né en 1624 dans le comté de Berk, après avoir cultivé long-temps la médecine avec succès, se livra aveuglément à toutes les *folies de l'alchimie*. On lui doit quelques ouvrages très-érudits, mais remplis d'opinions bizarres. I. *Delphini phœnicizantes*, 1655, in-8.° II. *De adventu Noë in Italiam*, in-8.° III. *De Origine Druydum.* IV. *Physica vetus et nova*, 1703, in-4.° *Dickinson* est mort en 1707.

DICKSON, (Adam) agronome Écossois, montra dès sa jeunesse le plus vif empresse-

ment pour connoître tous les procédés et les secrets de l'agriculture. Après avoir étudié les auteurs Latins connus sous le nom de *Rei rusticæ Scriptores*, il en fit une excellente analyse, imprimée à Londres en 1788, sous le titre d'*Agriculture des Anciens*, 2 vol. in-8.° Il est curieux de comparer dans l'ouvrage les frais de nourriture et d'entretien d'un esclave employé à la culture des champs, d'après *Caton*, et la dépense d'un laboureur d'Écosse. Avant cet écrit, l'auteur avoit publié en 1765 un *Traité* estimé sur l'agriculture. Il est mort à la fin du siècle qui vient de finir.

DICTYNNE, (Mythol.) nymphe de l'isle de Crète, à laquelle on attribue l'invention des filets des chasseurs. On croit que c'est la même que *Britomartis*, fille de *Jupiter*, qui se jeta dans la mer pour éviter les poursuites de *Minos*, et qui fut mise au nombre des immortelles à la prière de *Diane*. Cette déesse avoit aussi le surnom de *Dictynne*.

I. DICTYS, de Crète, suivit *Idoménée* au siége de Troie, et composa, dit-on, l'*Histoire* de cette fameuse expédition. Un savant du 15e siècle composa une *Histoire de la guerre de Troie*, qu'il mit sous le nom de *Dictys*. Cet ouvrage supposé fut publié pour la première fois à Mayence, on ne sait en quelle année. Mad. *Dacier* en donna une nouvelle édition à l'usage du *Dauphin*, à Paris en 1680, in-8°, avec *Dares Phrygius*... *Périzonius* en mit au jour une autre en 2 vol. in-8°, 1702, qu'on joint aux auteurs *cum notis Variorum*. Elle ne vaut pas celle de Mad. *Dacier*, quoiqu'il y ait prodigué l'érudition.

II. DICTYS, matelot fameux dans l'antiquité par son extrême agilité, a été célébré par *Ovide*.

DIDE *ou* DIDO, (Mythol.) dieu adoré à Kiew, étoit fils de *Lada*, Vénus Slavonne, et n'avoit d'autre occupation que d'éteindre les feux que l'Amour son frère allumoit.

DIDEROT, (Denys) de l'académie de Berlin, naquit à Langres d'un coutelier en 1713. Les Jésuites, chez lesquels il fit ses études, voulurent l'attirer dans leur ordre; un de ses oncles, lui destinant un canonicat dont il étoit pourvu, lui fit prendre la tonsure. Mais son père, voyant qu'il n'avoit aucun goût ni pour l'état de jésuite, ni pour celui de chanoine, l'envoya à Paris pour y continuer ses études. Il le plaça ensuite chez un procureur, où il s'occupa de littérature et point du tout de chicane. Ce goût vif pour les sciences et pour les belles-lettres ne répondant point aux vues que son père avoit sur lui, il cessa de lui payer sa pension, et parut l'abandonner pendant quelque temps. Les talens du jeune *Diderot* pourvurent à sa fortune, et le tirèrent de l'obscurité. Physique, géométrie, métaphysique, morale, belles-lettres, il embrassa tout dès qu'il put lire avec réflexion. Son imagination ardente et élevée paroissoit le porter à la poésie; mais il la négligea pour les sciences exactes. Il se fixa de bonne heure à Paris, et l'éloquence naturelle, qui animoit sa conversation, lui fit des partisans et des protecteurs. Ce qui commença sa grande répu-

tation, fut malheureusement un petit recueil anti-chrétien de *Pensées philosophiques*, réimprimé depuis sous le titre d'*Etrennes aux Esprits forts.* Ce livre parut en 1746, in-12. Les adeptes de la nouvelle philosophie, le comparèrent, pour la clarté, l'éloquence et la force du style, aux *Pensées de Pascal.* Mais le but des deux auteurs est bien différent. L'un soutient l'édifice du Christianisme, de tout ce que l'érudition, la logique et le génie peuvent lui fournir de decisif; l'autre emploie les ressources de son esprit à saper toutes les religions par le fondement. Il parle avec la même assurance que s'il ne se trompoit jamais. Ce ton ferme en imposa aux demi-savans et aux femmes. Les *Pensées philosophiques* devinrent un livre de toilette. On crut que l'auteur avoit raison, parce qu'il affirmoit toujours. D'autres lecteurs, plus sages, se méfièrent de lui; et voyant son audace, ils comparèrent *Diderot* outrageant les livres saints, à *Charles XII* déchirant le feuillet où *Boileau* blâme les conquérans. Ils crurent sur-tout qu'il falloit se défier de ces idées sophistiques, qui, en blessant la religion, attaquent la morale, et finissent par corrompre les mœurs des nations. *Diderot* s'occupa plus utilement, lorsqu'il donna en 1746, avec MM. *Eidous* et *Toussaint*, un *Dictionnaire universel de Médecine*, en 6 vol. in-folio. Ce n'est pas que cette compilation ne soit défectueuse à bien des égards; qu'il n'y ait des articles superficiels, inexacts: mais il y en a d'approfondis; et l'ouvrage fut bien reçu. Ce succès ayant encouragé l'auteur, il forma le projet d'une entreprise plus vaste, du *Dictionnaire Encyclopédique.* Un pareil monument ne pouvant être élevé par un seul architecte, *d'Alembert*, ami de *Diderot*, partagea avec lui les honneurs et les périls de ce travail, dans lequel ils devoient être secondés par plusieurs savans et divers artistes. *Diderot* se chargea seul de la description des arts et métiers, l'une des parties les plus importantes et les plus desirées du public. Au détail des procédés des ouvriers, il joignit quelquefois des réflexions, des vues, des principes propres à les éclairer. Indépendamment de la partie des arts et métiers, le chef des Encyclopédistes suppléa, dans les différentes sciences, un nombre considérable d'articles qui manquoient. Il eût été à souhaiter que, dans un ouvrage aussi vaste et d'un aussi grand usage, il eût renfermé le plus d'instruction dans le moins d'espace possible, et qu'il eût été moins verbeux, moins dissertateur, moins enclin aux digressions. On lui a reproché encore d'employer un langage scientifique, sans trop de nécessité; d'avoir recours à une métaphysique souvent inintelligible, qui l'a fait appeler le *Lycophron de la Philosophie;* de s'être servi d'une foule de définitions qui n'éclairent point l'ignorant, et que le philosophe semble n'avoir imaginées que pour faire croire qu'il avoit de grandes idées, tandis que, réellement, il n'a pas eu l'art d'exprimer clairement et simplement les idées des autres. Quant au fonds de l'ouvrage, *Diderot* convenoit que l'édifice avoit besoin d'être réparé à neuf. Deux libraires voulant donner une nouvelle édition de l'*Encyclopédie*, voici ce que leur dit

l'éditeur de la première, au sujet des fautes dont elle fourmille : « L'imperfection de cet ouvrage a pris sa source dans un grand nombre de causes diverses. On n'eut pas le temps d'être scrupuleux sur le choix des travailleurs. Parmi quelques hommes excellens, il y en eut de foibles, de médiocres et de tout-à-fait mauvais. De là cette bigarrure dans l'ouvrage, où l'on trouve une ébauche d'écolier à côté d'un morceau de main de maître ; une sottise voisine d'une chose sublime. Les uns, travaillant sans honoraires, perdirent bientôt leur première ferveur ; d'autres, mal récompensés, nous en donnèrent pour notre argent. L'*Encyclopédie* fut un gouffre, où ces espèces de chiffonniers jetèrent pêle-mêle une infinité de choses mal vues, mal digérées, bonnes, mauvaises, détestables, vraies, fausses, incertaines, et toujours incohérentes et disparates. On négligea de remplir les renvois qui appartenoient à la partie même dont on étoit chargé.... On trouve souvent une réfutation à l'endroit où l'on alloit chercher une preuve..... Il n'y eut aucune correspondance rigoureuse entre les discours et les figures. Pour remédier à ce défaut, on se jeta dans de longues explications. Mais combien de machines inintelligibles, faute de lettres qui en désignent les parties ! » *Diderot* ajouta à cet aveu sincère des détails particuliers sur différentes parties ; détails qui prouvoient qu'il y avoit dans l'*Encyclopédie* des objets non-seulement à refaire, mais à faire en entier : et c'est de quoi s'est occupée ensuite une nouvelle société de savans, de gens-de-lettres et d'artistes. La première édition de cet important ouvrage, qui avoit été livrée au public depuis 1751 jusqu'en 1767, 17 vol. in-fol. et 11 de figures, fut bientôt épuisée, parce que ses défauts étoient rachetés en partie par plusieurs articles bien faits, et par différens mémoires qui fournissoient de bons matériaux aux éditeurs à venir. *Diderot*, qui avoit travaillé pendant près de vingt ans à ce Dictionnaire, n'eut pas des honoraires proportionnés à sa peine et à son zèle. Il se vit obligé, peu de temps après la publication des derniers volumes, d'exposer sa bibliothèque en vente. L'impératrice de Russie la fit acheter cinquante mille livres, et lui en laissa la jouissance, sans même exiger une de ces dédicaces, qui font rougir le protecteur et rire le public. Cependant l'*Encyclopédie*, qui attiroit en partie à son éditeur ces récompenses étrangères, avoit été la cause d'un grand scandale dans son pays. Des propositions hardies sur le gouvernement, des opinions très-hasardées sur la religion, en firent suspendre l'impression en 1752. On n'avoit alors que deux volumes de ce Dictionnaire ; on ne leva la défense d'imprimer les suivans, qu'à la fin de 1753. Il en parut successivement cinq nouveaux tomes. Mais en 1757, il se forma un nouvel orage, et le livre fut supprimé. La suite ne parut qu'environ dix ans après, mais elle se distribua secrètement. On fit même arrêter quelques exemplaires, et les imprimeurs furent mis à la bastille. La source de ces traverses est assez évidente, quoique les Encyclopédistes aient tâché de l'obscurcir. Ils s'en prennent tantôt aux Jésuites, tantôt aux Janséniste

nistes : ici, à quelques gens-de-lettres jaloux ; là, à des journalistes chagrins, qui, n'ayant pas été au nombre des coopérateurs de l'*Encyclopédie*, se réunirent tous contre l'ouvrage et les auteurs. Mais si ces auteurs avoient écrit avec une circonspection sage, s'ils n'avoient pas mis leurs opinions trop à découvert, les cris des anti-encyclopédistes auroient été impuissans : l'utilité du livre et le mérite des rédacteurs auroient été un bouclier contre les traits de ceux qui vouloient renverser ce palais des sciences. Quoi qu'il en soit, *Diderot* ne laissa pas étouffer son génie par les épines que ses imprudences et celles de quelques-uns de ses collaborateurs avoient semées sur sa route. Tour-à-tour sérieux et badin, solide et frivole, il donna, dans le temps même qu'il travailloit au Dictionnaire des sciences, quelques productions qui sembloient ne pouvoir guères sortir d'une tête encyclopédique. Ses *Bijoux indiscrets*, 2 vol. in-12, sont de ce nombre. L'idée en est indécente, et les détails obscènes, sans être piquans, même pour les jeunes gens, malheureusement avides de romans licencieux. Il a rarement tiré un parti avantageux des scènes qu'il imagine. Il n'y a pas assez de chaleur dans l'exécution, de fine plaisanterie, de ces naïvetés heureuses qui sont l'ame d'un bon conte. Une certaine pédanterie philosophique se fait sentir, même dans les endroits où elle est entièrement déplacée ; et jamais l'auteur n'est plus lourd, que lorsqu'il veut paroître léger. Le *Fils naturel* et le *Père de Famille*, deux comédies en prose, qui parurent en 1757 et 1758, ne sont point dans le genre des *Bijoux indiscrets*. Ce sont deux drames moraux et attendrissans, où il y a tout à la fois du nerf dans le style et du pathétique dans les sentimens. La première pièce est un tableau des épreuves de la vertu, un conflit d'intérêts et de passions, où l'amour et l'amitié jouent des rôles intéressans. On a prétendu que *Diderot* l'avoit imitée de *Goldoni* : si cela est, la copie fait honneur à l'original ; et, à l'exception d'un petit nombre d'endroits où l'auteur mêle au sentiment son jargon métaphysique et quelques sentences déplacées, le style est touchant et assez naturel. Dans la seconde comédie, on voit un père tendre, vertueux, humain, dont la tranquillité est troublée par les sollicitudes paternelles que lui inspirent les passions vives et ardentes de ses enfans. Cette comédie philosophique, morale, et presque tragique, a produit un assez grand effet sur divers théâtres de l'Europe. L'Épître dédicatoire à Madame la princesse de *Nassau-Saarbruck*, est un petit traité de morale, d'un tour singulier sans sortir du naturel. Ce morceau, écrit avec noblesse, prouve que l'auteur avoit dans la tête un grand fonds de pensées et d'idées morales et philosophiques. A la suite de ces deux pièces, réunies sous le titre de *Théatre de M. Diderot*, on trouve des Entretiens, qui offrent des réflexions profondes et des vues nouvelles sur l'art dramatique. Dans ses drames, il avoit tâché de réunir les caractères d'*Aristophane* et de *Platon* ; et dans ses réflexions, il montre quelquefois le génie d'*Aristote*. Cet esprit d'observation éclate, mais avec trop de hardiesse, dans deux autres

vrages qui firent beaucoup de bruit. Le premier parut en 1749, in-12, sous le titre de : *Lettres sur les Aveugles, à l'usage de ceux qui voient.* Les pensées libres de l'auteur lui coûtèrent sa liberté. Il fut enfermé pendant six mois à Vincennes. Né avec des passions ardentes et une tête fort exaltée, se voyant tout-à-coup privé de sa liberté et de toute relation avec les humains, il faillit à devenir fou. Le danger étoit grand; pour le détourner, on fut obligé de le laisser sortir de sa chambre, et de lui permettre de fréquentes promenades, et la visite de quelques gens-de-lettres. *J. J. Rousseau*, alors son ami, alla lui donner des consolations qu'il n'auroit pas dû oublier. La *Lettre sur les Aveugles* fut suivie d'une autre, sur les *Sourds et Muets, à l'usage de ceux qui entendent et qui parlent*, 1751, 2 vol. in-12. L'auteur donna sous ce titre des réflexions sur la métaphysique, sur la poésie, sur l'éloquence, sur la musique, etc. etc. Il y a des choses bien vues dans cet essai, et d'autres qu'il ne montre qu'imparfaitement. Quoiqu'il tâche d'être clair, on ne l'entend pas toujours, et c'est plus sa faute que celle de ses lecteurs. On a dit de tout ce qu'il a écrit sur des matières abstraites, que c'étoit un chaos où la lumière ne brilloit que par intervalles. Les autres productions de *Diderot* se ressentent de ce défaut de clarté et de précision, de cette emphase désordonnée, qu'on lui a presque toujours reprochés. Les principales sont : I. *Principes de la Philosophie morale*, ou *Essai sur le mérite et la vertu*, 1745, in-12, dont l'abbé *des Fontaines* dit du bien dans ses feuilles, quoique cet ouvrage n'ait pas fait une grande fortune. C'étoit le sort de notre philosophe, de beaucoup écrire, et de ne pas laisser un bon livre, ou du moins un livre bien fait. II. *Histoire de Grèce, traduite de l'Anglois de Stanyan*, 3 vol. in-12, 1743; livre médiocre, ainsi que la traduction. III. *Mémoires sur différens sujets de Mathématiques*, 1748, in-8.° IV. *Pensées sur l'interprétation de la Nature*, 1754, in-12. Cette interprétation est fort obscure. Son livre, l'un des préludes du *Système de la Nature*, est, selon *Clément* de Genève, « tantôt un verbiage ténébreux, aussi frivole que savant; tantôt une suite de réflexions à bâtons rompus, et dont la dernière va se perdre à cent lieues de la première. Il n'est presque intelligible que lorsqu'il devient trivial. Mais qui aura le courage de le suivre à tâtons dans sa caverne, pourra s'éclairer de temps en temps de quelques heureuses lueurs. » V. *Le Code de la Nature*, 1755, in-12. Ce n'est point celui de la Religion. Les principes les plus solides y sont quelquefois mis en problême. Son système de politique est peu praticable; et le style lourd, obscur, incorrect de cet ouvrage, ne fait pas regretter le petit nombre de bonnes idées qu'on pourroit y recueillir. VI. *Le sixième Sens*, 1752, in-12. VII. *De l'éducation publique*, 1752, in-12: brochure qu'on distingua parmi celles que l'apparition d'*Emile* et la destruction des *Jésuites* firent éclore. On ne peut pas, à la vérité, adopter toutes les idées de l'auteur; mais il y en a de très-judicieuses, dont l'exécution seroit utile. VIII. *Eloge de Richardson*; plein de feu et de verve. IX. *Vie de Sénèque*. Voy.

GRANGE, n.° V.; et SÉNÈQUE, n.° II. Ce fut son dernier ouvrage, et c'est un de ceux de *Diderot* qu'on lit avec le plus de plaisir, même en n'adoptant pas tous les jugemens qu'il porte sur *Sénèque*, et sur d'autres hommes célèbres. Il l'augmenta et le publia de nouveau en 2 vol. au lieu d'un, sous le titre d'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron*. L'auteur mourut de mort subite, en sortant de table, le 30 juillet 1784, à 71 ans. Quelque temps avant sa mort, il étoit allé demeurer dans une maison que l'impératrice de Russie avoit fait arranger pour lui. Son caractère est plus difficile à peindre que ses ouvrages. Ses amis ont vanté sa franchise, sa candeur, son désintéressement, sa droiture; tandis que ses ennemis le représentoient comme artificieux, intéressé, et cachant sa finesse, sous un air vif et quelquefois brusque. Il se fit, sur la fin de ses jours, beaucoup de tort, en repoussant par des diffamations, les prétendus outrages qu'il imaginoit exister contre lui dans les *Confessions de J. J. Rousseau*, son ancien ami. Il est malheureux qu'en gravant cet opprobre sur le tombeau du philosophe Genevois, il ait laissé des impressions fâcheuses de son propre cœur, ou du moins de son esprit. Ce *Rousseau* qu'il décrie tant, l'a loué plus d'une fois avec enthousiasme. Mais il dit dans une de ses Lettres, que, *quoique né bon et avec une ame franche*, Diderot *avoit un malheureux penchant à mésinterpréter les discours et les actions de ses amis; et que les plus ingénues explications ne faisoient que fournir à son esprit subtil de nouvelles interprétations à leur charge.* Quoi qu'il en soit, ce philosop ne sentoit point foiblement; il s'exprimoit comme il sent L'enthousiasme qu'il montre da quelques-unes de ses produ tions, il l'avoit dans un cercl pour peu qu'il fût animé, qu'on contredit ses opinions. parloit avec rapidité, avec véhé mence, et sa tournure de phras étoit souvent piquante et ori ginale. On a dit que la natur s'étoit méprise en faisant de lu un métaphysicien, et non u poëte : mais, quoiqu'il ait été souvent poëte en prose, il a laissé quelques vers qui prouvent peu de talent pour la poésie. La philosophie courageuse dont il se piquoit, affecta toujours de braver les traits de la critique, quoiqu'il y fût aussi sensible que *Voltaire*; et ses nombreux censeurs ne purent le guérir ni de son goût pour une métaphysique peu intelligible, ni de son amour pour les exclamations et les apostrophes qui dominoient dans sa conversation et dans ses écrits. Pour ne pas ressembler aux célibataires du siècle, qui déclament sans cesse contre les célibataires de la Religion, en demeurant eux-mêmes dans un célibat quelquefois scandaleux, il se maria. Il fut sensible et bon dans son ménage; s'irritant facilement, mais se calmant aussi facilement qu'il s'irritoit; cédant à des accès passagers de colère, mais sachant dompter son humeur. *Naigeon*, ami et disciple de *Diderot*, a recueilli ses ouvrages en 15 vol. in-8°, Paris, *Déterville*, 1797. On y trouve divers écrits qui n'avoient point été imprimés, entre autres des *Essais sur la peinture*. C'est ainsi que l'éditeur juge l'écrivain. « Si l'on excepte les œuvres de *Vol-*

.. monument immortel du
.. de cet homme extraordi-
.. re, il n'a paru dans aucun
.. cle, et chez aucun peuple,
.. des matières d'art, de litté-
.. ure, de morale et de philoso-
phie, une collection qu'on
.. isse, je ne dis pas préférer,
.. is seulement comparer à celle-
.. Condillac et *Rousseau*, loués
.. ec exagération, et souvent sur
.. role, n'ont pas, suivant l'ex-
.. ession énergique de *Montaigne*,
.. s *reins assez fermes pour mar-*
cher front à front avec cet homme
.. *: ils ne vont que de loing après...*
Cette assertion paroîtra sans doute
.. rès-paradoxale et une espèce de
.. blasphème à plusieurs; mais avant
.. le prononcer, je les invite à lire,
.. avec attention, le *Prospectus* et
.. le projet d'une *Encyclopédie*, la
Lettre sur les Aveugles, celle *sur*
les Sourds, les *Principes sur la*
Matière et le Mouvement, l'*En-*
tretien d'un père avec ses enfans,
celui avec *la maréchale de Bro-*
glie, le *Supplément au Voyage de*
Bougainville, les trois volumes
des *Opinions des Philosophes*, la
Vie de Sénèque, les divers *Opus-*
cules, la plupart inédits, qui ter-
minent le second volume de cette
Vie, et les *Salons* de 1765 et
de 1767. Ce que ces divers ouvrages, tous écrits d'un style facile et quelquefois même un peu négligé, mais qui, dans ce simple appareil et cet abandon pittoresque, a toujours du mouvement, de l'élégance et de la grace, supposent d'études, d'instruction, de connoissances, d'imagination, de verve, de sagacité, de profondeur et d'étendue dans l'esprit, étonne d'autant plus qu'on a soi-même plus réfléchi sur les divers objets que *Diderot* a traités. C'est alors que, suivant d'un œil attentif et pénétrant, la marche rapide de cet homme de génie, on apperçoit l'espace immense qu'il a parcouru, les pas qu'il a fait faire à la raison, et la forte impulsion qu'il a donnée à son siècle. » Pour balancer cet éloge un peu trop exagéré, on peut lire le jugement trop sévère qu'a porté de son côté l'auteur des *Trois siècles*, sur *Diderot*.

I. DIDIER, (Saint) *Desiderius*, évêque de Langres, martyrisé vers 409, lorsque les Alains, les Suéves et les Vandales ravagèrent les Gaules. Il y a eu un autre DIDIER, évêque de Nantes, vers 451.

II. DIDIER, (Saint) natif d'Autun, succéda à *Virus*, en 596, dans l'archevêché de Vienne. *Brunehaut*, irritée de ce qu'il lui avoit reproché ses désordres, l'envoya en exil, le rappela croyant le gagner, et le trouvant inflexible, le fit assassiner l'an 607, sur les bords de la rivière de Chalarone, à sept lieues de Lyon. *St. Grégoire le Grand* lui avoit écrit trois Lettres. — Il est différent de ST. DIDIER, évêque de Cahors, dont nous avons plusieurs *Lettres* dans le *Canisius* de *Basnage* et dans la Bibliothèque des PP. Il mourut le 15 novembre 654.

III. DIDIER, dernier roi des Lombards, fut élu par cette nation après la mort d'*Astolphe*, en 756. Il étoit auparavant connétable de la couronne et duc de Toscane. Quelques-uns des principaux seigneurs invitèrent *Rachis*, qui avoit quitté le trône pour s'enfermer dans un cloître, à quitter son monastère. Il se laissa persuader. Pour écarter ce redoutable concurrent, *Didier* offrit au pape, de lui rendre les places envahies par *Astolphe*, et d'y ajouter le duché de Ferrare. L'accord

se fit, le pontife ayant ordonné à *Rachis* de rentrer dans son couvent, il promit d'appuyer l'élection de *Didier* par un corps de troupes Romaines. Celui-ci, jouant la reconnoissance, feignit d'abord de vouloir vivre en bonne intelligence avec les pontifes de Rome; mais, peu de tems après, il commença les mêmes hostilités que ses prédécesseurs. Il ravagea la Pentapole, fit prisonnier le duc de Spolète, et chassa celui de Bénévent, parce qu'ils étoient liés avec l'évêque de Rome, soutenu du roi de France. Il ne s'abstint d'en venir aux armes avec celui-ci, que par le sentiment de sa foiblesse. La reine *Berthe*, femme de *Pepin*, ayant voulu marier son fils CHARLES, depuis surnommé *le Grand*, avec la fille du roi des Lombards, le pape *Etienne III* craignit que cette alliance ne fût contraire à ses intérêts temporels. Il fit tous ses efforts pour en détourner *Charles*; il lui peignit les Lombards comme une nation infame, dont la race des lépreux avoit tiré son origine; il voulut lui prouver par l'Écriture qu'un tel mariage étoit illicite. *Berthe*, loin d'avoir égard à ces déclamations, alla demander elle-même la fille de *Didier*, et l'amena en France où les noces furent célébrées l'année d'après la mort de *Pepin*, en 769. Cette union ne fut pas heureuse. *Charles*, ennuyé d'avoir une femme toujours malade, et qui ne lui donnoit point d'enfans, la renvoya en Lombardie la seconde année de son mariage. *Didier* sentit vivement cet affront, et commença à s'en venger sur le pape. Après avoir repris plusieurs villes de l'exarcat, il s'avança du côté de Rome, sous prétexte d'aller visiter le tombeau des Apôtres, et ravagea tous les environs. *Adrien*, qui étoit alo[rs sur] le siége de St. Pierre, eut rec[ours] au roi de France, qui vola à [son] secours. *Didier*, assiégé dans [Pa]vie, se rendit prisonnier l'an [774,] à *Charlemagne*, qui le fit e[nfer]mer avec sa femme et ses e[nfans] dans l'abbaye de Corbie. Il n'y [eut] qu'un seul de ses fils qui éch[appa] aux malheurs de sa famille. [Il se] sauva à Constantinople, où il [fut] revêtu de la dignité de patr[ice.] C'est ainsi que fut éteint, en It[alie,] le royaume des Lombards, ap[rès] avoir duré 206 ans.

IV. DIDIER LOMBARD, doc[]teur de Sorbonne au 13e siècle, écrivit avec *Guillaume de Saint-Amour*, contre les ordres Mendians, qui, pour cette raison, l'ont mis au rang des hérétiques.

V. DIDIER-JULIEN, *Didius-Julianus*, empereur Romain, naquit l'an 133, à Milan, d'une famille illustre. Il étoit petit fils de *Salvius-Julius*, habile jurisconsulte, qui fut deux fois consul et préfet de Rome. *Didier* obtint à prix d'argent l'empire, mis à l'encan après la mort de *Pertinax*, l'an 193; mais, à la nouvelle de l'élection de *Sévère*, il fut mis à mort, le 29 septembre, par ordre du sénat, dans son palais, à 60 ans, après un règne de 66 jours. Telle fut la fin d'un vieillard ambitieux, qui, croyant acheter sa fortune, acheta sa mort. La plupart des historiens n'en font pas un portrait avantageux. Il étoit d'une avarice si sordide, qu'il ne se nourrissoit que d'herbes et de légumes. Cependant si *Dion* doit en être cru, cet empereur de quelques heures, trouva trop chétif et trop mesquin le souper qui avoit été préparé pour *Pertinax*, et il y substitua un festin également somptueux et délicat; il y joua

dés, selon le même historien, dant que le cadavre de son décesseur étoit encore dans le lais, et il se donna le divertissement de la comédie. *Spartien* [illegible]te ce récit, comme fondé uniquement sur des bruits malignement répandus par les ennemis [de] *Didier*. Il soutient que le nouveau prince ne mangea qu'après [qu]e le corps de *Pertinax* eut été enseveli; que son repas fut fort triste, et qu'il passa la nuit, non en veilles de divertissemens et de débauches, mais occupé des embarras de sa position, et des mesures qu'il devoit prendre. Il faut avouer que cette dernière façon de raconter les choses, dit *Crevier*, a bien plus de vraisemblance; et *Dion* paroît trop prévenu contre *Didier-Julien*, avec qui il avoit eu des démêlés; au lieu que *Spartien*, qui écrivoit cent ans après, n'avoit aucun intérêt à favoriser ce malheureux prince: enfin, la circonspection dont usa *Didier* à l'égard de la mémoire de *Pertinax*, ne porte pas à croire qu'il ait voulu lui insulter le jour de sa mort. Il se fit une loi de n'en parler jamais en public, soit en bien, soit en mal. La crainte des soldats ne lui permettoit pas les éloges, Les censures et les invectives leur auroient fait plaisir; et il s'en abstint, par respect pour sa vertu. *Voyez* SCANTILLA.

VI. DIDIER, (Guillaume de SAINT-) poëte du 12e siècle, né au château de Veillac, dans l'évêché du Puy, mit les *Fables* d'*Ésope* en rimes de son pays. Il se fit connoître par d'autres ouvrages, entr'autres par un *Traité des Songes*, dans lequel il donne des règles pour n'en avoir que d'agréables. Ces règles se bornent à celles de vivre sobrement, à ne point surcharger l'estomac d'alimens, pour qu'ils ne portent point à la tête des vapeurs grossières et des idées tristes. *Nostradamus* dit: qu'il aima d'amour *Adélaïde de Claustra*, sœur du dauphin d'Auvergne, et femme du vicomte de Polignac. Cet historien fait mourir *Saint-Didier* en 1185. Il nous est resté quinze pièces de ce poëte. — Son fils *Gausserand* fut un troubadour distingué comme son père; il prit pour dame de ses pensées *Béatrix*, comtesse de Viennois, femme de *Gigues-André*, dauphin de Vienne, mort en 1237.

VII. DIDIER, (Saint) *Voy.* LIMOJON.

DIDIER DE LA COUR. *Voyez* COUR (Dom Didier de la)

DIDON, *ou* ÉLISE, reine et fondatrice de Carthage, étoit fille de *Bélus*, roi des Tyriens. Elle fut mariée fort jeune à *Sichée*, prêtre d'*Hercule*, qui possédoit de grands biens, et que *Pygmalion*, frère de *Didon*, égorgea aux pieds des autels, pour s'emparer de ses trésors. La princesse, avertie en songe par l'ombre de son mari de ce qui s'étoit passé, se saisit elle-même des trésors de *Sichée*, et les fit porter dans un vaisseau où elle s'embarqua promptement avec tous ceux qui fuyoient la cruauté du tyran. Les vents la portèrent sur la côte d'Afrique appelée *Zeugitane*, où regnoit *Jarbas*, roi de Gétulie, qui s'opposa à son établissement sur ses terres. Mais *Didon* ne lui ayant demandé à acheter qu'autant de terrain qu'elle pourroit en entourer avec la peau d'un bœuf, le roi y consentit, et le lui accorda. Alors la princesse découpa ce cuir en bandes si déliées et si longues, qu'elle entoura un espace assez

considérable pour y bâtir la ville de Carthage, avec une citadelle appelée *Byrsa*, qui signifie cuir ou peau. Quand la ville fut achevée, le roi *Jarbas* demanda *Didon* en mariage; mais elle le refusa si constamment, que ce prince, piqué de son refus, résolut de l'y forcer par les armes. Il marcha donc à la tête d'une armée contre Carthage. *Didon* aima mieux se donner la mort que de violer les promesses qu'elle avoit faites à son premier mari. *Virgile* a inventé la fable de l'arrivée d'*Enée* à Carthage, où il lui fait épouser *Didon*, qu'il abandonne peu après, par ordre de Jupiter; ce qui oblige cette reine infortunée à se poignarder de désespoir sur un bûcher, vers l'an 890 avant J. C. Rien n'est plus fabuleux et plus contraire à la vérité historique, que l'aventure de *Didon* avec *Enée*, imaginée par *Virgile*. Il est certain que cette princesse ne vint au monde que 300 ans après le prince Troyen. Peut-être que le poëte Latin sentit cette erreur de chronologie; mais il aima mieux se la permettre que de priver son poëme d'un épisode si agréable et si intéressant pour les Romains. On y trouve l'origine de la haine qui se forma entre Rome et Carthage, dès le berceau de ces deux villes.

DIDIUS-JULIANUS, *Voyez* DIDIER-JULIEN.

DIDOT le jeune, (N.) célèbre imprimeur de Paris, fils d'*Ambroise Didot*, qui a commencé dans l'imprimerie la réputation de son nom, a publié plusieurs éditions, aussi remarquables par la correction du texte que par la beauté des caractères. On distingue sur-tout celles de la *Jérusalem délivrée*, du *Traité des Délits et des Peines*, en italien, imp[illegible] sur du papier d'Annonai; [illegible] *Œuvres de Rousseau*, in-4.° D[illegible] le jeune est mort depuis peu, [illegible]sant un frère et un fils qui m[illegible]chent dignement sur ses traces.

DIDYME, *Voyez* I. THOM[illegible]

I. DIDYME d'Alexandrie, s[illegible] nommé *Chalcentrée* ou *Entrai[illegible] d'airain*, à cause de son amo[illegible] pour l'étude que rien ne fatigu[illegible] laissa, suivant *Sénèque*, jusq[illegible] 4000 *Traités*. On juge bien qu'[illegible] ne pouvoient pas être fort corrects, ni bien longs. Les anciens ont négligé de nous en donner le catalogue. Ç'auroit été pour eux un grand travail, qui d'ailleurs n'eût pas été utile pour nous. L'auteur lui-même étoit souvent embarrassé à répondre sur quelle matière il avoit travaillé. Ce compilateur infatigable étoit un terrible censeur. Le style de *Cicéron*, tout admirable qu'il est, ne fut pas à l'abri de sa critique; mais *Ciceron* a subsisté, et qui connoît *Didyme?*

II. DIDYME d'Alexandrie, quoique aveugle dès l'âge de cinq ans, ne laissa pas d'acquérir de vastes connoissances, en se faisant lire les écrivains sacrés et profanes. On prétend même qu'il pénétra dans les mathématiques, qui semblent demander l'usage de la vue. Il s'adonna particulièrement à la Théologie. La chaire de l'école d'Alexandrie lui fut confiée, comme au plus digne. *St Jerôme*, *Ruffin*, *Pallade*, *Isidore*, et plusieurs autres hommes célèbres, furent ses disciples. Leur maître mourut en 395, à 85 ans. De tous ses ouvrages, il ne nous reste que son *Traité du St-Esprit*, traduit en latin par *St. Jerôme*. L'attachement de *Didyme* au sentiment

Origène, dont il avoit commenté le livre des *Principes*, le fit condamner après sa mort par le cinquième concile général. Cet attachement avoit indisposé *St. Jerôme* contre lui, et il faut convenir que ce n'étoit pas tout-à-fait sans raison. Il paroît que c'est dans l'école d'Alexandrie que se sont formés ceux qui ont été les auteurs des grandes hérésies, qui ont causé de si terribles ébranlemens à l'église Grecque pendant le 4e et le 5e siècles. Les ouvrages d'*Origène*, qui y étoient admirés, y répandirent un poison subtil, dont plusieurs furent infectés. D'ailleurs, la possession où étoit cette école, d'être regardée comme un oracle que l'on consultoit de tous côtés, engageoit ceux qui en étoient les docteurs, à beaucoup étudier *Aristote* et *Platon*; à creuser la métaphysique, pour être en état de satisfaire les philosophes et tous les savans qui proposoient des difficultés sur les vérités de la religion. On eût épargné à l'Église une infinité de maux, si l'on se fût persuadé que les véritables sources de la métaphysique sont dans l'Écriture, et non dans *Platon*.

DIÉ, (Saint) *Déodatus*, évêque de Nevers en 655, quitta son siége, et se retira dans les montagnes de Vosges, pour s'y consacrer à la prière et à la méditation. Il mourut vers 684. C'est lui qui a donné son nom à la ville de Saint-Dié, en Lorraine.

DIEGO, *Voyez* COUTO.

DIEMERBROEK, (Isbrand) né à Montfort, en Hollande, l'an 1609, mort à Utrecht en 1674, à 65 ans, professa l'Anatomie et la Médecine dans cette ville avec beaucoup de distinction. Ses ouvrages sont : I. *Quatre livres sur la Peste*, in-4°, insérés aussi dans un *Recueil de Traités de Médecine*, publiés à Genève en 1721, in-4.° L'auteur rapporte l'histoire de cette maladie funeste, confirmée par le raisonnement et l'expérience. II. Une *Histoire des maladies et des blessures qui se rencontrent rarement*. Divers autres *Ouvrages d'Anatomie et de Médecine*, recueillis à Utrecht, en 1685, in-fol., par *Timan Diemerbroek*, apothicaire d'Utrecht, fils de ce médecin. Ces ouvrages sont pleins de digressions ennuyeuses. Les figures des livres anatomiques ne sont pas exactes, et les observations manquent quelquefois de justesse et de vérité. Son *Anatomie*, traduite en françois par *Prost*, Lyon, 1727, 2 vol. in-4°, est peu estimée.

DIENERT (Alexandre-Denys) médecin de Meaux, mort en 1769, est auteur d'une *Introduction à la matière médicale*, 1765, in-12, et de quelques autres brochures sur des matières de médecine; la plus remarquable est une dissertation sur la prééminence réciproque du sang et de la lymphe, 1759, in-12.

DIEPENBECK, (Abraham) peintre, né à Bois-le-Duc, vers l'an 1607, étudia son art sous *Rubens*, et s'appliqua d'abord à travailler sur le verre. Il quitta ensuite ce genre, pour peindre à l'huile. *Diepenbeck* est moins connu par ses tableaux que par ses dessins, qui sont en très-grand nombre. On remarque dans ses ouvrages un génie heureux et facile : ses compositions sont gracieuses. Il avoit beaucoup d'intelligence du clair-obscur; son coloris est vigoureux. Le plus grand ouvrage qu'on ait publié

d'après ce maître, est le *Temple des Muses*. Il a beaucoup travaillé à des sujets de dévotion. C'est à lui que les graveurs de Flandre avoient recours pour des *vignettes*, des *thèses*, et de petites *images* à l'usage des écoles et des congrégations. Il mourut à Anvers en 1675, à 68 ans.

I. DIETERICH, (Jean-Conrad) né à Butzbach en Wétéravie, l'an 1612, mort professeur des langues à Giessen, en 1667, à 55 ans, se fit connoître par plusieurs ouvrages, entr'autres par ses *Antiquités du vieux et du nouveau Testament*, 1671, in-fol. semées d'une érudition profonde; et par un *Lexicon etymologicum Græcum*, estimé.

II. DIETERICH, (Jean-Georges) savant d'Allemagne, a donné les *Explications*, dans la langue de son pays, et en latin, des plantes gravées dans l'ouvrage intitulé : *Phytantoza Iconographia*, Ratisbonne 1737, 1745, 4 vol. in-folio, contenant 1025 planches enluminées. Les exemplaires sur grand papier en sont fort recherchés. — Il y a eu du même nom, un peintre mort à Dresde, vers 1770, qui imita assez bien la manière de *Reimbrand* et de *Polembourg*. Il excelloit dans les chûtes d'eau, l'écume des ondes, le touffu des arbres. On voit plusieurs de ses tableaux dans la galerie de Dresde. Il a beaucoup gravé à l'eau forte.

DIEU, (Louis de) professeur Protestant dans le collége Wallon de Leyde, né à Flessingue en 1590, mort en 1642, à 52 ans, étoit un savant consommé dans les langues orientales, et qui possédoit beaucoup d'autres langues anciennes et modernes. Son grand-père avoit été domestique de *Charles-Quint*, qui lui accorda des lettres de noblesse et qui lui donna des marques de bienveillance, quoiqu'il eût embrassé la réformation. Il laissa de savantes observations sur l'Écriture, sous le titre de *Critica Sacra*, Amsterdam 1693, in-fol. On y trouve l'éclaircissement d'un grand nombre de difficultés. II. *Historia Christi, persicè et latinè*, Leyde 1639, in-4°, curieuse et recherchée. Cet ouvrage est une traduction de la *Vie* de JÉSUS-CHRIST, écrite en persan par *Jérôme Xavier*, missionnaire Jésuite. III. *Grammatica linguarum Orientalium*, Francfort 1683, in-4°; et d'autres ouvrages théologiques. —On connoît encore de ce nom, *Antoine* DIEU, célèbre graveur, qui a travaillé d'après *le Brun*. On remarque son estampe du *Sauveur agonisant* dans le jardin des Oliviers.

I. DIEU-DONNÉ Ier, (DEUS-DEDIT) pape après *Boniface IV*, le 13 novembre 614, se signala par sa piété et par sa charité envers les malades. Il mourut en 617, après avoir fait éclater son savoir et ses vertus. C'est le premier pape dont on ait des bulles scellées en plomb.

II. DIEU-DONNÉ II, (A-DEO-DATUS) pape vertueux et prudent, succéda au pape *Vitalien*, en avril 672, et mourut le 17 juin 676. Il est le premier qui ait employé dans ses lettres la formule, *Salutem et Apostolicam benedictionem*.

DIGBY, (Kenelme) connu sous le nom de *Chevalier Digby*, étoit fils d'*Evérard Digby*, qui entra dans la conspiration des poudres contre *Jacques I*, et qui

ut écartelé en 1606, à 24 ans. Le fils étoit né en 1603, à Gothurst. Instruit par les malheurs du père, il donna tant de marques de fidélité à son prince, qu'il fut rétabli dans la jouissance de ses biens. *Charles I*, qui ne l'aima pas moins que *Jacques*, le fit gentilhomme de sa chambre, intendant-général de ses armées navales, et gouverneur de l'arsenal maritime de la Sainte-Trinité. Il se signala contre les Vénitiens, et fit plusieurs prises sur eux proche le port de Scanderoue. Les armes ne lui firent pas négliger les lettres. Il s'appliqua aux langues, à la politique, aux mathématiques, et sur-tout à la chimie. Ses études ne furent pas infructueuses. Il trouva d'excellens remèdes, qu'il donnoit gratuitement aux pauvres, et à toutes les autres personnes qui en avoient besoin. L'attachement de *Digby* à la famille royale ne se démentit point, même dans les malheurs qu'elle essuya. La reine veuve de *Charles I*, l'envoya deux fois en ambassade auprès du pape *Innocent X*. Il vit ses biens confisqués, sa personne bannie, sans se plaindre. Il se retira tranquillement en France, et ne retourna en Angleterre que lorsque *Charles II* eut été rétabli sur le trône. Il y mourut de la pierre le 11 mars 1665, à 60 ans. Il laissa trois fils; l'un d'eux eut deux filles. Les autres moururent sans postérité. On doit au chevalier *Digby* : I. Un *Traité sur l'immortalité de l'Ame*, publié pour la seconde fois, en anglois, l'an 1669, in-4°; traduit en latin et imprimé en 1664 à Francfort, in-8.° L'auteur avoit eu de longues conférences sur ce sujet important avec *Descartes*, et en avoit profité. II. *Dissertation sur la végétation des Plantes*, traduit de l'anglois en latin par *Dapper*, Amsterdam 1663, in-12; en françois par *Trehan*, Paris 1667, in-12. III. *Discours sur la poudre de Sympathie pour la guérison des plaies*; traduit en latin par *Laurent Strausius* : imprimé à Paris en 1658, puis en 1661; enfin en 1730, avec la *Dissertation* de *Charles de Dionis*, sur le *Ténia* ou *Ver plat*. IV. *Nouveaux secrets pour conserver la beauté des Dames et pour guérir diverses maladies*, *tirés des Mémoires du chevalier Digby*, 2 vol. in-8°, la Haie, 1715. L'un de ses secrets est de faire manger de la chair de vipère, pour entretenir la beauté. Si ses autres secrets sont du même genre, ce livre ne mérite pas grande attention.

I. DIGGES, (Léonard) géomètre Anglois, mort en 1574, a publié : I. Des *Pronostics* ruraux par le soleil, la lune et les étoiles, 1592, in-4.° On y croyoit de son temps. II. La *Manière de mesurer les pierres, les terres et les bois*, 1647, in-4° : ouvrage plus utile que le précédent.

II. DIGGES, (Thomas) fils du précédent, mort en 1595, suivit le même genre d'étude que son père, et est auteur d'une *Arithmétique militaire*, 1579, in-4°, et d'un traité intitulé : *Scalæ mathematicæ*, 1573, in-4.° — Son fils, *Dundley* DIGGES, mort le 8 mars 1639, abandonna l'étude des sciences abstraites pour suivre la carrière diplomatique, et fut nommé ambassadeur de *Jacques I* en Russie. On lui doit : I. *Lettre* sur le commerce, 1615, in-4.° II. *Le par-*

fait Ambassadeur, 1655, in-folio. C'est un recueil de lettres de *François Walsingham*, résident en France par les ordres de la reine *Elizabeth*.

DIGNA *ou* DUGNA, femme courageuse d'Aquilée en Italie, aima mieux se donner la mort, que de consentir à la perte de son honneur. Sa ville ayant été prise par *Attila*, roi des Huns, l'an de J. C. 452, ce prince voulut attenter à sa pudicité. Elle le pria de monter sur une galerie, feignant de lui vouloir communiquer quelque secret d'importance; mais aussitôt qu'elle se vit dans cet endroit qui donnoit sur une rivière, elle se jeta dedans, en criant à ce barbare : *Suis-moi, si tu veux me posséder !*

DILLEN, (Jean-Jacques) natif de Darmstadt en Allemagne, et professeur de botanique à Oxford, mourut en 1747. On a de lui : I. *Catalogus Plantarum circa Giessam sponte nascentium*, Francfort 1719, in-12. II. *Hortus Elthamensis*, 2 vol. in-folio, Londres 1732, avec un grand nombre de figures. III. *Historia Muscorum*, in-fol.

DILLON, (Arthur comte de) né à Braywick en Angleterre, passa au service de France, où il devint officier-général. Nommé député de la Martinique aux États-Généraux de 1789, il y embrassa le parti populaire, et s'opposa cependant avec chaleur à la liberté indéfinie des Noirs. En 1792, on lui donna le commandement de l'armée de Flandres; mais ayant, après la journée du 10 août, fait prêter de nouveau à ses troupes serment de fidélité au Roi, il fut destitué, puis employé sous les ordres de *Dumourier*. Prévoyant l'orage, qui se formoit contre les Modérés, il voulut passer aux isles en 1793, mais il n'en put obtenir la permission du comité de Salut public. Arrêté et enfermé au Luxembourg, il fut traduit au Tribunal révolutionnaire, malgré les efforts de *Camille Desmoulins* pour le sauver, et il fut envoyé à la mort le 5 avril 1794, à l'âge de 43 ans. — Son parent, *Théobald* DILLON, commandant un corps d'armée au service de la république Françoise en 1792, reçut ordre d'attaquer Tournai; mais ayant été battu par le général Autrichien d'*Happoncourt*, il fut massacré par ses soldats qui l'accusèrent de trahison.

DIMITRONICIUS, (Basile) général d'armée du grand duc de Moscovie, maltraita quelques officiers d'artillerie. Deux d'entr'eux prirent la fuite, et furent arrêtés sur les frontières de Lithuanie, et menés au grand-duc. Pour sauver leur vie, ils eurent recours à la calomnie, et dirent à ce prince que *Basile* avoit dessein de passer au service du roi de Pologne, et qu'il les avoit envoyés pour cela en Lithuanie. Le grand-duc, outré de colère, manda aussitôt le général; et malgré les protestations qu'il faisoit de son innocence, il lui fit souffrir de cruels tourmens. Ensuite il commanda qu'on le liât sur une jument aveugle, attachée à un chariot, et qu'on chassât cet animal dans la rivière. Le malheureux étant sur le bord de l'eau, le grand-duc lui dit à haute voix : que *puisqu'il avoit dessein d'aller trouver le Roi de Pologne, il y allât avec cet équipage.* Ainsi périt *Dimitronicius*,

quoique innocent. C'est une leçon pour les hommes en place, qui se croient des dieux, et qui se permettent de maltraiter leurs inférieurs sans ménagement.

DINA, fille de *Jacob* et de *Lia*, née vers l'an 1746 avant J. C., fut violée par *Sichem*, fils d'*Hémor*, roi de Salem, auquel sa beauté et sa grace à danser avoient inspiré une violente passion. *Siméon* et *Lévi*, frères de la belle outragée, pour venger sa honte, engagèrent *Sichem* à recevoir la circoncision avec son peuple, en lui faisant espérer de lui donner *Dina* en mariage. Ils profitèrent du temps auquel les Sichimites s'étoient fait circoncire, et que la plaie étoit encore fraîche, les massacrèrent tous et pillèrent leur ville.

DINARQUE, orateur Grec, fils de *Sostrate* et disciple de *Théophraste*, gagna beaucoup d'argent à composer des harangues, dans un temps où la ville d'Athènes étoit sans orateur. Accusé de s'être laissé corrompre par les présens des ennemis de la république, il prit la fuite, et ne revint que quinze ans après, vers l'an 340 avant J. C. De soixante-quatre *Harangues* qu'il avoit composées, il n'en reste plus que trois, dans la collection des orateurs anciens d'*Etienne*, 1575, in-folio; ou dans celle de Venise, 1513, 3 tomes in-folio.

DINOCRATE ou **DIOCLÈS**, de Macédoine, architecte, qui proposa à *Alexandre le Grand* de tailler le mont-Athos en la forme d'un homme tenant dans sa main gauche une ville, et dans la droite une coupe, qui recevroit les eaux de tous les fleuves qui découlent de cette montagne, pour les verser dans la mer. *Alexandre* ne crut pas qu'un pareil projet pût être exécuté, par la difficulté de nourrir les habitans de la ville; mais il retint l'architecte auprès de lui, pour bâtir Alexandrie. *Pline* assure qu'il acheva de rétablir le temple de *Diane* à Ephèse. Après avoir mis la dernière main à ce grand ouvrage, *Ptolomée-Philadelphe* lui ordonna d'élever un temple à la mémoire de sa femme *Arsinoé*. *Dinocrate* se proposoit de mettre à la voûte de ce monument une pierre d'aimant, à laquelle la statue de cette princesse auroit été suspendue. Il vouloit étonner le peuple par cette merveille, et l'obliger à adorer *Arsinoé* comme une déesse; mais *Ptolomée* et son architecte étant morts, ce dessein ne fut pas exécuté.

DINOSTRATE, géomètre ancien contemporain de *Platon*, fréquentoit l'école de ce philosophe, école célèbre par l'étude que l'on y faisoit de la géométrie. Il est un de ceux qui contribuèrent le plus aux progrès considérables qu'elle y fit. On le croit l'inventeur de la *Quadratrice*, ainsi nommée, parce que, si on pouvoit la décrire en entier, on auroit la quadrature du cercle.

DINOTH, (Richard) historien Protestant, né à Coutances, mort vers 1580, a laissé un ouvrage intitulé : *De bello civili Gallico*, écrit sans partialité.

DINOUART, (Antoine-Joseph-Toussaint) prêtre, Chanoine du chapitre de St-Benoît à Paris, de l'académie des Arcades de Rome, né d'une famille honnête à Amiens le 1er.

novembre 1715, mort à Paris le 23 avril 1786. Après avoir rempli les fonctions du ministère sacré dans sa patrie, il vint habiter la capitale pour se livrer aux travaux du cabinet. *Joly-de-Fleuri*, alors avocat-général, lui accorda son estime, sa confiance et sa protection. Il travailla d'abord au *Journal Chrétien*, sous l'abbé *Joannet*; et le zèle avec lequel il attaqua certains écrivains, et sur-tout *de Saint-Foix*, lui procura quelques désagrémens. Il avoit dénoncé ce dernier comme un incrédule qui ne cherchoit que l'occasion de glisser son poison dans ses ouvrages. L'auteur Breton, vif et bouillant, lui intenta un procès criminel, ainsi qu'à l'abbé *Joannet*. Cette petite querelle finit par une espèce de réparation que les deux Journalistes lui firent dans leur écrit périodique. L'abbé *Dinouart* travailla bientôt pour son compte; en octobre 1760 il commença son *Journal ecclésiastique*, ou *Bibliothèque des sciences ecclésiastiques*, qu'il a continué jusqu'à sa mort. Il avoit formé une correspondance étendue avec les curés de province, qui le consultoient sur les difficultés de leur ministère. Cette correspondance servit à faire valoir son *Journal*, qui étoit rempli d'ailleurs de solides instructions sur toutes les parties de la discipline, de la morale et de l'histoire ecclésiastique. Le rédacteur puisoit à la vérité, sans scrupule, presque tous ses articles dans des livres connus, sans y changer un seul mot; il a inséré, par exemple, dans son *Journal*, toute la partie ecclésiastique de l'*Histoire Ecclésiastique* de *Hardion*; mais les curés de campagne qui n'avoient pas ce livre et quelques autres, étoient charmés de le retrouver dans la compilation périodique de l'abbé *Dinouart*. D'autres critiques lui ont reproché de faire un alliage peu convenable de matières; d'annoncer, par exemple, dans la même feuille le *Baume de Geneviève* et des *Sermons à vendre*, pour les jeunes orateurs qui ne veulent pas se donner la peine d'en composer; mais en cela, l'abbé *Dinouart* ne cherchoit qu'à procurer des secours utiles, soit pour le corps, soit pour l'ame. Il avoit naturellement l'ame bonne et le cœur sensible. La grande vivacité de son caractère qui le jetoit quelquefois dans des emportemens passagers, qu'il condamnoit lui-même, lui donnoit aussi de l'activité pour obliger, et il n'en laissoit pas échapper les occasions. On a de lui : I. L'*Embryologie sacrée*, traduite du latin de *Cangiamila*, in-12. II. Une *Traduction* de la *Sarcotis* de *Masénius*. III. Des *Hymnes* latines. IV. Le *Manuel des Pasteurs*, 3 volumes in-12. Ouvrage très-utile pour l'exercice des fonctions pastorales. V. La *Rhétorique du Prédicateur*, ou *Traité de l'éloquence du corps*, in-12, dont le style n'est pas le principal mérite. En général, il écrivoit d'une manière diffuse, lâche et incorrecte, en prose comme en vers; car il se mêloit d'être poëte françois et latin.

DINUS, natif de Mugello, bourg de Toscane, jurisconsulte et professeur en droit à Bologne, florissoit sur la fin du 13e siècle. Il passoit pour le premier jurisconsulte de son temps, par le talent de la parole, la vivacité de son esprit, et la netteté de

son style. Le pape *Boniface VIII* le fit travailler à la compilation du quatrième livre des Décrétales, appelé *le Sexte.* Ce jurisconsulte mourut à Bologne en 1303, du chagrin de n'avoir pas été honoré de la pourpre Romaine. Il est auteur de plusieurs ouvrages sur le droit civil : I. D'un *Commentarium in regulas Juris pontificii*, in-8.° *Cynos*, son disciple, assure qu'il contient les principes choisis de cette science; et, si l'on en croit *Alciat*, c'est un livre qui mérite d'être appris mot à mot. Mais ceux qui savent que *Charles du Moulin*, en le commentant, y a corrigé une infinité de fautes, verront que ces éloges ont besoin d'être réduits. II. *De Glossis contrariis*, 2 vol. in-folio, dans lesquels il s'est glissé aussi beaucoup d'erreurs, etc.

I. DIOCLÈS, héros révéré chez les Mégariens, qui célébroient en son honneur des jeux nommés *Dioclès* ou *Diocléides.*

II. DIOCLÈS, géomètre connu par la courbe, appelée *Cycloïde*, qu'il imagina pour la solution du problême des deux moyennes proportionnelles, florissoit avant le 5e siècle. — *Voyez* ÉPICURE.

III. DIOCLÈS, *Voy.* DINOCRATE.

IV. DIOCLÈS, fut un de ceux que la Déesse des moissons commit pour présider à la célébration de ses mystères. L'historien *Pausanias*, dans une citation tirée d'*Homère*, nous le fait connoître comme très-habile à conduire les chevaux.

DIOCLÉTIEN, (*Caïus-Valérianus Dioclétianus*) dont le nom primitif étoit *Dioclès*, naquit à Dioclée dans la Dalmatie, l'an 245. Les uns disent qu'il étoit fils d'un greffier; d'autres, qu'il avoit été esclave. Ce qu'il y a de sûr, c'est que sa famille étoit fort obscure. Il commença par être soldat, et parvint, par degrés, à la place de général. Il avoit le commandement des officiers du palais, lorsqu'il fut élevé à l'empire l'an 284, après l'assassinat de *Numérien*. On dit qu'il tua, de sa propre main, *Aper*, meurtrier de ce prince, pour accomplir la prédiction qu'une Druide lui avoit faite, qu'il seroit empereur si-tôt qu'il auroit lui-même immolé *Aper*. Comme ce mot signifie en latin *sanglier*, il tuoit auparavant tous les sangliers qu'il rencontroit ; mais lorsqu'il eut donné la mort à *Aper*, il dit à *Maximien-Hercule*, à qui il avoit confié cette prophétie : *Voilà la prédiction de la Druide accomplie !* Ce *Maximien-Hercule* étoit son ami. Ils avoient été simples soldats dans la même compagnie ; il partagea avec lui l'empire l'an 286. Ils avoient toujours été fort unis, avant de régner ensemble : ils le furent encore plus étroitement lorsqu'ils régnèrent ; et, quoiqu'ils ne fussent pas parens, on les appeloit frères. L'an 292 fut marqué par la défaite d'*Achillée. Voyez* ce mot. Il créa, la même année, deux nouveaux Césars, *Constance - Chlore* et *Galère-Maximien*. Cette multiplication d'empereurs ruina l'empire, parce que, chacun d'eux voulant avoir autant d'officiers et de soldats que ses collègues, on fut obligé d'augmenter considérablement les impôts. Ce fut *Galère* qui inspira à *Dioclétien* sa haine pour le Christianisme. Il l'avoit aimé pendant plusieurs

années, à ce qu'assure *Eusèbe;* il changea tout-à-coup de sentiment. Ses collègues eurent ordre de condamner aux supplices, chacun dans leur département, tous ceux qui professoient la religion Chrétienne, et de faire démolir les églises, de brûler leurs livres, de vendre comme des esclaves les moindres d'entre eux, et d'exposer les plus distingués à des ignominies publiques. Cette persécution, la dernière avant *Constantin*, commença la 19ᵉ année du règne de *Dioclétien*, c'est-à-dire l'an 303 de J. C., et 239 ans après la première sous *Néron* : elle dura dix ans, tant sous cet empereur, que sous ses successeurs. Le nombre des martyrs fut si grand, que les ennemis du Christianisme crurent lui avoir donné le coup mortel, et s'en vantèrent dans une inscription qui portoit : *Qu'ils avoient aboli le nom et la superstition des Chrétiens, et rétabli l'ancien culte des dieux.* Pour se vanter d'une pareille chose, il falloit qu'on eût fait périr bien des fidelles. Comment donc un auteur célèbre a-t-il osé dire : *Qu'il n'est pas vrai que les provinces furent inondées de sang, comme on se l'imagine?* Cela n'est, malheureusement, que trop vrai. Mais, loin que la persécution accélérât la ruine du Christianisme, elle ne servit qu'à faire triompher la religion. On peut certainement avouer que *Dioclétien* fut un persécuteur, en rendant justice d'ailleurs à ses bonnes qualités. C'est ce qu'a fait *Crevier,* qui en trace ce portrait impartial et fidelle : « A tout prendre, dit-il, ce fut un grand prince; génie élevé, étendu, sachant se faire obéir et même respecter de ceux de qui il ne pouvoit exiger une entière obéissance; ferme dans ses projets, et prenant les plus justes mesures pour l'exécution; actif et toujours en mouvement; soigneux de placer le mérite, et d'éloigner de sa personne les hommes vicieux; attentif à entretenir l'abondance dans la capitale, dans les armées, dans tout l'empire. Mais, avec tant de qualités dignes d'estime, il connut peu l'art de se rendre aimable; et quoiqu'il se fît une gloire d'imiter *Marc-Aurèle*, il s'en fallut beaucoup qu'il représentât sa bonté. Outre la persécution cruelle qu'il ordonna contre les Chrétiens, en général son gouvernement fut dur et tendant à fouler les peuples. Toute l'histoire lui a reproché la hauteur, le faste, l'arrogance. Sa prudence même dégénéroit en finesse, et inspiroit la défiance et les soupçons. On a remarqué que son commerce étoit peu sûr, et que ceux qu'il appeloit ses amis, ne pouvoient pas compter sur une affection véritable et sincère de sa part. Son caractère ressembloit beaucoup à celui d'*Auguste* : l'un et l'autre, ils rapportoient tout à eux-mêmes, et ils ne furent vertueux que par intérêt. Mais la modestie et la douceur établissent une différence bien avantageuse en faveur du fondateur de la monarchie des Césars, par-dessus le prince que je lui compare. En ce qui regarde la guerre, le parallèle ne se dément point. Ils ne l'aimèrent ni l'un ni l'autre; il n'y excellèrent point, quoique l'on ne puisse pas dire qu'ils y fussent ignorans, ni qu'ils manquassent de courage dans les occasions qui en demandoient. Tous deux ils suppléèrent à ce qu'ils sentoient que l'on pouvoit desirer en eux à

cet égard, par le choix de bons et habiles lieutenans ou associés. *Dioclétien* n'avoit l'esprit nullement cultivé ; et je ne vois rien qui nous invite à croire qu'il ait favorisé et protégé les lettres qu'il ignoroit. » On lui a reproché d'avoir le premier introduit l'usage de se faire baiser les pieds. Tel fut ce prince jusqu'au temps de son abdication. Le 13 décembre 304, *Dioclétien*, attaqué d'une maladie lente, tomba dans une si grande foiblesse, qu'on le crut mort. Il revint ; mais son esprit, totalement affoibli, n'eut plus que des lueurs de raison. Cet affoiblissement, joint aux vexations de *Maximien-Galère*, l'obligea de se dépouiller de la pourpre impériale dans Nicomédie, l'an 305 de J. C. Ayant recouvré sa santé, il vécut encore neuf ans, dans sa retraite de Salone, que quelques-uns ont cru être sa patrie. Il s'amusoit à cultiver ses jardins et ses vergers, disant à ses amis « qu'il n'avoit commencé à vivre que du jour de sa renonciation. » On ajoute même que *Maximien* ayant voulu l'engager à remonter sur son trône, il répondit : *Le trône ne vaut pas la tranquillité de ma vie ; je prends plus de plaisir à cultiver mon jardin, que je n'en ai eu autrefois à gouverner la terre.* Les réflexions de sa retraite furent d'un homme sage. *Un roi*, disoit-il, *ne voit jamais la vérité de ses yeux. Il est obligé de se fier aux yeux des autres, et il est presque toujours trompé. On le porte à combler de faveurs ceux qui mériteroient des châtimens, et à punir ceux qu'il devroit récompenser. Malgré la droiture de ses intentions, le meilleur des princes se trouve toujours le jouet de ceux qui lui dérobent la vérité ; il est trahi et vendu par eux : Bonus, cautus, optimus venditur imperator.* Il est vrai que cette vie dut être fort douce pour lui, tant que les Césars, qui lui devoient la pourpre, vécurent, parce qu'ils lui marquoient la plus grande déférence. Mais, lorsque *Constantin* et *Licinius* furent seuls maîtres dans l'occident, *Dioclétien* ne dut pas trouver tant de plaisir à cultiver son jardin. Le premier venoit de faire mourir *Maximien* et *Maxence* son fils, que *Dioclétien* avoit toujours aimés. *Constantin* lui écrivit même pour lui reprocher cette amitié, et le vieillard intimidé résolut, dit-on, de finir sa vie en se refusant les alimens. D'autres attribuent sa mort au chagrin que lui causa la nouvelle des mauvais traitemens que *Maximin* exerça contre *Prisca* son épouse et *Valéria* sa fille. L'affliction le jeta dans une maladie de langueur, qui affoiblit sa tête et abrégea ses jours. Il mourut en effet l'an 314 de J. C., à 68 ans. Son règne fut marqué par quelques lois intéressantes, et par les édifices superbes dont il embellit plusieurs villes de l'empire, surtout Rome, Milan, Nicomédie et Carthage. Mais ses dépenses en bâtimens furent un peu onéreuses au peuple, et sa magnificence fastueuse produisit des effets pernicieux. Ses successeurs *Galère-Maximien*, *Maximin Daïa* et *Maxence*, imitant sa vanité, sans avoir ses vertus, voulurent à son exemple qu'on les traitât d'*Eternels*, qu'on se prosternât devant leurs statues comme devant celles des dieux. C'est depuis *Dioclétien* que l'empire, épuisé de plus en plus,

commença de tomber dans une décadence trop réelle. Écoutons sur ce sujet intéressant l'abbé *de Condillac :* « Depuis *Auguste* jusqu'à *Marc-Aurèle*, dit ce sage écrivain, les Romains se soutinrent sous les bons empereurs, par leurs propres forces bien ménagées; et sous les mauvais, par l'habitude où l'on étoit de les craindre : on les redoutoit, moins parce qu'ils pouvoient vaincre, que parce qu'on se souvenoit de leurs victoires. Depuis *Marc-Aurèle* jusqu'à *Dioclétien*, tout concouroit à leur ruine; les plus grands succès furent sans fruit; il ne leur resta que la gloire de se défendre, et ils se ruinoient par leurs victoires. Les guerres civiles et les guerres étrangères concouroient à dépeupler les provinces; les dévastations des barbares les appauvrissoient; les abus qu'on pallioit par intervalles, et qui se reproduisoient avec plus de violence, augmentoient continuellement les désordres; et les impôts, qui se multiplioient d'autant plus qu'il restoit moins de ressources, achevoient de mettre le comble à la misère. Sous *Dioclétien*, quatre princes et quatre grandes armées furent un surcroît de charges que l'état ne pouvoit supporter qu'en s'épuisant. C'est néanmoins dans ces circonstances que le faste Asiatique s'introduisit à la cour des empereurs : faste qui coûta quelquefois aux peuples autant que l'entretien même des armées. Alors Rome cessa d'être le centre des richesses de l'empire, parce que les empereurs n'y vinrent presque plus; elle s'appauvrissoit donc sensiblement, et cependant on continua d'assujettir l'Italie aux mêmes impositions qu'elle payoit auparava[nt]. Enfin l'empire dont les riches[ses] s'épuisoient, manquoit enco[re] de bras pour le défendre. Com[me] avant *Dioclétien* la condition d[es] soldats étoit la plus heureuse; depuis que les armées disposoie[nt] de la dignité impériale, et qu[e] prendre le parti des armes, c'ét[oit] changer sa qualité d'esclave e[n] celle d'oppresseur et de tyran, l'empire trouvoit toujours à sa disposition plus de milices qu'il n'en avoit besoin. Mais lorsque ce prince eut accoutumé les légions à l'obéissance, les armées n'étant plus en état de déposer les empereurs, de piller les peuples, et de se faire donner arbitrairement des gratifications, le sort des soldats ne fut plus envié, et personne ne voulut plus porter les armes. » Les empereurs ayant été réduits à prendre des Barbares à leur solde, ces Barbares sentirent bientôt qu'ils faisoient toute la force de l'empire, et, de vils mercenaires qu'ils étoient d'abord, ils voulurent devenir maîtres; et dès-lors tout fut perdu. *L'Ere de Dioclétien* ou *des Martyrs*, qui a été longtemps en usage dans l'église, et qui l'est encore chez les Cophtes et les Abyssins, commence le 29 août de l'an 284. On a gravé les *Bains* qu'il fit bâtir, en 1558, in-folio. On les trouve aussi dans le *Trésor d'Antiquités* de *du Boulai*, in-fol.

DIOCLEUS, descendant d'*Alphée*, gouvernoit Pharès, où abordèrent *Télémaque* et *Pisistrate* fils de *Nestor*, auxquels il fit une pompeuse réception.

DIOCRE, (Raimond) nom d'un chanoine de Notre-Dame de Paris, qu'on crut mort en odeur de sainteté l'an 1084. On a

conté

sté sur lui un miracle, contredit avec raison par les meilleurs critiques. Son corps ayant été apporté, dit-on, dans le chœur de son église, il leva la tête hors du cercueil, à ces mots de la IVe leçon de l'office des morts : *Responde mihi, etc.* et cria tout haut, par trois différentes fois : *Justo* DEI *judicio accusatus sum... Judicatus sum... condemnatus sum.* On ajoute que ce miracle fut la cause de la retraite de St. BRUNO. *Gerson* est le premier qui en ait fait mention, mais comme d'une histoire douteuse. *Voyez* la Dissertation de *Launoi* : *De verâ causâ secessûs Sti* BRUNONIS *in Eremum.*

DIODATI, (Jean) ministre, professeur de théologie à Genève, né à Lucques en 1579, mourut à Genève en 1652, à 73 ans. On a de lui : I. Une *Traduction de la Bible en italien*, publiée, pour la première fois, en 1607, à Genève, avec des notes ; et réimprimée en 1641, in-folio, dans la même ville. C'est plutôt une paraphrase qu'une traduction. Ses notes approchent plus des méditations d'un théologien, que des réflexions d'un bon critique. II. Une *Traduction de la Bible en françois*, in-folio, à Genève, en 1664, écrite d'un style barbare. III. Une *Version françoise de l'Histoire du Concile de Trente*, par *Fra-Paolo* ; aussi mal écrite que sa Bible, mais assez exacte. *Diodati* avoit été député au fameux synode de Dordrecht, en 1618 ; et lorsqu'il apprit la malheureuse fin de *Barneveldt*, avocat-général de Hollande, il dit que *les canons du synode de Dordrecht avoient emporté la tête de l'Avocat de Hollande ;* et ce jeu de mots renfermoit une vérité.

DIODE, (N.) de l'académie de Marseille, n'est connu que par une comédie intitulée : *La fausse Prévention.* Il est mort vers l'an 1760.

I. DIODORE de SICILE, ainsi appelé, parce qu'il étoit d'Agyre, ville de Sicile, écrivoit sous *Jules César* et sous *Auguste.* On a de lui une *Bibliothèque historique*, fruit de 30 ans de recherches. On assure qu'il avoit été lui-même voir les lieux dont il avoit à parler ; et le long séjour qu'il fit à Rome, lui donna le moyen de faire des recherches utiles dans les bibliothèques. Son ouvrage étoit divisé en quarante livres, dont il ne nous reste que quinze, avec quelques fragmens. Il comprenoit l'histoire de presque tous les peuples de la terre, Egyptiens, Syriens, Mèdes, Perses, Grecs, Romains, Carthaginois. Son style n'est ni élégant, ni orné, il est simple, clair, intelligible ; et cette simplicité n'a rien de bas ni de rampant. Prolixe dans les détails frivoles et fabuleux, il glisse sur les affaires importantes. Mais comme il avoit beaucoup compilé, son *Histoire* présente de temps en temps des faits curieux ; et on doit beaucoup regretter la perte de ses autres livres, qui auroient jeté de la lumière sur l'histoire ancienne. *Diodore* n'approuve pas qu'on interrompe le fil de l'histoire par de fréquentes et de longues harangues. Il n'en rejette pourtant pas entièrement l'usage, et croit qu'on peut les employer fort à propos, quand l'importance de la matière semble le demander. Après la défaite de *Nicias*, on délibéra dans l'assemblée de Syracuse quel traitement on devoit faire aux prisonniers Athéniens.

Diodore rapporte les harangues des deux orateurs, qui sont longues et fort belles, sur-tout la première. On ne doit pas compter absolument sur les dates de chronologie, ni sur les noms, soit des archontes d'Athènes, soit des tribuns et consuls de Rome, où il s'est glissé plusieurs fautes. Cette histoire offre, de temps en temps des réflexions fort sensées et fort judicieuses. *Diodore* a sur-tout grand soin de rapporter les succès des guerres et des antres entreprises, non au hasard, ou à une fortune aveugle, comme le font plusieurs historiens, mais à une sagesse et à une providence qui préside à tous les événemens. Cet historien a été traduit en latin, en partie, par *le Pogge*, et en françois, par l'abbé *Terrasson. Voy.* TERRASSON. On prétend que celui-ci n'entreprit cette *traduction*, qui forme 7 vol. in-12, que pour prouver combien les admirateurs des anciens sont aveugles. Ce n'est pas plaider de bonne foi la cause des modernes, que de croire leur assurer la supériorité, en les opposant à *Diodore* de Sicile, historien un peu crédule et écrivain du second ordre, mais cependant nécessaire pour l'histoire ancienne. C'est *Homère* qu'il faut comparer à *Milton; Démosthène* à *Bossuet; Tacite* à *Guichardin*, ou peut-être à personne; *Sénèque* à *Montaigne; Archimède* à *Newton; Aristoste* à *Descartes; Platon* et *Lucrèce* au chancelier *Bacon*. Pour lors, le procès des anciens et des modernes ne sera plus si facile à juger. Nous avons dit que *Diodore* de Sicile étoit crédule; en faut-il d'autre preuve que sa *description de l'isle de Pancaie*, où l'on voit des allées d'arbres odoriférans à perte de vue; des fontaines qui forment une infinité de canaux bordés de fleurs; des oiseaux inconnus par-tout ailleurs, qui chantent sous d'éternels ombrages; un temple de marbre de 4000 pieds de longueur, etc. etc. La première édition latine de *Diodore* est de Milan, 1472, in-folio. Les meilleures du texte sont celle de *Henri Etienne*, en grec, 1559, parfaitement imprimée; et celle de *Veisseling*, Amsterdam, en grec et en latin, avec les remarques de différens auteurs, les variantes, et tous les fragmens de l'historien Grec, 1746, 2 vol. in-folio. On estime aussi celle qui a été donnée par *L. Rhodeman*, Hanau, *Wechel*, in-folio, 2 vol., 1604.

II. DIODORE d'Antioche, prêtre de cette église, et ensuite évêque de Tharse, fut disciple de *Sylvain*, et maître de *St. Jean-Chrysostôme*, de *St. Basile*, et de *St. Athanase*. Ces saints donnent de grands éloges à ses vertus et à son zèle pour la foi: éloges qui ont été confirmés par le premier concile de Constantinople. *St. Cyrille*, au contraire, l'appelle l'ennemi de la gloire de J. C., et le regarde comme le précurseur de *Nestorius;* mais ce jugement ne paroît pas fondé. *Diodore* fut un des premiers commentateurs qui s'attachèrent à la lettre de l'Écriture, sans s'amuser à l'allégorie; mais il ne nous reste de ses ouvrages que des fragmens, dans les *Chaînes des Pères Grecs*. C'est une petite perte, s'il est vrai, comme on l'a dit, qu'il poussa l'amour pour le sens littéral, jusqu'à détruire les prophéties sur J. C.

DIODOTE, *Voy.* TRYPHON.

I. DIOGÈNE, d'Apollonie dans l'isle de Crête, se distingua

rmi les philosophes qui fleu- ent en Ionie, avant que *Socrate* ilosophât à Athènes. Il fut dis- ple et successeur d'*Anaximènes*, ns l'école d'Ionie. Il rectifia un eu le sentiment de son maître uchant la cause première. Il connut, comme lui, que l'air toit la matière de tous les êtres; ais il attribua ce principe pri- itif à une vertu divine. On pré- end qu'il fut le premier qui ob- serva la condensation et la raré- faction de l'air. Il florissoit vers 500 avant J. C. On dit que c'é- toit un esprit souple et adroit, susceptible de toutes les formes. Il étoit souvent appelé à la cour des princes qui régnoient dans l'Asie mineure, et qui profitoient de ses lumières, soit pour établir de nouvelles lois, soit pour ré- diger par écrit des traités de paix ou d'alliance.

II. DIOGÈNE *le Cynique*, né à Sinope, ville du Pont, fut chassé de sa patrie pour crime de fausse monnoie. Son père, qui étoit banquier, fut banni pour le même crime. De faux mon- noyeur, il devint Cynique : son châtiment fit naître sa philoso- phie. En se retirant de Sinope, il écrivoit à ses compatriotes : *Vous m'avez banni de votre ville, et moi, je vous relègue dans vos maisons. Vous resterez à Sinope, et je m'en vais à Athènes ; je m'entretiendrai tous les jours avec les plus honnêtes gens du monde, tandis que vous serez dans la plus mauvaise compagnie.* Il emmena avec lui un esclave nommé *Mé- nade*, qui l'abandonna bientôt après. Comme on lui conseilloit de faire courir après lui, il ré- pondit : *Ne seroit-il pas ridicule que Ménade pût vivre sans Dio- gène, et que Diogène ne pût vivre sans Ménade ?* Arrivé à Athènes, il alla trouver *Antisthène*, chef des Cyniques ; mais ce philoso- phe, qui avoit fermé son école, ne voulut pas le recevoir. Il re- vint de nouveau. *Antisthène* prit un bâton pour le chasser : *Frap- pez*, lui dit Diogène ; *tant que vous aurez quelque chose à m'ap- prendre, vous ne trouverez jamais de bâton assez dur pour m'éloi- gner de vous.* Le maître, vaincu par sa persévérance, lui permit d'être son disciple. Jamais il n'en eut de plus zélé. *Diogène* goûta beaucoup un genre de philoso- phie qui lui promettoit de la cé- lébrité, et qui ne lui prescrivoit que le renoncement à des ri- chesses qu'il n'avoit point. Il joi- gnit aux pratiques rigoureuses du Cynisme, de nouveaux degrés d'austérité. Il prit l'uniforme de la secte ; un bâton, une besace, et n'avoit pour tout meuble qu'une écuelle. Ayant apperçu un jeune enfant qui buvoit dans le creux de sa main : *Il m'apprend*, dit- il, *que je conserve du superflu ;* et il cassa son écuelle. Un ton- neau lui servoit de demeure, et il promenoit par-tout sa maison avec lui, comme les limaçons promènent la leur. Qu'on ne croie pas qu'avec son manteau rapiécé, sa besace et son tonneau, il fût plus modeste ; il étoit aussi vain sur son fumier, qu'un monarque Persan sur son trône. Ce sophiste orgueilleux étant entré un jour chez *Platon*, dont la philosophie étoit douce et commode, se mit à deux pieds sur un beau tapis, en disant : *Je foule aux pieds le faste de Platon.* — *Oui*, répliqua ce- lui-ci, *mais par une autre sorte de faste.* — *Platon*, ayant défini l'homme *un animal à deux pieds sans plumes ; Diogène* pluma un coq, et le jetant dans son école

Voilà, dit-il, *votre homme.* C'est apparemment alors que *Platon* dit que *Diogène étoit un Socrate fou.* —*Alexandre le Grand* étant à Corinthe, eut la curiosité de voir cet homme singulier ; il lui demanda ce qu'il pouvoit faire pour lui? *Diogène* le pria de se détourner seulement tant soit peu, et de ne pas lui ôter son soleil. Le conquérant fut vaincu dans cette occasion par le philosophe. Cette réponse lui parut si sublime, qu'il dit : « *Si je n'étois pas* Alexandre, *je voudrois être* Diogène. »

Sensit Alexander, testâ cùm vidit in illâ
Magnum habitatorem, quantò felicior hic, qui
Nil cuperet, quàm qui totum sibi posceret orbem.

JUVEN. Sat. XIV.

A peine eut-on publié le décret qui ordonnoit d'adorer le vainqueur Macédonien, sous le nom de *Bacchus de l'Inde*, qu'il demanda, lui, à être adoré sous le nom de *Sérapis de la Grèce.* Né avec un esprit plaisant, vif, ingénieux, et avec une ame fière et élevée, il se joua de toutes les folies et brava toutes les terreurs. Il se moquoit des rhéteurs de son temps, qui enseignoient l'art de bien dire et non celui de bien faire, qui s'échauffoient pour les intérêts d'autrui, prenoient les passions de leurs cliens, quoiqu'ils eussent l'ame froide, et à qui l'argent faisoit ouvrir la bouche, tandis que leur cœur étoit fermé à toute pitié. —Un jeune débauché jetoit des pierres contre un gibet : *Courage,* lui dit le Cynique, *tu l'attraperas.* —Un jour le Cynique parut en plein midi dans une place publique, avec une lanterne à la main. On lui demanda ce qu'il cherch[...] *homme*, répondit-il. —Une [...] fois, il vit les juges qui me[...] au supplice un homme qui [...] volé une petite phiole d[...] trésor public : *Voilà de g[...] voleurs*, dit-il, *qui en cond[...] un petit.* —Une femme s'[...] pendue à un olivier, il s'é[...] qu'*il seroit à souhaiter que les arbres portassent de sembl[...] fruits.* —Ayant rencontré un [...] un enfant mal élevé, il don[...] soufflet à son précepteur. —[...]yant un vieillard qui cajoloit [...] jeune fille : *Ne crains-tu p[...]* lui demanda-t-il, *d'être pri[...] mot?* —Le jeune *Denys* de [Sy]racuse, étant réduit à la [...]tion de maître d'école, et *D[io]gène* l'ayant rencontré, se m[...] soupirer. *Ne t'affliges point,* dit Denys, *de ma mauvaise fo[r]tune ; c'est un effet de l'insta[bilité] des choses humaines.* —*Ce n'est pas aussi ton changement de situation qui m'attriste,* lui répondit Diogène, *mais je gémis de ce que tu es plus heureux que tu ne mérites.* —Étant tombé malade, un ami indiscret lui dit qu'il devroit se débarrasser de la douleur par une mort volontaire. *Ceux qui savent ce qu'il faut faire et dire dans le monde, doivent y demeurer ; c'est à toi d'en sortir, qui ne sais ni l'un ni l'autre.* —Quand on lui disoit : *Tu es vieux, il est temps de te reposer.* —*Voulez-vous donc,* répondoit-il, *qu'en courant dans une carrière, je m'arrête lorsque je serai près du but?* —*Diogène* avoit été quelque temps captif. Comme on alloit le vendre, il cria : *Qui veut acheter un maître?* On lui demanda : *Que sais-tu faire? Commander aux hommes,* répondit notre Cynique. —Un noble de Corinthe l'ayant acheté :

...s êtes mon maître, lui dit... *...mais préparez-vous à m'obéir ...me les grands aux médecins.* ... amis voulurent le racheter: *Vous êtes des imbécilles*, leur ...il, *les lions ne sont pas es-...es de ceux qui les nourrissent, ...ceux-ci sont les valets des ...s.* —*Diogène* s'acquitta si bien ...ses emplois chez son nouveau ...ître, que *Xéniades* (c'étoit ...n nom) lui confia ses fils et ...s biens, en disant par-tout: *Un bon Génie est entré chez moi.* On croit qu'il vieillit et mourut ...ns cette maison, l'an 320 avant J.C., à 96 ans. On le trouva sans vie, enveloppé de son manteau. Il ordonna, dit-on, que son cadavre fût jeté dans un fossé, et qu'on se contentât de le couvrir d'un peu de poussière. *Mais vous servirez de pâture aux bêtes*, lui dirent ses amis. —*Eh bien!* répondit-il, *qu'on me mette un bâton à la main, afin de chasser les bêtes.* —*Et comment pourrez-vous le faire*, répliquèrent-ils, *puisque vous ne sentirez rien?* —*Que m'importe donc*, reprit Diogène, *que les bêtes me déchirent?* On n'eut point d'égard à son indifférence pour les honneurs funèbres. Ses amis lui firent des obsèques magnifiques à Corinthe. Les habitans de Sinope lui érigèrent des statues. Son tombeau fut orné d'une colonne, sur laquelle on mit un chien de marbre. C'étoit à cet animal qu'on comparoit les Cyniques, parce qu'ils aboyoient après tout le monde. On rapporte de lui plusieurs belles pensées. « Il y a un exercice de l'ame, et un exercice du corps. Le premier est une source féconde d'images sublimes qui naissent dans l'ame, qui l'enflamment et qui l'élèvent. Il ne faut pas négliger le second, parce que l'homme n'est pas en santé, si l'une des deux parties dont il est composé est malade. —Tout s'acquiert par l'exercice: il n'en faut pas même excepter la vertu; mais les hommes ont travaillé à se rendre malheureux, en se livrant à des exercices qui sont contraires à leur bonheur, parce qu'ils ne sont pas conformes à leur nature. —L'habitude répand de la douceur jusque dans le mépris de la volupté. —On doit plus à la nature qu'à la loi. —Tout est commun entre le sage et ses amis; il est au milieu d'eux comme l'Être bienfaisant et suprême au milieu de ses créatures. —Il n'y a pas de société sans loi: c'est par la loi que le citoyen jouit de sa ville, et le républicain de sa république. Mais si les lois sont mauvaises, l'homme est plus malheureux et plus méchant dans la société que dans la nature. —Ce qu'on appelle *gloire* est l'appât de la sottise; et ce qu'on appelle *noblesse* en est le masque. —Une république bien ordonnée seroit l'image de l'ancienne vie du monde. —Quel rapport essentiel y a-t-il entre l'astronomie, la musique, la géométrie, la connoissance de son devoir, et l'amour de la vertu? —Le triomphe de soi est la consommation de toute philosophie. —La prérogative du philosophe est de n'être surpris par aucun événement. —Le comble de la folie est d'enseigner la vertu, d'en faire l'éloge et d'en négliger la pratique. —L'amour est l'occupation des désœuvrés. —L'homme dans l'état d'imbécillité, ressemble beaucoup à l'animal dans son état naturel. —Le médisant est la plus cruelle des bêtes farouches, et le flatteur la plus dangereuse des bêtes privées. —Il faut résister à la fortune par le mépris, à la

loi par la nature, aux passions par la raison.—Tâche d'avoir les bons pour amis, afin qu'ils t'encouragent à faire le bien; et les méchans pour ennemis, afin qu'ils t'empêchent de faire le mal.—Tu demandes aux Dieux ce qui te semble bon; et ils t'exauceroient peut-être, s'ils n'avoient pitié de ton imbécillité.—Traite les grands comme le feu, et n'en sois jamais ni trop éloigné, ni trop près.—Les grammairiens s'amusent à gloser sur les fautes des autres, et ne pensent pas à corriger les leurs.—Les musiciens ont soin de mettre leurs instrumens d'accord, sans se soucier d'accorder leurs passions.—Les orateurs s'étudient à bien parler, et non pas à bien faire.—Les avares sont sans cesse occupés à amasser des richesses, et ne savent pas s'en servir. » Ces maximes sont excellentes; mais le Cynique en avoit aussi de pernicieuses. Il s'abandonnoit avec impudence à des excès indignes, qu'il excusoit en disant : qu'*il voudroit pouvoir appaiser avec autant de facilité les desirs de son estomac.* Il se glorifioit de ses turpitudes, sur lesquelles on est forcé de tirer un voile, et qui ont fait dire qu'*il ne falloit pas trop regarder au fond de son tonneau.* Son peu de respect pour l'honnêteté publique, son orgueil sous les haillons, sa mordante causticité, et selon quelques-uns, son penchant à l'athéisme, ont fait penser à la postérité, que les vertus de *Diogène* étoient plutôt le fruit de l'orgueil que de la sagesse. Cependant, comme son caractère avoit un fonds d'enjouement, il est vraisemblable que le tempérament entroit pour beaucoup dans cette insensibilité tranquille et gaie qui lui faisoit mépriser les maux de la nature et les in-jures des hommes. « C'étoit, dit *Montaigne*, une sorte de lad[re] spirituelle, qui avoit un air [de] santé, que la philosophie ne [mé]prise pas. Ce Cynique qui ba[ga]naudoit à part soi, et hau[ssoit] du nez le grand *Alexandre*, [é]toit bien juge plus aigre et plus [poi]gnant que *Thimon*, qui fut [sur]nommé *le haisseur d'hommes* : car [ce] qu'on hait, on le prend à cœur; celui-ci nous souhaitoit du mal, étoit passionné du desir de notre ruine, fuyoit notre conversation comme dangereuse; l'autre nous estimoit si peu, que nous ne pouvions ni le troubler, ni l'altérer par notre contagion; s'il nous laissoit de compagnie, c'étoit pour le dédain de notre commerce, et non pour la crainte qu'il en avoit. Il ne nous tenoit capable, ni de lui bien, ni de lui mal faire. » *Diogène-Laërce* cite plusieurs Traités de *Diogène*, qui ne sont point parvenus jusqu'à nous. *Voy.* l'art. I. ZENON.

III. DIOGÈNE *le Babylonien*, philosophe Stoïcien, ainsi nommé, parce qu'il étoit de Séleucie, près Babylone. Il fut disciple de *Chrysippe*. Les Athéniens le députèrent à Rome, avec *Carnéades* et *Critolaüs*, l'an 155 avant J. C. *Diogène* mourut à 88 ans, après avoir prêché la sagesse pendant le cours de sa vie, autant par sa conduite que par ses discours. Un jour qu'il faisoit une leçon sur la colère, et qu'il déclamoit fortement contre cette passion, un jeune homme lui cracha au visage. *Je ne me fâche point*, lui dit Diogène; *je doute néanmoins si je devrois me fâcher.*

IV. DIOGÈNE-LAËRCE, né à Laërte, petite ville de Cilicie, philosophe Épicurien, composa



en grec la *Vie des Philosophes*, divisée en dix livres. Cet ouvrage est venu jusqu'à nous. Quoiqu'il soit sans agrément, sans méthode, et même sans exactitude, il est précieux aux hommes qui pensent, parce qu'on peut y étudier le caractère et les mœurs des plus célèbres philosophes de l'antiquité. Cet historien manquoit d'esprit. Il se mêloit cependant de faire des vers, et il en a surchargé ses *Vies des Philosophes* : ils sont encore plus plats que sa prose. Il avoit composé un livre d'*Epigrammes*, auquel il renvoie fort souvent. Il vivoit vers l'an 193 de J. C. La première édition de ses *Œuvres* est de Venise, 1475, in-folio; la meilleure est celle d'Amsterdam, en 1692, avec les observations de *Ménage*, 2 vol. in-4.° Un écrivain étranger les a traduites en françois, en style allemand. Sa version est imprimée chez *Schneider*, à Amsterdam, et à Rouen, sous le même nom, en 1761, in-12, 3 vol. On y a ajouté la *Vie* de l'auteur, celles d'*Epictète*, de *Confucius*, et un *Abrégé Historique des Femmes philosophes de l'antiquité*. On a une édition de *Diogène*, imprimée à Coire, avec les notes de *Longueil*, 2 vol. in-8°, qu'on joint aux auteurs *cum notis Variorum*. Quelques écrivains, entre autres *Voltaire*, nomment toujours l'historien des philosophes, *Diogène de Laërce* : il faut écrire *Diogène-Laërce*, ou *Diogène* de *Laërte*.

V. DIOGÈNE, *Voyez* VI. ROMAIN.

DIOGÉNIEN, d'Héraclée dans le Pont, célèbre grammairien Grec du 2e siècle, a laissé *Proverbia Græca* ; Anvers, 1612, in-4°, grec et latin.

I. DIOGNÈTE, philosophe sous *Marc-Aurèle*, apprit à ce prince à aimer et pratiquer la philosophie, et à faire des *Dialogues*. L'élève eut toujours beaucoup d'estime pour son maître. On croit que c'est le même à qui est adressée la *Lettre à Diognète*, qui se trouve parmi les ouvrages de *St. Justin*. Il paroît certain que cette Lettre n'a pas été écrite à un Juif, comme quelques savans l'ont cru, mais à un Païen. La manière dont l'auteur parle des faux Dieux à celui auquel il écrit, ne laisse presque aucun lieu d'en douter : *Envisagez*, dit-il à Diognète, *non-seulement des yeux du corps, mais encore de ceux de l'esprit, en quelle manière et sous quelle forme existent ceux que vous regardez comme des Dieux. L'un est de pierre, l'autre d'airain ; cependant vous les adorez, vous les servez !* Parleroit-on ainsi à un Juif ? Cette Lettre à *Diognète* est un des plus précieux morceaux de l'antiquité ecclésiastique. Rien n'est comparable au portrait que l'auteur y trace de la vie, des mœurs des premiers Chrétiens ; et ce qu'il dit des mystères de la religion, est plein de force et de grandeur.

II. DIOGNÈTE, ingénieur Rhodien, contribua par ses machines à défendre sa patrie assiégée par *Démétrius-Poliocertes*. Ce prince, suivant *Vitruve*, avoit ordonné à l'architecte *Epimaque*, de construire une *hélépole* d'une grandeur prodigieuse, c'est-à-dire, une tour roulante, qui pût faciliter aux assiégeans le moyen d'aborder sur les remparts de la ville. *Diognète* inonda promptement le terrain où l'hélépole devoit passer. Elle devint dès lors

inutile, et *Démétrius* fut forcé de lever le siége.

I. DIOMÈDE, *Voyez* HERCULE.

II. DIOMÈDE, fille de *Phorbas*, qu'*Achille* substitua à *Briséis*, pour en faire sa maîtresse, lorsqu'*Agamemnon* lui enleva celle-ci.

III. DIOMÈDE, fils de *Tydée* et de *Déiphile*, fille d'*Adraste*, roi d'Argos, étoit roi d'Étolie. Il partit avec les princes Grecs pour la guerre de Troie, ses exploits l'y firent regarder comme le plus brave de toute l'armée, après *Achille* et *Ajax*, fils de *Télamon*. *Homère* représente ce héros comme le favori de *Pallas*. Cette déesse le suit partout : c'est par son secours qu'il tue plusieurs rois de sa main ; qu'il soutient des combats singuliers contre *Hector*, contre *Enée*, et les autres princes Troyens ; qu'il se saisit des chevaux de *Rhésus ;* qu'il enlève le Palladium ; enfin, qu'il blesse le Dieu *Mars*, et ensuite *Vénus* même qui s'étoit présentée pour secourir son fils. La Déesse en fut si outrée de dépit, que pour s'en venger, elle inspira à sa femme *Egiale* une violente passion pour un autre. *Diomède*, instruit de cet affront, ne voulut point retourner dans sa patrie : il alla aborder sur les côtes d'Apulie ou de la Pouille en Italie, où le roi *Daunus* lui ayant cédé une partie de ses états, il y bâtit des villes, et y mourut. *Voyez* DOLON *et* II. ÉGIALÉE.

IV. DIOMÈDE, grammairien plus ancien que *Priscien*, puisque celui-ci le cite souvent. Nous avons de lui trois livres, *De orationis partibus, et vario Rhetorum genere*. Il y en a plusieurs éditions. Celle d'*Elie Putschius* en 1605, in-4°, passe pour la meilleure. *Voy.* I. DONAT.

I. DION, de Syracuse, capitaine et gendre de *Denys l'ancien*, tyran de Syracuse, engagea ce prince à faire venir *Platon* à sa cour. *Dion* chassa de Syracuse *Denys le jeune*, et rendit de grands services à sa patrie. Il fut assassiné par *Callipe*, un de ses amis, l'an 354 avant J. C. « Il est difficile, dit un écrivain, de trouver réunies autant de bonnes qualités qu'on en voit dans *Dion ;* grandeur d'ame, noblesse de sentimens, générosité, valeur heroïque, étendue de vues, fermeté inébranlable dans les plus grands dangers, et dans les revers de la fortune les plus inopinés ; un amour de la patrie et du bien public, porté jusqu'à l'excès ; voilà une partie de ses vertus. Le dessein qu'il forma de délivrer sa patrie du joug de la tyrannie, la hardiesse et la sagesse en même temps avec lesquelles il les mit à exécution, font voir de quoi il étoit capable. S'il est vrai, qu'averti du danger qui le menaçoit, il a constamment refusé de prévenir son assassin, ce seul trait suffit pour combler son éloge. »

II. DION-CASSIUS, de Nicée en Bithynie, fut élevé aux premières dignités par différens empereurs, au rang de sénateur par *Pertinax*, au consulat par *Sévère*, à la place de gouverneur de Smyrne et de Pergame par *Macrin*, et à celle de gouverneur de l'Afrique, de la Dalmatie et de la Pannonie, par *Alexandre-Sévère*. *Dion* revint à Rome, où il fut consul pour

deuxième fois en 229, et retourna ensuite dans son pays, où il finit ses jours. *Dion-Cassius* étoit honnête homme, autant qu'on peut l'être quand on a fait le métier de courtisan. Lorsqu'il étoit à la cour, il se retiroit souvent à Capoue, pour cultiver les lettres et travailler en repos. Après avoir ramassé des mémoires pendant dix ans, il composa une *Histoire Romaine*, en quatre-vingts livres. Elle commençoit à l'arrivée d'*Enée* en Italie, et finissoit au règne d'*Alexandre-Sévère*. Il ne nous reste qu'une partie de cet ouvrage. Les trente-quatre premiers livres sont perdus. Les vingt suivans, depuis la fin du trente-cinquième jusqu'au cinquante-quatrième sont complets; les six qui suivent sont tronqués, et nous n'avons que quelques fragmens des vingt derniers. Il y a un *Abrégé* de cette Histoire depuis le trente-cinquième livre, par *Xyphilin* neveu du patriarche de Constantinople, dans le 11e siècle. *Dion* avoit pris *Thucydide* pour son modèle: il lui est très-inférieur; mais il tâche de l'imiter dans sa manière de narrer, et sur-tout dans ses harangues. Son style est clair, ses maximes solides, sensées, judicieuses; ses termes nobles, sa narration coulante, ses tours heureux; mais on l'accuse d'avoir été crédule, superstitieux, bizarre, partial, également porté à la flatterie et à la satire. Il prend parti pour *César* contre *Pompée*. Il décrie *Cicéron* et *Brutus*. Il peint *Sénèque* comme un homme extrêmement déréglé dans ses mœurs. On peut juger du caractère de son esprit, par le compte qu'il rend lui-même de l'occasion qui le détermina à écrire l'Histoire. Il avoit, dit-il, composé un petit ouvrage *sur les songes et les présages*, qui avoient annoncé l'empire à *Sévère*, et il envoya ce mélange de flatterie et de superstition à *Sévère* lui-même, qui fit ses remercîmens à l'auteur par une lettre longue et polie. *Dion* reçut cette lettre sur le soir, et pendant la nuit, il crut voir en songe une Divinité ou un Génie, qui lui ordonnoit d'écrire l'Histoire. Il obéit, et il fit son essai par le règne de *Commode*. Le premier fruit de son travail historique ayant été bien reçu, le succès l'encouragea, et il conçut le dessein de faire un corps complet d'histoire Romaine. Il employa dix ans à ramasser les matériaux d'un si grand ouvrage, et douze à le composer. Cet espace n'est pas trop long, vu la distraction que lui donnoient ses emplois. On annonça dans les journaux littéraires de 1751, les vingt-un premiers livres de l'Histoire de *Dion*, qu'on disoit être récemment découverts, restitués et mis en ordre. Mais cette prétendue découverte, faite à Naples en 1747, se réduisit à une compilation des quatre premières *Vies* d'illustres Romains par *Plutarque*, avec un extrait de *Zonare*. Au reste, ce ne sont pas les commencemens de *Dion*, qu'on doit regarder comme les plus précieux; nous sommes assez riches sur ce qui appartient aux premiers temps de Rome. Mais qui seroit assez heureux pour retrouver les derniers livres de cet historien, sur-tout depuis *Vespasien*, rempliroit, dit *Crévier*, un grand vide, et rendroit un grand service à la littérature. La meilleure édition de *Dion* est celle d'*Herman-Samuel Reimarus*, à Hambourg, 1750, in-fol, 2 vol.

ni grec et en latin, avec de savantes notes. On estime encore celle de *Leunclavius ;* Hanau, in-folio, 1606. *Boisguillebert* l'a traduit en françois ; Paris, 1674, 2 vol. in-12.

III. DION-CHRYSOSTÔME, ainsi appelé à cause de son éloquence, orateur et philosophe de Pruse en Bithynie, travailla en vain pour persuader à *Vespasien* de quitter l'empire. Il fut lui-même obligé d'abandonner Rome sous *Domitien* qui le haïssoit. Il déguisa son nom et sa naissance, et vécut plusieurs années inconnu, errant de ville en ville et de pays en pays, manquant de tout, réduit le plus souvent, pour subsister, à labourer la terre, ou à cultiver les jardins, et honorant cet état par son courage. Il parcourut ainsi la Mœsie et la Thrace, et pénétra jusques chez les Scythes. Lorsque *Domitien* périt, *Dion* étoit en habit de mendiant, dans un camp de l'armée Romaine, prête à se révolter. Il se fait connoître, et appaise la sédition. *Dion* revint sous l'empereur *Trajan*. Ce prince, ami des talens, le faisoit mettre souvent dans sa litière, pour s'entretenir avec lui, et le fit monter sur son char de triomphe. On dit que *Dion* parut souvent en public vêtu d'une peau de lion. La première édition de ses *Ouvrages* est de Milan, en grec, 1476, in-fol. : la meilleure, de Paris, 1604, in-fol. On y trouve 80 *Oraisons* qui offrent des morceaux éloquens ; et un Traité en 4 livres, *Des devoirs des Rois*, où la philosophie donne des leçons aux princes.

I. DIONIS, (Pierre) conseiller et premier chirurgien de la Dauphine et des Enfans de France, fut nommé démonstrateur des dissections anatomiques, et des opérations chirurgicales, à l'érection de cette chaire par *Louis XIV* dans le jardin royal des plantes. Cet homme habile mourut à Paris sa patrie, le 11 décembre 1718, après avoir produit plusieurs ouvrages bien reçus en France et dans les pays étrangers. La solidité, la méthode, la justesse y sont jointes à la pureté du style. Les plus applaudis, sont : I. Un *Cours d'Opérations de Chirurgie*, imprimé en 1707 ; réimprimé pour la troisième fois en 1736, à Paris, in-8°, avec des remarques du célèbre *la Faye*. II. *L'Anatomie de l'Homme :* ouvrage traduit en langue tartare, par le P. *Parennin*, Jésuite ; et dont la meilleure édition est de 1729, par *Devaux*. III. Un *Traité de la manière de secourir les Femmes dans leurs accouchemens*, in-8°, estimé, etc. *Voyez* DIGBY.

II. DIONIS, (Charles) médecin de Paris, mort le 16 août 1776, a publié quelques ouvrages sur sa profession, et entr'autres une dissertation sur le *Ténia* ou ver solitaire, avec une lettre sur la poudre de sympathie, propre contre le rhumatisme simple ou goutteux, 1749, in-12.

III. DIONIS DU SÉJOUR, (Achille-Pierre) né à Paris le 11 janvier 1734, devint conseiller au parlement, et unit à la science des lois celle de l'astronomie. Simple et modéré dans ses mœurs, quoique jouissant d'une assez grande fortune, *Dionis* fut toujours supérieur au faste et à toute prétention personnelle. Nommé député de la noblesse de Paris à l'assemblée constituante, ses principes y furent à l'abri d'exagération. Il desira des réformes, mais non un choc entre toutes les

parties du gouvernement. Après avoir échappé à la tyrannie dans une profonde retraite, il est mort à la fin d'août 1794. Les mémoires de l'académie des Sciences, dont il étoit membre, renferment plusieurs de ses écrits : les principaux sont, I. *Traité* des courbes algébriques, 1756, in-12. II. *Méthode* générale et directe pour résoudre les problèmes relatifs aux éclipses. Cet ouvrage, lu à l'académie, y fit la plus vive sensation. III. *Recherches* sur la Gnomonique et les rétrogradations des planètes, 1761, in-8.° IV. *Traité* analytique des mouvemens apparens des corps célestes, 1774, 2 vol. in-4.° V. *Essai* sur les comètes en général, et en particulier sur celles qui peuvent approcher de l'orbite de la terre. On trouve dans cet écrit l'histoire de toutes les comètes qui ont paru depuis l'an 837 jusqu'en 1775. VI. *Essai* sur les Phénomènes relatifs aux disparitions périodiques de l'anneau de Saturne, 1776, in-8.° *Dionis* étoit associé des académies de Londres, Stockolm et Gottingue. Son confrère *Lalande* lui a consacré une notice dans le journal intitulé *l'Abréviateur universel*, n.° 606.

DIOPHANTE, mathématicien Grec, dont il nous reste six livres des *Questions Arithmétiques*, imprimés pour la première fois, en 1475, puis à Paris, 1621, in-fol. C'est le premier et le seul des écrits Grecs, ou nous trouvions des traces d'Algèbre : ce qui fait penser qu'il en est l'inventeur. Il y a beaucoup d'adresse dans la manière dont il présente ses solutions, qui ont pour objet des questions d'un genre très-difficile. Ces 6 livres, reste d'un ouvrage en 13, ont d'abord été traduits et commentés par *Xylander*; ensuite de nouveau et avec plus d'intelligence, par *Meziriac*; et enfin réimprimés avec les notes de *Fermat*, en 1670. *Diophante* naquit à Alexandrie vers le milieu du 4e siècle. Il fut contemporain de la célèbre *Hypacie*, qui avoit commenté ses *Questions arithmétiques*. Son épitaphe, faite par un poëte Grec, étoit elle-même un problême de cette science. *Meziriac* l'a traduite ainsi en latin :

Hic Diophantus habet tumulum qui tempora vitæ,
Illius mira denotat arte tibi.
Egit sextantem juvenis, lanugine malas,
Vestire hinc cœpit parte duodecimâ.
Septante uxori post hæc sociatur, et anne
Formosus quinto nascitur inde puer
Semissem ætatis postquam attigit ille paternæ,
Infelix subitâ morte peremptus obit.
Quatuor æstates genitor lugere superstes,
Cogitur hinc annos illius assequere.

« *Diophante* qui repose dans ce tombeau, laisse deviner par un problême de son art, le temps de sa vie. Il en passa la sixième partie dans l'enfance, et la douzième dans la jeunesse ; il se maria, et ce ne fut qu'après avoir passé la septième partie de son âge, et cinq ans de plus avec son épouse, qu'il en eut un fils qui mourut après avoir atteint la moitié de l'âge de son père. Ce dernier cessa de vivre quatre ans après. On peut par cet exposé connoître combien de temps véeut *Diophante*. » Il vécut 84 ans.

I. DIORÈS, jeune Troyen, parent de *Priam*, accompagna *Enée* qui fuyoit sa patrie en cendres ; il périt de la main de *Turnus*, prince des Rutules.

II. DIORÈS, de la race d'*Amaryncée*, fut choisi par les Grecs

pour conduire dix vaisseaux au siége de Troie. Cet armement faisoit partie des forces dont *Epéus*, excellent ingénieur, avoit le commandement. *Diorès* fut blessé mortellement par un Thrace nommé *Pirus*.

DIORPHUS, (Mythol.) naquit d'une pierre et de *Mitras*, qui desiroit un enfant mâle, et avoit fait le vœu de n'avoir aucun commerce avec les femmes.

I. DIOSCORE, patriarche d'Alexandrie, auparavant diacre et apocrisiaire de cette église, exerçoit cette dernière charge lorsqu'il renouvela la vieille querelle pour la primatie, contre le patriarche d'Antioche. L'affaire ayant été portée dans un synode de Constantinople en 439, *Théodoret*, suffragant d'Antioche, défendit si éloquemment les droits de cette église, que *Dioscore* céda à la force de ses raisons; mais ce fut malgré lui, et il conçut dès-lors une haine implacable contre son vainqueur. Élu patriarche après la mort de *St. Cyrille*, en 444, il prit l'hérétique *Eutychès* sous sa protection. Il soutint opiniâtrément ses erreurs dans le faux concile d'Éphèse en 449, appelé, avec tant de raison, *le brigandage d'Éphèse*. Toutes les règles furent violées dans cette séditieuse assemblée. Cent trente évêques, gagnés par des caresses, ou intimidés par des menaces, souscrivirent au rétablissement d'*Eutychès*, et à la déposition de *St. Flavien*, qui ne survécut guères à ce mauvais traitement. Après le concile, *Dioscore* osa prononcer contre le pape *St. Léon* une excommunication, qu'il fit signer par dix évêques; mais l'année suivante, il fut déposé dans un concile de Constantinople. Cité au concile général de Chalcédoine, il refusa d'y comparoître. Cette assemblée, tenue en 451, le déposa, après trois citations, de l'épiscopat et du sacerdoce, comme contumace. Plusieurs personnes présentèrent contre lui des requêtes, où l'on dévoiloit tous ses crimes. L'empereur l'exila à Gangres en Paphlagonie, où il mourut l'an 458.

II. DIOSCORE, diacre de Rome, élu antipape l'an 530, le même jour que *Boniface II* fut placé sur la chaire pontificale, mourut environ trois semaines après.

I. DIOSCORIDE, (*Pédacius*) médecin d'Anazarbe en *Cilicie*, on ne sait en quel temps. L'opinion la plus commune le fait vivre sous *Néron*. Il y a eu autrefois une grande dispute entre *Pandolfe Collénutius* et *Léonicus Thomæus*, pour savoir si *Pline* avoit suivi *Dioscoride*, comme le dernier le croyoit; ou si *Dioscoride* avoit tiré son ouvrage de celui de *Pline*; ce qui étoit le sentiment de *Collénutius*. Quoi qu'il en soit, *Dioscoride* suivit d'abord le métier des armes; et il s'adonna ensuite à la connoissance des simples, sur lesquelles il donna un *Ouvrage*; (Venise, 1499, in-fol. en grec et en latin), suivi de fort près par ceux qui ont traité après lui cette matière, et que *Matthiole* a commenté.

II. DIOSCORIDE, graveur ancien, quitta la Grèce où il étoit né pour se rendre à Rome auprès de l'Empereur *Auguste*, qui lui fit graver son portrait, soit sur un cachet, soit sur des pierres précieuses. Dans la collection nationale, il doit exister une améthyste, offrant la tête de *Solon*, supérieurement gravée,

sur laquelle on lit en grec le nom de *Dioscoride*.

DIOTIME, savante Athénienne, donna des leçons de philosophie à *Socrate*.

DIOTI-SALVI, architecte italien, construisit en 1152 le célèbre Baptistaire de Pise, qu'il acheva en huit ans. C'est une rotonde de marbre, surmontée d'une coupole élégante. On trouve au centre une cuve octogone où l'on monte par trois marches. Elle est entourée de quatre fontaines décorées avec art.

DIPŒNUS, *Voyez* Scyllis.

DIPPEL, (Jean-Conrad) écrivain célèbre par des opinions extravagantes, se nommoit dans ses ouvrages *Christianus Démocritus*. Il s'appliqua d'abord à des controverses anti-piétistes, secte contre laquelle il déclama publiquement à Strasbourg. Sa vie scandaleuse l'ayant obligé de quitter cette ville, il revint à Giessen. Il s'y montra aussi zélé pour le piétisme, qu'il lui avoit été contraire à Strasbourg. Il vouloit une femme et une place de professeur; ayant manqué l'une et l'autre, il leva le masque, et attaqua vivement la religion prétendue-réformée, dans son *Papismus Protestantium vapulans*. Ce livre ayant soulevé contre lui les protestans, il quitta la théologie pour la chimie. il fit croire qu'il étoit parvenu, au bout de huit mois, à faire assez d'or pour être en état de payer une maison de campagne, qu'il acheta 50 mille florins. Le faiseur d'or étoit réellement alors dans la misère; il ne trouva d'autre ressource contre les poursuites de ses créanciers, qu'en s'éclipsant. Après avoir parcouru différens pays, Berlin, Copenhague, Francfort, Leyde, Amsterdam, Altona, Hambourg, et avoir, par-tout, essuyé les châtimens de la prison, il fut appelé à Stockolm en 1727, pour traiter le roi de Suède. Le clergé de ce royaume, charmé qu'on guérît le roi, mais fâché que ce fût par un homme qui se moquoit ouvertement de leur religion, obtint que le médecin alchimiste quitteroit la capitale. *Dippel* retourna en Allemagne, sans avoir changé ni de conduite, ni de sentiment. Le bruit de sa mort s'étant répandu plusieurs fois faussement, cet extravagant publia en 1733 une espèce de patente, dans laquelle il annonçoit qu'il ne mourroit pas avant l'an 1808; prophétie qui ne se vérifia pas: car on le trouva mort dans son lit au château de Widgenstein, le 25 avril 1734, à 62 ans. *Dippel* méritoit une place dans l'*Histoire de la Philosophie Hermétique*, ainsi que dans celle des délires du genre humain. L'abbé *Lenglet* l'a oublié. On lui attribue l'invention du bleu de Prusse.

DIRCÉ, (Mythol.) seconde femme de *Lycus* roi de Thèbes, voyant *Antiope* enceinte, quoique répudiée, crut qu'elle vivoit toujours avec son mari. Elle la fit enfermer dans une prison, d'où Jupiter l'ayant tirée, elle alla se cacher sur le mont Citheron, et y mit au monde deux jumeaux, *Amphion* et *Zéthus*, qui dans la suite firent mourir *Lycus*, et attachèrent *Dircé* à la queue d'un cheval indompté, qui l'emporta sur des rochers où elle fut mise en pièces. Les dieux touchés de son malheur, la changèrent en fontaine de son nom. — Il y eut une autre Dircé, qui, ayant osé comparer sa beauté à celle de *Pallas*, fut changée en poisson.

DIRES, *Voyez* EUMÉNIDES.

DIROIS, (François) docteur de Sorbonne, fut d'abord précepteur de *Thomas du Fossé*, ami des solitaires de Port-Royal. Son élève le lia avec les cénobites de ce monastère célèbre; mais le Formulaire, dont il se rendit l'apologiste, le brouilla avec eux. Il mourut chanoine d'Avranches, où il vivoit encore en 1691, fort considéré de ses confrères et de son évêque. On a de lui : I. *Preuves et préjugés pour la Religion Chrétienne et Catholique, contre les fausses Religions et l'Athéisme*, in-4° ; ouvrage assez bon. II. *L'Histoire Ecclésiastique de chaque siècle*, qu'on trouve dans l'*Abrégé de l'Histoire de France* par *Mézerai*, est de lui ; et quoiqu'elle soit écrite avec plus de précision que d'élégance, ce n'est pas le moindre ornement de ce livre.

DISCORDE (Mythol.) déesse que *Jupiter* chassa du ciel, parce qu'elle brouilloit continuellement les dieux. Elle fut si piquée de n'avoir pas été invitée aux noces de *Thétis* et de *Pélée*, avec les autres Divinités, qu'elle résolut de s'en venger, en jetant sur la table une pomme d'or sur laquelle étoient écrits ces mots : *A LA PLUS BELLE*. *Junon*, *Pallas* et *Vénus* disputèrent cette pomme. On représentoit la *Discorde* coiffée de serpens, tenant une torche ardente d'une main, une couleuvre et un poignard de l'autre ; ayant le teint livide, les yeux égarés, la bouche écumante et les mains ensanglantées.

I. DITHMAR, évêque de Merzbourg en 1018, mort en 1028 à 42 ans, étoit fils de *Sigefroi*, comte de Saxe, et avoit été Bénédictin au monastère de Magdebourg. Il laissa une *Chronique pour servir à l'histoire des Empereurs Henri I, Othon II et III, et Henri II*, sous lesquels il vivoit. Cette Chronique écrite avec sincérité, a été publiée plusieurs fois. La meilleure édition, et la seule qui soit sans lacunes, est celle que le savant *Leibnitz* a donnée dans ses *Écrivains servans à illustrer l'Histoire de Brunswick*, avec des variantes et des corrections, in-fol.

II. DITHMAR, (Juste-Christophe) membre de l'académie de Berlin, professeur d'histoire à Francfort, mort en cette ville en 1737, étoit né à Rothembourg en Hesse, d'un ministre protestant. Il a publié plusieurs *Ecrits* sur l'Histoire d'Allemagne, qui prouvent son érudition et l'amour du travail. Les principaux sont : I. *Scriptores rerum Germanicarum*, 1727, in-fol. II. *Dissertation* sur l'ordre militaire du *Bain*, 1729, in-fol. III. *Histoire* de l'ordre de *Saint-Jean*, dans le Brandebourg 1728, in-4°, en allemand. IV. Une édition des *Annales* des duchés de Clèves et de Juliers, par *Teschenmacher*, qu'il a enrichie de notes et d'observations, 1721, in-fol. On lui doit encore des *Dissertations académiques* relatives à son cours, et une savante édition de *Tacite*, *De Moribus Germanorum*. Francfort, 1725. *Voyez* LACARRY.

DITTON, (Humfroi) de Salisbury, maître de l'école de mathématiques, érigée dans l'hôpital de Christ à Londres, s'associa au fameux *Guillaume Whiston*, son ami, pour chercher le secret des longitudes sur mer. Ils se flattèrent tous deux de l'avoir trouvé. Cette découverte étoit une chose plaisante. Ils avoient imaginé de

acer des feux d'artifice à certaines distances, qui marquoient les degrés de longitude aux vaisseaux. On ne vit pendant quelque temps, à Londres et aux environs, que de ces bluettes artificielles, pour donner des essais de leur invention. Tout cela leur réussit fort mal : ils en furent pour la honte et pour la grande dépense. *Ditton* s'occupa plus utilement des preuves de la religion, sur laquelle il a publié l'ouvrage suivant : *Démonstration de la Religion Chrétienne*, 1712, à Londres, in-8°; traduite en françois par *la Chapelle*, théologien protestant, sous ce titre : *La Religion Chrétienne démontrée par la Résurrection de N. S. Jésus-Christ*, en trois parties, Amsterdam, 1728, 2 vol. in-8°; réimprimée à Paris en 1729, in-4.° L'auteur suit la méthode des géomètres, et s'en sert avec succès contre les Déistes. Il mourut en 1715, à 40 ans.

DIVÆUS ou VAN DIÈVE, (Pierre) né à Louvain l'an 1536, s'appliqua dès sa jeunesse avec beaucoup de succès aux belles-lettres. L'an 1571 il devint greffier du magistrat de Louvain, et fut chargé l'an 1575 de rechercher les priviléges de cette ville. Il abandonna ses emplois en 1582 pour s'attacher au parti du prince d'Orange; ce qui fait croire qu'il abandonna la foi de ses Pères. L'an 1590, Malines ayant été prise par les Anglois et les États confédérés, *Divæus* fut créé Pensionnaire de cette ville. Il ne jouit pas long-temps de cet emploi; car il mourut l'an 1591. Il fut lié d'une étroite amitié avec plusieurs savans, et sur-tout avec Juste-Lipse, qui a dit plusieurs fois avoir beaucoup profité des connoissances de *Divæus*. Nous avons de lui des ouvrages sur l'histoire du Brabant, de Louvain, etc. en latin. M. *Paquot* les a recueillis à Louvain, 1757, in-folio.

DIVICON, chef et général des Helvétiens, maintenant les *Suisses*, se rendit célèbre par la défaite de *Cassius*, et par la fierté avec laquelle il parla à *Jules-César*. Il avoit été député vers ce conquérant pour lui demander son alliance. *César* ayant exigé des ôtages, ce brave capitaine lui répondit, *que sa Nation n'étoit pas accoutumée à donner des ôtages, mais d'en recevoir*; et se retira ensuite, vers l'an 58 avant J. C. Les Suisses sont encore aujourd'hui ce qu'ils étoient sous *César*. Cette république respectable par la liberté dont elle jouit, ne l'est pas moins par une fidélité inviolable aux puissances qui achètent ses troupes.

DIVINI, (Eustache) artiste Italien, excelloit dans l'art de faire des télescopes. *Huyghens* fut néanmoins plus habile ou plus heureux que lui; car il découvrit, avec ceux de sa construction, l'*anneau de Saturne*. *Divini* lui contesta la vérité de cette découverte, par un ouvrage publié l'an 1660, in-8°, sous ce titre : *Brevis annotatio in Systema Saturnium*. Ses raisons étoient, qu'il ne voyoit pas cet *anneau* avec ses télescopes. *Huyghens* le pulvérisa dans une réponse, à laquelle *Divini* répliqua vainement. Cet auteur vivoit encore en 1663.

DIVITIAC, Druide et philosophe Gaulois, estimé et aimé par *Cicéron* et *César*, qui l'avoient connu, étoit l'un des chefs de la république d'Autun. Il fut le pre-

mier qui introduisit les Romains dans cette partie des Gaules. *Voy.* DAMNORIX.

DIVITIO, *Voyez* BIBIENA.

DIUS-FIDIUS, (Mythol.) fut un ancien Dieu des Sabins, dont le culte passa à Rome. Ce *Dius* ou *Deus-Fidius*, et quelquefois simplement *Fidius*, étoit regardé comme le *Dieu de la bonne-foi*: d'où étoit venu chez les anciens l'usage si fréquent de jurer par cette divinité. La formule du serment étoit *Me Dius-Fidius*, qu'on doit entendre dans le même sens que *Me Hercules*. On le croyoit fils de *Jupiter*, et quelques-uns l'ont confondu avec *Hercule*.

DJAMY, célèbre poëte Persan, prit son compatriote *Saadi* pour son modèle, et s'acquit encore, en suivant ses traces, une grande réputation.

DLUGOSS, (Jean) Polonois, chanoine de Cracovie et de Sandomir, nommé à l'archevêché de Léopold, mort en 1480 à 65 ans, après avoir éprouvé bien des persécutions du roi *Casimir*, est auteur d'une *Histoire de Pologne* en latin, Francfort 1711, in-fol., en 12 livres. Le 13e fut imprimé à Leipsig, en 1712, in-fol. L'auteur, quoique exact et fidelle, n'a pas été exempt, dit *Lenglet*, de la barbarie de son siècle. Il commence son Histoire à l'origine de sa nation, et la conduit jusqu'en 1444.

DOBSON, (Guillaume) peintre Anglois, né à Londres en 1610, s'attacha à la manière de *Van-Dyck*, et s'en fit un ami. Ce maître le présenta à *Charles I*, qui le nomma son premier peintre. Il fut si recherché à la cour et à la ville, qu'il ne pouvoit suffire à tout ce qu'on lui demandoit. Sa manière étoit à la fois douc[e] forte : ses têtes semblent anim[ées] Sa vie fort peu réglée abrégea jours ; il mourut à Londres 1647, à 37 ans.

DOCTEURS, (Les IV) l'Eglise Latine, *Voyez* I. AU[GUS]TIN, I. AMBROISE, I. JÉR[ÔME], I. GRÉGOIRE.

DOCTEURS, (Les IV) l'Eglise Grecque, *Voyez* A[THA]NASE, III. BASILE, XVII. GRÉ[GOIRE] *de Nazianze*, et VII. JEAN *Chrysostôme*.

DODANE, duchesse de Septimanie ou du Languedoc, dans le 9e siècle, composa pour l'instruction de ses enfans un *Manuel* latin, divisé en 63 chapitres, et qui renfermoit des leçons de morale et de piété. Cet ouvrage fut achevé au mois de février 842.

DODART, (Denys) conseiller, médecin du roi, et premier médecin du prince et de la princesse de *Conti*, et enfin du roi *Louis XIV*, membre de l'académie des sciences, naquit à Paris en 1634, et y mourut le 5 novembre 1707, à 73 ans, universellement regretté. « Il étoit né d'un caractère sérieux, dit *Fontenelle*, et l'attention chrétienne avec laquelle il veilloit perpétuellement sur lui-même, *n'étoit pas* propre à l'en faire sortir. Mais ce sérieux, loin d'avoir rien d'austère ni de sombre, *laissoit assez* à découvert cette joie sage et durable, fruit d'une raison *épurée* et d'une conscience tranquille. » *Guy-Patin*, aussi avare d'éloges que prodigue de *satires*, l'appeloit *Monstrum sine vitio*, un prodige de sagesse et de science, sans aucun défaut... » On a de lui : *Mémoires pour servir à l'Histoire des Plantes*, Paris 1676, in-fol. ouvrage publié par l'académie, qu'il

orna d'une belle préface. Mémoire sur la Voix de mme et ses différens Tons, deux Supplémens, dans Mémoires de l'académie des nces. III. Statica Medicina lica, dans un recueil sur cette ière, en 2 vol. in-12. IV. Des sertations manuscrites sur la née, sur la diète des anciens, leur boisson. Il étudia pent 33 ans la transpiration insible, suivant les observaons de Sanctorius, illustre médecin de Padoue. Il trouva, le premier jour de carême 1667, qu'il pesoit 116 livres et une once. Il fit ensuite le carême comme il a été observé dans l'église jusqu'au 12e siècle, ne buvant et ne mangeant que sur les 6 heures du soir. Le samedi de Pâques il ne pesoit plus que 107 livres 12 onces; c'est-à-dire que par une vie austère il avoit perdu, en 46 jours, 8 livres 5 onces, qui faisoient la 14e partie de sa substance. Il reprit sa vie ordinaire, et au bout de quatre jours il eut regagné 4 livres. C'étoit lui encore qui avoit observé que 16 onces de sang se réparoient en moins de 5 jours, dans un homme bien constitué. — *Jean-Baptiste-Claude* DODART, son fils, premier médecin du roi, comme lui, mort à Paris en 1730, laissa des *Notes sur l'Histoire générale des Drogues de P. Pomet.*

DODD, (Guillaume) ministre Anglican, né en 1729 à Bourne, dans le comté de Leicester, forma le projet, en 1776, d'une édition magnifique de *Shakespeare*, et fit, sous le nom du comte de *Chesterfield* son protecteur, de faux billets pour 4000 livres sterlings, comptant de hâter par-là son édition. Il ne fit que hâter sa mort, et fut pendu le 27 juin 1777. Il avoit déjà été chassé de la cour où il étoit chapelain, pour avoir voulu acheter un évêché de la femme d'un ministre. C'étoit un homme d'esprit et une mauvaise tête. On a de lui 3 vol. de *Sermons*, et il a traduit en anglois ceux de *Massillon*. Voyez des détails sur sa mort, dans le tome 2 du *Tableau de l'Angleterre*, par *Archenholz*.

DODDRIDGE, (Pierre) théologien Anglois, né à Londres en 1702, mort en 1751 à Lisbonne, où il étoit allé pour changer d'air, est auteur de divers ouvrages estimés en Angleterre. Les plus connus en France sont des *Sermons*, in-8°, écrits avec simplicité et avec assez d'onction.

DODECHIN, prêtre, né dans l'électorat de Trèves, dans le 14e siècle, fit le voyage de la Palestine, dont il a publié la *Description*. On lui doit encore la continuation de la *Chronique* de *Marianus Scotus*, depuis l'an 1083 jusqu'en 1200.

DODIEU (Claude) né à Lyon, devint évêque de Rennes, et fut ambassadeur en Espagne. Ce fut lui qui accepta, au nom de François Ier., le défi de Charles-Quint, et étonna ce dernier par sa fermeté : il remplit diverses autres ambassades. On le connoît bien plus sous le nom de *Velly*, dans les mémoires du temps, que sous celui de *Dodieu*. Il mourut à Paris en 1558.

DODOENS ou DODONÉE, (Rambert) de Malines, né en 1518, médecin des empereurs *Maximilien II* et *Rodolphe II*, mourut en 1585, à 67 ans. Il laissa plusieurs ouvrages sur son art, entr'autres une *Histoire des Plantes*, en latin, avec figures,

Anvers 1644, in-fol. La description des plantes étrangères, surtout celle des Indes, est empruntée principalement des ouvrages de *Charles l'Ecluse*. II. Une édition de *Paul Eginette*, Basle 1546. III. *Medicinalium observationum exempla rara*, Anvers 1585, in-8°, etc.

DODWELL, (Henri) né à Dublin en 1641, d'une bonne famille, mais pauvre, fut réduit à une telle nécessité dans ses études, que souvent il n'avoit pas d'argent pour acheter des plumes, du papier et de l'encre. Un de ses parens lui donna du secours, et il devint un savant consommé. Son érudition lui procura la place de professeur d'histoire à Oxford en 1688; mais il fut privé de cet emploi en 1691, pour avoir refusé de prêter serment de fidélité au roi *Guillaume* et à la reine *Marie*. Il moûrut à Shottesbroock le 5 juin 1711, à 70 ans. Son amour pour le travail étoit extrême. Il voyageoit ordinairement à pied, afin de pouvoir lire en marchant. Les livres qu'il portoit alors dans ses poches, étoient la *Bible Hébraïque*, le *Nouveau-Testament* en grec, la *Liturgie Anglicane*, l'*Imitation de J. C.* Il jeûnoit fort souvent, et l'abstinence lui communiquoit une humeur chagrine, qui se fait quelquefois sentir dans ses livres. On a de lui plusieurs écrits; tout l'argent qu'il en retiroit, étoit destiné à soulager les pauvres. Il étoit si modeste, que, lorsqu'il publioit les lettres de ses amis, il en retranchoit les louanges. Il ne conservoit aucune rancune contre ses ennemis; car ses opinions lui en firent plusieurs, qui le traitèrent souvent d'*hérétique*. Ses principaux ouvrages sont : I. D[illegible] *épistolaires*, où il tâche de [illegible] ver par l'Ecriture et par les [illegible] que l'ame est naturellement [illegible] telle, et qu'elle n'acquiert [illegible] mortalité que par le baptê[me] conféré par des prêtres légiti[me]ment ordonnés par des évê[ques]. Cet ouvrage singulier, et d[ont] on pourroit tirer des conséqu[ences] des dangereuses, parut à L[on]dres en 1706, in-8.° Il pré[tend] que les ames *de ceux à qui* [l'on] n'a pas prêché l'Évangile, mour[ront] avec leurs corps. *Il conserv[e]* les ames des Chrétiens anti-épiscopaux, pour que Dieu les punisse; mais *il tient les ames* des épiscopaux immortelles. Le célèbre *Clarke* et d'autres savans réfutèrent une partie de ses rêveries. II. Des *Dissertations latines sur St. Cyprien*, 1684, in-8.° Il y soutient que le nombre des martyrs n'a pas *été aussi* grand, que le disent les Écrivains ecclésiastiques. D. *Thierri Ruinart* le réfuta avec beaucoup de solidité, dans la savante préface dont il enrichit son édition des *Actes sincères des Martyrs*. Un auteur qui a embrassé le sentiment de *Dodwell*, prétend que son adversaire n'a pas assez distingué les martyrs, et les morts ordinaires; les persécutions pour cause de religion, et les persécutions politiques. Mais ce jugement n'est pas exact, et il est d'autant moins recevable, qu'il part d'un écrivain qui a travaillé aussi beaucoup de son côté à diminuer le nombre des martyrs. *Voyez* DIOCLÉTIEN. III. Un *Traité sur la manière d'étudier la Théologie*, en anglois. IV. *Geographiæ veteris Scriptores Græci minores*, à Oxford, 1698 et 1712, 4 volumes in-8°, rares et estimés. L'auteur

[...]né cette édition de remarques [...] de dissertations. V. *De veteribus Cyclis*, Oxford 1701, in-4.° [...] *Annales Thucydidis et Xenophontis*, 1702, in-4° : ouvrage recherché. VII. *De ætate Phalaridis et Pythagoræ*, Londres 1704, in-8.° VIII. Plusieurs éditions *d'Auteurs classiques*, qu'il a éclaircis par de savantes notes. Ceux qui voudront connoître plus en détail ses autres productions, peuvent consulter sa *Vie* en anglois, 2 volumes in-12, publiée par *François Brokesby*. Les ouvrages de *Dodwell* prouvent une grande connoissance de l'antiquité profane et ecclésiastique. On a dit de lui ce qu'on avoit dit de *Joseph Scaliger*, qu'on peut profiter avec ce savant, lors même qu'il se trompe : *Etiam cùm errat, docet.* Ses erreurs ne peuvent pas séduire beaucoup de lecteurs; car il rebute par l'obscurité et la prolixité de son style, et par la multitude de ses digressions. Ces défauts venoient sans doute du peu d'attention qu'il avoit eu de se polir l'esprit par l'usage du monde et par la conversation des littérateurs agréables.

DOËG, Iduméen, écuyer de *Saül.* Ce fut lui qui rapporta à ce prince que *David*, passant par Nobé, avoit conspiré contre lui avec le grand-prêtre *Achimélec.* Cette calomnie mit *Saül* dans une telle colère, qu'il désola la ville de Nobé, et fit donner la mort, par la main du lâche *Doëg*, au grand-pontife et à quatre-vingt-cinq prêtres, l'an 1061 avant J. C. C'est à cette occasion que *David* composa les *Pseaumes* 51 *et* 108.

DOÈS, *Voy.* DOUZA *et* VANDER-DOÈS.

DOISSIN, (Louis) Jésuite, est connu par deux *Poëmes* latins; l'un *sur la Sculpture*, l'autre *sur la Gravure*, écrits d'un style noble, facile et élégant. Ces deux poëmes virent le jour en 1752, 1 volume in-12, et furent traduits, en 1757, in-12. Les préceptes y sont dictés et embellis par l'imagination. Mais le poëte s'est rendu particulièrement estmable dans la description des chefs-d'œuvre de la sculpture, soit ancienne, soit moderne : il fait respirer, dans ses peintures animées, la *Vénus* de *Praxitèle*, le *Laocoon* du Vatican, la fameuse vache de *Miron*, les belles *Statues* des Tuileries, de Saint-Cloud, de Marly, de Versailles, etc. Le Père *Doissin* mourut en 1753, à 32 ans, et laissa des regrets à ceux qui aiment les Muses Latines.

DOISY, (Pierre) directeur du bureau des comptes des parties casuelles, mort le 10 mars 1760, est auteur d'un ouvrage qui a eu quelque cours, quoiqu'il ne soit pas toujours exact. Il parut sous ce titre : *Le Royaume de France et les États de la Lorraine, en forme de Dictionnaire*, in-4°, 1745-1753. C'est la même édition sous deux dates différentes. Ce Dictionnaire a été plus utile aux directeurs des bureaux de poste, qu'à ceux qui veulent des détails instructifs sur la France.

DOLABELLA, (*Publius-Cornélius*) gendre de *Cicéron*, se distingua, pendant les guerres civiles de Rome, par son humeur séditieuse, et par son attachement au parti de *Jules-César.* Il se trouva avec ce grand homme aux batailles de Phar-

sale, d'Afrique et de Munda. Élu tribun du peuple, il voulut établir une loi très-préjudiciable aux créanciers. *Marc-Antoine* s'opposa ouvertement à un dessein qu'il n'avoit formé que pour frustrer ceux à qui il devoit, et pour gagner le peuple. Le retour de *César* à Rome mit fin à ces troubles. Quelques années après, ce héros étant sur le point de marcher contre les Parthes, fit nommer *Dolabella* consul à sa place, quoiqu'il n'eût pas l'âge prescrit par les lois. *Marc-Antoine*, son collégue, traversa cette élection; mais *César* ayant été tué, il fut obligé de reconnoître *Dolabella*, qui eut en partage le gouvernement de Syrie. *Cassius* prévint ce nouveau gouverneur. *Dolabella*, désespérant de le chasser, s'arrêta à Smyrne, où il fit tuer en trahison *Trébonius*, gouverneur de l'Asie mineure, l'un des conjurés qui avoient eu part à la mort de *César*. Ce meurtre le fit déclarer ennemi de la république. Enfin, après quelques succès dans l'Asie mineure, il fut réduit à se donner la mort dans Laodicée, où il fut assiégé par *Cassius*, l'an 43 avant J. C. Il n'avoit alors que vingt-six à vingt-sept ans. C'étoit un petit homme, qui paroissoit plus propre à figurer dans un cercle de femmes, qu'à soutenir dans un camp les travaux de *Mars*. *Cicéron*, qui ne plaisantoit pas toujours finement, le voyant un jour entrer chez lui, avec une épée fort longue à son côté: *Qui a donc attaché ainsi mon gendre à cette épée?*

DOLCÉ, (Louis) né à Venise en 1508, mort dans la même ville en 1568, à 60 ans, fut mis dans le même tombeau qui reçu *Ruscelli*, son Zoïle, ans auparavant. Il est plus c par ses ouvrages poétiq par différentes *Traductio* écrivains anciens, que p actions. « C'étoit, dit *Ba* un des meilleurs écrivains d siècle. Son style a de la dou de la pureté et de l'élég mais la faim l'obligea souve alonger ses ouvrages, et n permit pas d'y mettre tout correction qu'ils auroient gée. » On recherche les suiv I. *Dialogo della Pittura*, i *tolato l'Aretino*, Venise 15 in-8.° Cet ouvrage a été ré primé avec le françois à cô à Florence, 1735. II. *Ci primi Canti del Sacripante*, negia 1535, in-8.° III. *Pri leone*, 1562, in-4.° IV. *L'A chille* et *l'Enea*, 1570, in- V. *La prima imprese del Co Orlando*, 1572, in-4.° VI. D *Poésies* dans différens recueil entr'autres dans celui du *Ber* VII. Une *Vie* de *Charles-Quint* et une autre de l'empereur *Fer dinand I*, l'une et l'autre esti mées.

DOLERA, (Clément) cardinal, de l'ordre de Saint-François, dont il fut général, se distingua par sa science et par sa vertu, et mourut à Rome le cinq janvier 1668, dans un âge assez avancé. Le principal de ses ouvrages a pour titre: *Compendium Theologicarum Institutionum*.... *Dolera* fut regardé comme la lumière de son ordre; mais ce flambeau n'éclaire plus personne aujourd'hui.

DOLET, (Étienne) né à Orléans en 1509, *étoit fils*, dit-on, de *François I*, et d'une Orléanoise, nommée *Cureau*. On

[illegible]té qu'il ne fut point reconnu [illegible] ce prince, à cause d'une in[illegible]gue de sa mère avec un sei[illegible]eur de la cour; mais cette [illegible]ecdote mérite confirmation. Il [illegible] ses études à Paris pendant [illegible]q ans, et passa ensuite en [illegible]ie. Il se lia à Padoue avec [illegible]on *de Villeneuve* qui devint [illegible] guide. Après la mort de ce [illegible]rnier, *Dolet* exerça pendant [illegible]ois ans la place de secrétaire [illegible]mbassade auprès de *Langiac*, [illegible]mbassadeur de France à Venise. De retour en France, il alla étu[illegible]ier le droit à Toulouse, et vint ensuite s'établir à Lyon en qualité d'imprimeur. *Dolet*, à la fois poëte, orateur et humaniste, étoit exagéré en tout: comblant les uns de louanges, déchirant les autres sans mesure; toujours attaquant, toujours attaqué; extrêmement aimé des uns, haï des autres jusqu'à la fureur; savant au-delà de son âge, s'appliquant sans relâche au travail: d'ailleurs orgueilleux, méprisant, vindicatif et inquiet. Avec un tel caractère, il ne pouvoit que se faire des ennemis. On le mit en prison pour son irréligion. Le savant *Castellau* lui obtint sa liberté, dans l'espérance que cette correction l'auroit rendu plus sage. Il promit beaucoup, il ne tint rien; et il fut brûlé comme athée à Paris, le 3 août 1546, à 37 ans. On a prétendu que lorsqu'on le menoit au supplice, il dit, en jetant les yeux sur le peuple qui paroissoit touché de sa mort:

Non dolet ipse Dolet; *sed pia turba dolet;*

et que le docteur qui l'accompagnoit lui répondit:

Non pia turba dolet; sed dolet ipse Dolet.

Mais c'est un conte peu vraisemblable. On fit cette épigramme sur sa mort:

Mortales animas gaudebas dicere pridem;
Nunc immortales esse, Dolete, *doles.*

On dit qu'avant de rendre l'ame, il protesta que « ses livres contenoient des choses qu'il n'avoit jamais entendues. » Il étoit donc bien fou d'avoir perdu sa tranquillité pendant sa vie, pour des rêveries qu'il n'entendoit pas, et de s'être exposé à périr d'une mort si cruelle! On a de lui: I. *Commentarii Linguæ Latinæ*, 2 vol. in-folio, à Lyon, chez *Gryphe*, 1536—1538, qui devoient être suivis d'un troisième. Cet ouvrage, chef-d'œuvre de typographie, est devenu rare. C'est une espèce de dictionnaire de la langue Latine par lieux communs. On avoue qu'il en connoissoit bien les tours et les finesses, sur-tout celles de *Cicéron*, son auteur favori; cependant, il n'écrivoit pas naturellement en latin: sa prose sent l'écolier qui fait des thèmes; c'est un tissu de phrases mendiées. II. *Carminum libri IV*, 1538, in-4°: ces Poésies sont pitoyables, sur-tout les lyriques. Ce fut le premier ouvrage qu'il imprima. Il y déplore amèrement le trépas d'une maîtresse nommée *Hélène*, qu'il avoit tendrement aimée à Venise. III. *Formulæ Latinarum locutionum*, à Lyon, 1539, in-folio: cet ouvrage est un Dictionnaire qui devoit avoir deux autres parties. IV. *De officio Legati*, Lyon 1538, in-4.° V. *Francisci primi fata*, en vers, Lyon 1529, in-4.° VI. Les mêmes 1540, en prose françoise, sous le titre de *Gestes de Fran-*

çois I, in-4.° VII. *De re navali*, Lyon 1537, in-4.° VIII. *Second Enfer* de *Dolet*, 1541, in-8.° IX. Un recueil de *Lettres* en vers françois, peu communes, dans lesquelles on trouve des choses singulières sur son emprisonnement à Lyon. Le crime principal dont il avoit été accusé, et dont il se justifie, étoit d'avoir envoyé à Paris un ballot de livres hérétiques. Il se servit dans ses impressions de caractères romains et italiques, mais plus souvent de ces derniers. Sa devise étoit une main qui polissoit avec une doloire un tronc noueux et informe, avec ces mots : *Scabra et impolita adamussim dolo atque perpolio*. —*Née*, libraire de Paris, a donné une *Vie* curieuse de *Dolet*, 1779, in-8.°

DOLGOROUKI, *Voy*. MENZIKOFF.

DOLIUS, (Mythol.) fidelle serviteur d'*Icare*, accompagna *Pénelope*, fille de ce dernier, à Ithaque, et fut le premier qui reconnut *Ulysse* revenant de Troie.

DOLLIÈRES, Jésuite Lorrain, partit pour la Chine en 1758, et y montra le plus grand zèle pour la propagation de la religion Chrétienne. Il mourut à Pékin en 1780, après avoir publié quelques Ouvrages de piété.

DOLOMIEU, (Déodat) commandeur de l'ordre de Malte, membre de l'académie des sciences de Paris, et ensuite de l'institut de la même ville, fut créé par le gouvernement moderne, inspecteur des mines de France. Ami de la révolution Françoise, il partagea les infortunes que ses orages procurèrent souvent à ses partisans. Il revenoit d'Ég[...] où il avoit suivi *Bonaparte* [...] qu'il fut pris sur mer [...] ensuite au fond d'un ca[...] Messine dans les états du [...] Naples. *Bancks*, président [...] société royale de Londres [...] trouvant alors en Sicile, [...] pressa de prodiguer au pri[...] nier les égards de l'estime [...] tous les secours de l'amitié [...] sociétés savantes et plusieurs [...] de l'Europe s'intéressèrent à [...] élargissement, et il devint l[...] des conditions de l'armistice c[...] clu entre les François et le [...] de Naples, le 29 pluviôse [...] l'an 9. Quelles que furent ses o[...] nions politiques, et malgré [...] reproches qu'on lui a faits d[...] voir abandonné les principes [...] l'ordre de Malte auquel il éto[...] lié, *Dolomieu* ne mérita p[...] moins cet intérêt par ses pro[...] fondes connoissances en miné[...] ralogie, et les nombreux ou[...] vrages qu'il a *publiés* sur cett[...] science. Les plus remarquable[...] sont : I. *Voyage* aux isles d[...] Lipari fait en 1781, ou *Notice* [...] sur les isles Éoliennes, pour [...] servir à l'histoire *des volcans*, [...] 1783, in-8.° II. *Mémoire* sur [...] les tremblemens de terre de la [...] Calabre en 1783, in-8.° III. *Mémoire* sur les isles Ponces, et [...] *Catalogue* raisonné de l'*Etna*, [...] 1788, in-8.° IV. Le Journal de physique de 1790, renferme une *Dissertation* de *Dolomieu* sur l'origine du Basalte. V. Il a rédigé le *Dictionnaire minéralogique* de la nouvelle Encyclopédie. Sur la fin de ses jours, ce savant parcourut *les montagnes* primitives de la Suisse, et le *Journal* de son voyage a été publié par *d'Eymar* préfet du Léman. « On eût dit, dit celui-ci, que *Dolomieu* n'étoit à son

se qu'au milieu des glaciers, les cascades, des avalanches, les précipices. Occupé à méditer, à observer, à recueillir des matériaux, à étiqueter des pierres, calme et tranquille, il ne s'appercevoit pas des dangers imminens qui l'environnoient de toute part. Les horreurs de la nature étoient pour *Dolomieu* son livre d'étude; c'est dans son désordre apparent qu'il en recherchoit la marche constante. Son activité infatigable lassoit les hommes les plus robustes. Il enhardissoit par son exemple ses compagnons et ses guides; et, tandis que ceux-ci succomboient épuisés de fatigue, les obstacles ne faisoient que redoubler son courage et ses forces. » La gaieté ne l'abandonnoit jamais dans ses excursions : par-tout où *Dolomieu* appercevoit une fontaine, il tiroit sa tasse de cuivre, en disant : « Rendons hommage à la naïade. » Dans ce dernier voyage, le naturaliste François a fait des observations nouvelles et multipliées : il en résulte que *Humbold* s'est trompé, lorsqu'il a prétendu que toutes les couches des montagnes de l'Europe et de l'Amérique, avoient la même inclinaison. Lorsque *Dolomieu* se disposoit à publier ces Observations, la mort l'a frappé au mois de frimaire de l'an X, chez une de ses sœurs, à Drée, près de Mâcon. Quelques jours avant de mourir, il écrivoit à l'un de ses amis de Genève : « Je pars dans deux jours pour Paris; j'irai bientôt ébranler les rochers de la Saxe; et d'autres voyages doivent succéder pour chercher, quoi? Non pas le bonheur, car je suis parfaitement heureux où je suis; non pas les richesses, j'en ai plus qu'il ne m'en faut; non pas la renommée, les circonstances m'en ont donné une telle que j'en suis plutôt embarrassé; et quoi donc? Je cours après des idées; j'entasse des pierres qui augmenteront l'embarras et la confusion qui règnent chez moi; et comme tous les faiseurs de collections, comme l'avare, la mort viendra me surprendre avant d'avoir fait de ce que je possède, l'usage auquel je l'ai destiné. » Cette lettre sembloit une prédiction. Les naturalistes ont appelé *Dolomie* du nom de *Dolomieu*, une pierre curieuse par sa phosphorescence. *Bruün Neergaard* a publié, en l'an X, à Paris, le *Journal* du dernier voyage de *Dolomieu* dans les Alpes, in-8.°

DOLON, Troyen, extrêmement léger à la course, qui, ayant été envoyé comme espion au camp des Grecs, fut pris et tué par *Diomède* et *Ulysse*.

DOLOPS, fils de *Lampus*, de la famille de *Laomédon*, fut grièvement blessé au siége de Troie sa patrie, par un Grec nommé *Mégès*, et succomba ensuite sous les coups de *Ménélas*.

DOLUS, de la ville de Bisalte, et *Bucolus* son compatriote, ayant été faits prisonniers par les Chalcidiens, leur facilitèrent la prise de cette cité. Mais loin de les récompenser, la plus cruelle ingratitude devint le prix d'un service si important, ils condamnèrent à mort *Bucolus*. La fureur des dieux se déchaîna contr'eux, jusqu'au moment où, d'après le commandement de l'oracle, ils érigèrent à leur victime un tombeau superbe.

DOMAT *ou* DAUMAT, (Jean) avocat du roi au siége présidial de Clermont en Auvergne, étoit né dans cette ville en 1625. Il devint l'arbitre de sa province par son savoir, par son intégrité, par sa droiture. Les Solitaires de Port-Royal, avec lesquels il étoit beaucoup lié, prenoient ses avis, même sur les matières de théologie. *Domat* étoit à Paris durant la dernière maladie du grand *Pascal*. Il reçut ses derniers soupirs, et fut dépositaire d'une partie de ses papiers les plus secrets, comme il l'avoit été des sentimens de son cœur. La confusion qui régnoit dans les lois, le détermina à en faire une étude particulière. Il s'appliqua à ce travail, qui ne devoit d'abord être que pour lui, et pour ceux de ses enfans qui prendroient le parti de la robe. Quelques-uns de ses amis, auxquels il découvrit ses idées, l'engagèrent à les communiquer aux premiers magistrats. *Domat* fixé à Paris, après avoir reçu ordre de *Louis XIV* d'en faire part au public, montroit son ouvrage aux plus habiles jurisconsultes à mesure qu'il l'écrivoit. *D'Aguesseau*, alors conseiller d'état, lui dit, en écoutant la lecture d'un cahier où il étoit traité de l'usure : *Je savois que l'usure étoit défendue par l'Ecriture et par les lois ; mais je ne la savois pas contraire au droit naturel.* — Les *Lois civiles, dans leur ordre naturel*, parurent enfin en 1689, in-4°, chez *Coignard*. Elles forment 6 volumes, dans lesquels on voit, non-seulement que l'auteur possédoit l'esprit des lois, mais qu'il étoit très-capable d'y faire entrer les jeunes légistes. C'est l'objet principal de son ouvrage, et cet objet parut entièrement rempli. Le choix des [principes], la méthode qu'il [y] donne, l'art de les dévelop[per], rendent son livre digne de [servir] de modèle aux hommes de g[énie] pour la distribution et l'ar[ran]gement de leurs idées. A[ucun] livre peut-être n'a jamais [été] mieux fait dans aucune scie[nce]. « J'avois comparé, *dit Boi[leau]* dans une lettre à *Brossette*, [les] lois du *Digeste* aux dents du [dra]gon que sema *Cadmus*, et d[ont] il naissoit des gens armés, [qui] se tuoient les uns les autres. [La] lecture du livre de *Domat* [m'a] fait changer d'avis, et m'a [fait] voir, dans cette science, u[ne] raison que je n'y avois pas [vue] jusques-là. C'étoit un homm[e] admirable que ce M. *Domat*!... Vous me faites trop d'honneur de mettre en *parallèle* un misérable faiseur de Satires avec le restaurateur de la *raison* dans la jurisprudence. » Les trois premiers volumes de son ouvrage in-4°, traitent des *lois civiles* dans leur ordre naturel, les 4e et 5e, du Droit public ; et le 6e est un choix de lois. Cet habile homme mourut pauvre à Paris le 14 mars 1696, à 70 ans. Il est triste qu'il n'ait pas joui de la fortune et des récompenses qu'il méritoit. Il avoit épousé Mlle *Blondel*, dont il eut treize enfans. Fils, père, époux vertueux, il mérita les regrets de toute sa famille. La religion étoit le fondement de ses vertus. Il ordonna, par son testament, qu'il seroit enterré avec les pauvres dans le cimetière de Saint-Benoît, sa paroisse. On fit, après sa mort, une édition de son ouvrage, in-folio, 1702, à Luxembourg. L'édition la plus complète est celle de 1777, in-folio, avec un *Supplément* par *de Jouy*.

DOMENICHI, (Louis) natif de Plaisance, a donné beaucoup de Traductions en italien, d'auteurs anciens, tels que *Xénophon*, *Polybe*, *Plutarque*, *Pline l'ancien*, etc.; diverses éditions d'auteurs Italiens et quelques ouvrages de sa façon. I. *Orlando inamorato del conte Boiardo*, Venise, 1553, in-4.° II. *Le due Cortigiane, comedia*; Florence, 1563, in-8.° III. *Dialoghi d'amore*; Venise, 1562, in-8.° IV. *Facetie, motti e burle*; Venise, 1581, in-8.° V. *Detti e fatti notabili*, 1565, in-8.° VI. *La nobilità delle Donne*, 1551, in-8.° VII. *La Donna di corte*; Lucques, 1564, in-4.° VIII. *Rime*; Venise, 1544, in-8.° IX. *La Progne, trag.*; Florence, 1561, in-8°, etc. Cet auteur laborieux mourut à Pise à 50 ans, en 1564; et selon *Ladvocat*, en 1574.—Il ne faut pas le confondre avec *Dominique* DOMENICHI théologien Vénitien, mort évêque de Bresce en 1478. Il parut avec distinction au concile de Florence, convoqué en partie pour la réunion des Grecs à l'église Romaine.

DOMICIUS, (Mythol.) dieu invoqué par les Romains au moment des noces, pour que l'épousée habitât assidument dans la maison de son mari.

DOMIDUCUS, (Myth.) dieu qu'on invoquoit quand on conduisoit la nouvelle mariée dans la maison de son mari. C'est pour la même raison que *Junon* est aussi surnommée *Domiduca*.

DOMINICA, (Albia) fille du patrice *Pétrone*, et épouse de l'empereur *Valens*, étoit d'un caractère violent, et d'un esprit des plus opiniâtres. Elle persécuta cruellement les Catholiques, et engagea *Valens* à favoriser l'Arianisme. Quatre-vingts ecclésiastiques étant venus à la cour pour supplier l'empereur de priver un évêque Arien du siége de Constantinople, ce prince, irrité contre eux par son épouse, ne leur répondit qu'en les faisant embarquer sur un vaisseau, auquel on mit le feu en pleine mer. Après la mort de *Valens*, arrivée en 378, *Dominica* soutint le siége de Constantinople contre les Goths; et par les encouragemens qu'elle donna aux troupes, ils furent chassés de devant ses murailles. On croit que cette princesse fut envoyée peu de temps après en exil; mais qu'elle obtint ensuite de l'empereur *Théodose*, la liberté de venir terminer ses jours à Constantinople.

I. DOMINICO, *Voyez* BURCHIELLO.

II. DOMINICO DE SANTIS, aventurier de Venise, se mit au service d'un seigneur Indien, qui s'étant rendu à Rome, avoit embrassé le Christianisme et l'état ecclésiastique. Le pape ayant renvoyé le nouveau converti à Goa, pour y être vicaire apostolique, *Dominico* le suivit, et passa quelques années dans les Indes. Lorsqu'il fut de retour à Venise, il fit croire qu'il entendoit parfaitement le commerce de l'Asie, et engagea quelques particuliers à lui confier des marchandises, qui furent perdues par un naufrage. Ce malheur l'obligea de retourner à Goa, où il reçut 800 écus de quelques contributions charitables. Il parcourut ensuite la Perse, séjourna quelque temps à Ispahan, et passa de là en Pologne. Cet aventurier eut l'art de persuader à la cour

de Dresde, qu'il connoissoit à fond l'état de l'Asie. Le roi le choisit pour ambassadeur auprès du roi de Perse. L'empereur suivit l'exemple du roi de Pologne; la république de Venise imita l'empereur, et cés trois puissances y firent joindre le pape, pour rendre cette ambassade plus solennelle. *Dominico* étoit aussi avare que fripon. Loin de prendre le train d'un ambassadeur de quatre grands potentats, il arriva en Perse avec un équipage si peu convenable à son caractère, qu'on le considéra moins qu'un simple envoyé. Le roi de Pologne, instruit du peu de cas que l'on faisoit de son ambassadeur, en envoya un second, capable de cette importante fonction. *Dominico*, dépouillé honteusement de son emploi, n'osa retourner en Europe par la Turquie, parce qu'il avoit eu avis qu'on l'épioit à son passage. Le premier ministre de Perse pria un ambassadeur de Russie de le recevoir à sa suite; mais le Moscovite l'ayant mené jusqu'à la Mer-Caspienne, s'en défit adroitement. Le Vénitien fut contraint de retourner à Ispahan, et de là à Goa, où les Portugais le firent embarquer pour Lisbonne. Enfin il se rendit à Venise vers l'an 1680; mais il y fut traité avec le mépris qu'il méritoit. Il s'en fallut peu que le sénat, mal satisfait de sa négociation, ne lui en témoignât son ressentiment par un châtiment sévère. Cet aventurier mourut dans l'obscurité, après avoir eu le triste plaisir de tromper plusieurs souverains et de jouer de grands rôles.

I. DOMINIQUE, (Saint) *l'Encuirassé*, ainsi appelé parce qu'il portoit une chemise de mailles de fer, qu'il n'ôtoit que pour se donner la discipline, habitoit un hermitage dans l'Apennin. Ce n'étoit pas seulement pour lui que *Dominique* se flagelloit; c'étoit pour expier les iniquités des autres. On croyoit alors que cent ans de pénitence pouvoient se racheter par vingt pseaumes, accompagnés de coups de fouet. Trois mille coups valoient un an de pénitence, et les 20 pseaumes faisoient trois cent mille coups, à raison de mille coups par dixaine de pseaumes. *Dominique* accomplissoit cette pénitence de cent ans en six jours. Il acquittoit ainsi les péchés du peuple; mais cette flagellation continuelle rendit sa peau aussi noire que celle d'un Nègre. On est éloigné de blâmer l'usage des pénitences de ce temps-là; mais elles occasionnèrent l'abolissement des pénitences canoniques. Le principal avantage de celles-ci étoit de détruire les mauvaises habitudes, en faisant pratiquer long-temps les vertus contraires; et non pas en faisant flageller un hermite qui n'étoit pas coupable. Un écrivain judicieux a très-bien dit à cette occasion, « que le péché n'est pas comme une dette pécuniaire, que tout autre peut payer à la décharge du débiteur, en quelque monnoie que ce soit; c'est une maladie dangereuse, qu'il faut guérir dans la personne même du malade. » *Dominique* mourut le 14 octobre 1060. Il avoit été d'abord dans le clergé séculier, et élevé à la prêtrise; mais comme ses parens avoient fait des présens à l'évêque pour l'ordination de leur fils, il crut devoir renoncer aux fonctions d'un ordre qu'il croyoit avoir acquis par une voie illégi-

sme. L'auteur du trop fameux *Dictionnaire Philosophique* a confondu *St. Dominique l'Encuirassé* avec le suivant.

II. DOMINIQUE, (Saint) instituteur de l'ordre des Frères Prêcheurs, naquit à Calarvega, bourg du diocèse d'Osma, en 1170, de parens nobles et vertueux. A 14 ans, il fut envoyé à Palencia, où étoit alors la plus célèbre école de Castille. Le roi *Alphonse IX* y avoit assemblé les savans de France et d'Italie, et établi des professeurs de toutes les facultés. *Dominique* s'y distingua pendant neuf ans, par le double mérite de l'esprit et de la sagesse. Sorti de cette école, il fut fait chanoine régulier, et sous-prieur de la cathédrale d'Osma. Son évêque ayant été envoyé en France par *Alphonse*, pour accompagner la princesse promise à son fils, *Dominique* le suivit. La mort de cette princesse leur fit perdre le dessein de retourner en Espagne : ils se fixèrent en France, avec des abbés de l'ordre de Cîteaux, légats du pape, pour travailler à la conversion des hérétiques Vaudois et Albigeois, dont le Languedoc étoit infecté. La mission prit dès-lors une nouvelle face. Les abbés de Cîteaux ne paroissoient qu'avec des équipages de princes. *Dominique* et son évêque les engagèrent, par leurs exemples, à renvoyer leurs valets et leurs chevaux, et tout cet attirail fastueux, qui scandalisoit les hérétiques au lieu de les convertir. Le principal théâtre du zèle de *Dominique* fut la ville d'Albi, qui étoit comme la forteresse des ennemis de l'Église. Ses prédications n'ayant presque rien produit sur des cœurs endurcis, il s'adressa à la Sainte Vierge, et réclama son intercession. On croit que ce fut à cette occasion qu'il institua le *Rosaire*, où la mère de Dieu est invoquée cent cinquante fois, entre quinze répétitions du *Pater*. Les succès de *Dominique* furent bientôt plus marqués. Les premiers fruits de ses Sermons parurent à la conférence de Pamiers, l'an 1206. Le chef des Vaudois y abjura ses erreurs entre les mains de l'évêque d'Osma. *Dominique*, quoique consacré par goût aux austérités du cloître, fit souvent auprès du comte de *Montfort*, général de la Croisade contre les Albigeois, ce que *Moïse* faisoit pour *Josué*, combattant les ennemis du peuple de Dieu. Il travailla à le rendre victorieux, non-seulement par ses prières, mais par ses exhortations et l'exemple de son courage. Souvent on le vit dans les rangs de l'armée, le crucifix à la main, animant les soldats au mépris de la mort. Les travaux de *Dominique* lui méritèrent la charge d'inquisiteur en Languedoc. Il jeta les premiers fondemens de son ordre à Toulouse, approuvé en 1216 par *Honorius III*. Le saint fondateur, de concert avec ses compagnons, avoit embrassé la règle de *St. Augustin*, pour se conformer au concile de Latran contre les religions nouvelles; mais il y ajouta quelques pratiques plus austères. Les Frères Prêcheurs, dans leur première institution, n'étoient ni mendians, ni exempts de la juridiction des ordinaires, mais chanoines réguliers. L'année d'après la bulle d'*Honorius III*, en 1217, ils obtinrent de l'université de Paris l'église de Saint-Jacques, d'où leur est venu le nom

de *Jacobins*. *Dominique* fut le premier général de son ordre. Cette nouvelle famille se multiplia tellement, qu'actuellement elle est divisée en quarante-cinq provinces, dont il y en a onze en Asie, en Afrique et en Amérique, sans compter douze congrégations ou réformes particulières, gouvernées par des vicaires-généraux. Le maître du sacré palais à Rome est toujours un religieux de cet ordre. Ce fut *St. Dominique* qui persuada à *Honorius III* d'établir un *Lecteur* du sacré palais : office peu considérable dans le commencement; mais ceux qui en ont été pourvus depuis, ayant obtenu le titre de *Maîtres du sacré Palais*, sont devenus des officiers de distinction. C'est sur eux que le pape se décharge des discussions qui regardent l'interprétation des Écritures et de la censure des livres. On a pris aussi pendant long-temps de cet ordre les inquisiteurs de la Foi, répandus dans différens pays. Leurs généraux mêmes les nommoient; mais actuellement, les Dominicains n'exercent cet office que dans trente-deux tribunaux d'Italie en qualité d'inquisiteurs provinciaux, délégués par la congrégation du saint-office, ou nommés par le pape. Les Dominicains ont donné à l'Église trois papes, dont le plus célèbre est *Pie V*, quarante-huit cardinaux, vingt-trois patriarches, quinze cents évêques, six cents archevêques, quarante-trois nonces ou légats, beaucoup de confesseurs des rois de France, d'Espagne, d'Angleterre et de Pologne. Ils ont produit des théologiens, recommandables par leur doctrine, tels que *St. Thomas* d'Aquin, *Albert*, dit le Grand, *St. Raymond* de Penniafort, *St. Vincent Ferrier*, *St. Hyacinthe*, *St. Antonin*, *Louis* de Grenade, *etc. etc.* L'ordre de *St. Dominique* avoit déjà fait de grands progrès à sa mort, arrivée le 6 août 1221. Il n'étoit âgé que de 51 ans; mais ses travaux et ses mortifications l'avoient vieilli. Il avoit fait élire peu auparavant, au chapitre général tenu cette année, huit provinciaux, pour gouverner ses frères répandus en Espagne, en France, en Lombardie, dans la Romagne, en Provence, en Allemagne, en Hongrie et en Angleterre. Le pape *Grégoire IX*, qui l'avoit connu pendant sa légation de Boulogne, le canonisa quatorze ans après sa mort, en 1235. Quoiqu'il fût mort le 6 août, (et non le 4, comme le disent quelques Dictionnaires,) sa fête fut avancée de deux jours, à cause de Notre-Dame-des-Neiges, qui est le 5, et de la Transfiguration, qui est le 6. Ceux qui voudront connoître plus particulièrement ce fondateur distingué, peuvent consulter *la Vie* de *St. Dominique*, publiée à Paris en 1739, in-4°, par le P. *Touron*. Voy. aussi le *Bullarium ordinis Prædicatorum*, Rome, 1740, 8 vol. in-folio, publiés par le P. *Bremond*, provincial, depuis général de l'ordre, mort en 1755, à 64 ans; et *l'Année Dominicaine*, ou les *Vies* des Saints, des Bienheureux, des Martyrs de l'ordre des Frères Prêcheurs par le P. *Feuillet* et *Goucges*, Paris 1678, in-4°, 3 volumes.

III. DOMINIQUE de San-Geminiano, célèbre jurisconsulte du quinzième siècle, *composa* des *Commentaires* sur le sixième livre des Décrétales, 1471, in-

Folio, et d'autres ouvrages, dans lesquels ni l'ordre ni la critique ne brillent guère.

IV. DOMINIQUE, surnommé *le Grec*, peintre et sculpteur, mort à Tolède, en 1625, à 77 ans, étudia son art sous *le Titien*, et imita parfaitement le genre de ce grand peintre. Lui-même fit bâtir une église de Religieuses à Tolède; il l'orna de ses tableaux, et en sculpta les statues. Il a publié des *Traités* sur les arts qu'il exerçoit avec succès.

V. DOMINIQUE, *Voy.* BIANCOLELLI. — CASTAGNO. — *et* COLLANGE.

DOMINIQUIN, (Dominico ZAMPIÉRI, *dit* le) peintre Bolonois, naquit en 1581. Élève des *Carrache*, il donnoit beaucoup de temps et d'application à ce qu'il faisoit. Ses rivaux disoient que ses ouvrages étoient *comme labourés à la charrue*. Antoine *Carrache* même le comparoit à un bœuf. Annibal *Carrache*, qui voyoit sous cette lenteur d'esprit apparente, de grands talens, répondit *que ce bœuf traceroit si bien son sillon, qu'il fertiliseroit le champ de la peinture*. Ses envieux, fâchés de voir cette prophétie s'accomplir, semèrent sa vie de chagrins. Ayant été appelé à Naples pour peindre la grande Chapelle de St-Janvier, la cabale des barbouilleurs Napolitains lui suscita tant de traverses, qu'il prit la fuite. Les directeurs de l'église, indignés contre ses ennemis, le rappelèrent. Mais ses jaloux corrompirent ceux qui le secondoient dans son travail, afin qu'il ne répondît point à ce qu'on attendoit de son génie. Tant de contrariétés, causées par de lâches envieux, minèrent sa santé. On prétend même qu'ils avancèrent sa mort par le poison, le 15 avril 1641, à 60 ans. Le *Dominiquin* étoit modeste, retiré, croyant par-là désarmer l'envie, dont il connoissoit toute la fureur et tous les artifices. Un jour qu'on lui annonça que des peintres avoient vanté quelques-unes de ses figures, il en témoigna un véritable chagrin : *J'ai bien peur*, dit-il, *qu'il ne soit échappé à mon pinceau quelque mauvais trait qui ait plu à ces ignorans*. Le *Poussin* disoit, qu'*il ne connoissoit point d'autre peintre que lui pour l'expression*. Le *Dominiquin* répondoit à ceux qui lui reprochoient de mettre trop de temps à ses tableaux : *J'ai un maître difficile à contenter ; c'est moi-même*. Le même *Poussin* regardoit la *Transfiguration* de *Raphaël*, la *Descente de Croix* de *Daniel de Volterre*, et le *St. Jérôme* du *Dominiquin*, comme les trois chefs-d'œuvre de peinture de Rome. Cependant, il n'eut pour cet ouvrage admirable que cinquante écus. Mais ce tableau le fit connoître à *Grégoire XV*, qui auroit assuré sa fortune, si son pontificat n'avoit pas été si court. Cet illustre maître excelloit surtout dans l'art d'exprimer les différentes passions. Ses attitudes sont bien choisies ; ses airs de tête sont d'une simplicité et d'une variété admirables. Son pinceau ne manquoit pas de noblesse, et n'avoit pas assez de légèreté. Ses plus beaux tableaux sont à Naples, à Rome et aux environs. On distingue parmi eux les angles du dôme de *Saint-André* à Rome, le portement de Croix, la *Madone* du Rosaire, *David*, *Adam et Eve*. Ces deux derniers tableaux sont dans la collection nationale de France.

DOM

DOMINIS, (Marc-Antoine de) ex-jésuite, étoit de la famille du pape *Grégoire X.* Ayant passé vingt ans dans la Société de *Jésus*, où il s'étoit distingué dans tous ses emplois, il fut tenté de devenir évêque, et il succomba à la tentation. L'empereur *Rodolphe* demanda pour lui l'évêché de Segni, et l'obtint. Diverses querelles qu'il eut avec ses diocésains, l'obligèrent de solliciter l'archevêché de Spalatro, capitale de la Dalmatie, où il fut un peu plus tranquille. N'ayant point d'affaires au-dedans, il s'en fit au-dehors. Il écrivit, en faveur des Vénitiens ses bienfaiteurs, contre le pape *Paul V.* L'inquisition censura ses écrits. Le ressentiment que lui inspira cette condamnation, les caresses des Protestans, et l'espérance d'un grand repos et de la liberté, l'attirèrent en Angleterre en 1616. Ce voyage étoit, à ce qu'il disoit, pour travailler à la réunion des religions; mais réellement pour habiter un pays où il pût faire imprimer ses ouvrages, sans craindre les poursuites des inquisiteurs. Il prêcha et écrivit contre la religion Catholique, et fut fait doyen de Windsor. Pendant son séjour en Angleterre, il publia l'*Histoire du Concile de Trente*, par *Fra-Paolo*, qui avoit à peu près les mêmes sentimens que lui. Cet archevêque ne fut pas inutile au roi *Jacques I*, dont la passion dominante étoit celle de paroître docteur. Au milieu des témoignages d'amitié, de respect et d'estime, dont le roi et le clergé Anglois le combloient, il sentit des remords. Ils augmentèrent, lorsque sa présomption, sa vanité et son avarice, qu'il avoit cachées d'abord, et qu'il développa trop ensuite, lui [illegible] fait perdre tout crédit en An[illegible]terre. *Grégoire XV*, son am[illegible] son condisciple, en ayant [illegible] averti, lui fit dire par l'amb[illegible]sadeur d'Espagne qu'il pouv[illegible] revenir à Rome, sans aucu[illegible] crainte. *Dominis*, avant de parti[illegible] voulut signaler son retour à l[illegible] foi de l'Église, par une actio[illegible] d'éclat, propre à réparer le scan[illegible]dale de sa désertion. Il monta en chaire à Londres, et rétracta tout ce qu'il avoit dit ou écrit contre l'Église. *Jacques I*, irrité de ce coup d'éclat, lui ordonna de sortir de ses états sous trois jours. L'archevêque, arrivé à Rome, abjura publiquement ses erreurs, et demanda pardon, dans un consistoire public, de son apostasie. Son humeur inconstante et bizarre ne lui permit pas de jouir en paix des charmes de son nouveau séjour. Des lettres interceptées, firent juger qu'il se repentoit de sa conversion dès 1623, c'est-à-dire, six mois après son retour. *Urbain VIII* le fit enfermer au château St-Ange, où il mourut de poison, selon quelques historiens, en 1625, à 64 ans. On a de lui: I. Un grand traité *De Republicâ Ecclesiasticâ*, en 3 vol. in-folio, Londres, 1617 et 1620; Francfort, 1658, censuré le 15 décembre 1627, par la faculté de théologie de Paris. Sous prétexte de donner des moyens de concilier les Protestans avec les Catholiques, il avança plusieurs propositions favorables à ceux-là. Les principales étoient: « Que l'Église, sous le pontife Romain, n'est plus l'Église, mais un état humain, sous la monarchie temporelle du pape; que l'Église n'a point une puissance coactive, ni de contrainte extérieure; que

prêtres n'offrent point, à proprement parler, le sacrifice de J. C., mais qu'ils en célèbrent seulement la commémoraison; que l'inégalité de puissance entre les Apôtres, est une invention humaine, qui n'a aucun fondement dans l'Évangile; que le Saint-Esprit est le véritable vicaire de *Jésus-Christ* en terre; que *Jean Hus* avoit été mal condamné par le concile de Constance; que J. C. a promis son Saint-Esprit à toute l'Église, sans l'attacher aux prêtres ou aux évêques, et sans en excepter les laïques; que les évêques succèdent, chacun en son particulier, à la puissance universelle; que l'ordre n'est pas un sacrement; que l'Église Romaine, à cause de la dignité de sa ville, est la première des Églises en excellence, et non en juridiction; que les ministres de l'Église ne sont pas obligés au célibat; que le vœu solennel des moines n'a point d'effet au-delà du vœu simple; que la papauté est une fiction des hommes, etc.» Le traité de *Dominis* fut brûlé avec le corps de son auteur au champ de *Flore*, par sentence de l'inquisition. *Voy.* VI. MARIUS. II. *De radiis visûs et lucis in vitris perspectivis et Iride, Tractatus;* à Venise, 1611, in-4.º Jusqu'à lui, l'arc-en-ciel avoit paru un prodige presque inexplicable: *Dominis* fut le premier qui développa avec sagacité la raison des couleurs de ce phénomène. Il parle, dans son traité, des lunettes à longue-vue, dont l'invention étoit alors très-nouvelle. Il mêla quelques erreurs à la vérité qu'il avoit trouvée; mais *Descartes*, qui le suivit, le rectifia et le surpassa.

DOMITIA-LONGINA, fille du célèbre *Corbulon*, général sous *Néron*, femme de *Domitien*, se diffama par ses débauches, dont elle faisoit gloire. Elle avoit été mariée d'abord à *Lucius Ælius Lamia*, auquel *Domitien* l'enleva. Son commerce avec le comédien *Pâris*, et ses autres désordres ayant éclaté, l'empereur la répudia; mais il ne put s'empêcher de la reprendre peu de temps après. *Domitia*, lasse de son époux, entra dans la conjuration de *Parthénius* et d'*Etienne*, dans laquelle *Domitien* perdit la vie. Ce fut ainsi qu'elle s'affranchit de la crainte où elle étoit tous les jours qu'il ne la sacrifiât à son ressentiment et à sa jalousie. On l'avoit accusée d'inceste avec l'empereur *Tite*, son beau-frère; elle s'en purgea par serment, et l'effronterie avec laquelle elle avouoit ses autres crimes, la rendit croyable en cette occasion. *Domitia* mourut sous *Trajan*. Elle avoit une beauté parfaite, des manières engageantes, une grande envie de plaire, un esprit élevé et capable de tout entreprendre. Elle eut un fils de *Domitien*, qui mourut jeune, et qui fut mis au rang des Dieux.

I. DOMITIEN, (*Titus Flavius Domitianus*) frère de *Tite*, fils de *Vespasien* et de *Flavia Domitilla*, né le 24 octobre l'an 51 de J. C., se fit proclamer empereur l'an 81, sans attendre que *Tite* fût mort; mais il s'en défit bientôt par le poison, suivant quelques auteurs. Son avénement à l'empire promit d'abord des jours sereins au peuple Romain. Il affecta d'être doux, libéral, modéré, désintéressé, ami de la justice, ennemi de la chicane, des délateurs et des satiriques. Il rétablit les bibliothèques

consumées par le feu, et fit venir de divers lieux, particulièrement d'Alexandrie, des exemplaires de plusieurs livres. Il embellit Rome de quelques beaux édifices. Ces commencemens heureux finirent par des cruautés inouies. Il versa le sang des Chrétiens, et voulut en abolir le nom. Il fit enterrer toute vivante *Cornélie*, la première des Vestales, sous prétexte d'incontinence. Ce ne fut certainement pas par vertu qu'il fit porter un tel jugement; car il vécut long-temps avec sa propre nièce, comme avec sa femme légitime. Non content de se souiller par cet horrible inceste, il se rendit infame par des amours contre nature. Rien n'égaloit sa lubricité, si ce n'étoit son orgueil. Il voulut qu'on lui donnât les noms de *Dieu* et de *Seigneur* dans toutes les requêtes qu'on lui présenteroit. Les savans et les gens-de-lettres furent persécutés à leur tour : les historiens sur-tout, parce qu'ils sont les justes dispensateurs de la gloire auprès de la postérité. Ce monstre, troublé par les remords de ses crimes, et par les différentes prédictions des astrologues, étoit dans des transes continuelles. Ses appréhensions lui firent imaginer d'environner la galerie de son palais, sur laquelle il se promenoit ordinairement, de pierres polies, qui renvoyoient l'image à peu près comme un miroir, afin que la réflexion de la lumière lui découvrît si personne ne le suivoit. *Pline* le jeune peint éloquemment la vie farouche et solitaire qu'il menoit : « Enfermé dans son palais comme une bête féroce dans son antre, tantôt s'y abreuvant, pour ainsi dire, du sang de ses proches, tantôt méditant la mort des plus illustres citoyens, et s'élançant au dehors pour le carnage. L'horreur et la menac[illegible] doient les portes du palais ; [illegible] trembloit également d'être [illegible] et d'être exclus. On n'osoi[illegible] procher, on n'osoit même [illegible] ser la parole à un prince tou[illegible] caché dans l'ombre et fuyant [illegible] regards, et qui ne sortoit de[illegible] profonde solitude que pour f[illegible] de Rome un désert. Cepend[illegible] dans ces murs même, et dans ce[illegible] retraites profondes auxquelles i[illegible] avoit confié sa sureté, il enferma avec lui un Dieu vengeur des crimes. » En effet, toutes les précautions de *Domitien* ne lui servirent de rien. Il fut assassiné le 18 septembre de l'an 96 de J. C., par *Etienne*, affranchi de sa femme *Domitia Longina*, étant âgé de 45 ans, après en avoir régné quinze et cinq jours. Le sénat le priva de tous les honneurs après sa mort, et même de la sépulture. Il avoit autrefois convoqué ce corps illustre, pour décider dans quel vase il devoit faire cuire un turbot. Une autre fois, il l'assiégea *dans* les formes, et le fit environner de soldats. Ayant invité à manger, un autre jour, les principaux sénateurs, il les fit conduire en cérémonie dans une grande salle tendue de noir, et éclairée de quelques flambeaux funèbres, qui ne servoient qu'à laisser voir différens cercueils, sur lesquels on lisoit les noms des convives. On vit au même instant, entrer dans la salle des hommes tout *nus*, aussi noirs que la tapisserie, tenant une épée d'une main, et une torche allumée de l'autre. Ces espèces de furies, après avoir quelque temps épouvanté les sénateurs, leur ouvrirent la porte. *Domitien* mêloit à ces scènes horribles des scènes ridicules. Il restoit des jours entiers dans son cabinet, occupé à prendre des

mouches avec un poinçon fort aigu. On demanda à un plaisant si l'Empereur étoit seul. — *Si bien seul*, répondit-il, *qu'il n'y a pas même une mouche*. Voyez aussi l'art. ASCLÉTARION. Il faut convenir que *Domitien* n'étoit ni aussi fou, ni aussi déréglé, que *Caligula* et *Néron*. *Tillemont* dit qu'il avoit plus de ressemblance avec *Tibère* par son humeur sombre, par sa méchanceté réfléchie, par une politique aussi artificieuse que cruelle. Au milieu de toutes ses extravagances, il eut l'intention de maintenir la justice dans son empire. Il étoit grand, bien fait; son visage annonçoit la modestie, et il rougissoit très-aisément. Il s'en faisoit honneur, et dans un discours au sénat, il s'en vanta en ces termes : « Jusqu'ici, Messieurs, vous avez approuvé mes sentimens, et la pudeur qui règne sur mon visage. » Mais l'intérieur démentoit bien cette modestie apparente. La rougeur habituelle de son visage étoit en lui, dit *Tacite*, un préservatif contre la honte, qui n'avoit plus de signe par où se manifester. Il devint chauve de bonne heure, et il en étoit très-mortifié : il s'offensoit même si l'on en faisoit devant lui le reproche à un autre, soit par raillerie, soit sérieusement. C'est pour cela que *Juvenal*, voulant le désigner d'une façon injurieuse et piquante, l'appelle *Néron le Chauve*. Néanmoins *Domitien*, dans un petit écrit qu'il composa sur le soin que demandent les cheveux, et qu'il adressa à un ami chauve comme lui, le consoloit et se consoloit lui-même avec assez de courage sur leur commune disgrace. « Ne voyez-vous pas, lui disoit-il en s'appliquant les paroles d'*Achille* dans *Homère*, combien je suis avantagé du côté de la figure et de la taille? cependant mes cheveux éprouvent le même sort que les vôtres, et je supporte, avec constance, le désagrément de voir ma chevelure vieillir pendant que je suis encore jeune. C'est une leçon qui nous apprend, que rien n'est plus agréable ni de plus courte durée que tout ce qui sert à l'ornement. » On voit, par ce morceau, qui ne manque ni de goût, ni d'élégance, que *Domitien* étoit capable de bien écrire et de bien parler, s'il eût voulu s'en donner la peine. Il avoit d'abord paru aimer la littérature : mais il la négligea tellement ensuite, que, contre l'usage des premiers *Césars*, il se servoit de la plume d'autrui pour écrire ses ordonnances, ses harangues, et même ses lettres. Il ne lisoit que les Mémoires de *Tibère*, pour y étudier les maximes de la tyrannie. C'est le dernier des douze empereurs qu'on appelle *Césars*.

II. DOMITIEN, (*Domitius Domitianus*) général de l'empereur *Dioclétien* en Égypte, prit la pourpre impériale dans Alexandrie, vers l'an 288. Il se soutint pendant environ deux ans, et remporta même quelques victoires. On ignore quelle fut sa fin; il y a apparence qu'elle fut tragique. Ses médailles le représentent âgé d'environ 40 ans, avec une physionomie grave et des traits réguliers.

DOMITILLE, (*Flavia Domitilla*) fille de *Flavius Liberalis*, greffier des finances, plut à *Vespasien*, qui l'épousa au commencement de l'an 40 de J. C. Elle mit *Titus* au monde vers la fin de décembre de la même année, et onze ans après, elle fut mère de *Domitien*. Les historiens parlent d'elle avec éloge. — Il ne faut

pas la confondre avec *Flavie Domitille*, épouse du consul *Flavius Clemens*, et nièce de *Domitien*. Elle étoit Chrétienne, aussi bien que son mari. Ils furent tous deux accusés: *Flavius* fut mis à mort par ordre de l'empereur, et sa femme reléguée dans l'isle Pandataire. L'histoire ne nous apprend rien de plus sur *Domitille ;* et tout ce qu'on y ajoute est tiré d'actes apocryphes.

I. DOMITIUS, (Mythol.) Dieu que les Païens invoquoient dans les mariages, pour que la nouvelle mariée prît soin de la maison.

II. DOMITIUS ÆNOBARBUS, (*Cneius*) consul Romain l'an 96 avant J. C., eut le commandement de la Gaule Transalpine, où il fut envoyé pour appaiser les troubles qui s'y étoient élevés. *Bituit*, roi ou chef des Auvergnats, qui étendoient alors leur domination depuis Narbonne jusqu'aux confins de Marseille, et depuis les Pyrénées jusqu'à l'Océan et au Rhin, ayant passé le Rhône avec une puissante armée, *Domitius* marcha contre lui. Les troupes s'étant rencontrées au confluent de la rivière de Sorgue dans le Rhône, en vinrent aux mains. *Domitius* fut victorieux : vingt mille hommes des troupes de *Bituit* furent taillés en pièces; trois mille furent faits prisonniers. La frayeur que causa aux Gaulois la vue des éléphans, contribua beaucoup à leur défaite. Le vainqueur fit dresser un monument de sa victoire à l'endroit où il l'avoit remportée. Quelques auteurs prétendent que ce trophée fut érigé dans Carpentras, où l'on voit encore aujourd'hui une tour carrée, sur les flancs de laquelle paroissent des captifs enchaîn[és]. *Domitius* étoit plein d'orgueil [et] d'ambition. On remarque qu['il] se faisoit porter, comme [en] triomphe, sur un éléphant da[ns] toute la province Romaine. C['est] lui qui soumit l'Occitanie, ou le Languedoc, à la républiqu[e]. Le nom d'*Ænobarbus* qu'il por[toit], étoit le surnom de sa famil[le] à Rome; ce mot signifie propre[-]ment *barbe de cuivre*, et ce sobri[-]quet fut donné à quelqu'un de la famille qui avoit la barbe d'un roux tirant sur le rouge. Mais, pour y mettre du merveilleux, on débitoit à Rome que *Castor* et *Pollux* étant venus annoncer une victoire à un certain *C. Domitius*, il ne voulut point les croire; l'un d'eux, pour l'en convaincre, lui passa la main sur les joues et sur le menton, et sa barbe, de noire qu'elle étoit auparavant, devint rousse dans le moment.

III. DOMITIUS, *Voyez* Afer.

IV. DOMITIUS, grammairien qui florissoit sous *Adrien*. C'étoit un homme vertueux, mais chagrin. Il souhaitoit *que les hommes perdissent le don de la parole, afin que leurs vices ne pussent pas se communiquer.....* *Voyez* II. Domitien; *et* l'article César, vers le milieu.

DOMNA JULIA, *Voyez* Julia.

I. DOMNE I, *ou* DOMNUS, Romain, élu pape après la mort de *Dieu-donné*, le 2 novembre 676, mourut le 11 avril 678. *Anastase* parle d'une comète qui parut pendant trois mois sous son pontificat. Il mit fin au schisme de l'église de Ravenne, qui se prétendoit exempte de la juridiction du saint-siége.

II. DOMNE II. Romain, succéda à *Benoît VI*, le 20 septembre 972. On ignore le temps précis de sa mort, qui arriva avant le 25 décembre 974.

DOMNINE (Sainte), fuyant les persécuteurs du culte chrétien avec ses deux filles, se trouva arrêtée par une rivière : les soldats alloient l'atteindre, lorsqu'elle se précipita avec ses enfans dans les ondes où elle périt; préférant ainsi une mort volontaire au danger de perdre sa foi ou l'honneur.

DONADO, (Adrien) carmé déchaussé, mort à Cordoue en 1630, se distingua par ses talens dans la peinture. On voit plusieurs de ses ouvrages dans sa patrie, entre autres un *Crucifiement* et une *Magdelaine pénitente*, que l'on croiroit du *Titien*. *Donado* avoit autant de modestie que de perfection dans son art. Il étoit toujours tenté d'effacer ce qu'il venoit de faire; et si ses amis ne lui eussent enlevé ses tableaux, il n'en auroit conservé aucun.

I. DONAT, (Ælius) grammairien de Rome au 4e siècle, et un des précepteurs de *St. Jérôme*, écrivit des *Commentaires sur Térence* et sur *Virgile*, qui sont perdus; ceux qui portent le nom de cet auteur, sont supposés. On attribue le *Commentaire sur Térence* à *Evanthius*. On a de *Donat* un Traité *De Barbarismo et octo partibus orationis*, que *Cassiodore* avoit déclaré être le plus propre à faciliter les études des commençans; aussi, cette grammaire eut-elle le plus grand cours dans les écoles anciennes. Elle fut l'un des premiers livres qui sortirent des presses de *Guttemberg*, inventeur de l'art typographique, qui l'imprima en caractères fixes, sur des tables de bois. On voit à la bibliothèque nationale deux planches qui ont servi à cette impression, et qui ont été acquises à la vente de la bibliothèque de *la Vallière*.

II. DONAT, évêque de Casenoire en Numidie, est regardé comme le premier auteur du schisme des Donatistes. Ce schisme, qui affligea long-temps l'Église, commença l'an 311. *Cécilien* ayant été élu pour succéder à *Mensurius* dans la chaire épiscopale de Carthage, son élection fut traversée par une brigue puissante, qu'avoient formée une femme nommée *Lucile*, et deux prêtres, *Brotus* et *Célestius*, qui avoient eux-mêmes prétendu au siége contesté. Ils firent élire *Majorin*, sous prétexte que l'ordination de *Cécilien* étoit nulle, ayant, disoient-ils, été faite par *Félix* évêque d'Aptonge, qu'ils accusèrent d'être traditeur; c'est-à-dire d'avoir livré aux Païens les livres et les vases sacrés pendant la persécution. Les évêques d'Afrique se partagèrent pour et contre. *Donat* se fit le chef des partisans de *Majorin*. Cependant la contestation ayant été portée devant l'empereur, il en remit le jugement à trois évêques des Gaules, *Maternus* de Cologne, *Reticius* d'Autun, et *Marin* d'Arles, conjointement avec le pape *Miltiade*. Ces prélats, dans un concile tenu à Rome en 313, composé de quinze évêques d'Italie, et dans lequel comparurent *Cécilien* et *Donat*, chacun avec dix évêques de leur parti, décidèrent en faveur de *Cécilien*; mais la division ayant bientôt recommencé, les *Donatistes* furent de nouveau condamnés par le concile d'Arles en 314; et enfin

par un édit de *Constantin*, du mois de novembre 316. *Donat*, qui étoit retourné en Afrique, y reçut la sentence de déposition et d'excommunication prononcée contre lui par le pape *Miltiade* : Voyez l'*article suivant*.

III. DONAT, évêque schismatique de Carthage, différent du précédent, mais du même parti, et même chef de ce parti, après la mort de *Majorin*, auquel il succéda vers l'an 316. C'étoit un homme habile, éloquent, savant, de bonnes mœurs; mais d'un orgueil si insupportable, qu'il mettoit tout le monde au-dessous de lui. Il confirma le schisme en Afrique, tant par son autorité que par ses écrits. Certains furieux de sa secte, qui se disoient défenseurs de la justice, marchoient les armes à la main, mettant en liberté les esclaves, et obligeant les créanciers à décharger leurs débiteurs. On envoya contr'eux des soldats, qui en tuèrent plusieurs; mais qui, en faisant des martyrs dans l'esprit des Donatistes, firent de nouveaux fanatiques. Ces sectaires, condamnés par différens conciles, furent confondus dans la célèbre conférence tenue à Carthage, l'an 411, entre les évêques Catholiques et les Donatistes. *St. Augustin*, chargé de parler pour les Catholiques, discuta à fond toutes les questions. Les 286 évêques, qui composoient cette assemblée, offrirent, à sa persuasion, de quitter leurs siéges en faveur des évêques Donatistes qui se seroient réunis, si le peuple Catholique paroissoit souffrir avec peine qu'il y eût deux chefs assis sur le même siége. L'éloquence de *St. Augustin*, jointe à la générosité de ces prélats, ne p[illegible] éteindre entièrement ce malh[illegible]reux schisme, dont les par[illegible]sans avoient adopté un gr[illegible] nombre d'erreurs. Ils soutenoi[illegible] « que la véritable église av[illegible] péri par-tout, excepté dans l[illegible] parti qu'ils avoient en Afriqu[illegible] et regardoient toutes les aut[illegible] églises comme prostituées, [illegible] dans l'aveuglement. Ils prétendoient que le baptême et les autres sacremens conférés hors de l'église, c'est-à-dire, hors de leur secte, étoient nuls; en conséquence ils rebaptisoient tous ceux qui, sortant de l'église catholique, entroient dans leur parti. » Ils assujettissoient les évêques, les femmes, les enfans à une pénitence publique, avant de les admettre à leur communion. S'ils obtenoient une église occupée par les Catholiques, ils la purifioient avec autant de soin qu'un temple des païens. On lavoit le pavé, on grattoit les murs, et l'on brûloit l'autel ordinairement construit en bois. On fondoit les vases sacrés, et les hosties étoient jetées avec horreur et avec mépris. Enfin, ils n'omettoient aucune des cérémonies ignominieuses, qui devoient enflammer et perpétuer l'animosité des factions religieuses. Malgré cette aversion irréconciliable, les Donatistes, répandus dans toutes les villes de l'Afrique, se rencontroient souvent avec les Catholiques, et se trouvoient confondus ensemble dans la société. Ils conservoient le même extérieur qu'eux, le même langage, et à peu près le même zèle, le même culte et la même doctrine. Proscrits par les chefs de l'église et du gouvernement, ils avoient pourtant la supériorité du nombre dans quel-

ques provinces, et sur-tout en Numidie. Pour répandre leur secte, ils employèrent contre les Catholiques tous les moyens possibles : ruses, insinuations, écrits captieux, violences ouvertes, cruautés, persécutions. Ce schisme formidable à l'église, par le grand nombre d'évêques qui le soutenoient, eût peut-être subsisté plus long-temps, si les Donatistes ne se fussent d'abord divisés eux-mêmes en plusieurs petites branches, connues sous le nom de *Claudianistes*, *Rogatistes*, *Urbanistes*; et enfin par le schisme qui s'éleva entr'eux à l'occasion de la double élection de *Priscien* et de *Maximien* pour leur évêque, vers l'an 392 ou 393; ce qui fit donner aux uns le nom de *Priscianistes*, et aux autres celui de *Maximianistes*. Ils subsistèrent en Afrique jusqu'à la conquête qu'en firent les Vandales, et l'on en trouve aussi quelques restes dans l'Histoire ecclésiastique des 6 et 7e siècles. Quelques auteurs ont accusé les *Donatistes* d'avoir adopté les erreurs des Ariens, parce que *Donat* leur chef y avoit été attaché; mais *St. Augustin* les disculpe. Il convient cependant que quelques-uns d'entr'eux, pour se concilier les bonnes graces des Goths, qui étoient Ariens, leur disoient qu'ils étoient dans les mêmes sentimens qu'eux sur la Trinité; mais en cela même, ils étoient convaincus de dissimulation, par l'autorité de leurs ancêtres; *Donat* leur chef n'ayant pas été Arien. Les *Donatistes* sont encore connus dans l'Histoire ecclésiastique, sous les noms de *Circoncelliones*, *Montenses*, *Campitæ*, *Rupitæ*; dont le premier leur fut donné à cause de leurs brigandages; et les trois autres, parce qu'ils tenoient à Rome leurs assemblées dans une caverne, sous des rochers, ou en pleine campagne. *Donat*, l'objet de cet article, et à l'occasion duquel nous avons parlé des *Donatistes*, étoit mort en exil l'an 355. Les meilleurs historiens qui ont parlé de ces schismatiques, sont *Tillemont*, *Mémoires ecclésiastiques*, tom. 6e, et *Dupin*, dans son édition d'*Optat de Milève*, qu'il a enrichie de notes curieuses, d'actes authentiques, et d'un abrégé exact de toute cette controverse.

I. DONATO, architecte-sculpteur, natif de Florence, florissoit dans le 16e siècle. Il fut choisi par la république de Venise, pour ériger à Padoue la statue équestre de bronze que cet état décerna à *Gatamellata*, général des armées Vénitiennes. *Cosme de Médicis* l'employa à plusieurs ouvrages non moins importans. Il fit aussi pour le sénat de sa patrie une *Judith coupant la tête d'Holopherne*, qu'il regardoit comme son chef-d'œuvre.

II. DONATO, (Alexandre) Jésuite de Sienne, mort à Rome en 1640, fit paroître dans cette ville en 1639, in-4°, une *Description* de Rome ancienne et nouvelle, *Roma vetus et recens*. Elle est beaucoup plus exacte et mieux travaillée que toutes celles qui avoient paru avant lui. *Grævius* lui a donné une place dans le 3e volume de ses *Antiquités Romaines*. On a encore de lui des *Poésies*, Cologne 1730, in-8°, et d'autres ouvrages.

III. DONATO, (Jérôme) natif de Venise, étoit habile dans les belles-lettres et dans les langues; il commandoit dans

Bresce en 1496, et dans Ferrare en 1498. Il fut nommé ambassadeur, en 1510, auprès de *Jules II*, qu'il réconcilia avec la république de Venise. Il mourut à Rome en 1513. Il étoit bon politique. On a de lui : I. *Cinq Lettres* remplies d'esprit, et imprimées avec celles de *Politien* et de *Pic de la Mirande*, 1682. II. La *Traduction* latine d'un *Traité d'Alexandre d'Aphrodisée*, en grec. III. Une *Apologie pour la Primauté de l'Eglise Romaine*, 1525. — *Voyez* un de ses bons mots, à l'article de CONSTANTIN, n° III.

IV. DONATO, (Marcel) comte de Pouzane, et chevalier de Saint-Etienne de Florence, eut des emplois considérables à Mantoue, et mourut au commencement du 17e siècle. On a de lui des *Scholies sur les Ecrivains Latins de l'Histoire Romaine*, à Francfort, 1607, in-8° ; ouvrage où il y a de l'érudition.

DONDASCH, (Mythol.) géant que les Orientaux font contemporain de *Seth*. Il combattoit toujours nu, sans armes et n'employant que la force de son bras.

DONDUS ou DE DONDIS, (Jacques) célèbre médecin de Padoue, surnommé *Aggrégator*, à cause du grand amas de remèdes qu'il avoit fait, n'étoit pas moins versé dans les mathématiques que dans la médecine. Il inventa une horloge d'une construction nouvelle. On y voyoit non-seulement les heures du jour et de la nuit, les jours du mois, et les fêtes de l'année, mais aussi le cours annuel du soleil et celui de la lune. Le succès de cette invention le fit appeler *Jacques de l'Horloge*, no[m] qui s'est toujours conservé dep[uis] dans sa famille. Ce fut enco[re] *Dondus*, qui trouva le premi[er] le secret de faire du sel avec l'ea[u] de la fontaine d'Albano dans le Padouan. Il mourut en 1350, laissant quelques ouvrages de physique et de médecine. On a de lui, seul, *Promptuarium Medicinæ*, à Venise, 1481, in-fol. ; et en société avec *Jean de Dondis*, son fils, *De fontibus calidis Patavini agri*, dans un traité *De Balneis*, Venise, 1553, in-fol.

DONDUCCI, *Voyez* MASTELLETA.

DONEAU, (Hugue) *Donellus*, de Châlons-sur-Saône, professeur en droit à Bourges et à Orléans, fut sauvé par ses disciples du massacre de la Saint-Barthélemi. Son attachement au Calvinisme l'ayant obligé de passer en Allemagne, il y professa la jurisprudence avec le même succès qu'en France, et mourut à Altorf en 1591, à 64 ans. Ce jurisconsulte excella dans la belle littérature et dans la jurisprudence. Il mêla avec art l'utile et l'agréable dans ses ouvrages. On les a recueillis sous le titre de *Commentaria de Jure civili*, cinq vol. in-fol., réimprimés à Lucques en 12 vol. in-fol., dont le dernier a paru en 1770. On a encore de lui : *Opera posthuma*, in-8.° Ce qu'il a laissé de plus estimable, est ce qu'il composa sur les matières des *Testamens et des dernières volontés* : on prétend qu'il a traité ce sujet avec autant de netteté que de savoir. On ne peut lui pardonner sa basse jalousie contre *Cujas*, dont il ne parloit jamais qu'avec mépris.

DONI, (Antoine-François) florentin, fut d'abord Servite, et ensuite prêtre séculier : il mourut en 1574, à 61 ans. Il étoit de l'académie des *Peregrini*, et y prit le nom académique de *Bizzaro*, parfaitement convenable à son caractère qui étoit satirique et mordant. On a de lui des *Lettres* italiennes, in-8.° *La Libraria*, 1557, in-8.° *La Zucca*, 1565, quatre parties, in-8°, figures. *I Mondi celesti, terestri ed infernali*, in-4° : il y en a une ancienne traduction françoise. *I marmi, cioè Raggionamenti fatti ai marmi di Fiorenza*, Venise 1552, in-4.°

DONI D'ATTICHI, (Louis) d'une famille noble, originaire de Florence, se fit Minime. Le cardinal *de Richelieu*, qui l'avoit connu pendant sa retraite à Avignon, avoit été touché de sa modestie et de son savoir. Il lui fit donner l'évêché de Riez, diocèse où il fit beaucoup de bien. Il passa du siége de Riez à celui d'Autun, et mourut en 1664, à 68 ans. Il a donné : I. Une *Histoire des Minimes*, in-4.° II. La *Vie de la reine Jeanne*, fondatrice des Annonciades, in-8.° III. Celle *du Cardinal de Bérulle*, en latin, in-8.° IV. L'*Histoire des Cardinaux*, en latin, 1660, 2 vol. in-fol., etc. Ses ouvrages latins sont d'un style plus supportable que les françois, dont la diction a vieilli, et n'a d'ailleurs jamais été fort élégante.

DONINDA, (Mythol) divinité Celtique, dont le nom seul n'est venu jusqu'à nous que par la découverte d'une inscription, aux environs du lac de Genève et près de Lausanne.

DONNE, (Jean) né à Londres en 1573, d'un riche marchand, voyagea dans une partie de l'Europe, et se fit aimer dans sa patrie par des productions pleines d'esprit et de graces. Il fit tour-à-tour des *Poésies galantes*, et des *Satires* de son siècle. Les biens et les honneurs furent les récompenses de ses talens. Il fut fait doyen de Saint-Paul. Ce bénéfice lui donna le moyen de se livrer à son caractère généreux. Il étoit marié ; et lorsque son beau-père vint pour lui payer le quartier de sa pension, non-seulement il le refusa, mais il lui rendit le contrat qu'il lui avoit fait. *Donne* mourut le 31 mars 1631 à 57 ans. Ce poëte étoit aussi controversiste, prédicateur et écrivain ascétique. On a de lui des ouvrages dans tous ces genres. Les plus connus sont I. Des *Satires*, imitées d'*Horace*, 1633, in-4.° II. Un livre de controverse intitulé : *Pseudo-Martyr*, 1613, in-4.° L'auteur le composa par ordre de *Jacques I*, pour servir de réponse aux objections de l'église Romaine contre le serment de suprématie et de fidélité. III. *Biathanathos*, *ouvrage où l'on fait voir, que l'homicide de soi-même n'est pas tellement un péché, qu'en certaines occasions il ne puisse être permis* ; en anglois, Londres, 1648, in-4.° *Ibid.* 1664, in-4.° Ce livre est une espèce d'apologie du suicide. L'auteur cite, pour appuyer ses dangereuses idées, l'exemple d'un grand nombre de héros païens, ensuite celui de quelques saints de l'ancien testament, d'une foule de martyrs, de confesseurs, de pénitens, etc. Jésus-Christ même est amené en preuve de son système. Ce livre fut funeste à beaucoup de ses compatriotes, qui se livrant, dit *Niceron*, à la mélancolie trop

ordinaire de la nation, trouvèrent ses raisons assez bonnes pour se donner la mort. *Jean Watton* publia la *Vie de Donne*, en anglois, Londres 1658, in-12. *Voyez-en* un extrait dans les Mémoires de *Niceron*, tom. VIII.

DONNER, (Raphaël) sculpteur Allemand, mort à Vienne, en 1740, a décoré une place de cette ville de la belle fontaine qu'on y admire. On lui doit encore la statue de l'empereur *Charles VI*, qu'on voit à Breitenfurt. C'est un ouvrage achevé.

DONOSO, (Joseph) peintre et architecte Espagnol, né à Consuégra, et mort à Madrid en 1686, s'est distingué particulièrement dans la peinture à fresque. On admire sur-tout une Cène dans l'église de Saint-Juste. *Donoso* a écrit en espagnol des traités d'architecture et de perspective, qui sont estimés.

DONZELLA, (Pierre) fut libraire à Grenade, en 1541, et a célébré les louanges de *St. Jean de Dieu*. Il devroit être le patron des libraires, puisque c'est le seul d'entr'eux qui ait été canonisé.

DOPPEL-MAIER, (Jean-Gabriel) né à Nuremberg en 1677, quitta l'étude du droit auquel ses parens l'avoient destiné, pour les mathématiques, science pour laquelle la nature lui avoit donné un grand talent. Il les professa dans sa patrie, après s'être perfectionné dans des voyages qu'il fit en Hollande et en Angleterre. Les académies de Pétersbourg, de Londres et de Berlin se l'associèrent. Il mourut en 1750, à 73 ans. Outre des *Traductions* allemandes de divers *Livres* françois et anglois d'*Astronomie* et de *Mécanique*, on lui doit des *Ouvrages* de *Géographie* et de *Physique*, écrits en sa langue. Il en a aussi mis au jour quelques-uns en latin : I. *Physica experimentis illustrata*, in-4°. II. *ATLAS cœlestis, in quo triginta Tabulæ Astronomicæ æri incisæ continentur*, in-fol., 1742.

I. DORAT, (Jean) *Auratus*, poëte Grec, Latin, François, natif du Limousin, s'appeloit *Dinemandi* ou *Disnemâtin*, et il prit celui de la ville de Dorat. C'étoit un bon littérateur, qui, avec un extérieur désagréable, avoit un esprit délicat et une ame noble. Il s'acquit tant de réputation par ses vers, que les poëtes ses contemporains lui donnèrent le nom de *Pindare François*, surnom que la postérité ne lui laissera pas. *Charles IX* créa pour lui la place de *Poëte Royal*. *Scaliger* dit qu'il composa plus de 50 mille vers grecs et latins. On ne publioit aucun livre, qu'il n'en ornât le frontispice de quelques vers. Il ne mouroit presque point de personne un peu connue, que sa muse n'en chantât la perte. Il mourut en 1588, à 80 ans, presque dans l'indigence, parce qu'il étoit fort libéral, et qu'il se faisoit un plaisir de traiter ses amis. Sur la fin de ses jours il perdit sa femme, et se remaria à une jeune fille de 19 ans. Il dit pour excuse à ses amis qui le plaisantoient, que *c'étoit une licence poëtique*, et que *lorsqu'il falloit mourir d'un coup d'épée, autant valoit-il en choisir une dont la lame fût neuve, que d'en prendre une gâtée par la rouille.* —Ses *Poésies*, imprimées à Paris, 1586, 2 vol. in-8°, sont pour la plupart sans force, sans délicatesse, sans pureté. S'il eût

[...] limer et polir ses vers lyriques, et sur-tout leur donner cette vigueur, cette force qui caractérisent ceux d'*Horace* et de *Pindare*, il auroit pu avoir quelque part à la gloire de ces deux poëtes. *Dorat* fut le premier qui introduisit en France les anagrammes, jeux de collége, qu'il faut laisser aux faiseurs d'acrostiches et de logogriphes. Le plus grand mérite de *Dorat*, c'est d'avoir beaucoup servi au rétablissement de la langue grecque, qu'il avoit apprise sous d'excellens maîtres. Il eut à Paris une chaire de professeur royal en cette langue, dont il fut pourvu en 1560, et la remplit avec beaucoup de réputation. Sa fille *Magdelaine*, épouse de *Nicolas Goulu* à qui *Dorat* céda sa chaire de professeur royal en langue grecque, étoit distinguée par son esprit. Elle savoit parfaitement le latin, le grec, l'espagnol et l'italien. Elle mourut en 1636, à l'âge de 88 ans.

II. DORAT, (Claude-Joseph) né à Paris le 31 décembre 1734, d'un auditeur des comptes originaire du Limousin, fit ses études avec distinction au collége du cardinal *le Moine*. Il fut d'abord destiné à la magistrature; mais son esprit léger et agréable, ne pouvoit s'accommoder des études sérieuses que cet état demande. Il entra dans les mousquetaires en 1757, et en sortit bientôt après, pour se consacrer entièrement à la littérature et à la poésie. Il débuta par la tragédie de *Zulica*, pièce très-foible; et par des *Héroïdes*, qui, malgré quelques beaux vers, ne sont que de longs et fades monologues. Il réussit mieux auprès des gens du monde par des pièces légères, où, à l'imitation de *Voltaire*, il sut saisir à propos les singularités du moment et l'esprit du jour; mais il n'eut ni le coloris brillant, ni la gaieté spirituelle de son modèle. Il les remplaça par un persiflage facile, et un ton de fatuité qui séduisit les jeunes gens et plut aux femmes. Il dit de lui-même dans ses *Fantaisies* :

> *Entre l'*Amour *et la* Folie
> *Ce pauvre globe est balotté :*
> *Sentir l'un, est ma volupté ;*
> *Rire de l'autre, est mon génie.*

Cette affectation de rire, dans un homme qui tâchoit de paroître livré à la mollesse et à l'incurie, et qui, au milieu de cette indolence affectée, étoit inquiété par un amour propre trop sensible, ne parut que la grimace d'une coquette qui vouloit tromper le public, sans pouvoir se faire illusion à elle-même. Mais en relevant ce ridicule, assez commun aujourd'hui, nous rendrons justice au caractère doux et honnête de ce poëte, et aux sentimens de son cœur capable d'amitié. Il eut des amis, et sut les conserver. Il chercha souvent à appaiser ses critiques à force de prévenances et d'honnêtetés. On peut en juger par sa réponse à cette épigramme, attribuée à *Voltaire* :

> *Bon dieu ! que cet auteur est triste en sa gaîté !*
> *Bon dieu ! qu'il est pesant dans sa légèreté !*
> *Que ses petits écrits ont de longues préfaces !*
> *Ses fleurs sont des pavots, ses ris sont des grimaces.*
> *Que l'encens qu'il prodigue est fade et sans odeur !*

C'est, si je veux l'en croire, un heureux petit-maître ;
Mais si j'en crois ses vers, oh qu'il est triste d'être
Ou sa maîtresse ou son lecteur !

Dorat répondit d'une manière qui devroit servir de modèle :

Je n'ai point, il est vrai, le feu de la saillie,
Tes agrémens ; mais chacun a les siens.
On peut s'arranger dans la vie ;
Si de mes vers, Églé s'ennuie,
Pour l'amuser je lui lirai les tiens.

Linguet dans ses *Annales* a assez bien jugé *Dorat*. « Ce poëte, dit-il, tiendra toujours un rang parmi ceux qui feront honneur à notre langue ; mais la postérité, en examinant la collection de ses Œuvres, la trouvera trop volumineuse. Il est du nombre de ces écrivains de qui un homme, susceptible lui-même de cet arrêt, a dit : *Qu'ils jouiroient d'une réputation sans mélange, s'ils n'avoient fait qu'une partie de leurs ouvrages*. La nature avoit doué *Dorat* d'une excessive facilité pour la versification : des graces dans l'esprit, un coloris séduisant dans l'expression, une abondance singulière de mots si adroitement placés, qu'ils tiennent quelquefois lieu d'idées ; l'art de multiplier les rimes redoublées, sans contrainte, presque toujours avec des chûtes heureuses, et de peindre avec aisance, souvent en vers dignes de *Boileau*, les objets et les préceptes dont il s'occupoit, sont ce qui le caractérise. Il auroit dû sentir dès-lors qu'il étoit destiné à la carrière de *Chaulieu*, quoiqu'il n'eût pas la sensibilité de ce poëte ; mais il avoit l'harmonie, l'agrément et la pureté dans le style, dont *Chaulieu* est souvent dépourvu. *Dorat*, au lieu de se borner à ses compositions légères, s'est hasardé dans tous les genres : tragédies, comédies, odes, contes, poëmes didactiques, poëmes érotiques, il a voulu essayer de tout ; et avec un style brillant, avec des morceaux bien faits dans presque toutes ses productions, il n'a vraiment réussi que dans les pièces fugitives. Ses tragédies, pleines de beaux vers, ne sont point tragiques. Ses comédies, semées de tirades justement applaudies, sont froides et souvent indécentes. Ses *deux Reines*, sont un roman absurde ; son *Malheureux imaginaire*, un drame languissant ; ses *Odes* sont aussi foibles que maniérées. La pudeur est violée dans ses *Contes*, et le récit y est pesant. On doit distinguer son poëme sur la *Déclamation* : s'il avoit su se restreindre, s'il ne s'étoit pas opiniâtré à le diviser en quatre chants, comme l'*Art poétique* ; s'il l'avoit rempli avec d'autres épisodes, ce poëme seroit probablement devenu classique. Son dernier chant, celui de la danse, étranger au sujet, est plein de principes faux et foiblement rendus. » *Dorat* a langui jusqu'à sa mort, sans avoir participé ni aux faveurs pécuniaires du gouvernement, auxquelles il avoit droit par sa détresse, par la douceur de ses mœurs, et par ses travaux ; ni aux honneurs de la littérature, dont le desir le consumoit. Il ne pouvoit se consoler de voir la porte de l'académie Françoise, fermée pour lui, ni se plier au manége qui la lui auroit ouverte. Cette médiocrité de courage empoisonna ses jours, et contribua beaucoup à les abréger. » Il mourut d'une mort

malade de langueur, à Paris, le 29 avril 1780, après avoir dissipé une fortune assez considérable en magnifiques éditions de ses ouvrages. Celle de ses *Fables* lui coûta trente mille francs, et ne se vendit pas. Des critiques trop malins en coupèrent les estampes, les payèrent au Libraire, et lui laissèrent les vers. Il avoit rédigé quelque temps le *Journal des Dames*. Ses *Œuvres*, ornées de gravures, formèrent plusieurs volumes in-8.° On doit y distinguer son poëme de la *Déclamation* en quatre chants, rempli de préceptes sages et de vers très-bien faits. On peut en juger par ceux-ci sur la danse appelée *allemande* :

Connoissez tous ces pas, tous ces enlacemens,
Ces gestes naturels qui sont des sentimens,
Cet abandon facile et fait pour la tendresse,
Qui rapproche un amant du sein de sa maîtresse,
Ce dédale amoureux, ce mobile cerceau,
Où les bras réunis se croisent en berceau,
Et ce piége si doux où l'amante enchaînée,
A permettre un larcin est toujours condamnée.

On doit distinguer encore le poëme du *Mois de Mai*, qui offre de la mollesse et de riches descriptions ; quelques *Lettres d'une Chanoinesse*, pleines d'intérêt et de feu ; enfin quelques-unes de ses *Fantaisies*, dont les premières, telles que le *Déménagement*, le *Congé*, etc. etc., offrent un coloris brillant, une peinture assez vraie des travers et des ridicules du jour, un ton piquant, original et facile ; mais ayant été trop multipliées, elles ont, dans leur variété même, une sorte de monotonie fatigante. Ses flatteurs le comparoient à *Ovide :* il en avoit la facilité, et il en a quelquefois imité la licence ; mais le poëte Latin, toujours pur, toujours correct, n'affectoit point ce jargon éphémère, ce persiflage continuel, ce ton moitié pédant, moitié cavalier, qui peuvent être l'image du style et des mœurs du temps, mais qui ne sont pas faits pour plaire à la postérité. Un homme d'esprit, en peignant ces héros de toilette, qui par leurs feux glacent tous leurs lecteurs, a dit :

Tel fut Dorat, *ce fameux coryphée*
Des écrivains accueillis à Paphos.
Il ne puisoit, dans sa tête échauffée,
Qu'un vain jargon et des sentimens faux.
Sans cesse il eut la fureur de paroître
Fin persifleur et léger petit-maître.
Prompt à vanter les prétendus appas
De cent Laïs, *qu'il ne connoissoit pas,*
Suivant la rime il varioit leur forme ;
Tout fut changé si-tôt qu'il les chanta.
La vieille Iris, *malgré sa taille énorme,*
Entre dix doigts, dans ses vers, s'ajusta :
Et bien qu'elle eût un nez long et difforme,
D'un nez fripon sa Muse la dota.

Que toutes les beautés chantées par *Dorat* aient été laides ou imaginaires, c'est ce qu'on ne croit point ; mais il est permis de penser que toutes n'étoient pas charmantes, comme l'assurent ses vers ; et que parmi le nombre de cinq à six que son *Apollon* adoroit en même-temps,

il y en avoit quelqu'une qu'il ne connoissoit pas. Les Comédies de ce poëte, dont les moins médiocres sont *la Feinte par amour* et le *Célibataire*, se firent remarquer par quelques tirades bien versifiées, par quelques rôles subalternes assez plaisans. Mais dans cette dernière pièce, le sujet n'est point traité, et les inconvéniens du célibat peu reconnus en général ; le grand défaut de l'auteur, comme celui de la plupart des comiques modernes, c'est que ses caractères sont en paroles, et presque jamais en action. Celle de *Merlin bel Esprit* est une satire contre les philosophes. Celle des *Prôneurs* en est une autre contre ceux qui n'avoient pas assez *prôné* l'auteur, et sur-tout contre *d'Alembert* que l'auteur voulut, dit-on, désigner dans le rôle de *Callidès*. Ses *Tragédies* durent leur succès passager à des vers heureux, et à quelques scènes tendres; mais ce génie qui dispose le plan d'un ouvrage, et cette sensibilité vive qui échauffe la diction, lui manquoient presque absolument. *Régulus* est la plus estimée. C'est une imitation de la pièce du même nom de *Métastase*. Il la fit jouer le même jour que *la Feinte par amour*. Un plaisant lui décocha cette épigramme :

> Dorat *qui veut tout effleurer*,
> *Transporté d'un double délire*
> *Voulut faire rire et pleurer;*
> *Il ne fit ni pleurer, ni rire.*

La tragédie de *Pierre le Grand* est le même sujet que l'auteur avoit déjà traité sous le titre de *Zulica*. C'est la conspiration d'*Amilka* contre la vie du Czar. On y trouve l'altération de tous les faits connus. Le chef des conjurés propose au favori *Menzicoff*, amoureux de sa fille, d'assassiner son souverain; celui-ci refuse de commettre cet attentat; alors, pour l'y déterminer, *Amilka* se sert du moyen le moins naturel : « Si tu n'égorges l'empereur, lui dit-il, ce soir je tuerai ma fille. » Le style et une bonne versification ne rachètent pas cette invraisemblance. Cette pièce est imprimée avec une préface où l'auteur annonce qu'*il ne veut plus être modeste*. Sa tragédie de *Zoramis*, jouée en 1779, est un travestissement de celle de *Théagène* qu'il avoit mise au théâtre vingt ans auparavant; l'une et l'autre n'eurent aucun succès, sur-tout la dernière qui ne fut pas achevée, et qui n'offre ni la naïveté, ni les graces du roman grec de *Théagène et Chariclée*, dont elle est tirée. *Adélaïde de Hongrie* obtint plus de faveur, et a été jouée quelquefois dans la nouveauté. Quelques-uns de ses *Contes*, tel que celui d'*Alphonse*, sont d'une tournure agréable ; si une main habile les élaguoit, ils paroîtroient meilleurs. Ses *Fables* ont des graces qui ne sont pas celles de *la Fontaine*, et l'affectation du bel esprit écarte presque toujours la simplicité et la naïveté du fabuliste. Les derniers mélanges de poésie de *Dorat* sont intitulés : *Mes nouveaux Torts ;* et on a dit avec raison qu'ils remplissoient fort bien leur titre. Ses ouvrages en prose, dénués de force et de naturel, n'ont que le mérite d'un style ingénieux, et qui a de l'harmonie. Une enluminure, composée du néologisme de *Marivaux* et du persiflage de *Crébillon* le fils, masque le vide des choses. L'auteur avoit plus d'agrément que de profondeur, plus de saillies que de lumières, plus

d'esprit que de jugement, plus de talent que de goût. Le recueil volumineux des Ouvrages de *Dorat*, a été réduit par un homme d'esprit, en 1786, à 3 volumes petit in-12. Il a très-bien fait de sacrifier les tragédies de *Zulika*, de *Théagène*, de *Pierre le Grand*, de *Zoramis*; les comédies du *Malheureux imaginaire*, des *Prôneurs*, du *Chevalier François à Londres*, du *Chevalier François à Turin*, de *Roséide*, et un grand nombre de petites productions qui ne méritoient pas d'être conservées dans la bibliothèque d'un homme de goût. *Voy.* DRYDEN, NEWTON, et QUINTE-CURCE.

DORBAY, (François) architecte Français, élève du célèbre *le Vau*, donna le dessin de l'église du collége des Quatre-Nations, et de plusieurs grands ouvrages au Louvre et aux Tuileries. On lui doit encore l'église et le couvent des Capucines de la place Vendôme, l'église des Prémontrés, de la Croix-rouge, le portail de celle de la Trinité, rue Saint-Denis. Il étoit lié avec *Boileau* qui se servit de son témoignage pour nuire à *Perrault*, et disputer à ce dernier la gloire d'avoir fourni les dessins de la colonnade du Louvre. Il mourut en 1697, à Paris sa patrie.

DORÉ, (Pierre) Dominicain, docteur de Sorbonne, professeur de théologie dans son ordre, mort en 1566, a été désigné, à ce qu'on croit, par *Rabelais*, sous le nom de *notre maître Doribus*. Il n'est connu que par des ouvrages écrits bizarrement, et intitulés de même; c'étoit le goût de son siècle. Les plus burlesques sont : I. *La Tourterelle de viduité*, 1574, in-12. II. *Le Passereau solitaire*. III. *Les neuf Médicamens du Chrétien malade*. IV. *Les Allumettes du Feu divin*. V. *Le Chef spirituel*. VI. *La Conserve de Grace*, prise du pseaume *Conserva me*. On a encore de lui plusieurs autres *Écrits* en latin.

DORFLING, célèbre officier Prussien, parvint de l'état de tailleur au grade de feld-maréchal, sous l'électeur de Brandebourg *Fréderic-Guillaume*. Il se signala sur-tout contre les Suédois en 1665. L'histoire de ce héros est singulière. En sortant d'apprentissage à Tangermunde, il eut l'ambition de vouloir aller travailler à Berlin. Comme il falloit passer l'Elbe dans un bac, et qu'il n'avoit pas de quoi payer, le passage lui fut refusé. Piqué de cet affront, il dédaigna un métier qu'il en crut la cause, jeta son havresac dans le fleuve, et se fit soldat. Il marcha à pas de géant dans cette carrière. Il eut bientôt l'estime de ses camarades, ensuite de ses officiers, et enfin de l'électeur son maître. Ce grand prince qui aimoit la guerre, qui la savoit et qui étoit forcé à la faire, avança rapidement un homme qui joignoit les vertus du citoyen à tous les talens du militaire. *Dorfling* fut fait feld-maréchal, et remplit l'idée qu'on doit se former d'un homme qui, de l'état de soldat, parvient au généralat. Une fortune si considérable excita la jalousie des cœurs sans élévation. Il y eut des hommes assez bas pour dire que *Dorfling*, pour être devenu grand-seigneur, n'avoit pas perdu l'air de son premier état : *Oui*, dit-il à ceux qui lui rapportèrent ce discours, *j'ai été tailleur, j'ai coupé du*

drap ; ... mais maintenant, continua-t-il, en portant la main sur la garde de son épée, *voici l'instrument avec lequel je coupe les oreilles à ceux qui parlent mal de moi.*

I. DORIA, (Simon) de l'illustre famille de ce nom, se fit troubadour, c'est-à-dire poëte, dans le 13e siècle. Il est auteur de divers *Tensons*, dans l'un desquels il demande lequel est préférable de mériter les faveurs d'une dame, ou seulement de les obtenir. *Crescimbéni*, dans ses additions aux Vies des poëtes Provençaux, dit « que *Simon* étoit frère de *Percival Doria* de Gênes, autre troubadour, mais dont on ne connoît en France aucune pièce. »

II. DORIA, (André) noble Génois, le plus grand homme de mer de son siècle, naquit en 1468, à Oneille, petite ville de la côte de Gênes, dont *Ceva Doria*, son père, étoit co-seigneur. Il commença par porter les armes sur terre, et se distingua pendant plusieurs années au service de divers princes d'Italie. De retour dans sa patrie, il fut employé deux fois en Corse, et fit la guerre avec succès contre les rebelles de cette isle, qui rentrèrent sous l'obéissance de la république. La réputation de valeur et de prudence que *Doria* s'étoit acquise, le fit nommer, vers 1513, capitaine général des galères de Gênes; et il est à remarquer qu'il avoit plus de vingt-quatre ans, lorsqu'il commença le métier de la guerre maritime. Les pirates Africains, qui infectoient alors la Méditerranée, lui fournirent les premières occasions de se signaler. Il les poursuivit sans relâche, et s'enrichit en peu de temps de leurs dépouilles, dont le produit, joint au secours de ses amis, le mit en état d'acheter quatre galères. Des révolutions arrivées dans le gouvernement de Gênes, déterminèrent dans la suite *Doria* à entrer au service de *François I.* Après la prise de ce prince à Pavie, mécontent des ministres de France, et recherché par *Clément VII*, il s'attacha à ce pontife, qui le fit son amiral. Mais Rome ayant été prise par le connétable *de Bourbon* en 1527, le pape se trouva hors d'état d'entretenir *Doria* à sa solde, et lui persuada de rentrer au service de la France. *François I* le reçut à bras ouverts, et le nomma général de ses galères, avec trente-six mille écus d'appointemens, et y ajouta depuis le titre d'amiral des mers du Levant. *Doria* étoit alors propriétaire de huit galères bien armées. C'est à lui que les François furent principalement redevables de la réduction de Gênes, d'où les *Adornes* furent chassés cette même année 1527. L'année suivante, *Philippin Doria*, son neveu et son lieutenant, qu'il avoit envoyé avec huit galères sur les côtes du royaume de Naples, pour y favoriser les opérations de l'armée Françoise, commandée par *Lautrec*, remporta une victoire complète sur l'armée navale de l'empereur à Capo-d'Orso, près du golfe de Salerne. La flotte impériale détruite, Naples assiégé par *Lautrec*, ne pouvoit plus être secouru par mer : il étoit prêt à succomber, et la prise de la capitale alloit entraîner la conquête de tout le royaume, lorsque tout-à-coup *Doria* abandonna la France pour servir

mpereur. Cette défection fit échouer l'entreprise sur Naples, et causa la décadence entière de nos affaires en Italie. Quant aux motifs qui le portèrent à ce changement, il paroît que les ministres de *François I*, jaloux du crédit de cet étranger, qui les traitoit d'ailleurs avec la hauteur d'un républicain et la franchise d'un homme de mer, avoient cherché à le perdre dans l'esprit du roi, et y avoient en partie réussi. *Doria*, aigri et indigné, n'attendoit qu'un prétexte pour faire éclater son dépit; ses ennemis le firent bientôt naître. Ils persuadèrent au roi de s'approprier la ville de Savonne, appartenante aux Génois; d'agrandir son port, et d'en faire une rivale de la métropole. En vain, pour l'empêcher, *Doria* fit des représentations au nom de la république; non-seulement elles ne furent point écoutées, mais elles furent mal interprétées; et on le peignit au roi comme un homme qui s'opposoit ouvertement à ses volontés. On fit plus : on lui persuada de le faire arrêter; et douze galères, sous la conduite de *Barbezieux*, eurent ordre d'aller d'abord à Gênes, pour s'y assurer de sa personne, et de passer ensuite à Naples pour s'y emparer de ses galères, commandées par *Philippin*, son neveu. Mais *Doria* avoit prévenu le coup, en se retirant à Lerice, dans le golfe de la Spézia, d'où il dépêcha un brigantin à *Philippin*, pour le rappeler promptement auprès de lui. Il se croyoit d'autant plus autorisé à se conduire ainsi, que le terme de son engagement avec le roi venoit d'expirer. De ce moment, *Doria* ne pensa plus qu'à conclure son engagement avec l'empereur, qui le recherchoit depuis long-temps. On vit alors, par un retour assez ordinaire, mais dont tout l'honneur fut pour *Doria*, *François I* chercher à le regagner par toutes sortes d'avances; mais ni les promesses les plus magnifiques, ni la médiation même du pape *Clément VII*, ne purent changer sa résolution. Ce qui doit honorer à jamais la mémoire de *Doria*, c'est le refus qu'il fit, en cette occasion, de la souveraineté de Gênes, qui lui fut offerte de la part de l'empereur. Préférant le titre de restaurateur à celui de maître, il stipula que Gênes resteroit libre sous la protection Impériale, au cas qu'elle vînt à secouer le joug de la domination Françoise. Il ne manquoit plus à sa gloire que d'être lui-même le libérateur de sa patrie. Le malheureux succès de l'expédition de Naples l'enhardit, cette même année, 1528, à tenter l'entreprise; et s'étant présenté devant Gênes avec treize galères et environ cinq cents hommes, il s'en rendit maître en une seule nuit, et sans répandre une goutte de sang. Cette expédition lui mérita le titre de *Père* et de *Libérateur de la Patrie*, qui lui fut décerné par un décret du sénat. Le même décret ordonna qu'il lui seroit érigé une statue, et qu'on lui achèteroit un palais des deniers publics. Un nouveau gouvernement fut formé alors à Gênes par ses conseils, et ce gouvernement est le même qui subsiste encore aujourd'hui; de sorte qu'il fut non-seulement le libérateur, mais encore le législateur de sa patrie. *Doria* trouva auprès de l'empereur *Charles-Quint* tous les avantages qu'il pouvoit desirer : ce prince lui

accorda toute sa confiance, et le créa général de la mer, avec une autorité entière et absolue. Il avoit alors en propriété douze galères, qui par son traité devoient être entretenues au service de l'empereur; et ce nombre fut porté depuis jusqu'à vingt-deux. *Doria* continua de se signaler par plusieurs expéditions maritimes, et rendit à l'empereur les services les plus importans. Il enleva aux Turcs, en 1532, les villes de Coron et de Patras, sur les côtes de la Grèce. La conquête de Tunis et du fort de la Goulette, où *Charles-Quint* voulut se trouver en personne en 1535, fut principalement due à la valeur et à l'habileté de *Doria*. Ce fut malgré lui, et contre son avis, que l'empereur fit, en 1541, la malheureuse expédition d'Alger, où il perdit une partie de sa flotte et de ses soldats, et *Doria* onze de ses galères. La fortune ne le favorisa pas plus à la rencontre de la Prevèze en 1539. S'étant trouvé avec la flotte Impériale, jointe à celle des Vénitiens et aux galères du pape, en présence de l'armée Turque, commandée par *Barberousse*, et beaucoup inférieure à la sienne, il évita d'engager le combat sous différens prétextes, et laissa échapper une victoire assurée. C'est le reproche que lui ont fait plusieurs historiens. Quelques-uns même ont prétendu, « et c'étoit, dit *Brantôme*, un bruit public en ce temps-là, qu'il y avoit un accord secret entre *Barberousse* et lui, par lequel ils étoient convenus d'éviter mutuellement entr'eux les occasions décisives, afin de prolonger la guerre qui les rendoit nécessaires, et qui leur fournissoit les moyens de s'enrichir. » Les corsaires d'Afrique n'eurent jamais d'ennemi plus redouté que *Doria*; il leur enleva d[es] dépouilles immenses, tant [par] lui-même que par ses lieutenans. Le fameux *Dragut*, entr'autres, fut pris par *Jeannetin Doria* son neveu, avec neuf de ses b[âtimens]. Le zèle et les services rendus par ce grand homme [à] *Charles-Quint*, lui méritèrent l'ordre de la Toison d'or, l'in[-]vestiture de la principauté de Melphes et du marquisat de Tursi au royaume de Naples, pour lui et ses héritiers, et la dignité de grand-chancelier de ce royaume. Ce ne fut que vers 1556, à l'âge de près de quatre-vingt-dix ans, qu'il cessa de monter ses galères et de commander en personne. Accablé alors par le poids des années, *Philippe II*, roi d'Espagne, lui permit de choisir *Jean-André Doria*, son neveu, pour son lieutenant. *Voyez* DRAGUT-RAIS *et* LOUCHALI. Il termina sa longue et glorieuse carrière le 25 novembre 1560, à 93 ans, sans postérité, quoiqu'il eût été marié, et sans laisser à beaucoup près d'aussi grands biens qu'on pourroit le présumer d'après les occasions qu'il avoit eues de s'enrichir; mais l'excès de sa magnificence, et son peu d'attention pour ses affaires domestiques, avoient bien diminué sa fortune. Peu d'hommes, sans sortir d'une condition privée, ont joué sur la scène du monde un aussi grand rôle que *Doria* : dans Gênes, honoré par ses concitoyens, comme le libérateur et le génie tutélaire de sa patrie; au dehors, tenant pour ainsi dire, avec ses seules galères, le rang d'une puissance maritime. Peu d'hommes de même, dans le cours d'une si longue vie, ont joui d'une

prospérité

prospérité plus constante. Deux fois sa perte fut tramée : l'une en 1547, par la conjuration du comte *Jean-Louis de Fiesque*, dirigée principalement contre lui; mais l'entreprise échoua par la mort du chef, au moment même de l'exécution : la seconde fois, peu de temps après, par celle de *Jules Cibo*, qui fut découverte, et qui coûta la tête à son auteur. Ces deux conjurations n'eurent d'autre effet, que d'accroître encore à Gênes et dans toute l'Italie le crédit et la réputation de ce grand homme. Quelques auteurs l'accusent d'avoir été quelquefois trop cruel, et en rapportent cet exemple : Le marquis *de Marignan*, qui prit Porto-Hercole en 1555, y ayant fait prisonnier *Ottobon de Fiesque*, frère de *Louis*, et complice de sa conspiration, le mit entre les mains de *Doria*, pour venger, comme il lui plairoit, la mort de *Jeannetin Doria*, qui avoit été tué dans cette conspiration. *André*, enflammé de colère, fit coudre *Fiesque* dans un sac, comme un parricide, et le fit jeter dans la mer. Ceux qui ont écrit pour louer *Doria*, ont passé prudemment cette action sous silence, comme indigne de lui.... Un jour un de ses pilotes, qui l'importunoit souvent, s'étant présenté devant lui, témoigna qu'il n'avoit que trois paroles à lui dire. *Je le veux*, répondit *Doria*; *mais souviens-toi que si tu en dis davantage, je te ferai pendre*. Le pilote, sans s'étonner, reprit la parole et lui dit : ARGENT OU CONGÉ. *André Doria*, satisfait de cette réponse, lui fit payer ce qui lui étoit dû, et le retint à son service.

III. DORIA, (Paul-Matthias) de l'illustre famille de son nom, est mort à Naples en 1745, à l'âge de 84 ans, il est auteur de divers Ouvrages de mathématiques, de philosophie et de politique. Le plus remarquable est intitulé : *Della Educazione del Principe*, in-4.° On en a fait plusieurs éditions. L'auteur y développe très-bien les principes de la société et du droit politique; il y donne d'excellentes leçons à ceux qui gouvernent, et à ceux qui sont gouvernés.

IV. DORIA, (Antoine) célèbre capitaine Génois, parent du précédent, se signala dans le même temps. Nous avons de lui une *Histoire abrégée des événemens arrivés dans le monde sous Charles-Quint*; à Gênes, 1571, in-4.° — *Simon* DORIA, ancien poëte de la même famille, vivoit suivant *Crescimbeni* dans le 13e siècle. On a conservé de lui un *Tenson*, où il examine lequel est préférable de mériter les faveurs d'une dame, ou simplement de les obtenir ?

I. DORIGNY, (Michel) peintre et graveur, natif de Saint-Quentin, disciple et gendre du fameux *Vouet*, suivit de fort près sa manière. Il grava à l'eau forte la plus grande partie de ses ouvrages, et leur donna le véritable caractère de leur auteur. On connoît de lui l'estampe appelée la *Mansarde*. Le célèbre *Mansard* ayant proposé d'établir un impôt sur les arts, *Dorigny* le représenta dans cette estampe, monté sur un mulet qui le conduit à Montfaucon, avec un *St. Jean* en croupe qui lui porte un parasol. On a de cet artiste plusieurs tableaux estimés au château de Vincennes, et à l'hôtel

de Hollande à Paris. Cet artiste mourut professeur de l'académie de peinture à Paris, en 1663, à 48 ans.

II. DORIGNY, (Louis) fils du précédent, se distingua dans le même art que son père. Né à Paris en 1654, il passa la plus grande partie de sa vie à Venise et à Vérone, où il mourut en 1742. Le prince *Eugène* l'appela à Vienne en 1711, et il orna son palais de tableaux précieux. On en voit plusieurs autres à Prague. Les plus estimés sont: le *St. Bernard* qui se voit chez les Feuillans de Foligno, et les Saints peints à fresque dans la coupole de la cathédrale de Trente. — *Nicolas* DORIGNY, son frère cadet, excella dans la gravure. On lui doit les cartons de *Raphaël*, que l'on conserve à Hamptoncourt en Angleterre. Le roi *Georges I* le combla de biens, et le créa chevalier. *Nicolas Dorigny* est mort à Paris en 1746, à l'âge de 89 ans. Il étoit membre de l'académie de peinture de cette ville. Le premier orna le palais du prince *Eugène* à Vienne de plusieurs morceaux intéressans. Le second a laissé plusieurs gravures bien exécutées.

III. DORIGNY, *V.* ORIGNY.

DORIMON, (N.) comédien, donna au théâtre de Lyon en 1658, *le Festin de Pierre*, pièce en cinq actes, imprimée à Paris chez *Loyson* en 1661. *Dorimon* attaché au théâtre de *Mademoiselle*, y donna diverses pièces: *l'Inconstance punie*, *Rozélie*, *les Amours de Trapolin*, *l'Amant de sa femme*, *la Précaution inutile*, etc. La plupart de ces pièces furent jouées en 1661, et imprimées dans le même temps. Un auteur dramatique pourroit en rajeunir quelques-unes qui o[...] frent du sel, et d'assez bon[...] plaisanteries.

DORING, ou DORIN[...] (Matthias) Franciscain Al[...] mand, professeur de théol[...] dans son ordre, mourut à Ki[...] sa patrie en 1494. Il est aut[...] à ce qu'on prétend, de l'*Abr*[...] du *Miroir Historial de Vin*[...] *de Beauvais*, continué jusq[...] 1493. On croit que c'est ce q[...] appelle communément *la Chro*[...]*nique de Nuremberg*, parce q[...] la première édition en fut fai[...] en cette ville, in-4°, en 167[...] Quelques écrivains attribuent, peut-être avec plus de raison, cette chronique à *Haltman Schéder*. L'auteur, quel qu'il soit, a été, à quelques égards, le précurseur de *Luther*. Il s'élève avec aigreur contre les vices des cardinaux, des évêques, des papes, et même contre les jubilés et les indulgences.

DORION, musicien Égyptien, voyagea dans la Grèce, et s'établit long-temps à la cour de *Nicocréon*, tyran de Chypre, et de *Philippe* de Macédoine. Il jouoit parfaitement de la flûte, et inventa sur cet instrument le mode appelé *Dorionien*, de son nom, que ses disciples opposèrent à ceux qui suivoient la méthode d'*Antigénide*. *Athénée* nous a conservé plusieurs saillies de *Dorion*, qui étoit tout à la fois bon musicien et agréable convive.

DORIS, (Mythol.) fille de l'*Océan* et de *Thétis*, épousa son frère *Nérée*, dont elle eut cinquante Nymphes appelées les *Néréides*.

D'ORLÉANS, (le Père) *Voy.* VI. ORLÉANS.

I. DORMANS, (*Les Sept*) sept frères qu'on prétend avoir souffert le martyre à Éphèse, sous l'empereur *Dèce*, en 250, et qu'on dit s'être endormis dans une caverne dans laquelle ils s'étoient mis à l'abri de la persécution, pendant 155 ans. Mais tout ce qu'on dit d'eux paroît fabuleux. *Grégoire de Tours* est le premier qui en ait parlé, et l'on sait combien il aimoit les contes. *Métaphraste*, qui valoit bien *Grégoire de Tours* pour la crédulité, a brodé ce fait à sa manière.

II. DORMANS, (Jean de) cardinal, évêque de Beauvais, chancelier de France sous *Charles V*, mort le 7 novembre 1373, dans un âge avancé, avoit fondé à Paris en 1370 le collége de Dormans, dit de *Saint-Jean-de-Beauvais*. Sa réputation d'homme habile et équitable, fut cause de sa fortune. Son père n'étoit qu'un procureur, qui se fit appeler *de Dormans*, parce qu'il étoit de ce bourg. Ses fils achetèrent ensuite la seigneurie de leur patrie. Ce cardinal eut pour neveu *Milon de Dormans*, successivement évêque d'Angers, de Bayeux, et de Beauvais, et chancelier en 1380. Cette famille s'éteignit vers 1580.

DORNAVIUS, (Gaspard) médecin, orateur et poëte, né à Zigenrick dans le Voigtland, mourut en 1631, dans un âge avancé, conseiller et médecin des princes de Brieg et de Lignitz. On a de lui plusieurs ouvrages, qu'on a appelés de *savantes fadaises*. Les plus connus sont : I. *Amphitheatrum sapientiæ Socraticæ*, 2 vol. in-fol., Hanovre 1619. II. *Homo diabolus*, hoc est, *Auctorum veterum et recentiorum*, *de Calumniæ naturâ et remediis, suâ linguâ editorum, Sylloge*; à Francfort 1618, in-4.° III. *De incremento dominationis Turcicæ*, etc.

DORNEVAL, Parisien, mort en 1766, a passé sa vie à travailler pour la Foire, seul, ou en société. Ses meilleures pièces se trouvent dans le *Théâtre de la Foire*, qu'il a rédigé avec *Le Sage*, 10 vol. in-12.

DORNKRELL, (Jacques) théologien et ministre Luthérien, né à Lunebourg en 1643, mort à Hambourg en 1704, à 61 ans, laissa un ouvrage estimé des savans, sous le titre de *Biblia Historico-harmonica*, etc.

DOROTHÉE, (Sainte) vierge et martyre à Césarée en Cappadoce, est, dit *Baillet*, inconnue aux Grecs, mais célèbre dans l'église Latine. On dit qu'ayant été livrée par son juge à deux femmes perdues, elle les retira de la corruption et de l'idolâtrie. On ajoute qu'en allant au supplice, elle convertit aussi un jeune avocat nommé *Théophile*, qui lui avoit demandé, en raillant sur son divin époux, des fleurs et des fruits du jardin de cet époux. — Il y a eu une autre Sainte *Dorothée*, vierge et martyre à Alexandrie vers l'an 311.

DOROTHÉE, (St.) disciple du moine *Jean*, surnommé *le Prophète*, et maître de *Dosithée*, fut à la tête d'un monastère en Palestine vers l'an 560. On a de lui des *Sermons*, ou instructions pour les moines, traduits en françois par l'abbé *de Rancé*, 1686, in-8°; et des *Lettres* en grec et en latin. Ces ouvrages se trouvent dans l'*Auctuarium* de la Bibliothèque des Pères, de l'an

ricæ, libri XXXIV, Cologne, 1685, in-folio : livre curieux et peu commun en France.

DOSCHES, (François) disciple insensé de l'insensé *Simon Morin*. Les maladies de l'esprit seroient-elles épidémiques comme celles des corps ? Oui : *Dosches* est une preuve que les fous, tels que *Morin*, peuvent en former d'autres. Celui-ci se crut illuminé; l'autre, en conversant avec lui, se crut illuminé comme lui. Les écrits où il a consigné ses rêves extravagans, sont de la plus extrême rareté, et ne méritent d'être recherchés que par les philosophes pécunieux, qui veulent savoir dans quels égaremens l'esprit de l'homme peut donner. Ils trouveront dans un écrit très-rare de *Dosches*, imprimé en 4 pages in-4° seulement, sous ce titre : *Abrégé de l'Arsenal de la Foi*, jusqu'où ce sectaire avoit porté ses délires.

DOSIO, (Jean-Antoine) architecte, né à Florence, en 1503, y exerça d'abord la profession d'orfèvre et de sculpteur. Il étudia ensuite l'architecture avec le plus grand succès. Rome renferme plusieurs de ses édifices. On lui doit encore le palais de l'archevêché de Florence, et la belle chapelle de Ste-Croix, pour la famille *Nicolini*.

I. DOSITHÉE, officier Juif, fils de *Bacénor*, défit l'armée de *Timothée*, battit *Gorgias*, et le fit prisonnier ; mais comme il l'emmenoit, un cavalier des ennemis lui abattit l'épaule d'un coup de sabre. *Dosithée* mourut de cette blessure, l'an 163 avant J. C., après avoir rendu de grands services à sa patrie par son courage mêlé de prudence.

II. DOSITHÉE, magicien de Samarie, qui se disoit le *Messie*, est regardé comme le premier hérésiarque. Il s'appliquoit toutes les prophéties qui regardent J. C. Il avoit à sa suite trente disciples, autant qu'il y avoit de jours au mois, et n'en vouloit pas davantage. Il avoit admis, parmi eux, une femme qu'il appeloit *la Lune*. Il observoit la circoncision et jeûnoit beaucoup. Pour persuader qu'il étoit monté au ciel, il se retira dans une caverne ; et là, loin des yeux du monde, il se laissa mourir de faim. La Secte des *Dosithéens* estimoit beaucoup la virginité. Entêtée de sa chasteté, elle regardoit le reste du genre humain avec mépris. Un Dosithéen ne vouloit approcher de quiconque ne pensoit et ne vivoit pas comme lui. Ils avoient des pratiques singulières, auxquelles ils étoient fort attachés : telle étoit celle de demeurer vingt-quatre heures dans la même posture où ils étoient lorsque le sabbat commençoit. Cette immobilité des Dosithéens étoit une conséquence de la défense de travailler pendant le sabbat. Avec de semblables pratiques, les Dosithéens se croyoient supérieurs aux hommes les plus éclairés, aux citoyens les plus vertueux, aux ames les plus bienfaisantes ; en restant pendant vingt-quatre heures debout, et la main droite ou la main gauche étendue, ils croyoient plaire à Dieu bien autrement qu'un homme qui s'étoit donné beaucoup de mouvement pour consoler les affligés, ou pour soulager les malheureux. Cette secte subsista en Égypte jusqu'au sixième siècle. Un des disciples de *Dosithée* étant mort, il prit à sa place *Simon*, qui surpassa bientôt son maître,

et devint chef de secte; ce fut *Simon* le Magicien. *Voyez* son article.

DOSMA DELGADO, (Roderic) chanoine de Badajoz en Espagne, sa patrie, étoit savant dans les langues Orientales : on a de lui plusieurs ouvrages sur l'Écriture sainte, entr'autres un traité *De auctoritate sanctæ Scripturæ*, 1534, in-fol. Il mourut en 1607, dans sa 74e année.

DOSSE, (les) furent frères, et se distinguèrent également dans la peinture. Ils travailloient d'ordinaire aux mêmes ouvrages, et réussissoient mieux dans le paysage que dans les compositions d'histoire. Ils sont morts dans le seizième siècle. Le cabinet du roi de France possédoit autrefois une *Nativité* peinte par ces deux artistes.

DOTO, (Mythol.) une des Néréides à laquelle les Grecs consacrèrent un temple, élevé dans la ville de Gabalès.

DOUBLET, (N.) médecin de Paris, mort en 1795, fut professeur de pathologie aux écoles de Médecine, et attaché à l'hospice de St-Sulpice. En 1781, il publia un *Mémoire* sur les symptômes et le traitement de la maladie vénérienne dans les enfans nouveaux-nés, in-12; en 1783, des *Remarques* sur la fièvre puerpérale, in-8°; en 1791, de nouvelles *Recherches* sur cet objet, in-12.

DOUCIN, *Voyez* DULCIN.

DOUCIN, (Louis) Jésuite, né à Vernon, mort à Orléans le 21 septembre 1716, remplit différentes places dans sa société. Il fut, dit-on, l'auteur du fameux *Problème Théologique*. *Voy*. l'article du cardinal de NOAILLES. Il fut admis dans ce que les Jansénistes appeloient la cabale des Normands, composée des Pères *Tellier*, *Lallemand* et *Daniel*; son zèle vif et actif servit bien ce triumvirat. Il fut envoyé à Rome, dans le temps des disputes sur la constitution *Unigenitus*, pour laquelle il montra beaucoup de zèle. On a de lui : I. *Histoire du Nestorianisme* : in-4°, Paris, 1698; curieuse et assez estimée. Ce qui regarde cette fameuse hérésie, y est exactement discuté, et les allusions qu'il fait de temps en temps aux partisans des erreurs du dernier siècle, servirent à la rendre plus piquante. II. *Histoire de l'Origénisme*, in-4°, où l'on trouve des recherches et de la critique. III. *Mémorial abrégé touchant l'état et les progrès du Jansénisme en Hollande*, composé par l'auteur, lorsqu'il se rendit, en 1697, à la suite du comte de *Créci*, au congrès de Ryswick. IV. Une foule de *Brochures* sur les affaires du temps, inconnues à présent, et qui auroient dû toujours l'être; elles sont infectées de l'esprit du parti, et elles servirent à le répandre.

DOUDASCH, passe pour le même que le *Mahaléel* des Hébreux. Il demeura toujours attaché au service de *Seth*, et fit la guerre aux descendans de *Caïn*. On dit qu'il ne se servoit d'aucune arme offensive ni défensive, et qu'il combattoit nu depuis la tête jusqu'au nombril, avec la seule force de ses bras.

DOUFFET, (Gérard) habile peintre, naquit à Liége, le 16 août 1594. Vers l'an 1609, il alla à Anvers, où le célèbre *Rubens* le reçut au nombre de ses élèves : il y fit de grands progrès.

En 1614, il se rendit à Rome et y demeura sept ans, joignant à l'étude des grands modèles, celle de la poésie et de l'histoire. Il revint dans sa patrie l'an 1622. Les Églises et les maisons des personnes distinguées fournissent encore des preuves de son savoir. Il excelloit également dans l'histoire et dans le portrait. Ses attitudes sont bien choisies, ses airs de tête d'une variété admirable, son coloris est d'une grande douceur. Il mourut l'an 1660.

DOUGADOS, (Vénance) né dans un village près de Carcassone en 1764, entra fort jeune chez les Capucins, où il fut conduit par un dépit amoureux. Il s'y fit connoître par ses talens poétiques, sous le nom de père *Vénance* de Carcassone. Il publia des vers assez agréables, pour recevoir, d'un de ses rivaux, le surnom de père *Tibulle*. Un capucin faisant des vers, parut un prodige. Mad. *de Ballainvillers*, intendante de Languedoc, le prit sous sa protection. Une princesse Polonoise de la maison *Poniatowski* en fit son secrétaire, après avoir obtenu de Rome sa sécularisation. *Dougados* la suivit à Nice et ensuite à Gênes. Né avec une imagination ardente et inquiète, il devint professeur d'éloquence et d'histoire à son retour en France, et voulut jouer un rôle dans la révolution. L'esprit d'ambition et d'intrigue, et ses relations d'amitié avec le député *Biroteau*, le jetèrent dans le parti des *Fédéralistes*, qu'il embrassa avec un enthousiasme qui le conduisit à l'échafaud. Il fut exécuté au commencement de 1794, âgé d'environ trente ans. Ses amis déplorèrent une mort si prématurée et si cruelle. Ses *Poésies* ont de la facilité et un ton d'originalité qui plaît ; elles sont déparées par des fautes de langage et de goût. On distingue parmi elles une élégie sur l'*Ennui*, la *Quête du Blé*, et un cantique sur le *Jour de Noël*. Elles ont été recueillies et imprimées à Nice.

I. DOUGLAS, (Guillaume de) seigneur Écossois dans le quatorzième siècle, d'une des plus anciennes maisons de ce royaume, dont *Buchanan* a écrit l'Histoire. *Robert de Brus*, roi d'Écosse, ayant fait vœu de se croiser contre les Infidelles, et n'ayant pu l'accomplir pendant sa vie, ordonna à *Douglas* de porter son cœur en Palestine après sa mort, et de le présenter au St. Sépulcre. Le roi étant mort en 1327, *Douglas* partit pour la Terre Sainte ; mais il fut tué, dit-on, en chemin avec toute sa suite, composée de la plus brillante noblesse du pays.

II. DOUGLAS, (Jacques) anatomiste Anglois, qui excella dans la pratique des accouchemens. Il professoit la médecine à Londres au commencement du dix-huitième siècle. Nous lui sommes redevables des ouvrages suivans : I. *Bibliographiæ Anatomicæ specimen*, imprimé, pour la première fois, à Londres, et dans la suite, avec des augmentations, à Leyde, 1734, in-8.° II. *Miographiæ comparatæ specimen* ; Londres, 1706, abrégé court mais bon. L'auteur y marque la différence des muscles dans l'homme et dans le chien. On l'a traduit en latin, et imprimé à Leyde en 1729. III. *Description du Péritoine*, en anglois ; Londres, 1730. Il décrit cet organe d'une manière neuve et exacte.

DOUJAT, (Jean) né à Toulouse, d'une famille de distinction, mort à Paris, le 27 octobre 1688, à 79 ans, étoit doyen des docteurs-régens de la faculté de droit de Paris, premier professeur royal en droit canon, historiographe de sa majesté, et membre de l'Académie Françoise. Il fut choisi par *Périgni*, premier précepteur du grand *Dauphin*, pour donner à ce prince la première teinture de l'histoire et de la fable. Ses ouvrages et ses services lui acquirent les éloges des savans, et des pensions du trône. Il fut encore plus estimable par sa modestie, sa probité et son désintéressement au milieu des écueils de la cour, que par ses livres. Les principaux sont : I. *Abrégé de l'Histoire Grecque et Romaine, traduite de Velléius Paterculus*, in-12, Paris, 1679 et 1708. Cette version est très-foiblement écrite : le traducteur l'orna de supplémens, tirés des meilleurs auteurs de l'antiquité, et d'une chronologie. M. l'abbé *Paul* en a donné une meilleure en 1770, in-8° et in-12. II. Une bonne *Edition de Tite-Live :* ouvrage composé, comme le précédent, pour l'usage du *Dauphin*, enrichi de notes savantes, 6 vol. in-4.° III. *Prænotiones canonicæ et civiles;* Paris, 1587, in-4° : c'est son meilleur ouvrage. IV. L'*Histoire du Droit Canonique*, 1685, in-12. V. Celle *du Droit Civil*, Paris, 1678, in-12, en latin. VI. Une *Edition latine des Institutions du Droit Canonique* de *Lancelot ;* Paris, 1684, 2 vol. in-12, avec beaucoup de notes. VII. *Dictionnaire de la langue Toulousaine.*

DOULCET, (N.) médecin de l'Hôtel-Dieu de Paris, mort en 178..., est auteur d'un très-bon mémoire sur la *Fièvre puerpérale.*

D'OULTREMAN, *Voy.* OULTREMAN.

DOUSA, (Janus) appelé vulgairement *Vander Does*, seigneur de Norwick, sa patrie, naquit en 1545. Ayant été nommé gouverneur de Leyde, il défendit cette ville contre les Espagnols, l'an 1574, avec autant de courage que de prudence. Le général Espagnol sollicitant les bourgeois par lettres à se rendre, *Dousa* ne répondit que par ce vers, qu'il mit au bas d'une de ces lettres :

Fistula dulce canit, volucrem dùm decipit Auceps.

Quand la flûte aux doux sons leurre un crédule oiseau,
Le perfide oiseleur le prend dans son réseau.

Les assiégés ayant été secourus à temps, les Espagnols furent obligés de lever le siége. Le poëte guerrier fut nommé, l'année suivante, premier curateur de l'université de Leyde, qui venoit d'être fondée. Il étoit digne de cet emploi par son érudition, qui lui mérita le nom de *Varron de Hollande*. Il mourut à la Haye, en 1604, de la peste, à 59 ans. A beaucoup de courage et de savoir, il joignoit une douceur extrême. On a de lui : I. *Les Annales de Hollande, en vers élégiaques et en prose*, in-4° ; à Leyde, en 1601 ; cet ouvrage, commencé par *Janus Dousa* le fils, et continué, jusqu'en 1520, par *Dousa* le père, fut réimprimé en 1617, avec un commentaire du savant *Hugues Grotius*. II. Des *Notes* sur *Salluste*, sur *Pétrone*, sur *Catulle, Tibulle* et *Properce*, sur *Horace*.

III. *Echo sivè Lusus imaginis jocosæ;* la Haye, 1603, in-4.° IV. *Poemata;* Leyde, 1609. L'élégance, la pureté du style, la variété des images, ne doivent pas lui en faire pardonner plusieurs qui sont obscènes..... Dousa laissa quatre fils, qui soutinrent la réputation de leur père. Les plus connus furent : *Janus*, poëte, philosophe et mathématicien, garde de la bibliothèque de Leyde, où il mourut en 1597, à 26 ans. On a de lui des *Poésies latines*, 1607, in-8.° Et *George*, savant dans les langues, qui voyagea à Constantinople, et publia une *Relation de son Voyage;* Anvers, 1599, in-8.° On a encore de lui, *Georgii Codini selecta de originibus Constantinopolitanis*, en grec et en latin; Genève, 1607, in-8.° *Georges Dousa* mourut en 1599, dans l'isle de St-Thomas, en faisant route pour les Indes.

D'OUVILLE, *Voy.* Ouville.

I. DOUVRE, (Thomas de) trésorier de l'Église de Bayeux, né en cette ville, d'une ancienne famille, est le premier Normand que *Guillaume* le Conquérant plaça sur le siége d'Yorck en Angleterre. Il en étoit digne, par ses vertus et par sa science. Il rebâtit son église cathédrale, instruisit son peuple par ses discours et par ses exemples, fit de grands biens à son clergé, et composa quelques *Livres sur le Chant ecclésiastique.* Il mourut l'année 1100, après avoir siégé vingt-huit ans.

II. DOUVRE, (Thomas de) neveu du précédent, clerc d'*Henri I*, roi d'Angleterre, fut aussi archevêque d'Yorck en 1108. Son père, *Samson de Douvre*, avant de devenir chanoine de Bayeux, et ensuite évêque de Worchester en Angleterre, avoit été engagé dans le mariage, et eut encore au moins un autre fils, *Richard II*, qui fut évêque de Bayeux. *Thomas* eut de grands débats avec *St. Anselme*, archevêque de Cantorbery, à l'occasion de la primauté de leurs églises. On rapporte que, dans une griève maladie, les médecins lui ayant indiqué un remède opposé à la pureté, il déclara qu'il aimoit mieux s'exposer à mourir, que de racheter sa vie à un tel prix. Dieu bénit sa constance et sa foi : il lui rendit sa première santé. Ce pieux archevêque mourut en 1114.

III. DOUVRE, (Isabelle de) de la même famille que les précédens, fut maîtresse de *Robert*, comte de Glocester, bâtard de *Henri I*, roi d'Angleterre, et en eut un fils (*Richard*) que ce prince nomma à l'évêché de Bayeux, en 1133. Se voyant dans l'arrière-saison de l'âge, et dégoûtée du monde, qui s'étoit dégoûté d'elle, *Isabelle* se retira à Bayeux, pour y finir ses jours, et y mourut vers l'an 1166, dans une extrême vieillesse. On croit que c'est sur son tombeau qu'a été placée cette épitaphe originale, qu'on voit contre l'un des murs extérieurs de l'église cathédrale;

Quarta dies Paschæ fuerat, cùm clerus ad hujus
Quæ jacet hic vetulæ, venimus exequias;
Lætitiæque diem magis amisisse dolemus,
Quàm centum, tales, si caderent vetulæ.

On trouve une imitation de ce quatrain dans les *Œuvres de Sénecé.*

DOVIA, (Paul-Matthias) né à Naples d'une illustre famille, se distingua par ses connoissances mathématiques et philosophiques. On lui doit un *Cours* de philosophie et un *Traité* sur l'éducation des princes, qui a obtenu trois éditions. L'auteur y combat avec énergie les principes de *Machiavel*. Il est mort à Naples, au mois de mars 1745, à l'âge de 84 ans.

DOW, (Gérard) né à Leyde, en 1613, d'un vitrier, fut élève du célèbre *Rembrant*, et fit beaucoup de progrès sous ce maître. Cet artiste ne s'est occupé qu'à de petits tableaux, qu'il faisoit payer à proportion du temps qu'il y mettoit. Sa coutume étoit de régler son prix sur le taux de vingt sous du pays par heure : il n'y a rien de plus achevé que ses tableaux : il faut le secours des loupes pour en démêler tout le travail. Ses figures, quoique très-fines, ont un mouvement et une expression singulière. Son coloris a beaucoup de fraîcheur et de force. *Dow* n'épargnoit pas le temps à ce qu'il faisoit. Il fut trois jours à représenter le manche d'un balai, et cinq à peindre la main de Mad. *Spiérenger*, femme d'un résident de Suède en Hollande, qui vouloit avoir son portrait. On le regarde comme inventeur de la méthode ingénieuse de réduire un grand tableau en petit, en posant entre lui et son modèle, un châssis divisé par des carreaux de fil de soie, et en plaçant les mêmes parties dans autant de petits carreaux tracés sur la toile. Pour donner plus d'éclat à ses couleurs, il les broyoit sur un crystal, et faisoit lui-même ses pinceaux. Il fermoit soigneusement sa palette, crainte que la poussière n'en ternît l'éclat. On ne connoît qu'un seul tableau de lui en grand; c'est une Décollation de *St. Jean*. Gérard *Dow* a eu pour élèves *Scalken* et *Miéris*. Nous ignorons l'année de sa mort; mais il mourut dans un âge avancé.

DOUXMENIL, (N) mort à Paris, en 1777, a publié quelques opuscules, et entr'autres, des Mémoires sur la vie de Mlle. *de l'Enclos*, 1751, in-12.

DOYAC, (Jean de) homme de néant, vassal du duc *de Bourbon*, gagna la confiance de *Louis XI* par le vil métier d'espion et de délateur. Il voulut se signaler, en attaquant les officiers et la personne même du duc *de Bourbon*; mais ce prince fut absous des calomnies intentées contre lui. Son ennemi, loin d'être puni, fut fait gouverneur d'Auvergne et procureur-général du parlement, et il se rendit le tyran de ceux qui auroient dû être ses maîtres. *Louis XI* le recommanda en mourant à *Charles VIII*. Son crédit l'aveugla, et il eut l'insolence d'entreprendre sur les biens et sur la personne de quelques princes. Ses attentats ne restèrent pas impunis : en 1484, il eut la langue percée au pilori de Paris, et une oreille coupée, après avoir reçu le fouet par la main du bourreau; ensuite on le conduisit à Montferrat en Auvergne, lieu de sa naissance, où l'on réitéra la flagellation et on lui coupa l'autre oreille. On accorda, en 1516, à son petit fils, des lettres de rémission.

DRABICIUS, (Nicolas) ministre Protestant, né l'an 1587 à Stransnitz en Moravie, fut chassé de son pays, et se retira en Hon-

grie l'an 1628. Il renonça au ministère pour se livrer à l'ivrognerie. Cette conduite le rendant méprisable, il s'avisa, pour se remettre en estime, de feindre des révélations. Ses rêveries, toutes démenties par l'événement, n'avoient pour but que d'exciter la guerre contre la communion Romaine et contre la maison d'Autriche, ennemie des Calvinistes. Les Impériaux se vengèrent de ses écrits séditieux, en le faisant périr. D'autres prétendent qu'il mourut en Turquie, où il s'étoit réfugié. Son principal ouvrage est intitulé : *Lux in tenebris*, Amsterdam 1657; titre bien peu convenable à l'obscurité de la matière, et à la bizarrerie des idées de l'auteur. Le prince *Ragotski* se servit de ses visions, comme d'une machine, pour remuer le peuple; mais il n'y ajoutoit pas la moindre foi. *Voyez* KOTTER.

DRACIUS, fut un capitaine Grec auquel *Épéus* confia le commandement d'une partie de ses troupes, lorsqu'il marcha contre les Troyens.

I. DRACK, (François) l'un des plus grands hommes de mer de son temps, naquit près de Tavistock, dans le comté de Devon en Angleterre, d'une famille assez obscure. Son père, ministre d'un vaisseau Anglois, le remit à un pilote de sa connoissance, qui lui laissa en mourant son petit navire, ou plutôt sa barque. Le jeune homme continua quelque temps le commerce de son bienfaiteur; mais ayant appris qu'on équipoit des vaisseaux à Plimouth pour l'Amérique, il vendit sa barque en 1567, et vint offrir ses services à *Jean Hawkins*, capitaine de la flotte. Il perdit tout ce qu'il avoit dans ce premier voyage. Ayant réparé ses pertes, il arma deux vaisseaux, fit des courses sur les Espagnols, et rentra à Plimouth en août 1573, avec de grandes richesses. En 1577, *Drack* partit encore avec cinq bâtimens, que divers accidens réduisirent à un seul, fit en trois ans le tour du monde, remporta des avantages considérables sur les Espagnols, leur prit diverses places, et un grand nombre de navires chargés richement. Il revint à Plimouth en septembre 1580, après avoir pris possession, au nom de sa souveraine, des côtes de la Californie, qu'il nomma *la Nouvelle Albion*. La reine *Elisabeth* revêtit de la dignité de chevalier ce citoyen, qui rapportoit à sa patrie des matières d'or et d'argent, et des richesses plus précieuses encore, des connoissances utiles. Cette princesse voulut dîner à Derpfort, sur le vaisseau avec lequel il avoit fait le tour du monde; et fit faire des inscriptions qui transmettoient à la postérité un voyage si mémorable. Une nouvelle expédition en 1585, lui acquit une nouvelle gloire : il s'empara de quelques places dans les Canaries et dans les isles du Cap-Verd, dans celle de Saint-Domingue, dans la province de Carthagène, et dans plusieurs autres de l'Amérique. La reine *Elisabeth* ajouta à la dignité de chevalier, celle de vice-amiral. Elle l'envoya contre les Espagnols en 1588 et 1589. La première année, il coula à fond 23 vaisseaux dans le port de Cadix, et la seconde, il se signala avec l'amiral *Haward* contre la flotte Espagnole; mais ils ne purent parvenir à leur objet : c'étoit de rétablir *Antoine* sur le trône de Portugal. Ce mauvais succès fut attribué à *Drack*, qui

avoit négligé de faire avancer sa flotte jusqu'à Lisbonne. En 1594, ce célèbre navigateur se mit encore en mer avec une flotte de 28 vaisseaux. Il se rendit maître de Sainte-Marthe en Amérique, de Rio de la Hacha, et de plusieurs autres villes; mais il échoua dans l'entreprise principale, qui étoit de se rendre maître de Porto-Rico. Le chagrin qu'il en conçut lui donna un flux de sang mortel, et en revenant à Porto-Bello, il termina sa glorieuse carrière le 28 janvier 1596. Son corps n'eut d'autre tombeau que la mer, le théâtre de ses exploits. C'est ce qui donna lieu à cette épitaphe:

> *Quem timuit sævis etiam Neptunus in undis,*
> *Et rediit toto victor ab Oceano.*
> *Fædifragos pellens pelago prostravit Iberos*
> DRACKIUS : *huic tumulus æquoris unda fuit.*

> « Jadis craint de *Neptune* en ses grottes profondes,
> Alors qu'il parcouroit l'Océan en vainqueur,
> Le vengeur des traités sur l'Ibère infracteur,
> DRACK a sa sépulture au vaste sein des ondes. »

Nous avons ses *Voyages* traduits en françois, 1627, in-8.° L'abbé *Lenglet* en indique une édition, à Paris, 1641, in-4.° *Voy.* l'article de BASSANO.

II. DRACK (Jacques) médecin Anglois, né à Cambridge en 1667, quitta la médecine pour se livrer à l'étude de l'histoire. On lui doit: I. *Mémorial* pour l'église d'Angleterre, in-8.° II. *Historia Anglo-Scotica*, 1703, in-8.° L'auteur mourut à Westminster, le 2 mars 1707. — Un autre DRACK a publié à Londres, en 1737, en un vol. in-fol. *L'Histoire* et les *Antiquités de la ville d'Yorck.*

DRACON, législateur d'Athènes, l'an 624 avant J. C., se rendit recommandable dans sa république par sa probité autant que par ses lumières. Déclaré archonte, il fit, pour la réforme de ses concitoyens, des lois qui inspiroient une sévérité cruelle. L'assassin, et le citoyen convaincu d'oisiveté, étoient également punis de mort. Assez juste pour ne favoriser personne, il ne fut pas assez philosophe, dit un homme d'esprit, pour savoir qu'il commandoit à des hommes. Lorsqu'on lui demandoit les motifs de sa rigueur, il répondit: « Que les plus petites transgressions lui avoient paru mériter la mort, et qu'il n'avoit pu trouver d'autre punition pour les plus grandes. » Ses lois, *écrites avec du sang*, suivant l'expression de l'orateur *Demades*, eurent le sort des choses violentes; elles furent d'abord adoucies, et ensuite négligées. Le sage *Solon* les abrogea toutes, à l'exception de celle qui regardoit les meurtres. La fin de *Dracon* fut aussi triste que glorieuse. Ayant paru sur le théâtre, le peuple lui applaudit par des acclamations réitérées, et lui jeta tant de robes et de bonnets, selon la coutume de ce temps-là, qu'il fut étouffé sous les marques d'estime qu'il reçut. On a recueilli ce qui nous reste des lois de *Dracon*, dans un ouvrage imprimé à Lyon en 1558, sous ce titre : *Jurisprudentia vetus Draconis Pradulpho Prateio collectore interprete.* L'auteur en rapporte onze. I. S'abstenir du bien d'autrui. II. Si quelqu'un éloigne des bêtes de somme du chemin

prise périlleuse qu'à en suivre l'exécution.

DRAPIER, (Roch) avocat au parlement de Paris, né à Verdun en 1685, mort à Paris en 1734 à 49 ans, laissa quelques ouvrages de droit. I. *Recueil de Décisions sur les matières Bénéficiales*, dont la meilleure édition est en 2 vol. in-12, 1732. II. Un autre *Recueil de Décisions sur les Dîmes*, réimprimé en 1748, in-12, augmenté par *Brunet* d'un *Traité du Champart.*

DRAPPIER, (Gui) curé de la paroisse de Saint-Sauveur à Beauvais, mourut en 1716, à plus de 91 ans, après l'avoir gouvernée pendant 59. Les principaux ouvrages qui nous restent de lui, sont : I. Un *Traité des Oblations*, in-12, Paris 1685. II. *Tradition de l'Église touchant l'Extrême-Onction*, où l'on fait voir que les curés en sont les ministres ordinaires; Lyon, 1699, in-12. III. *Gouvernement des Diocèses en commun*, Basle 1707, 2 vol. in-12. IV. *Défense des abbés commendataires et des curés primitifs*, 1685. C'est une invective continuelle contre les uns et les autres, quoique le titre promette autre chose. L'auteur combat le droit des curés primitifs, avec plus d'érudition que de solidité. Il réclame sur-tout la liberté de l'office du jour du Patron, objet pour lequel il eut des contestations toute sa vie avec le chapitre de Saint-Vaast, curé primitif de sa paroisse. Ces disputes firent faire bien de la bile à *Drappier*, et elle s'évapore dans son ouvrage. V. Plusieurs *Écrits* en faveur du P. *Quesnel*, son ami.

DRAUDIUS, (Georges) auteur Allemand, a publié en deux gros vol. in-4°, une *Bibliothèque Classique*, Francfort 1625, dans laquelle il a ramassé le titre de toutes sortes de livres. C'est à peu près une compilation des ouvrages qui ont paru aux foires de Francfort; mais elle n'est pas en assez bon ordre, et elle fourmille de fautes. On en a corrigé beaucoup dans les dernières éditions qu'on en a données; et cette Bibliothèque, quoique imparfaite, ne laisse pas d'être utile aux bibliographes, sur-tout pour la connoissance des productions germaniques.

DRAYTON (Michel) poëte Anglois, né en 1563 dans le comté de Warwick, se fit estimer par ses élégies, ses chansons et l'agrément de ses poésies. Il mourut en 1631, et fut enterré à Westminster. On a recueilli ses *Œuvres* en 1748, in-fol.

DREBEL, (Corneille) philosophe alchimiste, né l'an 1572 à Alcmaër en Hollande, mort à Londres en 1634, à 62 ans, avoit une aptitude singulière pour les machines, mais il ne faut pas croire tout ce qu'on a raconté de la sagacité de ce philosophe. Il faisoit, dit-on, certaines machines pour produire la pluie, la grêle et les éclairs, aussi naturellement que si ces effets venoient du ciel. Il produisoit par d'autres machines un froid pareil à celui de l'hiver. On prétend qu'il en fit l'expérience, à la prière du roi d'Angleterre, dans la salle de Westminster; et que le froid fut si grand, qu'on ne put le supporter. Il avoit construit un verre, qui attiroit la lumière d'une chandelle mise à l'autre bout d'une salle, et qui donnoit assez de clarté, pour qu'à cette lueur on pût lire aisément. Mais

tous ces prodiges doivent être renvoyés dans le pays des chimères. Ce philosophe laissa quelques ouvrages de physique; le principal est intitulé : *De naturâ Elementorum*, in-8.° On prétend qu'il trouva, le premier, le secret de teindre en écarlate : secret qu'il confia à sa fille. *Cuffler*, qui l'épousa, en fit usage à Leyde long-temps avant qu'on l'employât aux Gobelins. Une singularité de cette belle couleur, c'est qu'elle ne s'attache qu'à la laine et aux matières animales, et non au coton, au lin et au chanvre. Quelques-uns ont fait honneur à *Drebel* de l'invention du *Télescope*. On pense assez généralement qu'il fut l'inventeur du *Microscope* et du *Thermometre*, deux instrumens très-utiles, dont le premier ne fut d'abord connu qu'en Allemagne. Il parut, pour la première fois, en 1621. *Fontana* s'en attribua mal-à-propos l'invention, environ trente ans après.

DRELINCOURT, (Charles) ministre de l'Église prétendue réformée à Charenton, né à Sédan en 1595, mort à Paris en 1669, à 74 ans, s'acquit l'estime de ceux de sa communion par des mœurs exactes, par un caractère bienfaisant, et par divers ouvrages contre les Catholiques. Les principaux sont : I. Un *Catéchisme*, un vol. in-8.° II. Un *Abrégé de Controverse*, pleins l'un et l'autre des préjugés de sa secte. III. *Consolations contre les frayeurs de la Mort*, Amsterdam 1724, 2 vol. in-8.° IV. *La Préparation à la Sainte Cène*; ouvrage écrit avec onction, ainsi que le précédent. V. Trois volumes in-8.° de *Sermons*. VI. *Le Hibou des Jésuites*, etc. Ce dernier ouvrage est assez recherché par les ennemis de la société. — *Charles* DRELINCOURT, son fils, médecin de Montpellier, dont on a des *Opuscules*, in-4°, 1727, mourut à Leyde en 1697. Ce médecin avoit des connoissances et de la vertu. Il étoit modeste; il défendit, en mourant, qu'on fît son oraison funèbre : il n'aimoit pas cet usage, qui souvent fait bâiller les vivans, sans rien apprendre sur les morts. — *Laurent* DRELINCOURT, frère du médecin, mort à 56 ans en 1680, à Niort où il étoit ministre, laissa des *Sermons* et un recueil de *Sonnets Chrétiens*, à Amsterdam 1766, in-12.

DRENZEN, (Alméric) comte de *Cilley*, devint gouverneur de la Croatie, et soutint long-temps avec courage la guerre contre les Turcs. Dans un combat livré par lui au bacha de Bosnie, il fut trahi par le comte *Frangipani* qui le livra à ce dernier. Celui-ci l'envoya prisonnier au sultan *Bajazet II*, et il mourut dans cette captivité.

DREPANIUS FLORUS, *Voy.* FLORUS, n° II.

DRESSER, (Matthieu) théologien Luthérien, né à Erford en 1536, étudia à Wittemberg sous *Luther* et *Mélanchthon*. Après avoir enseigné avec distinction le grec et l'éloquence en diverses académies, il fut, l'an 1581, professeur d'humanités à Leipzig, où il mourut en 1607, à 71 ans. C'étoit un Luthérien rigide, et un homme d'un caractère souple et adroit. Lorsqu'il étoit à Oxford, il sut si bien tourner l'esprit de ses collègues, qu'ils consentirent qu'on enseignât la confession d'Ausbourg et

l'hébreu dans l'académie. On a de lui divers ouvrages de littérature et de théologie : I. *Rhetoricæ libri quatuor*, in-8.° II. *Tres libri Progymnasmatum Litteraturæ Græcæ*, in-8.° III. *Isagoge Historica*, en allemand, in-fol. : cet écrit n'est point estimé. IV. *De festis et præcipuis anni partibus Liber*. V. *De festis diebus Christianorum, Judæorum et Ethnicorum Liber*, in-8° : il y discute savamment plusieurs sujets curieux.

DREUILLET, (Élisabeth) née à Toulouse, où elle épousa un président du parlement de cette ville, s'attacha à la cour de la duchesse *du Maine*, et en fit les délices par les agrémens de son esprit. Auteur de plusieurs vers agréables, de chansons, de contes, elle mourut à Sceaux en 1730. *L'Anthologie* renferme quelques-uns de ses ouvrages.

DREVET, (Pierre) nom de deux graveurs célèbres, père et fils, nés à Sainte-Colombe en Lyonnois, ont gravé des portraits d'après le célèbre *Rigaud*, qui sont des chefs-d'œuvre de l'art. La délicatesse, l'agrément et la précision caractérisent leur burin. *Pierre Drevet* le fils, membre de l'académie de Peinture, mourut à Paris en 1739, à 42 ans; et le père la même année, à 75 ans. Les portraits des *Drevet* les plus renommés sont ceux de *Louis XIV*, de *Louis XV*, de la duchesse *de Nemours*, du duc *de Villars*, de *Despréaux*, et sur-tout celui de *Bossuet*. C'est à *Drevet* fils que l'on doit les belles estampes de la *Présentation* au temple, et de la *Prière* au jardin des Olives. — *Claude* DREVET, leur parent, a soutenu leur réputation avec honneur.

DREVETIÈRE, (La) *Voy.* LISLE, n.° IV.

DREUX, *Voyez* PHILIPPE de...., n.° XXV.

DREUX DU RADIER, (Jean-François) avocat, né à Châteauneuf en Thimerais le 10 mai 1714, occupa pendant quelque temps la place de lieutenant particulier de cette petite ville. Préférant de bonne heure la littérature au barreau, il quitta sa charge, et composa un grand nombre d'écrits en vers et en prose. On peut se dispenser de donner la liste de ses productions poétiques, parce qu'il n'y a point de poésie : c'est une versification lâche, prosaïque, traînante. Mais plusieurs de ses ouvrages en prose sont curieux. Les principaux sont : I. *Bibliothèque historique et politique du Poitou*, 1754, 5 vol. in-12. Quoiqu'il annonce de la critique dans le titre, il loue plus qu'il ne censure; mais il relève les fautes des bibliographes qui l'avoient précédé, et presque toujours avec justesse. II. *L'Europe Illustre*, 1755 et années suivantes, 6 vol. in-4.° C'est le recueil des portraits des grands Hommes par *Odieuvre*. *Du Radier* s'étoit chargé des notices historiques, moyennant un écu par notice; et il y en a quelques-unes intéressantes. III. *Tablettes anecdotes des Rois de France*, 3 vol. in-12 : l'auteur a rassemblé dans ce recueil les paroles remarquables, les pensées ingénieuses, les bons mots de nos rois, ou attribués à nos rois. IV. *Histoires anecdotes des Reines et Régentes de France*, 6 vol. in-12. Les femmes qui s'attendoient à lire cette histoire comme un roman, l'ont trouvée un peu pesante. V. *Récréations*

historiques, critiques, morales et d'érudition, 2 volumes in-12. L'analyse de ce dernier écrit par *Fréron*, est si mordante et si dure pour l'auteur, que les feuilles de l'Année littéraire en furent quelque temps suspendues par l'autorité. Tous ces ouvrages supposent que l'auteur a fait des recherches dans des livres peu communs; mais son style est diffus, négligé, familier, et il manque d'ordre dans la distribution des faits, et d'agrément dans la narration. *Dreux du Radier* fit aussi quelques Mémoires pour le barreau, entr'autres pour *Jean-François Corneille;* et il avoit précisément le style des mauvais avocats : des traits injurieux, une profusion de maximes triviales; « enfin, dit *Fréron*, en parlant de son mémoire pour *Corneille*, il entassoit des phrases d'écolier qui ne renfermoient aucune idée. » Cet auteur mourut le 1er mars 1780. Quoique son esprit fût un peu caustique, son caractère étoit officieux, et il se chargeoit avec plaisir de faire des recherches pour des familles, ou des littérateurs qui avoient besoin du secours de sa plume ou de son érudition.

DREXELIUS, (Jérémie) Jésuite d'Ausbourg, prédicateur de l'électeur de Bavière, mourut à Munich en 1638, âgé de 57 ans. Il laissa divers *Ouvrages* de piété, imprimés à Anvers 1643, en 2 volumes in-folio, et en plusieurs volumes in-24. Ils ont été fort répandus autrefois. L'auteur confirmoit par ses exemples ce qu'il enseignoit par ses livres.

DRIDEN, *Voy.* DRYDEN.

DRIEDO ou DRIDOENS, (Jean) de Turnehout en Brabant, fut docteur et professeur de théologie à Louvain, Chanoine de Saint-Pierre, curé de Saint-Jacques, dans la même ville, et mourut en 1535. On a de lui divers Traités de théologie, en 4 volumes in-folio et in-4.° Les plus importans sont : I. *De Eccl. Scripturis.* II. *De libertate Christianâ.* III. *De captivitate et redemptione generis humani.* IV. *De concordiâ liberi Arbitrii et Prædestinationis.* V. *De Gratiâ et libero Arbitrio*, etc.

DRIESCHES, *Voyez* DRUSIUS.

DRIESSEN, (Antoine) théologien Hollandois, ministre à Utrecht, puis à Groningue, mourut dans cette dernière ville en 1748, à 64 ans. Il est auteur d'un grand nombre d'Ouvrages de théologie et de controverse, où il y a plus d'érudition que de goût et de modération.

DRIMAQUE, esclave qui gémissoit sous le joug d'un maître rigoureux, parvint à briser ses chaînes, et se réfugia sur les hautes montagnes de l'isle de Chio, où il devint chef d'une troupe de vagabonds qui ravagèrent le pays, et forcèrent le peuple à mettre à prix sa tête. *Drimaque* ayant appris cette nouvelle, se sentant déjà affoibli par les années, pria un jeune homme de le tuer, et d'aller recevoir la somme promise. Celui-ci refusa d'abord cette proposition, et ne consentit à l'exécuter qu'après les plus vives sollicitations. Les habitans de Chio admirant le courage de *Drimaque*, lui élevèrent un temple, et le surnommèrent *le Héros pacificateur*. Il étoit honoré par les fripons et les escrocs qui le croyoient leur

protecteur, et lui faisoient offrande d'une partie de leurs vols.

DRIPETINE, fille de *Mithridate* le *Grand* et de *Laodice*, suivit son père après sa défaite par *Pompée*, l'an 66 avant J. C.; mais étant tombée malade, elle se fit donner la mort par un esclave, qui se tua lui-même après cette action qu'il n'avoit faite que malgré lui. On dit qu'elle avoit un double rang de dents.

DRIVÈRE, (Jérémie) connu sous le nom de *Trivérius*, né à Brackelle en Flandres, professeur de médecine à Louvain, mourut en 1554, âgé de 52 ans. Il a laissé plusieurs ouvrages : I. *De missione sanguinis in pleuritide*, in-4.° II. *Medicinæ methodus*, in-8.° III. Des *Commentaires* sur *Celse* et sur *Hippocrate*, in-folio. IV. *Paradoxa de vento, aëre, aquâ et igne*, in-8.°

DROLINGER, (Charles-Fréderic) conseiller de la cour du margrave de Bade-Dourlach, son archiviste privé et son bibliothécaire, ne se borna pas à ce que ses emplois pouvoient exiger de lui : il cultiva, avec grand soin, la langue allemande et la poésie, et excella dans l'une et dans l'autre. Ses *Œuvres poétiques*, imprimées à Basle en 1743, in-8°, un an après sa mort, ont toute la pureté, l'élégance et la force que comporte sa langue. C'est du moins ce qu'en ont jugé quelques connoisseurs.

DROMEUS, fameux athlète, étoit de Symphale, ancienne ville du Péloponnèse. *Pausanias*, qui en parle dans la description de la Grèce, *Liv. VI*, dit qu'il fut couronné deux fois à Olympie, pour avoir doublé le stade avec succès; autant de fois à Delphes, trois fois à Corinthe, et cinq fois à Nemée. Le même historien ajoute qu'il passe pour le premier qui commença à se nourrir de viandes. Avant lui, dit-il, les athlètes ne mangeoient que des fromages, que l'on faisoit égoutter dans des paniers. *Pausanias* parle encore d'une statue qu'on avoit érigée à *Droméus*, et qui étoit un ouvrage de *Pythagore* le Statuaire.

DROTTÉ, (Saint) appelé vulgairement *St. Trotteins*, naquit dans le diocèse d'Autun, et se mit de bonne heure sous la conduite de l'évêque *St. Germain*. Il fut le premier abbé du monastère fondé à Paris par le roi *Childebert*, et qui devint dans la suite l'abbaye Saint-Germain-des-Prés. *Drotté*, après avoir soumis un grand nombre de Religieux à la règle, et leur avoir donné l'exemple de toutes les vertus, mourut vers l'an 580. *Gislemar*, moine de son monastère, a écrit la *Vie* de cet abbé dans le neuvième siècle.

DROU, (N.) avocat au conseil, se distingua par ses lumières et son zèle à défendre les opprimés. Il ne refusa jamais la cause du pauvre, et d'attaquer pour le secourir l'homme puissant qui abusoit de son autorité. Interdit plusieurs fois pour cette raison, il ne reparoissoit ensuite dans l'arène qu'avec plus de force et de courage. Ses *Mémoires* sont recherchés comme des modèles de bonne logique. Il est mort à Paris au mois de juin 1783.

DROU, *Voy.* LEDROU.

I. DROUAIS, (Hubert) peintre, né à la Roque en Normandie l'an 1699, mort à Paris le 9 février 1767, à 68 ans, fils d'un peintre, fut entraîné par son goût dans la même profession. Il n'étoit pas riche : il fut non-seulement l'artisan de sa fortune, mais il se vit obligé de créer jusqu'à l'instrument dont il devoit se servir pour l'élever. Il vint à Paris, et paya son voyage de l'argent qu'il avoit gagné peu à peu. Il fut élève de *de Troy*, et excella dans le portrait en grand, et dans ceux en miniature. A mesure qu'il faisoit des progrès, il alloit à Rouen ; l'approbation paternelle et les encouragemens de ses compatriotes étoient plus doux à son cœur, que tous les éloges qu'il a obtenus depuis n'ont flatté son amour propre. Il semble que le ciel se soit plu à récompenser son ancienne piété filiale. Ce respectable vieillard a eu la satisfaction de partager les justes applaudissemens que toute la France a accordés à DROUAIS son fils, qui a suivi la même carrière.

II. DROUAIS, (Germain Jean) fils de ce dernier, naquit à Paris en 1763, et mourut à Rome d'une fièvre inflammatoire en 1790. Il étoit élève de l'académie de Peinture, et élève digne d'être maître. Son émulation étoit extrême. Quand on lui disoit que le travail altéreroit sa santé, il répondoit : *Vaincre ou mourir ; il faut que je sois peintre ou rien.* Son père disoit : « Il fait avec facilité à dix ans ce que je faisois avec peine à dix-huit. » Quoique la nature lui eût donné une figure douce, noble, régulière, il fuyoit les femmes. *Méritons*, disoit-il, *la gloire, avant que de songer au plaisir.* Son tableau de la *Cananéenne*, qui fut son morceau de concours pour le prix des élèves, est un chef-d'œuvre qui étonne les hommes de l'art. Il n'avoit pas encore été à Rome, lorsqu'il le composa ; et cependant on y admira la noble simplicité et la majestueuse expression de *Raphaël*. Ce beau tableau orne maintenant le *Muséum* de Versailles, sous le n.° 86.

DROUARD, (Jérôme) imprimeur renommé du 17e siècle, a publié le *Polybe* grec et latin, in-folio, *Suétone*, in-folio, *St. Cyrille*, in-folio, et l'*Eucharisticum* de *Jacques Sirmond*. Il prenoit pour devise un diamant avec ces mots : *Nil me Duriùs*.

DROUARD, *Voyez* II. BOUSSET.

DROUET, (Étienne-François) bibliothécaire des avocats de Paris sa patrie, naquit le 8 novembre 1725, et mourut en 1779. Nous ne le plaçons ici que parce qu'il a été l'éditeur du *Moréri* de 1759, et de la *Méthode pour étudier l'Histoire* de l'abbé *Lenglet*. *Voy*. LENGLET *et* MORÉRI. C'étoit un homme laborieux plutôt qu'un bon écrivain. Il étoit savant en histoire et en bibliographie. On lui doit la Table des 23 volumes de l'*Histoire ecclésiastique* de *D. Cellier*, et la Traduction du *Catéchisme historique* de *Fleury* du françois en latin, 1761, in-12.

DROUIN, (René) neveu du célèbre père *Serry*, Jacobin, entra comme lui dans l'ordre de Saint-Dominique, et s'y acquit une haute réputation d'esprit et de vertu. Les affaires du temps, dans lesquelles il entra, l'obli-

gèrent de sortir de France. Il professa la théologie à Chambéri et à Verceil, et mourut en 1742, à Yvrée en Piémont, dans la soixantième année de son âge. On a de lui un *Traité dogmatique et moral des Sacremens*, imprimé à Venise en 1737, 2 vol. in-folio. Cet ouvrage décèle une profonde érudition, et une grande connoissance du dogme et de la morale. On l'a réimprimé à Paris en 1775, 9 vol. in-12.

DRUMMOND, (Guillaume) Écossois, né en 1585, vint en France pour y étudier la littérature; et de retour dans son pays, il publia une *Histoire d'Ecosse* depuis 1423 jusqu'en 1643, in-8.° Cet historien étoit aussi un poëte agréable, et on a recueilli ses vers à Édimbourg en 1711, in-folio. *Drummond* est mort en 1649.

I. **DRUSILLE**, fille d'*Agrippa le Vieux*, et sœur d'*Agrippa le Jeune*, rois de Judée, la plus belle femme de son temps, fut promise par son père à *Epiphanès*, fils du roi *Antiochus*, sur la parole qu'il lui donna de se faire circoncire. Ce prince n'ayant pas voulu tenir sa promesse, *Agrippa le Jeune* la maria à *Azize*, roi des Éméséniens, qui embrassa le Judaïsme pour lui plaire. *Drusille* se dégoûta bientôt de son époux; elle l'abandonna pour épouser *Félix* gouverneur de la Judée. L'envie qu'elle portoit à sa sœur *Bérénice*, la jeta dans ce travers, et lui fit même abjurer sa religion. C'est devant *Drusille* et *Félix* que *St. Paul* comparut, comme on peut le voir dans les Actes des Apôtres.

II. **DRUSILLE**, (Livie) fille de *Germanicus* et d'*Agrippine*, et arrière-petite-fille d'*Auguste*, naquit à Trèves l'an 15e de J. C. Elle épousa *Lucius Cassius* en premières noces, et en secondes son frère *Marcus Lépidus*. Ses débauches la rendirent un objet de mépris pour les Romains. L'empereur *Caligula* son frère eut avec elle un commerce incestueux. Il l'aima si passionnément, qu'étant tombé dangereusement malade, il l'institua héritière de l'empire et de tous ses biens. La mort la lui ayant enlevée l'an 38 de J. C., il la fit mettre au rang des Déesses, malgré le nom infame que ses impudicités scandaleuses lui avoient mérité. Les Romains jusqu'alors n'avoient point connu de pareilles divinités; aussi leur fut-elle autant odieuse dans son ciel imaginaire, qu'elle l'avoit été sur la terre.

III. **DRUSILLE**, *Voy.* CÉSONIE *et* LIVIE.

I. **DRUSIUS**, *ou* DRIESCHES, car *Drusius* est son nom latinisé, (Jean) né à Oudenarde en 1550, professeur à Leyde en Hollande, puis à Franeker dans la Frise, fut un des plus modérés Protestans du 16e siècle. Les enthousiastes lui firent un crime de sa modération; mais les sages ne l'en estimèrent que plus. On a de lui : I. D'excellentes *Notes sur l'Ecriture*, données séparément, tant in-folio qu'in-4.° II. Un *Recueil des fragmens* des *Hexaples*. III. Une *Grammaire Hébraïque*, in-4.° *Voyez* II. ÉLIE. IV. Un *Traité des trois Sectes des Juifs*, dans un recueil intitulé : *Trium Scriptorum, de tribus Judæorum Sectis, Syntagma*; Delft 1703, 2 volumes in-4°, et d'autres ouvrages. *Driesches* étoit très-versé dans

la connoissance de la langue hébraïque. *Richard Simon* parle de lui comme d'un interprète habile. Il n'étoit point de ces érudits, qui ne savent que ce qui est dans les Dictionnaires ou les Grammaires ordinaires ; il avoit consulté les anciens, et les meilleurs d'entre les auteurs modernes. Il ne se jeta point dans les questions de controverse, comme tant d'autres interprètes Protestans ; il se borna à développer le sens littéral. Ses ouvrages sur l'Écriture étoient rares, avant qu'on les réimprimât dans le recueil des *Critiques sacrés*, publié en Angleterre. Il mourut à Franeker en 1616.

II. DRUSIUS, (Jean) fils du précédent, prodige d'érudition, dans un âge où les autres enfans commencent à lire. A cinq ans, il avoit quelque teinture de la langue latine. A sept ans, il expliquoit le pseautier hébreu sans hésiter. A neuf, il lisoit l'hébreu sans points, et ajoutoit les points qu'il falloit selon les règles. A douze, il écrivoit en vers et en prose à la manière des Hébreux. A dix-sept, il fit une *Harangue* latine à *Jacques I*, roi d'Angleterre, laquelle surprit et charma toute sa cour. Ce génie prématuré mourut de la pierre, à 21 ans, en 1609, après avoir commencé de mettre d'hébreu en latin l'*Itinéraire* de *Benjamin de Tudèle*, et la *Chronique* du second Temple.

I. DRUSUS, (*Marcus Livius*) étoit fils de ce *Drusus*, qui fut collègue de *Caïus Gracchus* dans le tribunat du peuple. Il naquit, comme son père, avec de grandes qualités, beaucoup d'éloquence, d'esprit et de courage ; mais son ambition excessive les ternit. La faction du sénat et celle des chevaliers divisoient alors la ville. *Drusus*, naturellement porté à rendre au sénat ses premiers droits, étoit retenu par la crainte de s'attirer l'inimitié des chevaliers. Il proposa de remplacer les sénateurs qui manquoient, par autant de chevaliers ; et d'accorder en même temps à ces nouveaux magistrats le droit de juger, tel que l'avoient les sénateurs anciens. Il vouloit concilier les deux partis, et il les irrita l'un et l'autre. Le mécontentement augmenta lorsqu'il voulut faire revivre la loi des *Gracques* touchant la distribution des terres au peuple, et celle d'accorder au peuple Latin les priviléges des citoyens de Rome. *Drusus* n'ayant pu faire passer la loi du partage des terres, qui avoit trouvé les plus grandes oppositions, voulut au moins tenir la parole qu'il avoit donnée aux étrangers. Mais comme il retournoit chez lui, suivi d'une multitude de Latins qui étoient venus pour le secourir, il fut assassiné à l'entrée de sa maison. Il tomba mort en proférant ces paroles très-belles, si elles étoient vraies : *Je n'ai jamais eu d'autres intérêts que ceux de la république, et personne ne lui sera plus sincèrement attaché que moi.* C'étoit vers l'an 90 avant J. C. — Il ne faut pas le confondre avec JULIUS DRUSUS PUBLICOLA, citoyen Romain, aussi recommandable par sa sagesse que par sa rare probité. Sa maison étoit bâtie de façon que ses voisins voyoient tout ce qui s'y faisoit. Un architecte croyant l'obliger, lui proposa de lui en construire une autre differemment disposée, pour une somme de cinq talens ou de 15,000 livres. *Je vous en donnerai dix*, lui dit *Drusus*,

si vous voulez la bâtir de manière que non-seulement mes voisins, mais tous les citoyens, puissent voir comment on s'y comporte. Plutarque.

II. DRUSUS, (*Nero Claudius*) fils de *Tibère-Néron* et de *Livie* qui épousa depuis *Auguste*, et frère de l'empereur *Tibère*, naquit l'an 38 avant J. C. Il signala son courage de bonne heure. Après avoir soumis les Grisons, il vainquit les Gaulois et les Germains, et fut élevé à la charge de préteur. La même année qu'on lui conféra la préture, il retourna sur le Rhin, le passa, et acquit tant de gloire dans cette expédition, qu'on lui décerna les honneurs du triomphe, et qu'il fut nommé proconsul dès qu'il eut cessé d'être préteur. Les armées toujours victorieuses sous lui, l'honorèrent du titre d'*Imperator*; mais *Auguste* ne jugea pas à propos de le lui confirmer. Il se prépara à continuer ses conquêtes : il porta même ses armes jusqu'au bord du fleuve de l'Elbe; mais ayant fait de vains efforts pour le traverser, il se contenta d'y élever des trophées, pour faire connoître qu'il avoit pénétré jusque-là. *Dion* prétend qu'il fut détourné du passage de ce fleuve, par l'apparition d'une femme d'une taille gigantesque, qui lui dit : *Drusus, ton ambition n'aura-t-elle point de bornes? Les destins ne te permettent pas d'aller plus loin; tu touches au terme de tes exploits et de ta vie.* Quoi qu'il en soit de ce conte, *Drusus* mourut bientôt après, d'une chûte de cheval, à l'âge de trente ans, la IXe année avant J. C. Rome perdit en lui un prince plein de bravoure, de bonté et de vertu, digne de remplacer *Auguste*, et qui auroit préservé l'empire d'un monstre tel que *Tibère*. C'est *Drusus* qui fit tirer le canal du Rhin à l'Issel. Il eut de sa femme *Antonia* trois enfans, *Germanicus*, *Livie* et *Claude*.

III. DRUSUS, fils de *Tibère* et de *Vipsanie*, eut plusieurs des défauts de son père, la cruauté, l'emportement, l'amour des plaisirs; mais il ne les eut pas tous. Après avoir été questeur l'an Xe de J. C., on l'envoya au bout de cinq ans, en Pannonie, pour appaiser les légions révoltées lors de la mort d'*Auguste*. La sagesse et la fermeté qu'il fit paroître en cette occasion, lui méritèrent le consulat. Il ne se signala pas moins dans l'Illyrie, d'où il fomenta adroitement les divisions qui déchiroient les Allemands. Le sénat lui décerna les honneurs de l'*Ovation*, pour le récompenser de ses succès. *Drusus*, revenu à Rome, fut fait consul avec l'empereur son père. Il partagea ensuite avec lui la puissance tribunitienne. Ces dignités sembloient assurer l'empire à ce prince; mais *Séjan*, fourbe audacieux, à qui il avoit donné un soufflet, corrompit *Livie*, femme de *Drusus*, et, de concert avec elle, le fit empoisonner par un eunuque. Le médecin de *Livie*, qui étoit aussi un de ses amans, entra dans ce lâche complot. Le poison fut lent; mais il n'emporta pas moins *Drusus*, l'an 23 de J. C.

IV. DRUSUS, fils de *Germanicus* et d'*Agrippine*, jouit d'abord d'une grande faveur, et obtint des postes importans; mais l'artificieux *Séjan* chercha à le perdre auprès de *Tibère*, et y réussit. Cet empereur le fit renfermer, et défendit à tous ceux

qui le gardoient dans sa prison, de laisser passer aucun aliment. On le trouva mort au bout de 9 jours, ayant mangé la bourre de ses matelas, l'an 33 de J. C. *Tibère* eut encore la lâche cruauté de l'accuser dans le sénat après sa mort.

DRUTMAR, (Chrétien) natif d'Aquitaine, moine de Corbie dans le 9e siècle, enseigna au monastère de Malmedy, dans le diocèse de Liége. Nous avons de ce savant religieux un *Commentaire sur St. Matthieu*, qui fit beaucoup de bruit dans le 16e siècle. Les novateurs de ce temps-là le firent imprimer à Strasbourg en 1514, in-fol., avec quelques additions. On pretend que les éditeurs y semèrent habilement quelques propositions erronnées sur la transsubstantiation. Le venin ayant été découvert, le livre fut exactement supprimé ; ce qui l'a rendu rare. En 1530, on en fit une autre édition à Haguenau, qui fut supprimée aussi, comme étant conforme à la précédente.

DRYADES, (Mythol.) nymphes qui présidoient aux bois et aux forêts, n'étoient point attachées à certains arbres, comme les *Hamadryades*.

I. DRYANDER, (Jean) médecin et mathématicien de Wetteren dans le pays de Hesse, enseigna à Marpurg; et y mourut Protestant le 20 décembre 1560. On a de lui plusieurs ouvrages de médecine et de mathématique, qui étoient consultés avant les bons livres du dernier siècle et de celui-ci. La plus grande obligation qu'on lui a, c'est qu'il fit des découvertes en astronomie, qu'il inventa quelques instrumens de mathématiques, ou perfectionna ceux qui étoient inventés. Son *Anatomia capitis*, Marpurg 1537, in-4°, avec fig., a été estimée.

II. DRYANDER, (François) frère du précédent. *Voyez* ENZINAS.

DRYAS, (Mythol.) fille de *Faune*, étoit honorée comme déesse de la chasteté et de la pudeur. Les femmes lui faisoient des offrandes dans un temple magnifiquement décoré, dont l'entrée étoit interdite aux hommes.

DRYDEN, (Jean) né à Oldiwinde dans le comté d'Huntington en 1631, d'une famille distinguée, montra, jeune encore, un génie fécond et facile, et des talens supérieurs pour la poésie. Il se fit Catholique en 1688, sous le règne de *Jacques II*, à la cour duquel il fut toujours tres-bien accueilli. Les ennemis que ses talens, son caractère ou son changement de religion, lui avoient suscités, firent des cabales pour le perdre. Le roi *Guillaume* lui retrancha ses pensions; et ce poëte, qui a fait tant d'honheur à sa patrie, mourut dans la misère, le premier mai 1701, à 70 ans, d'une inflammation au pied, causée par la croissance d'un ongle sous la chair. *Dryden* jouit de la familiarité des grands, sans s'avilir. Un seigneur Anglois lui reprochoit que dans une de ses tragédies le héros causoit avec son amante, et que *lui, il auroit mieux su profiter du temps.—Mais aussi vous m'avouerez, mylord, que vous n'êtes pas un héros.*—Le duc d'*Albermale* le rencontra un soir sortant d'un lieu suspect : *D'où venez-vous, monsieur le poëte?—Supprimons les qualités, mylord*, lui répondit *Dryden*,

la nuit je voyage incognito. Ses critiques, semblables, dit *Pope*, à ces moucherons qui ne sont jamais si nombreux qu'au soleil couchant d'un beau jour d'été, harcelèrent sa vieillesse. *Voyez* SHEFFIELD. *Dryden* s'est signalé dans tous les genres de poésie. Ses ouvrages sont pleins de détails naturels à la fois et brillans, animés, vigoureux, hardis, passionnés. Sa réputation seroit sans altération, s'il n'avoit fait que la dixième partie de ses ouvrages. Il avoit une grande facilité, mais il en abusoit : de là des inégalités étonnantes, et ce mélange de bas et de noble, de puérilité et de raison. Ses principales productions sont : I. Des *Tragédies*, qui offrent de grandes beautés semées çà et là, mais qui, dans le total, ne sont que des farces sublimes : *Atterbury* en traduisit deux en vers latins, *Achitopel* et *Absalon*. II. Des *Comédies*, d'une licence que le théâtre François ne supporteroit point. La nature paroît sans voile sur la scène Angloise, et *Dryden* ne s'est que trop conformé à l'usage de son pays. III. Des *Opéra*, et plusieurs autres *Pièces de Poésie*, parmi lesquelles on distingue la fameuse *Ode* sur le *Pouvoir de l'Harmonie*, traduite en vers françois par *Dorat* : elles ont été recueillies dans ses *Œuvres dramatiques*, en 3 volumes in-fol., à Londres en 1721. On y trouve, à la tête, une longue *Dissertation* en forme de dialogue sur la poésie dramatique. Chaque pièce est accompagnée d'une dédicace, et d'une préface savante et curieuse. IV. Des *Fables*, in-8.° V. Une *Traduction de Virgile* en vers anglois, qui lui a fait beaucoup d'honneur dans sa nation. VI. Une autre des *Satires de Juvénal et de Perse*. VII. Une *Version* en prose du poëme latin de l'*Art de la Peinture*, du célèbre *Alfonse du Fresnoy*. Elle est enrichie des *Remarques* de *de Piles* sur cet ouvrage, et d'une belle *Préface*, dans laquelle il compare la poésie à la peinture. Il laissa trois fils, dont l'un se fit religieux, et les deux autres furent huissiers du palais de *Clément XI*. Le premier, *Charles*, se noya dans la Tamise, en 1704 ; le second, *Jean*, étoit mort à Rome, en 1701. Ils se mêloient aussi de poésie.

I. DRYOPE, (Mythol.) femme qui habitoit l'isle de Lemnos, et dont *Vénus* emprunta la figure pour engager toutes celles du pays à se défaire de leurs époux.

II. DRYOPE, (Mythol.) fut une nymphe d'Arcadie, aimée de *Mercure*. Tenant un jour son fils entre ses bras, elle arracha une branche de lotos pour l'amuser. *Bacchus*, à qui cette plante étoit consacrée, en fut si irrité, qu'il la métamorphosa en arbre. Elle n'eut que le temps d'appeler sa sœur pour prendre l'enfant, qui auroit été enfermé avec elle sous l'écorce.

DSINGU, héroïne du Japon, accompagna son époux, l'empereur *Tsiun-ti*, dans la conquête de la Corée, l'an 201. Ce dernier étant mort au milieu de ses victoires, *Dsingu* en continua le cours, réduisit toute la Corée sous son obéissance, et donna des lois sages au Japon.

DSISOO, (Mythol.) dieu qui, selon les Japonois, préside aux grandes routes, et met les voyageurs à l'abri de tout danger. On trouve souvent sur les chemins sa

statue couronnée de fleurs par les passans. Elle est placée sur un piédestal de la hauteur d'environ six pieds. On met d'ordinaire près d'elle deux pierres beaucoup moins élevées, et qui ont chacune dans leur centre une cavité où les voyageurs qui implorent les secours de *Dsisoo* posent des flambeaux, qu'ils allument en son honneur.

DUAREN, (François) né à Moncontour, à trois lieues de Saint-Brieux en Bretagne, fut un célèbre professeur de droit à Bourges. Il mourut dans cette ville en 1559, à 50 ans. C'étoit, suivant *de Thou*, le plus savant jurisconsulte de son temps après *Alciat*. Il fut le rival de *Cujas* dans l'université de Bourges; mais celui-ci rendant justice à son mérite, se retira à Valence. Il avouoit qu'il devoit une partie de son savoir à l'émulation que *Duaren* avoit excitée en lui. Ce jurisconsulte joignit à l'étude de la jurisprudence celle des belles-lettres, et une exacte connoissance de l'antiquité. On a de lui: I. *Pro libertate Ecclesiæ Gallicæ adversùs Romanam, Defensio Parisiensis Curiæ*. II. *De sacris Ecclesiæ Ministeriis ac Beneficiis libri octo*. III. Des *Commentaires* sur le code et le digeste. IV. Une *Lettre* écrite en 1549 à *François Balduin* sur les *Plagiaires*. On a quatre éditions des ouvrages de *Duaren*; la première, de Lyon, 1554, in-fol.; la seconde, aussi de Lyon, 1578, 2 vol. in-fol., peu commune; la troisième, de Francfort, en 1598, in-folio; la dernière, de Genève, 1603, in-fol. moins recherchée. Il arriva aux écrits de *Duaren*, ce que *Cujas* craignoit pour les siens. Ses écoliers ajoutèrent aux ouvrages qu'il avoit composés, tout ce qu'ils lui avoient entendu dire dans ses explications; et ce mélange ne contribua pas à sa gloire.

DUBOCAGE, (Marie-Anne LE PAGE) née à Rouen, épousa un financier, dont elle devint veuve encore jeune, et réunit aux charmes de la figure les agrémens de l'esprit et du caractère. Quelques pièces de vers couronnés à l'académie de Rouen, commencèrent sa réputation; elle l'accrut par des ouvrages plus considérables. Le *Paradis perdu*, poëme en six chants, imité de *Milton*, parut en 1748. Il offre des descriptions intéressantes et le talent de peindre; mais ce fut une entreprise trop hardie de vouloir suivre le poëte Anglois: la démarche gracieuse et légère d'une femme ne put atteindre au vol hardi de son modèle; et l'auteur fut forcé de réduire à une miniature agréable le tableau le plus grand et le plus terrible qui ait été fourni à l'Épopée. *Voltaire* lui adressa sur ce poëme ce compliment agréable:

Milton *dont vous suivez les traces*
Vous prête ses transports divins.
Ève *est la mère des humains,*
Et vous êtes celle des Graces.

Comment n'eût-elle pas séduit
La raison la plus indomptable?
Vous lui donnez tout votre esprit:
Adam *étoit bien pardonnable.*

Sa faute a perdu l'univers:
Elle ne doit plus nous déplaire;
Et son erreur nous devient chère
Dès que nous lui devons vos vers.

Ève *par sa coquetterie*
Nous a fermé le paradis:
L'Amour, *les* Graces, *le* Génie,
Nous l'ont r'ouvert dans vos écrits.

Le poëme de la *Colombiade*, en dix chants, suivit de près celui du *Paradis terrestre*. La découverte et la conquête d'un nouveau monde, le contraste des mœurs Européennes avec celles des nations sauvages, la simplicité et les vertus de la nature en opposition avec la cupidité, les vices et les talens des peuples policés, appeloient toute l'énergie de la poésie épique; Mad. *Dubocage* a plutôt esquissé que rempli son sujet. On y trouve cependant de grandes idées et de très-beaux vers, comme celui-ci qui termine le portrait du démon des orages :

Pour sceptre dans ses mains est la clef des tempêtes.

Et ceux-ci, où l'auteur passe en revue les divers peuples de la terre ;

Ces Ottomans jaloux peuplent de vastes champs,
Où brillèrent jadis des empires puissans;
Le berceau des beaux arts, l'Égypte utile au monde;
L'opulente Assyrie, en voluptés féconde;
La Phénicie où l'homme osa braver les mers.
Et tant d'autres états, dont l'éclat, les revers,
Dans l'abyme des temps se perdent comme une ombre,
La renommée oublie et leurs faits et leur nombre;
Tout périt, tout varie; et la course des ans.
Change le lit des eaux et la face des champs.

Dans sa tragédie des *Amazones*, Mad. *Dubocage* eut pour but de prouver que des lois bizarres peuvent bien pendant quelques temps réprimer la nature mais non la dompter. On doit encore au même auteur : I. *Mélanges* de vers et de prose, traduits de l'anglois, 1751, 2 vol. in-8.º II. *L'Opéra*, ode, 1750. III. Le *Temple de la Renommée*, poëme traduit de *Pope*. IV. Une *Traduction* de l'Oraison funèbre du prince *Eugène*, écrit en italien par le cardinal *Passionei*. V. Une autre du petit ouvrage italien intitulé : *De la conjuration de Valstein*. VI. *Voyages en Angleterre, en Hollande et en Italie ;* ils sont curieux et agréablement écrits. Son voyage à Rome lui procura l'association à l'académie des Arcades. La duchesse d'*Arcé*, âgée de seize ans, lui fit dans cette société une répartie pleine d'esprit : Mad. *Dubocage* enchantée de sa figure, lui disoit : Vous paroissez la divinité de Rome. *Non, Madame*, répondit la duchesse; *les Romains prirent toujours leurs dieux chez les étrangers ; et c'est vous qui êtes devenue leur déesse.* En effet, toutes les familles distinguées de Rome et les cardinaux se firent un plaisir de voir Mad. *Dubocage*, et de lui donner des preuves de leur estime. Le pape *Benoît XIV* sur-tout et le cardinal *Passionei*, tous les deux octogénaires, ne la quittoient pas. Il étoit curieux de voir ces vieillards lutter auprès d'elle d'attentions et de prévenances. Le pape voyant passer le cardinal dans sa voiture avec l'aimable Françoise, leur donna une triple bénédiction, et dit en plaisantant : *Et Homo factus est.* En allant en Italie, Mad. *Dubocage* fut reçue à l'académie de Lyon. *Voltaire* qui se trouvoit alors dans cette ville, lui adressa encore ces jolis vers :

Muse nouvelle, aimable grace,
Allez au Capitole ; allez, rapportez-nous

Les myrthes de Pétrarque *et les lauriers du* Tasse;
Si tous deux revivoient, ils chanteroient pour vous;
Et voyant vos beaux yeux et votre poésie,
Tous deux mourroient à vos genoux
Ou d'amour ou de jalousie.

On doit avouer, malgré les éloges de *Voltaire* et des poëtes contemporains, que les vers de Mad. *Dubocage* ne sont guères au-dessus de ceux des poëtes du troisième ordre. Elle étoit faite pour le flageolet, et auroit dû laisser la trompette héroïque, et le cothurne. Aimée pour ses qualités douces et bienfaisantes, elle parvint à l'âge de 92 ans. « Elle joignoit, dit Mad. *de Beauharnois*, dans une notice consacrée à la mémoire de son amie, à la politesse majestueuse du siècle de *Louis XIV*, l'amabilité fine du sien. Ses jugemens étoient sages, son goût exquis; elle racontoit avec précision et simplicité. C'étoit toujours lorsqu'il le falloit, jamais plus que les autres, et jamais plus qu'on n'auroit voulu. On ne pouvoit écouter, ni parler plus obligeamment qu'elle. On aimoit à lui plaire; on la quittoit ordinairement avec l'espérance d'y avoir réussi; cependant ce n'étoit point à soi, c'étoit à elle qu'on l'attribuoit... Ses talens n'ôtèrent rien à ses vertus privées... Je l'ai vue, ajoute Mad. *de Beauharnois*, glacée par les ans, accablée par les maux, recouvrer des forces pour dire des choses aimables à ceux qui l'entouroient, envisager sa fin avec la tranquillité d'une ame pure et d'un caractère inaccessible à la foiblesse. » Mad. *Dubocage* est morte à Paris, au mois de juillet 1802. La plupart de ses écrits ont été recueillis à Lyon en 1762 et forment 3 vol. in-8.°

DUBOIS, (le Cardinal) *Voyez* Bois, (Guillaume du) n.° VII.

DUBOIS, *ou plutôt* Bosch, (Jérôme) peintre de Bois-le-Duc, florissoit au commencement du 16e siècle. Il excelloit dans les grotesques, les figures bouffonnes et les fantômes. Il a peint un *Enfer* d'une manière si vive, si vraie et si terrible, que le spectateur est saisi en le voyant, comme s'il étoit dans ce lieu d'horreur. L'expression, la force et la variété des caractères, la magie de son coloris; tout contribue à faire rechercher ses ouvrages, et à en rendre le prix excessif.

DUBOIS, *Voy.* Sylvius.

DUBOS, *Voyez* Bos *et* Bosc.

DUBOS, (Jean-Baptiste) né à Beauvais en 1670, fit ses premières études dans sa patrie, et vint les achever à Paris. Après avoir été reçu bachelier de Sorbonne en 1691, il entra dans le bureau des affaires étrangères, sous *Torcy*. Ce ministre, juste appréciateur du mérite, reconnut et employa celui de l'abbé *Dubos*. Il fut chargé d'affaires importantes dans différentes cours de l'Europe, en Allemagne, en Italie, en Angleterre, en Hollande, et il s'en acquitta en homme consommé dans les négociations. On sait la part qu'il eut aux traités conclus à Utrecht, à Bade et à Rastadt. Le duc *d'Orléans* et le cardinal *Dubois* firent de ses talens le même usage que *Torcy*, et avec le même succès. Les services de l'abbé *Dubos* furent récompensés par des bénéfices et des pensions,

et enfin par l'abbaye de Notre-Dame de Ressons près de sa patrie. Il mourut à Paris le 23 mars 1742, à 72 ans, secrétaire perpétuel de l'académie Françoise. Une maladie longue et douloureuse l'avoit préparé à la mort. Il répétoit, quelques jours avant que de finir, ces mots d'un ancien : *Que le trépas est une loi et non pas une peine.* Il ajoutoit que trois choses doivent nous consoler de la perte de la vie : *Les amis que nous avons perdus ; le peu de gens dignes d'être aimés que nous laissons après nous ; et enfin le souvenir de nos sottises et l'assurance de n'en plus faire.* Il étoit d'une société douce, et d'un caractère poli et obligeant. Ses ouvrages sont une preuve de la variété et de l'étendue de ses connoissances. Les principaux sont : I. *Réflexions Critiques sur la Poésie et sur la Peinture*, 1719, in-12, 2 vol.; et réimprimé en 1740, in-12, 3 vol. Ce qui fait la bonté de cet ouvrage, dit l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, c'est qu'il n'y a que peu d'erreurs, et beaucoup de réflexions vraies, nouvelles et profondes. Il manque cependant d'ordre et sur-tout de précision ; il auroit pu être écrit avec plus de feu, de grace et d'élégance; mais l'écrivain pense et fait penser. Il ne savoit pourtant pas la musique, il n'avoit jamais pu faire des vers, et n'avoit pas un tableau; mais il avoit beaucoup lu, vu, entendu, ou réfléchi. La littérature ancienne lui étoit aussi connue que la moderne, et les langues savantes et étrangères autant que la sienne propre. II. L'*Histoire des quatre Gordiens, prouvée et illustrée par les médailles*, Paris, 1695, in-12. On n'en admet ordinairement que trois : l'auteur soutient avec beaucoup d'érudition, mais en même temps avec beaucoup de modestie, qu'il y en a eu quatre. Son sentiment ne paroît pas avoir été adopté. III. *Histoire critique de l'établissement de la Monarchie Françoise dans les Gaules*, 1734, 3 vol. in-4°, réimprimée en 1743, avec des augmentations et des corrections, en 2 vol. in-4.° et 4 vol. in-12. Cet ouvrage a séduit beaucoup de gens, dit un auteur qui l'a réfuté, parce qu'il est écrit avec beaucoup d'art; parce qu'on y suppose éternellement ce qui est en question; parce que plus on y manque de preuves, plus on y multiplie les probabilités. Le lecteur oublie qu'il a douté, pour commencer à croire. Mais quand on examine bien, on trouve un colosse immense qui a des pieds d'argile; et c'est parce que les pieds sont d'argile, que le colosse est immense. Si le système de l'abbé *Dubos* avoit eu de bons fondemens, il n'auroit pas été obligé de faire trois mortels volumes pour le prouver. Il faut avouer pourtant, avec le président *Hesnault*, qu'il a fort bien démêlé plusieurs points obscurs sur l'origine de notre nation. On peut voir ce qu'a dit cet illustre écrivain pour modifier son système. L'opinion de l'abbé *Dubos*, est que les peuples des Gaules ont appelé les Francs pour les gouverner. Il fait de *Clovis* un politique plutôt qu'un conquérant; et, suivant de meilleurs écrivains, ce prince étoit encore plus conquérant que politique. Quelque erronée que puisse être l'opinion de *Dubos*, il réfute savamment quelques erreurs de *Daniel*, et les idées fausses de *Boulainvilliers*. Il y prouve avec évidence que la loi *salique* n'étoit

qu'une coutume ancienne, et non une loi écrite. IV. *Histoire de la Ligue de Cambrai*, faite en 1580, contre la république de Venise, dont la meilleure édition est de 1728, 2 vol. in-12. La guerre qui suivit cette ligue dura huit ans. Tout le monde sait combien elle a coûté à la république de Venise. Elle mit plus d'une fois les Vénitiens sur le bord du précipice, et s'ils évitèrent leur ruine totale, ce ne fut qu'en laissant de riches dépouilles entre les mains des princes ligués. L'auteur y fait connoître les intérêts des princes, les intrigues des cours, les manœuvres des négociateurs, les usages et les mœurs du temps; et c'est un modèle en ce genre. On lui a reproché, ainsi qu'à l'historien du *Traité de Westphalie*, de manquer quelquefois de chaleur et d'intérêt; d'être long et diffus; mais c'étoit un défaut nécessaire. Les événemens se succèdent lentement dans leurs récits, parce qu'il en faut développer les causes. C'est moins un précis qu'ils vouloient faire qu'un tableau détaillé qui pût servir aux ambassadeurs et aux secrétaires d'ambassade. V. *Les intérêts de l'Angleterre mal entendu dans la guerre présente*; Amsterdam 1704, in-12 : livre qui, suivant l'abbé *Lenglet*, fut fort goûté en France, mais qui ne fit pas beaucoup d'impression sur les Anglois. Cependant il annonçoit à ce peuple ce qui lui est arrivé 70 ans après, la séparation de ses colonies de la métropole. Il faisoit dans ce livre d'autres prédictions funestes à l'Angleterre, qui ne se vérifièrent pas; et un plaisant dit à ce sujet que pour réponse à l'écrivain prophète et à ses conseils charitables, il n'y avoit qu'à changer ainsi le titre de son livre : *Les intérêts de l'Angleterre mal entendus par M. l'abbé* Dubos. VI. *Manifeste de Maximilien*, électeur de Bavière, contre *Léopold* empereur d'Allemagne. Il a pour objet la succession d'Espagne, et est écrit avec une éloquence douce et majestueuse. Le Jésuite *Souciet* en a fait une traduction latine.

DUBOSC DE MONTANDRÉ, (N**) mort à la fin du 17e siècle, a publié : I. *Suite historique* des ducs de la basse Lorraine, 1662. L'auteur entreprit d'y justifier le droit de la France sur la Lorraine. II. *Histoire et Politique* de la maison d'Autriche, 1663, in-fol. *Dubosc* ne commence cette histoire qu'à *Rodolphe* de Hapsbourg jusqu'à *Philippe IV* roi d'Espagne, et à l'empereur *Ferdinand III*. Il donne un motif religieux à l'abdication de *Charles-Quint*, et réfute les opinions qui supposent que cette action fut déterminée par des vues politiques.

DUBOUCHER, (Matthieu) né à Dax en 1757, mort à Bordeaux le 9 pluviose en l'an 9; se fit avocat, et après avoir donné quelques mémoires judiciaires, il se fit auteur. Ses productions méritent peu de lecteurs. Elles consistent, I. en un drame, ayant pour titre : *Dorbessan* ou *le Dévouement paternel*; II. en un poëme sur l'*Amitié*; III. en un opéra en trois actes non représenté, intitulé *Cora*. Le sujet en est tiré de l'histoire des *Incas*, 1798, in-8.o

DUBOULAY, *Voy*. BOULAY *et* FAVIER.

DUBRAW ou *DUBRAVIUS SCALA*, (Jean) évêque d'Olmutz, en Moravie, dans le 16e siècle,

naquit à Pilsen en Bohême, et mourut en 1553, avec la réputation d'un prélat pieux et éclairé. Les fonctions de l'épiscopat ne l'empêchèrent pas d'être ambassadeur en Silésie, puis en Bohême, et président de la chambre établie pour faire le proces aux rebelles qui avoient eu part aux troubles de Smalkalde. On a de *Dubraw.* divers ouvrages ; entre autres, une *Histoire de Bohême*, en trente-trois livres, fidelle et exacte. Les meilleures éditions sont celles de 1575, avec des tables chronologiques ; et celle de 1688, à Francfort, augmentée de l'*Histoire de Bohême*, d'*Æneas Sylvius*.

DUBREUL, *Voyez* BREUL.

DUBRICE, (St.) né en Angleterre, dans le comté de Warwick, se plut à expliquer l'écriture sainte, et à attirer près de lui un grand nombre de disciples qu'il exhortoit à la pénitence. Nommé archevêque de Caërleon en 495, il se démit de sa dignité en faveur de *St. David*, et se retira dans l'isle de Deuly, sur la côte de la province de Caërnarvon, où il finit ses jours. L'historien *Camden* dit que plus de vingt mille hermites vinrent y habiter près de *St. Dubrice*, et y furent enterrés.

DUBROC, (N.) Basque de nation, devint un célèbre danseur de corde. Il commença à paroître à Paris en 1708, au jeu de *Bertrand ;* c'est le premier qui ait fait le saut du tremplin.

DUBY TOBIESEN, (Pierre Auger) interprète de la bibliothèque du roi, avoit d'abord servi dans la colonelle générale des Suisses. Mais ayant eu une cuisse emportée à la bataille de Fontenoi, ils se consacra entièrement aux lettres. Il fit des recherches sur les monnoies ; et on a de lui les *Pièces obsidionales et de nécessité ;* Paris, 1786, in-4.° Il étoit né à Housseau, canton de Soleure ; nous ignorons l'année de sa mort.

I. DUC, (Fronton du) *Fronto Ducæus*, jesuite, né à Bordeaux, en 1558, d'un conseiller au parlement, professa dans différentes maisons de son ordre, à Pont-à-Mousson, à Bordeaux, à Paris. Il mourut dans cette dernière ville le 27 septembre 1624, à 66 ans, des douleurs de la pierre : celle qu'il portoit dans la vessie, étoit du poids de cinq onces. Le père *du Duc* étoit versé dans tous les genres d'érudition ; mais sa partie principale étoit la connoissance de la langue Grecque, et la critique des auteurs. On lui est redevable : I. D'une édition des *Œuvres de St. Jean-Chrysostôme*, en 6 vol. in-fol. *Richard Simon* en a dit beaucoup de bien. Il seroit à souhaiter, selon lui, que nous eussions un *St. Chrysostôme* entier de la main de ce jésuite. Pour compléter cette édition, il faut prendre ce que *St. Chrysostôme* a fait sur le Nouveau Testament, de l'édition de *Morel* ou de *Commelin*, 4 ou 2 vol. in-fol. *Fronton du Duc* a donné une édition toute latine de *St. Chrysostôme*, 1613, 6 vol. in-folio : celle-là est complète. *Voyez* SAVILL. II. Plusieurs autres *Editions* d'anciens auteurs, sur-tout des Pères, dont quelques-unes sont accompagnées de notes, et dont la meilleure et celle de *Nicéphore Caliste*. III. Trois vol. in-8° de *Controverse contre Duplessis Mornai*. IV. L'*Histoire tragique* de

de la Pucelle de Domremi, autrement d'Orléans*, à Nanci, 1581, in-4.° C'est une tragédie qui fut pompeusement représentée devant *Charles III*, duc de Lorraine. Ce prince en fut si content, qu'il fit donner une somme considérable au poëte, pour s'acheter une robe neuve. A la vérité, l'auteur, homme habile et mortifié, en avoit une alors qui sentoit un peu trop la pauvreté évangélique. C'étoit un homme détaché de toutes les douceurs de la vie ; il aimoit encore plus ses devoirs de piété, que ses études. Il n'usa jamais de vin dans ses repas, et il se réduisit de bonne heure à n'en faire par jour qu'un seul, bien modique.

II. DUC, (Nicolas le) prêtre du diocèse de Rouen, fut d'abord curé de Trouville en Caux, bénéfice qu'il quitta après y avoir fait beaucoup de bien, pour se retirer à Paris. Il fut pendant quinze ans, vicaire de Saint-Paul ; mais ayant été interdit en 1731, par l'archevêque *Vintimille*, auprès duquel il avoit été accusé de Jansénisme, il se renferma dans son cabinet. Il contribua beaucoup à la traduction de l'Histoire du président *de Thou*, 16 vol. in-4.° Nous avons encore de lui : *L'Année Ecclésiastique*, 15 vol. in-12 ; une *Imitation* avec des prières et des réflexions, in-12 ; et la traduction du *Chemin du Ciel*, et du *Plus court Chemin pour aller à Dieu*, du cardinal *Bona*, in-12.

DUCANGE, *Voyez* CANGE.

DUCAS, *Voy.* VIII. ALEXIS, *et* II. JEAN.

I. DUCAS, (Michel) historien Grec, sur la vie duquel on ne sait rien, sinon qu'il avoit été employé en différentes négociations. On a de lui une *Histoire de l'empire Grec*, depuis le règne du vieil *Andronic*, jusqu'à la ruine de cet empire. On préfère *Ducas* à *Chalcondyle*, quoiqu'il écrive d'un style barbare, parce qu'il raconte des faits qu'on ne trouve point ailleurs, et qu'il les raconte en homme sensé, qui a été un témoin fidelle de la plupart. Son ouvrage fut imprimé au Louvre en 1649, in-folio, par les soins d'*Ismaël Bouillaud*, qui l'accompagna d'une version latine et de savantes notes. Le président *Cousin* la traduisit ensuite en françois, et elle termine le huitième volume de son *Histoire de Constantinople*, imprimée à Paris, in-4°, en 1672 et 1674 ; et réimprimée en Hollande, 1685, in-12.

II. DUCAS, (Démétrius) Grec d'origine, devint un imprimeur célèbre du 15e siècle. Le premier, il publia des ouvrages entiers en langue grecque, à Milan en 1476. — *Fontenay*, dans son Dictionnaire des Artistes, l'a confondu avec *Démétrius Chalcondyle*.

DUCASSE, (François) célèbre canoniste, né dans le diocèse de Leictoure, fut d'abord grand-vicaire et official de Carcassonne. Il devint ensuite chanoine, archidiacre et official de Condom, où il termina ses jours en 1706, dans un âge avancé. On a de lui deux Traités estimés des jurisconsultes ; l'un, de la *Juridiction ecclésiastique contentieuse*, à Agen, in-8°, 1695 ; et l'autre, de la *Juridiction volontaire*, imprimé aussi à Agen, in-8°, 1697. L'auteur étoit profondément versé dans l'Écriture, les saints Pères, et les canonistes anciens et modernes. Ses mœurs

par le talent de la déclamation, qu'il possédoit dans un degré peu commun. L'académie des inscriptions et belles-lettres se fit un plaisir de l'admettre dans son corps. Elle le perdit le 14 décembre 1704, à 37 ans. *Duché* donna au théâtre François trois tragédies, *Jonathas*, *Absalon* et *Débora*, dont la seconde, qui offre plusieurs scènes pathétiques, se joue encore; et au théâtre de l'Opéra, *les Fêtes galantes*, *les Amours de Momus*, ballets; *Théagène et Cariclée*, *Céphale et Procris*, *Scylla*, *Iphigénie*. Le dernier opéra est son premier ouvrage. « Il est dans le grand goût, dit un homme d'esprit; et quoique ce ne soit qu'un opéra, il retrace ce que les tragédies Grecques avoient de meilleur. » *Desmarets* en fit la musique. On a encore de cet auteur un recueil d'*Histoires édifiantes*, qu'on lisoit à Saint-Cyr avec autant d'édification que de plaisir. On les a quelquefois confondues avec les *Histoires de piété et de morale* de l'abbé *de Choisi*. Ces deux ouvrages ont le même but, celui de détourner la jeunesse des lectures frivoles. Le recueil du poëte est moins connu que celui de l'abbé; mais il ne lui est point inférieur, par l'élévation des sentimens, par la vérité des caractères, et même par la douceur du style. *Voyez* MARCHAND III.

DUCHEMIN, DUCHESNE, *Voyez* CHEMIN, CHESNE.

DUCHEMIN, (Nicolas) graveur et fondeur, s'attacha particulièrement à la gravure des caractères de musique et à l'impression des airs. Il publia en 1554, un recueil de *Chansons spirituelles*; en 1558, des *Messes mises en musique par différens* maîtres. On lui doit aussi l'impression du livre intitulé : *Institution musicale*.

DUCHOUL, *Voy.* CHOUL.

I. DUCLOS, (Marie-Anne) célèbre actrice tragique du commencement du siècle dernier, naquit à Paris. Son nom de famille étoit *Châteauneuf* : elle le cacha sous celui de *Duclos*, qu'avoit porté son aïeul, acteur de l'hôtel de Bourgogne. Elle fut applaudie pendant plus de quarante ans à la comédie Françoise, quoiqu'elle n'eût pour tout mérite qu'une belle voix, avec peu d'ame et peu d'esprit. Ses rôles favoris étoient ceux de reine et de princesse : elle excelloit sur-tout dans celui d'*Ariane*. On rapporte que, dans *Inès de Castro*, la *Duclos*, piquée de voir rire les spectateurs à l'arrivée des enfans au cinquième acte de cette tragédie, eut la hardiesse de les apostropher : *Ris donc*, s'écria-t-elle, *sot Parterre, à l'endroit le plus touchant de la Pièce !* Cette brusque vivacité, qui auroit eu des suites pour toute autre, ne produisit, heureusement pour cette actrice, d'autre effet que d'apprêter à rire plus fort. Elle avoit épousé, en 1730, le comédien *Duchemin*, dont elle fut séparée trois ans après. Elle mourut en 1748, à 78 ans, après avoir quitté le théâtre vers sa soixante-deuxième année.

II. DUCLOS, (Charles-Dineau) né à Dinant en Bretagne sur la fin de 1705, d'un marchand chapelier, reçut une éducation distinguée à Paris. Son goût pour les lettres lui ouvrit les portes des plus célèbres académies de la capitale, des pro-

vinces et des pays étrangers. Celle des Inscriptions l'adopta en 1739, et l'académie Françoise en 1747. Élu, après la mort de *Mirabeau*, secrétaire perpétuel de cette dernière compagnie, il remplit cette place en homme qui aimoit la littérature et qui savoit la faire respecter. Quoique domicilié à Paris, il fut nommé, en 1744, maire de Dinant, et en 1755, il fut anobli par des lettres-patentes du roi, en récompense du zèle que les états de Bretagne avoient montré pour le service de la patrie. Cette province ayant eu ordre de désigner les sujets les plus dignes des graces du souverain, *Duclos* fut unanimement nommé par le tiers-état. Il mourut à Paris le 26 mars 1772, à 68 ans, avec le titre d'historiographe de France. Sa conversation étoit aussi agréable qu'instructive et gaie. Les vérités neuves et intéressantes lui échappoient comme des saillies. Il pensoit fortement et s'exprimoit de même. Ses maximes étoient souvent prouvées par des anecdotes bien choisies. Naturellement vif et impétueux, il fut souvent le censeur sévère de tout ce qui avoit des prétentions sans avoir des titres. Il disoit, par exemple, d'un mauvais écrivain : *Un tel est un sot; c'est moi qui le dis, et c'est lui qui le prouve.* Mais l'âge, l'expérience, l'usage du monde, un grand fonds de bonté, lui apprirent qu'il faut réserver, pour les hommes en général, ces vérités dures, qui déplaisent toujours aux particuliers. Son austère probité, principe de cette franchise un peu dure, qu'on lui reprochoit dans la société, (*Voy.* BOUGAINVILLE.) sa bienfaisance, et ses autres vertus, lui acquirent des droits à l'estime publique. « Peu de personnes, dit M. le prince *de Beauvau*, connoissoient mieux les devoirs et le prix de l'amitié. Il savoit servir courageusement ses amis et le mérite oublié : il avoit alors un art dont on ne se défioit pas, et qu'on n'auroit pas même attendu d'un homme, qui aima mieux toute sa vie montrer la vérité avec force, que l'insinuer avec adresse. » Il avoit d'abord été du parti connu sous le nom de *philosophique;* mais les excès du chef principal de ce parti, et de quelques-uns de ses soldats, l'avoient rendu plus circonspect. Il blâmoit, dans sa conversation comme dans ses écrits, ces écrivains téméraires qui, sous prétexte d'attaquer la superstition, cherchent à saper les fondemens de la morale, et donnent atteinte aux liens de la société; d'autant plus insensés, qu'il seroit dangereux pour eux-mêmes de faire des prosélytes. « Le funeste effet, dit-il, qu'ils produisent sur les lecteurs, est d'en faire dans la jeunesse de mauvais citoyens, des criminels scandaleux, et des malheureux dans l'âge avancé. » Il répétoit souvent, en apprenant les abus que des enthousiastes impies faisoient de leur esprit : *Ils en feront tant, qu'à la fin ils me rendront dévôt.* Aimant d'ailleurs son repos et son bonheur, il n'avoit garde d'imiter leurs excès, même en tâchant de se ménager ou leur amitié, ou leurs suffrages. *Duclos est à la fois droit et adroit,* disoit *Diderot*, son ami. C'est par une suite de cette adresse, ou plutôt de sa sagesse, qu'il ne voulut rien publier, pendant sa vie, de ce qu'il avoit écrit en qualité d'historiographe de France. *On m'a souvent pressé*, dit-il dans la Pré-

face de ses *Mémoires secrets sur Louis XV, de donner quelques morceaux du règne présent. J'ai toujours répondu que je ne voulois ni me perdre par la vérité, ni m'avilir par l'adulation. Mais je n'en remplis pas moins mon emploi. Si je ne puis parler aux contemporains, j'apprendrai aux fils ce qu'étoient leurs pères. Duclos* ne composoit jamais qu'après s'être échauffé l'imagination par quelque vive conversation avec ses amis. « Avec ce secours, disoit-il, je trouve, en un moment, ce qui m'auroit coûté des journées entières dans mon cabinet, ce que peut-être même je n'aurois jamais trouvé. La conversation anime toujours plus que de penser tout seul. » Ses ouvrages sont : I. Des *Romans* piquans et ingénieux ; les *Confessions du Comte de* ***, in-12; la *Baronne de Luz; Mémoires sur les Mœurs du dix-huitième siècle*, chacun en un volume in-12 ; *Acajou*, in-4° et in-12, avec figures. « Il a mis en action dans les *Confessions*, ce qui paroît sec et un peu décousu dans ses *Considérations sur les Mœurs*. A l'exception de deux ou trois caractères de fantaisie, plus bizarres que vrais, dit M. *Palissot*, le reste nous a paru tracé de main de maître. Les situations, à la vérité, n'y sont pas aussi développées qu'elles pourroient l'être ; l'auteur a négligé les gradations, les nuances; le roman n'est point assez dramatique. Mais l'histoire intéressante de Mad. *de Selve*, prouve que M. *Duclos* savoit achever aussi bien qu'esquisser. » Ses autres romans sont inférieurs aux *Confessions*. La *Baronne de Luz* est l'histoire d'une femme qui succombe trois fois malgré elle. Les aventures en paroissent peu vraisemblables, et la plupart des caractères forcés ou odieux. — *Les mémoires sur les Mœurs du dix-huitième siècle*, sont remplis d'un grand nombre d'idées justes et fines sur les femmes, sur les hommes à la mode, sur l'amour; mais ils manquent d'imagination et d'intérêt, et le style est bien moins rapide que celui des *Confessions*. — *Acajou* n'est qu'un conte de fées; mais plein de sel et d'enjouement. « Il est impossible, dit un écrivain, de répandre plus de graces sur un sujet aussi léger, et de l'assaisonner d'une critique plus fine et plus aimable. L'invention est un peu forcée, mais aussi elle est un tour de force. On avoit gravé des estampes pour un conte qui s'étoit perdu ; sur ces estampes, par un espèce de défi, *Duclos* imagina un nouveau conte. » L'épître dédicatoire au public, a de l'originalité ; sa brièveté permet de la rapporter. « Je ne sais, mon cher public, si vous approuverez mon dessein; cependant il m'a paru assez ridicule pour mériter votre suffrage ; car, à vous parler en ami, vous réunissez tous les âges, pour en avoir tous les travers. Vous êtes enfant pour courir après la bagatelle : jeune, les passions vous gouvernent ; dans un âge plus mûr, vous vous croyez plus sage, parce que votre folie devient triste, et vous n'êtes vieux que pour radoter. Vous parlez sans penser, vous agissez sans dessein, et vous croyez juger parce que vous prononcez. Je vous respecte beaucoup, je vous estime très-peu; vous n'êtes pas digne qu'on vous aime : voilà mes sentimens à votre égard; si vous en exigez d'autres, je suis votre très-humble et très-obéissant

serviteur. » II. *L'Histoire de Louis XI*, en 2 vol. in-12, 1745; et *Pièces justificatives*, 1746, 1 volume : dont les recherches sont curieuses, et dont le style est concis et élégant, mais trop coupé et trop épigrammatique. Se proposant pour modèle *Tacite*, dont il n'a cependant approché que de loin, il s'est moins occupé du détail exact et circonstancié des faits, que de leur ensemble et de leur influence sur les mœurs, sur les lois, les usages et les révolutions de l'État. Quoiqu'on ait critiqué sa façon d'écrire, il faut avouer que sa narration vive et précise, mais un peu sèche, est plus supportable que l'emphase ridicule que presque tous nos auteurs ont employée dans un genre où la déclamation et l'exagération sont les plus grands défauts. III. *Considérations sur les Mœurs de ce siècle*, in-12 : livre plein de maximes vraies, de définitions exactes, de discussions ingénieuses, de pensées neuves et de caractères bien saisis. « Mais on y trouve, dit M. *Palissot*, un style quelquefois obscur à force de vouloir être précis, et de temps en temps une affectation de néologisme, qu'un écrivain sévère sur le goût ne se seroit point permise. Ce défaut est racheté par un zèle ferme et raisonnable pour le vrai, pour le bien, pour la probité, pour la bienfaisance, pour toutes les vertus civiles et morales. » *Louis XV* dit de ce livre : « C'est l'ouvrage d'un honnête homme. » C'est le meilleur de *Duclos*. Cet écrivain, a-t-on dit, n'a jamais ces expressions pittoresques, ces tours originaux, ces formes dramatiques, ces mouvemens variés qui animent les tableaux de *la Bruyère*; mais si d'autres moralistes l'ont surpassé par l'énergie des peintures et l'importance des résultats, nul ne jeta sur les travers de la société qui l'environnoit, un coup d'œil plus sûr et plus perçant, et jamais la raison d'un sage ne se montra plus ingénieuse. On trouve presque toujours dans ses pensées, de la justesse et de la lumière au défaut de l'étendue et de la profondeur. Cet auteur n'a peint malheureusement que l'homme du siècle, et non l'homme de tous les temps. il s'attache aux nuances de la mode, qui change sans cesse, bien plus qu'à la nature qui ne change point. Déjà même ses observations sont devenues moins intéressantes. Les mœurs, les hommes et les choses ont pris une face toute nouvelle, et l'on sent plus d'une fois, que le pinceau de l'auteur n'a point jeté de traits assez profonds pour les rendre ineffaçables. On croit voir entre le style de *la Bruyère* et de *Duclos* le même contraste qu'entre les personnages des deux époques où ils vécurent. Les passions et même les physionomies du siècle de *Louis XIV*, ont quelque chose de vif, de mâle, de grand et d'original. Au contraire, dans l'âge suivant, tout s'efface et s'éteint, les esprits, les caractères, et jusqu'aux visages. IV. *Remarques sur la Grammaire générale de Port-Royal.* Voy. l'art. d'*Antoine* ARNAULD, où nous donnons tout au long le titre de cet ouvrage, digne d'un grammairien philosophe. V. Plusieurs *Dissertations* dans les *Mémoires* de l'académie des belles-lettres. On y remarque beaucoup d'érudition, tempérée par les agrémens de l'esprit, et ornée d'une

diction claire, aisée, correcte, et toujours proportionnée à la matière. VI. Il eut plus de part que personne à l'édition de 1762 du *Dictionnaire de l'Académie Françoise*, dans lequel on trouve toute la justesse et la précision de son esprit. VII. Il avoit commencé une suite à l'*Histoire* de cette compagnie; mais il ne reste que l'éloge de *Fontenelle* dans les éloges des Académiciens, par *d'Alembert*, qui acheva ce que *Duclos* avoit projeté. VIII. *Voyage en Italie*, ou *Considérations sur l'Italie*, in-8°, 1791. On le lit avec plaisir, parce qu'on y trouve l'esprit d'observation de l'auteur, sa philosophie libre et mesurée, sa manière de peindre par des faits, des anecdotes, des rapprochemens heureux. Ce Voyage fut fait et écrit en 1767 et 1768. *Duclos* se trouva, en quelque façon, forcé de l'entreprendre, pour échapper à la persécution dont il étoit menacé, à cause de la liberté de ses propos sur M. *de la Chalotais*, son ami, et sur les ennemis de ce magistrat. Il étoit du petit nombre de ces écrivains que leur considération personnelle empêche de mettre à la Bastille. Son absence fut donc une sorte d'arrangement entre lui et les ministres. IX. *Mémoires secrets sur les règnes de Louis XIV et de Louis XV*, 1791, 2 vol. in-8.° On y remarque des anecdotes curieuses, et quelques faits hasardés. Ce sont des matériaux pour l'histoire du règne de *Louis XV*; mais il ne s'étend guère sur les événemens publics connus des lecteurs. Son principal mérite est de peindre avec énergie et vérité les personnages, et de semer sa narration de réflexions qui rappellent la profondeur de *Tacite*. Son morceau sur la guerre de 1756 est neuf, et développe bien les causes de nos malheurs, qu'il trouve dans les intrigues de la cour, dans l'impéritie des ministres et des généraux. *Duclos* n'aimoit point la poésie, et lorsqu'il ne pouvoit s'empêcher d'applaudir à de beaux vers, il s'écrioit : *En vérité, cela est beau comme de la prose !* Ses œuvres ont été recueillies à Paris, en l'an X, par *Desessart*, 5 vol. in-8.° On y trouve, outre les ouvrages précédens, des Mémoires curieux sur les Druïdes, sur l'art théâtral chez les Romains et les François, sur les épreuves appelées jugemens de Dieu, sur l'origine et les révolutions des langues Celtique et Françoise.

DUCOS, (Jean-François) né à Bordeaux, où il exerça la profession de négociant, fut député de cette ville à la législature et ensuite à la convention. Il y soutint avec chaleur le parti de ses collégues, connu sous le nom de *la Gironde*. *Robespierre* l'ayant renversé et proscrit ceux qui le formoient, ménagea *Ducos*, et chercha à l'attirer à lui ; mais celui-ci ayant continué de défendre avec énergie ses amis malheureux, il fut compris dans leur acte d'accusation, et condamné à la mort, à la fin de 1792, à l'âge de 38 ans. Pendant sa détention à la conciergerie, il célébra sa fuite à Provins et son arrestation, dans une chanson pleine de sel et de gaieté.

DUCOURNEAU, (Pierre) avocat à Bordeaux, devint l'une des victimes du règne de la terreur. Enfermé à la conciergerie, il y témoigna beaucoup de tranquillité d'ame et de courage. Le

jour de son jugement, il adressa à un homme âgé, qui arrivoit dans la prison, le couplet suivant :

« *O toi, vieillard vénérable,*
Quoique tu viennes trop tard,
Tu parois convive aimable,
A nos plaisirs prends donc part ;
Et traîné dans cette école
D'un malheur trop solennel,
De notre ame qui s'envole
Reçois l'adieu fraternel. »

Ducourneau périt à l'âge de trente ans. Après sa condamnation il composa d'autres couplets, que les prisonniers s'amusoient à répéter tous les soirs.

DUCREUX, (N.) né à Paris, acquit de la réputation par l'éclat et le fini de ses portraits au pastel. Il fut appelé à Vienne par *Marie-Thérèse*, pour y faire ceux de sa fille, depuis reine de France, et de plusieurs dames de sa cour. *Ducreux* s'y plaignoit souvent du peu de sérénité du ciel, et l'impératrice lui dit un jour : *Excusez-moi, Monsieur, si en vous invitant à venir, je n'ai pu faire venir de même les jours de Paris. Ducreux* aimoit à se peindre lui-même ; et aux divers sallons d'exposition, il s'est représenté riant, baillant, dormant, et en joueur désespéré. Dans le courant de thermidor de l'an X, il se rendoit à pied à Saint-Denis, lorsqu'il fut frappé d'une attaque d'apoplexie, à laquelle il succomba en trois minutes, au milieu du grand chemin, à l'âge de 64 ans.

DUCROISY, (Philibert Gassaud) gentilhomme du pays de Beauce, ayant le goût le plus vif pour la comédie, entra dans la troupe de *Molière*, et en fut l'un des meilleurs acteurs. Ce dernier fit pour lui le *Tartuffe*, que *Ducroisy* jouoit parfaitement. Sur la fin de ses jours, il se retira à Conflans, où il devint l'ami intime de son curé.

DUCROS, *Voyez* CROS.

DUDEFFANT, (N***) femme renommée par les graces de son esprit, son goût sûr dans le jugement des ouvrages, et les agrémens de sa société, ennemie de toute gêne et de toute affectation. Elle réunit long-temps dans sa maison à Paris les écrivains les plus remarquables, et les étrangers les plus distingués par leur savoir. Ses opinions y faisoient loi. Elle avoit beaucoup vécu avec *Voltaire*, *Diderot*, Mad. *Duchâtelet*, la duchesse de *Boufflers*, *Pont-de-Veyle*, etc. Elle disoit un jour à ce dernier : « Depuis que nous sommes amis, c'est-à-dire depuis 40 ans, il n'y a jamais eu de nuage dans notre liaison ? — Non Madame. — N'est-ce pas parce que nous ne nous aimions guères plus l'un que l'autre ? — Cela peut être, Madame. » Cette conversation sert à peindre combien tous les deux étoient insensibles à l'amitié, et la froideur de la plupart des liaisons de la capitale. Mad. *Dudeffant* disoit encore à l'une de ses amies qui s'étoit chargée d'élever une petite Angloise : *Vous aimiez donc beaucoup cet enfant ? cela est bien heureux ; car pour moi je n'ai jamais pu rien aimer.* Sur la fin de sa vie elle voulut vainement se faire dévote ; elle écrivoit alors en parlant des choses auxquelles elle vouloit renoncer : *Pour ce qui est du rouge et du Président, je ne leur ferai pas l'honneur de les quitter.* Celui-ci étoit le président *Hénault*, qui avoit passé long-temps pour son amant, mais qui étoit

alors déjà vieux. Elle se faisoit lire les Epîtres de *St. Paul* par sa femme de chambre, et s'impatientant souvent de ne point saisir le style figuré de l'Apôtre, elle s'écrioit : *Mademoiselle, est-ce que vous comprenez quelque chose à tout ce que vous me lisez.* Dans sa dernière maladie, le curé de Saint-Sulpice vint la voir, elle lui dit alors : *Monsieur le curé, vous allez sûrement être content de moi ; mais pour que je le sois de vous, faites-moi grace de trois choses : ni questions, ni raisons, ni sermons.* Mad. *Dudeffant* mourut en 1780, âgée de 84 ans; il y en avoit trente qu'elle étoit aveugle.

DUDINCK (Josse) savant Allemand, a publié à Cologne en 1643 in-8°, un savant ouvrage de bibliographie, sous ce titre: *Palais d'Apollon et de Pallas.* Il mourut quelque temps après.

DUDITH (André) né à Bude en Hongrie, le 6 février 1533, d'une famille distinguée, montra dès sa jeunesse de l'esprit, de l'imagination, de la mémoire. Il cultiva le latin, le grec, la poésie et l'éloquence avec succès. *Cicéron* étoit son auteur favori ; le style de cet orateur lui plaisoit tant, qu'il en écrivit trois fois toutes les Œuvres de sa main. L'empereur *Ferdinand II* l'employa dans des affaires importantes. Il lui donna l'évêché de Tina en Dalmatie, l'an 1560. Le clergé de Hongrie le députa au concile de Trente, deux ans après, où il ne tint pas à lui qu'on n'accordât le mariage aux prêtres ; c'est là sans doute qu'il connut le Cardinal *Polus*, qui le prit pour un de ses secrétaires. Son penchant pour les nouvelles erreurs scandalisa cette assemblée, et l'empereur fut obligé de le rappeler. *Dudith*, déjà protestant dans le cœur, épousa en secret à son retour une des filles d'honneur de la reine, se démit de son évêché, et professa publiquement la religion prétendue réformée. On préend que de protestant il devint socinien ; et qu'enfin il mourut le 23 févr. 1589, à 56 ans, sans avoir aucun sentiment fixe sur la religion. Il passa à de secondes noces, après la mort de sa première femme, dont il eut un fils qui lui causa de cruels chagrins. On prétend que la nuit qu'il mourut, il laissa à son épouse les vers suivans :

O cæcas animi latebras, et nescia corda
Crastina venturo quid ferat hora die !
Quis noctem me illam, conviyia et illa putasset
Ultima, tam caro ducere cum capite ?

On a de *Dudith* un grand nombre d'*Ouvrages* de *Controverse*, de *Physique*, de *Poésie.* On trouve ceux-ci dans le 2e vol. des *Délices des Poëtes Allemands.* Les mœurs de *Dudith* étoient, dit-on, fort réglées : il haissoit les vicieux ; mais il aimoit les hommes, et tâchoit de faire du bien à tous. *Voy.* un article curieux sur cet homme célèbre, dans le tome XVII des *Mémoires de Nicéron.*

I. DUDON, doyen de Saint-Quentin, envoyé en députation par *Albert*, comte de Vermandois, vers *Richard I*, duc de Normandie, en fut comblé de bienfaits. Ce fut par reconnoissance que *Dudon* écrivit l'*Histoire des premiers Ducs de Normandie*, en trois livres ; mais les savans conviennent que cet ouvrage, écrit plutôt par un romancier que par un historien, ne mérite pas

plus de croyance que la *Théogonie d'Hésiode* ou l'*Iliade d'Homère*. *Dudon* vivoit encore en 1026.

II. DUDON, (Pierre-Jules) fils d'un avocat général au parlement de Bordeaux sa patrie, avocat-général lui-même, et ensuite procureur général au même parlement, montra de grands talens, et servit sa compagnie de ses lumières dans les affaires les plus importantes. Il tâcha surtout de lui inspirer sa sagesse et sa modération. Son *Compte rendu des Constitutions des Jésuites*, Bordeaux, 1762, in-12, a été comparé à celui de *La Chalotais* sur le même sujet; mais le style est bien différent. Le caractère des deux magistrats l'étoit encore davantage. *La Chalotais* avoit une vivacité extrême; sa conversation étoit semée de saillies et de bons mots dont quelques-uns lui furent funestes. *Dudon* étoit froid, grave, et pesoit toutes ses paroles. Il aimoit et respectoit la religion; et les sentimens qu'elle lui inspiroit devinrent sa consolation dans les malheurs qu'éprouva sa famille sous le régime de la terreur, et dans les persécutions qu'il essuya lui-même. Il les supporta avec une fermeté qu'on n'auroit pas dû attendre de son âge. Il mourut avec le même courage le 16 brumaire an 9, à 83 ans. On a de lui un grand nombre de *Réquisitoires* écrits d'un style convenable à un magistrat, et des conférences instructives sur la coutume de Bordeaux. Cet ouvrage n'a pas été imprimé.

DUELLI, (Raimond) mort en 1740, se fit chanoine régulier de Saint-Augustin, et s'attacha particulièrement à l'histoire ecclésiastique et généalogique. On lui doit: I. Des *Mélanges* littéraires, extraits de divers manucrits, 1723, in-4.° II. Une *Histoire* de l'ordre Teutonique, 1727, in-fol. Cet ouvrage, écrit en latin, est plein de recherches curieuses. III. *Excerpta genealogico-historica*. 1725, in-fol.

DUELLIUS, *Voyez* DUILLIUS.

DUEZ (Nathanael) grammairien Hollandois, enseigna longtemps dans sa patrie un grand nombre de langues, et a publié plusieurs *Dictionnaires*, allemand, françois, latin, italien, imprimés à Amsterdam et à Cologne, à la fin du 17e siècle.

I. DUFAY, (Charles-Jérôme de Cisternai) capitaine aux gardes, né à Paris en 1662, eut une jambe emportée d'un coup de canon, au bombardement de Bruxelles, en 1695. Il n'étoit alors que lieutenant: il obtint une compagnie; mais il fut obligé d'y renoncer, par l'impossibilité de monter à cheval. Heureusement il aimoit les lettres, et elles furent sa consolation. Il s'adonna à la recherche des livres rares en tous genres, des belles éditions de tous les pays, des manuscrits qui avoient quelque mérite. Il se forma une bibliothèque bien assortie, de 25 mille écus. Le catalogue en fut dressé en 1725, in-8°, par le libraire *Martin*. Le possesseur de ce trésor littéraire étoit mort deux ans auparavant, en 1723, à 65 ans.

II. DUFAY (Charles-François de Cisternai) fils du précédent, servit quelque temps comme son père; mais ayant quitté l'état militaire, il se consacra entièrement à la chimie et à la botanique. Reçu membre de l'académie des Sciences, il eut l'inten-

dance du jardin royal, entièrement négligé avant lui, et qu'il rendit, en très-peu de temps, un des plus beaux de l'Europe. Il étoit né à Paris en 1698, et il y mourut en 1739, à 41 ans. Cet académicien avoit des mœurs douces, une gaieté fort égale, une grande envie d'obliger ; et ces qualités n'étoient mêlées de rien qui déplût, d'aucun air de vanité, d'aucun étalage de savoir, d'aucune malignité, ni déclarée, ni enveloppée. Par son testament, il fit sa mère sa légataire universelle. « Jamais, dit *Fontenelle*, sa tendresse pour elle ne s'étoit démentie. Ils n'avoient point discuté juridiquement leurs droits réciproques, ni fait de partage. Ce qui convenoit à l'un lui appartenoit, et l'autre en étoit sincèrement persuadé. Quoique ce fils, si occupé, eût besoin de divertissemens, quoiqu'il les aimât, quoique le monde, où il étoit fort répandu, lui en offrît de toutes les espèces, il ne manquoit presque jamais de finir ses journées par aller tenir compagnie à sa mère avec le petit nombre de personnes qu'elle s'étoit choisies. » Considéré comme savant, *Dufay* fit des recherches nouvelles sur le phosphore du baromètre, sur le sel de la chaux, inconnu jusqu'à lui aux chimistes, sur l'aimant, et enfin sur l'électricité. Il en découvrit deux sortes, qu'il désigna sous les noms d'électricité *vitreuse*, et d'électricité *résineuse*. Ses travaux, en ce genre, sont consignés dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, où l'on trouve aussi son Éloge, par *Fontenelle* — *Voyez* l'art. HUET, n° 14 de ses ouvrages.

III. DUFAY (Jean-Gaspard) Jésuite, mort en 1774, prêcha avec un succès peu commun. Ses *Sermons* sont en neuf volumes, qui parurent successivement depuis 1738 jusqu'en 1743. Le talent de l'action leur donnoit une beauté et une force, qu'ils perdirent presque entièrement sur le papier.

DUFORT, (Elisabeth) célèbre danseuse de l'Opéra, fut connue sous le nom de *Babet*. Elle débuta vers l'année 1690, et mourut en 1702, laissant le public affligé de sa perte. C'est la première qui ait dansé en *Arlequine*.

DUFOT, (Anne-Amable-Augier) né à Aubusson, le 14 mars 1733, se livra à l'étude de la médecine, et quitta jeune sa patrie pour aller se former sous d'habiles maîtres à Paris. Il se retira ensuite à Soissons, où il devint professeur de l'art des accouchemens, et y mourut en 1775. On lui doit quelques ouvrages en médecine et en littérature. Les premiers sont : I. *De Morbis ex aëris intemperie*, 1759, in-12. II. *Traité* du mouvement du cœur, en latin, 1763, in-12. III. *Mémoire* sur les maladies épidémiques du pays Laonnois, 1770, in-12. IV. *Mémoire* sur les moyens de préserver les bêtes à laine de la maladie épizootique, 1773, in-8.° V. *Catéchisme* sur l'art des accouchemens, 1775, in-12. Les autres ouvrages de *Dufot* sont : *Journal historique* de tous les tremblemens de terre, 1756, in-12. *Traité* de la politesse et de l'étude, 1757, in-12. *Considérations* sur les mœurs du temps, 1759, in-12. Les *Jésuites* convaincus de ladrerie, 1759, in-12. Tous ces écrits n'ont point survécu à leur auteur.

I. DUFOUR, (Dom Thomas) Bénédictin de Saint-Maur, a

laissé une *Grammaire hébraïque*, in-8°, fort méthodique; Paris 1644. Il mourut à Jumièges, en 1647, parvenu à peine à sa 34e année. Sa science et sa piété étoient dans un degré égal. Nous avons encore de lui un *Testament spirituel pour servir de préparation à la mort*, in-12; et quelques autres ouvrages de piété.

II. DUFOUR, (Philippe-Sylvestre) habile antiquaire, et marchand droguiste à Lyon, étoit de Manosque. Il entretenoit commerce de lettres avec tous les savans antiquaires de son temps, et principalement avec *Jacques Spon*, qui lui communiquoit ses lumières, et auquel il ouvroit généreusement sa bourse. *Dufour* étoit riche, et il faisoit sur-tout de grandes libéralités à ceux de sa secte. Après la révocation de l'édit de Nantes, il se retira dans les pays étrangers. Il mourut à Vevai en Suisse, en 1685, à 63 ans. On a de lui : I. *Instruction morale d'un Père à son Fils qui part pour un long voyage*, in-12. Cet ouvrage a eu plusieurs éditions. II. *Traités nouveaux et curieux du Café, du Thé et du Chocolat*, Lyon, 1671, in-12. Il approuve l'usage de ces boissons, mais avec quelques restrictions. On lui doit encore une Lettre sur une *Momie;* elle est insérée dans les Œuvres du Père *Kircher*. Son style est assez mauvais, et ses raisonnemens ne sont pas toujours concluans. Ces ouvrages sont estimés, et le dernier est curieux.

III. DUFOUR, (Charles) curé de Saint-Maclou à Rouen, et ensuite abbé d'Aulnai, mort en 1679, s'est fait connoître par ses disputes avec le P. *Brisacier*, et par son zèle contre la morale relâchée. Il est auteur de divers *Écrits Ecclésiastiques* ou *Polémiques*. On ne les lit plus.

DUFOURNY, (Honoré Caille) auditeur de la chambre des comptes à Paris, acquit une connoissance de l'histoire de France, et des anciens titres et archives qu'on garde à Paris, qui lui fit un nom. Mais sa modestie et son zèle à obliger ses amis, le rendirent encore plus recommandable. Un de ceux avec qui il se lia d'amitié, fut le Père *Anselme de la Vierge-Marie*, Augustin déchaussé, qui avoit publié en 1674, l'*Histoire généalogique et chronologique de la Maison de France, et des Grands Officiers de la Couronne*. *Dufourny* lui prodigua ses avis pour une nouvelle édition, lui fit corriger un très-grand nombre de fautes; et lorsque ce religieux fut mort en 1694, il continua de travailler à perfectionner ce grand ouvrage. Cependant, dans la nouvelle édition qui vit le jour en 1712, il voulut que les corrections parussent être toutes du premier auteur, et il ne s'attribua que l'honneur d'avoir continué la suite des Grands Officiers jusqu'à cette année. Ce savant homme mourut en 1713 à 83 ans. *L'Histoire des Grands Officiers* est à présent en 9 vol. in-folio, publiés depuis 1726 jusqu'en 1733, par les Pères *Ange* et *Simplicien*, Augustins déchaussés, continuateurs de cette utile compilation. Le P. *Simplicien*, nommé dans le monde *Pierre Lucas*, est mort en 1759, à 76 ans.

I. DUFRESNE *ou* DEFRESNE, (Hennequin, marquis) né avec des passions violentes, devint éperdument amoureux de *Marie-Élisabeth Girard du Tilley*, fille

d'un président de la chambre des comptes. Il l'enleva, et se fit donner la bénédiction nuptiale par un de ses valets de chambre déguisé en prêtre. Le père de Mad. *Dufresne* le poursuivit vivement; mais sa famille obtint de M. *du Tilley*, qu'en célébrant le mariage dans les formes, il auroit lieu. La mésintelligence ne tarda pas à se mettre dans le ménage; le marquis *Dufresne*, résolu de se défaire de sa femme, la conduisit dans l'état de Gênes, pour y trouver un vaisseau qui partit pour Constantinople. Il avoit dessein de l'y embarquer, et de la faire vendre comme esclave: renfermée dans un sérail, on n'en eût plus entendu parler. La marquise, qui s'en doutoit, confia ses craintes au voiturier, qui lui procura le moyen de se sauver dans les états du duc Savoie. Le marquis ne tarda pas à la joindre, et ses violences donnèrent des protecteurs à sa femme. Alors il changea de ton, et parvint à persuader de la droiture de ses intentions. Sa femme lui fut remise, à condition d'en répondre au roi de France et au duc de Savoie. Pour prévenir une demande en séparation, il imagina de faire écrire par sa femme vingt-quatre *Lettres*, plus libres les unes que les autres, comme si elle les eût adressées à ses amans; mais pendant un moment d'absence de son mari, qui étoit allé parler à quelqu'un, elle en cacha deux feuillets, ce dont son mari ne s'apperçut pas. Revenue en France, elle forma sa demande en séparation, et l'obtint, par sentence du 17 mars 1673, et par arrêts des 30 août 1675 et 22 août 1680. *Gratien de Courtils* a bâti sur cette aventure un *Roman* en un volume in-12, qui a eu du succès, quoique assez mal écrit.

II. DUFRESNE, (Jean) un des frères du savant *du Cange*, naquit comme lui à Amiens, et fut un avocat distingué au parlement de Paris. On a de lui un *Commentaire sur la Coutume d'Amiens*, dans le Coutumier de Picardie, 2 vol. in-fol. C'est cet habile jurisconsulte qui commença le *Journal des Audiences*, continué par d'autres avocats, Paris, 1755, 7 vol. in-fol.

III. DUFRESNE, (Abraham-Alexis Quinault) naquit d'une famille attachée au théâtre depuis long-temps, et qui a fourni d'excellens sujets à la scène françoise. Son père avoit débuté avec succès en 1695, et s'étoit retiré en 1717. *Dufresne* étoit extrêmement jeune quand il parut pour la première fois sur le théâtre. Il débuta, le 7 octobre 1712, par le rôle d'*Oreste*, dans la tragédie d'*Electre* où *Crébillon* a déployé un génie véritablement tragique. Une taille noble et haute, des yeux éloquens, un organe enchanteur, n'étoient pas les seuls avantages qui contribuèrent aux succès et à la gloire de *Dufresne*: les leçons de *Ponteuil*, et sa propre intelligence, achevèrent de perfectionner en lui ce que la nature avoit commencé. Depuis la retraite du célèbre *Baron*, le vrai goût de la déclamation s'étoit absolument perdu au théâtre; *Dufresne* le rétablit. Il étoit, ainsi que *Baron*, d'un caractère extrêmement hautain. Il disoit modestement, en parlant de lui: *On me croit heureux: erreur populaire! Je préférerois à mon état celui d'un Gentilhomme, qui mange tranquillement douze mille livres de rente dans son vieux château.* — *Dufresne* jouoit *le Glorieux* d'après nature. *Destouches* avoit

eu le bon esprit de punir, à la fin de sa pièce, le comte de Tuffières; mais le comédien qui n'*étoit pas fait*, disoit-il, *pour être maltraité*, contraignit l'auteur à gâter la dénouement..... Il ne tint pas à lui que le chef-d'œuvre du célèbre *Piron*, la *Métromanie*, louée, dit un homme d'esprit, par ceux qui ne louent rien, ne fût pas admise au théâtre : il la trouvoit indigne d'exercer son sublime talent, et comme telle, il en avoit abandonné le manuscrit aux rats qui rongeoient son ciel de lit. *Dufresne* ne déposoit pas ses airs superbes avec ses brodequins : dans le particulier, il parloit à peine à ses domestiques; et lorsqu'il étoit question de payer un fiacre ou un porteur de chaise, il se contentoit de faire un signe, ou de dire d'un air dédaigneux : *Qu'on paye ce malheureux!* Il mourut en 1767, à 72 ans. Sa femme étoit aussi comédienne, mais ses talens n'égaloient pas ceux de son époux. *Dufresne* avoit un frère aîné et trois sœurs qui se distinguèrent sur le théâtre françois. Le premier, *J. B. Maurice* QUINAULT, excellent acteur comique, mort en 1744, étoit aussi musicien. Des trois sœurs, la plus connue au théâtre par ses rôles de soubrette et de caractère, étoit *Jeanne-Françoise*, qui se retira en même temps que *Dufresne*, son frère.

DUFRESNOY, (Charles-Alphonse) né à Paris en 1611, d'un père apothicaire, fut destiné à la médecine par ses parens, à la poésie et à la peinture par la nature. Les beaux arts l'emportèrent sur la pharmacie, malgré les mauvais traitemens que sa famille lui fit essuyer. Il prit d'abord des leçons de dessin chez *Perrier* et chez *Vouet*. De cette école il passa dans celle d'Italie, sans autre secours pour vivre que son pinceau. *Dufresnoy* fut obligé, pour subsister, de peindre des ruines et des morceaux d'architecture; et il se vit si à l'étroit, qu'il ne se nourrissoit que de pain et d'un peu de fromage. *Pierre Mignard*, avec lequel il lia une amitié qui dura jusqu'à la mort, vint le trouver à Rome, et l'aida à se tirer de l'indigence. Chaque jour étendoit la sphère de ses connoissances; il étudioit *Raphaël* et l'antique : et à mesure qu'il avançoit dans la théorie de son art, il écrivoit ses remarques en vers latins, pour s'aider dans la pratique. De ces observations rassemblées, naquit son poëme *De arte Graphicâ*, de l'art de la Peinture : production estimable pour les préceptes, mais dénuée d'ornemens et de graces. (Nous en parlerons plus au long dans l'article de l'abbé DE MARSY.) *Dufresnoy* prenoit tour-à-tour la plume et le pinceau. Il approche du *Titien* pour le coloris, et de *Carrache* pour le dessin. Ses tableaux et ses dessins ne sont pas communs. Il mourut de paralysie en 1665, à 54 ans, chez un de ses frères, au village de Villiers-le-Bel, à 4 lieues de Paris. Son *Poëme sur la Peinture* a été traduit en françois en 1684, par *Roger de Piles;* et cette version a été retouchée en 1753, par M. *de Querlon*. La meilleure édition de ce poëme est celle de Paris, 1673, qu'on a ornée des figures de *Leclerc*, in-12. — *Voy.* son éloge dans la *Vie des Peintres* par *de Piles*.

DUFRESNY, (Charles-Rivière) né à Paris en 1648, passoit pour petit-fils de *Henri IV*, et lui ressembloit. Il joignoit à un

goût général pour tous les arts, des talens particuliers pour la musique et le dessin. Sans crayon, sans pinceau, sans plume, il faisoit des tableaux charmans : il prenoit de différentes estampes, des parties d'hommes, d'animaux, de plantes, dont il formoit un sujet, dessiné seulement dans son imagination. Il excelloit sur-tout dans l'art de distribuer les jardins. Ce talent lui valut le brevet de contrôleur des jardins du roi, et le privilége d'une manufacture de glaces. *Dufresny*, extrêmement prodigue, le céda pour une somme médiocre. Il se fit rembourser en même-temps une rente viagère de 3000 livres, que *Louis XIV* avoit ordonné aux entrepreneurs de lui faire. Ce prince disoit : *Il y a deux hommes que je n'enrichirai jamais, Dufresny* et *Bontems*. C'étoient ses deux valets de chambre, et presque aussi dissipateurs l'un que l'autre. On lit quelque part qu'il dit un jour à ce prince, qui l'aimoit beaucoup : « SIRE, je ne regarde jamais le *Louvre*, sans m'écrier : *Superbe monument de la magnificence d'un de nos plus grands Rois, vous seriez achevé, si l'on vous avoit donné à un des Ordres mendians, pour tenir son chapitre et loger son Général.* » *Dufresny* quitta la cour, après avoir vendu toutes ses charges. La contrainte de Versailles ne pouvoit s'accommoder avec son caractère. Il aimoit tellement la liberté, qu'il avoit quatre appartemens à la fois; quand on le savoit dans l'un, il se réfugioit dans l'autre. Retiré à Paris, il se mit à travailler pour le théâtre, en société avec *Regnard*. On a prétendu que la comédie du *Joueur* étoit plutôt l'ouvrage du premier que du dernier. Il faut connoître bien peu le génie et les talens des auteurs, pour avoir eu une telle idée. *Dufresny* donna sa comédie du *Chevalier Joueur*, après celle de *Regnard*. Les gens de goût, qui en firent la comparaison, n'eurent pas de peine à en sentir la différence. Le *Joueur* de *Regnard* est représenté tous les jours avec de nouveaux applaudissemens, et celui de *Dufresny* ne paroît plus sur aucun théâtre. Ce n'est pas que cet ingénieux écrivain n'eût du mérite; mais ce n'étoit pas le mérite de *Regnard*. Il rend les mœurs et les ridicules de son siècle avec décence et avec finesse; mais il n'a point cette gaieté et cette force comique de l'auteur du *Légataire* et des *Menechmes*. Ses portraits sont vifs, piquans et légers. *Dufresny* obtint en 1710 le privilége du *Mercure Galant*, après la mort de *Visé*. Il y mit de l'enjouement et des saillies : mais il en céda bientôt après le privilége, moyennant une pension. Il mourut à Paris le 6 octobre 1724, à 76 ans. Il s'étoit marié deux fois par distraction, ou plutôt pour faire ressource. *Le Sage*, dans son *Diable Boiteux*, dit à cette occasion : « Je veux envoyer aux Petites-Maisons un vieux garçon de bonne famille, lequel n'a pas plutôt un ducat qu'il le dépense, et qui ne pouvant se passer d'espèces, est capable de tout faire pour en avoir. Il y a quinze jours que sa blanchisseuse, à qui il devoit trente pistoles, vint les lui demander, en disant qu'elle en avoit besoin pour se marier à un valet de chambre qui la recherchoit : *Tu as donc d'autre argent*, lui dit-il; *car où est le valet de chambre qui voudra devenir ton mari pour trente pistoles ? — Hé mais*, répondit-elle, *j'ai encore outre cela deux cents ducats.*

—Deux

— *Deux cents ducats*, répliqua-t-il avec émotion ? *malepeste ! tu n'as qu'à me les donner à moi, je t'épouse, et nous voilà quitte à quitte ;* » et la blanchisseuse devient sa femme. — Un des amis de *Dufresny* lui disoit : *Pauvreté n'est pas vice.* — *C'est bien pis*, répondit-il.... Ce poëte, qui s'étoit brouillé avec la fortune chaque fois qu'elle l'avoit caressé, se voyoit, dans le temps du Système, sans ressources. Il s'avisa de présenter un placet au duc *d'Orléans*, régent. « Monseigneur, il importe à la gloire de votre Altesse royale, qu'il reste dans le monde un homme assez pauvre pour retracer à la nation la misère dont vous l'avez tirée ; je vous supplie donc de me laisser dans mon état. » Le prince mit *NÉANT* au bas, et donna ordre à *Law* de compter deux cent mille francs à *Dufresny*. C'est de ce même argent qu'il fit bâtir cette belle maison, qu'il appela *la maison de Pline*. Ses ouvrages ont été recueillis en 1731, en six vol. in-12, et imprimés à Paris, chez *Briasson*, en 1747. Ils renferment : I. Ses *Pièces de Théâtre*. Celles qui ont été conservées sur la scène, sont : *La Réconciliation Normande ; le double Veuvage ; la Coquette de village ; le Mariage fait et rompu ; l'Esprit de contradiction ; le Dédit ; le Jaloux honteux ; la Noce interrompue, le Négligent*. *D'Alembert* a fait un parallèle ingénieux de *Destouches* et de *Dufresny*, dont nous donnons un abrégé, parce qu'il peut beaucoup servir au lecteur pour connoître le génie particulier de celui-ci. « Tous deux se distinguèrent sur la scène par des qualités différentes et presque opposées ; *Destouches* étoit naturel et vrai, sans être jamais ignoble ou négligé ; *Dufresny*, original et neuf, sans cesser d'être vrai et naturel. L'un s'attachoit à des ridicules plus apparens ; l'autre saisissoit des ridicules plus détournés. Le pinceau de *Destouches* étoit plus égal et plus sévère ; la touche de *Dufresny* plus spirituelle et plus libre. Le premier dessinoit avec plus de régularité la figure entière ; le second donnoit plus de traits et de jeu à la physionomie. *Destouches* étoit plus réfléchi dans ses plans, plus intelligent dans l'ensemble ; *Dufresny* animoit par des scènes piquantes sa marche irrégulière. L'auteur du *Glorieux* savoit plaire également à la multitude et aux connoisseurs ; son rival ne faisoit rire la multitude, qu'après que les connoisseurs l'avoient avertie. Tous deux enfin occupèrent au théâtre une place qui leur est propre : *Dufresny*, par un mélange heureux de verve et de finesse, par un genre de gaieté qui n'est qu'à lui, par un style qui réveille toujours le spectateur : *Destouches*, par une sagesse de composition et de pinceau, qui n'ôte rien à l'action et à la vie des personnages ; par un sentiment d'honnêteté et de vertu, qu'il sait répandre au milieu du comique même ; par le talent de lier et d'opposer les scènes entre elles ; enfin par l'art, plus grand encore, d'exciter à la fois le rire et les larmes. » II. Des *Cantates*, qu'il a mises lui-même en musique. III. Plusieurs *Chansons*, dont quelques-unes sont très-agréables, entr'autres la *Dormeuse*, et *Philis plus avare que tendre*. Elles sont insérées dans l'*Anthologie françoise*. IV. Les *Amusemens sérieux et comiques* ; petit ouvrage souvent réimprimé, et plein de peintures vives et plaisantes de la plupart des états de

la vie. V. Des *Nouvelles historiques*, etc. On remarque dans toutes ces productions une imagination enjouée et singulière.

DUGAS (Charles) sieur de *Valdurèse*, lieutenant assesseur criminel du présidial de Lyon, mourut en 1703 à Saint-Chamond sa patrie, âgé de 77 ans, avec la réputation d'un magistrat intègre et d'un savant jurisconsulte. Il avoit publié à Lyon, I. *Sommaire* des principales règles et maximes du droit civil et canonique, 1673. II. *Dictionnaire* étymologique des droits royaux, 1693. III. *Usage* de la pratique civile sur les saisies réelles, 1696. IV. *Conclusion* sur plusieurs questions de droit, 1696. *Charles Dugas* avoit laissé un grand nombre de manuscrits, tels que la suite du *Dictionnaire* étymologique des fiefs et des devoirs honoraires des vassaux; le *Dictionnaire* des censives et directes; les *Codes* criminel, civil et marchand, avec leurs commentaires. L'un de ses petits-fils possédoit ces ouvrages qui ont péri dans l'incendie du quartier de l'arsenal de Lyon, qui a eu lieu pendant le siége de cette ville.

DUGDALE, (Guillaume) né à Shustock dans le comté de Warwick en 1605, d'une famille noble, mourut le 10 février 1686, à 81 ans. Il passa une partie de sa vie à visiter des archives, à copier d'anciens monumens, et à chercher la vérité dans les décombres que le temps avoit épargnés. Le comte d'*Arundel*, instruit de son mérite, lui procura une place de héraut d'armes, et une pension de 20 liv. sterlings, avec un logement dans le palais des hérauts d'armes. *Dugdale* étoit un homme laborieux et sage, qui cultiva les lettres au milieu des orages qui agitèrent de son temps sa turbulente patrie; et à force de soins et de recherches, il vint à bout de donner les meilleurs ouvrages qu'on ait sur les antiquités d'Angleterre. Les principaux sont : I. *Monasticon Anglicanum*, à Londres, en 3 volumes in-fol. Le premier parut en 1655, le second en 1661, le troisième en 1673. *Voyez* MARSHAM. *Stevens* donna un supplément à ce livre, Londres, 1722 et 1723, 2 vol. in-fol. en anglois, ainsi que tous les ouvrages suivans. II. *Les Antiquités du comté de Warwick*, illustrées par les actes publics, et enrichies de cartes. Londres, 1656, in-fol. III. *Histoire de l'église de Saint-Paul de Londres*, tirée des manuscrits, etc. Londres, 1658, in-fol. IV. *Histoire des troubles d'Angleterre, depuis* 1638 *jusqu'en* 1659; Oxford 1681, in-fol. V. *L'Histoire de la Noblesse d'Angleterre*, Londres, 1675 et 1676, 2 vol. in-fol. VI. *Mémoires historiques touchant les lois d'Angleterre, les cours de justice*, etc. Londres, 1672, in-fol.

DUGHET, *Voy.* GUASTRE.

DUGNA, *Voy.* DIGNA.

DUGOMIER, (N.) général François, naquit à la Martinique, et y possédoit une fortune considérable que la révolution lui ravit. Nommé colonel des Gardes nationales de sa patrie, il y défendit le fort Saint-Pierre contre M. *de Behague*. Venu en France en 1793, il y devint général en chef de l'armée d'Italie, et y obtint des succès sur les Autrichiens à Gillette et à Hutel. Bientôt après il se rendit maître de Toulon après cinq jours et

cinq nuits de combats consécutifs. Envoyé en 1794 contre les Espagnols, il les battit à Oms, à Cap-Béarn, les chassa de Céret, de Collioure, et se rendit maître des forts Saint-Elme et de Port-Vendre. Ces premiers avantages furent suivis d'autres victoires. Il gagna les batailles des Alberdes et de Saint-Laurent de la Mouga, où l'armée Espagnole, forte de près de 50 mille hommes, fut défaite par des forces inférieures. *Dugomier* fut tué par un obus le 17 novembre 1794, au combat de Saint-Sébastien, comme il commençoit à mettre en déroute l'aile gauche des Espagnols. Il réunissoit le sang froid à la valeur, et un coup d'œil juste à la prudence. Son nom a été inscrit sur une colonne au Panthéon. On a imprimé, en 1795 chez *Dessessarts* à Paris, une Notice sur la vie de ce général.

DUGUAY-TROUIN, (René) lieutenant-général des armées navales de France, commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, et l'un des plus grands hommes de mer de son siècle, naquit à Saint-Malo, le 10 juin 1673. Son père étoit un riche négociant de cette ville et un habile marin. Le jeune *Duguay-Trouin*, entraîné par son exemple, fit sa première campagne en 1689. Il obtint de sa famille la permission de s'embarquer en qualité de volontaire sur une frégate de dix canons. Pendant cette campagne, il fut continuellement incommodé du mal de mer; une tempête affreuse lui montra de près le danger, et bientôt après il fut témoin d'un abordage sanglant. Ces spectacles d'horreur ne purent le détourner de la guerre sur mer. Sa famille, étonnée de son courage, lui confia en 1691 une frégate de quatorze canons. Il n'avoit alors que 18 ans. Il fut jeté par la tempête sur les côtes d'Irlande; il s'y empara d'un château, et brûla deux navires, malgré l'opposition d'un nombre de troupes assez considérable qu'il fallut combattre. En 1694, il fit une descente dans la rivière de Limerick, où il prit un brûlot, trois bâtimens, et enleva deux vaisseaux Anglois, qu'il attaqua avec une frégate, dont le roi lui avoit confié le commandement. Le combat qu'il soutint avec la même frégate pendant quatre heures contre quatre vaisseaux Anglois, fit briller son courage; mais il fut enlevé, fait prisonnier, et enfermé à Plimouth. Sa prison ne fut pas longue. *Duguay-Trouin* étoit aussi aimable que courageux; il avoit su plaire à une jeune Angloise; ce fut elle qui brisa ses fers, et l'amour rendit un héros à la France. Peu de jours après son retour, il alla croiser sur les côtes d'Angleterre, où il prit deux vaisseaux de guerre. *Duguay-Trouin* n'avoit alors que 21 ans; il commençoit à fixer l'attention du gouvernement: *Louis XIV*, après cette action, lui envoya une épée. En 1695, il prit sur les côtes d'Irlande trois vaisseaux Anglois, considérables par leurs forces, et encore plus par leurs richesses. L'année d'après, monté sur le *Sans-Pareil*, vaisseau Anglois qu'il avoit pris, il alla croiser sur les côtes d'Espagne, et s'y rendit maître, par stratagème, de deux vaisseaux Hollandois. En 1696, le baron de *Wasnaër*, depuis vice-amiral de Hollande, escortant une flotte marchande avec trois

vaisseaux, fut rencontré par *Duguay-Trouin*, qui le combattit avec des forces inégales, et enleva le vaisseau qu'il commandoit, avec une partie de la flotte. Son premier soin, en arrivant au Port-Louis, fut de s'informer de l'état du baron de *Wasnaër*; et, dès qu'il fut guéri, il le présenta lui-même à *Louis XIV*. Ce monarque se plaisoit à entendre de sa bouche le récit de ses actions. Un jour qu'il racontoit un combat où il commandoit un vaisseau nommé la *Gloire : J'ordonnai*, dit-il, *à la* Gloire *de me suivre.* — *Elle vous fut fidelle*, reprit *Louis XIV*. *Duguay-Trouin* passa, en 1697, de la marine marchande, à la marine royale : ce fut à la suite de son fameux combat contre le baron de *Wasnaër*. Il eut d'abord le titre de capitaine de frégate légère; en 1704, il fut nommé capitaine en second sur le vaisseau du roi *la Dauphine*, commandé par le comte de *Hautefort*. La guerre pour la succession d'Espagne s'étant allumée, *Duguay-Trouin* attaqua un vaisseau de guerre Hollandois de trente-huit canons, qui fut enlevé en moins d'une demi-heure. L'année 1704 fut marquée par la prise d'un vaisseau Anglois de soixante et douze canons, quoique celui qu'il montoit n'en eût que cinquante-quatre. Il joignit, en 1707, quatre vaisseaux qu'il commandoit, à une escadre du roi armée à Dunkerque, qui enleva une flotte Angloise, escortée de cinq vaisseaux de guerre. Le roi récompensa ses exploits par des lettres de noblesse, dans lesquelles il est dit, « qu'il avoit pris plus de trois cents navires marchands et vingt vaisseaux de guerre. » De toutes ses expéditions, la plus connue est la prise de *Rio-Janeiro*, une des plus riches colonies du Brésil. En onze jours, il fut maître de la place et de tous les forts qui l'environnoient : la perte des Portugais fut de plus de 25 millions. A son retour de cette expédition, qui est de 1711, tout le monde s'empressoit de le voir. Une pension de 2000 liv. fut la récompense de sa valeur. Le roi lui en avoit déjà accordé une de 1000 liv. en 1707. *Duguay-Trouin* écrivit alors au ministre, pour le prier de faire tomber cette pension sur *Saint-Auban*, son capitaine en second, qui avoit eu une cuisse emportée : *Je suis trop récompensé*, ajoutoit-il, *si j'obtiens l'avancement de mes officiers.* Après la mort de *Louis XIV*, le duc *d'Orléans*, qui s'intéressoit à la compagnie des Indes, crut ne pouvoir mieux en assurer le succès, qu'en se réglant par les avis de *Duguay-Trouin*. Il lui accorda une place honorable dans le conseil de cette compagnie. Le guerrier donna de très-bons conseils au prince, tant sur l'administration générale, que sur les détails, qu'il ne faut jamais négliger. *Louis XV*, instruit des services de *Duguay-Trouin*, le fit, en 1728, commandeur de l'ordre de Saint-Louis et lieutenant-général. Il lui confia, en 1731, le commandement d'une escadre destinée à soutenir l'éclat de la nation Françoise dans le Levant et dans toute la Méditerranée. Elle fit rentrer les corsaires de Tunis dans le devoir, raffermit la bonne intelligence entre notre nation et le dey de Tripoly, et régla les intérêts du commerce à Smyrne et dans d'autres villes. Après tant de triomphes, *Duguay-Trouin* vint

terminér sa carriere à Paris, le 27 septembre 1736, à 64 ans. *Duguay-Trouin* avoit une physionomie noble, une taille avantageuse, beaucoup d'adresse pour tous les exercices du corps. Porté naturellement à la mélancolie, et s'occupant de grands projets, il ne montroit pas dans la société toute l'étendue de son génie. Souvent, après lui avoir parlé long-temps, on s'appercevoit qu'il n'avoit ni écouté, ni entendu. Son esprit étoit cependant vif et juste; il voyoit bien, et voyoit de loin. Lorsqu'il formoit quelque projet, il sembloit qu'il ne comptoit pour rien sa valeur, tant il combinoit avec sagesse; et lorsqu'il exécutoit, on auroit dit qu'il avoit oublié sa prudence, tant il agissoit avec hardiesse, et même avec témérité. Ses *Mémoires* ont été imprimés en 1740, à Paris, 1 vol. in-4°, par les soins de M. *de la Garde*, son neveu, qui les a continués depuis 1715, où *Duguay-Trouin* les avoit finis. On en avoit donné auparavant une édition infidelle en Hollande, in-12.

DUGUESCLIN, *Voy.* GUESCLIN.

DUGUET, (Jacques-Joseph) né à Montbrison le 9 décembre 1649, commença ses études chez les Pères de l'Oratoire de cette ville. Il les étonna par l'étendue de sa mémoire et la facilité de son esprit. Le jeune *Duguet* n'étoit qu'à la fin de sa troisième, et avoit à peine douze ans, lorsque l'*Astrée* de *d'Urfé* lui tomba entre les mains; il résolut de composer une histoire dans le même goût. Il suffit à un génie heureux de concevoir un dessein, pour l'exécuter. Le jeune homme remplit son projet, et montra ses essais à sa mère. *Vous seriez bien malheureux*, lui dit cette femme vraiment chrétienne, *si vous faisiez un mauvais usage des talens que vous avez reçus.* Cet enfant écouta cet avis sans murmurer, et, par un mouvement de vertu qui l'emporta sur l'amour propre, il jeta son petit roman au feu. Des études plus sérieuses vinrent occuper son esprit. Devenu membre de la congrégation à laquelle il devoit son éducation, il professa la philosophie à Troye, et peu de temps après la théologie à Saint-Magloire à Paris. C'étoit en 1677. Au mois de septembre de cette année, il fut ordonné prêtre. Les conférences qu'il fit pendant les deux années suivantes 1678 et 1679, lui acquirent une grande réputation. Tant d'esprit, de savoir, de lumières et de piété, dans un âge si peu avancé, surprenoient et charmoient les personnes qui venoient l'entendre; et le nombre en étoit grand. Sa santé, naturellement délicate, ne put soutenir long-temps le travail qu'exigeoient ces conférences: il demanda, en 1680, d'être déchargé de tout emploi, et il l'obtint. Cinq ans après, en 1685, il sortit de l'Oratoire, pour se retirer à Bruxelles auprès du grand *Arnauld*, son ami. L'air de cette ville ne lui étant pas favorable, il revint en France à la fin de la même année, et vécut dans la plus grande retraite au milieu de Paris. Quelque temps après, en 1690, le président *de Menars*, desirant posséder chez lui un tel homme, lui offrit un appartement dans sa maison. L'abbé *Duguet* l'accepta, et en jouit jusqu'à la mort de ce magistrat. Les années qui suivirent cette perte, furent moins heu-

reuses pour cet illustre écrivain. Son opposition à la constitution *Unigenitus*, et son attachement à la doctrine de *Quesnel*, son ami, l'obligèrent de changer souvent de demeure, et même de pays. On le vit successivement en Hollande, à Troye, à Paris; mais toujours conservant, dans ces différens endroits, le même esprit de douceur et de modération. Ces qualités brillèrent en lui jusqu'à sa mort, arrivée à Paris le 23 octobre 1733, à 84 ans. De sa plume aussi ingénieuse que chrétienne, sont sortis un grand nombre d'ouvrages, écrits en général avec pureté, avec noblesse, avec élégance. C'est le caractère de son style. Mais on y trouve quelques défauts. « *Duguet*, solide et touchant, dit l'abbé *Trublet*, tient de *Nicole* et de *Fénelon*; mais il est inférieur à l'un et à l'autre. Dangereux peut-être, parce qu'il est brillant, ingénieux, trop coupé dans son style, inépuisable en tours heureux, mais pas assez variés, et qui d'ailleurs ne présentent souvent que le même fonds de pensées. Si sa grande piété étoit moins connue, on soupçonneroit de la recherche et de l'affectation dans sa manière d'écrire, et peut-être y en avoit-il eu d'abord; mais dans la suite, cette manière lui étoit devenue naturelle, et même si facile, qu'il dictoit la plus grande partie de ce qu'il composoit. » L'abbé *Bignon*, qui l'avoit connu à l'Oratoire, où ils avoient passé l'un et l'autre plusieurs années, disoit que dans sa jeunesse *Duguet* avoit beaucoup travaillé à se faire un style. C'est le moyen d'écrire peu naturellement; car, pour que la diction soit naturelle, il faut qu'elle naisse, sans effort, de la netteté et de la vivacité des idées. Au reste, nous ne sommes pas les seuls qui ayons fait à l'abbé *Duguet* le reproche de l'affectation du style. Quelques Jésuites ont prétendu que le docteur *Antoine Arnauld* disoit de lui : *Cet homme a un clinquant qui m'éblouit les yeux*. Certaines *Lettres* de *Duguet* prouvent, en effet, qu'il donnoit quelquefois dans les expressions recherchées, et sembleroient justifier le mot un peu dur qu'on attribue à *Arnauld*, et qu'il n'a vraisemblablement pas dit; mais ses ouvrages n'en ont pas moins été recherchés. Les principaux sont : I. *La conduite d'une Ame chrétienne*, in-12, composée pour Mad. *d'Aguesseau*, vers l'an 1680, et imprimée en 1725. II. *Traité de la Prière publique et des saints Mystères*; deux traités séparés, et imprimés dans le même volume in-12. On ne peut trop les recommander à ceux qui approchent des autels. III. *Traités dogmatiques sur l'Eucharistie, sur les Exorcismes et sur l'Usure*; ouvrages pleins de lumière, imprimés ensemble en 1727, in-12. IV. *Commentaires sur l'Ouvrage des six jours et sur la Genèse*, composés à la prière du célèbre *Rollin*, en 6 vol. in-12. Le 1er vol., imprimé séparément sous le titre d'*Explication de l'Ouvrage des six jours*, est un morceau excellent; l'utile y est partout agréable. V. *Explication du Livre de Job*, 4 volumes in-12. VI. *Explication des 75 Pseaumes*, 6 vol. in-12. VII. *Explication du Prophète Isaïe, de Jonas et d'Habacuc*, avec une Analyse d'*Isaïe* par l'abbé *d'Asfeld*, en 7 vol. in-12. *Duguet* s'attacha moins à lever les difficultés de la lettre de ces différens commen-

taires, qu'à faire connoître la liaison de l'ancien Testament avec le nouveau, et à rendre attentif aux figures qui représentoient les mystères de J. C. et de son église. Ce dessein étoit sans doute très-louable ; mais il l'entraîne souvent dans des explications plus pieuses que solides. VIII. *Explication des Rois*, d'*Esdras* et de *Néhémie*, en sept volumes in-12. IX. *Explication du Cantique des Cantiques* et de *la Sagesse*, 2 vol. in-12. X. *Règles pour l'intelligence de l'Ecriture Sainte*, dont la préface seule est de l'abbé *d'Asfeld*, in-12. XI. *Explication du mystère de la Passion de N. S. J. C. suivant la Concorde*, en 14 vol. in-12. XII. *Jésus-Christ crucifié*, 2 vol. in-12. XIII. *Traité des Scrupules*, in-12, estimé, et estimable. XIV. *Les Caractères de la Charité*, in-12. XV. *Traité des principes de la Foi Chrétienne*, 3 vol. in-12. L'auteur les met dans tout leur jour, avec autant d'élégance que de force. XVI. *De l'Institution d'un Prince*, ou *Traité des qualités, des vertus et des devoirs des souverains*, in-4.° et en 4 volumes in-12, réimprimé avec un abrégé de la *Vie* de l'auteur, par l'abbé *Goujet*. L'historien de *Duguet* prétend que ce livre, qu'on pourroit appeler le *Bréviaire des Souverains*, s'il étoit plus court, fut composé pour le fils aîné du *Duc de Savoie*. *Voltaire* dit le contraire, je ne sais sur quel fondement; il ajoute même qu'il a été achevé par une autre main. Nous croyons qu'il faut préférer le témoignage de l'abbé *Goujet*, profondément instruit des anecdotes bibliographiques, sur-tout de celles qui regardent les ouvrages de l'abbé *Duguet*, avec lequel il avoit été lié. XVII. *Conférences Ecclésiastiques*, 2 vol. in-4°, qui contiennent soixante-sept Dissertations sur les écrivains, les conciles, et la discipline des premiers siècles de l'Eglise. XVIII. Deux *Ecrits*, où il donne des avis au sujet des *Convulsions* qui ont fait tant de tort au Jansénisme, et qui ont tant déshonoré la raison ; et au sujet de la feuille hebdomadaire, intitulée : *Nouvelles Ecclésiastiques*. L'abbé *Duguet* pensoit, avec raison, qu'une religion aussi pure et aussi sainte que le Christianisme, ordonne de souffrir les persécutions, même injustes ; et non pas d'employer la satire et la médisance contre les persécuteurs, ou contre ceux qu'on croit tels. Ce ne sont point là les armes des Chrétiens, ni même celles des véritables philosophes. XIX. Un *Recueil de Lettres de piété et de morale*, en 9 volumes in-12, etc. etc. On trouve dans le troisième volume de ce recueil une Lettre de controverse, imprimée d'abord séparément, sous le nom d'une Carmélite, qui l'adressoit à une dame Protestante de ses amies. Le grand *Bossuet* dit en la lisant : *Il y a bien de la théologie sous la robe de cette Religieuse !* « *Duguet*, dit *Dupin*, avoit du goût pour tous les arts, comme pour toutes les sciences, et sans avoir approfondi les premiers, il en parloit souvent mieux et avec plus de justesse que ceux qui y étoient consommés. Ses décisions sur la morale sont sûres autant que lumineuses ; et il est sans contredit le premier casuiste qui ait paru dans ces derniers temps. Ajoutons que le traité de l'*Institution d'un Prince* le fera re-

garder comme le premier politique Chrétien. » On a extrait de cet ouvrage plusieurs *Maximes importantes*, dont on a donné un recueil : c'est une brochure de 28 pages, in-12.

DUHALDE, (Jean-Baptiste) Jésuite, né à Paris en 1674, mort dans cette ville le 18 août 1743, à 70 ans, avoit été secrétaire, pendant quelque temps, du fougueux Père *le Tellier*. Il étoit aussi doux que celui-ci étoit emporté. Les ouvrages que nous avons de ce pieux et savant religieux, sont : I. *Description historique, géographique et physique de l'Empire de la Chine, et de la Tartarie Chinoise*, en 4 volumes in-folio, 1735. Cette date dément ce que dit l'abbé *Barral*, que cet ouvrage n'a paru qu'après la mort de son auteur. On en a fait une édition à la Haye en 1736, en 4 vol. in-4°, avec quelques additions ; et en anglois, à Londres 1539, en 4 volumes in-8°, avec divers retranchemens. Cette description est la plus ample et la meilleure qui ait été faite, dans aucune langue, du vaste empire de la Chine. La curiosité y est pleinement satisfaite sur tous les points intéressans, sur la religion, les lois, les mœurs des Chinois. Le style simple, uni, judicieux, semble toujours dirigé par la vérité et par la raison. Peut-être que le Père *Duhalde* flatte un peu trop la nation dont il parle ; mais, s'il trompe en cela quelquefois ses lecteurs, on voit que c'est bien malgré lui, et qu'il a été trompé le premier. II. *Lettres édifiantes et curieuses*, in-12, écrites des missions étrangères, depuis le neuvième recueil jusqu'au vingt-sixième. Cette collection, digne de son titre, offre quelques faits incroyables, et plusieurs remarques utiles sur les sciences et les arts, sur le moral et le physique des pays que ces missionnaires ont parcourus. III. Des *Harangues* et des *Poésies* latines, in-4.°

I. DUHAMEL, (l'abbé Robert-Joseph-Alexis) né à Lille en 1700, mort le 22 mars 1769, s'attacha à l'évêque d'Auxerre, *Caylus*, qui l'employa à l'éducation de la jeunesse. On a de lui diverses brochures *polémiques*, dont les plus connues sont ses vingt-huit *Lettres* flamandes, contre l'abbé *de Prades*, 1752-1753, in-12.

II. DUHAMEL, (Jacques) avocat de Normandie, a donné au théâtre François à la fin du dernier siècle, *Acoubar*, *Sichem ravisseur*, tragédies. Le sujet de la première pièce est tiré du vieux roman des *Amours de Pistion et de Fortunie en leur voyage en Canada*.

III. DUHAMEL, (Jean-Baptiste) naquit en 1624, à Vire en Normandie, d'un père avocat, qui, malgré le caractère attribué à son pays, et même malgré son intérêt particulier, ne songeoit qu'à accommoder les procès. Son fils fut auteur dès l'âge de dix-huit ans. Il entra chez les Pères de l'Oratoire à dix-neuf ans, et en sortit dix ans après pour être curé de Neuilli-sur-Marne. Son inclination pour les sciences, pour la physique et les mathématiques étoit d'autant plus forte, qu'elle étoit soutenue par le talent. En 1663, il quitta sa cure pour la dignité de chancelier de l'Église de Bayeux. Alors il se livra entièrement à son penchant.

Sa réputation commença à s'étendre. Le grand *Colbert* le choisit en 1666, pour être secrétaire de l'académie des Sciences, l'ouvrage de ses soins et de son zèle pour la gloire de la France. Deux ans après, *Colbert de Croissy*, plénipotentiaire pour la paix d'Aix-la-Chapelle, l'y mena avec lui. *Duhamel* l'accompagna encore en Angleterre. Il fit ce voyage en philosophe : sa principale curiosité fut de voir les savans, surtout l'illustre *Boyle*, qui lui ouvrit, dit *Fontenelle*, tous les trésors de la physique expérimentale. De Londres il passa à Amsterdam, et y porta le même esprit. Il recueillit dans ces deux voyages des richesses dont il orna ses livres. De retour en France, il ne cessa de travailler jusqu'à sa mort, arrivée le 6 août 1706, à 82 ans. Peindre les mœurs de ce savant, ce seroit, dit *Fontenelle*, faire le panégyrique d'un saint. « Pendant qu'il fut en Angleterre, ajoute-t-il, les Catholiques Anglois, qui alloient entendre sa messe chez l'ambassadeur de France, disoient communément : *Allons à la Messe du saint Prêtre.* Ces étrangers n'avoient pas eu besoin d'un long temps pour prendre de lui l'idée qu'il méritoit. Un extérieur très-simple, et qu'on ne pouvoit jamais soupçonner d'être composé, annonçoit les vertus du dedans, et trahissoit l'envie qu'il avoit de les cacher. On voyoit aisément que son humilité étoit, non pas un discours, mais un sentiment fondé sur sa science même; et sa charité agissoit trop souvent, pour n'avoir pas quelquefois, malgré toutes ses précautions, le déplaisir d'être découverte. Le desir d'être utile aux autres étoit si connu en lui, que les témoignages favorables qu'il rendoit, en perdoient une partie du poids qu'ils devoient avoir par eux-mêmes. » Il fut pendant toute sa vie dans une extrême considération auprès de nos plus grands prélats; cependant il n'a jamais possédé que de très-petits bénéfices, et il n'en a point possédé, dont il ne se soit dépouillé en faveur de quelqu'un. Les principaux fruits de sa plume sont : I. *Astronomia Physica*, et un traité *De Meteoris et Fossilibus*, imprimés l'un et l'autre en 1660, in-4.° « A la forme de dialogue qu'ont ces deux ouvrages, et à cette manière de traiter la philosophie, on reconnoît, dit *Fontenelle*, que *Cicéron* a servi de modèle; mais on le reconnoît encore à une latinité pure, et à un grand nombre d'expressions ingénieuses et fines. Son imagination fleurie et ornée a répandu ses agrémens sur la sécheresse de la matière. » II. *De corporum affectionibus*. III. *De mente humanâ*. IV. *De corpore animato* : ouvrage dans lequel tout est appuyé sur l'expérience et sur l'anatomie. Dans ce livre, il fait entendre qu'on lui reprochoit de ne point décider les questions, et d'être trop indéterminé entre les différens partis; mais ce reproche est une preuve de sa sagesse. V. *De consensu veteris et novæ Philosophiæ*, Rouen 1675, in-4.° C'est l'écrit le plus fameux de *Duhamel*. On y trouve une espèce de physique générale, ou plutôt un traité des premiers principes. « Ce que le titre promet, dit l'ingénieux Secrétaire de l'académie, est pleinement exécuté. L'esprit de conciliation que l'auteur avoit pris de son père, tout Normand et tout praticien qu'il étoit, triomphe dans

cet ouvrage. Il y examine les sublimes et inintelligibles rêveries de *Platon*, et ces grands mots des autres philosophes anciens, qu'on n'employoit que parce qu'on n'en avoit pas d'autres. » Le sage moderne rapporte tout à la physique expérimentale, et sur-tout à la chimie, pour laquelle il avoit un goût décidé. VI. *L'Histoire de l'Académie des Sciences*, en latin, dont la dernière édition est celle de 1701, in-4.° VII. *Opera Philosophica, et Astronomica*; Nuremberg, 1681, 4 tomes in-4.° VIII. *Philosophia vetus et nova, ad usum Scholæ accommodata*, 1700, 6 volumes in-12. Cours de philosophie, composé suivant les principes répandus dans l'ouvrage précédent, à l'usage de l'abbé *Colbert* qui enseignoit au collége de Bourgogne. C'est le premier livre de ce genre, où l'on ait combiné avec impartialité les idées anciennes avec les nouvelles, et où l'on ait substitué les raisonnemens, les expériences, aux vaines subtilités de l'école. Cet ouvrage, très-souvent réimprimé autrefois, ne pourroit être dicté à présent dans les écoles, qu'après avoir été retouché et augmenté par une main habile. La physique est bien différente de ce qu'elle étoit dans le temps auquel *Duhamel* écrivoit. IX. *Theologia speculatrix et practica*, 1691, 7 vol. in-8°, en beau latin. « La théologie, dit *Fontenelle*, a été long-temps remplie de subtilités, ingénieuses à la vérité, mais assez souvent excessives. On négligeoit alors un peu trop la connoissance des Pères, des Conciles, de l'Histoire ecclésiastique, enfin tout ce qu'on appelle aujourd'hui *Théologie positive*. Mais enfin des vues plus saines et plus nettes firent donner une entière préférence à cette dernière théologie. *Duhamel* l'a réunie dans son ouvrage avec la scolastique. C'est la positive qui donne du corps et de la solidité à celle-ci; et il fit pour la théologie ce qu'il avoit fait pour la philosophie. On voit de part et d'autre, ajoute *Fontenelle*, la même étendue de connoissances, le même desir et le même art de concilier les opinions, le même jugement pour choisir, enfin le même esprit qui agit sur différentes matières. ». Cependant son ouvrage est peu consulté aujourd'hui, soit que l'élégance du style ait persuadé qu'il n'y avoit pas mis assez de profondeur, soit que les théologiens scolastiques n'y aient pas trouvé diverses questions, qu'ils auroient voulu y trouver. X. *Theologiæ Clericorum Seminaris accommodatæ Summarium*, 5 vol. C'est un abrégé du Cours précédent, augmenté et corrigé. XI. *Institutiones Biblicæ, seu Scripturæ sacræ prolegomena, unà cum selectis annotationibus in Pentateuchum*. Cet ouvrage fut l'avant-coureur d'une grande *Bible*, 1706, in-folio, enrichie de notes pleines de savoir, de piété et d'élégance sur tous les endroits qui en demandoient. Dans ces différentes productions, un jugement droit et sûr (pour me servir de l'expression de son panégyriste), est l'architecte qui choisit et dispose les matériaux que fournit une vaste érudition.

IV. DUHAMEL DU MONCEAU, (Henri-Louis) inspecteur de la Marine, étoit membre de l'académie des Sciences de Paris, sa patrie, de la societé royale de Londres, et de plusieurs autres académies. Il consacra toute sa

vie à étendre et à perfectionner les connoissances qui ont rapport à l'agriculture, au commerce, à la marine, aux arts mécaniques. Il fit un grand nombre d'observations nouvelles, et plusieurs expériences utiles. Nullement avare de son savoir, il répandit ses instructions dans nos provinces et dans les pays étrangers, et répondit avec la plus grande exactitude à tous ceux qui eurent recours à ses lumières. Sa modestie égaloit son savoir. Dans le temps qu'il étoit inspecteur de la marine, un jeune officier cherchant peut-être à l'embarrasser, lui fit un jour une question. La réponse du philosophe fut dans cette circonstance, comme dans bien d'autres : *Je n'en sais rien.* — *A quoi sert-il donc d'être de l'Académie*, lui dit le jeune homme? Un moment après, interrogé lui-même, il se perdit dans des réponses vagues, qui déceloient son ignorance. *Monsieur*, lui dit alors *Duhamel*, *vous voyez à quoi il sert d'être de l'Académie ; c'est à ne parler que de ce qu'on sait.* Il avoit donné un mémoire pour augmenter la sureté du port de Toulon. Le département de la marine trouva son projet ridicule. Quelque temps après, le ministre l'ayant consulté sur un mémoire important venu de Toulon, il reconnut son mémoire qu'on s'étoit approprié. Ses ouvrages sont : I. *Traité de la fabrique des Manœuvres pour les Vaisseaux*, ou *l'Art de la Corderie perfectionné*, in-4.° II. *Elémens d'Architecture Navale*, ou *Traité pratique de la construction des Vaisseaux*, 1758, in-4.° III. *Moyens de conserver la santé aux équipages des Vaisseaux* ; avec la *Manière de purifier l'air des salles des Hôpitaux*, in-12, 1759. IV. *Traité général des Pêches maritimes, des Rivières et des Etangs*, grand in-folio, partagé en plusieurs sections, avec un grand nombre de figures. V. *Elémens d'Agriculture*, 2 vol. in-12, plusieurs fois réimprimés. VI. *Traité de la culture des Terres*, suivant les principes de M. *Tull*, 6 vol. in-12. VII. *Traité des Arbres et Arbustes qui se cultivent en France en pleine terre*, 2 vol. in-4°, 1755. VIII. *La Physique des Arbres*, 2 volumes in-4°, 1758. L'auteur traite, dans cet excellent ouvrage, de l'anatomie des plantes, de l'économie végétale, et de divers objets qui ont rapport à la Botanique. IX. *Des semis et plantations des Arbres*, 1760, in-4.° Il y expose une méthode pour multiplier et élever les arbres, pour les planter en massifs et en avenues ; pour former les forêts et les bois, les entretenir, et rétablir ceux qui sont dégradés. X. *De l'exploitation des Bois*, ou Moyen de tirer un parti avantageux des taillis, demi-futaies et haute-futaies, et d'en faire une juste estimation, avec la description des arts qui se pratiquent dans les forêts, 1764, 2 vol. in-4°, figures. XI. *Du Transport, de la conservation et de la force des Bois*, in-4.° On trouve dans ce livre les moyens d'attendrir les bois, de leur donner diverses courbures, sur-tout pour la construction des vaisseaux, et de former des pièces d'assemblage, pour suppléer au défaut des pièces simples. XII. *Traité complet des Arbres à fruit*, deux vol. grand in-4°, orné de près de deux cents planches en taille-douce, dessinées et gravées, d'après nature, par les meilleurs artistes. XIII. *Traité de la con-*

servation des Grains, et en particulier du Froment, 1 vol. in-12, avec un Supplément publié aussi in-12. XIV. *Traité de la Garance et de sa culture*, in-12. XV. *Histoire d'un Insecte qui dévore les grains de l'Angoumois*, avec les moyens que l'on peut employer pour le détruire; in-12, figures. On a encore de cet infatigable académicien, les arts de l'*Epinglier*, par *Réaumur*, avec des additions, 1761, in-4°; du *Cirier*, du *Cartier*, 1763, de la *Forge des Enclumes*, avec l'*Art d'adoucir le Fer fondu*, de *Réaumur*, 1763, in-folio; de *raffiner le Sucre*, 1764, in-folio; de la *Draperie*, 1764, in-folio; de *friser et raffiner les Étoffes de Laine*, 1765, in-folio; du *Couvreur*, 1765; de *faire des Tapis*, façon de Turquie, 1765, in-folio; de la *Forge des Ancres*; du *Serrurier*, 1767. L'*Art du Potier de terre*; *Fabrique de l'Amidon*; l'*Art du Savonnier*; l'*Art de faire des Pipes à fumer*; de *faire de la Colle forte*; du *Charbonnier*, ou *Manière de faire le Charbon de bois*, 1766, in-folio, etc. etc. dans la Description des arts, donnée par l'académie des sciences. Ces différens ouvrages sont écrits avec clarté, avec méthode, sans déclamation et sans lieux communs étrangers à son sujet. Mais on desireroit qu'il eût un peu plus resserré son style. L'auteur mourut doyen de l'académie des sciences le 23 août 1782, dans sa quatre-vingt-deuxième annee, justement regretté.

DUHAN, (Laurent) professeur de philosophie au collége *Duplessis* à Paris, est mort chanoine de Verdun en 1730. On lui doit un livre sur l'art d'argumenter, intitulé: *Philosophus in utramque partem*, in-12.

DUILLIUS ou DUELLIUS, (*Caïus*) surnommé *Népos*, consul Romain, fut le premier de tous les capitaines de la république, qui remporta une victoire navale sur les Carthaginois, et leur prit 58 vaisseaux. *Duillius* après cette victoire, fit lever le siége de Ségeste, et prit d'assaut la ville de Macella dans la Calabre. Le sénat le récompensa de ses succès, en lui accordant l'honneur du premier triomphe naval, l'an 260 avant J. C.; et la permission particulière d'avoir une musique et des flambeaux, aux dépens du public, à l'heure de son souper. *C'étoit par ces légères récompenses*, dit un historien, *que les Romains payoient la véritable gloire. La fausse*, ajoute-t-il, *se vend plus chèrement aujourd'hui.* On frappa des médailles en mémoire de l'expédition de *Duillius*, et l'on érigea une colonne rostrale, qui subsiste encore aujourd'hui. Celle-ci fut frappée de la foudre vers l'époque de la seconde guerre Punique; elle fut retrouvée et relevée en 1565; l'inscription du piédestal est très-mutilée, mais *Ciaconius* et *Juste-Lipse* ont cherché à en remplir les lacunes. Dans sa vieillesse quelqu'un lui reprocha la puanteur de son haleine. *Duillius*, de retour dans sa maison, se plaignit à sa femme de ce qu'elle ne l'avoit jamais averti de ce défaut: *Je l'aurois fait*, lui dit-elle, *si je n'eusse cru que tous les hommes avoient l'haleine puante.* *Plutarque* rapporte la même chose de la femme d'*Hiéron* roi de Sicile.

DUISBOURG, ou DUSBURG, (Pierre de) natif de Duisbourg, dans le duché de Clèves, publia en latin, dans le 16e siècle, une

Chronique de Prusse, depuis l'an 1226 jusqu'en 1325. *Harcknochius*, savant Allemand, publia cette Chronique à Francfort, in-4°, avec la continuation d'un anonyme jusqu'en 1426, et dix-neuf *Dissertations*, où l'on trouve beaucoup d'érudition. Quoiqu'elles jettent un grand jour sur l'histoire de Prusse, on doit regarder cet écrivain comme un auteur laborieux, qui a compilé des faits, et dont l'ouvrage est plutôt un amas de morceaux historiques, qu'une histoire même.

I. DUJARDIN, (Carle) peintre Hollandois, né vers 1640, à Amsterdam, mort à Venise en 1674, à 34 ans, excelloit dans les Bambochades. Il fut élève de *Berghem* : on reconnoît dans ses tableaux la touche spirituelle, l'harmonie et le ton de couleur de son maître. Ses *Marchés*, ses *Scènes* de charlatans, de voleurs, ses *Paysages*, sont animés et peints d'une manière ingénieuse et vraie. Il y a encore de lui une petite *Œuvre* d'environ cinquante estampes, qu'il a gravées à l'eau forte, avec autant de légèreté que d'esprit. Ses productions sont aussi recherchées que difficiles à acquérir.

II. DUJARDIN, (N.) né à Neuilly-Saint-Front dans le Soissonnois en 1738, mort le 5 février 1773, a donné le premier volume de l'*Histoire de la Chirurgie*, publiée en 1774, in-4.° M. *Périlhe* l'a continuée.

DULARD, (Paul-Alexandre) secrétaire de l'académie de Marseille sa patrie, succéda à *La Visclède* dans cette place ; mais il n'en jouit pas long-temps, étant mort le 7 décembre 1760, à 64 ans. C'étoit un homme sérieux et froid, qui ne connoissoit point les graces qui donnent du brillant dans la société ; mais il avoit les qualités qui concilient l'estime et l'amitié. Nous avons de lui : I. Un poëme des *Grandeurs de Dieu dans les merveilles de la Nature*, in-12, plusieurs fois réimprimé. « Ce n'est, dit l'abbé *de la Porte*, que le *Spectacle de la Nature*, mis en vers par le poëte *Ronsard*. Il manque d'imagination, de vivacité et de chaleur, quoiqu'il ait été enfanté sous le soleil de Provence. C'est de la glace faite au feu. Il y a pourtant quelques détails bien rendus et même quelques beaux vers, et les notes sont instructives. » II. *Œuvres diverses*, 1758, 2 vol. in-12. On y trouve, comme dans l'ouvrage précédent, quelques tirades heureuses ; mais on y cherche en vain ce beau génie qui fait les poëtes.

DULAU, (Jean-Marie) naquit au château de la Côte près de Périgueux, en 1738, devint agent général du Clergé de France en 1770, et y fut l'ame des délibérations. Nommé archevêque d'Arles en 1775, il fut appelé aux États-Généraux de 1789. Sa timidité naturelle l'empêcha de se faire entendre à la tribune ; mais il publia successivement divers Opuscules, et entr'autres une *Adresse* au roi sur le décret du 26 mai 1792, qui condamnoit à la déportation les prêtres non assermentés. C'est un modèle de force et de sensibilité. Quelques jours après, ce prélat fut arrêté, traduit dans la prison des Carmes ; et lorsque les assassins du deux Septembre vinrent y chercher des victimes, il s'offrit le premier, et périt sous leurs

coups sans proférer une seule plainte.

DULAURENT, (N.) né en Artois, embrassa l'état monastique, apostasia ensuite, et se retira en Hollande où il vécut du produit de ses ouvrages licencieux. Il avoit des connoissances et de l'imagination, un style rapide; et il eût été à desirer qu'il eût fait un meilleur usage de ses talens. Ses deux poëmes du *Manche à balai* et de la *Chandelle d'Arras*, offrent plus de dissolution que de goût. *L'Arétin moderne*, en 2 vol. in-12; *Imirce* ou *la Fille de la Nature*, en 2 vol. in-12, n'ont point eu autant de succès que son *Compère Matthieu*, en 3 volumes. Sous un cadre piquant, l'auteur a répandu les poisons de sa haine sur la religion et les mœurs. D'un autre côté, cet écrit peut être considéré comme la critique la plus vive et la plus gaie des écarts de la philosophie moderne. *Dulaurent* est mort dans ces derniers temps.

DULCIN, *ou* DOUCIN, né à Novarre en Lombardie, adopta les opinions de *Segarel*, et après la mort de son maître, fut chef des Apostoliques.—*Voy.* SEGAREL.

DULIN, (Pierre) peintre, né à Paris vers l'an 1670 ou 1671, fut élevé à Rome, et peignit divers tableaux pour différentes églises de Paris. Il est principalement connu par ceux du *Sacre de Louis XV*, qui ont été gravés en un vol. in-folio.

DULLAART, (Jean) poëte Hollandois, a composé dans la langue de son pays des Comédies et des Tragédies qui ont eu de la réputation. Il est mort vers la fin du 17e siècle.

DULLAERT, (Jean) né à Gand, devint professeur de philosophie à Paris, et y mourut en 1512. Il a publié 3 volumes in-folio de *Questions* sur les livres de la physique d'*Aristote* et les Œuvres de *Porphyre*.

DULLART, (Herman) peintre et poëte, né à Rotterdam en 1636, montra de bonne heure beaucoup de vivacité et de jugement. Comme il étoit d'une complexion très-délicate, ses parens lui laissèrent le choix de l'objet principal de son application; il choisit la peinture. Il fut envoyé à Amsterdam, sous le fameux *Rembrant*, dont il imita si bien la manière, que l'on prit, dit-on, plusieurs fois les ouvrages du disciple pour ceux du maître. La foiblesse de sa santé ne lui permit pas de suivre son ardeur pour le travail, et l'on n'a de lui que peu de pièces. Il avoit joint, dès la première jeunesse, à l'étude de la peinture, celle des langues et des sciences; et il se délassoit par les exercices de la musique et de la poésie. Il avoit une belle voix, et faisoit assez bien les vers. On le sollicita, en 1672, d'entrer dans la magistrature à Rotterdam; mais il ne crut pas se devoir prêter aux instances de ses amis. Il mourut en 1684, à 48 ans.

DULUC, *Voyez* II. LUC.

DUMARSAIS, *Voyez* MARSAIS.

I. DUMAS, (LOUIS) fils naturel de *Jean-Louis de Montcalm*, seigneur de Candiac, et d'une veuve de condition de Rouergue, naquit à Nîmes en 1676. La jurisprudence l'occupa d'abord; mais les mathématiques, la philosophie et les langues, le

possédèrent ensuite tout entier. Le Père *Malebranche* le connut et l'estima. Quoique d'un abord très-froid et d'un caractère tranquille, il avoit une imagination vive et féconde. Son esprit étoit inventif et très-méthodique. C'est à son génie qu'on est redevable du *Bureau Typographique* qu'il inventa, et dont on se sert avec succès dans la capitale et dans plusieurs provinces. Cette méthode est d'autant plus ingénieuse, qu'elle réduit en récréation l'art épineux de lire et d'écrire, et les premiers élémens de toutes les langues. Après avoir conçu l'idée de cette invention, il en fit les premiers essais sur le jeune *de Candiac*, prodige d'esprit dans l'âge le plus tendre. Son élève se fit admirer à Paris et dans les principales villes du royaume, où *Dumas* l'accompagna toujours. La mort le lui ayant enlevé en 1726, avant qu'il eût atteint sa septième année, il pensa en perdre la tête. Une maladie dangereuse fut la suite de ses chagrins; et il seroit mort sans secours, si *Boindin*, qui, malgré son athéisme, avoit quelques vertus sociales, ne l'avoit tiré de son galetas pour le faire traiter chez lui. *Dumas* se retira ensuite chez Mad. *de Vaujour*, à deux lieues de Paris, et y mourut en 1744, âgé de 68 ans. C'étoit un vrai philosophe, et pour l'esprit et pour le caractère. Nous avons de lui: I. *L'art de transposer toutes sortes de Musiques, sans être obligé de connoître ni le temps ni le mode*; traité curieux, mais qui n'est d'aucun usage, publié à Paris, in-4°, 1711. II. Un vol. in-4°, imprimé aussi à Paris en 1733, sous le titre de *Bibliothèque des Enfans*, en quatre parties, où il met dans un jour lumineux le système et l'économie de son Bureau Typographique. Cette invention eut, comme toutes les choses nouvelles, des approbateurs et des contradicteurs; mais l'auteur la défendit avec beaucoup de succès dans les journaux et dans quelques brochures particulières. Ce recueil est devenu rare. Le Bureau Typographique a été perfectionné par M. *Reybert*, citoyen d'Avignon, qui l'a enrichi d'un grand nombre de cartes renfermant des instructions utiles et agréables sur la *Géographie*, *l'Histoire*, *la Fable*, etc. etc. III. *Mémoires de l'Écosse sous le règne de* MARIE (Stuart), écrits par *Crawfurt*, traduits de l'anglois. Cette version manuscrite se trouvoit dans la nombreuse bibliothèque du feu marquis *d'Aubais*, avec qui notre grammairien philosophe avoit eu d'étroites liaisons.

II. DUMAS, (Hilaire) docteur de la maison et société de Sorbonne, s'est fait connoître par une *Histoire des cinq propositions de Jansénius*, Trevoux 1702, en 3 vol. in-12, assez bien écrite. On l'attribua au Père *le Tellier*; mais ce Jésuite n'écrivoit pas avec autant de modération. On a encore de l'abbé *Dumas* une *Traduction de l'Imitation de J. C.*, et d'autres écrits, moins connus que son Histoire.

DUMAY, *Voyez* MAY.

DUMBAR, (Gérard) mort le 6 avril 1744 à Deventer sa patrie, est auteur d'une *Histoire* de cette ville, en 3 vol. in-8.° Elle est curieuse et savante.

DUMÉE, (Jeanne) Parisienne, fut instruite dès son en-



fance dans les belles-lettres. On la maria fort jeune ; mais à peine avoit-elle atteint l'âge de 17 ans, que son mari fut tué en Allemagne à la tête d'une compagnie qu'il commandoit. Elle profita de la liberté du veuvage, non pour s'abandonner à l'amour, comme tant d'autres femmes, mais pour se livrer avec plus d'ardeur à l'étude. Elle s'appliqua à l'astronomie, et donna en 1680 un volume in-4°, à Paris, sous ce titre : *Entretiens de* COPERNIC *touchant la mobilité de la terre, par* Mlle Jeanne Dumée, *de Paris.* Elle explique avec netteté les trois mouvemens qu'on donne à la terre ; et les raisons qui établissent ou qui combattent le système de *Copernic*, y sont exposées avec impartialité.

DUMÉES, (Antoine-François-Joseph) lieutenant-bailli d'Avesnes, où il mourut en 1765, étoit né à Esclaibes en Hainaut en 1722. Il a donné la *Jurisprudence* de cette province, 1750, in-4°, et les *Annales Belgiques*, 1761, in-12.

DUMESNIL, (N. Gaudin) ancien professeur de rhétorique en l'université de Paris, a publié, à l'imitation de l'abbé *Girard*, des *Synonymes latins*, où l'on trouve souvent la finesse et la précision de son modèle. Il est mort à Valognes, à 82 ans, le 10 floréal an 10.

DUMNORIX, *Voyez* DAMNORIX.

DUMOLARD-BERT, (Charles) né à Paris le 22 juillet 1709, mort le 16 mai 1772, a publié un *Voyage d'Italie*, en 3 vol. in-8.° Il étoit membre des académies d'Angers et de Berlin.

I. DUMONT, *Voy.* XIV. ROBERT.

II. DUMONT, (Henri) maître de musique de la chapelle du roi, touchoit supérieurement de l'orgue. Il étoit né dans le diocèse de Liége en 1610 ; et il mourut à Paris, abbé de Silly, en 1684, à 74 ans. L'abbé *Dumont* est le premier musicien François, qui ait employé dans ses ouvrages la basse continue. Il nous reste de lui des *Motets* estimés, et cinq *Grandes Messes* dans un très-beau plain chant, appelées Messes Royales, qu'on chante encore dans les églises de Paris, ainsi que dans plusieurs églises de province.

III. DUMONT, (Jean) baron de Carlscroon, historiographe de l'empereur *Charles VI*, réfugié en Hollande après avoir servi sans beaucoup de fruit en France, est connu par divers écrits. Les principaux sont : I. Des *Mémoires politiques, pour servir à l'intelligence de la paix de Ryswick* ; a la Haye, 1699, 4 vol. in-12, dont les actes ont aussi 4 vol. in-12, 1705. Cet écrit, instructif et intéressant, contient en abrégé ce qui s'est passé de plus considérable dans les affaires, depuis la paix de Munster, jusqu'à la fin de l'an 1676. II. Des *Voyages en France, en Italie, en Allemagne, à Malte et en Turquie* ; 1699, quatre volumes in-12 : recueil assez curieux, quoique peu exact. III. *Corps universel diplomatique du droit des gens*, comprenant les traités d'alliance, de paix et de commerce, depuis la paix de Munster jusqu'en 1709 ; 8 vol. in-fol. Les quatre premiers parurent en 1726, deux autres en 1728, et les deux derniers en

1731.

1731. Cet ouvrage n'est pas exempt de fautes ; mais il a son utilité. En y ajoutant les Traités faits avant J. C., publiés par *Barbeyrac*, ceux de *Rousset*, de *Saint-Priest*, ceux de *Munster* et d'*Osnabrug*, cela forme une collection de 19 vol. in-fol. IV. *Lettres historiques, depuis janvier* 1652 *jusqu'en* 1710. Une autre main, moins habile que celle de *Dumont*, les a continuées. V. d'autres *Recueils* en assez grand nombre. Cet auteur écrivoit d'une manière languissante et incorrecte ; mais on trouve des recherches dans tout ce qu'il nous a laissé. Il mourut vers 1726, dans un âge avancé.

IV. DUMONT, (François) sculpteur Parisien, orna quelques églises de la capitale de ses statues, et fut tué à Lille par la chûte d'un échafaud posé pour placer son beau mausolée du comte de *Melun* : ce fut en 1726. Cet excellent artiste n'avoit que 38 ans. Il ne faut pas le confondre avec le suivant.

V. DUMONT, (N.) peintre du roi, surnommé *le Romain*, est mort à Paris en 1781, dans un âge très-avancé. Il avoit acquis de la réputation, et il fut recteur de l'académie de peinture où il avoit été reçu dès 1728. Pour se former dans son art, il avoit entrepris le voyage d'Italie à pied et sans argent. Son pinceau étoit énergique et tranchant dans le coloris. Il se plaisoit à des tours de force, et à présenter des parties en raccourci, ce qui est rarement agréable et heureux. Son caractère avoit contracté un peu de la dureté de son pinceau. Il eut des vertus, mais de l'aspérité dans les manières ; ce qui lui faisoit fuir la société. L'un de ses meilleurs tableaux fut fait pour les Chartreux de Paris.

VI. DUMONT, (George-Marie Butel) né à Paris le 28 octobre 1725, et mort vers l'an 1788, fut d'abord nommé secrétaire de la commission de l'Acadie, puis secrétaire d'ambassade à Pétersbourg. Il a publié divers ouvrages qui réunissent à la profondeur le mérite de l'utilité publique. I. *Traité* sur le commerce, traduit de l'anglois de *Josias Child*, 1754, in-12. II. *Histoire* du commerce des colonies Angloises, 1755, in-12. III. *Etat* présent du commerce d'Angleterre, 1755, 2 vol. in-12. IV. *Conduite* des François par rapport à la nouvelle Écosse, 1755, in-12. V. Les *Ruines* de *Pœstum*, traduites de l'anglois, 1769, in-fol. VI. *Théorie* du luxe, 1771, 2 vol. in-8.° L'auteur entreprend d'établir dans cet ouvrage que le luxe est un ressort politique, utile aux états. VII. *Traité* de la circulation et du crédit, 1771, in-8.° VIII. *Essai* sur les causes principales qui ont contribué à détruire les deux premières races des rois de France, 1776, in-8.° Cet écrit obtint le prix de l'académie des inscriptions et belles-lettres. IX. *Recherches* historiques et critiques sur l'administration publique et privée des terres des Romains, 1779.

DUMOURRIER, (Antoine-François Duperrier) né à Paris en 1707, mort en 1767, fut employé avec succès comme commissaire des guerres dans diverses armées, et sur-tout en 1759 dans celle du maréchal *de Broglie*. A 55 ans, au milieu des douleurs

de la pierre, il eut le courage de composer le poëme de *Richardet*, imitation libre de celui de *Fortiguerra*, sous le même titre, 2 vol. in-8.° *Dumourrier* a réduit à douze chants, les trente dont l'original est composé. Il s'est assujetti à rendre les octaves de ce poëme, par des stances françoises, également de huit vers, dans l'essai qu'il donna, en 1765, des six premiers chants. Cependant sa traduction est libre et aisée, et ses vers sont assez agréables. Outre ce poëme, on doit à cet auteur des traductions de comédies Italiennes, Espagnoles et Angloises, des poésies fugitives, une tragédie de *Démétrius*, et un opéra de *Griselidis*.

DUNAAN, Juif de nation, roi des Homérites, peuple de l'Arabie heureuse, vivoit au commencement du sixième siècle. On dit, qu'ayant été vaincu dans une grande bataille, il déchargea sa colère sur les Chrétiens qui habitoient dans ses terres. Il y avoit une ville nommée Nagran, qui en étoit remplie; il y mit le siége, et y exerça des cruautés incroyables contre les fidelles qui ne voulurent pas renier J. C. Le martyre d'Aretas, et celui d'un enfant de cinq ans, sont des plus remarquables pour la barbarie: le *Martyrologe Romain* en fait mention le 24 octobre. *Elesbaan*, roi d'Éthiopie, à la prière du patriarche d'Alexandrie, vint venger les Chrétiens, et fit mourir le *Néron* Juif, après avoir défait ses troupes.

I. DUNCAN, (Martin) né à Kampen en 1505, curé en Hollande, se fit une grande réputation par son zèle contre les Protestans, dont il ramena un grand nombre dans le sein de l'église. Il mourut à Amersfort l'an 1590, à 85 ans. Il a laissé des *Traités* de *l'Eglise*, du *Sacrifice de la Messe*, du *Culte des Images*, etc. etc. Tous ses ouvrages sont en latin, et prouvent le zèle dont l'auteur étoit animé pour la religion catholique.

II. DUNCAN, (Marc) gentilhomme Ecossois, s'établit à Saumur en Anjou, où il fut professeur de philosophie, et principal du collége des Calvinistes. Il exerçoit en même temps la médecine, et avec tant de réputation, que *Jacques I*, roi d'Angleterre, voulut l'attirer auprès de lui; mais *Duncan*, marié à Saumur, sacrifia sa fortune à son amour pour sa femme. Il mourut dans cette ville en 1640. On a de lui quelques ouvrages de philosophie, et un *Livre contre la possession des Religieuses Ursulines de Loudun*. Cet écrit fit tant de bruit, que *Laubardemont*, commissaire pour l'examen de la possession démoniaque de ces filles, lui en auroit fait une grande affaire, sans le crédit de la maréchale *de Brezé*, dont il étoit médecin. — *Voyez* CERISANTES.

III. DUNCAN, (Daniel) autre médecin de la même famille que le précédent, membre de la faculté de médecine de Montpellier, se retira en 1690 à Genève. Il en fut chassé par l'envie des médecins de cette ville. Il passa à Berne, ensuite à la Haye, et enfin à Londres, où il mourut en 1735, à 86 ans. On a de lui: I *Explication nouvelle et méthodique des fonctions animales*. II. *Chimie naturelle*, qu'il traduisit en latin, et qu'il

augmenta considérablement sous ce titre : *Chimiæ naturalis specimen*. III. *Avis salutaire contre l'abus des choses chaudes, et particulièrement du Café, du Chocolat et du Thé ;* Rotterdam 1685, in-8° : ouvrage traduit en anglois, et rare, dans lequel on trouve d'excellens conseils avec une théorie assez mauvaise. Tous ces écrits sont estimés par les maîtres de l'art.

DUNGAL, écrivain du IXe siècle, étoit vraisemblablement Hibernois. Il vint en France, et l'on croit qu'il fut moine de Saint-Denis, ou du moins fort attaché à cette abbaye. *Charlemagne* le consulta, en 811, sur les deux éclipses de soleil qu'on disoit être arrivées l'année précédente. *Dungal* répondit à ce prince, dans une *Lettre* assez longue, qui se trouve dans le tom. X in-4°, du *Spicilége* de Dom *Luc d'Achéri*. On a aussi imprimé, dans la Bibliothèque des Pères, un *Traité de* Dungal *pour la défense du Culte des Images*, imprimé séparément, 1608, in-8.°

DUNI, (Gilles-Romuald) célèbre musicien, pensionnaire de la comédie Italienne de Paris, naquit à Matera près d'Otrante, le 9 février 1709, et mourut le 11 juin 1775. Après avoir exercé son talent à Rome, à Naples et à Venise, il vint à Paris, où il mit en musique divers opéra comiques, tels que *le Peintre amoureux*, où l'on distingue une scène charmante ; *Nina et Lindord*, *l'Isle des Foux*, où le morceau de l'avare passe pour le chef-d'œuvre de l'auteur ; *Mazet*, *la Fée Urgelle*, *les Moissonneurs*, *les Sabots*, etc. etc., et divers autres où l'on trouve une foule d'airs agréables et faciles. On ne peut oublier que *Duni* fut le premier qui nous fit connoître le charme de la mélodie Italienne, et s'efforça d'en substituer le goût aux cadences uniformes, aux longues roulades, et aux éclats de voix de notre ancienne musique.

DUNOD DE CHARNAGE, (François-Ignace) professeur en droit à Besançon, sa patrie, mort dans cette ville le 20 mars 1751, y jouit d'une estime générale par ses lumières et sa probité. On a de lui : I. *Histoire des Séquanois*, ou *Mémoire du Comté de Bourgogne ;* 1735, 1737, 1740, 3 vol. in-4.° II. *Histoire de l'église, ville et diocèse de Besançon*, 1750, 2 vol. in-4.° III. *Traité des prescriptions*, 1730, in-4.° IV. *De la main-morte, et des retraits*, 1733, in-4.° Il justifie par d'assez mauvaises raisons l'usage des seigneurs qui ont le droit de main-morte sur leurs vassaux. — Son fils *Joseph* DUNOD, avocat à Besançon, mort en 1765, a laissé beaucoup d'*Observations* manuscrites sur les ouvrages de son père. — *Pierre* DUNOD, savant Jésuite, de la même famille, donna en 1697 un livre curieux, intitulé : *La découverte de la ville d'*Antre *en Franche-Comté*, avec des *Questions sur l'histoire de cette province*.

DUNOIS, (Jean d'ORLÉANS, comte de) et de Longueville, fils naturel de *Louis* duc *d'Orléans*, assassiné par le duc de Bourgogne, naquit le 23 novembre 1407. *Voyez* VALENTINE. Le jeune héros commença sa carrière par la défaite de *Warwick* et de *Suffolk*, qu'il poursuivit jusqu'à Paris. Orléans ayant été assiégé

par les Anglois, il défendit courageusement cette ville, et donna le temps à *Jeanne d'Arc* de lui apporter du secours. La levée du siége fut suivie d'un grand nombre d'autres succès. Le comte de *Dunois* eut presque tout l'honneur d'avoir chassé les ennemis de la Normandie et de la Guienne. Il leur donna le coup mortel à Castillon, en 1451, après avoir pris sur eux Blaie, Fronsac, Bordeaux, Baïonne. *Charles VII* dut son trône à son épée. Ce monarque ne fut pas ingrat à l'égard de *Dunois* : il lui donna le titre de *Restaurateur de la Patrie*, lui fit présent du comté de Longueville, et l'honora de la charge de grand-chambellan de France. *Louis XI* ne l'estima pas moins. Le comte de *Dunois* entra, sous le règne de ce prince, dans la ligue du *Bien public*, et en fut l'ame par sa conduite et son expérience. Ce héros mourut, le 24 novembre 1468, à 61 ans, regardé comme un second *Du Guesclin*, et redouté des ennemis de l'état, autant que respecté des bons citoyens, par sa bravoure accompagnée de prudence, par sa grandeur d'ame, sa bienfaisance, et par toutes les vertus qui font le grand homme. Sa mère étoit *Marie d'Enghien*, femme d'*Aubert le Flamèné*, dont l'un des ancêtres avoit été Maréchal de France sous *Philippe-le-Bel*.

DUNOYER, *Voyez* NOYER.

DUNS, (Jean) dit SCOT, parce qu'il étoit natif de Donston en Écosse, entra dans l'ordre de Saint-François. Il s'y distingua par sa subtilité à expliquer les plus grandes difficultés de la théologie et de la philosophie de son temps. C'est ce qui lui mérita le nom de *Docteur subtil*, quoique quelques-uns pensent qu'on le lui donna, pour avoir défendu avec force l'opinion de l'immaculée Conception de la Ste. Vierge. *Jean Scot*, après avoir étudié et enseigné la théologie à Oxford, vint en donner des leçons à Paris. Il se piqua de soutenir des sentimens opposés à ceux de *St. Thomas*. C'est ce qui produisit, dans l'école, les deux sectes des *Thomistes* et des *Scotistes* : *Duns*, qui étoit à la tête de ceux-ci, soutint leur parti, par un merveilleux talent pour les chicanes scolastiques. Il mourut à Cologne où il étoit allé, le 8 novembre 1308, âgé d'environ 30, 33 ou 35 ans, regardé comme un grand homme, par tous ceux qui tenoient pour l'universel *à parte rei* ; et comme un homme opiniâtre et d'un caractère épineux, par ceux qui tenoient pour l'universel *à parte mentis*. C'étoit le sentiment d'*Ockam*, disciple de *Scot*, et son rival dans ces sottises célèbres. Le théologien Écossois, qui avoit une admirable facilité à pointiller sur tout, n'en avoit pas moins à barbouiller du papier. Ses *Ouvrages*, de l'édition de Lyon, 1639, renferment douze grands volumes in-folio. On y trouve la *Vie* de l'auteur, écrite par *Vading*, et les témoignages des auteurs qui ont parlé de ce prétendu grand homme. Plusieurs écrivains ont regardé *Jean Duns* comme l'auteur de l'opinion *de la Conception immaculée de la Ste. Vierge*, qui a fait depuis tant de progrès. Elle semble néanmoins avoir été proposée dès le milieu du XIIe siècle. La *Lettre de St. Bernard* au cha-

pitre de Lyon, peut en être une preuve. Il est vrai que *Scot* soutint ce sentiment avec plus d'éclat; mais il ne le donne point comme un dogme certain.

DUNSTAN, (Saint) né en 924, sous le règne d'*Aldestan*, roi d'Angleterre, dont il étoit parent, parut d'abord à la cour. Les courtisans l'ayant desservi auprès du prince, il se bâtit une cellule, et se consola, avec le Créateur, des perfidies des créatures. Le démon troubla son repos. Un jour qu'il le tentoit plus violemment qu'à l'ordinaire, il lui saisit le nez avec des pincettes brûlantes, à ce que disent les Légendaires; et l'esprit malin fut forcé de disparoître. *Edmond*, successeur d'*Aldestan*, tira le saint homme de sa retraite, et se servit utilement de ses conseils pour gouverner son royaume. *Dunstan* avoit rassemblé, depuis quelque temps, un grand nombre de moines dans un monastère qu'il avoit fait bâtir à Glaston. Les vertus et les lumières qui y brillèrent sous ce saint abbé, firent de cette maison le séminaire des abbés et des évêques. Les sujets qui en sortirent, contribuèrent beaucoup, par leur piété et leur doctrine, au rétablissement de la religion en Angleterre. *Dunstan* recueillit le fruit de ses travaux. Il fut fait évêque de Worcester, ensuite archevêque de Cantorbery, reçut le *Pallium* du pape, et fut légat du saint siége dans toute l'Angleterre. *Edwy* étant monté sur le trône, et scandalisant ses sujets par ses déréglemens, *Dunstan* lui parla plusieurs fois avec la liberté d'un homme apostolique. Il poussa un jour la fermeté jusqu'à entrer dans une chambre, où le roi s'étoit enfermé avec une de ses concubines, et le tira, par force, d'entre ses bras. Le roi, excité par cette malheureuse, envoya en exil le saint archevêque, qui passa en Flandre. Cet exil ne fut pas de longue durée, et il mourut dans son archevêché en 988. Il fut le restaurateur des lettres en Angleterre, ainsi que de la vie monastique. Il reste de lui quelques *Ecrits*. On place sa fête le 19 mai; ce fut apparemment le jour de sa mort.

DUPARC. *Voyez* II. SAUVAGE.

DUPARC, (Lenoir) né à Pont-Audemer en 1702, entra dans la société des Jésuites, et professa avec succès la Rhétorique au collége de *Louis-le-Grand* à Paris. On lui doit plusieurs Ouvrages utiles; des *Réflexions* sur le *Dictionnaire des trois siècles*; des *Plaidoyers* à l'usage des Elèves qui suivent les cours d'eloquence, des poëmes latins, et l'édition des *Œuvres Spirituelles* du *P. Judes*, 1781, 2 vol. in-12.

DUPATY, (N**) d'abord avocat général au parlement de Bordeaux, ensuite président à mortier au même parlement, né à la Rochelle, mort à Paris en 1788, dans un âge peu avancé, étoit un magistrat intègre, éclairé et éloquent. Il se fit beaucoup d'honneur par son courage dans la révolution de la magistrature en 1771. Il s'en fit davantage en arrachant au supplice trois malheureux de Chaumont, condannés à la roue. Le Mémoire qu'il publia pour les défendre, est plein de force et de sensibilité. Ses *Réflexions historiques sur les loix criminelles*, méritent

le même éloge, et ont servi à faire améliorer le code criminel en France. Le président *Dupaty* s'occupa long-temps de la réforme de ce code, et il montra, dans les obstacles qu'il éprouva pour détruire d'anciens préjugés, autant de lumières que de zèle. On a de lui, comme littérateur, des *Discours Académiques* et des *lettres sur l'Italie*, 2 volumes in-8°, 1788. On en a fait plusieurs autres éditions en divers formats. L'auteur avoit voyagé en homme sensible aux chefs-d'œuvres des Arts et aux beautés de la nature. Son livre, souvent animé par le sentiment et l'enthousiasme, est quelquefois défiguré par des recherches d'esprit, et des tournures, dont la plupart sont originales et quelques-unes touchent de trop près à l'affectation. Le président *Dupaty* avoit trop cherché à imiter *Diderot* et *Thomas*, qui lui ont fourni plusieurs de leurs phrases. Ses ennemis ont répandu que *Voltaire*, consulté sur ses talens comme Magistrat, avoit répondu: *C'est un bon Littérateur;* et quand on voulut le faire expliquer sur ses dispositions pour les lettres et les arts, il dit : *C'est un bon Magistrat.* Un de ses fils suit avec distinction la carrière littéraire et dramatique.

DUPERRAY, (Michel) avocat au parlement de Paris en 1661, bâtonnier de son corps en 1715, mourut à Paris doyen des avocats, en 1730, âgé d'environ 90 ans. Il étoit fort versé dans la jurisprudence civile et canonique. Ses ouvrages sont remplis de recherches ; mais ils manquent de méthode, de style, et renferment plus de doutes que de décisions. Les principaux sont : I. *Traité historique et chronologique des Dixmes*, réduit et augmenté par M. *Brunet*, avocat, en 2 vol. in-12. II. *Notes et Observations sur l'Édit de* 1695, concernant la juridiction ecclésiastique, 1723, 2 vol. in-12 : c'est le meilleur ouvrage de l'auteur mais ils est devenu inutile, ainsi que la plupart de ceux qui sont sortis de sa plume. III. *Traité sur le partage des fruits des Bénéfices*, in-12. IV. *Traité des Dispenses de Mariage*, in-12. V. *Traité des moyens canoniques pour acquérir et conserver les Bénéfices*, 4 volumes in-12. VI. *Traité de l'état et de la capacité des Ecclésiastiques pour les Ordres et les Bénéfices*, 2 vol. in-12. VII. *Observations sur le Concordat*, in-12, etc.

DUPERRIER, *Voyez* II. PERRIER.

DUPERRON, *Voy.* PERRON, n.os I *et* II.... *et* HAYER.

DUPHOT, (N.) Général de la République Françoise, né à Lyon, servit avec distinction dans l'armée d'Italie, et fut chargé d'organiser en 1796 celle de la République Cisalpine. Etant venu à Rome à la fin de 1797, il y fut assassiné dans un attroupement populaire que les troupes du Pape parurent favoriser, ou que du moins elles ne cherchèrent pas à dissiper. Après cet événement, l'Ambassadeur de France se retira à Florence; et, pour le venger, la France s'empara des états de l'Eglise.

DUPIN, *Voy.* TOUR-DUPIN.

I. DUPIN, (Jean) moine de Cîteaux, dans l'abbaye de Notre-Dame-du-Vaucelles, près Cambray ; mort en 1372,

âgé d'environ 70 ans, est auteur du *Camp vertueux*, in-4°, en vers françois, imprimé en lettres gothiques, et écrit d'un style semblable.

II. DUPIN, (Louis-Ellies) né à Paris le 17 juin 1657, d'une famille ancienne originaire de Normandie, fut élevé avec soin par son père. Il fit paroître, dès son enfance, beaucoup d'inclination pour les belles-lettres et pour les sciences. Après avoir fait son cours d'humanités et de philosophie au collége d'Harcourt, il embrassa l'état ecclésiastique, et reçut le bonnet de docteur de Sorbonne en 1684. Il avoit déjà préparé des matériaux pour sa *Bibliothèque universelle des Auteurs Ecclésiastiques*, dont le premier volume parut in-8°, en 1686. Les huit premiers siècles étoient achevés, lorsque la liberté avec laquelle il portoit son jugement sur le style, la doctrine et les autres qualités des écrivains ecclésiastiques, déplut à *Bossuet*, qui en porta ses plaintes à *Harlay*, archevêque de Paris. Ce prélat obligea *Dupin* à donner une rétractation d'un assez grand nombre de propositions, dont quelques-unes étoient susceptibles d'un sens favorable. L'auteur, en se soumettant à tout ce qu'on voulut, espéroit que son ouvrage ne seroit pas supprimé. Il le fut cependant le 16 avril 1693; mais on lui accorda la liberté de le continuer, en changeant seulement le titre. Cet ouvrage immense, capable d'occuper lui seul la vie de plusieurs hommes, ne l'empêcha point de donner au public plusieurs autres écrits sur des matières importantes. L'activité de son génie suffisoit à tout. Il étoit commissaire dans la plupart des affaires de la faculté; il étoit obligé de remplir sa chaire de philosophie au collége royal; il travailla pendant plusieurs années au *Journal des Savans*; il étoit le conseil de plusieurs écrivains, fournissant des mémoires aux uns, donnant des avis aux autres. Malgré cette multiplicité d'occupations, il trouvoit encore le moyen de se délasser, une partie de la journée, avec ses amis. Né avec un caractère facile et sociable, il ne se refusoit à personne. La douceur de sa vie fut troublée par l'affaire du cas de conscience; il fut l'un des docteurs qui signèrent ce cas. Cette décision lui fit perdre sa chaire et le séjour de la capitale. Exilé à Châtellerault en 1703, il obtint son rappel en se rétractant; mais il ne put jamais obtenir sa place de professeur royal. *Clément XI* remercia *Louis XIV* de ce châtiment; et dans le bref qu'il adressa à ce monarque, il appela ce docteur *un homme d'une très-mauvaise doctrine, et coupable de plusieurs excès envers le Siége Apostolique*. — *Dupin* ne fut pas plus heureux sous la régence. Il étoit dans une étroite liaison avec l'archevêque de Cantorbery, et même dans une relation continuelle. On soupçonna du mystère dans ce commerce; et, le 10 février 1719, on fit enlever tous ses papiers. « Je me trouvai au Palais-Royal au moment qu'on les y apporta, dit *Lafiteau*, évêque de Sisteron, de qui nous empruntons ces anecdotes, il y étoit dit que les principes de notre Foi peuvent s'accorder avec les principes de la religion Anglicane. On y avançoit que, sans altérer l'intégrité des dogmes,

on peut abolir la confession auriculaire, et ne plus parler de la Transsubstantiation dans le sacrement de l'Eucharistie, anéantir les vœux de religion, retrancher le jeûne et l'abstinence du carême; se passer du pape, et permettre le mariage des prêtres. » Les ennemis de *Dupin* prétendent que sa conduite étoit conforme à sa doctrine; qu'il étoit marié, et que sa veuve se présenta pour recueillir sa succession. Si ce célèbre docteur étoit tel qu'ils nous le représentent, le pape auroit eu quelque raison de lui donner les qualifications dont il le charge; mais rien n'est plus faux que tous ces bruits scandaleux. Le projet de réunion de l'église Anglicane avec l'église Romaine, n'étoit point un mystère: c'étoit plutôt le fruit de l'esprit conciliant de *Dupin*, qu'une suite de son penchant pour l'erreur. Le cardinal *de Noailles*, et le procureur-général du parlement de Paris, *Joly de Fleury*, l'avoient approuvé. Nous savons de très-bonne part, et par des personnes qui avoient lu les projets de *Dupin*, avec des yeux moins fascinés que ceux de l'évêque de Sisteron, qu'il n'y avoit rien dans son écrit qui dût paroître suspect à un théologien judicieux et modéré. Ce fut par les mêmes vues de paix que, pendant le séjour du czar *Pierre* à Paris, il fut consulté sur quelques projets de réunion, qui malheureusement n'ont point eu d'effet. Enfin, quelque jugement qu'on porte de sa façon de penser et de sa conduite, on ne peut lui refuser un esprit net, précis, méthodique, une lecture immense, une mémoire heureuse, un style, à la vérité, peu correct, mais facile et assez noble, et un caractère moins ardent que celui qu'on attribue d'ordinaire aux écrivains du parti avec lequel il étoit lié. Cet homme célèbre mourut à Paris le 6 juin 1719, à 62 ans, regretté de ses amis et du public. *Vincent*, son libraire, honora son tombeau d'une pierre de marbre, avec une épitaphe de la composition du célèbre *Rollin*. Les principaux ouvrages de ce laborieux écrivain sont: I. *Bibliothèque des Auteurs Ecclésiastiques*, contenant *l'Histoire de leur vie, le Catalogue, la Critique, la Chronologie de leurs ouvrages, tant de ceux que nous avons, que de ceux qui se sont perdus; le sommaire de ce qu'ils contiennent; un jugement sur leur style, leur doctrine, et le dénombrement des différentes éditions de leurs ouvrages*, en 58 volumes in-8°; réimprimée en Hollande en 19 volumes in-4.° Dom *Cellier* a donné dans le même genre un ouvrage qui est plus exact, mais qui se fait lire avec moins de plaisir. L'abbé *Dupin* juge presque toujours sans partialité et sans prévention, et sa critique est ordinairement dégagée des préjugés du vulgaire: mais la vîtesse avec laquelle il travailloit, lui a fait commettre un grand nombre de fautes. Les derniers volumes ne sont pas faits avec le même soin que les premiers. Les Vies qu'il donne sont trop abrégées; les faits ne sont ni assez développés, ni assez bien discutés. Les tables chronologiques sont souvent en contradiction avec l'ouvrage même. Les catalogues des livres ne sont guère plus exacts. Les principales erreurs qu'on lui reprocha, en flétrissant son ouvrage, étoient: 1. D'affoiblir le culte d'hyper-

dulie que l'église rend à la mère de Dieu. 2. De favoriser le Nestorianisme. 3. D'affoiblir les preuves de la primauté du Saint-Siége. 4. D'attribuer aux saints Pères des erreurs sur l'immortalité de l'ame, et sur l'éternité des peines de l'enfer. 5. De parler d'eux avec trop peu de respect, etc. etc. etc. II. Une *Edition de Gerson*, en 5 volumes in-folio. III. *Traité de la Puissance Ecclésiastique et Temporelle*, 1707, in-8.° L'auteur n'y a pas mis son nom. C'est un commentaire étendu des quatre propositions de la déclaration du Clergé en 1682. IV. *Histoire de l'Eglise en abrégé*, en 4 volumes in-12. V. *Histoire Profane*, 6 volumes in-12. Cet ouvrage et le précédent, faits à la hâte, manquent d'exactitude. Dans l'abrégé de l'histoire de l'Eglise, il ne donne rien ni à la prévention, ni à la passion. Il raconte, et rién de plus. On sent bien pour qui est son cœur; mais au moins son cœur n'égare pas sa plume. C'est le jugement que portèrent de cet ouvrage les Journalistes de Trévoux, qui d'ailleurs n'étoient pas favorables à *Dupin*. VI. *Bibliothèque universelle des Historiens*, en 2 vol. in-8°, suivant le plan de sa Bibliothèque Ecclésiastique, mais qui n'a pas été achevée. VII. *Histoire des Juifs depuis J. C. jusqu'à présent*, 1710, en 7 vol. in-12. C'est l'ouvrage du ministre *Basnage*, que *Dupin* s'appropria, en y faisant quelques changemens. *Voy.* V. BASNAGE. VIII. *De antiquâ Ecclesiæ disciplinâ*, 1686, in-4.° Cet écrit fut censuré par le cardinal *de Noailles*, archevèque de Paris. IX. *Liber Psalmorum cum notis*, in-8.° X. *Traité de la Doctrine chrétienne et orthodoxe*, 1 vol. in-8°, qui étoit le commencement d'une théologie françoise qui n'a pas eu de suite. XI. *Traité historique des Excommunications*, in-12. XII. *Méthode pour étudier la Théologie*, in-12 : bon ouvrage, réimprimé en 1769, avec des augmentations et des corrections, par M. l'abbé *Dinouart*. XIII. Une *Edition d'Optat* de Milève, Paris, 1700, in-folio, estimée. XIV. On lui attribue encore l'écrit intitulé : *Défense de la monarchie de Sicile contre les entreprises de la cour de Rome*, 1716. Il fut composé par ordre de la cour de Turin, et imprimé à Amsterdam, sans nom d'auteur ni d'imprimeur. Cest une réfutation d'un ouvrage de *Baronius*. Le continuateur de *Ladvocat* veut qu'on arrange ainsi la Bibliothèque de *Dupin* : Les trois premiers siècles, 1698, 2 volumes. — Quatrième siècle, 1702, 3 volumes. — Cinquième siècle, 1690, 2 vol.; et la seconde partie du cinquième siècle, 1702, 2 vol. — Sixième siècle, 1 vol. — Septième et huitième siècles, 1 vol. — Supplément des quatrième et huitième siècles, 1 vol. — Neuvième, dixième et onzième siècles, chacun un vol. — Douzième siècle, 2 vol. — Treizieme et quatorzième siècles, chacun un volume. — Quinzième siècle, 2 vol. — Seizième siècle, 5 vol. — Dix-septième siècle, 7 vol. — *Histoire Ecclésiastique* du dix-huitième siècle, 4 volumes — Et la *Bibliothèque* du même siècle, 2 vol. — *Discours préliminaire sur la Bible*, 3 volumes. — *Table*, 5 vol. On y ajoute : — La *Doctrine Chrétienne*, in-8.° — La *Puissance Temporelle*, in-8.° — La *Bibliothèque des Auteurs séparés de la Communion Ro-*

maine, 4 vol. — *Dissertations sur la Bible*, in-8.° — *L'Amour de Dieu*, in-8.° — *Liber Psalmorum*, in-8.° — Le *Supplément de l'abbé Goujet*, 3 vol. — Les *Remarques sur la Bibliothèque* de *Dupin*, Paris, 1691, 5 volum. in-8.° La *Critique* de *Dupin*, par *Simon*, 1730, 4 vol. in-8° : alors, il y a 62 volumes. Mais cet entassement de livres disparates est plus d'un libraire qui veut vendre des ouvrages qui l'embarrassent, à la faveur de ceux qui ont eu du succès, que d'un bibliographe homme de goût. *Voyez* le second vol. des *Mémoires* du P. *Niceron*, qui ne donne que 47 volumes à la *Bibliothèque de Dupin*.

III. DUPIN, (Pierre) avocat au parlement de Bordeaux, mourut dans cette ville, le 22 novembre 1745, à 64 ans. Il étoit né, en 1681, d'un notaire de Tartas, dans les Landes, et il avoit exercé pendant quelque temps l'office de procureur. On a de lui : I. *Traités des Peines des secondes Noces*, Paris, 1743, in-4° : livre curieux et savant. II. *Conférences* de toutes les questions traitées par M. *le Ferron*, avec le Commentaire de *Bernard Automne*, Bordeaux, 1746, in-4.° III. Une *Edition* de ce *Commentaire*. *Voy*. AUTOMNE. *Dupin* étoit souvent consulté par les magistrats et les avocats.

DUPLANIL, (J. D.) médecin de Paris, mort en 1802, a traduit de l'anglois divers ouvrages relatifs à son art, et entre autres, une *Méthode* de guérir les Maladies vénériennes par *Clare*, 1785, in-8°, et la *Médecine Domestique* de *Buchan*, dont la cinquième édition imprimée sur la dixième de Londres, a paru en 5 vol. in-8.° On doit encore à *Duplanil* la *Médecine du Voyageur*, 1800, 3 vol. in-8.°

I. DUPLEIX, (Scipion) naquit à Condom, en 1566, d'une famille noble originaire du Languedoc. Son père avoit servi avec distinction sous le maréchal de *Montluc*. *Scipion*, s'étant fait connoître à la cour de la reine *Marguerite*, alors à Nérac, vint à Paris, en 1605, avec cette princesse, qui le fit depuis maître des requêtes de son hôtel. Il devint ensuite historiographe de France, et travailla long-temps sur l'histoire de ce royaume. Il s'occupa dans sa vieillesse, d'une compilation sur les libertés de l'église Gallicane ; mais le chancelier *Seguier*, ayant fait brûler en sa présence le manuscrit pour lequel il demandoit un privilége, il en mourut de chagrin peu de temps après à Condom, en 1661, à 92 ans. *Dupleix* étoit parvenu jusqu'à l'âge de 80 ans, sans avoir ni foiblesses, ni infirmités. « Je n'ai jamais eu, disoit-il alors, les puissances de l'ame plus entières, ni les fonctions des organes plus libres. Ma vue, qui devroit être usée par de continuelles lectures et par de longs écrits, est de tous mes sens le moins altéré, et n'a besoin d'aucun secours artificiel. J'en pourrois dire autant de l'ouïe et des autres organes. » On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont : I. *Les Mémoires des Gaules*, 1650, in-fol., qui forment la première partie de son Histoire de France. Ils sont plus estimés que tout le reste : on voit que l'auteur avoit été aux sources. Cependant, ce livre étant mal écrit, est peu connu, et en-

core moins lu. II. *Histoire de France*, en 5, et puis en 6 vol. in-fol. La narration de *Dupleix*, quoique assez nette, est peu agréable, non-seulement par le langage qui a vieilli, mais encore par les platitudes empoulées dont il l'a semée. Le cardinal *de Richelieu* y fut fort flatté, parce qu'il vivoit lorsque l'historien écrivit; et la reine *Marguerite*, quoique sa bienfaitrice, y est peinte comme une *Messaline*, parce qu'elle étoit morte. et que l'auteur n'avoit plus rien à en attendre. Il sacrifioit très-souvent la vérité à de mauvaises antithèses et à des pointes grossières. La vile adulation, qui perce dans tous les endroits où il parle du cardinal *de Richelieu*, déplut beaucoup à *Matthieu de Morgues*, et au maréchal *de Bassompierre*. Ils le convainquirent l'un et l'autre d'ignorance et de mauvaise foi. *Dupleix* leur répondit le moins mal qu'il put. Après la mort du cardinal, il voulut refondre une partie de son Histoire; mais sa vieillesse ne lui permit pas d'exécuter ce projet. III. *Histoire Romaine*, en 3 vol. in-folio, masse énorme, sans esprit et sans vie. IV. Un *Cours de Philosophie*, en françois, 3 vol. in-12. V. La *Curiosité naturelle rédigée en questions;* Lyon, 1620, in-8.° Ce livre, plein de questions obscènes, et tiré en partie des problêmes d'*Aristote*, d'*Alexandre d'Aphrodisée*, et des plus célèbres médecins et naturalistes, renferme des choses curieuses et quelques-unes de dangereuses. VI. La *Liberté de la langue Françoise*, contre *Vaugelas :* c'est *Pradon* qui veut donner des avis à *Racine !* Si quelqu'un, dit *Sorel*, a reproché à *Vaugelas* qu'étant Savoyard, il ne pouvoit nous enseigner les graces de la langue Françoise, que ne devroit-on pas dire à *Dupleix*, qui étoit Gascon? D'ailleurs, *Vaugelas* parloit fort nettement dans la conversation, au lieu que *Dupleix* avoit les termes et l'accent de son pays. Au reste, *Dupleix* a presque toujours tort dans ses remarques; mais il a quelque raison de se plaindre qu'on avoit aboli une foule de termes énergiques, sans leur en substituer d'équivalens, et que, sous prétexte de polir la langue, on l'avoit quelquefois appauvrie. — *Voyez*, sur cet Historien, la *Bibliothèque das Historiens de France*, par le Père *le Long*, de la dernière édition.

II. DUPLEIX, (Joseph) célèbre négociant François, rival de *la Bourdonnaye* dans l'Inde, aussi actif que lui et plus méditatif, fut envoyé dans ces contrées lointaines en 1730, pour y diriger la colonie de Chander-Nagor qui dépérissoit faute de fonds. *Dupleix* lui redonna la vie. Il étendit le commerce de cette colonie dans toutes les provinces du Mogol, et jusqu'au Tibet. Il expédia des vaisseaux pour la Mer-Rouge, pour le golfe Persique, pour Goa, pour les Maldives et pour Manille. Il fit bâtir une ville et forma un vaste établissement. Son zèle et son intelligence furent récompensés, en 1742, par le gouvernement de Pondichery. En 1746, *la Bourdonnaye* s'empara de Madrass; la place capitula. *Dupleix* secrètement jaloux du vainqueur de Madrass, cassa la capitulation, s'empara de ses vaisseaux, voulut même le faire arrêter, et ses délations à la cour de France furent cause, qu'en

arrivant à Paris, il fut enfermé à la Bastille. *Voyez* BOURDONNAYE. *Dupleix* répara cette faute honteuse, en défendant en 1748 Pondichery pendant quarante-deux jours de tranchée ouverte contre deux amiraux Anglois, soutenus de deux Nadabs du pays. Il servit de général, d'ingénieur, d'artilleur, de munitionnaire. Le cordon-rouge et le titre de marquis furent le prix de cette belle défense, qui rendit le nom François respectable dans l'Inde. Il reçut deux ans après du grand-Mogol une patente de Nadab, après avoir mis en possession du Décan *Salabetzingue*. Ainsi un simple négociant devint, pour ainsi dire souverain, et les Indiens le traitèrent souvent en Roi et sa femme en Reine. Cette prospérité ne fut pas de longue durée. Il s'éleva en 1751 deux prétendans à la Nadabie d'Arcate. Les Anglois favorisèrent le rival du Nadab soutenu par les François. Les deux compagnies Angloise et Françoise se firent une véritable guerre, dont le succès ne fut pas pour celle-ci. Pondichery resta dans la disette, dans l'abattement et dans la crainte. On envoya des mémoires contre *Dupleix*, comme il en avoit envoyé contre *la Bourdonnaye* : tant la providence tient la balance égale entre les hommes ! *Dupleix* fut rappelé en 1753 ; il partit en 1754, et vint à Paris désespéré. Il intenta un procès contre sa compagnie, à laquelle il demandoit des millions qu'elle lui contestoit, et qu'elle n'auroit pu payer, si elle en avoit été débitrice. Il donna un long Mémoire, qui fut lu dans le temps avec empressement, et dont on ne se souvient presque plus aujourd'hui. Enfin, il mourut peu de temps après, du chagrin que lui causèrent sa chûte après tant de grandeur, et sur-tout la nécessité douloureuse de solliciter des juges après avoir régné. Ceux qui étoient, par leurs lumières, en droit de décider du mérite de *la Bourdonnaye* et de *Dupleix*, disoient que l'un avoit les qualités d'un marin et d'un guerrier, et l'autre celles d'un prince entreprenant et politique. C'est ainsi qu'en parle un auteur Anglois, qui a écrit les *Guerres* des compagnies Angloise et Françoise ; et c'est le jugement qu'a adopté l'auteur du *Siècle de Louis XV*. Ajoutons que ces deux rivaux de gloire et de fortune, périrent l'un et l'autre par une mort triste et prématurée, sans que leur exemple puisse corriger les ambitieux.

DUPLESSIS, *Voy.* PLESSIS.

DUPONT, *Voyez* BASSAN *et* PONTANUS.

DUPORT, *Voy.* II. TERTRE.

DUPORT, (François-Mathurin) conseiller au parlement de Paris, et député aux états de 1789, s'y montra l'ennemi de la cour, et l'un des chefs du parti révolutionnaire. Il y proposa la formation d'un comité de quatre personnes, pour prendre connoissance des accusations de haute trahison ; ce qui produisit le comité des recherches. Il y fit décreter la suppression de la gabelle, l'admission des hommes de tous les cultes aux droits de citoyen, l'établissement des jurés, et le code pénal. Ses relations intimes avec le duc d'*Orléans* entraînèrent sa perte ; le tribunal révolutionnaire le condamna à mort et le fit exécuter le 20 avril 1794, à l'âge de 46 ans.

I. DUPRAT, (Antoine) d'une famille noble d'Issoire en Auvergne, parut d'abord au barreau de Paris. Il fut fait ensuite lieutenant général au bailliage de Montferrant, puis avocat-général au parlement de Toulouse. Élevé de charge en charge, il devint premier président du parlement de Paris en 1507, et chancelier de France en 1515. Il avoit commencé, dit-on, par être solliciteur de procès à Cognac, pour la comtesse d'Angoulême, mère de *François I*. Cette princesse lui confia l'éducation de son fils, dont il gagna la confiance. Quelques historiens prétendent que *Duprat* dut sa fortune et son crédit à un trait hardi et singulier. Il s'apperçut que le comte d'Angoulême, son élève, étoit amoureux de *Marie*, sœur de *Henri VIII*, roi d'Angleterre, épouse jeune et belle de *Louis XII*, mari infirme qui étoit sans enfans. La reine avoit accordé un rendez-vous au jeune prince, qui se glissa, pendant la nuit, par un escalier dérobé. Il étoit prêt d'entrer dans l'appartement de *Marie*, lorsqu'un homme robuste l'enlève tout-à-coup et l'emporte interdit et furieux. Cet homme ne tarda pas à se faire connoître: c'étoit *Duprat.... Quoi!* dit-il au comte avec vivacité, *vous vouliez vous donner vous-même un maître; et vous alliez sacrifier un trône à un instant de plaisir!* Le comte d'Angoulême, loin de lui savoir mauvais gré de cette leçon, lui en marqua sa reconnoissance dès qu'il fut roi. Pour s'affermir dans les bonnes graces de ce prince, qui cherchoit sans cesse de l'argent, et qui n'en trouvoit pas toujours, il lui persuada de vendre les charges de judicature. Ainsi, l'art si noble de juger les hommes, fut mis en vente comme une métairie. Ce fut encore lui qui lui suggéra de créer une nouvelle chambre au parlement de Paris, qui n'en avoit déjà peut-être que trop. Cette chambre, composée de vingt conseillers, forma ce qu'on appelle *la Tournelle*. Les tailles furent augmentées, et de nouveaux impôts établis, sans attendre l'octroi des États, contre l'ordre ancien du royaume. *Duprat*, fort du crédit de *Louise de Savoie*, mère du roi, se permit tout, sans rien craindre. Ayant suivi en Italie *François I*, il persuada à ce prince d'abolir la *Pragmatique-Sanction*, et de faire le *Concordat*, par lequel le Pape remit au roi le droit de nommer aux bénéfices de France, et le roi accorda au Pape les annates des grands bénéfices sur le pied du revenu courant. *Voyez* FRANÇOIS I, *et* LÉON X. Ce Concordat, signé le 19 décembre 1515, le rendit d'autant plus odieux aux magistrats et aux ecclésiastiques, qu'on l'accusa de s'être vendu au pape. Il recueillit bientôt les fruits de son dévouement à la cour de Rome. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut élevé successivement aux évêchés de Meaux, d'Albi, de Valence, de Die, de Gap, à l'archevêché de Sens, enfin à la pourpre en 1527. Nommé légat *à latere* en France, il couronna la reine *Eléonore d'Autriche*. Un auteur Italien prétend qu'il voulut se faire pape en 1534, après la mort de *Clément VII*. Cet auteur ajoute qu'il le proposa au roi, auquel il promit de contribuer pour sa nomination jusqu'à quatre cent mille écus; mais ce monarque se moqua de son ambition, et retint son argent qu'il

se fit apporter. Ce fait paroît pourtant peu vraisemblable : car outre que *Paul III* obtint la tiare vingt jours après la mort de *Clément VII*, il n'y a pas apparence que *Duprat*, qui étoit âgé et incommodé, songeât à quitter la tranquillité de sa maison pour les agitations de la cour pontificale. D'ailleurs, il s'étoit fait tant d'ennemis, qu'il ne faut pas adopter tout ce qu'on a dit et écrit contre lui. Un des reproches qu'on lui a faits, c'est son défaut de science. *Sadolet* loue cependant la doctrine de ce cardinal ; et les efforts que *Duprat* fit pour attacher l'évêque de Carpentras au service du roi, marquent qu'il se connoissoit en mérite littéraire. *Duprat* devint si gros sur la fin de ses jours, qu'on fut obligé d'échancrer sa table pour placer son ventre. La chair d'ânon étoit pour lui un mets exquis, et tous ses courtisans et ses parasites la trouvoient par conséquent excellente. *Mécène* avoit le même goût. *Duprat* se retira sur la fin de ses jours, au château de Nantouillet, où il mourut le 9 juillet 1535, à 72 consumé par les remords et par les maladies. Ses intérêts furent presque toujours sa seule loi. Il leur sacrifia tout ; il sépara l'intérêt du roi, du bien public ; il mit la discorde entre le conseil et le parlement ; il établit cette maxime si fausse, et si contraire à la liberté naturelle, qu'*il n'est point de Terre sans Seigneur*. Né avec un cœur bas et une ame avide, il employa les moyens les plus illégitimes pour s'enrichir. Le roi, las de ses demandes continuelles, lui répondit par ce demi-vers de *Virgile : SAT PRATA BIBERE* ; allusion ingénieuse à son nom. On dit que *François I*, voulant avoir une partie de l'argent qu'il avoit amassé, fit répandre le bruit que le pape étoit mort ; que *Duprat*, dans l'espérance d'obtenir la tiare par sa protection, lui donna deux tonnes d'or ; qu'il apprit bientôt après que le pontife se portoit bien, et que lorsqu'il redemanda son argent, le roi lui répondit : *si le pape n'est pas mort, il est sûr qu'il mourra.* On a aussi prétendu, peut-être sans fondement, que *Duprat* irrita *Louise* de *Savoie* contre le connétable de *Bourbon*, se flattant de profiter de sa dépouille. Ce prélat ne fit rien pour les diocèses confiés à ses soins. Il fut long-temps archevêque de Sens, dit le Père *Bertier*, et il ne s'y montra pas une seule fois. Aussi sa mort n'inspira aucun regret, pas même à ses courtisans. Il fit cependant bâtir, à l'Hôtel-Dieu de Paris, la salle qu'on nomme aujourd'hui la salle du légat. *Elle sera bien grande*, dit le roi, *si elle peut contenir tous les pauvres qu'il a faits.* Les grands événemens arrivés pendant son ministère dans l'État et dans la Religion, la prise de *François I*, le sac de Rome, la détention du pape *Clément VIII*, les nouveautés introduites dans la Religion par *Luther*, le schisme d'Angleterre, ont donné lieu au proverbe ; *Il a autant d'affaires que le Légat.*

II. DUPRAT, (Guillaume) fils naturel du précédent, évêque de Clermont, assista au concile de Trente, sous le pape *Paul III* ; fonda le *Collége de Clermont*, à Paris, pour les Jésuites, et mourut en 1560, à 53 ans, avec la réputation d'un prélat zélé et éclairé. Il avoit une barbe des plus touffues. M. *de la Place*

prétend que s'étant présenté dans sa cathédrale pour faire l'office, le *Doyen* du chapitre voulut la lui couper, parce que les statuts de ce corps portoient que, pour entrer au chœur, il falloit avoir le menton tondu. Le prélat s'agita en défendant sa barbe, et finit par prendre la fuite vers son château de Beauregard, où la fièvre le prit, et l'emporta quelques jours après.

I. DUPRÉ DE GRUYER, (Jean) est le nom d'un hermite architecte, à qui l'on a attribué un talent qui tient du merveilleux. Il bâtit, dit-on, aidé par son seul valet, dans le roc, l'*Hermitage* de Fribourg en Suisse. Le clocher et la cheminée de la cuisine, sont ce qui excite le plus l'admiration des voyageurs : le canal de cette cheminée a quatre-vingt-dix pieds de haut. Est-il croyable que deux hommes seuls aient pu faire, même en vingt ans, un si étonnant ouvrage ? Au reste, ce maçon anachorète avoit peut-être le don des miracles, comme celui qui bâtit le pont d'Avignon.

II. DUPRÉ, (Claude) sieur *de Vau-Plaisan*, naquit à Lyon vers l'an 1543. Ses ancêtres y avoient été distingués dans la robe et dans la littérature; un autre *Claude* DUPRÉ, mort en 1550, et enterré aux Jacobins de cette ville, a composé un *Traité des connoissances générales du Droit.* Celui-ci fit ces études dans sa patrie, et prit des grades dans l'université de Toulouse, en 1565, après avoir soutenu, avec succès, ses Thèses publiques. Quatre ans après, il fut pourvu d'une charge de conseiller, en la sénéchaussé et siége présidial de Lyon, qu'il exerça avec beaucoup d'honneur. C'est en considération de ses services, que *Marie de Médicis* lui fit accorder, par le roi son fils, des Lettres-patentes, qui lui permettoient de résigner son office, en conservant le titre, et les honneurs et la préséance. Ces Lettres sont du 26 mai 1611 : il avoue avoir été redevable de cette grace aux soins du chancelier *de Silleri*, qui le protégeoit, et qui le présenta à la reine. Il a fait, en latin, *Compendium veræ Originis et Genealogiæ Franco-Gallorum;* et un recueil intitulé : *Pratum Claudii Prati*, Parisiis, 1614, in-8.° C'est dans ce dernier ouvrage, divisé en quatre livres, qu'il établit la nécessité d'écrire sur les sciences et la philosophie en françois, et l'utilité de la philosophie pour étudier la jurisprudence. Il étoit neveu d'*Antoine de Sève*, avocat au parlement de Paris, dont la famille est connue à Lyon; et frère de *Nicolas* DUPRÉ, homme de lettres, mort l'an 1571, et enterré à Saint-Maurice en Roannois, où se voit son Épitaphe.

III. DUPRÉ, (Marie) fille d'une sœur de *des-Marêts* de *Saint-Sorlin*, de l'académie Françoise, naquit à Paris, et fut élevée par son oncle. Elle avoit un génie facile et beaucoup de mémoire. Après avoir lu une partie des bons livres écrits en notre langue, elle apprit le latin, et lut *Cicéron*, *Ovide*, *Quinte-Curce*, *Justin*. Ces auteurs lui étoient devenus familiers. Son oncle lui enseigna ensuite la langue grecque, la rhétorique, la poétique et la philosophie; non cette philosophie de l'école, hérissée de chicanes et de mauvaises subtilités; mais une philosophie plus pure, plus solide. Elle étudia

avec tant d'application celle de *Descartes*, qu'on la surnommoit la *Cartésienne*. Elle faisoit aussi des vers François très-agréables, et possédoit assez bien la langue italienne. Elle étoit en commerce d'amitié et de littérature, avec plusieurs hommes savans de son temps, de même qu'avec Mlles *de Scudéri* et *de la Vigne*. Les *Réponses d'Iris à Climène*, c'est-à-dire, à Mlle *de la Vigne*, qui se trouvent dans le Recueil des *Vers choisis*, publié par le Père *Bouhours*, sont de cette fille ingénieuse et savante.

IV. DUPRÉ-D'AUNAY, (Louis) Parisien, de plusieurs académies, commissaire des guerres, directeur général des vivres, et chevalier de l'ordre de Christ, mourut en 1758. Nous avons de lui : I. *Lettres sur la génération des Animaux*. II. *Traité des subsistances militaires*, 1744, 2 vol. in-4.°. III. *Réception* du docteur *Hecquet* aux Enfers, 1748, in-12. IV. *Réflexions sur la Transfusion du Sang*, 1749, in-12. V. *Aventures* du faux chevalier *de Warwick*, 1750, 2 vol.

V. DUPRÉ DE ST.-MAUR, (Nicolas-François) maître des comptes à Paris sa patrie, mort dans cette ville, le 1 décembre 1774, à 80 ans, jouit d'une grande considération par la manière dont il remplit sa place, par l'usage qu'il faisoit de sa fortune, par les lumières de son esprit et les agrémens de son commerce. L'académie Françoise le mit au nombre de ses membres en 1733. Il fut un des premiers qui nous ait fait connoître le mérite de la littérature Angloise. Nous avons de sa plume : I. La Traduction du *Paradis perdu* de *Milton*, en 4 vol. petit in-12, qui comprennent *le Paradis reconquis*, traduit par un Jésuite, et les remarques d'*Addisson* sur le *Paradis perdu*. Cette version, d'où l'on a fait disparoître les principaux défauts de l'original, en y faisant des changemens et des retranchemens, est écrite d'un style vif, énergique et brillant. Mais elle est plus élégante que fidelle. L'abbé de *Saint-Léger* dit, que *Dupré* ne savoit pas l'anglois, et qu'il avoit acheté cette traduction. II. *Essai sur les monnoies de France*, 1746, in-4°; ouvrage plein de recherches curieuses, et justement estimé. III. *Recherches sur la valeur des Monnoies* et le prix des *Grains*, 1761, in-12; estimables et utiles, IV. *Table de la durée de la Vie des Hommes*, dans *l'Histoire naturelle* de M. *de Buffon*. L'auteur qui avoit cultivé dans sa jeunesse les fleurs de l'imagination, consacra sa vieillesse à des études relatives à l'économie, à l'agriculture et aux autres sciences qui intéressent l'humamité.

VI. DUPRÉ, (Guillaume) sculpteur habile. La statue de *Henri IV* sur le Pont-neuf à Paris, étoit de cet artiste. Ce pont commencé en 1614, ne fut achevé qu'en 1635.

DUPREAU, *Voyez* PRATEOLUS.

DUPUGET, (Edme-Jean-Antoine) né à Joinville en 1743, mort à Paris en l'an 9, entra dans le service de l'artillerie, et fut envoyé par le gouvernement dans les colonies des Antilles en qualité d'inspecteur général. Il y passa plusieurs années, en étudia la minéralogie, la situation, le sol, les productions, et en rapporta divers manuscrits qui ne sont point encore publiés. Il a

observé

observé un grand nombre d'indices de minéraux précieux, dans la partie de Saint-Domingue qui nous a été cédée par les Espagnols. Le Muséum national lui doit beaucoup de plantes rares, et sur-tout celle du *Baobab* qui s'étoit perdue, et qui est maintenant très-multipliée. On a de lui un petit nombre de mémoires insérés dans le *Journal des mines*. *Dupuget* étoit doux et bienfaisant, mais peu communicatif. On dit qu'il n'avoit jamais fait une seule réprimande à ses domestiques.

I. DUPUIS, (Claude) célèbre graveur, né à Paris en 1685, mort dans cette ville en 1742, fut élève de *Gaspar Duchange* et membre de l'Académie. Il a gravé pour le cabinet de *Crozat* la galerie du Palais-royal et celle de Versailles.

II. DUPUIS, (Gabriel-Nicolas) frère du précédent, graveur comme lui, né à Paris en 1698, mort en 1771, épousa la fille de *Duchange*, son maître. La précision, la légèreté et la douceur de son burin se font remarquer dans tous ses ouvrages, et en particulier dans le portrait de M. de *Tournehem*, modèle en ce genre.

I. DUPUY, (Raimond) DE PODIO, 2e grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, succéda, en 1120, à *Gérard*, instituteur de cet ordre. Il étoit du Dauphiné, ou peut-être du Languedoc. Beaucoup de gentilshommes capables de manier les armes, s'étant rangés sous sa bannière, il établit une milice pour défendre la religion contre ses ennemis. Il rassembla le premier chapitre général, et y fit de nouvelles constitutions confirmées, en 1123, par le pape *Calixte II*, et, en 1130, par *Innocent II*. Ayant rassemblé des troupes, il offrit ses services à *Baudouin* roi de Jérusalem, qu'il accompagna au siége d'Ascalon, où il signala son courage. La ville se rendit en peu de jours. *Anastase IV* ayant appris cette conquête, accorda, l'an 1154, de grands priviléges à son ordre. C'est depuis cette époque, quoi qu'en dise l'abbé *de Vertot*, que l'ordre fut partagé en trois classes, de chevaliers, de sergens d'armes, et de chapelains. Auparavant, il n'y avoit que deux classes de frères, celle des clercs et celle des laïcs. *Raimond* mourut, en 1160, à 80 ans, et il est révéré comme un Bienheureux. Quoique nous ayons dit qu'il étoit le second grand-maître de l'ordre, il est certain qu'il fut le premier qui prit ce titre; *Gérard* n'ayant que celui de recteur de l'Hôpital de Saint-Jean de Jérusalem. Le brave *Montbrun* étoit de la même famille. *Voyez* son article.

II. DUPUY, (Henri) *Ericius* PUTEANUS, dont le nom vulgaire étoit *Vandeputte*, né à Venloo dans la Gueldre en 1574, fut disciple de *Juste-Lipse*. Il voyagea en Italie, et obtint une chaire d'éloquence à Milan. Sa réputation le fit choisir par le roi d'Espagne pour son historiographe. L'archiduc *Albert*, desirant de le posséder dans les Pays-Bas, lui donna la place de professeur qu'avoit *Juste-Lipse*, le gouvernement de la citadelle de Louvain, et une charge de conseiller d'état. Ces récompenses étoient dues au mérite de *Dupuy* et aux qualités de son cœur. Il avoit

autant de modestie que de savoir. Il mourut au château de Louvain le 27 septembre 1646, à 72 ans. On a de lui un grand nombre de Traités d'histoire, de rhétorique, de mathématiques, etc. Les principaux sont : I. *Statera Belli et Pacis*, 1633, in-4°, dans lequel il veut persuader aux Espagnols de faire la paix. On prétend que ses principes pacifiques, et la façon dont il les exposa, faillirent à l'exposer à des affaires fâcheuses. II. *Historia Insubrica*; Lipsiæ, 1676, in-fol. Il reçut en récompense un collier d'or de l'archiduchesse *Isabelle*. III. *Orchestra Burgundica*, in-folio. IV. *Theatrum Historicum Imperatorum*, etc. in-fol. V. *Comus*, seu *De luxu*, traduit en françois par *Nicolas Pelloquin*, sous le titre de *Comus* ou *le Banquet dissolu des Cimmériens*, Paris, 1613, in-12. VI. *Traité* de l'usage d'une bibliothèque, avec le catalogue de *l'Ambroisienne*; Milan, 1606, in-8.° VII. *Auspices* de la bibliothèque publique de Louvain, 1639, in-4.° C'est un autre ouvrage de bibliographie. VIII. Divers autres ouvrages, dont plusieurs ont trouvé place dans les *Antiquités Romaines*. Voy. NICERON, tome XVI. Le style de *Henri Dupuy* n'est pas celui des anciens; il imite *Juste-Lipse* son maître, et il en a quelquefois les défauts. Il forma cependant d'excellens élèves, et leur inspira le goût de la vertu, autant que celui des belles-lettres.

III. DUPUY, (Claude) né à Paris d'un avocat au parlement, apprit les belles-lettres sous *Turnèbe*, et le droit sous *Cujas*. Après avoir fait un voyage en Italie, il fut reçu conseiller au parlement, et fit honneur à cette compagnie par son intégrité et son esprit. Employé dans plusieurs affaires importantes, il y fit briller l'une et l'autre. Il mourut à Paris le 1er décembre 1594, à 49 ans, honoré des regrets de tous les gens de lettres. *Claude Dupuy* joignit à une érudition profonde un discernement juste, qui le faisoit regarder comme un des meilleurs critiques de son siecle. Quoique sa fortune fût médiocre, et sa famille nombreuse, il se signala par des actes de générosité. Il étoit allié du célèbre président *de Thou*; mais ils étoient encore moins unis par le sang, que par la conformité des sentimens et des goûts.

IV. DUPUY, (Christophe) fils aîné du précédent, suivit à Rome le cardinal *de Joyeuse*, en qualité de son protonotaire. Il s'y trouva dans le temps que la congrégation de l'*Index* vouloit mettre au nombre des livres hérétiques, la 1re partie de l'Histoire du président *de Thou*, et il empêcha que cette compagnie ne se déshonorât par cette condamnation. De retour en France, il se fit Chartreux à Bourg-Fontaine. Son mérite l'éleva à la place de procureur général de son ordre à Rome, où il mourut le 28 juin 1554, à 75 ans, prieur de la Chartreuse de cette ville. Pendant qu'il étoit aumônier du roi, et auprès du cardinal *du Perron*, il fit le *Perroniana*, recueil plein de choses hasardées, imprimé in-12, en 1669, par les soins de *Daillé* le fils.

V. DUPUY, (Pierre) frère du précédent, et 3e fils de *Claude Dupuy*, né à Paris en 1582, fut élevé avec un soin extrême par son père. Il perfectionna les talens dont la nature l'avoit doué, par

un voyage en Hollande, dans lequel il accompagna l'ambassadeur de France. A son retour, il travailla avec une ardeur infatigable à la recherche des droits du roi, et à l'inventaire du trésor des Chartres. Tant de pièces rares qui avoient passé sous ses yeux, lui donnèrent une si grande connoissance de toutes les parties de notre histoire, que peu de personnes y ont fait d'aussi heureuses découvertes. Le roi ayant des droits à faire valoir sur des dépendances des évêchés de Metz, Toul et Verdun, que le duc *de Lorraine* avoit usurpés, *Dupuy* fut chargé de cette commission avec *le Bret* et *de l'Orme*. Il en porta lui seul tout le poids, et dressa toutes les pièces nécessaires pour cette grande affaire. Reçu conseiller au parlement et garde de la Bibliothèque du roi, il se signala dans ces deux charges, par son amour pour la patrie et pour les lettres. Il s'intéressoit à tous les savans qui travailloient, et leur communiquoit ce qu'il avoit de plus curieux et de plus rare, dans un vaste recueil de Mémoires qu'il avoit amassés pendant 50 ans. Son caractère obligeant, ses mœurs douces le firent aimer de toutes les personnes de mérite, entre autres du président *de Thou*, qui le regardoit comme un autre lui-même. Cet habile homme mourut à Paris le 14 décembre 1651, à 69 ans. Ses principaux ouvrages sont : I. *Traité touchant les droits du Roi sur plusieurs États et Seigneuries*, 1655, in-folio. Le cardinal *de Richelieu* chargea de cet ouvrage intéressant *Théodore Godefroy*, qui y travailla de concert avec *Dupuy*. Le mérite de cette collection justifia le choix du cardinal. Nul autre ouvrage ne décrit mieux l'origine des souverainetés qui se formèrent du débris des états de *Charlemagne*, et du démembrement des royaumes de Bourgogne et d'Arles. II. *Recherches pour montrer que plusieurs Provinces et Villes du Royaume sont du domaine du Roi* : livre digne du précédent. III. *Preuves des Libertés de l'Eglise Gallicane*, dans le *Traité* sur les Libertés, à Paris, 1731, 4 vol. in-fol. Cet ouvrage déplut à la cour de Rome, et empêcha *Urbain VIII* de faire du bien à *Christophe Dupuy*, frère de l'auteur. IV. *Histoire véritable de la condamnation de l'Ordre des Templiers*, Bruxelles, 1751, in-4°, et 2 vol. in-12 : collection très-curieuse et très-intéressante. Il résulte de ce recueil, qu'il y avoit quelques coupables dans ce corps ; mais falloit-il condamner l'Ordre entier pour les dérèglemens de quelques particuliers ? V. *Histoire générale du Schisme qui a été dans l'Eglise depuis 1378 jusqu'en 1428*, in-4° ; 1654 : ouvrage exact, parce qu'il est fait sur les titres du trésor des chartres du roi. VI. *Mémoire* de la Provision aux Prélatures de l'Eglise. VII. *Différends* entre le Saint-Siége et les Empereurs pour les investitures. VIII. *Histoire du Différend entre le Pape Boniface VIII et le Roi Philippe-le-Bel*, Paris, 1655, in-fol. *Baillet* a depuis publié une autre histoire sur le même sujet, et qui est le complément de celle-ci. IX. *Traité de la Loi Salique*. X. *Histoire des Favoris*, in-4°, et en 3 vol. in-12. XI. *Du Concordat de Bologne*, entre le pape *Léon X* et le roi *François I*. XII. Traité *des Régences et Majorités des Rois de France*, 1655, in-4°, ou 2 vol. in-8.° XIII. Traité *des Contributions que les Ecclésiasti-*

ques doivent au Roi en cas de nécessité. XIV. *Mémoire du Droit d'Aubaine.* XV. *Traité* de l'Interdit Ecclésiastique. XVI. *Mémoire et Instruction pour servir à justifier l'innocence* de Messire *François-Auguste de Thou.* XVII. *Apologie de l'Histoire de M. le Président de Thou*, etc., dans le Recueil des *Pièces Historiques*, Delft, 1717, in-12. Ces différens ouvrages sont absolument nécessaires à quiconque veut écrire notre Histoire. *Dupuy* s'est appliqué, dans presque tous ses écrits, à réprimer l'autorité ecclésiastique; mais il faut avouer aussi que la force de la vérité lui a arraché des témoignages favorables à cette autorité. Tel est celui-ci : « Ce qui regarde la religion et les affaires de l'Église, doit être examiné et décidé par les ecclésiastiques, et non par les séculiers : ce principe est reconnu des deux partis. » Il apporte en preuve le concile de Sardique, les paroles d'*Osius* à *Constance*, (*Voyez* OSIUS de Cordoue.) et les plaintes de *saint Hilaire* au même empereur. Il poursuit : « Comme il y a deux sortes d'états dans le monde; celui des ecclésiastiques ou des prêtres, et celui des séculiers; il y a aussi deux puissances qui ont droit de faire des lois, et de punir ceux qui les violent, l'ecclésiastique et la séculière. » (*Libertés de l'Eglise Gallicane*, tom. 1er, p. 13, et XXIe édit. 1731.) *Nicolas Rigault* son ami, à écrit sa VIE; elle fait honneur à l'un et à l'autre.

VI. DUPUY, (Jacques) frère du précédent, et 5e fils de *Claude Dupuy*, devint prieur de Saint-Sauveur, et garde de la bibliothèque du roi. Il continua de tenir dans cette bibliothèque les savantes Conférences qui avoient procuré tant de gloire à son frère et tant d'avantages aux gens de lettres. Il mourut à Paris le 17 novembre 1656, âgé d'environ 70 ans, avec une grande réputation de savoir et de probité. C'est à lui que le public est redevable de la plus grande partie des Ouvrages de son frère.

VII. DUPUY, (Claude-Thomas) fils d'un négociant de Paris où il étoit né, s'éleva par son mérite. Il fut conseiller du roi, d'état, maître des requêtes honoraire; intendant de la Nouvelle France au Canada, et avocat général au grand-conseil pendant 12 ans. Il s'étoit acquis l'estime des savans par ses talens pour les sciences st les beaux arts, et surtout pour la mécanique. Il est le premier qui ait fait des sphères mobiles suivant le Système de *Copernic*. Les machines hydrauliques de son invention, ont mérité l'attention des savans de Paris, et des étrangers. Il mourut en 1738, à 58 ans.

VIII. DUPUY, (Michel) né à Lyon en 1657, devint vicaire général du diocèse de Grenoble. Il a publié en 1713, quelques *lettres* sur les affaires du temps, et d'autres à une supérieure sur sa conduite à l'égard de ses religieuses.

IX. DUPUY, (Jean Cochon) médecin de la marine à Rochefort, correspondant de l'académie des Sciences, né à Niort en Poitou, l'an 1674, mort en 1757, publia en 1698 une brochure curieuse, intitulée : *Histoire d'une enflure du bas-ventre, très-particulière.* C'étoit un homme fort habile dans sa profession,

qu'il a exercée long-temps avec le plus grand zèle.

X. DUPUY, (Louis) secrétaire de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres, naquit à Clarey en Bugey, le 23 novembre 1709, fit ses études au collége de Lyon, et vint à Paris en 1732, où le savant *Fourmond* l'initia à son savoir dans les langues et dans les mystères de l'érudition. Occupé de la plus grande partie de la rédaction du *Journal des Savans*, il ne cessa pendant 30 ans d'enrichir ce recueil d'une foule de dissertations et d'extraits pleins de recherches, et où une critique judicieuse s'unit à la variété des connoissances. Nommé bibliothécaire du prince de *Soubise*, il rendit le dépôt qui lui étoit confié, l'un des plus riches de la capitale. *Dupuy* savoit le grec et l'hébreu, et assez bien les mathématiques pour se faire un nom par elles, s'il n'eût préféré en obtenir un dans l'histoire et les antiquités. Aussi disoit-on de lui, qu'il étoit une moyenne proportionnelle entre l'académie des Sciences et celle des Inscriptions. Celle-ci le nomma son secrétaire après la mort de *Le Beau* en 1753. Il y prononça l'éloge de douze de ses confrères, et publia les volumes 36, 37, 38, 39, 40 et 41 des *Mémoires* de cette Compagnie. Ses autres écrits sont : I. Des Observations sur les infiniment-petits et les principes métaphysiques de la géométrie. Elles sont insérées dans le Journal des Savans 1759. II. *Une Traduction* de quatre tragédies de *Sophocle*, 1762, 2 vol in-12. Cette traduction est estimée. Le texte grec y est rendu avec fidélité et une sorte d'élégance. *Dupuy* s'est borné à nous faire connoître les pièces du Tragique Grec que *Dacier* et *le P. Brumoy* n'ont pas traduites. Ce sont les *Trachiniennes*, *l'Ajax*, *l'Œdipe à Colonne* et *l'Antigone*. III. *Traduction* d'autres fragmens Grecs d'*Anthemius* sur des paradoxes de mécanique, avec des notes, in-4.° Elle renferme une explication curieuse du miroir d'Archimède et de ses effets. IV. Plusieurs *Mémoires* sur l'état de la monnoie Romaine, la valeur du denier d'argent au temps de *Charlemagne*, sur la manière dont les anciens allumoient le feu sacré dans leurs temples, les voyelles hébraïques, etc. Ces Mémoires sont remplis de recherches, et écrits avec clarté : ils font partie du recueil de l'Académie. *Dupuy*, sévère pour lui seul, étoit indulgent pour les autres. Avec une probité scrupuleuse, une franchise rare et l'envie d'obliger, il étoit souvent consulté, et se plaisoit à donner d'utiles conseils aux littérateurs. Après huit ans de souffrances produites par une strangurie, il a succombé à ses douleurs le 12 avril 1795.

DUQUESNAY, *Voyez* QUESNAY.

DUQUESNE, (Abraham) né en Normandie en 1610, apprit le métier de la guerre sur mer sous son père, habile capitaine de vaisseau. Dès l'âge de dix-sept ans, il servit avec un succès distingué au siége de la Rochelle. En 1637, il se trouva à l'attaque des isles Sainte-Marguerite, et l'année d'après, il contribua beaucoup à la défaite de l'armée navale d'Espagne devant Cattari. Ce ne furent, depuis, que des actions hardies ou des victoires. Il se signala devant Taragone en 1641, devant Barcelone

en 1642; et l'an 1643, dans la bataille qui se donna au cap de Gates contre l'armée Espagnole. L'année suivante, 1644, il alla servir en Suède, où son nom étoit déjà connu avantageusement. Il y fut fait major de l'armée navale, puis vice-amiral. Il avoit ce dernier titre dans la bataille où les Danois furent entièrement défaits, et il auroit fait prisonnier le roi de Danemarck lui-même, si ce prince n'avoit été obligé, par une blessure dangereuse, de sortir la veille de la bataille, du vaisseau qu'il montoit. *Duquesne*, rappelé en France en 1647, fut destiné à commander l'escadre envoyée à l'expédition de Naples. Comme la marine de France étoit fort déchue de son premier lustre, il arma plusieurs navires à ses dépens en 1650. Ce fut avec sa petite flotte qu'il obligea Bordeaux, révolté contre son roi, à se rendre. Les Espagnols étoient arrivés dans la rivière en même temps que lui; mais il entra à leurs yeux et malgré eux. Ce qui a le plus contribué à son éclatante réputation, ce sont les guerres de Sicile. Ce fut là qu'il eut à combattre le grand *Ruyter*, et quoiqu'inférieur en nombre, il vainquit dans trois batailles les flottes réunies de Hollande et d'Espagne, le 8 janvier, le 22 avril et le 2 juin 1676. Le général Hollandois fut tué dans le second combat. Il courut à ce sujet une Épigramme singulière, qui fait deux allusions au nom de *Ruyter* :

Terruit in Oceano jam solo nomine classes ;
Ter nunc in Siculo territus ipse ruit.
Si vera inversum quondam dedit omina nomen,
Nunc Rui-Ter nomen veriùs omen habet.

L'Asie et l'Afrique furent ensuite témoins de la valeur de *Duquesne*, et ne l'admirèrent pas moins que l'Europe. Les vaisseaux de Tripoli qui étoit alors en guerre avec la France, se retirèrent dans le port de Chio sous une des principales forteresses du Grand-Seigneur, comme dans un asile assuré. *Duquesne* alla les foudroyer avec une escadre de six vaisseaux; et après les avoir tenus bloqués pendant long-temps, il les obligea à demander la paix à la France. Alger et Gênes furent forcés de même par ses armes, à implorer la clémence de *Louis XIV*. Ce prince ne pouvant récompenser le mérite du vainqueur avec tout l'éclat qu'il auroit souhaité, parce qu'il étoit Calviniste, lui donna, pour lui et pour sa postérité, la terre de Bouchet, qui est une des plus belles du royaume, auprès d'Estampes, et l'érigea en marquisat, avec cette condition, qu'elle s'appelleroit la *Terre Duquesne*, pour immortaliser la mémoire de ce grand homme. Ce fut le seul qu'il excepta de la proscription lancée contre les Calvinistes, par la révocation de l'édit de Nantes. Il mourut à Paris, le 2 février 1688, après avoir vécu 78 ans dans une vigueur de tempérament qui ne se démentit jamais. Il fut inhumé dans sa terre, sur le revers d'un des fossés du château. Le métier de la guerre n'avoit pas ôté à *Duquesne* la sensibilité. Dans ses différentes expéditions en Afrique, il donna la liberté à un grand nombre d'esclaves Chrétiens, sans exiger la moindre rançon. Une autre qualité de ce héros fut la modestie. *Voyez* RENAU. Il fit de grandes choses sans faste, et sut servir sa patrie sans en ambitionner les honneurs.

Il mourut avec le titre de Général des armées navales de France. Cet homme illustre laissa quatre fils, qui héritèrent de sa valeur. Le plus célèbre est *Henri*, marquis de *Duquesne*, son fils aîné, qui se distingua par son habileté dans la guerre et dans la marine. Il mourut à Genève en 1722, à 71 ans. Sa probité et la douceur de son caractère le firent également aimer et estimer. Il avoit une érudition peu commune dans un homme de son état. On a de lui des *Réflexions anciennes et nouvelles sur l'Eucharistie*, 1718, in-4°, dont les Protestans font un cas singulier.

DURANCI, (N.) fille de la célèbre *Darimatel*, actrice de l'Opéra comique, fut consacrée au théâtre dès sa jeunesse. Elle débuta en 1759 à la comédie Françoise, dans les rôles de soubrette, et passa en 1762 à l'Opéra, où elle représenta les reines. Quoique laide, la noblesse de sa démarche, la vérité de son jeu, faisoient oublier sa figure. Elle est morte le 28 décembre 1781.

I. DURAND, (David) ministre François du temple de Saint-Martin de Londres, et membre de la société royale de cette ville, a été tiré de l'oubli par M. *Dessessarts*, qui est le premier biographe qui en ait fait mention. Né près de Beziers en 1679, il embrassa tous les genres de littérature, et fut tout à la fois poëte, traducteur et historien. Il mourut à Londres le 15 janvier 1763, à l'âge de 84 ans. M. *Barbier*, bibliothécaire du conseil d'état, a publié dans le Magasin encyclopédique une Notice sur les ouvrages de ce savant. Les principaux sont : I. *Vie de Vanini*, 1717, in-12. II. *La Religion des Mahométans*, tirée du latin de *Reland*, 1721, in-12. III. *Histoire* de la peinture ancienne, extraite de *Pline*, avec des remarques, 1725, in-folio. IV. *Histoire* naturelle de l'or et de l'argent, extraite du même auteur, avec des remarques, et un *Poëme* sur la chûte de l'homme et les ravages de l'or et de l'argent, 1728, in-fol. Ce poëme a de la chaleur et des images. V. *Histoire* du seizième siècle; Londres, 1729, 6 vol. in-8.° Elle a été réimprimée à la Haye, en 1734, 4 vol. in-12. VI. *Traduction* des onzième et douzième vol. de l'Histoire d'Angleterre, par *Rapin Thoyras*; la Haye, 1734, in-8.° VII. *Traduction* des *Académiques* de *Cicéron*, avec des remarques, Londres 1740, in-8.° Ce volume extrêmement rare, a été réimprimé à Paris en 1796, chez *Barbou*, par les soins de *Capperonnier*, 2 vol. in-12. Elle est aussi insérée dans le recueil des *Œuvres philosophiques* de *Cicéron*, 10 volumes in-12. VIII. *Dissertation* en forme d'entretien sur la prosodie françoise, Genève 1760, in-12. Il fait suite au Traité de l'abbé *d'Olivet* sur ce même sujet. IX. *Durand* fournit à l'édition du *Télémaque* fait à Hambourg en 1731, la *Vie de Fénelon* et les *Imitations* des poëtes Latins que celui-ci avoit employées dans son ouvrage. X. Il a laissé en manuscrit une Traduction du Traité de *Cicéron, de Fato*, et une Vie de *Jacquelot*.

II. DURAND, né au Neubourg dans le diocèse d'Évreux, moine de Fécamp, puis abbé de Troarn, au onzième siècle, est auteur d'une savante *Epître sur l'Eucharistie* contre *Bérenger*,

qui est à la suite des *Œuvres* de *Lanfranc*, Paris 1648, in-folio. *Guillaume* le *Conquérant*, duc de Normandie, faisoit grand cas de ses conseils, et lui donna des marques publiques de son estime. Il mourut en 1089. *Voy.* CALLY.

III. DURAND, (Guillaume) troubadour du 12[e] siècle, mourut de chagrin de la perte de sa maîtresse. Comme on l'enterroit, on retira du tombeau son amie qu'on avoit cru morte.

IV. DURAND, (N.) tailleur à Pernes, petite ville près d'Avignon, se distingua par ses poésies dans le 13[e] siècle. Sujet zélé du *Comte de Toulouse*, il s'indigna du traité humiliant par lequel ce prince céda en 1229, le duché de Narbonne à la France. Il s'en plaint dans un *Sirvente*. Dans un autre, il cherche à rallumer la guerre contre *St. Louis*, etc. Elle commence ainsi : « La guerre me plaît, quoiqu'amour et ma maîtresse me la fassent toute l'année. Par la guerre, je vois multiplier les fêtes, les dons et les chants. La guerre fait d'un vilain un courtois. Je voudrois donc voir la trève rompue, maints chevaux bais et blancs, maints coups frappés à la hâte, maintes murailles et tours ébranlées, maints châteaux forcés et emportés. » *Durand* n'eut pas la satisfaction de voir rendre du *Comte de Toulouse* les états qu'on lui avoit pris. — Il ne faut pas confondre ce poëte avec *Pierre* DURAND, troubadour Provençal dont il est resté quelques pièces. L'une d'elles blâme *Raimond de Miravals* d'avoir répudié sa femme parce qu'elle faisoit de jolis vers. Il l'exhorte à se réconcilier avec elle, à lui laisser faire de *gentilles rimes*, et à lui passer un amant à qui elle puisse tenir de *doux propos*.

V. DURAND, (Guillaume) surnommé *le Spéculateur*, né à Puimoisson dans le diocèse de Riez, disciple de *Henri de Suze*, prit le bonnet de docteur à Bologne, et passa de là à Modène, pour y professer le droit canon. Le pape *Clément IV* lui donna la charge de son chapelain, et d'auditeur du palais. Il fut ensuite nommé légat de *Grégoire X* au concile de Lyon, tenu l'an 1274, et enfin évêque de Mende en 1286. Il refusa depuis l'évêché de Ravenne, que *Nicolas IV* lui offrit, et mourut en 1296, à 64 ans. On lui donna le surnom de *Père de la Pratique*, à cause de son habileté dans les affaires. On a de lui différens ouvrages : I. *Speculum Juris*, à Rome 1474, in-folio, qui lui mérita le nom de *Speculator*. II. *Repertorium Juris*, Venise 1496, in-folio, moins connu que le précédent. III. *Rationale divinorum Officiorum*, qui parut pour la première fois à Mayence en 1459. Cette édition est très-rare et fort recherchée des connoisseurs. C'est le second ouvrage imprimé en caractères de fonte. Il est in-folio, sur deux colonnes. On ne connoit avant lui que le *Pseautier* de 1457. Depuis, ce livre a été réimprimé en différens endroits.

VI. DURAND, (Guillaume) neveu du précédent, et son successeur dans l'évêché de Mende, mourut en 1328. On a de lui un excellent traité *De la manière de célébrer le Concile général*, divisé en trois parties, et imprimé à Paris en 1671, dans un *Recueil* de plusieurs ouvrages sur le même sujet, donné au public par *Faure*,

docteur de Sorbonne. On le trouve plus facilement, séparé. Il y en a une édition faite à Paris en 1545, in-8.° *Durand* composa son ouvrage à l'occasion du concile de Vienne, auquel il fut appelé en 1310 par le pape *Clément V*. Il a été très-utile dans le temps des assemblées convoquées pour réformer les mœurs des Chrétiens, particulièrement celles des premiers pontifes, des prélats, des ecclésiastiques et des religieux.

VII. DURAND DE SAINT-POURÇAIN, né dans la ville de ce nom, au diocèse de Clermont, fut Dominicain, docteur de Paris, maître du sacré palais, évêque du Puy en 1318, et enfin de Meaux en 1326. Il mourut l'an 1333. Son siècle lui donna le nom de *Docteur très-résolutif*, parce qu'il avança beaucoup de sentimens nouveaux, et que, sans s'assujettir à suivre en tout un écrivain, il prit des uns et des autres ce qui lui convint davantage. Il a laissé des *Commentaires sur les quatre Livres des Sentences*, Paris 1550, 2 volumes in-folio; un *Traité sur l'origine des Juridictions*, in-4°, et d'autres *Traités*, où il montre plus de sagacité, que n'en avoient les théologiens de son temps. Le docteur *Merlin* a donné une édition de ses Œuvres.

VIII. DURAND, (N.) jurisconsulte de Paris, fit imprimer dans cette ville chez *Cramoisy* en 1621, un recueil intitulé: *Edits et Ordonnances des eaux et forêts, et sur le port d'Arquebuses*, in-8.° Il le dédia au premier président *de Verdun*.

IX. DURAND, (Ursin) Bénédictin, né à Tours en 1701, a contribué aux savans ouvrages de ses collègues D. *Martenne* et D. *Clémencet*. On lui doit une partie du savant travail de la collection *Veterum Scriptorum*, en 9 volumes in-folio, de l'*Art de vérifier les Dates*, et du *Thesaurus novus Anecdotorum*, en 5 volumes in-folio. Ce savant religieux est mort vers 1773, à 90 ans.

X. DURAND, (Catherine) femme de M. *Bedacier*, conserva cependant le nom de *Durand*, parce qu'elle a commencé d'écrire sous ce nom. Elle avoit de l'esprit, et le génie romanesque. Nous avons d'elle plusieurs ouvrages dans ce dernier genre, qui n'est pas le meilleur de la littérature. Les principaux sont: I. *La Comtesse de Mortagne*, Paris 1699, 2 vol. in-8.° Les événemens en sont singuliers, quoique naturels; les caractères sont bien marqués et bien soutenus: mais le style est diffus et trop familier. II. Les *Mémoires de la cour de Charles VII*, 1700, 2 parties. III. *Le Comte de Cardonne*, ou *la Constance victorieuse*, Paris 1702, in-12. IV. *Les Belles Grecques*, ou *Histoire des plus fameuses Courtisanes de la Grèce*, in-12; Paris, 1712. V. *Les Amours de Grégoire VII* (*), du cardinal *de Richelieu*, de la princesse *de Condé*, de la marquise *d'Urfé*, 1700, in-12. *Voy.* HENRI, *duc des Vandales*. Ces romans, qui réunis, forment six volumes in-12, sont foibles, et aucun n'est placé au premier

(*) Et non *Grégoire VIII*, comme on le lit dans le *Dictionnaire Historique* de *Ladvocat*.

rang, ni même au second. Nous avons encore de cette dame, bel esprit, des *Comédies* en prose, qui ne valent pas mieux que ses Romans; et des *Vers* françois, inférieurs aux unes et aux autres.

DURANDE, (N.) médecin de Dijon, et membre de l'académie de cette ville, s'est fait connoître par ses connoissances en chimie et en botanique. Ses vertus privées donnoient du prix à ses lumières. On lui doit les ouvrages suivans : I. *Élémens* de chimie, 1778, in-8.° L'auteur travailla à cet ouvrage de concert avec MM. *Maret* et *de Morveau*, 1778, in-8.° II. *Notions* élémentaires de botanique, pour servir au cours public de l'académie de Dijon, 1781, in-8.° III. *Flore de Bourgogne*, ou *Catalogue des Plantes naturelles à cette province*, 1783, 2 volumes in-8.° IV. *Mémoire* sur la coraline articulée des boutiques, 1783. V. *Nouveau moyen* de multiplier les arbres étrangers, Dijon 1784. VI. *Mémoire* sur le champignon ridé, et sur les autres plantes de la même famille, 1785. VII. *Mémoire* sur l'abus de l'ensévelissement des morts, Strasbourg 1789, in-8.° VIII. *Observations* sur l'efficacité du mélange d'éther sulfurique, et d'huile volatile de *térébinthe* dans les coliques hépatiques, produites par des pierres biliaires, 1790, in-8.° *Durande* est mort à Dijon dans le cours de l'an 7, et son éloge a été lu dans la séance publique de l'académie de cette ville le 10 messidor de la même année.

DURANT, (Gilles) sieur de *la Bergerie*, avocat au parlement de Paris, se distingua par son esprit et par son érudition. Il fut, à ce qu'on croit, un des neuf avocats commis par la cour pour travailler à la réformation de la coutume de Paris. Le temps que lui laissoit la jurisprudence, il le donnoit à la poésie. Il faisoit des vers plaisans au milieu des horreurs de la Ligue. Les gens de goût, qui sont un peu versés dans la littérature Gauloise, connoissent ses *Vers* à sa *Commère, sur le trépas de l'Asne Ligueur*, qui mourut de mort violente durant le siége de Paris en 1590. Cette lamentation a toute la naïveté et tout l'enjouement qui peuvent être dans une pièce de ce genre. Cet ouvrage ingénieux se trouve dans le premier volume de la *Satire Ménippée*, de l'édition de 1717, in-8.° On a de ce poëte aimable d'autres productions, qui ne manquent ni de sel, ni de facilité; mais quelques-unes sont d'une licence, qui en a interdit la lecture aux personnes sages. — Il y eut un *Durant* rompu vif le 16 juillet 1618, avec deux frères Florentins de la maison des *Patrices*, pour un libelle qu'il avoit fait contre le roi; mais on a des raisons de penser que ce n'étoit pas notre poëte, quoique quelques savans l'aient prétendu. Ses ouvrages ont été imprimés en 1594. Ses *Imitations* tirées du latin de *Jean Bonnefons*, etc. 1717, sont recherchées des curieux. *Voy.* aussi Pogge, n.° VI de ses ouvrages.

DURANTHON, (Antoine) né à Bourges, et mort le 8 janvier 1772, dans la maison de Sorbonne, a publié une *Réponse* aux Lettres contre l'immunité des biens ecclésiastiques, 1750, 2 vol. in-12. On lui doit la collection des procès-verbaux des

assemblées générales du clergé depuis 1760, in-folio.

DURANTI, *Voyez* BONRECUEIL.

DURANTI, (Jean-Étienne) fils d'un conseiller au parlement de Toulouse, fut capitoul en 1563, ensuite avocat général, enfin nommé 1er président au parlement par *Henri III*, l'an 1581. C'étoit dans le temps des fureurs de la Ligue. *Duranti* y étoit fort opposé; mais il ne put arrêter les factieux, ni par les menaces, ni par les caresses. Après avoir échappé plusieurs fois à la mort, en voulant calmer la sédition du peuple mutiné, un des rebelles le tua d'un coup de mousquet le 10 février 1589. Pendant que *Duranti* levoit les mains au ciel, priant Dieu pour ses assassins, le peuple se jeta sur lui comme sur une bête féroce, le perça de mille coups, et le traîna par les pieds à la place de l'échafaud. Comme il n'y avoit point de potence dressée, on le mit sur ses pieds attaché au pilori, et on cloua derrière lui le portrait du roi *Henri III*. Les uns lui arrachoient la barbe; les autres, le suspendant par le nez, lui disoient : *Le Roi t'étoit si cher! te voilà maintenant avec lui.* Telle fut la récompense des soins qu'il s'étoit donnés l'année précédente pour garantir Toulouse de la peste. A ce service, on doit joindre celui de la fondation du collége de l'Esquille, magnifiquement construit par ses ordres; l'établissement de deux confréries, l'une pour marier les pauvres filles, et l'autre pour soulager les prisonniers; et enfin ses libéralités envers plusieurs jeunes gens qui donnoient des espérances, etc. etc. L'Église ne lui devoit pas moins pour son excellent livre *De Ritibus Ecclesiæ*, faussement attribué à *Pierre Danès*, et imprimé à Rome in-fol. en 1591. Sa *Vie* a été publiée par *Martel*, avocat, dans ses Mémoires. Le lendemain de la mort de *Duranti*, on l'enterra sécrètement au grand couvent des Cordeliers, et on ne lui donna pour l'ensévelir d'autre drap qu'un tableau représentant *Henri III*, qui avoit été pendu auprès de son cadavre. Ses héritiers lui firent élever un tombeau, quand les troubles furent appaisés, avec cette épitaphe :

Conditus exiguâ magnus Durantus *in urnâ,*
Dormit soporem ferreum.
Secla peremerunt hunc ferrea : ferreus ille est
Qui novit ista, nec gemit.
Unâ namque jacet patriæ decus omne, suæque
Et crimen urbis et dolor.

DURAS, *Voyez* FERVESHAM. — GARA. — *et* JEANNE, n° V.

DURAS, (Jacques-Henri *de Durfort*, duc de) d'une famille illustre, originaire des provinces de Guienne et de Foix, servit dans les guerres de *Louis XIV*, terminées par la paix des Pyrénées; mais il se distingua tellement à la conquête de la Franche-Comté, que le roi l'en fit gouverneur. Il eut le bâton de maréchal de France en 1675, après la mort de son oncle le maréchal *de Turenne*, dont il étoit un des meilleurs élèves. Ses services et son expérience lui firent donner le commandement de l'armée d'Allemagne, sous le *Dauphin*, en 1688 et 1689. Dans la première année, il prit Philisbourg et Manheim.

Dans la seconde, se trouvant trop foible pour contraindre les Impériaux de lever le siége de Mayence, il pénétra dans le Wirtemberg, harcela les ennemis, prit diverses places, et revint à Philisbourg où il amena une grande quantité de prisonniers. Il ne servit depuis que comme capitaine des Gardes du Corps, et mourut en 1704, à 74 ans. Sa terre de *Duras* avoit été érigée en duché en 1685. *Voyez* LORGES.

DURBAN, (Pierre de) gentilhomme Toulousain, fit des vers et des chansons pour les dames de sa contrée. Il assista comme témoin, en 1226, au traité d'alliance passé entre les comtes de Toulouse et de Foix.

DURER *ou* DURE, (Albert) naquit à Nuremberg en 1471. Après avoir voyagé en Flandre, en Allemagne et à Venise, il mit en lumière ses premières *Estampes.* Il devint si habile dans le dessin, qu'il servit de modèle aux peintres de son temps, aux Italiens mêmes. L'empereur *Maximilien premier* le combla de bienfaits. Il lui donna lui-même pour les armoiries de la peinture trois écussons, deux en chef et un en pointe. Ce prince dit un jour, en parlant à un gentilhomme : *Je puis bien d'un Paysan faire un Noble; mais je ne puis changer un ignorant en un aussi habile homme qu'Albert* DURER : (réponse attribuée aussi à *Henri VIII*, roi d'Angleterre, au sujet de *Holbein*). Les tracasseries de sa femme, véritable furie, le firent mourir de chagrin, à 57 ans, en 1528. *Durer* ne lui ressembloit en rien : il étoit plein de douceur, de modération, de sagesse. Des manières nobles, une conversation agréable, une heureuse physionomie, donnoient un nouveau lustre à ses talens. On a de lui un grand nombre d'*Estampes* et de *Tableaux*, dans lesquels on admire une imagination vive et féconde, un génie élevé, une exécution ferme, et beaucoup de correction. On souhaiteroit qu'il eût fait un meilleur choix des objets que lui présentoit la nature, que ses expressions fussent plus nobles, que son goût de dessin fût moins roide et sa manière plus gracieuse. Ce maître n'observoit guère le *costume :* il habilloit tous les peuples comme les Allemands. On a encore de lui, quelques *Écrits sur la Géométrie, la Perspective, les Fortifications, les proportions des figures humaines, etc.* Le roi avoit trois tentures de tapisseries d'après ses dessins. On voyoit plusieurs de ses tableaux au Palais-royal. Son estampe de la *Mélancolie* est son chef-d'œuvre. Ses *Vierges* sont encore d'une beauté singulière. — *Voyez* MASO.

I. DURET, (Louis) né d'une famille noble à Beaugé-la-Ville, dans la Bresse, qui appartenoit alors au Duc de Savoie, étoit un des plus célèbres médecins de son temps, et exerça son art à Paris avec une grande réputation sous les règnes de *Charles IX* et de *Henri III*, dont il fut médecin ordinaire, et non premier médecin, comme l'a dit *Teissier*, copié ensuite par beaucoup d'autres. *Henri III*, qui l'aimoit et l'estimoit singulièrement, le gratifia d'une pension de quatre cents écus d'or, reversible sur la tête de cinq fils qu'il avoit; et ce prince voulut assister au mariage de sa fille, à laquelle il fit des

présens considérables. *Duret* mourut le 22 janvier 1586, à 59 ans. Il étoit fort attaché à la doctrine d'*Hippocrate*, et traitoit la médecine dans le goût des anciens. De plusieurs livres qu'il a laissés, le plus estimé est un *Commentaire sur les Coaques d'Hippocrate*, Paris 1621, in-fol. grec et latin. Il mourut sans avoir mis la dernière main à cet ouvrage. *Jean Duret*, son fils, le revit, et le donna au public sous ce titre: *Hippocratis magni* COACÆ *prænotiones; opus admirabile in tres libros distributum, interprete et enarratore* L. Dureto. Cet ouvrage a eu six éditions; Paris, 1588 et 1621; Strasbourg 1633, Paris 1658; Genève 1685, et la Haye 1737. On dit que *Boerhaave* ne passoit pas de jour sans en lire quelques articles. Les autres écrits de *Duret* sont: I. *Adversaria* Lud. Dureti *Segusiani in libros Jacobi Hollerii, de morbis animi;* Genève 1635. II. *Adversaria in Hippocratis librum, de humoribus purgandis;* Leipzig 1745. *Duret* étoit originaire de Forez. — *Jean* DURET, fils de *Louis*, exerça la profession de son père avec succès, et mourut en 1629, à 66 ans.

II. DURET, (Jean) né à Moulins, devint procureur du roi au présidial d'Angers. Il a publié en 1588 le *Traité* des Peines et Amendes, Lyon in-8.° On lui doit encore un *Commentaire* sur la coutume du Bourbonnois, et la *Conférence* des Magistrats Romains avec les Juges François.

III. DURET, (Claude), né à Moulins, d'une famille originaire de Forez, devint président du présidial de sa patrie, et mourut le 17 septembre 1711, honoré de la confiance de *Henri IV*. Il est auteur d'un ouvrage in-4° intitulé: *Trésor* de l'histoire des langues de cet univers, dont la seconde édition fut imprimée à Yverdon en 1619, par les soins de *Florimonde Bergier*, son épouse. Cet ouvrage rempli d'érudition, mais hérissé de citations, comme tous ceux du même temps, est encore recherché par quelques curieux.

IV. DURET, (Noël) de la même famille que le précédent, naquit à Montbrison, vers l'an 1590, devint cosmographe du roi, et fut pensionné par le cardinal *de Richelieu* pour composer des *Éphémérides*. On lui doit encore: I. *Nouvelle Théorie des Planètes;* Paris, 1635, in-4.° II. *Traité de Géométrie et de Fortifications*, Paris 1643, in-4.° Il avoit obtenu le privilége extraordinaire de faire imprimer tous les livres de mathématiques qu'il lui plairoit, et d'être partout imprimeur.

V. DURET, (Pierre-Claude) né à Lyon, a écrit plusieurs Vies particulières de Saints. I. *Vie de Ste. Therèse;* Lyon 1718, in-12. II. *Vie de St. Jean de la Croix*, Lyon 1727. III. *Vie de St. Bonaventure.* On lui doit encore une *Histoire des Voyages aux Indes orientales*, in-4.°

VI. DURET, (Edmond-Jean-Baptiste) Bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Paris le 18 novembre 1671, mourut le 23 mars 1758, à 87 ans. Il a traduit le 2e volume des *Entretiens d'une Ame avec Dieu*, par *Hamon;* et la *Dissertation* théologique d'*Arnault* sur une proposition de *St. Augustin.* Il fit l'admiration de ses confrères, par son amour constant pour ses devoirs, et par la réunion

des vertus chrétiennes et monastiques.

I. DUREUS ou DURÆUS, (Jean) Jésuite, écrivit au 16e siècle, contre la *Réponse de Whitaker* aux *XVIII Raisons de Campian;* Paris 1582, in-8.°

II. DUREUS, (Jean) théologien Protestant du XVIIe siècle, natif d'Écosse, travailla avec beaucoup de zèle, mais en vain, à la réunion des Luthériens avec les Calvinistes. Il publia, à ce sujet, plusieurs ouvrages, depuis 1634 jusqu'en 1674, in-8° et in-4°; et mourut quelque temps après, avec la réputation d'un homme qui réunissoit un esprit éclairé et un caractère conciliant.

DUREY DE MEINIÈRES, (Jean-Baptiste-François) président aux enquêtes du parlement de Paris, obtint cette place en 1731, et la quitta en 1758. Quelques fautes de jeunesse et son humeur prodigue avoient dérangé ses affaires; mais il les répara dans ses derniers jours par une conduite sage. Après avoir passé quelque temps chez *Voltaire* à Ferney, il se retira dans une campagne près de Paris, où il rédigea des extraits raisonnés, historiques et critiques des registres du parlement, avec des tables. Ce manuscrit, qui forme une centaine de volumes in-folio, est dans la bibliothèque de M. *de Brunville.* Le président *de Meinières* mourut à Chaillot, le 27 septembre 1785. C'étoit un homme d'un esprit éclairé, d'un caractère honnête, bon, doux et serviable. Une épouse aimable et connue par ses ouvrages, embellit l'existence de M. *de Meinières*, et la prolongea par les soins de l'amitié.

DURFORT, *Voyez* LORGES et DURAS.

DURFORT, (Guillaume) de l'illustre famille de ce nom dans le Querci, se distingua par son esprit et ses poésies, plus intelligibles pour ses contemporains que pour nous. Il y célèbre souvent son ami *Gui-Cap-de-Porc.* « Que ne lui ressemblons-nous tous, dit-il? chacun y trouveroit son bonheur, les riches comme les pauvres. Ce qui me fâche, c'est qu'il n'ait pas autant de marcs que de deniers; car il *doreroit* les indigens que les autres *plombent* ». C'est-à-dire, assomment. —*Raimond* DE DURFORT, de la même famille, troubadour du XIIe siècle, se rendit célèbre par ses chansons. *Nostradamus* et *Crescimbeni*, dans le tome II de son *Histoire des Poésies italiennes*, en donnent une notice.

DURIER, *Voyez* DURYER.

DURING, comte Allemand, célèbre par une perfidie atroce, étoit gouverneur du fils d'*Uladislas*, prince de Lutzen en Misnie, vers le commencement du IXe siècle. *Neclam*, prince de Bohême, ayant vaincu et dépouillé *Uladislas* de ses états, le lâche *During* coupa la tête à son élève, et la porta au vainqueur. *Neclam*, plus généreux que lui, loin de le récompenser comme il l'attendoit, le fit pendre à un arbre.

DURINGER, (Melchior) professeur en histoire ecclésiastique à Berne, peut fournir un nouvel article au traité *De infelicitate litteratorum.* Il passa toute sa vie dans le célibat, la solitude, la mélancolie, et presque la misantropie. Le feu ayant pris à sa

maison le premier janvier 1723, il tomba d'un troisième étage, et mourut une heure après, dans sa 76e année. L'auteur de la *Physique sacrée*, imprimée à Amsterdam en 1732, avoit beaucoup profité des lumières de *Duringer*.

DUROCHER, (N.) auteur des *Princes reconnus*, et de *l'Indienne amoureuse*, tragi-comédies, jouées en 1631 et 1634, mourut quelque temps après la représentation de ces pièces, qui ne lui ont pas survécu.

DUROCHIER, (Agnès) fille unique et fort belle d'un riche marchand de Paris, se fit récluse, n'ayant encore que 18 ans, près de l'église de Sainte-Opportune, le 5 octobre 1402. La cérémonie de sa réclusion se fit solennellement par l'évêque de cette capitale, qui scella lui-même la porte de la petite chambre où elle se renferma. Cette pieuse solitaire y vécut 80 ans, et mourut en odeur de sainteté.

DUROSIER, *Voy.* ROSIER.

DURRIUS, (Jean-Conrad) né à Nuremberg en 1625, fut successivement professeur en morale, en poésie et en théologie à Altorf, où il mourut en 1667, à 42 ans. On a de lui : I. Une *Lettre* curieuse, dans laquelle il apprend à un de ses amis que les premiers inventeurs de l'imprimerie furent accusés de magie par les moines, irrités de ce que l'invention de ce bel art leur enlevoit les gains qu'ils étoient accoutumés de faire en copiant les manuscrits. II. *Synopsis Theologiæ moralis*. III. D'autres ouvrages, etc.

DURSTUS, XIe roi d'Écosse, selon *Buchanan*, quoique fils d'un père très-vertueux, s'abandonna au vin, aux femmes, et chassa son épouse légitime, fille du roi des Bretons. Les nobles ayant conspiré contre lui, il feignit de changer de conduite, rappela sa femme, assembla les principaux de ses sujets, fit un serment solennel pour la réforme de l'état, pardonna à des criminels publics, et promit qu'à l'avenir il ne feroit rien sans l'avis de la noblesse. Cette réconciliation fut célébrée par des réjouissances publiques ; il invita les nobles à souper, et les ayant tous assemblés dans un lieu, il envoya des scélérats qui les égorgèrent. Cette trahison irrita tellement ceux qui ne s'étoient pas trouvés à cette fête, qu'ils levèrent des troupes, lui livrèrent bataille et le tuèrent vers l'an 607 de J. C.

DURVAL, (J. G.) auteur dramatique, mort dans le milieu du siècle passé, a donné trois tragédies, *Ulysse* jouée en 1631, *Agarite*, en 1635, *Panthée*, en 1638. Elles ont été imprimées séparément à Paris, et ne méritoient guère de publicité.

I. DURYER, (André) sieur *de Malezais*, né à Marcigny dans le Mâconnois, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, et chevalier du Saint-Sépulchre, séjourna long-temps à Constantinople, où le roi de France l'avoit envoyé. Il fut consul de la nation Françoise en Égypte, et mourut en France vers le milieu du dernier siècle. Il possédoit parfaitement les langues orientales. On a de lui : I. Une *Grammaire Turque*, Paris 1630, in-4.° II. Une *Traduction* françoise de l'*Alcoran*, Elzevir, 1649 et 1683, in-12 ; elle n'est

ni élégante, ni fidelle. Il a mêlé mal-à-propos les rêveries des commentateurs Mahométans, avec le texte de *Mahomet*. *Galand* nous en a donné une fort supérieure. III. Une *Version* françoise de *Gulistan*, ou de *l'Empire des Roses*, composé par *Saadi*, prince des poëtes Turcs et Persans; Paris 1634, in-8.° *Gentius* a traduit le même livre en latin, sous le titre de *Rosarium politicum.* Cette dernière traduction est préférée à celle de *Duryer.*

II. DURYER, (Pierre) historiographe de France, né à Paris l'an 1605, reçu à l'académie Françoise en 1646, fut secrétaire du roi, puis de *César* duc *de Vendôme.* Un mariage peu avantageux dérangea sa fortune, et il voulut la réparer par son esprit. Il travailloit à la hâte, pour faire subsister sa famille du produit de ses ouvrages. On rapporte que le libraire *Sommanville* lui donnoit un écu par feuille de ses traductions, qui sont en très-grand nombre. Le cent des grands vers lui étoit payé quatre francs, et le cent des petits quarante sous. C'est ce qui fait qu'on a de lui une multitude d'ouvrages, mais tous négligés; et l'on peut dire de lui: *Magis fami quàm famæ inserviebat.* Il a fait dix-neuf pièces de théâtre: *Argénis*, *Cléomédon*, *Lucrèce*, *Clarigène*, *Esther*, *Bérénice*, *Thémistocles*, *Nitocris*, *Anaxandre*, *Dinamis*, reine de Carie; etc. Celle d'*Alcimédon*, représentée en 1634, se jouoit encore en 1660. Celles qui lui ont fait le plus d'honneur, sont les tragédies d'*Alcyonée*, de *Saül* et de *Scévole.* On dit que la savante *Christine*, reine de Suède, ne pouvoit se lasser d'admirer les beautés d'*Alcyonée*, et qu'elle se fit lire cette pièce jusqu'à trois fois dans un jour. *Saint-Evremond* a eu assez peu de goût pour la mettre au-dessus de l'*Andromaque* de *Racine.* La tragédie de *Scévole* paroît présentement emporter le prix sur toutes les autres; on la voit encore avec plaisir. Le style de *Duryer* est assez coulant; il écrivoit avec facilité en vers et en prose; mais la nécessité de fournir aux dépenses de sa maison, ne lui laissoit pas le temps de mettre la dernière main à ses ouvrages.—Son père *Isaac* DURYER, mort vers 1631, avoit fait quelques *Poésies Pastorales*, peu connues. Le fils mourut le 6 novembre 1658, à 53 ans. « *Duryer* est mort pauvre, disoit *Colletet*, et moi je vis comme il est mort. »

DUSABLE, *Voy.* ARENA (de).

DUSMES, (Mustapha) autrement *Mustapha Zelebis*, fils de *Bajazet I*, empereur des Turcs, ou, selon d'autres, imposteur qui prit ce nom vers l'an 1425, sous le règne d'*Amurat II.* Les Turcs soutenoient que *Mustapha Zelebis* avoit été tué dans une bataille contre *Tamerlan;* les Grecs assuroient, au contraire, qu'il étoit véritablement fils de *Bajazet.* Ce prince, vrai ou prétendu, s'étant formé un parti, marchoit déjà vers Andrinople, la capitale de l'empire Ottoman. Le sultan *Amurat* envoya contre lui le bacha *Bajazet*, à la tête d'une puissante armée: mais ce traître se rangea du côté de *Mustapha*, qui le fit son visir ou son premier ministre. Un faux bruit ayant répandu l'alarme dans son armée, il se vit abandonné tout-à-coup, et obligé de prendre la fuite. *Amurat* le poursuivit

sans

sans relâche, le prit près d'Andrinople, et le fit pendre aux créneaux des murailles qui entourent la ville.

DUSSAULX, (Jean) né à Chartres, le 28 décembre 1728, d'une famille estimée dans la robe, mort le 16 mars 1799, remplit d'abord la place de commissaire de la gendarmerie. Il suivit son corps dans la campagne d'Hanovre sous le maréchal *de Richelieu*, et s'y distingua par son courage. De retour à Paris, les conseils de *Guerin*, professeur distingué de l'université, déterminèrent son goût pour la littérature, et il fut reçu membre de l'académie des Inscriptions en 1776. Son enthousiasme naturel et son goût ardent pour la nouveauté, ne le rendirent pas indifférent sur les principes de la révolution Françoise; cependant, appelé à la convention, il y parut l'un des plus modérés, et fut au nombre des 73 députés qui furent incarcérés pour n'avoir pas lutté avec assez de force contre les partisans de l'ancien régime. *Dussaulx* faillit même à être envoyé à la mort par le comité de salut public, lorsque *Marat* obtint sa grace, en le représentant comme un vieillard incapable de devenir dangereux, et qui commençoit à radoter. Nommé membre du conseil des anciens en 1797, il y prononça un long discours contre le rétablissement de la loterie nationale, dont il avoit déjà décrit l'immoralité dans l'un de ses ouvrages. Lors de la formation de l'institut, il ouvrit la première séance, comme président, mais il n'assista pas longtemps aux séances de cette société, ayant été frappé immédiatement après, de la maladie dont il mourut. Ses principaux ouvrages sont: I. *Traduction des Satires de Juvenal*; c'est la plus estimée et la meilleure que nous ayons de ce poëte Latin. Elle parut en 1770, et a été réimprimée en 1796. Le discours préliminaire et les notes offrent des observations judicieuses et agréablement développées. II. *De la Passion du Jeu*, 1779, in-8.° L'auteur ne fut point en contradiction avec lui-même, et il quitta pour toujours le jeu qu'il aimoit. Cet écrit présente des exemples effrayans du malheur et des excès des joueurs; mais il est trop volumineux, et le style en est souvent déclamatoire. III. *Eloge de l'Abbé Blanchet*, en tête des œuvres de ce dernier; il est écrit avec chaleur et sentiment. IV. *Mémoire* sur les satiriques Latins. On l'a inséré dans le 43e volume des Mémoires de l'académie des Inscriptions. V. *Voyage* à Barrége et dans les hautes Pyrénées, 1796, in-8.° Ce voyage fut fait en 1788. L'auteur veut quelquefois imiter *Sterne*, mais il n'y réussit pas. VI. Mes *Rapports* avec *J. J. Rousseau*, 1798, in-8°; écrit foible, qui n'apprend rien d'intéressant.

DUTEIL, (N.) donna au théâtre François, en 1641, *l'Injustice punie*, tragédie. C'est le même sujet que la *Virginie* de *Campistron*. On ignore le temps de la mort de ce poëte obscur.

I. DUTILLET, (Jean) évêque de Saint-Brieux, puis de Meaux, mort le 19 novembre 1570, étoit frère de *Jean Dutillet*, greffier en chef du parlement de Paris. *Voyez* l'article suivant. Il se distingua par son

érudition et par son zèle pour la religion catholique, à laquelle il ramena *Louis* DUTILLET son frère, chanoine d'Angoulême, qui l'avoit abandonnée. Ses principaux ouvrages sont : I. Un *Traité de la Religion Chrétienne.* II. Une *Réponse aux Ministres*, 1566, in-8.° III. Un *Avis aux Gentilshommes séduits*, 1567, in-8.° IV. Un *Traité de l'Antiquité et de la Solennité de la Messe*, 1567, in-16. V. Un *Traité sur le Symbole des Apôtres*, 1566, in-8.° VI. Une édition des *Œuvres de Lucifer de Cagliari*, Paris, 1568. VII. Une *Chronique* latine *des Rois de France*, depuis *Pharamond* jusqu'en 1547; elle a été mise en françois, et continuée depuis jusqu'en 1604. C'est un des plus savans Ouvrages que nous ayons sur notre histoire. Les faits y sont bien digérés et dans un ordre méthodique; mais ils manquent quelquefois d'exactitude. On trouve cet ouvrage dans le *Recueil des Rois de France*, 1618, in-4.° VIII. *Les Exemples des actions de quelques Pontifes, comparées avec celles des Princes païens*, en latin; Amberg, 1610, in-8.° Son style ne manque ni de pureté, ni d'une certaine élégance.

II. DUTILLET, (Jean) frère du précédent, et greffier en chef du parlement de Paris, montra beaucoup d'intelligence et d'intégrité dans cette charge, qui étoit depuis long-temps dans sa maison. Sa postérité la conserva jusqu'à *Jean-François* DUTILLET, qui y fut reçu en 1689. Cette famille a eu aussi plusieurs conseillers au parlement, et maîtres des requêtes. On a de *Jean Dutillet*, mort le 2 octobre 1570, plusieurs ouvrages. Les plus connus sont : I. Un *Traité pour la majorité du Roi de France* (François II), *contre le légitime conseil malicieusement inventé par les Rebelles*, Paris, 1560, in-4.° II. Un *Sommaire de l'Histoire de la Guerre faite contre les Albigeois*, 1590, in-12 : ouvrage rare et recherché. III. Un *Discours sur la Séance des Rois de France en leurs Cours de Parlement*, dans le second tome de *Godefroi*. IV. *L'Institution du Prince Chrétien*, Paris, 1563, in-4.° V. *Recueil des Rois de France* : ouvrage fort exact, et fait avec beaucoup de soin, sur la plupart des titres originaux de notre Histoire. La meilleure édition de ce livre est celle de Paris, en 1618, in-4.° *Dutillet* écrit en homme qui ne s'attache qu'à l'exactitude des recherches, et qui se soucie fort peu de la pureté et de l'élégance du style. Le manuscrit de cet ouvrage, supérieurement exécuté sur vélin, avec un grand nombre de portraits en miniature, fut présenté par l'auteur lui-même à *Charles IX*, et se trouve à la bibliothèque nationale.

DUVAIR, (Guillaume) fils de *Jean Duvair*, chevalier et procureur général de la reine *Catherine de Médicis*, naquit à Paris le 7 mars 1556. Il fut successivement conseiller au parlement, maître des requêtes, premier président au parlement de Provence, et enfin garde des sceaux en 1616. Il embrassa ensuite l'état ecclésiastique, et fut sacré évêque de Lisieux en 1618. Il gouverna son diocèse avec beaucoup de sagesse, quoique *Dupleix* lui reproche d'avoir passé trois ans sans dire la messe,

et de se priver d'un *mystère divin* pour un *ministère politique*. Mais un prélat peut se négliger sur ses devoirs particuliers, et cependant veiller ou faire veiller avec soin sur ses diocésains. Si nous considérons *Duvair* comme ministre, la fermeté parut d'abord former son caractère ; il aima mieux quitter les sceaux, que de se prêter aux vues du maréchal *d'Ancre*, qui abusoit de sa faveur. Mais il fut plus complaisant sous le ministère du duc *de Luynes*, qui lui faisoit espérer la pourpre Romaine. Il n'eut plus de volonté que celle du nouveau ministre. Ce changement fit beaucoup de tort à sa réputation, et plus il avoit affecté une vertu austère, comme *Sénèque*, plus on le méprisa quand on le vit courir après la fortune. En 1620, il eut une dispute avec les ducs et pairs sur la préséance au conseil. Le duc d'*Épernon* soutint la cause des ducs en présence de *Louis XIII*, avec son impétuosité ordinaire. *Vous êtes un imprudent*, dit-il *à Duvair*. — *Et vous*, répliqua *Duvair*, *vous êtes ce que vous êtes*. — *Eh bien*, poursuivit *d'Épernon* en s'adressant au duc de *Guise*, *vous allez combattre les Pirates de Mer, lorsqu'il faut chasser les Pirates de Terre*. Cependant le conseil décida en faveur de *Duvair*. Ce magistrat finit sa carrière à Tonneins en Agénois, où il étoit à la suite du roi durant le siége de Clérac, le 3 août 1621, à 65 ans, sans laisser de postérité. *Duvair* étoit d'une taille avantageuse, avoit un port noble, une physionomie heureuse, animée par des yeux vifs. *César Nostradamus* parle de son luxe et de l'éclat splendide qui brilloit dans sa maison. D'autres ont dit qu'il y régnoit beaucoup d'ordre et de bienséance, sans avarice et sans faste. Si les historiens parlent diversement de ses vertus, ils s'accordent assez sur ses talens. *Duvair* étoit d'une sagacité surprenante, et d'une éloquence peu commune pour son siècle. *Claude Robert* lui appliqua dans sa *Gallia Christiana*, ces vers de *Claudien* :

Oracula regis
Eloquio crevêre tuo, nec dignius unquam
Majestas meminit Francorum se esse locatum.

Il eut, de son temps, la même réputation que le chancelier *d'Aguesseau* a eue de nos jours. L'un et l'autre ont composé des ouvrages. Ceux de *Duvair*, très-inférieurs à tous égards aux production du chancelier de *Louis XV*, forment un gros vol. in-fol., Paris 1641. On y trouve des *Harangues*, des *Traductions*, qui sont moins infectées que les autres productions de son temps, du mauvais goût qui régnoit alors, mais qui n'en sont pas tout-à-fait exemptes. — *Pierre* DUVAIR, frère du garde des sceaux, fut évêque de Vence. C'étoit un prélat respectable. On dit qu'il garda son épouse, quoique pauvre, *et qu'il ne voulut pas la répudier pour une plus riche*, parce qu'il refusa les meilleurs évêchés pour garder le sien.

I. DUVAL DE MONDRAINVILLE, (Étienne) riche négociant de Caen, s'illustra sous *Henri II*, par un trait mémorable de patriotisme. Metz, menacé d'un siége par l'empereur *Charles-Quint*, étoit dépourvu de vivres, et il n'étoit pas aisé de l'approvisionner. *Duval*, fermant l'œil aux périls, et n'envisageant que le bien de l'état, se chargea

de cette entreprise importante. Il eut l'adresse de ravitailler et fournir de toutes les provisions nécessaires cette ville, regardée alors comme une des clefs du royaume. Ce service signalé, qui contribua au salut de Metz, valut à son auteur des lettres de noblesse, que le roi lui donna gratuitement l'an 1558. Il mourut le 19 janvier 1578, âgé de 71 ans, après avoir fondé le 1[er] prix du Palinod de Caen.

II. DUVAL, (André) de Pontoise, docteur de la maison et société de Sorbonne, fut pourvu, le premier, de la chaire de théologie, nouvellement établie par *Henri IV* en 1596. Il ne méritoit point cette place. C'étoit un théologien peu éclairé, et rempli des préjugés ultramontains. Il fut un des plus grands persécuteurs de *Richer*, qui valoit mieux que lui, et qui surtout avoit le cœur plus François. *Duval* fut choisi pour être un des trois visiteurs généraux des Carmelites en France. Il étoit *sénieur* de Sorbonne, et doyen de la faculté de théologie, lorsqu'il mourut le 9 septembre 1638, à 74 ans. On a de lui plusieurs ouvrages : I. Un *Commentaire sur la Somme de St. Thomas*, en 2 vol. in-fol. II. Des *Écrits* contre *Richer*. III. Un *Ouvrage* contre le Ministre *du Moulin*, avec ce titre singulier : *Le feu d'Élie pour tarir les eaux de Siloé*. IV. Les *Vies de plusieurs Saints de France, et des pays voisins*, pour servir de suite à celles de *Ribadeneira*. Il s'étoit occupé à traduire en françois ce jésuite Espagnol ; il étoit bien digne d'un tel travail ! V. *De supremâ Romani Pontificis in Ecclesiam potestate*, 1614, in-4.°

III. DUVAL, (Guillaume) docteur en médecine, doyen de la faculté, et professeur de philosophie grecque et latine, étoit cousin du précédent. C'est lui qui commença à enseigner au collége royal l'économique, la politique, et la science des plantes ; celle-ci en 1610, et celles-là en 1607. Il introduisit aussi dans les écoles de médecine, pendant son décanat, l'usage de réciter les courtes Litanies des Saints et Saintes qui ont exercé la médecine. On a de lui : I. Une mauvaise *Histoire du Collége Royal*, in-4°, 1644. Il y a quelques faits curieux ; mais le style est au-dessous du médiocre. II. Une édition estimée d'*Aristote*, en 2 vol. in-folio, 1619. On y trouve un *Synopsis analytica* de tous les traités de cet auteur.

IV. DUVAL, (Pierre) géographe du roi, né à Abbeville, de *Pierre Duval* et de *Marie Sanson*, sœur du célèbre géographe de ce nom, enseigna la science de son oncle avec beaucoup de succès. Il mourut à Paris en 1683, à 65 ans. Il est auteur de plusieurs *Traités* et *Cartes de Géographie*, qui ne sont presque plus d'aucun usage. La plus connue est celle qui porte ce titre : *La Géographie Françoise, contenant les Descriptions, les Cartes et les Blasons de France, avec les acquisitions faites sous Louis XIV*. Elle manque d'exactitude.

V. DUVAL, (Valentin Jameray) bibliothécaire de l'empereur *François I*, naquit en 1695, d'un pauvre laboureur, au petit village d'Artonay en Champagne. Orphelin à dix ans, chassé de son pays à quatorze, faute d'y trouver à servir, marchant au hasard, dans

l'affreux hiver de 1709, en pleine campagne, couvert de neige, demi-mort de froid, sans pain, sans asile, sans espoir, il fut surpris par la petite vérole. La violence de ses douleurs et la rigueur de la saison l'obligèrent de s'arrêter devant une méchante ferme. Il n'y eut pour retraite qu'une étable et un tas de fumier, sous lequel on l'ensevelit. La chaleur qu'il y trouva le dégourdit peu à peu, et facilita l'éruption : il ne tarda pas à être couvert de boutons; mais il manquoit de secours. Tout étoit saisi dans la ferme; le maître n'avoit pas lui-même de quoi vivre, et ce fut un excès de compassion qui l'engagea à donner au moribond, pour toute boisson, de l'eau glacée; pour toute nourriture, un peu de bouillie à l'eau, à peine salée, et ensuite de mauvais pain desséché, qu'il faisoit dégeler dans son fumier. Les moutons dont il partageoit l'asile, sembloient touchés de sa peine, et vouloir le consoler en le léchant; mais quoique la rudesse de leur langue ajoutât à son supplice, il paroissoit plus occupé de la crainte de leur communiquer le venin dont il étoit hérissé. Quelque foibles que fussent les secours qu'il recevoit dans cette étable, il fut impossible au maître de les continuer. Il fallut le transporter, encore malade, couvert de méchans haillons et de foin, chez un curé du voisinage, où il fut près d'expirer du froid qu'il avoit essuyé dans la route. Il guérit pourtant : mais la famine qui désoloit cette contrée lui fit perdre encore cet asile, dès que ses forces lui permirent de le quitter. Ne sachant où reposer sa tête, il s'informe s'il n'est pas quelque pays que ce fléau ait respecté; on lui parle du midi, de l'orient : c'étoit pour lui des idées nouvelles. Ces mots furent la source de ses premières réflexions, sa première leçon de géographie. Il marche donc vers le point où le soleil lui paroissoit se lever. Il traverse la Champagne. De misérables huttes, à peine couvertes de chaume et d'argile, habitées par des paysans, pâles, languissans et livides, lui présentent tout ce que la misère a de plus effrayant. Il arrive enfin à Sénaïde, et une scène nouvelle s'ouvre à ses yeux. Des maisons spacieuses, bien couvertes, et dignes des hommes forts et vigoureux qui les habitoient; des femmes lestes et bien vêtues, des enfans nombreux et gais, le spectacle de l'aisance et du bonheur, l'avertirent qu'il avoit changé de domination. Il s'arrêta par hasard à l'hermitage de la Rochette, où le bon solitaire *Palémon* le reçut, lui fit partager son genre de vie, ses travaux, et lui apprit à lire. *Duval*, né avec une sensibilité fougueuse, entroit dans l'âge où les passions se développent. Le besoin d'un attachement, la lecture des livres ascétiques qui composoient la bibliothèque de l'hermite, tournèrent ses premières idées vers la dévotion, non pas celle qu'il appelle lui-même une *piété solide et pure*; mais cette dévotion minutieuse et contemplative, qui consiste en vaines pratiques, s'allie très-bien avec les passions, et devient elle-même une passion condamnable. Peu à peu son enthousiasme diminua, et il eut de la piété sans superstition. De la retraite de la Rochette, il passa dans celle de Sainte-Anne, auprès de Luneville. Six vaches à garder, quatre hermites de la plus grossière ignorance, et quelques bouquins de la bibliothèque-bleue, furent les

seules ressources que *Duval* y trouva pour son éducation. Il parvint cependant à apprendre seul à écrire. Un abrégé d'Arithmétique devint le nouvel objet de ses études, auxquelles il se livra dans le silence des bois. Enfin il prit les premières notions d'Astronomie et de Géographie, à l'aide de ses seules réflexions, de quelques cartes, et d'un tube de roseau placé sur un chêne élevé, dont il avoit fait son observatoire. Plus il apprenoit, plus il brûloit du desir d'apprendre encore ; mais l'état de sa bourse ne répondoit pas à son desir (*). Pour y suppléer, il s'avisa de déclarer la guerre aux animaux des forêts, dans le dessein de vendre leurs fourrures. L'ardeur et le courage qu'il mettoit à cette chasse, ennoblie par son motif, sont véritablement incroyables. Il eut un jour une lutte violente à soutenir contre un chat sauvage, dont la victoire lui coûta beaucoup de sang. Enfin, sa constance lui ayant procuré, au bout de quelques mois, une quarantaine d'écus, il les porta bien vîte à Nanci pour avoir des livres. Une aventure heureuse augmenta son petit trésor. Il trouva un jour un cachet d'or, armoirié ; il le fait annoncer au prône. Un Anglois se présente : c'étoit M. *Forster*, homme d'un mérite connu. *Si ce cachet est à vous*, lui dit Duval, *je vous prie de le blasonner*. Tu te moques de moi, jeune homme ! le blason n'est assurément pas de ton ressort. — *Soit; mais je vous déclare, qu'à moins de blasonner votre cachet, vous ne l'aurez pas*. Surpris de ce ton ferme, M. *Forster* obéit, récompensa le jeune pâtre, et l'invita à l'aller voir. Par sa générosité, la bibliothèque de *Duval* s'accrut jusqu'à 400 volumes, tandis que sa garderobe restoit toujours la même. Un sarreau de toile ou de laine, et des sabots, composoient tout son ajustement. Pendant qu'il formoit ainsi son esprit par l'étude, le troupeau n'en alloit pas mieux. Les hermites s'en plaignirent ; l'un d'eux le menaça même de brûler ses livres, et joignit un geste offensant à cette menace. *Duval* étoit né, comme nous l'avons dit, ardent et sensible. La servitude avoit plié son ame à la soumission, mais nullement aux insultes. Il saisit une pelle à feu, met le frère à la porte de sa propre demeure, en fait autant aux autres qui accourent au bruit, et s'enferme seul à double tour. Le supérieur arrive, et *Duval* ne lui ouvre la porte qu'après lui avoir fait accepter une capitulation. Les deux points principaux du traité furent, l'oubli de tout le passé, et deux heures par jour à l'avenir pour vaquer à ses études. A ces conditions, il s'engagea à servir l'hermitage pendant dix ans, pour la nourriture et l'habit.

(*) On jugera de la violence de ce desir, par le trait suivant. Tourmenté, dans sa jeunesse, de cette fièvre des sens que la nature fait éprouver, mais qui nuisoit à ses études, le jeune philosophe sut bientôt y mettre bon ordre. Il se rappela d'avoir lu dans *St. Jérôme*, qu'on s'en guérit avec de la ciguë. Il en mangea tant, qu'il faillit à en mourir, et que ses desirs furent éteints pour jamais. Heureusement ce poison n'altéra point la sensibilité de son ame.

Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est que cet acte fut ratifié chez un notaire de Luneville. Le bois où *Duval* menoit paître ses vaches, étoit son cabinet d'études le plus ordinaire. Un jour qu'il y étoit entouré, selon son usage, de ses cartes de géographie, il fut abordé par un homme de bonne mine, qui, surpris de cet appareil, lui demanda ce qu'il faisoit là : — *J'étudie la Géographie.* — Est-ce que vous y entendez quelque chose ? — *Mais vraiment oui ; je ne m'occupe que de ce que j'entends.* — Où en êtes vous ? — *Je cherche la route de Québec, pour aller continuer mes études à l'Université de cette ville.* (Il avoit lu dans ses livres que cette Université étoit fameuse.) — *Il y a*, reprit l'inconnu, *des Universités plus à votre portée ; je puis vous en indiquer.* A l'instant il est investi par un grand cortége ; c'étoit celui des jeunes princes de Lorraine. On finit par lui proposer d'achever ses études en forme, aux Jésuites de Pont-à-Mousson. *Duval* hésita. L'étude lui étoit chère ; mais sa liberté lui paroissoit plus précieuse encore, et il n'accepta qu'avec la condition formelle de la conserver. Ses progrès furent si rapides, qu'au bout de deux ans, le duc *Léopold*, qui vouloit se l'attacher, lui fit faire plusieurs voyages, entr'autres celui de Paris (*). A son retour, il le nomma son bibliothécaire et professeur d'histoire à l'Académie de Luneville. Cette place, et les leçons particulières qu'il donnoit à des Anglois, entr'autres au fameux lord *Chatham*, lui procurèrent les moyens de faire rebâtir à neuf son ancien hermitage de Sainte-Anne. Lorsque la Lorraine fut cédée à la France, il refusa toutes les propositions qui lui furent faites, pour rester, et suivit la bibliothèque à Florence, où il demeura dix ans. Il fut appelé à Vienne par l'empereur *François*, pour lui former un cabinet de médailles. C'est là qu'il vécut aimé et considéré de toute la famille impériale, et qu'il mourut le 3 novembre 1775, âgé de près de 80 ans. Les qualités de son cœur lui méritèrent les respects des grands et du peuple. Malgré son grand savoir, il étoit modeste. Il répondoit souvent aux questions qu'on lui faisoit : *Je n'en sais rien.* Un ignorant lui dit un jour : *L'empereur vous paye pour le savoir.* — *L'empereur*, répliqua-t-il, *me paye pour ce que je sais ; s'il me payoit pour ce que j'ignore, tous les trésors de l'empire ne suffiroient pas.* On a publié les *Œuvres de Duval*, précédées de *Mémoires sur sa vie*, 1784, 2 vol. in-8.° L'extrait qu'on en a donné dans le *Mercure* de France, 1785, n° 3, nous a fourni cette notice.

DUVERDIER, *Voyez* VERDIER.

DUVIGNEAU (Pierre-Hyacinthe) procureur au parlement de Bordeaux, voulut unir à l'exercice de sa profession la gloire littéraire ; mais celle-ci fut ingrate et n'a laissé survivre à l'auteur au-

(*) « Ce prince, voulant savoir l'impression que la vue de Paris et celle de l'Opéra pourroient faire sur l'esprit et les sens de *Duval*, lui ordonna de se joindre à sa suite. Il obéit, et trouvant que tout ce qu'il appercevoit, n'approchoit pas des grandes beautés que le lever et le coucher du Soleil offrent à nos yeux, il s'en expliqua très-librement. »

(*Lettres récr. et mor.*)

cun de ses écrits. Ceux-ci furent un grand nombre de pamphlets sur les matières politiques, ou des vers sans chaleur, et par conséquent sans lecteur. On doit cependant citer une comédie de *Suzette*, des *Observations* sur le droit des procureurs aux charges municipales, un *Discours* sur le luxe, un éloge du maréchal *de Biron*, une ode sur la mort de *Rousseau*, et des *Poésies diverses*, imprimées à Genève en 1776, in-8.° *Duvigneau* ayant voulu trop paroître dans la révolution, et cherchant à se faire élire député dans sa patrie, fut guillotiné le 8 thermidor an 2, à l'âge de 40 ans.

DYER, (Jean) poëte Anglois, naquit en 1700 d'un procureur, et mourut en 1758, après avoir été curé de diverses églises. Ses poésies, Paris, *Cazin*, in-12, sont assez médiocres; mais son poëme de *la Toison* renferme quelques leçons utiles sur l'éducation des bêtes à laine, et sur l'emploi de leur dépouille.

DYMAS, Troyen courageux, se revêtit d'une armure grecque pour combattre avec plus d'avantage les ennemis de sa patrie. Mais ses compatriotes, trompés par ce déguisement, le firent périr sous leurs coups.

DYMON, (Mythol.) fut un des dieux Lares, révérés par les Égyptiens.

DYNAME, rhéteur du 4e siècle, ami d'*Ausone*, étoit de Bordeaux comme lui. Il fut obligé de quitter cette ville, où on l'avoit accusé d'adultère. Il se retira à Lérida en Espagne vers l'an 360, y épousa une femme fort riche, et y mourut. — Il ne faut pas le confondre avec un autre DYNAME, qui, à force de bassesses et de fourberies, obtint de l'empereur *Constance* le gouvernement de la Toscane.

DYNARQUE, DYNOSTRATE. *Voy.* DINARQUE, etc.

DYNTER, (Edmond) fut successivement secrétaire de plusieurs ducs de Bourgogne et de Brabant. Il abandonna leur cour pour embrasser l'état ecclésiastique, et mourut à Bruxelles le 17 février 1448. On lui doit une *Généalogie* des ducs de Bourgogne, publiée à Francfort en 1529, et dans le recueil de *Struvius*; une *Chronique* des ducs de Lorraine et de Brabant, depuis l'an 281 jusqu'en 1442. Elle est manuscrite, mais on en a des copies dans plusieurs bibliothèques des Pays-Bas, et entr'autres, dans celle de Corsendonck.

DYRRACHUS, (Mythol.) fils de *Neptune* et de la fille d'*Epidamnus*, joignit à la ville de Dyrrachium, un port magnifique et spacieux. Ayant une guerre cruelle à soutenir contre ses frères, il implora l'assistance d'*Hercule*, qui, pour prix de ses services, reçut de lui une portion considérable de ses états, et fut regardé par les peuples de cette contrée comme leur fondateur.

DYSAULÈS, frère de *Céléus*, roi d'Éleusis, fut contraint de sortir de cette ville, d'après les ordres d'*Ion*. Il se réfugia à Célée, et enseigna au peuple de cette cité, à solenniser les mystères de *Cérès*. A sa mort, ils lui élevèrent un tombeau.

E

EA, (Mythol.) Nymphe qui implora le secours des Dieux, pour éviter les poursuites du fleuve *Phasis*. Ils la changèrent en isle.

EADMER, *Voyez* EDMER.

EANUS, (Mythol.) divinité des Phéniciens qui la représentoient par un dragon tourné en cercle, et mordant sa queue. C'étoit l'emblême du monde qui tourne sur lui-même.

EAQUE, (Mythol.) fils de *Jupiter*, régna dans l'isle d'Égine, aujourd'hui Lépante. Son équité fut si recommandable, qu'après sa mort on en fit un des juges infernaux. Il étoit particulièrement chargé de juger les Européens; ses descendans furent nommés les *Eacides :* une singularité observée par *Justin*, fut que la plupart d'entre eux mouroient à la trentième année de leur âge. Les Poëtes disent que la peste ayant dépeuplé les états d'*Eaque*, celui-ci obtint de *Jupiter* que des fourmis seroient changées en hommes; ce qui leur mérita le nom de *Myrmidons*.

EARDULFE, roi des Northumbriens dans la Grande-Bretagne, fut chassé de son royaume par ses propres sujets. Il vint, l'an 808, implorer le secours de *Charlemagne*, qui le recommanda au pape. Le pontife envoya des légats qui se joignirent aux ambassadeurs de *Charlemagne*, pour le faire rétablir. Les Anglois, voyant deux souverains aussi respectables s'intéresser pour le roi détrôné, le reçurent avec joie. Ce n'étoit pas le premier monarque Anglois réfugié en France, et ce ne fut pas le dernier.

EBAD (Ismail-Cafi) premier ministre des Sophis de Perse, se distingua par ses lumières et la sagesse de ses conseils. Les auteurs Persans l'ont célébré comme l'homme le plus généreux et le plus libéral de son siècle. Il laissa une bibliothèque de cent dix-sept mille volumes, et publia en Persan l'*Histoire* des Visirs ses prédécesseurs. *Ebad* mourut l'an 385 de l'hégire, et son corps fut transporté à Ispahan.

EBBA, abbesse du monastère de Coldingham, en Irlande, montra le plus grand courage lorsque les Danois vinrent mettre tout à feu et à sang dans sa patrie, à la fin du neuvième siècle. *Ebba* persuada à ses religieuses de l'imiter, en se coupant le nez et la lèvre supérieure, pour échapper à la brutalité des vainqueurs. Ceux-ci pour les punir, mirent le feu au monastère, et *Ebba* périt dans les flammes avec ses compagnes.

EBBAD (Ben) docteur Arabe, étoit *Zahed*, c'est-à-dire retiré du monde et contemplatif. Se trouvant un jour près du grand visir, on lui amena un homme accusé d'une faute. Après avoir entendu cet homme dans ses défenses, le visir se tournant vers *Ebbad*, lui demanda son avis. Celui-ci lui conseilla de prononcer l'absolution de l'accusé, mais de le faire fustiger pour n'avoir allégué que de mauvaises excuses. Ce docteur

vivoit sous le califat de *Mahadi*, et mourut l'an 172 de l'hégire.

EBBON, frère de lait du roi *Louis le Débonnaire*, devint son bibliothécaire, et fut ensuite placé par ce prince sur le siége de Rheims. Nommé légat du pape *Pascal*, il partit pour aller convertir les Idolâtres septentrionaux, mais il revint bientôt en France pour se mettre à la tête des évêques qui déposèrent *Louis le Débonnaire* son bienfaiteur. Il se repentit de sa conduite et de son ingratitude, et se retira auprès de *Louis*, roi de Bavière, qui le nomma à l'évêché de Hildesheim. Il mourut dans cette dernière ville en 851.

EBED-JESU, auteur de plusieurs ouvrages en Syriaque, est le même qu'ABDISSI. *Voyez* cet article.

EBERHARDT, littérateur Suédois, membre de plusieurs académies, a dû sa réputation en grande partie à son *Apologie de Socrate*. Il est mort à Stockholm, au mois de janvier 1796, à l'âge de 69 ans.

EBERMANN, (Vite) jésuite, né à Rentweisdorff dans l'évêché de Bamberg en 1597, enseigna avec réputation les belles-lettres, la philosophie et la théologie à Mayence et à Wurtzbourg, fut recteur du séminaire de Fulde, et mourut à Mayence, le 8 avril 1675. Il a publié divers ouvrages de controverse, et un traité intitulé *Bellarmini controversiæ vindicatæ*, Wurtzbourg 1661, in-4.°

EBERTUS, (Théodore) savant professeur à Francfort sur l'Oder, dans le 17e siècle, s'est fait un nom par ses ouvrages. Les principaux sont : I. *Chronologia sanctioris Linguæ Doctorum*. II. *Elogia Jurisconsultorum et Politicorum centum illustrium, qui sanctam Hebræam Linguam propagarunt*; Leipzig, 1628, in-8.° III. *Poëtica Hebraïca*, ibid. 1628, in-8.° Ces livres renferment beaucoup de choses savantes, et peu d'agréables, excepté pour les Hébraïsans.

EBEYS, soudan d'Égypte, tua, en 1156, le calife son maître, qui se reposoit sur ce perfide, du gouvernement de son royaume. Le meurtrier se saisit de ses trésors, en répandit une partie dans le palais, pour amuser le peuple, pendant qu'il se sauvoit l'épée à la main. Les Hospitaliers et les Templiers l'ayant arrêté sur le chemin de Damas, et l'ayant mis à mort, partagèrent entre eux ses trésors et les prisonniers. Les Templiers eurent dans leur lot le fils de l'assassin, jeune homme de très-grande espérance, et qui avoit quelque teinture de la religion Chrétienne. Ces religieux auroient dû, ce semble, le conserver ; ils aimèrent mieux le vendre pour 70 mille écus aux Égyptiens, qui le firent cruellement mourir.

EBION, philosophe Stoïcien, disciple de *Cerinthe*, et auteur de la secte des *Ebionites*, commença à débiter ses rêveries vers l'an 72 de J. C. Il soutenoit que le Sauveur étoit un pur homme, né par le concours ordinaire des deux sexes. Il ajoutoit que Dieu avoit donné l'empire de ce monde au *Diable*, et celui du monde futur au CHRIST. Ses disciples mêloient les préceptes de la religion Chrétienne avec le judaïsme. Ils observoient également le samedi et le dimanche. Ils célébroient tous les ans leurs mystères avec du pain azyme. Ils se baignoient tous les

jours, comme les Juifs, et adoroient Jérusalem comme la maison de Dieu. Ces hérétiques ne connoissoient point d'autre évangile que celui de *St. Matthieu*, qu'ils avoient en hébreu, mais corrompu et mutilé. Ils rejetoient le reste du nouveau Testament, et sur-tout les épîtres de *St. Paul*, regardant cet apôtre comme un apostat de la loi. Ils honoroient les anciens patriarches; mais ils méprisoient les prophètes. La vie des premiers *Ébionites* fut fort sage; celle des derniers fort déréglée. Ceux-ci permettoient la dissolution du mariage et la pluralité des femmes.

EBLIS, (Mythol.) démon infernal qui, suivant la doctrine des Mahométans, régnoit sur l'univers avant *Mahomet.* Au moment de la conception de ce prophète, le trône d'*Eblis* fut renversé au fond des enfers. Les Orientaux le nomment aussi *Azazel*, nom consacré dans l'Écriture. Dieu, suivant leur tradition, ayant ordonné à tous les Anges de se prosterner devant *Adam*, ceux-ci obéirent tous, à l'exception d'*Eblis*, qui déclara qu'ayant été formé de l'élément du feu, il ne pouvoit s'avilir à rendre hommage à une créature tirée du limon terrestre; aussi Dieu ordonna-t-il que le feu qui avoit été la cause de l'orgueil d'*Eblis*, deviendroit celle de sa punition. Celui-ci paroît être le *Satan* des Hébreux.

ÉBOLY, (Ruy Gomès DE SYLVA, prince d') duc de Pastrane, habile courtisan, sut gagner les bonnes graces de *Philippe II*, et les conserver jusqu'à sa mort, arrivée en 1578. Il étoit d'une famille Portugaise, et avoit épousé D. *Anna de Mendoza y la Cerda*, dame aussi ambitieuse qu'elle étoit belle. Son ambition lui fit écouter la passion de *Philippe II* pour elle; et plusieurs ont cru que c'étoit le nœud qui attachoit le roi au prince d'*Éboli*. Mais ce rusé politique étoit bien capable de se maintenir sans cela: il sut réunir deux choses très-opposées, la faveur du roi, et l'amour des grands et du peuple, ne s'étant jamais servi de son grand crédit que pour faire du bien.

ÉBROIN, maire du palais de *Clotaire III* et de *Thierri I*, homme ambitieux, fier, entreprenant, parvint à ce poste par ses intrigues et par son hypocrisie. Les espérances que ses vertus apparentes avoient données, se démentirent bientôt. Demeuré seul maître, par la retraite de la reine *Bathilde*, il ne contraignit plus son orgueil, son avarice, sa perfidie. Il ravissoit les biens, il ôtoit les charges: il chassoit les grands qui étoient à la cour, et défendoit aux autres d'y venir sans sa permission. Après la mort de *Clotaire*, en 670, il mit *Thierri* sur le trône; mais la haine que les seigneurs avoient pour le ministre, rejaillit sur le roi. Ils donnèrent la couronne à *Childeric II*, firent tondre *Thierri* et *Ébroin*, et les enfermèrent dans des monastères. *Childeric* étant mort l'an 673, *Thierri* fut replacé sur le trône, et prit *Leudèse* pour maire du palais. *Ébroin* s'étant échappé de son monastère, fit assassiner *Leudèse*, supposa un *Clovis*, qu'il disoit être fils de *Clotaire III*, força les peuples de lui prêter serment de fidélité, et ravagea les terres de ceux qui lui résistèrent. S'étant avancé avec ses troupes jusqu'à

Paris, le roi trop foible pour lui résister, fut contraint de le créer maire du palais. *Ebroin*, qui ne cherchoit que la fortune, sacrifia sans peine son *Clovis*. « Mais ce maire étoit si odieux et sa domination si dure, dit l'abbé *Millot*, que l'Austrasie secoua le joug : elle se donna des ducs ou des gouverneurs indépendans. Les grandes qualités de *Pepin*, surnommé *Héristel*, parurent dignes de cette place. Son ambition le fit parvenir bientôt à une plus vaste puissance. Cependant *Ebroin* continuoit à se signaler par des fureurs. Lorsqu'il étoit enfermé à Luxeu, sous l'habit de moine, il avoit paru ami de *St. Léger* d'Autun, alors disgracié comme lui. Il devint son ennemi mortel, parce que le vertueux prélat avoit conseillé de choisir un autre maire. Non content de lui faire couper la langue, il résolut de lui enlever le respect des peuples en le diffamant. Il le fait citer dans un concile en présence du roi, comme coupable du meurtre de *Childeric*. Les réponses fermes de l'accusé et le défaut de preuves n'arrêtent point l'injustice. Les évêques le déposent; on déchire sa robe en signe de dégradation, et *Ebroin* le livre aux bourreaux. Sous un tel ministre, toujours conduit par un crime à d'autres crimes, la religion et la patrie éprouvoient sans cesse de nouveaux malheurs.» Les plus saints personnages furent cruellement persécutés; *Dagobert II*, qui régnoit en Austrasie, périt assassiné par des rebelles, dont *Ebroin* avoit formé le complot. Enfin, un seigneur nommé *Hermanfroi*, qu'il menaçoit de la mort après l'avoir dépouillé de ses biens, tua le tyran en 681, les uns disent dans son lit, les autres à la sortie de son palais. Ce fut sous ce ministre que commença l'usage de donner, à titre de précaire, les biens ecclésiastiques à des seigneurs laïques, sous l'obligation du service militaire.

ECCARD, (Jean-George d') né en 1674 à Duingen, dans le duché de Brunswick, fut ami de *Leibnitz*. Il devint, par le crédit de cet homme célèbre, professeur en histoire à Helmstadt. Après la mort de ce philosophe, il eut une chaire à Hanovre; mais les dettes qu'il contracta dans ce nouveau séjour, l'obligèrent de le quitter en 1723. L'année d'après, il embrassa la religion Catholique à Cologne, et se retira à Wurtzbourg. Il y remplit avec distinction les charges de conseiller épiscopal, d'historiographe, d'archiviste et de bibliothécaire. Il y mourut en 1730, à 56 ans, après avoir été anobli par l'empereur. On doit à *Eccard* : I. *Corpus Historicum medii ævi, à temporibus Caroli Magni Imperatoris, ad finem seculi XV*; Leipzig 1723, 2 vol. in-folio. « Cette collection qui vient, dit l'abbé *Lenglet*, d'un des plus habiles et des plus honnêtes hommes qu'il y eût dans l'empire, est très-curieuse et bien dirigée; chose rare dans les écrivains Allemands! et, ce qui est encore plus rare, il ne répète point ce qui est dans les autres. II. *Leges Francorum et Ripuariorum*; Leipzig 1720, in-folio : recueil non moins estimé que le précédent. III. *De origine Germanorum libri duo*, publiés en 1750, in-4.° par les soins de *Lheidius*, bibliothécaire d'Hanovre. IV. *Historia studii etymologici Linguæ Germanicæ*, etc.

in-8°, estimée. V. *Historia Francia orientalis*, Virceburgi 1729, 2 vol. in-folio. VI. *Origines Austriacæ*, à Leipzig, 1721, in-fol.; et plusieurs autres écrits en latin et en allemand, dans lesquels on remarque une vaste connoissance de l'histoire.

ECCHELLENSIS, (Abraham) savant Maronite, professa les langues syriaque et arabe au collége royal à Paris, où le célèbre *le Jay* l'avoit appelé. Cet homme illustre lui donnoit par an six cents écus d'or, pour présider à l'impression de sa grande Bible Polyglotte. La congrégation *de propagandâ fide* l'agrégea, vers l'an 1636, aux traducteurs de la Bible en arabe. *Ecchellensis* passa de Paris à Rome, après avoir obtenu en cette ville une chaire de langues orientales. Il y mourut en 1664, dans un âge avancé. Ce savant étoit profondément versé dans la connoissance des livres écrits en syriaque et en arabe ; et quoiqu'il ait eu des supérieurs dans la science de ces deux langues, il faut avouer qu'il les possédoit très-bien. On a de lui : I. La *Traduction* d'arabe en latin des *V*, *VI* et *VII*e livres des *Coniques* d'*Apollonius*. Ce fut par ordre du grand-duc *Ferdinand II*, qu'il entreprit cet ouvrage, dans lequel il fut aidé par *Jean-Alphonse Borelli*, mathématicien célèbre, qui l'orna de commentaires. Cette version fut imprimée à Florence avec le livre d'*Archimède, De Assumptis*, en 1661, in-folio. II. *Institutio linguæ Syriacæ*, Rome 1628, in-12. III. *Synopsis philosophiæ Orientalium*, Paris 1641, in-4.° IV. *Versio Durrhamani de medicis virtutibus animalium, plantarum et gummarum*; Paris 1647, in-8.° V. Des *Ouvrages* de controverse contre les Protestans, imprimés à Rome. Il tâche de concilier les sentimens des Orientaux avec ceux de l'Église Romaine, et il y réussit quelquefois très-bien. VI. *Eutychius vindicatus*, contre *Selde*, et contre *Hottinger*, auteur d'une Histoire Orientale, 1661, in-4.° VII. Des *Remarques sur le Catalogue des Écrivains Chaldéens, composé par Ébed-Jésu*, publiées à Rome en 1653. Elles sont précieuses aux amateurs de la littérature orientale. VIII. Un petit livre intitulé *Semita Sapientiæ*, imprimé à Paris, et traduit de l'arabe, dans lequel on trouve d'excellentes leçons de morale.

ÉCEBOLE, sophiste de Constantinople, maître de rhétorique de l'empereur *Julien*, fut toujours de la religion du souverain. Sous *Constance*, il se mit à la mode, par ses invectives contre les Dieux des Païens ; il déclama depuis pour les mêmes Dieux, sous *Julien* son disciple. A la première nouvelle de la mort de ce prince, il joua le rôle de pénitent. Enfin il mourut, sans reconnoître d'autre religion que l'intérêt présent.

ÉCELIN, *Voy.* EZZELIN.

I. ÉCHARD, (Jacques) Dominicain, né à Rouen en 1644, d'un secrétaire du roi, mourut à Paris le 15 mars 1724, à 60 ans. Il ne contribua pas peu à la gloire de son ordre, par la *Bibliothèque des Écrivains* qu'il a produits ; 2 vol. in-folio, Paris, le premier en 1719, le second en 1721. Le Père *Quétif* avoit travaillé avant lui à cet ouvrage, qui parut sous ce titre :

Scriptores ordinis Prædicatorum recensiti, notisque historicis et criticis illustrati; mais il en avoit à peine fait un quart. Cette Bibliothèque est fort estimée par tous les bibliographes. On y prend une idée juste de la vie et des ouvrages des écrivains Dominicains, de leurs différentes éditions, et des bibliothèques où on les garde en manuscrit. Tout est appuyé sur de bonnes preuves. L'auteur donne le titre de grands hommes à des personnages très-médiocres ; mais l'exagération est le défaut de tous les ouvrages de ce genre. Le Père *Echard* avoit toutes les qualités d'un savant vertueux.

II. ÉCHARD, (Laurent) historien Anglois, né à Bassam dans le comté de Suffolck en 1671, exerça successivement le pastorat dans diverses églises. Sa santé étoit fort foible. Les eaux de Scarborough lui ayant été ordonnées pour la rétablir, il résolut de s'y transporter ; mais il mourut en chemin à Lincoln, le 6 août 1730, sans laisser des enfans, quoiqu'il eût été marié deux fois. Il étoit membre de la société des Antiquaires de Londres. Ses ouvrages, tous écrits en Anglois, sont : I. *Histoire d'Angleterre jusqu'à la mort de Jacques I;* à Londres, in-folio, 1707, très-estimée en Angleterre. II. *Histoire Romaine, depuis la fondation de Rome jusqu'à la translation de l'Empire par Constantin*, traduite en françois par *Daniel de Larroque ;* revue pour le style, corrigée et publiée par l'abbé *des Fontaines*, à Paris 1728 et 1729, 6 vol. in-12. Cet abrégé est tronqué et fautif, suivant *Voltaire ;* mais le défaut des bons ouvrages en ce genre lui a donné beaucoup de cours en France et en Angleterre. L'auteur y a transporté les principaux traits de l'histoire Romaine. Il y a fait entrer aussi de petites digressions sur les principaux écrivains de Rome, qu'il peint avec plus de vérité que de finesse. L'abbé *Guyon* a donné une *Continuation de cette Histoire*, en 10 vol. in-12. Les faits y sont arrangés avec ordre ; la narration est simple et naturelle, le style assez pur. Cette Histoire a été réimprimée en Hollande et à Avignon, en 12 volumes in-12. L'ouvrage d'*Échard* fit connoître son auteur au ministère d'Angleterre, qui l'employa dans plusieurs affaires. III. *Histoire générale de l'Église avec des Tables chronologiques*, à Londres, in-folio. Les ecclésiastiques d'Angleterre font autant de cas de cet abrégé, que les gens du monde en font de son histoire Romaine. IV. *L'Interprète des Nouvellistes et des Liseurs de Gazettes :* ouvrage superficiel, qui donna à l'abbé *Ladvocat* l'idée de son *Dictionnaire géographique portatif.* — ÉCHARD composa aussi un *Dictionnaire historique*, qui n'est qu'un squelette décharné. V. *Traduction* angloise des *Comédies* de *Plaute* et de *Térence*, etc.

III. ÉCHARD, *Voy.* COMMANVILLE.

ÉCHÉCHIRIA, (Mythol.) déesse Grecque, adorée à Olympie, étoit représentée recevant une couronne d'olivier. Elle présidoit aux trèves ou suspensions d'armes.

ÉCHÉCRATE, jeune Thessalien, devint vivement épris de la beauté d'une jeune prêtresse

de Delphes ; il l'enleva. Pour éviter d'autres rapts dans l'avenir, on fit un réglement portant qu'on n'admettroit plus aux fonctions de prêtresse que des femmes âgées de 50 ans.

ÉCHÉMON, fils de *Priam*, et CHROMIUS son frère, furent précipités de dessus leur char par *Diomède*, qui, après les avoir tués, les dépouilla de leurs armes et prit leurs chevaux.

ÉCHENÉE, Phéacien, est célébré par *Homère* comme le plus sage, le plus éloquent et le plus vertueux de ses compatriotes.

ÉCHETLÉE, (Mythol.) Dieu des Athéniens, dont le nom signifioit le manche d'une charrue. A la bataille de Marathon, un homme armé de cet instrument aratoire, se rangea du côté des Athéniens, et renversa un grand nombre de leurs ennemis. Ces derniers, ayant consulté l'oracle pour connoître le nom de leur défenseur, reçurent ordre d'honorer *Échetlée*.

ÉCHÉTUS, roi d'Épire, punit sévèrement sa fille qui s'étoit laissée séduire. Il lui fit crever les yeux, et la condamna à moudre toute sa vie des grains d'orge de fer.

ÉCHIDNA, (Mythol.) monstre moitié femme et moitié serpent, fut mère du chien *Cerbère*, de l'*Hydre* de Lerne, de la *Chimère*, du *Lion* de Némée, et du *Sphinx*.

ÉCHIDNE, étoit une reine des Scythes, qu'*Hercule* épousa, et de laquelle il eut trois enfans, *Agathyrse*, *Gelon* et *Scythe*, de qui l'on dit que sont sortis les rois de Scythie.

ÉCHINADES, (Mythol.) nymphes qui furent métamorphosées en isles, pour n'avoir pas appelé *Achéloüs* à un sacrifice de dix taureaux, auquel elles avoient invité tous les Dieux des bois et des fleuves. Elles donnèrent leurs noms à dix isles, situées près du golphe de Lépante.

I. ÉCHION, roi de Thèbes. Ses deux filles se laissèrent immoler, pour appaiser les Dieux qui affligeoient la contrée d'une sécheresse horrible. Il sortit de leurs cendres des jeunes gens couronnés, qui célébrèrent la mort généreuse de ces princesses. — Il y a eu un autre ÉCHION, qui fut un de ceux qui aidèrent *Cadmus* à bâtir Thèbes ; et c'est de son nom que les Thébains ont été appelés *Échionides*.

II. ÉCHION, peintre-sculpteur de la Grèce, vers l'an 351 avant J. C., n'est connu que par ce qu'en dit *Pline*, qui en parle avec éloge.

ÉCHIUS ou ECKIUS, (Jean) né en Souabe l'an 1486, professeur de théologie dans l'université d'Ingolstadt, signala son savoir et son zèle en 1519 dans ses Conférences contre *Luther*, *Carlostad*, *Melanchthon*, etc. où il remporta l'avantage, de l'aveu même de ses adversaires, mais non de celui de *Luther*, qui dans la suite dissimula ce qui étoit contre lui. Il se trouva en 1538 à la diète d'Ausbourg, et en 1541 à la conférence de Ratisbonne, et il brilla dans l'une et dans l'autre. Il joua le rôle principal dans toutes les disputes publiques des Catholiques avec les Luthériens. Il avoit de l'érudition, de la mémoire, de la facilité, de la pénétration. Ce sa-

vant théologien mourut à Ingolstadt en 1543, à 57 ans. On a de lui deux *Traités sur le Sacrifice de la Messe ;* un *Commentaire sur le Prophète Aggée*, 1638, in-8°; des *Homélies*, 4 vol. in-8°, et des *Ouvrages de Controverse*. *Voyez* RICIUS. — Il ne faut pas le confondre avec *Léonard* ECKIUS, jurisconsulte célèbre, mort à Munich en 1550. *Charles-Quint*, lui connoissant un esprit conciliant et sage, se servit de lui dans la guerre de Smalkalde : aussi disoit-on, que *ce qui étoit conclu sans l'avis d'*Eckius, *étoit conclu en vain.* Et après sa mort, lorsqu'il étoit question de débrouiller le nœud des affaires de l'Empire, on disoit communément : *Si* Eckius *étoit ici, il éclairciroit le fait en trois mots.*

ÉCHO, (Mythol.) étoit fille de l'*Air* et de la *Terre*. Cette Nymphe habitoit les bords du fleuve Céphise. *Junon* la condamna à ne répéter que la dernière parole de ceux qui l'interrogeoient, parce qu'elle avoit parlé d'elle imprudemment, et qu'elle l'avoit amusée par des discours agréables, pendant que *Jupiter* étoit avec ses Nymphes. *Echo* voulut se faire aimer de *Narcisse ;* mais s'en voyant méprisée, elle se retira dans les grottes, dans les montagnes et dans les forêts, où elle sécha de douleur, et fut métamorphosée en rocher.

ECKOUT, *Voyez* VANDEN-ECKOUT (Gerbrant).

ECLUSE, (Charles de l') *Clusius*, fut un médecin d'Arras, auquel les empereurs *Maximilien II* et *Rodolphe II* confièrent leur jardin des simples. Les assujettissemens de la vie de courtisan l'ayant dégoûté, il se retira à Francfort sur le Mein, ensuite à Leyde, où il mourut le 4 avril 1609, à 84 ans, professeur de botanique. Ses *Ouvrages* ont été recueillis en 2 vol. in-folio, à Anvers, 1601-1605. Ils roulent sur la science qu'il avoit cultivée.

ÉCLUSE DES LOGES, (Pierre-Mathurin de l') docteur de Sorbonne, né à Falaise, mort en 177... remporta le prix d'éloquence à l'académie Françoise, en 1743. Mais il est beaucoup plus connu par son édition des *Mémoires de Sully*. *Voyez* II. SULLY. Nous ajouterons à ce que nous disons de ce livre, dans l'article de ce ministre, « qu'il faut lire avec beaucoup de défiance tout ce qui regarde les Jésuites dans les remarques de l'abbé *de l'Ecluse*. Non-seulement *de l'Ecluse* a falsifié les mémoires *de Sully* en plusieurs endroits ; mais comme il imprimoit en 1740, et que les Jésuites étoient alors fort puissans, il les flattoit lâchement. » *Hist. du Parlement de Paris*, *chap.* 36.

EDEBALI, religieux musulman, joignit à de grandes richesses beaucoup de science et de piété. Il maria sa fille à *Orthogrul*, et de ce mariage naquit *Othoman*, fondateur de la monarchie des Turcs. *Edebali* prédit à ce dernier son élévation, et que sa postérité règneroit sur un grand empire. La grande dévotion de ce musulman est passée en proverbe dans l'Orient, où l'on dit, en parlant d'un faux dévot : « *Vous le prendriez pour Edebali.* » Celui-ci mourut à Iconium en Cilicie, vers l'an 1300 de notre ère.

EDELINK, (Gérard) naquit à Anvers en 1641. Il y apprit les premiers

premiers élémens du dessin et de la gravure; mais ce fut en France qu'il déploya tous ses talens. *Louis XIV* l'y attira par ses bienfaits. Il fut choisi pour graver deux morceaux de la plus grande réputation, le tableau de la *Sainte Famille*, de *Raphaël;* et celui d'*Alexandre visitant la famille de Darius*, de *le Brun*.... *Edelinck* se surpassa dans les estampes qu'il exécuta d'après ces chefs-d'œuvres; les copies furent aussi applaudies que les originaux. On y admire, comme dans toutes ses autres productions, une netteté de burin, une fonte et une couleur inimitables. Sa facilité et son assiduité au travail nous ont procuré un grand nombre de morceaux précieux. Il a réussi également dans les *Portraits* qu'il a faits de la plupart des hommes illustres de son siècle, parmi lesquels il pouvoit se compter. On distingue ceux de *Champagne* peintre, d'*Arnaud d'Andilly*, du sculpteur *Desjardins*, et ceux de *Mignard*, de *Blanchard*, et de *la Fontaine*, dans le recueil des hommes illustres de *Perrault*. Cet excellent artiste mourut en 1707, à 66 ans, dans l'hôtel royal des Gobelins, où il avoit un logement, avec le titre de graveur ordinaire du roi, et de conseiller dans l'académie royale de peinture. On ne doit pas oublier dans la liste de ses *Estampes*, celle de la *Magdeleine renonçant aux vanités du monde*, d'après un tableau de *le Brun*. Elle est remarquable, par la beauté de la gravure et la finesse de l'expression.

EDER, (George) né à Freisinghen, se fit un nom vers la fin du seizième siècle, par son habileté dans la jurisprudence. Il fut honoré par les empereurs *Ferdinand I*, *Maximilien II* et *Rodolphe II*, de la charge de leur conseiller, et laissa plusieurs écrits sur le droit, dont le meilleur est son *Œconomia Bibliorum, seu Partitionum Biblicarum, Libri V*, in-fol.

ÉDÉSIE *Voy*. HERMIAS.

EDGAR, roi d'Angleterre, dit *le Pacifique*, succéda à son frère *Edwin* en 959. Il vainquit les Écossois, imposa à la province de Galles un tribut annuel d'un certain nombre de têtes de loups, pour dépeupler l'isle de ces animaux carnassiers. Il subjugua une partie de l'Irlande, poliça ses états, réforma les mœurs des ecclésiastiques, quoique les siennes ne fussent pas toujours réglées; et mourut à 33 ans en 975, après un règne de 16 ans. Quelques auteurs l'appellent *l'amour et les délices des Anglois*. Sa modération lui mérita le surnom de *Pacifique*, et son courage égala son amour de la paix. Comme il avoit favorisé beaucoup de religieux, plusieurs critiques se sont élevés contre les éloges qu'on lui prodigue dans les *Annales monastiques*. L'abbé *Millot* lui reproche des fautes, que l'histoire ne doit pas dissimuler. « Il enleva une religieuse. Une des maîtresses d'*Edgar*, nommée *Elflède*, jouit de la plus grande faveur jusqu'au mariage du roi avec *Elfride*, qui étoit la fille, et devoit être l'héritière du comte de *Devon*, l'un des plus grands seigneurs du royaume. Quoiqu'elle n'eût jamais paru à la cour, le bruit de sa beauté la rendoit célèbre. *Edgar* pensa sérieusement à l'épouser; mais ne voulant rien faire au hasard, il chargea *Athelwold*

son favori d'aller vers le comte sous quelque prétexte, et d'examiner si la réalité répondoit au bruit public. Les charmes d'*Elfride* frappèrent si vivement *Athelwold* qu'il résolut de l'enlever à son maître. Il revient : il la représente comme une femme sans beauté, il dégoûte le prince par des rapports infidelles; il lui insinue ensuite adroitement, que ce parti, indigne d'un roi, conviendroit assez à la fortune d'un sujet, et qu'un riche héritage le rendroit moins difficile sur le désagrément de la figure. *Edgar* consent volontiers aux projets de son favori : le mariage se conclut. Le nouvel époux a grand soin de tenir sa femme cachée en province; mais ses envieux, ou la renommée, découvrirent bientôt la perfidie. Le roi, dissimulant sa colère, dit à *Athelwold* qu'il vouloit lui rendre visite dans son château, et faire connoissance avec son épouse. Celui-ci prend les devants, sous prétexte des préparatifs nécessaires, révèle tout le secret à *Elfride*, et la conjure d'employer son esprit et son adresse à paroître telle qu'il l'avoit dépeinte. C'étoit lui demander un effort des plus héroïques. *Elfride*, avec l'envie de plaire, et peut-être de se venger, ne manque pas d'étaler toutes ses graces. L'amour, la fureur s'emparent du roi. Il engage *Athelwold* dans une partie de chasse, il le poignarde de sa propre main, et épouse sa femme bientôt après ». Cet événement a fourni le sujet d'une tragédie Angloise à *William Mason*, et d'un opéra François de *Guillard*. On ne pourroit guères concilier ces actions avec les vertus chrétiennes dont on fait honneur à *Edgar*, s'il n'avoit réparé ses fautes par la pénitence. Il se soumit avec humilité à celle que *St. Dunstan* lui prescrivit pour l'enlèvement de la religieuse; et *Fleury*, qui fait mention du scandale qu'*Edgar* donna à son peuple, parle aussi du repentir par lequel il l'expia. On trouve dans la *Collection des Conciles* plusieurs lois, qui font honneur à la sagesse de son gouvernement.

EDHEM, fut chef d'une secte mahométane établie en Turquie et en Perse. Ses disciples jeûnent avec sévérité et ne se nourrissent que de pain d'orge. Leur habit est grossier : on les distingue à un morceau de drap blanc et rouge qu'ils portent au cou.

ÉDISSA, *Voyez* ESTHER.

ÉDITH, femme de *Lot*, fut changée en statue de sel, pour avoir regardé derrière elle pendant l'embrasement de la ville de Sodome. Le nom *Edith* signifie en hébreu *témoignage*.

EDITHE, (Sainte) fille d'*Edgar*, roi d'Angleterre, et de la reine *Wilfrède*, naquit en 961, et embrassa la vie religieuse dans le monastère de Wilton. Après la mort de son père et de son frère *Edouard*, les grands d'Angleterre l'appellèrent au trône; mais elle préféra la solitude et les exercices de piété. Elle mourut le 16 septembre 984.

EDMER ou EADMER, moine Anglois de Cluni, dans le monastère de Saint-Sauveur à Cantorbery, fut abbé de St-Albans, puis archevêque de St-André en Écosse, et vivoit encore en 1120. On a de lui : I. Un *Traité de la liberté de l'Eglise*. II. Une *Vie de St. Anselme*, dont il fut l'ami et qu'il accompagna dans son exil.

III. Une *Histoire de son temps*, etc., qu'on trouve parmi les *Œuvres de St. Anselme*, édition du P. *Gerberon*. L'*Histoire* de son temps, divisée en six livres, et qui s'étend depuis l'an 1066 jusqu'en 1122, avoit déjà été donnée avec des notes de *Selden*; Londres, 1623, in-fol. IV. *Traité de la Béatitude*. V. *De l'excellence de la Sainte Vierge*. VI. *Vies* de plusieurs Saints d'Angleterre. VII. *Traité des Similitudes*. Le style d'*Eadmer* est clair, naturel, et se fait lire avec intérêt.

I. EDMOND *ou* EDME, (St.) naquit au bourg d'Abendon, d'un père qui entra dans le cloître, et d'une mère qui vécut saintement dans le monde. Il fit ses études à Paris, et y enseigna ensuite les mathématiques et les belles-lettres. Son nom ayant pénétré jusqu'à Rome, le pape *Innocent III* lui donna ordre de prêcher la croisade. Le zèle avec lequel il remplit cette fonction, lui mérita l'archevêché de Cantorbery. Il y avoit alors un légat Romain en Angleterre, qui exerçoit une espèce de tyrannie, sous la protection de *Henri III*, prince pusillanime. Il demanda le 5e de tous les revenus ecclésiastiques : *Edme* consentit à le lui accorder, dans l'espérance d'obtenir la liberté des élections. Mais le pape lui ayant ordonné, peu de temps après, de pourvoir 300 Romains des premiers bénéfices vacans, il crut les maux de l'église d'Angleterre sans remède. Il se retira en France, et y mourut en 1241, victime de son zèle pour les prérogatives de son église. Les écrivains Anglois disent que Rome et les Italiens retiroient alors du royaume d'Angleterre plus de 70 mille marcs d'argent, et que rarement les revenus du roi excédoient le tiers de cette somme. Le pape *Innocent IV* canonisa *St. Edmond* en 1249. Il nous reste de lui un ouvrage intitulé : *Speculum Ecclesiæ*, dans la Bibliothèque des Pères.

II. EDMOND, (St.) roi des Anglois Orientaux, fut illustre par sa piété, qui le fit mettre dans le catalogue des Saints. Ce prince, plus propre aux exercices de piété qu'à l'exercice des armes, ayant voulu, en 870, livrer bataille aux Danois, fut aisément vaincu et contraint de prendre la fuite. Il crut pouvoir se cacher dans une église; mais ayant été découvert, il fut mené à *Ivar*, chef des Danois, qui étoit à Helisdon. Le vainqueur lui offrit d'abord de lui laisser son royaume, pourvu qu'il le reconnût pour son souverain, et lui payât un tribut. *Edmond* ayant refusé ce parti, *Ivar* le fit attacher à un arbre, et percer d'une infinité de flèches; après quoi, il lui fit couper la tête. Le chef d'*Edmond* ayant été trouvé quelque temps après, fut enterré avec le corps à Saint-Edmonbourg, ville qui a reçu son nom de ce roi. Tant que la religion Catholique a fleuri en Angleterre, on a été persuadé qu'il se faisoit des miracles au tombeau de ce prince.

III. EDMOND Ier, roi d'Angleterre, fils d'*Edouard le Vieux*, monta sur le trône l'an 940. Il n'avoit alors qu'environ 17 ans. Les Danois de Northumberland, s'imaginant qu'ils se soustrairoient facilement au pouvoir d'un prince si jeune, se révoltèrent. *Edmond* leur livra une sanglante bataille, qui n'eut rien de décisif,

mais qui les intimida. Il y eut un traité de paix, dont la principale condition fut que l'Angleterre seroit partagée entre les Anglois et les Danois. *Edmond* fut obligé, bientôt après, de tourner ses armes contre les Danois du royaume de Mercie, et contre le roi de Cumberland. Il vainquit les premiers en 945, s'empara du Cumberland, et le céda au roi d'Écosse, qu'il vouloit mettre dans ses intérêts; mais il s'en réserva la souveraineté. Il s'occupoit à mettre l'ordre dans son royaume, lorsqu'il fut assassiné le 26 mai 946, par un voleur qu'il avoit arrêté dans ses appartemens : il emporta avec lui les regrets de ses sujets, et sur-tout des ecclésiastiques, auxquels il avoit accordé de grands privilèges. Il laissa deux enfans, *Edwin* et *Edgar*, qui ne lui succédèrent pas immédiatement à cause de leur bas âge.

IV. EDMOND II, dit *Côte-de-fer*, roi des Anglois après son père *Ethelred*, commença de régner en 1016. Le royaume étoit alors extrêmement divisé par les conquêtes de *Canut*, roi de Danemarck. Le nouveau roi prit les armes, se rendit maître d'abord de Glocester et de Bristol, et mit ses ennemis en déroute. Il chassa ensuite *Canut* de devant Londres qu'il assiégeoit, et gagna deux sanglantes batailles. Mais ayant laissé à son ennemi le temps de remettre de nouvelles troupes sur pied, il perdit Londres, et fut défait en plusieurs rencontres. Ils terminèrent leurs différends en partageant le royaume. Quelque temps après, *Edrick*, surnommé *Stréon*, corrompit deux valets de chambre d'*Edmond*, qui lui passèrent un croc de fer au fondement, dans le temps qu'il étoit pressé de quelque nécessité naturelle, et portèrent sa tête à *Canut*. Cela arriva l'an 1017. *Voy.* I. CANUT.

V. EDMOND PLANTAGENET, de Woodstock, comte de Kent, étoit un fils cadet du roi d'Angleterre *Edouard I*. Le roi *Edouard II*, son frère aîné, l'envoya, l'an 1324, en France, pour y défendre, contre *Charles VI*, les pays qui appartenoient à l'Angleterre; mais il ne fut pas heureux dans cette expédition. Il soutint, en 1325, 26 et 27, le parti de ceux qui déposèrent *Edouard II* son frère, pour mettre son fils *Edouard III* sur le trône. Il se chargea du gouvernement du royaume, avec onze autres seigneurs, pendant la minorité de son neveu; mais il s'apperçut bientôt que la mère du jeune roi, de concert avec son amant *Roger Mortimer*, ne lui en laissoit que le seul titre. Il travailla dès-lors à faire remonter son frère sur le trône. Cette tentative ne lui réussit pas : la reine fit si bien, que, dans un parlement tenu à Winchester, il fut condamné à mort. On le conduisit sur l'échafaud; mais l'exécuteur s'étant évadé, il y demeura depuis avant midi jusqu'au soir, sans qu'on pût trouver un homme qui voulût faire l'office de bourreau. Enfin, vers le soir, un garde de la maréchaussée se chargea de cette triste exécution. Ainsi mourut ce prince, à l'âge de vingt-huit ans.... Il laissa un fils, appelé EDMOND comme lui. Celui-ci obtint du roi dans le parlement suivant, que la sentence, portée contre son père, seroit annullée, comme dressée sur de fausses accusations.

Il mourut sans enfans, ainsi que son frère cadet; et le comté de Kent passa à *Jeanne* sa sœur, épouse de *Thomas Holland*.

VI. EDMOND, (Thomas) Anglois, né en 15[illegible], et mort en 1639, fut envoyé par *Elisabeth* et *Jacques I*, en qualité d'ambassadeur en France et dans les Pays-Bas. On lui doit : I. Des *Lettres* sur les affaires d'état; Londres, 1725, 3 vol. in-8.o II. Ses *Négociations*; Londres, 1749, in-8.o

I. EDOUARD *le Vieux*, ou EDWARD, roi d'Angleterre, succéda à son père *Alfred* l'an 900. Il défit *Constantin*, roi d'Écosse, vainquit les Bretons du pays de Galles, et remporta deux victoires sur les Danois. Il fit ériger cinq évêchés dans ses états, fonda l'université de Cambridge, protégea les savans, et mourut en 934, dans la vingt-cinquième année de son règne. *Aldestan*, qu'il avoit eu de la fille d'un berger, qui n'étoit que sa concubine, lui succéda au préjudice de ses enfans légitimes.

II. ÉDOUARD *le Jeune*, (St.) roi d'Angleterre, né en 962, parvint à la couronne dès l'âge de 13 ans, en 975. La plupart des grands du royaume le reconnurent pour leur roi. Quelques-uns s'y opposèrent. Enfin, *Elfride*, sa belle-mère, qui vouloit faire régner son fils *Ethelred*, le fit assassiner en 978. *Edouard*, revenant de la chasse, passoit près d'un château où étoit *Elfride*. Il étoit fort altéré : il s'écarta de sa troupe, pour aller demander à boire à la porte du château. *Elfride* vint à lui avec de fausses démonstrations d'amitié; mais elle avoit donné ordre de le poignarder par derrière tandis qu'il boiroit, et il tomba mort aux pieds de sa cruelle marâtre. Il étoit âgé de quinze ans. L'Église Romaine l'honore comme martyr, à cause de l'innocence de ses mœurs et de sa mort violente, et en célèbre la mémoire le jour de sa mort, le 18 mars.

III. ÉDOUARD, (Saint) dit *le Confesseur*, ou *le Débonnaire*, fut rappelé en Angleterre après la mort de son frère *Elfred*. Il étoit alors en Normandie, où les incursions des Danois l'avoient obligé de se retirer. Il fut couronné l'an 1042. Ce prince, plus simple que politique, plus foible que généreux, plus indolent qu'appliqué, prépara, dit un historien, une révolution dans sa patrie, par son caractère. Le comte *Godwin*, qui étoit allé le chercher en Normandie, lui donna sa fille en mariage, et gouverna sous son nom. Ce général remporta d'assez grands avantages sur les ennemis de l'état. Le roi laissa avilir le sceptre par sa foiblesse; mais il prit des arrangemens pour le faire passer dans des mains plus dignes de le porter. On lui dut cependant le *Recueil des Lois communes*, ainsi nommées, parce qu'elles furent observées par tous les Anglois sans exception, qui les respectèrent long-temps, même au milieu de leurs dissentions politiques. *Edouard* laissa en mourant sa couronne à *Guillaume*, duc de Normandie, son parent, qui lui rendit tout son éclat. *Edouard* mourut le 5 janvier 1066, après un règne de 23 ans. Pour mettre le lecteur à portée de juger de la bonté ou plutôt de la foiblesse de ce prince, on ne rapportera que ce trait. Un jour, se reposant sur son lit, il vit un page,

qui trouvant un coffre de fer ouvert, et n'appercevant personne dans la chambre, remplit ses poches de l'argent qui y étoit contenu : non content de ce premier enlèvement, il revint une seconde fois à la charge. « Mon ami, lui cria alors *Edouard* par derrière le rideau, vous devez être content de ce que vous avez emporté ; car si le chambellan *Hugolin* venoit, il vous feroit tout rendre, et vous seriez fouetté rigoureusement dans les places publiques. » *Edouard* fut canonisé par le pape *Alexandre III*; car, quoiqu'il n'eût pas les qualités d'un roi, il eut les vertus d'un particulier. *Voy*. EMMA.

IV. ÉDOUARD Ier, roi d'Angleterre, naquit à Winchester, en 1240, du roi *Henri III* et d'*Eléonore* de Provence. Il se croisa avec le roi *St. Louis* contre les Infidelles. Il partageoit les travaux ingrats de cette expédition malheureuse, lorsque la mort du roi, son père, le rappela en Europe l'an 1272. Au retour de l'Asie, il débarqua en Sicile et vint en France, où il fit hommage au roi *Philippe III*, des terres que les Anglois possédoient dans la Guienne. L'Angleterre changea de face sous ce prince. Il sut contenir l'humeur remuante des Anglois, et animer leur industrie. Il fit fleurir leur commerce, autant qu'on le pouvoit alors. Il s'empara du pays de Galles sur *Léolin*, après l'avoir tué les armes à la main en 1283. Il fit un traité, l'an 1286, avec le roi *Philippe IV*, dit *le Bel*, successeur de *Philippe III*, par lequel il régla les différens qu'ils avoient pour la Saintonge, le Limousin, le Querci, et le Périgord. L'année suivante, il se rendit à Amiens, où il fit au même prince, hommage de toutes les terres qu'il possédoit en France. La mort d'*Alexandre III*, roi d'Ecosse, arrivée en 1286, ayant laissé la couronne en proie à l'ambition de douze compétiteurs, *Edouard* eut la gloire d'être choisi pour arbitre entre les prétendans. Il exigea d'abord l'hommage de cette couronne ; ensuite, il nomma pour roi *Jean Baillol*, qu'il fit son vassal. Mais c'étoit peu pour *Edouard* d'être suzerain de l'Écosse ; la souveraineté entière pouvoit seule satisfaire son ambition. Dans ce but, il donna des désagrémens à *Baillol*, pour le porter à la révolte, et avoir ainsi un prétexte de le détrôner. Il reçut les appels de quiconque se crut lésé par ce prince. Il le fit citer devant les tribunaux d'Angleterre, et ne lui permit pas même de se défendre par procureur. *Baillol* résolut en effet de secouer un joug si révoltant, et se ligua avec la France contre *Edouard*. Cette alliance eut l'effet imprévu de tirer le peuple Anglois de son état de nullité, et de lui donner une existence politique. *Leicester* avoit fait ci-devant siéger en parlement les représentans des bourgs et des villes ; mais cet exemple donné par un rebelle, n'avoit jamais été suivi. *Edouard*, entouré d'une noblesse factieuse, et à la veille d'avoir deux rois à combattre, sentit qu'il ne pouvoit avoir de paix au dedans et de succès au dehors, qu'en mettant le peuple dans ses intérêts. Il l'invita donc à nommer des députés pour consentir aux impôts ; *étant juste*, disoit-il, *que ce qui intéresse tous, soit approuvé de tous*. Il

est vrai que ce consentement, une fois donné, la commission des députés fut finie. On ne leur permit pas de se mêler des lois, ni de la politique, qu'on supposoit injurieusement au-dessus de leur intelligence. Mais peu à peu les députés des communes connurent leur force. Ils demandèrent au trône le redressement des griefs du peuple, et le besoin fréquent qu'on avoit d'eux fit admettre souvent leurs requêtes. De l'argent accordé par les barons et les communes, *Edouard* forma bientôt une armée. Alors, il somma *Baillol* de lui fournir son contingent de troupes pour repousser l'invasion dont la France menaçoit l'Angleterre. *Baillol* dispensé, dit-on, de son serment par le pape *Célestin V*, refusa; mais ayant été vaincu, et pris à Dunbar, les Écossois se soumirent au vainqueur. L'infortuné roi d'Écosse, après deux ans de captivité à la tour de Londres, alla finir ses jours en France en homme privé. Une querelle peu considérable entre deux mariniers, l'un François, l'autre Anglois, avoit allumé la guerre en 1293, entre les deux nations. *Edouard* entra en France avec deux armées, l'une destinée au siége de la Rochelle, et l'autre contre la Normandie. Cette guerre fut terminée par une double alliance en 1298, entre *Édouard* et *Marguerite de France*, et entre son fils *Édouard* et *Isabelle*, l'une sœur, et l'autre fille de *Philippe le Bel*. Le souverain Anglois tourna ensuite ses armes contre l'Écosse, qui avoit profité de son absence pour se rendre libre. *Voy*. WALLACE. Berwick fut la première place qu'il assiégea. Il la prit par ruse. Il feignit de lever le siége, et fit répandre par ses émissaires, qu'il s'y étoit déterminé par la crainte des secours qu'attendoient les assiégés. Quand il fut assez éloigné pour n'être pas apperçu, il arbora le drapeau d'Écosse, et s'avança vers la place. La garnison, séduite par ce stratagème, s'empressa d'aller au-devant de ceux qu'elle croyoit ses libérateurs. Elle étoit à peine sortie, qu'elle fut coupée par les Anglois, qui entrèrent précipitamment dans la ville. Ce succès en amena d'autres. Le roi d'Écosse fut fait prisonnier en 1303, confiné dans la tour de Londres, et forcé à renoncer en faveur du vainqueur au droit qu'il avoit sur la couronne. Ce fut alors que commença cette antipathie entre les Anglois et les Écossois, qui dure encore aujourd'hui. Ceux-ci armèrent de nouveau en 1306, ayant à leur tête un héros. *Robert de Brus*, fils du compétiteur de *Jean Baillol*, chassa les Anglois, reçut la couronne de la main des peuples d'Écosse et la conserva. *Édouard*, furieux, se préparoit à entrer lui-même dans ce royaume, pour y mettre tout à feu et à sang, lorsqu'il mourut à Carlisle, le 5 juillet 1307, à 68 ans. Il ordonna à *Edouard II* son fils, en mourant, de subjuguer et de punir les Écossois. *Faites porter mes os devant vous*, lui dit-il; *les rebelles n'en soutiendront pas la vue*. Les historiens de diverses nations ont parlé si différemment de ce prince, dit l'auteur de l'*Histoire du Parlement d'Angleterre*, qu'il est difficile de s'en former une juste idée. Les satires sont venues des Écossois; les éloges, des Anglois. On ne peut lui refuser beaucoup de cou-

rage, des mœurs pures, une équité exacte; mais ces qualités furent ternies par la cruauté et par la soif de la vengeance. On l'a nommé le *Justinien Anglois;* et ce beau titre doit couvrir quelques-unes des taches de sa vie. Ce fut sous ce prince que le parlement d'Angleterre prit une nouvelle forme, telle à peu près que celle d'aujourd'hui. Le titre de Pair et de Baron ne fut affecté qu'à ceux qui entroient dans la chambre haute. Il ordonna à tous les shérifs d'Angleterre, que chaque comté ou province députât au parlement deux chevaliers, chaque cité deux citoyens, et chaque bourg deux bourgeois. La chambre des Communes commença par-là à entrer dans ce qui regardoit les subsides. *Edouard* lui donna du poids, pour pouvoir balancer la puissance des barons. Ce prince, assez ferme pour ne les point craindre, et assez habile pour les ménager, forma cette espèce de gouvernement, qui rassemble tous les avantages de la royauté, de l'aristocratie et de la démocratie; mais qui a aussi les divers inconvéniens de tous les trois, et qui ne peut subsister que sous un roi sage.

V. ÉDOUARD II, fils et successeur d'*Edouard I*, couronné à l'âge de 23 ans, en 1307, abandonna les projets de son père sur l'Écosse, pour se livrer à ses maîtresses et à ses flatteurs. Le principal d'entre eux étoit *GAVERSTON, Voyez ce mot*, gentilhomme Gascon, qui, à la fierté de sa nation, joignoit les caprices d'un favori et la dureté d'un ministre. Il maltraita si cruellement les grands du royaume, qu'ils prirent les armes contre leur souverain, et ne les quittèrent qu'après avoir fait couper la tête à son indigne favori. Les Écossois, profitant de ce trouble, secouèrent le joug des Anglois. *Édouard*, malheureux au dehors, ne fut pas plus heureux dans sa famille. *Isabelle* sa femme, irritée contre lui, se retira en 1326, à la cour du roi de France, *Charles le Bel*, son frère. Ce prince encouragea sa sœur à lever l'étendard de la révolte contre son mari. La reine, secourue par le comte *Philippe de Hainaut*, repassa la mer avec environ trois mille hommes. *Édouard*, livré à l'incertitude dans laquelle il avoit flotté toute sa vie, se réfugia avec son favori *Spencer* dans le pays de Galles, tandis que le vieux *Spencer* s'enfermoit dans Bristol pour couvrir sa fuite. Cette ville ne tint point contre les efforts des illustres aventuriers qui suivoient la reine. Les deux *Spencer* moururent par la main du bourreau, le 29 novembre 1326. On arracha au fils sur la potence, les parties, dont on prétendoit qu'il avoit fait un usage coupable avec le monarque. *Voyez* SPENCER, n° I. *Édouard* fut condamné à une prison perpétuelle, et son fils mis à sa place. Esclave sur le trône, pusillanime dans les fers, il finit comme il avoit commencé, en lâche. Après quelque temps de prison, on lui enfonça un fer chaud dans le fondement par un tuyau de corne, de peur que la brûlure ne parût. Ce fut par ce cruel supplice qu'il perdit la vie, l'an 1327, âgé de 42 ans, après avoir occupé le trône pendant vingt. On observe sous ce régne, dit l'abbé *Millot*, que le prix des grains étoit la moitié de leur valeur

actuelle, au lieu que le bétail valoit huit fois moins qu'aujourd'hui. Cette remarque prouve que l'agriculture étoit alors très-peu florissante. Les seigneurs en général faisoient cultiver leurs terres par des gens à eux ; ils en consommoient le produit avec une foule de personnes qui trouvoient l'hospitalité dans leur maison. C'étoient autant de partisans attachés à leur fortune et à leur personne. C'est sous *Édouard II* que les templiers furent détruits ; et, ce qu'il y a de singulier, c'est que l'Angleterre rendit des témoignages avantageux à ces chevaliers qu'on traitoit si rigoureusement en France. *Voyez* V. ADAM. Dans le temps que les Anglois faisoient la guerre à *Édouard*, sous la conduite d'un nommé *Guillaume Trussel*, ils abusèrent bien indignement de l'avantage qu'ils eurent sur leur souverain. On poussa l'inhumanité envers le malheureux *Edouard*, jusqu'à le faire raser en pleine campagne avec de l'eau froide, tirée d'un fossé bourbeux, dit *Rapin de Thoiras*. Il ne répondit à ce mauvais traitement, qu'en disant à ses persécuteurs : « Que quoi qu'ils pussent faire, ils ne lui ôteroient point l'usage de l'*eau chaude* pour se raser ; » et en même temps, ajoute cet historien, deux torrens de larmes coulèrent de ses yeux : exemple cruel des jeux de la fortune !

VI. ÉDOUARD III, fils du précédent, vit le jour en 1312 à Windsor. *Voy.* CHARLES VI, n° III. Mis sur le trône à la place de son père, par les intrigues de sa mère, en 1327, il ne lui fut pas pour cela plus favorable. Il fit enlever son favori *Mortimer* jusque dans le lit de cette princesse, et le fit périr ignominieusement. *Isabelle* fut elle-même renfermée dans le château de Rising, et y mourut après vingt-huit ans de prison. *Edouard*, maître, et bientôt maître absolu, commença par conquérir le royaume d'Écosse disputé par *Jean de Baillol* et *David de Brus*. Une nouvelle scène, et qui occupa davantage l'Europe, s'ouvrit alors. *Édouard III* voulut retirer les places de la Guienne, dont le roi *Philippe de Valois* étoit en possession. Les Flamands, l'empereur, et plusieurs autres princes, entrèrent dans son parti. Les premiers exigèrent seulement qu'*Edouard* prît le titre de roi de France, en conséquence de ses prétentions sur cette couronne, parce qu'alors, suivant le sens littéral des traités qu'ils avoient faits avec les François, ils ne faisoient que suivre le roi de France. *Edouard*, dit *Rapin de Thoiras*, approuva ce moyen de les faire entrer dans la ligue. On voit, dit un autre historien, que si ce prince avoit eu besoin des Juifs, il auroit pris de même le titre de Messie. Voilà l'époque de la jonction des fleurs de lis et des léopards. *Edouard* se qualifia, dans un manifeste, de roi de France, d'Angleterre et d'Irlande. *Voy.* XV. PHILIPPE *et* V. ROBERT. Il commença la guerre par le siége de Cambrai, qu'il fut forcé de lever. La fortune lui fut ensuite plus favorable. Il remporta une victoire navale, connue sous le nom de *Bataille de l'Ecluse*. Ces avantages furent suivis de la bataille de Créci, en 1346. Les François y perdirent trente mille hommes de pied, douze cents cavaliers et quatre-vingts bannières. On attribua en partie le succès de

cette journée à six pièces de canon dont les Anglois se servoient pour la première fois, et dont l'usage étoit inconnu en France. *Edouard* se tint à l'écart pendant toute l'action. Il avoit pourtant envoyé un cartel à *Philippe* au commencement de la guerre, et son propos ordinaire étoit, *qu'il ne souhaitoit rien tant que de combattre seul à seul, ou de le rencontrer dans la mêlée.* Le lendemain de cette victoire, les troupes des Communes de France furent encore défaites. *Edouard*, après deux victoires remportées en deux jours, prit Calais, qui resta aux Anglois deux cent dix années. *Voyez* RIBAUMONT *et* ST.-PIERRE n° I. La mort de *Philippe de Valois*, en 1350, ralluma la guerre. *Edouard* la continua contre le roi *Jean* son fils, et gagna sur lui en 1357, la bataille de Poitiers. *Jean* fut fait prisonnier dans cette journée, et mené en Angleterre, d'où il ne revint que quatre ans après. *Edouard*, prince de Galles, fils du roi d'Angleterre, qui commandoit les troupes dans cette bataille, donna des marques d'un courage invincible. Après la bataille, il fit préparer un repas magnifique, servit lui-même le roi prisonnier, comme s'il eût été un de ses officiers, et dit modestement, en refusant de se placer à table à côté de lui, qu'*étant sujet, il connoissoit trop la distance du rang de Sa Majesté au sien, pour prendre une pareille liberté.* A son entrée dans Londres, il parut sur une petite haquenée noire, marchant à côté du roi *Jean*, qui montoit un beau cheval blanc superbement harnaché. Malgré la barbarie de son siècle, il y avoit un orgueil bien raffiné dans cette modestie du vainqueur; il y avoit encore plus de cruauté, d'exposer un roi malheureux à la vue d'une populace..... *Voyez* CHANDOZ. Après la mort de *Jean*, en 1364, *Edouard* fut moins heureux. *Charles V* confisqua les terres que les Anglois possédoient en France, après s'être préparé à soutenir l'arrêt des confiscations par les armes. Le roi de France *Charles V* remporta de grands avantages sur eux; et le monarque Anglois mourut le 23 juillet 1377, à 65 ans, avec la douleur de voir les victoires de sa jeunesse obscurcies par les pertes de ses vieux jours. Sa vieillesse fut encore ternie par le crédit de ses favoris, et sur-tout par son amour pour *Alix de Pierce*, qui l'entraîna dans des fêtes continuelles et des dépenses excessives. Son règne auroit eu un éclat infini, sans ces taches. L'Angleterre n'avoit point eu encore de souverain, qui eût tenu dans le même temps deux rois prisonniers, *Jean* roi de France, et *David* roi d'Ecosse. Sa politique eut bien des défauts. Dépourvu des vues générales, et entraîné par les circonstances, il n'étendit pas sa prévoyance en politique plus loin que son règne. Tout le crédit qu'il avoit dans son parlement, il le fit servir à ses conquêtes; au lieu qu'un autre auroit fait servir ses conquêtes à se rendre maître de son parlement. Les entreprises de ce monarque coûtèrent beaucoup à l'Angleterre; mais elle s'en dédommagea par le commerce : elle vendit ses laines, Bruges les mit en œuvre. « *Edouard III*, dit *Robertson*, fut frappé de l'état florissant des provinces des Pays-Bas, et n'eut pas de peine à en démêler la véritable cause. Il s'occupa des moyens d'encou-

rager l'industrie parmi ses sujets, lesquels méconnoissant alors les avantages de leur situation, et ignorant la source d'où la richesse devoit se répandre un jour dans leur isle, négligeoient entièrement le commerce, et n'essayoient pas même d'imiter les manufactures, dont ils fournissoient les matériaux aux étrangers. *Edouard* engagea des ouvriers Flamands à aller s'établir dans son royaume, et il fit plusieurs bonnes lois pour l'encouragement et le règlement du commerce. Ce fut à ses soins que l'Angleterre dut l'établissement de ses manufactures de laine. Ce prince tourna le génie actif et entreprenant de son peuple vers la culture de ces arts qui ont élevé les Anglois au premier rang parmi les peuples commerçans. » Dès que l'esprit de commerce eut commencé à acquérir de l'ascendant dans la nation, on vit aussitôt un nouveau génie animer son gouvernement et y diriger les alliances, les négociations, les guerres. *Edouard* ne fut pas témoin de ce grand changement; la foiblesse de ses dernières années l'empêcha même de poser solidement les fondemens de ce nouvel ordre de choses. Ce fut *Edouard* qui institua l'ordre de la *Jarretière*, vers l'an 1349. L'opinion vulgaire est qu'il fit cette institution à l'occasion de la jarretière que la comtesse de *Salisbury*, sa maîtresse, laissa tomber dans un bal, et que ce prince releva. Les courtisans s'étant mis à rire, et la comtesse ayant rougi, le roi dit: *Honni soit qui mal y pense*, pour montrer qu'il n'avoit point eu de mauvais dessein; et jura que tel qui s'étoit moqué de cette jarretière s'estimeroit heureux d'en porter une semblable. On peut rejeter ce fait, aussi bien que l'admettre: quoique fort répandu dans les historiens modernes, il n'est attesté par aucun auteur contemporain. Des savans, qui croient être mieux instruits, pensent que l'ordre de la Jarretière prit son origine à la bataille de Créci; on avoit donné pour mot *Garter*, qui signifie *Jarretière* en anglois. D'autres prétendent, qu'à cette même bataille *Edouard* avoit fait attacher sa jarretière au bout d'une lance, pour servir de guide dans le combat. *Voyez* aussi RICHARD I.

VII. ÉDOUARD IV, fils de *Richard* duc d'Yorck, enleva en 1461 la couronne d'Angleterre à *Henri IV*. Il prétendoit qu'elle lui étoit due, parce que les filles en Angleterre ont droit de succéder au trône, et qu'il descendoit de *Lionel de Clarence*, deuxième fils d'*Edouard III*, par sa mère *Anne de Mortimer*, femme de *Richard*; au lieu que *Henri* descendoit du troisième fils d'*Edouard III*, qui étoit *Jean de Lancastre*, son bisaïeul paternel. Deux victoires remportées sur *Henri*, firent plus pour *Edouard* que tous ses droits. Il se fit couronner à Westminster, le 20 juin de la même année 1461. Ce fut la première étincelle des guerres civiles entre les maisons d'*Yorck* et de *Lancastre*, dont la première portoit la rose blanche, et la dernière la rouge. Ces deux partis firent de toute l'Angleterre un théâtre de carnage et de cruautés; les échafauds étoient dressés sur les champs de bataille, et chaque victoire fournissoit aux bourreaux quelques victimes à immoler à la vengeance. Cependant *Edouard IV* s'affermit sur le trône, par les soins du célèbre comte de *Warwick*; mais dès

qu'il fut tranquille, il fut ingrat. Il écarta ce général de ses conseils, et s'en fit un ennemi irréconciliable. Dans le temps que *Warwick* négocioit en France le mariage de ce prince avec *Bonne de Savoie*, sœur de la femme de *Louis XI*, *Edouard* voit *Elizabeth Woodwill*, fille du baron de *Rivers*, en devient amoureux, et ne peut jamais obtenir que ces paroles accablantes : *Je n'ai pas assez de naissance pour espérer d'être reine, et j'ai trop d'honneur pour m'abaisser à être maîtresse. V.* ÉLIZABETH, n° VII. Ne pouvant se guérir de sa passion, il couronne sa maîtresse, sans en faire part à *Warwick*. Le ministre outragé cherche à se venger. Il arme l'Angleterre, il séduit le duc de *Clarence*, frère du roi; enfin il lui ôta le trône sur lequel il l'avoit fait monter. *Édouard*, fait prisonnier en 1470, se sauva de prison; et l'année d'après, 1471, secondé par le duc de Bourgogne, il gagna deux batailles. Le comte de *Warwick* fut tué dans la première. *Édouard*, fils de ce *Henri*, qui lui disputoit encore le trône, ayant été pris dans la seconde, perdit la vie; ensuite *Henri* lui-même fut égorgé en prison. La faction d'*Edouard* lui ouvrit les portes de Londres. Ce prince, libre de toute inquiétude, se livra entièrement aux plaisirs; et ses plaisirs ne furent que légèrement interrompus par la guerre contre le roi *Louis XI*, qui le renvoya en Angleterre à force d'argent, après avoir signé une trève de neuf ans. Ses dernières années furent marquées par la mort de son frère *George* duc de *Clarence*, sur lequel il avoit conçu des soupçons. Il lui permit de choisir le genre de mort qui lui paroîtroit le plus doux; et on le plongea la tête en bas dans un tonneau de malvoisie, où il finit ses jours comme il avoit desiré. On lui trancha ensuite la tête. *Édouard* le suivit de près. Il mourut le 9 avril 1483, à 41 ans, après 22 ans de régne, de regret, dit-on, d'avoir refusé sa fille, promise en mariage au dauphin fils de *Louis XI*. Ce monarque avoit commencé son régne en héros; il le finit en débauché. Son affabilité lui gagna tous les cœurs; mais la volupté corrompit le sien. Il aima trop le sexe, et en fut trop aimé. Il attaquoit toutes les femmes par esprit de débauche, et s'attachoit pourtant à quelques-unes par des passions suivies. Trois de ses maîtresses le captivèrent plus long-temps que les autres. « Il étoit charmé, disoit-il, de la gaieté de l'une, de l'esprit de l'autre, et de la piété de la troisième, qui ne sortoit guères de l'église, que lorsqu'il la faisoit appeler. » *Voyez* PERKINS.

VIII. ÉDOUARD V, roi d'Angleterre, fils d'*Edouard IV*, ne survécut à son père que deux mois. Il n'avoit qu'onze ans lorsqu'il monta sur le trône. Son oncle *Richard*, duc de Glocester, tuteur d'*Édouard* et de *Richard*, duc d'Yorck, son frère, et jaloux de la couronne du premier et des droits du second, résolut de les faire mourir tous deux pour régner. Il les fit enfermer dans la tour de Londres, et leur fit donner la mort l'an 1483. *Voy.* HASTINGS. Après s'être défait de ses deux neveux, il accusa leur mère de magie, et usurpa la couronne. Sous le règne d'*Élizabeth*, la tour de Londres se trouvant extrêmement pleine, on fit ouvrir la

porte d'une chambre murée depuis long-temps. On y trouva sur un lit, deux petites carcasses avec deux licols au cou ; c'étoient les squelettes d'*Édouard V* et de *Richard* son frère. La reine, pour ne pas renouveler la mémoire de ce forfait, fit remurer la porte ; mais sous *Charles II*, en 1678, elle fut r'ouverte, et les squelettes transportés à Westminster, sépulture des rois... *Thomas Morus* a écrit la *Vie d'Edouard V*.

IX. ÉDOUARD VI, fils de *Henri VIII* et de *Jeanne de Seymour*, monta sur le trône d'Angleterre à l'âge de 10 ans, en 1547, et ne régna que 6 ans. Le rôle qu'il joua fut court et sanglant. Il laissa entrevoir du goût pour la vertu et l'humanité ; mais ses ministres corrompirent cet heureux naturel. L'archevêque de Cantorbery, *Crammer*, le même qui périt par le feu, s'obstina à faire brûler deux pauvres femmes Anabaptistes qui doutoient de ce qu'il ne croyoit pas peut-être lui-même. Ce fut encore par les insinuations de cet indigne archevêque, que la messe fut abolie, les images brisées, et la religion Romaine proscrite. On prit quelque chose des différentes sectes de *Zuingle*, de *Luther* et de *Calvin*, et l'on en composa un symbole qui forma la religion anglicane. Le règne d'*Edouard* fut flétri par une autre injustice, que le goût de la réforme et les insinuations de ses ministres lui arrachèrent : il écarta du trône *Marie* et *Elizabeth* ses deux sœurs, et y appela *Jeanne Gray*, sa cousine. Il mourut en 1553, dans sa seizième année.

X. ÉDOUARD, prince de Galles, plus connu sous le nom de PRINCE NOIR, fils d'*Édouard III* roi d'Angleterre, remporta la victoire de Poitiers sur les François, et mourut avant son père en 1376. Son fils monta sur le trône sous le nom de *Richard II*. *Voyez* ÉDOUARD III. — CHANDOS. — *et* JEAN, nº LXI.

XI. ÉDOUARD PLANTAGENET, le dernier de la race qui porte ce nom, comte de *Warwick*, eut pour père *George*, duc de *Clarence*, frère d'*Édouard IV* et de *Richard III*, rois d'Angleterre. *Henri VII* étant monté sur le trône, et le regardant comme un homme dangereux qui pouvoit lui disputer la couronne, le fit enfermer très-étroitement à la tour de Londres. Le fameux *Perkins-Vaërbeck*, qui s'étoit fait passer pour *Richard*, le dernier des fils de *Richard III*, étoit alors dans la même prison. Il concerta avec *Warwick* en 1490 les moyens d'en sortir. Leur complot fut découvert ; et on crut que le roi le leur avoit fait insinuer, pour avoir un prétexte de les sacrifier à sa sureté. Ce qui confirma ce soupçon, fut que, dans le même temps, le fils d'un cordonnier, séduit par un moine Augustin, se donna pour le comte de *Warwick*. *Henri VII* vouloit faire penser par cette ruse, sans doute concertée avec ce religieux, puisqu'il eut sa grace, que le comte de *Warwick* donnoit occasion à de nouveaux troubles. Ce fut sous ce prétexte qu'on le fit décapiter en 1499. Il étoit le seul mâle de la maison d'*Yorck* : voilà son véritable crime. Pendant sa longue détention, un certain *Lambert* SIMNEL, différent du fils du cordonnier, ayant été dressé par un prêtre du comté d'Oxford, nommé *Simondi*, se fit aussi passer pour comte de *Warwick*, sous le

nom d'*Édouard Plantagenet* : c'étoit le fils d'un boulanger, mais doué de tous les talens propres à jouer le rôle le plus difficile. Il fut proclamé roi à Dublin par une faction en 1487, et *Simondi* lui mit sur la tête une couronne enlevée à une statue de la Vierge. Mais *Lambert Simnel* ayant été battu quelques jours après et fait prisonnier, le roi, tranquille sur son compte, lui laissa la vie par pitié ; cependant, pour ne pas perdre toute sa vengeance, il lui donna l'office ridicule de *marmiton* dans sa cuisine. Ainsi sa royauté, dit l'abbé *Millot*, aboutit à un emploi digne de sa naissance. Dans la suite on le fit fauconnier. Tel fut le dénouement d'une comédie, qui ne laissa pas de faire couler beaucoup de sang. *Henri VII* voulant un jour se venger des Irlandois, par le ridicule, fit servir à table leurs députés par ce même garçon de cuisine qu'ils avoient salué roi. Pour *Simondi*, il fut enfermé dans une prison inconnue, où il passa le reste de ses jours.

XII. ÉDOUARD, (Charles) petit-fils de *Jacques II*, roi d'Angleterre, connu sous le nom du *Prétendant*, naquit le 31 décembre 1720, et chercha vainement à remonter sur le trône de ses ancêtres. En 1745, on le vit aborder en Écosse, rassembler dix mille montagnards, s'emparer d'Édimbourg et de Carlisle, et pénétrer jusques aux frontières d'Angleterre. Le duc de *Cumberland*, arrivé à la hâte, défait son arrière-garde à Clifton, est battu par lui à la bataille de Falkirk, et remporte une victoire complète à Culloden, le 27 avril 1746. *Édouard*, fugitif, errant de forêt en forêt, de caverne en caverne, poursuivi et exposé aux plus grands dangers, parvint à quitter les côtes de l'Écosse et à aborder en France sur un vaisseau de Saint-Malo, qui traversa une escadre angloise, à la faveur d'une brume épaisse. Retiré ensuite à Rome, il y est mort le 31 janvier 1788, ne laissant aucun enfant. Ainsi a fini la famille des *Stuart*, qui donna des rois à l'Ecosse pendant quatre siècles.

ÉDRICK, surnommé *Stréon*, c'est-à-dire Acquisiteur, homme d'une naissance fort obscure, sut, par son éloquence et par toutes sortes de ruses et d'intrigues, s'insinuer fort avant dans les bonnes graces d'*Ethelred II*, roi d'Angleterre. Ce prince le fit duc de Mercie, et lui donna sa fille *Edgithe* en mariage. Par cette alliance il mit dans sa maison un perfide, vendu aux Danois, qui ne laissa jamais passer aucune occasion de trahir les intérêts du roi et du royaume. *Edmond*, son beau-frère, découvrit sa perfidie, et se sépara de lui. *Edrick* se voyant démasqué, quitta le parti d'*Ethelred*, pour prendre celui de *Canut*. Quelque temps après il entra dans le parti d'*Edmond*, qui avoit succédé à *Ethelred*, et qui eut la générosité de lui pardonner. Ce fourbe lui fit voir bientôt à la bataille d'*Asseldun*, ce qu'il avoit dans l'ame. Pendant que les deux armées étoient aux mains, il quitta tout-à-coup son poste, et alla se joindre aux Danois, qui remportèrent la victoire. La paix s'étant faite entre *Edmond* et *Canut*, *Edrick* craignit que l'union des deux rois ne lui fût fatale. Il mit le comble à toutes ses perfidies, en faisant assassiner *Edmond* par deux de ses propres domestiques, en 1717. *Canut* con-

serva à *Edrick* le titre de duc de Mercie; mais ce ne fut pas pour long-temps. Ce monstre eut un jour l'insolence de lui reprocher publiquement, « qu'il n'avoit pas récompensé ses services, et particulièrement celui qu'il lui avoit rendu, en le délivrant d'un concurrent aussi redoutable que l'étoit *Edmond.* » *Canut* lui répondit tout en colère, « que puisqu'il avoit la hardiesse d'avouer publiquement un crime si noir, dont jusqu'alors il n'avoit été que soupçonné, il devoit en porter la peine. » En même temps, sans lui donner le loisir de répliquer, il commanda qu'on lui coupât la tête sur-le-champ, et qu'on jetât son corps dans la Tamise. On dit qu'il fit mettre cette tête sur le lieu le plus élevé de la tour de Londres. On prétend que c'est ce scélérat qui introduisit le tribut que les Anglois furent obligés de payer aux Danois sous le nom de *Dangelt.*

EDRIS, dont le nom signifie *Méditation*, fut l'un des plus anciens prophètes, suivant les Mahométans. Dieu lui envoya, disent-ils, trente volumes qui renfermoient les principes de toutes les sciences et de toutes les connoissances humaines; il fit la guerre aux infidelles descendus de *Caïn*, et réduisit le premier en esclavage ses prisonniers de guerre; il inventa la plume et l'aiguille, l'arithmétique et l'astronomie. *Edris* vécut 375 ans, et fut enlevé au ciel. Quelques savans ont pensé qu'*Edris* étoit le même que le *Mercure Trismégiste* des Égyptiens, et l'*Enoch* des Hébreux. — Un autre *Edris*, fils d'*Abdallah*, descendant de *Mahomet*, a été la tige des *Edrissides*, famille arabe qui régna en Afrique, à Fez, Ceuta et Tanger, et qui fut exterminée l'an de l'hégire 296, par les sultans *Fatimites.* Ses débris se sauvèrent en Sicile. *Edrissi*, auteur d'une géographie arabe dont les Maronites ont traduit un *Abrégé*, prétendoit en descendre. Ce dernier est encore auteur d'un ouvrage sur les pyramides. Il dit qu'*Alexandre* avoit fait élever au milieu d'Alexandrie un obélisque de pierre thébaïque, espèce de marbre noir des environs de Thèbes; ce monument a disparu sous les coups du temps et des guerres.

EDUSA, EDUCA, EDULIA *ou* EDULICA, (Mythol.) divinité qui présidoit à ce qu'on donnoit à manger aux enfans, comme *Potina* ou *Potica* à ce qu'on leur donnoit à boire.

ÉDULIE, (Mythol.) divinité Romaine que les mères invoquoient lorsqu'elles sevroient leurs enfans.

EDWARDS, (George) né à Strafford en Sussex en 1694, fut d'abord apprenti chez un marchand. Son goût pour l'Histoire naturelle s'étant développé, il parcourut la Hollande, la Norwége, pour faire des observations. A son retour en Angleterre, il obtint un appartement dans le collége des Médecins; et à l'aide de ses recherches et de la riche bibliothèque de ce collége, il composa son *Histoire naturelle des Oiseaux, Animaux et Insectes*, en 210 planches coloriées, avec la description en françois, Londres, 1745 — 48 — 50 et 51, 4 parties in-4° : ouvrage intéressant, très-souvent cité par les naturalistes, entr'autres par M. *de Buffon*. On a encore de lui, *Glanures d'Histoire naturelle*, 1758, 1764, 3 parties in-4.° Ce sont des figures de quadrupèdes, d'oi-

seaux, d'insectes, de plantes, avec des explications en anglois et en françois. Cet ouvrage n'est pas moins recherché que le précédent. Son savant auteur mourut en 1753.

EDWY, roi d'Angleterre, étoit fils d'*Edmond I*. Il n'avoit que 14 ans lorsqu'il fut placé sur le trône par les grands du royaume, en 955, au préjudice des fils d'*Edred*, son prédécesseur. S'étant livré aux conseils des jeunes gens de son âge, il se livra à toutes ses passions. Comme ses revenus étoient insuffisans pour les satisfaire, il dépouilla les riches, accabla le peuple d'impôts, pilla les églises, maltraita la reine *Edvige* son aïeule, et s'abandonna sans retenue à la débauche. *Saint Dunstan*, ayant voulu arrêter ses désordres, fut exilé. *Voyez* DUNSTAN. *Odon*, archevêque de Cantorbery, ami de *Dunstan*, voyant que le roi n'écoutoit pas ses remontrances, fit enlever sa maîtresse par des soldats, qui la mutilèrent et finirent par la massacrer. Ce zèle si inconsidéré n'adoucit pas l'esprit d'*Edwy*. Il continua de persécuter le clergé, et se rendit si odieux par un gouvernement tyrannique, que les peuples de Mercie se révoltèrent en 959, et donnèrent la couronne à *Edgar* son frère. *Edwy* conçut tant de chagrin d'avoir perdu le trône, qu'il en mourut après un règne de quatre ans et quelques mois. Les historiens protestans ont voulu justifier ce prince; mais les auteurs contemporains le peignent comme un despote méchant et bizarre. Il est vrai que ces auteurs sont des moines ou des ecclésiastiques qui avoient à se plaindre de lui.

EEKHOUT, (Gerbrant Verden.) *Voyez* VANDEN-EEKHOUT.

EFFEN, *Voy.* VAN-EFFEN.

EFFIAT, (Antoine-Coëffier-RUZÉ, dit le maréchal d') petit-fils d'un trésorier de France, fut surintendant des finances, en 1626, général d'armée en Piémont l'an 1630, enfin maréchal de France le premier janvier 1631. Mécontent d'avoir été oublié dans la promotion précédente, il s'étoit retiré à sa terre de Chilli, à 4 lieues de Paris; mais le cardinal *de Richelieu*, de la maison duquel il étoit comme intendant, le rappela et lui donna le bâton. Ce maréchal mourut le 27 juillet 1632, à Luzzelstein, proche de Trèves, en allant commander en Allemagne. En moins de 5 à 6 ans, il avoit acquis de la réputation dans les armes par sa valeur; au conseil, par son jugement; dans les ambassades, par sa dextérité, *Voyez* IV. BACON; et dans le maniement des finances, par son exactitude et sa vigilance. Il étoit père du marquis de *Cinq-Mars*, dont le fils mourut sans enfans, en 1719. *Voyez* ce mot. Il mourut fort riche. Ses biens ont passé dans la maison de *Mazarin*, par *la Meilleraye* qui avoit épousé sa fille. Ils lui venoient en partie de son grand oncle maternel, qui les lui laissa, à condition qu'il porteroit le nom et les armes de RUZÉ. Cet oncle, nommé *Martin Ruzé*, fils de *Guillaume Ruzé*, receveur des finances à Tours, étoit un homme de mérite, qui fut secrétaire d'état sous *Henri III* et *Henri IV*.

ÉGA, (Mythol.) nymphe, nourrice de *Jupiter*, fut placée dans le ciel par ce dernier, qui en fit la constellation de la *Chèvre*.

I. EGBERT, premier roi d'Angleterre, se distingua par ses vertus et son courage. Il étoit à

Rome

Rome à la cour de *Charlemagne*, quand les députés Anglois vinrent lui apporter la couronne. *Charlemagne* le voyant prêt à partir, tira son épée, et la lui présentant: *Prince*, dit-il, *après que votre épée m'a si utilement servi, il est juste que je vous prête la mienne*.... Il soumit tous les petits rois de l'Angleterre, et régna paisiblement et glorieusement jusqu'à sa mort arrivée en 837. Ce fut lui qui ordonna qu'on donneroit à l'avenir le nom d'*Angleterre* à cette partie de la Grande-Bretagne que les Saxons avoient occupée.

II. EGBERT, frère d'*Eadbert*, prince de Northumberland, devint archevêque d'Yorck, où il mourut l'an 765. On lui doit: I. *Dialogus ecclesiasticæ institutionis*. Le savant *Jacques Waræus* publia cet ouvrage à Dublin, en 1664, in-8.° II. *Pœnitentiale*. C'est un manuscrit que l'on conserve dans plusieurs bibliothèques d'Angleterre. III. *Tractatus de jure sacerdotali, et excerpta ex dictis et canonibus Patrum*. Le P. *Labbe* a inséré cet écrit dans le tome 6 de son recueil des conciles.

I. ÉGÉE, reine des Amazones, passa de la Lybie en Asie, à la tête d'une armée. Elle vainquit *Laomédon*, roi de Troie; mais après avoir fait un butin immense, elle périt dans un naufrage, en repassant la mer pour retourner dans son pays. Cette mer fut nommée la mer Égée.

II. ÉGÉE, roi de l'Attique, et mari d'*Ethra*, dont il eut *Thésée*. C'est sous son règne que *Minos*, roi de Crète, déclara la guerre aux Athéniens, au sujet du meurtre de son fils *Androgée*. Les ayant vaincus, il leur imposa un tribut qui consistoit à envoyer tous les neuf ans en Crète, sept jeunes garçons et autant de filles, des plus nobles familles, pour y être exposés à la fureur du minotaure, renfermé dans le labyrinthe. La 4e fois, le sort tomba sur son fils *Thésée*, qui fut obligé de s'embarquer avec les autres. Comme c'étoit l'usage de mettre des voiles noires au vaisseau qui portoit ces malheureuses victimes, *Egée*, pénétré de douleur et fondant en larmes, recommanda à son fils, s'il échappoit au danger, d'en faire mettre de blanches, afin qu'il pût connoître son sort de loin. *Thésée*, vainqueur du minotaure, oublia la prière que son père lui avoit faite, et revint avec des voiles noires. Dès que ce malheureux prince les apperçut du haut du rocher où il étoit monté, croyant son fils mort, il se précipita dans la mer, qui fut appelée de son nom.

ÉGÉON ou BRIARÉE, (Myth.) fils de *Titan* et de la *Terre*. Ce fut un géant d'une force extraordinaire, qui avoit cinquante têtes et cent bras. Il vomissoit des torrens de flammes, il lançoit contre le ciel des rochers entiers qu'il avoit déracinés. *Junon*, *Pallas* et *Neptune* ayant résolu d'enchaîner *Jupiter* dans la guerre des Dieux, *Thétis* gagna *Égéon* en faveur de *Jupiter*, qui lui rendit son amitié, et lui pardonna sa révolte avec les Géants.

ÉGÉRIE, (Mythol.) nymphe d'une beauté singulière, que *Diane* changea en fontaine. Les Romains l'adoroient comme une divinité, et les dames lui faisoient des sacrifices pour obtenir des accouchemens heureux. *Numa Pompilius*, second roi des Romains, pour donner plus d'autorité aux lois qu'il vouloit établir,

faisoit croire à ses sujets qu'il avoit des conférences secrètes avec elle, et qu'elle lui révéloit tout ce qu'il devoit faire. *Ovide* prétend que la douleur que cette nymphe ressentit de la mort de ce prince, la fit changer en fontaine. En effet, il y en avoit une de son nom hors de Rome, près de la porte Capène.

EGERTON, (Thomas) garde des sceaux d'Angleterre, sous la reine *Élizabeth*, et chancelier sous *Jacques I*, fut surnommé *le Défenseur incorruptible, des droits de la Couronne.* Il ne fut pas moins estimé pour sa droiture et son équité, que pour son savoir. Il mourut en 1617, à 70 ans, après avoir publié quelques ouvrages de jurisprudence.

ÉGESTE, (Mythol.) fille d'*Hyppotès*, prince Troyen, fut exposée sur un vaisseau par son père, de peur que le sort ne tombât sur elle pour être dévorée par un monstre marin auquel les Troyens étoient obligés de donner tous les ans une fille pour expier le crime de *Laomédon*. *Égeste* aborda en Sicile, où le fleuve *Crinise*, sous la figure d'un taureau, puis sous celle d'un ours, combattit pour l'épouser, et en eut *Aceste*.

EGGELING, (Jean-Henri) né à Brême en 1539, parcourut la plupart des royaumes de l'Europe, dans la vue de perfectionner son goût pour les antiquités Grecques et Romaines. De retour dans sa patrie, il fut nommé secrétaire de la république : emploi qu'il exerça avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée en 1713, à 74 ans. On a de lui des explications de plusieurs médailles, et de quelques monumens antiques.

EGGESTEYN, (Henri) imprimeur de Strasbourg, fut le disciple et l'associé de *Jean Mentel*. Il publia plusieurs des premières éditions que l'on connoisse, entr'autres : I. Les *Constitutions* du pape *Clément V*, 1471, grand in-folio à quatre colonnes, dont les deux du milieu renferment le texte, et les deux autres le commentaire ; II. *Decretum Gratiani cum glossis*, imprimé la même année que le précédent, 2 vol. in-folio, caractères gothiques, dont les lettres initiales rouges et bleues sont faites au pinceau. III. Son édition des *Institutes de Justinien*, qui parut en 1472, est plus commune.

I. ÉGIALÉE, (Mythol.) sœur de *Phaéton*, à force de verser des larmes sur le malheur de son frère, fut métamorphosée, avec ses sœurs, en peuplier. On croit que c'est la même que *Lampétie*.

II. ÉGIALÉE *ou* ÉGIALE, (Mythol.) fut fille d'*Adraste*, roi d'Argos, et femme de *Diomède*. *Vénus* fut si irritée de la blessure que lui fit *Diomède* au siége de Troie, que, pour s'en venger, elle inspira à *Égialée* l'infame desir de se livrer à tout le monde. — Le premier roi de Sicyone s'appeloit ÉGIALÉE. *Voyez* III. DIOMÈDE.

ÉGIÈS, (Mythol.) monstre formidable, né de la terre, vomissoit des tourbillons de flammes, et mettoit le feu aux forêts de la Phrygie, de la Phénicie et de la Lybie. *Minerve*, par l'ordre de *Jupiter*, alla combattre ce monstre, et après sa victoire, elle en porta la peau sur son égide.

ÉGILL, Scalde ou poëte Scandinave, avoit tué dans une bataille le fils d'*Eric*, roi de Norwége, pour se venger d'une offense qu'il avoit reçue de ce roi. Il fut pris, et conduit devant *Eric* qui, tout irrité qu'il étoit, lui pardonna en faveur des vers qu'*Egill* chanta sur-le-champ à sa louange. C'est un exemple éclatant du pouvoir de la poésie. Le poëme intitulé : *la Rançon* du Scalde *Egill*, fait partie d'un recueil de poésies runiques, traduites de la langue Islandoise en Anglois, et imprimé à Londres, en 1764. Cette pièce *impromptu* est rimée; ce qui contredit l'opinion avancée par *Olaüs Wormius*, que dans la poésie runique la rime n'étoit jamais employée.

ÉGIMIUS, vieillard Grec qui vécut deux cents ans, au rapport d'*Anacréon* et de *Pline*.

ÉGINARD *ou* ÉGINHARD, seigneur Allemand, élevé à la cour de *Charlemagne*, fit des progrès si rapides dans les lettres, que ce prince le fit son secrétaire. Il lui donna sa fille *Imma* en mariage. A ces bienfaits, il joignit encore la charge de surintendant de ses bâtimens. Après la mort de *Charlemagne*, *Eginard* se consacra à la vie monastique. Il se sépara de sa femme, et ne la regarda plus que comme sa sœur. *Louis* le *Débonnaire* lui donna plusieurs abbayes, dont il se défit pour se fixer à Selgenstat, monastère qu'il avoit fondé. Il en fut le premier abbé. *Eginard* mourut saintement dans sa retraite, l'an 839. Nous avons de cet homme célèbre, une *Vie de Charlemagne* très-détaillée; et des *Annales de France*, depuis 741 jusqu'en 829, Utrecht, 1711, in-4°. Dom *Bouquet* a inséré ces deux ouvrages curieux dans sa grande collection des Historiens de France. On a encore de lui LXII *Lettres*, Francfort, 1714, in-fol.; importantes pour l'histoire de son siècle: on les trouve aussi dans le Recueil des Historiens de France, de *Duchesne*. *Eginard* étoit l'écrivain le plus poli de son temps; mais ce temps, moins barbare que les siècles qui l'avoient précédé, l'étoit encore beaucoup. Nous avons composé cet article d'après l'idée commune que le plus grand nombre des historiens donne d'*Eginard*. Le nouvel éditeur des *Œuvres de Bossuet*, dit, dans une note *sur la défense de la Déclaration du Clergé de France*, qu'il est difficile de croire qu'*Eginard* ait vécu du temps de *Charlemagne*. *Eginard*, dans la *Vie* de ce prince, s'excuse de ce qu'il ne parle point de sa naissance et de son enfance: «parce qu'il n'y a plus, dit-il, d'homme vivant qui en ait connoissance.» Cela veut dire tout au plus, à ce qu'il paroît (et c'est le sentiment des savans auteurs de l'histoire littéraire de France), qu'*Eginard* n'exécuta son dessein que plusieurs années après la mort de son héros. On lui attribue le projet d'avoir voulu réunir la mer d'Allemagne, la Méditerranée et la mer Noire, en creusant deux canaux, dont le premier devoit servir de communication entre la Moselle et la Saône, le second devoit ouvrir un passage du Rhin au Danube.

ÉGINE, (Mythol.) fille d'*Asope*, roi de Béotie, fut si tendrement aimée de *Jupiter*, que ce dieu s'enveloppa plusieurs fois d'une flamme de feu pour la voir. Il eut d'elle *Eaque*, juge des en-

fers. Dans sa vieillesse, il la changea en une isle du golfe Saronique qui prit le nom d'*Egine*.

EGINÈTE, *Voy.* PAUL EGINÈTE, n° XII.

ÉGIPANS, (Mythol.) divinités champêtres des montagnes et des bois, étoient représentées tantôt avec des cornes et des pieds de chèvre, tantôt avec le museau de cet animal et une queue de poisson, parce qu'on leur attribuoit l'invention de la trompette faite avec une conque marine. La figure Égyptienne du *Capricorne*, est celle d'un *Égipan*.

ÉGISTHE, fils de *Thyeste* et de *Pélopée*. *Thyeste*, à qui l'oracle avoit prédit que le fils qu'il auroit de sa propre fille *Pélopée*, vengeroit un jour les crimes d'*Atrée*, fit cette fille prêtresse de *Minerve* dès sa tendre jeunesse, avec ordre de la transporter dans des lieux qu'il ne connoîtroit pas, et avec défense de l'instruire touchant sa naissance. Il crut, par cette précaution, éviter l'inceste dont il étoit menacé; mais quelques années après, l'ayant rencontrée dans un voyage, il la viola sans la connoître. *Pélopée* lui arracha son épée, et la garda. Quelque temps après que *Thyeste* eut quitté *Pélopée*, elle eut un fils : elle le fit élever par des bergers, qui le nommèrent *Egisthe*. Lorsqu'il fut en âge de porter les armes, elle lui fit présent de l'épée de *Thyeste*. Ce jeune prince s'avança dans la cour d'*Atrée*, qui le choisit pour aller assassiner son frère, dont le perfide vouloit envahir les états. *Thyeste* reconnut son épée : cela lui donna lieu de faire plusieurs questions à *Egisthe*, qui répondit qu'il la tenoit de sa mère. On obtint de lui de la faire revenir; et après quelques recherches, *Thyeste* se souvint de l'oracle. *Egisthe*, indigné d'avoir obéi à *Atrée*, pour venir égorger son père, retourna aussitôt à Mycènes, où il tua *Atrée*. *Clytemnestre* lui ayant plu, il assassina, par son conseil, *Agamemnon* son époux, et s'empara du trône de Mycènes. *Oreste*, fils d'*Agamemnon*, ôta la vie au meurtrier de son père.

ÉGLÉ, (Mythol.) nymphe, fille du *Soleil*, se plaisoit à faire des tours de malice aux bergers. Ayant un jour trouvé le vieux *Silène* ivre, elle se joignit aux deux satyres *Chronis* et *Mnasile* pour lui lier les mains avec des fleurs; après quoi, elle lui barbouilla le visage avec des mûres.

ÉGLY, *Voy.* MONTENAULT.

EGMONT, (§ Lamoral comte d') un des principaux seigneurs des Pays-Bas, né en 1522, d'une maison illustre de Hollande, se distingua dans les armées de l'empereur *Charles V*, qu'il suivit en Afrique l'an 1544. Nommé général de la cavalerie sous *Philippe II*, il se signala à la bataille de Saint-Quentin en 1557, et à celle de Gravelines en 1558. Mais, après le départ de *Philippe* pour l'Espagne, n'ayant pas voulu, à ce qu'il disoit lui-même, *se battre pour rétablir les lois pénales et l'inquisition*, il prit parti dans les

§ Et non pas l'*Amiral*, comme on le lisoit dans les 1res éditions de la *Henriade*.

troubles qui s'élevèrent dans les Pays-Bas. Il tâcha cependant de porter la gouvernante de ces provinces, et les seigneurs confédérés contre elle, à la paix et à la modération. Il prêta même serment entre les mains de cette princesse, *de soutenir la religion Romaine, de punir les sacrilèges, et d'extirper l'hérésie.* Mais ses liaisons avec le prince d'*Orange* et les principaux nobles partisans de ce prince, le rendoient suspect à la cour d'Espagne. Le duc d'*Albe* ayant été envoyé par *Philippe II* dans les Pays-Bas pour réprimer les rebelles, lui fit trancher la tête à Bruxelles, le 5 juin 1568, aussi bien qu'à *Philippe de Montmorency*, comte de Horn. Le comte d'*Egmont* avoit 46 ans; il mourut avec résignation et dans la communion de l'église catholique. L'ambassadeur de France marqua à sa cour, qu'*il avoit vu tomber cette tête qui avoit deux fois fait trembler la France.* Le même jour que le comte d'*Egmont* fut exécuté, son épouse, *Sabine de Bavière*, étoit venue à Bruxelles pour consoler la comtesse d'*Aremberg* sur la mort de son mari. Ce fut dans le temps qu'elle s'acquittoit de ce devoir de charité, qu'on vint lui annoncer l'accablante nouvelle de la condamnation du comte son époux. Le comte d'*Egmont* avoit écrit à *Philippe II*, pour lui protester « qu'il n'avoit jamais rien entrepris contre la religion Catholique, ni contre les devoirs d'un bon sujet »; mais cette justification parut insuffisante. On vouloit d'ailleurs faire un exemple : et *Philippe II* dit, à l'occasion de la mort des comtes d'*Egmont* et de *Horn*, qu'il faisoit tomber ces têtes, parce *que des têtes de Saumons valoient mieux que celles de plusieurs milliers de Grenouilles.* Le fils du comte d'*Egmont*, étant resté fidelle à *Philippe II*, fut envoyé par ce prince au secours du duc de *Mayenne* à la tête de dix-huit cents lances. A son entrée dans Paris, il reçut les complimens de la ville. Le magistrat qui le haranguoit ayant mêlé à ses louanges celles de son père; *Ne parlez pas de lui*, interrompit d'Egmont; *il méritoit la mort, c'étoit un rebelle :* paroles d'autant plus condamnables que c'étoit à des rebelles qu'il parloit et dont il venoit défendre la cause. La postérité du comte d'*Egmont* a été éteinte dans la personne de *Procope-François*, comte d'Egmont, général de la cavalerie et des dragons du roi d'Espagne, et brigadier des armées du roi de France, mort sans enfans à Fraga en Aragon, en 1707, âgé de 38 ans. —*Maximilien* D'EGMONT, comte de *Buren*, général des armées de *Charles-Quint*, de la même famille que les précédens, mais d'une branche différente, montra sa valeur et son habileté dans les guerres contre *François I.* Mais il assiégea vainement Térouane, et mourut d'une esquinancie à Bruxelles en 1548, ne laissant qu'une fille, première femme de *Guillaume de Nassau* prince d'*Orange*. Le président *de Thou* dit qu'il étoit grand dans la guerre et dans la paix, et loue sa fidélité et sa magnificence. Son médecin, *André Vesale*, lui ayant, dit-on, prédit l'heure de sa mort, il fit un festin à ses amis, et leur distribua de riches présens. Après le repas, il se remit au lit, et mourut, à ce qu'on prétend, précisément au temps que *Vesale* lui avoit annoncé.

EGNACE, (Jean-Baptiste) disciple d'*Ange Politien*, maître de *Léon X*, fut élevé avec ce pontife, sous les yeux de cet habile homme. S'il y eut depuis une grande différence dans la fortune de ces deux disciples, il n'y en eut point dans leur goût pour les belles-lettres. *Egnace* les professa à Venise sa patrie, avec le plus grand éclat. La vieillesse l'ayant mis hors d'état de continuer, la république lui accorda les mêmes appointemens qu'il avoit eus lorsqu'il enseignoit, et affranchit ses biens de toutes sortes d'impositions. *Egnace* mourut au milieu de ses livres, ses seuls plaisirs, le 4 juillet 1553, à 80 ans. Ses écrits sont au-dessous de la réputation qu'il s'étoit acquise par une heureuse facilité de parler, et par une mémoire toujours fidelle. Il étoit extrêmement sensible aux éloges et aux critiques. *Robortel* ayant censuré ses ouvrages, il répondit, dit-on, par un coup de baïonnette dans le ventre, qui pensa emporter le critique. — Les principaux ouvrages d'*Egnace* sont : I. Un *Abrégé de la vie des Empereurs, depuis César jusqu'à Maximien;* en latin, 1588, in-8.° Cet ouvrage, un des meilleurs que nous ayons sur l'Histoire Romaine, a été traduit pitoyablement par le trop fécond abbé *de Marolles*, dans son *Addition à l'Histoire Romaine*, 1664, deux vol. in-12. II. *Traité de l'Origine des Turcs*, publié à la prière de *Léon X*. III. Un *Panégyrique latin, de François I, en vers héroïques*, Venise, 1540, qui déplut à *Charles-Quint*, rival de ce prince. L'empereur s'en plaignit à *Paul III*, alors ennemi de la France. Ce pontife fit agir si fortement contre le panégyriste, qu'il pensa être accablé. IV. De savantes *Remarques* sur *Ovide*. V. Des *Notes* sur les Épîtres familières de *Cicéron*, et sur *Suétone*.

EGNATIE, (Mythol.) déesse révérée à Gnatie, ville de la Pouille, lui avoit donné son nom. On croyoit que le feu prenoit de lui-même au bois consacré à ses sacrifices.

EGOLIUS, (Mythol.) jeune homme qui, étant entré dans un antre pour y recueillir le miel des abeilles consacré à *Jupiter*, fut par punition métamorphosé par ce Dieu en oiseau.

I. EGON, athlète fameux dans la fable. Il traîna par les pieds, au haut d'une montagne, un taureau furieux, pour en faire présent à la bergère *Amaryllis*. Il n'avoit pas moins d'appétit que de force; car, dans un seul repas, il mangea quatre-vingt gâteaux.

II. EGON, *Voyez* FURSTEMBERG, n°s III et IV.

EGYPIUS, (Mythol.) jeune homme de Thessalie, obtint à force d'argent, *Tymandre*, la plus belle femme qui fût alors. *Néophron*, fils de *Tymandre*, indigné d'une convention aussi odieuse, obtint la même chose de *Bulis*, mère d'*Egypius*. S'étant informé ensuite de l'heure à laquelle il devoit venir trouver *Tymandre*, il la fit sortir, et mit adroitement *Bulis* à sa place. *Egypius* vint au rendez-vous, et eut ainsi commerce avec sa propre mère, qui ne le reconnut qu'après. Ils eurent tant d'horreur de cette action, qu'ils voulurent se tuer; mais *Jupiter* changea *Egypius* et *Néophron* en vautours, *Bulis* en

plongeon, et *Tymandre* en épervier.

EGYPTUS, (Mythol.) fils de *Neptune* et de *Lybie*, et frère de *Danaüs*, avoit cinquante fils, qui épousèrent les cinquante filles de son frère, appelées *Danaïdes*. *Voyez* DANAÏDES. Ce prince mérita par sa sagesse, sa justice et sa bonté, que le pays dont il étoit souverain, prît de lui le nom d'Egypte. Il régnoit environ 320 ans avant la guerre de Troie.

EGYS, (Richard) Jésuite, né à Rhinsfeld en 1621, mort en 1659, s'est distingué par ses *Poésies Latines*. Les principales sont : I. *Poemata sacra*. II. *Epistolæ morales*. III. *Comica varii generis*. La latinité en est assez pure ; mais elles manquent quelquefois de génie.

EHRMANN, (Fréderic-Louis) professeur de physique à Strasbourg, où il est mort au mois de mai 1800, est inventeur des lampes à air inflammable. On lui doit plusieurs ouvrages utiles : I. La *Description* et l'usage des lampes de son invention, 1780, in-8.° Il a traduit cet écrit en allemand. II. *Des Ballons aérostatiques*, et de l'art de les faire, 1784, in-8.° III. *Traduction* en allemand des Mémoires de *Lavoisier*, 1787. IV. *Elémens de Physique*. Ils peuvent être très-utiles à ceux qui veulent pénétrer dans cette science, et qui y trouveront une notice exacte des ouvrages qu'ils doivent consulter.

EICK, (Hubert-Van-) peintre, né en 1366 à Maseick au diocèse de Liége, eut pour disciple son frère *Jean Eick*, plus connu sous le nom de *Jean de Bruges*. *Voyez* BRUGES. *Hubert* fit divers tableaux pour *Philippe le Bon*, duc de Bourgogne, qui lui donna des marques publiques de son estime. On admire parmi ces tableaux, celui des *Vieillards* adorant l'Agneau sans tache ; on y compte 330 têtes, sans qu'il y en ait deux qui se ressemblent : il se voit à Gand où on le tient fermé, à l'abri des injures de l'air, pour en conserver le coloris, qui est encore aussi éclatant que dans les premiers temps. Il mourut en 1426, à 60 ans. — Il y a eu du même nom un professeur d'humanités à Utrecht sa patrie, qui a laissé des *Poésies latines* ignorées, sur lesquelles on fit ce distique épigrammatique ; mais pour l'entendre, il faut savoir que *Van-Eick*, en Hollandois, signifie CHÊNE.

Cùm tua duritie superent epigrammata quercum,
Jure tuum cingat querna corona caput.

EIDOTHÉE, (Mythol.) fille de *Prothée*, sortit de la mer pour secourir *Ménélas*, jeté par la tempête dans une isle déserte près de l'Egypte, et favorisa son retour parmi les siens.

EIDOUS, (Marc-Antoine) né à Marseille, et mort dans ces derniers temps, à un âge assez avancé, se livra à la traduction des ouvrages anglois, et en a publié un très-grand nombre, parmi lesquels on peut distinguer : Le *Dictionnaire universel de Médecine*, 1746, 6 vol. in-folio ; l'*Histoire naturelle de l'Orénoque*, par *Gunilla*, 1758, 3 vol. in-12 ; la *Théorie des Sentimens moraux* de *Smith*, 1764, 2 vol. in-12 ; l'*Agriculture complète* de *Mortimer*, 1765, 4 vol. in-12 ; les *Voyages en Asie* de *Bell*,

d'*Antremoux*, 1766, 3 volumes in-12; l'*Histoire naturelle de la Californie* de *Vénégar*, 1767, 3 vol. in-12. *Eidous* a publié encore quelques Romans médiocres, et a fourni des articles à l'*Encyclopédie*. En général, ses Traductions, trop précipitées, manquent de correction; et ses autres ouvrages d'intérêt et de goût.

EIMMART, (George-Christophe) né à Ratisbonne en 1658, mort à Nuremberg en 1705, est moins connu par ses talens de peintre et de graveur que par les nouveaux instrumens qu'il inventa pour l'astronomie. Il cultivoit cette science avec autant de succès que les beaux arts. Il peignit des tableaux d'histoire, des portraits, des fruits et des oiseaux. En 1683, *Charles XI* voulut l'appeler en Suède, mais *Eimmart* le refusa et ne voulut point quitter sa patrie.

EISEN, (Charles) habile dessinateur, mort à Bruxelles le 4 janvier 1778, fut traité par la fortune comme presque tous les gens de mérite: il mourut dans la médiocrité. Ses dessins des figures des *Contes* de *la Fontaine*, 1762, 2 vol. in-8°, des *Métamorphoses* d'*Ovide*, 1767, 4 vol. in-4°, de *la Henriade*, en deux volumes in-8°, sont estimés des connoisseurs.

EISENGREIN, (Guillaume) chanoine de Spire sa patrie, est auteur d'un ouvrage intitulé: *Catalogus testium veritatis*, publié en 1565, in-fol. C'est une liste sans choix et sans discernement, des écrivains ecclésiastiques qui ont combattu les erreurs de leur temps, et par avance celles des siècles derniers. *Flaccus Illyricus* a fait sous le même titre, un *Catalogue de* ceux qui ont combattu en faveur du Calvinisme.

EISENHART, (Jean) jurisconsulte et historien Allemand, né dans le Brandebourg en 1643, et mort à Helmstadt en 1707, remplit dans cette ville la chaire de professeur en droit et morale. Il a publié: I. Des *Institutes* de droit naturel. II. Un *Commentaire* sur les droits du prince, relativement aux mines métalliques de ses états. III. Une Dissertation *de Fide historicâ*, imprimée en 1702. L'auteur dans ces divers écrits prouve plus d'érudition que de goût.

EISENSCHMID, (Jean-Gaspard) docteur en médecine, naquit à Strasbourg en 1656. Dans un voyage qu'il fit à Paris, il se lia avec plusieurs savans, et particulièrement avec *du Verney* et *Tournefort*. Il fut associé à l'académie des sciences au rétablissement de cette société, et mourut en 1712, à 56 ans, à Strasbourg, où il s'étoit fixé au retour de ses voyages. On a de lui: I. Un *Traité des Poids et des Mesures de plusieurs Nations, et de la valeur des Monnoies des Anciens*. II. Un *Traité sur la figure de la Terre*, intitulé *Elliptico-Sphéroïde*. Il cultiva les mathématiques, sans négliger la médecine.

EKLES, (Salomon) Anglois, fit pendant plusieurs années les délices de l'Angleterre, par sa dextérité à toucher des instrumens, et ensuite lui servit de jouet pendant plusieurs autres, par son foible pour les folies des Quakers. Séduit par cette secte, il brûla son luth et ses violes, et imagina un expédient nouveau pour s'assurer de la véritable reli-

gion : c'étoit de rassembler sous un même toit les hommes les plus vertueux des différentes sociétés qui partagent le Christianisme ; de vaquer là tous ensemble à la prière, et d'y passer sept jours sans prendre de nourriture. *Alors*, disoit-il, *ceux sur qui l'esprit de Dieu se manifestera d'une manière sensible, c'est-à-dire par le tremblement des membres et par des illustrations intérieures, pourront obliger les autres à souscrire à leurs décisions.* Personne ne voulut faire l'épreuve de ce bizarre projet. *Ekles* travailla en vain pour répandre sa démence ; ses prédictions, ses invectives, ses prétendus miracles, ne servirent qu'à le faire passer de prison en prison. Enfin, l'insensé ayant reconnu la vanité de ses prophéties, finit sa vie dans le repos, mais sans religion. Il mourut vers la fin du dix-septième siècle.

ÉLA, roi d'Israël, fils de *Baasa*, succéda à son père, l'an 930 avant Jésus-Christ ; et la 2e année de son règne, il fut assassiné dans un festin par *Zamri*, un de ses officiers. — Il y a eu du même nom un prince Iduméen, successeur d'*Olibama* ; un autre, père de l'insolent *Séméi* ; et quelques autres moins connus.

ÉLAD, fils de *Suahala*, s'étant rendu secrètement dans la ville de Geth avec son frère, pour la surprendre, fut découvert par les habitans qui les égorgèrent tous deux.

ÉLAGABALE, (Mythol.) dieu adoré à Émèse, ville de la haute Syrie, sous la forme d'une grande pierre conique, eut pour prêtre l'empereur *Héliogabale*. Celui-ci fit apporter à Rome le dieu d'Émèse, ordonna de l'honorer, et lui bâtit un temple magnifique, où il fit placer le feu sacré de *Vesta*, les boucliers de *Mars*, la statue de *Cybèle*. Le culte d'*Elagabale* disparut à la mort de celui qui l'avoit introduit.

ELAM, fils de *Sem*, eut pour son partage le pays qui étoit à l'orient du Tygre et de l'Assyrie. Il fut père des peuples connus sous le nom d'Élamites ou Élaméens. *Chodorlahomor*, qui vainquit les cinq petits rois de la Pentapole, et qui fut défait par *Abraham*, étoit souverain de ces peuples. La capitale du pays étoit Élymaïde, où l'on voyoit le fameux temple de *Diane*, qu'*Antiochus* voulut piller, et où il fut tué. L'Ecriture fait mention de quelques autres personnages de ce nom.

ÉLARA, (Mythol.) fille d'*Orchomène*, fut aimée de *Jupiter* et en eut le géant *Titye*. Craignant la jalousie de *Junon*, elle se réfugia dans les entrailles de la terre pour y accoucher.

ELBÉE, (N** d') gentilhomme de Poitou, passa dans sa jeunesse au service de l'électeur de Saxe, près duquel il avoit des parens, et revint en France quelque temps après habiter sa terre de Beaupréau dans le Poitou. Lors de la révolution, les troubles de la Vendée ayant éclaté dans toutes les contrées qui l'environnoient, il n'y prit d'abord aucune part ; mais appelé ensuite par la confiance des royalistes, il se mit à leur tête le 14 mars 1793, et devint leur général en chef. Aussitôt, il forma les Vendéens à la manière de combattre qui convenoit le mieux à un pays coupé de bois, et où ils furent presque toujours entourés

de forces supérieures. Après avoir établi son quartier-général à Mortagne, il s'empara des villes de Bressuire, Tissange, Châtillon, Fontenai, opéra sa jonction avec *Bonchamp*, et battit les armées républicaines à Grolleau, à Thouars, à la Châtaigneraie et à Saumur. Après ces victoires, il se porta sur Angers qu'il prit, mais qu'il évacua bientôt pour marcher sur Nantes, avec une colonne de huit mille hommes. Se trouvant mal secondé par les troupes Angevines qui n'avoient point vu le feu, il fut contraint de lever le siége. Le 20 août 1793, il se trouva à la tête de vingt-cinq mille hommes, et il attaqua l'ennemi qui venoit de s'emparer de Chatenay; il le défit après un combat de six heures, et lui prit tous ses bagages. La garnison de Mayence, réunie aux gardes nationales, formoit un corps de quinze mille hommes; *d'Elbée* l'attaqua près de Clisson, et en étendit la moitié sur le champ de bataille. Aussitôt, il se porta avec promptitude à Saint-Fulgent, où une nouvelle armée républicaine venoit de se réunir; il la surprit au milieu de la nuit, et y porta par-tout la mort. Tant de succès eurent un terme funeste. *D'Elbée*, blessé au combat de Chollet, fut vaincu, et se retira à Noirmoutiers dont *Charrette* s'étoit emparé. Après la reprise de cette place par les troupes de la république, il fut arrêté, condamné à être fusillé, et périt à l'âge de 42 ans. Sa blessure n'étoit point encore fermée, et l'avoit rendu si foible qu'on fut obligé de le porter au lieu de l'exécution. Ce général fut le plus habile que les Vendéens eurent à leur tête. Il avoit une figure agréable, le don de la parole, et assez de talens militaires pour mériter un meilleur sort.

ELBÈNE, (Alphonse d') savant évêque d'Albi, né à Lyon d'une famille illustre originaire de Florence, gouverna sagement son église dans un temps très-fâcheux. Il mourut le 8 février 1608, dans un âge avancé, laissant plusieurs ouvrages. Les principaux sont: I. *De regno Burgundiæ et Arelatis*, 1602, in-4.° II. *De familiâ Capeti*, 1595, in-8°, etc. On n'en connoît guère aujourd'hui que les titres. C'est à lui que *Ronsard* dédia son *Art Poëtique*. — Il ne faut pas le confondre avec son neveu *Alphonse* D'ELBÈNE, qui lui succéda dans l'archevêché d'Albi, dont il étoit archidiacre. Ce prélat, étant entré dans la révolte du duc *de Montmorenci*, fut obligé de se cacher jusqu'à la mort du cardinal *de Richelieu*. Il revint alors en France, et mourut à Paris, conseiller d'état, en 1651, à 71 ans.

ELBŒUF, (Réné de Lorraine, marquis d') étoit 7e fils de *Claude* duc de *Guise*, qui vint s'établir en France; il fut la tige de la branche des ducs d'*Elbœuf*, et mourut en 1566 : *Voy.* BLARU. *Charles d'Elbœuf*, son petit-fils, mort en 1657, avoit épousé *Catherine-Henriette* fille de *Henri IV* et de *Gabrielle d'Estrées*, qui mourut en 1663. Ils eurent part l'un et l'autre aux intrigues de cour, sous les ministères des cardinaux *de Richelieu* et *Mazarin*. Le cardinal *de Retz* peint ainsi le duc d'*Elbœuf*: « Il n'avoit du cœur, que parce qu'il est impossible qu'un prince de la maison de Lorraine, n'en ait point. Il avoit tout l'esprit qu'un homme qui a plus d'art que de bon sens, peut

avoir : c'étoit le galimathias le plus fleuri... » Sa postérité masculine finit dans son petit-fils *Emmanuel-Maurice*, duc d'Elbœuf, qui après avoir servi l'empereur dans le royaume de Naples, revint en France en 1719, et finit sa longue carrière en 1763, dans sa 86e année, sans postérité de deux femmes qu'il avoit épousées. Ce prince avoit fait bâtir près de Portici un palais ou château de plaisance. Comme il vouloit l'orner de marbres anciens, un paysan de Portici lui en apporta de très-beaux, qu'il avoit trouvés en creusant son puits. Le duc d'*Elbœuf* acheta le terrain du paysan et y fit travailler. Ses fouilles lui procurèrent de nouveaux marbres, et, ce qui valoit beaucoup mieux, sept statues de sculpture Grecque, dont il fit présent au roi de Naples. Ces excavations furent la première origine de la découverte de la fameuse ville d'*Herculanum*. — Le titre de *duc d'*ELBŒUF a passé à la branche d'*Harcourt* et d'*Armagnac*, qui descendoit d'un frère de *Charles*, dont nous avons parlé plus haut.

ELD, Anglois, distingué par son courage, fut l'un des trois officiers que les Américains firent tirer au sort pour savoir lequel d'entr'eux seroit pendu par représailles : le sort lui fut favorable. De retour dans sa patrie après la paix des États-Unis, il devint colonel du second régiment des Gardes Angloises, et fut tué dans la guerre contre la France, à la sanglante bataille du 24 août 1793, devant Dunkerque. Sa perte fut vivement sentie par ses compagnons d'armes, et sur-tout par le duc d'*Yorck* dont il étoit aimé.

I. ÉLÉAZAR, fils d'*Aaron*, son successeur dans la dignité de grand-prêtre, l'an 1452 avant J. C., suivit *Josué* dans la terre de Chanaan, et mourut après douze ans de pontificat.

II. ÉLÉAZAR, fils d'*Aod*, frère d'*Isaï*, fut l'un des trois braves qui traversèrent avec impétuosité le camp des ennemis du *peuple de Dieu*, pour aller querir au roi *David* de l'eau de la citerne qui étoit proche la porte de Bethléem. Une autre fois, les Israélites, saisis d'une frayeur subite à la vue de l'armée nombreuse des Philistins, prirent lâchement la fuite, et abandonnèrent *David*. *Eléazar* seul arrêta la fureur des ennemis, et en fit un si grand carnage, que son épée se trouva collée à sa main, l'an 1047 avant J. C.

III. ÉLÉAZAR, fils d'*Onias*, et frère de *Simon le Juste*, succéda à son frère dans la souveraine sacrificature des Juifs. C'est lui qui envoya 72 savans de sa nation à *Ptolomée-Philadelphe*, roi d'Egypte, pour traduire la *Loi* d'Hébreu en Grec, vers l'an 277 avant J. C. C'est la version qu'on nomme *des Septante*.... *Eléazar* mourut après 30 ans de pontificat.

IV. ÉLÉAZAR, vénérable vieillard de Jérusalem, fut un des principaux docteurs de la loi, sous le règne d'*Antiochus Epiphanes* roi de Syrie. Ce prince ayant voulu lui faire manger de la chair de porc, il aima mieux perdre la vie que de transgresser la loi.

V. ÉLÉAZAR, le dernier des cinq fils de *Matathias*, et frère des *Macchabées*, les seconda dans les combats livrés pour la défense

de leur religion. Dans la bataille que *Judas Macchabée* livra contre l'armée d'*Antiochus Eupator*, il se fit jour à travers les ennemis pour tuer un éléphant, qu'il crut être celui du roi. Il se glissa sous le ventre de l'animal, et le perça à coups d'épée ; mais il fut accablé par son poids, et reçut la mort en la lui donnant.

VI. ÉLÉAZAR, magicien célèbre sous l'empire de *Vespasien*, qui, par le moyen d'une herbe enfermée dans un anneau, délivroit les possédés, en leur mettant cet anneau sous le nez. Il commandoit au démon de renverser une cruche pleine d'eau, et le démon obéissoit. L'historien *Josephe*, qui rapporte ce conte, montre ainsi beaucoup de crédulité et peu de discernement.

VII. ÉLÉAZAR, capitaine de l'armée de *Simon* fils de *Gioras*, fut chargé d'aller commander à la garnison du château d'Hérodion, de remettre cette forteresse au pouvoir de son maître. A peine eut-il déclaré le sujet de sa commission, qu'on ferma les portes pour le tuer ; mais il se jeta en bas par une fenêtre, se brisa tout le corps, et mourut quelques momens après sa chute.

VIII. ÉLÉAZAR, capitaine Juif, se jeta dans le château de Macheron, et le défendit très-vigoureusement après le siége de Jérusalem. Cette place n'auroit pas été prise si aisément, sans le malheur qui arriva à *Eléazar*. Il s'étoit arrêté au pied des murailles, comme pour braver les Romains, quand un Égyptien l'enleva adroitement, et le porta au camp. Le général, après l'avoir fait battre de verges, fit élever une croix, comme pour le crucifier. Les assiégés avoient conçu pour lui une si haute estime, qu'ils aimèrent mieux rendre la place, que de voir périr un homme digne d'être immortel par sa vertu, son courage, et son zèle patriotique.

IX. ÉLÉAZAR, autre officier Juif, voyant la ville de Masséda, dans laquelle il s'étoit jeté, réduite aux abois, persuada à ses compagnons de se tuer eux-mêmes, plutôt que de tomber entre les mains des Romains. Ils le crurent ; et s'égorgèrent les uns les autres.

ÉLECTE, fut une des premières femmes qui se convertirent à Jésus-Christ. C'est elle à qui l'apôtre *St. Jean* écrivit, pour la conjurer de s'éloigner de la compagnie des hérétiques *Basilide* et *Cérinthe*.

ÉLECTIQUE, (la SECTE) *Voyez* POTAMON.

ÉLECTRE, fille d'*Agamemnon* et de *Clytemnestre*, et sœur d'*Oreste*, porta son frère à venger la mort de leur père, tué par *Egisthe*. Voyez [illegible] CREBILLON. Il y eut aussi une Nymphe de ce nom, fille d'*Atlas*. Elle fut aimée de *Jupiter*, dont elle eut *Dardanus*, qui fonda le royaume de Troie.

ÉLECTRYON, (Mythol.) fils de *Persée* et d'*Andromède*, devint roi de Mycène. Revenant vainqueur d'une guerre contre les Téléboens, il ramenoit de grands troupeaux pris sur ses ennemis. *Amphytrion* son neveu alla à sa rencontre ; et voulant arrêter un taureau qui fuyoit, il jeta sa massue qui tomba sur *Electryon* et le tua.

I. **ÉLÉONOR** D'AUTRICHE, reine de France et de Portugal, étoit fille de *Philippe I*, archiduc d'Autriche, roi d'Espagne, et de *Jeanne* de Castille, et sœur des deux empereurs *Charles-Quint* et *Ferdinand I.* Elle naquit à Louvain en 1498. A une figure touchante, elle joignoit un port modeste et un son de voix agréable. Elle épousa en 1519 *Emmanuel* roi de Portugal, et après la mort de ce prince elle fut recherchée par *François I.* Le mariage se célébra à l'abbaye de Capsieux, entre Bordeaux et Baïonne, au mois de juin 1530. Sa bonté naturelle et sa douceur lui gagnèrent pendant quelque temps le cœur de son époux, et lui attirèrent les hommages des poëtes François. Comme elle ménagea une entrevue entre *Charles-Quint* et *François I*, *Bèze* lui adressa une petite pièce latine, qu'on a rendue ainsi en françois :

> *D'*Hélène *on chanta les attraits :*
> *Auguste* Éléonor, *vous n'êtes pas moins belle.*
> *Mais bien plus estimable qu'elle :*
> *Elle causa la guerre, et vous donnez la paix.*

Cependant le crédit de la duchesse d'*Étampes*, et de tous ceux qu'elle protégeoit auprès du roi, réduisit celui de la reine à fort peu de chose. Les exercices de piété et la lecture faisoient ses occupations; la chasse et la pêche ses amusemens. Elle y accompagnoit le roi, et servoit d'ornement aux parties qu'il faisoit à Fontainebleau ou à Saint-Germain. Quelques historiens l'ont accusée d'avoir engagé le connétable *de Montmorenci* à se contenter de la parole que donna l'empereur, à son passage en France, en 1540, de remettre au duc *d'Orléans* l'investiture du Milanès, sans en tirer d'acte par écrit, comme la prudence l'exigeoit. On va même jusqu'à dire que *Montmorenci* eut cette complaisance pour la reine, *parce qu'il aimoit cette princesse.* Cette faute eut des suites fâcheuses, puisque *Charles-Quint* ne tint pas sa promesse. « Mais je ne vois pas, dit *du Radier*, que cette accusation soit bien prouvée, et il y a bien plus d'apparence que la vanité du connétable, flattée par l'empereur, qui lui fit des honneurs extraordinaires, et peut-être les intrigues de l'empereur auprès de la duchesse d'*Etampes*, furent la cause de la faute de *Montmorenci :* au moins est-il certain qu'*Éléonor* n'y contribua qu'en second, et peut-être fut-elle trompée elle-même par son frère.» Après la mort de *François I*, *Eléonor* qui n'en avoit pas eu d'enfans, et qui n'eût pu tenir en France un rang qui eût répondu à celui qu'elle quittoit, se retira d'abord dans les Pays-Bas auprès de l'empereur, et depuis, en 1556, en Espagne. Elle mourut à Talavera, à trois lieues de Badajos, le 18 février 1558.

II. **ÉLÉONOR** DE CASTILLE, reine de Navarre, fille de *Henri II*, dit *le Magnifique*, roi de Castille, fut mariée en 1375 à *Charles III*, dit *le Noble*, roi de Navarre. S'étant brouillée avec son époux, elle se retira en Castille, où elle excita quelques séditions contre le roi *Henri III* son neveu. Ce prince fut contraint de l'assiéger dans le château de Roa, et la renvoya au roi *Charles* son mari, qui la reçut avec beaucoup de générosité, et en eut huit enfans.

Eléonor mourut à Pampelune en 1416, avec la réputation d'une femme d'esprit, mais d'un caractère inquiet.

III. ÉLÉONOR TELLÈS, fille de *Martin-Alphonse Tellès*, étoit femme de *Laurent d'Acugna*. *Ferdinand I*, roi de Portugal, touché de ses charmes, la demanda à son mari, qui la lui céda. Ce prince l'épousa en 1371. Après la mort de *Ferdinand*, *Eléonor* fut maltraitée par *Jean*, grand-maître de l'Ordre d'*Avis*, qui se fit proclamer roi de Portugal ; parce qu'elle avoit pris le parti de *Jean II*, roi de Castille, son gendre. Le grand-maître poignarda en sa présence *Jean Fernandez d'Andeyero*, comte de Uten, son favori. Cette princesse infortunée se retira à Santaren pour s'y défendre. Elle demanda du secours au roi de Castille son gendre ; mais ce prince, qui se défioit d'elle, la fit conduire à Tordesillas, où elle fut enfermée dans un monastère jusqu'à sa mort. Sa beauté étoit sans tache, mais sa vertu ne l'étoit pas : elle se déshonora par ses amours et ses cabales.

I. ÉLÉONORE, duchesse de Guienne, succéda à son père *Guillaume IX*, en 1137, à l'âge de 15 ans, dans ce beau duché qui comprenoit alors la Gascogne, la Saintonge et le comté de Poitou. Elle épousa, la même année, *Louis VII* roi de France. « *Eléonore*, dit *Dreux du Radier*, née vers l'an 1123, étoit à peine âgée de seize ans, à la mort du duc d'Aquitaine son père. La nature sembloit avoir épuisé pour elle toutes ses faveurs. Au rang le plus élevé, à la dot la plus riche, *Eléonore* joignoit tous les charmes de la figure la plus touchante : une bouche admirable, les plus beaux yeux du monde, un regard doux, un air affable, une beauté achevée. Son esprit naturellement vif, orné et poli, répondoit au mérite dont les yeux sont les juges. On ne pouvoit enfin trouver plus d'avantages que cette alliance en présentoit au successeur de *Louis le gros* ; et l'on peut dire qu'il ne manqua à son bonheur que l'art d'en jouir. » Celui-ci fut un prince plus rempli de petitesses que de vertus. Ce monarque raccourcit ses cheveux, et se fit raser la barbe, sur les représentations du célèbre *Pierre Lombard*, qui lui persuada que Dieu haïssoit les longues chevelures. *Eléonore*, princesse vive, légère et badine, le railla sur ses cheveux courts et son menton rasé. *Louis* lui répondit gravement qu'il ne falloit point plaisanter sur de pareilles matières. Une femme qui commence à trouver son mari ridicule, ne tarde guère à le trouver odieux, sur-tout si elle a quelque penchant à la galanterie. *Louis* ayant mené son épouse à la terre sainte, elle se dédommagea des ennuis que lui causoit ce long voyage, avec *Raimond* son oncle, prince d'Antioche, et un jeune Turc, nommé *Saladin*, d'une figure aimable. Le roi auroit dû ignorer ces affronts, ou y remédier tout de suite. A son retour en France, il lui en fit des reproches très-piquans. *Eléonore* y répondit avec beaucoup de hauteur, et finit par lui proposer le divorce. Elle en avoit un moyen, disoit-elle, *en ce qu'elle avoit cru se marier à un Prince, et qu'elle n'avoit épousé qu'un Moine*. Leurs querelles s'aigrirent de plus en plus ; et

enfin ils firent casser leur mariage, sous prétexte de parenté, en 1152. *Eléonore*, dégagée de ses premiers liens, en contracta de seconds, six semaines après, avec *Henri II*, duc de Normandie, depuis roi d'Angleterre, à qui elle porta en dot le Poitou et la Guienne. De là vinrent ces guerres qui ravagèrent la France pendant trois cents ans. Il périt plus de trois millions de François et presque autant d'Anglois, parce qu'un archevêque, dit un historien célèbre, s'étoit fâché contre les longues chevelures, parce qu'un roi avoit fait raccourcir la sienne et couper sa barbe, et que sa femme l'avoit trouvé ridicule avec des cheveux courts et un menton rasé. *Eléonore* eut quatre fils et une fille de son nouveau mariage. *Voy*. II. ROSEMONDE. Dès l'année 1162, elle céda la Guienne à *Richard*, son second fils, qui en rendit hommage au roi de France. Elle mourut en 1204. *Matthieu Paris* dit que cette princesse écrivit au pape *Célestin III* et à l'empereur *Henri IV*, des lettres très-ingénieuses. Mais les lettres au pontife sont attribuées à *Pierre de Blois*, et se trouvent même dans ses Œuvres. Il y a apparence que cet écrivain composa les autres; mais c'est toujours beaucoup, qu'une reine sache connoître les gens d'esprit et les employer. *Larrey* publia une *Histoire* curieuse de cette princesse célèbre, à Rotterdam en 1691, in-12.

II. ÉLÉONORE de Portugal, reine de Danemarck, est célèbre par sa tendresse pour *Valdemar III* son époux. Celui-ci ayant été tué à la chasse, *Eléonore* mourut de chagrin en 1231. — Une autre ÉLÉONORE de Portugal, fille d'*Edouard*, devint impératrice, par son union en 1450, avec *Fréderic IV* duc d'Autriche, et mère de l'empereur *Maximilien I*.

III. ÉLÉONORE DE GONZAGUE, *V.* GONZAGUE, nº III.

IV. ÉLÉONORE DE BAVIÈRE, *Voyez* ULRIQUE.

ÉLEUSIS, (Mythol.) héros Grec, fonda la ville de son nom, rendue si célèbre par les mystères qui s'y célébroient en l'honneur de *Cérès*. De toutes les institutions religieuses du paganisme, ce fut la plus recommandable.

ÉLEUTHER, (Mythol.) fils d'*Ethuse*, donna son nom à une ville de Béotie, et fut couronné aux jeux pythiques pour sa belle voix.

I. ÉLEUTHÈRE, (Saint) natif de Nicopolis, d'abord diacre du pape *Anicet*, fut ordonné prêtre, et ensuite élu pape le 1er mai 170, après la mort de *Soter*. Il combattit avec beaucoup de zèle, les erreurs des *Valentiniens*, pendant son pontificat. Les choses qui rendent célèbre ce pontificat, sont la mort glorieuse des Martyrs de Lyon, et l'ambassade que le pape reçut de *Lucius*, roi de la Grande-Bretagne, pour demander un missionnaire qui lui enseignât la religion Chrétienne. *St. Eleuthère* mourut le 25 mai 185, après avoir gouverné l'Église pendant plus de seize ans. — ÉLEUTHÈRE est aussi le nom d'un diacre, compagnon de *St. Denys*.

II. ÉLEUTHÈRE, (Saint) évêque de Tournay, dix ans avant le baptême de *Clovis*, convertit

un grand nombre de barbares et les arracha à leurs superstitions ordinaires. Son zèle lui coûta la vie ; des séditieux irrités de ses succès l'assassinèrent le 1er juillet 532. On trouve dans la Bibliothèque des Pères, trois sermons qui lui sont attribués ; ils ont pour sujets l'Incarnation, la Naissance de Jésus, et l'Annonciation. On a transféré ses reliques à Tournay en 1164.

III. ÉLEUTHÈRE, exarque d'Italie pour l'empereur *Héraclius*, ne fut pas plutôt arrivé à Ravenne, qu'il y fit le procès aux meurtriers de *Jean* son prédécesseur. Il se rendit ensuite à Naples, où, ayant assiégé *Jean Conopsin*, qui lui en avoit fermé les portes, il le contraignit de se rendre à sa discrétion, et le fit mourir ; mais *Eleuthère*, après avoir puni les révoltés, tomba lui-même dans la rebellion. L'empire étoit agité au dedans et au dehors. Il profita de ces circonstances, pour se rendre maître de ce qui appartenoit à l'empereur dans l'Italie. Après la mort du pape *Dieu-donné* l'an 617, il crut que le saint-siége seroit vacant long-temps ; et que tandis que le peuple seroit occupé à élire un nouveau pontife, il lui seroit aisé de se saisir de la ville. Dans cette vue, il traita son armée encore plus favorablement qu'il n'avoit fait, lui fit distribuer beaucoup d'argent, et lui promit de grands avantages ; mais les soldats et les officiers, détestant sa rebellion, se jetèrent sur lui, l'assommèrent et lui coupèrent la tête, qu'ils envoyèrent à *Héraclius* vers la fin de décembre 617.

IV. ÉLEUTHÈRE, (Augustin) savant Luthérien Allemand, dont on a un petit Traité rare et singulier, *De arbore scientiæ boni et mali*, Mulhausen, 1560, in-8.°

ELFRED, *Voyez* ALFRED.

ELFRIDE *ou* ELFRÈDE, femme d'*Edgar*, roi d'Angleterre, eut de ce prince un fils nommé *Ethelred*, lequel succéda à *Edouard*, son frère aîné, qu'*Elfride* avoit fait poignarder en 978. *Voyez* II. EDOUARD. Cette cruelle princesse, pour expier son crime, fonda deux monastères, dans l'un desquels elle termina ses jours. On dit qu'elle se couvroit souvent le corps de petites croix, afin d'écarter d'elle le démon qu'elle n'avoit que trop sujet de craindre.

ELGER, (Ottomar) peintre, naquit en 1633 à Gottembourg, d'un père médecin, et qui voulut pendant long-temps lui faire embrasser sa profession. *Elger*, entraîné par son goût pour la peinture, se réfugia à Anvers chez *Daniel Seghers*, qui lui enseigna toutes les graces de son art. Il égala ce maître dans la représentation des fruits et des fleurs : ses tableaux sont très-recherchés en Allemagne. Il mourut à la cour de Berlin, où l'électeur *Fréderic-Guillaume* l'avoit nommé son premier peintre.

ÉLIAB, fut le troisième de ces vaillans hommes qui se joignirent à *David*, quand il fuyoit la persécution de *Saül*. Il rendit à ce prince affligé des services très-considérables dans toutes ses guerres.

I. ÉLIACIM, devint grand-prêtre des Juifs sous le roi *Manassès*. Ce prince étant devenu un modèle de pénitence depuis sa prison, ne s'appliquoit qu'à réparer les

maux

maux qu'il avoit faits à la religion et à l'état; et pour cela il avoit mis toute sa confiance dans *Eliacim*, et ne faisoit rien sans son conseil. Celui-ci se trouvoit ainsi chef de la religion et ministre d'état. Il est quelquefois nommé *Joachim*: plusieurs savans croient qu'il est l'auteur du livre de *Judith*. — Il y avoit encore de ce nom un sacrificateur, qui revint de Babylone avec *Zorobabel*; et un fils d'*Abiud*, parent de J. C. selon la chair.

II. ÉLIACIM, roi de Juda, *Voyez* JOACHIM, n° I.

ÉLICHMAR, (Jean) Danois d'origine, exerça la médecine à Leyde, où il mourut en 1639. Profondément versé dans la connoissance des langues orientales, il prétendit que l'Allemand avoit une origine commune avec la langue Persane. Il a publié deux ouvrages curieux et savans. I. *De usu linguæ Arabicæ in medicinâ*, 1636. II. *De termino vitæ secundùm mentem Orientalium*, 1639, in-4.°

I. ÉLIE, prophète d'Israël, originaire de Thesbé, vint à la cour du roi *Achab*, l'an 912 avant Jésus-Christ. Il annonça à ce prince impie les menaces du Seigneur : il lui prédit le fléau de la sécheresse et de la famine. Dieu lui ayant ordonné de se cacher, il se retira dans un désert, où des corbeaux lui apportoient sa nourriture. Il passa de cette solitude à Sarepta, ville des Sidoniens, et y multiplia l'huile de la veuve qui le reçut. *Achab* rendoit à l'idole de *Baal* un culte sacrilége : le prophète vint en sa présence pour le lui reprocher. Il assembla le peuple, donna le défi aux prêtres de *Baal*; et sa victime ayant été consumée par le feu, il les fit mettre à mort. Menacé par *Jésabel*, femme d'*Achab*, irritée du châtiment des faux prophètes, il s'enfuit dans un désert : un ange l'y nourrit miraculeusement. Il se retira ensuite à Oreb, où Dieu lui apparut, et lui ordonna d'aller sacrer *Hazaël*, roi de Syrie, et *Jéhu*, roi d'Israël. Les miracles d'*Elie* n'avoient pas changé *Achab*. Le prophète vint encore le trouver pour lui reprocher le meurtre de *Naboth*, qu'il avoit fait mourir après s'être emparé de sa vigne. Il prédit peu après à *Ochosias*, qu'il mourroit de la chûte qu'il avoit eue, et fit tomber le feu du ciel sur les envoyés de ce prince. Le ciel l'envioit à la terre, il fut enlevé par un chariot de feu, vers l'an 895 avant Jésus-Christ. *Elisée*, son disciple, reçut son esprit et son manteau. On fait la fête de l'enlèvement d'*Elie*, dans l'Eglise Grecque. Des théologiens ont cru qu'il fut transporté non dans le séjour de la Divinité, mais dans quelque lieu au-dessus de la terre. Dans de pareilles questions, il est trop hardi de bâtir des systèmes, de former des conjectures, et de vouloir pénétrer ce que Dieu s'est plu à nous cacher. — L'Eglise honore, le 16 février, cinq Chrétiens d'Egypte qui souffrirent le martyre à Césarée en Palestine, l'an 309 de Jésus-Christ, et qui sont connus sous le nom de *St. ELIE et ses compagnons*. On croit que ne voulant pas déclarer devant les persécuteurs leurs noms propres, qui étoient peut-être ceux des faux Dieux, ils prirent les noms d'*Elie*, *Jérémie*, *Isaïe*, *Samuel* et *Daniel*. ELIE eut la tête tranchée, et ses compagnons subirent le même supplice.

II. ÉLIE *ou* ÉLIAS *Levita*, rabbin du 16[e] siècle, natif d'Allemagne, passa la plus grande partie de sa vie à Rome et à Venise, où il enseigna la langue Hébraïque à plusieurs savans de ces deux villes, et même à quelques cardinaux. C'est le critique le plus éclairé que les Juifs modernes, presque tous superstitieux, aient eu. Il a rejeté, comme des fables ridicules, la plupart de leurs traditions. On lui doit : I. *Lexicon Chaldaïcum*, Ienæ 1541, in-fol. II. *Traditio Doctrinæ*, en hébreu, Venise 1538, in-4°; avec la version de *Munster*; Basle, 1539, in-8.° III. *Collectio locorum in quibus Chaldæus paraphrastes interjecit nomen Messiæ* CHRISTI; *lat. versa à Genebrardo*, Paris 1572, in-8.° IV. Plusieurs *Grammaires Hébraïques*, in-8°, nécessaires à ceux qui veulent approfondir les difficultés de cette langue. V. *Nomenclatura Hebraïca*, Isnæ 1542, in-4.° *Eadem* en hébreu et en latin, par *Drusius*, Franeker 1681, in-8.°

III. ÉLIE *ou* ÉLIAS, (Matthieu) peintre Flamand, né en 1658, mourut à Dunkerque en 1741. Sa mère, veuve et simple blanchisseuse, n'avoit pour tout bien qu'une vache que son fils gardoit. Le hasard fit passer près de lui *Corbéen* paysagiste célèbre, qui, frappé de la physionomie heureuse de l'enfant, le demanda à sa mère, et lui enseigna les principes de son art. Il a travaillé long-temps à Paris, où l'on voit quelques-uns de ses tableaux, ainsi qu'à Dunkerque. Il n'a traité ordinairement que des sujets de dévotion.

I. ÉLIEN, (*A. Pomponius* ÆLIANUS) tyran dans les Gaules sous *Dioclétien* : *Voyez* son histoire dans l'art. AMAND, n° III.

II. ÉLIEN, (*Claudius* ÆLIANUS) vit le jour à Preneste, aujourd'hui Palestrine. Quoique né en Italie, et n'en étant presque jamais sorti, il fit de si grands progrès dans la langue grecque, qu'il ne le cédoit pas aux écrivains Athéniens pour la pureté du langage. Il enseigna d'abord la rhétorique à Rome; mais dégoûté bientôt de cette profession, il se mit à composer plusieurs ouvrages. Ceux que nous avons de lui, sont : I. Quatorze livres d'histoires, *Historiæ variæ*, qui ne sont pas parvenues entières jusqu'à notre siècle. La meilleure édition est celle qu'*Abraham Gronovius* publia à Leyde en 1731, 2 vol. in-4°, avec de savans commentaires. Il n'est le plus souvent, dans cet ouvrage, que le copiste ou l'abréviateur d'*Athénée*. II. Une *Histoire des Animaux*, en dix-sept livres, Londres 1744, 2 vol. in-4.° L'auteur mêle à quelques observations curieuses et vraies, plusieurs autres triviales ou fausses. Il est aussi menteur que *Pline*; mais *Pline* avoit une imagination qui embellissoit les fables, et qui les lui fait pardonner. Ces deux ouvrages sont certainement d'*Elien* : on voit le même génie dans l'un et dans l'autre, et la même variété de lecture. On lui a faussement attribué un *Traité sur la Tactique des Grecs*, Amsterdam 1750, in-8° : ouvrage qui est d'un autre *Elien*, bien différent de *Claude Elien*, et plus ancien que lui. Ce dernier joignoit à tous les agrémens de l'érudition, tous les avantages que procure la philosophie aux ames douces et tranquilles. Il fuyoit la cour, comme

le séjour de la corruption et l'écueil de la sagesse. Il publia un *Livre* contre *Héliogabale*, dans lequel il se déchaînoit vivement contre la tyrannie de ce prince, sans le nommer. *Elien* florissoit vers l'an 222 de J. C. Il étoit, selon *Suidas*, grand-prêtre d'une Divinité dont nous ignorons le nom. Ses mœurs répondoient à la gravité de son ministère. Après une vie laborieuse et pure, il mourut âgé d'environ 60 ans, sans avoir été marié. On a publié à Paris, en 1772, in-8°, une bonne *Traduction* françoise de ses *Histoires diverses*, avec des notes utiles, par M. *Dacier*.

I. ÉLIÉZER, étoit serviteur d'*Abraham*. Ce patriarche le prit tellement en affection, qu'il lui donna l'intendance de toute sa maison; il le destinoit même à être son héritier, avant la naissance d'*Isaac*. Ce fut lui qu'*Abraham* envoya en Mésopotamie, chercher une femme pour son fils. Les Musulmans le regardent comme le fondateur de la ville de Damas; cependant des historiens Arabes font cette ville encore plus ancienne que le siècle d'*Abraham*, et prétendent qu'elle a été fondée par *Demschak* fils de *Chanaan*, et petit fils de *Noé*.

II. ÉLIÉZER, rabbin, que les Juifs croient être ancien, et font remonter jusqu'au temps de Jésus-Christ; mais qui selon le Père *Morin*, n'est que du 7e ou 8e siècle. On a de lui un livre intitulé, *les Chapitres* ou *Histoire sacrée*, que *Vorstius* a traduit en latin, avec des notes, 1644, in-4.° Il est fameux parmi les Hébraïsans.

III. ÉLIÉZER, fils de *Bariza*, aga des Janissaires, se battit en duel contre *Bitézès*, Hongrois, dans le temps qu'*Amurat*, empereur des Turcs, marcha contre *Jean Huniade* en 1448. Ils sortirent tous deux du combat, sans se faire aucun mal, et chacun se retira vers les siens. *Eliézer* voulant faire connoître à l'empereur ce qui l'avoit excité à combattre si vaillamment, lui apporta l'exemple d'un lièvre contre lequel il avoit autrefois tiré jusqu'à quarante flèches sans l'épouvanter, et qui ne s'étoit enfui qu'au dernier coup. Il ajouta que, de là, il avoit conclu qu'il y avoit une destinée qui présidoit à la vie; et que, fortifié par cette pensée, il n'avoit point fait difficulté de s'exposer au combat contre un ennemi qui le surpassoit en âge et en force.

ÉLIMAS, *Voyez* ÉLYMAS.

ÉLINAND ou HÉLINAND, moine Cistercien de l'abbaye de Froidmont, sous le règne de *Philippe-Auguste*, est auteur d'une plate *Chronique*, en quarante-huit livres. Il n'est pas vrai qu'il ne nous en reste que quatre: cette *Chronique* est en entier à l'abbaye de Froidmont. Ainsi, l'auteur du *Dictionnaire Critique*, en 6 volumes, s'est trompé. Il auroit dû dire qu'on n'en a imprimé que quatre, qui renferment les événemens principaux, depuis l'an 934 jusqu'en 1209. Outre cette maussade compilation, on a de lui de mauvais *Vers françois*, et de plus mauvais *Sermons*.

ÉLIOGABALE, *Voyez* HÉLIOGABALE.

ÉLIOT, *Voyez* ÉLYOT et HÉLYOT.

ÉLIOT, (Jean) ministre de Boston dans la Nouvelle-Angle-

terre, a fait paroître une *Bible* en langue américaine, imprimée à Cambridge de la Nouvelle-Angleterre; le *Nouveau Testament*, en 1661; l'*Ancien*, en 1663, in-4°; le tout, en 1685, aussi in-4.°

ÉLIPAND, archevêque de Tolède, ami de *Félix d'Urgel*, soutenoit avec lui que JÉSUS-CHRIST, en tant qu'homme, n'étoit que fils adoptif de Dieu. Il défendit ce sentiment de vive voix et par écrit. Cette erreur fut condamnée par plusieurs conciles, et leur jugement fut confirmé par le pape *Adrien*, qui fit rétracter *Félix*. *Elipand*, moins soumis que son maître, écrivit contre lui en 799, et mourut peu après.

ÉLISA, premier fils de *Javan*, petit-fils de *Japhet*, peupla l'Élide dans le Péloponnèse; ou, selon d'autres, cette partie de l'Espagne proche Cadix, qui, à cause de ses agrémens, fut appelée les Champs Élisées, ou Isles Fortunées.

ÉLISABETH, *Voyez* ÉLIZABETH.

ÉLISAPHAT, fils de *Zéchri*, aida, de ses conseils et de ses armes, le souverain pontife *Joïada* à déposer l'impie *Athalie*, et à mettre *Joas* sur le trône. Il commandoit une compagnie de cent hommes.

I. ÉLISÉE, disciple d'*Élie* et prophète comme lui, étoit fils de *Scaphat*. Il conduisoit la charrue, lorsqu'*Elie* se l'associa par ordre de Dieu. Son maître ayant été enlevé par un tourbillon de feu, *Elisée* reçut son manteau et son double esprit prophétique. Les prodiges qu'il opéra, le firent reconnoître pour l'héritier des vertus du saint prophète. Il divisa les eaux du Jourdain, et le passa à pied sec: il corrigea les mauvaises qualités des eaux de la fontaine de Jéricho; il fit dévorer, par des ours, des enfans qui le tournoient en ridicule, *Voyez* II. HIRE; il soulagea l'armée de *Josaphat* et de *Joram*, qui manquoit d'eau; il leur prédit la victoire qu'ils remportèrent sur les Moabites; il multiplia l'huile d'une pauvre veuve; il ressuscita le fils d'une Sunamite; il guérit *Haaman*, général Syrien, de la lèpre; et *Giezi* son disciple en fut frappé, pour avoir reçu des présens contre son ordre: il prédit les maux que *Hazaël* feroit aux Israélites: il annonça à *Joas*, roi d'Israël, qu'il remporteroit autant de victoires sur les Syriens, qu'il frapperoit de fois la terre de son javelot. *Elisée* ne survécut pas beaucoup à cette prophétie: il mourut à Samarie, vers l'an 830 avant J. C. Un homme assassiné par des voleurs, disent les Rabbins, ayant été jeté dans son tombeau, le cadavre n'eut pas plutôt touché les os de l'homme de Dieu, qu'il ressuscita.

II. ÉLISÉE, (le Père) Carme déchaussé, prédicateur du roi, dont le nom de famille étoit *Copel*, naquit à Besançon en 1728, d'un avocat. Ce fut en 1757 qu'il parut pour la première fois dans les chaires de Paris; et il eut des succès dans cette capitale et à la cour. Son style étoit ingénieux, quelquefois trop recherché. Il semoit ses discours de portraits, dont la vérité étoit frappante, et d'un certain détail de mœurs qui plaît à l'auditeur malin, parce qu'il lui fournit

des applications à faire. Sa physionomie maigre, macérée, austère, parloit pour lui et commandoit l'attention. Sa voix presqu'éteinte ajoutoit à l'impression, et annonçoit l'apôtre de la pénitence. On a imprimé ses *Sermons* en 4 volumes in-12, Paris 1785. Il mourut à Pontarlier le 11 juin 1783, des suites de l'épuisement que lui avoit causé sa dernière station à Dijon, où il avoit prêché le carême. Un écrivain favorable à ce prédicateur apprécie ainsi son talent : « Il n'est pas facile, dit-il, de marquer la place du Père *Elisée* parmi les orateurs Chrétiens. Lorsqu'on sortoit de ses sermons, on n'étoit occupé qu'à se juger soi-même. On ne pensoit guères à le juger. Quoique ses plans fussent méthodiques, son style animé de figures ou même orné de fleurs, en un mot, quoiqu'il employât toutes les ressources de l'art oratoire, il en avoit si peu les prétentions, il éteignoit tellement par son débit l'éclat de ses pensées, qu'il sembloit être à regret éloquent et fleuri, et s'accommoder, comme par pitié, au goût d'un peuple poli, qu'on ne peut prêcher avec succès, qu'en flattant ses organes au moment même où l'on vient tonner contre ses vices ou censurer ses foiblesses. Ce seroit à ceux qui l'ont particulièrement connu à nous apprendre, si c'étoit par principe, ou par ménagement pour ses forces, que le P. *Elisée* avoit retranché de son éloquence tous les mouvemens de la déclamation; mais nous croyons qu'il est le seul, peut-être, qui ait réussi, sans ce secours, à se faire suivre d'une foule d'auditeurs, à les toucher, à les convaincre; il y suppléoit, par un art plus difficile à concevoir et sur-tout à mettre en pratique. Il imprimoit le respect et la confiance par la simplicité de son extérieur, par l'austérité de sa vie, par la pureté de ses mœurs. L'ouvrage qu'il avoit commencé dans les chaires, il l'achevoit dans la société. Si le cloître étoit son asile, la société étoit l'objet de son travail. Le P. *Elisée* ne parloit qu'en chaire le langage de la chaire, et n'alloit point dans le monde pour se faire admirer, mais pour le connoître et le combattre ensuite dans le champ de la morale et de la vérité. C'étoit là que ses auditeurs reconnoissoient avec une surprise religieuse qu'il étoit venu prendre leur secret près d'eux. »

ÉLIUS, préteur Romain, rendoit la justice sur son tribunal, lorsqu'un pivert vint se reposer sur sa tête. Les augures consultés sur ce fait, répondirent que tant qu'*Elius* prendroit soin de l'oiseau, sa famille prospéreroit, mais que la république seroit malheureuse; qu'au contraire, lorsque le pivert périroit, la république prospéreroit, et la famille d'*Elius* seroit à plaindre. Ce dernier, préférant l'intérêt public au sien, tua sur-le-champ l'oiseau en présence du sénat; et quelque temps après, dix-sept jeunes guerriers de sa maison furent tués à la bataille de Cannes.

I. ÉLIZABETH, (Sainte) femme de *Zacharie*, mère de *St. Jean-Baptiste*, qu'elle eut dans sa vieillesse, reçut la visite de sa parente, la mère du Sauveur, dans le temps de leur grossesse. *St. Pierre d'Alexandrie* dit que deux ans après qu'elle eut mis au monde *Jean-Baptiste*, elle fut obligée de fuir la per-

[illegible] Aragon. [illegible]

[illegible] même temps, [illegible] Poitiers [illegible] fut emporté d'une [illegible] à Sienne, et [illegible] Jeanne de Toulouse [illegible] après lui. De [illegible] Philippe, e-

suyant douleur sur douleur, après tant de dépenses et de travaux, ne remporta en France que des coffres vides et des ossemens.

VI. ÉLIZABETH *ou* ISABELLE *de Portugal*, impératrice et reine d'Espagne, fille aînée d'*Emmanuel*, roi de Portugal, et de *Marie de Castille* sa seconde femme, naquit à Lisbonne en 1503. Elle fut mariée à Séville avec l'empereur *Charles-Quint*, qui lui donna pour devise les *trois Grâces*, dont l'une portoit des roses, l'autre une branche de myrthe, et la troisième une branche de chêne avec son fruit. Ce groupe ingénieux étoit le symbole de sa beauté, de l'amour qu'on avoit pour elle, et de sa fécondité. On les orna de ces paroles, *HÆC HABET ET SUPERAT*... *Elizabeth* mourut en couches à Tolède en 1538. *François de Borgia*, duc de Candie, qui eut ordre d'accompagner son corps de Tolède à Grenade, fut si touché de voir son visage, autrefois plein d'attraits, entièrement défiguré par la pâleur de la mort, qu'il quitta le monde pour se retirer dans la *Compagnie de Jésus*, où il mourut saintement.

VII. ÉLIZABETH DE BOSNIE, épousa *Louis* roi de Pologne, et fut célèbre par ses malheurs. Après la mort de son époux, en 1382, elle fut nommée régente du royaume et tutrice de *Marie* sa fille. *Charles de Duras* ayant envahi la couronne de Hongrie et de Pologne, les plongea l'une et l'autre dans une étroite prison, où elles restèrent jusqu'en 1386 qu'il fut massacré. Pour le venger, le gouverneur de Croatie fit noyer la reine *Elizabeth*.

VIII. ÉLIZABETH D'AUTRICHE, fille de l'empereur *Maximilien II*, et femme de *Charles IX*, roi de France, fut mariée à Mezières le 26 novembre 1570. C'étoit une des plus belles personnes de son temps; mais sa vertu surpassoit encore sa beauté. La funeste nuit de la *Saint-Barthélemi* l'affligea extrêmement : elle n'en apprit pas plutôt la nouvelle à son réveil, qu'elle se jeta, toute baignée de pleurs, aux pieds de son crucifix, pour demander à Dieu miséricorde d'une action si atroce, et qu'elle détestoit avec horreur. *Elizabeth* n'eut que très-peu de part à tout ce qui se passa en France, sous le règne tumultueux de *Charles IX*. Elle n'étoit attentive qu'à régler sa maison, et à y faire régner les principes de sagesse et d'honneur dont elle étoit pénétrée. Sensible aux égards de son mari, *qu'elle aimoit et honoroit extrêmement*, jamais elle ne lui fit voir de ces chagrins jaloux, qui aigrissent souvent le mal, et y remédient rarement. Elle étoit douce et patiente; *Charles* étoit vif et emporté; le feu du roi étoit modéré par le flegme d'*Elizabeth* : aussi ne perdit-elle jamais son cœur et son estime, et il la recommanda en mourant à *Henri IV*, alors roi de Navarre, avec beaucoup de tendresse : *Ayez soin de ma fille et de ma femme*, lui dit-il; *mon frère, ayez-en soin, je vous les recommande*. Pendant sa maladie, *Elizabeth* passoit en prières, pour sa guérison, tout le temps qu'elle n'employoit pas auprès de lui. Lorsqu'elle l'alloit voir, elle ne se plaçoit pas auprès du chevet du lit, comme elle avoit droit de le faire; mais un peu à l'écart, et en perspective. A son silence

modeste, à ses regards tendres et respectueux, on eût dit *qu'elle le couvroit, dans son cœur, de l'amour qu'elle lui portoit:* «Puis, ajoute *Brantôme*, on lui voyoit jeter des larmes si tendres et si secrètes, que qui ne prenoit pas bien garde, n'y eût rien connu; essuyant ses yeux humides, qu'elle en faisoit pitié très-grande à chacun : car, continue-t-il, je l'ai vu.» Elle renfermoit sa douleur; elle n'osoit pas laisser paroître sa tendresse; elle craignoit que le roi s'en apperçût. Le prince ne pouvoit s'empêcher de dire, en parlant d'elle : *Qu'il pouvoit se flatter d'avoir dans une épouse aimable, la femme la plus sage et la plus vertueuse, non de la France, non pas de l'Europe, mais du monde entier.* Cependant il fut aussi réservé avec elle, que la reine-mère, qui, craignant qu'elle n'eût quelque pouvoir sur le roi, détourna sans doute ce prince d'avoir pour elle une confiance qui eût dérangé ses projets. Tant qu'elle fut à la cour de France, elle honora d'une tendre affection *Marguerite,* reine de Navarre, sa belle-sœur, quoique d'une conduite bien opposée à la sienne; et après son retour en Allemagne, *Elizabeth* entretint toujours avec elle commerce de lettres. Elle lui envoya même, pour gage de son amitié, deux *Livres* qu'elle avoit composés : l'un, *sur la parole de Dieu;* l'autre, *sur les événemens les plus considérables qui arrivèrent en France de son temps.* Cette vertueuse princesse, après la mort du roi son époux, s'étoit retirée à Vienne en Autriche, où elle mourut en 1592, âgée seulement de 38 ans, dans un monastère qu'elle avoit fondé.

IX. ÉLIZABETH, femme d'*Edouard IV*, roi d'Angleterre, étoit fille du chevalier de *Woodvill* et de *Jacqueline de Luxembourg*, qui avoit épousé, en premières noces, le duc de *Bedfort.* Elle fut d'abord dame d'honneur de *Marguerite*, femme de *Henri IV.* Sa beauté étoit frappante, et sa sagesse égaloit sa beauté. Recherchée par plusieurs seigneurs distingués, elle fut mariée avec le chevalier *Gray*, qui, en 1455, perdit la vie à la bataille de Saint-Alban. *Elizabeth* devenue veuve, se retira chez sa mère à Grafton dans le comté de Northampton. En 1464, *Edouard IV*, chassant dans les environs, fut frappé des attraits de la jeune veuve, qui vint implorer à genoux sa protection pour des enfans orphelins. Ce monarque passa bientôt de la pitié à la plus vive tendresse, et la vertu d'*Elizabeth* étant inflexible à tous les efforts de sa passion et aux graces de sa personne, *Edouard* lui offrit sa couronne. Un mariage secret les unit, tandis que le comte de *Warwick* négocioit, par les ordres mêmes du roi, une alliance plus digne de lui avec *Bonne de Savoie*, sœur de la reine de France. Une princesse auroit peut-être fait son malheur; la fille d'un simple gentilhomme le rendit heureux. *Elizabeth* eut sur l'esprit et le cœur de son époux un empire qu'elle conserva jusqu'à sa mort. Elle en profita pour l'élévation de sa famille. Son père fut fait comte de Rivers; ses frères et ses enfans du premier lit furent comblés de biens et d'honneurs. En 1470, *Edouard* ayant été obligé, par les troubles suscités dans son royaume, de se retirer en Flan-

dres, la reine s'enferma dans l'asile de Westminster, où elle mit au monde *Edouard* son fils aîné. L'année suivante, la fortune fut plus favorable à son époux; et en remontant sur le trône, il donna de nouvelles preuves de tendresse à *Elizabeth*. Ce prince étant mort en 1483, le duc de *Glocester*, frère d'*Edouard IV*, s'empara de la personne d'*Edouard V*, pour régner sous son nom. *Elizabeth*, voulant se soustraire à la violence de son beau-frère, s'enferma de nouveau à Westminster avec le duc d'*Yorck* son fils et les princesses ses filles. Le duc de *Glocester*, qui avoit pris le nom de *Protecteur du Royaume*, acquéroit tous les jours plus de puissance en Angleterre. Il la cimenta par le sang : il se défit des trois fils d'*Edouard IV*, pour monter sans obstacle sur le trône, sous le nom de *Richard III*. *Elizabeth*, accablée par le spectacle de tant d'atrocités, fut tirée de son asile par le meurtrier de ses enfans, et forcée de dissimuler. Elle fut depuis confinée dans le monastère de Bermondsey par *Henri VII*, qui avoit épousé l'aînée des filles de cette reine infortunée, nommée *Elizabeth*, comme sa mère. *Richard III*, pour affermir son usurpation, avoit en vain voulu se marier avec cette jeune princesse, qui résista courageusement à toutes les propositions de l'assassin de ses frères. *Elizabeth* sa mère mourut en 1486, et fut enterrée à Windsor auprès du corps d'*Edouard IV* son époux.

X. ÉLIZABETH, reine d'Angleterre, fille de *Henri VIII* et d'*Anne* de *Boulen*, naquit le 8 septembre 1533. Sa sœur *Marie*, montée sur le trône, la retint long-temps en prison. *Elizabeth* profita de sa disgrace pour cultiver son esprit : elle apprit les langues et l'histoire; mais de tous les arts, celui de se ménager avec sa sœur, avec les Catholiques et avec les Protestans, de dissimuler et d'apprendre à régner, lui tint le plus au cœur. Après la mort de *Marie*, elle sortit de prison pour monter sur le trône d'Angleterre. Elle se fit couronner avec beaucoup de pompe en 1559 par un évêque Catholique, pour ne pas effaroucher les esprits; mais elle étoit Protestante dans le cœur, et elle ne tarda pas à établir cette religion. A peine la nouvelle reine étoit-elle proclamée, que *Philippe II*, roi d'Espagne, lui fit proposer sa main. *Elizabeth* avoit voulu dans ses malheurs épouser un simple gentilhomme; elle refusa ce monarque et d'autres rois et princes très-puissans (*Voyez* ÉRIC XIV, PHILIBERT-EMMANUEL, FRANÇOIS duc d'Alençon, etc.), dès qu'elle eut la couronne. Les disputes se rallumèrent de toutes parts. La doctrine des Réformés avoit autant de partisans que celle des Catholiques. *Elizabeth*, profitant de la disposition des esprits, convoqua un parlement, qui rétablit la religion Anglicane telle qu'elle est aujourd'hui. C'est un mélange de dogmes calvinistes, avec quelques restes de la discipline et des cérémonies de l'église catholique. Les évêques, les chanoines, les curés, les ornemens de l'Eglise, les orgues, la musique, furent conservés; les décimes, les annates, les priviléges des églises, abolis; la confession permise, et non ordonnée; la présence réelle

admise, mais sans transsubstantiation. La politique d'*Elizabeth* lui faisant penser que la suprématie devoit rester à la couronne, elle fut chef de la religion, sous le nom de *Souveraine gouvernante de l'eglise d'Angleterre, pour le spirituel et pour le temporel.* Les prélats qui s'opposèrent à ces nouveautés, furent chassés de leurs églises; mais la plupart obéirent. De 9400 bénéficiers que contenoit la Grande-Bretagne, il n'y eut que 14 évêques, 50 chanoines et 80 curés, qui, n'acceptant pas la réforme, perdirent leurs bénéfices. Elle fit un grand nombre de lois pour interdire l'exercice de la religion catholique. Les premières contraventions à ces lois étoient punies par de grosses amendes; ensuite on confisquoit les biens: enfin on finit par plonger plusieurs Catholiques dans des prisons perpétuelles, où on les laissoit périr quelquefois de misère. Elle fit déclarer criminels de lèse-majesté tous les prêtres Anglois catholiques qui reviendroient en Angleterre. Quelques-uns finirent leur vie dans des cachots; quelques-autres dans les tourmens. *Voyez* CAMPIAN. Les partisans d'*Elizabeth* disent que les supplices ne furent ordonnés qu'après que *Pie V* eut lancé une bulle en 1570, par laquelle les Anglois étoient absous de tous leurs sermens, et vivement exhortés à faire passer la couronne sur une autre tête. Ces invitations, soutenues par les exhortations des Jésuites, qu'on appeloit dès-lors, *une épée nue, dont la poignée est toujours à Rome*, firent penser que les Catholiques pourroient remuer; mais ils eussent été accablés sous le nombre des Protestans, si leur zèle eût voulu agir. Les membres de la société, qui voulurent faire des prosélytes, périrent par la main du bourreau. Le trône d'*Elizabeth* n'etoit pas encore affermi: elle crut faussement qu'il falloit verser un peu de sang, pour donner la paix à l'état. Mais des exécutions cruelles n'étoient pas, comme l'observe M. *Hume*, une excellente méthode pour réconcilier les esprits avec le gouvernement, ni avec la religion nationale. Quoi qu'il en soit, on ne sauroit trop être étonné du pouvoir qu'a sur un peuple aussi fier que les Anglois, et qui se prétend si libre, l'autorité d'un souverain qui sait se faire craindre. De Catholiques qu'ils étoient, *Henri VIII* en fit des hérétiques; d'hérétiques, *Marie*, sa fille, en fit des Catholiques; de Catholiques, *Elizabeth* en refit des hérétiques, et tout cela dans moins de 40 ans. Tandis qu'*Elizabeth* tâchoit de pacifier l'intérieur, elle se rendoit redoutable au dehors. *Marie Stuart*, reine d'Écosse, épouse de *François II*, prenoit le titre de reine d'Angleterre, comme descendante de *Henri VII*. *Elizabeth* l'oblige à y renoncer après la mort de son mari. Elle réprime les Irlandois, secrétement attachés à la cour de Rome, et pensionnaires de celle de Madrid. *Voyez* FITZ-MORITZ. La maison royale de France étoit poursuivie par les armes de la *Ligue*: elle la protége, et envoie des troupes à *Henri IV*, pour l'aider à conquérir son royaume. La république de Hollande étoit pressée par les troupes de *Philippe II*; elle l'empêche de succomber. Elle répond aux ambassadeurs des

Hollandois, qui lui offrirent la souveraineté des Pays-Bas : *Il ne seroit ni beau, ni honnête, que je m'emparasse du bien d'autrui.* La haine contre l'église Romaine s'étoit encore fortifiée dans son cœur, depuis que *Sixte-Quint*, qui ne pouvoit s'empêcher de l'appeler en l'anathématisant, *un grand cervello di Principessa*, l'avoit excommuniée ; et depuis que *Philippe II* et les partisans de *Marie Stuart* excitoient de concert les Catholiques en Angleterre. *Marie*, bien moins puissante, bien moins maîtresse chez elle, plus foible et moins politique qu'*Elizabeth*, se préparoit de grands malheurs par cette conduite. Les Écossois mécontens, l'obligèrent à quitter l'Écosse, et à se réfugier en Angleterre. *Elizabeth* ne lui accorda un asile, qu'à condition qu'elle se justifieroit du meurtre du roi son époux, que la voix publique lui attribuoit ; et en attendant cette justification, elle la fit mettre en prison. Il se forma dans Londres des partis en faveur de la reine prisonnière. Le duc de *Norfolck*, catholique, voulut l'épouser, comptant sur une révolution, et sur le droit de *Marie* à la succession d'*Elizabeth ;* il lui en coûta la tête. Les pairs le condamnèrent pour avoir demandé au roi d'Espagne et au pape des secours pour la malheureuse princesse. Le supplice du duc ne ralentit pas l'ardeur des partisans de *Marie*, animés par Rome, l'Espagne, la Ligue et les Jésuites. Cinq scélérats déterminés, s'engagèrent par serment à assassiner la reine d'Angleterre. On découvrit leur complot : on découvrit qu'ils écrivoient à *Marie Stuart ;* mais on ne put pas prouver que cette princesse y fût entrée. *Elizabeth*, après avoir fait mourir ces malheureux et leurs coupables associés, pressa le jugement de la reine d'Écosse, injustement mêlée à leurs conspirations. Ce qui la hâta, dit-on, fut une lettre interceptée que le roi d'Espagne écrivoit à *Marie* en ces termes : « je prie votre majesté d'avoir bon courage, puisque j'espère, avec le secours de Dieu et celui de mes armes, de vous voir bientôt sur le trône, où vous verrez à vos pieds celle qui vous opprime maintenant. » En vain l'ambassadeur de France et celui d'Écosse intercédèrent pour *Marie ;* elle eut la tête tranchée, après 18 ans de prison, le 18 février 1587. *Elizabeth*, joignant la dissimulation à la cruauté, affecta de plaindre celle qu'elle avoit fait mourir, peut-être autant par jalousie que par politique. Elle prétendit qu'on avoit outre-passé ses ordres, et fit mettre en prison le secrétaire d'état, qui avoit, disoit-elle, fait exécuter trop tôt l'ordre signé par elle-même. Cette mascarade, dans une scène si tragique, ne la rendit que plus odieuse. Mais la dissimulation étoit à ses yeux la principale qualité des souverains. Un évêque ayant osé lui rappeler que dans une certaine circonstance elle avoit agi plus en politique qu'en chrétienne : *Je vois bien*, lui répondit-elle, *que vous avez lu tous les Livres de l'Ecriture, excepté celui des Rois...* *Philippe II* avoit préparé une invasion en Angleterre, du vivant de l'infortunée Écossoise. Il mit en mer, un an après sa mort, en 1588, une puissante flotte nommée l'*Invinciblle ;* mais les vents et les écueils combattirent pour *Elizabeth :* l'armée

Espagnole périt presque toute par la tempête, ou fut la proie des Anglois. Leur reine triompha dans la ville de Londres, à la façon des anciens Romains. On frappa une médaille avec la légende emphatique : *Venit, vidit, vicit*, d'un côté ; et ces mots de l'autre : *Dux femina facti*. On frappa une autre médaille, sur le revers de laquelle on voyoit une flotte fracassée par la tempête avec cette légende : *Afflavit Deus, et dissipati sunt*. Elizabeth, au premier bruit de cet armement formidable, s'étoit montrée au camp de *Tellebury* pour animer le courage des soldats. *Moi-même*, leur dit-elle, *je vous conduirai à l'ennemi. Je sais que je n'ai que le foible bras d'une femme ; mais j'ai l'ame d'un roi, et qui plus est d'un roi d'Angleterre. Je périrai plutôt dans le combat, que de survivre à la ruine et à l'esclavage de mon peuple*. Le chevalier *Drack*, et quelques autres capitaines non moins heureux que lui, avoient conquis à peu près vers le même temps plusieurs provinces en Amérique. La marine, sous son règne, fut dans l'état le plus florissant. Les Irlandois, qui lui avoient tenu tête en faveur de la religion Catholique, grossirent le nombre de ses conquêtes. Le comte d'*Essex*, son favori, nommé viceroi d'Irlande, tenta de faire révolter cette province. Ce comte, le plus fier des hommes, vouloit se venger, dit-on, d'un soufflet que la reine lui avoit donné dans la chaleur d'une dispute. Il fut convaincu de haute trahison, et périt, non pas la victime de la jalousie de la reine, comme on le croit communément, mais bien celle de son ambition, de son ingratitude, et de son humeur vindicative *Voyez* ESSEX. *Elizabeth* le pleura, dit-on, en le faisant punir ; on prétend même que dans le temps de la faveur du comte, elle lui avoit donné une bague, en lui promettant que, dans quelque circonstance qu'il se trouvât, et quelques efforts que fissent ses ennemis pour le perdre, elle seroit toujours prête à l'entendre, lorsqu'il lui produiroit ce gage précieux. Le favori, condamné à mort, pria la comtesse de *Nottingham* de porter la bague à *Elizabeth*; mais le comte de *Nottingham*, son ennemi, empêcha qu'elle ne fût rendue. La reine attendoit, dit-on, l'anneau fatal avec la plus vive impatience : ne le recevant point, elle se crut méprisée, et signa l'ordre de l'exécution. Enfin la comtesse de *Nottingham*, déchirée de remords dans une maladie mortelle, lui avoua tout. *Elizabeth*, furieuse et inconsolable, se livra d'abord à l'emportement de la colère, ensuite à l'amertume du chagrin. Sa profonde mélancolie lui fit dédaigner les soulagemens et les remèdes. Une affreuse langueur la réduisit bientôt à l'extrémité. Le conseil lui demanda ses intentions au sujet de son successeur ; elle indiqua le roi d'Écosse, son plus proche parent, et mourut le 3 avril 1603, à 70 ans, après 44 de règne. —*Elizabeth* avoit eu dans tous les temps de l'aversion pour les médecins. On lui proposa d'en appeler quelqu'un dans ses derniers momens : *Je n'ai point voulu*, répondit-elle, *m'en servir lorsque j'étois jeune ; sans quoi, ils se seroient vantés d'avoir prolongé mes jours jusqu'à l'âge où je me trouve : pourquoi les appellerois-je aujourd'hui, que n'y ayant plus d'huile dans la lampe*,

on pourroit leur reprocher de m'avoir tuée. Elle parla avec la même franchise à l'archevêque de *Cantorbery*, qui l'encourageoit à franchir le dernier passage, en lui détaillant tout ce qu'elle avoit fait de louable. *Mylord*, lui dit-elle, *la couronne que j'ai portée pendant long-temps, m'a donné assez de vanité pendant ma vie ; ne l'augmentez pas quand je suis si près de la mort.* Elle n'avoit jamais voulu se marier : la nature l'avoit, dit-on, conformée de façon à la mettre hors d'état de prendre un époux. Quelques historiens disent qu'elle craignoit de se donner un maître. *Etant mariée*, lui disoit l'ambassadeur d'Écosse, *vous ne seriez que Reine ; au lieu qu'à présent vous êtes Roi et Reine tout ensemble.* Elle disoit à son parlement, que l'épitaphe la plus flatteuse pour elle seroit celle-ci : *Ci gît* ELIZABETH, *qui vécut et mourut Vierge et Reine.* Le règne d'*Elizabeth* est un des plus beaux spectacles qu'ait eus l'Angleterre. Son commerce étendit ses branches aux quatre coins du monde. Ses manufactures principales furent établies, ses lois affermies, sa police perfectionnée. *Elizabeth*, ennemie du luxe, le plus cruel ennemi d'un état, proscrivit les carrosses, les larges fraises, les longs manteaux, les longues épées, les longues pointes sur la bosse des boucliers, et généralement tout ce qui pouvoit être appelé superflu dans les armes et les vêtemens. Ce fut cependant elle qui porta en 1561, les premiers bas de soie qu'on ait vus en Angleterre. Les finances ne furent employées qu'à défendre la patrie. Elle eut des favoris ; mais elle ne les enrichit point aux dépens de ses sujets. Sans accorder la liberté de conscience, elle sut se garantir des guerres de religion qui embrasoient presque toute l'Europe. Ce qu'on trouvera non moins singulier, c'est que le pouvoir arbitraire, dont elle étoit si jalouse, ne l'empêcha pas de posséder l'affection de ses sujets. Elle leur donna plusieurs fois des preuves de sa confiance. *Je ne croirai jamais d'eux*, disoit-elle, *ce que des pères et mères ne voudroient pas croire de leurs enfans.* Personne ne lui a refusé une grande étendue de génie dans l'art de gouverner ; aussi le pape *Sixte-Quint* disoit « qu'il n'y avoit au monde que trois personnes qui sussent régner, le roi de France *Henri IV*, la reine *Elizabeth*, et lui. » Les bornes de cet ouvrage ne nous permettent pas un portrait en grand de cette princesse. « Pour être jugée comme il faut, dit un homme d'esprit, elle ne doit l'être que par des hommes d'état, des ministres et des rois. » On se contentera de dire, que la gloire qu'elle s'acquit par la fermeté, la prudence et la sagesse de son gouvernement, par sa profonde politique, par sa vigilance infatigable, par son courage, par sa dextérité dans les affaires les plus épineuses, par son économie exempte d'avarice, fut obscurcie par des artifices de comédienne que tant d'historiens lui ont reprochés, et souillée par le sang de *Marie Stuart.* On peut encore ajouter qu'elle poussa quelquefois la sévérité jusqu'à la cruauté. Le docteur *Hayward* ayant dédié un commencement d'Histoire au comte d'*Essex* dans le temps de sa disgrace, elle voulut faire punir l'auteur comme coupable de haute trahison. Elle demanda son sentiment à *Bacon*,

qui lui répondit qu'il n'y avoit point de haute trahison dans le livre, mais qu'on pouvoit convaincre l'auteur de crime capital. —*Eh! de quel?* dit-elle. —*C'est*, ajouta-t-il, *que l'auteur a inséré dans son texte plusieurs pensées de* Tacite, *qu'il s'est appropriées*... *Elizabeth* s'imaginant ensuite que *Hayward* avoit prêté son nom à un autre, proposa de lui faire donner la question pour découvrir ce prétendu secret. *Non, Madame*, répartit sagement *Bacon*; *ce n'est pas la personne, mais le style, qu'il faut mettre à la torture. Laissez au Docteur, de l'encre, du papier et des livres; ordonnez-lui de continuer l'ouvrage, et je tâcherai, en comparant le style, de juger s'il est l'auteur ou s'il ne l'est pas.* Sans l'ingénieuse adresse de *Bacon*, un homme de lettres innocent auroit subi la torture, pour avoir donné à *Essex*, qui fut pendant quelque temps le *Mécène* d'Angleterre, un témoignage public de son respect ou de sa reconnoissance. —*Elizabeth* avoit une grande connoissance de la géographie et de l'histoire. Elle parloit ou du moins entendoit cinq à six langues différentes. Elle traduisit divers *Traités* du Grec, du Latin et du François. Sa *Version d'Horace* fut longtemps estimée en Angleterre. La qualité d'auteur étoit une des plus flatteuses pour sa vanité, ainsi que celle de belle femme. On la flattoit très-imparfaitement, même à l'âge de 68 ans, si l'on parloit de ses talens sans vanter sa beauté.... Sa *Vie* par *Leti*, traduite en françois, 2 vol. in-12, ne mériteroit guère d'être citée, s'il y en avoit une meilleure. Voyez CARGLI *et* LAMBRUN.

XI. ELIZABETH FARNÈSE, héritière de Parme, de Plaisance et de la Toscane, née en 1692, épousa *Philippe V* en 1714, après la mort de *Marie-Louise-Gabrielle de Savoie*. Ce fut l'abbé *Alberoni* qui donna l'idée de ce mariage à la princesse *des Ursins*, favorite du monarque Espagnol. Il lui fit envisager la jeune princesse comme étant d'un caractère souple, d'un esprit simple, sans ambition et sans talens. *Elizabeth* étoit précisément le contraire de ce qu'elle avoit été dépeinte. La négociatrice, sachant qu'elle avoit été abusée par l'abbé *Alberoni*, voulut faire échouer ce projet; mais il n'étoit plus temps : *Elizabeth* étoit en chemin. Le roi, avec toute sa cour, alla au-devant d'elle à Guadalaxara. La princesse *des Ursins* s'avança pour la recevoir jusqu'à Zadraque; mais à peine fut-elle arrivée, qu'ayant osé censurer quelques-unes des actions d'*Elizabeth Farnèse*:—*Qu'on me délivre de cette folle*, dit la jeune reine, *et qu'on la conduise hors du royaume*. Ce qui fut fait sur-le-champ, d'accord sans doute avec le roi. *Elizabeth* eut beaucoup de pouvoir sur l'esprit de *Philippe V*, qui, entraîné par son tempérament et retenu par la religion, se borna à la reine et s'en laissa gouverner. Le maréchal *de Noailles* en fait ce portrait dans une lettre à *Louis XV*. « Elle me paroît avoir de l'esprit, de la vivacité; entend finement, répond juste : elle a une politesse noble. Je n'ai pas encore assez traité avec elle pour avoir pu approfondir son caractère; mais, en général, je crois qu'on peut avoir excédé dans les portraits que l'on en a faits. Elle est femme; elle a de l'ambition; elle craint d'être trompée; elle l'a

été : ce qui lui donne de la défiance, qu'elle pousse peut-être un peu trop loin. » Lorsque *Philippe V* donna la toison d'or au comte *de Noailles*, fils du maréchal, la reine dit à celui-ci : « Il n'y a pas d'exemple qu'un père et un fils aient eu en même temps la toison d'or; mais le maréchal *de Noailles* est bien fait pour les exceptions. » Cette princesse, suivant *Duclos*, avoit de l'esprit naturel, mais sans la moindre culture. «Elle l'avoit souvent faux, dit-il, et la passion l'égaroit encore, cherchant toujours son intérêt personnel ; elle s'y trompoit dans bien des occasions et prenoit de fausses routes pour y parvenir. Elle avoit de l'ambition, sans élévation d'ame. Incapable d'affaires faute de connoissances, les défiances et les soupçons faisoient toute sa prudence. Elle avoit la finesse et le manége des gens du peuple. Violente par caractère, elle se contenoit par intérêt. Employant l'artifice où la candeur l'eût mieux servie, elle supposoit toujours qu'on vouloit la tromper, parce qu'elle en avoit le dessein. Elle aimoit les rapports : disposition dans un prince qui remplit sa cour de délateurs. » Jusqu'au moment de son mariage, elle eut le cœur Autrichien ; et si depuis elle rechercha la France, ce fut par nécessité et non par sentiment. Elle mourut en 1766, à 74 ans. *Voy.* JUVARA.

XII. ÉLIZABETH, princesse Palatine, fille aînée de *Fréderic V*, électeur Palatin du Rhin, élu roi de Bohême, naquit en 1618. Dès son enfance, elle pensa à cultiver son esprit ; elle apprit les langues : elle se passionna pour la philosophie, et sur-tout pour celle de *Descartes*. Elle saisit avec avidité ce que la géométrie a de plus abstrait, et la métaphysique de plus sublime. Ce célèbre philosophe ne fit point difficulté d'avouer, en lui dédiant ses *Principes*, « qu'il n'avoit encore trouvé qu'elle, qui fût parvenue à comprendre si parfaitement ses ouvrages. » *Elizabeth* sacrifia tout au plaisir de philosopher en paix. Elle refusa la main de *Ladislas VII*, roi de Pologne. Ayant encouru la disgrace de sa mère, qui la soupçonnoit d'avoir eu part à la mort de *d'Epinay*, gentilhomme François, assassiné à la Haye ; elle se retira à Grossen, ensuite à Heidelberg, et de là à Cassel. Sur la fin de ses jours, elle accepta la riche abbaye d'Hervorden, qui devint dès-lors une académie de philosophes, et une retraite pour tous les gens de lettres, de quelque nation, de quelque secte, de quelque religion qu'ils fussent. Cette abbaye fut une des premières écoles Cartésiennes ; mais cette école ne subsista que jusqu'à la mort de la princesse Palatine, arrivée en 1680. Quoiqu'elle eût du penchant pour la religion Catholique, elle fit toujours profession du Calvinisme, dans lequel elle avoit été élevée.

XIII. ÉLIZABETH PETROWNA, impératrice de toutes les Russies, étoit fille du czar *Pierre I*. Elle naquit le 29 décembre 1710, et monta sur le trône impérial le 7 décembre 1741, par une révolution qui en fit descendre le czar *Iwan*, regardé comme imbécille. Elle avoit été fiancée en 1747 au duc *de Holstein - Gottorp* ; mais ce prince étant mort onze jours

après, le mariage n'eut point lieu, et *Elizabeth* passa le reste de ses jours dans le célibat. Cette princesse prit part aux guerres de la France, et montra toujours une constante amitié pour ses alliés. La Russie la perdit le 5 janvier 1762, à 51 ans. Dans sa dernière maladie, elle donna des ordres pour remettre en liberté 13 ou 14 mille malheureux, détenus en prison pour contrebande. Elle voulut en même temps qu'on rendit toutes les confiscations faites pour raison de fraudes, et que les droits sur le sel fussent modérés, au point qu'il en résulta une diminution annuelle de près d'un million et demi de roubles dans l'étendue de l'empire. Sa bonté éclata encore envers les débiteurs qui étoient détenus en prison pour une somme au-dessous de 500 roubles; elle en ordonna le payement de ses propres deniers. On fait monter à plus de 25,000 le nombre des infortunés qui furent relâchés. Une chose non moins remarquable dans un pays comme la Russie, sujet à tant de révolutions, c'est que cette princesse avoit fait vœu de ne faire mourir personne tant qu'elle régneroit : vœu qui lui auroit mérité le beau titre de *Clémente*, si les prisons et l'exil en Sibérie, que ses favoris prodiguèrent, n'eussent pas été souvent plus durs que la mort. Des intrigues de cour, qu'on traitoit de conspirations, avoient été punies comme des crimes. De simples propos exposèrent des seigneurs et des dames de sa cour aux plus rudes traitemens. Ainsi, quoiqu'*Elizabeth* fût naturellement bonne, elle agit souvent en princesse piquée et vindicative, parce qu'elle étoit dirigée par des favoris soupçonneux et ambitieux. Ces favoris furent en même temps ses amans, et elle se plut à ne mettre nulle contrainte dans ses plaisirs comme dans ses actions. On a eu raison de lui reprocher d'avoir fait traiter cruellement Mad. *Lapoukim*, qui avoit foiblement conspiré contr'elle, mais qui étant la plus belle femme de son siècle, avoit excité sa jalousie. « *Elizabeth* ressembloit à *Catherine* sa mère, dit M. *Castera*, et étoit encore plus belle. Elle possédoit une taille avantageuse et admirablement proportionnée; et quoique ses traits fussent un peu grands, sa physionomie n'en avoit pas moins une douceur inexprimable, qu'elle augmentoit encore par les graces d'une conversation souvent enjouée, et presque toujours flatteuse. Mais si elle égaloit sa mère par ces avantages qui prêtent tant de charmes à la société d'une femme, si elle la surpassoit dans son goût démesuré pour les plaisirs ; elle étoit loin d'avoir comme elle cette force d'ame, qui donne à ceux dont elle est le partage, un ascendant irrésistible sur tout ce qui les entoure : au lieu de savoir dominer les autres, *Elizabeth* se laissoit sans cesse dominer par eux. » On dit qu'elle épousa en secret son grand veneur *Alexis Razoumosski*. Cette souveraine ne permettoit pas que les femmes de sa cour portassent les mêmes modes et les mêmes robes qu'elle. Pour les prendre, il leur falloit attendre qu'elle les eût quittées. Il est vrai qu'elle en changeoit souvent ; car à sa mort on assure qu'on en trouva dans ses armoires près de trente mille.

XIV. ELIZABETH,

XIV. ÉLIZABETH DE FRANCE, (Philippe-Marie-Hélène) née à Versailles le 23 mai 1764, fut le dernier enfant de *Louis*, dauphin de France, et de *Marie-Joséphine* de Saxe, sa seconde femme. Elle n'avoit que trois ans lorsqu'elle perdit les auteurs de ses jours, et fut privée de ressentir les tendres affections de l'amour filial. L'amitié fraternelle s'en accrut; et à peine put-elle s'exprimer, qu'on la vit s'attacher intimement à son frère le duc *de Berri*, depuis *Louis XVI*, qu'elle étoit destinée à consoler dans ses malheurs, et dont elle devoit partager le sort. Élevée particulièrement par Mad. *de Makau*, sous-gouvernante des Enfans de France, institutrice aussi éclairée que vertueuse, on la vit attentive à tous ses devoirs, les ennoblir par la religion, étudier avec fruit l'histoire et les mathématiques, et développer peu à peu le germe des plus excellentes qualités et des plus solides vertus. Son premier chagrin fut sa séparation d'avec Mad. *Clotilde*, sa sœur, mariée au prince *de Piémont :* elle avoit alors onze ans. On parla bientôt de l'unir elle-même à un infant d'Espagne, puis au duc d'*Aost*, second fils du roi de Sardaigne; mais ces projets n'ayant pas paru convenables aux intérêts politiques, la jeune princesse se félicita de ce qu'aucun autre sentiment ne viendroit occuper son cœur que celui de l'amitié. La douce société de ses frères, celle de Mad. *de Makau* et de ses deux filles les marquises de *Souci* et de *Bombelles*, la lecture, la promenade et l'exercice du cheval qu'elle aimoit beaucoup, de fréquentes visites à St-Cyr et auprès de Mad. *Louise* sa tante qui s'étoit fait Carmélite, remplissoient ses loisirs. « Je ne demande pas mieux, lui disoit le roi, que vous alliez souvent voir notre tante, à condition que vous ne l'imiterez pas, en me quittant; car, *Elizabeth*, j'ai besoin de vous. » *Louis XVI* voulut se faire inoculer; sa sœur suivit son exemple : *Goëty* fit l'opération à Choisi; et cette princesse s'y environna de 60 jeunes filles pauvres, à qui elle voulut faire partager le bienfait de l'inoculation, et les mêmes soins qu'on prendroit d'elle-même. Lorsqu'on forma sa maison, on attribua vingt-cinq mille livres par année pour ses diamans. *Élizabeth* obtint que cette somme seroit comptée six ans de suite, à une jeune personne qu'elle aimoit, et dont l'indigence empêchoit l'établissement. A cette époque, tous les membres de la famille royale avoient des maisons de campagne particulières, pour s'y délasser des fatigues de la représentation. *Saint-Cloud* étoit à la reine, *Brunoi* à *Monsieur*, *Bagatelle* au comte *d'Artois*, *Bellevue* aux tantes de LOUIS. *Élizabeth* n'en demandoit pas; mais étant venue à *Montreuil*, par hasard, dans une maison charmante, appartenant à Mad. *de Guémenée*, le roi lui dit : *Vous êtes chez vous ;* et en effet il venoit secrètement de l'acquérir pour la lui donner. C'est là que Mad. *Élizabeth* passa les plus doux momens de sa vie dans les soins champêtres, la bienfaisance, et les sentimens doux qu'inspire le spectacle de la nature. Pour former une laiterie, elle fit venir de Suisse quatre génisses superbes, et une jeune fille du Valais pour en prendre soin. Cette dernière s'appeloit

Marie. Belle, naïve, mais toujours mélancolique, l'éclat de sa nouvelle place ne pouvoit lui faire oublier ses montagnes, et sur-tout *Jacques*, à qui elle avoit été promise. Elle confia sa peine à Mad. *de Thevenet*, qui composa aussitôt les paroles et l'air de la jolie romance : *Pauvre Jacques, quand j'étois près de toi, etc. Marie* l'apprit, et la chanta au moment où *Élizabeth* passoit. Touchée de la flexibilité de la voix de la jeune fille, la princesse s'intéressa à son sort ; et apprenant que la romance dépeignoit sa véritable situation, elle fit venir *Jacques* de Suisse à Montreuil, et l'unit pour toujours à *Marie.* — La révolution françoise vint changer ces occupations de paix et de bonheur. *Élizabeth* ne vit qu'avec une sorte d'effroi la convocation des Etats-généraux : mais lorsqu'ils eurent commencé leurs opérations, elle se dévoua uniquement à consoler son frère, et à adoucir pour lui tous les chagrins dont il fut successivement accablé. Le 6 octobre elle se rendit dans la chambre du roi, et lui inspira la fermeté qu'il montra ; le lendemain, elle l'accompagna à Paris, et à l'hôtel de ville. Elle écrivoit alors à l'une de ses amies : « On nous a ramenés aux Tuileries, où rien n'étoit préparé ; mais nous avons dormi de l'excès de fatigue. Ce qu'il y a de certain, c'est que nous sommes prisonniers ici ; mon frère ne le croit pas, mais le temps le lui apprendra. Nos amis pensent comme moi, que nous sommes perdus. Il ne nous reste d'espoir qu'en Dieu, qui n'abandonne point ceux qu'il choisit. Mon frère est pleinement résigné à son sort ; sa piété augmente avec ses malheurs. » Lorsque *Louis* partit pour la frontière, sa sœur le suivit, et fut ramenée de Varennes avec lui ; elle étoit à ses côtés le 20 juin 1792, lorsqu'un furieux la prenant pour la reine, s'écria : *Voilà l'Autrichienne qu'il faut tuer.* Un officier de la garde nationale se hâta de la nommer. « Pourquoi, lui dit *Élizabeth*, ne pas leur laisser croire que je suis la reine, vous auriez peut-être évité un plus grand crime. » Le 10 août, elle ne voulut point quitter le château, malgré les instances du roi pour l'y déterminer... Elle le suivit à l'assemblée. Là, elle frémit au bruit des armes et des affreuses clameurs des Suisses mourans ; là, elle entendit prononcer la déchéance, et pendant deux jours discuter sur le choix de la prison la plus sûre pour renfermer sa famille et elle-même. Celle du *Temple* fut désignée : *Élizabeth* en fit celui de l'amitié. Tout ce que la tendresse a de plus touchant, la sensibilité de plus consolateur, la religion de plus sublime, fut offert par elle à *Louis XVI* et à ses enfans ; elle ne se plaignit jamais, partagea toutes les douleurs, et sembla ne ressentir que celles qui frappoient les objets de son affection. « *Élizabeth*, dit un historien, mettoit tous ses soins à s'oublier elle-même pour ne s'occuper que des autres. A la cour, elle avoit été le modèle de la bonté ; au *Temple*, elle étoit celui de la patience et de la résignation. Pieuse sans superstition, philosophe sans morgue, elle étoit aussi savante sans vouloir le paroître. L'étude et l'amitié faisoient son bonheur ; sa bienfaisance durant ses jours prospères contribuoit à celui des misérables ; depuis qu'elle étoit prisonnière, elle ne possédoit plus

que les trésors de son cœur, qu'elle partageoit entre son frère, sa sœur et leurs enfans. » Ils tombèrent malades ; *Elizabeth* leur prodigua tous ses soins, les servit constamment, et passa toutes les nuits de leur maladie sans se reposer. Bientôt ils ne reprirent la santé que pour perdre la vie. Après la condamnation de *Louis XVI* et de *Marie-Antoinette*, *Élizabeth* fut mise elle-même en jugement. Le 9 mai 1794, on vint à sept heures du soir l'arracher du Temple. Traduite à la Conciergerie, elle y fut à l'instant même interrogée à huis clos par *Deliége*, vice-président du tribunal révolutionnaire. Le lendemain, elle parut devant le tribunal avec noblesse, et répondit, lorsqu'on lui demanda son nom et ses qualités : *Je me nomme Élizabeth de France, tante de votre roi.* Cette réponse si courageuse, au moment où elle étoit livrée sans secours à ses juges sanguinaires, les étonna, et interrompit un instant l'interrogatoire. On avoit associé à son jugement vingt-quatre autres victimes ; mais on eut la cruauté de ne terminer sa vie, qu'après l'avoir rendue témoin de l'exécution de tous ceux qui dans ce jour partagèrent son sort. Elle périt avec calme et résignation, heureuse d'aller rejoindre dans une autre vie ceux qu'elle avoit aimés dans celle-ci, à l'âge de 30 ans, le 10 mai 1794. Sa bouche ne proféra pas une seule plainte contre ses juges et ses bourreaux. « Que leur avoit fait, dit un écrivain, cette sœur d'un monarque infortuné ? Elle n'avoit eu de rapport avec l'autorité que pour servir les malheureux de ses recommandations ; elle ne s'étoit mêlée que par ses larmes à la révolution ; et constamment attachée au sort personnel de son frère, elle l'eût suivi dans un désert, sans reporter ses regards vers les pompeux dehors de la fortune. Modeste et même timide au milieu des grandeurs, courageuse dans les disgraces, toujours vertueuse, la victime étoit digne d'être immolée sur l'autel élevé au génie du mal. » *Élizabeth*, sans avoir une beauté parfaite, possédoit une physionomie attachante et vive ; ses cheveux étoient châtains et bien plantés ; ses yeux bleus avoient une impression touchante de sensibilité et de mélancolie ; elle avoit la bouche agréable, de belles dents, la peau la plus éclatante ; mais sa taille étoit trop ramassée, et peu svelte. On a imprimé en 1802 à Paris, en trois petits volumes, une Vie d'*Élizabeth* par Mad. *Guérard*. M. *Ferrand*, ancien magistrat du parlement de Paris, a publié un éloge de cette princesse, qui a été traduit en italien par l'abbé *Mallio*, auteur des *Annales de Rome*.

ÉLIZABETH DE HANAU, *Voy.* HESSE-CASSEL.

ÉLIZABETH DE BAVIÈRE, mère du duc *d'Orléans*, régent. *Voy.* PHILIPPE N.° XXI.

ÉLIZABETH, *Voy.* sous le mot ISABELLE, les articles qui ne se trouvent pas ici.

ELLEBODIUS, (Nicaise) natif de Cassel en Flandre, fit ses études à Padoue. Son habileté dans les sciences lui mérita l'estime des grands hommes de son temps. *Radecius*, évêque d'Agria en Hongrie, l'attira chez lui, et lui donna un canonicat dans sa cathédrale ; il mourut à Pres-

bourg le 4 juin 1577. Nous avons de lui : I. Une *Version* de grec en latin de *Nemesius*, Anvers 1565, Oxfort 1671, et dans la Bibliothèque des Pères, édition de Lyon, tom. VIII. Cette version d'un ouvrage savant et utile, est faite de main de maître. II. Des *Poésies* latines, insérées dans le recueil de *Gruter*, intitulé : *Deliciæ Poetarum Belgarum*.

ELLER DE BROOKUSEN, (Jean-Théodore) premier médecin du roi de Prusse, naquit en 1689 à Pletzkau, dans la principauté d'Anhalt-Bernbourg, et mourut à Berlin en 1760, à 71 ans. Au titre de premier médecin que *Fréderic-Guillaume* lui avoit donné en 1735, *Fréderic le Grand*, son fils, joignit en 1755 celui de conseiller privé, et de directeur de l'académie royale de Prusse. Nous avons de lui un *Traité de la connoissance et du traitement des Maladies, principalement des aiguës*, en latin ; traduit en françois par M. *le Roy*, médecin, 1774, in-12. Le fonds de la doctrine enseignée dans cet ouvrage est bon, et établi sur des observations importantes de pratique. La mort de l'auteur a privé le public de celles qu'il avoit faites *sur les Maladies Chroniques*, et c'est une perte ; car il joignoit à une longue pratique, la sagacité, la dextérité et la patience nécessaires à un observateur.

ELLIES, *Voyez* II. DUPIN.

I. ELLIS, (Jean) savant naturaliste Anglois, membre de la société royale de Londres, fut nommé par le roi agent de la Floride occidentale et de la Dominique. C'est là qu'il fut à portée de rassembler et de décrire les productions naturelles de divers climats éloignés. Lié par l'amitié la plus tendre avec le célèbre *Linné* et les savans naturalistes *Solander* et *Fothergill*, ce fut aux soins de ces derniers qu'il dut la publication de plusieurs de ses écrits. *Ellis* est mort le 15 octobre 1776. Ses principaux ouvrages sont : I. *Essai sur l'Histoire naturelle des corallines Angloises et Irlandoises ;* 1755, in-4.° II. Divers *Mémoires* lus à la société royale sur *la nature animale des Zoophytes*, sur *les Gorgones*, sur *l'Actinia sociata*. Ces mémoires lui méritèrent une médaille et des éloges de la société royale en 1768. III. *Lettre à Linné* sur la *Dionæa muscipula*. *Schreber* a fait réimprimer cette lettre en allemand et en latin, à Erlang, 1771, et y a joint la figure coloriée de cette plante singulière. IV. *Histoire du Café*, 1774. V. *Histoire des Zoophytes*. C'est le dernier ouvrage d'*Ellis*, qui n'en put publier que 63 planches. On en doit le recueil à *Bancks* et *Solander*.

II. ELLIS, (N.) compagnon du capitaine *Cook* dans son dernier voyage, dont il a donné la relation en 2 vol. in-8°, se tua en mai 1785, en tombant du haut d'un mât à Ostende. L'empereur l'avoit engagé à faire de nouvelles courses, pour tenter des découvertes ; mais sa mort empêcha l'exécution de ce projet.

ELLOTIS, prêtresse de *Minerve* à Corinthe, se réfugia dans le temple de cette déesse, lorsque les Doriens mirent le feu à la ville, et elle y fut brûlée. Quelque temps après, la peste désolant le pays, l'oracle déclara que, pour faire cesser le fléau,

il falloit honorer *Ellotis*, et lui élever un temple.

EL-MACIN, (George) historien d'Égypte, mort en 1238, fut secrétaire des califes, quoiqu'il fît profession du Christianisme. On a de lui une *Histoire des Sarrasins*, écrite en arabe, qui a été traduite en latin par *Erpenius*, à Leyde 1625, in-fol. On y trouve des choses curieuses.

I. ELMENHORST, (Geverhart) de Hambourg, mort en 1621, s'appliqua à la critique, et s'y rendit très-habile. On a de lui des *Notes* sur *Minutius Félix*, et sur plusieurs autres auteurs anciens. Il donna à Leyde, en 1618, le *Tableau de Cèbes*, avec la version latine et les notes de *Jean Casel*.

II. ELMENHORST, (Henri) auteur du *Traité* allemand *sur les Spectacles*, imprimé à Hambourg en 1688, in-4.° Il tâche d'y prouver que les spectacles, tels qu'ils sont aujourd'hui, loin d'être contraires aux bonnes mœurs, sont capables de les former. On peut voir cette matière mieux discutée dans une *Lettre* du fameux *Citoyen de Genève* à M. *d'Alembert*, et dans la *Réponse* à cette *Lettre*.

ÉLOI, (Saint) né à Cadillac, près de Limoges, en 588, excella dès sa jeunesse dans les ouvrages d'orfévrerie. *Clotaire II* employa ses talens, ainsi que *Dagobert II*, auquel il fit un trône d'or massif. Ce dernier prince le fit son monétaire ou trésorier. On le tira de ce poste, pour le mettre sur le siége de Noyon en 640. Il parut avec éclat dans un concile de Châlons en 644, et mourut saintement en 659, après avoir prêché le Christianisme à des peuples idolâtres, fondé grand nombre d'églises et de monastères. Ce fut lui qui inspira à *Dagobert* le goût des fondations ; goût qui régnoit depuis long-temps dans la France, mais que personne ne porta plus loin que *Dagobert*. « Mon prince, lui dit-il un jour, donnez-moi la terre de Solignac, afin que j'en fasse une échelle par laquelle vous et moi nous méritions de monter au ciel ». Cette échelle fut un grand monastère où il établit 150 moines. *St. Ouen*, son ami, a écrit sa *Vie*. *Lévesque* en a donné une traduction, Paris, in-8°, en 1693. Il l'a enrichie d'une version de *xvi Homélies*, qu'on croit être de *St. Eloi*. On voit par les instructions qu'il donne à son peuple, que les superstitions qui régnoient de son temps étoient à peu près les mêmes que celles qui se pratiquent encore aujourd'hui. On consultoit les devins, les enchanteurs, les diseurs de bonne aventure ; on agissoit d'après ce qu'ils avoient prédit ou rêvé. On observoit les éternûmens, les saignemens de nez, le chant et le vol des oiseaux, les jours de la lune et de la semaine. On passoit le premier jour de janvier dans des réjouissances. On chantoit et on dansoit à la fête de *St. Jean*. On sautoit par-dessus le feu de la veille, pour accoucher heureusement. On faisoit passer les hommes ou les bêtes par des arbres creux, ou dans la terre percée. *St. Eloi* tâcha de déraciner ces superstitions, restes d'une idolâtrie grossière, ou compagnes d'une dévotion ignorante et intéressée.

ÉLOY, (Nicolas-François-Joseph) médecin du prince *Charles*

de Lorraine, né à Mons le 20 septembre 1714, et mort le 10 mars 1788, exerça sa profession avec autant de désintéressement que de lumières. Savant, modeste, studieux, il a publié un grand nombre d'écrits. I. *Réflexions sur l'usage du Thé*, 1750, in-12. II. *Essai du Dictionnaire historique de la Médecine*, 1755, 2 vol. in-8.° III. *Dictionnaire historique de la Médecine ancienne et moderne*, 1778, 4 vol. in-4.° L'auteur y donna plus d'étendue aux divers articles de l'ouvrage précédent. IV. *Cours élémentaire des Accouchemens*, 1775, in-12. V. *Mémoire sur la marche, la nature, les causes et le traitement de la Dyssenterie*, 1780, in-8.° VI. *Question médico-politique* : si l'usage du café est avantageux à la santé, et s'il peut se concilier avec le bien de l'état dans les provinces Belgiques ? 1781, in-8.° Pour récompenser son zèle, les états de Hainaut lui firent don d'une tabatière superbe, avec cette inscription : *Ex dono patriæ*.

ELPENOR, (Mythol.) compagnon d'*Ulysse*, fut changé en pourceau par *Circé*; mais celle-ci consentit à lui rendre sa première forme. *Elpenor* mourut d'une chûte.

ELPHINGSTON, (N.) Anglois, entra au service de *Catherine II*, et parvint au grade d'amiral de Russie. Il se distingua dans l'expédition contre les Turcs, et se réunit à l'amiral *Spiridoff* pour faire soulever l'Archipel Grec contre la puissance Ottomane. Les Mainotes, descendans des anciens Lacédémoniens, furent les premiers à secouer le joug ; bientôt l'insurrection devint générale. La flotte Turque ayant eu l'imprudence d'entrer dans la baie étroite de Tchesmé, leurs vaisseaux se trouvèrent si pressés qu'ils ne purent plus manœuvrer. *Elphingston* profita habilement de leur faute. Placé à l'entrée de la baie pour empêcher les Turcs d'en sortir, il fit préparer quatre brûlots dont il donna la disposition au lieutenant Anglois *Dugdale* et au contre-amiral *Greig*. Celui-ci engage le combat; aussitôt *Dugdale* s'avance avec les brûlots ; et attachant lui-même un d'entre eux à l'un des vaisseaux ennemis, le visage et les mains brûlées, il se jette à la nage et rejoint son pavillon. Toute la flotte Turque fut la proie des flammes. *Catherine II* fit élever une colonne dans ses états en mémoire de cet événement. Sur la fin de ses jours, *Elphingston* se retira dans sa patrie. Il y mourut vers l'an 1775, regardé comme un marin habile et courageux. Deux de ses fils ont suivi la carrière de leur père, en consacrant leurs services à la Russie.

ELPIDIUS, diacre de l'église de Lyon, se consacra à la médecine, et devint le médecin et le conseil d'un roi Visigoth. *Fabricius* nous a conservé deux pièces de vers d'*Elpidius*, dans l'édition des *Poëtes Chrétiens*, publiée à Basle en 1562.

I. ELPIS, (Mythol.) déesse de l'Espérance, honorée par les Grecs qui la représentoient, appuyée sur une ancre, assise sur une proue de navire et considérant le ciel. *Gravelot* l'a ainsi gravée.

II. ELPIS, (Mythol.) autre divinité Grecque, accompagnoit les hommes pendant leur vie et les soutenoit jusqu'à la mort.

On lui donnoit des ailes, parce qu'elle sembloit fuir toujours. *Sophocle* l'appelle vagabonde, qui ne s'arrête jamais ; on lui avoit élevé plusieurs temples à Rome.

III. ELPIS, né à Samos, aborda en Afrique, où il rencontra un lion, qui, la gueule béante, s'approchoit de lui. *Elpis* tremblant monta sur un arbre. Le lion vint se coucher sous les pieds d'*Elpis*, paroissant implorer sa pitié. Celui-ci descendit et retira de la gueule de l'animal un os qui le blessoit. Le lion reconnoissant suivit son bienfaiteur pour le défendre contre les attaques de tout autre animal féroce. *Elpis*, de retour dans sa patrie, y fit élever un temple à *Bacchus à gueule béante*, en mémoire de cet événement.

EL-ROI, (David) imposteur Juif, *Voy.* DAVID-EL-DAVID.

ELSFBOURG, capitaine dans le régiment de Crentz, cavalerie Suédoise, mérite une place dans l'histoire par son intrépidité. Il fut attaqué en 1705, près des bords de la Vistule, par 28 compagnies Polonoises, et 200 dragons Allemands. Cet officier, qui n'avoit que sa compagnie, se retira dans un cimetière, et s'y défendit avec tant de bravoure, que les assaillans furent contraints de jeter du monde dans les maisons voisines pour faire feu sur sa troupe. *Elsfbourg* sortit alors du cimetière, se fit jour à travers les Polonois, vint brûler les maisons d'où l'on tiroit sur lui ; et rentrant ensuite dans son poste, les força de le lui abandonner, après s'être battu contre eux depuis sept heures du matin jusqu'à quatre heures après midi, sans autre perte de son côté que de deux caporaux et d'un cavalier.

ELSHAIMER, (Adam) peintre célèbre, naquit à Francfort en 1574, d'un tailleur d'habits. Après s'être fortifié dans sa profession par les leçons d'*Offembach*, et sur-tout par l'exercice, il passa à Rome. Il chercha dans les ruines de cette métropole de l'Europe, et dans les lieux écartés, où son humeur sombre et sauvage le conduisoit souvent, de quoi exercer son pinceau. Il dessinoit tout d'après nature. Sa mémoire étoit si fidelle, qu'il rendoit avec précision et un détail merveilleux, ce qu'il avoit perdu de vue depuis quelques jours. Il a extrêmement fini ses tableaux. Sa composition est ingénieuse, sa touche pleine de grace, ses figures rendues avec beaucoup de goût et de vérité. Il entendoit parfaitement le clair-obscur. Il réussissoit sur-tout à représenter des *Effets de nuit* et des *Clairs de Lune*. Ce peintre mourut en 1620, à 46 ans, dans l'indigence et dans la plus sombre mélancolie, produite par son caractère et par son état. Ses tableaux se vendoient très-cher, mais il en faisoit peu ; aussi sont-ils fort rares. Celui qui passe pour son chef-d'œuvre, est une *Fuite en Egypte*, qui a été gravée par le comte de *Gaud*. Un de ses disciples, nommé *Jacques-Ernest-Thomas de Hagelstein*, né à Lindau en Suabe, a fait des tableaux si approchans de ceux de son maître, que plusieurs connoisseurs s'y sont mépris.

ELSWICH, (Jean-Herman d') Luthérien, naquit à Rensbourg dans le Holstein, en 1684. Il devint ministre à Stade, et y

mourut en 1721, à 37 ans. Il a publié : I. Le livre de *Simonius*, *De Litteris pereuntibus*, avec des notes. II. *Launoius*, *De variâ Aristotelis fortunâ ;* auquel il a ajouté, *Schediasma de variâ Aristotelis in scholis Protestantium fortunâ ;* et *Joannis Josii Dissertatio de Historiâ Peripateticâ*, etc. etc.

ELVIR, l'un des califes, ou successeurs de *Mahomet*, étoit fils de *Pisnsire*, dernier calife de Syrie ou de Babylone. S'étant sauvé en Égypte, il fut reçu comme souverain pontife. Les Égyptiens rassemblèrent toutes leurs forces pour détrôner le maître du pays, qu'ils regardoient comme un usurpateur. Ce prince s'avisa d'un stratagème pour détourner l'orage qui le menaçoit, et envoya reconnoître *Elvir* pour souverain dans ce qui concernoit la religion, s'offrant à prendre de lui le cimeterre et les brodequins, qui étoient les marques du pouvoir absolu en ce qui regarde le temporel. La paix fut faite à ces conditions, vers l'an 990, et *Elvir* demeura calife.

ELXAÏ, Juif qui vivoit sous l'empire de *Trajan*, fut chef d'une secte de fanatiques qui s'appeloient *Elxaïtes*. Ils étoient moitié Juifs et moitié Chrétiens. Ils n'adoroient qu'un seul Dieu ; ils s'imaginoient l'honorer beaucoup en se baignant plusieurs fois par jour. Ils reconnoissoient un Christ, un Messie, qu'ils appeloient le *Grand-Roi*. On ne sait s'ils croyoient que *Jésus* fût le Messie ; ou s'ils en admettoient un autre, qui n'étoit pas encore venu. Ils lui donnoient une forme humaine, mais invisible, qui avoit environ trente-huit lieues de haut : ses membres étoient proportionnés à sa taille. Ils croyoient que le *Saint-Esprit* étoit une femme, peut-être parce que le mot, qui en hébreu exprime le *Saint-Esprit*, est de genre féminin. *Elxaï* étoit considéré par ses sectateurs comme une puissance révélée et annoncée par les Prophètes, parce que son nom signifie, selon l'hébreu, *qui est révélée.* Ils révéroient même ceux de sa race jusqu'à l'adoration, et se faisoient un devoir de mourir pour eux. Il y avoit encore sous *Valence* deux sœurs de la famille d'*Elxaï*, ou de la *race bénite*, comme ils l'appeloient. Elles se nommoient *Marthe* et *Marthène*, et étoient considérées comme des Déesses par les *Elxaïtes.* Quand elles sortoient en public, ces insensés les accompagnoient en foule, ramassoient la poudre de leurs pieds et la salive qu'elles crachoient : on gardoit ces saletés, et on les mettoit dans des boîtes qu'on portoit sur soi, et qu'on regardoit comme des préservatifs souverains.

ÉLYMAS *ou* BAR-JESU, fils de *Jebas*, de la province de Cypre, et de la ville de Paphos, mit en usage son art magique, pour empêcher que le proconsul *Sergius-Paulus* n'embrassât la foi de *Jésus-Christ*. Mais *Paul*, le regardant d'un œil menaçant, lui prédit que la main de Dieu alloit s'appesantir sur lui, et qu'il seroit privé pour un certain temps de la lumière. Alors ses yeux s'obscurcirent, et tournant de tous côtés, il cherchoit quelqu'un qui lui donnât la main. Ce miracle toucha le proconsul, qui se rendit à la vérité, et se déclara hautement pour *Jésus-Christ*.

ÉLYOT, (Thomas) gentilhomme Anglois, fut aimé et estimé de *Henri VIII*, qui le chargea de diverses négociations importantes. On a de lui, un *Traité de l'éducation des Enfans*, en anglois, 1580, in-8°; et d'autres ouvrages. Il mourut en 1546, à Carleton. *Voyez* ÉLIOT *et* HÉLIOT.

ELZEVIRS, imprimeurs d'Amsterdam et de Leyde, se sont fait un nom, par les belles éditions dont ils ont enrichi la république des lettres. *Louis*, dont les presses travailloient dès 1595, *Bonaventure*, *Abraham* et *Daniel*, sont les plus célèbres. *Louis* est le premier imprimeur qui ait distingué l'*v* consonne de l'*u* voyelle; *Abraham* et *Bonaventure* publièrent ces petites éditions des auteurs classiques, in-12 et in-16, qui ont été si recherchées; *Daniel* ne s'est pas moins rendu recommandable. Il n'y a plus de libraires de cette famille, depuis la mort du dernier, arrivée à Amsterdam en 1680. Ce fut une perte pour la littérature. Les *Elzevirs* ne valoient point les *Étiennes*, ni pour l'érudition, ni pour les éditions Grecques et Hébraïques; mais ils ne leur cédoient point dans le choix des bons livres, ni dans l'intelligence de la librairie. Ils ont même été au-dessus d'eux pour l'élégance et la délicatesse des petits caractères. Leur *Virgile*, leur *Térence*, leur *Nouveau-Testament* grec, 1633, in-12; le *Pseautier*, 1653; l'*Imitation de J. C.* sans date, le *Corps du Droit*, et quelques autres livres ornés de caractères rouges, vrais chefs-d'œuvres de typographie, satisfont également l'esprit et les yeux par l'agrément et la correction. Mais, en louant le mérite de ces derniers ouvrages, on a blâmé les *Elzevirs* d'avoir quelquefois prostitué leurs presses pour faire circuler d'infames productions; *Voyez* II. ARETIN. Les *Elzevirs* ont publié plusieurs fois le catalogue de leurs éditions. Le dernier, mis au jour par *Daniel*, en 1674, in-12, en sept parties, est grossi de beaucoup d'impressions étrangères, qu'il vouloit vendre à la faveur de la réputation que les excellentes éditions de sa famille lui avoient acquise dans l'Europe savante.

ÉMADEDDIN ZENCHI, connu aussi sous le nom de *SANGUIN*, fut salué Sultan d'Alep l'an 1128. Il eut toujours les armes à la main, et il s'en servit long-temps avec succès. Il remporta, en 1130, une victoire sur *Boëmond*, prince d'Antioche, qui périt dans l'action. Sept ans après, il en remporta encore une plus signalée sur *Foulques* roi de Jérusalem, et sur *Raymond* comte de Tripoli; il fit ce dernier prisonnier, et s'empara ensuite du château de Mont-Ferrand. L'an 1144, il prit d'assaut la ville d'Édesse après un siége de vingt-huit jours; mais à la fin il trouva le terme de ses victoires, ayant été assassiné l'année suivante dans sa tente devant un château qu'il assiégeoit. Les historiens Orientaux ont peint ce prince comme un des grands hommes de son siècle; et les François, comme un des plus grands fléaux de l'humanité. Un mélange de bonnes et de mauvaises qualités qui étoit en lui, a prêté également à la louange et à la satire.

ÉMADI, célèbre poëte Persan, surnommé *SCHÉHÉRIARI*,

parce qu'il vint s'établir dans la ville de Schéhériar, vivoit sous l'empire de *Malek II*, sultan de la race des *Selgiucides*, et a publié un *Divan*, ou recueil de quatre mille vers, qui lui mérita le surnom de *Prince des Poëtes.* Après avoir résidé quelque temps à la cour du sultan de Mazanderan, à qui il écrivoit : « Les mauvais génies se sont ligués contre vous, mais l'empire de *Salomon* ne peut vous manquer, c'est-à-dire la monarchie universelle, pourvu que vous ayez soin de ne pas perdre son anneau, qui est le véritable symbole de la sagesse » ; *Emadi* revint dans sa patrie, où *Hakim Senaï* son ami lui apprit si bien les principes de la vie dévote, qu'il abandonna entièrement le monde pour s'y livrer. Il mourut l'an 673 de l'hégire.

ÉMANUEL, *Voyez* EMMANUEL. — MANUEL. — *et* CHARLES, nos XXX, XXXI *et* XXXII.

ÉMATHION, fils de *Tithon*, fameux brigand de Thessalie, égorgeoit tous ceux qui tomboient dans ses mains. *Hercule* le tua, et les campagnes que ce barbare parcouroit, furent appelées *Emathiennes* ou *Emathies.* C'est une partie de la Macédoine.

EMBER, (Paul) ministre Protestant dans la haute Hongrie, a écrit quelques ouvrages pleins d'injures contre l'église catholique. Les principaux sont : I. Des *Sermons* en hongrois, 1700, in-4.° II. Une *Histoire latine de l'église Réformée en Hongrie et en Transylvanie*, Utrecht, 1728, in-4.° *Adolphe Lampe* y a joint des additions. *Ember* mourut dans le milieu du 18e siècle.

EMBRY, *Voy* IX THOMAS.

ÉMERICH, -NICOLAS, n° XVI.

ÉMÉRIGON, (Balthazar-Marie) long-temps avocat à Aix, acheta, sur la fin de sa vie, une charge de conseiller à l'amirauté de Marseille, et est mort dans cette ville en 1785, à l'âge de 60 ans. On lui doit un savant *Traité des Assurances et des Contrats à la grosse*, 1784, 2 vol. in-4.° Ce sujet qui paroît aride, a pris sous sa plume tout l'intérêt des discussions les plus profondes sur les principaux objets de commerce et de l'économie politique. C'est le seul livre sur les assurances. On lui doit encore plusieurs *Mémoires* recherchés sur des contestations maritimes, et un *Commentaire* sur l'ordonnance de la marine.

I. ÉMERY DE LA CROIX, (N.) né à Paris, est auteur d'un ouvrage politique, intitulé : *Le nouveau Cynéas*, ou *Discours d'état sur les moyens d'établir une paix générale et la liberté du commerce dans tout le monde*, Paris 1623. L'auteur conseille, dans cet écrit, de diminuer le nombre des membres du clergé et celui des tribunaux. Il propose aux souverains de fixer à Venise une diète générale, où leurs ambassadeurs termineroient toutes les contestations des couronnes, et deviendroient les garans de la paix universelle. Tous les princes jureroient de maintenir, comme loi inviolable, ce qui seroit déterminé à la pluralité des voix par cette diète. Un pareil projet peut se concevoir aisément, mais il ne s'exécute pas de même.

II. ÉMERY, (Michel) fils d'un négociant de Sienne, nommé

Particelli, qui étoit venu s'établir à Lyon, où il avoit acheté une charge de trésorier de France, vint lui-même à Paris, avec le cardinal *Mazarin*. Son ame étoit aussi basse que sa naissance; mais son esprit étoit très-délié. Il parvint d'emploi en emploi au poste de surintendant des finances par le crédit de *Mazarin*, qui éloigna de cette place le président *de Bailleul* et le comte *d'Avaux*. *Emery* se prêta à toutes les vues de la cupidité insatiable de ce ministre. Il trouva des moyens aussi onéreux que ridicules pour avoir de l'argent. Il créa des charges de contrôleurs de fagots, de jurés-vendeurs de foin, de conseillers-crieurs de vin, etc. Il vendit des lettres de noblesse; il créa de nouveaux magistrats, il rançonna les anciens. Ses exactions furent la principale source des divisions entre la cour et le parlement, vers l'an 1647. *Mazarin*, voyant le soulèvement général, lui ôta son emploi, et l'exila dans ses terres. Nous ignorons en quelle année il mourut. Ce surintendant étoit laborieux, ferme dans ses résolutions, intelligent dans les affaires; mais il ne connoissoit ni l'humanité, ni la pitié, ni la justice, ni la probité. Il disoit ordinairement, *que la bonne foi n'étoit que pour les Marchands; et que les Maîtres-des-Requêtes, qui vouloient qu'on y eût égard dans les affaires du Roi, devoient être punis comme des prévaricateurs*... *Bautru*, en lui présentant un poëte, lui dit : Voilà un homme qui peut vous donner l'immortalité, mais il faut que vous lui donniez de quoi vivre. *Monsieur*, répartit *Emery* au poëte, *louer un Surintendant, c'est provoquer le peuple à se déchaîner contre lui : j'aimerai à vous rendre service, si je le puis, mais à une condition; c'est que votre muse sera muette sur mon éloge. Les Surintendans ne sont faits que pour être maudits.* — Voyez LEMERY.

I. ÉMILE, (Paul) surnommé *le Macédonique*, général Romain, obtint deux fois les honneurs du consulat. Dans le premier, il défit entièrement les Liguriens, l'an 182 avant J. C., avec une armée bien moins forte que la leur. Dans le 2e, auquel il parvint à l'âge de près de 60 ans, il vainquit *Persée*, roi de Macédoine, *Voyez* I. SULPICIUS, réduisit son état en province Romaine, démolit 70 places qui avoient favorisé les ennemis, et retourna à Rome, comblé de gloire. Le triomphe qu'on lui décerna dura trois jours; *Persée* en étoit le triste ornement. *Paul Emile*, héros sensible, avoit pleuré sa défaite, et l'avoit consolé par des raisons et des caresses. Ce capitaine faisoit profession d'une philosophie qui ne lui permettoit pas de s'enorgueillir de ses victoires. Il étoit de la secte des Stoïciens qui attribuoient tout ce qui arrive à une nécessité fatale. Aussi désintéressé que philosophe, il remit aux questeurs tous les trésors de *Persée*, *Voyez* II. PERSÉE *et* HEGESILOGUE; et ne conserva de tout le butin, que la bibliothèque de ce roi malheureux. Ce grand homme mourut l'an 168 avant J. C. On raconte de lui un trait singulier. Il vouloit répudier *Papiria* sa femme. S'entretenant un jour de son dessein avec ses amis : *Que voulez-vous faire*, lui dirent-ils? *Votre épouse est belle et sage; elle vous a donné des enfans d'une grande espérance*.

— *Il est vrai*, leur répondit froidement *Emile; mais regardez ma chaussure; elle est neuve, belle et bien faite: il faut cependant que je la quitte; personne que moi ne sait où elle me blesse.* — Il faut le distinguer du collégue de *Varron*, nommé aussi *Paul* ÉMILE, qui fut enveloppé dans la défaite meurtrière de Cannes.

II. ÉMILE, (Paul) en italien *Paolo Emilio*, célèbre historien, étoit de Vérone. Le nom qu'il s'étoit fait en Italie, porta le cardinal de *Bourbon* à l'attirer en France. Il y vint sous le règne de *Louis XII*, et il obtint un canonicat de la cathédrale de Paris. Il mourut dans cette ville le 5 mai 1529. C'étoit un homme d'une piété exemplaire et d'un travail infatigable. On a de lui une *Histoire de France* en latin, 2 vol. in-8° et in-fol. 1543, chez *Vascosan;* réimprimée en 1601 in-f°; traduite en françois par *Jean Renard*, 1644, in-fol. Le style en est pur, mais trop laconique, et souvent obscur et embarrassé. Il y a trop de harangues pour un abrégé, qui est d'ailleurs assez décharné. La plupart de ces harangues sont d'autant plus déplacées, qu'il fait parler des barbares élégamment et éloquemment, comme auroient pu parler les anciens Romains. S'il est court en quelques endroits, il est trop diffus dans d'autres, comme quand il parle de la première et de la seconde croisade. On lui reproche aussi de donner dans les fables. Il montre trop d'attachement aux Italiens; aussi *Beaucaire* disoit qu'il étoit plutôt *Italorum buccinatorem, quàm Gallicæ historiæ scriptorem*. Cependant, malgré ces défauts, il jouit de la gloire d'avoir le premier débrouillé le chaos de notre vieille histoire, et d'avoir défriché ses champs incultes. Cette *Histoire*, en dix livres, commence à *Pharamond*, et finit à la cinquième année de *Charles VIII*, en 1488. *Arnauld du Ferron* en a donné une mauvaise continuation.

ÉMILIANI, (St. Jérôme) né à Venise, entra au service dans sa jeunesse, et fut fait prisonnier de guerre; mais ayant été délivré, il fit vœu de se consacrer aux soins des orphelins. Il en retira un grand nombre dans une maison où il les fit élever dans l'exercice du travail et des vertus. Le pape *Paul IV* l'engagea à multiplier les établissemens du même genre. *Emiliani* en forma à Brixen, à Bergame, et se retira ensuite dans le petit village de Somasque, qui donna son nom à la congrégation régulière des Somasques. Leur fondateur mourut, à l'âge de 56 ans, en 1537, et fut béatifié par *Benoît XIV*. *André Stella*, général de son institut, a écrit la vie de ce fondateur.

I. ÉMILIEN, (*Caïus Julius Æmilianus*) né l'an 207, d'une famille très-obscure de Mauritanie, se distingua dans l'armée Romaine par son courage, et s'avança de grade en grade jusqu'à celui de général. Il combattit avec tant de valeur contre les Perses, que les soldats le proclamèrent empereur en 254, après la mort de *Dèce*. *Gallus* et *Valérien* étoient alors les légitimes maîtres de l'empire; il marcha contr'eux, les vainquit, et tandis qu'il se préparoit à les combattre de nouveau, il apprit que leur armée les avoit massacrés et l'avoit reconnu empereur. Ce titre lui fut confirmé par le sénat; mais il ne jouit pas long-temps de la puissance sou-

veraine. *Volusien* qui avoit reçu de ses soldats le sceptre impérial, vint attaquer son rival près de Spolette. Les troupes d'*Emilien*, fatiguées d'avoir toujours les armes à la main, le massacrèrent sur un pont de cette dernière ville, appelé depuis lors le *Pont sanglant.* Il régna très-peu de temps. Ce n'étoit qu'un soldat de fortune, plein à la vérité de feu et de valeur, mais qui ignoroit la politique et les maximes du gouvernement.

II. ÉMILIEN, (Alexandre) l'un des vingt-neuf *Tyrans* qui s'élevèrent dans l'empire Romain vers le milieu du 3e siècle, étoit lieutenant du préfet d'Égypte. Il est connu dans les Martyrologes par le zèle barbare avec lequel il persécuta les Chrétiens dans cette province. Une première sédition qui s'éleva dans Alexandrie en 263, lui fournit l'occasion de prendre le titre d'Empereur, que les Alexandrins naturellement inquiets, et ennemis du gouvernement de *Gallien*, lui confirmèrent. *Emilien* parcourut la Thébaïde et le reste de l'Égypte, où il affermit sa domination. Il en chassa les brigands, à la grande satisfaction du peuple, qui lui donna le nom d'*Alexandre*. A l'exemple du héros Macédonien il se préparoit à porter les armes dans les Indes, lorsque *Gallien* envoya contre lui le général *Théodote*, à la tête d'une armée. Il fut vaincu dans le premier combat, et contraint de se retirer à Alexandrie en septembre 263. Les habitans de cette ville le livrèrent à *Théodote*, qui l'envoya à *Gallien*. Ce prince le fit étrangler dans sa prison, à la fin de la même année.

III. ÉMILIEN, (Jean) philosophe et médecin Italien du 16e siècle, se fit un nom dans la médecine qu'il exerça avec succès en qualité de Naturaliste. Il est connu principalement par un Traité imprimé à Venise, en 1584, in-4°, sous ce titre : *Historia naturalis de Ruminantibus, et ruminatione.*

EMMA, fille de *Richard II*, duc de Normandie, femme d'*Ethelred*, roi d'Angleterre, et mère de *St. Edouard*, eut beaucoup de part au gouvernement, sous le règne de son fils, vers l'an 1046. Le comte de *Kent*, qui avoit eu une grande autorité, sous plusieurs règnes, conçut contre elle une si violente jalousie, qu'il l'accusa de plusieurs crimes. Il gagna quelques grands seigneurs, qui confirmèrent ses accusations auprès du roi. Ce prince crut trop facilement que sa mère étoit criminelle, et l'alla trouver inopinément, pour lui ôter tout ce qu'elle avoit amasssé. *Emma* eut recours, dans cette disgrace, à l'évêque de Winchester, son parent; mais ce fut une nouvelle matière de calomnie pour ses ennemis. Le comte de *Kent* lui fit un crime des visites trop fréquentes qu'elle rendoit à cet évêque, et l'accusa d'avoir un mauvais commerce avec lui. Le roi continua à être crédule : il fallut que la princesse se justifiât par les moyens en usage en ce temps-là; c'est-à-dire, qu'elle marchât sur des fers ardens. On ne sait comment elle soutint cette rude épreuve : on sait seulement que le roi ayant reconnu son innocence, se soumit à la peine des pénitens. *Voyez* III. LOTHAIRE, *à la fin.*

EMMANUEL, dit *le Grand*, roi de Portugal, monta sur le trône en 1495, après *Jean II* son cousin, mort sans enfans. Les prospérités de son règne, le bon-

heur de ses entreprises, lui firent donner le nom de *Prince très-fortuné*. Vasco *de Gama*, Améric *Vespuce*, Alvarès *Cabrera*, et quelques autres, découvrirent, sous ses auspices, plusieurs pays inconnus aux Européens. Son nom fut porté par ces navigateurs dans l'Afrique, dans l'Asie et dans cette partie du monde qu'on a depuis appelée Amérique. Le Brésil fut découvert en 1500. Ce fut une source de trésors pour les Portugais; aussi appellent-ils le règne d'*Emmanuel*, le *Siècle d'or de Portugal*. Ce prince mourut le 13 décembre 1521, à 53 ans, regretté de ses sujets, qu'il avoit enrichis; mais détesté des Mores, qu'il avoit chassés, et des Juifs, qu'il avoit forcés à se faire baptiser. En mémoire de ses heureuses découvertes, il fit bâtir le superbe monastère de Bellem, où il fut inhumé. On y lit sur son tombeau cette épitaphe :

Littore ab occiduo, qui primùm ad littora solis
Extendit cultum notitiamque Dei;
Tot Reges domiti cui submisère tiaras,
Conditur hoc tumulo Maximus EMMANUEL.

« Des bords du Tage, aux lieux où l'aurore rayonne,
Un apôtre étendit la loi de l'Éternel;
Un héros, à vingt rois fit don de leur couronne :
Ce marbre couvre, hélas! le grand EMMANUEL! »

Emmanuel aimoit les lettres et ceux qui les cultivoient. Il laissa des *Mémoires sur les Indes*. Veuf de sa première femme *Isabelle*, princesse d'Espagne, il avoit épousé, avec une dispense du pape, *Marie*, sœur cadette de cette princesse; fait dont il y a peu d'exemples dans l'histoire moderne. Il se maria en troisième noces avec *Eléonore d'Autriche*. *Voyez* son article; *voyez* aussi III. ALVARÈS *et* GOEZ.

EMMANUEL-PHILIBERT, duc de Savoie, né en 1528, de *Charles III*, fut d'abord destiné à l'église; mais après la mort de ses deux frères, on lui laissa suivre son inclination pour les armes. Son courage lui mérita le commandement de l'armée impériale au siége de Metz. Il gagna, en 1557, la fameuse bataille de Saint-Quentin sur les François, et détruisit le vieil Hesdin. La paix ayant été conclue à Câteau-Cambresis, il épousa en 1559 *Marguerite* de France, fille de *François I*, et sœur de *Henri II*. (*Voyez* à l'article de ce dernier prince, des détails sur la victoire de *Saint-Quentin*.) Ce mariage lui fit recouvrer tout ce que son père avoit perdu de ses états : il les augmenta ensuite par sa dextérité et sa valeur. Il mourut le 30 août 1580, à 52 ans, ne laissant qu'un fils, *Charles-Emmanuel*, qui lui succéda, et qui se montra digne de lui par son courage, par son activité et par son amour pour les sciences : qualités qui formoient le caractère de son père.

EMMIUS, (Ubbo) naquit à Gretha, village de la Frise orientale, en 1547. Ses talens lui méritèrent le rectorat du collége de Norden, et de celui de Léer; enfin la place de premier recteur de l'académie de Groningue, et celle de professeur en histoire et en langue Grecque. Quoique plusieurs princes et plusieurs villes cherchassent à le posséder, il ne voulut jamais quitter la chaire de Groningue; préférant une vie

tranquille et une condition médiocre, à la brillante folie de l'ambition. Lorsque ses infirmités ne lui permirent plus de travailler en public, il s'occupa dans son cabinet à plusieurs ouvrages. Les plus estimables sont : I. *Vetus Græcia illustrata*, en 3 vol. in-8°, *Elzevir*, 1626; très-utile à ceux qui veulent connoître l'ancienne Grèce. II. *Decades rerum Frisicarum*, in-fol. *Elzevir*, 1616. Cette histoire est estimée. *Emmius* y réfute les fables dont les historiens qui l'avoient précédé avoient voulu orner les antiquités de leur nation. De sots critiques le blâmèrent; mais il fut approuvé par les gens sages. III. *Chronologia rerum Romanarum, cum serie Consulum*, in-fol. 1619, avec des prolégomènes sur la chronologie Romaine à la tête de l'ouvrage. Ils sont écrits avec autant de justesse que de précision. Ce savant homme mourut à Groningue, le 9 décembre 1625, à 79 ans.

ÉMON, (Mythol.) Grec, conçut une passion criminelle pour sa fille, et fut changé en une montagne de la Thessalie qui porta son nom.

EMPADA, (Mythol.) Déesse, protégeoit particulièrement les villages et les hameaux et ceux qui venoient s'y établir.

EMPÉDOCLE, d'Agrigente en Sicile, philosophe, poëte, historien, étoit disciple de *Telauges*, qui l'avoit été de *Pythagore*. Il adopta l'opinion de ce philosophe sur la transmigration des ames, et la mit en vers dans un *Poëme* que les Anciens ont beaucoup loué. Le philosophe poëte y faisoit l'histoire des différens changemens de son ame. Il avoit commencé par être fille, ensuite garçon, puis arbrisseau, oiseau, poisson, enfin *Empédocle*. Il développoit dans le même ouvrage sa doctrine sur les *élémens*. Son système étoit «qu'il y en avoit quatre qui faisoient entre eux une guerre continuelle, mais sans jamais pouvoir se détruire : de leur discorde même naissoient tous les corps.» Le style d'*Empédocle* ressembloit beaucoup, si l'on en croit *Aristote*, cité par *Diogène Laërce*, à celui d'*Homère* : il étoit plein de force, et riche en métaphores et en figures poétiques. Son mérite fixa sur lui les yeux de la Grèce entière : ses vers furent chantés aux jeux Olympiques, avec ceux d'*Homère*, d'*Hésiode* et des plus célèbres poëtes. *Empédocle* n'étoit point de ces fous qui s'attribuent le nom de philosophes, il l'étoit dans l'esprit et dans le cœur : généreux, humain et modéré, il refusa la souveraineté de sa patrie. Il se montra toujours l'ennemi déclaré des tyrans; il poursuivit avec vigueur tous ceux qui sembloient vouloir aspirer au pouvoir souverain. Un Agrigentin l'avoit invité à manger chez lui. L'heure du repas étant venue, il demanda pourquoi on ne servoit pas : *C'est*, dit le maître de la maison, *qu'on attend le ministre du conseil*. Cet officier arriva en effet quelque temps après, et on le fit roi du festin. Il prit des airs si insolens pendant le repas, qu'*Empédocle* soupçonna qu'il y avoit entre le roi du festin et celui qui l'avoit invité, quelque dessein secret de rétablir la tyrannie. Le soupçon étoit bien fondé. Le philosophe ayant cité le lendemain ces deux hommes devant le Conseil, ils furent condamnés à mort. *Empédoole* s'étoit familiarisé avec

toutes les sciences. A l'exemple de *Pythagore*, il se servit quelquefois de la musique comme d'un remède souverain contre les maladies de l'ame, et même contre celles du corps. Il étoit logé dans la ville de Géla, chez son ami *Anchitus*, lorsqu'on vint l'avertir qu'un jeune homme en fureur vouloit tuer cet ami, qui avoit condamné son père au dernier supplice. *Empédocle* tâcha de lui calmer l'esprit par ses discours. Son éloquence ne produisant aucun effet, il essaya d'unir les sons harmonieux de sa lyre au langage cadencé de la poésie. Il employa les modulations qui faisoient le plus d'impression sur le cœur du jeune homme, qu'il parvint peu à peu à attendrir, et qui devint un de ses plus fidelles disciples. Ce philosophe donna dans la Sicile les premiers préceptes de la rhétorique, et il se servit utilement du talent de bien dire, pour réformer les mœurs licencieuses des Agrigentins. Il leur reprochoit *de courir aux plaisirs, comme s'ils eussent dû mourir le même jour; et de se bâtir des maisons comme s'ils eussent cru toujours vivre.* Certains auteurs prétendent que, dominé par la passion de la physique, il s'avisa de visiter le grand cratère du mont *Etna*, et que sa témérité curieuse fut punie par la chûte involontaire qu'il fit dans les abîmes du volcan; ou que voulant se faire passer pour Dieu, et persuader aux hommes qu'il avoit été enlévé au ciel, il se précipita dans ce gouffre ardent, croyant que sa mort seroit toujours cachée aux hommes; mais la perfide montagne revomit ses sandales, et démasqua l'insensé qui s'ennuyoit d'être homme. Cependant la plus commune opinion est que ce philosophe extrêmement âgé, tomba dans la mer, et se noya vers l'an 440 avant J. C. — Quelques écrivains distinguent *Empédocle* le philosophe, d'un autre qui étoit poëte.

EMPEREUR, (Constantin l') d'Oppyck en Hollande, savant consommé dans l'étude des langues orientales, occupa avec honneur une chaire d'hébreu à Leyde. Il mourut, en 1648, dans un âge fort avancé. Tous les ouvrages qu'il a donnés au public, offrent des remarques utiles, et respirent une profonde érudition rabbinique et hébraïque. Ses *Traductions* des livres judaïques et talmudiques sont les plus parfaites que l'on ait, quoiqu'elles ne soient pas toujours exactes. Son livre *De mensuris Templi*, Leyde 1630, in-4°, est très-savant.

EMPIRICUS, *Voyez* SEXTUS EMPIRICUS.

EMPORIUS, savant rhéteur, florissoit du temps de *Cassiodore* au 6e siècle. Il reste de lui quelques *Ecrits* sur son art; Paris 1599, in-4.° Le style en est vif et nerveux, suivant *Gibert.*

EMPURIAS, (Pons-Hugues, comte d') fut le dernier des comtes de ce nom. Après sa mort, son petit état situé en Catalogne, fut réuni à la couronne d'Aragon. *Pons* aimoit la poésie, et faisoit lui-même des vers. On a de lui une pièce, adressée à *Fréderic III*, appelé par les Siciliens au trône de Sicile, après l'expulsion des François qui ne purent jamais recouvrer cette isle, tant ils étoient devenus odieux par leur violence et leur légéreté! « Que Dieu les confonde ces François, et rabatte leur

orgueil!

orgueil ! s'écrie dans cette pièce le comte d'*Empurias*, et que le roi de Sicile se couvre de gloire par de hauts faits pour la défense de son pays. » — *Amanieu des Escas*, troubadour, contemporain d'*Empurias*, appelle celui-ci *Empereur d'amour*.

EMPUSA, (Mythol.) spectre horrible, qu'*Hécate* envoyoit aux hommes pour les effrayer et les punir. Il prenoit toutes sortes de formes hideuses, mais il n'avoit jamais qu'un pied. Cette circonstance a fait présumer à *Cahusac*, qu'*Empusa* étoit une célèbre danseuse de l'antiquité.

ÉMYLUS, fils d'*Ascagne*, acquit par son courage un assez grand territoire dans le Latium. La famille Émylienne à Rome, prétendoit en descendre.

ENCELADE, (Mythol.) le plus puissant des Géants qui voulurent escalader le Ciel, étoit fils du *Tartare* et de la *Terre*. *Jupiter* renversa sur lui le mont Etna. Les poëtes ont feint que les éruptions de ce volcan venoient des efforts que faisoit ce Géant pour se retourner, et que, pour peu qu'il remuât, la montagne vomissoit des torrens de flammes.

ENCRATITES, Voy. *TATIEN*.

ENCYCLOPÉDISTES, *Voy.* DIDEROT *et* ALEMBERT.

ENDÉER, (Mythol.) déesse de la bonté, chez les Indiens, est toujours opposée à *Moisasour*, le dieu du mal.

ENDÉIS, fille de *Chiron*, épousa *Éaque* roi de l'isle d'Égine, en eut *Télamon* et *Pélée*. Répudiée ensuite pour une seconde femme nommée *Bamathe*, elle voulut faire périr le fils de sa rivale ; mais *Éaque* ayant découvert son complot, la chassa de ses états.

ENDOVELLICUS, (Mythol.) dieu des anciens Espagnols qui le réunissoient à *Hercule*, sous le titre de *Dieu tutélaire*.

ENDTERS, (Jean-André) imprimeur et littérateur de Nuremberg, mort vers 1730, a publié un *Traité* sur l'origine de l'Imprimerie.

ENDYMION, (Mythol.) berger d'une rare beauté, que *Jupiter* aima au point de lui donner une place dans le Ciel. Mais ayant attenté à l'honneur de *Junon*, le maître des dieux, indigné de son audace, le chassa honteusement, et le condamna à un sommeil continuel. Dans la suite, la lune, qui avoit conçu pour lui une violente passion, le transporta dans un antre du mont Latmus en Carie, où elle alloit souvent le visiter. Elle en eut *Éthole* et plusieurs autres enfans. Voilà ce que la Fable rapporte. Mais ceux qui, à travers ces voiles, cherchent les vérités qu'elles cachent quelquefois, prétendent qu'*Endymion* étoit un astrologue, qui, le premier, observa le cours de la lune. Cet amant de *Phébé* a été peint à Rome par *Girodet*, jeune peintre François, plein de connoissances et de talens dans son art. Dans ce tableau, un Amour officieux écarte les branches des arbres, pour laisser pénétrer les rayons de la lune jusques sur le berger, profondément endormi.

I. ÉNÉE, prince Troyen, fils de *Vénus* et d'*Anchise*, et père d'*Ascagne*. Les Grecs ayant

pris Troie, il se sauva la nuit, chargé des dieux de son pays, de son père qu'il portoit sur ses épaules, et menant son fils par la main. Après plusieurs aventures, il passa en Italie, où il obtint *Lavinie*, fille du roi *Latinus*. *Turnus*, roi des Rutules, à qui elle avoit été promise, fit la guerre au prince Troyen, fut vaincu et perdit la vie. Le vainqueur eut encore à combattre *Mezence*, roi des Toscans, allié des Rutules. La bataille se donna sur les bords de la rivière Numique. *Enée* disparut dans cette journée. Il se noya peut-être dans la rivière, ou il fut tué par les Toscans. *Ascagne* lui succéda. *Virgile*, dans son *Enéide*, a inséré l'épisode des amours d'*Enée* avec *Didon*, reine de Carthage, par une licence poétique, qui lui a fait rapprocher des temps séparés par un long espace. Au reste, l'article d'*Enée* appartient plus à la mythologie qu'à l'histoire. Divers auteurs, cités par *Denys d'Halycarnasse*, soutiennent qu'*Enée* n'aborda jamais en Italie. C'est ce qu'a tâché de prouver le savant *Bochard* dans une Dissertation particulière : et son opinion est celle de la plupart des gens-de-lettres, qui ont éclairé les recherches historiques du flambeau de la saine critique. *Enée* paroît quelquefois sur le revers des médailles d'*Ausgute*, portant *Anchise*, donnant la main à son fils *Ascagne*, et suivant *Mercure* qui le conduit.

II. ÉNÉE, (*Æneas Tactitus*) un des plus anciens, mais non pas des meilleurs auteurs qui aient écrit sur l'art militaire, florissoit du temps d'*Aristote*. *Casaubon* a publié un de ses *Traités* en grec, avec une *Version* latine, dans le *Polybe*, 1609, in-folio. *De Beausobre* l'a donné en françois, 1757, in-4°, avec de savans commentaires.

III. ÉNÉE, (*Æneas Gazæus*) philosophe Platonicien, sous l'empire de *Zenon*, dans le cinquième siècle, embrassa le Christianisme, et y trouva une philosophie bien supérieure à celle de *Platon*. On a de lui, un Dialogue intitulé, *Théophraste*, du nom du principal interlocuteur. Il traite de l'immortalité de l'ame et de la résurrection des corps. *Jean Bower* le mit au jour à Leipzig, en 1655, in-4°, avec la traduction et les savantes notes de *Gaspard Barthius*. On le trouve aussi dans la Bibliothèque des Pères.

IV. ÉNÉE, évêque de Paris, homme d'esprit et consommé dans les affaires, publia, à la prière de *Charles le Chauve*, un *Livre contre les erreurs des Grecs*. Il entreprend à la fois de répondre aux écrits du patriarche *Photius* contre l'église Latine, et de montrer la vérité de la doctrine et la sainteté des dogmes de cette église. Il mourut en 870.

ENFANT, *Voy.* LENFANT.

ENFANCE, (Filles de l') *Voyez* JULIARD, *et* I. MONDONVILLE.

ENGASTRIQUES, *Voyez* EURICLÈS, n.° I.

ENGELBERGE *ou* INGELBERGE, femme de l'empereur *Louis II*, fut accusée d'adultère par le prince d'*Anhalt* et le comte de *Mansfeld*, jaloux de son élévation. L'impératrice se défendit, autant qu'elle put, de cette imputation. Mais, malheureusement pour elle, une coutume barbare de ces temps sauvages autorisoit

les accusations sans preuve. Il ne restoit à une femme calomniée d'autre moyen de se justifier, que l'épreuve du feu et de l'eau, mise en usage par la superstition, et consacrée par l'autorité ecclésiastique. *Engelberge* se disposoit à passer par ces épreuves, lorsque *Boson*, comte d'Arles, persuadé de son innocence, donna un cartel de défi aux calomniateurs, les terrassa l'un et l'autre, et leur fit rendre hommage, l'épée sur la gorge, à la vertu de l'impératrice. Le vainqueur eut pour prix de sa générosité le titre de roi d'Arles; et pour femme, *Ermengarde*, fille unique de cette princesse. *Voy.* III. LOUIS. *Engelberge*, devenue veuve, se fit Bénédictine, et mourut saintement vers l'an 890.

ENGELBERT, (Corneille) peintre très-célèbre du 16e siècle, natif de Leyde. Il eut deux fils, qui se distinguèrent aussi dans le même art, *Cornelius Cornelii* et *Lucas Cornelii*. Celui-ci fut contraint, par la pauvreté, de se faire cuisinier; mais il reprit bientôt le pinceau, passa en Angleterre, et fut employé par *Henri VIII*.

ENGUERRAND DE COUCY, *Voy.* COUCY.

ENGUIEN, (Ducs d') *Voyez* FRANÇOIS, n.o VI, *et* II. CONDÉ.

ÉNIMIE, (Sainte) sœur du roi *Dagobert*, fonda un monastère dans les montagnes du Gévaudan, dont elle fut la première abbesse, et où elle donna de si grands exemples de piété, qu'elle fut ensuite canonisée.

ENJEDIM, (George) un des plus subtils Unitaires qui aient fait des remarques sur l'Écriture sainte. On a de lui : *Explicatio locorum Scripturæ veteris et novi Testamenti, ex quibus dogma Trinitatis stabiliri solet*, in-4°; ouvrage pernicieux. Cet auteur naquit en Hongrie, et mourut en 1596.

ÉNIPÉE, (Mythol.) berger de la Thessalie, se métamorphosa en fleuve pour jouir de *Tyro*. Cette nymphe voyant les eaux d'*Enipée* extrêmement claires, eut envie de s'y baigner; alors *Enipée* la surprit, et eut d'elle *Pélias* et *Nélée*.

ENNEMOND, *Voy.* CHAUMOND (Saint).

ENNERY, (N., comte d') né à Paris, d'une famille enrichie dans les finances, se fit connoître dès sa jeunesse par ses talens militaires. Il fut le conseil du prince *de Condé*, dans la guerre de sept ans. Il étoit officier-général, à la paix de 1763. Le duc *de Choiseul* démêla en lui l'homme d'état, et l'envoya en Amérique, pour administrer successivement les colonies Françoises. Pendant six années de gouvernement, il montra toute l'activité que lui donnoit un caractère très-vif, et les vertus et les lumières qui font chérir et respecter l'autorité. Par-tout il fit régner la justice, anima le commerce, favorisa l'industrie et inspira l'amour de la gloire. Son esprit de conciliation entretint la concorde entre tous les états. Les Anglois le prirent souvent pour arbitre dans les différends entre leurs possessions et les nôtres. Il fit défricher l'isle de Ste-Lucie, et créa ainsi une colonie nouvelle. Dans les anciennes, il adoucit le triste sort des esclaves, épura l'air par des canaux, fé-

conda la terre, augmenta les richesses des Colons, tandis qu'il pourvoyoit à la sureté et à l'embellissement de leurs habitations. Rappelé en France par le mauvais état de sa santé, il se dévoua bientôt à de nouveaux sacrifices, plutôt sollicités qu'exigés par *Louis XVI*, qui lui écrivit de sa propre main : *Votre réputation seule me servira beaucoup à Saint-Domingue.* En effet, il étoit à peine arrivé qu'il fixa avec les Espagnols les limites des possessions de la France et de l'Espagne dans cette isle. Mais il ne put résister long-temps à l'influence de ce climat brûlant; et sa mort fut regardée dans toutes nos colonies comme une calamité publique. Les Anglois dont il avoit acquis l'estime, disoient de lui : *Cet homme ne fera, ni ne souffrira jamais d'injustice* : éloge d'autant plus flatteur qu'il étoit mérité, et donné par une nation rivale.

ENNETIÈRES, (Marie d') savante, née à Tournai, publia divers écrits dans le 16e siècle, et entr'autres, une *Epître* contre les Turcs et les Juifs, en 1539.

ENNIUS, (*Quintus*) poëte latin, naquit à Rudie en Calabre, l'an 239 avant J. C. Il vécut en Sardaigne jusqu'à l'âge de quarante ans : c'est là qu'il fit connoissance avec *Caton* l'ancien, et qu'il lui enseigna le grec, quoiqu'il fût préteur, et qu'il commandât l'armée Romaine. *Caton* l'amena à Rome, et lui donna une maison sur le mont Aventin. *Ennius* obtint, par ses talens, le droit de bourgeoisie à Rome, honneur dont on faisoit alors beaucoup de cas. Il tira la poésie latine du fond des forêts, pour la transplanter dans les villes; mais il lui laissa beaucoup de rudesse et de grossièreté. Le même siècle vit naitre et mourir sa réputation; ce siècle n'étoit pas celui de la belle latinité : on le sent en lisant *Ennius ;* mais il compensa le défaut de pureté et d'élégance, par la force des expressions et le feu de la poésie. L'élégant, le doux *Virgile* avoit beaucoup profité dans la lecture du dur et du grossier *Ennius.* Il en avoit pris des vers entiers, qu'il appeloit *des perles tirées du fumier. Ennius* mourut de la goutte l'an 169 avant J. C., et il l'avoit bien méritée, car il aimoit à boire, et il se livroit à ce goût avec excès. *Scipion,* son ami, voulut avoir un tombeau commun avec ce poëte, autant par amitié, que par considération pour son mérite. *Ennius* avoit mis en vers héroïques les *Annales de la République Romaine :* il avoit fait aussi quelques *Satires ;* mais il ne nous reste que des fragmens de ses ouvrages, Amsterdam 1707, in-4°, et dans le *Corpus Poëtarum Latinorum* de *Maittaire.*

ENNODIUS, né en Italie, et originaire des Gaules, quitta sa femme pour embrasser l'état ecclésiastique. Ses talens et ses vertus le firent élever sur le siége de Pavie. On le choisit ensuite pour travailler à la réunion de l'église Grecque avec la Latine. Il fit deux voyages en Orient, qui ne servirent qu'à faire connoître les artifices de l'empereur *Anastase*, et la prudence d'*Ennodius.* Cet illustre prélat mourut saintement à Pavie, le 1er août 521, à 48 ans. Le Père *Sirmond* donna au public, en 1612, une bonne édition de ses *Œuvres*, in-8.° Elles renferment : I. Neuf livres d'*E-*

pîtres ; recueil édifiant et utile pour l'histoire de son temps. II. Des *Recueils d'Œuvres diverses.* III. La *Défense du Concile de Rome,* qui avoit absous le pape *Symmaque.* IV. Vingt-sept *Discours* ou *Déclamations.* V. Des *Poésies.*

I. ÉNOCH, fils aîné de *Caïn*, naquit vers l'an 3769 avant J. C. Il bâtit avec son père la première ville, qui fut appelée de son nom *Enochie.*

II. ÉNOCH *ou* HÉNOH, fils de *Jared* et père de *Mathusalem*, né l'an 3412 avant J. C., fut enlevé du monde pour être placé dans le Paradis terrestre, après avoir vécu environ 365 ans avec les hommes. Il doit venir un jour, pour faire entrer les nations dans la pénitence. On lui attribua, dans les premiers siècles de l'Eglise, un *Ouvrage* plein de fables et d'absurdités, sur *les Astres*, sur *la descente des Anges sur la terre,* sur *leur mariage avec les filles des hommes ;* et même *St. Jude* le cite dans son Epître catholique. Mais il y a apparence que cette production avoit été supposée par les hérétiques, qui, non contens de falsifier les saintes Ecritures, se jouoient, par des ouvrages supposés et fabuleux, de la crédulité de leurs imbécilles sectateurs.

ÉNOS, fils de *Seth* et père de *Caïnan*, né l'an 3799 avant J. C., mort âgé de 905 ans, établit les principales cérémonies du culte que les premiers hommes rendirent à l'Être suprême.

ENSENADA, (Zeno Soma de Silva, marquis de la) l'un des ministres d'Espagne les plus habiles, sous le règne de *Ferdinand VI,* étoit né dans l'obscurité. Il avoit d'abord été teneur de livres chez un banquier de Cadix. Des talens fort supérieurs à son état, le firent bientôt connoître. Il s'éleva par degrés, et du poste d'intendant d'armée, il passa dans le ministère, et s'y montra avec l'éclat d'un homme qui s'est créé lui-même. Ayant reçu du roi le titre de marquis, il prit le nom de *la Ensenada,* (rien en soi) par modestie, ou plutôt par un amour propre fort au-dessus de l'amour propre ordinaire. Il y avoit en même temps à la cour d'Espagne le célèbre *Farinelli*, né comme *la Ensenada* dans une famille obscure. Ces deux hommes extraordinaires s'étoient connus dans un temps où le cœur, et non l'intérêt, forme les liaisons. S'étant retrouvés à la cour, l'un en place, l'autre en faveur, ils continuèrent d'être amis. *La Ensenada* ayant été disgracié, par les intrigues du duc d'*Huescar*, *Farinelli* osa montrer à la reine, la peine qu'il ressentoit de ce qu'elle ne s'y étoit pas opposée, et se seroit retiré sur-le-champ, sans les instances réitérées de cette princesse. *La Ensenada* ne se montra jamais si supérieur à sa place, que lorsqu'il l'eut perdue. Comme on lui fit annoncer de la part du roi, qu'il lui étoit permis d'emmener dans son exil un certain nombre de domestiques, il répondit : « qu'il en avoit eu besoin pendant son ministère ; mais que dans l'état où il se trouvoit, il sauroit bien se servir lui-même ». Le roi qui le regrettoit, et qui ne s'étoit laissé entraîner que par une cabale de cour, disoit souvent : *Ce pauvre la Ensenada!* Il eut quelque temps après la permission de revenir ; mais il ne fut pas rétabli dans sa place. Il mourut en 175..

ENT, (George) médecin Anglois, né à Sandwich dans le comté de Kent en 1604, mort à Londres en 1689, fut ami intime d'*Harvée*, et devint président du collége des médecins Anglois sous *Cromwel*. On lui doit : I. Une *Dissertation* sur l'usage de la respiration, 1679, in-8.° II. Une *Apologie* latine en faveur du système d'*Harvée* sur la circulation du sang, 1641, in-8.° III. Des *Mémoires* insérés dans les Transactions philosophiques.

ENTELLE, fameux athlète, célébré par *Virgile*, parut avec éclat aux jeux funèbres donnés en Sicile, en l'honneur d'*Anchise*, et y obtint un taureau pour prix de sa victoire.

ENTINOPE, de Candie, fameux architecte au commencement du 5ᵉ siècle, a été un des principaux fondateurs de la ville de Venise. *Radagaise*, roi des Goths, étant entré en Italie, l'an 405, les ravages de ces barbares contraignirent les peuples à se sauver en différens endroits. *Entinope* fut le premier qui se retira dans des marais proche la mer Adriatique. La maison qu'il y bâtit étoit encore la seule qu'on y vît, lorsque, quelques années après, les habitans de Padoue se réfugièrent dans le même marais. Ils y élevèrent en 413, les vingt-quatre maisons qui formèrent d'abord la cité. Celle d'*Entinope* fut ensuite changée en église, et dédiée à *St. Jacques*. Elle subsiste, dit-on, encore, et est située dans le quartier de Venise, appelé *Rialto*, qui est le plus ancien de la ville.

I. ENTRAGUES, (Catherine-Henriette de Balsac d') *Voyez* VERNEUIL.

II. ENTRAGUES, (Charles de Balsac d') gouverneur de l'Orléanois, mort à Toulouse, en 1599, sans avoir été marié. *Voy.* CAYLUS, nº III, à la fin.

ENTRECASTEAUX, (N.) officier de marine estimé, obtint de *Louis XVI* le commandement des deux frégates, *la Recherche* et *l'Espérance*, pour aller à la découverte de M. *de Lapeyrouse*. Il s'embarqua à Brest le 27 septembre 1791, et mourut sur mer le 20 juillet 1793.

ENTRECOLLES, *Voy.* DENTRECOLLES.

ENTREVENAS, (Arnaud d') troubadour du XIIIᵉ siècle, a adressé quelques-unes de ses poésies au seigneur *de Blacas*. Elles sont diffuses ; et celles qui restent de ce troubadour, ne font pas regretter celles qu'on a perdues.

ENZINAS, (François) né à Burgos en Espagne vers 1515, est également connu sous les noms de *Dryander* et *Duchesne* en françois. Il quitta à Wittemberg, comme *Jean Dryander* son frère, la religion Catholique, pour embrasser le Luthéranisme. Sa traduction espagnole du *Nouveau Testament*, Anvers 1542, in-8°, qu'il dédia à *Charles-Quint*, malgré les erreurs qu'elle renfermoit, le fit mettre en prison, où il fut détenu pendant quinze mois ; mais ayant trouvé le secret de se sauver en 1545, il se retira à Genève auprès de *Calvin*. Il a laissé une *Histoire de l'état des Pays-Bas et de la Religion d'Espagne*, Genève, in-8.° Cet ouvrage, qui est très-rare, fait partie du *Martyrologe Protestant*, imprimé en Allemagne. *Enzinas* avoit été disciple de *Melanckthon*.

EOBANUS, (*Elius*) fut surnommé HESSUS, parce qu'il naquit en 1488, sur les confins de la Hesse, sous un arbre au milieu des champs. Il professa les belles-lettres à Herford, à Nuremberg et à Marpourg, où le *Landgrave* de Hesse l'avoit appelé. Il mourut dans cette ville le 5 octobre 1540, à 52 ans, avec la réputation d'un bon poëte et d'un honnête homme, ennemi de la satire, quoique versificateur, du mensonge et de la duplicité. Le cabaret étoit son parnasse. On raconte qu'il terrassa un des plus hardis buveurs de l'Allemagne, qui lui avoit fait défi de boire un seau de bière. *Eobanus* fut vainqueur, et le vaincu ayant fait de vains efforts pour épuiser le seau, tomba ivre-mort. Nous avons de ce poëte buveur un grand nombre de *Poésies ;* les vers tomboient de sa plume. Il avoit la facilité d'*Ovide*, avec moins d'esprit et moins d'imagination, mais avec plus de naturel. Les principaux fruits de sa muse sont : I. Des *Traductions* en vers latins de *Théocrite*, à Basle, 1531, in-8°, et de l'*Iliade* d'*Homère*, Basle 1540, in-8°. II. Des *Elégies*, dignes des siècles de la plus belle latinité. III. Des *Sylves*, in-4.° IV. Des *Bucoliques* estimées, Halæ, 1539, in-8.° V. *HESSI et Amicorum Epistolæ*, in-fol. Ses Poésies ont été publiées sous le titre de *Poëmatum farragines duæ*, à Hall, en 1539, in-8°, et à Francfort, 1564, dans le même format. *Camerarius* a écrit sa *Vie*, imprimée à Leipzig en 1696, in-8.°

EOLE, (Mythol.) fils d'*Hippotas*, descendant de *Deucalion*, vivoit du temps de la guerre de Troie, et régnoit à Lipari dans les isles Éoliennes, situées au nord de la Sicile, les mêmes que celles où *Vulcain* tenoit ses forges. C'étoit un prince assez habile, pour son temps, dans l'art de la navigation. Il s'étoit appliqué à connoître les vents, et à juger par l'inspection du ciel quel vent devoit souffler. L'imagination des poëtes fit valoir ce talent, qu'on trouve aujourd'hui dans presque tous nos matelots, et établit *Eole* dieu des vents et des tempêtes. *Eole* dut à *Junon* l'honneur d'être admis dans l'olympe au nombre des dieux. *Voy.* DÉIOPÉE.

I. EON, fut le nom de la première femme, suivant les Phéniciens. Elle apprit aux hommes à cueillir le fruit des arbres pour leur nourriture.

II. EON DE L'ETOILE, gentilhomme Breton, homme sans lettres, mais d'une extravagance et d'une opiniâtreté telle qu'on en voit rarement. Ce fou se disoit *le Fils de Dieu*, et *le juge des vivans et des morts*, sur l'allusion grossière de son nom avec le mot *Eum* dans cette conclusion des exorcismes, *Per EUM qui judicaturus est vivos et mortuos.* On ne doit pas s'étonner qu'un insensé ait pu trouver une telle absurdité dans son imagination. On ne doit pas l'être non plus, qu'il ait fait un grand nombre de sectateurs ; et que ces sectateurs, plus dignes des petites-maisons que du bûcher, aient été, dans un siècle barbare, condamnés au feu, et aient mieux aimé se laisser brûler, que de renoncer à leur délire. Quoi qu'il en soit, *Eon* donna des rangs à ses disciples ; les uns étoient des anges ; les autres étoient des apô-

tres ; celui-ci s'appeloit *le Jugement*, celui-là la *Sagesse*, un autre la *Domination* ou *la Science*. Plusieurs seigneurs envoyèrent des émissaires pour arrêter *Eon de l'Etoile ;* mais il les traitoit bien, leur donnoit de l'argent, et personne ne vouloit l'arrêter. On publia qu'il enchantoit le monde, que c'étoit un magicien, qu'on ne pouvoit se saisir de sa personne : cette imposture fut crue généralement ; cependant l'archevêque de Rheims le fit arrêter, et l'on crut alors que les démons l'avoient abandonné. Ayant été conduit au concile de Rheims, assemblé par le pape *Eugène III* en 1148, le pontife demanda à l'écervelé : *Qui es-tu ?* Il lui répondit : *Celui qui doit venir juger les vivans et les morts.* Comme il se servoit, pour s'appuyer, d'un bâton fait en forme de fourche, le pape lui demanda ce que vouloit dire ce bâton ? *C'est ici un grand mystère*, répondit le fanatique. *Tant que ce bâton est dans la situation où vous le voyez, les deux pointes tournées vers le ciel, Dieu est en possession des deux tiers du monde, et me laisse maître de l'autre tiers. Mais si je tourne les deux pointes vers la terre, alors j'entre en possession des deux tiers du monde, et je n'en laisse qu'un tiers à Dieu.* Ce maître de l'univers fut enfermé dans une étroite prison, où il mourut misérablement peu de temps après. Ses disciples furent traités plus sévèrement que lui, quoique moins coupables. On leur donna le choix de l'abjuration, ou du feu ; ils préférèrent le feu. Un de ces extravagans qu'on appeloit *le Jugement*, crioit, en allant au supplice : *Terre, ouvre-toi, pour engloutir mes ennemis, comme Dathan et Abiron !* mais la terre ne s'ouvrit point, et il fut brûlé. Ceux d'entre les sectateurs d'*Eon*, qui demandèrent à rentrer dans l'église, furent exorcisés comme des démoniaques.

III. EON DE BEAUMONT, (Charlotte-Geneviève Timothée d') née à Tonnerre-sur-Armençon, le 5 octobre 1728, fut un personnage extraordinaire. On la vit successivement avocat, guerrier, ambassadeur et écrivain politique. Ses parens, desirant un fils, cachèrent son sexe, la vêtirent en homme et lui en donnèrent l'éducation. Venue à Paris auprès d'une tante, elle fit ses études au collége Mazarin, et y obtint des succès ; en le quittant, on la vit suivre avec ardeur les cours de droit, et se faire recevoir avocat au parlement de Paris. Le prince *de Conti*, connoissant ses talens pour la discussion, et sa facilité à s'énoncer, proposa à *Louis XV* de l'envoyer en Russie pour y négocier auprès de l'impératrice, la marche d'une armée Russe, propre à seconder les vues des cours de Vienne et de Versailles. M[lle] *d'Eon* fit trois fois le voyage de Paris à Pétersbourg, et la dernière en qualité de secrétaire d'ambassade du marquis de *l'Hôpital*. De retour en France, elle demanda de l'emploi dans le service militaire, rejoignit l'armée en Allemagne, fit la campagne de 1761 comme aide-de-camp du maréchal *de Broglie*, fut blessée à la tête au combat d'Ultrop, força avec 80 dragons un corps de 800 hommes à mettre bas les armes, et obtint après ces actions d'éclat la croix de *St. Louis*. La paix de 1762 rendit

l'héroïne à la politique. Elle fut envoyée à Londres comme secrétaire d'ambassade, et nommée ensuite ministre plénipotentiaire. La certitude de son sexe y devint le sujet d'un pari et d'un procès considérable, qui fut terminé au banc du roi d'après les déclarations de Mlle d'*Eon*, qui s'avoua pour femme. *Louis XV* lui avoit assigné douze mille livres de pension que son successeur lui continua, en lui ordonnant de reprendre les habits de son sexe. Elle est morte en 1790, après avoir publié plusieurs écrits politiques et relatifs aux diverses négociations dont elle avoit été chargée. On les a recueillis en 1779 sous le titre de *Loisirs du Chevalier d'*Eon, 13 volumes in-8.°

ÉPAGATHE, officier de guerre sous l'empire d'*Alexandre Sévère*, assassina le célèbre jurisconsulte *Ulpien*, l'an de J. C. 226. L'empereur fut extrêmement irrité de cet attentat; mais il ne put faire punir le meurtrier à Rome, de peur que les soldats ne se soulevassent. Il envoya *Epagathe* en Égypte, pour y être gouverneur; et peu de temps après, il lui commanda d'aller en Candie, où il le fit tuer par des gens qui lui étoient affidés.

ÉPAMINONDAS, capitaine Thébain, d'une famille distinguée, descendoit des anciens rois de Béotie; mais le gouvernement populaire, introduit à Thèbes, rendoit tous les citoyens égaux. Il ne dut son élévation qu'à ses qualités personnelles, que lui seul sembloit ignorer. Il s'appliqua, de bonne heure aux beaux arts, aux lettres, à la philosophie; mais il posséda tout sans ostentation. *Epaminondas* passa, malgré lui, des écoles de la philosophie au gouvernement de l'état. Il porta d'abord les armes pour les Lacédémoniens, alliés des Thébains. C'est alors qu'il lia une amitié étroite avec *Pélopidas*, qu'il défendit courageusement dans un combat. Il étoit naturel, dit l'abbé *Mably*, que ces deux hommes fussent rivaux : mais leur vertu, égale à leurs talens, ne leur donna qu'un même intérêt. *Pélopidas* délivra, par le conseil de son ami, Thèbes du joug de Lacédémone. Ce fut le signal de la guerre entre ces deux peuples. *Epaminondas*, élu général des Thébains, gagna, l'an 371 avant J. C., la célèbre bataille de Leuctres dans la Béotie. Cette journée dévoila la foiblesse des Lacédémoniens, qui y perdirent leurs meilleures troupes et leur roi *Cléombrote*. Le général Thébain fit éclater, dans cette action, toutes les ressources de son génie et toute la bonté de son cœur : *Je ne me réjouis*, dit-il, *de ma victoire, qu'à cause de la joie qu'elle causera à mon père et à ma mère*. Pour conserver la supériorité que Thèbes venoit d'acquérir par ses succès sur Lacédémone, il entra dans la Laconie, à la tête de 50 mille combattans, soumit la plupart des villes du Péloponèse, les traita plutôt en alliées qu'en ennemies, et par cette conduite, que la politique et l'humanité lui inspiroient, il s'associa ces différens peuples. Il fit rétablir les murs de Messène, et fut long-temps l'objet de la haine et de la colère de Lacédémone. C'étoit encore un ennemi implacable qu'il lui donnoit. *Epaminondas* méritoit des couronnes, par les services qu'il rendoit à sa patrie; lorsqu'il y rentra, il fut reçu en criminel d'état. Une loi de Thèbes défendoit, sous peine

de vie, de garder le commandement des troupes plus d'un mois. Le héros avoit violé cette loi, mais c'étoit pour donner la liberté à ses concitoyens. Les juges alloient le condamner à mort, lorsqu'il demanda qu'on mît sur son tombeau, « qu'il avoit perdu la vie pour avoir sauvé la république. » Ce reproche fit rentrer les Thébains en eux-mêmes ; ils lui rendirent l'autorité. Il en fit un usage utile et glorieux à sa patrie. Il porta ses armes en Thessalie, et y fut toujours vainqueur. La guerre s'étant allumée entre les Éléens et ceux de Mantinée, les Thébains volèrent au secours des premiers : il y eut une bataille dans les plaines de Mantinée, à la vue même de cette ville. Le général Thébain y déploya tout son génie et son courage ; mais s'étant jeté dans la mêlée pour faire déclarer la victoire en sa faveur, il reçut un coup mortel dans la poitrine, l'an 363 avant J. C., à l'âge d'environ 48 ans. Étant près de mourir, il demanda qui étoit vainqueur ; *Les Thébains*, lui répondit-on. — *J'ai donc assez vécu*, répliqua-t-il, *puisque je laisse ma patrie triomphante*. *Epaminondas* avoit vécu dans le célibat. *Pélopidas* qui avoit un fils couvert d'infamie, lui reprocha son éloignement du mariage et le mauvais service qu'il avoit rendu à Thèbes en ne lui laissant point d'enfans. *Prenez garde vous-même*, lui répondit-il ; *ne lui avez vous pas fait un plus grand tort, en lui laissant un fils tel que le vôtre. Au reste, je ne puis manquer de postérité ; je laisse dans les victoires de* Leuctres *et de* Mantinée, *deux filles qui me feront vivre éternellement*. A la nouvelle de sa mort, l'armée, dit *Xénophon*, se crut vaincue. Thèbes tomba avec le grand homme qui la soutenoit de son bras et de sa tête, mais qui n'avoit pu l'établir sur des fondemens solides. *Epaminondas* jugea « que tant qu'une république, on peut ajouter, *et une monarchie*, contente d'avoir la supériorité ou sur terre ou sur mer, ne réuniroit pas les deux empires, elle ne jouiroit que d'une fortune chancelante. » Il voulut donc engager les Thébains à se faire une marine puissante ; mais ce peuple, long-temps esclave, étoit plongé dans la mollesse et l'indolence, suite de l'esclavage. Il fallut que ce grand homme créât dans sa patrie la science et l'amour de la guerre, et qu'il commençât par vaincre les vices de ses compatriotes, avant de combattre leurs ennemis. Sévère à lui-même, également insensible au plaisir et à la douleur, étranger en quelque sorte aux passions, aussi indifférent pour les richesses que pour la renommée, grand capitaine, homme de bien, il auroit pu changer sa nation par son seul exemple. Il donna dans plus d'une occasion des leçons de vertu, dont elle auroit dû profiter. Ayant été invité un jour par un de ses amis à un grand repas où un luxe délicat avoit tout ordonné, il se fit apporter des mets ordinaires. Son ami parut étonné et lui marqua sa surprise. « Je ne veux pas, lui dit *Epaminondas*, oublier comment on vit chez moi. » La ville de Thèbes célébroit une fête publique, où chaque citoyen paroissoit revêtu des habits les plus somptueux : *Epaminondas*, vêtu aussi simplement qu'à son ordinaire, se promenoit dans la place publique. Un de ses amis lui reproche de se refuser à la joie commune : « Mais si je fais comme les autres, lui

répondit *Epaminondas*, qui restera pour veiller à la sureté de la ville, lorsque vous serez tous ensévelis dans le vin et la débauche ? » Lorsqu'il fut à la tête du gouvernement de sa patrie, *Artaxercès* lui envoya de riches présens pour obtenir l'alliance des Thébains ; mais *Epaminondas* ne voulut pas même permettre que l'ambassadeur du roi de Perse les lui présentât. *Si votre maître ne veut que des choses avantageuses à ma patrie, il est inutile qu'il me sollicite ; mais si ses intentions sont contraires à mes devoirs, il n'est pas assez riche pour acheter mon suffrage...* Un de ses écuyers ayant reçu une somme considérable pour la rançon d'un prisonnier, il lui fit rendre son bouclier. *Tes richesses*, lui dit-il, *t'attacheront trop pour que tu puisses t'exposer aux périls de la guerre, comme tu faisois lorsque tu étois pauvre....* Le savoir d'*Epaminondas* égaloit son patriotisme ; mais il le cachoit, et l'on a dit de lui « que personne ne savoit plus et ne parloit moins. »

I. ÉPAPHRODITE, fut apôtre ou évêque de Philippes en Macédoine. Les fidelles de cette ville ayant appris que *St. Paul* étoit détenu prisonnier à Rome, envoyèrent *Epaphrodite* pour lui porter de l'argent et l'aider de ses services. Ce député exécuta sa commission avec beaucoup de zèle, et tomba dangereusement malade à Rome. Quand il fut guéri, *St. Paul* le renvoya avec une lettre pour les fidelles de Philippes, remplie de témoignages d'amitié pour eux et pour *Epaphrodite*, l'an 62 de J. C.

II. ÉPAPHRODITE, maître d'*Epictète*. *Voy*. ce dernier mot.

ÉPAPHUS, (Mythol.) fils de *Jupiter* et d'*Io*, envieux du jeune *Phaëton*, lui reprocha qu'il étoit de meilleure origine que lui. *Phaëton*, piqué de ce propos, alla trouver sa mère *Clymène*, qui le renvoya au *Soleil* dont il sortoit, pour s'assurer de sa naissance ; ce qui fut cause de sa perte. On a cru *Epaphus* l'un des premiers rois d'Égypte, et le même qu'*Apis*. *Voyez* PHAÉTON.

ÉPÉE, (Charles-Michel de l') fut du petit nombre des hommes qui naissent pour le bonheur de leurs semblables. Son père, architecte du roi, lui donna une éducation soignée et ne gêna point son goût pour l'état ecclésiastique. Nommé chanoine de Troyes par l'évêque de cette ville, il ne tarda pas à se lier intimement avec le célèbre *Soanen*, à partager ses opinions religieuses, et la persécution dont il fut l'objet. L'abbé de l'*Epée* fut interdit. Deux jeunes filles, sourdes et muettes, vivoient à Paris près de leur mère ; leur figure intéressante, la sorte d'intelligence qu'elles montroient, le chagrin de leur mère, en les voyant condamnées à un éternel silence, lui donnèrent l'idée de consacrer ses loisirs à leur rendre la parole et le bonheur. « L'idée d'un grand homme, a dit son digne successeur, M. l'abbé *Sicard*, est un germe toujours fécond. Toute langue n'est qu'une collection de signes, comme une suite de dessins d'histoire naturelle est une collection d'images, une représentation d'un grand nombre d'objets. On peut tout figurer par des gestes, comme on peint tout par des couleurs, comme on nomme tout par des mots. Les objets ont des formes, on peut les imiter ; les actions sensibles frappent tous

les regards, on doit pouvoir, par des gestes imitateurs, les dessiner et les décrire. Les mots ne sont que des signes de convention; pourquoi les gestes ne le seroient-ils pas aussi? Il peut donc y avoir une langue de gestes, une langue d'action, comme il y a une langue de sons, une langue parlée. Plein de ces idées génératrices, l'abbé *de l'Epée* trouva dans les différentes combinaisons des signes l'équivalent de toutes les idées. Ainsi tous les mots de la langue Françoise eurent leurs correspondans dans celle des muets..... Il n'existera plus, ajoute M. *Sicard*, entre le sourd-muet et l'homme qui parle, cette barrière qu'un seul homme a eu le courage et le talent de franchir: l'homme de la nature et celui de la société, sont enfin rapprochés et réunis.» La reconnoissance publique a consacré les succès de cet inventeur célèbre. Avant lui, *Jean Wallis* avoit fait quelques essais pour transmettre aux muets les idées des autres. Un religieux espagnol, nommé *Ponce*, suivit les traces de *Wallis*. Le médecin *Amman* vint après lui et publia les moyens qu'il employoit, dans une savante *Dissertation* sur la *Parole*, et un écrit intitulé: *Surdus loquens*. *Pereyre* s'occupa ensuite à Paris du même objet; mais l'abbé *de l'Epée* fit bientôt oublier ses foibles prédécesseurs. Sous lui, de nombreux élèves acquirent les connoissances les plus utiles, et se communiquèrent leur savoir. On en vit qui possédoient six langues différentes; d'autres, devenir de profonds mathématiciens; d'autres, obtenir des prix académiques par des ouvrages en poésie et en littérature. Sans autre secours qu'une modique fortune de 12 mille livres de rente environ, sans place, sans abbaye, sans pension, leur modeste instituteur soutint seul tous les frais de son utile établissement. Il se privoit de tout, pour que ses élèves ne manquassent de rien. Pendant le rigoureux hiver de 1788, il se passoit de bois et des vêtemens dont il avoit besoin. Quarante sourds et muets, fondant en larmes, le forcèrent d'outre-passer sa dépense personnelle de cent écus; il s'en consola difficilement, et répéta souvent à ses élèves: *Je vous ai fait tort de* 300 *livres*. Lorsque l'empereur *Joseph II* vint à Paris, il admira l'institution de l'abbé *de l'Epée*, ainsi que la simplicité de son auteur. Il lui demanda la permission de placer près de lui comme disciple, un homme intelligent qui pût transporter en Allemagne les bienfaits de son œuvre, et lui envoya une magnifique boîte d'or, avec son portrait. En 1780, l'ambassadeur de Russie vint le complimenter de la part de sa souveraine, et lui offrir un présent considérable: « Dites à *Catherine*, lui répondit l'abbé *de l'Epée*, que je ne reçois jamais d'or, mais que si mes travaux ont quelques droits à son estime, tout ce que je lui demande, c'est de m'envoyer de ses vastes états un sourd et muet de naissance à élever.» Son zèle dans l'affaire d'un muet qu'il crut être le fils abandonné du comte de *Solar*, lui fit faire le voyage de Toulouse, et faillit à devenir funeste à l'innocence. Un jugement définitif du 24 juillet 1792 la reconnut, et défendit au sourd et muet *Joseph*, de prendre désormais le nom de *Solar*, comme n'étant nullement issu de celui qu'on avoit imaginé de lui donner pour père. L'abbé *de l'Epée* est mort à Paris, au mois de février 1790, justement re-

gretté de ses élèves, dont il étoit plus que le père, et de l'Europe entière, qui avoit rendu justice à son humanité, à l'activité de sa bienfaisance et de ses talens. Il les a transmis, ainsi que ses vertus, à M. l'abbé *Sicard*, instituteur actuel des sourds et muets. On doit à l'abbé *de l'Epée* les trois écrits suivans : I. *Relation de la maladie et de la guérison de Marie-Anne Pigalle*, 1759, in-12. II. *Institution des sourds et muets, par la voie des signes méthodiques*, 1776, in-12. III. *La véritable manière d'instruire les sourds et muets, confirmée par une longue expérience*, 1784, in-12.

ÉPERNON, (le Duc d') *Voy.* VALETTE.

ÉPÉUS, frère de *Péon*, et roi de la Phocide, régna après son père *Panopée.* Il inventa, selon *Pline*, le *Bélier* pour l'attaque des places. On dit qu'il construisit le *Cheval de Troie*, et qu'il fonda la ville de Métapont, où les habitans montroient les outils dont il s'étoit servi pour la construction de ses ouvrages. — Un autre *Epéus*, fils d'*Endymion*, disputa à ses deux frères le royaume d'Élée. Ils promirent de le laisser à celui d'entr'eux qui seroit vainqueur à la course aux jeux olympiques. *Epéus* remporta le prix.

ÉPHESTION, ami et confident d'*Alexandre le Grand*, mort à Ecbatane en Médie, l'an 325 avant J. C., fut pleuré par ce héros. *Ephestion*, suivant l'expression de ce prince, *aimoit* Alexandre, *au lieu que* Cratère *aimoit le Roi.* Le conquérant donna les marques de la plus vive douleur. Il interrompit les jeux, fit éteindre le feu sacré comme à la mort des rois de Perse, et fit mourir en croix le médecin qui l'avoit soigné dans sa dernière maladie. *Perdiccas* fut chargé de faire porter son corps à Babylone. *Ephestion* méritoit ces regrets. Modeste avec un grand crédit, simple dans le sein de l'opulence, plus ami d'*Alexandre* d'effet que de nom, plein de courage avec beaucoup d'humanité, il étoit le modèle des hommes, des courtisans, des guerriers. — *Voyez* ALEXANDRE.

ÉPHIALTE *et* OCHUS, (Mythol.) enfans de *Neptune* et d'*Iphimédie*, étoient deux Géants, qui chaque année croissoient de plusieurs coudées et grossissoient à proportion. Ils n'avoient encore que 15 ans lorsqu'ils voulurent escalader le ciel. Ces deux frères se tuèrent l'un l'autre par l'artifice de *Diane*, qui les brouilla ensemble.

ÉPHORE, orateur et historien, vers l'an 352 avant J. C., de Cumes en Éolie, fut disciple d'*Isocrate.* Il composa par son conseil une *Histoire*, dont les savans modernes regrettent la perte, parce que les anciens en font l'éloge. — Un autre EPHORE a écrit une histoire de l'empereur *Gallien*, en 27 livres.

ÉPHRAÏM, deuxième fils du patriarche *Joseph*, et d'*Aseneth*, fille de *Putiphar*, naquit en Égypte vers l'an 1710 avant J. C. *Jacob* étant sur le point de mourir, *Joseph* lui mena ses deux fils, *Ephraïm* et *Manassès;* le saint patriarche les adopta, et leur donna sa bénédiction, en disant que *Manassès seroit chef d'un peuple;* mais *que son frère seroit plus grand que lui*, et *que sa postérité seroit la plénitude des nations;* et mettant, par un ac-

tion prophétique, la main droite sur *Ephraïm* le cadet, et la gauche sur *Manassès*. *Ephraïm* eut plusieurs enfans en Égypte, qui se multiplièrent tellement, qu'au sortir de ce pays, ils étoient au nombre de 40,500 hommes capables de porter les armes. Après qu'ils furent entrés dans la Terre promise, *Josué*, qui étoit de leur tribu, les plaça entre la Méditerranée au couchant, et le Jourdain à l'orient. Cette tribu devint en effet, selon la prophétie de *Jacob*, beaucoup plus nombreuse que celle de *Manassès*.

ÉPHREM, (Saint) diacre d'Édesse, fils d'un laboureur, s'adonna dans sa jeunesse à tous les vices de cet âge. Il reconnut ses égaremens, et se retira dans la solitude pour les pleurer. Il y pratiqua toutes les austérités, mortifiant son corps par les jeûnes et les veilles. Une prostituée vint tenter l'homme de Dieu. *Ephrem* lui promit de faire tout ce qu'elle voudroit, pourvu qu'elle le suivît ; mais cette malheureuse, voyant que le Saint la menoit dans une place publique, lui dit qu'elle rougiroit de se donner en spectacle. Le solitaire lui répondit avec un saint emportement : *Tu as honte de pécher devant les hommes, et tu n'as pas honte de pécher devant Dieu, qui voit tout et qui connoît tout!* Ces paroles touchèrent la prostituée, et dès-lors elle résolut de se sanctifier. *Ephrem* ne resta pas toujours dans la solitude ; il alla à Édesse, où il fut élevé au diaconat. La consécration de l'ordination anima son zèle, et ce zèle le rendit orateur. Quoiqu'il eût négligé ses études, il prêcha avec autant de facilité que d'éloquence. Comme les Apôtres, il enseigna ce que jusqu'alors il avoit ignoré. Le clergé, les monastères le choisirent pour leur guide, et les pauvres pour leur père. Il sortit de sa retraite dans un temps de famine, pour les faire soulager. Il retourna enfin dans son désert, où il mourut vers l'an 379. *St. Ephrem* avoit composé plusieurs *Ouvrages en Syriaque*, pour l'instruction des fidelles, ou pour la défense de la vérité contre les hérétiques : ils furent presque tous traduits en Grec de son vivant. Il écrivit avec force contre les erreurs de *Sabellius*, d'*Arius*, d'*Apollinaire* et des Manichéens. On a une très-belle édition de ceux qui sont parvenus jusqu'à nous, en 6 vol. in-fol., publiés depuis 1732 jusqu'en 1746, sous les auspices du cardinal *Quirini*, par les soins de M. *Assemanni*, sous-bibliothécaire du Vatican. L'illustre cardinal l'avoit chargé de cette entreprise, dont l'exécution a satisfait le public savant. Les trois premiers volumes comprennent les ouvrages du saint diacre, écrits en grec ; les trois derniers offrent ses écrits syriaques, avec une traduction, des prolégomènes, des préfaces, des notes. Les *Ouvrages de piété* de *St. Ephrem* ont été traduits en françois par M. l'abbé *le Merre* ; Paris 1744, 2 vol. in-12. *St. Ephrem* fut en relation avec les personnages les plus illustres de son temps, avec *St. Grégoire* de Nysse, *St. Basile*, *Théodoret*. Le premier l'appelle *le* DOCTEUR *de l'univers* ; le dernier, *la* LYRE *du Saint-Esprit*. — Un autre EPHREM, patriarche d'Antioche, souscrivit à la condamnation d'*Origène*, et écrivit divers ouvrages en faveur du concile de Chalcédoine, de *St. Cyrille* et de *St. Léon*. *Photius* nous en

a conservé des extraits. *Ephrèm* mourut en 546.

ÉPICHARIS, femme de basse naissance, mais d'un courage au-dessus de son sexe et de sa condition, fut convaincue, devant *Néron*, d'avoir eu part à une conjuration contre ce prince. Mais elle se montra si ferme dans les tourmens, qu'on ne put jamais lui faire déclarer le nom des complices. Comme on la menoit pour l'appliquer une seconde fois à la torture, craignant de ne pouvoir la supporter et de donner quelque marque de foiblesse, elle s'étrangla avec sa ceinture.

I. ÉPICHARME, fils de *Tityre* ou de *Charmus*, berger de Sicile, étoit poëte comique et philosophe. Quelques-uns l'ont regardé comme l'inventeur de la Comédie.

II. ÉPICHARME, poëte et philosophe Pythagoricien, natif de Sicile, introduisit la comédie à Syracuse, sous le règne d'*Hiéron I*. Il fit représenter, en cette ville, un grand nombre de *Pièces*, que *Plaute* imita dans la suite. Il avoit composé plusieurs *Traités de Philosophie* et *de Médecine*, dont *Platon* sut profiter. *Aristote* et *Pline* lui attribuèrent l'invention des lettres grecques θ *et* χ. Il vivoit vers l'an 440 avant Jésus-Christ, et mourut âgé de 90 ans. Il disoit que *les Dieux nous vendent tous les biens pour du travail*. Comme il assuroit que toutes choses sont en un perpétuel flux et reflux, et qu'elles ne sont plus aujourd'hui ce qu'elles étoient hier : *Sur ce pied-là*, lui dit quelqu'un, *celui qui a emprunté de l'argent, ne le doit pas le lendemain, parce qu'étant devenu un autre, il n'est plus l'emprunteur*.

ÉPICIER, *Voyez* LÉPICIER.

ÉPICTÈTE, philosophe Stoïcien, d'Hiérapolis en Phrygie, fut esclave d'*Epaphrodite*, affranchi de *Néron*, que *Domitien* fit mourir. Le philosophe parut libre dans sa servitude, et son maître esclave, ou du moins digne de l'être. *Epictète*, avec un corps petit et contrefait, avoit une ame grande et forte. Un jour *Epaphrodite* lui ayant donné un grand coup sur la jambe, *Epictète* l'avertit froidement de ne la pas rompre. Le barbare redoubla de telle sorte, qu'il lui cassa l'os; le sage lui répondit sans s'émouvoir : *Ne vous l'avois-je pas dit que vous me la casseriez ? Celsus* opposoit ce trait de modération à *St. Augustin*, et lui disoit : « Votre *Jésus* a-t-il rien fait de si beau à sa mort ? Oui répondit *St. Augustin*, il s'est tû. » *Domitien* chassa *Epictète* de Rome; mais il revint après la mort de cet empereur, et s'y fit un nom respectable. *Adrien* l'aimoit et l'estimoit : *Marc-Aurèle* en faisoit beaucoup de cas. *Adrien* lui demandoit un jour, pourquoi on représentoit *Vénus* toute nue, *c'est*, répondit-il, *parce qu'elle dépouille de tous les biens, ceux qui recherchent trop ses plaisirs*. *Arrien*, son disciple, publia *quatre Livres de Discours*, qu'il avoit entendus prononcer à son maître. C'est ce que nous avons sous le nom d'*Enchiridion* ou de *Manuel*. La morale de ce livre est digne d'un Chrétien. Il n'étoit pas permis d'aller plus loin, avec les seules lumières du Paganisme. Les plus grands Saints, *St. Augustin*, *St. Charles-Borromée*, l'ont lu avec plaisir, et les plus grands libertins avec fruit. Un ancien monastère avoit adopté,

suivant le Père *Mourgues* ; le *Manuel* d'*Epictète* pour sa règle, avec quelques petites modifications. Le poëte *Rousseau* a jugé le philosophe *Epictète* trop sévèrement, lorsqu'il a dit en parlant de son livre :

> *Dans son flegme simulé,*
> *Je découvre sa colère :*
> *J'y vois un homme accablé*
> *Sous le poids de sa misère ;*
> *Et dans tous ces beaux discours*
> *Fabriqués durant le cours*
> *D'une fortune maudite,*
> *Vous reconnoissez toujours*
> *L'esclave d'*Épaphrodite.

Cet esclave avoit l'ame d'un sage, toujours content dans l'esclavage même. *Je suis*, disoit-il, *dans la place où la Providence vouloit que je fusse ; m'en plaindre, c'est l'offenser.* Les deux pivots de sa morale étoient, SAVOIR SOUFFRIR, et S'ABSTENIR. Il trouvoit en lui-même les ressources nécessaires pour pratiquer la première maxime. Il regardoit avec raison, comme la marque d'un cœur corrompu, d'être consolé, dès qu'on voit les autres souffrir les mêmes maux que nous. *Quoi !* s'écria ce philosophe, *si l'on vous condamnoit à perdre la tête, faudroit-il que tout le genre humain fût condamné au même supplice ?...* L'étude de la philosophie exigeoit, selon lui, une ame pure. Un homme, perdu de débauche, desiroit acquérir les connoissances dont *Epictète* faisoit part à ses disciples : *Insensé*, lui dit ce philosophe, *que veux-tu faire ? Il faut que ton vase soit pur avant que d'y rien verser ; autrement, tout ce que tu y mettras se corrompra...* Il comparoit la *Fortune* à une « femme de bonne maison, qui se prostitue à des valets. » *Nous avons grand tort*, disoit ce philosophe, *d'accuser la pauvreté de nous rendre malheureux ; c'est l'ambition, ce sont nos insatiables desirs, qui nous rendent réellement misérables. Fussions-nous maîtres du monde entier, sa possession ne pourroit nous délivrer de nos frayeurs et de nos chagrins : la raison a seule ce pouvoir....* *Epictète* soutint le dogme de l'immortalité de l'ame, sans lequel il ne peut y avoir ni vertu, ni morale, aussi fortement que les Stoïciens. Voici la prière qu'il souhaitoit de faire en mourant ; elle est tirée d'*Arrien*. « Seigneur, ai-je violé vos commandemens ? ai-je abusé des présens que vous m'avez faits ? ne vous ai-je pas soumis mes sens, mes vœux et mes opinions ? me suis-je jamais plaint de vous ? ai-je accusé votre providence ? J'ai été malade, parce que vous l'avez voulu, et je l'ai voulu de même. J'ai été pauvre, parce que vous l'avez voulu, et j'ai été content de ma pauvreté. J'ai été dans la bassesse, parce que vous l'avez voulu, et je n'ai jamais desiré d'en sortir. M'avez-vous vu jamais triste de mon état ? M'avez-vous surpris dans l'abattement et dans les murmures ? Je suis encore tout prêt à subir tout ce qu'il vous plaira ordonner de moi. Le moindre signe de votre part est pour moi un ordre inviolable. Vous voulez que je sorte de ce spectacle magnifique : j'en sors, et je vous rends mille actions de graces de ce que vous avez daigné m'y admettre, pour me faire voir tous vos ouvrages, et pour étaler à mes yeux l'ordre admirable avec lequel vous gouvernez cet univers. » *Epictète* mourut sous *Marc-Aurèle*, dans un âge fort avancé. La lampe de terre dont il éclairoit ses veilles

philosophiques,

philosophiques, fut vendue, quelque temps après sa mort, trois mille drachmes. Les meilleures éditions d'*Epictète* sont celles de Leyde, 1670, in-24; et in-8°, d'Utrecht, *cum notis Variorum*, 1711, in-4°; de Londres, 1739, et 1741, en 2 vol. in-4.° Le Père *Mourgues* et l'abbé *de Bellegarde* l'ont traduit en françois. Il y en a aussi une *Traduction* par M. *Dacier*, Paris 1715, 2 vol. in-12.

ÉPICURE, naquit à Gargetium dans l'Attique, l'an 342 avant Jésus-Christ, de parens obscurs. *Cherestrata*, mère du philosophe, étoit une de ces femmes qui couroient les maisons pour exorciser les lutins. Son fils, destiné à être le chef d'une secte de philosophie, la secondoit dans ses fonctions superstitieuses. Cependant, dès l'âge de 12 à 13 ans, il eut du goût pour le raisonnement, et quitta le bourg de Théos où il demeuroit, pour se rendre à Athènes. Le grammairien *Pamphyle* qui l'instruisoit, lui ayant récité ce vers d'*Hésiode* : LE CHAOS FUT PRODUIT LE PREMIER DE TOUS LES ÊTRES..... *Eh ! qui le produisit*, lui demanda *Epicure*, *puisqu'il étoit le premier ? — Je n'en sais rien*, dit le grammairien; *il n'y a que les philosophes qui le sachent. — Je vais donc chez eux pour m'instruire*, reprit l'enfant, et dès-lors il cultiva la philosophie. Après avoir parcouru différens pays pour perfectionner sa raison et augmenter la sphère de ses connoissances, *Epicure* se fixa à Athènes. Les Platoniciens occupoient l'académie; les Péripatéticiens, le lycée; les Cyniques, le cynosarge; les Stoïciens, le portique. *Epicure* établit son école dans un beau jardin, où il philosophoit tranquillement avec ses amis et ses disciples. Il charmoit les uns et les autres par des manières pleines de graces, et par une douceur accompagnée de gravité. On venoit à lui de toutes les villes de l'Asie et de la Grèce; l'Egypte même envoyoit rendre hommage à son mérite. L'école d'*Epicure* étoit un modèle de la plus parfaite société. Ses disciples vivoient en frères. Il ne voulut point qu'ils missent leurs biens en commun, comme ceux de *Pythagore*; il aima mieux que chacun contribuât de lui-même aux besoins des autres. La doctrine qu'*Epicure* leur enseignoit, étoit que LE BONHEUR DE L'HOMME EST DANS LA VOLUPTÉ, non des sens et du vice, mais de l'esprit et de la vertu. C'étoit, fraîchement assis à l'ombre des bois, ou couché mollement sur des lits délicats avec ses élèves, qu'il tâchoit de leur inspirer l'enthousiasme de la sagesse, la tempérance, la frugalité, l'éloignement des affaires publiques, la modération dans la dispute, les ménagemens pour l'amour propre des hommes, la fermeté de l'ame, le goût des plaisirs honnêtes, et le mépris de la vie. Les Stoïciens cherchèrent à donner de mauvaises interprétations à ses sentimens, et en tirèrent de pernicieuses conséquences. Ils lui imputèrent de ruiner le culte des dieux, et de plonger les hommes dans la plus horrible débauche. Il est certain que l'idée qu'il donnoit de la divinité, n'étoit pas digne de Dieu, et pouvoit être très-dangereuse aux hommes. Il en faisoit un être oisif, plongé dans un repos éternel, et indifférent sur tout ce qui se passoit au dehors de

lui. *Epicure* sentit combien une telle opinion pouvoit révolter ; il s'expliqua : il fit des livres de piété, il fréquenta les temples, et il n'y parut jamais que dans la posture d'un suppliant. Un jour que *Dioclès* l'apperçut, il s'écria : *Quel spectacle pour moi ! je ne sentis jamais mieux la grandeur de* Jupiter, *que depuis que j'ai vu* Epicure *à genoux*. Joignant les leçons aux exemples, il exhorta les hommes à la religion, à la sobriété, à la continence. La sagesse de sa conduite n'empêcha pas que ses ennemis ne répandissent des calomnies atroces contre ses mœurs. Les académies philosophiques étoient alors ouvertes aux femmes comme aux hommes. On publia que la courtisane *Leontium*, une de ses élèves, se prostituoit aux disciples après avoir assouvi les desirs du maître. Ces bruits passèrent de la conversation dans les livres. On forgea des lettres lascives, qu'on fit courir sous le nom du philosophe ; on fit alors ce qu'on fait encore tous les jours pour perdre les gens de lettres. *Epicure* n'opposa à toutes ces impostures que le silence et une vie exemplaire. *Théotime*, convaincu dans la suite d'être l'auteur de ces lettres, fut condamné à perdre la vie. *Epicure* se trouvoit à Athènes, lorsque cette ville, assiégée par *Démétrius Poliocerte*, fut en proie à toutes les horreurs de la famine. Il pouvoit sortir de la ville ; mais préférant mourir avec ses compatriotes, il leur distribua les féves qu'il venoit de recueillir dans son jardin. Il ruina sa santé à force de travailler, et mourut à l'âge de 72 ans, l'an 270 ou 271 avant Jésus-Christ, d'une retention d'urine, après avoir souffert des douleurs incroyables sans se plaindre. Il affranchit par son testament les esclaves qu'il croyoit avoir mérité cette grace, et il recommanda à ses exécuteurs testamentaires de donner la liberté à ceux qui s'en rendroient dignes. Il assura le sort de plusieurs orphelins sans fortune, dont il s'étoit rendu le tuteur volontaire, et il ordonna lui-même ses funérailles. Son école ne se divisa jamais. Tandis que les autres sectes philosophiques scandalisoient le monde par leurs querelles, celle d'*Epicure* vivoit dans l'union et dans la paix. La mémoire de son fondateur lui fut toujours chère. Le jour de sa naissance étoit célébré par-tout : cette fête duroit un mois entier. — De tous les philosophes de l'antiquité, *Epicure* étoit celui qui avoit le plus écrit. Ses ouvrages, selon *Diogène Laërce*, montoient à plus de trois cents volumes. *Chrysippe* étoit si jaloux de sa fécondité, qu'aussitôt qu'il voyoit paroître quelque nouveau livre d'*Epicure*, il en composoit un autre, pour n'être pas surpassé par le nombre des compositions ; mais l'un tiroit tout de son propre fonds, et l'autre ne faisoit qu'entasser ce que les autres avoient dit avant lui. Le traité d'*Epicure* sur la *Nature des choses*, qui servit de base au poëme de *Lucrèce*, et dont on ne connoissoit l'existence que par quelques passages des écrivains anciens, a été découvert dans les fouilles d'Herculanum, et l'Anglois *Haiter*, envoyé à Naples par le prince de *Galles*, pour dérouler les volumes antiques enfouis sous les ruines de cette ville, a fait espérer qu'il publieroit bientôt celui d'*Epicure*. Ce philosophe donna

beaucoup de cours au système des atomes. Il n'en étoit pas l'inventeur : cette gloire appartient en partie à *Leucippe*, et en partie à *Démocrite*. Le principe fondamental de ce système de physique, étoit, que rien n'a pu sortir du néant, et que rien n'y peut rentrer. Il n'admettoit que deux êtres, tous deux nécessaires, éternels, infinis ; le vide, c'est-à-dire un espace pénétrable à tous les corps, et un amas de petits corps indivisibles, quoique étendus, simples et diversement figurés, qui, par leur pesanteur naturelle, se précipitoient dans le vide, et s'y mêloient. Comme leur mélange auroit été impossible, s'ils fussent tombés en lignes perpendiculaires, il leur supposoit un mouvement de déclinaison qui leur faisoit décrire des lignes courbes. Par le moyen de ce mouvement, ils se croisoient et s'entrechoquoient diversement, suivant la variété de leurs figures. Des combinaisons sans nombre de ces atomes, résultoient des corps de toute espèce. Et quoiqu'en eux-mêmes ils n'eussent rien d'essentiel que la figure et la pesanteur, leur mélange produisoit dans les corps des qualités sensibles, telles que la couleur, le son, l'odeur et toutes les modifications qui distinguent les êtres matériels. Ainsi, le concours de ces atomes éternels avoit tout fait éclore, et tout se détruisoit par leur désunion. De là les mondes innombrables, ouvrages d'un hasard aveugle, qui naissoient et périssoient sans cesse. Le monde a commencé, il doit finir ; et de ses débris il s'en formera un autre. Il s'ensuivoit de ce système, qu'il n'y avoit point de distinction entre l'espèce humaine et toutes les autres. L'homme n'étoit donc qu'une portion de matière que le hasard avoit organisée. Son ame n'étoit distinguée du corps qu'en ce qu'elle étoit composée d'atomes plus déliés. L'esprit étoit par conséquent corporel et dans une entière dépendance des sens, seuls juges de tous les objets, et dont le rapport étoit le seul moyen de découvrir la vérité. Mais les corps n'agissoient pas immédiatement sur les sens, et ne les frappoient que par des images intermédiaires, qui, se détachant continuellement des corps, voltigeoient dans l'air, y conservoient leurs formes et jusqu'au moindre trait des corps dont elles étoient des émanations. De là *Epicure* concluoit que nos sens ne sont que des espèces de réservoirs où les images des objets s'introduisent sans notre participation ; que l'ame en est frappée même pendant le sommeil, d'où lui vient le sentiment qu'elle partage avec la matière dont elle remue les organes. Ces différentes opinions trouvèrent beaucoup de contradicteurs, et *Cicéron* dit : *In physicis* Epicurus *totus alienus est :* « *Epicure* n'entend rien en physique. » Quant à la morale, on divisa les partisans d'*Epicure* en deux classes, les *Rigides* et les *Relâchés*. La différence étoit aussi grande entre eux, qu'entre un vrai sage, et un fou qui en usurpe le nom. Les Epicuriens libertins expliquoient très-mal les sentimens d'*Epicure*, et en faisoient le précepteur du vice et de la débauche. Les véritables Epicuriens n'admettoient aucun bonheur sans la vertu, et croyoient, comme lui, que le juste seul peut vivre sans trouble. Les uns et les autres disoient que LE PLAI-

SIR REND HEUREUX ; proposition équivoque, qui mit aux prises dans le dernier siècle *Arnauld* et *Malebranche*. Ce n'est donc qu'en déterminant le sens que les disciples d'*Epicure* et *Epicure* lui-même attachoient à cette proposition, qu'on peut les absoudre ou les condamner. Il faut avouer cependant que par-tout où l'Epicurisme pénétra, soit qu'il fût mal interprété, soit qu'il entrât dans des têtes mal disposées, ou dans des cœurs corrompus, il fit beaucoup de mal. Cette doctrine ayant passé d'Athènes à Rome, *Celse* la professa sous *Adrien*, et *Pline* le naturaliste sous *Tibère*. Les noms de *Lucien* et de *Diogène Laërce* sont comptés parmi ceux qui la suivirent. Adoptée par les gens de lettres et par les hommes d'état, lorsque *Lucrèce* l'eut mise en beaux vers, elle gâta l'esprit et le cœur des Romains, ainsi que l'observe *Montesquieu*. Elle éteignit parmi eux le courage, l'amour de la patrie, la grandeur d'ame. Le vil intérêt, la soif de l'or, le luxe, la débauche pénétrèrent à sa suite dans tous les ordres de la république. Aussi *Fabricius* ayant entendu *Cyneas* discourir en plein sénat sur la morale d'*Epicure*, demandoit aux Dieux, *que tous les ennemis de Rome pussent adopter ses principes*. L'Epicurisme contribua certainement à la décadence de l'empire ; mais, négligé ou ignoré dans les siècles de barbarie, il ne put faire ni bien ni mal. Il ne sortit de l'oubli que dans le dernier siècle, par les soins du célèbre *Gassendi*, qui interprétant les sentimens d'*Epicure* d'une manière favorable, illustra la doctrine du philosophe Grec par ses écrits et par ses mœurs. Il eut pour disciples, *Chapelle*, *Molière*, *Bernier*, qui adoptèrent un Epicurisme plus commode que celui de leur maître. Leurs exemples et leurs leçons soumirent à la philosophie d'*Epicure* plusieurs hommes distingués, qui unissoient l'héroïsme avec la mollesse, et le goût de la philosophie avec celui du plaisir. Ces hommes singuliers formèrent parmi nous différentes écoles d'Epicurisme moral ou littéraire. La plus ancienne tenoit ses assemblées dans la maison de *Ninon de Lenclos*. C'est là que cette nouvelle *Leontium* rassembloit tout ce que la cour et la ville avoient d'hommes polis, éclairés et voluptueux. La comtesse de *la Suze*, la comtesse d'*Olonne*, *Saint-Evremont*, qui porta l'Epicurisme à Londres, où il eut pour disciples le fameux comte de *Grammont*, le poëte *Waller*, la duchesse de *Mazarin*, sont les noms les plus célèbres de cette école.... A celle-ci succéda celle du Temple, qui compta au nombre de ceux qui la composoient, les princes de *Vendôme*, *Chaulieu*, le chevalier de *Bouillon*, le marquis de *la Fare*, *Rousseau*, l'abbé *Courtin*, *Campistron*, *la Fosse*, *Palaprat*, le baron *de Breteuil*, père de l'illustre marquise *du Chastelet Ferrand*, *Périgni*, le marquis de *Dangeau*, le duc de *Nevers*, le maréchal *de Catinat*, le comte de *Fiesque*, etc. etc. L'école de Sceaux, plus décente que celle du Temple, rassembla tout ce qui restoit de ces sectateurs du luxe, de la politesse et des lettres. *Malezieu*, l'abbé *Genest*, *la Mothe*, *Fontenelle*, *Voltaire*, donnèrent de l'éclat à cet asile de la philosophie et des beaux arts.... Devons-nous parler d'une petite société épicurienne, moins

fastueuse, mais aussi délicate que les deux précédentes, qui se forma vers 1730? Moitié littéraire, moitié bachique, elle réunissoit les plaisirs du Parnasse et de la table, et s'appeloit le *Caveau*, du nom où s'assembloient ses membres, presque tous hommes de lettres. Elle étoit composée de *Crébillon* père et fils, de *Gresset*, de *Piron*, de *la Bruère*, du gentil *Bernard*, du comédien *la Noue*, du chansonnier *Gallet*, de *Saurin*, de *Collé*, de *Jelyote*, etc. etc. Chacun y lisoit les fruits de sa veine, ou faisoit contribuer à l'amusement général le talent particulier qu'il possédoit. Cette société ne subsista qu'une dixaine d'années, parce que quelques seigneurs, en y cherchant l'amusement, y portèrent la contrainte.... On peut consulter les articles des principaux Epicuriens que nous avons cités. On voit par la liste même de leurs noms, que la vie voluptueuse des sectateurs d'*Epicure*, dans tous les temps et dans tous les âges, a pu fournir un grand préjugé contre leur maître. Quoique plusieurs écrivains distingués aient *justifié*, comme le dit *Ladvocat*, Epicure *sur l'article des mœurs*, on ne peut que condamner celles de presque tous ses partisans, anciens et modernes. La plupart des hommes et des femmes qui portèrent parmi nous sa bannière, se plongèrent dans les délices, n'eurent d'autre but que la volupté, et contribuèrent, par leur conduite ou par leurs écrits, à la corruption des mœurs. C'étoit sans doute ce que ne prévoyoit pas *Gassendi*, l'un des plus grands admirateurs du philosophe Grec, lorsqu'il fit l'apologie de sa morale spéculative et de sa morale pratique dans le *Recueil sur sa vie et ses Ecrits*, la Haye, 1656, in-4.° M. l'abbé *Batteux* lui est moins favorable dans sa *Morale d'Epicure*, *tirée de ses propres écrits*, in-8°, 1758. On peut consulter ces différens auteurs, si l'on est curieux de savoir ce qu'on a dit pour et contre le père de l'Epicurisme.

ÉPIDAURUS, héros Grec, donna son nom à la ville d'Epidaure où *Esculape* fut particulièrement honoré. Son temple y étoit toujours plein de malades dont on décrivoit la guérison sur des tablettes qui furent, dit-on, communiquées à *Hippocrate*.

ÉPIGONE, musicien Grec, natif d'Ambracie, vint habiter Sicyone, et y inventa un instrument de musique, qui de son nom fut appelé *Epigonium*. On lui attribue aussi quelques ouvrages historiques qui ne sont point parvenus jusqu'à nous.

ÉPIMÉNIDE, de Gnosse dans la Crète, passe pour le septième Sage de la Grèce, dans l'esprit de ceux qui ne mettent pas *Périandre* de ce nombre. Il cultiva à la fois la poésie et la philosophie. Il faisoit accroire au peuple qu'il étoit en commerce avec les dieux. Son père l'ayant envoyé garder ses troupeaux, il entra dans une caverne, où il dormit soixante-quinze ans, après lesquels s'étant éveillé, il trouva que tout ce qu'il avoit vu autrefois étoit changé. Revenu à la maison paternelle, il reconnut son frère, qui vivoit encore, et apprit de lui ce qui s'étoit passé pendant son absence. Les Athéniens, sur le bruit de cette aventure, étant allé le consulter dans une peste qui ravageoit Athènes,

il leur conseilla de purifier leur ville, en immolant un certain nombre de brebis noires et blanches, devant le lieu où s'assembloit l'aréopage. Ce qui ayant été exécuté, la contagion cessa. On voulut combler *Epiménide* de présens, mais il ne demanda qu'une branche d'olivier sacré. Depuis ce temps-là les Athéniens le révérèrent comme un dieu. *Solon* eut alors occasion de le connoître, et lui donna son amitié. *Epiménide*, de retour en Crète, composa plusieurs ouvrages en vers, et mourut à 289 ans, suivant la tradition fabuleuse des Crétois, vers l'an 538 avant J. C. *St. Paul* a cité ce poëte dans ses Epitres.

ÉPIMÉTHÉE, (Mythol.) fils de *Japhet*, et frère de *Prométhée*. Celui-ci avoit formé les hommes prudens et ingénieux, et *Epiméthée* les imprudens et les stupides. Il épousa *Pandore*, statue que *Minerve* anima, et à qui tous les dieux firent quelque don. *Jupiter* ayant donné à cette femme une boîte magnifique, lui ordonna d'aller de sa part la présenter à *Epiméthée*. Celui-ci, quoique averti par son frère de ne rien recevoir de *Jupiter*, fut ébloui par la beauté de cette femme. Non-seulement il reçut la boîte, mais ayant eu l'imprudence de l'ouvrir, il en sortit un déluge de maux qui inonda tout l'univers. Il eut de son mariage *Pyrrha*, qui épousa *Deucalion*, fils de *Prométhée*. La Fable ajoute qu'il fut métamorphosé en singe.

ÉPINAI, (N. DE LA LIVE, comtesse d') mérita par les graces de son esprit plus que par la régularité de ses traits, l'amour que lui témoigna *J. J. Rousseau*. Elle le logea long-temps, dans un pavillon isolé de son jardin, et l'appeloit agréablement *son Ours*. Mad. d'*Epinai* est auteur d'un ouvrage de morale, intitulé : *Les Conversations d'Emilie*, 2 vol. in-12, qui fut couronné par l'académie Françoise en 1783, comme le meilleur ouvrage de l'année. En effet, il est un peu froid et trop sentencieux, mais bien écrit, et il renferme tout ce qu'il est utile d'enseigner en morale à un enfant jusqu'à douze ans. L'auteur, a-t-on dit, supérieur à sa matière, en se rabaissant à la portée de l'enfance, offre cependant des pensées qui méritent toute l'attention d'un homme mûr. Mad. d'*Epinai* est morte à la fleur de son âge, deux mois après son triomphe à l'académie.

ÉPINAY, *Voy.* ESPINAY.

ÉPINE, *Voy.* GRAINVILLE *et* IV. SPINA.

I. ÉPIPHANE, fils de *Carpocrate*, fut instruit de la philosophie Platonicienne, et crut y trouver des principes propres à expliquer l'origine du mal, et à justifier la morale de son père. Il supposoit un principe éternel, infini, incompréhensible, et allioit avec ce principe fondamental, le système de *Valentin*. Les hommes en formant des lois, étoient, suivant lui, sortis de l'ordre naturel; et pour y rentrer, il falloit abolir ces lois, et rétablir l'état d'égalité, dans lequel le monde avoit été formé. « De là *Epiphane* concluoit, dit M. *Pluquet*, que la communauté des femmes étoit le rétablissement de l'ordre, comme la communauté des fruits de la terre. Les desirs que nous recevons de la nature, étoient nos droits, selon *Epiphane*, et des titres

contre lesquels rien ne pouvoit prescrire. Il justifioit tous ses principes par les passages de *St. Paul*, qui disent qu'avant la loi on ne connoissoit point de péché, et qu'il n'y auroit pas de péché s'il n'y avoit point de loi. » Avec ces principes, *Epiphane* justifioit toute la morale des *Carpocratiens*, et combattoit toute celle de l'Évangile. *Epiphane* mourut à l'âge de 17 ans : il fut révéré comme un Dieu ; on lui consacra un temple à Samé, ville de Céphalonie ; il eut des autels, et l'on érigea une académie en son nom.

II. ÉPIPHANE, (St.) évêque de Salamine et père de l'Eglise, naquit dans le village de Bessanduc en Palestine, vers l'an 320. Dès sa plus tendre jeunesse, il se retira dans les déserts de sa province, et fut le témoin et l'imitateur des vertus des saints solitaires qui les habitoient. A vingt ans, il fonda un monastère, et eut un grand nombre de moines sous sa conduite. Il s'appliqua, dans sa solitude, à l'étude des écrivains sacrés et profanes. Elevé à la prêtrise, il le fut bientôt à l'épiscopat, en 368, par les vœux unanimes du clergé et du peuple de Salamine, métropole de l'isle de Chypre. Le schisme d'Antioche l'ayant appelé à Rome, il logea chez l'illustre veuve *Paule*. De retour dans son diocèse, il instruisit son peuple par ses sermons, et l'édifia par ses austérités. Il le préserva de toutes les hérésies, et sur-tout de celles d'*Arius* et d'*Apollinaire*. *Epiphane* ne fut pas moins opposé à *Origène*, qu'il croyoit coupable des erreurs qu'on rencontre dans ses écrits. Il les anathématisa dans un concile en 401, et se joignit à *Théodoret*, pour engager *St. Jean Chrisostôme* à souscrire à cette condamnation. Le saint patriarche l'ayant refusé, *Epiphane* vint en 403 à Constantinople, à la persuasion de *Théophile* d'Alexandrie, pour y faire exécuter les décrets de son concile. Cette démarche étoit fort imprudente. Celle d'ordonner un diacre à Constantinople, sans le consentement de *St. Chrisostôme*, ne le fût pas moins. *St. Epiphane* mourut en s'en retournant, en 403, âgé d'environ 80 ans ; regardé comme un évêque charitable, zélé, pieux, mais peu prudent, et se laissant emporter trop loin par son zèle. De tous les ouvrages qui nous restent de ce Père, les plus connus sont : I. Son *Panarium*, c'est-à-dire l'*Armoire aux remèdes*. C'est une exposition des vérités principales de la religion, et une réfutation des erreurs qu'on y a opposées. II. Son *Anchora*, ainsi appelé, parce qu'il le compare à l'ancre d'un vaisseau, et qu'il le composa pour fixer la foi des Fidelles, et les affermir dans la saine doctrine. III. Son *Traité des Poids et des Mesures*, plein d'une profonde érudition. IV. Son livre des *douze Pierres précieuses*, qui étoient sur le rational du grand prêtre ; ouvrage savant, traduit en latin, Rome 1743, in-4°, par les soins et avec les notes de *François Fogini*. Tous ces écrits décèlent une vaste lecture ; mais *St. Epiphane* ne la puisoit pas toujours dans les bonnes sources. Il se trompe souvent sur des faits historiques très-importans ; il adopte des fables ridicules et des bruits incertains, qu'il donne pour des vérités. Son style, loin d'avoir l'élévation et la beauté de celui des autres Pères Grecs, des

Chrisostôme, des *Basile*, est bas, rampant, dur, grossier, obscur, sans suite et sans liaison. *St. Epiphane* étoit un compilateur plutôt qu'un écrivain ; mais la postérité ne lui doit pas moins de reconnoissance. Sans lui, nous n'aurions aucune idée de plusieurs auteurs profanes et ecclésiastiques, dont il nous a transmis des fragmens. La meilleure édition des *Œuvres* de ce Père, est celle du savant *Petau*, en grec et latin, 1622, avec des notes, 2 volumes in-folio.

III. ÉPIPHANE, patriarche de Constantinople en 520, prit avec zèle la défense du concile de Calcédoine, et la condamnation d'*Eutychès*. Le pape *Hormisdas* lui donna le pouvoir de recevoir, en son nom, tous les évêques qui voudroient se réunir à l'Église Romaine, à condition qu'ils souscriroient à la *Formule* qu'il avoit dressée. Il mourut en 935, avec la réputation d'un bon évêque.

IV. ÉPIPHANE, le *Scolastique*, ami du célèbre *Cassiodore*, traduisit à sa prière les *Histoires Ecclésiastiques* de *Socrate*, de *Sozomène*, de *Théodoret*. C'est sur cette version, plus fidelle qu'élégante, que *Cassiodore* composa son *Histoire Tripartite*. On attribue à *Epiphane* plusieurs autres *Traductions* de grec en latin. Il florissoit dans le 6e siècle.

V. ÉPIPHANE, moine de Jérusalem, mort le 16 janvier 970, avoit écrit les *Vies* de la Vierge *Marie* et de l'apôtre *St. André*. *Altatius* a inséré dans son recueil un Ouvrage d'*Epiphane* sur Jérusalem et la Syrie, en grec et en latin.

ÉPISCOPIUS, (Simon) né à Amsterdam en 1583, professeur en théologie à Leyde en 1613, se fit beaucoup d'ennemis pour avoir pris avec trop peu de ménagement le parti des Arminiens contre les Gomaristes. Ces deux sectes, toutes deux enthousiastes et factieuses, divisoient la Hollande. *Episcopius* plaidoit pour la première, en théologien élevé dans la poussière et dans les cris de l'école. Il fut insulté en public et en particulier, et insulta à son tour. Les états de Hollande l'ayant invité de se trouver au synode de Dordrecht, il n'y put être admis, malgré les raisons qu'il fit valoir dans de belles harangues, que comme homme de parti, cité à comparoître, et non pas comme juge appelé pour donner des décisions. Le synode le chassa de ses assemblées, le déposa du ministère, et le bannit des terres de la république. Il se retira à Anvers, où ne trouvant pas des Gomaristes à combattre, il s'amusa à disputer avec les Jésuites. Son exil dura quelque temps ; mais enfin, l'an 1626, il revint en Hollande, pour être ministre des Remontrans à Rotterdam. Huit ans après, il fut appelé à Amsterdam, pour veiller sur le collége que ceux de sa secte venoient d'y ériger. Il y mourut en 1643, d'une retention d'urine, après avoir professé publiquement la tolérance de toutes les sectes qui reconnoissoient l'autorité de l'Ecriture-Ste, de quelque manière qu'elles l'expliquent. C'étoit ouvrir la porte à toutes les erreurs. Cette opinion l'avoit fait soupçonner de Socinianisme, et il n'avoit pas détruit ces soupçons en publiant ses *Commentaires sur le nouveau Testament*. On sent assez, à tra-

vers ses équivoques, qu'il pensoit que Jésus-Christ n'étoit pas Dieu. Ses *Ouvrages* de théologie ont été publiés à la Haye en 1678, 2 vol. in-folio. *Episcopius* étoit fort diffus, et très-emporté, quoique apôtre du Tolérantisme. Il y a quelquefois plus de subtilité que de solidité dans ses raisonnemens. La *Vie* de ce sectaire est à la tête de ses *Œuvres*, publiées par *Courcelles ; Philippe de Limborch*, son arrière-neveu, l'a aussi écrite en 1702, in-8.°

ÉPITINÉAMUS, graveur en pierres fines, qui eut de la renommée sous le règne d'*Auguste*, grava sur-tout avec autant de délicatesse que de perfection les portraits de *Germanicus*, et de *Marcellus* neveu de l'empereur.

ÉPITUS, fils d'*Alba*, régna dans le Latium, rendit ses peuples heureux, et eut pour successeur *Capis*. — Un autre Épitus, ayant eu la hardiesse d'entrer dans le temple de *Neptune* à Mantinée, dont les hommes étoient exclus, devint sur-le-champ aveugle.

EPIZELUS, soldat Athénien, fut frappé d'un aveuglement subit dans la bataille de Marathon, sans recevoir ni coup ni blessure. Il parut seulement devant lui, en combattant, un grand homme avec une longue barbe noire. *Epizelus* l'ayant tué, ou ayant cru le tuer, devint aveugle, et le fut le reste de ses jours. Voilà ce que rapporte le bon *Hérodote*, et voilà ce qu'il est permis aux gens sensés de révoquer en doute.

EPO, *Voyez* I. Boétius.

EPPONINE, *Voy.* Sabinus, n° III.

ERARD, (Claude) avocat au parlement de Paris, mort en 1700, à 54 ans, laissa des *Plaidoyers* imprimés en 1734, in-8.° Le plus célèbre est celui qu'il fit pour le duc de *Mazarin*, contre *Hortence Mancini*, sa femme, qui l'avoit quitté pour passer en Angleterre.

ERASISTRATE, fameux médecin, petit-fils d'*Aristote*, découvrit par l'agitation du pouls d'*Antiochus-Soter*, la passion que ce jeune prince avoit pour sa belle-mère. *Seleucus-Nicanor*, son père, donna cent talents à *Erasistrate* pour cette guérison. Ce médecin désapprouvoit l'usage de la saignée, des purgations et des remèdes violens. Il réduisoit la médecine à des choses très-simples, à la diète, aux tisanes, aux purgatifs doux. *Galien* nous a conservé le titre de plusieurs de ses ouvrages, dont les injures du temps ont privé la postérité. *Voy.* Carpi.

ERASME, (Didier) naquit à Rotterdam le 28 octobre 1467, du commerce illégitime d'un bourgeois de Goude, nommé *Pierre Gerard*, avec la fille d'un médecin. La grande place de sa patrie a été ornée depuis de sa statue, et les magistrats firent mettre cette inscription sur le frontispice de la maison où l'on croit qu'il vit le jour :

Hæc est parva domus, magnus quâ natus Erasmus.

« C'est sous cet humble toît qu'est né le grand Érasme. »

Il fut enfant de chœur jusqu'à l'âge de 9 ans, dans la cathédrale d'Utrecht. A 14, il perdit son père et sa mère ; à 17, il fut forcé par ses tuteurs à se faire chanoine

régulier de Saint-Augustin. Sa passion pour l'étude contribua beaucoup à calmer les peines d'un état embrassé par contrainte. Il se dissipa aussi en cultivant les arts. Il peignoit même assez bien; et il reste encore un crucifix dans le monastère de Stein, au bas duquel on lit : *Ne méprisez pas tant ce Tableau ; il a été peint par Erasme*. On dit aussi, ajoute M. *Saverien*, qu'il divertissoit son ennui par le commerce des femmes. En effet, *Erasme* ne se défend pas d'avoir été sensible aux charmes de l'amour ; mais il assure qu'il n'a jamais été esclave de *Vénus*, et qu'il sut modérer son tempérament, quoiqu'il ne le réprimât pas toujours. A 25 ans, il fut élevé au sacerdoce par l'évêque d'Utrecht. On connoissoit dès-lors tout ce qu'on pouvoit attendre de lui : sa pénétration étoit très-vive, et sa mémoire très-heureuse. *Erasme* voyagea, pour perfectionner ses talens, en France, en Angleterre, en Italie. Il séjourna près d'un an à Bologne, et y prit en 1506 le bonnet de docteur en théologie. Ce fut dans cette ville que, ayant été pris pour chirurgien des pestiférés à cause de son scapulaire blanc, il fut poursuivi à coups de pierres, et courut risque de sa vie. Cet accident lui donna occasion d'écrire à *Lambert Brunius*, secrétaire de *Jules II*, pour demander la dispense de ses vœux : il l'obtint. De Bologne il passa à Venise, ensuite à Padoue, enfin à Rome, où ses ouvrages l'avoient annoncé avantageusement. Le pape, les cardinaux, en particulier celui *de Médicis*, depuis *Léon X*, le recherchèrent. *Erasme* auroit pu se faire un sort heureux et brillant dans cette ville ; mais les avantages que ses amis d'Angleterre lui faisoient espérer de la part de *Henri VIII*, admirateur zélé de ses talens, lui firent préférer le séjour de Londres. *Thomas Morus*, grand chancelier du royaume, lui donna un appartement chez lui. *Erasme* s'étant présenté à lui sans se nommer, *Morus* fut si agréablement surpris des charmes de la conversation de cet inconnu, qu'il lui dit : *Vous êtes Erasme, ou un Démon*. On lui offrit une cure pour le fixer en Angleterre ; mais il la refusa : cet emploi ne convenoit point à un homme qui vouloit promener sa gloire par toute l'Europe. Il fit un second voyage en France, l'an 1510, et peu de temps après il retourna encore en Angleterre. L'université d'Oxford lui donna une chaire de professeur en langue grecque. Soit qu'*Erasme* fût naturellement inconstant, soit que cette place lui parût au-dessous de son mérite, il la quitta pour se retirer à Basle, d'où il alloit assez souvent dans les Pays-Bas, et même en Angleterre, sans que ses fréquentes courses l'empêchassent de donner au public un grand nombre d'ouvrages. *Léon X* ayant été élevé sur le saint siége, *Erasme* lui demanda la permission de lui dédier son Edition grecque et latine du *Nouveau-Testament*, et en reçut la réponse la plus obligeante. Il ne fut pas moins estimé par le successeur de *Léon*, et par les autres souverains pontifes. *Clément VII* et *Henri VIII* lui écrivirent de leur propre main pour se l'attacher. Le roi de France *François I*, *Ferdinand* roi de Hongrie, *Sigismond* roi de Pologne, et plusieurs autres princes, essayèrent en vain de

l'attirer auprès d'eux. *Erasme*, ami de la liberté, autant qu'ennemi de la contrainte des cours, n'accepta que la charge de conseiller d'état, que *Charles* d'Autriche, depuis empereur sous le nom de *Charles-Quint*, lui donna. Cette place lui acquit beaucoup de crédit, sans lui procurer beaucoup de gêne. L'hérésiarque *Martin Luther* tâcha de l'engager dans son parti, mais inutilement : *Erasme*, prévenu d'abord en faveur des réformateurs, se dégoûta d'eux, quand il les eut mieux connus. Il les regardoit comme une nouvelle espèce d'hommes, *obstinés*, *médisans*, *hypocrites*, *menteurs*, *trompeurs*, *séditieux*, *forcenés*, *incommodes aux autres*, *divisés entr'eux*. — *On a beau vouloir*, disoit-il en plaisantant, *que le Luthéranisme soit une chose tragique ; pour moi je suis persuadé que rien n'est plus comique : car le dénouement de la pièce est toujours quelque mariage.* Dans une réponse amicale à *Melanchthon*, qui lui avoit écrit pour justifier son changement de religion, il lui dit : « Je ne veux point juger des motifs de *Luther*, ni vous obliger à changer de sentiment ; mais j'aurois voulu, qu'ayant un esprit propre aux lettres, vous vous y fussiez entièrement attaché, sans vous mêler de cette querelle de religion. » Il ajoute que plusieurs choses le choquent dans la doctrine et dans la conduite de *Luther*. Il se plaint principalement de ce qu'il défend ses opinions avec une véhémence extrême, de ce qu'il outre tout, et que, lorsqu'il est contredit, il va encore plus loin. *Une liberté plus modérée eût été*, dit-il, *beaucoup plus propre à faire entrer les Evêques et les Princes dans la réforme.* Il parle ensuite d'*Œcolampade*, de *Pelican*, et d'*Hédion*, qui avoient embrassé sa réforme, et qui croyoient avoir beaucoup fait, quand ils avoient défroqué quelques moines, ou marié quelques prêtres. Il dit encore que *Luther* prend les choses de travers, et qu'en voulant corriger les abus, il cause de beaucoup plus grands maux par les troubles et les séditions qu'il excite. « Est-ce une chose conforme à la piété Chrétienne, de prêcher au peuple que le pape est l'*Antechrist ;* que les évêques et les prêtres sont des fantômes ; que les constitutions humaines sont des hérésies ; que la confession est une peste ; que parler d'œuvres, de mérite, c'est être hérétique ; d'assurer qu'il n'y a point de libre arbitre, que toutes choses arrivent par nécessité ; qu'il n'importe pas de quelle nature soient nos bonnes œuvres. Enfin, dit-il, l'évangile avoit autrefois rendu les hommes meilleurs ; mais le nouvel évangile prétendu ne fait que les corrompre. » Les réformateurs devenant tous les jours plus nombreux à Basle, où *Erasme* avoit fixé son séjour, il se retira à Fribourg, qu'il quitta sept ans après pour revenir à Basle. En 1535, *Paul III* lui écrivit pour l'exhorter à défendre la religion, attaquée par de nombreux et redoutables ennemis. *Mettez le comble*, lui disoit le pontife, *par cette dernière action de piété à la vie religieuse que vous avez menée, et au grand nombre d'ouvrages que vous avez composés. Ce sera le moyen de fermer la bouche à vos adversaires, et de l'ouvrir à vos partisans.* *Paul III* lui destinoit la pourpre romaine, et pour le mettre en état de sou-

tenir cette dignité, il lui conféra la prévôté de Deventer. Le bref, qui est du premier août, renferme des témoignages avantageux à la probité, à l'innocence et à la foi d'*Erasme*. Mais cet écrivain trop vieux, trop infirme et naturellement peu ambitieux, refusa ce bénéfice. Il témoigna la même indifférence pour le cardinalat, quoique d'ailleurs *très-sensible à la bienveillance du souverain pontife, et à la trop bonne opinion qu'il avoit de lui.* Cet homme illustre mourut à Basle, d'une dyssenterie, le 12 juillet 1536, à 69 ans. *Louis Massius* lui fit cette épitaphe :

Fatalis series nobis invidit ERASMUM ;
Sed desiderium tollere non potuit.

Il avoit été, durant tout le cours de sa vie, d'une complexion délicate ; il fut, sur la fin de ses jours, tourmenté par la goutte et la gravelle. Sa mémoire est aussi chère à Basle, qu'il avoit illustrée en y fixant sa demeure, qu'à Rotterdam, qui jouit de la gloire de lui avoir donné le jour. Ses compatriotes, comme nous l'avons déjà dit, lui ont fait élever une statue au milieu de la grande place, avec des inscriptions honorables. Les ennemis mêmes d'*Erasme* ont avoué qu'il méritoit cette statue. Il fut le plus bel esprit et le savant le plus universel de son siècle. C'est à lui principalement qu'on doit la renaissance des belles-lettres, les premières éditions de plusieurs Pères de l'église, la saine critique. *Jules Scaliger*, dit le Père *Bertier*, s'oublia beaucoup en l'attaquant du côté de la littérature ; en lui reprochant d'être *le corrupteur de la pure Latinité, le destructeur de l'Eloquence, la honte des Etudes*, etc. etc. Il se repentit d'avoir traité si indignement un homme qui mérita bien de son siècle et des siècles suivans. En effet, *Erasme* ranima les illustres morts de l'antiquité, et inspira le goût de leurs écrits. Il avoit formé son style sur eux. Le sien est pur, élégant, aisé ; et quoiqu'un peu bigarré, il ne le cède en rien à celui des écrivains de son siècle, qui, par une pédanterie ridicule, affectoient de n'employer aucun terme qui ne fût de *Cicéron*. Il est un des premiers qui aient traité les matières théologiques d'une manière noble, et dégagée des vaines subtilités et des expressions barbares de l'école. Son mérite, l'indécision qu'il montra quelquefois sur certains sujets dogmatiques, la liberté avec laquelle il reprenoit les vices de son temps, l'ignorance, la superstition, le mépris de la belle littérature, l'oisiveté de certains moines, la mollesse des riches ecclésiastiques, lui firent une foule d'ennemis. La Sorbonne, poussée par son syndic *Noël Beda*, homme aussi ignorant que passionné, censura une partie de ses Ouvrages, et ne craignit point de charger son anathème des qualifications de *fou*, d'*impie*, d'*ennemi* de J. C., de la Vierge et des Saints. *Erasme* essuya d'autres orages, qu'il ne supporta pas avec trop de patience. Naturellement sensible à l'éloge et à la critique, il traitoit ses adversaires avec dédain et avec aigreur ; mais ce grand homme se réconcilioit très-facilement avec les petits écrivains, qui, après l'avoir attaqué, revenoient à lui sincèrement. Nullement envieux de la gloire des

autres, il ne faisoit jamais le premier acte d'hostilité. Il eut toute sa vie une passion extrême pour l'étude; il préféra ses livres à tout, aux dignités et aux richesses. Lorsque les princes lui faisoient offrir quelque place pour se l'attacher à eux, il répondoit que les *gens de lettres étoient comme les tapisseries de Flandre à grands personnages, qui ne font leur effet que lorsqu'elles sont vues de loin*. Il étoit ennemi du luxe, sobre, libre dans ses sentimens, sincère, ennemi de la flatterie, bon ami et constant dans ses amitiés; en un mot, il n'étoit pas moins aimable homme, que grand homme: car, si notre siècle croit devoir lui refuser ce dernier titre, il le mérite par rapport au siècle où il naquit. Toutes ses *Œuvres* furent recueillies à Basle par le célèbre *Froben*, son ami, en 9 vol. in-fol. Les deux premiers et le quatrième sont consacrés uniquement aux ouvrages de grammaire, de rhétorique et de philosophie. On y trouve l'*Eloge de la Folie* et les *Colloques*, les deux productions d'*Erasme* les plus répandues. La première est une satire de tous les états de la vie, depuis le simple moine jusqu'au souverain pontife. Le but de l'auteur est de prouver que la folie étend son empire sur tous les hommes. Il y a quelques bonnes plaisanteries, mais beaucoup plus de froides et de forcées. L'ironie n'y est pas toujours fine; elle est souvent trop transparente. On doit porter le même jugement sur ses *Colloques*, qui ne valent ni ceux de *Lucien*, ni ceux de *Fontenelle*: on les lit plus pour la latinité, que pour le fonds des choses. Lorsque *Léon X* lut l'Eloge de la Folie, il dit: *l'Auteur a aussi la sienne*. Ce pontife eut le bon esprit de rire de cette satire, où les papes ne sont pas épargnés: et un grand cardinal (*Ximenès*), quoique plus sévère que *Léon X*, ne put s'empêcher de répondre à un des censeurs d'*Erasme*: *Ou faites mieux, ou laissez faire ceux à qui Dieu en a donné le talent*. Le troisième volume renferme les *Epîtres*, dont plusieurs ont rapport aux affaires de l'église; le style en est agréable, aisé et naturel. Il consentit avec peine qu'on les imprimât, *de peur*, disoit-il, *que les ayant écrites à ses amis, il ne fût échappé quelque chose qui pût offenser quelqu'un*. Le cinquième volume des Œuvres d'*Erasme* contient ses *Livres de piété*, écrits avec une élégance qu'on ne trouve point dans les autres mystiques de son temps; le sixième, sa *Version du Nouveau Testament*, avec les notes; le septième, ses *Paraphrases sur le Nouveau Testament;* le huitième, ses *Traductions des Ouvrages de quelques Pères Grecs;* le dernier, ses *Apologies*. On a fait en 1703 une nouvelle édition de tous ces différens ouvrages, en 11 vol. in-fol. L'*Eloge de la Folie* a été imprimé séparément, *cum notis Variorum*, 1676, in-8°, et à Paris, *Barbou*, 1765, in-12. En 1780, on a imprimé une magnifique édition de l'Eloge de la Folie avec les savantes notes d'*Oswald*, et les belles figures de *Jean Holbein*. Elle se trouve à Basle chez *Thurneisen*, in-8.° *Holbein* étoit ami d'*Erasme*, et il est à croire que l'auteur a fourni au peintre l'idée de plusieurs de ses dessins. On a une assez mauvaise Traduction françoise de cet écrit, Amsterdam,

1728, in-8° : Paris, 1751, in-8° et in-4°, figures; et une meilleure par M. *de Laveau*, 1782, in-8.° Les *Elzevirs* ont donné une édition de ses *Adages* en 1650, in-12; et de ses *Colloques*, 1636, in-12. Il y en a une édition *cum notis Variorum*, 1664 ou 1693, in-8.° Ils ont été platement traduits en françois par *Gueudeville*, Leyde, 1720, 6 vol. in-12, fig. Ceux qui voudront connoître *Erasme* plus en détail, doivent lire l'*Histoire de sa Vie et de ses Ouvrages*, mise au jour en 1757 par M. *de Burigny*, en 2 vol. in-12 : cet ouvrage intéressant est proprement l'histoire littéraire de ce temps-là. On voit encore à Basle, dans un cabinet qui excite la curiosité des étrangers, son anneau, son cachet, son épée, son couteau, son poinçon, son *Testament* écrit de sa propre main, son portrait par le célèbre *Holbein*, avec une épigramme de *Théodore de Bèze* qui lui sert d'inscription.

ÉRASTE, (Thomas) médecin, né en 1524, à Bade en Suisse, enseigna avec réputation à Heidelberg, puis à Basle, où il mourut en 1583, à 59 ans. On a de lui : I. Divers *Ouvrages* de médecine, principalement contre *Paracelse*, à Basle, 1502, in-4°; il y a quatre parties. II. Des *Thèses* fameuses; Zurich 1595, in-4.° III. *Opuscula*, 1590, in-folio. IV. *Consilia*; Francfort 1508, in-fol. V. *De auro potabili*, in-8.° VI. *De Putredine*, in-4.° VII. *De Theriacd*; Lyon 1606, in-4.° VIII. Des *Thèses contre l'excommunication, et l'autorité des Consistoires*; Amsterdam 1649, in-8.° Le médecin étoit préférable chez lui au controversiste; mais ni l'un ni l'autre ne méritoient le premier rang.

ÉRATO, (Mythol.) l'une des neuf Muses, préside aux poésies lyriques. On la représente sous la figure d'une jeune fille enjouée, couronnée de myrthes et de roses, tenant d'une main une lyre, un archet de l'autre, et ayant à côté d'elle un petit *Cupidon* ailé, avec son arc et son carquois, ou des tourterelles qui se becquettent.

ÉRATOSTHÈNE, Grec Cyrénéen, bibliothécaire d'Alexandrie, mort 194 ans avant J. C., cultiva à la fois la poésie, la grammaire, la philosophie, les mathématiques, et excella dans le premier et le dernier genre. On lui donna les noms de *Cosmographe*, d'*Arpenteur de l'Univers*, de *second Platon*. Il trouva le premier, la manière, de mesurer la grandeur de la circonférence de la terre. Sa carte géographique fut pendant longtemps l'oracle des géographes. Elle contenoit un peu plus que les états de la Grèce et les domaines d'*Alexandre*. *Strabon* dit qu'il ignoroit la véritable position de l'Espagne, de la Gaule, de la Germanie et de la Bretagne; qu'il savoit très-peu de chose sur l'Italie, les côtes de la mer Adriatique, le Pont, et tous les pays septentrionaux. Il forma le premier observatoire, et observa l'obliquité de l'écliptique. Il trouva encore une méthode pour connoître les nombres premiers, c'est-à-dire les nombres qui n'ont point de mesure commune entr'eux : elle consiste à donner l'exclusion aux nombres qui n'ont pas cette propriété. On la nomma *le crible d'Eratosthène*.

Ce philosophe composa aussi un Traité pour perfectionner l'analyse, et il résolut le problême de la duplication du cube, par le moyen d'un instrument composé de plusieurs planchettes mobiles. Parvenu à l'âge de 80 ans, et accablé d'infirmités, il se laissa mourir de faim. Le peu qui nous reste des ouvrages d'*Eratosthène*, a été imprimé à Oxford en 1672, un vol. in-8.° On en a deux autres éditions : dans l'*Uranologia* du P. *Petau*, 1630, et à Amsterdam, même format, 1703.

ÉRATOSTRATE, *Voyez* ÉROSTRATE.

I. ERCHEMBAUD ou ARCHEMBAUD, maire du palais, sous les rois *Dagobert* et *Clovis II*, gouverna, dit l'abbé *de Velly*, plus en souverain qu'en ministre. Il fut un modèle de sagesse et de fidélité. *Dagobert* au lit de la mort, lui avoit recommandé sa femme et son fils; il mérita cette marque de confiance de son maître, et fut le père des peuples; il fit rendre, à différens particuliers, ce que le fisc avoit confisqué sur eux.

II. ERCHEMBAUD DE BURBAN, comte Allemand, d'une sévérité outrée, étoit extrêmement zélé pour la justice. Pendant qu'il étoit malade et en danger de mort, un de ses neveux, fils de sa sœur, attenta à la chasteté de quelques femmes. Dès qu'il en eut connoissance, il commanda qu'on se saisît de lui et qu'on le menât au supplice. Ceux qui reçurent cet ordre, eurent compassion de ce jeune seigneur. Cinq jours après, il parut dans la chambre de son oncle, qui lui donna lui-même la mort. L'évêque qui lui administra les derniers sacremens, lui refusa l'absolution, et remporta le saint Viatique. Mais à peine étoit-il sorti de la maison, que le malade le fit appeler, et le pria de voir si la sainte hostie étoit dans le ciboire. L'évêque ne l'y trouva pas, et le comte ayant ouvert sa bouche, la lui montra sur sa langue. Ce fait arriva l'an 1220, à ce que rapporte *Cæsarius*, et plusieurs autres historiens. Nous ne les copierions pas, s'il n'étoit bon de montrer de temps en temps de quelles absurdités on remplissoit l'histoire dans les siècles d'ignorance.

ERCHEMBERT, Lombard, vivoit dans le 9e siècle. Il porta les armes dès sa première jeunesse, et fut prisonnier de guerre. Il se retira au mont-Cassin, où il embrassa la règle de St. Benoît, à l'âge d'environ vingt-cinq ans. On lui donna le gouvernement d'un monastère voisin; mais il y fut exposé à tant de traverses, qu'il se vit encore contraint de se retirer. Ce fut dans le lieu de sa retraite qu'il écrivit une *Chronique* ou *Histoire étendue des Lombards*, que l'on croit perdue; et un *Abrégé* de la même Histoire, depuis l'an 774 jusqu'en 888. C'est une espèce de supplément à *Paul*, diacre. *Antoine Caraccioli*, prêtre de l'ordre des Clercs-Réguliers, a publié cet Abrégé, qui offre quelques faits curieux, avec d'autres pièces, à Naples, en 1620, in-4.° *Camille Peregrin* l'a donné depuis au public dans son *Histoire des princes Lombards*, 1643, in-4.°

ERCILL-YA-CUNIGA, (Don Alonzo d') fils d'un jurisconsulte célèbre, étoit gentilhomme de la chambre de l'empereur *Maximilien*. Il fut élevé dans le palais de *Philippe II*, et

combattit sous ses yeux à la célèbre bataille de Saint-Quentin, en 1557. Le guerrier, entraîné par le desir de connoître les pays et les hommes, parcourut la France, l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre. Ayant appris à Londres que quelques provinces du Pérou et du Chily s'étoient révoltées contre les Espagnols, leurs vainqueurs et leurs tyrans, il brûla d'aller signaler son courage sur ce nouveau théâtre. Il passa sur les frontières du Chily, dans une petite contrée montagneuse, où il soutint une guerre aussi longue que pénible contre les rebelles, qu'il défit à la fin. C'est cette guerre qui fait le sujet de son Poëme de l'*Araucana*, ainsi appelé du nom de la contrée. On y remarque des pensées neuves et hardies. Le poëte conquérant a mis beaucoup de chaleur dans ses batailles. Le feu de la plus belle poésie éclate dans quelques endroits. Les descriptions sont riches, quoique peu variées; mais nul plan, point d'unité dans le dessin, point de vraisemblance dans les épisodes, point de décence dans les caractères. Ce *Poëme*, composé de plus de trente-six chants, est trop long de la moitié. L'auteur tombe dans des répétitions et dans des longueurs insupportables; enfin, il est quelquefois aussi barbare que la nation qu'il avoit combattue. L'Ouvrage de *Cuniga* fut imprimé, pour la première fois, en 1597, in-12; mais la meilleure édition est celle de Madrid, 1632, 2 volumes in-12.

ERCKERN, (Lazare) surintendant des mines de Hongrie, d'Allemagne et du Tirol, sous trois empereurs, a écrit *sur la Métallurgie* avec beaucoup d'exactitude. Son livre est en allemand; mais on l'a traduit en latin avec des notes. Il parut pour la première fois, en 1694, à Francfort, in-folio. On y trouve presque tout ce qui regarde l'art d'essayer les métaux.

ERDAVIRAH, mage Persan, fut consulté par le roi *Artaxercès*, sur le vrai sens de la doctrine de *Zoroastre*. Pour donner plus de poids à ses décisions, il feignit d'envoyer son ame au ciel pour s'informer de la vérité, et il tomba en léthargie. Quelque temps après, il parut se réveiller d'un profond sommeil, et donna au roi l'explication qu'il demandoit.

ERÈBE, (Mythol.) fils du *Chaos* et des *Ténèbres*, épousa la *Nuit*, et en eut l'*Æther* et le *Jour*. Il fut métamorphosé en fleuve et précipité dans le fond des enfers, pour avoir secouru les *Titans*.

I. ÉRECHTÉE *ou* ÉRICTHÉE, fut un chasseur que *Minerve*, dit-on, prit soin d'élever et de faire proclamer roi des Athéniens. Il donna son nom à la ville d'Athènes. On dit qu'il savoit tirer de l'arc avec tant d'adresse, qu'*Alcon* son fils étant entouré d'un dragon, il perça le monstre d'un coup de flèche sans blesser son enfant.

II. ÉRECTHÉE, roi d'Athènes, succéda à *Pandion* son père vers l'an 1400 avant J. C. Il partagea tous les habitans de son royaume en quatre classes, c'est-à-dire en guerriers, artisans, laboureurs et pâtres, pour éviter la confusion qui pouvoit naître du mélange des conditions. Il fut père de *Cecrops*, deuxième du

du nom, qui, après avoir été détrôné par ses neveux, se retira chez *Pylas* son beau-père, roi de Mégare. Ce prince régna cinquante ans. Après sa mort, il fut placé au rang des dieux, et on lui érigea un beau temple à Athènes. C'est sous son règne, que les marbres d'*Arundel* placent l'époque de l'enlèvement de *Proserpine*, et de l'institution des mystères Eleusiniens qui se célébroient en l'honneur de *Cérès* à Eleusis, ville de l'Attique, d'où ils furent portés à Rome par *Adrien*. Il falloit un noviciat de cinq ans pour y être admis. Les initiés étoient couronnés de myrte, et ne parvenoient à connoître les secrets qui leur étoient révélés, qu'après avoir subi un grand nombre d'épreuves. Les mystères duroient neuf jours, pendant lesquels les tribunaux étoient fermés, et on ne pouvoit arrêter personne. On excluoit de ces mystères, les homicides, les magiciens, les impies, parmi lesquels on comptoit les sectateurs d'*Epicure*. Quiconque franchissoit les limites du temple sans être initié, étoit puni de mort.

ÉRENNIEN, *Voyez* HÉRENNIEN.

ÉRÉSICTHON ou ÉRYSICTHON, (Mythol.) Thessalien, fils de *Tryopas*. *Cérès*, pour le punir d'avoir osé abattre une forêt qui lui étoit consacrée, lui envoya une faim si horrible, qu'il consuma tout son bien sans pouvoir la satisfaire. Réduit à la dernière misère, il vendit sa propre fille, nommée *Métra*. *Neptune*, qui avoit aimé cette fille, lui ayant accordé le pouvoir de se changer en ce qu'elle voudroit, elle échappa à son maître sous la forme d'un pêcheur. Rendue à sa figure naturelle, son père la vendit successivement à plusieurs maîtres. Elle n'étoit pas plutôt livrée à ceux qui l'avoient achetée, qu'elle se déroboit à eux en se changeant à chaque vente, en bœuf, en cerf, en oiseau, etc. etc. Malgré cette ressource pour avoir de l'argent, elle ne put jamais rassasier la faim de son père, qui mourut enfin misérablement en dévorant ses propres membres.

ÉREUTHALION, guerrier Arcadien, d'une taille et d'une force prodigieuses, avoit long-temps procuré la victoire à ses compatriotes, lorsqu'il fut tué par *Nestor*.

ERGAMÈNE, roi d'Éthiopie, abolit le sacerdoce dans ses états, et fit massacrer tous les prêtres de Méroé, qui avoient tenté de le faire assassiner.

ERGINUS, roi d'Orchomène après son père *Clyménus*, fut en guerre avec *Hercule*, qui le vainquit, le tua, et pilla ses états. *Pindare* fait un éloge magnifique d'*Erginus* dans une de ses Odes. Il avoit imposé aux Thébains un tribut de cent bœufs pour venger la mort de son père, que ces derniers avoient tué.

ÉRIBOTÈS, fils de *Télon*, fit de grands progrès dans la médecine. Il accompagna les Argonautes dans leur expédition, et guérit *Oïlée*, qu'un oiseau monstrueux avoit rendu aveugle.

I. ERIC IX (Saint) fils de *Jeswar*, fut élu roi des Suédois l'an 1150. Attaqué par les Finlandois, il gagna sur eux une bataille complète, qui le rendit maître de leur pays. Le vainqueur chercha alors à leur

faire quitter l'idolâtrie, et leur envoya des missionnaires Catholiques. *Eric* ne chercha pas moins à rendre ses propres sujets heureux par de bonnes institutions et la promulgation d'un code qui porte son nom. Des ennemis de sa piété et de ses vertus l'assassinèrent le jour de l'Ascension 1162. L'Eglise l'honore comme martyr. Sa *Vie* a été écrite en latin par *Israël Erland*, avec des notes de *Jean Scheffer*; Stockholm, 1675, in-8.°

II. ÉRIC XIII, roi de Suède, de Danemarck et de Norwége, dut la première de ces couronnes à la reine *Marguerite*, appelée la *Sémiramis du Nord*, et obtint la seconde après la mort de cette héroïne, en 1412 : *Voy.* la *Chronologie*, article SUÈDE : mais il ne sut conserver ni l'une ni l'autre. Il déplut aux Suédois, parce qu'au lieu de suivre les conventions qu'il avoit confirmées par serment, il les opprimoit par ses gouverneurs. Il mécontenta de même les Danois par ses longues absences, et parce qu'il voulut rendre héréditaire la couronne qui étoit élective. Les peuples, secondés par la noblesse et le clergé, le déposèrent. *Eric* voulut se soutenir sur le trône par les armes ; mais n'ayant pu s'y maintenir, il se retira l'an 1438 en Poméranie, où il passa les restes d'une vie obscure et languissante. Il y mourut vers 1449.

III. ÉRIC XIV, fils et successeur de *Gustave I*, dans le royaume de Suède, fut aussi foible et encore plus cruel qu'*Eric XIII*. Il auroit desiré de se marier avec *Elizabeth*, reine d'Angleterre, qui ne vouloit pas d'époux ; mais n'espérant pas d'obtenir sa main, il partagea son trône et son lit avec la fille d'un paysan. Cette alliance indigne aliéna le cœur de ses sujets. Sa conduite, dans le gouvernement de son royaume, étoit aussi folle que ses amours. Il prit pour son ministre et pour son favori *Joran Péerson*, l'un des plus grands scélérats de la Suède, et qu'on fit mourir ensuite par le dernier supplice. Son frère *Jean*, duc de Finlande, ayant donné la main à *Catherine Jagellon*, fille du roi de Pologne, *Eric* fit enfermer les deux époux dans une dure prison, où il se rendit plusieurs fois, les menaçant de les égorger de sa propre main. Il fit tous ses efforts pour enlever à son frère sa femme, et la faire épouser au duc de Moscovie. Il poignarda quelques seigneurs dont il étoit mécontent, et fit mourir ceux qui lui représentoient que de pareilles actions étoient indignes d'un roi. Enfin, n'ayant pu réussir à dépouiller ses frères de leur apanage, il résolut de les faire assassiner dans un festin. Les princes, avertis de son dessein, prirent les armes, assiégèrent *Eric* dans Stockholm, le firent prisonnier, et l'obligèrent de renoncer à la couronne en 1568. Le monarque détrôné fut enfermé à son tour au château de Gripsholm, où l'on voit encore sur le plancher de sa chambre la trace des pas qu'il faisoit en allant sans cesse d'un coin à l'autre. *Eric* fut obligé, par ordre de son frère, de prendre du poison dont il mourut le 26 février 1577. Son fils fut obligé de se faire religieux, et il eut le revenu d'une abbaye, jusqu'à ce que le Czar lui eut fourni les moyens de vivre en prince. Il mourut en 1607. Son

père n'avoit régné que huit ans, et ce fut encore trop long-temps pour le bonheur des Suédois.

IV. ÉRIC, (Pierre) navigateur hardi, mais cruel, obtint de la république Vénitienne le commandement d'une flotte sur la mer Adriatique. En 1584, il prit un vaisseau poussé par la tempête, où étoit la veuve de *Ramadan*, bacha de Tripoli. Cette femme emportoit à Constantinople pour 800 mille écus de bien. Lorsqu'*Eric* se fut rendu maître de ce navire, et de ceux qui étoient à sa suite, il fit tuer 250 hommes qu'il y trouva, perça lui-même de son épée le fils de la veuve entre les bras de sa mère; et après avoir fait violer 40 femmes, qu'il fit couper par morceaux, il ordonna qu'on les jetât dans la mer. Cette barbarie atroce ne demeura pas impunie. Le sénat de Venise lui fit trancher la tête, et fit rendre à *Amurat IV*, empereur des Turcs, tout le butin qu'*Eric* avoit fait.

ÉRICTHON, (Mythol.) fils de *Vulcain* et de la *Terre*, fut le quatrième roi d'Athènes. Après sa naissance, *Minerve* l'enferma dans un panier, qu'elle donna à garder aux filles de *Cécrops*; *Aglaure*, *Hersé* et *Pandrose*, avec défense de l'ouvrir; mais *Aglaure* et *Hersé* n'eurent aucun égard à la défense. *Minerve* les punit de leur curiosité, en leur inspirant une telle fureur, qu'elles se précipitèrent. *Ericthon* devenu grand, et se trouvant les jambes si tortues qu'il n'osoit paroître en public, inventa les chars. Il se servit si utilement de cette nouvelle invention, où la moitié de son corps étoit cachée, qu'après sa mort il fut placé parmi les constellations, sous le nom du *Charretier* ou *Bootès*. Il succéda à *Amphyction* vers 1513 avant Jésus-Christ, et régna cinquante ans. Il institua les jeux panathénaïques en l'honneur de *Minerve*. *Voyez* MINERVE.

ÉRIGÈNE, *Voyez* SCOT.

ÉRIGONE, (Mythol.) fille d'*Icare*, se pendit à un arbre, lorsqu'elle sut la mort de son père, que *Mæra*, chienne d'*Icare*, lui apprit en allant aboyer continuellement sur le tombeau de son maître. Elle fut aimée de *Bacchus*, qui, pour la séduire, se transforma en grappe de raisin. Les poëtes ont feint qu'elle fut changée en cette constellation qu'on appelle la *Vierge*. On institua, en l'honneur d'*Erigone*, des jeux solennels pendant lesquels les jeunes filles se balançoient dans les airs sur une corde attachée à deux arbres; ce qui devint l'origine du jeu de l'*escarpolette*.

ÉRINNE, née à Lesbos, contemporaine de *Sapho*, composa des poésies, dont on possède quelques fragmens dans les *Carmina novem Poetarum Feminarum*; à Anvers, in-8°, 1568. On en trouve des imitations en vers françois dans le *Parnasse des Dames*, par M. *Sauvigny*. On trouve dans *Stobée* l'une de ses odes où elle célèbre la gloire de Rome, et dont on a donné cette traduction: « Je te salue, ô fille illustre de *Mars*! puissante reine, dont la tête est parée d'une couronne d'or; ô Rome, dont l'empire est inébranlable sur la terre, comme l'olympe dans les cieux, à toi seule les destins ont accordé un règne ferme et durable; ils veulent que ta force, toujours invincible, donne des lois à l'univers!

Tes fers vont enchaîner au loin le sein de la terre et des mers, tandis que, tranquille, tu gouvernes les villes et les peuples. Le temps qui détruit tout, n'altère point ta puissance; la fortune, qui se joue des sceptres, semble respecter les fondemens de ton trône; seule, entre toutes les villes, tu vois chaque année éclore de ton sein une riche moisson de héros pour le soutien de ton empire : ainsi la féconde *Cérès* couvre, tous les ans, la terre d'épis dorés pour la nourriture des hommes. »

ÉRIOCH *ou* ARIOCH, roi des Éliciens ou Élyméens, le même que le roi d'Élassar, qui accompagna *Chodorlahomor*, lorsque ce prince vint châtier les souverains de Sodôme et de Gomorrhe. Ses états étoient entre le Tigre et l'Euphrate. Ce fut sur ses terres que se donna cette sanglante bataille entre *Arphaxad*, roi de Médie, et *Nabuchodonosor*, roi des Chaldéens, où le premier fut tué.

ÉRIPHANIS, étoit une jeune Grecque qui aima passionnément le chasseur *Ménalgue*, et qui chercha à l'attendrir par des chansons: n'ayant pu y parvenir, elle mourut de désespoir. Ses chansons furent long-temps répétées, dans la Grèce, où elles faisoient les délices des ames sensibles.

ÉRIPHYLE, femme du devin *Amphiaraüs*, et sœur d'*Adraste*, roi des Argiens, reçut de *Polynice* un collier d'or pour lui découvrir son mari qui s'étoit caché de peur d'aller à la guerre de Thèbes, d'où il savoit qu'il ne reviendroit pas. *Amphiaraüs*, indigné de la perfidie de sa femme, partit malgré lui; mais il recommanda à son fils *Alcméon* de tuer sa mère à la première nouvelle de sa mort; ce qu'il exécuta pour venger son père.

ÉRITHRÆUS, (Janus Nitius.) *Voyez* ROSSI.

I. ÉRIZZO, (Louis *et* Marc-Antoine,) deux frères d'une des plus anciennes familles de Venise, firent assassiner, en 1546, un sénateur de Ravenne, leur oncle, pour jouir plutôt de ses biens. Le sénat ayant promis un pardon absolu, avec 2000 écus de récompense à celui qui découvriroit cet assassinat, un soldat, leur complice, les dénonça. *Louis* fut décapité, et *Marc-Antoine* mourut en prison —*Paul* ERIZZO, de la même famille, avoit perdu la vie d'une manière plus glorieuse, en 1469. Il étoit gouverneur de Négrepont. Après avoir fait une vigoureuse résistance, il se rendit aux Turcs, sous promesse qu'on lui conserveroit la vie. L'empereur *Mahomet II*, sans avoir aucun égard à la capitulation, le fit scier en deux, et trancha lui-même la tête à *Anne*, fille de cet illustre malheureux, parce qu'elle n'avoit pas voulu condescendre à ses desirs.

II. ÉRIZZO, (Sébastien) noble Vénitien, mort en 1585, se fit un nom par plusieurs ouvrages de littérature. Il s'adonna aussi à la science numismatique, et a laissé un *Traité* en Italien *sur les Médailles* : la meilleure édition de cet ouvrage assez estimé, est celle de Venise, in-4°, dont les exemplaires, pour la plupart, sont sans date, mais dont quelques-uns portent celle de 1571. On a encore de lui : I. *Des Nouvelles* en six journées, Venise, 1567, in-4.° II. *Trattato*

della via inventrice e dell' instrumento de gli Antichi, Venise, 1554, in-4.°

ERKIVINS, de Steinbach, architecte, mort en 1305, fit bâtir la cathédrale de Strasbourg sur ses dessins; il ne put voir la fin de cet édifice qu'il avoit dirigé pendant 28 ans. Cette Eglise est l'une des plus belles dans le genre gothique qui soit en France. Les ornemens y sont si multipliés qu'on la prendroit pour une découpure. Dans son intérieur, on voit la statue de l'architecte, près du pilastre d'une croisée. *Voyez* HILTY.

I. ERLACH, (Jean-Louis) naquit à Berne, d'une maison de Suisse, très-distinguée par son ancienneté et par les grands hommes qu'elle a produits, et la première des six familles nobles de Berne. Il porta les armes de bonne heure au service de la France, et se signala en diverses occasions. Sa valeur et ses exploits furent récompensés par les titres de lieutenant-général des armées de France, de gouverneur de Brisach, de colonel de plusieurs régimens d'infanterie et de cavalerie Allemande. *Louis XIII* dut à sa bravoure l'acquisition de Brisach en 1639; et *Louis XIV*, en partie, la victoire de Lens en 1648, et la conservation de son armée en 1649. Ce prince lui confia cette année le commandement général de ses troupes, lors de la défection du vicomte de *Turenne*. *D'Erlach* mourut à Brisach l'année d'après, à 55 ans. Peu de temps avant sa mort, le roi l'avoit nommé son premier plénipotentiaire au congrès de Nuremberg, et il se préparoit à récompenser les services de ce général par les honneurs militaires les plus distingués, lorsqu'on apprit qu'une mort précipitée avoit abrégé ses jours. *D'Erlach* étoit un homme de tête et de main, également capable de conduire une armée et une négociation.

II. ERLACH D'HINDELBANCK, (N.) né d'une famille illustre et ancienne de Suisse, passa en France où il fut élevé au grade de maréchal de camp. Retiré dans sa patrie au moment de la révolution Françoise, on lui confia le commandement en chef de l'armée Suisse, lorsque les François pénétrèrent dans cette contrée en 1798. On le somma de rendre Morat; il répondit: « Mes ancêtres ne se rendirent jamais. Fussé-je assez lâche pour y songer, le suaire de Morat, ce monument de valeur que nous avons sous les yeux, m'arrêteroit. » Les succès ne répondirent point au courage de ce Général; repoussé de poste en poste, l'insurrection se mit dans ses troupes, et il fut massacré par elles, après avoir exposé ses jours pour les défendre.

ERMENGARDE, *Voyez* ENGELBERGE.

ERMENGAUD, (Maître) né à Beziers, écrivain et poëte du 13e siècle, a laissé un in-fol. manuscrit, intitulé *Bréviaire d'amour*: il y a peu d'esprit, mais quelque érudition.

ERNEST, *Voy.* II. MANSFELD.

ERP, (Henriette d') savante Hollandoise, écrivit en 1503 les *Annales* du couvent dont elle étoit abbesse, à Utrecht.

I. EROPE, (*Ærope*) femme d'*Atrée*, succomba aux sollicita-

tions de *Thyeste* son beau-frère. Elle en eut deux enfans, qu'*Atrée* fit manger dans un festin à leur propre mère.

II. ÉROPE, (*Æropus*) fils de *Philippe I*, roi de Macédoine, monta sur le trône étant encore enfant. Les Illyriens, voulant profiter de cette minorité, attaquèrent et défirent les Macédoniens; mais ceux-ci ayant porté le jeune roi à la tête de l'armée, ce spectacle ranima tellement les soldats, qu'ils vainquirent à leur tour, vers l'an 598 avant J. C. Ce prince régna environ 35 ans, avec assez de gloire.

ÉROS, affranchi de *Marc-Antoine* le triumvir : *Voyez*, dans cet article, le trait de magnanimité et d'attachement par lequel il termina sa vie.

ÉROSTRATE *ou* ÉRATOSTRATE, homme obscur d'Ephèse, voulant rendre son nom célèbre dans la postérité, brûla le Temple de *Diane*, l'une des *sept merveilles* du monde, l'an 356 avant J. C., la nuit même où naquit *Alexandre le Grand*. Les juges Ephésiens firent une loi qui défendoit de prononcer son nom. Cette loi singulière, loin de produire un tel effet, servit l'intention du scélérat: ce fut un moyen de répandre et de perpétuer sa mémoire.

ERPENIUS *ou* D'ERP, (Thomas) né à Gorcum en Hollande l'an 1584, mort professeur d'Arabe dans l'université de Leyde, en 1624, à 40 ans, laissa plusieurs ouvrages sur l'Arabe et sur l'Hébreu, dans lesquels on remarque une profonde connoissance de ces deux langues. Sa *Grammaire Arabe*, Leyde, 1636, 1656, 1748, in-4°, est estimée. Pour la publier, il établit chez lui une imprimerie. C'étoit un homme laborieux, d'un esprit vif, d'une mémoire étendue, attaché à ses livres et à sa patrie, qui refusa toutes les offres qu'on lui fit pour l'attirer en Espagne et en Angleterre. *Voy.* ELMACIN.

ERRARD de Bar-le-Duc, ingénieur, crut avoir trouvé une meilleure manière de fortifier les places; mais elle fut rejetée par les maîtres de l'art, et négligée dans l'exécution par l'inventeur même. On a de lui un livre sur la *Fortification*, Francfort, 1604, in-folio.

I. ÉRYCEIRA, (Fernand DE MENESÈS, comte d') naquit à Lisbonne en 1614. Après avoir puisé, dans ses premières études, le goût de la bonne littérature, il alla prendre des leçons de l'art militaire en Italie. De retour dans sa patrie, il fut successivement gouverneur de Péniche, de Tanger, conseiller de guerre, gentilhomme de la chambre de l'infant Don *Pèdre*, et conseiller d'état. Au milieu des occupations de ces diverses places, le comte d'*Eryceira* trouvoit des momens à donner à la lecture et à la composition. On peut consulter le *Journal étranger* de 1757, sur ses nombreux ouvrages. Les principaux sont : I. L'*Histoire de Tanger*, imprimée in-fol., en 1723. II. L'*Histoire de Portugal*, depuis 1640 jusqu'en 1657, en 2 vol. in-fol. III. *La Vie de Jean I*, *roi de Portugal*. Ces différens livres sont utiles pour la connoissance de l'histoire de son pays.

II. ERYCEIRA, (François-Xavier DE MENESÈS, comte d') arrière-petit-fils du précédent et héritier de la fécondité de son

bisaïeul, naquit à Lisbonne en 1673. Il porta les armes avec distinction, et obtint, en 1735, le titre de mestre de camp général et de conseiller de guerre. Il mourut en 1743, à 70 ans, membre de l'académie de Lisbonne, de celle des Arcades de Rome, et de la société royale de Londres. Il n'étoit pas grand seigneur avec les savans; il n'étoit qu'homme de lettres, aisé, poli, communicatif. Le pape *Benoît XIII* l'honora d'un bref; le roi de France lui fit présent du *Catalogue de sa Bibliothèque*, et de 21 volumes d'estampes. L'académie de Pétersbourg lui adressoit ses Mémoires; une partie des écrivains de France, d'Angleterre, d'Italie, etc. lui faisoient hommage de leurs écrits. Ses ancêtres lui avoient laissé une bibliothèque choisie et nombreuse, qu'il augmenta de 15,000 volumes et de 1000 manuscrits. Sa carrière littéraire a été remplie par plus de cent ouvrages différens. Les plus connus en France sont : I. *Mémoires sur la valeur des monnoies de Portugal, depuis le commencement de la Monarchie*, in-4°, 1738. II. *Réflexions sur les Etudes Académiques*. III. 58 *Parallèles d'Hommes*, et 12 *de Femmes illustres*. IV. *La Henriade, Poëme héroïque, avec des observations sur les règles du Poëme épique*, in-4°, 1741. Parmi ses manuscrits, on trouve des éclaircissemens sur le nombre de XXII, à l'occasion de 22 sortes de monnoies Romaines offertes au roi, et déterrées à Lisbonne le 22 octobre 1711, auquel jour ce prince avoit 22 ans accomplis. L'auteur, par autant de dissertations, prouve que le nombre XXII est le plus parfait de tous. De pareilles puérilités se trouvent quelquefois dans les têtes les plus saines.

ÉRYNNIS, (Mythol.) l'une des furies, quitta le ciel qu'elle troubloit par ses fureurs, et se réfugia près de l'Achéron. Elle tenoit un flambeau d'une main, et de l'autre, un scrutin où les juges avoient coutume de déposer leurs suffrages.

ÉRYPHILE, *Voy.* ÉRIPHYLE.

ÉRYTHRAS, fils de *Persée* et d'*Andromède*, donna son nom à la mer Érythrée, maintenant la mer Rouge, parce qu'il régna sur ses côtes et s'y noya.

ÉRYTROPHILE, (Rupert) théologien du XVIIe siècle, et ministre à Hanover, est auteur d'un *Commentaire* méthodique sur l'histoire de la Passion. On a encore de lui, *Catenæ aureæ in Harmoniam Evangelicam*, in-4.°

ÉRYTHRUS, fils de *Rhadamanthe*, conduisit une colonie dans l'Ionie, et y fonda la ville d'Erythrès.

ÉRYX, (Mythol.) fils de *Butès* et de *Vénus*. Fier de sa force prodigieuse, il luttoit contre les passans, et les terrassoit; mais il fut tué par *Hercule*, et enterré dans le temple qu'il avoit dédié à *Vénus* sa mère. —Il y avoit une montagne de ce nom, aujourd'hui *Catalfano*, célèbre par le plus ancien temple de *Vénus Erycine* en Sicile.

ÉSAQUE, (Mythol.) fils de *Priam* et d'*Alyxothoé*, aima tellement la Nymphe *Hespérie*, qu'il quitta Troie pour la suivre. Sa maîtresse ayant été mordue d'un serpent, mourut de sa blessure. *Esaque*, de désespoir, se précipita dans la mer : mais *Thétis* le métamorphosa en plongeon.

ÉSAÜ, fils d'*Isaac* et de *Rebecca*, né l'an 1836 avant J. C., vendit, pour un plat de lentilles, à *Jacob* son frère jumeau, son droit d'aînesse, à 40 ans, et se maria à des Cananéennes contre la volonté de son père. Ce respectable vieillard lui ayant ordonné d'aller à la chasse pour lui apporter de quoi manger, il lui promit sa bénédiction; mais *Jacob* la reçut à sa place, par l'adresse de sa mère. Les deux frères furent dès-lors brouillés irréconciliablement. *Jacob* se retira chez son oncle *Laban*, et après une longue absence, ils s'accommodèrent. *Esaü* mourut à Seïr en Idumée, l'an 1710 avant J. C., âgé de 127 ans, laissant une postérité très-nombreuse.

ESCAILLE, *Voy.* LESCAILLE.

ESCALE, (Mastin de l') d'une famille que *Villani* fait descendre d'un faiseur d'échelles nommé *Jacques Fico*, fut élu, en 1259, podestat de Vérone, où ses parens tenoient un rang distingué. On lui donna ensuite le titre de capitaine perpétuel, et il fut dès-lors comme souverain. Mais, quoiqu'il gouvernât ce petit état avec beaucoup de prudence, son grand pouvoir souleva contre lui les plus riches habitans. Il fut assassiné en 1273. Ses descendans conservèrent et augmentèrent même l'autorité qu'il avoit acquise dans Vérone. *Mastin III de l'Escale*, génie remuant et ambitieux, ajouta non-seulement Vicence et Bresce à son domaine de Vérone; mais il dépouilla les *Carrare* de Padoue, dont il fit *Albert* son frère, gouverneur. Celui-ci, livré à la débauche, vexa ses sujets, et enleva la femme d'un des *Carrare* dépossédés, qui, sachant dissimuler à propos, flattèrent l'orgueil de l'un et l'autre frères. *Mastin*, le plus entreprenant des deux, ne tarda pas de s'attirer la haine des Vénitiens en faisant faire du sel dans les Lagunes. Ces fiers républicains, jaloux de ce droit qu'ils vouloient rendre exclusif, firent la guerre aux l'*Escale*, rendirent Padoue aux *Carrare*, s'emparèrent de la Marche Trevisane, et enfermèrent *Mastin*, en 1339, dans son petit état de Vérone et de Vicence. Ce tyran subalterne avoit commis dans le cours de la guerre des cruautés inouïes. *Barthélemi de l'Escale*, évêque de Vérone, ayant été soupçonné de vouloir livrer cette ville aux Vénitiens, *Mastin* son cousin, le tua sur la porte de son palais épiscopal, le 28 août 1338. Le pape ayant appris ce meurtre, soumit à une pénitence publique *Mastin*, qui, après l'avoir subie, jouit paisiblement du Véronois. Mais en 1387, il fut enlevé à sa famille. *Antoine de l'Escale*, homme courageux, mais cruel, souillé du meurtre de son frère *Barthélemi*, se ligua avec les Vénitiens pour faire la guerre aux *Carrare*. Son bonheur et ses succès alarmèrent le duc de Milan, qui s'empara, en 1387, de Vérone et de Vicence. *Antoine*, réduit à l'état de simple particulier, obtint un asile et le titre de noble à Venise. *Mastin III* avoit eu un fils appelé *Can le Grand*; et ce fils un bâtard, nommé *Guillaume*, héritier de sa valeur et de son ambition. Celui-ci, secondé par *François Carrare*, seigneur de Padoue, se remit en possession de Vérone et de Vicence, en 1403. Son pouvoir commençoit à être respecté, lorsque le même *Carrare*, qui l'avoit aidé à reprendre l'autorité de ses ancêtres, l'empoisonna pendant le cours d'une

visite qu'il lui avoit faite, sous prétexte de lui aller faire compliment. Cette perfidie fut un crime inutile. Les Vicentins et les Véronois, ne voulant pas reconnoître ce scélérat, et las d'être disputés par de petits tyrans, se donnèrent à la république de Venise en 1406. *Brunoro de l'Escale,* dernier rejeton de cette famille ambitieuse, tenta en vain, en 1410, de rentrer dans Vérone; il échoua contre les forces Vénitiennes. Les *Scaliger,* qui portèrent dans la république des lettres, le ton d'insolence et de hauteur que les l'*Escale* avoient à Vérone, prétendoient être descendus d'eux; mais on leur prouva que leur vanité se fondoit sur des chimères.

ESCALIN, *Voy.* GARDE (Antoine ISCALIN, *et non* ESCALIN, baron de la).

ESCALQUENS, (Guillaume) capitoul de Toulouse en 1326, a rendu son nom remarquable dans l'histoire par une pieuse comédie. Étant en parfaite santé, il se fit faire un service solennel dans l'église des Dominicains de cette ville, où se trouvèrent les capitouls ses collègues, avec un grand nombre d'autres invités à cette cérémonie extraordinaire. La représentation ne pouvoit être plus naturelle; car il étoit lui-même étendu dans un cercueil, les mains jointes, et environné de quarante torches allumées. La messe finie, on fit les encensemens autour du faux mort, avec les prières ordinaires. Il ne restoit qu'à le mettre en terre; mais son zèle ne s'étendoit pas jusque là. On l'alla donc poser derrière le grand autel, d'où il se retira peu de temps après. Ensuite, ayant quitté cet habillement mortuaire pour reprendre sa robe de capitoul, il retourna chez lui, accompagné de ses collégues et des autres invités, qu'il retint à dîner. On porta divers jugemens de cette action : les uns la traitoient de superstition : les autres la trouvoient pieuse, et capable d'exciter vivement dans l'ame le souvenir de la mort. L'archevêque étoit alors absent de Toulouse. A son retour, il assembla un concile provincial dans son palais. La question fut agitée pendant trois séances, par les évêques suffragans et les abbés de la province; et l'on y fit un decret qui défendoit à tous les fidelles dans l'étendue de cet archevêché, d'imiter une semblable cérémonie, sous peine d'excommunication. Cependant *Charles-Quint* la renouvela en Espagne deux cents ans après.

ESCANDER, Émir, *ou* MIR-ISCANDER, fils de *Cara-Joseph*, fut le second sultan de la dynastie du Mouton noir parmi les Turcomans. Il signala son avénement à l'empire par le meurtre de son frère *Abusaïd*, et continua son règne au milieu de la férocité et des crimes. Défait par *Scharok*, fils de *Tamerlan*, il est assiégé dans le château d'Alengiak, et assassiné par son propre fils *Scha-Cohad* qui, au prix de son sang, fit la paix avec le vainqueur, l'an de l'hégire 839. — Un autre *ESCANDER* surnommé *Galali*, prince de Mazandaran, province de Perse qui est l'ancienne Hyrcanie, fut l'un des premiers émirs qui se soumit à *Tamerlan*, lorsque ce conquérant envahit la Perse.

ESCARBOT, *Voyez* LESCARBOT.

ESCAS, (Amanieu des) Troubadour du 13e siècle, nous a

laissé des *Instructions* à un *Damoiseau* et à une *Damoiselle* sur l'art de se bien conduire dans le monde. *Amanieu* étoit fort attaché à *Jacques II*, roi d'Aragon, et qui posséda quelque temps la Sicile, malgré les efforts de *Charles d'Anjou* protégé par la cour de Rome. Les poésies de ce troubadour sont semées de proverbes. On en peut recueillir ceux-ci : N'est pas faveur, le baiser donné à celui qui dort. — Tel croit se chauffer, qui se brûle. — Souffrance est pire que mort. — Ami vaut mieux que tour fortifiée.

ESCHASSIER, *Voy.* lettre L.

I. ESCHINE, célèbre orateur Grec, naquit à Athènes l'an 397 avant J. C., 3 ans après la mort de *Socrate*, et 16 avant la naissance de *Démosthène*. Si l'on ajoute foi à ce qu'il dit de lui-même, il étoit d'une naissance distinguée, et il avoit porté les armes avec éclat; et si l'on adopte le récit de *Démosthène*, *Eschine* étoit le fils d'une courtisane : il aidoit sa mère à initier les novices dans les mystères de *Bacchus*, et couroit les rues avec eux : il fut ensuite greffier d'un petit juge de village; et depuis il joua les troisièmes rôles dans une bande de comédiens, qui le chassèrent de leur troupe. Ces deux récits sont fort différens; mais ils servent à prouver que, dans tous les temps, les gens de lettres ont été jaloux les uns des autres, et que cette jalousie a produit, dans les siècles passés, comme dans le siècle présent, des injures et des personnalités révoltantes. Quoi qu'il en soit, *Eschine* ne fit éclater ses talens que dans un âge assez avancé. Ses déclamations contre *Philippe*, roi de Macédoine, commencèrent à le faire connoître. On le députa à ce prince; et le déclamateur emporté, gagné par l'argent du monarque, devint le plus doux des hommes. *Démosthène* le poursuivit comme prévaricateur, et *Eschine* auroit succombé sans le crédit d'*Eubulus*. Le peuple ayant voulu quelque temps après décerner une couronne d'or à son rival, *Eschine* s'y opposa, et accusa dans les formes *Ctésiphon*, qui avoit le premier proposé de la lui donner. Les deux orateurs prononcèrent en cette occasion deux discours, qu'on auroit pu appeler deux chefs-d'œuvres, s'ils ne les avoient encore plus chargés d'injures que de traits d'éloquence. *Eschine* succomba; il fut exilé. Le vainqueur usa bien de sa victoire. Au moment qu'*Eschine* sortit d'Athènes, *Démosthène*, la bourse à la main, courut après lui, et l'obligea d'accepter de l'argent. *Eschine*, sensible à ce procédé, s'écria : *Comment ne regretterois-je pas une patrie où je laisse un ennemi si généreux, que je désespère de rencontrer ailleurs des amis qui lui ressemblent ?* *Eschine* alla s'établir à Rhodes, et y ouvrit une école d'éloquence. Il commença ses leçons par lire à ses auditeurs les deux harangues qui avoient causé son bannissement. On donna de grands éloges à la sienne; mais quand il vint à celle de *Démosthène*, les battemens et les acclamations redoublèrent; et ce fut alors qu'il dit ce mot, si beau dans la bouche d'un ennemi: « *Eh ! que seroit-ce donc, si vous l'aviez entendu tonner lui-même ?* » *Eschine* se dégoûta du métier de rhéteur, et passa à Samos où il mourut peu de temps après, à 75 ans. Les Grecs avoient donné le nom des Graces à trois de ses harangues, et ceux des Muses à

neuf de ses épîtres. Ces trois discours sont les seuls qui nous restent. *Eschine*, plus abondant, plus orné, plus fleuri que son rival, devoit plutôt plaire à ses auditeurs que les émouvoir; *Démosthène*, au contraire, précis, mâle, nerveux, plus occupé des choses que des mots, les étonnoit par un air de grandeur, et les terrassoit par un ton de force et de véhémence. Les *Harangues d'Eschine* ont été recueillies avec celles de *Lysias*, d'*Andocides*, d'*Isée*, de *Dinarche*, d'*Antiphon*, de *Lycurgue*, etc. par les *Aldes*, 3 vol. in-folio, 1613: cette édition est estimée. Celle de Francfort, in-folio, qui ne contient que les harangues de *Démosthène*, celle d'*Eschine*, avec le commentaire d'*Ulpien*, et les annotations de *Jérôme Wolf*, 1604, l'est encore davantage. L'abbé *Auger* a donné une *Traduction* d'*Eschine* avec celle de *Démosthène*; à Paris, 1789, 6 vol. in-8.°

II. ESCHINE, fut un philosophe grec. On ignore le temps auquel il vivoit. Nous avons de lui des *Dialogues*, avec des notes de *le Clerc*, Amsterdam, 1711, in-8°, qui se joignent aux Auteurs *cum notis Variorum*.

III. ESCHINE, *Voyez* ÆSCHINES.

ESCHYLE, né à Athènes d'une des plus illustres familles de l'Attique, signala son courage aux journées de Marathon, de Salamine et de Platée; mais il est moins célèbre par ses combats, que par ses *Poésies dramatiques*. Il perfectionna la tragédie grecque, que *Thespis* avoit inventée. Il donna aux acteurs un masque, un habit plus décent, une chaussure plus haute, appelée *cothurne*, et les fit paroître sur des planches rassemblées pour en former un théâtre. Auparavant ils jouoient sur un tombereau ambulant, comme quelques-uns de nos comédiens de campagne. *Eschyle* régna sur le théâtre, jusqu'à ce que *Sophocle* lui disputa le prix et l'emporta. Ce vieillard ne put soutenir l'affront d'avoir été vaincu par un jeune homme. Il se retira à la cour d'*Hiéron*, roi de Syracuse, le plus ardent protecteur qu'eussent alors les lettres. On raconte qu'il perdit la vie par un accident très-singulier. Un jour qu'il dormoit à la campagne, un aigle laissa tomber, dit-on, une tortue sur sa tête chauve, qu'il prenoit pour la pointe d'un rocher. Le poëte mourut du coup, vers l'an 477 avant J. C. C'est du moins ce que rapportent tous les historiens, et ce qu'on est forcé de répéter après eux, de peur que cet article parût tronqué à ceux qui se repaissent de petits contes, presque toujours fabuleux. Il nous paroît que l'aigle a la vue trop perçante, pour ne pas distinguer la tête d'un homme, de la pointe d'un rocher. *Elien* rapporte que ce poëte avoit été cité en jugement, parce qu'il avoit, dans une de ses tragédies, lancé des traits envenimés contre les mystères de *Cérès*. On alloit le condamner comme impie envers les Dieux, lorsqu'*Aminias* son frère, qui avoit pris sa défense, retroussa sa manche pour découvrir un bras mutilé au service de la république. Il rappela en même temps les actions de bravoure d'*Eschyle* : la mémoire des journées où les deux frères s'étoient distingués, et la tendresse qu'ils se témoignèrent, touchèrent les juges, qui n'osèrent prononcer un jugement. De 97 pièces qu'*Eschyle* avoit compo-

sées, il ne nous en reste plus que sept : *Prométhée*, les *Sept devant Thèbes*, les *Perses*, *Agamemnon*, les *Euménides*, les *Suppliantes*, les *Cœphores*.... *Eschyle* a de l'élévation et de l'énergie, mais elle dégénère souvent en enflure et en rudesse. Ses tableaux offrent de grands traits, et des images trop peu choisies : ses fictions sont hors de la nature, ses personnages monstrueux. Il écrivoit en énergumène, en homme ivre : c'est ce qui fit penser qu'il puisoit moins à la fontaine du Dieu des vers, qu'à celle du Dieu du vin. La représentation de ses *Euménides* étoit si terrible, que l'effroi qu'elle causa fit mourir des enfans et blesser des femmes enceintes. M. *de la Harpe* a mis en vers françois plusieurs morceaux choisis de ses pièces. Les meilleures éditions de ses tragédies sont : celles de *Henri Etienne*, 1557, in-4° ; et de Londres, in-folio, 1663, par *Stanley*, avec des scolies grecques, une version latine et des commentaires pleins d'érudition. Celle de *Paw*, la Haye 1745, 2 vol. in-4°, est moins estimée ; mais celle de Glasgow, 1746, 2 vol. in-8°, est précieuse pour la beauté de l'exécution. On en a imprimé une traduction françoise, élégante et fidelle, Paris, 1770, in-8°, par M. *le Franc de Pompignan*, de l'académie Françoise.

I. ESCOBAR, (Barthélemi) pieux et savant Jésuite, né à Séville, en 1558, d'une famille noble et ancienne, avoit de grands biens qu'il employa tous en œuvres de charité. Son zèle le conduisit aux Indes, où il prit l'habit de religieux. Il mourut à Lima en 1624, à 66 ans. On a de lui : I. *Conciones Quadragesimales et de Adventu*, in-fol. II. *De festis Domini*. III. *Sermones de Historiis sacræ Scripturæ*. Ses ouvrages ne sont guère connus qu'en Espagne.

II. ESCOBAR, (Marine d') née à Valladolid en 1554, morte saintement le 9 juin 1633, à 79 ans, est la fondatrice de la Réconciliation de *Sainte-Brigitte* en Espagne. Le P. *Dupont*, son confesseur, laissa des *Mémoires* sur sa vie, qu'on fit imprimer avec un titre pompeux, in-fol. Ce livre est devenu très-rare, et je ne sais si c'est un mal.

III. ESCOBAR, (Antoine) surnommé *de Mendoza*, Jésuite Espagnol, et fameux casuiste, mort le 4 juillet 1669, à 80 ans, est auteur de plusieurs ouvrages de théologie, dans lesquels il applanit le chemin du salut. Ses principes de morale ont été tournés en ridicule par l'ingénieux *Pascal* : ils sont commodes ; mais l'évangile proscrit ce qui est commode. Ses livres les plus connus sont : sa *Théologie morale*, Lyon 1663, 7 tom. in-folio, et ses *Commentaires sur l'Ecriture-Sainte*, Lyon 1667, 9 tomes in-folio.

ESCOT, *Voyez* LESCOT.

I. ESCOUBLEAU, (François d') cardinal de *Sourdis*, archevêque de Bordeaux, étoit fils de *François d'Escoubleau*, marquis d'*Alluie*, d'une maison noble et ancienne. Il mérita la pourpre par les services que sa famille avoit rendus à *Henri IV*, et surtout par ses vertus et sa piété. *Léon XI*, *Paul V*, *Clément VIII*, *Grégoire XV*, *Urbain VIII*, lui donnèrent des marques distinguées de leur amitié et de leur estime, dans les différens voyages qu'il fit à Rome. Le cardinal de

Sourdis convoqua en 1624 un concile provincial. Les ordonnances et les actes de ce synode, sont un témoignage du zèle dont il étoit animé pour la discipline ecclésiastique. Il mourut le 8 février 1586, à 53 ans.

II. ESCOUBLEAU, (Henri d') frère du précédent, son successeur dans l'archevêché de Bordeaux, avoit moins de goût pour les vertus épiscopales que pour la vie de courtisan et de guerrier. Il suivit *Louis XIII* au siége de la Rochelle, et le comte d'*Harcourt* à celui des isles de Lérins, qu'il reprit sur les Espagnols. Ce prélat étoit d'un caractère hautain et impérieux. Le duc d'*Epernon*, gouverneur de Guienne, homme aussi fier que l'archevêque de Bordeaux, eut un différend très-vif avec lui. Le duc s'emporta jusqu'à le frapper. Le cardinal *de Richelieu*, ennemi de d'*Epernon*, prit cette affaire fort à cœur; mais *Cospéan*, évêque de Lisieux, ramena l'esprit du cardinal, en lui disant : *Monseigneur, si le Diable étoit capable de faire à* DIEU *les satisfactions que le Duc d'*Epernon *offre à l'archevêque de Bordeaux*, DIEU *lui feroit miséricorde*. Ce différend fut terminé bientôt après, mais d'une manière bien humiliante pour l'orgueilleux d'*Epernon*, qui fut obligé d'écrire la lettre la plus soumise à l'archevêque, et de se mettre à genoux devant lui, pour écouter avec grand respect la réprimande sévère qu'il lui fit avant de lever l'excommunication. *Voy.* I. VALETTE. *Sourdis* mourut en 1645, après avoir donné plusieurs scènes odieuses ou ridicules. *Voy.* aussi HOSPITAL, n° III.

ESCULAPE, (Mythol.) fils d'*Apollon* et de la nymphe *Coronis*. *Ovide* dit que ce Dieu informé qu'elle aimoit le jeune *Iphys*, en fut si outré, que sans considérer sa grossesse, il la perça d'une flèche et la tua. Il s'en repentit aussitôt, mais il ne put lui rendre la vie. Pendant qu'on se disposoit à la mettre sur le bûcher, il tira promptement de son sein le petit Esculape, et le donna à élever à *Chiron* le Centaure, qui lui apprit tous les secrets de la médecine. Il y fit de si grands progrès, que dans la suite il fut honoré comme le Dieu de l'art médical. *Jupiter* irrité contre lui de ce qu'il avoit rendu la vie au malheureux *Hyppolite*, par la force des remèdes, le foudroya. *Apollon* pleura amèrement la perte de son fils : *Jupiter*, pour l'en consoler, plaça *Esculape* dans le ciel, où il forme la constellation du Serpentaire. Les plus habiles médecins de l'antiquité ont passé pour les fils d'*Esculape*. Ce Dieu fut principalement honoré à Épidaure, ville du Péloponèse, où on lui éleva un temple magnifique. Ce fut aux habitans de cette ville que les Romains, dans une peste qui ravageoit Rome, envoyèrent des députés pour leur demander la statue de ce Dieu, afin de l'apporter à Rome. N'ayant pu l'obtenir des Epidauriens, ils étoient sur le point de remettre à la voile, lorsqu'ils virent entrer dans leur vaisseau un grand serpent, qu'ils prirent pour le dieu *Esculape*, et qu'ils emmenèrent avec eux. Quand ils furent arrivés à l'embouchure du Tibre, le serpent sortit du vaisseau et s'en alla dans l'isle formée par les deux bras de ce fleuve, que l'on appela Sacrée, parce qu'on y bâtit un temple en l'honneur de ce Dieu, où il étoit repré-

fixa cette restitution à la somme de cent mille dinars. Le visir recueillit tout ce qu'il avoit ramassé dans l'exercice de ses divers emplois : mais il ne put fournir la taxe. Le sultan lui annonça qu'il lui feroit grace du surplus, s'il vouloit jurer sur sa vie qu'il ne possédoit rien au-delà. *Esfaraini*, avant de prêter ce serment, demanda quelques jours encore pour faire de nouvelles recherches. Elles ne furent pas infructueuses ; il découvrit que sa fille avoit caché un diamant de grand prix qu'il se fit restituer, et qu'il porta aussitôt au trésor du prince, en jurant alors qu'il avoit livré toute sa fortune. *Khischavendi*, qui faisoit la guerre aux princes Indiens, s'étoit emparé dans le pillage de leurs palais, de deux joyaux remarquables par leur beauté. Le premier étoit un poignard dont le pommeau d'un seul rubis pesoit soixante drachmes ; l'autre étoit une tasse de turquoise, contenant deux pintes de liqueur, et qui avoit appartenu aux sultans de la race des Samanides. L'ennemi d'*Esfaraini* se servit de ces deux objets pour faire périr son rival. Il alla trouver *Mahmoud*, et lui dit que son visir avoit fait un faux serment, qu'il avoit caché des meubles précieux, et que s'il vouloit lui donner l'ordre d'en faire la recherche, il les lui apporteroit bientôt. *Khischavendi* en ayant reçu la permission du sultan, fit enfermer le visir, et présenta aussitôt au premier le poignard et la tasse, en lui disant : « voici ce que j'ai trouvé sans torture et sans question chez *Esfaraini* ; vous pouvez juger combien on découvriroit d'autres objets chez ce parjure, s'il étoit permis d'employer la force pour lui arracher ses secrets. » Le sultan ne doutant plus des dilapidations du visir, le remit à la discrétion de son ennemi, qui le fit périr dans les tourmens.

ESON, père de *Jason*, fils de *Créthée*, étoit frère de *Pélias* roi d'Iolchos ou de Thessalie. Parvenu à une extrême vieillesse, il fut rajeuni par *Médée*, à la prière de *Jason*, son mari. Celle-ci, dit-on, après avoir épuisé le sang du vieillard par une abondante saignée, le remplaça par le suc d'herbes aromatiques. On a cherché à expliquer cette fable par l'effet de la transfusion du sang.

I. ÉSOPE, le plus ancien auteur des apologues, après *Hésiode* qui en fut l'inventeur, naquit à Amorium, bourg de Phrygie. Il fut d'abord esclave de deux philosophes. *Xanthus* et *Idmon*. Ce dernier l'affranchit. Son esclave l'avoit charmé par une philosophie assaisonnée de gaieté, et par une ame libre dans la servitude. Les philosophes de la Grèce s'étoient fait un nom par de grandes sentences enflées de grands mots ; *Esope* prit un ton plus simple, et ne fut pas moins célèbre qu'eux. Il prêta un langage aux animaux et aux êtres inanimés, pour enseigner la vertu aux hommes, et les corriger de leurs vices et de leurs ridicules. Il se mit à composer des *Apologues*, qui, sous le masque de l'allégorie, et sous les agrémens de la fable, cachoient des moralités utiles et des leçons importantes. Le bruit de sa sagesse se répandit dans la Grèce et dans les pays circonvoisins. *Crésus*, roi de Lydie, l'appela à sa cour, et se l'attacha par des bienfaits pour le reste

de

de sa vie. *Esope* s'y trouva avec *Solon*, n'y brilla pas moins que lui, et y plut davantage. *Solon*, austère au milieu d'une cour corrompue, philosophe avec des courtisans, choqua *Crésus* par une morale importune : il fut renvoyé. *Esope*, qui connoissoit à fond les hommes et les grands, lui dit: *Solon, n'approchons point des Rois, ou disons-leur des choses agréables.* — *Point du tout*, répondit le sévère philosophe, *ne leur disons rien, ou disons-leur de bonnes choses....* *Esope* quitta de temps en temps la cour de Lydie pour voyager dans la Grèce. Athènes venoit d'être mise en esclavage par le tyran *Pysistrate*, et ne supportoit le joug que fort impatiemment. Le fabuliste, témoin des murmures des Athéniens, leur raconta la fable des *Grenouilles* qui demandèrent un roi à *Jupiter*. *Esope* parcourut la Perse, l'Egypte, et sema partout son ingénieuse morale. Les rois de Babylone et de Memphis se firent un honneur de l'accueillir d'une manière distinguée. De retour à la cour de *Crésus*, ce prince l'envoya à Delphes pour y sacrifier à *Apollon*. Il déplut aux Delphiens par ses reproches, et sur-tout par sa fable *des Bâtons flottans*, qui de loin paroissent quelque chose, et qui de près ne sont rien. Cette comparaison injurieuse les irrita tellement, qu'ils le précipitèrent d'un rocher. *Esope*, tout philosophe qu'il étoit, ne savoit pas que, s'il faut ménager les rois, il faut aussi ne pas choquer les peuples. Toute la Grèce prit part à cette mort; Athènes rendit hommage au mérite de l'esclave Phrygien, en lui élevant une statue. On rapporte une réponse fort sensée d'*Esope* à *Chilon*, l'un des sept sages de la Grèce. Ce philosophe demandoit au fabuliste, quelle étoit l'occupation de *Jupiter* : — *d'abaisser les choses élevées*, lui répondit *Esope*, et *d'élever les choses basses*. Cette réponse est l'abrégé de la vie humaine, et le tableau en petit de ce qui arrive aux hommes et aux empires. C'est *Esope*, qui, pour faire entendre combien nos jours et nos plaisirs sont mêlés d'amertume, disoit que *Promethée* ayant pris de la boue pour former l'homme, la détrempa, non avec de l'eau, mais avec des larmes. Le moine *Planudes*, auteur d'un mauvais roman sur *Esope*, le peint avec les traits les plus difformés; il lui refuse même le libre usage de la parole. Le savant *Meziriac* a assez bien prouvé, dans la *Vie* qu'il a donnée de ce philosophe, que ce portrait n'est point celui qu'ont fait les anciens, de notre fabuliste. *Planudes* auroit bien pu le copier sur lui-même : on aime à se consoler par des exemples illustres. C'est à ce moine Grec que nous devons le recueil des *Fables d'Esope*, tel que nous l'avons. Il est clair qu'il a entassé, sous le nom du fabuliste Phrygien, beaucoup d'Apologues plus anciens ou plus modernes que les siens. Les meilleures éditions sont celles de *Plantin*, 1565, in-16; des *Alde*, avec d'autres Fabulistes, 1505, in-fol. et Francfort 1610, in-8°; enfin d'Oxford 1718, in-8.° *Esope* avoit écrit ses *Fables* en prose. *Socrate* en mit quelques-unes en vers pendant sa prison; mais cette version n'est pas venue jusqu'à nous. Ce philosophe faisoit un grand cas des productions de l'esclave de *Xanthus*. *Platon*, son disciple, qui a banni de sa république *Homère* et les autres

poëtes, comme les corrupteurs du genre humain, y admet *Esope* comme leur précepteur. Quelques-uns croient que *Lockman*, si célèbre chez les Orientaux, est le même que notre fabuliste.

II. ÉSOPE, (*Clodius*) fut un comédien célèbre, vers l'an 84 avant J. C. *Roscius* et lui ont été les meilleurs acteurs qu'on ait vus à Rome. *Esope* excelloit dans le tragique, et *Roscius* dans le comique. *Cicéron* prit des leçons de déclamation de l'un et de l'autre. *Esope* entroit si violemment dans le rôle qu'il représentoit, qu'au rapport de *Plutarque*, un jour qu'il jouoit *Atrée* délibérant sur la mort de son frère, il tua un homme dans ses transports. Ce comédien étoit d'une prodigalité si excessive, qu'il fit servir dans un repas, au rapport de *Pline*, un plat de terre qui coûtoit dix mille francs. Il n'étoit rempli que d'oiseaux qui avoient appris à chanter et à parler, et qu'on avoit payés chacun sur le pied de six cents livres. *Esope*, malgré ses grandes dépenses, laissa un héritage qui valoit près de deux millions. On peut juger du talent d'*Esope* et de son influence sur les Romains, par cette anecdote que l'histoire nous a conservée. *Cicéron* étoit exilé; son ami *Esope* eut recours à son art pour rappeler le souvenir de ce grand homme à ses concitoyens, et les rendre sensibles à son infortune. On avoit remis au théâtre une ancienne tragédie d'*Accius*, intitulée *Télamon exilé*. *Esope*, au moyen de quelques légers changemens dans son rôle, fit une application marquée de plusieurs endroits de cette pièce, à l'exil et au malheur de *Cicéron*. Ce célèbre acteur, qui, à l'organe le plus séduisant, joignoit toutes les ressources de l'art de la déclamation, se surpassa sur-tout en débitant ces vers, qu'il prononça en se tournant vers les sénateurs :

. . . . Son généreux courage
Étoit ici l'appui du parti le plus sage,
Et vous avez souffert qu'on éloignât de vous,
Qu'on exilât celui qui vous a sauvé tous !
Le meilleur citoyen et le plus beau génie !

Ce trait fut prodigieusement applaudi; mais la sensation redoubla au suivant :

Je vois sa fille en fuite et son palais en cendre !
Honte de mon pays ? . . . O mon père ! . . .

En prononçant ces mots, *Esope* étendit les mains vers l'endroit où étoit la maison de *Cicéron*, que *Clodius* avoit fait raser, et qui étoit située près du théâtre. Cet excellent acteur fondoit en larmes, et son attendrissement se communiqua à tous les spectateurs; mais sur-tout à cette apostrophe, *O mon père*, le titre de *père de la patrie*, que *Catulus*, par ordre du sénat, avoit autrefois conféré au consul, s'étant tout-à-coup réveillé dans les esprits, ce ne fut plus dans toute l'assemblée qu'un cri et un gémissement universel. Ces dispositions du peuple Romain hâtèrent le rappel de *Cicéron*.

I. ESPAGNAC, (Jean-Baptiste-Joseph de Sahuguet-Damarzil, Baron d') né à Brive-la-Gaillarde le 25 mars 1713, mourut à Paris le 28 février 1783. Il porta les armes à l'âge de 19 ans, se distingua en Italie en 1734,

et fut aide de camp dans les campagnes de Bavière en 1742. Le maréchal *de Saxe*, qui connut ses talens militaires, l'employa soit comme aide-major-général de l'armée, soit comme colonel de l'un des régimens de grenadiers, créés en 1745. Devenu en 1766 gouverneur de l'Hôtel-des-Invalides, il y maintint l'ordre et y fit des réformes utiles. Il obtint le grade de lieutenant-général en 1780, et ne cessa d'écrire sur l'art militaire. « Il est beau d'unir ainsi, dit M. *Palissot*, à la gloire des armes, celle de perfectionner l'art de vaincre par des écrits qui peuvent y contribuer ; et s'il étoit permis de comparer de petites choses aux grandes, on pourroit, sous quelques rapports, appliquer au baron *d'Espagnac*, ce qu'on a dit de César : *eodem animo scripsit quo bellavit.* » On a de lui : I. *Campagnes du Roi en* 1745, 46, 47 et 48, 4 volumes in-8.° II. *Essai sur la science de la Guerre*, 1751, 3 vol. in-8.° III. *Essai sur les grandes Opérations de la Guerre*, 1755, 4 vol. in-8° ; ouvrages qui annoncent les vues saines d'un officier expérimenté. IV. *Supplément aux Rêveries du maréchal de Saxe*, Paris 1757, in-12. V. Il a donné l'*Histoire* de ce même Maréchal en 3 vol. in-4°, et 2 vol. in-12. Cet ouvrage est intéressant pour les militaires, à cause des plans de bataille et des marches qu'on trouve dans l'in-4.° L'auteur, après avoir raconté les exploits guerriers de son Héros, finit comme *Plutarque*, par les anecdotes et les traits particuliers de sa vie ; mais il n'a pas tout dit. Le baron *d'Espagnac* avoit épousé à Bruxelles, le 18 décembre 1748, *Suzanne-Elizabeth* baronne de *Beyer*, dont il a eu quatre garçons et une fille.

II. ESPAGNAC, (M. R. d') fils du précédent, devint chanoine de Paris, et se fit d'abord distinguer par ses talens littéraires, ensuite par son amour pour l'argent et les entreprises lucratives. Agent du contrôleur-général *Calonne*, chef des charrois militaires de l'armée de *Dumourier*, sa fortune devint immense. Sa hardiesse à réclamer près du comité de salut public les avances qu'il prétendoit avoir faites au gouvernement, le fit citer à la barre de la Convention. Il y improvisa pendant trois heures ; et sans préparation, sans connoître les demandes qui lui seroient adressées, il parla avec autant d'éloquence que de clarté, sur des matières arides de fournitures, de calculs, qu'il sut orner d'anecdotes et de tableaux. Ses ennemis ne perdirent pas l'espoir de le sacrifier ; et bientôt après, *d'Espagnac* traduit au tribunal révolutionnaire, dédaigna de s'y défendre, et fut décapité à Paris le 4 avril 1794, à l'âge de 41 ans. On a de lui quelques ouvrages écrits avec chaleur, et qui ne manquent ni de style ni de goût. Les deux plus remarquables sont : I. *Eloge de Catinat*, qui obtint l'*accessit* à l'académie Françoise en 1775. II. *Réflexions sur l'abbé* Suger *et son siècle*, 1780, in-8.° — « En continuant, dit un littérateur, à cultiver les lettres, dans lesquelles il n'eût jamais obtenu des succès assez brillans pour exciter la jalousie des tyrans qui régnoient alors, l'abbé *d'Espagnac* eût échappé à cette cruelle destinée, et sa vie eût été plus heureuse. »

ESPAGNANDEL, (Matthieu l') sculpteur célèbre, mourut en 1689, à 79 ans. Quoique protestant, il embellit diverses églises de Paris. On cite, entre autres, le rétable de l'autel des Prémontrés, et celui de la chapelle de la grande salle du Palais. Le parc de Versailles lui doit plusieurs morceaux excellens : tels sont, *Tigrane*, roi d'Arménie ; un *Flegmatique ;* deux Termes, représentant, l'un *Diogène*, l'autre *Socrate.*

I. ESPAGNE, (Charles d') petit-fils de *Ferdinand de la Cerda*, gendre de *St. Louis*, ayant eu le malheur de perdre son grand-père, fils aîné d'*Alfonse X*, roi de Castille, avant son bisaïeul, fut exclus de la couronne, à laquelle succéda *Sanche*, fils puîné d'*Alfonse.* Cette branche déshéritée, vint s'établir en France, et *Charles* fut un des favoris du roi *Jean*, qui lui donna l'épée de connétable en 1350. Ce n'étoit pas pour récompenser ses services ; il n'en avoit rendu aucun. Son mérite, pour cette charge, fut sa naissance et sa faveur. Il étoit si fier de l'un et l'autre, qu'il s'attira la haine de *Charles le Mauvais*, comte d'Évreux et roi de Navarre. Ce cruel prince, indigné de ce que *d'Espagne* empêchoit qu'on ne lui fît justice au sujet de quelques terres qu'il réclamoit, résolut de le faire tuer. Il mena cent gendarmes l'investir dans le château de l'Aigle, petite ville de Normandie. Les meurtriers escaladèrent le château, et massacrèrent le connétable dans son lit, entre onze heures et minuit, le 6 janvier 1354. Le roi assassin en fut quitte pour quelques excuses, qu'il fallut encore solliciter long-temps.

II. ESPAGNE, (Louis d') nommé amiral de France en 1341, étoit frère du précédent. Il servit sous *Philippe IV*, dans la guerre contre les Anglois ; et sous *Charles de Blois*, à la conquête de la Bretagne. Il prit dans cette province, sur *Jean de Montfort*, concurrent de *Charles de Blois*, Guerande d'assaut, et Dinan par composition ; mais, en assiégeant Quimperlé par mer, les Anglois dissipèrent sa flotte, et il fut obligé de se sauver dans une barque de pêcheur. Il conçut un si violent dépit de sa défaite, qu'il obligea *Charles de Blois*, qui assiégeoit Hennebond, de lui livrer deux chevaliers Anglois pour leur faire trancher la tête à la vue des assiégés, et se venger ainsi sur ces deux malheureux de toute la nation. *Charles de Blois* fut forcé de le faire, quoiqu'à regret ; mais les assiégés surent les délivrer. Ils firent une sortie sur un quartier éloigné du lieu où les prisonniers étoient gardés : chacun se porta à l'attaque, et pendant ce temps, une partie de la garnison enleva les prisonniers sans peine. Peu après, *Louis* revint en mer, toujours la vengeance dans le cœur ; mais sa flotte fut de nouveau dissipée. Il vivoit encore en 1351. Son fils unique fut assassiné par ordre de *Pierre le Cruel*, et ne laissa point d'enfans.

ESPAGNE, (le Cardinal d') *Voyez* MENDOZA, nº I.

III. ESPAGNE, (Jean d') ministre de l'Eglise Françoise de Londres au XVIIe siècle, a composé divers Opuscules, publiés en 1670 et 1674. On cite principalement celui qui a pour titre : *Erreurs populaires sur les points*

généraux qui concernent l'intelligence de la Religion.

ESPAGNET, (Jean d') président au parlement de Bordeaux, distingué par ses lumières et ses vertus, goûta la nouvelle philosophie. Il donna au public des marques du progrès qu'il y avoit fait, dans son *Enchiridion Physicæ restitutæ*; Paris, 1623, in-8°, et traduit en françois sous ce titre : *La Philosophie des Anciens, rétablie en sa pureté*, 1651, in-8°; livre anonyme. Le nom de l'auteur est désigné par ces mots : *Spes mea est in Agno.* On y trouve un traité de la Pierre philosophale, intitulé : *Arcanum Hermeticæ Philosophiæ*, Voyez HERMÈS. Ce savant magistrat publia encore à Paris, en 1616, un vieux manuscrit in-8°, intitulé : *Rosier des Guerres*, qu'il accompagna d'un *Traité sur l'institution d'un jeune Prince.* Il croyoit que ce manuscrit n'avoit pas encore vu le jour; mais il y en avoit déjà une édition plus ample en 1523, in-fol. Le public fit un accueil favorable à ces différens ouvrages, quoiqu'à dire le vrai, on ne puisse pas en tirer de grandes lumières.

ESPAGNOLET, (Joseph RIBEIRA, *dit* l') peintre, naquit en 1580, à Xativa, dans le royaume de Valence en Espagne. Il étudia la manière de *Michel-Ange de Caravage*, qu'il surpassa dans la correction du dessin ; mais son pinceau étoit moins moëlleux. Les sujets terribles et pleins d'horreur, étoient ceux qu'il rendoit avec le plus de vérité, mais peut-être avec trop de férocité. Une femme d'Amsterdam, nommée *Dusel*, ayant vu son tableau d'*Ixion sur la roue*, accoucha d'un enfant avec les doigts tortus, comme elle les avoit vus à *Ixion.* Ce tableau se voit en Espagne dans le palais de *Buon retiro.* Le goût de ce peintre n'étoit ni noble, ni gracieux. Il mettoit beaucoup d'expression dans ses têtes. *L'Espagnolet*, né dans la pauvreté, y vécut long-temps ; un cardinal l'en tira, et le logea dans son palais. Ce changement de fortune l'ayant rendu paresseux, il rentra volontairement dans sa misère pour reprendre le goût du travail. Naples, où il se fixa, le regardoit comme son premier peintre. Il y épousa une femme riche et, y obtint un appartement dans le palais du vice-roi, et mourut dans cette ville en 1656, à 76 ans, laissant de grands biens et de beaux tableaux. Deux officiers Espagnols se vantant d'avoir le secret de la pierre philosophale, *je l'ai aussi*, leur répondit-il ; et ayant envoyé un de ses tableaux à un curieux qui lui envoya en échange beaucoup de pistoles : *voilà*, dit-il, *Messieurs, comme je fais de l'or.* On lui a reproché sa jalousie contre *le Dominiquin.* Le pape l'avoit fait chevalier de Christ. Ses principaux ouvrages sont à Naples et à l'Escurial en Espagne. Ce peintre a gravé à l'eau-forte, et on a gravé d'après lui.

ESPARBEZ, *Voy.* I. LUSSAN.

ESPARRON, (Charles-d'Arcussia, vicomte d') seigneur Provençal, s'occupa de la fauconnerie vers le milieu du XVIe siècle. Il fit part au public de ses amusemens, dans un *Traité* assez estimé, in-4° ; Rouen, 1644. Il le publia à plus de 60 ans. Cet ouvrage divisé en six parties précédées de seize

conférences, comprend un long chapitre sur la possession des oiseaux par les esprits malins, sur les peines des fauconniers coupables, dont les ames après la mort, doivent passer dans le corps des oiseaux de proie. Malgré beaucoup d'idées superstitieuses, l'ouvrage est rempli d'érudition, et on le parcourt avec intérêt. Il a été traduit en italien et en allemand, en 1601. On en a publié plusieurs éditions en France avant celle de Rouen; à Aix en 1598, à Paris en 1604, 1608, 1615, 1621 et 1627, in-4.° — Deux ancêtres du vicomte *d'Esparron*, *Elizée d'Arcussia* et son fils *Poncellus d'Arcussia*, seigneurs de l'isle de Caprée, étoient déjà d'habiles fauconniers. La situation de l'isle de Caprée, couverte d'oiseaux de passage, leur permettoit d'y prendre des faucons et de les élever. L'évêque de Caprée ne tire même encore son principal revenu que de la quantité de cailles qu'on y prend.

ESPEISSES, *Voy*. DESPEISSES. — BAUVES. — *et* I. FAYE.

ESPEN, (Zeger-Bernard Van-) né à Louvain en 1646, docteur en droit en 1675, remplit, avec beaucoup de succès, une chaire du collége du pape *Adrien IV*. Ami de la retraite et de l'étude, il ne fut connu du public que par ses ouvrages. Ayant perdu la vue à 65 ans, par une cataracte levée deux ans après, il n'en fut ni moins gai, ni moins appliqué. Ses sentimens sur le *Formulaire* et sur la bulle *Unigenitus*, l'espèce d'approbation qu'il donna au sacre de *Steenoven*, archevêque d'Utrecht, remplirent ses derniers jours d'amertume. Les traverses qu'il essuya, l'obligèrent de se retirer à Mastricht, puis à Amersfort, où il mourut le 2 octobre 1728, à 83 ans, dans de grands sentimens de piété. *Van-Espen* est, sans contredit, un des plus savans canonistes du 17e siècle. Son ouvrage le plus recherché par les jurisconsultes, est son *Jus Ecclesiasticum universum*. Les points les plus importans de la discipline ecclésiastique, y sont discutés avec autant d'étendue que de sagacité. On a donné à Paris, sous le nom de Louvain, en 1753, un *Recueil de tous les Ouvrages de Van-Espen*, en 4 vol. in-fol. Cette édition, enrichie des observations de *Gibert* sur le *Jus Ecclesiasticum*, et des notes du Père *Barre*, offre ce que la morale, le droit canonique et même le civil, ont de plus important.

ESPENCE, (Claude d') né à Châlons-sur-Marne en 1511, de parens nobles, prit le bonnet doctoral de Sorbonne, et fut recteur de l'université de Paris. Il prêcha avec distinction; mais ayant appelé, dans un de ses sermons, la *Légende Dorée*, la *Légende Ferrée*, on en inféra très-mal-à-propos qu'il ne croyoit pas au culte des Saints : il doutoit seulement de certains faits rapportés par les légendaires. La faculté de Paris alloit le censurer; mais il s'expliqua dans un autre discours, et le calme succéda à cet orage passager. Le cardinal *de Lorraine*, qui connoissoit son mérite, se servit de lui dans plusieurs affaires importantes. *D'Espence* le suivit en Flandre l'an 1544, dans le voyage que cette Eminence y fit pour la ratification de la paix entre *Charles-Quint* et *François premier*. Le cardinal *de Lor-*

raine le mena encore à Rome en 1555. *D'Espence* brilla tellement sur ce nouveau théâtre, que *Paul IV* voulut l'honorer de la pourpre pour le retenir auprès de lui. Mais il survint un inconvénient, dit le Père *Bertier*, qui parut contraire aux intérêts de la France. Les Impériaux demandèrent le chapeau pour trois religieux; et alors le cardinal *de Lorraine*, qui favorisoit le projet de faire entrer *d'Espence* dans le sacré collége, renonça à cette idée. « *J'ai mieux aimé*, dit-il en écrivant au Roi, *qu'il n'y fût point, que d'y mettre tant de moines; de façon que j'ai supplié S. S. de s'en déporter, et, par même moyen, ai chassé toute cette fraterie* ». *D'Espence*, aimant bien moins le séjour de Rome que celui de Paris, revint en France, et parut avec éclat aux états d'Orléans en 1560, et au colloque de Poissy en 1561. Il mourut de la pierre à Paris le 5 octobre 1571, à 60 ans. C'étoit un des docteurs les plus judicieux et les plus modérés de son temps. Ennemi des voies violentes, il désapprouvoit les persécutions, quoique fort attaché à répandre la Foi catholique. Il étoit très-versé dans les sciences ecclésiastiques et profanes. Les ouvrages que nous avons de lui, sont presque tous écrits en latin, avec une dignité et une noblesse que les théologiens de son temps ne connoissoient presque pas. Il se sent pourtant de l'école, suivant *Richard Simon*, qui rabaisse un peu le savoir de *d'Espence*. On a de lui: I. Un *Traité des Mariages clandestins*; il y prouve que les fils de famille ne peuvent valablement contracter des mariages, sans le consentement de leurs parens. II. Des *Commentaires* sur les *Epîtres de St. Paul* à *Timothée* et à *Tite*, pleins de longues digressions sur la hiérarchie et la discipline ecclésiastique. III. Plusieurs *Traités de Controverse*, les uns en latin, les autres en françois. Tous ses *Ouvrages Latins* ont été recueillis à Paris en 1619, in-fol. — *D'Espence* avoit une sœur, qui transporta les biens de sa famille dans une branche de celle de *Beauvau*, qui a ajouté à son nom celui de *d'Espence*.

ESPÉRANCE, *Voyez* ELPIS.

ESPERDUT, troubadour, vivoit dans le 13e siècle; il a laissé quelques chansons et un *Sirvente* contre les lâches et les mauvais seigneurs.

ESPERIENTE, (Philippe Callimaque) né à San-Germiniano en Toscane, de l'illustre famille de *Buonacorti*, alla à Rome sous le pontificat de *Pie II*, et y forma avec *Pomponius Lætus*, une académie, dont tous les membres prirent des noms latins ou grecs. Le savant dont nous parlons, changea son nom de *Buonacorti* en celui de *Callimaco*; mais son génie pour les affaires lui fit donner le surnom d'*Esperiente*. *Paul II*, successeur de *Pie*, s'étant imaginé que la nouvelle académie cachoit quelque mystère pernicieux, en poursuivit les membres avec la dernière rigueur. *Espériente* se vit obligé de se retirer en Pologne; le roi *Casimir III* lui confia l'éducation de ses enfans, et le fit quelque temps après son secrétaire. Ce prince l'envoya successivement en ambassade à Constantinople, à Vienne, à Venise et à Rome. De retour en Pologne, le feu prit à sa

maison, et consuma ses meubles, sa bibliothèque et plusieurs de ses écrits. Cette perte l'accabla de tristesse. Il mourut peu de temps après à Cracovie, en 1496. On a de lui : I. *Commentarii rerum Persicarum*, à Francfort 1601, in-fol. II. *Historia de iis quæ à Venetis tentata sunt, Persis et Tartaris contra Turcas movendis, etc.* Il y a des recherches dans cet ouvrage, ainsi que dans le précédent, avec lequel il ne forme qu'un même volume. III. *Attila*, in-4°, ou Histoire de ce roi des Huns. IV. *Historia de rege Uladislao, seu clade Vernensi*, in-4.° *Espériente* l'a emporté, dans cet ouvrage, suivant *Paul Jove*, sur tous les historiens qui ont écrit depuis *Tacite* : il le compare à la *Vie* d'*Agricola* ; mais ce jugement trop favorable prouve que *Jove* ne savoit pas tenir le milieu convenable, ni dans ses satires, ni dans ses éloges. L'article sur *Espériente*, qu'on trouve dans le Dictionnaire de *Bayle*, est fort inexact.

ESPERNON, *Voy.* VALETTE.

ESPINAC, (Pierre d') archevêque de Lyon, l'un des chefs de la ligue qui le fit chancelier de l'union, mourut de la goutte en 1599, sans avoir pu obtenir le chapeau de cardinal auquel il aspiroit.

I. ESPINASSE, (Philibert de l') sire de la Clayette, chevalier, surnommé *le grand Conseiller du Roi Charles V*, étoit fils de *Jean de l'Espinasse*, chevalier, et de *Marguerite* de *Sercey*. Il fut un des plénipotentiaires envoyés à Bruges en 1475, pour la trêve que l'on conclut avec le roi d'Angleterre, et fut attaché ensuite à l'éducation du Dauphin en 1380. Enfin, il accompagna en Angleterre le sire *de la Tremouille*, dans la descente qu'y firent les François. Il est la tige des branches de *la Clayette*, de *Saint-André*, de *Sully*, de *la Faye*, et autres, qui toutes ont porté son nom.

II. ESPINASSE, (M[lle] de l') élevée dans un couvent de province, où l'on assuroit sa subsistance sans que l'on sût ce qu'elle étoit, fut appelée à Paris par Mad. *Dudeffant* qui, vieille et aveugle, voulut l'avoir auprès d'elle pour rendre sa maison plus agréable. M[lle] *l'Espinasse* y réussit par les charmes d'une figure intéressante et d'un esprit cultivé et sans prétention. Elle s'y fit d'illustres amis. *D'Alembert* conçut pour elle le plus fort attachement, ainsi que le président *Hénault* qui vouloit l'épouser, quoiqu'il eût 70 ans. M[lle] *de l'Espinasse* ayant obtenu une pension du roi, prit une maison à elle. « Elle y rassembla, dit *La Harpe*, la société la plus choisie et la plus agréable en tout genre ; depuis cinq heures du soir jusqu'à dix, on étoit sûr d'y trouver l'élite de tous les états, hommes de cour, hommes de lettres, ambassadeurs, femmes de qualité ; c'étoit presque un titre de considération, d'être reçu dans cette société. Elle en faisoit le principal agrément. Je puis dire, ajoute ce littérateur distingué, que je n'ai point connu de femme qui eût plus d'esprit naturel, moins d'envie d'en montrer, et plus de talens pour faire valoir celui des autres ; elle mettoit tout son monde à sa place, et chacun étoit content de la sienne. Avec un grand usage du

monde, elle avoit l'espèce de politesse la plus aimable, celle qui a le ton de l'intérêt. Ce ton lui étoit facile : son ame singulièrement aimante, attiroit tout ce qui avoit en ce genre des rapports avec elle; aussi personne n'a jamais eu autant d'amis; et chacun d'eux en étoit aimé comme s'il eût été seul à l'être. On n'a jamais eu plus d'activité et plus de plaisir à obliger. » Elle avoit tendrement aimé un jeune seigneur Espagnol, le comte *de Mora*, qui mourut à la fleur de son âge. Cette blessure saigna long-temps. Sa santé étoit déjà très-mauvaise, et se détruisoit de plus en plus. Elle passa les trois derniers jours de sa vie dans un affaissement total. On la fit revenir un peu avec des cordiaux; on la souleva : *Est-ce que je vis encore*, dit-elle? Ce furent ses dernières paroles. Mlle *de l'Espinasse* mourut en 1775 ou 1776.

ESPINAY, (Timoléon d') seigneur de *Saint-Luc*, servit sur terre et sur mer; sur terre avec moins d'éclat, sur mer avec plus de dignité. Il commandoit la première escadre, avec rang de vice-amiral, à la défaite des Rochelois en 1622. Ses services le firent estimer du cardinal *de Richelieu*; cependant, comme ils n'étoient point assez grands pour élever *Saint-Luc* jusqu'au comble des honneurs, il n'y fût parvenu qu'avec peine, s'il ne s'étoit démis du gouvernement de Brouage, que ce ministre vouloit avoir. *Saint-Luc* eut pour récompense le bâton de maréchal de France, et la lieutenance-du-roi en Guienne, l'an 1628. Il ne songea, depuis, qu'à vivre dans le luxe et les plaisirs. Il mourut à Bordeaux le 12 septembre 1644. — Son père, *François* D'ESPINAY, dit *le Brave Saint-Luc*, l'un des favoris d'*Henri III*, passoit pour le cavalier le plus accompli de la cour. Les historiens disent qu'il avoit peu de pareils en valeur, et aucun en générosité, en esprit et en politesse; mais il ne savoit pas garder un secret. *Henri III* aimant tendrement une fille de qualité, et n'en étant pas moins aimé, en fit confidence à *Saint-Luc*, et lui recommanda fortement de n'en jamais parler. *Saint-Luc* le lui promit; cependant quelques momens après, il alla tout dire à sa femme, qui s'en servit pour faire sa cour à la reine. *Henri* fut si irrité de l'indiscrétion de la femme et de la perfidie du mari, que *Saint-Luc* eût couru grand risque, s'il ne se fût enfui à propos. Ce fut lui que le comte *de Brissac* envoya, en 1594, à *Henri IV* qui étoit à Senlis, pour traiter de la réduction de Paris, et pour aller ouvrir les portes de la capitale à son roi légitime. *D'Espinay* fut tué au siége d'Amiens en 1597. — Le cardinal *André* D'ESPINAY, archevêque de Lyon, mort en 1500, étoit de la même famille; il se trouva en habits pontificaux à la bataille de Fornoue, à côté de *Louis XII*, qui l'aimoit et l'estimoit. — *Voyez* NOSTRADAMUS, n° IV.

ESPINE, *Voyez* GRAINVILLE.

ESPINOY, (Philippe d') Flamand, né en 1552, mort en 1633, s'occupa de l'histoire et des antiquités de son pays. Son principal ouvrage est intitulé : *Recherches des Antiquités et No-*

blesse de Flandres, Douay, 1632, in-folio.

ESPRÉMENIL, (Jacques Duval d') né à Pondichery en 1746, étoit neveu et héritier de *Duval de Leyrit*, gouverneur de cette ville pour la Compagnie des Indes, et il défendit avec énergie la mémoire de ce dernier, lorsqu'il fut accusé d'avoir dénoncé injustement le général *Lally*, et d'avoir été le principal auteur de son jugement et de sa mort. *D'Esprémenil* alla lui-même à Rouen en 1780, pour y plaider contre M. *de Lally-Tollendal*, qui demandoit au parlement de cette ville la réhabilitation de la mémoire de son père, mort sur l'échafaud. Cette cause y attira un nombre prodigieux d'auditeurs. *D'Esprémenil* avoit commencé sa carrière dans le barreau par la place d'avocat du roi au Châtelet; il devint ensuite conseiller au parlement de Paris. Là, il montra de grands talens, une éloquence nerveuse, mais une tête ardente, et un goût extrême pour les changemens politiques. En 1781, il dénonça les *Annales* de *Linguet*, et accusa cet écrivain d'avoir érigé la force en droit, soutenu que les princes étoient propriétaires des biens et des personnes de leurs sujets, et qu'entr'eux le ciel s'explique uniquement par des victoires; d'avoir traité tous les magistrats François de *séditieux*, et fait de la banqueroute publique un droit de la couronne et un devoir pour chaque monarque. En 1783, il dénonça les arrestations arbitraires et l'établissement des prisons *privées*, où des hommes gémissoient sans interrogatoire et sans jugement. Bientôt après, *d'Esprémenil* devint disciple de *Mesmer*, et établit chez lui un baquet magnétique qui y attira un grand nombre de croyans et de malades. Avec beaucoup d'esprit, ses critiques étoient d'autant plus amères qu'elles paroissoient toujours dirigées par un grand fonds de probité et l'amour du bien public. La reine en devint sur-tout l'objet. Il se plut à critiquer ses goûts et sa dépense à un tel point, que cette dernière dit un jour à sa marchande de modes, qui lui présentoit une nouvelle coëffure : « Je la prendrois volontiers, mais il faudroit auparavant m'obtenir de M. *d'Esprémenil* l'agrément de la porter. » Son zèle contre la cour, son opposition constante aux vues du ministère, sa dénonciation au parlement des édits bursaux préparés par le garde des sceaux *Lamoignon* et le ministre *de Brienne*, le firent enlever du palais et envoyer en exil aux isles *Sainte-Marguerite*. *D'Esprémenil* devint alors le coriphée de tous les ennemis de la cour, et l'idole du peuple qui le regarda comme son plus intrépide défenseur. Rappelé à ses fonctions, et assistant au spectacle à Lyon, il y fut publiquement couronné de lauriers. Dès son arrivée à Paris, il réclama la convocation des états-généraux, qui étoit devenue l'objet des vœux de sa compagnie, et il eut le dangereux honneur d'y être appelé comme député. On ne s'attendoit pas à le voir défendre alors la prérogative royale avec autant de force qu'il en avoit mis à repousser les impôts ministériels. Il s'opposa à la réunion des ordres, à l'émission des assignats, à la proposition de régler les cas dans lesquels le monarque seroit

déchu du trône. Il adhéra à toutes les protestations faites contre l'acte constitutionnel. Devenu odieux aux factions populaires sous l'assemblée législative, reconnu dans un groupe aux Tuileries le 17 juillet 1792, il en fut arraché avec violence et traîné dans le jardin du Palais-royal. Là, on le dépouilla de ses habits, et on lui porta sept coups de sabre. Prêt à être décollé, un garde national l'enleva à demi-mort des mains de ses assassins, et le déposa dans un lieu sûr. Le maire *Péthion* s'approcha, et recueillit de lui cet oracle : « Apprends à craindre pour toi-même, lui dit *d'Esprémenil ;* et moi aussi je fus l'idole de ce peuple aveugle. » A peine étoit-il rétabli, que ses amis l'engagèrent à sortir d'un pays où ses jours étoient sans cesse en danger ; mais il s'y refusa, en annonçant qu'il devoit supporter tous les périls d'une révolution dont il avoit été l'un des premiers moteurs. Retiré dans une campagne qu'il possédoit à quelques lieues de Paris, il se flatta un instant d'y être oublié ; mais la proscription l'atteignit bientôt. Traduit au tribunal révolutionnaire, il s'y trouva à côté de *Chapelier*, son collégue à l'assemblée constituante, mais dont il avoit été le constant antagoniste. « Si quelque chose, lui dit-il, pouvoit surprendre dans les évènemens de la révolution, ce seroit sans doute de nous voir assis l'un près de l'autre sur cette sellette. » Allant à la mort, le 23 avril 1794, ils furent encore réunis sur la même voiture. En y montant, *Chapelier* dit à son collégue : « On nous donne en ce moment un terrible problême à résoudre ; c'est de savoir à qui de nous deux vont s'adresser les huées publiques ? » *A tous les deux*, répondit *d'Esprémenil*. Il mourut avec courage, âgé de 48 ans. Outre ses plaidoyers, il est auteur : I. Des *Remontrances* publiées par le parlement au mois de janvier 1788. II. D'un *Discours* dans la cause des magistrats composant la chambre des vacations du parlement de Bretagne, 1790, in-8.° III. De deux écrits sur la révolution, intitulés : *Nullité et despotisme de l'Assemblée*, in-8.° *L'État actuel de la France*, 1790, in-8.° « *D'Esprémenil*, dit un historien, bon père, bon mari, excellent ami, religieux sans superstition, ferme dans sa croyance sans fanatisme, faisant aimer ses principes par sa bienfaisance, étoit doué d'une éloquence riche, d'une diction pure et facile, d'un son de voix sonore et agréable, d'une mémoire prodigieuse et de connoissances peu communes. lorsqu'il parloit, la mélodie de son accent pénétroit l'ame ; et si on l'écoutoit en silence, on ne pouvoit s'empêcher de goûter et d'adopter ses raisons. Malheureusement *d'Esprémenil* avoit l'imagination vive et romanesque : il voyoit les choses, les hommes, son pays, son siècle sous des rapports fantastiques ; il s'exagéroit les abus qui existoient et en trouvoit souvent où il n'y en avoit pas. Simple, crédule, confiant, il se livra avec facilité aux charlatans, aux imposteurs de toute espèce, et devint ensuite leur victime. » — Son père appelé *Jacques* DUVAL comme lui, gendre de *Dupleix* gouverneur de Pondichery, devint chef du conseil de Madrass, après la conquête de cette ville sur les Anglois. Il la défendit avec courage contre le nabad d'Arcate, et tailla son

armée en pièces. Déguisé en bramine, il fit le voyage de Chandernagor et pénétra dans les pagodes Indiennes, dont il observa et dessina les cérémonies. De retour en France, affligé d'une profonde surdité, il échappa à l'espèce d'isolement où elle le laissoit, en cultivant les lettres avec goût, et en publiant un *Traité sur le Commerce du Nord*, in-12. Il est mort à Paris en 1765. *Voyez* DUPLEIX.

ESPRIT, (Jacques) né à Beziers en 1611, entra, en 1629, dans l'Oratoire, qu'il quitta cinq ans après pour rentrer dans le monde. Il avoit toutes les qualités propres pour y plaire, de l'esprit, de la figure. Le duc *de la Rochefoucault*, le chancelier *Seguier* et le prince de *Conti*, lui donnèrent des témoignages non équivoques de leur estime et de leur amitié. Le premier le produisit dans le monde; le second lui obtint une pension de deux mille livres et un brevet de conseiller d'état; le troisième le combla de bienfaits, et le consulta dans toutes ses affaires. *Esprit* mourut en 1678, à 67 ans, dans sa patrie. Il étoit membre de l'académie Françoise. Il fut un de ceux qui brillèrent dans l'aurore de cette compagnie, mais qui auroient beaucoup moins de réputation à présent. Les ouvrages d'*Esprit* sont: I. Des *Paraphrases* de quelques Pseaumes, qu'on ne peut guères lire avec plaisir, quand on connoît celles de *Massillon*. II. La *Fausseté des vertus humaines*, Paris, 2 vol. in-12, 1678, et Amsterdam, in-8°, 1716: livre médiocre, qui n'est qu'un commentaire des *Pensées* du duc *de la Rochefoucault*. C'est dans quelques endroits, l'ingénieux *Horace* commenté par le pesant *Dacier*. Mais du moins on ne peut pas lui reprocher que sa morale tombe plus sur les personnes que sur les vices: défaut qu'on rencontre dans la plupart des moralistes modernes. D'ailleurs, *Esprit*, après avoir montré la fausseté des vertus purement humaines, finit tous ses chapitres par la démonstration de la réalité des vertus chrétiennes. *Louis de Bans* a tiré de ce livre, son *Art de connoître les hommes*.

ESQUIVEL, *Voy.* ALBA.

I. ESSARTS, (Pierre des) fut l'un des seigneurs François qui passèrent en Ecosse au secours du roi contre les Anglois, et il fut fait prisonnier dans un combat en 1402. De retour en France, il s'attacha au duc de *Bourgogne*, et obtint par la protection de ce prince les places de prévôt de Paris, de grand bouteiller, de grand fauconnier, de grand maître des eaux et forêts, de trésorier de l'épargne, et de surintendant des finances. Outre ces charges, il étoit encore gouverneur de Nemours et de Cherbourg, où il se retira après avoir perdu les bonnes graces du duc de *Bourgogne*, parce qu'il avoit voulu s'attacher au dauphin, duc de *Guienne*. Il y demeura jusqu'au commencement de l'année 1413, qu'il revint secrètement à Paris. Il se cacha à la Bastille; mais il en fut tiré par la faction des *Bouchers*, et mis en prison au Louvre, puis au palais, où son procès lui fut fait. Accusé d'avoir voulu enlever le roi et le duc de *Guienne*, il fut condamné à perdre la tête, et exécuté aux halles le 1er juillet 1413. Son corps fut porté à Montfaucon,

où quatre ans auparavant il avoit fait mettre celui de *Jean de Montagu*, grand maître de France. Il en fut depuis tiré, et porté à l'église des Mathurins, où il fut solennellement enterré, parce que sa veuve avoit obtenu la restitution de ses biens confisqués, et fait purger sa mémoire. Le religieux de Saint-Denys, qui a écrit l'Histoire de *Charles VI*, dit que « *des Essarts* étoit un homme fort emporté, qui agissoit en tout ce qu'il faisoit, avec plus de chaleur et de précipitation que de jugement; qu'il s'embarrassa dans les factions, et s'engagea dans le périlleux maniement des finances du royaume; qu'il se laissa aller à la passion aveugle d'élever sa maison; qu'il ne pensa qu'à enrichir son frère et ses amis, et que pour ce sujet il porta le duc de *Bourgogne* à exiger de l'argent des peuples, sous les titres colorés de réformation, d'emprunts de deniers, et sous d'autres prétextes. » Peu s'en fallut que son frère *Antoine des Essarts* n'essuyât le même sort que lui. « Ce fut cet *Antoine* qui fit placer la statue colossale de *St. Christophe*, qu'on voyoit à la cathédrale de Paris, et qui a été démolie en 1784; et ce fut en action de graces de sa délivrance : on peut juger de l'excès de sa frayeur, dit *Villaret*, par l'énormité de l'*Ex-voto*. » *Pierre des Essarts* ne laissa qu'un fils qui ne se maria point. Mais *Antoine* eut des enfans qui continuèrent sa postérité, terminée à *Charlotte des Essarts*, qui suit.

II. ESSARTS, (Charlotte des) comtesse de Romorentin, fille de *François des Essarts*, lieutenant-général pour le roi en Champagne, étoit pleine d'esprit et d'agrémens. Elle suivit dans sa jeunesse la comtesse de *Beaumont-Harlai*, sa parente, en Angleterre, où elle plut beaucoup. Ayant paru à la cour, *Henri IV*, en devint amoureux en 1590, et en eut *Jeanne-Baptiste*, abbesse de Fontrevrault, morte en 1670. Elle n'en fut pas moins sensible à l'amour de *Louis de Lorraine*, cardinal *de Guise*, avec qui elle vécut dans la plus grande intimité. *Voyez* Guise, n.° VI. Après la mort de ce prélat, elle épousa en 1630 le maréchal *de l'Hôpital*, connu alors sous le nom de *du Hallier*. Les intrigues politiques de cette femme ambitieuse lui attirèrent bientôt une disgrace éclatante. « Elle avoit, dit *Moréri*, un fils au service du duc de *Lorraine*, appelé le chevalier *de Romorentin*, qu'elle avoit eu du cardinal *de Guise*. Elle crut que le moyen d'élever ce fils, étoit de travailler à la réconciliation du duc avec le roi, et de le faire rétablir dans ses états. M. *du Hallier*, pressé par sa femme de s'employer pour cette négociation, remontra au roi et au cardinal *de Richelieu*, que dans la conjoncture où se rencontroient les affaires de Sa Majesté, il lui sembloit qu'il seroit de son service de retirer le duc d'avec les Espagnols par quelque traité. Mad. *du Hallier*, de son côté, joignant ses remontrances à celles de son mari, fit savoir à la princesse *de Cantecroix*, que le duc avoit épousée, quoiqu'il eût encore une autre femme, que son intérêt particulier étant de se voir bientôt souveraine, elle devoit employer toute son adresse à persuader au duc de ne pas refuser la paix, et le recouvrement de ses états.

On entra donc en traité de part et d'autre, et la paix fut conclue à Saint-Germain en 1641. Le duc se croyant lésé par cet accord, et se trouvant trop foible pour résister aux troupes du roi de France, se retira avec les siennes entre Sambre et Meuse. Pour colorer cette retraite, il dépêcha un courrier au cardinal *de Richelieu*, par lequel il l'avertissoit que ce qui l'obligeoit à se retirer, n'étoit pas qu'il eût dessein de violer son traité; mais que la crainte que Mad. *du Hallier* lui avoit donnée qu'il avoit dessein de le faire arrêter, en étoit l'unique cause : pour justifier que cette crainte n'étoit pas fondée en l'air, il lui envoya un billet écrit de cette dame à la mère supérieure des filles de la Congrégation de Nancy. » Le cardinal indigné, ordonna à *du Hallier*, qui faisoit alors le siége de la Charité, d'envoyer sa femme dans une de ses maisons. C'est dans cette retraite forcée qu'elle mourut en 1651, sans enfans de *du Hallier*, qui n'avoit point été enveloppé dans sa disgrace, parce qu'il n'avoit eu aucune part à ses imprudentes menées.

ESSÉ, *Voyez* MONTALEMBERT.

ESSEX, (Robert d'Evreux, comte d') fils d'un comte maréchal d'Irlande, d'une famille originaire de Normandie, naquit au château de Nethewood dans le comté de Héreford. Il est également fameux par ses aventures et par sa mort. Après avoir servi en 1586 en Hollande, parmi les auxiliaires Anglois, il revint à Londres, où il parut à la cour avec beaucoup d'éclat. S'étant un jour présenté devant la reine *Elizabeth*, lorsqu'elle alloit se promener dans un jardin, il se trouva un endroit rempli de fange sur le passage. *Essex* détacha sur-le-champ un manteau broché d'or qu'il portoit, et l'étendit sous les pieds de la princesse, qui fut touchée de cette galanterie. Celui qui la faisoit étoit d'une figure noble et aimable. La reine, quoique âgée de 58 ans, prit bientôt pour lui un goût assez vif. *Essex* obtint les premières places et les plus grands honneurs. Il paroît que pendant quelque temps il se crut maître du cœur de sa souveraine. S'il étoit contredit dans quelques-uns de ses desirs, il s'éloignoit de la cour et faisoit acheter son retour. Il en usoit si familièrement avec *Elizabeth*, que, sous prétexte d'indisposition, il eut l'insolence d'entrer chez elle en robe de chambre. Elle lui donna le gant de sa main droite pour le porter à son chapeau. Ce qui sembloit justifier le goût d'*Elizabeth* pour son favori, c'est qu'il étoit aussi brillant par son courage que par sa bonne mine. Il demanda la permission d'aller conquérir à ses dépens un canton de l'Irlande, et se signala souvent comme volontaire. Il fit revivre l'ancien esprit de la chevalerie, portant toujours à son bonnet un gant de la reine *Elizabeth*. Cette princesse le fit grand-maître de l'artillerie, lui donna l'ordre de la Jarretière, et enfin le mit de son conseil privé. Il eut quelque temps le premier crédit; mais il ne fit jamais rien de mémorable. En 1599, il alla en Irlande contre les rebelles, à la tête d'une armée de plus de 20 mille hommes, et il la laissa dépérir. La reine, qui avoit encore pour lui quelques bontés, se contenta de lui ôter sa place au conseil, de suspendre

l'exercice de ses autres dignités, et de lui défendre la cour. Cependant il espéroit toujours de fléchir cette princesse. Il lui écrivit un jour : « Qu'il baisoit la verge dont elle se servoit pour le corriger, et qu'il alloit s'enterrer dans une campagne pour y expier ses fautes, et pour déplorer le malheur d'être éloigné de sa présence. » Le comte ayant une épouse aimable et spirituelle, qui tâchoit de calmer son ame agitée, en lui faisant lire les chefs-d'œuvres de l'antiquité, ne put cependant le guérir, dans la solitude, des chimères de l'ambition. Son ressentiment contre *Elizabeth* s'enflamma au lieu de s'éteindre. Il résolut de se venger d'elle. Pour augmenter le nombre de ses partisans, il flatta les Catholiques, il caressa les Puritains, dont la secte audacieuse s'étendoit de jour en jour. Sa maison, devenue une espèce de prêche, fut le théâtre de ces nouveaux enthousiastes. La reine n'étoit point épargnée dans les propos qu'on y tenoit. *Essex* la peignoit comme une vieille femme, d'un esprit aussi cassé que le corps. *Elizabeth*, qui avoit beaucoup des petitesses de son sexe, et qui étoit extrêmement délicate sur l'article de la beauté, sentit ces traits injurieux en femme et en souveraine. L'imprudent *Essex* s'attacha, dans le même temps à *Jacques*, roi d'Ecosse, auquel il promettoit tous ses soins pour lui assurer le trône d'Angleterre. Il traça le plan d'une révolte ; il résolut avec ses partisans d'attaquer le palais, d'obliger la reine à convoquer un parlement, et de changer l'administration du royaume. Il ne doutoit pas que les habitans de Londres ne prissent les armes au premier signal. Mais la cour, instruite du complot, avoit pris de bonnes mesures. *Essex* parut dans la ville accompagné de deux cents hommes. Ses exhortations séditieuses furent sans effet. On le poursuivit ; malgré sa bravoure il se rendit à discrétion. Loin de se défendre devant ses juges, il s'abandonna aux sentimens de religion qu'il avoit affectés par politique. Il se reconnut coupable, et dénonça ses amis ; procédé que, dans d'autres temps, il eût regardé comme une bassesse. *Elizabeth*, cruellement agitée, balança entre la justice et la clémence. Elle sentit, dit-on, renaître une passion mal-éteinte, et si le comte avoit voulu demander grace, il est vraisemblable qu'elle lui auroit pardonné. Il fut exécuté le 25 février 1601 à la Tour, de peur que le spectacle du supplice ne causât une émotion populaire. Il n'avoit que 34 ans. « Issu de la maison royale par les femmes, doué de talens supérieurs et de qualités héroïques, il se perdit, dit l'abbé *Millot*, faute de savoir jouir du bonheur avec la modération nécessaire. Le peuple auquel il étoit très-cher, fut indigné de sa mort, et la reine n'entendit plus les acclamations ordinaires lorsqu'elle se montra en public. » Le goût qu'*Elizabeth* avoit eu autrefois pour lui, et dont il étoit très-peu digne, a servi de canevas à des romans et à une tragédie de *Thomas Corneille*. — *Voyez* VIII. ELIZABETH.

EST, *Voyez* XV. ALFONSE D'EST, CLÉMENT, VIII. n.° IX. *et* ESTIUS.

ESTAING, (Charles-Henri, comte d') naquit à Ravel en

Auvergne d'une famille ancienne et illustre, depuis qu'un *d'Estaing* combattant à la bataille de Bouvines, près de *Philippe-Auguste*, et lui ayant sauvé la vie, obtint de ce monarque le droit de porter sur son écu les armes de France. Son descendant entra dans la carrière militaire, et commença à servir avec distinction dans l'Inde, sous les ordres de *Lally*. Fait prisonnier par les Anglois, il fut relâché sur sa parole; mais ayant été repris par eux avant son échange, il en fut durement traité et jeté dans un cachot à Portsmouth. Devenu ennemi implacable de l'Angleterre, il chercha toutes les occasions de lui nuire. Nommé vice-amiral et lieutenant-général des armées de France, il fut employé dans la guerre d'Amérique, et remporta une victoire navale devant l'isle de la Grenade, dont il s'empara avec intrépidité. De retour dans sa patrie, il devint membre de l'assemblée des notables en 1787, et accepta la place de commandant de la garde nationale de Versailles au commencement de la révolution. Dès-lors, il se montra souvent favorable à ses principes. Il écrivit à la reine pour la détourner du projet de fuir; il fit remplacer les gardes-Françoises, dans la garde du château, par le régiment de Flandres; on ne le vit faire aucun mouvement pour le défendre le 6 octobre. Celui qui avoit attaqué avec valeur les colonnes ennemies, parut timide devant les factions de l'intérieur. Dans le procès de la reine, il déclara qu'il n'avoit aucune déposition à faire contr'elle, que cependant il avoit personnellement à s'en plaindre. Ses ménagemens, sa conduite ambiguë, ne le sauvèrent pas de la proscription. Arrêté et traduit au tribunal révolutionnaire, il périt le 29 avril 1793, à l'âge de 65 ans. Craint des soldats, peu aimé des officiers de la marine, il montra dans ses expéditions plus de bravoure que d'intelligence. On a dit de lui qu'*il s'étoit fait patriote par prudence, et étoit resté courtisan par habitude*.

I. ESTAMPES, (Léonor d') d'une illustre maison du Berri, fut placé sur le siége de Chartres, en 1620, et transféré à l'archevêché de Rheims en 1641. Il signala son zèle pour la France dans l'assemblée du clergé de 1626, en faisant condamner deux libelles, l'un intitulé: *Admonitio ad Regem Christianissimum*, par le Jésuite *Eudæmon;* et l'autre, intitulé: *Mysteria politica*, par le Jésuite *Keller*. Ces deux ouvrages attaquoient l'autorité des rois. Ce fut l'occasion d'une des plus violentes tempêtes que les Jésuites aient jamais essuyées. *D'Estampes* dressa la censure des deux livres: elle fut adoptée par toute l'assemblée; mais quelques évêques, partisans de la société, signèrent un désaveu de la censure, et firent évoquer l'affaire au conseil. L'évêque de Chartres leur proposa vainement, pour faire cesser les murmures qu'une telle conduite excitoit parmi les bons citoyens, de reconnoître les vérités que les deux Jésuites avoient appuyées. Les esprits étoient si peu éclairés alors, que, dans les états-généraux de 1614, le tiers-état ne put jamais obtenir la publication de la déclaration, *qu'aucune puissance, ni temporelle ni spirituelle, n'a droit de disposer du royaume, et de dispenser les sujets de leur*

serment

serment de fidélité. Les choses ont tellement changé depuis, que l'illustre pontife *Benoît XIV* a imposé silence dans ces derniers temps à des religieux, qui vouloient soutenir dans une thèse la proposition contre laquelle le tiers-état s'étoit élevé en 1614. Ce grand pape sentoit que de telles questions ne font qu'irriter les esprits, et diminuer la confiance des princes, sans augmenter l'autorité du pontife.

II. ESTAMPES-VALENÇAY, (Achille d') connu sous le nom de *Cardinal de Valençay*, naquit à Tours en 1593. Il se signala aux siéges de Montauban et de la Rochelle. Après la réduction de cette ville, il fut fait maréchal de camp. Il passa ensuite à Malte, où il avoit été reçu chevalier de minorité dès l'âge de dix-huit ans. La Religion lui confia la place de général des galères. Son courage éclata dans toutes les occasions, et sur-tout à la prise de l'isle de Sainte-Maure dans l'Archipel. Le pape *Urbain VIII* l'ayant appelé à Rome, pour se servir de son bras contre le duc de *Parme*, il mérita par ses services d'être créé cardinal en 1643, par préférence au savant *Hallier*. Ce fut vers le même temps qu'il soutint les intérêts de la France contre l'ambassadeur d'Espagne, avec tant de vigueur, qu'il l'obligea de rendre visite au cardinal protecteur de la France. Le cardinal *de Valençay* mourut le 15 juillet 1646, à 53 ans, avec la réputation d'un homme brave, fier, hardi, entreprenant. Les choses les plus difficiles ne lui coûtoient guères plus à faire qu'à proposer. *Léonor* son frère, archevêque de Rheims, mourut en 1651, à 63 ans; et *Henri* son neveu, grand prieur de France, finit ses jours à Malte en 1678, à 75 ans. Il avoit été ambassadeur à Rome, et s'y étoit distingué.

III. ESTAMPES, (Jacques d') de la famille du précédent, plus connu sous le nom de *Maréchal de la Ferté-Imbaut*, chevalier des ordres du roi, lieutenant-général de l'Orléanois, etc. étoit fils de *Claude d'Estampes*, capitaine des gardes du corps de *François de France*, duc d'Alençon. Il porta les armes dès sa jeunesse, et se signala en divers siéges et combats. Il fut envoyé ambassadeur en Angleterre, l'an 1641, et rappelé quelque temps après, pour avoir révélé le secret du roi son maître. La reine *Anne d'Autriche* lui procura le bâton de maréchal de France, en 1651: c'étoit une récompense due à son exactitude, à sa vigilance et à sa bravoure. Il mourut dans son château de Mauny près de Rouen, le 20 mai 1668, à 78 ans.

IV. ESTAMPES, (la duchesse d') *Voyez* PISSELEU.

ESTANG, (L') *Voyez* LESTANG... SALLE, n.° II... *et* TENDE.

ESTERHAZI, (Paul) vice-roi de Hongrie, naquit en 1635. Élevé au premier grade militaire, il donna dans toutes les occasions des preuves signalées de son courage et de ses lumières. Il contribua à la délivrance de Vienne en 1685, et conduisit au siége de Bude des troupes nombreuses levées à ses frais. Les empereurs *Ferdinand III*, *Léopold I*, *Joseph I*, et *Charles VI*, lui donnèrent sans cesse des preuves de leur estime: et il les méritoit par ses vertus et son zèle pour le bien

public. Il mourut le 26 mars 1713, et on lit ces deux vers latins sur son tombeau à Eysenstadt :

Bis decies quatuor commisi prælia, nunquàm
Vidit terga hostis, sed tamen hîc jaceo.

ESTÈVE, (Jean) Troubadour ancien, né à Narbonne ou à Beziers, s'attacha à *Guillaume*, seigneur de Lodève, qui commandoit en 1285 la flotte françoise envoyée par *Philippe le Hardi* contre l'Espagne. Celui-ci fut fait prisonnier, et son ami célébra dans un *Sirvente* sa captivité, en engageant le roi de France à payer promptement sa rançon et à le délivrer. *Estève* est le seul Troubadour qui ait daté chacune de ses pièces. Les plus agréables sont deux *Pastourelles* qui ont de la naïveté et de la grace. « Pauvre qui est jeune, dit-il, est bien riche quand il vit joyeux; et plus fortuné est-il que le vieux riche qui passe sa vie dans la tristesse, compagne de l'or. »

I. ESTHER *ou* ÉDISSA, Juive de la tribu de *Benjamin*, fut cousine germaine de *Mardochée*. Le roi *Assuérus* l'épousa, après avoir répudié *Vasthi*. Ce monarque avoit un favori nommé *Aman*, ennemi déclaré de la nation Juive. Ce favori, irrité de ce que *Mardochée* lui refusoit les respects que les autres courtisans lui rendoient, résolut de venger ce prétendu affront sur tous les Juifs. Il fit donner un édit pour les faire tous exterminer dans un temps marqué. *Esther* ayant imploré la clémence du roi en faveur de sa nation, obtint la révocation de l'édit, et la permission de tirer vengeance de leur ennemi, le même jour qu'*Aman* avoit destiné à leur perte. C'est en mémoire de cette délivrance que les Juifs instituèrent la fête de *Purim* ou *des Sorts*, parce qu'*Aman* s'étoit servi du sort pour savoir quel jour seroit le plus malheureux aux Israélites. Les historiens ne conviennent pas entre eux du temps auquel cet événement est arrivé, ni du roi de Perse, que l'Écriture appelle *Assuérus*. Cependant les circonstances marquées dans le livre d'*Esther*, paroissent convenir à *Darius*, fils d'*Hystaspes*, et ne conviennent qu'à lui. On est encore plus partagé sur l'auteur de ce livre. Le sentiment le plus commun est, qu'on doit attribuer à *Mardochée* au moins les neuf premiers chapitres : le reste ne se trouve pas dans l'Hébreu : néanmoins, le concile de Trente l'a reconnu canonique en son entier.

II. ESTHER, autre belle Juive, brilla au XIVe siècle, sous *Casimir III*, dit *le Grand*, roi de Pologne, qui en fit sa maîtresse. Ce prince, trop adonné aux femmes, accorda de très-grands priviléges en Pologne et en Lithuanie aux Juifs, en considération de celle qu'il aimoit, et le peuple circoncis donna autant de bénédictions à la nouvelle *Esther*, que les anciens Hébreux avoient fait à leur reine. *Voyez* l'article III. BARBE.

III. ESTHER, de Beauvais, savante connue dans le 16e siècle, écrivoit en prose et en vers. Plusieurs de ses pièces sont insérées dans les Œuvres de *Béroald de Vervile*, publiées en 1583.

ESTIENNE (François d') seigneur de Saint-Jean de la Salle et de Montfuron, fut conseiller au parlement d'Aix sa patrie, ensuite président aux enquêtes au

parlement de Paris, et enfin président à mortier au parlement de Provence. Ce magistrat, l'un des plus savans jurisconsultes du 16e siècle, a laissé un livre estimable sous le titre de *Decisiones Stephani.*

ESTIENNE, (les Imprimeurs) *Voyez* ÉTIENNE, n° 17 à 21.

ESTIUS, (Guillaume) né vers l'an 1542, à Gorcum en Hollande, de l'ancienne famille d'*Est*, prit le bonnet de docteur à Louvain, en 1580. Ses talens le firent appeler à Douai, où il fut à la fois professeur en théologie, supérieur du séminaire, prévôt de l'église de Saint-Pierre, et chancelier de l'Université. *Estius* mourut dans cette ville le 20 septembre 1613, à 71 ans, avec la réputation d'un savant laborieux et modeste, et d'un prêtre vertueux. Tout le temps de sa vie fut employé à composer et à enseigner; et ce double travail ne l'empêchoit pas de rendre tous les services qu'on exigeoit de sa charité et de son zèle. On doit à ses veilles : I. Un excellent *Commentaire sur le Maître des Sentences*, en 2 vol. in-fol. Paris, 1696. Cet ouvrage, nourri de passages de l'Écriture et des Pères, est fort recommandé aux jeunes théologiens par *Dupin*. Le commentateur suit exactement son auteur, sans s'égarer dans des questions étrangères. Il imite sa méthode, en établissant sa doctrine par l'Écriture, les Pères et le raisonnement. Il est écrit avec netteté et facile à entendre. II. Un *Commentaire sur les Epîtres de St. Paul*, en 2 vol. Rouen 1709, in-fol., rempli d'une vaste et solide érudition, mais trop diffus. Il est vrai qu'avec ce commentaire on peut se passer facilement de tous les autres. *Jean de Gorcum* en a donné un abrégé dans sa *Medulla Paulina*, Lyon 1623, in-8.° III. Des *Notes sur les endroits difficiles de l'Ecriture-Sainte*, Douai 1628, in-fol., dont *Calmet* faisoit peu de cas, mais que d'autres savans ont conseillé de lire pour la clarté et la solidité. Cet ouvrage est le fruit des conférences qu'*Estius* faisoit dans le séminaire de Douai : il n'est donc point étonnant qu'il ait mêlé quelquefois des questions théologiques aux interprétations littérales. IV. Un *Discours* latin, prononcé en 1587, contre ceux qui sont économes de leur savoir, et qui, renfermant leurs lumières dans le cabinet, refusent de les communiquer au dehors, soit au public en général, par de bons ouvrages, soit aux particuliers, par des avis. Ce discours est à la fin du *Tractatus triplex de ordine amoris*, Louvain 1685. Tous les écrits d'*Estius* sont en latin.

ESTOCART, (Claude l') célèbre sculpteur d'Arras, né dans le 17e siècle, à qui l'on doit la chaire de Saint-Etienne-du-Mont, exécutée sur les dessins de *Laurent de la Hire*, peintre renommé. Un Ange semble y appeler, au son de la trompette, les Chrétiens à venir entendre la parole de Dieu; mais on a critiqué avec raison le *Samson* qui supporte le monument, et dont l'allégorie est fausse.

I. ESTOILE, (Pierre de l') grand audiencier de la chancellerie de Paris, mort en 1611, laissa divers manuscrits dont on tira · I. Son *Journal de Henri III;* l'abbé *Lenglet du Fresnoy* en a donné une édition en 1744, en 5 vol. in-8.° L'éditeur l'a enrichie de plusieurs pièces rares sur la

Ligue, choisies dans la foule des libelles, des satires et des ouvrages polémiques que ces temps orageux produisirent. Ce *Journal* commence au mois de mai 1574, et finit au mois d'août 1589. II. *Journal du règne de Henri IV*, avec des remarques historiques et politiques du chevalier *C... B... A...* (l'abbé *Lenglet du Fresnoy*), et plusieurs pièces historiques et politiques du même temps; la Haye 1741, 4 vol. in-8.° Il faut remarquer que les années 1598, 1599, 1600, 1601, manquent dans le *Journal* de *l'Estoile*. On y a suppléé dans cette édition par des supplémens donnés pour la première fois en 1636, et dont l'auteur est anonyme. Les deux Journaux du grand audiencier avoient été publiés par Mrs *Godefroi* à Cologne (*Bruxelles*); le premier, sous le titre de *Journal de Henri III*, 4 vol. in-8°; le second, sous celui de *Mémoires pour servir à l'Histoire de France*, 1719, 2 vol. in-8° avec figures. Ces Mémoires renfermant plusieurs choses retranchées dans l'édition de l'abbé *du Fresnoy*, les curieux les recherchent d'autant plus qu'ils sont devenus rares. *L'Estoile* paroît dans ses deux Journaux, attaché au parlement, bon citoyen, honnête homme, écrivain véridique, qui dit également le bien et le mal, le bien avec plaisir, le mal avec naïveté. Il étoit très-instruit de toutes les particularités du règne de *Henri III*, et de celui de *Henri IV*, et il entre dans les détails les plus curieux. Les affaires de l'état y sont pêle-mêle avec celles de sa famille. Les morts, les naissances, le prix des denrées, les maladies dominantes, les événemens plaisans ou tristes, et tout ce qui fait le sujet des conversations, est l'objet de son Journal. Il se rétracte avec autant de bonne foi qu'il avoit affirmé avec facilité. Ce répertoire présente un tableau fidelle des bruits populaires, et de leur origine souvent si incertaine, de leur accroissement impétueux, et de leur chûte aussi rapide que leur naissance. L'auteur cache sous un air simple et franc, un caractère caustique et malin : il n'est donc pas étonnant qu'il ait eu beaucoup de lecteurs.

II. ESTOILE, (Claude de l') fils du précédent, a moins de célébrité que son père, quoiqu'il fût un des cinq auteurs que le cardinal *de Richelieu* employoit à faire ses mauvaises pièces dramatiques. Il fut reçu à l'académie Françoise en 1632, et mourut en 1652, âgé d'environ 58 ans, suivant les uns; et suivant d'autres, en 1651, à 54 ans. Peu accommodé des biens de la fortune, mais plein d'honneur, il aima mieux quitter la capitale avec une femme sans biens qu'il avoit épousée, que d'y mendier à la table d'un financier, ou d'être incommode à ses amis. *Pelisson* dit de lui : « qu'il avoit plus de génie que d'étude et de savoir. » Il connoissoit pourtant assez bien les règles du théâtre. C'étoit un censeur difficile, et pour lui-même, et pour les autres. Il fit, dit-on, mourir de douleur un jeune Languedocien, venu à Paris avec une *Comédie* qu'il croyoit un chef-d'œuvre, et dans laquelle le sévère critique reprit mille défauts. On rapporte de *Claude de l'Estoile*, ce qu'on a conté de *Malherbe* et de *Molière*, qu'il lisoit ses ouvrages à sa servante. Ce Poëte étoit de taille médiocre, avec les yeux et les cheveux noirs; son visage étoit pâle, maigre et

sans barbe en quelques endroits, parce qu'étant jeune, il s'étoit laissé tomber dans le feu. On prétend qu'il ne travailloit jamais qu'au flambeau. On a de lui deux *Pièces de théâtre* très-médiocres, *la Belle Esclave*, représentée en 1643, et *l'Intrigue des Filoux;* des *Odes* qui le sont un peu moins, et des *Stances* qui offrent quelquefois de la précision, de l'énergie, ou de la délicatesse. Ses *Odes* se trouvent dans le *Recueil des Poëtes François*, 1692, 5 vol. in-12.

ESTOUTEVILLE, (Guillaume d') cardinal, archevêque de Rouen, étoit fils de *Jean d'Estouteville*, d'une ancienne et illustre famille de Normandie, éteinte depuis 1566. Il fut chargé de commissions importantes sous les règnes de *Charles VII* et de *Louis XI*, réforma l'université de Paris, et protégea les savans. C'étoit un homme intrépide et exact observateur de la justice. On dit que le Barigel de Rome ayant surpris un voleur, et voulant le faire mourir sur-le-champ, comme il ne trouvoit pas de bourreau, il obligea un prêtre François, qui passoit par ce même endroit, de faire cet office, indigne de son caractère. Le cardinal l'ayant su, et n'ayant pu en tirer raison, envoya chercher le Barigel, et le fit pendre aussitôt à une fenêtre de sa maison. Partisan zélé de la Pragmatique sanction, il assembla les évêques à Bourges, où l'on traita des moyens de bien observer ce réglement. On prit des mesures à cet égard, malgré les instances que les députés de l'église de Bordeaux et *Pierre* leur archevêque, firent en faveur du pape, à qui ils vouloient qu'on laissât une pleine puissance. *D'Estouteville* mourut à Rome, étant doyen des cardinaux, le 22 décembre 1483, à 80 ans. Outre l'archevêché de Rouen, il possédoit six évêchés, tant en France qu'en Italie, quatre abbayes et trois grands prieurés; mais il en employoit la meilleure partie à la décoration des églises dont il étoit chargé, et au soulagement des pauvres. C'est lui qui commença le beau château de Gaillon. La principale partie de la succession de la maison d'*Estouteville* passa dans celle de *Bourbon* par le mariage d'*Adrienne*, duchesse d'*Estouteville*, avec *François de Bourbon*, comte de Saint-Paul.

ESTRADA, (Marie d') femme d'un soldat de *Fernand Cortez*, suivit ce dernier à la conquête du Mexique, et se distingua par sa valeur dans les combats. Armée d'une épée et d'une lance, oubliant la foiblesse de son sexe, elle parut toujours à la tête des expéditions, et fut regardée comme l'un des guerriers les plus intrépides de l'armée Espagnole.

ESTRADES, (Godefroi, comte d') né à Agen en 1607, maréchal de France, et vice-roi de l'Amérique, étoit d'une famille noble, qui subsiste. Il servit long-temps en Hollande, sous le prince *Maurice*, auprès duquel il faisoit les fonctions d'agent de France. Il se montra à la fois bon capitaine et grand négociateur. Nommé ambassadeur extraordinaire en Angleterre en 1661, il y fut insulté, le 10 octobre de cette année, par le baron de *Watteville*, ambassadeur d'Espagne, que son souverain désavoua. Le roi d'Espagne fit plus, il donna ordre à tous ses ministres, dans les cours étrangères, de ne point concourir avec les ambassadeurs de

France, dans les cérémonies publiques. Le comte d'*Estrades* ayant négocié, en 1662, la vente de Dunkerque, fut chargé de recevoir cette ville des mains des Anglois. Quoique *Charles II* eût signé le traité, le parlement s'y opposoit vivement, et la garnison Angloise refusoit d'évacuer la place. Mais le comte d'*Estrades* répandit à propos des sommes considérables; et le gouverneur et la garnison s'embarquèrent pour Londres. Ils rencontrèrent la barque qui portoit l'ordre du parlement de ne point remettre Dunkerque aux François; il étoit trop tard. Cette affaire étoit terminée, grace au zèle actif et ingénieux de *d'Estrades*. De retour à Paris, il fut envoyé, de nouveau, à Londres, en 1666, avec la qualité d'ambassadeur extraordinaire. Il y soutint, avec une vigoureuse fermeté, les prérogatives de la couronne de France, contre le baron de *Watteville*, ambassadeur d'Espagne, qui avoit voulu prendre le pas sur lui. Le comte d'*Estrades* passa l'année d'après en Hollande avec la même qualité, et y conclut le traité de Breda. Il ne se distingua pas moins en 1673, lorsqu'il fut envoyé ambassadeur extraordinaire aux conférences de Nimègue pour la paix générale. Il mourut le 26 février 1686, à 79 ans. Il avoit été nommé, deux ans auparavant, gouverneur du duc de *Chartres* et surintendant de ses finances. Les *Négociations* du comte d'*Estrades* ont été imprimées plusieurs fois, et la dernière à la Haye, 1743, en 9 vol. in-12. Ce n'est qu'un extrait des originaux, contenant 22 vol. in-fol, dont le moindre est de neuf cents pages. *Jean Aymond*, prêtre apostat, en vola quelques-uns dans la bibliothèque du roi, et les publia à Amsterdam, en 1709, in-12, après les avoir tronqués. Il y a confondu les *Négociations* de l'abbé d'*Estrades*, à Venise et en Piémont, avec celles du maréchal son père.

I. ESTRÉES, (Jean d') grand maître de l'artillerie de France, né, en 1486, d'une famille distinguée et ancienne, mort en 1567, à 81 ans, fut d'abord page de la reine *Anne* de *Bretagne*. Il rendit de grands services aux rois *François I* et *Henri II*. C'est lui qui commença à mettre notre artillerie sur un meilleur pied. Il se signala à la prise de Calais en 1558, et donna, dans plusieurs autres occasions des preuves d'intelligence et de courage. On dit que c'est le premier gentilhomme de Picardie, qui ait embrassé la religion prétendue réformée. *Brantôme* dit, dans ses *Capitaines François*, « que M. *d'Estrées* a été l'un des dignes hommes de son état, sans faire tort aux autres, et le plus assuré dans les tranchées et batteries; car il y alloit la tête levée, comme si c'eût été dans les champs, à la chasse; et la plupart du temps, il alloit à cheval monté sur une grande haquenée alezande, qui avoit plus de vingt ans, et qui étoit aussi assurée que le maître: car pour les canonnades et arquebusades qui se tirassent dans la tranchée, ni l'un ni l'autre ne baissoient jamais la tête, et il se montroit par-dessus la tranchée la moitié du corps, car il étoit grand et elle aussi. C'étoit l'homme du monde qui connoissoit le mieux les endroits pour faire une batterie de place, et qui l'ordonnoit le mieux; aussi étoit-ce un des confidens que

M. *de Guise* souhaitoit auprès de lui pour faire conquête et prendre ville, comme il fit à Calais. Ç'a été lui qui, le premier, nous a donné ces belles fontes d'artillerie, dont nous nous servons aujourd'hui; et même de nos canons, qui ne craindront de tirer cent coups l'un après l'autre, par manière de dire, sans rompre, ni sans s'éclater, ni casser, comme il en donna la preuve d'un au roi, quand le premier essai s'en fit; mais on ne les veut pas gourmander tous de cette façon, car on en ménage la bonté le plus qu'on peut. Avant cette fonte, nos canons n'étoient du tout si bons, mais cent fois plus fragiles, et sujets à être fort souvent rafraîchis de vinaigre, où il y avoit plus de peine. C'étoit un fort grand homme, beau et vénérable vieillard, avec une barbe qui lui descendoit très-bas, et sentoit bien son vieux aventurier de guerre du temps passé, dont il avoit fait profession, où il avoit appris d'être un peu cruel. »

II. ESTRÉES, (François-Annibal d') duc, pair et maréchal de France, fils du précédent, né en 1573, embrassa d'abord l'état ecclésiastique, et le roi *Henri IV* le nomma à l'évêché de Laon; mais il quitta cet évêché, pour suivre le parti des armes. Il se signala en diverses occasions, secourut le duc de Mantoue, en 1626, prit Trèves, et se distingua par son esprit autant que par sa valeur. Nommé, en 1636, ambassadeur extraordinaire à Rome, il soutint, avec honneur, la gloire et les intérêts de la couronne, mais non pas avec prudence. Ses brusqueries et son humeur violente le brouillèrent avec *Urbain VIII* et avec ses neveux. On fut contraint de le rappeler. Il en eut si grand dépit, qu'il refusa de venir à la cour rendre compte de sa conduite. Il mourut à Paris le 5 mai 1670, dans sa 98e année. Le maréchal *d'Estrées* étoit plus propre à servir le roi à la tête des armées, que dans une négociation épineuse. Non content de faire respecter son caractère, il vouloit faire craindre sa personne. Il parloit même à la cour avec une noble franchise. Des courtisans s'entretenant devant *Louis XIV*, qui n'avoit que quinze ans, du pouvoir absolu des sultans Turcs, disoient qu'ils disposoient, au gré de leur caprice, de la vie et des biens de leurs sujets. *Voilà*, dit le jeune prince, *ce qui s'appelle régner. Oui, sire*, répliqua le maréchal d'*Estrées; mais en régnant ainsi, trois empereurs ont été étranglés de mon temps.* Il étoit frère de la belle *Gabrielle d'Estrées*, que *Henri IV* auroit, dit-on, épousée, si la mort ne l'eût enlevée. Nous avons de lui: I. Des *Mémoires de la Régence de Marie de Médicis*. Ils sont recherchés, de l'édition de Paris, 1666, in-12, où il y a une Lettre préliminaire de *Pierre le Moine*. II. Une *Relation du siège de Mantoue*, en 1630, et une autre *du Conclave*, dans lequel le pape *Grégoire XV* fut élu en 1621. Il règne dans ces différens ouvrages, un grand air de vérité; mais son style incorrect prouve que le maréchal ne savoit pas aussi bien écrire que combattre.

III. ESTRÉES, (César d') cardinal, abbé de Saint-Germain-des-Prés, né en 1628, fils du précédent, fut élevé sur

le siége de Laon en 1653, après avoir reçu le bonnet de docteur en Sorbonne. Le roi le choisit, peu de temps après, pour médiateur entre le nonce du pape et les amis des quatre évêques d'Aleth, de Beauvais, de Pamiers et d'Angers. *D'Estrées* avoit l'art de ramener les esprits les plus opposés, de les persuader et de leur plaire. Ses soins procurèrent un accommodement, qui donna à l'église de France une paix passagère, parce que les esprits qui la recevoient, aimoient la guerre. Le chapeau de cardinal fut, en 1674, la récompense de son zèle. En 1680, il passa dans la Bavière, où *Louis XIV* l'envoya pour traiter le mariage du *Dauphin*, et pour y ménager d'autres affaires importantes. Il se rendit, quelque temps après, à Rome, y soutint les droits de la France pendant les disputes de la régale, et fut chargé de toutes les affaires après la mort du duc son frère en 1689. Il accommoda les affaires du clergé avec Rome, et eut beaucoup de part aux élections d'*Alexandre VIII*, d'*Innocent XII* et de *Clément XI*. Lorsque *Philippe V* partit pour aller occuper le trône d'Espagne, le cardinal *d'Estrées* eut ordre de le suivre pour travailler avec les premiers ministres de ce prince. Il revint en France l'an 1703, et mourut dans son abbaye le 18 décembre 1714, à 87 ans. Le cardinal *d'Estrées* étoit très-versé dans les affaires de l'église et dans celles de l'état. A un génie vaste, il joignoit des manières polies, une conversation aimable, un caractère égal, l'amour des lettres (*Voyez* GASSENDI), et la charité envers les pauvres. S'il ne fut pas toujours heureux dans ses négociations, ce ne fut ni la faute de son esprit, ni celle de sa prudence.

IV. ESTRÉES, (Gabrielle d') sœur de *François-Annibal d'Estrées*, (*Voyez* le n° II.) reçut de la nature tous les dons qui peuvent enchaîner les cœurs. *Henri IV* à qui *Bellegarde* demanda un congé à Mantes pour aller la voir, voulut être de la partie. Ils se rendirent au château de Cœuvres, où elle demeuroit avec son père. Le roi fut si touché de sa figure séduisante et des agrémens de son esprit, qu'il résolut d'en faire sa maîtresse favorite. Il se déguisa un jour en paysan pour l'aller trouver, passa à travers les gardes ennemies, et courut risque de sa vie. *Gabrielle*, amoureuse de *Bellegarde*, ne répondit pas d'abord aux empressemens du roi : mais l'élévation de son père et de son frère, le sincère attachement de *Henri*, ses manières affables et pleines de bonté, l'obligèrent à mieux traiter un amant si généreux et si tendre. Dans une occasion périlleuse, *Henri* lui écrivit ce billet : *Si je suis vaincu, vous me connoissez assez pour croire que je ne fuirai point; mais ma dernière pensée sera à Dieu, et l'avant-dernière à vous.* Pour la voir plus librement, *Henri* lui fit épouser *Nicolas d'Amerval*, seigneur de Liancourt, avec lequel elle n'habita point. *Henri* l'aima si éperdument, que, quoiqu'il fût marié, il résolut de l'épouser. Ce fut dans cette idée que la belle *Gabrielle* engagea son amant à se faire Catholique, pour pouvoir obtenir du pape une bulle qui cassât son mariage avec *Marguerite de Valois*. Elle travailla ardemment avec *Henri IV* à la-

ver les obstacles qui empêchoient leur union ; mais la mort funeste de *Gabrielle*, le samedi-saint 10 avril 1599, trancha le nœud de toutes les difficultés. On prétend qu'elle fut empoisonnée par le riche financier *Zamet*. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle mourut dans des convulsions épouvantables. La tête de cette femme, une des plus belles de son siècle, étoit toute tournée le lendemain de sa mort, et son visage si défiguré, qu'elle n'étoit plus reconnoissable. M. *Delaplace* a fait les vers suivans sur cet accident funeste :

Après avoir vaincu le vainqueur de la ligue,
Le trône seul pouvoit couronner mes succès ;
Et j'y croyois toucher, lorsqu'une sourde intrigue
Transforma tout-à-coup mes lauriers en cyprès.

De toutes les maîtresses du roi *Henri IV*, c'est celle qu'il aima le plus. Il la fit duchesse de Beaufort, et à sa mort il en porta le deuil, comme d'une princesse du sang royal. Cependant elle ne l'avoit pas dominé assez pour l'indisposer contre les ministres qu'elle n'aimoit point, encore moins pour les faire renvoyer. Elle lui disoit un jour au sujet de *Sully* dont elle étoit mécontente : *J'aime mieux mourir que de vivre avec cette vergogne, de voir soutenir un valet contre moi, qui porte le titre de maîtresse.* — *Pardieu, Madame*, lui répondit Henri, *c'est trop, et vois bien qu'on vous a dressée à ce badinage, pour essayer de me faire chasser un serviteur duquel je ne puis me passer. Mais je n'en ferai rien, et afin que vous en teniez votre cœur en repos et ne fassiez plus l'acaridtre contre ma volonté, je vous déclare que si j'étois réduit en cette nécessité de perdre l'un ou l'autre, je me passerois mieux de dix maîtresses comme vous, que d'un serviteur comme lui.* — Pendant une des fêtes que *Henri* donnoit quelquefois à *Gabrielle*, on vint l'avertir que les Espagnols s'étoient emparés d'Amiens. *Ce coup est du ciel*, dit-il ! *c'est assez faire le roi de France, il est temps de se montrer roi de Navarre ;* et se tournant du côté de *d'Estrées*, qui, comme lui, portoit les habits de la fête, et qui fondoit en larmes, il lui dit : *Ma maîtresse, il faut quitter nos armes et monter à cheval pour faire une autre guerre.* Le jour même il rassembla quelques troupes, et oubliant l'amour, il marcha en héros vers Amiens... *Henri IV* eut d'elle trois enfans : *César*, duc de Vendôme, (*Voy.* VENDÔME.) *Alexandre* et *Catherine-Henriette*. *Alexandre*, 2ᵉ fils de *Gabrielle*, né à Mantes en 1598, légitimé l'année d'après, fut reçu à Paris chevalier de Malte, en 1604. *Louis XIII*, qui lui avoit donné l'abbaye de Marmoutier, le fit nommer grand prieur de France et général des galères de Malte, où il alla signaler son courage. En 1615, il alla prêter à Rome le serment d'obéissance filiale au pape *Paul V*. Il mourut au château de Vincennes le 8 février 1629. *Catherine-Henriette* épousa *Charles de Lorraine*, duc d'Elbœuf, en 1619, et mourut en 1663. La mère de *Gabrielle d'Estrées* étoit *Françoise Babou de la Bourdaisière*, *qui avoit fourni à son mari*, ainsi qu'il le disoit hautement lui-même, *une pepinière de filles mal sages*. *Gabrielle* fut connue d'abord sous le nom de

Mad. *de Liancourt*, ensuite sous celui de marquise de *Monceaux*, et enfin sous celui de duchesse *de Beaufort*. —*Jeanne d'Estrées*, sœur de *Gabrielle*, étant devenue abbesse de Maubuisson, se conduisit en femme voluptueuse et fastueuse. Elle fut déposée en 1618, et renfermée d'abord aux Filles pénitentes, et ensuite aux Claritses de Paris, où elle mourut en 1634.

V. ESTRÉES, (Victor-Marie d') né à Paris le 30 novembre 1660, succéda à *Jean*, comte d'*Estrées*, son père, dans la charge de vice-amiral de France, qu'il exerça avec beaucoup de gloire dans les mers du Levant. Il bombarda Barcelone et Alicante, en 1691, et commanda en 1697 la flotte au siége de Barcelonne. Nommé en 1701 lieutenant général des armées navales d'Espagne, par *Philippe V*, qualité qu'il joignoit à celle de vice-amiral de France, il réunit le commandement des flottes Espagnole et Françoise. Deux ans après, en 1703, il fut fait maréchal de France, et prit le nom de *Maréchal de Cœuvres*. Cette dignité fut suivie de celles de grand d'Espagne et de chevalier de la Toison d'or. Il les méritoit, par une valeur héroïque, mais prudente. Quoique l'abbé *de St.-Pierre* le peigne comme un *homme d'humeur*, il avoit les qualités du cœur, et savoit être ami. L'académie Françoise, celle des Sciences et celle des Inscriptions, s'étoient fait un honneur de se l'associer. Au milieu des occupations bruyantes de la guerre, il avoit cultivé les lettres. Son courage ne se montroit pas seulement dans les combats, mais il le soutenoit dans les plus cruelles maladies. Il fut taillé de la pierre et en danger de la vie. Un courtisan qui vouloit cacher par la dévotion des mœurs très-peu réglées, lui fit dire qu'il alloit prier Dieu pour lui. *Qu'il s'en garde bien*, dit le maréchal, *il gâteroit tout;* non qu'il doutât de l'efficacité des prières, mais il faisoit peu de cas de celles des hypocrites. Il mourut à Paris, le 28 décembre 1737, à 77 ans, également regretté par les citoyens, les savans et les philosophes. Il ne laissa point d'enfans de sa femme *Lucie-Félicité de Noailles*. Sa mort éteignit le titre de duché-pairie attaché à la terre de Cœuvres, sous le nom d'*Estrées*, depuis 1645. Ses biens passèrent dans la maison de *Louvois*, par sa sœur qui avoit épousé le marquis de *Courtanvaux*. *Voy*. l'article suivant.

VI. ESTRÉES, (Louis-César, duc d') maréchal de France, et ministre d'état, naquit à Paris le 1er juillet 1695, de *François-Michel le Tellier* de *Courtanvaux*, capitaine-colonel des Cent-Suisses, fils du marquis de *Louvois*, et de *Marie-Anne-Catherine* d'*Estrées*, fille de *Jean*, comte d'*Estrées*, vice-amiral et maréchal de France. Il fit ses premières armes dans la guerre passagère que le duc d'*Orléans* régent fit à l'Espagne, et servit sous les ordres du maréchal *de Berwick*. Parvenu par ses services au grade de maréchal de camp et d'inspecteur général de cavalerie, il se signala dans la guerre de 1741. On se souviendra long-temps du blocus d'Égra, du passage du Mein à Selingstadt, de la journée de Fontenoi, du siége de Mons, de celui de Charleroi, etc. etc. Il eut la plus

grande part à la victoire de Lawfeldt; et le maréchal *de Saxe*, bon juge du mérite militaire, lui confia dans diverses occasions les manœuvres les plus délicates. Une nouvelle guerre ayant été allumée en 1756, *Louis XV*, qui l'avoit honoré du bâton de maréchal, lui donna, le 24 février 1757, le commandement de l'armée d'Allemagne, forte de plus de cent mille hommes. Il partit au commencement du printemps, après avoir montré au monarque le plan des opérations; et quoiqu'on l'accusât de timidité, malgré sa valeur reconnue, il dit à *Louis XV* : *Aux premiers jours de juillet, j'aurai conduit l'ennemi au-delà du Weser, et je serai prêt à pénétrer dans le pays d'Hanovre.* Non content de tenir sa parole, il livra bataille au duc de *Cumberland*, à Hastembeck, le 26 juillet, et remporta sur lui une victoire complète, secondé par *Chevert* et le marquis de *Bréhan.* Les Hanovriens ayant laissé prendre Hanovre, se disposoient à abandonner l'électorat, lorsqu'il fut remplacé par le maréchal *de Richelieu.* Le maréchal d'*Estrées*, rappelé par des intrigues de cour et renvoyé à Giessen, après la défaite de Minden, ne prit point de commandement, et se contenta de donner des conseils utiles à *de Contades.* Il obtint le brevet de duc en 1763, et l'état le perdit le 2 janvier 1771, à 76 ans. Toutes les dignités dont il fut revêtu, furent la récompense de la vertu et le prix des services; et l'on n'estima pas moins en lui le citoyen que le héros. Un anonyme lui fit cette épitaphe:

Soit qu'aux champs d'Hastembeck il fixât la victoire,
Qu'il servît au conseil d'organe à la raison,
Ci-gît qui doublement eut des droits à la gloire :
Il sut vaincre en César, *et juger en* Caton.

Le maréchal d'*Estrées* ne laissa point d'enfans.

ESTURMEL, gentilhomme des environs de Péronne, s'est fait un nom par son zèle pour la patrie. Le comte de *Nassau*, un des généraux de *Charles-Quint*, menaçoit cette ville en 1536. Les habitans voyant la place dépourvue de toutes choses, paroissoient résolus de l'abandonner. *Esturmel* prévit les suites funestes qu'entraîneroit la perte de Péronne : il s'y transporta avec sa femme et ses enfans, et ranima le courage de ses concitoyens par ses discours et son exemple. Cet homme aussi généreux que brave, fit conduire tous les grains qu'il avoit chez lui, y distribua son argent, et montra une valeur, une activité, une intelligence, qui rassurèrent les plus timides. Cette conduite déconcerta l'ennemi, et l'obligea de se retirer après un mois de siége. Le roi, voulant récompenser *Esturmel*, le fit son maître d'hôtel, et lui donna une charge considérable dans les finances.

ESWARA, (Mythol.) divinité des Indiens, honorée particulièrement par la secte des Scyvias. Une goutte de sa sueur donna naissance à *Virrépudra*, qui battit le Soleil et lui fit sauter une dent, et qui souffleta si fortement la Lune que son visage en porte encore les marques.

ÉTAMPES, *Voyez* ESTAMPES et PISSELEU.

ÉTERNITÉ, (Mythol.) divinité que les anciens adoroient, et qu'ils se représentoient à peu près comme le *Temps*, sous l'image d'un vieillard, tenant à sa main un serpent qui forme un cercle de son corps en se mordant la queue, emblême de l'*Eternité*.

ETHALIDE, (Mythol.) fils de *Mercure*, obtint de son père la liberté de demander tout ce qu'il voudroit, excepté l'immortalité. Il demanda le pouvoir de se souvenir de tout ce qu'il auroit fait lorsque son ame passeroit dans d'autres corps. *Diogène Laërce* rapporte que *Pythagore*, pour prouver la métempsycose, disoit que lui-même avoit été cet *Ethalide*.

ÉTHELBERT, roi de Kent en Angleterre l'an 560, épousa *Berthe*, fille de *Caribert*, roi de France. Cette princesse travailla à la conversion du roi, qui fut suivie de celle de plusieurs seigneurs Anglois, par le zèle de *St. Augustin*, que le pape *St. Grégoire* envoya en Angleterre. *Ethelbert* régna heureusement, et mourut en 616, à cinquante-six ans.

ÉTHELRED, *V.* Æelrède.

ÉTHELRED II, roi d'Angleterre, fils d'*Edgard*, succéda en 978 à son frère *Edouard II*. C'étoit un prince barbare; il fit tuer tous les Danois qui s'étoient établis en Angleterre. On ajoute qu'il fit enterrer leurs femmes jusqu'à la moitié du corps, afin d'avoir le plaisir de voir dévorer tout le reste par des dogues affamés. L'avarice et la débauche le rendirent l'horreur de tous ses sujets. (*Voyez* Édrik.) Ils se révoltèrent; et *Suénon*, roi des Danois, s'étant rendu maître de ses états, l'obligea de se retirer chez *Richard II*, duc de Normandie, dont il avoit épousé la sœur. Après la mort de *Suénon*, *Canut*, son fils, lui succéda; mais étant mort en 1015, *Ethelred* fut rappelé en Angleterre, où il mourut bientôt après, l'an 1016.

ÉTHÉOCLE, roi de Thèbes, frère de *Polynice*, naquit de l'inceste d'*Œdipe* et de *Jocaste*. Il partagea le royaume de Thèbes avec son frère *Polynice*, après la mort de leur père, qui ordonna qu'ils régneroient tour à tour. *Ethéocle* étant sur le trône, n'en voulut pas descendre; et *Polynice* lui fit cette guerre qu'on appela l'*Entreprise des sept Preux*, ou *des sept Braves devant Thèbes*. Ces deux frères se haïssoient si fort, qu'ils se battoient dans le ventre de leur mère. Ils se tuèrent l'un l'autre en même temps, dans un combat singulier. La mort même ne put éteindre cette inimitié horrible: car leurs corps ayant été mis sur un bûcher, on vit, disent les poëtes, tandis qu'ils brûloient, les flammes se séparer, et former jusqu'à la fin une espèce de combat. *Racine* a fait une tragédie sur l'inimitié d'*Ethéocle* et *Polynice*, intitulée: *Les Frères ennemis*. —Un autre Ethéocle, roi d'Orchomène en Béotie fut surnommé le père des *Graces*, parce qu'il fut le premier qui éleva un temple à ces déesses et institua leur culte. *Voyez* Tydée.

ÉTHÉTA, femme de Laodicée, ville de Syrie, aima si tendrement son mari, qu'elle obtint des dieux le pouvoir de devenir homme, pour l'accompagner par-tout sans crainte. Elle fut alors nommée *Ethétus*.

ÉTHILLA, fille de *Laomédon* et sœur de *Priam*, fut emmenée captive par *Protésilas*, après le siége de Troie. Celui-ci ayant relâché sur une côte pendant une tempête, *Ethilla*, aidée de ses compagnes, mit le feu aux vaisseaux Grecs, et força *Protésilas* à se fixer dans la contrée, où il bâtit la ville de Sycione.

I. **ÉTHODE**, premier de ce nom, roi d'Écosse dans le 4e siècle, monta sur le trône après *Conar*. Il eut tant de reconnoissance pour *Argard*, qui avoit gouverné l'état sous le règne de son prédécesseur, et que les grands du royaume avoient mis en prison, qu'il le fit grand administrateur de la justice. *Argard* fut tué dans l'exercice de son emploi. *Ethode*, irrité, fit mourir plus de 300 de ceux qui avoient eu part à ce meurtre. Il fut malheureusement assassiné lui-même par un Hibernois, joueur de flûte, qui couchoit dans sa chambre. On prétend que ce fut vers l'an 194. Tous ces faits sont assez mal appuyés, et les commencemens de l'histoire d'Écosse sont un chaos, ainsi que ceux de presque toutes les histoires.

II. **ÉTHODE II**, fils du précédent, connoissoit si peu le pénible art de régner, que les grands furent obligés d'envoyer dans toutes les provinces de sages lieutenans pour l'administration des affaires. Ce prince mena une vie fainéante l'espace de 30 ans ou environ, et fut tué par ses gardes l'an 31 de J. C.

I. **ÉTHRA**, fille de *Pithée*, roi de Trezène, ayant épousé *Egée*, roi d'Athènes, qui avoit logé chez son père, elle devint grosse de *Thésée*. *Egée* étant obligé de s'en retourner sans elle, lui laissa une épée et des souliers, que l'enfant qu'elle mettroit au monde devoit lui apporter lorsqu'il seroit grand, afin de se faire connoître. *Thésée*, dans la suite, alla voir son père, qui le reçut et le nomma son héritier. *Castor* et *Pollux* irrités de l'enlèvement de leur sœur *Hélène* par *Thésée*, firent *Ethra* captive; mais elle fut délivrée par ses petits-fils *Acamas* et *Démophoon*.

II. **ÉTHRA**, (Mythol.) fille de l'*Océan* et *Thétis*, femme d'*Atlas*, fut mère d'*Hyas* et de sept filles. *Hyas* ayant été dévoré par un lion, ses sœurs en moururent de douleur; mais *Jupiter* les métamorphosa en étoiles, qu'on nomme pluvieuses; ce sont les *Hyades* chez les Grecs, et les *Sucules* chez les Latins.

ÉTHULPHE *ou* ÉTHELVOLPH, fut le second roi de la 3e dynastie d'Angleterre, et succéda l'an 837 à son père *Egbert*. C'étoit un prince pacifique: il ne se réserva d'abord que le royaume de West-sex, et céda à *Aldestan*, son fils naturel, les royaumes de Kent, d'Essex et de Sussex, que son père avoit conquis. Il les remit depuis en sa possession par la mort de ce fils. Il y avoit peu d'années qu'il régnoit, quand les Danois firent des courses en Angleterre, et prirent même Londres; mais il les défit entièrement. *Éthulphe* se voyant sans ennemis, offrit à Dieu la dixième partie de ses états, et alla à Rome sous le pontificat de *Léon IV*. Il rendit tous ses royaumes tributaires envers le saint-siége, d'un sterling ou d'un sou pour chaque famille, au lieu qu'aupa-

ravant il n'y avoit que ceux de Westsex et de Sussex qui le payoient. Ce tribut, établi, dit-on, dès l'an 726 par *Ina*, roi des Saxons, s'est payé jusqu'au temps de *Henri VIII :* et c'est proprement ce qu'on appelle le *Romescot*, ou le *denier de Saint Pierre*. Quoi qu'il en soit, *Ethulphe*, de retour de son pélerinage, épousa, l'an 856, en secondes noces, *Judith de France*, fille du roi *Charles le Chauve*. Son fils *Ethelbald* profita de son absence pour se révolter contre lui; mais il dissipa les factions par son retour, et mourut en 857, après avoir partagé le royaume entre les quatre fils qu'il avoit eus d'*Osburge*, sa première femme.

I. ÉTIENNE, (Saint) premier martyr du Christianisme, l'un des *Sept Diacres*, avoit été disciple de *Gamaliel*. Il fut lapidé l'an 33 par les Juifs, qui l'accusoient d'avoir blasphémé contre Moïse et contre Dieu, et d'avoir dit que *Jésus* de Nazareth détruiroit le lieu saint et changeroit les traditions. Le supplice qu'on lui fit souffrir, fut celui que la loi ordonnoit contre les blasphémateurs, la lapidation. En mourant, *Etienne* pria Dieu pour ses ennemis. On trouva dans la suite ses reliques, et Dieu fit plusieurs miracles en faveur de ceux qui l'invoquoient. — Il y a eu un autre martyr de ce nom, Saint Étienne dit *le Jeune*, né à Constantinople en 714, et martyrisé par les Iconoclastes en 766. Il avoit embrassé l'état monastique; et après avoir été supérieur du monastère de Saint-Auxence, dans la Bithinie, il s'étoit enfermé dans une cellule qui n'avoit que deux coudées de long, sur une et demie de large. L'odeur de sa vertu attiroit autour de lui un grand concours de peuples. L'empereur *Constantin Copronyme*, voulant le rendre favorable au parti des Iconoclastes, lui avoit envoyé des dattes et des figues en présent; mais il le refusa, en répondant au messager de ce prince : *L'huile du pécheur ne parfumera pas ma tête.*

PAPES.

II. ÉTIENNE I[er], (Saint) monta sur la chaire pontificale de Rome en 253, après le martyre du pape *Lucius*. Son pontificat est célèbre par la question *sur la validité du Baptême donné par les hérétiques*. *Etienne* décida *qu'il ne falloit rien innover*. La tradition de la plupart des églises prescrivoit de recevoir tous les hérétiques par une seule imposition des mains, sans les rebaptiser, pourvu qu'ils eussent reçu le baptême avec de l'eau et au nom des trois personnes de la Trinité. *St. Cyprien* et *Firmilien* assemblèrent des conciles pour s'opposer à cette décision, contraire à la pratique de leurs églises. Le pape irrité refusa la communion et même l'hospitalité aux députés des évêques Africains. *St. Cyprien* ne déféra pourtant point à son décret, qu'il ne regardoit pas comme une décision de l'église universelle. Cette décision ne fut solennellement donnée qu'au concile de Nicée. *Etienne* mourut martyr le 2 août 257, durant la persécution de *Valérien*. Il étoit le modèle des évêques de son siècle. Il s'opposa avec force aux hérétiques, et traita avec douceur ceux qui revenoient au bercail.

III. ÉTIENNE II, Romain, succéda en 752 à un autre *Etienne*,

que plusieurs écrivains n'ont pas compté parmi les papes, parce que son pontificat ne fut que de 3 ou 4 jours. *Astolphe*, roi des Lombards, menaçoit la ville de Rome, après s'être emparé de l'exarcat de Ravenne. *Etienne* implora le secours de *Constantin Copronyme*, empereur d'Orient, son légitime souverain. La guerre d'Arménie empêchant celui-ci de sauver l'Italie, il renvoie le pontife au roi *Pepin*. *Etienne* passe en France, absout *Pepin* du crime qu'il avoit commis en manquant de fidélité à son prince légitime, et s'assure par-là un appui contre les Lombards. *Astolphe*, intimidé par les François, promet de restituer Ravenne, et refuse ensuite de tenir sa parole. *Pepin* passe en Italie, dépouille le roi Lombard de son exarcat, et lui enlève 22 villes, dont il fit présent au pape. Cette donation est le premier fondement de la seigneurie temporelle de l'église Romaine; car, pour la donation de *Constantin*, on sait qu'elle n'a jamais existé. Le pape s'étoit servi d'une espèce de prosopopée pour hâter l'arrivée du roi François en Italie. Il lui avoit écrit une lettre au nom de *St. Pierre*, où il faisoit parler cet apôtre comme s'il eût été encore vivant; et avec *St. Pierre*, la *Ste Vierge*, les Anges, les Martyrs, les Saints et les Saintes. *Je vous conjure*, disoit St. Pierre, *par le Dieu vivant, de ne pas permettre que ma ville de Rome soit plus long-temps assiégée par les Lombards, afin que vos corps et vos ames ne soient point livrés aux flammes éternelles.* C'est ainsi que dans des temps ténébreux, durant le VIIIe siècle, on a employé, comme dans les siècles les plus éclairés, les motifs sacrés de la religion pour des affaires d'état. *Etienne* mourut le 26 avril 757, après cinq ans de pontificat. Il laissa cinq *Lettres*, et un recueil de quelques *Constitutions canoniques*.

IV. ÉTIENNE III, Romain, originaire de Sicile, fut élu pape en août 768. Un seigneur, nommé *Constantin*, s'étoit emparé du pontificat: (C'est le premier exemple d'une pareille usurpation du saint Siége;) on lui arracha les yeux, ainsi qu'à quelques-uns de ses partisans, et on intronisa *Etienne*. Le pape assembla un concile l'année d'après, pour condamner l'usurpateur. Dans la troisième session, on statua que les évêques ordonnés par *Constantin* retourneroient chez eux pour y être élus de nouveau, et reviendroient ensuite à Rome pour être consacrés par le pape. *Etienne*, paisible possesseur du saint Siége, en jouit pendant trois ans et demi, et mourut en 772. Rome fut dans l'anarchie avant et après son pontificat; mais on ne valoit pas mieux ailleurs. Des yeux et des langues arrachés, sont les événemens les plus ordinaires de ces siècles malheureux.

V. ÉTIENNE IV, Romain, monta sur la chaire de St. Pierre après le pape *Léon III*, le 22 juin 816. Aussitôt qu'il fut ordonné, il vint en France, et y sacra de nouveau l'empereur *Louis le Débonnaire*. Il mourut le 25 janvier 817 à Rome, trois mois après son retour.

VI. ÉTIENNE V, Romain, pape après *Adrien III*, fut intronisé à la fin de septembre 885. Il écrivit avec force à *Basile le Macédonien*, empereur d'O-

rient, pour défendre les papes ses prédécesseurs contre *Photius*. Il mourut en 891.

VII. ÉTIENNE VI, fut mis sur le siége pontifical en 896, après l'antipape *Boniface VI*. Ce pontife fanatique et factieux fit déterrer, l'année d'après, 897, le corps de *Formose*, son prédécesseur et son ennemi. Il fit comparoître ce cadavre, revêtu des habits pontificaux, dans un concile assemblé pour juger sa mémoire. On lui donna un avocat; on lui fit son procès en forme; le mort fut déclaré coupable d'avoir quitté l'évêché de Porto pour celui de Rome; translation inouie alors, mais qui ne méritoit pourtant pas qu'*Etienne* donna à la Chrétienté la farce, aussi horrible que ridicule, de faire déterrer un souverain pontife son prédécesseur. La faute de *Formose*, qui aujourd'hui n'est plus une faute, fut punie par le concile comme un forfait atroce. On fit trancher la tête au cadavre par la main du bourreau; on lui coupa trois doigts et on le jeta dans le Tibre. Le pape *Etienne* se rendit si odieux par cette vengeance, que les amis de *Formose* ayant soulevé les citoyens, le chargèrent de fers, et l'étranglèrent en prison quelques mois après. (*Voyez* l'article FORMOSE.) *Jean IX* assembla un concile, qui condamna tout ce qui s'étoit fait en 897 contre la mémoire et le corps de *Formose*, lequel, selon les Pères de cette assemblée, avoit été transféré par nécessité du siége de Porto à celui de Rome.

VIII. ÉTIENNE VII, successeur de *Léon VI*, mourut en 931, après deux ans de pontificat, sans avoir rien fait de remarquable.

IX. ÉTIENNE VIII, Allemand, parent de l'empereur *Othon*, fut élevé sur le saint siége après *Léon VII* en 939. Les Romains, alors aussi séditieux que barbares, conçurent contre lui tant d'aversion, qu'ils eurent, dit-on, la cruauté de lui découper le visage : il en fut si défiguré qu'il n'osoit plus paroître en public. Il mourut en 942.

X. ÉTIENNE IX, étoit frère de *Godefroi le Barbu*, duc de Lorraine. Il se fit religieux au mont-Cassin, en devint abbé, et fut élu pape le 2 août 1057, après la mort de *Victor*. Il mourut à Florence, en odeur de sainteté, le 29 mars 1058.

ÉTIENNE, *Voy.* DOMITIA.

XI. ÉTIENNE DE MURET, (Saint) fils du comte de *Thiers* en Auvergne, suivit son père en Italie, où des hermites Calabrois lui inspirèrent du goût pour la vie cénobitique. De retour en France, il se retira sur la montagne de Muret, dans le Limousin, et vécut cinquante ans dans ce désert, entièrement consacré à la mortification, au jeûne et à la prière. En 1073, il obtint une bulle de *Grégoire VII*, pour la fondation d'un nouvel ordre monastique suivant la règle de *St. Benoît*. La réputation de sa vertu lui attira une foule de disciples, et de visites honorables. Sur la fin de ses jours, deux cardinaux vinrent le voir dans son hermitage. Ils demandèrent au saint homme, s'il étoit chanoine, ou moine, ou hermite : *Etienne*, leur répondit : *Nous sommes des pécheurs, conduits dans ce désert par la miséricorde divine pour y faire pénitence.* Ce n'est

n'est pas répondre trop nettement à la question des cardinaux; et l'on a été assez embarrassé, long-temps après, à déterminer à quel ordre sa famille appartenoit. *Etienne* l'édifia jusqu'à sa mort, arrivée le 8 février 1124, à 78 ans. Ses enfans, inquiétés après la mort de leur père, par les moines d'Ambazar, qui prétendoient que Muret leur appartenoit, emportèrent le corps de leur fondateur, qui étoit leur seul bien, et se transportèrent à un lieu nommé *Grammont*, dont l'ordre a pris le nom. Les *Annales* de cet ordre furent imprimées à Troyes en 1662. Il a été supprimé en 1769, et les religieux ont été pensionnés. On a de *St. Etienne de Muret*, sa *Règle*, 1645, in-12, et un *Recueil de Maximes*, 1704, in-12, en latin et en françois.

XII. ÉTIENNE, (Saint) troisième abbé de Cîteaux, né en Angleterre d'une famille distinguée, passa en France, et se fit religieux dans le monastère de Molesme. En 1058, le desir d'une plus grande perfection l'obligea de se retirer dans la forêt de Cîteaux, où il travailla beaucoup pour l'accroissement de son ordre, fondé depuis peu par *Robert* abbé de Molesme. Cîteaux étoit alors une vaste solitude, habitée par des bêtes sauvages. *Etienne* y fit bâtir, du bois de la forêt, un monastère, qui avoit plus l'air d'un amas de cabanes que d'un monastère. Tout y respiroit la pauvreté. Les croix étoient de bois, les encensoirs de cuivre, les chandeliers de fer. Tous les ornemens furent de laine ou de fil. Le travail étoit le seul moyen que les solitaires de Cîteaux eussent pour subvenir à leurs besoins; et, *Etienne* ne voulant recevoir des secours ni des prêtres simoniaques, ni des séculiers débauchés, les aumônes ne pouvoient être abondantes. Aussi le pain matériel leur manqua quelquefois; il y suppléa par le pain spirituel de la parole divine. Il encouragea, il instruisit. Un grand nombre de disciples se mit sous sa conduite, entr'autres *St. Bernard*, l'homme le plus illustre que Cîteaux ait produit. Parmi le grand nombre de monastères qu'*Etienne* bâtit, on compte ceux de la Ferté, de Pontigny, de Clairvaux et de Morimond, qui furent les quatre filles de Cîteaux, et filles qui s'éloignèrent bientôt de la simplicité de leurs premiers pères. *Etienne* leur donna des statuts, approuvés en 1119 par *Callixte II.* Cet ordre est le premier qui ait établi des chapitres généraux. *St. Etienne* mourut le 28 mars 1134.

XIII. ÉTIENNE D'ORLÉANS, d'abord abbé de Sainte-Geneviève en 1177, ensuite évêque de Tournai en 1191, eut part aux affaires les plus considérables de son temps. Il mourut le 10 septembre 1203. On a de lui des *Sermons*, des *Epîtres* curieuses, in-8°, 1682, (*Voy.* II. MOLINET) et d'autres ouvrages.

XIV. ÉTIENNE Ier, (Saint) roi de Hongrie, succéda en 997 à son père *Geisa*, premier roi Chrétien de Hongrie, et mourut à Bude le 15 août 1038. Son premier soin en montant sur le trône, fut de réformer les mœurs barbares de ses peuples. La religion Chrétienne lui parut propre à produire ce changement; mais il eut à combattre le fameux *Cup*, comte de *Zegzard*, chef des Ido-

lâtres, qu'il vainquit en bataille rangée. Alors, il fit venir des missionnaires, qui prêchèrent l'Evangile dans tout son royaume. Il le divisa en onze diocèses, dont Strigonie fut la métropole. Le prince de Transylvanie, son cousin, lui suscita une guerre, qu'il termina heureusement par une victoire. L'ayant fait prisonnier, il ne lui imposa d'autre loi que d'abattre les idoles dans ses états. *Etienne* ayant obtenu la paix à ses sujets par le bonheur de ses armes, leur procura l'abondance par ses soins paternels. Il fit la remise d'une partie des impositions publiques : il bâtit des hôpitaux, et pourvut à la subsistance des pauvres, des veuves, des orphelins. *Gisèle*, son épouse, sœur de *St. Henri*, roi d'Allemagne, le seconda dans toutes ses bonnes œuvres. Enfin, pour mettre le comble à ses bienfaits, il fit publier un corps de lois en 55 chapitres, dans lequel les crimes sont punis avec une sévérité justifiée par les mœurs atroces qui avoient régné jusqu'alors dans son pays. La mémoire de ce pieux roi est en grande vénération chez les Hongrois. Ils se servent encore de sa couronne pour le sacre de leurs rois, et ils regarderoient comme une omission essentielle, le refus ou l'oubli du prince qui ne la porteroit pas dans cette cérémonie. Cette couronne lui fut donnée par le pape *Sylvestre II*, qui lui laissa la libre disposition des évêchés qu'il avoit créés.

ÉTIENNE BATTORI, *Voy.* BATTORI.

XV. ÉTIENNE DE BYZANCE, grammairien du 5e siècle, auteur d'un *Dictionnaire géographique*, dont nous n'avons qu'un mauvais *Abrégé*, fait par *Hermolaüs*, sous l'empereur *Justinien*, et publié à Leyde en 1694, in-fol., en grec et en latin, par *Gronovius*, avec les savans commentaires de *Berkélius*. Il y en a une autre édition de 1678, jointe à celle de 1694, à cause des changemens; on y joint encore les notes d'*Holsténius*., à Leyde, 1684, in-folio. L'*Abrégé* d'*Hermolaüs* nous a sans doute fait perdre l'original, qui eût été d'un grand prix pour la connoissance des dérivés et des noms des villes et des provinces.

XVI. ÉTIENNE, vaivode de Moldavie, dans le 16e siècle, se mit sur le trône par les armes des Turcs, après en avoir chassé le légitime possesseur, qu'il fit mourir. Il régna en tyran. Les Boïards ne pouvant plus supporter le joug, le massacrèrent dans sa tente, avec 2000 mille hommes, partie Turcs, partie Tartares, qui composoient sa garde.

IMPRIMEURS.

XVII. ÉTIENNE, premier du nom, (Henri) imprimeur de Paris, mort à Lyon en 1520, est la souche de tous les autres savans de ce nom qui ont tant illustré la presse et la littérature. Il est connu par l'édition de quelques livres, et sur-tout par un *Pseautier* à cinq colonnes, publié en 1509. *Le Fèvre d'Etapes*, qui dirigea cette édition, distingua les versets par des chiffres. C'est le premier livre de l'Écriture où l'on ait suivi cet usage. — *Robert* ETIENNE, fils de *Henri*, se servit de la même méthode dans la *Bible*, qu'il donna deux ans avant sa mort. Sa veuve épousa *Simon de Colines*, célèbre imprimeur.

XVIII. ÉTIENNE, (Robert) second fils du précédent, et Parisien comme lui, surpassa son père par la beauté et l'exactitude de ses éditions. Il travailla d'abord sous *Simon de Colines*, qui avoit épousé sa mère; mais depuis il travailla seul. *Robert* ennoblit son art par une connoissance parfaite des langues et des belles-lettres. Il est le premier qui ait imprimé les Bibles distinguées par versets. Les services qu'il rendoit aux lettres, n'empêchèrent pas qu'il ne fût persécuté dans sa patrie. Il avoit publié une *Bible*, avec une *Version* par *Léon de Juda*, et des notes altérées par *Calvin*. Pour donner plus de cours à cet ouvrage, il l'attribua à *Vatable*, qui s'en défendit comme d'un crime. Les docteurs de Sorbonne ayant entrepris l'examen de cette Bible, il fut conclu le 5 mai 1548, d'un avis unanime, qu'elle devoit être supprimée et mise au rang des livres condamnés. « Il faut avouer cependant, dit le Père *Berthier*, que, dans ce jugement doctrinal, *Robert Etienne* fut traité à la rigueur. Car, quoique plusieurs endroits de son ouvrage enseignent évidemment l'erreur, il y en a d'autres qui peuvent être pris dans un sens favorable. Mais on craignoit alors jusqu'aux apparences même de l'hérésie. L'évêque de Mâcon, *Pierre du Châtel*, soutint quelque temps la cause de l'habile imprimeur : il craignoit que la flétrissure d'un tel homme, ne décréditât les lettres. Malheureusement *Robert Etienne* ne put dissimuler le fond d'hérésie qu'il entretenoit dans son cœur. » Il se retira à Genève, où il publia une *Apologie* pleine d'invectives contre la religion Catholique et les docteurs de Paris. Il finit ses jours dans cette ville en 1559, âgé de 56 ans. Par son testament, il laissa tous ses biens à celui de ses enfans qui resteroit à Genève; et c'est ainsi qu'il crut se venger de sa patrie, qui ne l'oubliera jamais. « La France, dit *de Thou*, doit plus à *Robert Etienne* pour avoir perfectionné l'imprimerie, qu'aux plus grands capitaines pour avoir étendu ses frontières. » Cet éloge est un peu fort; mais *Etienne* le méritoit à certains égards. On dit que, pour rendre ses éditions plus correctes, il en faisoit exposer les feuilles dans les places publiques, et qu'il donnoit des sommes considérables à ceux qui y trouvoient quelque faute. Parmi ses belles éditions, on distingue sa *Bible hébraïque*, 1544, 8 vol. in-16; l'in-4° est moins estimé : et le *Nouveau Testament* grec, 1546, en 2 vol. in-16. Cette édition, connue sous le nom *O mirificam!* parce que la préface commence ainsi, n'a qu'une seule faute d'impression, qui se trouve dans cette préface : c'est le mot *pulres* pour *plures*. Outre les éditions dont il a enrichi la république des lettres, nous lui devons son *Thesaurus linguæ Latinæ*, chef-d'œuvre en ce genre, publié en 1536 et en 1543, réimprimé plusieurs fois depuis à Lyon, à Leipzig, à Basle et à Londres. L'édition de Londres, 1734, 4 vol. in-folio, est magnifique; et celle de Basle, 1740, 4 vol. in-folio, a quelques augmentations. Ce Dictionnaire est véritablement un trésor; mais il est plus fait pour les maîtres que pour les écoliers. Les uns et les autres y trouveront tout ce qu'on peut desirer pour l'intelligence de la langue latine. On a accusé

Robert Etienne d'avoir emporté à Genève les matrices de toutes les lettres qui avoient servi aux éditions qu'il avoit publiées en France. C'étoit un bien dont *François I* l'avoit fait dépositaire, et qu'on ne put recouvrer, dit-on, que sous *Louis XIII*, en dédommageant la ville de Genève, qui avoit acheté ce fonds de *Paul Etienne*, petit-fils de *Robert*. Ce fait est douteux; et il est à souhaiter pour l'honneur de l'un des plus illustres imprimeurs du 16e siècle, qu'on venge sa mémoire de ce larcin. *Voyez* ÉVAGRE.

XIX. ÉTIENNE, (Charles) troisième fils de *Henri I*, imprimeur, joignit à l'art de son père la science de la médecine; il accompagna avec *Ronsard* l'ambassadeur *Lazare de Baïf*, dans son ambassade en Allemagne. Il mourut en 1564, à 60 ans, laissant une fille, mariée au médecin *Jean Liébaut*, et qui étoit fort savante. On a de ce typographe médecin: I. *De re rusticâ*, in-8°; maintenant en 2 volumes in-4.° II. *De Vasculis*, in-8.° III. Une *Maison rustique*, in-4°, écrite d'abord en latin, et qu'*Etienne* traduisit lui-même en françois. IV. Un *Dictionnaire historique, géographique et poétique*, à Londres, 1686, in-folio; corrigé et augmenté par *Nicolas Lloyd*. V. La *Traduction* de la comédie italienne, intitulée: *Le Sacrifice*, par les Académiciens de Sienne, *Intronati*, 1543, in-16; et sous le titre *des Abusés*, 1556, in-16.

XX. ÉTIENNE, (Henri) fils de *Robert*, né à Paris en 1528, acquit dès l'enfance une connoissance étendue du grec. Ses premiers essais furent de déclamer, sous les yeux d'un maître, les Tragédies d'*Euripide*. Dès qu'il eut acquis l'érudition nécessaire, il ouvrit aux savans les trésors de la langue grecque, comme son père avoit fouillé ceux de la latine. Son ouvrage, en ce genre, est en 4 vol. in-folio, 1572. Il n'eut pas le débit qu'il auroit mérité, parce que *Jean Scapula*, son correcteur, en fit imprimer secrètement un abrégé qui nuisit au grand ouvrage. *Henri Etienne* s'en plaignit dans ces vers ingénieux:

Thesauri momento alii ditantque beantque,
Et faciunt Crœsum, qui prior Irus erat.
At Thesaurus me hic ex divite fecit egenum;
Et facit ut juvenem ruga senilis aret.
Sed mihi opum levis est, levis et jactura juventæ,
Judicio haud levis est si labor iste tuo.

On doit joindre, *au Trésor de la langue Grecque*, deux *Glossaires*, imprimés en 1573, et un *Appendix* par *Daniel Schott*, Londres, 1745, 2 vol. in-folio. On doit encore à *Henri Etienne*, plusieurs Auteurs qu'il mit en lumière et qu'il corrigea avec beaucoup de soin: ces éditions lui ont fait un grand nom parmi les savans. Mais ce qui l'a fait le plus connoitre à ceux qui ne se piquent que d'une littérature légère, c'est sa *Version* d'*Anacréon*, en vers latins. Nous n'en avons pas à lui comparer en françois; elle est digne de l'original, et *Catulle* ne l'eût pas désavouée. *Henri* étoit Calviniste, et osoit en faire profession à Paris, dans un temps où ceux de cette secte étoient vivement poursuivis. Une Satire qu'il publia contre les

moines, sous le titre de *Préparation à l'Apologie pour Hérodote*, et qui le fit condamner à être brûlé en effigie, l'obligea de s'enfuir de sa patrie. Réfugié dans les neiges de l'Auvergne, il disoit assez plaisamment, « qu'il n'avoit jamais eu si froid que le jour où on le brûloit à Paris. » Ses talens, ses connoissances ne l'arrachèrent ni à l'infortune ni à la misère. Il passa à Genève et de là à Lyon, où il mourut à l'hôpital en 1598, à 70 ans, presque imbécille. Il laissa plusieurs enfans, entre autres *Paul Etienne*, et *Florence* sa sœur, qu'*Isaac Casaubon* épousa. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de lui : I. Des *Corrections* sur *Cicéron*, en latin, la plupart très-judicieuses. II. *De origine mendorum*. III. *Juris civilis fontes et rivi*, in-8.° L'objet de cet ouvrage est de montrer que la plupart des lois d'Egypte ayant été tirées de celles de *Moïse*, et ayant donné lieu à celles des Grecs, c'étoit dans la même source qu'on devoit puiser les principes des lois Romaines. IV. *L'Apologie pour Hérodote*, publiée par *le Duchat*, en 3 vol. in-8°, 1735 : rapsodie infame d'invectives contre la religion Catholique, et de contes sur les prêtres et sur les moines, recherchée par quelques savans d'un goût bizarre, qui aiment mieux les décombres de la littérature Gauloise, que les bons livres des beaux jours de *Louis XIV*. *Henri Etienne* intitula son fatras, *Apologie pour Hérodote*, parce que son but étoit de justifier les fables de cet historien, par celles qu'il prétendoit que les Catholiques avoient débitées sur les Saints, etc. V. *Poëtæ Græci Principes*, 1566, in-folio. VI. *Medicæ artis principes, post Hippocratem et Galenum*, collection rare et chère, imprimée à Paris, 1577, 2 vol. in-folio. La version qu'il fit de ces auteurs, et qu'il joignit au texte, est estimée. VII. *Traité de la prééminence des Rois de France*. VIII. *Les Prémices*, ou *le premier Livre des Proverbes épigrammatisés, ou des Epigrammes proverbialisées*, 1594, in-8° : recueil indigeste, où, parmi quelques bonnes pointes, on en trouve une foule de triviales. IX. *Narrationes cædis Ludovici Borbonii*, in-8°, 1569. — La famille des ETIENNE a produit plusieurs autres imprimeurs, l'un des derniers fut *Antoine*, petit-fils du précédent. Il mourut aveugle, à l'Hôtel-Dieu de Paris en 1674, à 80 ans. Telle fut la fin malheureuse d'une branche de cette famille, qui, ayant illustré la France, méritoit un meilleur sort. Les *Etienne* se sont placés à la tête des premiers imprimeurs du monde, par la beauté et la correction de leurs éditions. Les hommes les plus savans et même les plus illustres de leur temps, ne dédaignoient pas de corriger leurs épreuves. Leur *Histoire* a été donnée en latin par *Maittaire*, Londres 1709, in-8.° *Voy.* SCAPULA, CONSTANTIN, ROBERT.

XXI. ÉTIENNE, (Robert) libraire de Paris, prétendoit descendre des précédens. Eclairé, obligeant, il sut acquérir des amis et les conserver. Il est mort dans sa patrie en 1794, à 71 ans. Il a traduit de l'Anglois les *Sermons de Fordyce*, et le *Pélérinage*. On lui doit un éloge de *Pluche*, et deux compilations agréables, la première intitulée : *Causes amusantes et peu connues*;

2 vol. in-12; la seconde ayant pour titre, *Etrennes de la vertu*, a paru pendant douze ans. C'est un hommage rendu aux traits de bienfaisance et aux bonnes actions. Ce recueil devroit être renouvelé.

ÉTIENNE, (François d') *Voyez* ESTIENNE.

ÉTOILE, *Voyez* ÉON *et* ESTOILE.

ÉTOLE, fils de *Diane* et d'*Endymion*, obligé de quitter le Péloponnèse où il régnoit, s'empara de cette partie de la Grèce, qu'on appela depuis *Etolie*. Elle se nommoit auparavant *Curéis* et *Hyantis*. Les peuples qui l'habitoient passoient pour belliqueux, ingrats et toujours endettés. Ils obéirent d'abord à des rois, puis à un conseil républicain.

ÉTRUSCILLA, (Érénia) impératrice Romaine, épouse de *Decè*, ne nous est connue que par ses médailles.

I. ETTMULLER, (Michel) né à Leipzig en 1646, mort dans cette ville en 1683, à 37 ans, y professa long-temps, et avec un succès distingué, la botanique, la chimie et l'anatomie. Il est auteur de plusieurs ouvrages de médecine, recueillis à Naples, en 5 vol. in-folio, 1728. Sa *Chirurgie médicale* a été traduite en françois à Lyon en 1698, in-12. On a aussi des traductions de presque tous ses autres ouvrages, in-8° et in-12. *Ettmuller*, savant dans la théorie, et heureux dans la pratique, offre, dans tous ses écrits, des recherches curieuses et des observations utiles.

II. ETTMULLER, (Michel-Ernest) fils du précédent, aussi célèbre que lui, donna au public, *la Vie et les Ouvrages* de son père. Il professa et exerça la médecine avec réputation, et mourut à Leipzig le 25 septembre 1732, laissant plusieurs *Dissertations* sur différens objets de son art.

ÉVADNÉ, (Mythol.) fille de *Mars* et de *Hyphie*, fut insensible aux poursuites d'*Apollon*. Elle épousa *Capanée*, tué d'un coup de tonnerre au siége de Thèbes. *Evadné* se jeta sur le bûcher de son mari, pour ne pas lui survivre.

I. ÉVAGORAS, Ier roi de Chypre, reprit la ville de Salamine, qui avoit été enlevée à son père, et se prépara à se défendre contre *Artaxercès* roi de Perse, qui lui avoit déclaré la guerre. Il arma sur terre et sur mer. Secouru par les Tyriens, les Egyptiens et les Arabes, il fut d'abord vainqueur. Il se rendit maître des vaisseaux qui apportoient des vivres à l'ennemi, et fit beaucoup de ravage parmi les Perses. Le sort des armes changea : *Goas*, général Persan, fit périr une partie de sa flotte, mit le reste en fuite, pénétra dans l'isle, et assiégea Salamine par mer et par terre. *Evagoras* n'obtint la paix, qu'à condition qu'il se contenteroit de la seule ville de Salamine, que les autres places de l'isle appartiendroient au roi de Perse, qu'il lui payeroit un tribut, et qu'il ne traiteroit avec lui que comme un vassal avec son seigneur. *Evagoras* fut assassiné peu de temps après, l'an 375 avant Jésus-Christ par un eunuque. Ce prince avoit quelques défauts, et ces défauts attirèrent sur ses états les armes des Perses. Il voulut, contre la bonne

foi des sermens, employer la force et la politique pour rentrer dans les états que son père avoit possédés, et dont une partie appartenoit aux Perses par droit de conquête. Son ambition fut mal-adroite. Cette tache fut entièrement effacée par sa sagesse, par sa sobriété, et par une grandeur d'ame digne du trône. Il eut deux fils, *Nicoclès*, qui fut roi après lui, et *Protagoras*, qui dépouilla son neveu *Evagoras II*. *Voyez* l'art. suivant.

II. ÉVAGORAS II, petit-fils du précédent, et fils de *Nicoclès*, fut dépouillé du royaume de Salamine par son oncle paternel *Protagoras*. Il eut recours au roi *Artaxercès Ochus*, qui lui donna un gouvernement en Asie, plus étendu que le royaume qu'il avoit perdu. Ce prince fut accusé auprès de son bienfaiteur de vexer les peuples confiés à ses soins ; ce qui l'obligea de s'enfuir dans l'isle de Chypre, où il fut mis à mort. *Evagoras* n'avoit ni le courage ni les vertus de son grand-père. Les injustices criantes qu'il avoit commises à Salamine, furent cause en partie de la perte qu'il fit de la couronne. Il ne se conduisit pas mieux dans son gouvernement, et ce fut ce qui décida *Ochus* à le faire mourir.

I. ÉVAGRE, patriarche de Constantinople, élu en 370 par les orthodoxes, après la mort de l'Arien *Eudoxe*, fut chassé de son siége et exilé par l'empereur *Valens*. Son élection fut l'origine d'une persécution contre les Catholiques. *St. Grégoire* de Nazianze l'a décrite éloquemment dans un de ses discours.

II. ÉVAGRE, patriarche d'Antioche, fut mis à la place de *Paulin*, en 380. *Flavien* avoit succédé, dès 381 à *Mélèce*, de façon qu'*Evagre* ne fut reconnu évêque que par ceux qui étoient restés du parti de *Paulin*. Cette scission continua le schisme dans l'église d'Antioche. Le pape *Sirice* fit confirmer l'élection d'*Evagre* dans le concile de Capoue, en 390. Ce patriarche mourut deux ans après. *St. Jérôme*, son ami, assure que c'étoit un esprit vif. Il composa quelques ouvrages. On ne lui donna point de successeur, et ceux de son parti se réunirent, après quelques difficultés, à ceux du parti de *Flavien*.

III. ÉVAGRE, né à Epiphanie vers l'an 536, fut appelé le *Scolastique* ; c'étoit le nom qu'on donnoit alors aux avocats plaidans. *Evagre* exerça cette profession. Après avoir brillé quelque temps dans le barreau d'Antioche, il fut fait questeur, et garde des dépêches du préfet. L'Église lui doit une *Histoire Ecclésiastique*, en seize livres, qui commence où *Socrate* et *Théodoret* finissent la leur, c'est-à-dire vers l'an 431. *Evagre* a poussé la sienne jusqu'en 594. Elle est fort étendue, et appuyée ordinairement sur les actes originaux et les historiens du temps. Son style, un peu diffus, n'est pourtant pas désagréable : il a assez d'élégance et de politesse. *Evagre* paroît plus versé dans l'histoire profane que dans l'ecclésiastique ; mais il a un avantage sur les historiens qui l'avoient précédé dans cette carrière : il est plus impartial. Le célèbre *Robert Etienne* avoit donné l'original Grec de cet historien, sur un seul manuscrit de la bibliothèque du roi. Son édition a été éclipsée en 1679 par celle du

savant *Valois*, qui avoit eu sous les yeux deux manuscrits. Celle-ci est enrichie d'une nouvelle version et de savantes notes. Elle a été réimprimée à Cambridge en 1720, avec *Eusèbe*.

ÉVANDRE, Arcadien d'origine, passoit pour le fils de *Mercure*, à cause de son éloquence. Il aborda en Italie, selon la Fable, environ 60 ans avant la prise de Troie. *Faune*, qui régnoit alors sur les Aborigènes, lui donna une grande étendue de pays, où il s'établit avec ses amis. Il bâtit sur les bords du Tibre une ville à laquelle il donna le nom de *Pallanteum*, et qui dans la suite fit partie de celle de Rome. Ce fut lui qui enseigna aux Latins l'usage des lettres et l'art du labourage. Il institua les prêtres Saliens, et la fête des Lupercales. Il bâtit un temple à *Cérès* sur le mont Palatin. Son règne fut celui de l'âge d'or pour les peuples du Latium; aussi leur reconnoissance le plaça après sa mort au rang des immortels.

ÉVANS, (Corneille) imposteur, natif de Marseille, voulut jouer un rôle pendant les guerres civiles d'Angleterre. Il étoit fils d'un Anglois de la principauté de Galles, et d'une Provençale. Sur quelque air de ressemblance qu'il avoit avec le fils aîné de *Charles I*, il fut assez hardi pour se dire le *Prince de Galles*. Ce fourbe fit accroire au peuple qu'il s'étoit sauvé de France, parce que la reine sa mère avoit eu dessein de l'empoisonner. Il arriva, le 13 mai 1648, dans une hôtellerie de Sandwich, d'où le maire le fit conduire dans une des maisons les plus distinguées de la ville, pour y être servi et nourri en prince. Sa fourberie fut dévoilée. Le chevalier *Thomas Dishingthon*, que la reine et le véritable prince de *Galles* avoient envoyé en Angleterre, voulut voir le prétendu roi. Il l'interrogea, et ses réponses découvrirent son imposture. Cet impudent ne laissa pas de soutenir effrontément son personnage. Comme les royalistes alloient le faire saisir, il prit la fuite. On l'atteignit, et il fut conduit à Cantorbery, et enfin dans la prison de Newgate à Londres, d'où il trouva encore le moyen de s'évader, et ne parut plus. On ne sait pas ce qu'il devint.

ÉVARIC, roi des Goths en Espagne, étoit fils de *Théodoric I*, et frère de *Théodoric II*, auquel il succéda en 466 ou 467. *Théodoric* avoit ôté la vie à *Thorismond* son frère, pour avoir sa couronne. Il fut tué lui-même par *Evaric*, qui devint un nouveau fléau pour les peuples, par les guerres qu'il fit à l'état et à l'église. Il ravagea la Lusitanie, la haute Espagne et la Navarre; prit Arles et Marseille; mit le siége devant Clermont; défit l'empereur *Anthémius*, secourut les Bretons; pilla l'Auvergne, le Berri, la Touraine et la Provence; et mourut à Arles en 485. Ce prince Arien fit beaucoup de mal aux Catholiques. Il exiloit les évêques, ou les faisoit mourir : il défendoit d'en ordonner d'autres à leur place. Plusieurs églises épiscopales tomboient en ruine; on en avoit arraché les portes, et l'on avoit bouché avec des épines l'entrée de plusieurs. Les bestiaux couchoient dans les vestibules des lieux saints, et ils alloient quelquefois brouter l'herbe qui croissoit autour des

autels abandonnés. C'est *Sidoine Apollinaire*, témoin de ces maux, qui nous en a transmis la triste peinture.

ÉVARISTE, pape et successeur de *St. Clément*, l'an 100 de Jésus-Christ, marcha sur les traces de son prédécesseur, et mourut saintement le 26 ou 27 octobre 109. Sous son pontificat, l'église fut attaquée au dehors par la persécution de *Trajan*, et déchirée au dedans par divers hérétiques.

EUBOTAS, athlète, natif de Cyrène, ayant appris d'un oracle qu'il remporteroit le prix de la course, fit faire d'avance sa statue. Il eut le prix; et sa statue fut posée le même jour où il triompha.

EUBULIDE, *Voyez* I. EUCLIDE.

EUBULIE, (Mythol.) déesse des bons conseils, avoit un temple à Rome.

EUBULIUS, *Voyez* I. MÉTHODIUS.

EUCHARISTIE, (Attentats publics contre la *SAINTE*) *Voyez* I. RIZZO, *et* II. SARRAZIN.

EUCHÉCRATE, jeune Thessalien, devint amoureux de la prêtresse de Delphes qu'il étoit venu consulter, et l'enleva. Depuis ce temps, on ordonna que la prêtresse auroit toujours 50 ans.

EUCHER, (Saint) archevêque de Lyon, d'une naissance illustre et d'une piété éminente, se retira avec ses fils *Salone et Veran*, dans la solitude de Lérins, après avoir distribué une partie de ses biens aux pauvres, et l'autre partie à ses filles, qui ne le suivirent pas dans sa retraite. Il quitta l'isle de Lérins, où ses vertus lui attiroient trop d'applaudissemens, et passa dans celle de Léro, aujourd'hui *Sainte-Marguerite*. Ce ne ne fut qu'à force d'instances qu'on le tira de ce désert, pour le placer sur le siége de Lyon, vers 434. Il assista en cette qualité au premier concile d'Orange en 441, et y signala sa science autant que sa sagesse. Il mourut vers l'an 454. L'histoire ne nous a point conservé les événemens de son épiscopat. Mais *Claudien Mammert* nous apprend qu'*Eucher* tenoit souvent des conférences à Lyon, dans lesquelles il donnoit des preuves de son savoir, de son esprit et de son jugement. Il ajoute qu'il prêchoit souvent, et toujours avec fruit. Enfin, il l'appelle *le plus grand* des prélats de son siècle. *Eucher* fut inviolablement attaché à la doctrine de *St. Augustin* sur la Grace. L'Église lui est redevable: I. D'un *Eloge du Désert*, adressé à *St. Hilaire*. Celui de Lérins y est peint avec des couleurs bien propres à le faire aimer. Le style de cet ouvrage est aussi noble qu'élégant. II. D'un *Traité du mépris du monde*, traduit en françois par *Arnaud d'Andilly*, ainsi que le précédent, 1672, in-12. Tous les deux sont en forme de lettres; celui-ci est adressé à *Valérien*, son parent. Les raisonnemens en sont pleins de force, dit l'abbé *Racine*, d'après les bibliographes ecclésiastiques, les pensées nobles, les expressions vives, les comparaisons belles et bien choisies. *St. Eucher* ne voit dans le monde qu'un gouffre affreux, sous une superficie brillante. III. D'un *Traité des formules spirituelles*, pour l'usage de *Veran*, l'un de ses fils. IV. De l'*Histoire de St. Maurice et des Martyrs de*

la Légion Thébaine. Ces derniers ouvrages ne valent pas les précédens. Les différens écrits de *St. Eucher* sont dans la Bibliothèque des Pères. Ses deux fils, *Salone* et *Veran* furent évêques, du vivant même de leur père.

EUCHIDAS, jeune Platéen, périt victime de son zèle pour son pays. Après la bataille de Platée, l'oracle de Delphes, ordonna à ses compatriotes d'éteindre tout le feu qui étoit dans le pays, parce qu'il avoit été profané par les Barbares, et d'en venir prendre un plus pur sur l'autel de Delphes. Le feu fut éteint dans toute la contrée, et *Euchidas* se chargea d'aller chercher celui de Delphes avec toute la diligence possible. En effet, il partit en courant et revint de même après avoir fait mille stades dans un jour. En arrivant, il salua ses compatriotes, leur remit le feu sacré, et tomba mort de lassitude. Les Platéens lui élevèrent un tombeau avec cette épitaphe : *Ci-gît Euchidas, pour être allé à Delphes et en être revenu en un seul jour.*

EUCHRITE, *Voyez* ÉVÉPHÈNE.

EUCHROSIA, femme savante, épousa le rhéteur *Delphidius*, et reçut dans sa maison l'hérésiarque Espagnol *Priscillien* qui traversoit l'Aquitaine où elle demeuroit pour aller se justifier à Rome. *Euchrosia* embrassa sa doctrine avec enthousiasme, et le suivit par-tout ; après avoir partagé ses erreurs, elle partagea sa condamnation, et périt avec lui du dernier supplice.

I. EUCLIDE, né à Mégare, et disciple de *Socrate*, étoit passionné pour les leçons de son maître. Les Athéniens ayant défendu, sous peine de mort, aux Mégariens d'entrer dans leur ville, *Euclide* s'y glissoit la nuit en habit de femme pour entendre *Socrate*. Malgré son attachement pour ce philosophe, il s'éloigna de sa manière de penser. Le philosophe Athénien s'attachoit principalement à la science des mœurs; le Mégarien s'appliqua à exercer l'esprit de ses disciples par les vaines subtilités de la logique. Sa secte fut appelée *Disputante, Contentieuse* et *Mégarienne.* Le philosophe *Euclide* ne méritoit pas moins ces épithètes : il disputoit en énergumène. Ses disciples héritèrent de son impétuosité. La rage de la dispute les posséda tellement, qu'*Eubulide*, l'un d'entr'eux, réduisit en système, non pas l'art de raisonner, mais l'art d'obscurcir la raison par des subtilités aussi vaines que barbares. Ce sophiste (car de tels hommes ne sont pas dignes du nom de philosophes) fut l'inventeur de diverses arguties si captieuses et si embarrassantes pour les sots qui s'en occupoient, que plusieurs de ses disciples moururent du déplaisir de n'avoir pu les résoudre. Ces travers, l'opprobre de l'esprit humain, passèrent, dans les siècles d'ignorance, des livres des philosophes Payens, dans quelques écoles Chrétiennes. Le dialecticien *Abailard* les y introduisit avec éclat. Quel fruit en a-t-on tiré, demande un homme d'esprit ? Quels sont les dogmes philosophiques que les *Nominaux* et les *Réaux*, les *Thomistes* et les *Scotistes* ont éclaircis ? Ces graves raisonneurs n'ont fait autre chose que multiplier les doutes, assembler des nuages, et cacher la vérité sous un tas d'expressions problématiques. Les écoles ont été souvent des champs de bataille;

et ce qui est encore plus déplorable, des sophistes sortis de ces écoles, se sont servi de cette malheureuse dialectique pour ébranler les fondemens de la morale.

II. EUCLIDE, le Mathématicien, bien différent du Sophiste dialecticien, étoit d'Alexandrie, où il professoit la géométrie sous *Ptolomée*, fils de *Lagus*. Il a laissé des *Elémens* de cette science en XV livres, dont les deux derniers sont attribués à *Hypsicle*, mathématicien d'Alexandrie. C'est un enchaînement de plusieurs problèmes et théorèmes, tirés les uns des autres, et démontrés par les premiers principes. L'antiquité ne nous a pas transmis d'ouvrages plus importans sur cette matière; il a été long-temps le seul livre dans lequel les modernes ont puisé les connoissances mathématiques. Les meilleures éditions des *Elémens d'Euclide* sont celles de *Barrow*, in-8.° Londres 1678; de *David Gregory*, in-fol. Oxford, 1703. Celle-ci est la plus estimée; elle est en grec et en latin. Nous en avons une traduction françoise par le Père *de Chales*, in-12. On a encore quelques *Fragmens d'Euclide*, dans les anciens Auteurs qui ont traité de la musique, Amsterdam, 1652, en 2 volumes in-4.° *Euclide* étoit doux, modeste. Il accueillit favorablement tous ceux qui cultivoient les sciences exactes. Le roi *Ptolomée* voulut être son disciple; mais rebuté par les premières difficultés, il demanda s'il n'y avoit point de voie plus aisée pour apprendre la géométrie: *Non*, répondit Euclide, *il n'y en a point de particulière pour les Rois.*

EUDÆMON-JEAN, (André) né dans l'isle de Candie, Jésuite à Rome, mort dans cette ville en 1625, composa divers ouvrages. Le plus connu est un libelle sous ce titre : *Admonitio ad Regem Ludovicum XIII*, 1625, in-4°, et en françois 1627, in-4°, censuré par la Sorbonne et par l'assemblée du clergé en 1626; et réfuté par *Garasse*, qui dans cette occasion se montra bon citoyen. *Voyez* ESTAMPES, (Léonor d')

EUDEMONIE, *Voyez* FÉLICITÉ.

I. EUDES, Duc d'Aquitaine, qu'on croit fils de *Bertrand*, duc de la même province, régnoit en souverain sur toute cette partie de la France qui est entre la Loire, l'Océan, les Pyrénées, la Septimanie et le Rhône. Le roi *Chilperic II* l'ayant appelé à son secours contre *Charles Martel*, en 717, le reconnut pour souverain de toute l'Aquitaine. *Eudes* marcha avec lui contre *Charles*, qui ayant eu tout l'avantage, lui demanda de lui livrer *Chilperic* avec ses trésors. Le duc d'Aquitaine, soit par crainte, soit par foiblesse, abandonna le vaincu au vainqueur, et fit un traité d'alliance avec lui. C'étoit en 719. Deux ans après, en 721, il défit *Zama*, général des Sarrasins, qui avoit mis le siége devant Toulouse. Les Infidelles, malgré cette défaite, se rendirent de jour en jour plus formidables. *Eudes*, pour arrêter leurs progrès, fit sa paix en 730, avec *Munuza* leur général, et lui donna sa fille en mariage. La guerre recommença en 732. *Abderame*, général des Sarrasins, passa la Garonne pour le combattre. (*Voyez* II. ABDERAME.) Le duc d'Aquitaine, pressé de tous côtés, après avoir perdu beaucoup de soldats et de places,

implora le secours de *Charles Martel*. Les deux princes réunis remportèrent une victoire signalée près de Poitiers. Les Sarrasins y perdirent, à ce qu'ont raconté quelques historiens exagérateurs, plus de 375,000 hommes, *Eudes* fit main basse sur tout ce qui se rencontra dans le camp des Sarrasins, sans épargner ni les femmes, ni les enfans qu'*Abderame* traînoit à sa suite. Le duc d'Aquitaine, débarrassé de cet ennemi formidable, se battit avec le prince qui l'avoit aidé à les vaincre. La guerre se ralluma entre lui et *Charles Martel*, et ne finit que par la mort d'*Eudes*, en 735. Ce prince avoit de grandes qualités, qui auroient pu immortaliser sa mémoire, s'il ne les avoit ternies par une vile politique qui sacrifioit tout à l'intérêt. Il avoit partagé, en mourant, ses états à ses deux fils. Il avoit donné le comté de Poitiers à *Habson*, et toute la première et la seconde Aquitaine à *Hunaud*, à qui *Charles Martel* fit la guerre, afin de l'obliger de lui rendre hommage pour le duché d'Aquitaine.

II. EUDES, comte de Paris, duc de France, et l'un des plus vaillans princes de son siècle, étoit fils de *Robert le Fort*. En 887, il contraignit les Normands de lever le siége de devant Paris. L'année suivante, il fut proclamé roi de la France occidentale, et défit peu de temps après l'armée des Normands, qu'il poursuivit jusque sur la frontière. Il obligea *Charles le Simple* de se retirer dans la Neustrie, prit Laon, et mourut à la Fère en Picardie le 5 de janvier 898, sans laisser de postérité.

III. EUDES DE MONTREUIL, architecte du 13e siècle, fut fort estimé du roi *St. Louis*, qui le conduisit avec lui dans son expédition de la Terre-Sainte, où il lui fit fortifier la ville et le port de Jaffa. De retour à Paris, il bâtit plusieurs églises, celle de Sainte-Catherine du Val-des-Écoliers, de l'Hôtel-Dieu, de Sainte-Croix de la Bretonnerie, des Blancs-Manteaux, des Mathurins, des Cordeliers et des Chartreux. Il mourut en 1289.

IV. EUDES, (Jean) frère du célèbre historien *Mezerai*, né à Rye dans le diocèse de Seès en 1601, forma son esprit et régla ses mœurs dans la congrégation de l'Oratoire, sous les yeux du cardinal *de Berulle*. Après y avoir demeuré 18 ans, il en sortit en 1643, pour fonder la congrégation des *Eudistes*. Ses anciens confrères s'étant opposés à l'établissement de cette société, *Eudes* cacha une partie de son projet. Il se borna à demander une maison à Caen pour y former des prêtres à l'esprit ecclésiastique; *mais sans aucun dessein*, dit-il, *de former un nouvel Institut*. Le sien se répandit à la faveur de cette pieuse ruse. *Eudes* prêchoit assez bien pour son temps, où l'éloquence de la chaire n'avoit pas été portée si loin que dans le nôtre; ce talent le fit rechercher, et sa congrégation y gagna. Elle s'est principalement étendue en Normandie et en Bretagne. Son but est d'élever les jeunes gens dans la piété et les sciences ecclésiastiques. *Eudes* mourut à Caen le 19 août 1680, à 79 ans, laissant des ouvrages qui ont plus fait d'honneur à sa dévotion qu'à son esprit. Ceux qui ont fait le plus de bruit, sont I. Le traité *De la dévotion et de l'Office du Cœur de la Vierge*, in-12, 1650,

Eudes y adopte plusieurs pratiques nouvelles, inspirées par une piété mal réglée, et par un zèle plus ardent qu'éclairé. II. Le *Contrat de l'Homme avec Dieu*, petit in-12, souvent réimprimé. On a encore de lui une *Vie de Marie des Vallées*, manuscrite, en 3 vol. in-4.° Elle vaut bien, dit-on, celle de *Marie Alacoque*. — La congrégation des *Eudistes* comptoit huit supérieurs généraux : I. *Jean* EUDES, son instituteur. II. *Jacques Blouet de Camilly*, mort à Coutances, le 11 août 1711. III. *Guy de Fontaine, de Neuilly*, mort à Bayeux, le 19 janvier 1727. IV. *Pierre Cousin*, mort à Caën, le 14 mars 1751, âgé de 86 ans. V. *Jean-Prosper Auvray de Saint-André*, mort à Caen, le 20 janvier 1770. VI. *Michel le Fèvre*, mort à Rennes, le 6 septembre 1775. VII. *Pierre le Coq*, mort à Caen, le 1er septembre 1777. VIII. *Pierre Dumont*, supérieur du séminaire de Coutances, vicaire-général de ce diocèse, élu le 3 octobre 1777.

I. EUDOXE, de Gnide, fils d'*Eschine*, fut à la fois astronome, géomètre, médecin, législateur; mais il est principalement connu comme astronome. *Hipparque* et lui donnèrent un nouveau jour au système du monde d'*Anaximandre*. *Eudoxe* mourut l'an 350 avant J. C., après avoir donné des lois à sa patrie. C'étoit un géomètre très-laborieux. Il perfectionna la théorie des sections coniques, et les mécaniques. « Cet art d'inventer, dit *Plutarque* de la traduction d'*Amiot*, qui s'appelle la mécanique ou organique, tant aimée et prisée de toutes sortes de gens, fut premièrement mise en avant par *Eudoxus*, en partie pour resjouir et embellir un peu la science de la géométrie par ceste gentillesse, et en partie aussi pour estayer et fortifier, par exemples d'instrumens matériels et sensibles, aucunes propositions géométriques, dont on ne peut trouver les démonstrations intellectives par raisons indubitables et nécessaires... Il inventa le *mésographe* qui sert à trouver les lignes moyennes-proportionnelles, en tirant certaines lignes courbes et sections traversantes et obliques. »

II. EUDOXE, fils de *St. Césaire*, martyr, né à Arabisse, ville d'Arménie, embrassa l'Arianisme, et fut un des principaux défenseurs de cette hérésie. Il fut fait évêque de Germanicie dans la Syrie, par ceux de sa communion; il assista au concile de Sardique et à plusieurs autres. En 358, *Eudoxe* usurpa le siége d'Antioche. Deux ans après l'empereur *Constance* l'éleva au patriarcat de Constantinople. Il persécuta les Catholiques avec fureur, et mourut l'an 370 à Nicée, en sacrant *Eugène*, évêque de cette ville, et Arien comme lui.

I. EUDOXIE, (*Ælia*) fille du comte *Bauton*, célèbre général sous le grand *Théodose*, étoit Françoise; elle joignoit les agrémens de l'esprit aux graces de la figure. L'eunuque *Eutrope* la fit épouser à *Arcade*, et partagea d'abord avec elle la confiance de ce foible empereur; mais ayant voulu ensuite s'opposer à ses desseins, elle chercha les moyens de perdre ce rival, et elle les trouva. Maîtresse de l'état et de la religion, cette femme régna en roi despotique : son mari n'étoit empereur que de nom. Pour avoir encore plus de crédit que ne lui

en donnoit le trône, elle amassa des richesses immenses par les injustices les plus criantes. *St. Jean-Chrysostôme* fut le seul qui osa lui résister : *Eudoxie* s'en vengea, en le faisant chasser de son siége par un conciliabule, l'an 403. La cause de la haine de l'impératrice contre le saint prélat, étoit un sermon contre le luxe et la vanité des femmes, que les courtisans envenimèrent. *Eudoxie* rappela *Chrysostôme* après quelques mois d'exil ; mais le Saint s'étant élevé avec force contre les profanations occasionnées par les jeux et les festins donnés au peuple à la dédicace d'une statue de l'impératrice, elle l'exila de nouveau en 404. Cette femme, implacable dans ses vengeances et insatiable dans son ambition, mourut d'une fausse couche quelques mois après. Ses médailles sont très-rares.

II. EUDOXIE *ou* EUDOCIE, (*Ælia*) fille de *Léonce*, philosophe Athénien, s'appeloit *Athenaïs* avant son baptême et son mariage avec l'empereur *Théodose le Jeune*. Elle avoit toutes les graces de son sexe, avec la solidité du nôtre. Son père l'instruisit dans les belles-lettres et dans les sciences : il en fit un philosophe, un grammairien et un rhéteur. Le vieillard crut qu'avec tant de talens joints à la beauté, sa fille n'avoit pas besoin de biens, et la déshérita. Après sa mort, elle voulut rentrer dans ses droits ; mais ses frères les lui contestèrent. Heureuse ingratitude, puisqu'elle la fit impératrice ! *Eudoxie* se voyant sans ressources, alla à Constantinople porter sa plainte à *Pulchérie*, sœur de *Théodose II*. Cette princesse, étonnée de son esprit, autant que charmée de sa beauté, la fit épouser à son frère en 421. Les frères d'*Athenaïs*, instruits de sa fortune, se cachèrent pour échapper à sa vengeance. *Eudoxie* les fit chercher, et les éleva aux premières dignités de l'empire : générosité qui rend sa mémoire plus chère aux ames bien nées, que sa fortune même. Son trône fut toujours environné de savans. *Paulin*, un d'entre eux, plus aimable ou plus ingénieux que les autres, fut le plus en faveur auprès d'elle. L'empereur en conçut de la jalousie ; elle éclata au sujet d'un fruit que l'impératrice donna à cet homme de lettres. Ce fruit fut une pomme de discorde : *Théodose* crut sa femme coupable, fit tuer *Paulin*, congédia tous les officiers d'*Eudoxie*, et la réduisit à l'état de simple particulière. Cette princesse, aussi illustre qu'infortunée, se retira dans la Palestine, et embrassa les erreurs d'*Eutichès*. Touchée ensuite par les lettres de *St. Siméon Stylite* et par les raisons de l'abbé *Euthimius*, elle retourna à la foi de l'église, et passa le reste de ses jours à Jérusalem dans la piété et dans les lettres. Elle mourut l'an 460, après avoir juré qu'elle étoit innocente des crimes dont son époux l'avoit soupçonnée. *Eudoxie* avoit composé beaucoup d'ouvrages sur le trône, et après qu'elle en fut descendue. *Photius* cite avec éloge une *Traduction* en vers héxamètres des huit premiers livres de l'Ancien Testament. Il lui donne un rang parmi les poëmes héroïques, quoique les règles n'y fussent pas suivies, et qu'on n'y trouve pas les graces de l'imagination ; parce que le sujet ne lui permettoit pas d'user de fables, ni des autres ornemens de la poésie. On attribue encore à cette princesse un ouvrage appelé le

Centon d'*Homère*, qu'on trouve dans la Bibliothèque des Pères. C'est la VIE de J. C. composée de vers pris de ce père de la poésie Grecque. *Ducange* pense que cet écrit est tout ce qui nous reste de ses ouvrages; mais la plupart des critiques conviennent qu'il n'est ni d'elle, ni digne d'elle. *Villefore* a écrit sa *Vie*.

III. EUDOXIE, (*Licinia*) la *Jeune*, naquit à Constantinople en 422. Elle étoit fille de *Théodose II* et d'*Eudoxie*, et femme de *Valentinien III*, que *Pétrone-Maxime*, usurpateur de l'empire, fit assassiner. Le meurtrier força la femme de l'empereur tué à accepter sa main, et osa lui avouer que son amour jaloux avoit seul été la cause de la mort de son mari. *Eudoxie*, outrée de colère, appela à son secours *Genseric*, roi des Vandales. Ce prince passa en Italie, à la tête d'une nombreuse armée, mit tout à feu et à sang, saccagea Rome et emmena *Eudoxie* en Afrique. Après sept ans de captivité, elle fut renvoyée à Constantinople en 462, et y finit sa vie dans les exercices de la piété. (*Voyez* EUTYCHÈS, vers la fin.) Ses médailles sont très-rares, et les vertus qui la signalèrent sont plus rares encore. Elle ne fit usage de son pouvoir que pour soulager les malheureux, qui furent en grand nombre sous son règne. Elle supporta les vices de *Valentinien* avec un courage tranquille, et ne lui fut pas moins attachée, que si cet époux infidelle, et livré à une vie infame, eût été un homme de bien.

IV. EUDOXIE, veuve de *Constantin Ducas*, se fit proclamer impératrice avec ses trois fils, aussitôt après la mort de son époux, en 1067. *Romain Diogène*, un des plus grands capitaines de l'empire, avoit voulu lui enlever la couronne: *Eudoxie* le fit condamner à mort. Mais l'ayant vu avant l'exécution, elle fut si touchée de sa bonne mine, qu'elle lui accorda sa grace, et le fit même général des troupes de l'Orient. *Romain Diogène* effaça par sa valeur ses anciennes fautes. *Eudoxie* résolut de l'épouser, afin qu'il l'aidât à réparer les malheurs de l'empire, et à conserver le sceptre à ses fils. Pour exécuter ce projet, il falloit retirer des mains du patriarche *Xyphilin* un écrit, par lequel elle avoit promis à *Constantin Ducas* de ne jamais se remarier. Un eunuque de confiance, d'un esprit délié, va trouver le patriarche, lui déclare que l'impératrice veut passer à de secondes noces; mais que son dessein est d'épouser le frère du patriarche. *Xyphilin* ne trouva dès-lors aucune difficulté, rendit ce papier, et *Eudoxie* épousa *Romain* en 1068. Trois ans après, *Michel*, son fils, s'étant fait proclamer empereur, la renferma dans un monastère. Elle avoit eu sur le trône les qualités d'un grand prince; elle eut dans le couvent les vertus d'une religieuse. Elle cultiva la littérature avec succès. Nous avons d'elle, dans les *Anecdota Græca* de M. de *Villoison*, 1781, 2 vol. in-4°, un recueil *sur les généalogies des Dieux, des Héros et des Héroïnes*. On trouve dans cet ouvrage tout ce qu'on a dit de plus curieux sur les délires du Paganisme: il décèle une vaste lecture.

V. EUDOXIE FŒDEROUNA, première femme de

Pierre premier, czar de Russie, étoit fille du boyard *Fœdor-Lapouchin*. *Pierre* l'épousa en 1691, et l'année suivante, il en eut un fils. L'histoire de cette princesse est assez singulière. «Le czar *Pierre*, dit le marquis de *Luchet*, fit annoncer dans toute l'étendue de son empire, qu'il destinoit sa couronne et son cœur à la femme qui réuniroit à ses yeux le plus de perfections. Cent jeunes filles apportèrent à Moscow leurs timides prétentions et leurs espérances. *Eudoxie* décida le choix du czar. Sa joie dura peu. *Pierre* fatigué des reproches qu'elle lui faisoit sur ses amours effrenés, la répudia en 1696. *Eudoxie* descendit du trône sans murmure, pleura un époux infidelle, changea le bandeau royal contre un voile de religieuse, et partagea les longs jours de sa solitude entre quelques réflexions sur l'inconstance de la fortune et les occupations paisibles du cloître. Mais la perte d'un trône l'inquiétoit souvent. A la voix d'un prêtre qui lui avoit prédit la mort prochaine de l'empereur, elle rentre dans le monde et prend le titre d'*Impératrice*. Soupçonnée d'avoir formé des liaisons avec le général *Glebof*, et de lui avoir promis sa main, elle fut arrêtée et conduite à Moscow par l'ordre de *Pierre*. Elle fut condamnée à vingt coups de discipline qu'elle reçut des mains de deux religieuses, et renfermée dans un cachot, à Schlusselbourg. Elle y étoit encore, lorsque son petit-fils *Pierre II*, parvint au trône. Sa liberté lui fut rendue, et elle obtint une pension conforme à son premier rang. Nous n'entrerons pas dans les détails de cette singulière anecdote ; elle est racontée dans les Mémoires de Mlle *d'Eon* : on la trouve aussi dans plus d'un historien Allemand. » *Eudoxie* mourut au couvent de *Dewitz* en 1731.

ÈVE, la première des femmes, fut ainsi nommée par *Adam*, son époux, le premier des hommes. Son nom signifie la *Mère des vivans*. Dieu la forma lui-même d'une des côtes d'*Adam*, et la plaça dans le jardin de délices, d'où elle fut chassée pour avoir mangé du fruit défendu. *Voyez* l'art. ADAM. Les rabbins ont conté mille fables sur la mère du genre humain ; elles ne méritent que le mépris. Ceux qui seront curieux de lire leurs extravagantes rêveries, n'ont qu'à consulter le Dictionnaire de *Bayle*, à l'article ÈVE. Les Pères de l'Eglise ont soutenu contre *Galien* qu'*Adam* et *Eve* étoient sauvés.

ÉVEILLON, (Jacques) savant et pieux chanoine, et grand-vicaire d'Angers sa patrie, sous quatre évêques différens, né en 1572, mourut en 1651, à 79 ans, amèrement pleuré des pauvres dont il étoit le père. Il légua sa bibliothèque aux Jésuites de la Flèche ; c'étoit toute sa richesse. Sa charité l'avoit porté à se priver des commodités les plus ordinaires de la vie. Comme on lui reprochoit un jour qu'il n'avoit point de tapisseries : *Quand en hiver j'entre dans ma maison*, répondit-il, *les murs ne me disent pas qu'ils ont froid ; mais les pauvres qui se trouvent à ma porte, tout tremblans, me disent qu'ils ont besoin de vêtement.* Malgré la multitude des affaires, et une rigoureuse exactitude au chœur, il donnoit beaucoup de momens à son cabinet. Les principaux fruits de ses travaux sont :

I. *De Processionibus Ecclesiasticis*, in-8°; à Paris, 1645. L'auteur remonte, dans ce savant traité, à l'origine des processions; il en examine ensuite le but, l'ordre et les cérémonies. II. *De rectà psallendi ratione*, in-4°; à la Flèche, 1646. Ce devroit être le manuel des chanoines. L'auteur dit que, quoique la musique soit nécessaire à ceux qui souffrent, il a composé ce traité dans le temps qu'il étoit tourmenté d'une cruelle sciatique. III. *Traité des Excommunications et des Monitoires*, in-4°; à Angers en 1651, et réimprimé à Paris en 1672, dans le même format. Le docte écrivain y réfute l'opinion assez communément établie, que l'excommunication ne s'encourt qu'après la fulmination de l'aggrave. Son sujet y est traité à fond; mais il a trop négligé ce qui regarde l'ancien droit et l'usage de l'Eglise des premiers siècles.

ÉVELIN, (Jean) né à Wotton en Surrey, l'an 1620, mort en février 1705 à 86 ans, partagea son temps entre les voyages et l'étude. Il obtint pour l'université d'Oxford, les Marbres d'*Arundel*; et ensuite, pour la société royale, la bibliothèque même de ce seigneur. *Evelin* avoit plus d'une connoissance; la peinture, la gravure, les antiquités, le commerce, etc. lui étoient familiers. Les livres que nous avons de lui, en sont une preuve. I. *Sculptura*, 1662, in-8.° Cet ouvrage concernant la gravure en cuivre, contient les procédés et l'historique de cet art: il mériteroit d'être traduit. II. *Sylva*, 1679, in-folio. Il y traite des forêts et des arbres à fruit. III. *L'origine et les progrès de la Navigation et du Commerce*, en anglois, in-8°, 1674. IV. *Numismata*, in-folio, 1667. C'est un discours sur les médailles des anciens et des modernes. Sa nation lui doit la traduction de quelques bons ouvrages françois, tels que *le Parfait Jardinier* de *la Quintinie*, et des *Traités de l'Architecture* de *Chambray*.

ÉVÈNE, roi d'Etolie, fils de *Mars* et de *Stérope*, fut si piqué d'avoir été vaincu à la course par *Idas*, qui lui avoit promis *Marpesse* sa fille; s'il remportoit la victoire, qu'il se précipita dans un fleuve, qu'on appela depuis *Evène*.

ÉVENSSON, (David) savant théologien Suédois, né l'an 1699, fut pasteur à Koping dans la Westmanie, et chapelain du roi de Suède. Il mourut en 1750, âgé de 31 ans, laissant plusieurs Dissertations estimées, entr'autres: I. *De portione pauperibus relinquendâ*. II. *De aquis suprà cœlestibus*. III. *De prædestinatione*, etc.

ÉVENUS III, roi d'Écosse, après *Eder* son père, étoit si vicieux, que, pour autoriser son libertinage, il ordonna par une loi expresse, qu'un homme auroit autant de femmes qu'il en pourroit nourrir; que les rois auroient droit sur les femmes des nobles, et que les gentilshommes seroient maîtres des femmes du peuple. Ce prince cruel, avare et sanguinaire, aliéna tous les cœurs. Les grands du royaume s'étant soulevés contre lui, le mirent dans une prison, où il fut étranglé quelque temps après. Son régne ne fut que de 7 ans.

ÉVEPHÈNE, philosophe Pythagoricien, condamné à mort

par *Denys*, tyran de Syracuse, pour avoir détourné les Métapontains de son alliance. Il demanda permission, avant que de mourir, d'aller à son pays pour marier une sœur. Le tyran lui demanda quelle caution il donneroit. Il offrit *Eucrite*, son ami, qui demeura à sa place. On admira l'action d'*Eucrite*; mais on fut beaucoup plus surpris du retour d'*Evephène*, qui se présenta à *Denys* au bout de six mois, comme il en étoit convenu. Alors le tyran, charmé de la vertu de ces deux amis, leur rendit la liberté, et les pria de l'admettre pour troisième dans leur amitié. On raconte la même chose de *Damon* et de *Pythias*. Il se peut faire que les mêmes sentimens aient inspiré les mêmes vertus à des personnes différentes.

ÉVERARD, *Voyez* GRUDIUS *et* SECOND.

EUFÉMIE, *Voy.* EUPHÉMIE.

I. EUGÈNE Ier, (Saint) Romain, fut vicaire-général de l'Église, durant la captivité du pape *St. Martin*, et son successeur dans la chaire pontificale en 654. Il mourut le 1er juin 657.

II. EUGÈNE II, Romain, pape, après *Pascal I*, le cinq juillet 824, fut recommandable par son humilité et sa simplicité. On ne doit pas avoir une grande idée de son esprit, s'il est vrai, comme plusieurs auteurs l'assurent, qu'il établit l'épreuve de l'eau froide. Lorsque quelqu'un étoit accusé, on le soumettoit à cette épreuve, une des plus déplorables folies des siècles d'ignorance. On bénissoit l'eau, on l'exorcisoit, ensuite on y jetoit l'accusé, après l'avoir garrotté. S'il tomboit au fond, il étoit réputé innocent; s'il surnageoit, il étoit déclaré coupable. Cette malheureuse coutume fit périr beaucoup de personnes innocentes, et en sauva beaucoup de criminelles. Il ne falloit, pour être jugé coupable, qu'une poitrine assez large et des poumons assez légers pour ne point enfoncer. *Eugène II* mourut le 27 octobre 827.

III. EUGÈNE III, religieux de Citeaux sous *St. Bernard*, ensuite abbé de Saint-Anastase, fut élevé sur la chaire pontificale de Rome le 27 avril 1145. Il étoit de Pise, et s'appeloit *Bernard*. Les Romains étoient animés de l'esprit de révolte, lorsqu'il monta sur le saint siége. Ils avoient rétabli le sénat et élu un patrice : *Voyez* I. ARNAUD. Ils voulurent qu'*Eugène III* approuvât tous ces changemens. Le pape aima mieux sortir de Rome. Il y rentra à la fin de l'année, après avoir soumis les rebelles par les armes des Tiburtins, anciens ennemis des Romains. Le feu de la rebellion n'étoit pas éteint; les séditieux le souffloient de tous côtés. *Eugène*, fatigué du séjour orageux de Rome, se retira à Pise, et de là à Paris en 1147. Il assembla un concile à Rheims l'année d'après, et un autre à Trèves, où il permit à *Ste. Hildegarde*, religieuse, d'écrire ses Visions. De retour en France, il vint à Clairvaux. Il y avoit été simple moine; il y parut en pape, mais en pape qui n'avoit pas oublié son ancien état : il portoit sous les ornemens pontificaux une tunique de laine. Sur la fin de cette année, il reprit le chemin d'Italie, et mourut à Tivoli le 7 juillet 1153. Quoique son tom-

beau ait été illustré de plusieurs miracles, l'Eglise ne l'a pas mis solennellement au nombre des Saints. C'est à lui que *St. Bernard* adressa ses livres *de la Considération*. Ce sont des instructions qu'*Eugène* lui-même avoit demandées, afin qu'il ne fût pas accablé sous le poids et la multitude des peines du pontificat, et de peur que les illusions de la grandeur et de la souveraineté n'affoiblissent sa vigilance. On a d'*Eugène III* des *Décrets*, des *Epîtres*, des *Constitutions*. On peut consulter sur les actions et les vertus de ce pape, l'*Histoire de son Pontificat*, écrite avec beaucoup de netteté par Dom *Jean de Lannes*, bibliothécaire de l'abbaye de Clairvaux; à Nancy, 1737, 1 vol. in-12.

IV. EUGÈNE IV, (Gabriel *Condolmero*) Vénitien, d'une famille roturière, est une preuve de ce que peuvent le talent, l'esprit des affaires et sur-tout le desir de s'avancer. Il fut d'abord chanoine régulier de la congrégation de *St. Grégoire en Alga*, ensuite évêque de Sienne. *Grégoire XII*, son oncle, le fit cardinal sous le titre de *St. Clément*. Enfin il fut élu pape le 3 mars 1431, après *Martin V*, la même année de l'ouverture du concile de Basle. Il y eut beaucoup de mésintelligence entre ce pontife et les Pères de cette assemblée. *Eugène* lança une bulle pour la dissoudre. Le concile n'y répondit qu'en donnant un décret pour établir son autorité, et en confirmant les deux décrets de la 4e et de la 5e session du concile de Constance, qui soumettent le pape au concile. Le pontife Romain, après deux ans de délai et des sommations réitérées, se rendit enfin à Basle, et confirma tout ce qu'on y avoit fait. L'empereur *Sigismond* avoit été le lien de l'union d'*Eugène* avec les Pères de Basle : cette union finit à la mort de ce prince. Le pape assembla un nouveau concile à Ferrare, après avoir dissous une seconde fois celui de Basle, qui brava ses foudres. La première session se tint le 10 février 1438. L'objet de cette assemblée étoit l'union de l'église Grecque avec la Latine. *Jean Paléologue*, empereur d'Orient, vouloit réconcilier les deux églises, parce qu'il avoit alors besoin des Occidentaux contre les Turcs. Il arriva à Ferrare au mois de mars, avec *Joseph*, patriarche de Constantinople, vingt-un évêques et une nombreuse suite. Les premières séances du concile se passèrent en vaines contestations sur le cérémonial. Le pape disputa la première place à l'empereur Grec, et l'obtint. On attendoit des députés de tous les états; mais il ne vint presque personne. Les potentats de l'Europe voulant réconcilier le concile de Basle avec le pape, n'envoyèrent point à celui de Ferrare. La peste se mit dans cette ville; on transféra le concile à Florence. Après bien des disputes sur la procession du Saint-Esprit, sur la primauté du pape, sur le Purgatoire, la réunion tant desirée fut terminée dans la sixième et dernière session, tenue le 6 juillet 1439. Le décret dressé en grec et en latin, fut souscrit de part et d'autre. L'empereur et les prélats Grecs partirent fort contens de la générosité du pape : *Eugène* leur donna beaucoup plus qu'il n'avoit promis par son traité. Il est certain qu'il se prêta, avec autant d'adresse que de zèle, à ré-

tablir l'intelligence entre l'église d'Orient et celle d'Occident ; mais, malgré tous ses soins, l'union ne fut pas durable. Les Grecs s'élevèrent contr'elle, dès que *Paléologue* leur en eut montré le décret. Ils recommencèrent le schisme ; et, depuis ce temps, il n'a pas pu être éteint. *Eugène* fut mal récompensé, à Basle, des services qu'il venoit de rendre à l'église Latine. Le concile le déposa du pontificat, comme *perturbateur de la paix, de l'union de l'Eglise, simoniaque, parjure, incorrigible, schismatique et hérétique*. Les rois de France et d'Angleterre, l'empereur et les princes d'Allemagne, qui gardoient une espèce de neutralité, et qui craignoient que l'esprit de parti n'eût dicté le décret de déposition, s'en plaignirent au concile. Ce décret étoit trop outrageant pour que le pape ne s'en offensât pas. Il y répondit par un autre décret, dans lequel il annulle tous les actes de l'assemblée de Basle. Il l'appelle un *Brigandage, où les Démons de tout l'univers se sont assemblés pour mettre le comble à l'iniquité, et pour placer l'abomination de la désolation dans l'Eglise de Dieu*. Il déclare tous ceux qui sont restés à Basle depuis la révocation du concile, *excommuniés, privés de toute dignité, et réservés au jugement éternel de Dieu, avec Coré, Dathan et Abiron*. C'étoit le style du temps, plutôt que celui de ce pontife, assez éclairé, et plus prudent, ce semble, que certains historiens n'ont voulu le peindre. Le concile, après avoir déposé *Eugène*, lui opposa *Amédée VIII*, duc de Savoie, qui fut élu pape sous le nom de *Félix V*. L'Eglise fut encore une fois déchirée par le schisme. Les uns étoient pour *Félix*, le plus grand nombre pour *Eugène ;* et quelques-uns, se jouant également des deux papes, n'en reconnoissoient aucun. *Eugène* étoit toujours à Florence, renvoyant les foudres que Basle lançoit contre lui. En 1442, il transféra le concile à Rome, et mourut cinq ans après en 1447, lassé et détrompé de tout, dans la 64e année de son âge et la 16e de son pontificat. Il s'écria en mourant : *O* GABRIEL ! *qu'il eût été bien plus à propos pour toi de n'être ni Cardinal, ni Pape ; mais de vivre et de mourir dans ton cloître, occupé des exercices de ta règle !* Il fut d'autant plus regretté, qu'il donna des marques non équivoques de son amour sincère pour la paix, dans un discours qu'il adressa aux cardinaux un instant avant sa mort. Ce fut *Eugène* qui excita les rois de Pologne et de Hongrie contre les Turcs, et qui les força à violer la paix jurée sur l'Evangile, sous prétexte qu'elle avoit été faite sans la participation du pape. Ce n'est pas la moindre des fautes qu'on a reprochées à ce pontife. Le continuateur de *Fleury* le peint ainsi, dans le livre 109e de son Histoire : « Si *Eugène* eut des défauts, il eut aussi de grandes qualités. Son pontificat fut dans une continuelle agitation, mêlé de bonne et de mauvaise fortune ; mais il termina assez glorieusement toutes les guerres qu'il entreprit, et ne se mêla point dans les différends qu'eurent les princes Chrétiens pendant son pontificat. Il obligea les Grecs à se soumettre à l'église Romaine, et convertit les Arméniens et les Jacobites ; il fit entreprendre aux princes Chrétiens plusieurs croi-

sades.... Quoiqu'il ne fût pas en réputation d'être savant, il n'a pas laissé de composer quelques écrits contre les Hussites. Il aimoit les personnes doctes, fonda plusieurs églises, et fut très-charitable envers les pauvres. Il perdit la Marche d'Ancone ; mais il la recouvra peu de temps après. S'il fut déposé dans le concile de Basle, il ne s'y soumit pas cependant ; il ôta même la pourpre à ceux qui avoient contribué à sa déposition.... On ne peut nier qu'il n'ait eu beaucoup d'ambition. La faute qu'il fit en agrandissant son neveu, qu'il avoit élevé au cardinalat, et en se reposant sur lui du gouvernement, lui attira une grande disgrace. Ce neveu, qui ne songeoit qu'à s'enrichir et à se divertir, en usa si mal avec les Romains, que ceux-ci, ne pouvant plus souffrir sa conduite, et furieusement irrités d'un outrage signalé qu'il leur avoit fait, prirent les armes contre le pape, qui eut bien de la peine à se sauver par le Tibre, travesti en moine. »

V. EUGÈNE, évêque de Carthage, fut élevé sur ce siége l'an 481. Il gouvernoit cette église en paix, lorsque le roi *Hunneric* ordonna que tous les évêques Catholiques se trouvassent à Carthage, pour y disputer avec les prélats Ariens. La conférence se tint en 484 ; mais les Ariens la rompirent, sous de mauvais prétextes. *Hunneric*, leur partisan, persécuta leurs adversaires, sous des prétextes encore plus mauvais. Il ordonna aux évêques de jurer, « que leur desir étoit qu'après sa mort son fils eût le trône. » La plupart des évêques crurent qu'ils pouvoient faire ce serment ; les autres le refusèrent. *Hunneric* les condamna tous également : les premiers, comme réfractaires aux préceptes de l'Evangile qui défend de jurer ; les autres, comme infidelles à leur prince. Il donna, peu de temps après, des ordres pour rendre la persécution générale. A Carthage, on fit souffrir le tourment des coups de fouet et des coups de bâton à tout le clergé, composé de plus de cinq cents personnes ; après quoi on les bannit. *Eugène* fut du nombre des exilés. Le saint évêque fut appelé sous le règne de *Gombaud*, et exilé encore par *Thrasamond* son successeur. On l'envoya dans les Gaules. *Eugène*, retiré à Albi, couronna par une mort sainte, en 505, une vie aussi glorieuse que traversée. On a de lui une *Lettre* dans *Grégoire de Tours*.

VI. EUGÈNE, évêque de Tolède, gouverna cette église pendant onze ans, et mourut en 646. Il possédoit assez bien, pour son temps, cette partie des mathématiques qui sert aux calculs astronomiques.

VII. EUGÈNE, évêque de Tolède, successeur du précédent, est auteur de quelques *Traités* de théologie, et de quelques *Opuscules* en vers et en prose, publiés par le P. *Sirmond*, en 1619, in-8°, avec les Poésies de *Draconce*. Le style d'*Eugène* manque de politesse ; mais les pensées en sont justes et les sentimens pieux.

EUGÈNE, *Voy.* MARINE (Sainte).

VIII. EUGÈNE, homme obscur, qui avoit commencé par enseigner la grammaire et la rhétorique, fut salué empereur à Vienne en Dauphiné, par le

comte *Arbogaste*, Gaulois de naissance, après la mort du jeune *Valentinien*, l'an 392. Il se déclara pour le Paganisme, conduisit son armée sur le Rhin, fit la paix avec les petits rois des Francs et des Allemands, et ayant passé les Alpes, s'empara de Milan. Enfin, ce ridicule usurpateur fut vaincu et tué le 6 septembre 394, par ordre de l'empereur *Théodose*, qui le fit décapiter sur le champ de bataille. *Eugène* avoit régné plutôt en esclave qu'en prince. *Arbogaste* ne l'avoit tiré de la place de maître du palais qu'il occupoit, pour le placer sur le trône, que dans l'espérance de régner sous son nom. En effet, *Eugène* lui abandonna entièrement le soin du gouvernement et le commandement des troupes, et il ne fut qu'un fantôme d'empereur.

IX. EUGÈNE, (François de SAVOIE, plus connu sous le nom de *Prince*) généralissime des armées de l'empereur, naquit à Paris le 18 octobre 1663, d'*Eugène-Maurice*, comte de Soissons, et d'*Olimpe Mancini*, nièce du cardinal *Mazarin*. Il étoit arrière-petit-fils de *Charles-Emmanuel*, duc de Savoie. Il porta quelque temps le petit collet, sous le nom de l'abbé *de Carignan*, et le quitta ensuite pour le service militaire. Cet homme, si dangereux depuis à *Louis XIV*, ne parut pas pouvoir l'être dans sa jeunesse. Le roi, qui le jugeoit plus propre au plaisir qu'à la guerre, lui refusa un régiment, après lui avoir refusé une abbaye. *Eugène*, sans espérance en France, alla servir en Allemagne, contre les Turcs, en qualité de volontaire, avec les princes de *Conti*, disgraciés comme lui. *Louvois* écrivit qu'il ne rentreroit plus dans sa patrie. *J'y rentrerai un jour*, dit le prince *Eugène* en apprenant ces paroles, *en dépit de Louvois*. Les prodiges de valeur qu'il fit dans cette campagne, lui méritèrent un régiment de dragons. L'empereur se félicitoit d'avoir acquis un tel homme. Le prince *Eugène* avoit toutes les qualités propres à le faire devenir ce qu'il devint : il joignoit à une grande profondeur de desseins, une vivacité prompte dans l'exécution. Ses talens parurent avec beaucoup plus d'éclat après la levée du siége de Vienne. L'empereur l'employa en Hongrie, sous les ordres de *Charles V*, duc de Lorraine, et de *Maximilien-Emmanuel*, duc de Bavière. En 1691, il parut sur un nouveau théâtre. Il délivra Coni, que le marquis *de Bulonde*, subalterne du maréchal *de Catinat*, tenoit assiégé depuis onze jours. Il investit ensuite Carmagnole, et le prit après quinze jours de tranchée. Sa valeur fut récompensée en 1697, par le commandement de l'armée impériale. Le 11 septembre de cette année, il remporta la victoire de Zentha, fameuse par la mort d'un grand visir, de 17 bachas, de plus de vingt mille Turcs, et par la présence du grand seigneur. Cette journée abaissa l'orgueil Ottoman, et procura la paix de Carlowitz, où les Turcs reçurent la loi. Toute l'Europe applaudit à cette victoire, excepté les ennemis personnels d'*Eugène*. Il en avoit plusieurs à la cour de Vienne. Jaloux de la gloire qu'il alloit acquérir, ils lui avoient fait envoyer une défense formelle d'engager une action générale. Ses succès augmentèrent leur fu-

reur ; et il ne fut pas plutôt arrivé à Vienne, qu'on le mit aux arrêts, et qu'on lui demanda son épée. *La voilà*, dit ce héros, *puisque l'empereur la demande : elle est encore fumante du sang de ses ennemis. Je consens de ne la plus reprendre, si je ne puis continuer à l'employer pour son service.* Cette générosité toucha tellement *Léopold*, qu'il donna à *Eugène* un écrit qui l'autorisoit à se conduire comme il le jugeroit à propos, sans qu'il pût jamais être recherché. Il répondit aux envieux d'*Eugène*, qui vouloient le faire citer à un conseil de guerre : *A Dieu ne plaise que je traite comme un prévaricateur, le héros par qui le Ciel m'a accordé la victoire. Comment pourroit-il être coupable, lui qui a été l'instrument dont Dieu s'est servi pour châtier les ennemis de son fils.* La Chrétienté fut tranquille et heureuse après la paix de Carlowitz ; mais ce ne fut que pour quelques années. La succession à la monarchie d'Espagne alluma bientôt une nouvelle guerre. *Eugène* pénétra en Italie par les gorges du Tirol, avec trente mille hommes, et la liberté entière de s'en servir comme il voudroit. Il amusa les généraux François par des feintes, et força, le 9 juillet 1701, le poste de Carpi, après cinq heures d'un combat sanglant. Ce succès rendit l'armée Allemande maîtresse du pays entre l'Adige et l'Adda ; elle pénétra dans le Bressan, et le maréchal *de Catinat*, qui commandoit l'armée Françoise, recula jusque derrière l'Oglio. Le maréchal *de Villeroi* vint lui ôter le bâton de commandement, et fut encore moins heureux : il passa l'Oglio, pour attaquer Chiari dans le duché de Modène. Le prince *Eugène*, retranché devant ce poste rempli d'infanterie, battit le général François, et le contraignit d'abandonner presque tout le Mantouan. La campagne finit par la prise de la Mirandole, le 22 décembre 1701. Au cœur de l'hiver de l'année suivante, tandis que *Villeroi* dormoit tranquillement dans Crémone, *Eugène* pénètre dans cette ville par un égout, et le fait prisonnier. Son activité et sa prudence, jointes à la négligence du gouverneur, lui avoient donné cette place ; le hasard, et la valeur des François et des Irlandois la lui ôtèrent. Il fut contraint de se retirer le soir du premier janvier, après avoir combattu tout le jour en héros. Deux jours après on prit dans les caves plus de 150 Allemands, qui, voyant la ville prise, s'étoient établis dans le lieu qui flattoit le plus leur goût. Le duc de *Vendôme*, petit-fils de *Henri IV*, mis à la place de *Villeroi*, répara ses fautes. Il battit les Impériaux à la journée de Santa-Vittoria ; il les obligea à lever le siége de Modène, et le vainquit le 15 août à Luzzara. Cette bataille, douteuse dans les premiers instans, et pour laquelle on chanta le *Te Deum* à Vienne et à Paris, se déclara pour la France, par la prise de Guastalle et de quelques villes voisines. Le prince *Eugène* quitta l'Italie pour passer en Allemagne ; il n'avoit pas remporté de grandes victoires, mais il laissoit les troupes en bon ordre. L'empereur se l'attacha par de nouvelles graces ; il le nomma président du conseil de guerre, et administrateur de la caisse militaire. Le commandement des armées d'Allemagne lui fut confié. *Eugène*, *Marl-*

borough et *Heinsius*, maîtres en quelque sorte de l'Empire, de l'Angleterre et de la Hollande, étroitement unis par l'esprit et par le cœur, formèrent une espèce de triumvirat fatal à la France et à l'Espagne. Leurs troupes réunies formoient un spectacle imposant. *Eugène* dit à *Marlborough : Des chevaux fiers, des soldats bien vêtus, peuvent s'obtenir avec de l'argent. Mais on n'achète pas l'air assuré que montrent nos troupes.* —*C'est vous*, lui répondit le général Anglois, *qui leur inspirez cette fière contenance.* Les deux généraux gagnèrent en 1704 la bataille de Hochstet, livrée assez mal-à-propos par l'électeur de Bavière, secondé du maréchal *de Tallard.* Cette victoire fut décisive et changea la face des affaires. Plus de la moitié de l'armée Françoise et Bavaroise fut détruite ; le reste regagna avec peine les bords du Rhin, abandonnant toutes les villes de la Bavière et de la Souabe. On prétend qu'*Eugène*, après cette bataille, invita les prisonniers François à un opéra, et au lieu d'une pièce suivie, il fit chanter cinq monologues de *Quinault* à la louange de *Louis XIV.* — *Vous voyez, Messieurs*, leur dit-il, *que j'aime à entendre les louanges de votre maître.* Mais ce trait, qui auroit été une dérision cruelle, peu digne d'un héros, paroît une anecdote hasardée. De retour en Italie l'an 1705, *Eugène* essuya des échecs. Le duc de *Vendôme* le repoussa avec gloire à la journée de Cassano près de l'Adda : journée sanglante et moins indécise que ne le dit un historien François, puisqu'elle empêcha le prince *Eugène* de passer l'Adda. L'armée Françoise ayant assiégé Turin l'année d'après, *Eugène* vola à son secours. Il passe le Tanaro aux yeux du duc d'*Orléans*, après avoir passé le Pô à la vue de *Vendôme.* Il prend Correggio, Reggio; il dérobe une marche aux François, les force dans leurs lignes, et leur fait lever le siége le 7 septembre 1706. Après avoir délivré Turin et battu les François, il fit rentrer le Milanès sous l'obéissance de l'empereur, qui lui en donna le gouvernement. Comme ce général avoit tiré des marchands merciers de Londres les secours nécessaires pour cette expédition, il leur en annonça le succès. *Je me flatte*, leur disoit-il dans sa lettre, *d'avoir employé votre argent à votre satisfaction.* La fortune continua de lui être favorable en 1707. Les troupes Françoises et Espagnoles évacuèrent la Lombardie. Le général *Daun* s'empara du royaume de Naples. *Eugène* pénétra peu de temps après en Provence et en Dauphiné par le Col de Tende. Cette invasion heureuse au commencement, finit comme toutes les invasions faites dans ces provinces. On avoit mis le siége devant Toulon, on fut obligé de le lever. La Provence fut bientôt délivrée, et le Dauphiné sans danger. La prise de Suze fut tout le fruit de cette campagne. Le prince *Eugène*, ayant passé en 1708 des bords du Var aux bords du Rhin, mit en déroute les François au sanglant combat d'Oudenarde. Ce n'étoit pas une grande bataille, dit l'auteur du *Siècle de Louis XIV* ; mais ce fut pour les François une fatale retraite. Le vainqueur, maître du terrain, mit le siége devant Lille, défendu par *Boufflers* : (*Voyez* son article.) Cette ville,

si bien fortifiée, se rendit après une défense de quatre mois. Il dut en partie son succès au découragement des généraux François; aussi, dans un âge plus avancé, il rejetoit les louanges qu'on lui donnoit sur cette entreprise, trop téméraire dans le projet, pour être glorieuse dans l'exécution. Cette conquête fit concevoir aux alliés les plus hautes espérances : un de leurs officiers poussa la présomption jusqu'à dire, « qu'il ne désespéroit point de voir l'armée pénétrer jusqu'à Bayonne. » Le prince *Eugène*, modeste au milieu de ses triomphes, lui répondit : *Oui, pourvu que le roi de France nous donne un passe-port pour aller, et un passeport pour revenir.* Les états-généraux voulurent célébrer la prise de Lille par de vaines réjouissances. Mais le prince *Eugène*, de concert avec *Marlborough*, demanda que l'argent destiné à des feux d'artifice et à des folies passagères, dont il ne restoit rien au bout de quelques heures, fût employé au soulagement des soldats de la république, blessés pendant la campagne. La conquête de Lille fut suivie de la bataille de Malplaquet, gagnée le 10 septembre 1709, sur les maréchaux *de Villars* et *de Boufflers*, qui lui disputèrent longtemps la victoire. *Eugène* fut dangereusement blessé dans la plus grande chaleur de l'action. Les officiers qui combattoient à côté de lui, voyant son sang ruisseler, le pressèrent de se retirer au moins pour quelques momens. *Qu'importe*, leur répondit-il, *de se faire panser, si nous devons mourir ici ? Et si nous en revenons, il y aura assez de temps pour cela ce soir.* Cette grandeur d'ame fit tant d'impression sur les soldats, qu'ils parvinrent à se rendre maîtres du champ de bataille. *Marlborough* ayant été disgracié, *Eugène* passa à Londres pour seconder sa faction; mais ce voyage fut inutile, il retourna seul achever la guerre. C'étoit un nouvel aiguillon pour lui d'espérer de nouvelles victoires, sans compagnon qui en partageât l'honneur. Il prit la ville du Quesnoy en 1712, et étendit dans le pays une armée d'environ cent mille combattans. Quoique privé du secours des Anglois, il étoit supérieur de vingt mille hommes aux François; il l'étoit par sa position, par l'abondance des magasins, et par neuf ans de victoires. La France et l'Espagne étoient dans l'alarme. Une faute qu'il fit à Landreci qu'il assiégeoit, les délivra de leurs inquiétudes. Il avoit choisi Marchiennes pour l'entrepôt de ses magasins, afin de voir plus souvent, dit-on, une Italienne fort belle qui étoit dans cette ville, et qu'il entretenoit alors. Le dépôt des magasins étant trop éloigné, le général *Albermale*, posté à Denain, n'étoit pas à portée d'être secouru assez tôt, s'il étoit attaqué. Il le fut. Le maréchal *de Villars*, après avoir donné le change au prince *Eugène* tomba sur *Albermale*, et remporta une victoire signalée. *Eugène* arrivé trop tard, se retira, après avoir été témoin de la défaite de ses troupes. Cette victoire amena la paix. *Eugène* et *Villars*, héros au champ de bataille, excellens négociateurs dans le cabinet, la conclurent le 6 mai 1714, à Rastadt, et elle fut suivie du traité de Baden en Argaw, signé le 7 septembre de la même année. La puissance Ottomane, qui auroit pu attaquer l'Allemagne pendant la lon-

gue guerre de 1701, attendit la conclusion de la paix générale. Le grand visir *Ali* parut sur les frontières de l'empire avec 150 mille Turcs. *Eugène* le battit en 1716, à Temeswar et à Peterwaradin. Il entreprit ensuite le siége de Belgrade ; les ennemis vinrent l'assiéger dans son camp, et, non contens de le bloquer, ils avancèrent à lui par des approches et des tranchées. Le prince *Eugène*, après leur avoir laissé passer un ruisseau qui les séparoit de son camp, sortit de ses retranchemens, les défit entièrement, leur tua plus de vingt mille hommes, et s'empara de leurs canons et de leurs bagages. Belgrade n'ayant plus de secours à espérer, se rendit au vainqueur. Une paix avantageuse fut le fruit de ses victoires. Couvert de gloire, il retourna à Vienne, où ses ennemis vouloient lui faire faire son procès, pour avoir hasardé l'état qu'il avoit sauvé, et dont il avoit reculé les frontières. La double élection faite en Pologne ayant rallumé la guerre en 1733, le prince *Eugène* eut le commandement de l'armée sur le Rhin. Les François prirent Philisbourg à sa vue. Il n'y avoit plus dans l'armée impériale que l'ombre du prince *Eugène* : il avoit survécu à lui-même, et il craignoit d'exposer sa réputation, si solidement établie, au hasard d'une 18e bataille. Il mourut subitement à Vienne, en 1736, à 73 ans, regretté de l'empereur et des soldats. Les malheurs de l'année suivante ne justifièrent que trop ces regrets. L'empereur, qui lui devoit la gloire de son règne, disoit, au milieu des pertes qui suivirent sa mort : *La fortune de l'état est-elle morte avec ce héros ?* Le prince *Eugène* fut le plus heureux général et le plus habile ministre que la maison d'Autriche eût eu depuis plusieurs siècles.

Au milieu de la paix, au milieu des hasards,
La vertu, la sagesse et l'amour des beaux arts,
Firent le fondement de sa gloire suprême ;
Et modeste vainqueur de cent rivaux soumis,
Ce fut en apprenant à se vaincre lui-même,
Qu'il apprit à dompter ses plus fiers ennemis.

J. B. Rousseau.

Le prince *Eugène* avoit un esprit plein de justesse et d'élévation, les qualités et le courage nécessaires pour triompher des capitaines les plus expérimentés. S'il échoua quelquefois dans ses entreprises, les circonstances qui les lui firent manquer, lui valurent de nouveaux éloges. Il n'étoit pas toujours le maître de faire ce qu'il vouloit. Un de ses amis lui demanda un jour, pendant la longue guerre pour la succession d'Espagne, la cause de la profonde rêverie où il le voyoit plongé. *Je fais réflexion*, dit-il, *que si* Alexandre le Grand *eût été obligé d'avoir l'approbation des Députés de Hollande, pour exécuter ses projets, ses conquêtes n'auroient pas été à beaucoup près si rapides....* Le courage n'étoit pas la seule qualité du prince *Eugène*. Les traités de Rastadt et de Passarowitz ont autant immortalisé son nom que ses victoires. Il étoit le père des soldats et le modèle des ministres : philosophe doux, humain, tolérant, sans orgueil, sans dédain, sans faste, et d'une générosité peu commune. Quoi-

que froid et réservé, il étoit sensible aux charmes de l'amitié. Il cultiva les lettres dans le cours de ses victoires, et les protégea pendant son ministère. *Voyez* l'article II. ROUSSEAU. Tous les beaux arts avoient des attraits pour lui. Il ne voulut jamais se marier. Une femme lui paroissoit un fardeau embarrassant pour un héros, qui oublie souvent son devoir pour penser à sa fortune, et qui ménage ses jours pour les conserver à une épouse. Il ne voyoit dans l'amour qu'une passion folle, qui étend l'empire des femmes, et restreint celui des hommes. *Les Amoureux*, disoit-il, *sont dans la société ce que les Fanatiques sont dans la Religion....* « De trois empereurs qu'il avoit servis, le premier, *Léopold*, avoit été, disoit-il, son père, parce qu'il avoit eu soin de sa fortune comme de celle de son propre fils; le second, *Joseph*, son frère, parce qu'il l'avoit aimé comme un frère; le troisième, *Charles VI*, son maître, parce qu'il l'avoit récompensé en roi. » Ce qui met le dernier trait à son éloge, c'est qu'il connoissoit le Christianisme, le respectoit et l'aimoit. Il portoit, dans ses expéditions militaires, *l'Imitation de Jésus-Christ*, livre plus propre à faire sentir le néant de la gloire humaine, et à ramener à l'auteur de la véritable gloire. Ses *Batailles* ont été imprimées en 1729, 2 vol. in-folio, auxquels on a joint un *Supplément*, 1747. On peut voir aussi l'*Histoire du prince Eugène*, imprimée à Vienne depuis quelques années en 5 vol in-12 : elle offre quelques particularités curieuses, quoiqu'elle ne soit très-souvent qu'une compilation de Gazettes.

EUGÉNIE, (Sainte) Vierge, donna sa vie pour sa foi, et périt à Rome sous l'empire de *Valérien*.

EUGÉRIE, (Mythol.) divinité Romaine, invoquée par les femmes enceintes, pour être délivrées de tout accident pendant leur grossesse.

EUGIPPIUS, originaire de la Norique, suivit sa nation lorsque *Odoacre* la transféra en Italie, l'an 488 : il se fixa au royaume de Naples, et y fut abbé de Lucullano ou de Saint-Severin. Il est auteur du *Thesaurus ex Augustino*, in-folio, Basle, 1542; et d'une *Vie de St. Augustin* de *Favianes*, insérée dans *Bollandus*.

EUGUBINUS, *Voyez* STEUCUS.

EVILMÉRODAC, roi de Babylone, succéda à son père *Nabuchodonosor*, vers l'an 562 avant Jésus-Christ. Ce jeune prince avoit gouverné despotiquement le royaume pendant les sept années de la démence de son père. *Nabuchodonosor* étant rémonté sur le trône après avoir recouvré la raison, arrêta toutes les entreprises de son fils contre lui, et le tint enfermé. Celui-ci, dans sa prison, lia une étroite amitié avec *Jéchonias*, roi de Juda, que *Nabuchodonosor* tenoit aussi dans les fers. Ce prince étant mort, *Evilmérodac* monta sur le trône, tira *Jéchonias* de prison, et le combla de faveurs. On dit qu'il eut la cruauté de priver de la sépulture le corps de son père, et même qu'il le fit hacher en morceaux. Il fut assassiné par son beau-frère *Nériglissor*, après un règne de deux ans.

ÉVITERNE, (*Mythol.*) les anciens adoroient sous ce nom un Dieu, de la puissance duquel ils se formoient une très-grande idée, et qu'ils paroissoient mettre au-dessus de celle de *Jupiter*. Quelques mythologistes croient que ce dieu étoit *Jupiter* même. *Eviterne* signifie immortel, et l'on appeloit quelquefois les Dieux *Æviterni* et *Ævintegri*, pour marquer leur immortalité.

EULALIE, (Sainte) vierge et martyre de Barcelone, sous l'empire de *Dioclétien*. Son nom est plus connu, que le détail de ses souffrances.

EULALIUS, antipape, qu'une cabale opposa au pape *Boniface I* en 418, et que l'empereur *Honorius* fit chasser comme un intrus.

EULER, (Léonard) membre des académies de Paris, de Pétersbourg et de Londres, naquit à Basle le 15 avril 1707 d'un ministre Protestant. Après avoir fait ses premières études, il se consacra à la théologie et aux langues orientales pour complaire à son père : mais un goût irrésistible, qui l'avoit porté de bonne heure à s'appliquer aux mathématiques, l'y ramena bientôt. Ses liaisons avec *Nicolas* et *Daniel Bernouilli* accélérèrent ses progrès dans la carrière des sciences. Ces deux célèbres géomètres ayant été appelés à Petersbourg en 1725, l'engagèrent deux ans après à quitter sa patrie pour se rendre auprès d'eux. Il ne tarda pas d'enrichir les recueils de l'académie de cette ville de plusieurs Mémoires, qui excitèrent entre *Daniel Bernouilli* et lui une émulation qui ne dégénéra point en envie. Non content de perfectionner le calcul intégral, *Euler* inventa le calcul des sinus, et simplifia les opérations analytiques. La réputation qu'il acquit de génie transcendant et inépuisable, alla jusqu'aux oreilles des souverains. Le roi de Prusse l'invita en 1741 de se rendre à Berlin, pour donner de l'éclat à l'académie qui alloit naître sous les auspices de ce prince philosophe. En arrivant, il fut présenté à la reine mère; femme d'esprit, qui cependant ne put obtenir de lui que des monosyllabes. Elle reprocha au géomètre cette timidité, cet embarras qu'elle croyoit ne pas mériter d'inspirer.... *Pourquoi ne voulez-vous donc pas me parler ?* lui dit-elle : *Madame*, lui répondit-il, *parce que je viens d'un pays où quand on parle on est pendu.* En effet, à l'époque où *Euler* se trouva en Russie, ce grand empire, gouverné par un étranger, gémissoit sous un despostisme trop souvent arbitraire. La Prusse fut un séjour plus agréable pour ce philosophe, malgré quelques chagrins passagers qu'il y éprouva. Les Russes ayant pénétré dans la Marche, en 1760, pillèrent une métairie qu'il avoit auprès de Charlottembourg. Le général *Tottleben* répara ce dommage, en lui accordant une indemnité considérable, à laquelle l'impératrice *Elizabeth* ajouta un don de quatre mille florins. *Euler* passa vingt-cinq ans à Berlin, et n'obtint que difficilement la permission de retourner à Pétersbourg. A peine y fut-il arrivé, qu'il fut attaqué d'une maladie violente, qui le laissa aveugle. Son activité, sa fécondité même ne furent point ralenties par la perte de la vue. La force singulière de

son intelligence servit de supplément à ses yeux. Il ne cessa de travailler jusqu'à sa mort, arrivée le 7 septembre 1783, dans la 77e année de son âge. Il avoit été marié deux fois, et avoit eu treize enfans, dont l'aîné marche depuis long-temps sur les traces de son illustre père. Une humeur toujours égale, une gaieté douce et naturelle, une certaine causticité mêlée de bonhommie, une manière de raconter naïve et plaisante, et un grand fond d'érudition, rendoient sa conversation agréable et utile. Son extrême vivacité l'entraînoit quelquefois; mais sa colère étoit aussitôt éteinte qu'enflammée. Il étoit d'ailleurs bon époux, père tendre, ami sensible, citoyen zélé, et fidelle à tous les devoirs de la société, ainsi qu'à ceux de la religion. On a de lui un grand nombre d'*Ouvrages*, où il paroît à la fois original et profond, élégant et clair. Il n'est presque aucun de ses écrits qui ne renferme quelque découverte nouvelle, ou quelque vue ingénieuse qui pourra y conduire. On y trouve les intégrations les plus heureuses, de profondes recherches sur la nature et les propriétés des nombres, la démonstration de plusieurs théorêmes de *Fermat*, la solution de divers problêmes sur l'équilibre et le mouvement des corps solides, flexibles et élastiques, enfin tout ce que la théorie du mouvement des corps célestes a de plus épineux. Ses principaux écrits sont : I. Une *Dissertation sur la nature et la propagation du son*. II. — *sur la nature des vaisseaux*, que l'académie de Paris honora de l'*Accessit* en 1727. III. *Mémoire sur la nature et les propriétés du feu*, couronné par l'académie de Paris en 1738. IV. — *sur le flux et le reflux de la mer*, couronné par la même académie en 1740. Il y explique l'action du soleil et de la lune sur la mer, et appuie son explication de beaucoup de géométrie et de calculs; ce qui n'a point empêché plusieurs savans de la regarder comme peu satisfaisante. V. Cinq *Mémoires* sur différentes questions de mathématiques, dans les *Mélanges de Berlin*; c'est peut-être ce qu'il y a de mieux dans cette collection. VI. Plusieurs Dissertations dans les *Mémoires* des académies de Pétersbourg et de Berlin. VII. *Elémens d'Algèbre*. Cet ouvrage qu'il fit étant aveugle, a été traduit en russe, et en françois par les soins des frères *Bruyset*, qui l'ont imprimé en 1773 et en 1794, à Lyon, 2 vol. in-8°, avec des additions de *la Grange*. Il est écrit avec clarté et méthode. VIII. Trois Mémoires sur les *Inégalités dans les mouvemens des Planètes*, couronnés à Paris. IX. Deux Mémoires sur *la perfection de la Théorie de la Lune*, couronnés à Paris en 1770 et 1772. X. *Opuscula analytica*, 1783, in-4.° Ce sont des Mémoires réunis, qui avoient d'abord paru séparément. Son *Introduction à l'analyse des infiniment petits*, a été traduite du latin par MM. *Pezzy* et *Kramp*, 1786, 3 vol in-4.° XI. *Scientia navalis*, 2 vol. in-4.° XII. *Mechanica sive scientia motus*, 2 vol. in-4.° XIII. *Constructio lentium objectivarum*, in-4°; et un grand nombre d'autres ouvrages ou mémoires. *Euler* avoit cultivé non-seulement toutes les sciences mathématiques, mais la littérature ancienne et les langues savantes. Il savoit par cœur l'*Enéide*. On

a prétendu qu'il avoit porté sa curiosité jusqu'à s'instruire des procédés et des règles de l'Astrologie. La plupart des princes du Nord lui donnèrent des marques d'estime. Dans le voyage que le Prince-Royal de Prusse fit à Pétersbourg, il prévint la visite d'*Euler*, et passa quelques heures à côté de cet illustre vieillard, ayant ses mains dans les siennes. L'académie de Pétersbourg porta solennellement son deuil, et lui décerna à ses frais un buste de marbre, qui a été placé dans les salles d'assemblée. Son éloge par *Nicolas Fuss*, son élève, a été imprimé à Berlin en 1783; le Journal Encyclopédique du mois de mai 1784, en donne l'analyse. La liste des ouvrages d'*Euler* est immense, et contient seule 51 pages de cet éloge.

I. EULOGE, pieux et savant patriarche d'Alexandrie, mort en 607, laissa divers *Ouvrages* contre les Novatiens et contre d'autres hérétiques de son temps. Il fut uni d'une étroite amitié avec *St. Grégoire le Grand.*

II. EULOGE DE CORDOUE, né dans cette ville vers l'an 800; fut élevé au sacerdoce, et en remplit tous les devoirs avec zèle. Les Sarrasins d'Espagne, qui étoient Mahométans, ayant excité une persécution, il fortifia par ses écrits et ses discours les fidelles. Il fut élu archevêque de Tolède; mais les infidelles lui firent trancher la tête en 859, avant qu'il pût recevoir la consécration épiscopale. Les ouvrages qui nous restent de lui, sont : I. *Memoriale Sanctorum;* c'est une histoire de quelques martyrs. II. *Apologie pour les Martyrs*, contre ceux qui disoient qu'ils nuisoient plus qu'ils ne profitoient à l'Espagne. III. *Exhortation au Martyre.* Ces ouvrages se trouvent dans le 4e vol. de l'*Hispania illustrata*, et dans la Bibliothèque des Pères.

EULOGIE, sœur aînée de *Michel Paléologue*, prédit à celui-ci sa grandeur future. Il étoit au berceau : ne pouvant réussir à l'endormir, elle lui chanta une chanson commençant par ces mots : « Courage, empereur de Constantinople ! tu y feras ton entrée par la porte dorée. » L'enfant sourit et s'endormit; ce qui fut regardé dès-lors comme un présage qu'il parviendroit à l'empire. *Eulogie*, sous le règne de *Michel*, se déclara l'ennemie des Chrétiens. Sa haine contre l'église fit naître la dissention entre elle et son frère; et elle alla jusqu'à solliciter le Soudan d'Égypte de lui faire la guerre.

EUMANE, peintre d'Athènes, disputa à *Periphante* de Corinthe, la gloire d'avoir peint le premier avec des couleurs. Avant lui, on ne distinguoit les figures que par des hâchures.

EUMÉE, fils du roi de l'isle de Scyros dans la mer *Egée*, devint favori d'*Ulysse*, et ce prince lui confia le soin de ses états, lorsqu'il partit pour Troie. Ce fut aussi celui auquel ce héros se fit connoître le premier à son retour, après 20 ans d'absence.

EUMÉLUS, fils d'*Admète* et d'*Alceste*, alla au siége de Troie, et y conduisit onze vaisseaux. Aux jeux funèbres, célébrés en honneur de *Patrocle*, il disputa le prix de la course des chars à *Diomède*. Ses cavales, dit-on, avoient dans leurs courses l'agilité du vol des oiseaux. Il reçut de la main d'*Achille* une belle cuirasse d'airain.

I. EUMÈNE, capitaine Grec, l'un des plus dignes successeurs d'*Alexandre le Grand*, étoit fils d'un voiturier. Il avoit les qualités qui font le héros dans la guerre et l'homme estimable dans la paix, et il dut son élévation à ces qualités. *Alexandre* lui fit épouser la sœur de *Barsine*, l'une de ses femmes. Après la mort de ce conquérant, *Eumène* acheva la conquête de la Cappadoce et de la Paphlagonie, et fut gouverneur de ces deux provinces; mais *Antigone* ne voulut point l'y laisser établir. Se voyant sans ressource, il se rendit auprès de *Perdiccas*, qui le chargea de porter la guerre sur les bords de l'Hellespont, contre les princes ligués contre lui. Il défit *Cratère* et *Néoptolème*. Le premier périt dans la mêlée; et il tua le second de sa propre main. *Eumène* pleura *Cratère*, son ancien ami, lui rendit les derniers devoirs, et fit porter ses cendres en Macédoine, à sa famille : action de générosité, dont un historien philosophe se charge avec plus de plaisir, que du détail fatigant de tant de meurtres inutiles. *Eumène* marcha ensuite contre *Antipater*, le vainquit et s'empara de plusieurs provinces. Après la mort de l'ambitieux *Perdiccas*, il eut à combattre *Antigone*. Ce général tâcha de corrompre les principaux officiers d'*Eumène*, en leur faisant des offres magnifiques qu'ils rejetèrent. *Eumène* les loua de leur fidélité, et leur raconta l'histoire du lion amoureux, qui, pour épouser une fille d'une grande beauté, consentit que le père de la fille lui fît rogner les dents et les ongles. « L'opération faite, le père, se méfiant de cette bête féroce, prit un bâton et chassa un ennemi qui l'auroit bientôt dévoré. Voilà, ajouta *Eumène*, ce que feroit *Antigone ;* il vous fait à présent de grandes promesses pour se rendre maître de toutes vos forces : mais, dès qu'il vous tiendroit, il vous feroit sentir ses ongles et ses dents. » Les deux généraux se livrèrent bataille à Orcinium en Cappadoce, l'an 320 avant J. C. *Eumène* y fut vaincu par la trahison d'*Apollonide*, commandant de la cavalerie. Le traître fut pris et pendu sur-le-champ. *Eumène*, obligé d'errer et de fuir sans cesse, congédia une partie de ses troupes, et ne retint que cinq hommes, avec lesquels il s'enferma dans le château de Nora sur les frontières de la Cappadoce et de la Lycaonie. Il y soutint un siége d'un an. Après différens succès mêlés de revers, *Antigone* tailla en pièces l'arrière-garde de son ennemi, et prit le bagage de son armée : c'est ce qui décida la victoire en sa faveur. Avant la bataille, *Eumène* avoit fait son testament et brûlé toutes les lettres qu'on lui avoit écrites, ne voulant pas qu'après sa mort, ceux qui lui avoient donné des avis secrets fussent exposés à des recherches dangereuses. Le vainqueur fit dire aux officiers et aux Argyraspides, phalange des Macédoniens, qu'il leur rendroit tout ce qui leur appartenoit, s'ils lui livroient *Eumène*. Ils eurent la lâcheté de recouvrer à ce prix leur bagage. Quand cet illustre prisonnier fut arrivé au camp ennemi, *Antigone* n'eut pas le courage de le voir, parce que sa présence étoit un sanglant reproche contre lui. Ceux à qui il l'avoit donné en garde, lui ayant demandé comment il vouloit qu'on le gardât : *Comme un Eléphant*, leur dit *Antigone*, *ou comme un Lion*. Mais, quelques

jours après, attendri et touché de compassion, il ordonna qu'on lui ôtât ses fers les plus pesans, et qu'on lui donnât un de ses domestiques pour le servir ; et il permit à ses amis de le voir, de passer avec lui les journées entières, et de lui porter tous les rafraîchissemens dont il pourroit avoir besoin. *Antigone* fut quelque temps en balance sur ce qu'il devoit faire de son prisonnier. Ils avoient été amis intimes en servant sous *Alexandre* : le souvenir de cette ancienne amitié, réveilla en lui quelques sentimens de bonté. Son fils *Démétrius* sollicita fortement aussi en sa faveur ; mais l'intérêt de se délivrer d'un ennemi dangereux, combattant dans *Antigone* les sentimens généreux que son fils lui inspiroit, il ordonna qu'on le défît d'*Eumène* dans la prison : ce qui fut exécuté l'an 315 avant J. C. Telle fut la fin d'un des hommes les plus accomplis de son siècle en tout genre, et peut-être le plus digne de succéder à *Alexandre*. Il possédoit toutes les qualités de l'homme de guerre et du grand capitaine. Mais je mets au-dessus de tout cela, son attachement inviolable pour son prince, sa rigoureuse probité, et les sentimens d'honneur qui régnoient en lui. Il ne manqua pas cependant d'adresse dans l'occasion. Voyant que plusieurs de ses officiers n'épioient qu'un moment favorable pour se défaire de lui, il emprunta de grosses sommes de ceux qui lui étoient les plus suspects, afin que la crainte de perdre leur argent, les engageât à veiller sur la vie de celui à qui ils avoient prêté. Ainsi, dit *Plutarque*, au lieu de donner son propre argent pour conserver ses jours, il ne les garantit qu'en prenant celui des autres. *Antigone* et toute l'armée célébrèrent les funérailles d'*Eumène* avec magnificence, et lui rendirent les plus grands honneurs. Sa mort ayant éteint l'envie et toute crainte, ils envoyèrent ses os et ses cendres dans une urne d'argent, à sa femme et à ses enfans en Cappadoce : foible dédommagement pour une veuve et pour des orphelins désolés ! L'armée du vaincu étant sans chef, fut bientôt dissipée. *Antigone* se défiant des traîtres, les fit exterminer.

II. EUMÈNE Ier, roi de Pergame, succéda à *Philetère*, son oncle, l'an 264 avant J. C. Il remporta une victoire sur *Antiochus*, fils de *Séleucus*, et augmenta ses états de plusieurs villes, qu'il prit sur les rois de Syrie. Ce prince aimoit les lettres, et encore plus le vin. Il périt d'un excès en ce genre, après 22 ans de règne.

III. EUMÈNE II, neveu du précédent, monta sur le trône après *Attale*, son père, l'an 198 avant J. C. Le royaume de Pergame, quand il le reçut de son père, se réduisoit à un très-petit nombre de villes. *Eumène* se rendit si puissant qu'il pouvoit le disputer à plus d'un empire. Il dut tout à son assiduité au travail, à son activité, à sa prudence. Les Romains dont il cultiva l'amitié, augmentèrent ses états, après leur victoire sur *Antiochus le Grand*. *Eumène* vainquit *Prusias* et *Antigone*, et mourut l'an 168 avant J. C. Ce prince protégeoit et cultivoit les lettres : il augmenta considérablement la fameuse bibliothèque de Pergame, qui avoit été fondée par ses prédécesseurs sur le modèle de celle d'Alexandrie. Ses frères, *Attale*, *Philetère* et *Athenée*, lui furent

si attachés, qu'ils voulurent être du nombre de ses gardes. *Eumène*, dit *Polybe*, avoit l'ame noble et grande dans un corps foible et délicat. Avide d'une belle réputation, il l'acheta par des bienfaits, et enrichit plus de particuliers qu'aucun des princes de son siècle.

IV. **EUMÈNE**, orateur originaire d'Athènes, professa la rhétorique avec beaucoup d'éclat à Autun, sa patrie. Il y ramena le goût des arts et de l'éloquence. *Constance-Chlore*, et *Constantin* son fils, lui donnèrent des marques de leur estime. Il prononça, l'an 309, le *Panégyrique* de ces deux princes. Son *Discours* le plus célèbre est celui dans lequel il tâcha d'engager *Riccius Varus*, préfet de la Gaule Lyonnoise, à rétablir les écoles publiques, ruinées par les Barbares qui avoient inondé les Gaules. *Eumène* offrit de contribuer à ce rétablissement; il céda une année des appointemens qu'il avoit en qualité d'un des premiers secrétaires des empereurs; ce qui faisoit une somme considérable. Ce rhéteur mourut vers le milieu du 4e siècle. Le P. *de la Baune*, Jésuite, a recueilli ce qui nous reste de ses *Harangues*, dans ses *Panegyrici veteres ad usum Delphini*, 1676, in-4.° Son style se sent un peu de la décadence de la latinité; et il y a plus de lieux communs que de pensées.

EUMÉNIDES *ou* FURIES, (Mythol.) filles de l'*Achéron* et de la *Nuit*: elles étoient trois; *Alecton*, *Mégère* et *Tisiphone*. Les Dieux leur avoient donné la commission de tourmenter les impies et les scélérats sur la terre et dans les enfers. *Servius* écrit qu'on appeloit ces déesses, *Dires* au ciel, *Furies* sur la terre, et *Euménides* dans les enfers. Elles châtioient dans le Tartare, et flagelloient avec des serpens et des flambeaux ardens, ceux qui avoient mal vécu. On les représente coiffées de couleuvres, tenant des serpens et des torches dans leurs mains. Les Athéniens leur avoient élevé un temple près de l'Aréopage. Elles en avoient un autre près de la ville de Titane, dans un bois sacré sur les bords du fleuve Asope. Ceux qui leur offroient des sacrifices ou des libations de miel ou de vin, étoient couronnés de narcisse, fleur qui leur étoit consacrée, comme croissant près des tombeaux.

EUMÉNIUS, *Voyez* EUMÈNE.

EUMOLPE, fils du poëte *Musée*, fut l'un des premiers prêtres de *Cérès* dans les mystères d'*Éleusis*. Il disputa le trône d'Athènes à *Erechthée*, et périt, ainsi que ce dernier, dans le combat. Les Athéniens, pour terminer les différends de leurs familles, attribuèrent la couronne à celle d'*Erechthée*, et le sacerdoce, c'est-à-dire la dignité perpétuelle d'hiérophante, à celle d'*Eumolpe*. Celle-ci en jouit pendant douze cents ans. Elle déterminoit souverainement les cérémonies religieuses et tout ce qui avoit rapport au culte des Dieux. *Eumolpe*, dit-on, apprit la musique à *Hercule*.

EUNAPE, natif de Sardes en Lydie, sophiste, médecin et historien, sous les règnes de *Valentinien*, de *Valens* et de *Gratien*, écrivit l'*Histoire des Césars*, dont *Suidas* nous a conservé quelques fragmens. Nous n'avons de lui que les *Vies des Philosophes*

de son temps, écrites avec précision, et avec assez de netteté et d'élégance. *A. Junius* en a donné une *Traduction* latine avec le texte grec, 1596, in-8.° On en trouve un extrait dans les *Excerpta de Legationibus*, Paris, 1648, in-folio, qui font partie de la *Byzantine*. Cette Histoire des philosophes est pleine d'injures, indignes de la saine philosophie. Le but de l'auteur paroît être de relever l'idolâtrie et de rabaisser le Christianisme. Il exagère les vertus des philosophes Païens, et atténue celles des solitaires Chrétiens. Il insulte même à leurs martyrs; et, autant qu'on peut en juger par cet ouvrage, *Eunape* étoit un de ces hommes passionnés qui couvrent leurs emportemens du manteau de la sagesse, et qui ont sans cesse le mot de *philosophie* dans la bouche, parce qu'ils sentent qu'ils ne l'ont point dans le cœur.

EUNÉE, fils de *Jason* et d'*Hypsipyle* fille d'un roi de Thrace, régna sur l'isle de Lemnos, et envoya des présens en vins aux Grecs qui assiégeoient Troie. Les *Eunides*, musiciens renommés d'Athènes, prétendoient descendre d'*Eunée*.

I. EUNOME, fut célèbre musicien de Locres en Italie. Comme il disputoit le prix de son art à *Aristoxène*, une cigale vint, suivant la fable, se poser sur son luth, pour suppléer à une corde qui s'étoit rompue; ce qui lui fit obtenir le prix. En mémoire de cette singularité, les Grecs élevèrent une statue à *Eunome* tenant un sistre sur lequel se reposoit une cigale.

II. EUNOME, *Eunomius*, hérésiarque, natif de Cappadoce, d'abord maître d'école à Constantinople, ensuite disciple d'*Aëtius*, parvint à l'épiscopat par la protection d'*Eudoxe*, patriarche de Constantinople; ce prélat, en l'ordonnant, lui conseilla de cacher les erreurs qu'il avoit sucées auprès d'*Aëtius*. *Eunome* ayant négligé cet avis, fut déposé et exilé en divers endroits : il mourut dans sa patrie à la fin du 4e siècle. C'étoit un Arien outré; et, pour défendre l'Arianisme, dit *Pluquet*, « il retomba dans le Sabellianisme, dont *Arius* avoit cru qu'on ne pouvoit se garantir qu'en niant la divinité du Verbe. *Arius*, pour ne pas tomber dans l'hérésie de *Sabellius*, qui confondoit les personnes de la Trinité, fit du Père et du Fils deux personnes différentes, et soutint que le Fils étoit une créature. La divinité de J. C. étoit donc devenue comme le pivot de toutes les disputes des Catholiques et des Ariens. Les Catholiques admettoient dans la substance divine, un Père qui n'étoit pas engendré, et un fils qui l'étoit, qui cependant étoit consubstantiel et co-éternel à son Père. La divinité de J. C. étoit évidemment enseignée dans l'Écriture, et les Ariens ne pouvoient éluder la force des passages que les Catholiques leur opposoient. *Eunome* crut qu'il falloit examiner ce dogme en lui-même, et voir si effectivement on pouvoit admettre dans la substance divine deux principes, dont l'un étoit engendré et l'autre ne l'étoit pas. Pour décider cette question, il partit d'un principe reconnu par les Catholiques et par les Ariens; savoir, *la simplicité de Dieu*. Il crut qu'on ne pouvoit supposer dans une chose simple deux principes, dont l'un étoit engendré

et l'autre engendrant. Une chose simple pouvoit, suivant *Eunome*, avoir différens rapports; mais elle ne pouvoit contenir des principes différens. De ce principe, *Arius*, pour éviter le Sabellianisme, qui confondoit les personnes de la Trinité, avoit conclu que le Père et le Fils étoient deux substances distinguées. Comme d'ailleurs on ne pouvoit admettre plusieurs Dieux, il avoit jugé que le Verbe ou le Fils n'étoit pas un Dieu, mais une créature. De ce même principe, *Eunome* conclut, non-seulement qu'on ne pouvoit supposer dans l'essence divine un Père et un Fils, mais qu'on ne pouvoit y admettre plusieurs attributs: et que la sagesse, la vérité, la justice, n'étoient que l'essence divine, considérée sous différens rapports, et n'étoient que des noms différens, donnés à la même chose, selon les rapports qu'elles avoient avec les objets extérieurs. » Il rebaptisoit ceux qui l'avoient été dans la foi de la Trinité, et croyoit que la foi pouvoit sauver sans les œuvres. Ses impiétés étoient d'autant plus dangereuses, qu'il réunissoit à quelque talent beaucoup d'artifice. Il sentit que pour se concilier des sectateurs, il falloit joindre à son opinion quelque principe de morale commode. Il enseigna que ceux qui conserveroient fidellement sa doctrine, ne pourroient perdre la grace, quelque péché qu'ils commissent. Cette adresse, employée souvent par les chefs de secte, ne réussit pas toujours: celle d'*Eunome* fut absolument éteinte sous *Théodose*. *St. Grégoire* de Nysse et *St. Basile* signalèrent leur éloquence et leur zèle contre ce sectaire.

EUNOSTUS, (Mythol.) dieu honoré par les habitans de Tanagra, ville située en Achaïe, sur les bords du fleuve Asope. Il étoit rigoureusement défendu aux femmes de pénétrer dans l'enceinte de son temple; et celle qui transgressoit cette loi, même par distraction ou par mégarde, étoit punie de mort.

EUNUS, esclave Syrien, ne pouvant supporter les malheurs de sa condition, fit d'abord l'enthousiaste et l'inspiré de la déesse de Syrie. Il se disoit envoyé des dieux, pour procurer la liberté aux esclaves. Pour s'insinuer dans l'esprit des peuples, il mettoit dans sa bouche une noix remplie de soufre en poudre: il y glissoit adroitement le feu, et en soufflant, il paroissoit vomir des flammes. Ce prétendu prodige le fit regarder comme un dieu. Deux mille esclaves, pressés par leur misère, se joignirent à lui, et bientôt il se vit à la tête de cinquante mille hommes, avec lesquels il défit les préteurs Romains. *Perpenna*, envoyé contre ces rebelles, les réduisit par la faim, et fit mettre en croix tous ceux qui tombèrent entre ses mains.

ÉVODE, l'un des soixante et douze Disciples de JÉSUS-CHRIST, succéda à *St. Pierre* dans le siége d'Antioche, et y souffrit le martyre sur la fin du Ier siècle.

EUPALINUS, architecte Grec, fils de *Naustrophus* de Mégare, construisit le célèbre aqueduc de Samos, qui traversoit une montagne, et s'étendoit dans une longueur très-considérable.

EUPHÉMÉ, (Mythol.) mère de *Crocas*, fut la nourrice des Muses. On lui avoit élevé une statue de marbre au pied du mont Hélicon.

I. **EUPHÉMIE**, (*Sainte*) vierge de Chalcédoine, souffrit le martyre sous *Dioclétien*, vers l'an 307 de J. C.

II. **EUPHÉMIE**, (*Ælia Maciana Euphemia*) femme de l'empereur *Justin I*, étoit née dans une des provinces barbares de l'empire. Elle étoit esclave, lorsque *Justin*, qui n'étoit encore qu'un particulier, en devint amoureux. Son caractère doux, complaisant, sa fidélité inviolable, plurent tellement à son amant, qu'il l'épousa et la fit monter avec lui sur le trône. Son mariage fut stérile. L'esclavage lui avoit fait contracter des manières grossières, dont elle ne put se défaire sous la pourpre. Mais elle se distingua d'ailleurs par des qualités; et, tant qu'elle vécut, elle empêcha à *Justinien* d'épouser sa maîtresse *Théodora*. Elle mourut avant l'empereur, son époux.

EUPHÉMIUS, patriarche de Constantinople l'an 490, illustre par sa science et par ses vertus, effaça des dyptiques le nom de l'hérétique *Monge*, ouvertement déclaré contre le concile de Chalcédoine. Il y rétablit celui du pape *Félix III*, qui en avoit été ôté. Ce pontife lui refusa néanmoins sa communion, parce qu'il conservoit les noms de quelques prélats hérétiques ou soupçonnés de l'être. *Euphémius* s'obstina à y laisser celui d'*Acace*, dont il ne vouloit pas outrager la mémoire. Le pape *Gélase*, successeur de *Félix*, l'excommunia peut-être trop précipitamment, et le fit exiler à Ancyre par l'empereur *Anastase*, en 495. Ce patriarche mourut dans son exil en 515, martyr de son opiniâtreté : c'étoit son seul défaut. — *Voyez* aussi MICHEL, n.° III.

EUPHÉMUS, (*Mythol.*) fils de *Neptune* et d'*Europe*, accompagna les Argonautes dans leur expédition, et fut aussi léger à la course qu'adroit à conduire les chars. Il remporta le prix aux jeux funèbres célébrés en l'honneur de *Pélias*. Il devint le pilote des Argonautes, après la mort de *Tiphys*. Un roi de Lybie lui fit présent d'une motte de terre miraculeuse. *Euphémus* l'ayant jetée dans la mer, elle fut à l'instant changée en une isle agréable, couverte d'arbres et de verdure : ce fut l'isle Théra.

EUPHOADES, (*Mythol.*) génie qui présidoit aux festins. Les Grecs plaçoient sa statue sur leurs tables, lorsqu'ils vouloient se livrer à la joie.

EUPHORBE, fils de *Panthus*, illustre Troyen, fut tué par *Ménélas* à la guerre de Troie. *Pythagore* assuroit que son ame étoit celle d'*Euphorbe*, qu'elle avoit passé dans son corps par la métempsycose, et qu'il avoit reconnu dans le temple de *Junon* à Argos, le bouclier que *Ménélas* lui avoit enlevé. — Il y eut un géomètre Phrygien qui portoit ce nom. Ce mathématicien trouva la description du triangle, et rechercha le premier les propriétés de quelques figures.

EUPHORION, de Chalcis en Eubée, bibliothécaire d'*Antiochus le Grand*, réussit dans la poésie et dans l'histoire. Ses ouvrages ne sont point parvenus jusqu'à nous. Quelques anciens le louent : d'autres lui reprochent de l'obscurité et un style énigmatique. L'empereur *Tibère*, qui l'avoit pris pour modèle dans la composition de ses poésies grecques, fit placer son portrait et

ses ouvrages dans les bibliothèques publiques. *Euphorion* étoit né vers l'an 274 avant J. C.

EUPHRANOR, sculpteur célèbre de Corinthe, qui avoit composé plusieurs volumes sur la symétrie et sur les couleurs. Il florissoit vers l'an 340 avant J. C. *Pline* écrit qu'il avoit fait un grand nombre de belles statues de bronze et d'argent. Il fut le premier qui sut donner à ses héros l'air de majesté qui leur convenoit. On reprochoit cependant à ses figures d'avoir le corps trop menu et les doigts trop gros. *Plin*, *Lib.* 34, *cap.* 8. — Il y eut aussi de ce nom, un habile peintre.

EUPHRASIE, (Sainte) illustre solitaire et religieuse de la Thébaïde, fille d'*Antigone*, gouverneur de Lycie, et parente de l'empereur *Théodose l'Ancien*, naquit vers l'an 380, et mourut à l'âge de 30 ans, dans l'un des monastères de la Thébaïde, où elle avoit donné des exemples admirables de vertu. Lorsque les Chrétiens Grecs reçoivent une recluse, le prêtre demande à Dieu qu'elle ressemble à *Ste. Euphrasie*.

I. EUPHRATE, l'un des disciples de *Platon*, gouverna la Macédoine avec une autorité absolue sous le règne de *Perdiccas*. Il poussa l'amour pour la philosophie à un excès indigne d'un philosophe : il n'admettoit à la table du roi que ceux qui avoient cultivé, comme lui, les sciences et les mathématiques. *Parménion* le tua, après la mort de *Perdiccas*.

II. EUPHRATE, philosophe Stoïcien sous l'empereur *Adrien*, demanda à ce prince la permission de s'ôter la vie, qui n'étoit plus qu'un triste fardeau pour lui. Il étoit alors dans une vieillesse très-avancée, et peut-être dans l'enfance. *Adrien* le lui permit, et il se donna la mort l'an 118 de J. C.

III. EUPHRATE, hérétique, de la ville de Péra en Cilicie, admettoit trois *Dieux*, trois *Verbes*, trois *SS. Esprits*. « Parmi les philosophes qui avoient recherché la nature du monde, dit l'abbé *Pluquet*, quelques-uns l'avoient regardé comme un grand tout, dont les parties étoient liées, et ne supposoient dans la nature qu'un seul monde, comme *Ocellus* de Lucanie l'avoit enseigné; et non pas plusieurs, comme *Leucippe*, *Epicure*, et d'autres philosophes le soutenoient. *Euphrate* adopta le fond de ce système, et n'admit pas cette suite de mondes différens, à laquelle des chefs de sectes avoient recours pour concilier la philosophie avec la religion, ou pour expliquer les dogmes. Il supposoit un seul monde, et distinguoit dans ce monde trois parties qui renfermoient trois ordres d'êtres absolument différens. La première partie renfermoit l'Être nécessaire et incréé, qu'il concevoit comme une grande source qui faisoit sortir de son sein trois Pères, trois Fils, trois SS. Esprits. *Euphrate* croyoit apparemment que l'Être nécessaire étant déterminé par sa nature à produire trois êtres différens, le nombre *trois* étoit, en quelque sorte, le terme de toutes les productions de l'Être nécessaire, et qu'il falloit admettre en Dieu trois Pères, trois Fils, trois SS. Esprits. Comme JÉSUS-CHRIST, qui étoit fils de Dieu, étoit homme, *Euphrate* croyoit

que les trois Fils étoient trois hommes. La seconde partie du monde renfermoit un nombre infini de puissances différentes. Enfin, la troisième partie de l'univers renfermoit ce que les hommes appellent communément le monde. Toutes ces parties du monde étoient absolument séparées, et devoient être sans commerce; mais les puissances de la troisième partie avoient attiré dans leur sphère les essences de la seconde partie du monde, et les avoient enchainées. Vers le temps d'*Hérode*, le fils de Dieu étoit descendu du séjour de la Trinité, pour délivrer les puissances qui étoient tombées dans les piéges des puissances de la troisième partie du monde. Le fils de Dieu, qui étoit descendu du ciel sur la terre, étoit un homme qui avoit trois natures, trois corps et trois puissances. » L'abbé *Pluquet*, de qui nous empruntons cet article, ne dit point en quel siècle vivoit *Euphrate*.

EUPHROSYNE, (Mythol.) l'une des trois Graces. *Voyez* GRACES.

I. EUPHROSYNE, (Sainte) née à Alexandrie dans le 5e siècle, résista aux prières de son père *Paphnuce* qui vouloit la marier, et s'enfuit à l'âge de dix-huit ans dans un monastère, déguisée en homme, où elle fut reçue comme religieux sous le nom de *Smaragde*. Elle vécut trente-huit ans sans sortir de sa cellule.

II. EUPHROSYNE - DUCÈNE, femme d'*Alexis III*, empereur d'Orient, gouverna entièrement son foible époux, et disposa de tout dans l'empire. Cette princesse avoit du courage, de l'éloquence, de l'esprit, de la pénétration; mais ses mœurs étoient infames, et elle affichoit sa honte. Son orgueil étoit aussi grand que sa dissolution. Elle faisoit porter sa chaise par les parens d'*Alexis;* et lorsqu'il donnoit audience aux ambassadeurs, elle avoit à côté de lui un trône aussi élevé que le sien, où elle se montroit couverte de diamans et de pierreries. Elle eut un palais séparé de celui de l'empereur; ce qui n'avoit jamais été permis à aucune impératrice. *Alexis* avoit voulu supprimer la vénalité des charges; *Euphrosyne* s'y opposa, et confia la recette de cet odieux impôt à un de ses favoris. Enfin, on vint à bout de la rendre suspecte à l'empereur, à cause de ses liaisons avec un certain *Vatace*, accusé de vouloir usurper la couronne impériale. *Euphrosyne* fut chassée du palais en 1178, couverte des habits d'une femme du peuple, et enfermée dans un monastère à l'embouchure du Pont, n'ayant pour la servir que deux femmes étrangères, qui à peine savoient le grec; mais elle vint à bout, par ses intrigues, de sortir de sa solitude, et de rentrer en grace. Après la prise de Constantinople par les François en 1204, elle prit la fuite; et l'histoire, depuis cette époque, ne fait plus mention d'elle.

EUPOLIS, poëte comique de l'ancienne comédie, étoit d'Athènes, et florissoit vers l'an 440 avant J. C. Il monta sur le théâtre dès l'âge de dix-sept ans, et fut couronné plusieurs fois. On dit qu'*Alcibiade* le fit mourir pour avoir fait des vers contre lui : d'autres prétendent, avec plus de raison, qu'il périt dans

un combat naval contre les Lacédémoniens ; puisque les Athéniens, touchés de sa mort, firent un décret pour défendre aux poëtes de porter les armes. Il nous reste de lui un ouvrage intitulé : *Sententiæ*, imprimé à Basle en 1560, in-8.o

ÉVREUX, (Robert, comte d') *Voy.* ROBERT, n.o XI ; vous y trouverez les différentes mutations du comté d'*Evreux*.

EURICLÉE, *Voyez* EURYCLÉE.

EURIPIDE, poëte tragique, Grec, né à Salamine, l'an 486 avant J. C., fut disciple de *Prodicus* pour l'éloquence, de *Socrate* pour la morale, et d'*Anaxagore* pour la physique. Les persécutions que ce dernier s'attira par ses rêveries philosophiques, l'ayant dégoûté de la philosophie, il s'adonna à la poésie dramatique, pour laquelle la nature lui avoit donné beaucoup de talent. Il s'enfermoit dans une caverne pour composer ses tragédies, et n'en sortoit qu'avec des chefs-d'œuvres. Elles firent l'admiration de la Grèce et des pays étrangers. L'armée des Athéniens, commandée par *Nicias*, ayant été vaincue en Sicile, la plupart des soldats rachetèrent leur vie et leur liberté en récitant des vers du poëte Grec. *Euripide* florissoit à Athènes, dans le même temps que *Sophocle*. L'émulation qui s'éleva entre lui et ce redoutable concurrent, dégénéra en inimitié. *Aristophane* l'immola à la risée publique dans ses comédies. *Euripide* médisoit sans cesse des femmes, et dans la conversation, et sur le théâtre : il se maria pourtant deux fois, et deux fois il fut obligé de répudier ses épouses. Cette conduite fournissoit beaucoup à la plaisanterie du comique Grec. *Euripide* lutta d'abord contre le critique avec ce noble courage qui sied si bien au génie. Les spectateurs demandant qu'il retranchât quelques vers de l'une de ses pièces, il s'avança sur le bord du théâtre, et leur dit : « *Je ne compose point mes ouvrages afin d'apprendre de vous, mais afin de vous enseigner.* » Une autre fois, ils le blâmèrent de ce qu'il avoit appelé les richesses *le souverain bien et l'admiration des Dieux et des hommes*. Mais *Euripide* les pria d'attendre la fin de la pièce, où l'admirateur des richesses recevoit le châtiment qu'il méritoit. Enfin sa fermeté l'abandonna. Né très-sensible, et ne pouvant soutenir plus long-temps les railleries des auteurs et du public, il quitta Athènes, et se retira à la cour d'*Archélaüs*, roi de Macédoine. Ce prince, protecteur des gens de lettres, le fit son premier ministre, si l'on en croit *Solin*. *Euripide* eut, suivant quelques-uns, une fin tragique. On prétend qu'il se promenoit dans un bois, et qu'il rêvoit profondément, suivant sa coutume, lorsqu'il fut rencontré un peu à l'écart par les chiens du prince, qui le mirent en pièces. De quelque façon qu'il ait terminé sa glorieuse carrière, les chronologistes placent sa mort l'an 407 avant J. C. Ses os ayant été recueillis par l'ordre d'*Archélaüs*, roi de Macédoine, et portés à Pella, ce prince qui l'avoit toujours beaucoup aimé, refusa de les rendre aux Athéniens, lorsqu'ils les lui firent demander par leurs ambassadeurs. *Euripide* joignoit les avantages extérieurs à

ceux de l'esprit et du génie. Ses traits annonçoient la force. Sa physionomie, à en juger par un buste antique, étoit noble, sérieuse et prononcée : elle portoit l'empreinte de son esprit, naturellement grave et profond, aimant le grand et le sublime. Il travailloit difficilement. Le poëte *Alcestis*, qui avoit la facilité des mauvais écrivains, se vantoit qu'il avoit fait cent vers dans trois jours, tandis qu'*Euripide* n'en avoit fait que trois : « *Il y a encore cette différence entre vos écrits et les miens*, dit le poëte au versificateur, *que les vôtres dureront trois jours, et les miens perceront l'étendue des siècles.* » De 75 Tragédies qu'il avoit composées, il ne nous en reste que 19. Les principales sont : Les *Phéniciennes*, *Oreste*, *Médée*, *Andromaque*, *Iphigénie en Aulide*, *Iphigénie en Tauride*, *les Troades*, *Electre*, *Hercule*, *Hippolyte*. Ces deux dernières pièces semblent avoir remporté le prix sur toutes les autres. *Euripide* excelle à exprimer l'amour, et sur-tout l'amour furieux et passionné, tel qu'il doit être sur le théâtre. Il est tendre, touchant, pathétique. *Racine* l'a fait revivre dans le dernier siècle : il hérita de son esprit ; mais il lui prêta plus de charmes, et l'accompagna de plus de goût. Il faudroit être bien aveugle, ou bien prévenu en faveur de l'antiquité, pour préférer le poëte Grec au poëte François. Mais son mérite n'en est pas moins grand. L'art du théâtre ne faisoit que de naître : aussi *Euripide* et *Sophocle*, tout imparfaits qu'ils étoient, réussirent autant chez les Athéniens, que *Corneille* et *Racine* parmi nous. « Leurs fautes, dit un homme d'esprit, sont sur le compte de leur siècle ; leurs beautés n'appartiennent qu'à eux. » Il y en a certainement dans *Euripide*. Son *Andromaque* fit une impression si vive sur les Abdérites, qu'ils furent tous atteints d'une espèce de folie, causée par le trouble que la représentation de cette pièce avoit jeté dans leur imagination. Quoique *Euripide* fût moins élevé que *Sophocle*, le *Corneille* des Grecs, il savoit être grand quand le sujet l'exigeoit. Les pensées les plus communes recevoient en passant par son imagination, ce tour heureux qui les rend sublimes. Ce qui intéresse sur-tout le genre humain, c'est que ses pièces respirent une bonne morale. Il l'avoit puisée à l'école de *Socrate* : aussi ce philosophe n'alloit au théâtre que pour entendre les pièces de son disciple. On n'auroit qu'à louer *Euripide*, s'il avoit toujours placé ses sentences avec art. Les meilleures éditions d'*Euripide* sont celles de *Alde*, 1503, in-8° ; de *Plantin*, en 1571, in-16 ; de *Commelin*, en 1597, in-8° ; de *Paul-Etienne*, en 1604, in-4° ; enfin de *Josué Barnes*, 1694, in-folio, à Cambridge, qui a éclipsé toutes les autres. L'éditeur y a joint les diverses scolies, et tous les fragmens qu'il a pu trouver, et l'a enrichie de savantes notes, et d'une vie du dramatique Grec. *Voy.* le *Théâtre des Grecs*, du Père *Brumoi*, qui a traduit les plus beaux morceaux d'*Euripide*. M. *Prévost* en a donné une *Traduction* complète, Paris 1783, 3 volumes in-12, avec des notes instructives et curieuses.

EUROPE, (Mythol.) fille d'*Agénor* roi de Phénicie, et

sœur de *Cadmus*. Cette princesse étoit si belle, qu'on prétend qu'une des compagnes de *Junon* avoit dérobé un petit pot de fard sur la toilette de la déesse, pour le donner à *Europe*. Elle fut aimée de *Jupiter*, qui ayant pris la forme d'un taureau pour l'enlever, passa la mer, la tenant sur son dos, et l'emporta dans cette partie du monde à laquelle elle donna son nom.

EUROTAS, fils de *Lelex*, se distingua par son courage dans une guerre que les Lacédémoniens avoient déclarée à un peuple voisin. Ils attendoient la pleine lune pour livrer bataille; mais *Eurotas* sans écouter de vains présages, combattit et fut défait. Désespéré, il se jeta dans le fleuve *Himère*, qui prit dès-lors le nom d'*Eurotas*. Ce fleuve célèbre par les vers des poëtes anciens, offroit des bords ornés de myrtes et de lauriers. Ils furent témoins de l'enlèvement d'*Hélène*, et ce fut près d'eux que *Jupiter*, prenant la figure d'un cygne, séduisit *Léda*.

EURYALE, (*Euryalus*) héros Troyen, suivit *Enée* après la ruine de Troie, et fut célèbre par sa tendre amitié pour *Nisus*. Ces deux jeunes guerriers étant entrés de nuit dans le camp des Rutules, y firent un grand carnage; mais *Euryale* fut investi par les ennemis, en retournant à la ville. *Nisus* courut au secours de son ami, et offrit même sa vie pour lui; mais voyant qu'il ne pouvoit rien obtenir, et qu'*Euryale* venoit d'expirer à ses yeux, il se perça de son épée, et mourut sur le corps de son ami. Cet épisode du poëme de *l'Énéïde* est aussi touchant qu'agréable.

EURYALÉ, (*Euryale*) fille de *Minos* et mère d'*Orion*, fut aimée de *Neptune*.—Il y a eu une autre EURYALÉ, reine des Amazones, qui secourut *Æetès*, roi de Colchide, contre *Persée*; une troisième, fille de *Prætus*, roi des Argiens; enfin, une des *Gorgones* portoit aussi ce nom.

EURYCLÉE, petite-fille de *Pisénor*, étoit d'une rare beauté. *Laerte*, roi d'Itaque, l'acheta fort jeune pour le prix de vingt bœufs; mais il ne la traita point en esclave, il eut pour elle les mêmes égards que pour sa femme, et lui confia l'enfance d'*Ulysse*. Ce fut elle qui la première reconnut ce Prince au retour de ses longs voyages.

I. EURYCLÈS, fut un célèbre devin d'Athènes. On croyoit qu'il portoit dans son ventre le génie qui l'inspiroit, ce qui le fit surnommer *Engastrimathe*. Il eut des disciples, qui furent appelés de son nom *Eurycläides* et *Engastrides*.

II. EURYCLÈS, fourbe de Lacédémone, s'étant rendu à Jérusalem, et ayant gagné les bonnes graces du roi Hérode et de ses enfans, découvroit aux uns les secrets des autres pour en avoir de l'argent. Il fut cause par ce moyen de la mort d'*Alexandre* et d'*Aristobule*. Ce perfide étant retourné dans son pays, en fut chassé par ses propres concitoyens.

EURYDAMAS, vigoureux athlète de Cyrène, remporta le prix du ceste aux jeux olympiques. Un coup de son adversaire lui brisa plusieurs dents, mais il les avala sans témoigner aucune douleur, pour ne pas lui laisser soupçonner seulement l'effet de sa force.

I. EURYDICE, (Mythol.) devint femme d'*Orphée*. En fuyant les poursuites d'*Aristée*, elle fut piquée par un serpent, de la morsure duquel elle mourut le jour même de ses noces. *Orphée*, inconsolable de cette mort, l'alla chercher jusques dans les enfers, et toucha, par les charmes de sa voix et de sa lyre, les divinités infernales. *Pluton* et *Proserpine* la lui rendirent, à condition qu'il ne regarderoit point derrière lui, jusqu'à ce qu'il fût sorti des sombres royaumes. *Orphée* ne put maîtriser ses regards, et il perdit sa femme pour toujours. « On a fait bien des plaisanteries, dit un écrivain, sur la folie d'un époux qui va chercher sa femme jusques dans les enfers, mais les plaisans n'ont pas fait attention qu'*Eurydice* mourut le jour même de ses noces : il est probable qu'*Orphée*, après six mois de mariage, n'eût point été troubler le repos des ombres. » L'opéra d'*Orphée* et d'*Eurydice* par *Gluck*, est un chef-d'œuvre de musique. *Voyez* le IVe livre des *Géorgiques*.

II. EURYDICE, dame Illyrienne, que *Plutarque* propose comme un modèle. Quoiqu'elle fût dans un pays barbare et qu'elle se trouvât avancée en âge, elle se livra à l'étude, pour être en état d'instruire elle-meme ses enfans.

III. EURYDICE, femme d'*Amyntas* roi de Macédoine, donna quatre enfans à son époux; trois fils, *Alexandre*, *Perdiccas* et *Philippe*, et une fille nommée *Euryone*. La reine, amoureuse de son gendre, lui promit l'empire et sa main; mais ces dons funestes devoient être le prix de la mort de son mari. *Euryone* préserva son père de ce malheur, en lui découvrant les détestables complots de sa mère. *Amyntas* eut la foiblesse de lui pardonner. Après sa mort, *Eurydice* sacrifia à sa fureur ambitieuse *Aléxandre*, son fils aîné, qui avoit succédé à son père. *Perdiccas*, son autre fils, placé sur le trône, après *Alexandre*, périt comme lui. Les historiens ne nous disent point si ce monstre fut puni de ses exécrables forfaits. *Philippe*, son 3e fils, père d'*Alexandre le Grand*, se mit en garde contre ses embûches, et régna paisiblement.

IV. EURYDICE, fille d'*Amyntas*, fut mariée à son oncle *Aridée*, fils naturel du roi *Philippe*. *Aridée* monta sur le trône de Macédoine, après *Alexandre* le Conquérant; mais la reine tint seule le sceptre. Cette femme ambitieuse, qui gouvernoit despotiquement sous un roi titulaire, écrivit à *Cassandre* de se joindre à elle contre *Polyperchon*, qui ramenoit *Olympias* de l'Épire avec son petit-fils *Alexandre ;* et *Roxane*, mère du jeune roi *Cassandre*, vole à la tête de l'élite de ses troupes en Macédoine : mais, lorsque les deux armées furent en présence, les Macédoniens abandonnèrent le parti d'*Eurydice*, pour se ranger du côté du jeune *Alexandre*, qu'ils regardoient comme leur prince légitime. *Olympias* fit percer de flèches *Aridée*, et obligea sa femme de s'ôter elle-même la vie, lui donnant à choisir du poison, du poignard, ou du cordeau. Elle s'étrangla, l'an 318 avant J. C.

EURYLOQUE, compagnon d'*Ulysse*, fut le seul qui ne but point de la liqueur que *Circé* fit

prendre aux autres, pour les changer en bêtes.

EURYMAQUE, (Mythol.) parent d'*Ulysse*, fut l'un des plus audacieux amans de *Pénélope*. Il insulta *Ulysse* à son retour, le prenant pour un mendiant; mais celui-ci, ayant tendu l'arc que personne n'avoit pu courber, il lui perça le cœur d'une flèche.

EURYNOME, (Mythol,) dieu des enfers, se nourrissoit de la chair des morts. On lui avoit élevé dans le temple de Delphes une statue où il étoit représenté avec un visage noir, montrant de longues dents et assis sur la peau d'un vautour.

EURYNOMÉ, (Mythol.) fille de l'*Océan*, fut aimée de *Jupiter* qui la rendit mère des Graces. On la représentoit comme femme jusqu'à la ceinture, et comme poisson pour le bas du corps. Elle avoit un temple en Arcadie où sa statue étoit suspendue par des chaînes d'or. Ce temple ne s'ouvroit jamais qu'une fois par an.

EURYPYLE, roi de la Cyrénaïque, fut renommé pour la sagesse de ses conseils. Il fournit aux Argonautes les moyens de se garantir des écueils, et de se dégager des bancs de sable qui se trouvoient sur leur passage dans le lac Tritonide. —Un autre EURYPYLE fut un fameux devin, qui se trouva à la prise de Troie. Dans le pillage de cette ville, il lui échut un coffre où étoit la statue de *Bacchus* : à peine l'eut-il ouvert, qu'il devint furieux. Il ne fut guéri de sa folie qu'après avoir consulté l'oracle de Delphes.

EURYSACE, fils d'*Ajax*, combattit son oncle *Teucer*, et lui ravit ses états. Les Athéniens ne lui rendirent pas moins les honneurs divins.

EURYSTHÉE, étoit fils de *Sthénus*, roi de Micène. Son père ayant usurpé la couronne qui appartenoit à *Hercule*, ce héros en fut si irrité, que dans un de ces accès de fureur auxquels il étoit sujet, il tua le fils que ce prince avoit eu de Mégare. Lorsqu'il fut guéri de cette maladie par Médée, il alla consulter l'oracle, qui lui ordonna, pour expier son crime, de se soumettre à *Eurysthée*, et de faire tout ce qu'il lui ordonneroit. Celui-ci, secondant la haine de *Junon* contre *Hercule*, manda ce héros à sa cour, et dans l'espérance de le faire périr, il lui imposa plusieurs travaux qui paroissoient impossibles. Mais il fut trompé ; car *Hercule*, après avoir exécuté ses ordres, sortit victorieux de tous les dangers auxquels il l'avoit exposé, et s'acquit une gloire immortelle. *Eurysthée* périt dans un combat contre *Thésée*, qui n'avoit pas voulu lui livrer les descendans d'*Hercule* qui s'étoient réfugiés à Athènes.

EURYTHE, (Mythol.) fut roi d'Œchalie et père d'*Iole*. Ayant promis sa fille à celui qui remporteroit sur lui la victoire à la lutte, *Hercule* se présenta, et le vainquit; mais *Eurythe* ne voulut pas la lui donner. Alors *Hercule* le tua d'un coup de massue, et lui enleva sa conquête.

EURYTHION, (Mythol.) Centaure, ayant voulu faire violence à *Hippodamie*, fut la cause du combat sanglant que les Lapithes livrèrent aux Centaures

lorsqu'on célébroit les noces de *Pirithoüs*. *Eurythion* eut le nez et les oreilles coupés par les Lapithes ; d'autres disent qu'il fut tué par *Thésée* qui l'assomma sous le poids d'un énorme vase.

I. EUSÈBE, (Saint) Grec de naissance, succéda au pape *St. Marcel*, le 5 février 310, et mourut le 21 juin de la même année. *Voyez* sur ces dates le *P. Pagi*.

II. EUSÈBE PAMPHYLE, évêque de Césarée, naquit vers la fin de l'empire de *Gallien*. On ne sait rien de sa famille; on ignore même le lieu de sa naissance. Il s'unit de la plus étroite amitié avec *Pamphyle*, prêtre de Césarée. Son ami ayant été martyrisé en 309, il prit son nom pour éterniser sa mémoire dans son cœur. *Eusèbe* s'étoit adonné de bonne heure aux lettres sacrées et profanes. On disoit de lui, *qu'il savoit tout ce qui avoit été écrit avant lui*. Il établit une école à Césarée, qui fut une pépinière de savans. Son mérite le fit élever sur le siége de cette ville en 313. L'Arianisme infectoit alors l'Église et l'empire; *Eusèbe* fut une des colonnes secrètes de cette hérésie. Les Ariens, flattés d'avoir dans leur parti un homme tel que lui, le firent nommer à l'évêché d'Antioche, afin que son élévation rejaillît indirectement sur leur secte. *Eusèbe* refusa ce siége, soit pour augmenter son crédit par son désintéressement, soit qu'il fût intérieurement soumis aux décrets de l'Eglise qui condamnoit ces changemens. *Constantin* lui sut bon gré de son refus, et depuis l'honora de son estime et de sa confiance. Au concile de Nicée, en 325, il avoit été placé à la droite de ce prince. Il y anathématisa les erreurs d'*Arius*; mais il eut quelque peine à souscrire au mot de *Consubstantiel* que les Pères ajoutèrent à sa formule. Il assista, en 331, avec les évêques Ariens, au concile d'Antioche, où *St. Eustache* fut déposé; ce fut alors qu'il refusa ce siége. Quatre ans après, il condamna *St. Athanase*, de concert avec les évêques des conciles de Césarée et de Tyr. Le saint évêque refusa de se trouver dans ces assemblées, parce qu'il détestoit les artifices d'*Eusèbe*, et qu'il redoutoit son crédit. Les prélats assemblés à Jérusalem, le députèrent à l'empereur *Constantin*, pour défendre le jugement inique qu'ils avoient rendu contre l'illustre défenseur de la divinité de J. C. Cet évêque courtisan surprit la religion du prince, et abusa de sa confiance. Il noircit les innocens et blanchit les coupables. Il obtint le rappel de l'hérésiarque *Arius* et l'exil d'*Athanase*. Il connut le foible de *Constantin*, et fit quelquefois, de ce fondateur du Christianisme dans l'empire, le persécuteur des vrais Chrétiens. On croit qu'il survécut peu à ce prince; il mourut vers l'an 338. *Eusèbe* laissa beaucoup d'ouvrages dignes de passer à la postérité, qui en a une partie. Les principaux sont: I. L'*Histoire Ecclésiastique*, en dix livres, depuis l'avénement du Messie, jusqu'à la défaite de *Licinius*. C'est le plus considérable de tous ses écrits; il lui a mérité le titre de *Père de l'Histoire Ecclésiastique*. Il peut tenir lieu des historiens originaux des trois premiers siècles. *Eusèbe* rejette les narrations fabuleuses avec plus de soin que n'ont fait *St. Epiphane* et tant d'autres an-

tiens. Son style, sans agrément et sans beauté, est plutôt celui d'un compilateur que d'un historien. Il avoit plus de finesse dans le caractère que dans l'esprit. Ce qu'on ne peut lui pardonner, c'est le coupable silence qu'il garde sur l'Arianisme dans son Histoire; nouvelle preuve contre ceux qui forcent le sens de ses mauvaises expressions, pour faire un homme orthodoxe d'un intrigant, reconnu par toute l'antiquité pour Arien d'esprit et de faction. Quelques auteurs lui avoient donné la qualité de Saint, et *Usuard* le plaça même dans son Martyrologe. Mais, malgré ses apologistes, sa sainteté est demeurée aussi équivoque que les pénitences qu'on suppose qu'il a faites. *Baronius* l'ôta du Martyrologe romain, et y mit *Eusèbe de Samosate*. De toutes les éditions de l'*Histoire Ecclésiastique* d'*Eusèbe*, la plus correcte est celle de *Henri de Valois*, dans la *Collection* des Historiens ecclésiastiques Grecs, 3 vol. in-folio, à Paris, en 1669; puis en 1677, avec une *Version* en latin, qui a mérité l'estime du public savant; ensuite augmentée et revue à Cambridge, 1720, trois vol. in-fol. Le président *Cousin* en a donné une excellente *Traduction* en françois, 4 vol. in-4°, ou 5 vol. in-12. II. *La Vie de Constantin*, en 4 livres. C'est un panégyrique sous le titre d'histoire. Elle forme la 2e partie du tome 1er de l'Histoire de l'Eglise, de *Cousin*, in-12, qui manque quelquefois; et quand elle y est, il y a 6 vol. III. Une *Chronique*, qui renfermoit les événemens depuis le commencement du monde jusqu'à la 20e année du règne de *Constantin*. La *Traduction* qu'en fit *St. Jérôme* nous a fait perdre une partie de l'original, d'autant plus précieux, qu'*Eusèbe* entassoit dans tous ses ouvrages les passages des auteurs les plus anciens. *Joseph Scaliger* a prétendu nous donner toute la Chronique d'*Eusèbe*, dont il avoit ramassé les fragmens épars dans différens écrivains. On trouve, en effet, que son édition, imprimée à Amsterdam, chez *Janson*, 1658, in-fol., est presque toute conforme à la Traduction de *St. Jérôme*. IV. Les livres *De la Préparation* et *de la Démonstration évangélique*. C'est le traité le plus savant que l'antiquité nous fournisse, pour démontrer la vérité de la religion Chrétienne et la fausseté du Paganisme. De vingt livres, dont la *Démonstration évangélique* étoit composée, il ne nous en reste que dix. Le commencement et la fin du 1er livre et du Xe manquent dans toutes les éditions; mais *Fabricius* les publia, en 1725, dans sa *Bibliothèque des Auteurs qui traitent de la Religion*. Les meilleures éditions de la *Préparation* et de la *Démonstration*, sont celle de Paris, en 1628, en 2 vol. in-folio, avec une *Version* nouvelle des XV livres de la Préparation par le Jésuite *Vigier*; et celle de *Donat*, jointe aux livres de la Démonstration. V. Des *Commentaires sur les Pseaumes et sur Isaïe*, publiés par Dom *de Montfaucon*, dans les 2 premiers tomes de la *Collection* des Pères Grecs, à Paris, 1706, in-fol. Il n'y a du Commentaire sur les Pseaumes, que ce que le savant éditeur en a pu trouver dans les anciens manuscrits, c'est-à-dire ce qu'*Eusèbe* a fait sur les 119 premiers Pseaumes. On trouvera, dans cet ouvrage, des preuves

de son Arianisme. Le Père *de Montfaucon*, contre la coutume des éditeurs, presque tous enthousiastes de leur original, a employé plusieurs autorités pour prouver qu'il étoit Arien, et ces autorités sont convaincantes. VI. Des *Opuscules* qui portent son nom, et que le Père *Sirmond* fit imprimer en latin l'an 1643, à Paris, in-8.° On peut voir les passages des anciens pour et contre *Eusèbe*, recueillis fort exactement par *Valois*, à la tête de l'édition de son Histoire Ecclésiastique. On a aussi d'EUSÈBE, *Onomasticon urbium et locorum Sacræ-Scripturæ*, imprimé avec les notes de *Bonfrerius* et de *le Clerc*, Amsterdam, 1707, in-folio.

III. EUSÈBE, évêque de Beryte, puis de Nicomédie, enfin de Constantinople, favorisa le parti d'*Arius*, dont il avoit embrassé les erreurs. Il les abjura au concile de Nicée; mais cette abjuration forcée ne l'empêcha pas de convoquer, quelque temps après, un concile en Bithynie, où *Arius* fut rétabli avec pompe. Les troubles qu'il excitoit dans l'église, forcèrent *Constantin* à l'envoyer en exil. Il peignit *Arius* auprès de l'empereur comme le plus orthodoxe des hommes, et *Athanase* comme le plus remuant. Il accusa celui-ci d'avoir mis un tribut sur les Egyptiens, d'avoir favorisé la rebellion d'un certain *Philumème*; et, pour accabler plus sûrement le saint prélat, il assembla des conciles, le fit déposer, exiler, et fit recevoir *Arius*. Il fut élu par force évêque de Constantinople, l'an 338, après l'injuste déposition de *Paul* dont il ambitionnoit la place. *Eusèbe* de Césarée répandoit sourdement l'Arianisme; *Eusèbe* de Nicomédie en tiroit vanité. Il fut chef de parti, et voulut l'être. Ses sectateurs furent nommés *Eusébiens*. Quelques mois avant sa mort, en 341, il fit admettre dans un concile d'Antioche, les impiétés Ariennes comme des points de foi. *Eusèbe* de Césarée l'a voulu faire passer pour un Saint: il loue jusqu'à ses défauts; mais ce sont les éloges d'un homme de parti, qui veut canoniser son chef.

IV. EUSÈBE ÉMISSÈNE, ainsi nommé parce qu'il étoit évêque d'Emèse, fut disciple d'*Eusèbe* de Césarée, et mourut vers 459. On lui attribue plusieurs *Ouvrages*, qui paroissent être d'auteurs plus récens. *Voyez* III. HILAIRE.

V. EUSÈBE, (Saint) évêque de Verceil, au 4e siècle, mérita ce siége par des mœurs douces et une piété tendre. Il signala son zèle pour la foi au concile de Milan, en 355. Il proposa d'abord de faire souscrire tous les évêques à celui de Nicée, avant que de traiter aucune affaire; mais l'empereur *Constance* se rendit maître de l'assemblée. Il fit souscrire la plupart des évêques à la condamnation d'*Athanase*, par menaces ou par surprise. Ceux qui eurent la force de résister furent bannis. *Eusèbe* fut de ce nombre. Après la mort de l'empereur, ce saint homme retourna à son église. Il parcourut la Grèce, l'Illyrie, l'Italie; et par-tout il opposa une digue aux ravages de l'Arianisme. Il finit saintement ses jours en 370. Divers martyrologes lui donnent le titre de Confesseur et de Martyr; et il mérite l'un et l'autre, puis-

qu'il souffrit tout pour la foi. On croit que c'est le premier qui joignit la vie monastique à la vie cléricale. Au milieu de la ville, il vivoit avec ses clercs comme les moines du désert; ses ecclésiastiques avoient toujours l'esprit appliqué à la lecture ou au travail, jamais troublés par les soins temporels, ni distraits par les visites des gens oisifs, ni attiédis par le commerce des gens du monde. C'est *St. Ambroise* qui peint ainsi la vie des disciples de *St. Eusèbe.* Les églises s'empressoient de lui demander des évêques. — On lui attribue une *Version latine des Evangélistes*, que *Jean-André Irici* a fait imprimer à Milan en 1748, in-4.° Quand cette version ne seroit pas de *St. Eusèbe* de Verceil, elle ne laisseroit pas d'être précieuse. On trouve deux de ses *Lettres* dans la Bibliothèque des Pères.

VI. EUSÈBE, (Saint) évêque de Samosate, illustre par sa foi et par son amour pour l'église. Il fut d'abord lié avec les Ariens. Le siége d'Antioche étant venu à vaquer, ils convinrent avec les orthodoxes de choisir *Mélèce* pour le remplir. Ils confièrent à *Eusèbe* le décret de cette élection; mais *St. Mélèce* s'étant aussitôt déclaré pour la foi catholique, les Ariens, appuyés par l'empereur *Valens*, résolurent de le déposer. *Eusèbe*, averti de leur pernicieux dessein, se retira dans son diocèse avec l'acte qu'on lui avoit confié. On fit courir après lui, et l'envoyé de l'empereur le menaça de lui faire couper la main droite, s'il ne rendoit l'acte d'élection; mais *Eusèbe* présentant ses deux mains, dit avec fermeté, *Qu'il se les laisseroit couper, plutôt que de se dessaisir de cet acte, à moins que ce ne fût en présence de tous ceux qui le lui avoient mis en dépôt.* Ce digne évêque souscrivit à la foi de Nicée dans le concile d'Antioche, en 353, et se trouva à Césarée en Cappadoce, l'an 371, pour élire *St. Basile* évêque de cette ville, à la prière de *St. Grégoire* de Nazianze le père. La fermeté avec laquelle il s'opposa aux Ariens, lui attira une foule de traverses. *Valens* l'exila en 373. Durant cet exil, il se déguisoit en soldat pour aller consoler les orthodoxes persécutés, fortifiant les foibles et animant les forts. Après la mort de son persécuteur, *Eusèbe* se trouva au concile d'Antioche en 378, et y parla en digne défenseur de la divinité de J. C. Il parcourut ensuite diverses églises d'Orient. Ayant voulu mettre *Maris* en possession de l'évêché de Dolique en Syrie, une femme Arienne lui jeta sur la tête une tuile qui le blessa à mort. Le digne prélat, avant d'expirer, demanda la grace de cette malheureuse et de ses complices.

VII. EUSÈBE, avocat à Constantinople, s'éleva, n'étant que simple laïque, contre l'hérésie de *Nestorius*, et fit une protestation au nom des Catholiques. Devenu évêque de Dorylée, il se signala avec le même zèle contre les erreurs d'*Eutichès*. Cet hérétique étoit son ami : il tâcha de le ramener par la douceur; mais le trouvant toujours plus obstiné, il se rendit son accusateur dans un concile de trente évêques, assemblé à Constantinople. Ses sectaires s'en vengèrent en le faisant déposer dans cette assemblée, qui fut si bien

nommée le *Brigandage d'Ephèse*. *Eusèbe* se trouva encore au concile général de Chalcédoine en 451, et mourut peu de temps après.

I. EUSÉBIE, (FLAVIE) femme de l'empereur *Constance*, dans le IVe siècle, étoit née à Thessalonique d'une famille consulaire. Elle avoit de la beauté, des graces, des vertus, de l'esprit, et du goût pour tous les arts. Ces qualités furent ternies par son attachement à l'Arianisme. Le dépit qu'elle eut de n'avoir point d'enfans, la porta à faire donner une potion à *Hélène*, sœur de *Constance* et femme de *Julien*, afin de la rendre stérile. On dit même qu'elle corrompit la sage-femme de cette princesse, et que dès qu'elle fut accouchée, cette sage-femme fit périr l'enfant. *Eusébie* mourut vers 361, emportant les regrets de son époux qui l'aimoit avec ardeur, et ceux de ses sujets dont elle étoit la bienfaitrice. Ce fut elle qui engagea *Constance* à donner à *Julien* le titre de César. Ce prince fit son *Panégyrique*, et nous l'avons parmi ses ouvrages.

II. EUSÉBIE, (Sainte) ou YSOIE fille d'*Albaud* seigneur François, naquit en 637, et fut filleule de la reine *Nantilde*. Dès l'âge de douze ans, elle fut élue abbesse du monastère de Hamei près de Marchienne. Sa piété, sa bienfaisance continue lui ont mérité la canonisation.

III. EUSÉBIE, devint abbesse du monastère de Saint-Cyr, ou Saint-Sauveur, à Marseille. Lorsque les Sarrasins firent une invasion en Provence l'an 731, pour conserver sa virginité, elle se coupa elle-même le nez; et ses religieuses animées par cet exemple, eurent le courage de l'imiter. Les Sarrasins étant entrés dans le monastère et se voyant frustrés dans leur brutale passion, massacrèrent *Eusébie* et ses saintes compagnes, qui étoient au nombre de quarante.

EUSTACHE *de* ST.-PIERRE, *Voyez* I. SAINT-PIERRE.

EUSTACHE *de* RIBAUMONT, *Voyez* RIBAUMONT.

EUSTACHE, (Barthélemi) professeur d'anatomie et de médecine à Rome, vers l'an 1550, laissa des *Planches anatomiques*, publiées à Rome en 1728, in-fol. Elles sont très-propres à faire connoître la structure du corps humain. On les trouve aussi dans le *Theatrum anatomicum* de *Manget*. *Albin* les a publiées de nouveau à Leyde, 1744, in-fol. avec des explications latines. Nous avons encore d'*Eustache*: I. *Opuscula*, Delft 1726, in-8.° II. *Erotiani collectio vocum quæ sunt apud Hippocratem*, Venise, 1566, in-4.°

I. EUSTATHE, (Saint) né à Side en Pamphylie, fut d'abord évêque de Bérée, ensuite d'Antioche en 325. Il se distingua au concile de Nicée par son zèle et par son éloquence. Les Ariens, excités par *Eusèbe* de Nicomédie, prélat intrigant et vindicatif, conspirèrent sa perte. On suborna une femme publique, qui soutint avec serment au saint homme qu'elle avoit eu un enfant de lui. Sur cette fausse accusation, il fut déposé, et exilé par *Constance* à Trajanopolis, où il mourut vers 337. *Eustathe* fut un des premiers qui combattirent l'Arianisme; il le fit

avec

avec autant de clarté que de force. Les anciens vantent beaucoup ses ouvrages; nous ne les avons plus, et c'est une véritable perte, s'il est vrai que le style en fût aussi pur, les pensées aussi nobles, les expressions aussi élégantes que *Sozomène* le dit. On lui attribue un *Traité sur la Pythonisse*, mis au jour en 1629, in-4°, par le savant *Allatius*, avec un autre *Traité sur l'ouvrage des six jours*, qu'il donne aussi à *Eustathe*. Ce dernier écrit, qu'on croit être d'un auteur plus récent, parut à Lyon en 1624, in-4.° On le trouve aussi dans la Bibliothèque des Pères.

II. EUSTATHE, moine Grec du 4e siècle, étoit si follement entêté de son état, qu'il condamnoit tous les autres états de la vie : il joignoit à cette prétention d'autres erreurs, qui furent déférées au concile de Gangres : 1.° Il condamnoit le mariage, et séparoit les femmes de leurs maris, soutenant que les personnes mariées ne pouvoient se sauver. 2.° Il défendoit à ses sectateurs de prier dans les maisons. 3.° Il les obligeoit à quitter leurs biens, comme incompatibles avec l'espérance du paradis. 4.° Il les retiroit des assemblées des autres fidelles, pour en tenir de secrètes avec eux, et leur faisoit porter un habillement particulier. 5.° Il vouloit qu'on jeunât les dimanches, et disoit que les jeûnes ordinaires de l'église étoient inutiles, après qu'on avoit atteint un certain dégré de pureté qu'il imaginoit. 6.° Il avoit en horreur les chapelles bâties en l'honneur des martyrs, et les assemblées qui s'y faisoient. Plusieurs femmes, séduites par ses discours, quittèrent leurs maris, et beaucoup d'esclaves s'enfuirent de la maison de leurs maîtres. On déféra la doctrine d'*Eustathe* au concile de Gangres, et elle y fut condamnée l'an 342.

III. EUSTATHE, évêque de Thessalonique dans le 12e siècle, étoit un habile grammairien. Il laissa des *Commentaires* sur *Homère* et sur *Denys* le Géographe. Son travail sur le poëte Grec est fort étendu et très-estimable; il a saisi la force et l'énergie de son original, et la fait sentir à ses lecteurs. Outre les notes, on trouve dans son ouvrage des dissertations historiques et philosophiques, écrites avec beaucoup de sagacité. On lui attribue aussi, mais sans aucun fondement, le roman d'*Ismène et Isménias*, publié par *Gaulmin*, à Paris, 1618, in-8°; traduit en françois par *Beauchamps*, Paris, 1743, in-8°, figures. *Colletet* en avoit donné une en 1625, in-8.° La meilleure édition des *Commentaires d'Eustathe sur Homère*, est celle de Rome, 1542 à 1550, en grec, 4 vol. in-fol. Celle de *Froben*, 1559 et 1560, 2 vol. in-folio, est moins estimée. Il en a paru à Florence, en 1730, 32 et 35, 3 vol. d'une nouvelle édition, avec les notes et les traductions d'*Alexandre Politi* et d'*Antoine-Marie Salvini*, qui n'est pas achevée. A l'égard des Commentaires sur *Denys*, ils ont été souvent réimprimés depuis 1547, qu'ils furent publiés par *Robert Étienne* avec le seul texte.

EUSTOCHIE *ou* EUSTOCHIUM, (Ste.) vierge Romaine, de la famille des *Scipion* et des *Emile*, illustre par sa piété et par la connoissance des langues, fut

disciple de *St. Jérôme* dès l'an 382. Elle suivit son maître en Orient, et se renferma ensuite, avec *Ste. Paule* sa mère, dans un monastère de Bethléem, dont elle fut supérieure. Une troupe de forcenés, suscités par les Pélagiens, allèrent dans cette ville où ils maltraitèrent les vierges, et brûlèrent leurs maisons. *Eustochie* eut beaucoup de peine à se délivrer du feu et des armes qui l'environnoient. Elle mourut trois ans après, c'est-à-dire en 419. Elle savoit l'hébreu, le grec, et employoit la plus grande partie de son temps à méditer les saintes écritures.

EUSTRATE, célèbre archevêque de Nicée au 12e siècle, soutint avec force le sentiment des Grecs sur la procession du St. Esprit, dans un *Traité* qui se trouve manuscrit dans plusieurs bibliothèques. *Leo Allatius* fait mention de *Cinq* autres *Traités* du même auteur; mais nous n'avons rien d'imprimé de lui, que quelques *Commentaires sur* Aristote : *In Analyticâ, græcè*, Venise, 1534, in-fol. *In Ethicâ, græcè*, Venise, 1536, in-fol. et *latinè*, Paris, 1543, in-fol.

EUTERPE, (Mythol.) l'une des neuf Muses, inventa la flûte, et c'est elle qui préside à la musique. On la représente ordinairement sous la figure d'une jeune fille couronnée de fleurs, tenant des papiers de musique, une flûte, des hautbois, et ayant d'autres instrumens de son art auprès d'elle. Son nom signifioit, *celle qui sait plaire*.

EUTECNIUS, sophiste Grec, a publié une paraphrase sur le poëme d'*Oppien* sur la *chasse aux oiseaux*. *Erasme Winding* a fait imprimer cet ouvrage d'après un manuscrit du Vatican, à Copenhague, en 1702, in-8.o Il est divisé en trois livres; le premier traite des *Oiseaux de proie*; le second, des *Oiseaux amphibies*; le troisième, des *manières de prendre les Oiseaux*. On ignore le temps où vécut *Eutecnius*, et sa patrie.

EUTHYCRATE, sculpteur de Sicyone, fils et disciple de *Lysippe*, s'appliqua principalement à observer les proportions. Les statues d'*Hercule* et d'*Alexandre* lui acquirent une grande réputation, aussi bien que sa *Médée*, qui étoit traînée dans un char à quatre chevaux, et un groupe d'un combat à cheval qui fut mis à l'entrée de la caverne où *Trophonius* rendoit ses oracles.

I. EUTHYME, fameux athlète, combattit long-temps, suivant la fable, contre un fantôme, qui, se voyant vaincu, s'évanouit. Les Témésiens donnoient chaque année à ce fantôme une fille pour sa nourriture, afin qu'il ne tuât plus ceux qu'il rencontroit. *Euthyme* parvint à une extrême vieillesse, et disparut sans qu'on pût assurer sa mort. On lui érigea deux statues, l'une à Temesse, l'autre à Olympie. *Pline* rapporte qu'elles furent toutes les deux frappées de la foudre le même jour. *Voyez* LYBAS.

II. EUTHYME, dit *le Grand* (St.) d'abord supérieur général de tous les monastères de Melitène en Arménie, devint abbé d'une multitude de solitaires en Palestine, et ne se borna pas aux exercices monastiques. Il convertit un grand nombre de Sarrasins, combattit les Nestoriens et les Eutychiens, fit abjurer leurs

erreurs à beaucoup de Manichéens, ramena l'impératrice *Eudoxie* à la foi orthodoxe, et devint l'oracle de l'église d'Orient. Il mourut le 20 janvier 473, dans sa 96e année. Son culte établi d'abord en Palestine, passa dans les autres églises d'Orient.

EUTHYMÈMES, Marseillois, étoit contemporain de *Pythéas*. Il fit des voyages au sud, comme son concitoyen en avoit fait au nord; mais la relation en est perdue, ainsi qu'une *Chronique* qu'il avoit composée.

I. EUTHYMIUS, surnommé *le Syncelle*, patriarche de Constantinople, natif d'Isaurie, fut mis l'an 906 à la place de *Nicolas le Mystique*, que l'empereur *Léon VI* avoit chassé de son siége. Il avoit été moine. Ses vertus et son mérite lui acquirent l'estime de ce prince, qui le choisit pour son confesseur; mais *Alexandre II*, successeur de *Léon*, bannit *Euthymius* et rétablit *Nicolas*. Il mourut en exil l'an 920.

II. EUTHYMIUS ZIGABÉNUS, moine Basilien du treizième siècle, composa, par ordre de l'empereur d'Orient, un traité contre toutes les hérésies. Cet ouvrage, intitulé: *Panoplie*, est une exposition et une réfutation de toutes les erreurs, même de celles des Mahométans. Il fut traduit en latin par un chanoine de Vérone, en 1586, et depuis il a été inséré dans la grande *Bibliothèque des Pères*. On a encore de ce savant moine, des *Commentaires sur les Pseaumes*, sur les *Cantiques*, sur les *Evangiles*, littéraux, moraux et allégoriques; mais ses allégories sont moins déraisonnables que celles des commentateurs de son temps.

EUTICHE, (*Eutichius*) savant patriarche d'Alexandrie depuis 933 jusqu'en 940, a laissé des *Annales* en Arabe, peu exactes pour l'histoire et la chronologie, ainsi que la plupart des autres histoires Arabes. *Pococke* les publia à Oxford, en 1619, avec une version latine, en deux vol. in-4.° *Selden* prétend prouver par ces *Annales*, que dans les premiers siècles de l'église, il n'y avoit point de différence véritable entre les prêtres et les évêques; mais le savant *Assemanni* lui a démontré le contraire.

EUTICHÈS, *Voyez* EUTYCHÈS.

EUTICHIAS, auteur Chrétien de la secte des Melchites, naquit au Caire, en 876, et mourut en 950. On a de lui des *Annales*, dont *Selden* a traduit la première partie, 1642, in-4.°

EUTOCIUS, d'Ascalon, commentateur d'*Apollonius* et d'*Archimède*, sous l'empire de *Justinien*, est un des mathématiciens les plus intelligens qui aient fleuri dans la décadence des sciences chez les Grecs. Ses deux *Commentaires* sont très-bons, et on leur doit bien des traits sur l'histoire des mathématiques. Le premier se trouve dans l'édition d'*Apollonius*, par *Halley*, le deuxième a été publié à Basle, grec et latin, en 1544, in-fol.

I. EUTROPE, est un historien Latin dont on ignore la patrie et la naissance. On conjecture qu'il avoit vu le jour dans l'Aquitaine, et l'on sait qu'il exerça de grandes charges. Il dit lui-même qu'il porta les armes sous *Julien*, dans

sa malheureuse expédition contre les Perses; mais le rang qu'il obtint dans les armées nous est inconnu. Plusieurs croient qu'il fut sénateur, parce qu'ils trouvent à la tête de son ouvrage le titre de *Clarissime*, qui ne se donnoit qu'aux sénateurs. Nous avons de lui un *Abrégé de l'Histoire Romaine*, en dix livres, depuis la fondation de Rome jusqu'à l'empire de *Valens*, auquel il le dédia. *Eutrope* avoit composé divers écrits sur la médecine, sans être médecin. Son *Histoire* est le seul de ses ouvrages qui nous reste. Cet abrégé, quoique court, est assez bien fait; les événemens principaux y sont exposés avec netteté, mais sans élégance. L'abbé *Lezeau* en a publié une *Traduction* françoise avec des notes, en 1717, in-12. La première édition de cet auteur est de Rome, 1471, in-fol.; celle *ad usum Delphini*, in-4°, est de 1683. Il est imprimé, avec une *Version* grecque, à Oxford, 1703, in-8°; à Leyde, 1729, in-12, et en 1762, in-8.° *Dellin* en donna une édition latine, en 1746, à Paris, chez *Barbou*, avec les observations de *Tanneguy le Fèvre.* Elle est très-bien exécutée, comme la plupart des livres sortis des presses de cet artiste.

II. EUTROPE, fameux eunuque sous l'empire d'*Arcadius*, et son plus cher favori, parvint aux premières charges, et fut même élevé au consulat. Cette dignité, autrefois si éminente, avoit, à la vérité, été donnée à un cheval, sous l'imbécille *Caligula*; mais cette fois elle fut avilie au point d'être occupée par un eunuque. Son insolence, sa cruauté et sa lubricité soulevèrent tout le monde contre lui. *Gainas*, Goth, général Romain, fit révolter les troupes, et ne promit de les appaiser qu'à condition qu'on lui livreroit la tête d'*Eutrope. Arcadius*, pressé, d'un côté, par la crainte, de l'autre, par les prières de sa femme *Eudoxie*, que l'eunuque avoit menacée de faire répudier, le dépouilla de toutes ses dignités, et le chassa du palais. *Eutrope*, livré à la vengeance du public, se sauva dans une église. On voulut l'en arracher; mais *St. Jean Chrysostôme* appaisa la populace par un sermon, qui passe pour un chef-d'œuvre d'éloquence. Au bout de quelques jours, il en sortit: on lui fit son procès; et cet homme qui avoit osé aspirer au trône impérial, perdit la tête sur un échafaud l'an 399.

EUTROPIE, fut sœur de *Constantin le Grand*, et mère de *Népotien*. Celui-ci parvint à l'empire, mais il n'en jouit que vingt-huit jours, et sa mère fut assassinée avec lui par les partisans de *Magnence*.

EUTYCHE, *Voy.* EUTICHE.

EUTYCHÈS, hérésiarque, se retira, dès sa première jeunesse, dans un monastère, près Constantinople. Ses vertus et ses lumières charmèrent tous ses confrères, qui le choisirent d'une voix unanime pour leur abbé. Il passa toute sa vie dans les exercices de la pénitence la plus austère. Il ne sortit de sa solitude, que pour aller combattre les erreurs de *Nestorius*; mais, craignant de tomber dans le Nestorianisme, qui admettoit deux personnes en J. C., parce qu'il y a deux natures, il supposa

que les deux natures étoient tellement unies, qu'elles n'en faisoient qu'une. Il confondit ainsi les deux natures en une seule, afin d'être plus sûr de ne pas admettre en J. C. deux personnes comme *Nestorius*. « La passion jointe à l'ignorance, dit M. l'abbé *Pluquet*, ne voit que les extrêmes; les milieux qui les séparent, et où réside la vérité, ne sont apperçus que par les esprits éclairés, attentifs et modérés. *Eutychès* enseignoit donc à ses moines, qu'il n'y avoit qu'une seule nature en *Jésus-Christ*. Il ne voulut pas que l'on dit que J. C. étoit consubstantiel à son Père selon la nature divine, et à nous selon la nature humaine. Il croyoit que la nature humaine avoit été absorbée par la nature divine, comme une goutte d'eau par la mer, ou comme la matière combustible jetée dans une fournaise est absorbée par le feu; en sorte qu'il n'y avoit plus en J. C. rien d'humain, et que la nature humaine s'étoit, en quelque sorte, convertie en nature divine. L'erreur d'*Eutychès* n'est donc pas, comme le prétend M. *de la Croze*, une question de nom: car *Eutychès*, en supposant que la nature humaine avoit été absorbée par la nature divine, et confondue avec elle, de manière qu'elle ne faisoit avec elle qu'une seule nature, dépouilloit J. C. de la qualité de médiateur, et détruisoit la vérité des souffrances, de la mort et de la résurrection de J. C., puisque toutes ces choses appartiennent à la nature humaine, et à la réalité d'une ame humaine et d'un corps humain, unis à la personne du Verbe, et n'appartiennent pas au Verbe ». *Eusèbe*, évêque de Dorylée, ami d'*Eutychès* et son admirateur, ayant tenté vainement de le ramener à la vérité, se rendit son accusateur auprès du concile de Constantinople, convoqué en 448, par *Flavien*, évêque de cette ville. L'hérésiarque ayant persisté dans ses sentimens, y fut condamné, déposé du sacerdoce et du gouvernement de son monastère, et excommunié. L'austérité de ses mœurs lui avoit fait des partisans; l'eunuque *Chrysaphius*, favori de l'empereur *Théodose le Jeune*, étoit son ami. Il obtint de ce prince, qu'on assembleroit un autre concile pour revoir les actes de celui de Constantinople; et que *Dioscore*, évêque d'Alexandrie, autre partisan d'*Eutychès*, en auroit la présidence. C'est cette assemblée qu'on a nommée le *Brigandage d'Ephèse*. *Eutychès* y fut absous, sans autre explication qu'une requête équivoque, dans laquelle il déclaroit en général qu'il anathématisoit toutes les hérésies. *Flavien* et *Eusèbe*, ses adversaires, furent non-seulement déposés, mais cruellement maltraités. *Marcien*, successeur de *Théodose*, fut plus favorable à la doctrine catholique. Il fit assembler, en 451, le concile de Chalcédoine, le IVe général. L'*Eutychianisme* y fut proscrit, *Dioscore* déposé, et la paix rendue à l'Eglise. Cependant un moine nommé *Théodose*, esprit ardent et factieux, souleva plusieurs de ses confrères contre le concile de Chalcédoine. Il mit dans son parti l'impératrice *Eudoxie*, veuve de l'empereur *Théodose II*, qui lui donna une retraite dans son palais en Palestine. *Théodose*, appuyé par cette princesse, se fit déclarer évêque de Jérusalem, après avoir

chassé *Juvénal* le légitime évêque. Une foule de moines qui vivoient des libéralités de l'impératrice, se répandant dans toutes les maisons, publioient que l'empereur vouloit rétablir le Nestorianisme, et par cet artifice, excitoient des séditions. On alloit mettre le feu aux maisons des partisans du concile de Chalcédoine; la province étoit livrée au tumulte et au brigandage : il fallut que *Marcien* envoyât des soldats pour contenir ces théologiens turbulens. *Théodose* fut chassé. *Marcien*, connoissant l'esprit querelleur et pointilleux des Grecs, fit plusieurs lois pour défendre de disputer publiquement sur la religion. Ses sages édits ne purent arrêter la fureur dogmatique des Eutychiens. Cette hérésie, qui fit de grands ravages dans tout l'Orient, se divisa à la longue en plusieurs branches. *Nicéphore* n'en compte pas moins de douze. Les uns étoient appelés *Schematici* ou *Apparentes*, parce qu'ils attribuoient à J. C. un corps fantastique; d'autres *Théodosiens*, du nom de *Théodose*, évêque d'Alexandrie; d'autres *Jacobites*, du nom d'un certain *Jacob* ou *Jacques :* cette branche s'établit elle-même en Arménie, où elle subsiste encore, et d'où elle se répandit en Egypte et en Syrie. Les autres sectes principales nées de l'Eutychianisme, sont les *Théopaschites*, qui prétendoient que dans la passion de J. C. c'étoit la divinité qui avoit souffert; les *Acéphales*, c'est-à-dire sans chef; les *Sévérins*, ainsi nommés d'un moine appelé *Sévère*, qui monta sur le siége d'Antioche l'an 513 : on les appela encore *Corrupticoles* et *Incorrupticoles*. Les Sévérins se partagèrent encore en cinq factions : savoir, les *Agnoëtes* ou *Agnoïtes*, les partisans de *Paul* ou les *Mélanès*, c'est-à-dire les Noirs; les *Angélites ;* enfin les *Adriates* et les *Canonites*.

EUTYCHIEN, pape et martyr, succéda à *Félix*, en janvier 275. Il ordonna que l'on enséveliroit les corps des martyrs dans des tuniques de pourpre. Il fut martyrisé lui-même le 8 décembre 283.

EUTYCHUS, pauvre ânier de Rome, fut rencontré par *Auguste* qui sortoit de cette ville pour aller livrer la bataille d'Actium. Ce dernier demanda à l'ânier son nom; il signifioit en grec *Fortuné ;* son âne s'appeloit *Nicon*, c'est-à-dire vainqueur. *Auguste* prit ces noms pour un heureux présage, et après avoir remporté la victoire, il fit bâtir un temple, où il fit placer la statue d'*Eutychus* et de son âne.

EUTYME, *Voyez* EUTHYME.

EUTYQUE, (*Eutichius*) patriarche de Constantinople, présida au concile œcuménique de cette ville en 533. Il avoit été d'abord moine d'Amasée dans le Pont; il fut élevé sur le siége de Constantinople par *Justinien* à qui il avoit plu. Cet empereur étant tombé dans l'erreur des *Incorruptibles*, (qui soutenoient que le corps de J. C. n'avoit été susceptible d'aucune altération, et n'avoit jamais enduré la faim, la soif, ni aucun autre besoin naturel), consacra cette rêverie dans un édit. *Eutyque* refusa de le signer, et fut disgracié et exilé l'an 565, après avoir été déposé dans un synode. A la mort de *Justinien*, il fut rétabli

sur son siége. Ce fut alors qu'il composa un *Traité de la Résurrection*, dans lequel il soutenoit que le corps des ressuscités seroit si délié, qu'il ne pourroit plus être palpable. La fureur des Grecs dans ce siècle et dans les suivans, fut de disputer, sans relâche, sur des questions, que l'ignorance humaine ne pouvoit résoudre, et sur lesquelles la Divinité n'a rien révélé. *St. Grégoire*, député du pape *Pélage II*, détrompa *Eutyque* de son erreur. Ce patriarche mourut peu de temps après, en 582, à l'âge de 70 ans.

EUXÈNE, Phocéen, abandonna sa patrie, et conduisit une colonie Grecque dans les Gaules. On le regarde comme l'un des fondateurs de Marseille.

EUZOÏUS, diacre d'Alexandrie, fut déposé en même temps qu'*Arius*, par *St. Alexandre*, évêque de cette ville, et condamné au concile de Nicée; mais ayant présenté, en 335, à l'empereur *Constantin* une confession de foi orthodoxe en apparence, il fut nommé évêque d'Antioche l'an 361; ce qui fut cause que les Catholiques commencèrent à tenir leurs assemblées à part: c'est lui qui baptisa l'empereur *Constance*. Il mourut en 376.

ÉVÉMERION, (Mythol.) dieu de la médecine, étoit honoré par les habitans de Sicyone, qui lui offroit des sacrifices après le coucher du soleil. Son nom signifioit, *celui qui fait passer d'heureux jours*. On le croit le même que *Télesphore*.

ÉVIPPE, épouse de *Piérus*, roi de Macédoine, fut célèbre par sa sagesse, sa beauté et sa fécondité. Elle eut de son époux neuf filles, dont la naissance exposa ses jours. Ce furent les *Piérides*.

EXÉSESTUS, tyran de Phocée, avoit deux bagues dont il se servoit pour prédire l'avenir. Il les frappoit l'une contre l'autre, et prétendoit reconnoître au son ce qu'il devoit faire. Après les avoir consultées, il annonça le jour de sa mort.

EXPILLI, (Claude d') président au parlement de Grenoble, ami et disciple des plus célèbres jurisconsultes de son temps, naquit à Voiron en Dauphiné l'an 1561, et mourut à Grenoble en 1636, âgé de 75 ans. *Henri IV* et *Louis XIII* se servirent utilement de lui dans le comtat Vénaissin, en Piémont et en Savoie. C'étoit un homme très-estimable, l'ami et le protecteur des gens de lettres. «Qui méritoit son amitié, dit *Chorier*, historien du Dauphiné, l'avoit infailliblement; et c'étoit la mériter, que d'avoir du savoir et de la vertu.» Le président *d'Expilli* étoit orateur, historien et poëte; mais il ne remplit bien aucun de ces titres, du moins si l'on compare les ouvrages qui nous restent de lui, à ceux de nos bons écrivains. Ses *Plaidoyers*, imprimés à Paris, in-4°, en 1612, ne sont plus lus. Ses *Poésies*, publiées in-4° en 1624, et la *Vie de Bayard*, in-12, 1650, ne méritent guères davantage de l'être. Son *Traité de l'Orthographe Françoise*, Lyon, in-fol. 1618, ne renferme qu'une théorie peu judicieuse, et une pratique bizarre et hors d'usage. Le magistrat valoit mieux en lui que l'écrivain. *Voyez* sa VIE, Grenoble, 1660, in-4°, par *Boniel*

de Châtillon, avocat-général à la chambre des comptes de Dauphiné.

II. EXPILLI, (Jean-Joseph) né à Saint-Remy en 1719, embrassa l'état ecclésiastique, et annonça de bonne heure son goût pour les voyages et l'étude de la géographie. Il employa tous ses revenus et les fruits de ses épargnes à le satisfaire. Après avoir parcouru une partie de l'Europe et les côtes d'Afrique pour en vérifier les situations, il revint dans sa patrie et s'y occupa à mettre en ordre le grand nombre d'observations intéressantes qu'il avoit faites sur le climat, les mœurs, la population, les rapports politiques de diverses contrées. Ses travaux lui méritèrent l'association aux académies de Madrid, de Stockholm et de Berlin; il mourut dans les premières années de la révolution, après avoir rempli avec succès une carrière bienfaisante, laborieuse et utile. On lui doit: I. *Cosmographie*, 1749, in-fol. II. *Della casa Milano*, 1753, in-4.° III. *Polychorographie*, 1755, in-8.° IV. *Topographie de l'Univers*, 1758, 2 vol. in-8.° V. *Description de l'Angleterre, de l'Ecosse et de l'Irlande*, 1759, in-12. VI. *De la Population de la France*, 1765, in-folio. Cet ouvrage important renferme des notions exactes sur l'état des récoltes, des consommations et de tous les produits de l'industrie françoise. Les écrits d'économie politique relatifs à la population qui avoient paru jusqu'alors, furent effacés par celui-ci. VII. *Dictionnaire géographique des Gaules et de la France*, 1763, 4 vol. in-folio. Quoique cette grande entreprise soit restée imparfaite, quoiqu'il s'y soit glissé quelques erreurs inévitables dans un long travail, l'ouvrage n'en est pas moins aussi estimé par l'agrément répandu dans les recherches, qu'approfondi et curieux dans le plus grand nombre des articles qu'il renferme. VIII. Petit *Manuel géographe*, 1782, in-18. Cet abrégé du Dictionnaire a obtenu un grand nombre d'éditions; on s'est borné à citer la dernière.

EXUPÉRANCE, préfet des Gaules et parent du poëte *Rutilius*, étoit de Poitiers. Son frère *Quintilien*, retiré à Bethléem, y menoit une vie d'anachorète. Ce fut, à ce qu'on croit, à la prière de celui-ci, que *St. Jérôme* écrivit à *Exupérance* la *Lettre* que nous avons encore, pour l'exhorter à renoncer aux espérances du siècle, et à se consacrer uniquement au service de Dieu. Cette lettre resta sans effet. *Exupérance*, occupé à rétablir les lois dans l'Aquitaine, fut tué vers l'an 424, à Arles, dans une sédition militaire.

I. EXUPÈRE, célèbre rhéteur de Bordeaux, enseigna l'éloquence avec applaudissement à Toulouse et à Narbonne. Dans cette dernière ville, il eut pour disciple *Dalmace* et *Hannibalien*, neveux de l'empereur *Constantin*. Ces deux princes procurèrent à leur maître, l'an 335, la préfecture d'une province d'Espagne, qu'il gouverna long-temps. *Exupère*, après avoir amassé de grandes richesses dans ce poste, revint dans les Gaules et mourut à Cahors. *Voyez* I. MAURICE.

II. EXUPÈRE, (Saint) évêque de Toulouse, s'illustra par sa charité durant une grande

famine. Après avoir distribué tous ses biens, il vendit encore les vases sacrés d'or et d'argent, pour assister les pauvres. Il fut réduit à porter le corps de Jésus-Christ dans un panier d'osier, et son sang dans un calice de verre. *St. Jérôme* le compare à la veuve de *Sarepta*, et lui a dédié son *Commentaire* sur le prophète *Zacharie*. *St. Exupère* mourut vers 417, plein de jours et de vertus. — Il ne faut pas le confondre avec *St.* EXUPÈRE, évêque de Bayeux au 4e siècle. Celui-ci, honoré encore sous le nom de *St. Spire*, est un des premiers évêques qui apportèrent le flambeau de l'évangile en Neustrie, aujourd'hui Normandie.

EYBEN, (Hulderic) savant jurisconsulte, né à Norden, l'an 1629, d'une famille noble, devint conseiller et intercesseur à Helmstadt, puis juge dans la chambre impériale de Spire, enfin conseiller au conseil aulique de l'empereur *Léopold*. Il mourut en 1699, laissant des *Ouvrages* imprimés à Strasbourg en 1708, in-fol. On ne les connoît guères en France, quoique estimés de leur temps.

EYCK, *Voyez* EICK.

EYMAR, (A. M. d') député de la noblesse de Forcalquier aux états-généraux de 1789, se réunit au tiers-état, et suivit les idées dominantes, mais cependant sans les outrer, sans annoncer le desir de tout renverser. Admirateur enthousiaste de *J. J. Rousseau*, à qui il fit décerner une statue, il se fit un évangile des opinions de cet écrivain, sans les modifier, sans croire qu'on pût s'en écarter. Nommé ambassadeur en Piémont, il découvrit qu'un traité secret venoit d'unir le roi de Sardaigne aux autres puissances coalisées contre la France, en feignant auprès du ministre de ce monarque d'en connoître tous les détails. Dès-lors, *d'Eymar* devint l'un des auteurs de la révolution qui força le roi de Sardaigne à s'expatrier et à sortir de ses états. Après avoir envoyé en France plusieurs ôtages Piémontois, et s'être acquis ainsi un grand nombre d'ennemis et la réputation d'un chaud républicain, il fut rappelé par le directoire, et nommé quelque temps après préfet du Léman. Là, son administration fut douce; il favorisa les artistes, et chercha à donner de l'éclat à leurs découvertes. Il est mort à Genève le 21 nivose an 11. *D'Eymar* avoit la conversation agréable, l'esprit orné. En le voyant toujours calme, doué d'une extrême douceur et d'une affabilité continue, ceux-mêmes qui ne partageoient pas ses opinions politiques, finissoient par les lui pardonner. Il n'a publié que des opuscules, mais tous ont de l'intérêt, et sont écrits avec chaleur. Il a traduit de l'espagnol, *El delinquente honorado de Jovellanos*, 1777, in-8.° On lui doit encore: I. *De l'influence de la sévérité des peines sur les crimes*, 1787, in-8.° II. *Réflexions sur la nouvelle division du Royaume*, 1790, in-8.° III. *Anecdotes sur Vioti*, in-12. IV. *Notice historique* sur la vie et les écrits de *Dolomieu*. Il avoit accompagné ce naturaliste dans son excursion sur les Alpes, et lu cette notice dans une séance de l'académie de Lyon. *Voyez* DOLOMIEU.

EYMERICK, *Voy.* NICOLAS, n° XVI.

EYSEN, — EISEN.

ÉZÉCHIAS, roi de Juda, successeur d'*Achaz*, son père, l'an 727 avant J. C., imita en tout la piété de *David*. Il détruisit les autels élevés aux faux dieux, brisa les idoles, et mit en pièces le serpent d'airain que les Israélites adoroient. Il fit ouvrir ensuite les portes du temple, et assembla les prêtres et les Lévites pour le purifier. Après cette cérémonie, le saint roi y monta avec les principaux de Jérusalem, y immola des victimes et rétablit le culte du Seigneur. Son zèle fut récompensé; il reprit les villes dont les Philistins s'étoient emparés sous le règne d'*Achaz* son père. Vainqueur des Philistins, il voulut secouer le joug des Assyriens, et leur refusa le tribut ordinaire; *Sennacherib*, outré de ce refus, porta la guerre dans le royaume de Juda. Il y étoit entré, lorsqu'*Ezéchias* fut attaqué d'une maladie pestilentielle. Le prophète *Isaïe* vint lui annoncer sa mort prochaine. Dieu, touché de ses prières, lui renvoya le prophète pour lui annoncer sa guérison miraculeuse. *Isaïe* confirma la certitude de sa promesse par un prodige nouveau : il fit reculer de dix degrés l'ombre du soleil sur le cadran d'*Achaz*.... *Mérodac Baladan*, roi de Babylone, ayant su les différentes merveilles opérées en faveur d'*Ezéchias*, lui envoya des ambassadeurs pour l'en féliciter. Le monarque, sensible à cet hommage, leur étala tous ses trésors. *Isaïe* le reprend de ce mouvement de vanité, et lui prédit que tout sera transporté à Babylone. *Ezéchias*, repentant, s'étant humilié sous la main qui le menaçoit, obtint qu'il ne verroit point ce malheur. Cependant *Sennacherib* s'étoit rendu maître des plus fortes places, et menaçoit Jérusalem. La paix ne se fit qu'aux conditions les plus dures. Le vainqueur exigea du vaincu, qu'on lui payeroit une somme immense. *Ezéchias* épuisa ses trésors et dépouilla le temple pour satisfaire à ses engagemens; mais à peine avoit-il compté l'argent, que *Sennachérib* rompit le traité et revint ravager la Judée, blasphémant contre le Dieu qui le protégeoit. Il s'avançoit vers Jérusalem; mais l'Ange du Seigneur ayant exterminé dans une seule nuit 185 mille hommes de son armée, il fut obligé de prendre la fuite. *Ezéchias*, délivré de ce redoutable ennemi, chercha Dieu de tout son cœur, le trouva, et mourut l'an 698 avant J. C., à 53 ans. *Génébrard* assure, d'après les Hébreux, qu'il étoit savant dans les mathématiques, et qu'il fit une réformation de l'année des Juifs, par l'intercalation du mois de Nisan, au bout de chaque troisième année.

I. ÉZÉCHIEL, l'un des *quatre grands Prophètes*, fils du sacrificateur *Buzy*, fut emmené captif à Babylone avec *Jéchonias*. Il commença à prophétiser l'an 595 avant J. C. Il fut transporté en esprit dans le temple de Jérusalem, où Dieu lui montra les abominations qui s'y commettoient. Il eut ensuite plusieurs visions miraculeuses sur le rétablissement du peuple Juif et du temple, sur le règne du Messie et la vocation des Gentils. Il continua de prophétiser pendant 20 ans; et fut tué, à ce que l'on croit, par un prince de sa nation, à qui il avoit reproché

son idolâtrie. Dieu lui ordonna plusieurs actions symboliques, qui ont fourni des plaisanteries bien déplacées aux incrédules modernes. Ces symboles exprimoient dans sa personne les misères du peuple, ou les sentimens de Dieu à l'égard de ce peuple. *Vous deviendrez muet*, lui dit le Seigneur, pour marquer le silence de Dieu à l'égard des Juifs obstinés, qui tant de fois avoient méprisé ses reproches. Il reçut ordre de se faire charger de chaînes dans sa maison, pour figurer la captivité des Juifs. L'emblême des cheveux et de la barbe qu'il devoit se couper, annonçoit les différens malheurs dont Dieu affligeroit Jérusalem et la Judée. Le Seigneur ordonne à *Ezéchiel* de couvrir le pain qu'il mange de l'ordure qui sort de l'homme. Sur ce que le prophète lui représente que rien d'impur n'est entré dans sa bouche; Dieu lui ordonne de prendre de la fiente de bœuf, et d'y cuire son pain. Cette nourriture allégorique signifioit ce qui arriveroit un jour aux dix tribus, qui devoient être réduites aux dernières extrémités, souffrir non-seulement la disette la plus affreuse, mais manger leur pain souillé; c'est-à-dire prendre part aux mœurs profanes et honteuses des passions, en vivant avec elles. Ces symboles ne furent pas particuliers à *Ezéchiel*. Souvent les prophètes exprimoient par des actions ce qu'ils vouloient dire. *Osée*, pour marquer l'infidélité d'Israël, épousa une femme prostituée, et donna aux enfans qui en naquirent, des noms figuratifs des malheurs qui devoient arriver au peuple. *Jérémie* parut en public chargé de chaînes, pour prédire la captivité des Juifs, et envoya aux rois voisins de la Palestine, pour leur annoncer qu'ils seroient assujettis au roi de Babylone. *Isaïe* alla nu et déchaussé dans la ville de Jérusalem, pour annoncer la captivité de l'Égypte et de l'Éthiopie. Malgré les explications qu'on peut donner à quelques-unes des actions symboliques d'*Ezéchiel*, nous convenons que ses *Prophéties* sont fort obscures, sur-tout au commencement et à la fin. C'est sans doute la raison pour laquelle les Juifs ne vouloient pas qu'on les lût avant l'âge de trente ans. Elles sont au nombre de XXII, et disposées suivant l'ordre des temps qu'il les a eues. *Prado* et *Villalpand*, Jésuites, ont fait de longs et savans commentaires pour les éclaircir. Son style, suivant *St. Jérôme*, tient un milieu entre l'éloquent et le grossier. Il est rempli de sentences, de comparaisons, de visions énigmatiques. Ce prophète paroît très-versé dans les choses profanes.

II. ÉZÉCHIEL, Juif, poëte Grec, florissoit après le milieu du 1er siècle de l'ère Chrétienne; ou selon *Huet*, un siècle, et selon *Sixte de Sienne*, quarante ans avant J. C. Il avoit fait une *Tragédie* sur la sortie des Hébreux hors de l'Egypte, dont il ne reste plus que des fragmens, que *Fréderic Morel* a traduits en prose et en vers latins. Ils parurent à Paris, en 1598, in-8.° On les trouve aussi dans le *Corpus Poetarum Græcorum*, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol.

EZZELIN *ou* ÉCELIN, tyran originaire d'Allemagne, mais né à Onéra dans la marche Trévisane en Italie, se montra si pervers dès son enfance, qu'on disoit de son temps *qu'il avoit été*

engendré par le démon. Après avoir été quelque temps à la tête des *Gibelins*, il quitta ce parti pour régner despotiquement sur Vérone, Padoue, et sur quelques autres villes d'Italie dont il s'étoit emparé. Les papes *Grégoire IX*, *Innocent IV* et *Alexandre IV*, lancèrent inutilement sur ce scélérat les foudres du Vatican. On prêcha la croisade contre lui. Toutes les villes de la marche Trévisane, et les princes de Lombardie, se liguèrent pour en délivrer l'Italie. Il fut pris devant Milan qu'il alloit attaquer. On le mena à Socino, où il mourut désespéré, en 1259, après avoir exercé pendant quarante ans la tyrannie la plus barbare et la plus odieuse. La ville de Padoue ayant tenté plusieurs fois de secouer le joug, *Ezzelin* fit mourir plus d'onze mille citoyens de toute condition. Ce monstre étoit superstitieux, malgré sa cruauté; il n'entreprenoit rien sans avoir consulté quatre astrologues. Il avoit mis dans son parti le frère *Jean* de *Vicence*, Dominicain, célèbre enthousiaste, qui se vantoit dans ses sermons de parler familièrement avec J. C., la Ste Vierge et les Anges, et qui s'attribuoit le don des miracles. Le peuple étoit si persuadé de ses vertus et de ses prodiges, que lorsqu'il paroissoit en public, il étoit suivi d'une multitude infinie, avec des croix, des bannières et des encensoirs. *Grégoire IX*, informé de ses succès, le pria de pacifier les villes d'Italie, qui étoient en guerre les unes contre les autres. Il indiqua une assemblée générale dans une plaine auprès de Vérone, et fit jurer la paix aux comtes, évêques, podestats et députés des villes. Ensuite on le déclara maître de Vicence, de Vérone et de plusieurs autres forteresses. Il commença son administration par faire brûler soixante hérétiques, hommes et femmes, choisis parmi les personnes les plus distinguées. Cet enthousiaste perdit bientôt son crédit; il fut chassé par les Vicentins, et se retira à Bologne, où il mourut dans l'obscurité. Ce fut lui qui ordonna aux Padouans d'admettre *Ezzelin* parmi leurs concitoyens, et qui par là, dit M. *Landi*, leur fit présent d'un des plus affreux tyrans dont parle l'histoire. *Voyez* sa *Vie* bien écrite en italien par *Pierre Gérard*, son contemporain, en IX livres, Venise, 1560, in-8°; et traduite en françois par *Fr. Cortaud*, Paris 1644, in-12.

EZZEL-MOLOUK, quinzième sultan de la dynastie des *Bouides*, succéda à son père *Solthan-Eddoulat*, dans le gouvernement de l'Ahovaze et de la Perse, et devint l'an 435 de l'hégire, connétable de Bagdad auprès du calife. Les Turcs Selgiucides lui firent la guerre et obtinrent sur lui plusieurs avantages. Il mourut l'an de l'hégire 440.

Fin du Tome quatrième.

les
en
tres.
né-
s de
aux
s et
n le
de
tres
son
rûler
es et
per-
Cet
son
r les
ogne,
urité.
Pa-
parmi
r la.
ésent
dont
Vie
Pierre
1, en
n-8°:
r *Fr.*
12.

quin-
e des
Sol-
erne-
erse,
gire.
ès du
es lui
nt sur
ourut